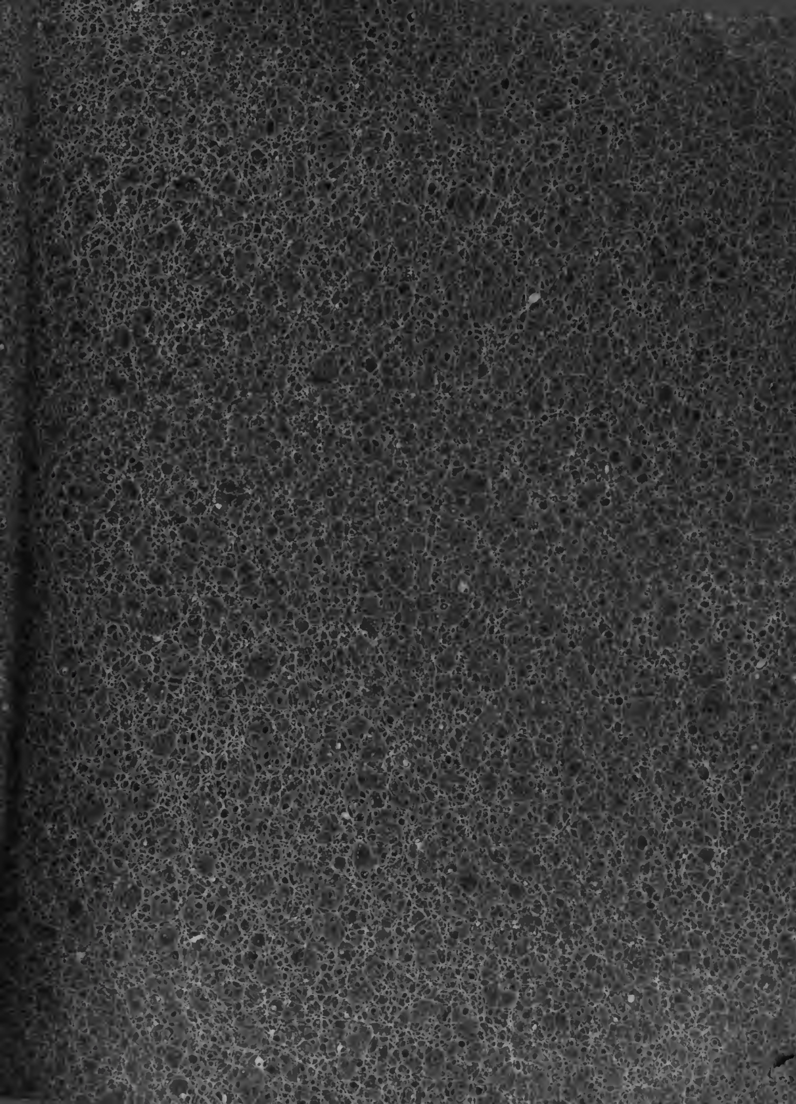


LE

MONDE ILLUSTRÉ

PARIS. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE

MONDE ILLUSTRÉ

PARTIE LITTÉRAIRE

MM. Gustave Aimard, Ch. d'Argé, A. Arnaud, Xavier Aubryet, Charles d'Amézeuil, Armand Baschet, Castagnary, Jules Cauvain, Louis Dépret, Ch. Deulin, Joseph Doucet, Alexandre Dumas, Louis Énault, Paul Féval, Fulgence Girard, Édouard Gourdon, Ant. Gandon, Théophile Gautier fils, G. de la Landelle, Albert de Lasalle, Jules Lecomte, Luchet, A. Malespine, Méry, Victor Michal, Ch. Monselet, Jules Noriac, Théodore Pelloquet, Petit-Jean, Jules Prével, Henri Rochefort, Pierre Véron, Charles Yriarte; — Mme la Vme de Renneville.

PARTIE ARTISTIQUE

Dessins : MM. Allongé, de Bar, Bayard, de Bérard, Bertall, Bertrand, Bocourt, Bourdelin, Cham, A. Crapelet, Damourette, Deroy, Gustave Doré, Durand-Brager, Foulquier, d'Hastrel, Houssot, Gustave Janet, Lavieille, F. Lix, Marcelin, A. Masson, Morel-Fatio, Edmond Morin, Moullin, E. Riou, Rouargue, Stock, Thérond, F. Thorigny, Valerio, Yriarte.

TOME XII

ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES D'ACTUALITÉS

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL, MAI, JUIN,

1863

PARIS

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Direction et Administration : 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 50 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année, N° 299. — 3 Janvier 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

MONSEIGNEUR MORLOT

ARCHEVÊQUE DE PARIS

François-Nicolas-Madeleine Morlot, dont le clergé français déplore la perte, est né à Langres (Haute-Marne), le 28 décembre 1795.

Son père, honnête et modeste artisan, lui fit donner au collége de cette ville une solide instruction, qui fut complétée au grand séminaire de Dijon, où le jeune Morlot passa de brillants examens.

Au sortir du séminaire, n'ayant pas l'âge requis pour la prêtrise, il devint le précepteur d'un des enfants de M. de Saint-Seine.

Vers 1825, il fut nommé grand-vicaire du diocèse de Dijon; il y resta jusqu'en 1830, où il se signala par son opposition à M. Rey, nommé évêque de ce diocèse par Louis-Philippe.

Mis à l'écart pendant quelques années, il donna sa démission et fut nommé, en 1837, chanoine au chapitre de Saint-Denis.

En 1839, Mgr Morlot fut appelé à l'évêché d'Orléans, et sacré par l'abbé Forbin-Janson. En 1842, il est nommé archevêque de Tours et fait chevalier de la Légion d'honneur.

Créé cardinal le 7 mars 1853, il était, en 1857, appelé à l'archevêché de Paris, pour succéder à Mgr Sibour. Peu après, il fut placé à la tête de la grande aumônerie de l'Empire, et entrait dans le conseil de régence et dans le conseil privé. Le cardinal Morlot avait été promu au grade de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur depuis peu d'années. L'illustre prélat est mort le jour même anniversaire de sa naissance; et quelques jours avant de présider la solennité de la translation des cendres des archevêques de Paris, dans les caveaux de Notre-Dame restaurée.

Le cardinal Morlot était doux, bienveillant, d'une haute science; ses manières étaient pleines d'élégance et de noblesse; on le citait pour sa tolérance.

Il a laissé des mandements et des circulaires écrits d'un style simple et élevé.

Ses obsèques auront lieu le 5 janvier 1863, à Notre-Dame.

J. DE F.

Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris, décédé le lundi 29 décembre 1862.

D'après une photographie de M. Franck.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LE JOUR DE L'AN. — LES ÉCONOMIES DE 1848. — UN DÉJEUNER PAYÉ EN ASSIGNAT. — PAYER SA VISITE. — LES REVUES DES THÉATRES ANGLAIS. — *Garotters* INSULAIRES ET *Piqueurs* FRANÇAIS. — QU'UNE JOLIE FEMME NE DOIT PAS SE MONTRER AVEC UNE LAIDE. — UNE COMTESSE QUI NE SAIT NI LIRE NI ÉCRIRE. — UNE HISTOIRE A PROPOS DE BOTTES. — DONIZETTI ET LE RAMOLLISSEMENT DU CERVEAU. — ORIGINE DU MOT RETOUR DE L'INDE. — UNE ANECDOTE ROTHSCHILDIENNE. — COURSE AU CLOCHER DE DEUX CHAPEAUX.

Lorsque Janus, rouvrant le cercle de l'année,
Ramenait de janvier la première journée,
Rome entière s'éveillait : amis, voisins, parents
S'adressaient à l'envi des vœux et des présents.
On y joignait bientôt le saphir et l'opale,
Les richesses de Tyr, les trésors du Bengale.
Le sénat, les tribuns allaient chez l'Empereur
Lui voter, ce jour-là, des siècles de bonheur.
Et Titus recevait de leur bouche sincère
Les mêmes compliments que recevait Tibère.

C'est M. Viennet qui parle ainsi du jour de l'an chez les Romains. Alors on se faisait des cadeaux *utiles*. Aujourd'hui le cadeau utile n'est admissible que dans les rapports de famille, ou dans les liens étroits de l'amitié. Le développement de l'industrie artistique a créé la fantaisie, c'est celle-ci qui fournit généralement aux dons d'une époque consacrée, — et c'est ainsi que depuis les six mille ans de la période Julienne, l'usage de se complimenter (né sans doute en même temps que l'hypocrisie!) et celui de se faire des présents au premier jour de l'année nouvelle, s'est propagé comme l'unique fête qui ait triomphé des progrès et des défaillances des mœurs et des révolutions de la politique.

En effet, toutes les autres fêtes disparaissent peu à peu de notre société, de nos familles. La fête du saint, celle de la naissance, les doux ou pieux anniversaires sont de plus en plus oubliés ou négligés. L'amitié oublie sous les dévorants égoïsmes enfantés par l'entraînement des affaires ou des plaisirs; — la famille néglige, par suite du relâchement des liens qui formaient jadis le faisceau. La comédie des *Ganaches* n'a pas osé toucher ce côté regrettable des temps nouveaux. Le fameux « *de mon temps...* » n'eût pas trouvé sur ce point sa portée ridicule. On a les chemins de fer, c'est vrai, et l'électricité, et le reste! Mais on a perdu l'anniversaire, la fête des grands parents, dates d'effusion ou d'apaisement, où la table de famille rapprochait les esprits divisés, les cœurs égarés. — C'était annuellement comme la fête du souverain annulant certaines peines encourues par le journal ou le garde national! Ne rions pas : c'était surtout la date attendue par le meilleur, pour tendre fraternellement la main au plus rétif... Et ainsi tout se calmait, se fondait, se moralisait. Chacun savait bien que toute colère, tout froissement tomberait devant cette date impérieuse et charmante où la famille se groupait autour de l'aïeul.

Revenons au jour de l'an, que, selon moi, on eût plutôt dû négliger que toute autre date, car... pourquoi le tant fêter? est-ce parce qu'il apporte une année de plus à un total bien connu, et en enlève une à un compte incertain, mystérieux : la vie! « J'ai une année de plus, » dit-on. Eh! non, mon pauvre ami, vous l'avez de moins — à vivre!

Avant la révolution de février, l'ostentation des cadeaux avait pris un développement inouï. Certains marchands de futilités, d'objets de fantaisie, d'art, ou de bijoux, faisaient plus d'affaires pendant la seconde quinzaine de décembre que pendant tout le reste de l'année. La révolution amenant les désastres qu'on sait dans les fortunes privées, les dépenses de chacun furent sévèrement contrôlées, et celles du jour de l'an subirent particulièrement une réduction impitoyable. Là où l'on offrait jadis un bijou, on *se contenta* d'apporter un sac de marrons glacés. Bien des avares, des calculateurs moins violentés que d'autres par les circonstances, en profitèrent néanmoins pour pratiquer l'économie, — si bien que ce fut une réforme générale qui ne fit point rire aux boulevards et rue de la Paix. Après cela, les dames, qu'on avait jadis si bien gâtées, poussaient elles-mêmes de tels cris de détresse, qu'elles devaient trouver tout simple qu'on se mît à leur diapason.

J'ai connu, rue de Bourgogne, une marquise tellement effrayée de socialisme et de communisme en ces jours plus menaçants qu'ils ne furent véritablement terribles, que, réformant sa maison, réduisant ses dépenses, elle fit ostensiblement supprimer le morceau de sucre qu'on donnait journellement au King's-Charles très-vexé, et maudissant M. Ledru-Rollin!

Après tout, l'histoire de ce morceau de sucre n'était pas sans excuse, comme on va voir. Le matin du 27 février, cinq hommes, cinq gaillards mal famés et affamés, entrèrent dans le café-restaurant formant le coin voisin de l'hôtel où se lamentait le King's-Charles en question. C'étaient des héros du moment; ils avaient faim — mais soif surtout. Faim et soif, rien de plus naturel et même de plus légitime! Il pouvait, en ces jours troublés, être humain de leur fournir gratis une réfection raisonnable. Mais nos barricadeurs se firent servir un copieux et fin déjeuner, arrosé des meilleurs crus indiqués sur la carte... géographique des vins d'Europe. Lorsqu'il fallut payer ce repas servi avec défiance mais résignation, le plus barbu des cinq passa au comptoir, et présenta à la dame un petit papier large comme la main (la mienne et non la vôtre, madame), entouré d'une vignette, avec ces quatre légendes encadrées dans le grossier travail du burin :

Au haut : *Hypothéqué sur les domaines nationaux ;*

Au bas : *Créé le 18 nivose, l'an III de la république française ;*

A gauche : *La loi punit de mort le contrefacteur ;*

A droite : (touchante leçon de moralité!) *La nation récompense le dénonciateur!*

Au milieu, enfin, on lisait :

ASSIGNAT DE CENT FRANCS

Série 1017. N° 1720.

(*Signé :*) VERGIER

La maîtresse du café ne trouva sans doute pas que cette signature de l'an III valût celle que M. *Marsaud* ou de M. *Garat* apposent sur les billets actuels de la Banque de France; aussi voulut-elle se soustraire au change. Mais les quatre frères et amis du payant étant venus le rejoindre au comptoir, la dame comprit qu'il n'y avait guère à parlementer. Elle accepta donc comme un produit tout actuel l'assignat de cent francs, — hypothéqués sur les domaines nationaux, — retint cinquante-huit francs pour le déjeuner, et rendit l'appoint. L'affaire empochée, nos consommateurs s'en furent, laissant un franc au tablier blanc du lieu, qu'ils appelèrent : citoyen-garçon.

Les journaux fashionables, en tête desquels il faut citer *le Sport*, ont récemment annoncé un mariage qui a surpris les personnes qui sont au courant des choses mondaines. C'est celui du comte Charles L... avec M[lle] E... de M...

Le comte a perdu des sommes considérables à la Bourse et à son Cercle; il ne s'en cache pas. M[lle] de M... est fort riche, et une chose dont elle ne se cache pas non plus, c'est sa beauté, d'abord. — puis l'étrangeté de son langage. Il y a d'elle, par le monde, des mots par centaines, et ce ne sont pas tous de bons mots. Voici le dernier :

Depuis quelque temps on l'entendait dire à tout propos : aujourd'hui je vais *touper* des visites... J'ai *toupé* tant de visites! — Que diable, cela pouvait-il signifier? Son futur osa le lui demander.

— C'est un mot anglais de la plus grande distinction! — répondit-elle.

— *Touper*, un mot anglais! comment ça?

— Eh oui! l'autre jour lord Werby le disait à ma tante. Cela rend parfaitement, prétendait-il, l'obligation, la corvée des visites...

— *Touper?*

— Oui, on *toupe*...

Le comte L... n'y comprenait rien. Mais tout à coup, par la révélation de cet Anglais, et par le rapprochement des mots, il devina toute l'affaire : touper une visite, correspondait à : *to pay a visit!* C'est ainsi que la demoiselle assimilait à notre langue *to pay*, payer. Le comte partit d'un immense éclat de rire. Il n'en épouse pas moins.

Les petits théâtres anglais donnent, comme les nôtres, des *revues* de fin d'année qui essayent de justifier leur titre par l'énumération de tout ce qui a excité l'émotion ou la curiosité publique durant les douze mois écoulés. Il faut dire qu'en Angleterre, la loi qui régit les théâtres étant répressive et non préventive, la liberté reste de faire son profit de cette situation. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'est pas rare de voir figurer dans ces revues, non-seulement les faits politiques qui ont ému l'opinion, et sur lesquels le théâtre se prononce dans quelque sens inspiré du *Punch*, mais aussi des personnes ou des personnages sur lesquels on déverse le ridicule et la moquerie.

En ce moment, un des grands éléments de succès chez nos voisins, dans les revues et pantomimes de fin d'année, c'est la grande terreur populaire à l'égard des *étrangleurs*, des *garotters* : une secte nouvelle et abominable, qui, depuis deux mois, répand l'effroi parmi les promeneurs du soir...

Or, il est bon de rappeler que ces étrangleurs britanniques, qui sont peut-être des Indiens sans ouvrage chez eux, ou de ceux que notre théâtre de la Porte-Saint-Martin a congédiés, après les avoir *fait travailler* de huit heures à minuit devant tout Paris, eurent jadis leurs précurseurs chez nous sous le nom de *piqueurs*. Pendant une partie de l'année 1819, particulièrement, cette association étrange sévit sur la capitale, et Léour raconte, dans l'*Annuaire* du temps, que des femmes étaient piquées en passant dans les rues, par des instruments aigus, sans pouvoir donner de renseignements sur les individus, qui disparaissaient aussitôt qu'ils avaient entendu le premier cri de douleur poussé par leurs victimes. Quant au but de ces attentats, impossible de le pénétrer, puisque ces *piqueurs* n'étaient pas des voleurs! Tous les efforts de la police ne réussirent qu'à en saisir un, du nom de Bizeul, qui fut condamné à six mois de prison, sans s'être expliqué. A partir de cette condamnation, les *piqueurs* disparurent de Paris et se répandirent dans toute l'Europe. On peut être surpris que M. Guilbert de Pixérécourt n'ait pas eu l'idée de faire un grand mélodrame sous ce titre : *les Piqueurs de Paris*, en rattachant le mystère de leur abominable conduite à quelque secret de sectaires, ayant un intérêt à distraire, à détourner l'opinion publique au profit de quelque plan sombre et déterminé. On s'étonne surtout que l'idée d'attribuer les attentats des piqueurs de 1819 à la police elle-même ne soit pas venue à quelque adversaire de M. de Richelieu ou de M. de Villèle, et qu'on n'ait pas accusé ces ministres d'escamoter la discussion des lois sur la presse, les finances ou sur le droit d'aubaine, par les méfaits de ces piqueurs insaisissables, un seul, Bizeul excepté!

Dans tous les cas, à Londres les étrangleurs ne laissent aucun doute sur leur but, qui est de voler les gens terrassés. Ils n'étranglent pas jusqu'à ce que mort, mais seulement jusqu'à ce qu'évanouissement, inertie s'ensuive! La victime dépouillée, ils ne trouvent aucun inconvénient à ce qu'elle revienne à la vie, d'autant plus qu'ils espèrent peut-être la rencontrer un autre soir et la dépouiller encore!

Mais l'opération se complique aujourd'hui de nombreuses difficultés, et comme nos voisins n'ont pas non plus de loi prohibitive du port d'armes, chacun est devenu, sur le soir, un arsenal ambulant. L'industrie si preste, en Angleterre, à exploiter toute mode, tout travers, tout entraînement public, a sur-le-champ tiré parti de la panique, et les magasins sont hérissés des plus curieux jusqu'aux plus formidables engins de défense. A lire la nomenclature de ceux-ci dans les feuilles insulaires, on voit bien que le métier d'étrangleur devient d'une grande difficulté pratique. Aussi, en ce moment n'y a-t-il plus que des gens défendus et infiniment peu d'attaqués. C'est qu'il n'y a pas d'Arabe du désert, de Caucasien, de Monténégrin, d'adversaires enfin, des généraux russes en *off* ou d'Omer-Pacha, dont la ceinture chatoie de plus de manches et de crosses d'armes blanches et à feu que la poitrine du noctambule londonien! On y ajoute gantelets, haubert

et autres pièces chevaleresques hérissées de pointes comme... un hérisson. Le métier d'étrangleur devient dur !

C'est cette exagération de la panique que les revues et pantomimes anglaises plaisantent en ce moment. On y montre le paisible citadin plongé dans son armure et véritablement armé jusqu'aux dents. Les *bowie knives* et les *knucles-dusters* sont des inventions récentes qui répondent au besoin de cette défense formidable. Le premier est un coutelas, pas de poche, plutôt de chasse, un yatagan presque ; le second offre tout un appareil qu'on gante, qui se hérisse de pointes acérées, et d'où s'élance, à la pression voulue, un stylet qui ne plaisante pas. Il y a les gourdins à baïonnettes, les ticks à poignards, les parapluies à colichemardes. Le tout est vendu sous ce... vocable : *life preservers*.

« Dans tout autre pays que l'Angleterre, — dit une lettre que nous avons sous les yeux, — un semblable état de choses soulèverait un mécontentement général ; mais ici, par suite de notre humeur singulière et de notre goût particulier pour certaines plaisanteries, le crime du « garrotter » est loin d'être impopulaire ! Les enfants eux-mêmes jouent au garrotteur, et on fait des chansons là-dessus. » Il était donc tout naturel que le théâtre en rît à son tour.

Mais comment se fait-il que nos *revues*, un peu stériles cette fois, non pas faute de pouvoir, mais plutôt faute d'oser, n'aient pas songé à nous amuser de l'exhibition de quelque brave Anglais se rendant au spectacle ou en soirée dans l'accoutrement dont il est charmé et fier ?

~~~ J'ai entendu l'autre soir professer cette théorie par une femme d'infiniment d'expérience mondaine, à propos de la jolie marquise de R..., qui ne se produit jamais qu'escortée de sa cousine, qui est laide :

« — C'est une maladresse insigne de ne paraître que flanquée d'une laide, pour faire contraste ! Un groupe, un ensemble attirera toujours beaucoup plus l'attention qu'une individualité brillante encadrée de laiderons ou de maritornes. Si j'étais jolie, je ne fréquenterais que de jolies femmes. (Notre autorité parlait à des hommes). N'étant pas douée par le physique, j'évite jusqu'à un certain point de me montrer avec des beautés dont je ne serais que le repoussoir. En cela je n'agis point par système... et j'ai dans ma loge d'Opéra qui j'y dois avoir, sans préoccupation de beauté ou de laideur. Ce dont il y a plus lieu de s'occuper, selon moi, c'est la toilette. Là est véritablement le danger ; car en cela on peut tout, tandis qu'en fait de beauté, on ne peut rien ! Les sottes qui, dans leur élégance, veulent se montrer avec des simples, sont aussi dupes que les belles qui recherchent les laides. Un groupe, un coin de salon, une loge de théâtre formés de femmes bien mises est d'un effet sûr ; celles-ci se font valoir réciproquement, en portant l'esprit, le coup d'œil des observateurs à un certain diapason élevé dont toutes profitent. Deux femmes habillées de même font toujours un véritable effet, ne fussent elles pas absolument jolies, mais surtout si elles sont de types différents : une brune et une blonde, une fraîche et une pâle, etc. »

Je livre ces théories ou ces paradoxes à la méditation de mes lectrices... assorties.

~~~ C'est des Phéniciens que nous vient l'art d'écrire,
Cet art ingénieux de parler sans rien dire,
Et par des traits divers que notre main conduit,
D'attacher au papier la parole qui fuit....

Or, une particularité assez étrange, c'est que la jeune comtesse italienne Gemma di San T..., qui est présentée depuis une quinzaine de jours dans le peu de salons déjà entr'ouverts, et qui ne manque pas une représentation de la Patti, n'a jamais pu arriver à écrire... et qu'elle sait lire à peine ! Ce n'est point la désobliger que de le raconter ici, puisque elle-même l'avoue et en rit.

Élevée dans sa famille, au château de Soresina dans les environs de Milan, la fille aînée des marquis Arrivabene a eu pour premier professeur l'*abbate*, l'abbé de toutes les grandes familles italiennes. Lorsque son frère, de trois ans plus jeune qu'elle, lisait couramment les chartes et vieux parchemins de famille, Gemma ne pouvait qu'à peine déchiffrer les titres imprimés en gros sur les livres de la bibliothèque. Aujourd'hui encore elle ne saurait lire une lettre manuscrite, et — quant à écrire... après les affreux gribouillages qu'elle traçait à dix-huit ans, au moment d'épouser le comte de San T... elle a pris le parti d'y renoncer absolument, ne pouvant guère tracer qu'une sorte d'hiéroglyphe qui représente son nom. Son chat est un Brard, un Saint-Omer, un calligraphe enfin digne des bureaux du protocole, aux affaires étrangères, en comparaison d'elle !

L'autre soir, dans un dîner chez le marquis de B..., comme son mari parlait sincèrement de cette particularité presque incroyable, la comtesse se mit bravement à en plaisanter elle-même, et comme elle ne manque nullement d'esprit, elle fit bien voir que, si, en outre d'un secrétaire, elle a une lectrice auprès d'elle, les lectures qu'on lui fait ne tombent point sur un sol ingrat :

« — Mon inaptitude est un phénomène si vous voulez, mais c'est surtout un de ces phénomènes de l'antipathie dont l'histoire est pleine. La vue d'un livre ou d'une lettre me cause un malaise, un frisson que je ne puis définir. J'en souffre comme un nerveux souffre à entendre une sonnette, un choc de verres, le bruit des cimballes. J'en souffre comme un bon musicien souffre d'un air joué faux ; comme un coloriste souffre de voir du bleu côte à côte avec du vert. C'est immaîtrisable, indomptable, et très-douloureux. La vue de l'encre m'effraie plus que celle d'un poison respirable ; mais cette bizarrerie de ma nature, appliquée à ces éléments de toute étude, a eu ses précédents chez d'autres individualités. On m'a lu, et je l'ai bien retenu, que jamais Bossuet ne put parvenir à enseigner au grand Dauphin à écrire une lettre. Ses billets à la comtesse du Roure, à peine commencés, s'arrêtaient prudemment tout court à ces mots : « Le roi me fait appeler... Je ne puis continuer... adieu ! »

~~~ Il y a, dans un quartier nouvellement reconstruit de Paris, un bel hôtel où s'est logé récemment un étranger de notre connaissance. Un soir il place sa chaussure vernie à la porte de sa chambre pour qu'elle soit nettoyée, et il se couche.

Le lendemain matin, il veut sortir, pas de chaussure à la porte ni ailleurs. Il sonne et réclame... on n'a rien vu. Il fait venir le majordome de l'hôtel et lui explique l'affaire :

« — Monsieur... ça ne m'étonne pas ! — dit le valet en chef.

» — Comment, ça ne vous étonne pas ? Mais avant-hier j'ai fait de même, et hier matin j'ai pourtant retrouvé mes bottes...

» — Monsieur... ça m'étonne bien ! »

C'est tout ce que produisit la réclamation. L'étranger est allé loger ailleurs.

~~~ Un de nos abonnés nous écrit au sujet des quelques lignes que nous avons récemment publiées sur le mal terrible qui brise plus particulièrement les intelligences, et dont Donizetti fut la victime. Indiquons du moins, par ce très-significatif et éclatant exemple, ce qu'il serait difficile de préciser.

Donizetti avait épousé à Rome, à l'âge de trente-cinq ans, la fille d'un avocat du nom de Vasselli, jeune et belle personne qui lui avait donné deux enfants. Le choléra les lui enleva *tous trois* en 1837 ! Il venait de composer pour les débuts de Nourrit à Naples, et sur un livret arrangé par l'illustre ténor lui-même avec le *Polyeucte* de Corneille, la partition de *Poliuto*. La censure s'étant opposée à l'apparition de l'ouvrage, et Nourrit s'étant donné la tragique mort qu'on sait, — Donizetti abandonna désespérément l'Italie, et arriva à Paris avec trois nouveautés : *la Fille du Régiment*, *les Martyrs* (traduction du *Poliuto*) et *la Favorite*.

Là, il retrouva une Italienne qu'il avait connue à Venise à l'époque où il y donnait son *Belisario*. Cette femme prit sur la vie de l'illustre maître une influence ardente et fatale. Dix fois il l'éloigna, dix fois elle revint ! Pour s'en affranchir, Donizetti se jeta dans les distractions de toutes sortes, et, condamné à un labeur implacable, en même temps qu'entraîné dans les plus imprudents plaisirs, il demanda aux forces humaines plus qu'elles ne peuvent donner... Un soir, à l'Opéra de Paris, comme on répétait *Don Sébastien de Portugal*, il fut en proie aux premières atteintes du mal terrible qui devait l'emporter. Il essaya vainement d'accomplir les divers engagements pris ça et là en Europe... un accès de paralysie le frappa dans l'été de 1845. A partir de ce moment son œil s'éteignit, son front se rida, un voile sinistre s'abattit sur cette intelligence la veille encore si vive et si brillante. Bientôt il perdit même le souvenir... il oublia ses propres œuvres ! En janvier 1846, il fut déposé dans une maison de santé à Ivry... puis pendant un rapide entr'acte du mal, un éclair de raison, de sentiment, le porta à désirer être transporté dans son pays. En chemin, il eût une nouvelle attaque, et une troisième en arrivant à Bergame. Il y expira le 8 avril 1848, — terrassé, à l'âge de cinquante ans à peine, par l'abus du travail et celui des plaisirs.

~~~ Que les idées sont longues à pénétrer de Paris dans certaines localités de la province, où un ballot de marchandises, — chiffons à la mode ou harengs saurs, — arrive en vingt-quatre heures !

Nous lisons dans la chronique faite sur place au chef-lieu d'un département méridional, par un jeune avocat du cru, la révélation toute fraîche de la vieille locution qui fut émise pour la première fois, il y a bien huit ans, par le courriériste unique de l'*Indépendance belge*. Nous n'oserions même pas affirmer que l'alinéa n'est pas littéral... il y a des gens soigneux qui ont des collections, — même en plein Paris :

« Depuis la révélation d'un certain vin de Bordeaux qui, ayant longuement voyagé sur mer, où il a acquis d'exquises qualités, est désigné chez Chevet par ce nom : *Château-Lafitte-retour de l'Inde*, chaque fois qu'on veut qualifier quelque chose de premier ordre, dans un monde aimable, on dit : C'est du retour de l'Inde ! Exemple : J'ai, hier, fait un dîner... exquis, retour de l'Inde ! — Comment trouvez-vous ma toilette, monsieur ? — Retour de l'Inde, madame ! — Qu'il faisait bon, hier au soir, au Bois ! un temps... retour de l'Inde ! — Que d'esprit a M. X !... un esprit... retour de l'Inde ! — Ah ! madame, les beaux yeux ! des yeux... retour de l'Inde ! etc., etc. »

Ah ! que cela valait vraiment bien la peine d'être ressuscité, et repris au nom d'alors pour figurer sous celui de M. Ed. B..., avocat !

~~~ Les anecdotes sur la famille de Rotschild sont à la mode en ce moment. Nous y apporterons notre tribut.

C'était à Francfort, patrie du père du baron James, en 1848, à l'époque de tout ce que vous savez bien. Au plus laid moment de l'ébullition, quatre gaillards, sentant la bière et le tabac, songèrent que c'était l'heure, ou jamais, de partager avec les riches, et tant qu'à faire, le mieux était d'aller chez le plus avéré. Nos communistes se présentent donc avec des airs si déterminés, que les commis jettent les hauts cris et cachent les clefs. Le vieux Samuel demande ce que c'est ; on le lui dit.

— Faites-les entrer ! — s'écrie-t-il. — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Il y a que vous avez des millions, que nous n'avons rien, et que ça n'est pas juste !

— Après ?

— Il faut partager...

Et cela disant, ces messieurs agitaient toutes sortes de vieilles armes, et roulaient des yeux terribles.

— Partager ?... je veux bien ! Combien supposez-vous que possède la maison Rothschild ?

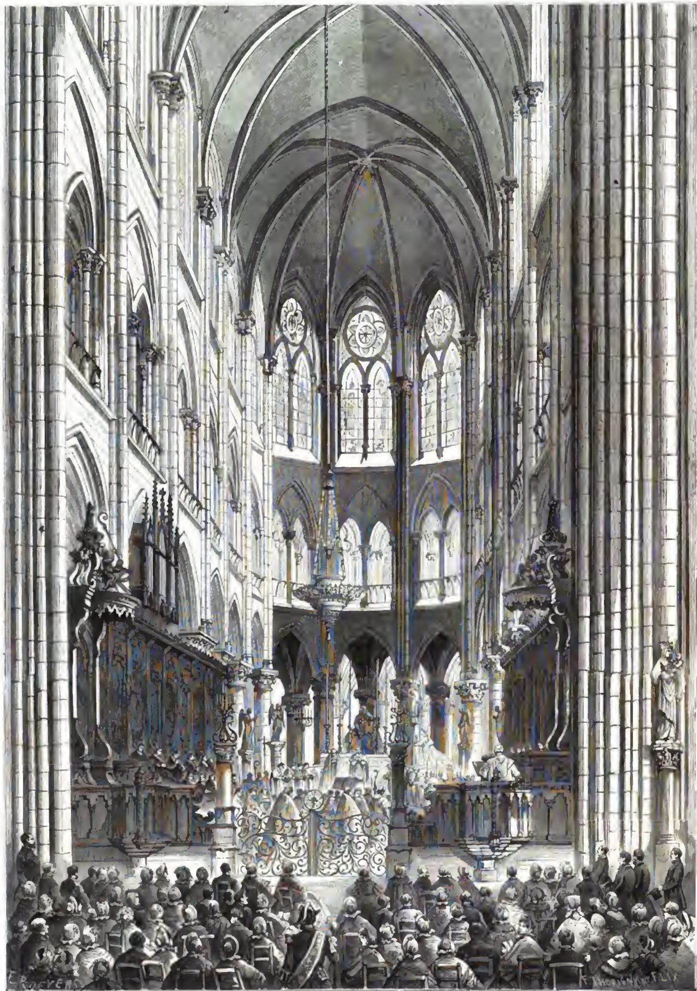
— Mettons une quarantaine de millions de florins ! — dit le plus expert.

— Quarante millions... Soit ! Le partage sera bientôt fait. Il y a, dans les États de la Diète, quarante millions d'individus... c'est donc un florin par tête ; voilà ! Maintenant détalez !

Et d'un geste impérieux l'énergique vieillard leur montra la porte. Nos gaillards subjugués filèrent en murmurant quelques excuses.

M. Samuel de Rothschild est mort peu de temps après.

~~~ Il est arrivé, l'autre soir, place de la Concorde, une assez bonne farce. Un monsieur très-bien mis, un chapeau neuf sur l'oreille, s'en allait, en jouant de la badine, dans la direction du pont, faire des visites au faubourg Saint-Germain.

Un peu en avant de lui marchait un gaillard aux allures suspectes, mi-parti croque-mort et marchand de chaînes de sûreté, un homme louche, l'habit montrant la corde, l'homme la méritant. Sur la tête, un chapeau affreux, crasseux, hideux...

Vient une rafale hivernale. Le chapeau du monsieur, posé coquettement pour laisser voir la raie de sa nuque, s'envole et rafle l'asphalte comme un patineur ! Tout aussitôt le gaillard qui marchait devant laisse aussi partir le sien...et voilà les deux chapeaux, le neuf et le vieux, qui font une course au clocher, filant comme des perdus dans la direction du fleuve ! Mais celui qui court le plus ardemment après les deux fuyards n'est pas le dandy ! c'est l'autre, le chenapan. Il rejoint l'un des couvre-chef au moment où, bondissant, il allait franchir le parapet, le saisit, s'en coiffe... et court à travers le pont plus vite que le chapeau tout seul ! L'autre chapeau, arrêté d'un coup de pied par un soldat, est offert au monsieur, qui arrive à son tour essoufflé, ses mèches au vent, et trouve... l'ignoble coiffure du drôle, déjà disparu dans la rue de Bourgogne. Un de mes amis, témoin de l'aventure, me l'a racontée sous le titre du *vol au vent*.

JULES LECOMTE.
~~~



Célébration de la fête de Noël dans l'église Notre-Dame de Paris, ouverte aux fidèles pour la première fois après la restauration.

Le Cirque éternel. (Dessin allégorique d'Édouard Morin.)

Ville de Rochefort. — Creusement d'un nouveau port de commerce. (D'après un croquis de M. Biswick.)

Restauration de Notre-Dame

MESSE CÉLÉBRÉE LE JOUR DE NOËL.

Les travaux de restauration intérieure entrepris à Notre-Dame, depuis plusieurs années, sont assez avancés aujourd'hui pour que l'on ait pu rendre au culte la grande nef du milieu, libre enfin de ses cloisons provisoires, de ses tentures, de la forêt de madriers qui l'obstruaient. Elle réapparaît dans son imposante et majestueuse nudité, et c'est par la messe de minuit que le chapitre métropolitain a inauguré sa reprise de possession. Les chants joyeux de Noël, les hymnes triomphants que l'orgue accompagne; la solennité des rites, sous les mille lumières qui versaient le mouvement et la vie entre ces colonnes, ces voûtes, ces ogives, ces vitraux rajeunis, donnaient à la vieille basilique un air de fête inaccoutumé.

Le deuil, il est vrai, s'avançait, et la mort frappait déjà sous le porche. Les chants funèbres résonnent en ce moment sur la dépouille du cardinal-archevêque de Paris, et le dais du prélat resplendissant, il y a quelques jours, est à l'heure où nous écrivons, voilé par la tentore des trépassés.

La gravure qui accompagne ces lignes reproduit la messe célébrée le jour de Noël. Elle s'attache, en même temps à donner l'idée très-exacte des travaux accomplis et de l'état actuel du vaisseau intérieur. Elle fait, si l'on peut le dire, toucher du doigt le travail des scrupuleuses et savantes recherches qui ont dû précéder le travail matériel; elle rend palpables l'intelligence délicate, le sentiment de l'art élevé et sévère, qui ont présidé à cette œuvre de reconstitution archéologique.

On restaure à grand soin Notre-Dame, et nous trouvons cela tout simple; si simple, que nous serions surpris qu'il en fût autrement, et que nous ne songeons guère à la révolution intellectuelle et morale dont ce fait est un des signes les plus caractéristiques. Est-il donc si loin de nous, le temps où l'adjectif *gothique* était l'équivalent de grossier, de barbare? où le goût s'encaissait dans d'étroits préjugés, où l'on refusait aux yeux jusqu'à la permission d'*être Persans?*

Notre siècle, et c'est là une de ses gloires les plus solides, a renversé ces mesquines barrières, a sondé l'humanité dans tous les sens, l'a poursuivie dans ses manifestations les plus intimes, l'a comprise et reconstituée. Il est resté de son temps, il s'est dirigé vers l'avenir avec la conscience du passé; entre toutes les époques qui nous ont précédées, la nôtre est et restera *humaine*.

Quel est celui de nos lecteurs qui n'a fait, même à son insu, son profit des travaux de M. Violet-Leduc en architecture, des résurrections palpitantes de M. Michelet en histoire, des représentations puissantes de Victor Hugo dans le roman? La science, l'étude, la poésie, l'imagination ont conspiré de nos jours au développement général des intelligences, se sont fait populaires afin de donner une satisfaction légitime à notre amour éternel du beau, à notre soif permanente d'idéal.

C'est donc avec un sentiment respectueux, filial que l'on rend à la vieille basilique son caractère primitif. La pierre, et la pierre seule, débarrassée de placages parasites et d'équivoques enduits, s'arrondit en piliers, s'élance en colonnettes, décrit ses nervures hardies, s'épanouit en chapiteaux, en clochetons, en rosaces. A travers les vitraux tombe, sur les dalles, la lumière adoucie, mystérieuse, amie des méditations recueillies. En vain chercherait-on une disparate? Rien n'est donné à la fantaisie ni au caprice. Le morceau détérioré fait place à une pièce nouvelle consciencieusement étudiée, imitée avec art, ajoutée avec un respect que nous pourrions dire religieux. Les prédilections du goût moderne sont sévèrement exclus par le sentiment de la vérité historique, de la sincérité de l'art, et ce besoin d'harmonie, inné aux âmes délicates, et devenu plus impérieux encore en nos temps, par l'éducation plus large, en même temps que plus précise que nous avons reçue, de tout ce qui nous environne.

Encore quelque temps, et ce chef-d'œuvre de l'art profond et de la foi exaltée de nos pères resplendira d'une jeunesse nouvelle, et fera de longs siècles encore l'admiration de tous ceux qui ont le goût des grandes et des nobles choses. Ce ne sera pas une des moindres gloires des artistes de ce temps, que d'avoir su arracher à la destruction et à l'oubli ce monument sans lequel l'histoire de l'art demeure incomplète, d'avoir rendu l'avenir à la cathédrale dépositaire de tant de souvenirs touchants et glorieux du passé de la France.

E. BARANH.

LE CIRQUE ÉTERNEL. (L'homme aux gilets)

DESSIN D'EDMOND MORIN

Saturne, l'immuable Saturne, tient la faulx à la main, et, dans le cirque éternel de la vie, dirige la course perpétuelle.

Le siècle, âgé de soixante-deux ans, a dépouillé son soixante-deuxième gilet; le vieux baladin continue sa course, qui durera trois cent soixante-cinq jours, sans que l'impitoyable Saturne, qui le harcèle de sa voix rauque et de la menace de sa chambrière aiguë, lui permette de reprendre haleine un seul instant.

Son vêtement vole; autant en emporte le vent. Les siècles qui suivront épient le moment où, *réduit à la nudité la plus complète*, leur devancier ira rejoindre ceux qui l'ont précédé — des ossements — des ruines — du silence!

C'est le rocher de Sysiphe, l'allégorie antique; c'est le sablier, c'est le rouet des trois Parques, c'est tout ce qui naît, tout ce qui passe, tout ce qui meurt.

Et le coursier infatigable continue sa course sans s'inquiéter de la main qui le mène, et celui qui dévore ses enfants, haletant, toujours agité, viril sous ses traits de vieillard, toujours jeune sous sa barbe blanche, parcourt incessamment le cirque. Jamais de relâche! Des cris, des hennissements, des efforts, beaucoup de poussière, beaucoup de bruit, jusqu'au jour du repos sans trêve.

C. T.

Un nouveau port de commerce à Rochefort.

Jusqu'à ce jour le rail-way s'était dérangé pour rendre visite à la mer. Son empressement à payer tribut au vieil Océan était une tradition de bon goût, que la gare ancienne livrait à la gare nouvelle, depuis l'avénement de la vapeur en ce monde. Il était réservé à la ville de Rochefort d'intervertir les rôles et de mener Neptune à l'embarcadère.

Les rives de la Charente sont, à leur tour, en puissance de terrassiers; la pioche mord ce coin de la France avec l'émulation qu'on lui connaît. Mais ici ce n'est pas un boulevard qu'elle applanit : elle creuse un large et profond chenal, que les navires marchands remonteront bientôt pour se rendre au vaste bassin, également en voie de construction et parallèle à la gare. Avant peu, le matelot sur sa vergue, et l'homme d'équipe dans sa guérite, entameront un dialogue amical; Niort et Poitiers n'auront qu'un saut à faire de chez elles jusqu'au port. Depuis que M. de Lesseps a exproprié les isthmes, notre globe se perce à jour, la brise marine vient nous caresser à domicile, et le bout du monde est à portée de la main.

A ces travaux, qui activent ou réveillent l'industrie, décuplent le commerce et sont un gage de fécond avenir pour la richesse nationale, Rochefort dérange à peine son établissement de bains, et trouve l'occasion de modifier, au profit de ses habitants, la pompe à feu qui leur distribue l'eau potable.

Le dessin que nous reproduisons nous indique l'état actuel des travaux, avec la route qu'ils ont à parcourir. Le chenal prend naissance près de la Direction de l'artillerie, longe les grands magasins de vins et se détourne vers les belles casernes de la marine, pour se déverser dans le bassin nouveau, où il nous sera donné de voir prochainement le navire se balancer côte à côte de la roulante locomotive.

MARINE VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

Rien n'est absolu ici-bas — pas même la morale.

Ne vous pressez pas de crier à l'énormité et de me signaler à l'indignation publique comme un — corrupteur des mœurs : j'ai mes preuves sous la main et je les produis.

La traite des noirs, par exemple, — n'est-il pas vrai que ce n'est là qu'une question de temps et de latitude?

Interrogez l'histoire : elle vous répondra que le « commerce en bois d'ébène » a été reconnu, sanctionné, protégé par Charles-Quint, Léon X, Élisabeth, Louis XIII, et qu'il y a cent ans à peine que des originaux appelés *quakers* se sont avisés, pour la première fois, d'y voir un trafic immoral, un crime de lèse-humanité.

Eh bien! cette opinion des *quakers*, — qui est la mienne et la vôtre aussi, je l'espère, — essayez donc, même à l'heure qu'il est, de la faire partager aux créoles de Rio-Janeiro, de la Havane ou de la Nouvelle-Orléans; essayez de leur faire entrer dans le cerveau qu'un nègre est un homme comme un autre, à la couleur près. — Un homme, ah bien, oui! un homme manqué, à la bonne heure, un singe réussi tout au plus, qu'il faut mener au fouet ou au bâton, et dont la vie n'importe pas plus que celle d'un bœuf ou d'un cheval de labour. — Voilà ce qu'ils vous diront naïvement, sans prétention au paradoxe, en gens sincères et convaincus, qui joignent, au besoin, la pratique à la théorie. Je ne veux pas, à Dieu ne plaise! refaire ici la *Case de l'oncle Tom* et reprendre le lieu-commun si complétement épuisé par Mme Beecher-Stowe. Qu'on me permette seulement de citer ce que raconte un voyageur d'une Brésilienne, « jeune femme de dix-huit ans, fort jolie et timide à l'excès dans le monde. »

« Le *feitor* venait-il lui dire que tel nègre ou telle » négresse condamnée par elle à recevoir un nombre » déterminé de coups de *chicote*, n'avait plus sur le » corps aucun endroit sain : — Eh bien! qu'on lui » casse les dents, répondait-elle; et on lui cassait les » dents avec une *pa'meta* de fer. »

« On dira peut-être, ajoute l'auteur, que ce sont là » des horreurs exceptionnelles. Hélas! nous pourrions » en citer mille du même genre... [1] »

Il est vrai, qu'au Brésil, il existe une loi qui punit les mauvais traitements exercés sur des esclaves — une loi Grammont.

Dans l'Amérique du Nord, les choses se passent plus sérieusement. La traite y est interdite et sévèrement réprimée. Un certain flibustier nommé Albert Horn, qui avait imaginé de se livrer sous un prête-nom à cet odieux trafic, vient d'être condamné à cinq années de prison par la Cour du Circuit siégeant à New-York. Le *maximum* de la peine était de sept années et le *minimum* de trois. « Que si l'on considère la nature du » crime, a dit le juge Shipman dans son allocution au » condamné, il est impossible de trouver trop sévère la » peine dont la loi le punit. Ce n'est pas, en effet, un » de ces crimes commis instantanément sous l'influence » d'une tentation ou d'un désir de vengeance : loin de » là, il est froidement et longuement combiné; la liberté, la vie même de créatures humaines sont mises » d'un côté sur un plateau de la balance et des dollars de l'autre — et ce sont les dollars qui l'emportent... »

Curieuse coïncidence! Pendant que ceci se passait dans l'autre hémisphère, un procès du même genre se plaidait devant la Cour d'assises de Rouen, et M. l'avocat général Thiriot, tenait, à quelques variantes près, le même langage que le juge Shipman.

Les circonstances étaient presqu'identiques. Deux navires, l'*Etelvina* et la *Bogota*, étaient partis du Hâvre sous pavillon français, à destination des côtes d'Afrique. Leur chargement se composait d'un nombre considérable de barriques remplies d'eau douce et d'une provision de biscuit qui aurait suffi pour nourrir chacun des équipages pendant plusieurs années. C'était ce qu'on peut appeler un chargement à deux fins, — également propre à une opération d'huile de palme ou à une opération de traite. Arrivés sur la côte d'Afrique, en vue des comptoirs portugais, les deux navires sont vendus par leurs subrécargues, en vertu d'une procu-

[1] Dabadie, *A Travers l'Amérique du Sud*.

ration dont ils sont porteurs, puis une fois dénationalisés, ils se livrent galement au commerce des noirs. C'est absolument le même procédé que celui employé par l'Américain Albert Horn, sur le *City of Norfolk*.

Pour l'*Etelvina* l'opération réussit complétement. Sept cent soixante-quinze nègres furent embarqués et revendus dans une île voisine de Cuba. Le débarquement terminé, le navire fut conduit au large, sabordé et coulé par les soins du second, le matelot Pignon-Blanc.

Le *Bogota* fut moins heureux. Au moment où il arrivait en vue de Cuba avec son chargement de nègres, il fut rencontré par un croiseur américain qui le captura.

Vous croyez sans doute que les pauvres nègres ont été rendus à la liberté? — Erreur! leurs généreux libérateurs n'ont rien eu de plus pressé que de les revendre. — Que vous semble de ceci, honnête juge Shipman?

Sur vingt accusés, neuf, parmi lesquels les deux subrécargues et le matelot Pignon-Blanc, n'ont pas jugé à propos de se présenter : les onze autres, à savoir l'armateur, les deux capitaines et sept matelots de l'équipage des deux navires, ont été acquittés. Ils l'ont échappée belle ; car le triple crime de traite, de baraterie et de destruction de navire dont ils étaient accusés n'entraînait pas contre eux moins de dix à vingt ans de travaux forcés. L'armateur était défendu par Me Berryer. Ai-je besoin de dire que le puissant orateur a flétri de toute l'éloquence de sa parole et de sa conscience indignées, ce détestable commerce de la traite? Mais il ne s'en est pas tenu là : il a stigmatisé aussi cette philanthropie hypocrite qui sait accommoder ensemble le mot de liberté et le fait de l'esclavage.

Si le principe de l'abolition de l'esclavage commence enfin à passer à l'état de vérité morale et sociale, le temps ne paraît pas encore être venu pour celui de l'abolition de la peine de mort. Trois peines capitales viennent d'être prononcées par la Cour d'assises du Bas-Rhin contre trois misérables qui, pour un peu d'or, avaient étranglé deux vieilles femmes.

Je doute fort que, cette fois encore, l'opinion publique s'interpose entre la justice et l'échafaud.

Mais j'ai hâte de quitter la Cour d'assises, ce lieu des émotions terribles et violentes, des désespoirs, des pleurs et des grincements de dents. Que s'il vous faut à toute force des passions, des luttes, des cœurs qui palpitent de crainte et d'espérance, eh bien ! venez avec moi dans cette salle où se presse une foule bigarrée de marchands, d'artistes, de gens du monde, suspendue de minute en minute à la parole d'un crieur, au marteau d'ivoire d'un commissaire-priseur.

Au moment où nous entrons, la bataille est engagée, les enchères se succèdent coup sur coup.

L'enjeu du combat, ce sont deux ravissantes consoles à tête de nègre, d'un style et d'un goût parfaits.

Voyez maintenant les combattants.

D'un côté, c'est un marchand de meubles ; de l'autre une jeune femme, dont la mise élégante et distinguée trahit une Parisienne de race ; quant à sa beauté, je n'en dirai rien, — si ce n'est qu'il faut être, ou bien myope, ou bien marchand, pour ne lui pas rendre immédiatement les armes.

Si la galanterie était exilée de la terre, ce n'est pas dans une salle de vente qu'on la retrouverait.

La lutte est à son apogée.

— Quatre-vingt-douze francs! s'écrie le commissaire-priseur, une fois, deux fois, trois fois ! personne ne met au-dessus de quatre-vingt-douze francs? — Adjugé!

La dame est rayonnante.

Le marchand est triomphant.

Quel est donc ce mystère ?

Un procès qui vient d'être jugé par la cinquième chambre vient de nous le révéler.

Le marchand, M. Théret, s'était cru, de bonne foi, adjudicataire, et lestement, en homme qui connaît les êtres, il s'était empressé de faire enlever les deux consoles et de les faire transporter dans ses magasins.

En réalité, ce n'était pas à lui, mais à sa belle adversaire, Mme Lemaire, qu'elles avaient été adjugées. Le procès-verbal du commissaire-priseur ne laisse aucun doute sur ce point.

Mme Lemaire a réclamé : elle a mis en cause à la fois M. Théret et le commissaire-priseur, Me Pillet.

M. Théret s'est retranché derrière la livraison qui lui avait été faite. Me Pillet, de son côté, a décliné toute responsabilité. Tant pis pour Mme Lemaire, a-t-il dit, si elle s'est laissée prévenir par M. Théret. Que ne faisait-elle comme celui-ci? Que ne prenait-elle, *illico*, livraison des consoles?

Comme si, l'adjudication prononcée, la livraison devait être le prix de la course, comme si une jolie femme ne pouvait s'aventurer dans une salle de vente que flanquée de deux commissionnaires!

Le tribunal, repoussant le système plaidé au nom de Me Pillet, a condamné ce dernier à payer à Mme Lemaire la somme de cent francs, à titre de dommages-intérêts.

Et maintenant, que mes lecteurs me permettent de leur offrir, en guise d'étrennes, le joli petit procès que voici :

Deux propriétaires de mines plaidaient l'un contre l'autre. Le premier poursuivait le second en paiement d'une lettre de change de 1,500 fr., sur laquelle celui-ci demandait une réduction de 200 francs.

L'origine de la créance était un marché passé pour fournitures de charbon : ce marché avait été mentionné à l'audience comme conclu suivant « *conventions verbales*. »

Le créancier obtient gain de cause et, se mettant en mesure de lever le jugement, il dépose à l'enregistrement les *qualités*, c'est-à-dire l'exposé des faits et de la procédure qui, dans tout jugement, doit précéder le dispositif.

Le lendemain il reçoit une lettre du receveur qui l'invite à passer à son bureau.

Il s'y rend de son pied léger; mais jugez de son saisissement, quand le receveur lui réclame, d'un ton doux, le paiement de la modeste somme de 118,425 fr., pour frais d'enregistrement du marché énoncé dans les qualités.

Le créancier se récrie :

— Il s'agit, dit-il, de simples conventions verbales, qui ne peuvent être soumises à l'enregistrement.

Pour toute réponse, l'enregistreur lui montre du doigt ces mots inscrits dans les qualités : « *Art. 4, on lit ce qui suit.* » Ces mots, ces simples mots, échappés à l'étourderie d'un clerc d'étude, constataient le marché écrit et donnaient ouverture au terrible droit de 118,425 francs.

— Et, ajoute le receveur, si la somme ne m'est pas versée dans les vingt-quatre heures, ce ne sera pas 118,425 fr. que vous me devrez, mais 236,850 fr., c'est-à-dire le double.

Il fallut bien s'exécuter.

Aujourd'hui la question est de savoir par qui, du créancier ou du débiteur, cette charge de 118,425 fr., sera supportée.

C'était bien la peine de plaider pour 200 francs.

PETIT-JEAN.

Athènes et ses monuments

L'*Agora* s'agite encore et les événements politiques qui nous forcent à nous occuper du peuple athénien, d'étudier ses mœurs, ses monuments, auront au moins ce résultat de nous faire mieux connaître ce qu'il fut autrefois, ce qu'il est aujourd'hui.

Athènes, ce nom rayonne à toutes les pages de l'histoire de la Grèce; l'un des plus grands siècles de l'antiquité porte le nom d'un citoyen né dans ses murs, et le goût de la nation romaine, qui nous a laissé tant de chefs-d'œuvre, n'atteignit son apogée que lorsque les citoyens de l'Attique, se mêlant à ceux du Forum, leur eurent communiqué la perfection de leur sentiment artistique.

M. de Monthaut, un artiste voyageur qui a sur l'Hymette poursuivi les abeilles, a réuni pour nous, dans ce cadre archaïque, les monuments qui sont semés à chaque pas dans la ville de Périclès, et ceux qui s'élèvent encore dans ses environs.

Minerve plane sur ces vestiges du beau temps de la Grèce; le hibou sacré et l'aigle de Jupiter, ces deux allégories de la sagesse et de la force, rappellent la puissance des deux grands dieux dont les temples sont restés debouts.

Voici le cap Sunium et la tour des Vents ; Sunium, qui vit le trépas de Sapho. Le Parthenon, cet immense chef-d'œuvre dont chaque métope est un autre chef-d'œuvre ; le fronton s'écroule, les torses nus des dieux et des déesses jonchent le sol; le peuple grec n'est plus assez riche pour restaurer sa gloire.

Cet arc romain, singulière anomalie sous le ciel de l'Attique, est le vestige d'une conquête ; il s'élève au pied des colonnes qui entourent la ville.

Le temple de Thésée, massif et grandiose, est admirablement conservé ; c'est là qu'on trouva ces chefs-d'œuvre de sculpture que les moulages ont rendu populaires chez nous.

La prison de Socrate et le tombeau de Philopapus sont plutôt deux grands souvenirs que deux monuments; on ne saurait parler d'Athènes sans les citer.

Ces quatre colonnes, dont les bases sont enfouies dans la terre, ont vu toutes les révolutions de l'Attique ; elles servaient d'entrée a cet Agora, si bruyant, si agité aujourd'hui ; des maisons modernes déshonorent la ruine antique et le palicare passe en chantant sous cette porte où Thémistocle a peut-être dit : *Frappe mais écoute !*

Le temple de Jupiter Olympien est le plus auguste de tous et de grandiose proportion ; les entablements et les colonnes sont les seuls vestiges qui restent de cette merveille dont parlent les textes grecs.

Quant aux cariatides du temple d'Érecthée, c'est l'une des ruines les plus admirablement belles que nous ait léguées l'antiquité; ce portique, d'une proportion beaucoup moins vaste qu'on se le figure, s'élève auprès du temple de Minerve Poliade, et dans le lointain, Pandrose, brisé, ruiné, voit les fûts de ses colonnes joncher le sol.

Souvenirs grandioses d'un temps plus grandiose encore, monuments d'un goût plus pur que ceux de la Rome antique, ville plus vivante que la Rome moderne, Athènes s'étend au pied des collines; elle n'a ni le mont Aventin, ni le Forum, mais elle a son Parthénon, son temple d'Érecthée et l'Acropole.

C. V.

Voyage du prince Adalbert de Bavière en Espagne.

Ce n'est point notre faute si nous avons souvent à enregistrer les excursions impériales, royales, ou seulement princières; mais les rois et les princes, de nos jours, voyagent comme de simples mortels : ils se rendent visite comme de bons bourgeois pourraient le faire.

Nous ne nous en plaignons pas, car cela dénote un besoin tout naturel de développer et de resserrer les liens de famille ou de sympathie qui unissent les monarchies et les nations.

Autrefois, dans la catholique Espagne, un souverain n'aurait pu s'éloigner à son gré de son palais sans soulever une tempête de récriminations.

L'étiquette se serait évidemment opposée à toute infraction de ses règles sévères, si faible qu'elle eut été.

Une reine d'Espagne allant attendre hors d'Aranjuez un prince, un parent, quel anachronisme !

Aujourd'hui... il en est autrement, et cependant la terre continue à tourner. C'est incroyable, et pourtant cela est.

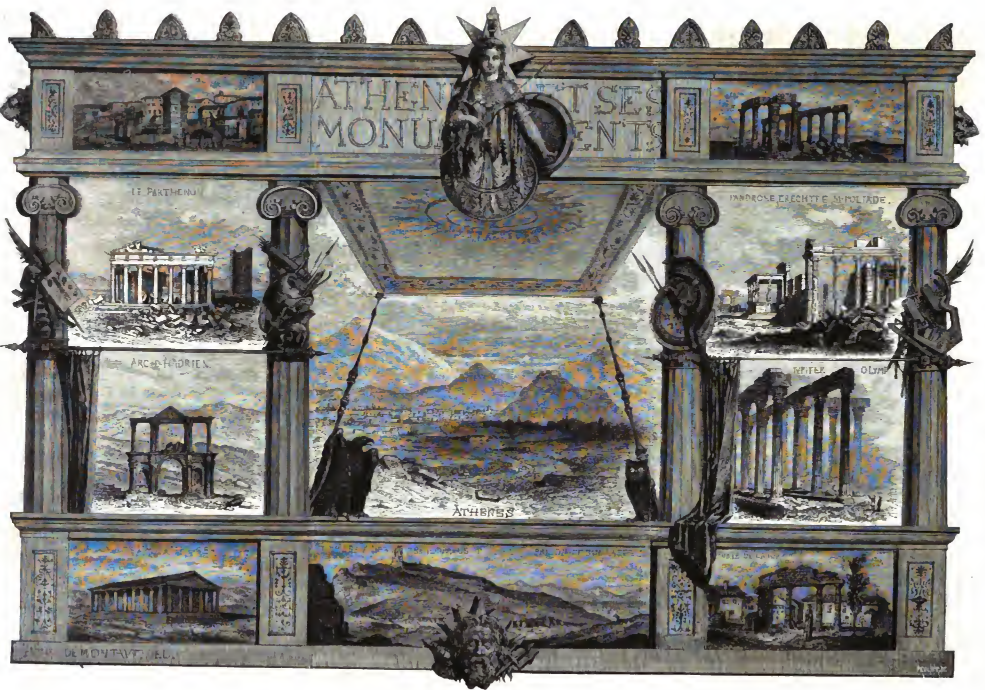
Le 20 du mois de décembre de l'an de grâce 1862, le prince Adalbert, Guillaume-Georges-Louis, prince royal de Bavière, époux de la princesse Amélie-Philippine-Pilar, Infante d'Espagne, débarquait à Valence où il était reçu par le gouverneur de la province, les autorités de la ville, M. Wesweiler, consul de Bavière et administrateur du chemin de fer de Sarragosse.

En passant à Aranjuez, le prince a voulu visiter le château qu'il y fait construire, et, le 21, à deux heures de l'après-midi, il arrivait à Madrid.

La reine Isabelle et son royal époux l'attendaient... à la gare depuis une heure.

L'Infant Sébastien, le maréchal O'Donnel, M. de Salamanca, le duc de Sesto, les ministres et les généraux suivaient la reine.

Comme on le voit, la réception était toute royale, et rien n'avait été négligé pour rendre aussi brillante que possible l'entrée à Madrid du prince Adalbert et de la sœur du roi.



ATHÈNES ET SES MONUMENTS.

Réception du prince Adalbert de Bavière par S. M. la reine d'Espagne, le 21 décembre. (D'après un croquis de M. Baumann.)

Les mânes de Philippe II ont dû bien souffrir de cette solennité familière!

Autres temps, autres mœurs!

Nos lecteurs trouveront toute naturelle cette réception qui est dans nos habitudes et qui nous permet de leur donner un joli dessin de plus.

Terminons en disant que le prince Adalbert est né le 19 juillet 1828, qu'il a épousé la princesse Amélie le 25 août 1856, et que celle-ci, née le 12 octobre 1834, est fille de François de Paule, infant d'Espagne.

J. DE FÉREZ.

LES ÉTRENNES FANTASTIQUES

ACTUALITÉ

—

Ce jour-là, j'avais lu une douzaine de journaux. Plaignez-moi, mais ne me le reprochez pas, c'est un des martyres de la profession!

Et dans tous, avec une effroyable uniformité, j'avais retrouvé les mêmes mots appliqués à des objets essentiellement variables.

Ces mots, — est-il besoin de le dire? — ces mots étaient ceux d'ÉTRENNES UTILES, que vous avez comme moi, sans être fiers d'être Français, contemplés dans les colonnes de tous les papiers publics de notre belle patrie.

Ici les *Étrennes utiles* étaient un abonnement à une revue de modes destinée à ne pas même vivre ce que vivent les roses; là un parapluie imperméable, le plus hideux des meubles nationaux; ailleurs des rasoirs, des bretelles, des traductions de Walter Scott, un stéréoscope et dix photographies, des foulards de la Compagnie de la Cochinchine... que sais-je?...

Tant et si bien que le soir, en rentrant chez moi, harcelé par le souvenir de ce refrain persécutant, je ne tardai pas à m'endormir et à avoir un songe que je vais, avec votre permission, avoir l'honneur de vous raconter.

Je me vis soudain transporté dans un énorme bazar sur la porte duquel flamboyait l'annonce qui m'avait poursuivi toute la journée.

C'était, — comme l'indiquait son intitulé, — le *Bazar des Étrennes utiles*.

Mais un sommaire examen ne tarda pas à me convaincre que ces étrennes-là n'avaient rien de commun avec celles dont les offres de services se pavanaient à tant la ligne dans les feuilles les plus diverses.

Si d'ailleurs j'avais pu avoir un doute, il aurait été dissipé par la vue et le langage d'une jeune et belle dame, qui, en costume de fée, s'était avancée vers moi avec empressement.

— Monsieur, me dit la fée avenante, notre bazar a été fondé cette année pour détrôner toute concurrence et inaugurer pour le jour de l'an une ère vraiment intelligente.

Les cadeaux qu'on y trouve n'ont aucun rapport avec ceux qui ont ordinairement cours à cette époque. Ceux-ci sont vraiment profitables, féconds en résultats et en enseignements.

Veuillez plutôt me suivre, afin de vous assurer de la sincérité de mes paroles. Vous avez, n'est-il pas vrai, un certain nombre d'amis auxquels vous désirer faire la politesse d'un léger présent? Choisissez suivant ce qui vous paraîtra le mieux convenir au caractère de chacun.

Pour les vieillards qui ont la sotte manie de jouer aux jeunes gens, nous avons le *Miroir éloquent*, qui a la propriété de leur montrer à la fois les rides dont leur visage est sillonné et le ridicule dont ils se couvrent.

Pour les gandins qui promènent sur leur dos les gravures de mode où l'incommode s'unit le mieux au niais, nous avons le perroquet à ressort, qui répète du matin au soir ce seul mot : *Pantin! pantin!*... Au bout d'une heure, il n'est pas de gandin qui ne comprenne que c'est à lui que le compliment s'adresse.

Pour le...

Mais il est inutile de vous faire une plus ample explication. Il ne vous reste plus, ainsi que je vous l'ai dit, qu'à faire votre choix...

La fée ayant achevé, je me mis à parcourir en tous sens le *Bazar des étrennes utiles*, d'où je sortais une heure après avec un assortiment complet.

J'étais le plus joyeux des hommes, car j'étais certain d'avoir apporté dans mes emplettes le discernement le plus judicieux, et d'avance je jouissais des témoignages de reconnaissance dont ne pouvaient manquer de m'accabler les destinataires de tous mes cadeaux.

Ma première visite fut pour mon ami A.

Mon ami A. est un excellent garçon qui n'a que le défaut de vouloir paraître ce qu'il ne peut pas être et de simuler une fortune qu'il n'aura jamais.

Aussi, entrant tout satisfait chez lui :

— Mon cher, lui dis-je, c'est moi qui viens te souhaiter la bonne année.

A cette occasion, j'ai acheté pour toi un petit objet dont tu vas reconnaître avec bonheur l'utilité. Tu sais, mon cher A., que tu n'as jamais pu te régler une vie en rapport avec ta position. Le travers de vanité t'a valu les railleries de tous. J'ai voulu y mettre un terme.

Prends ceci. C'est un *diapason magique*. Il t'avertira chaque matin à l'aide d'un timbre du ton dans lequel tu dois vivre. Quand, — comme tu le fais quelquefois, — tu voudras dans un salon oublier que tu es fils d'un épicier et t'improviser baron, le diapason tintera de lui-même pour te rappeler ton origine.

Quand tu parleras de chevaux que tu n'eus jamais, il tintera encore... et ainsi de suite. Tu le vois, grâce à lui, te voilà garanti contre un travers déplorable et tu dois...

— Monsieur, interrompit mon ami A. furieux, vous êtes un insolent. Faites-moi le plaisir d'aller débiter vos sottises à qui voudra les supporter...

Et de sa main il me désignait la porte que je gagnai ahuri.

C'était, il faut l'avouer, un pitoyable début. N'importe. Mon ami A. avait probablement agi sous le coup d'une humeur maligne. Je ne devais pas pour cela renoncer à ma distribution éminemment philanthropique.

Je me dirigeai donc vers la demeure de mon ami B.

Mon ami B. est possédé de la manie d'écrire, — cela sans le moindre talent et sans le plus petit avenir.

— Mon pauvre B., commençai-je en pénétrant chez lui, je t'ai bien souvent plaint en te voyant en proie à la maladie littéraire qui te fait perdre tous tes jours.

Entre nous, jamais tu ne serais arrivé à rien qu'à te rendre grotesque; mais, Dieu merci, j'ai passé au *Bazar des étrennes utiles* et j'y ai trouvé ton affaire.

Accepte ce *sifflet conseilleur*, une invention admirable.

Là, où que tu te trouves, quand la velléité te prendra de faire ou de lire après l'avoir faite la moindre ligne rimée ou prosée, le sifflet commencera de lui-même à siffler sans relâche, afin de te prévenir que tu retombes dans tes désolantes habitudes...

Ne me remercie pas, je sais le plaisir que va te causer un objet d'une utilité si incontestable...

— Monsieur, ricana amèrement mon ami B., vous êtes un envieux. Vous flairez un concurrent que vous voulez écarter, mais je ne suis pas votre dupe. Quand on a quelque chose là, on est assez fort pour résister aux ironies d'un mauvais plaisant. Je ne vous reconduis pas...

Cette seconde incartade avait commencé à me dérouter. Je persistai néanmoins et m'acheminai vers le domicile de mon ami C.

— Cher ami, tu as la dangereuse habitude de jouer à la Bourse. Tu n'as pas assez de fonds pour spéculer, tu as trop de cœur pour vouloir *Robert-macairiser*. Il est donc nécessaire que tu ne hantes plus le temple de la place Vivienne.

Voici, pour tes étrennes, un *frein providentiel* qui t'arrêtera net dès que tu te dirigeras de ce côté.

Je t'épargne peut-être ainsi bien des actions douteuses, soit dit sans jeu de mots : touche là et prends.

Mon ami C. me tourna le dos, saisit son chapeau et me laissa la main tendue. J'étais de plus en plus ébranlé.

Jugez de ce que ce fut quand j'eus été évincé tour à tour, et avec une égale colère, par mon ami D., à qui je portais un *coucou magnétique* qui devait chanter dès qu'un galant conterait fleurette à sa femme, coquette exagérée.

Par mon ami E., à qui j'offris une *lunette clairvoyante* pour distinguer à première vue les parasites qui exploitent sa naïveté.

Par... par... par... Tout l'alphabet y avait passé quand je me réveillai en sursaut.

Et me frottant les yeux au souvenir de mon rêve :

— Allons, pensai-je, les réclames ont raison et on fait bien de berner les hommes; car si on leur donnait des étrennes véritablement utiles, à la fin de la journée on aurait sur les bras toute l'espèce humaine.

Grande hypocrisie, priez pour nous. Ainsi soit-il!

PIERRE VÉRON.

PROMENADES EN AFRIQUE

1862

—

LA MULE DU CADI

—

(Suite.)

IV

La chaleur est toujours très-grande, le ciel toujours chargé. De lourds nuages gris vont roulant très-bas, presque sur nos têtes; les bêtes râlent de soif... Enfin nous voici aux bords du Chéliff. Ma mule, chargée de trouver le gué, comprend la gravité de ses fonctions. Elle va, vient, flaire le fleuve, hésite, fait deux tours, puis, flic! floc! entre solennellement dans l'eau jusqu'à mi-cheville. Ici, à ma grande consternation, elle s'arrête, allonge le cou, secoue ses flancs avec vigueur — j'ai envie de crier au secours—et enfin se met à boire, mais à boire... Parlons un peu du Chéliff. Les géographes vous apprendront que c'est le cours d'eau le plus considérable de l'Afrique française, qu'il a sa source en tel endroit et son embouchure en tel autre; moi je me contente de vous dire que je ne sais rien de capricieux comme cette rivière. Peu de chose suffit à l'irriter, mais elle s'apaise pour moins encore. Je lui ai connu des jours calmes où elle coulait à l'aise entre ses deux berges, et des lendemains de colère où, roulant dans ses flots des pans de forêt et des quartiers de roche, elle égorgeait sans pitié les pauvres moissons inoffensives. Pour aujourd'hui, la dame est d'assez bonne humeur et ma mule, à la fin désaltérée, peut passer sans encombre sur l'autre rive.

Nous traversons en ce moment un immense mamelon, où se tient chaque semaine le marché de Djendel, sous la surveillance de mon ami Boualem; le caravansérail se dresse dans le fond avec ses longues murailles. Une seconde fois nous passons le Chéliff; le jour tombe, mais non point avec ces admirables crépuscules roses, comme j'en ai tant vus en Afrique... Le gris du ciel passe au noir; le vent fraîchit, le paysage s'abîme dans la brume; journée manquée! Nos chevaux marchent lentement dans des terres labourées; la charrue a passé partout, la route elle-même a été labourée par mégarde.

Des Arabes, rentrant du travail et chassant devant eux les ânes et les chevaux, glissent près de nous dans l'ombre : chaque groupe en passant nous salue d'une même phrase traînante, monotone. Bientôt nous rencontrons d'épais fourrés de cactus aux dagues menaçantes; de là derrière sort un brin de fumée, des aboiements de chiens, des cris d'enfants, des miaulements de femmes. Nous voici en pleine tribu arabe. Enfin, à cent pas de nous, un peu sur la hauteur, j'aperçois une immense ferme sans fenêtres; c'est le palais de Sidi Boualem. Un groupe de Bédouins s'avance vers nous; on nous entoure; deux hommes me descendent de ma mule. L'ami Boualem, dans son burnous noir, son énorme croix sur la poitrine, une longue pipe à la main, vient à moi en souriant :

— Bonjour, comment ça va?

Je réponds : *slamalek*; il s'en contente et l'on se dirige vers la maison.

V

L'appartement dans lequel le chef m'introduisit était loin des somptueuses descriptions qu'on m'avait faites. Au lieu du boudoir oriental voluptueux, parfumé, une longue salle très-sombre; en fait de tentures de Smyrne, des murailles d'un blanc douteux; pour divans

et coussins brodés, des nattes de paille grossière, et comme sultanes; un officier français venu chez Boualem en partie de chasse. Les spahis de l'officier nettoyaient ses armes dans un coin; dans un autre, ses chiens lapaient voracement leur soupe; son lit de camp était dressé dans le fond, sa gibecière pendue à droite, ses fusils à gauche; au plafond un interminable chapelet de perdrix et de cailles, produit de sa chasse pendant les deux jours précédents; comme on voit, Nemrod tenait largement sa place dans la maison... Faites donc douze lieues sans débrider pour visiter un intérieur arabe! — « Rassurez-vous, me dit Emmanuel, témoin de ma douloureuse stupéfaction, nous ne sommes pas encore dans les petits appartements du bach-aga: ceci est la maison des hôtes. Sid-Boualem regrette la froide réception qu'il vous fait; mais en nous introduisant ce soir chez lui, force lui serait d'introduire en même temps M. Nemrod, avec ses spahis, ses chiens et son gibier. Demain matin, après le départ de l'officier pour la chasse, nous irons prendre le thé dans le sérail. »

ALPHONSE DAUDET.

(La suite au prochain numéro.)

L'occupation de Jalapa, par le général Berthier.

L'arrivée du général Forey au Mexique a imprimé aux opérations militaires une vigueur qui s'est traduite, en peu de jours, par l'occupation de trois points essentiels: Jalapa, Alvarado et Tampico.

Nous donnons un dessin représentant l'arrivée du général Berthier à Jalapa, et une vue de cette ville, l'une des plus importantes du Mexique, non par sa population, qui n'est que d'environ douze mille habitants, mais par sa position, car elle commande l'une des deux routes qui conduisent de Vera-Cruz à Mexico.

Le général Berthier, à la tête d'une division du corps expéditionnaire, est arrivé devant Jalapa le 22 novembre. Le bruit s'était répandu qu'un corps de troupes mexicaines s'opposerait à son entrée dans la ville, et tous les soldats placés sous ses ordres étaient prêts à la lutte; mais une députation composée d'une partie des autorités civiles et d'un certain nombre d'habitants notables s'est rendue au-devant de lui, pour lui annoncer qu'il ne rencontrerait aucune résistance. La ville, en effet, lui a été ouverte, et il en a pris possession sans avoir à faire aucune démonstration hostile. Le lendemain, 23 novembre, il a publié une proclamation, ou plutôt un chaleureux appel à la concorde, par lequel il annonce aux habitants qu'il séjournera dans leur ville jusqu'à la conclusion de la paix.

Jalapa, ou Xalappe, est à soixante-dix kilomètres nord-ouest de Vera-Cruz. La chaleur y est bien moins grande que sur la côte, l'atmosphère est plus humide, et l'on voit dans les environs toutes les plantes et les arbres des pays tempérés croître à côté des plantes tropicales. Les forêts, dit M. Mathieu de Fossey, s'élèvent riantes et embaumées, les lianes grimpent, s'enlacent aux branches et jettent d'un arbre à l'autre des ponts de verdure; l'orchis parasite décore le vert du feuillage de l'éclat de ses couleurs, et l'abondance des fleurs attire des milliers de colibris qui voltigent de l'une à l'autre. Les chemins sont bordés de haies de daturas, d'hibiscus et de rosiers, et la fleur de l'oranger remplit l'air de son parfum.

La ville est bâtie sur le penchant d'une colline entourée d'autres collines et de montagnes disposées comme des gradins d'amphithéâtre et dominées d'un côté par le pic connu sous le nom de Coffre-de-Perote, de l'autre par le pic d'Orizaba, que les Indiens appellent le Citaltepetl, c'est-à-dire « la montagne qui brille comme une étoile, » et qui s'élève à 5,295 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La ville de Jalapa est surtout renommée par le jalap qui croît en abondance dans ses environs et auquel elle a donné son nom. Elle a toujours été le centre principal du commerce de ce médicament. On a longtemps ignoré en Europe quelle était la plante dont la racine constituait le jalap. On savait seulement qu'elle venait du Mexique, et l'on avait appris des Indiens le parti qu'on en pouvait tirer en médecine. Mais les Indiens qui la vendaient ou l'échangeaient très-avantageusement se gardaient bien de le faire connaître, on pensa d'abord que cette substance provenait d'une rhubarbe; on crut ensuite, et Linné lui-même répandit cette erreur, qu'elle n'était autre chose que la racine de belle-de-nuit: de là lui vint la dénomination botanique de *mirabilis jalapa*. Ce ne fut que plus tard que l'on reconnut que le jalap ne provenait ni d'une rhubarbe ni de la belle-de-nuit, mais d'un simple liseron, qui croît spécialement dans les environs de Jalapa.

E. MALESPINE.

COURRIER DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE.

M. ADOLPHE SAX.

Le présent est toujours mauvais aux inventeurs. Autant que possible il les raille, les empêche, les calomnie, les décourage, les désespère, les ruine. On en sait qu'il a fait mourir; d'autres qu'il a rendus fous, ce qui est pire. Ces cruautés et ces exécutions ont pour première raison l'*Envie*, la plus détestable, la plus vile et par conséquent la plus commune de nos pauvretés morales; l'Envie, « enfant légitime du Désir et de l'Impuissance, » disait si bien l'ardente et puissante M^me de Staël, pour l'avoir peut-être quelquefois ressentie. Or, invention sollicite envie; *incidere* procède d'*invenire*. C'est fatal et c'est naturel, malheureusement. Il y a, de plus, que l'invention est le *nouveau*, fâcheux et nuisible à l'*ancien*, pouvant et devant le destituer et le tuer quand l'invention est belle. Et le pauvre ancien résiste; le pauvre ancien se défend. C'est encore dans la nature: comment accepter le successeur qui nous supprime? Il y a autre chose enfin: l'Orgueil, miroir où nous nous voyons tous beaux comme personne avant ni personne après; balance dont le plateau contenant nos mérites n'admet rien qui puisse ni vaille le soulever, leur poids ne fût-il qu'une supposition. Toutes raisons laides, et pourtant qu'on trouva utiles, quand on y songe; puisqu'elles composent la résistance salutaire sans laquelle s'éteindrait notre activité. Admirable, mais formidable va-et-vient d'attraction et de répulsion, qui fait le travail, l'art, la science, et ne s'arrêtera qu'au jour de l'universel bonheur!

L'inventeur dont aujourd'hui nous avons à parler est de tous les vivants celui qui représente le mieux cette terrible loi du mouvement. Le premier peut-être, dans sa jeunesse encore et dans sa force, il aura vu son œuvre triompher et le célébrer. A quel prix, peu importe! Tout progrès implique un martyre; toute victoire vient du sang versé. Celui-ci, du moins, a sur la tête une couronne, et elle est de lauriers après avoir été d'épines. Tant d'autres n'avaient eu qu'une palme ou une larme sur leur cercueil!

Adolphe Sax est né en 1814 à Dinant, une charmante ville de Belgique. Son père était mécanicien et facteur de mérite à Bruxelles. S'il peut être vrai de dire que l'enfance soit la préface historique de la vie, jamais existence ne devait être plus dangereusement agitée. Chocs, chutes, poison, et l'eau et le feu, tous les présages abondèrent au pauvre petit. Il marchait à peine, au reste, que déjà il cherchait, s'inquiétait, inventait. La nature l'avait choisi et marqué pour être chef et conducteur des autres dans les chemins nouveaux. A onze ans, témoin attendri d'un malheur arrivé à des mineurs de son pays, il imaginait un ingénieux moyen de prévenir les éboulements lors du forage des puits. Plus tard, ce furent toutes sortes d'innovations dans la construction des pianos pour en agrandir le son, et les mettre tout d'un coup au ton de l'orchestre. Ce fut un réflecteur acoustique, que doublait un plancher sonore, dressé sous les instruments; ce fut l'audacieux projet de faire un jour entendre une symphonie à toute une ville, par la vapeur appliquée à des cuivres gigantesques. Il apprenait la musique et le chant en même temps que la fabrication; et, quand il était élève au Conservatoire de Bruxelles, on le vit corriger lui-même les défauts des instruments qu'il embouchait. En 1838, il prenait un brevet pour une clarinette n'ayant plus que le nom de commun avec toutes les clarinettes connues. Trois ans après, à l'exposition belge de 1841, la sous-commission des instruments de musique demandait pour lui la médaille d'or; et le jury général la refusait, à cause de la jeunesse du sujet, et aussi pour ne point affliger le vieux monde des musiciens facteurs! Cette injustice des Gérontes dispensateurs de récompenses fut le premier coup de fusil des vingt ans de guerre par lesquelles Sax allait passer: guerre acharnée, incessante, sans scrupules, sans pitié, sans remords, qui a été et qui restera l'une des hontes absolues de notre histoire industrielle.

Sax quitta la maison de son père, qu'il avait dirigée sept ans, et vint à Paris, poussé par ce démon qui s'appelle la vocation, chez les hommes capables d'en avoir une. Depuis vingt-cinq ans au moins, l'industrie des instruments à vent semblait être, en France, paralysée et percluse. Nous nous fournissions à Prague, à Berlin, à Munich. Nous tenions le dernier rang à peu près, prenant de temps à autre quelques brevets changeurs de formes ou perfectionneurs de détails; lesquels encore, pour la plupart, avaient péri inutiles ou impraticables. Le jeune maître belge arrivait, au contraire, avec une révolution dans le fond, dans l'esprit, dans le jeu des instruments, non pas pour un, mais pour tous. Établi en 1843, dans la maison de la rue Saint-Georges où nous le voyons aujourd'hui, dès l'année suivante, il expose, nouveau venu de la veille, à côté des vieilles et tranquilles maisons françaises, dont beaucoup ne savaient pas même qu'il existât. Ses instruments inconnus, joués par la famille Distin, ravissent le jury de 1844, qui lui décerne la première médaille de sa spécialité. Déjà le jeune conquérant avait adressé un mémoire au roi Louis-Philippe et au maréchal Soult, touchant la réorganisation des orchestres militaires, personnel et instruments, afin, disait-il, d'y faire entrer la vraie musique. On lui permit le concours, pour la curiosité du fait; et, l'année suivante, 1845, au Champ-de-Mars, devant cent mille personnes, ses concurrents transportés acclamaient franchement sa victoire. Alors il fallut bien que la vieille fabrique s'émût et prît les armes. On touchait à sa perruque! Qu'était-ce donc, se disait-elle, que cet insolent, osant donner son nom à des trompettes qui ne sonnaient pas faux, à des clarinettes qui n'étaient pas en bois, à des trombonnes sans coulisses, à des *sax-horns*, des *saxophones*, des *saxo-trombas*? Tout cela est absurde, s'écriait-on! S'il pouvait y avoir quelque chose à faire, est-ce que nous ne l'eussions pas trouvé? Et chacun cependant d'étudier, de copier, de calquer les instruments réputés impraticables, en répandant cette menteuse impudence que ce n'était pas à Sax qu'on les prenait, puisque lui-même les avait pris à d'autres. Il était belge, donc il était contrefacteur! Quinze ans durant, des fabricants de notre pays sont restés coalisés contre cet homme, d'accord, en corps, avec un conseil et une caisse: le décriant, l'insultant, l'accusant de choses impossibles; détournant de lui ses amis et ses proches, séduisant et débauchant ses ouvriers, détruisant son crédit, achetant lâchement les titres de ses dettes, après lui avoir ôté le pouvoir de les payer. Si pleinement et si bien, qu'un jour, le malheureux à qui la République avait donné la croix, que Meyerbeer, Spontini, Berlioz, Rossini, Fétis, Adam, Thomas, Castil Blaze, Halévy, Niedermeyer, Kastner, avaient tenu comme leur égal et leur frère, un jour terrible, 5 juillet 1852, Adolphe Sax, abandonné par ses commanditaires que l'effroi gagnait, ruiné par les frais judiciaires dont ses ennemis l'accablaient, arracha désespéré, son honneur de sa boutonnière!...

Cependant nos tribunaux s'étaient scandalisés d'une guerre si sauvage. Deux ans après, le 28 juin 1854, un arrêt de la cour de Rouen, en restituant à Sax la propriété de ses brevets, déterminait enfin la jurisprudence en matière de contrefaçon. Les luttes surhumaines soutenues par cet inventeur auront été ainsi un bienfait, presque un bonheur, pour ceux qui suivront. Depuis, Sax a gagné tous les procès qu'on a voulu lui faire, et le goût paraît aujourd'hui en être passé. Les premières transactions forcées par la justice ont permis à l'athlète de se réhabiliter en tout honneur. Aujourd'hui, ses anciens détracteurs le paient pour le copier; et il n'en refuse la licence à personne. Toutefois comme le temps dépensé à faire la guerre n'avait pu raisonnablement compter dans l'exercice de son droit, une loi spéciale de 1860 est venue, honneur insigne, prolonger ses brevets de cinq ans. Puisse cette prolongation suffire à cicatriser tant de blessures.

Le dessin que nous donnons aujourd'hui représente

Expédition du Mexique. — Arrivée de la division Berthier à Jalapa. (Croquis de M. Renaud.)

Saxophone alto.

Timbales nouvelles, sans Chaudron, montées et démontées.

Nouveau saxhorn baryton, à pavillon tournant, permettant de renvoyer le son à volonté dans diverses directions

Atelier du second étage.

MANUFACTURE

D'INSTRUMENTS

DE

MUSIQUE

DE

M. ADOLPHE SAX

Rue Saint-Georges.

PARIS

Vue d'une partie de l'atelier du rez-de-chaussée.

1

2

3

4

5

6

Exposition universelle de Londres. — Vitrine des instruments de musique de M. Adolphe Sax.

Nos 1 et 2. Saxhorns-baryton à pavillon tournant. — No 3. Saxhorn-baryton à réflecteur mobile. — Nos 4 et 5. Trombones à six pistons indépendants et à pavillon tournant. — No 6. Saxophone-ténor. Inventions nouvelles de M. Adolphe Sax.

les instruments de Sax, tels qu'ils étaient disposés à Londres, dans la belle vitrine exécutée par le grand ébéniste Mazerez. Il ne nous appartient pas d'examiner leur valeur technique : tout éloge d'ailleurs serait maintenant superflu en ce qui les concerne. Rappelons cependant, qu'en 1853, au plus fort des malheurs qui l'accablaient, ils ont servi à l'auteur pour organiser cette magnifique musique des Guides qui n'a point de rivale en Europe; type exquis de tout ce que l'instrument à vent peut accomplir de merveilles. Rappelons qu'outre les trois familles des saxhorns, des saxotrombas et des saxophones, qui sont autant de larynx infatigables, indestructibles et charmants, on doit à Sax les instruments à pistons ascendants (1852) et les timbales sans chaudron, ainsi que les grosses caisses sans caisse (1862), complément si ingénieux de sa révolution des orchestres d'harmonie. Rappelons enfin les principales récompenses obtenues par ce facteur de génie, comme l'a si justement appelé M. Fétis. — Médaille d'or et croix d'honneur à l'Exposition française de 1849; grande médaille du conseil à l'Exposition universelle de 1851; médaille d'honneur unique à celle de 1855; et à celle-ci enfin, la plus forte affirmation de ses mérites qu'il fût possible de lui accorder.

Ajoutons que Sax est professeur de *saxophone* au Conservatoire de Paris. Cet instrument, dont on lui déniait la création, ne trouvait ni ouvriers pour le faire, ni artistes pour la jouer. Il a fallu prendre Sax pour former les uns et les autres. Et ses ennemis osaient pourtant l'accuser de contrefaçon!

AUGUSTE LUCHET.

ODÉON : *Misanthropie et Repentir*, drame en quatre actes, par Kotzebue; traduction nouvelle de M. Alphonse Pagès. — AMBIGU : Reprise de *la Mère et la Fille*; représentation de M. Beauvallet.

Une femme a trahi son mari et déserté la maison conjugale; après plusieurs années, le hasard les fait se rencontrer chez un ami commun. L'époux est vaincu par les larmes sincères de l'épouse, et aussi par la vue de ses enfants qu'on lui jette dans les bras. Il pardonne. — Voilà, je crois, un sujet bien simple; ajoutons qu'il est traité de la façon la plus ordinaire du monde, que les scènes s'en succèdent comme dans la vie réelle, que les situations sont amenées par la force des choses. Ce drame, intitulé *Misanthropie et Repentir*, et arrivé en droite ligne de l'Allemagne, il y a une soixantaine d'années, a fait pendant longtemps pleurer tout Paris, et a eu plus de représentations que *la Dame Blanche*. Les maris y conduisaient leurs femmes pour les effrayer par le tableau des remords et de la honte d'Eulalie; les femmes y menaient leurs maris pour apprendre de Meinau la grandeur d'âme et la sensibilité; tout le monde y trouvait un enseignement et une émotion. Heureux résultats d'un sujet bien choisi!

L'Odéon reprend aujourd'hui la pièce de Kotzebue, après l'avoir jouée pour la première fois en 1799. Il s'est mis en frais d'une traduction nouvelle, qui se distingue de l'ancienne par la suppression d'un acte. Je ne sais pas assez d'allemand pour me prononcer sur les autres différences, mais je dois dire que l'effet général est satisfaisant. L'impression produite par le dénouement, vers lequel l'action marche avec une lenteur calculée, a été ce qu'elle est toujours, forte, profonde. Les comédiens se sont assez inégalement acquittés de leur tâche : une étrangère, du nom ou du pseudonyme de Béatrix, débutait dans le rôle d'Eulalie; il a fallu l'encourager. Le personnage de Meinau convient à la nature sérieuse et triste de M. Ribes; aussi l'a-t-il rendu d'une façon convaincue. Kotzebue aurait été content de lui, et cependant Kotzebue était difficile : à l'un de ses voyages à Paris, en 1804, ayant assisté à la représentation de *Misanthropie et Repentir*, par M^lle Talma et Saint-Phal, il se montra médiocrement satisfait. « Saint-Phal fut loin de remplir mon attente, écrit-il dans ses *Souvenirs*; d'abord, un homme aussi épais, aussi joufflu, ne devrait pas jouer le rôle de Meinau; en second lieu, il ne doit pas se démener ainsi; enfin, il ne doit pas être vêtu comme un ouvrier. Or, Saint-Phal portait un habit bleu foncé, à l'ancienne mode, avec des boutons jaunes; une veste écarlate, avec de grandes poches carrées; des culottes noires et des bottes montant jusqu'au-dessus du genou. Lorsque je témoignai mon étonnement de ce costume bizarre, on me répondit qu'il était allemand. J'eus beau protester, et montrer mon frac qui avait été fait en Allemagne, on ne voulut point en démordre, et l'on persista à me soutenir que c'était le costume allemand. Enfin, je terminai en disant qu'il n'y avait chez nous que les garçons bouchers qui fussent ainsi vêtus. » Ce n'est pas sous le rapport du costume, non plus que sous celui de l'embonpoint, que Kotzebue pourrait se plaindre aujourd'hui de M. Ribes.

La destinée de l'auteur de *Misanthropie et Repentir* a été étrange et funeste. On sait son trépas violent; on connaît moins sa vie, pleine de romanesque et de traverses. Comme Beaumarchais, dont il rappelle quelquefois la turbulence, il a été marié deux ou trois fois. La littérature et la politique se sont continuellement disputé plutôt que partagé son temps; neveu de Musæus et dirigé par lui dans l'étude des lettres, il s'est acquis une réputation méritée comme écrivain dramatique. On le joue et on le jouera toujours. Ses *Deux Frères*, pris comme *Misanthropie et Repentir* aux plus intimes racines du cœur humain, sont un chef-d'œuvre de sentiment et de comique aimable. Le Kotzebue homme politique laisse une mémoire plus obscurcie. Ayant beaucoup habité la Russie et y ayant occupé des emplois, il avait fini par oublier sa nationalité, et par adopter sur les formes de gouvernement les opinions alors passablement absolues du cabinet de Saint-Pétersbourg. Aussi, lorsqu'il revint dans sa patrie, se trouva-t-il heurter de front les idées d'indépendance qui agitaient toute l'Allemagne et particulièrement la jeunesse des Universités. Un journal qu'il fonda et dans lequel il ne cessa de plaider des doctrines antilibérales, quelques brochures véhémentes et ironiques, tout cela joint à son titre d'agent diplomatique et de correspondant de l'empereur de Russie, qu'il ne prenait pas la peine de cacher, exaspéra un grand nombre d'esprits contre lui et précipita la catastrophe qui mit fin à ses jours.

Cette catastrophe est des plus farouches et des plus horribles. Un matin du mois de mars 1819, un tout jeune homme, aux longs cheveux blonds, d'un extérieur agréable et doux, se présenta deux fois chez Kotzebue, à Manheim. Il voulait, disait-il, lui remettre *une lettre de sa mère*, une bonne vieille de plus de quatre-vingts ans, qui demeurait à Weimar. Voilà ce que, dans sa candeur, avait imaginé cet adolescent pour être introduit plus vite! Comme Kotzebue était très-occupé à écrire, on le pria de revenir dans la soirée. Le jeune homme rentra à son auberge, dîna de fort bon appétit à la table commune, et causa galment avec ses voisins. Galment, entendez-vous? A l'heure indiquée, il était à la porte de Kotzebue. Un domestique lui ouvrit et le fit entrer dans un cabinet, en lui disant qu'il allait prévenir son maître. Celui-ci, assis au milieu de sa famille et de quelques dames en visite, tenait dans ses bras son plus jeune fils, âgé de deux mois, et il disait : « J'avais précisément le même âge que cet enfant, lorsque j'eus le malheur de perdre mon père! » Sur quelques mots prononcés par le domestique, Kotzebue remit l'enfant à sa mère et passa dans son cabinet. Le jeune homme n'attendait que cet instant. Il se jeta sur Kotzebue, et, avec autant de sûreté que de vigueur, il lui enfonça un long poignard dans la poitrine. Tous deux roulèrent sur le plancher, la victime entraînant l'assassin, et luttant. Dans ses efforts inutiles, Kotzebue reçut encore trois coups, dont l'un lui traversa les poumons. Il expira sur-le-champ. L'effroi fut tel parmi les personnes accourues au bruit, que le meurtrier put sortir de l'appartement, descendre l'escalier et se frayer un passage au milieu de la foule amassée déjà. Alors, tombant à genoux et levant ses regards au ciel, il s'écria d'un ton enthousiaste : « Je te remercie, ô Dieu! de m'avoir permis d'accomplir avec succès cette œuvre de justice! » Puis, il se frappa à son tour du même poignard qu'il n'avait pas lâché, et s'affaissa dans son sang .....

Ce jeune homme, qui était un étudiant de l'Université d'Iéna, s'appelait Charles Sand. Je voudrais pouvoir dire à l'honneur de l'humanité que sa conduite ne provoqua qu'une réprobation universelle, mais la vérité m'oblige à avouer que « sa jeunesse, sa modestie et la pureté de ses mœurs » lui gagnèrent des sympathies en assez grand nombre, sinon des apologies, chez le peuple le plus renommé pour sa sensibilité. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare d'entendre quelque bonne Allemande murmurer en soupirant : « Pauvre Charles Sand! »

Moi seul, en me rappelant tant de chefs-d'œuvre d'honnêteté et de tendresse, je me surprends à plaindre Kotzebue.

Misanthropie et Repentir m'a entraîné un peu loin. C'est qu'il y a tant de souvenirs attachés à cette pièce! Il y a même plus, il y a comme une fatalité douloureuse. N'est-ce pas, en effet, peu de temps après avoir traduit, lui aussi, le drame de Kotzebue pour la Comédie-Française, que Gérard de Nerval fut trouvé pendu, une nuit d'hiver?

Revenons à des pièces moins fécondes en digressions et en aventures, à *la Mère et la Fille*, par exemple, une ancienne comédie de MM. Mazères et Empis, bien faite, et qui remplace à l'Ambigu *le Juif Errant*. Vraiment, on ne joue plus *le Juif Errant*? Mais devinez qui joue *la Mère et la Fille?* Beauvallet, Beauvallet-le-farouche, l'homme-tonnerre, le Coriolan du Théâtre-Français. Autrefois cette nouvelle aurait été l'étonnement et la stupeur de Paris pendant un mois ou deux; à présent on se contente de dire : « Ah! » et l'on trouve que M. Beauvallet fait très-bien de tonner à l'Ambigu, si cela l'amuse ou si cela l'enrichit.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE : Reprise de *Faust*, opéra en cinq actes, arrangé d'après Gœthe, par MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Gounod. — Concerts populaires dirigés par M. Pasdeloup. — Un fait historique à propos de l'avénement de M. Perrin à la direction de l'Opéra.

Ce ne sont pas les girandoles, ni les illuminations qui apprendront aux Parisiens le chemin du nouveau Théâtre-Lyrique; on aura beau déployer tous les soirs ce grand appareil de fête, tirer des pétards si on veut, ou bien appréhender les passants au collet, ou bien encore les happer au moyen d'une machine aspirante, fonctionnant le long du boulevard Sébastopol avec une force de mille chevaux, ce ne seront là que des attractions insuffisantes en comparaison du seul nom de M^me Miolan, inscrit sur l'affiche.

Voilà un tire-l'œil tout trouvé et qui fait merveille depuis quinze jours qu'il fonctionne.

Combien M. Gounod doit de reconnaissance à la cantatrice qui fait profiter son *Faust* de toute la vogue dont elle jouit elle-même. Je ne connais guère, pour ma part, de plus grand régal que de suivre les inflexions de cette voix, tour à tour attendrie et fière, triomphante et résignée, qui, par son étonnante mobilité d'expression, rend si complétement les différents aspects de la Marguerite du poëte. L'évocation est des plus saisissantes.

M^me Miolan est une artiste supérieure douée d'une sensibilité extrême, d'une intelligence élevée et, de plus, armée de toute l'habilité que donnent les études profondes auxquelles elle s'est livrée. Chose surprenante pourtant; les finesses de son talent, ses délicatesses infinies n'ont rien de voilé pour personne; la foule comprend M^me Miolan, saisit l'intention de ses moindres mouvements, et, comme diraient les magnétiseurs, « il y a communication constante entre elle et son public. »

Tout l'émoi qu'a causé la reprise de *Faust* est donc, pour nous, dans la rentrée de M^me Miolan qu'on n'avait pas entendue depuis longtemps.

Il est juste de constater aussi la bonne physionomie que Balanqué donne à Méphistophélès, et cela en dépit de la mélopée trop molle, donc trop peu diabolique, qu'on l'a chargé de chanter.

Montjauze ne s'est pas très-bien tiré de son rôle de Faust, il n'a presque rien donné qui rappelât ses belles soirées de la *Statue*.

— Les théâtres n'ayant point été cette semaine très-productifs en nouveautés, il nous reste un peu de place pour parler des concerts populaires de M. Pasdeloup; une place trop petite, j'en conviens, pour un sujet si abondant. Ce serait le cas d'aller chercher au

fond de l'imprimerie le vieux cliché : « Des volumes entiers ne suffiraient pas .. etc »

La vérité est, qu'aujourd'hui, le succès de M. Pasdeloup est si tenace que je vous défierais bien de trouver le moindre tabouret vacant aux séances du Cirque. Chaque auditeur s'est incrusté à sa stalle et n'en veut rien céder de toute la saison Il y a encore des gens qui s'étonnent de cette victoire remportée sur l'indifférence du public. Cette indifférence n'est après tout que supposée ; car, pour nous du moins, il a toujours été évident qu'une belle chose, exposée en plein Paris, doit faire partir toutes les têtes. Imaginez par exemple que le Louvre des tableaux soit complétement inédit ; puis tout à coup ouvrez-le une fois par semaine à la foule, je vous réponds qu'elle s'y précipitera.

Les Raphaëls, les Titiens, les Véronèses et les Rubens du Louvre de M. Pasdeloup sont les symphonies de Mozart, de Beethoven et de Mendelssohn... Le public a voulu s'en rassasier ; or, comme il n'y arrive point, il y retourne tous les dimanches. Et voilà comment il est très-simple que le peuple le plus spirituel de la terre montre tant d'amour pour les plus splendides produits de l'esprit humain.

Un élément de succès est venu encore s'ajouter à ces merveilles. M. Vieuxtemps a paru deux ou trois fois aux concerts populaires et, avec son violon, il a produit l'effet d'un grand orateur. La puissance de son archet a remué très-profondément tous ceux déjà surexcités au contact des chefs-d'œuvres de l'École allemande

— L'avénement de M. Perrin à la direction de l'Opéra n'a pas été jugé sous toutes ses faces. Personne, que nous sachions, n'a pensé à faire ressortir la similitude de bon augure qui existe entre le nom du directeur actuel de notre grande scène lyrique et celui de son plus ancien prédécesseur.

L'inventeur de l'Opéra en France est, en effet, un certain abbé Perrin, introducteur des ambassadeurs de Gaston d'Orléans. Ce Perrin (Perrin Ier) s'était monté la tête pour les comédies lyriques données à Paris par une troupe italienne qu'avait fait venir le cardinal Mazarin. Il conçut donc le projet, alors hasardeux, d'acclimater en France un spectacle qui avait plu par sa nouveauté, mais qu'on ne croyait pas possible avec les seules ressources de notre langue peu musicale. Perrin, pourtant, laissa jaser et se mit en secret à faire rimer toute une histoire de bergers amoureux de bergères ; il y mêla quelques satyres en guise de piment, et pour relever la saveur d'un plat poétique qui eût été trop poussé à la douceur. Cela fait, il alla trouver son ami Cambert, organiste de l'église Saint-Honoré, et le chargea de mettre en musique sa pastorale.

Le tout, syllabes et notes, fut vite accordé. Puis on s'occupa de réunir une troupe qu'on alla recruter un peu partout, et, qui fut instruite, tant bien que mal... Enfin quand il fallut risquer en public le fruit de si grandes peines, le cœur manqua à Perrin et à Cambert ; ils eurent peur des mauvais plaisants. Aussi résolurent-ils d'essayer d'abord à la banlieue leur *Pastorale*.

On profita donc de la complaisance d'un certain sieur de Lahaye, qui mit à la disposition de l'audacieux poëte et du téméraire musicien, la belle maison de campagne qu'il possédait au village d'Issy. Et ce fut là qu'en plein jour, et avec des branches d'arbre pour tout décors on donna le premier opéra qui ait été écrit en français.

Cet événement, très-considérable dans l'histoire de l'art, a sa date au mois d'avril de l'année 1659.

La *Pastorale* qui fut dès lors appelée la *Pastorale en musique*, et aussi la *Florale d'Issy*, obtint un succès qu'en style de réclame moderne on traiterait de « renversant ». Le jeune roi Louis XIV s'en émut ; aussi manda-t-il les comédiens-chanteurs à son château de Vincennes qu'il habitait alors. La *Pastorale* le ravit, et pour en marquer son contentement aux auteurs, il s'empressa de leur accorder.... douze ans après ! le privilége d'une *Académie royale de musique*.

Cette académie s'établit rue Mazarine, où est pratiqué aujourd'hui le passage du pont Neuf et fut ouverte au public par l'opéra de *Pomone*.... Mais Lulli à force d'intrigues ne tarda pas à s'emparer du privilége qui était très-productif ; et...

.... Je m'arrête, n'ayant entrepris que d'établir l'heureuse homonymie qui rattache par-dessus deux siècles le dernier au premier directeur de l'Opéra et à cette seule fin de crier :

Perrin Ier est mort ; vive Perrin II !

ALBERT DE LASALLE.

EXPOSITION DE LONDRES

APPAREILS ÉLECTRIQUES DE M. GLŒSENER, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE.

M. Glœsener, l'éminent physicien belge, aujourd'hui universellement connu, s'est occupé depuis de nombreuses années des applications de l'électricité. En 1848, il présenta à l'Académie française des Sciences un rapport dans lequel il signalait de nombreux perfectionnements, et, entr'autres importants, la suppression du *ressort de rappel* et le *renversement alternatif* du courant voltaïque dans les horloges, les télégraphes et, en général, dans tous les électro-moteurs. M. Bréguet, président du bureau des longitudes, MM. Pouget, Maisonneuve et autres savants ont apprécié les immenses avantages de ce nouveau système, et la France, l'Angleterre et l'Allemagne en ont immédiatement fait l'application

Les travaux de M. Glœsener en télégraphie et en horlogerie électriques ont été publiés dans deux remarquables ouvrages : RECHERCHES SUR LA TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE et TRAITÉ GÉNÉRAL DES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ. L'auteur y traite d'une manière à la fois pratique et scientifique tous les sujets que comporte le plan étendu qu'il s'est tracé.

Notre cadre restreint nous mettant dans l'impossibilité de publier une étude complète sur les immenses travaux, recherches et inventions que la physique doit à M. Glœsener, nous nous bornerons à quelques citations relatives aux instruments qui figuraient sous le nom du savant à l'Exposition de Londres ; de ce nombre étaient :

Le chronoscope électrique à cylindre tournant (Fig. 1). Cet instrument sert à constater la promptitude d'inflammation des différentes espèces de poudre, la vitesse initiale des projectiles, leur vitesse en un ou plusieurs points de leur trajectoire, et la durée, inappréciable sans cet appareil, d'un grand nombre de phénomènes naturels de divers genres, que la science a un sérieux intérêt à ne pas ignorer. Tels sont la détermination des longitudes terrestres, certaines expériences d'optique et d'acoustique, etc. Cet instrument est encore destiné, par ses différentes applications, à rendre de notables services à l'armée et à la médecine.

Plusieurs hautes illustrations scientifiques et quelques officiers distingués des corps d'artillerie français et étrangers se sont occupés de cette grave question de l'emploi du chronoscope. Nos lecteurs se rappelleront sans doute une étude qui a paru dans le no 181 du *Monde illustré*, sur les expériences faites par M. le chef d'escadron Martin de Brettes à la manufacture impériale des poudres et salpêtres.

C'est après avoir construit quatre systèmes différents que M. Glœsener est arrivé à la solution du problème. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale de Paris, ayant reconnu, d'après le rapport du savant comte de Moncel, l'excellence des nouveaux appareils et leur facile application à toutes les recherches chronographiques, a décerné à l'inventeur une médaille de platine. Nous n'énumérerons pas les innombrables récompenses obtenues par M. Glœsener ; la dernière a été le price-medal de l'Exposition de 1862.

Le chronoscope à cylindre tournant se compose d'un cylindre creux, divisé en 300 parties parallèles à son axe. Il tourne mû par un poids. La marche régulière du cylindre est assurée par un modérateur et par un léger frottement, produit par une plume placée à l'extrémité de l'un des bras d'un levier coudé, frottement qui corrige instantanément la moindre variation qui se produirait dans la vitesse du cylindre. L'enregistrement des observations sur le cylindre se fait à l'aide d'un seul multiplicateur fixé solidement devant lui. Ce multiplicateur porte trois aiguilles aimantées, dont l'une, venant de l'intérieur, est armée d'une pointe d'acier, qui se trouve à une distance très-minime de la surface du cylindre.

Pour mesurer la vitesse d'un projectile entre deux cibles distantes l'une de l'autre, ces cibles étant munies d'un fil métallique placé dans la *ligne de feu*, au moyen d'une pile de Bunsen de 10 à 12 éléments, on produit un courant électrique qui passe par le multiplicateur, traverse le fil de la première cible et revient à la pile. Lorsque le premier fil est brisé par le projectile, les aiguilles s'inclinent vers le cylindre et l'aiguille intérieure y fait une marque. Un ingénieux mécanisme rétablit à ce moment le courant entre le multiplicateur et le fil de la deuxième cible, de sorte qu'à l'instant où ce second fil est rompu, l'aiguille fait une nouvelle marque au cylindre. Comme celui-ci n'a cessé de tourner dans l'intervalle, à une vitesse connue, la distance entre les deux points marqués par l'aiguille correspond à une durée de temps qui donne la vitesse du projectile.

Indépendamment du cylindre et sur la droite de l'appareil existe une couronne verticale à divisions. Ce cercle, par le fait d'une combinaison d'engrenages, se déplace d'une seule division chaque fois que le cylindre fait un tour. De sorte que si le cylindre, marchant à une grande vitesse, tourne plusieurs fois sur lui-même entre les deux interruptions du courant électrique, le second multiplicateur fixé en face du cercle vertical indiquera, par le nombre de divisions, le nombre de tours que le cylindre aura fait. La fraction de tour sera indiquée par les divisions du cylindre.

Comme on connaît la vitesse du cylindre par seconde, une simple proportion indiquera le temps écoulé entre les deux interruptions, c'est-à-dire la vitesse du projectile entre les deux cibles.

Le chronoscope pendule (fig. 2) se compose d'un limbe mobile en aluminium, qui porte 60 divisions de chaque côté de son point milieu. Il est établi pour que la durée de son oscillation soit de un tiers de seconde. L'enregistrement se fait, comme précédemment, au moyen d'un multiplicateur. Avant l'expérience, on donne au pendule une position oblique. Il se détache à l'instant même du départ du projectile et les deux moments de la rupture des fils des deux cibles sont marqués par l'aiguille du multiplicateur sur les divisions du limbe.

Les multiplicateurs électriques sont des appareils simples et d'une grande utilité. Nous venons de dire leur emploi dans les chronoscopes. M. Glœsener les a combinés de façon à ce qu'ils trouvent d'autres applications importantes et à ce qu'ils puissent, par conséquent, rendre de véritables services.

Le télégraphe écrivant est un appareil qui représente les signaux sur une bande de papier, par des points et des lignes ; ce qui offre le précieux avantage sur tous les autres de laisser une trace permanente des dépêches, et de permettre de les conserver, de les contrôler et de remonter à la source des erreurs. On écrit les signaux de diverses manières : dans le système de M. Morse, la plume est une pointe d'acier émoussée appelée *style* ; elle est fixée à l'un des bouts d'un levier horizontal au-dessus d'un électro-aimant. Lorsque celui-ci est animé par un courant électrique, l'armature s'abaisse, le style se soulève, rencontre une bande de papier qui se déroule constamment au-dessus de lui par l'action à peu près uniforme d'un mouvement d'horlogerie. Le style marque *un point* s'il ne fait que toucher le papier. Il y trace *une ligne* plus ou moins longue, selon que son contact se prolonge plus ou moins longtemps.

Voilà pourquoi M. Morse a formé son alphabet avec une combinaison de points et de lignes. Le style marque lorsque le courant est établi. Il s'éloigne du papier si le circuit est rompu. Les interruptions dans le circuit forment ce qu'on appelle les *blancs* ou *espaces*.

Un appareil particulier, dû à M. Froment, écrit les dépêches au moyen d'un crayon qui, en même temps qu'il exécute son mouvement de va-et-vient, tourne sur lui-même, s'use, s'appointit et reste ainsi capable de laisser des traces nettes et lisibles.

M. Steinheil a, le premier, inventé un télégraphe écrivant avec de l'encre sur deux lignes, mais son système n'a pas été introduit dans la pratique. M. Stoehrer de Leipsig écrit en gaufrant les signaux et également avec deux leviers styles. Ce mode d'inscription sur deux lignes parallèles offre cet avantage, qu'on peut se servir deux fois du même signe, qui se trouve avoir deux significations différentes, selon qu'il est posé sur l'une ou l'autre ligne.

Il existe aussi des télégraphes appelés électro-chimiques, qui tracent sur une bande de papier imprégnée de *cyanoferrure de potassium* et humide. Le style en fer en contact permanent avec le papier communique avec le pôle positif de la pile. Le courant, transmis et interrompu alternativement, produit sur le papier des lignes ou des points bleus, suivant que le contact a une certaine durée ou est seulement momentané. C'est M. Bain qui a, le premier, construit et employé en Amérique et en Angleterre le télégraphe électro-chimique. Plusieurs autres savants se sont également occupés de la construction et de l'application de différents systèmes de télégraphe.

Le télégraphe écrivant de M. Glœsener écrit à l'encre, avec renversement du courant alternatif en sens contraire, sans ressort de rappel et sans relais. Il fonctionne parfaitement.

Le transmetteur (fig. 3) c'est-à-dire l'ensemble des organes dont l'emploi consiste à envoyer les dépêches, se compose d'une pièce de laiton en équerre fixée sur une tablette d'acajou. La face supérieure de cette pièce est en contact avec une lame-ressort en argent fixée par l'autre bout à la tablette. Une autre lame d'argent, également vissée sur la table, aboutit à une entaille faite dans l'équerre et est isolée de la pièce de laiton par une lamelle d'ivoire couverte de collodion. Une autre plaque en laiton porte deux supports verticaux dans lesquels tourne librement l'axe d'un levier courbe dont l'extrémité est munie d'un bouton à main en ivoire. Un ressort est disposé de façon à ce que ce levier reste constamment horizontal, et ne touche ni l'une ni l'autre des deux lames d'argent dont les extrémités arrivent, l'une en dessus et l'autre en dessous des extrémités du levier. Quand on abaissera le levier, on établira la communication avec la lame inférieure et le courant électrique marchera dans un sens ; quand au contraire, on mettra le levier en contact avec la lame supérieure, le courant agira dans le sens opposé.

Le Récepteur ou *Enregistreur* (figure 4) est un de ceux le plus avantageusement employés. Il se compose

de deux palettes aimantées droites, suspendues verticalement à des pointes d'acier; d'un électro-aimant plat à une branche fixée d'un côté en regard des deux pôles contraires, et d'une électro-bobine plate, placée de l'autre côté et vis-à-vis des mêmes pôles. Dans cette bobine on fixe deux palettes en fer séparées par une lame de bois, chacune en regard d'un des deux pôles. Un petit aimant permanent est mis en contact par ses deux pôles avec les deux palettes de fer. A chacun des petits aimants mobiles on ajuste un léger levier bien équilibré, et portant à un de ses bouts une molette en aluminium. Les deux leviers-plumes parallèles sont suffisamment rapprochés pour écrire sur la même bande de papier. Les molettes s'appuient à chaque instant contre un rouleau de flanelle et de drap tournant dans un encrier et s'y fournissent d'encre. Le moindre contact entre elles et le papier suffit pour laisser des traces parfaitement lisibles.

Il a été reconnu que ce télégraphe pouvait offrir de belles et utiles applications. Il est le seul du système de Morse fonctionnant d'après les principes appliqués par M. Glœsener, introduit dans les services publics. Les expériences de M. Varley ont prouvé que les télégraphes avec renversements alternatifs du courant sont les seuls pour la transmission par les câbles sous-marins. Les télégraphes aériens, disposés d'après ce même principe, fonctionnent aussi infiniment mieux et avec plus de rapidité que ceux dans lesquels le courant est successivement interrompu. Le télégraphe à transmettre, automate de M. l'ingénieur Allen, est basé sur cette idée. Il en est de même des télégraphes magnéto-électriques anglais.

M. Glœsener a également exposé à Londres un cadran électrique fonctionnant, comme ses télégraphes, avec renversement alternatif du courant électrique transmis de la pile par l'intermédiaire d'un pendule régulateur à compensation. Cinquante cadrans semblables sont placés dans différents quartiers de la ville de Liége, à la grande satisfaction du public, heureux de trouver à chaque pas l'indication exacte de la mesure du temps. Chacun de ces cadrans est installé de façon à ce que s'il survenait à l'un d'eux une perturbation imprévue, cet accident n'aurait aucune influence sur la marche régulière des autres.

Les bulletins de la Société d'encouragement, rédigés par deux célébrités de l'Académie des sciences de Paris, MM. Combes et Péligot, nous ont fourni d'excellentes notes relatives à M. Glœsener, et nous ont donné autorité pour adresser nos éloges à l'illustre savant. Il rend au grand professeur une large part de gloire dans les applications de l'électricité. Il a rendu, en popularisant ses inventions, un service éminent et désintéressé à la science. Nous nous faisons un devoir de lui rendre justice.

On ne lira pas sans intérêt ces quelques renseignements sur certains appareils électriques. Nous renverrons, pour plus amples détails, aux remarquables livres publiés par leur inventeur, ouvrages dont nous donnons les titres au commencement de cette notice. Les diverses applications et expériences, la comparaison des défauts et des qualités des principaux instruments connus, toutes les questions enfin y sont traitées d'une façon pleine de clarté, d'intérêt et de profonde érudition.

ÉMILE BOURDELIN.

Fig. 1

Chronoscope à cylindre tournant (vue en plan)

Fig. 2

Chronoscope pendule (vue en plan.)

Fig. 3

Télégraphe écrivant transmetteur.

Fig. 4

Télégraphe écrivant récepteur.

EXPOSITION DE LONDRES

Instruments de M. Glœsener, professeur à l'Université de Liége.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 60

COMPOSÉ PAR M. J.-G. CAMPBELL

Deuxième prix du grand concours de Londres.

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 58.

Blancs.	Noirs.
1. C 2° D	1. C pr. D (A) (B) (C)
2. T 7° D	2. C 6° R (1) (2) (3)
3. T 4° D	3. R pr. T
4. P 6° R, éch. à la déc. et mat.	
(1)	
	2. PT pr. P
3. P 6° R, éch. à la déc.	3. P pr. D
4. F 4° D, mat.	
(2)	
	2. F 7° CR
3. D pr. C	3 F 4° D
4. D pr. T, mat.	
(3)	
	2. F 3° D
3. P pr. F, éch. à la déc. et mat ensuite.	
(4)	
	3. Tout autre coup.
4. C 3° CD, mat.	
(A)	
	1. PT pr. P
2. P 6° R, éch. à la déc.	2. P pr. D ou C 4° F (5)
3 T 4° D	3. Coup quelconque.
4 C, mat.	
(5)	
	2. R pr. T
3. D 5° R, mat.	
(B)	
	1. T pr. F
2. P 6° R, etc., comme dans la variation précédente.	
(C)	
	1. F 7° C
2. D 4° T	2. C pr. F (6)
3. D pr. C, etc. (Var. 2.)	
(6)	
	2. T c. FR ou F pr. T
3. F 6° R et mat le coup suivant.	

Ce problème est remarquable par la multiplicité et la richesse de ses combinaisons. Nous nous bornons à donner les variantes principales : les autres sont faciles ou rentrent plus ou moins directement dans celles qui précèdent.

Solutions justes : MM. H. Frau, à Lyon; docteur Revel, à Saint-Omer; N. Mille, à Abbeville; Cercle des Echecs d'Angers; Lsutoine, à Guise; Café de l'Opéra, à Nancy; docteur L. Cadoital, à Besançon; Francastel.

P. JOURNOUD.

tri

ÉPOUSE D'HERCULE

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Avec l'ours Martin, tutter eût peu servi; mieux valai se laisser croquer.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 300. — 10 Janvier 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 21, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Les artilleurs de la garde distribuant leurs restes de biscuit aux galériens de Vera-Cruz. (Croquis de M. Brunet.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : M. DE LAMARTINE JUGEANT M. ADOLPHE DUMAS. — CURIEUX DÉTAILS BIOGRAPHIQUES. — LA VENTE DES TABLEAUX DU PRINCE DÉMIDOFF. — UNE SCANDALEUSE HISTOIRE. — CE QUE PEUVENT AMENER CERTAINES JALOUSIES FÉMININES. — L'ALBUM DE VICTOR HUGO. — CE QU'ON DIT A TORT A PROPOS DES QUARANTE. — HISTOIRE D'UN CAMÉLIA FONDÉ A PERPÉTUITÉ CHEZ UNE JOLIE FEMME.

M. de Lamartine a consacré la majeure partie d'une des dernières livraisons de son *Cours familier de littérature* (août 1862) au poëte Adolphe Dumas, mort l'année passée. L'illustre maître a fait à son jeune et malheureux confrère un enterrement poétique de première classe :

« Et toi aussi, Adolphe Dumas ! ô second Gilbert français, — s'écrie-t-il, — plus fécond, plus ardent et moins acerbe que le premier, tu n'es plus ! »

M. de Lamartine raconte une visite qu'il fit à « ce Descartes exalté, ce mystique résigné, ce Tasse méconnu, ce sublime estropié de notre terre, ce Job sur son grabat de notre France. »

Le début du récit anecdotique doit être transcrit. C'est de la photographie à la plume, ayant le génie pour soleil et l'encre pour collodion :

« Au milieu de la rue qui porte aujourd'hui le nom de *rue Lamartine*, nom qui s'inscrivit de lui-même, le lendemain de la victoire de la république conservatrice, en juin 1848, sur les factions liberticides ; nom qui me fait penser toutes les fois que je passe, même dans ce quartier de petits trafics, au bon sens et au courage du vrai peuple de Paris, s'ouvre une petite rue annexe, montante, tortueuse, mal bâtie, et à laquelle on a laissé par oubli le nom de rue Neuve-Coquenard. Cela ressemble à s'y méprendre à une rue des quartiers déserts de Rome qui montent du Vatican aux fontaines monumentales de la villa Albani ; tout y est silence, solitude, petits métiers, revendeurs, encadreurs, marchands de légumes avariés ou de pommes ridées, pour les petits ménages, étalées sur des devantures aux vitres cassées. . . . .

» . . . . On devine aisément que les loyers n'y sont pas à grands prix ; mais ce qu'on ne devine pas, c'est qu'au fond de ces allées et de ces cours qui semblent aboutir à des cloaques, s'étendent, sur le derrière de ces maisons, des espaces inconnus, enceints de murs peu élevés, où des maisons proprettes, toutes semblables à des villages rustiques, dont les petits jardinets palissadés et les fenêtres tapissées de cordes étalent au soleil le linge blanc des ménages. . . . .

» . . . . C'est dans une des maisonnettes les plus propres, qui forment au midi l'enceinte monastique de ce cloître, qu'une jolie petite fille m'indiqua la demeure du poëte... Je montai un petit escalier de bois qui ouvrait sur une antichambre propre, bien éclairée d'un beau rayon. J'appelai, le silence me répondit ; j'entrai dans un petit salon très-rangé aussi, mais presque sans meubles, j'appelai encore ; silence aussi profond. Enfin une voix creuse, sépulcrale, venant de loin, me cria de la chambre voisine : « Entrez, je ne puis » ouvrir ! »

» J'entrai en effet ; il était sur son lit, au fond de la chambre. La pleine clarté d'un beau jour pénétrait dans sa chambre par la fenêtre ouverte avec les bouffées de vent du printemps qui jouait avec les rideaux, se concentrant sur sa mâle et athlétique figure. Il me reconnut, et joignant ses deux fortes mains maigres, mains aux longs doigts et aux nœuds de chêne, sur son front : « — Ah ! c'est Lamartine ! — s'écria-t-il. — Eh » quoi ! mon cher ami, dévoré du temps comme vous » êtes, et préoccupé jusqu'à la mort de vos soucis, il » vous reste encore de ce temps assez pour venir consoler un misérable ! Ah ! venez, que je vous serre » dans mes bras ! » — Et il me serra en effet d'une étreinte vigoureuse et convulsive qui fit craquer les os de ma maigre charpente. . . . .

» . . . . — Il y a près d'un mois que je ne vous » ai vu ; je me suis dit : Il faut qu'il soit malade, » allons-y, et portons-lui le cœur, la main, la bourse, » et tout ce que l'amitié peut accepter.

» — Non, — me dit-il tout de suite en me montrant » sur le coin de la cheminée sa bourse de cuir entr'ouverte, — je n'ai besoin ni de soins ni d'argent, grâce » à mon excellent frère, qui remplace mon père, et à » ma bonne sœur, qui me tient lieu de mère. Je suis » riche, très-riche ! — ajoute-t-il ; — regardez, j'ai plus » de cent écus dans cette bourse, j'ai ma pension de » poëte à toucher incessamment par quartiers. C'est » vous qui êtes pauvre, puisque vous avez employé » vingt ans de politique à vous appauvrir, et que vous » devez vos jours et vos nuits à vos créanciers, que le » travail ne solde pas assez vite ! »

La visite du poëte au poëte dura longuement. Adolphe Dumas lut des vers, — des vers d'une ironie lyrique, amer reproche à notre époque.

« — Donnez-moi cela et ne le publiez jamais ! — dit Lamartine ; — les poëtes doivent jeter leur manteau sur les nudités de leur temps. »

Une autre pièce a pu être citée, *Ma Colombe*, une élégie à l'oiseau favori qui lui fit une longue et triste compagnie, et qu'il perdit misérablement :

« Mon miracle d'amour, ma colombe adorée,
» Un chien de boucherie, un chien l'a dévorée
» A la porte de ma maison. »

» . . . . Et qu'est-ce donc qu'Adolphe Dumas, cet estropié sublime ? — demanderont ces hommes qui ne sont pas familiers avec ces noms auxquels le bruit a manqué ici-bas. — Vous savez que sur les hauteurs, où l'air trop raréfié et trop pur ne retentit pas, il n'y a nul écho. Les régions qu'habitait Adolphe Dumas étaient trop hautes pour que son nom y fit le bruit *que nous autres, habitants des collines et des plaines*, nous appelons la gloire !

» . . . . Lui aussi, il était malheureux. J'ignorais ce qui lui était arrivé, il n'en parlait pas ; il n'était pas obligé par devoir, comme moi, de rappeler l'attention sur lui pour sauver les autres... D'après certaines rumeurs près de lui, il paraît qu'il vint à Paris dans son printemps, pour tenter le théâtre, mais qu'il était, comme moi, trop lyrique pour le théâtre, et qu'il échoua ; que pendant ses essais il s'éprit d'une jeune et grande artiste, interprète de ses beaux vers, écho de ses grands sentiments, et qu'il espéra l'épouser. Il était très-beau ; seulement, comme lord Byron, son modèle, il n'avait que le buste d'admirable ; il était disgracié de la nature par les jambes ; son pied droit estropié par un accident de naissance, était retourné en arrière, il boitait désagréablement.

» C'était le temps où la chirurgie avait inventé un moyen orthopédique et facile de rectifier les membres disloqués. L'amour décida Adolphe Dumas à courir, à tous risques, cette torture, afin d'être beau de la tête aux pieds aux yeux de celle qu'il aimait. Il ne dit rien à ses amis ni à sa fiancée, il disparut pendant plus d'un an du monde. Quand il y reparut, son supplice l'avait amaigri et pâli, mais il boitait toujours, et il éprouvait par intervalle des douleurs telles qu'elles touchaient à la frénésie. L'actrice qu'il espérait épouser ne l'aimait plus ; il avait affronté pour elle la mort et le théâtre. Il était plus estropié que jamais ; ses pièces, trop hautes pour le parterre, ne lui avaient valu que les applaudissements des poëtes et les dédains du vulgaire. Ce fut alors qu'il disparut du monde. . . . »

Adolphe Dumas, que le poëte généreux exalte ou surfait sans doute un peu, dans des pages que nous n'avons pas citées, — nous étant borné ici à relever les lignes anecdotiques, — mourut assez brusquement sur une plage voisine de Dieppe, où il cherchait un air salubre, mais trop vif pour sa constitution affaiblie. Un spasme l'emporta.

« Je suis, — dit M. de Lamartine en rappelant ses adieux de la triste rue Neuve-Coquenard, — le dernier qui lui serrai la main. Il me l'a laissée toute chaude encore de sa suprême et convulsive empreinte, et il a emporté toute chaude aussi dans le ciel l'impression de la mienne. »

Un peu forcée, sans doute, parce que M. de Lamartine écrit sur le poëte mort avec sa plume lyrique, et non avec celle du critique (comme il le fit, par exemple, pour Alfred de Musset), cette nécrologie est un bonheur pour la mémoire d'un poëte qui fut plutôt peu connu que méconnu, pour la famille du bon Adolphe Dumas, — et enfin pour la grande famille des lettrés, qui n'ont pas souvent lieu d'entendre retentir sur la tombe d'un des leurs un si pompeux et si touchant *De Profundis !*

Enfin, elle est publiquement annoncée, cette vente de tableaux et d'objets d'art provenant de la célèbre galerie du prince Anatole de Démidoff, à San Donato de Florence, — vente qui étonne encore tout le monde ; car on ne saurait comprendre pourquoi un personnage si opulent, qui fut si longtemps renommé par son goût et ses connaissances en fait d'art, celui enfin qui eut Raffet pour conseiller intime en son musée et pour collaborateur en ses voyages, peut se séparer de trésors qui firent jadis son orgueil et sa joie ! Enfin les amateurs sont capricieux ; un caprice nouveau efface l'ancien, et pour aimer moins les œuvres d'Ingres, de Decamps, de Greuze, etc., M. de Démidoff n'a peut-être fait que changer, non pas de peintres, mais de peinture.

Le morceau capital de cette vente, — la *Stratonice*, — provient, comme on sait, de la vente du duc d'Orléans. Ce morceau de peinture sèche et archéologique coûta quatre ans du temps de l'auteur, et 60,000 francs au prince royal. M. Démidoff l'a, croyons-nous, payé le même prix. Il serait à désirer que les musées impériaux pussent saisir au passage cette page à la fois si admirée et si contestée. C'est une phase, une date, une page de l'histoire de l'art au dix-neuvième siècle. Sa place est sur le catalogue officiel d'un conservateur. D'ailleurs, que la *Stratonice* passe en Angleterre et on ne la reverra plus !

De la même vente royale provient le *Samson combattant les Philistins*, qui porta si haut la renommée révolutionnaire de Decamps au Salon de 1839. M. de Démidoff paya le *Samson* 20,000 francs. Ce chiffre pourra bien être doublé aujourd'hui.

La Dame de charité de Greuze est une de ses œuvres capitales, comme composition et exécution. Sa place serait également au musée.

Des Isabey, des Th. Rousseau, des Potter, des Teniers, des Ostade, des Ruysdael, des Rembrandt, des Weenix, des Vernet, etc., complètent ce riche catalogue, où figurent aussi des aquarelles de Decamps, Bonington, Paul Delaroche, Ary Scheffer, Géricault, Eugène Delacroix, Eugène Lami, Brascassat, etc.

Il y a, en outre, le côté qu'on appelle aujourd'hui vulgairement ou plaisamment — *bibelot*. C'est d'abord une armoire dite de parade, magnifique travail italien du seizième et grand siècle, — soixante-douze tabatières des plus riches, — et enfin des services de table en porcelaine de Sèvres et de Saxe. L'exposition *particulière* de toutes ces belles choses, si étrangement mises en vente, aura lieu demain 11 janvier. Les enchères suivront pendant la semaine.

Il vient de se passer une chose... Mais avant de l'indiquer, relevons un précédent qui fit jadis grand bruit.

En effet, il y a quelques années, toute la société d'Alger, le monde officiel surtout, reçut coup sur coup des lettres anonymes les plus injurieuses contre le gouverneur général et contre les femmes de sa famille. Les dénonciations les plus outrageantes touchaient le haut fonctionnaire, les révélations les plus insensées flétrissaient une mère, ses filles. Ce fut un émoi très-vif, une indignation générale. Il s'agissait de découvrir à tout prix l'auteur de ces infamies. La direction des postes eut l'idée d'établir ce qu'en termes de police on appelle une *souricière*.

On s'était procuré plusieurs enveloppes de ces lettres odieuses. On arrangea, à l'intérieur, la boîte dans laquelle le public jette les lettres, de façon à ce qu'à mesure qu'il en tombait une, elle glissât jusqu'à un employé qui avait les originaux sous les yeux. Chaque fois qu'une lettre arrivait, il la comparait aisément.

Le second jour, tombe un flot de lettres dont la suscription ne laisse aucun doute sur l'identité de la main dont l'œuvre servait de confrontation. Aussitôt l'employé tire un cordon préparé, une cloche sonne au dehors, et des agents apostés se précipitent sur la personne qui venait de lancer ces lettres dans la boîte...

C'était une femme, accompagnée de sa fille ! C'étaient la femme et la fille d'un employé du gouvernement d'Alger même ; on fut stupéfait ! on les arrêta.

La dame, qui passait dans la société comme donnant à sa fille l'éducation la plus morale et la plus religieuse, employait cette jeune main à tracer ces libelles infâmes d'un révoltant cynisme. Elle se vengeait, paraît-il, ainsi de quelques misérables formalités d'étiquette, de puériles absences d'égards qu'elle reprochait à la famille du général. Le mari de cette folle fut contraint de donner sa démission. Quant à elle, les tribunaux la condamnèrent à deux ans de prison. Sa fille fut acquittée.

Le fait analogue dont nous voulons parler a éclaté à Paris, il y a quinze jours. Seulement, celle qui s'en est rendue coupable n'a été justiciable que du mépris du groupe social où elle usurpait la considération, — et de l'exil dans ses terres, — comme on faisait jadis.

M. de V*** allait épouser, il y a six semaines environ, Mlle A. de S...., et on était presqu'à la veille de la publication des bans.

Tout à coup, une affreuse circulaire est distribuée dans tout un monde qui entoure les deux familles. Il y est cyniquement formulé des calomnies que nous n'oserions même indiquer....

Au premier choc, l'épouseur hésite, recule. Il faut l'accord de dix familles honorables pour le ramener. Il cède... mais, s'il ne doute plus de la parfaite honorabilité de sa future, il souffre profondément du scandale causé par l'odieuse circulaire anonyme. Il épousera, — mais il déclare que ce ne sera qu'après qu'on aura découvert l'auteur d'un méfait — qui est presqu'un forfait !

La jeune personne en larmes supplie tous ses amis de se mettre en quatre pour découvrir le coupable. Un mois s'écoule sans succès. Un hasard providentiel vint, il y a quinze jours, mettre sur la trace de tout ce qu'on cherchait.

C'était peu de temps après la première apparition du *Fils de Giboyer* au Théâtre-Français. Le comte de S..., oncle de la victime, se trouvait dans la foule qui assiégeait — et assiége encore, le bureau diurne de location. Un domestique en livrée verte se trou-

vait près de lui, causant avec un de ses semblables, couleur noisette :

« — Ça sera une fameuse chance pour celui qui sera là ! — disait le vert, — madame ne peut pas profiter de la loge qu'elle avait retenue depuis huit jours pour demain, et elle la renvoie.... pour ravoir son argent !

» — Elle aurait bien pu la céder à des amis, — dit le noisette, — ça les aurait joliment obligés !

» — Oui, sa belle-sœur la demandait, et son cousin aussi, — reprit le vert, — mais elle a dit : Ils oublieront de me rembourser... j'aime mieux la renvoyer au théâtre, où l'on me rendra mon argent comptant !

» — Combien est-ce ?

» — Je ne sais plus. . j'ai ça là sur un papier. »

Le comte de S..., entendant ce dialogue, dit au valet :

« — Je viens pour retenir une loge qui ne me sera sans doute pas donnée avant quinze jours. Voulez-vous me délivrer celle que vous rapportez pour demain ? Il y aura cent sous pour vous ! »

Le domestique vert accepta avec impétuosité. Le comte paya 48 francs, — plus les cent sous, — et reçut le pli qui contenait le tout... Ce tout, il l'apporta à sa nièce.

M[lle] A. de S ... qui menait depuis un mois une vie de chagrin et d'angoisse, heureuse de cette distraction, prit l'enveloppe et l'ouvrit pour voir le numéro de la loge, et le nom de la locatrice qui s'en était démunie...

Mais la première chose qui frappa son regard, ce fut un petit billet dans lequel était enveloppée la loge...

Ce billet contenait ceci :

« Ne pouvant jouir de la loge louée pour la représentation de demain samedi, au Fils de Giboyer, *on la renvoie au bureau de location, qui ne sera sans doute pas embarrassé de la placer. et devra rendre les 48 francs payés au domestique qui remettra le coupon. »*

Or, l'écriture de cette note... c'était celle des odieuses circulaires !

Mademoiselle A. de S... pousse un cri, sa mère, son frère accourent... le coupon a glissé à ses pieds.

Elle raconte toute haletante ce qui arrive. Son frère ramasse le coupon, au bas duquel on lit :

« LOUÉ A MAD...... »

C'était le nom d'une amie de pension de M[lle] A. de S..., mariée depuis deux ans à un homme très-honorable, — et qu'il ne faut en rien désigner.

Ce nom jaillit des lèvres du frère indigné.

« — Maria ?... non, non, c'est impossible ! — s'écrie M[lle] A. de S..., — ce n'est pas son écriture... je l'aurais reconnue au premier coup d'œil... Maria capable d'une pareille action ! Oh ! non, non !... Si elle était là, je l'embrasserais, pour lui prouver que le soupçon ne peut entrer dans mon cœur !

— Eh bien, alors, c'est une erreur ! — dit la mère plus sage, en prenant des mains de son fils le billet accusateur.

Résolue à vérifier ce que l'apparence jetait de soupçons contre l'amie en question, la mère avait fait un signe de prudence à son fils, qui s'était tu, en comprenant tout.

Le soir, on dit à la fiancée qu'en effet on s'était trompé, qu'on avait été dupe d'une similitude d'écriture...

Mais le fait est que l'écriture des infâmes circulaires et celle du billet adressé au Théâtre-Français étaient bien de la même main, — non pas de celle de l'amie en question, trop prudente pour avoir libellé elle-même le poison, — mais bien de la main de sa femme de chambre, une drôlesse complice de sa haine contre celle qui allait faire un mariage titré qu'elle n'avait pu faire, — ce dont sa sottise enrageait.

Le frère de M[lle] A. de S... alla trouver le mari de l'infâme, lui montra les circulaires outrageantes, — lui raconta l'obstacle suspensif que leur distribution avait apporté au mariage de deux êtres qui s'adoraient, — et enfin le billet qui avait si miraculeusement servi à découvrir l'auteur de la calomnie.

Le mari fit appeler la caméristé, obtint son aveu en la menaçant de la justice... et sortit. Il alla trouver le père de son indigne femme, et lui raconta l'affaire. D'un commun accord et sans explication, celle qui, dans son regret de n'être pas baronne ou comtesse, avait si indignement tenté d'empêcher son amie de le devenir, fut confiée à une vieille tante et expédiée, sans que personne des siens voulût la voir, dans une ferme du département de l'Allier, où un ancien sergent du régiment où a servi le malheureux mari doit la surveiller et prévenir au moindre mouvement suspect.

Le mariage de M[lle] A. de S... a eu lieu la semaine dernière, et elle n'a bien compris la vérité sur tout ce qui l'avait odieusement retardé, qu'en remarquant l'absence de « son amie » en ces jours où l'on est entouré de tout ce qui vous aime ! Cette cruelle découverte a mis une larme dans sa joie...

~~~ Une des curiosités du jour de l'an a été l'album des vingt-quatre dessins de M. Victor Hugo, gravés avec une habileté qui a dû parfois se renforcer de résignation, par M. Paul Chenay. Je ne connais rien de plus étrange et de plus saisissant que cet album ! Les pages un peu hyperboliques dont M. Théophile Gautier a fait précéder cette collection, peuvent mettre en défiance l'amateur sans partis pris; mais l'examen de l'œuvre qui vient ensuite le captive, l'étonne, l'émeut. La lettre que M. Victor Hugo a adressée à l'éditeur de cet album, M. Castel, donne leur origine et leur sentiment à ces débauches de plume, exécutées sans préméditation, sur des bouts de papier tombés sous la main au milieu des causeries intimes, — et la destination charitable qui en autorise la publication dispose à la sympathie.

Je blâmerais le dessin qui remplit la première page, s'il était loisible de blâmer quelque chose dans cette œuvre singulière, mise au jour pour un si bon motif. Le nom de Victor Hugo, qui s'y contourne, s'y tord en lettres bizarres sur « un fond d'orage et d'architecture, » comme dit M. Gautier, arrive ainsi trente ans trop tard. C'était le goût et le sentiment de 1832. Mais comme l'on voudrait choisir son peintre, Corot, par exemple, pour enluminer *le Ruisseau! la Rivière!* — Comme on appellerait Th. Rousseau pour donner de l'éclat à ce *Matin* reflété dans l'eau, — et combien l'on serait heureux de posséder ce « *Souvenir d'un brouillard*, » estompé par la palette du vieil Anglais Turner, si cette palette n'était pas, depuis six ans, tombée de cette main aux surprenants effets ! — Anastasi, poëte du pinceau, où êtes-vous enfin, pour faire passer sur votre toile le saisissant mystère de l'*Amica silentia* ?

Les vues du Rhin, les caprices d'architecture romantique, les châteaux en Espagne, ont un grandiose où intervient une certaine gaucherie qui ne déplaît pas, comme caprice, rêve, essai d'un grand artiste de la plume, simple amateur dès qu'il prend le crayon. J'en excepte *le Burg*, un dessin plus qu'étrange, une effrayante conception : la demeure d'un Caïn, d'un parricide, d'un damné, — ou d'un poëte misanthrope. On regarde... et si les yeux de l'esprit suivent ceux de la chair, on frissonne.

En résumé, cet album, il faut le voir, il faut l'avoir. Il complète ce qu'on savait de l'illustre poëte par ce qu'on en devinait. Que Victor Hugo tienne la plume pour écrire ou pour dessiner, l'intérêt, qui est grand dans le premier cas, devient curiosité dans le second. — Quelques amateurs possèdent des dessins manuscrits, inédits, de l'auteur des *Misérables*; nous connaissons un de ceux-là, et en voyant l'album publié par M. Castel, album qui donne tant de prestigieuse valeur à ce genre spécial dans les œuvres du maître, nous nous sentions plus charmé d'avoir sous les yeux cette rangée de forteresses, de châteaux, de burgs fantastiques, alignés à coups de plume par l'auteur du *Rhin*, sur les rocs d'un fleuve imaginaire... car c'est là le plus étrange des autographes !

~~~ Le bruit courait ces jours-ci, dans le monde des lettres, que l'Académie française (qui, comme toutes les classes de l'Institut, vient de voir doubler la valeur de ses jetons de présence portés, désormais à 3,000 francs), pourrait bien voir augmenter aussi le nombre de ses membres qui serait porté à *cinquante*. Nous croyons cette rumeur sans fondement, parce que ce n'est pas la première fois qu'elle circule, et que les choses sont restées en l'état.

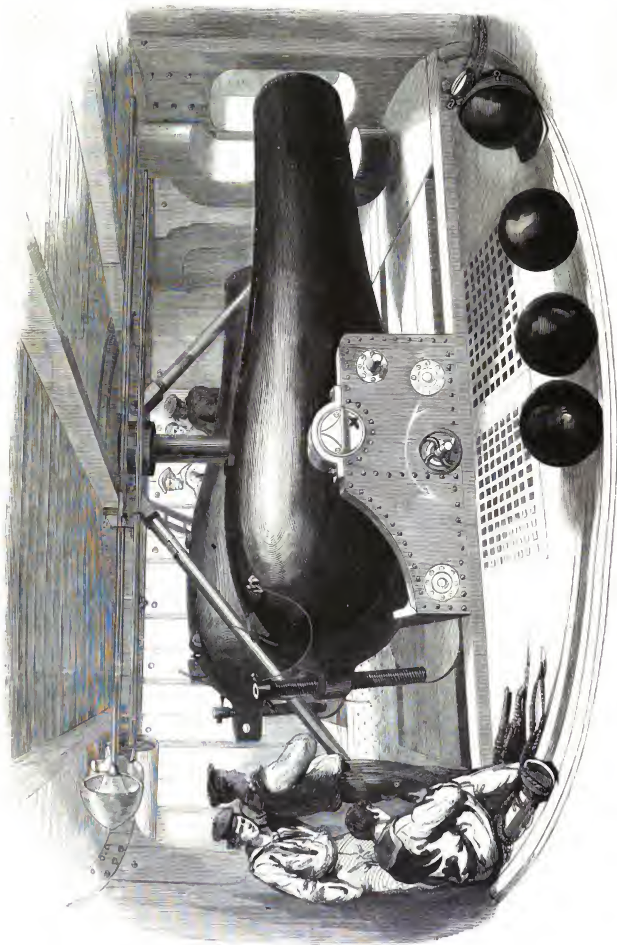
Quand nous disons que ce n'est pas la première fois qu'il est question de ce cinquième en sus donné aux illustres hôtes de la lanterne du pont des Arts, nous n'entendons pas seulement parler de ces temps derniers, mais bien des précédents règnes.

Lorsque le roi Louis XVIII rentra en France, après tout ce qu'on sait, il exila de l'Académie, et aussi un peu de France, une dizaine d'académiciens. Ce furent d'abord, en juillet 1815 : MM. Sieyès, Cambacérès, Regnault de Saint-Jean d'Angély et Lucien Bonaparte. L'année suivante, en mars, ce furent : MM. de Fontanes, Étienne, Rœderer, Arnault, Maret et le cardinal Maury. Le ministre conseillait au roi non-seulement de les remplacer, mais de porter l'Académie à cinquante membres, comme d'autres classes de l'Institut :

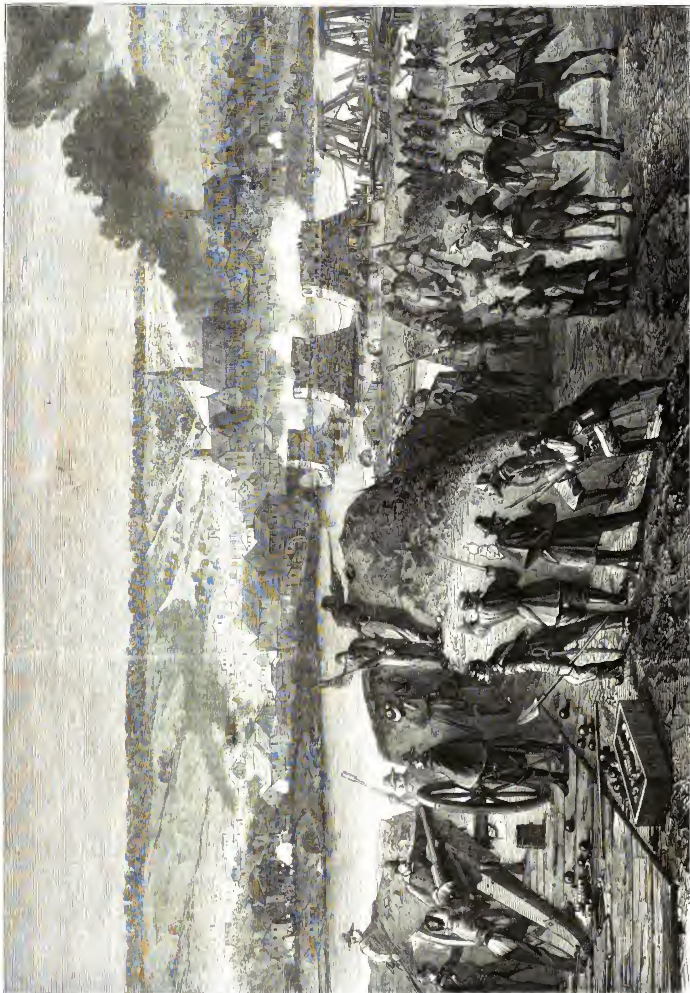
— Non ! — dit le roi, — on ne pourrait plus dire les QUARANTE !

Ce fut ce respect pour l'habitude qui sauva l'antique constitution de l'Académie française.

~~~ Un singulier procès menace un neveu et une nièce de la haute, sans être la riche, société. Voici les faits :

Il y a seize ans, un marquis quinquagénaire s'était violemment épris d'une dame d'origine étrangère, fixée à Paris depuis la mort de son mari, qui était diplomate. Nommons-la M[me] de R...

Le marquis n'était pas, ou plutôt, n'était plus riche. Il vivait d'aliénations de son fond, s'excusant de son imprévoyance sur ce qu'il était célibataire, et qu'après lui pouvait soudain revenir le déluge !

Pourtant, très-épris de M[me] de R..., il faisait pour elle toutes les dépenses impossibles en petits soins, attentions délicates, primeurs de spectacles et de fruits, gants, bouquets, parfums... tous ces riens de détail qui sont beaucoup au total, et pour lesquels il s'épuisait avec grâce.

Un jour la dame eut une brillante fantaisie : celle d'un camélia pareil à celui qu'elle avait vu tapissant toute la paroi d'un buffet de bal, chez la comtesse Le Hon. Le lendemain, le marquis déclara à la dame de ses pensées et de ses actions que, si elle consentait à je ne sais quoi qu'il demandait timidement et qu'elle refusait impérieusement, il *fonderait à perpétuité* chez elle un camélia pareil !

L'idée était assez drôle, fort jolie, — et moins ruineuse, il y a seize ans, que les progrès des temps ne le pourraient faire supposer aujourd'hui. Il paraît que la dame fit des concessions... exigeant seulement que le camélia perpétuel lui fût garanti par un sous-seing privé, — privé de raison ! Toutes choses en règle, j'ignore ce qu'elle paya... mais le marquis s'exécuta au pied de la lettre et de l'arbre. Un jardinier, le chef d'une importante maison spéciale, fut requis; l'immense camélia, un arbrisseau de haute futaie, fut fourni, et selon le rigoureux accord, il dut, en toute saison, être entretenu de fleurs *rapportées* aux vives couleurs panachées, faisant les longs entr'actes des fleurs naturelles. Lorsque l'arbre se faisait phthisique dans l'air trop humain du salon, on le changeait. Ce fut un entretien plein de sollicitude, et qui devint d'un très-grand effet dans le monde qui visitait M[me] de R... Pendant longtemps on ne parla que de son éternel camélia !

Cinq à six ans se passent. L'arbre fleurit toujours : nature ou art. Un beau jour que celui qui faisait son temps dans les Maremmes domestiques de l'étrangère menaçait de succomber à la *mal'aria* du salon, le marquis, lui..., mourait tout à fait des suites d'une chute de cheval aux courses de Satory. La dame le pleura... et écrivit au jardinier de venir changer le camélia, qu'elle n'eut point l'idée de porter sur sa tombe. Au bout d'un an il y avait une note de sept cents francs, qu'elle renvoya aux héritiers du donateur. Ceux-ci, fort surpris, envoyèrent promener le jardinier qui, las de se promener pendant huit jours, d'une maison à l'autre, fit une halte chez un huissier. M[me] de R... produisit le sous-seing qu'elle avait eu l'étrange précaution de faire enregistrer, et les héritiers durent payer. Il fut établi par le jugement qu'on devait à la dame — un camélia viager.

De longues années se sont écoulées, et l'entretien de cette trop galante fantaisie est devenu excessivement onéreux ! Madame est des plus implacables dans son droit non féodal, mais floréal, et s'il manque un camélia, attaché ou rapporté par un fil de fer, aux *cent* du contrat panaché, elle pousse des cris de Mélusine ! Aujourd'hui l'arbre, souvent renouvelé, et l'entretien de sa parure, coûtent plus de mille francs par an. Le neveu et la nièce de l'imprudent marquis sont absolument décidés à obtenir des tribunaux l'exonération d'un legs par trop fantaisiste, qui leur enlève la presque totalité du peu que leur a laissé l'oncle. On a offert une transaction à M[me] de R...; elle ne veut rien entendre, — elle veut son arbre étoilé de fleurs jusqu'à son dernier soupir. Tel est le procès, nous en dirons l'issue.

JULES LECOMTE.
~~~



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Intérieur de la tour surmontant le pont du bâtiment cuirassé le *Passaic* (armée du Nord).



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Épisode de la bataille de Fredericksburg. — L'armée du Sud tente la construction de ponts pour forcer le passage du Rappahannock.

Le passage du Rappahannock

PAR L'ARMÉE FÉDÉRALE

—

Le passage du Rappahannock par l'armée fédérale et la bataille de Frederiksburg sont deux des événements mémorables de la guerre d'Amérique.

L'armée fédérale pouvait marcher sur trois routes différentes : par Gordonsville, par Fredericksburg, ou par la Péninsule virginienne. La première est la plus longue, et bien qu'elle offre des difficultés moins grandes, les généraux du Nord ont toujours hésité à la suivre, parce qu'à mesure qu'ils s'avanceraient vers le Sud, ils laisseraient trop à découvert la Virginia septentrionale. La Péninsule virginienne, formée par les rivières York et James, avait d'abord fixé l'attention, et le général Mac Clellan avait transporté sur ce point sa grande armée du Potomac ; mais on connaît la fin malheureuse de cette campagne, suivie de l'invasion du Maryland et du remplacement définitif du général Mac Clellan par le général Burnside.

Le général Burnside n'aurait pris qu'à regret, dit-on, la route de Fredericksburg, car si elle est plus courte, elle est aussi la plus difficile. Elle est hérissée d'obstacles, surtout dans la seconde période de l'automne. Le sol est détrempé à la moindre pluie, et la boue y est telle que le moindre fourgon d'artillerie ne peut avancer. Mais le plan de campagne lui aurait été imposé par le général en chef des armées du Nord, M. Halleck. Dès les premiers jours de décembre, son armée était campée à Falmouth, sur la rive gauche du Rappahannock. Les confédérés occupaient, sur la rive droite, la ville de Fredericksburg, située à un mille au-dessous de Falmouth.

Fredericksburg, chef-lieu du comté de Spottsylvania, est à soixante-cinq milles par chemin de fer, au nord de Richmond, c'est-à-dire à peu près à égale distance de cette ville et de Washington. C'était, avant la guerre, une charmante ville de cinq mille habitants, étagée sur les hauteurs qui dominent la rivière.

Le Rappahannock a, en cet endroit, cent soixante mètres de large et cinq mètres de profondeur. Il n'est plus navigable au-dessus de Fredericksburg. Les rapides commencent à Falmouth et s'étendent jusqu'à sa source.

Le 11 décembre était la date fixée par le général Burnside pour le passage de la rivière. Le matériel des ponts avait été transporté pendant la nuit aux points où ils devaient être jetés, et 176 canons avaient été braqués sur Fredericksburg. Trois ponts furent commencés. Ils cherchèrent à rétablir le pont du chemin de fer dont il ne restait que des piles. C'est cet épisode que représente notre dessin.

Les confédérés ouvrirent alors un feu meurtrier de mousqueterie, et les hommes du génie furent repoussés des ponts. Le général Burnside donna alors l'ordre de commencer le bombardement, et l'on vit bientôt, sous l'effet destructeur des 176 pièces rayées, et de leurs projectiles explosibles, d'épaisses colonnes de flammes et de fumée s'élever de toutes les maisons.

A l'abri de ce feu terrible on espérait pouvoir terminer les ponts, mais les travaux, plusieurs fois repris, durent chaque fois être abandonnés. Les tirailleurs du Sud ne purent être délogés de leurs lieux de retraite, et il devint évident que les ponts ne pourraient être jetés que grâce à un coup hardi. Cent volontaires furent appelés à traverser la rivière dans de petits bateaux. L'ordre était à peine donné que plus de trois mille soldats se présentèrent, parmi lesquels on choisit les premiers qui s'étaient offerts. On les vit s'engager sur la rivière au milieu d'une grêle de balles, et atteindre la rive opposée, la baïonnette en avant. Ils chargèrent les soldats confédérés, en tuèrent un certain nombre et firent 101 prisonniers.

A quatre heures et demie, deux ponts étant terminés, les troupes commencèrent immédiatement à les traverser, et la ville, complétement abandonnée, fut occupée le soir même par l'armée fédérale.

Le général Burnside a raconté lui-même que, pendant qu'il faisait ses préparatifs pour traverser le Rappahannock, il découvrit que les confédérés avaient envoyé une grande partie de leurs forces dans le bas de la rivière et sur d'autres points, affaiblissant ainsi leurs moyens de défense sur leur front de bataille. Ils ne paraissaient pas s'attendre à voir toute l'armée du Nord passer devant Fredericksburg, et le général Burnside crut, en concentrant rapidement ses forces sur ce point, pouvoir séparer, par une vigoureuse attaque, les troupes confédérées se trouvant dans le bas de la rivière, de celles qui étaient établies sur les hauteurs en arrière de la ville. Il aurait, dans ce cas, livré bataille avec tous les avantages de son côté. Pour atteindre ce résultat, il lui fallait occuper à l'extrême droite des hauteurs une colline commandant une nouvelle route construite par le général Lee pour maintenir des communications plus rapides entre ses lignes. Une fois maître de ce point, la position des confédérés le long des hauteurs n'aurait plus été tenable. Le général Burnside est convaincu que, sans le brouillard et sans des délais inattendus dans la construction des ponts, il aurait réussi. Mais après, lorsqu'il reprit l'offensive, rudement repoussé, écrasé par l'artillerie, il dut repasser les ponts qu'il venait de construire et s'estimer heureux de ne pas être poursuivi par l'ennemi et de ne perdre que douze mille hommes.

On assure que malgré ce revers le général n'a rien perdu de sa popularité.

A. MALESPINE.

Intérieur de la tour du vaisseau fédéral, le PASSAIC.

—

L'avenir garde encore dans sa main fermée le mot final de la guerre civile qui déchire depuis trop longtemps les États-Unis d'Amérique. Mais quelle qu'en soit l'issue, elle a désormais exercé une influence décisive sur l'art des constructions navales et opéré une révolution mémorable sur la tactique future des guerres maritimes. Dans l'espèce de stupeur qui suivit la première rencontre entre le *Merrimac* et le *Monitor*, l'Europe entière vit un avertissement si grave, qu'elle était toute disposée à troquer son or contre du fer. Depuis ce moment, les États du Nord, encouragés par un premier succès, ont poursuivi, en les perfectionnant, le cours de leurs expériences.

Le 15 novembre dernier, le capitaine Ericsson a fait subir à sa dernière invention des épreuves décisives, et bientôt, si ce n'est déjà fait, on mettra à flot le plus destructeur des monstres que le génie batailleur ait encore imaginés.

La batterie que représente le dessin que nous donnons aujourd'hui est la coupe verticale de la tour qui occupe le milieu du vaisseau le *Passaic*. Cette tour est en fer forgé et mesure, extérieurement, 23 pieds de diamètres ; elle a une hauteur de 9 pieds et une épaisseur de 11 pouces. Le poids total est de 210 tonnes. Malgré ses dimensions et son poids énorme, cette tour, grâce à l'ingénieux mécanisme du constructeur, accomplit sur sa base un mouvement de rotation, que lui imprime à volonté un seul homme, et d'un simple mouvement de la main. Comme elle doit résister au choc des boulets, le capitaine Ericsson ne l'a point établie sur des roulettes ; mais bien à plat sur le pont, en sorte qu'elle glisse sur une surface lisse. Le moteur est caché dans la toiture, et tout ce qu'on en voit est un anneau muni d'un manche qui s'allonge jusqu'à la main du pointeur. Lorsque celui-ci veut pointer sa pièce, il élève ou abaisse le manche, et la tour accomplit sa révolution dans la direction voulue. Parvenue au point, l'homme imprime au levier une légère saccade en arrière, et l'immobilité se fait à l'instant.

Cette terrible tour sert de réceptacle à deux canons dont l'aspect est fait pour terrifier. Que le lecteur veuille bien comparer la grosseur de ces engins diaboliques avec la hauteur des hommes placés derrière, et il se fera une idée exacte de leurs proportion. Ils ont 5 pieds de diamètre, et le poids de chacun d'eux est de 42,000 livres ! On a eu la délicate attention de les établir sur d'élégants chariots en fer forgé, grâce auxquels ces colosses se meuvent avec facilité. Il suffit de trois hommes de force moyenne pour les manœuvrer. A la gauche du premier canon, vers la bouche, le lecteur remarquera une pièce verticale, convexe intérieurement, qui descend du toit au plancher. C'est encore une énorme poutre en fer battu, qui tourne sur un pivot, et qui est destinée à boucher l'ouverture extérieure dès que la pièce a fait feu. Il suffit de cinq secondes à un seul homme pour mettre la surface plane de ce madrier en regard du sabord. Cette manœuvre permet aux artilleurs de recharger le canon sans avoir rien à craindre des projectiles ennemis.

Le long du mur de la tour court une large rainure ; c'est là que sont disposés en rang les énormes boulets du poids de 425 livres qui méritaient, et ont obtenu, les honneurs d'une machinerie particulière. On les saisit au moyen d'un plateau en fer glissant sur les rainures. Ce plateau est surmonté d'un large anneau soudé, du diamètre du boulet, sur lequel il s'adapte dès lors à l'aide d'une poulie ; le projectile est enlevé de terre et coulé facilement dans la gueule béante qui l'engloutit, pour le revomir l'instant d'après. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la gravure pour voir que le sabord est trop étroit pour permettre au canon de passer. La pièce, par conséquent, fait feu en dedans de la tour. Cette disposition, quelque téméraire qu'elle paraisse, a été voulue par le capitaine Ericsson, qui l'a maintenue, malgré de violentes oppositions. Hâtons-nous de dire qu'à l'épreuve, sa hardiesse a été complétement justifiée. Non-seulement la fumée, violemment entraînée, s'échappe tout entière au dehors, mais encore la détonation, qui menaçait de produire des effets redoutables dans cette cage restreinte, est moins forte que celle que produit une pièce de campagne quelconque.

En présence de ce *Léviathan* invulnérable, plus redoutable à lui seul que vingt forteresses, il est consolant de penser que dans la lutte il rencontrera son pareil, et que, par ce progrès nouveau, la guerre maritime deviendra un innocent échange de boulets qui dégoûtera peut-être du jeu, par la ruineuse inanité des résultats. A tant de ravageuses découvertes, l'humanité finira par trouver son compte.

MAXIME VAUVERT.

Bruxelles, 3 janvier, une heure du matin.

Mon cher Monselet,

Je sors du théâtre des Galeries Saint-Hubert, et je m'empresse de vous envoyer les quelques notes que vous avez bien voulu me demander sur la première représentation des *Misérables*.

Cette soirée avait cela d'intéressant qu'elle allait nous fixer sur la vérité dramatique des types créés par le génie de Victor Hugo.

Eh ! bien, mon cher Monselet, je ne crains pas de le dire, les principaux personnages n'ont rien perdu à passer du livre sur la scène, et quelques-uns même y ont beaucoup gagné, Cosette, par exemple... Laissez-moi vous dire d'abord que, pour les quelques trop rares Parisiens attirés par cette solennité, il vient d'y avoir, dans cette petite salle des Galeries, une révélation dramatique des plus sérieuses dans la personne d'une adorable enfant, la petite Céline, comme le dit l'affiche, qui a rempli ce délicieux rôle de Cosette avec une naïveté si simple, si touchante, si vraie, que je me suis surpris à battre des mains, les yeux remplis de larmes, devant cette angélique figure qui ne s'effacera pas de longtemps de mon souvenir. Figurez-vous une enfant d'une douzaine d'années, pâle et blonde, avec de grands yeux noirs intelligents, un regard voilé, un timbre de voix ravissant... Enfin, figurez-vous la Cosette du poëte, car c'était à croire qu'Hugo avait deviné cette petite fille quand il écrivit la scène de la fontaine.

Vous connaissez, comme tout le monde, le roman des *Misérables*, je n'ai donc pas besoin de vous faire l'analyse de la pièce, qui n'est et ne pouvait être qu'un panorama saisissant dans lequel se déroulent les scènes les plus importantes du livre. Les plus applaudies ont été la Tempête sous un crâne, et la Rencontre de Valjean et de Cosette. La grande scène des Barricades, sur laquelle on comptait beaucoup, n'a produit que peu de sensation, mais c'est je crois au peu d'espace du théâtre que doit être attribuée la froideur qui l'a accueillie.

Il y a quatre morts dans la pièce. Elle gagnerait à être écourtée, et c'est ce qui sera fait demain.

Dans le second tableau du prologue, un acteur du

nom de Pavie (c'était là pourtant un beau nom pour sauver quelque chose) a tout à fait compromis la scène dans laquelle l'évêque Myriel remet à Jean Valjean, remué devant lui, les deux flambeaux d'argent. Un moment même, nous avons craint que la soirée ne devînt des plus orageuses.

Mais tout cela s'est bientôt calmé! Le succès a été grand et il méritait de l'être. Le nom de Charles Hugo a été couvert d'applaudissements.

Le rôle de Valjean était rempli par Laray. Nous avions rêvé dans ce rôle le seul homme qui fût capable d'en faire ressortir les côtés si divers, Frédéric Lemaître, mais faute de grives... Bref, sans se montrer grand artiste, Laray a déployé un sérieux talent dans le personnage du galérien racheté.

Un bon point à Mlle Daubrun, à Mlle Miller et à Mme Heymann, qui remplissaient les trois rôles de Simplice, d'Eponine et de Fantine. Un mauvais point à Mlle Armandine, plus que médiocre dans le rôle de Cosette devenue jeune fille. Harville, une ancienne connaissance de l'Odéon, a parfaitement compris et rendu le personnage de Javert. Tournure, démarche, usages, tout est complet.

La pièce que nous avons applaudie ce soir n'est point du tout celle qu'on se proposait de donner à Paris. La première était beaucoup plus douce et n'aurait pas permis au petit Bousquet d'obtenir le grand succès qui lui est échu dans le rôle de Gavroche. C'est le vrai gamin de Paris... un peu trop turbulent, peut-être, mais certes bien amusant.

Chose remarquable, les deux vrais triomphes de la soirée ont été pour le petit Bousquet et la petite Céline... 24 ans à eux deux! Ce n'est certainement pas là une contrefaçon des amoureux du Vaudeville!

Je termine ici ma trop longue lettre et vous serre affectueusement la main.

Votre tout dévoué

WILLIAMS BUSNACH.

PROMENADES EN AFRIQUE

1862

—

LA MULE DU CADI

—

(Suite.)

Je l'ai maintes fois constaté pendant mes promenades en Afrique, le képi galonné d'or imposa beaucoup aux indigènes, et tous éprouvent pour lui un fort respect, assaisonné d'un peu de crainte; mais j'ai vu rarement nos braves officiers admis dans l'intimité vraie de l'Arabe; du reste, la plupart d'entre eux se montrent peu jaloux de cette faveur.

En attendant le dîner, on nous servit de longues pipes et du café sous un hangar, devant la maison des hôtes; de là je vis s'avancer vers nous, parmi les brumes crépusculaires, une dizaine d'Arabes à la file, comme une procession de pénitents gris. Le premier pénitent portait, au bout d'une perche, un mouton rôti; derrière lui, venait un second pénitent avec un second mouton à la cime d'une seconde perche; ceux qui suivaient tenaient, élevés au-dessus de leurs têtes, de larges plats fumants. Malgré moi, je songeai à ce grand railleur de Boileau et à la pompe de ses galas universitaires.

Le dîner fut copieux et varié: mouton rôti, mouton aux chardons, mouton aux fèves, mouton aux pois chiches, mouton en boulettes, le tout pimenté en diable; et, pour finir, une copieuse terrine de couscouss au sucre. Ce dernier plat, arrosé de bon lait ou de jus de viande, n'est pas une nourriture désagréable. Quant à l'absence de cuillers et de fourchettes, j'avoue, je m'en émus fort peu, et manger avec le pouce et l'index me parut la chose la plus aisée du monde. En fait de boisson, on nous servit à la ronde, avant et après le repas, une grande potée de lait de vache. Pendant que nous mangions, l'aga Boualem, à qui les lois de l'hospitalité arabe défendaient de s'accroupir à notre table, fumait paisiblement sur une natte, et quelquefois daignait nous servir lui-même de ses grands doigts osseux et bruns. Sans mentir, le repas fut mélancolique; l'officier français ne causait guère; Emmanuel et Boualem s'entretenaient en arabe; les spahis ronflaient à l'autre bout de la salle, et moi, ivre de fatigue, je voyais vaguement le couscouss au sucre et les moutons aux fèves rouler comme des frégates par un gros temps.

VI

Vers huit heures, le bach-aga se mit sur ses pieds, et nous conduisit par des jardins immenses remplis de chiens de mauvaise mine dans un charmant petit kiosque, construction franco-arabe, où mon compagnon et moi devions passer la nuit. Une vaste pièce carrée, haute de plafond, percée d'une demi-douzaine de meurtrières; des murailles nues, blanchies à la chaux; quatre divans, chacun dans une niche; une petite lampe au cuivre rouge, brûlant par terre au milieu de la salle: voilà notre chambre à coucher.

Après avoir fumé une dernière pipe et bu un dernier café, Sidi-Boualem nous souhaita la bonne nuit, reprit ses sandales à la porte et s'en alla souper avec ses quatre femmes. Quant à nous, roulés dans de grandes couvertures rouges, nous essayâmes, mais en vain, de fermer les yeux. La marche, les piments et le café maure nous avaient fouetté le sang et le chassaient encore avec fureur dans nos veines. Bientôt une immense démangeaison nous envahit de la tête aux pieds... Au dehors, les chacals aboyaient comme de petits chiens; les hyènes miaulaient.

Les slougHs (chiens arabes) leur répondaient avec rage; de temps en temps, je ne sais quel hurlement mystérieux, plus grave, plus sourd, dominait ce concert de démons; je me souviendrai toujours de cette interminable nuitée de fièvre et d'insomnie.

VII

Au matin, n'y pouvant tenir plus longtemps, nous voulûmes nous réfugier dans le café maure; par malheur, le cafetier n'était pas encore levé. Il fallut gagner, à une demi-lieue de là, la maison de Sidi Bagdadi, frère de Boualem; les cafetiers y seraient peut-être moins paresseux que chez l'aga. Partout sur notre chemin, dans les jardins, dans les cours, sous les hangars et sous les porches, nous rencontrions la valetaille arabe, dormant à la belle étoile dans ses bournous de laine. Bientôt le jour parut, et avec le jour de petites brises qui chassèrent comme paille nos vilaines fièvres de la nuit. Du fond de l'orangerie de Bagdadi, pendant qu'on nous versait un délicieux moka, nous regardions avec amour rire et jouer devant nous la fée Aurore. L'horizon était vert, d'un vert éblouissant bordé de rose, et l'on voyait dans cette adorable couleur verte nager confusément les orangers aux fruits vermeils, les maisons blanches de l'aga, tandis que des Arabes vêtus de vert glissaient en silence le long des murs. Près de nous, un olivier sacré, pareil à nos arbres de Noël, dansait au vent frais de l'aube verte, en agitant ses branches chargées d'oripeaux bariolés, pans de bournous et de haïks, larges étriers, bracelets de fer, pendeloques de corail et autres *ex voto* de la piété arabe.

Quand nous revînmes vers la maison des hôtes, elle était déjà brillante et animée. Sidi Boualem, assis au seuil, humait son huitième café et fumait sa vingtième pipe. De tous côtés les serviteurs venaient lui donner le bonjour du matin, et chacun d'eux, prenant à son tour dans ses larges mains la tête de l'aga, déposait un long baiser sur son diadème en corde de chameau. Le bon aga accueillait ces hommages avec une indifférence du meilleur ton.

Pendant cette cérémonie du baise-tête, Emmanuel m'emmena visiter les prisons; notre visite ne fut pas longue. Ni guichetiers, ni sentinelles, la porte n'était pas même fermée... J'entrevis un affreux chenil sombre et puant, moins une prison qu'une étable à porcs, et dans ce chenil, debout contre la muraille, un grand Bédouin qui se laissait philosophiquement ronger par la vermine.

— Pourquoi es-tu ici? lui demanda Emmanuel en arabe.

— Je ne sais pas... c'est Sidi Boualem qui l'a dit.

— Quelle faute as-tu donc commise?

— Je ne sais pas... J'ai rendu au bach-aga son cheval et son fusil, parce que je ne voulais plus servir.

— Et pourquoi ne veux-tu plus servir Boualem?

— Je ne sais pas.

— Alors tu aimes mieux moisir toute ta vie ici, dedans?

— Dieu seul le sait...

Je ne sais pas, Dieu seul le sait; nous n'en pûmes tirer rien de plus.

— Laissons-le tranquille, me dit Emmanuel; ce n'est qu'un fainéant dont l'ombre et le jeûne auront promptement raison.

— Cette porte reste-t-elle toujours ouverte? demandai-je en souriant.

— Presque toujours; mais le drôle se garderait bien d'en profiter. Avant qu'il eût fait une lieue dans la plaine, deux cavaliers de l'aga l'auraient rejoint, et dame! c'est une escapade qui lui coûterait cher.

A ce moment, l'officier passa devant nous avec ses spahis et disparut, en sifflant ses chiens, derrière un bouquet de figuiers. A peine eut-il les talons tournés que Boualem se leva, secoua sa pipe et nous fit signe de le suivre.

ALPHONSE DAUDET.

(La suite au prochain numéro.)

EXPÉDITION DU MEXIQUE

—

Distribution du biscuit aux galériens à Vera-Cruz

—

En même temps que les faits de guerre, nos correspondants du Mexique nous transmettent avec soin les scènes ou étranges ou pittoresques qui s'offrent à leur vue. De grand cœur nous les en remercions, car nous ne devons pas perdre de vue les obligations que notre titre nous impose.

Le dessin que nous adresse M. le lieutenant d'artillerie Brunet nous fait assister à une scène étrange pour nous, dans l'état de notre civilisation et de nos mœurs, mais qui est de la vie de chaque jour dans tous les pays de langue espagnole. Là, en effet, les forçats n'inspirent pas à la population le sentiment répulsif qu'ils éveillent en nous. On laisse à la loi le soin de punir, mais personne n'éprouve le besoin d'aggraver la peine portée, par l'éloignement et le mépris. Dans les ports mexicains, comme dans les *presidios* de l'Afrique espagnole, les forçats sont chargés du service de la salubrité publique; ils balayent les rues, font des commissions, louent leurs services aux habitants, et ceux-ci leur témoignent une commisération bonne enfant qui simule la sympathie à s'y méprendre. Il en résulte que les condamnés s'habituent à se considérer comme chez eux dans les maisons qui les emploient, et qu'ils y prennent de ces privautés qui leur semblent d'autant plus naturelles que personne ne songe à s'en scandaliser.

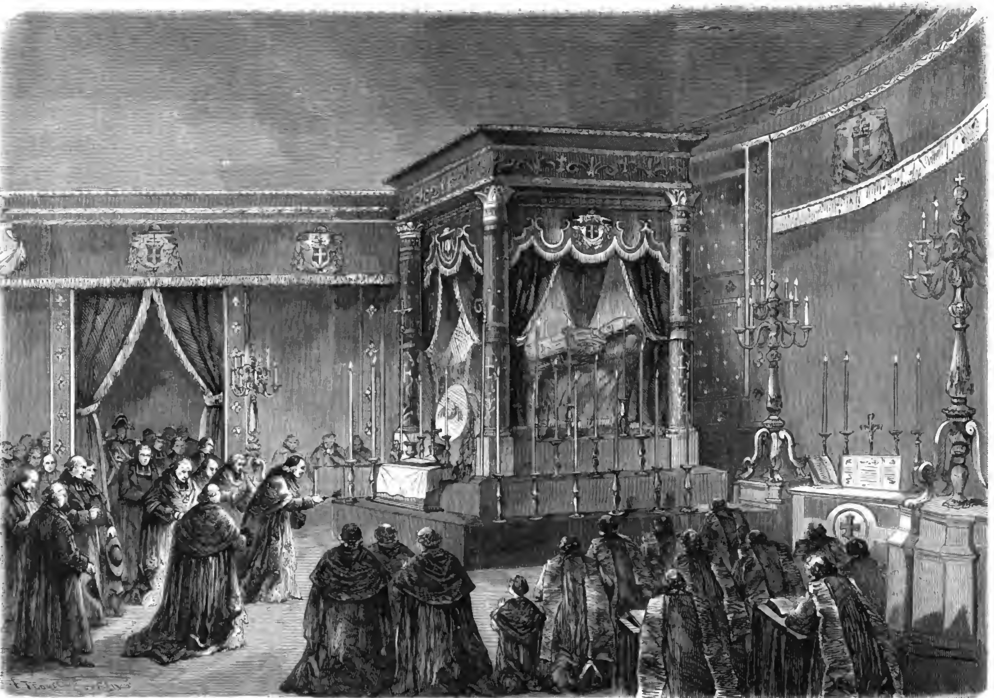
Nos soldats ont des idées plus arrêtées sur le point d'honneur, et la déchéance morale n'est point pour eux un préjugé. Mais à Vera-Cruz, comme partout ailleurs, ils sont compatissants pour les malheureux et leur font part du surplus des vivres que l'État leur attribue. En France, chaque caserne a ses pauvres, qui viennent à heure fixe prendre quelques rations de soupe; au Mexique, chaque groupe de tentes a ses forçats. — Autres lieux, autres misères.

Combat de Puente Nacional

Tandis que nous recevions de Vera-Cruz des dessins de genre, il nous arrivait de Jalapa une scène d'histoire qui nous a tirés fort agréablement d'inquiétude. M. Achille Cibot, officier aux chasseurs d'Afrique, nous avait laissés depuis longtemps sans communications d'aucune sorte. Nous ignorions qu'il fît partie de la division Berthier, qui s'était engagée le long des rampes ardues qui serpentent au flanc des montagnes, dans la direction de Jalapa. La guerre, qui dissémine nos correspondants dans les directions les plus diverses, est pour nous une chance heureuse qui nous permet de multiplier les esquisses et de donner à nos informations toute la variété désirable.

Nous donnons aujourd'hui la vue du passage dit de *Puente Nacional*, au moment où les chasseurs d'Afrique, dans une charge brillante, enlèvent la position que l'ennemi avait tenté de nous disputer. On sait déjà, par les rapports insérés au *Moniteur*, que la poursuite s'est étendue jusqu'à une distance de 9 kilomètres, et que notre cavalerie a ramené prisonnière la moitié environ du corps d'armée mexicain.

GUERRE DU MEXIQUE. — La brigade du général de Berthier chasse les Mexicains de Puente-Nacional. (D'après les croquis de M. Achille Cibot officier au 2e chasseur d'Afrique.)



Le clergé de Paris venant donner l'eau bénite au corps de Mgr le cardinal Morlot, exposé dans le grand salon de l'archevêché de Paris.

Là ne se sont pas bornées les difficultés de l'expédition, et la colonne aventureuse, parvenue à *Cerro-Gordo*, s'est trouvée en présence de deux à trois mille ennemis, commandés par le général *Diaz-Miron*. Il y avait des pentes roides à gravir, un col resserré à forcer. Nos troupes ont fondu sur leurs adversaires, avec leur élan accoutumé, et ont délogé les Mexicains avec une telle promptitude, que ceux ci ont laissé entre nos mains un obusier de campagne. La colonne expéditionnaire est entrée dans Jalapa; mais quelles que soient les difficultés surmontées, ce point n'est encore qu'une première étape. Mexico, voilà le but, nous l'atteindrons. Si l'intérêt et l'honneur de la France nous commandent de nous réjouir de cette espérance, il nous sera permis en même temps d'en être heureux en vue de l'abondante moisson que cette pointe hardie présage à notre publication. Déjà même nous avons reçu quelques esquisses d'un intérêt assez grand pour que nous nous fassions un plaisir d'en annoncer, dès à présent, la reproduction prochaine.

Distribution des vivres.

La vie du camp est fertile en contrastes. L'animation, le désordre apparent que provoquent les opérations compliquées d'une administration nomade, qui fonctionne tout en courant, prend son siége où elle peut, expédie en un clin-d'œil les affaires les plus complexes, donne au crayon de l'artiste des occasions fréquentes de saisir sur le vif des scènes que la vie commune ne présente que bien rarement.

M. le lieutenant Brunet a saisi au vol l'aspect de la place de Vera-Cruz, où est établie la boucherie du corps expéditionnaire, à l'heure où les différents corps regagnent, provisions faites, les marmites béantes auprès du feu flambant entre deux cailloux. Entendez-vous d'ici les bonnes plaisanteries qui s'échangent entre ces insoucieux et intrépides jeunes gens qu'un Océan sépare de la patrie?

Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, l'exactitude de ces dessins est à tous égards mathématique. Outre le grand édifice qui sert en ce moment de magasin d'approvisionnement et qui peut donner une idée de l'architecture mexicaine, les détails topographiques qui l'accompagnent, comme le mouvement et l'attitude des groupes divers, sont faits pour donner au spectateur une vue vivante des lieux décrits. C'est de l'histoire au crayon, qui trouve le chemin de l'esprit par les yeux, qui se grave dans la mémoire en parlant à l'imagination.

Un campement de l'artillerie de la garde

Au dehors de Vera-Cruz s'élèvent les ruines de l'église Christo; les ruines au Mexique ne sont pas chose rare. La guerre civile les a semées partout d'une main libérale depuis le commencement de ce siècle.— C'est dans cet édifice abandonné que les officiers de la première batterie du régiment d'artillerie de la garde se sont ménagé des logements. A droite sont dressées les tentes où bivouaquent les soldats; dans le fond, à gauche, la ville apparaît, dépassée par la flèche des mâts des vaisseaux qui se balancent dans le port. Quelques groupes de curieux, d'indigènes à cheval viennent faire leur visite, ou en amis, ou en désœuvrés. Pour la gravité espagnole, c'est toujours un spectacle nouveau que l'inépuisable gaîté du Français en campagne, que cet insouciant mépris du danger, que cette légèreté à supporter des travaux qui sembleraient devoir l'accabler.

L'hidalgo, dont la majesté native se double parfois de la taciturnité de l'Indien, écoute, regarde, et garde pour lui ses impressions. Si elles reparaissent jamais au dehors, c'est sous forme de figure de rhétorique; veut-il indiquer l'heure où le soleil ardent vient conseiller la sieste prolongée et interrompre les affaires, il dit : « C'est l'heure où l'on n'entend que les cigales et les Français. »

BASANT.

Exposition du corps de S. Em. le cardinal Morlot.

Le corps de S. Em. Mgr le cardinal Morlot est resté exposé depuis le jour de son embaumement dans la chapelle ardente élevée dans un des salons de l'archevêché de Paris. La face du prélat est découverte et le corps revêtu de ses habits épiscopaux. Tous les fidèles du diocèse ont été admis à visiter la chapelle ardente et à prier auprès de leur regretté pasteur; mais pour éviter l'encombrement et pour que toutes les paroisses pussent rendre les derniers devoirs à leur chef, les corps ecclésiastiques constitués ont été conviés à des heures spéciales et à des jours particuliers.

Depuis le 31 décembre, à dix heures du matin, et tous les jours à la même heure, jusqu'à la nuit, les corps paroissiaux, les communautés, les séminaires, et les maisons ecclésiastiques sont venus autour du corps chanter le *De profundis*. Une salle était disposée pour que les ecclésiastiques pussent se revêtir de leurs ornements sacerdotaux.

Lorsque deux chœurs de paroisse se trouvaient à la même heure, le plus ancien des deux curés remplissait les fonctions de principal officiant.

Le plus pieux recueillement n'a cessé de régner dans la foule innombrable qui, depuis huit jours, a continuellement circulé dans la chapelle, et les éloges de Mgr Morlot se trouvaient dans toutes les bouches. Il est également venu beaucoup d'ecclésiastiques des diocèses voisins rendre un dernier hommage au pasteur de l'Église parisienne, et les regrets exprimés dans cette funèbre circonstance prouvent combien l'archevêque de Paris avait su s'attirer de sympathies.

BARRAND.

COURRIER DU PALAIS

LE BAGNE DE TOULON

Que n'a-t-on pas dit et écrit à propos du bagne? Législateurs, philosophes, publicistes ont abordé cette grave question, l'ont traitée sous toutes les formes. La littérature s'en est emparée à son tour : elle serait longue, à coup sûr, la liste des romans et des œuvres dramatiques où la physiologie du forçat a été esquissée, — depuis le *Bonnet vert* et *Lélia* jusqu'à *Vautrin* et aux *Misérables*. — Eh bien! je n'hésite pas à le dire, de toutes ces études, je n'en connais pas de plus saisissante ni de plus substantielle que le simple mémoire en soixante pages que vient de présenter à l'Institut M. le docteur Bertrand de Saint-Germain sur le bagne de Toulon.

« Les cariatides que Puget a sculptées sur la face » méridionale de l'hôtel de ville de Toulon semblent » annoncer le voisinage du bagne. Ce sont deux lign- » res d'hommes robustes qui soutiennent, dans les con- » vulsions de l'effort, un entablement en vue de la » mer. Leur tête ploie sous le faix, leur cou est tendu, » leur poitrine gonflée; leurs muscles contractés se » dessinent violemment; c'est bien là l'image des tra- » vaux forcés, l'image d'une nature rebelle domptée » par la fatigue. »

Ainsi commence l'auteur, et déjà, à ce rapprochement poétique, à cette langue colorée et pittoresque, vous sentez que vous avez affaire à un écrivain. Continuez, et vous allez voir apparaître le moraliste, le penseur, l'homme de la science, qui ne se paie pas de mots et ne veut asseoir ses observations, baser ses conclusions que sur des faits précis et exacts.

La première partie du travail est consacrée à la statistique, — non pas une statistique muette et aride, mais une statistique vivante et raisonnée.

Le bagne de Toulon, qui n'est plus maintenu qu'à titre de dépôt, depuis que le système de la déportation a été introduit dans notre régime pénal par la loi de 1854, renferme une population de 3,000 à 3,500 individus. Quel est, sur ce chiffre, le contingent que donne chaque ordre de crimes, chaque département, chaque âge, chaque profession? L'auteur va vous le dire, et à côté du fait il va vous indiquer le motif et l'enseignement.

La cupidité, la paresse, les appétits sensuels, telles sont les sources principales des crimes représentés au bagne de Toulon. Il faut aussi y ajouter l'ignorance. La statistique — d'accord ici avec la philosophie — nous fournit à cet égard des chiffres éloquents. Sur 3,540 condamnés, 1,679 ne savent ni lire ni écrire; 1,311 lisent ou écrivent imparfaitement; 427 lisent et écrivent parfaitement; 123, seulement, ont reçu une instruction supérieure.

La morale et l'économie sociales sont moins favorisées. Les célibataires figurent à peine pour une moitié dans le total de la population du bagne: quant aux condamnés mariés, ceux qui n'ont pas d'enfants sont au nombre de 234 seulement, tandis que le nombre de ceux qui ont un enfant s'élève déjà à 279, et celui des condamnés qui en ont plusieurs à 737. — D'où l'on peut conclure avec l'auteur du mémoire « que si la vie de famille, comme on n'en saurait douter, moralise l'homme, le nombre des enfants, en augmentant les charges du ménage, suscitent de redoutables tentations auxquelles les lâches s'abandonnent »

L'influence de l'âge ressort également des chiffres que l'auteur fait passer sous nos yeux. Au-dessous de vingt ans, nous ne trouvons que 43 condamnés. De vingt à trente ans, le nombre est augmenté au-delà de toute proportion: il y en a 950, toujours sur un effectif de 3,540. De trente à quarante ans, la progression est encore ascendante, puisque nous trouvons dans ces limites d'âge 972 condamnés. Passé quarante ans, ce nombre décroît: de quarante à cinquante ans, nous revenons au chiffre de 950, que nous avait donné la jeunesse, et au-dessus de cinquante ans, nous ne trouvons plus que 625 condamnés.

Chacun de ces résultats est commenté, expliqué de la manière la plus logique et la plus rationnelle. Il en est de même de ceux que présente la classification des condamnés par profession. Pourquoi, par exemple, les bouviers, bergers et chevriers, les tailleurs et cordonniers, les domestiques enfin, occupent-ils dans la statistique du bagne une place relativement plus considérable que d'autres catégories sociales? — M. Bertrand de Saint-Germain vous en dit la raison. Pour ne parler que des domestiques, ce n'est pas seulement dans l'oisiveté de leur vie, dans l'occasion prochaine qui leur est offerte de mal faire, dans les tentations auxquelles ils sont exposés qu'il trouve la cause de leurs désordres, mais aussi dans l'état moral des familles au sein desquelles ils vivent. « Quand nous nous affranchissons, ajoute-t-il, si légèrement des lois de la morale, il n'est pas étonnant que des subalternes sans éducation imitent, dépassent notre exemple et nous en rendent les premières victimes. Il y aurait plus de bons domestiques s'il y avait moins de mauvais maîtres. »

Un autre tableau qui n'offre pas moins d'intérêt, c'est celui des condamnés classés par département. En tête de la liste figurent la Seine, le Rhône, le Bas-Rhin, la Corse, l'Ardèche, le Haut-Rhin, l'Aveyron; mais si l'on compare le chiffre des condamnés à celui de la population du département auquel ils appartiennent, l'ordre change, et ce sont la Corse, l'Ardèche et l'Aveyron qui prennent la tête. Il va sans dire que l'auteur vous donne les motifs de cette progression. Il vous explique très-bien encore comment il se fait que le département de la Seine compte au bagne 104 condamnés, lorsque celui de la Manche, dont la population n'est que trois fois et demie moins considérable, n'en compte que 4. « Cela, dit-il, nous montre une fois de plus que, si les hommes sont faits pour être rapprochés, ils ne sont pas faits pour être entassés, et que les grandes villes sont d'ordinaire un foyer de désordre. »

La seconde partie du mémoire nous introduit dans l'intérieur du bagne; nous assistons à cette terrible opération du *ferrement*.

Toute l'organisation réglementaire du bagne se déroule devant nous : le costume, le logement, la nourriture, les travaux, — divisés en *grande fatigue*, qui est le partage des plus coupables ou des indociles, et *petite fatigue* qui est le privilége des éprouvés; — enfin les punitions disciplinaires, qui consistent dans le renvoi de la salle des éprouvés, la perte d'un poste de faveur, la privation de vin, la remise à la double chaîne, le cachot, la bastonnade.

Quant aux crimes commis au bagne, ils sont jugés par les tribunaux maritimes, dans les formes expéditives des conseils de guerre.

Si une révolte vient à éclater, elle est combattue par les moyens les plus énergiques. C'est ainsi que, dans l'insurrection terrible de 1826, où deux adjudants et un sergent-major furent massacrés par les forçats, l'on se vit obligé de faire feu sur cette multitude ameutée et furieuse. Plus de soixante d'entre eux furent tués sur-le-champ; cinquante au moins tombèrent blessés au pied de la grille qu'ils menaçaient de forcer. L'ordre ne fut rétabli qu'à ce prix.

L'évasion, voilà l'idée fixe du forçat. Ce qu'il déplole

de ruses et d'inventions, d'audace, on pourrait presque dire de génie, pour arriver à ses fins, passe l'imagination. Découvert, il ne se décourage pas; il recommence. L'espérance de la liberté le soutient : aussi le suicide est-il presque inconnu au bagne. Et d'autre part, il faut voir avec quelle impatience le condamné dont le temps va expirer voit approcher l'heure de la délivrance ! Il en perd le sommeil et l'appétit : sous l'influence de cette excitation cérébrale, il en est qui sont devenus fous; on en a vu d'autres mourir d'apoplexie.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que cette pensée de l'évasion, d'une liberté plus ou moins prochaine, les absorbe au point de suspendre ou d'anéantir en eux leurs funestes penchants : ils continuent à s'y livrer comme en état de liberté. L'homicide rêve le crime, l'assassinat d'un gardien ou d'un camarade qu'il a pris en haine; les voleurs se forment en bandes ou opèrent isolément, suivant leur spécialité. Le faussaire fabrique, sur les demandes qui lui en sont faites, de fausses quittances et de fausses lettres de change.

Il n'est pas enfin jusqu'aux faux-monnayeurs qui ne trouvent moyen d'exercer au bagne leurs petits talents. Oui, l'on a fabriqué au bagne de la fausse monnaie. Le fait est invraisemblable, mais il est vrai.

Tous les mauvais instincts sont donc, comme le fait remarquer M. Bertrand de Saint-Germain, représentés dans ce séjour du vice, et malgré l'attention des surveillants et la sévérité de la discipline, les mœurs les plus abjectes viennent ajouter à la laideur du tableau.

Telle est, esquissée à grands traits, la physionomie morale du bagne, que viennent compléter des détails curieux sur les *Renards*, c'est-à-dire les espions et les dénonciateurs, ainsi que sur l'ignoble argot qui est la langue de ce monde à part.

La dernière partie du mémoire contient les conclusions de l'auteur, les réformes qu'il conseille d'apporter au régime moral et sanitaire des condamnés. C'est là un terrain sur lequel il me serait dangereux de le suivre. Mais ce que j'ai dit doit suffire, ce me semble, pour donner à mes lecteurs le désir de faire une connaissance complète avec l'intéressant travail de M. le docteur Bertrand de Saint-Germain.

La place me reste tout juste pour mentionner le résultat du procès mi-parti français, mi-parti brésilien, dont j'ai parlé ici, il y a quinze jours. M^me^ Adelinda Concha a triomphé de ses adversaires. Le tribunal a décidé que, bien qu'elle ne pût représenter un acte régulier constatant le mariage de ses père et mère, il suffisait « qu'une régularisation par un nouveau mariage eût pu avoir lieu pour que la faveur due à la légitimité la fît présumer. »

A huitaine, la poularde de Caux et la truffe de l'avenir.

PETIT-JEAN.

L'HOTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS.

Derrière l'Opéra est un monument qui ne date pas de plus d'une douzaine d'années et qui porte sur son fronton :

HOTEL

DES COMMISSAIRES-PRISEURS.

Le principal ornement de ce monument consiste en affiches bleues, vertes, jaunes, rouges qui tapissent les murs du rez-de-chaussée.

A VENDRE

telle est l'annonce en gros caractères qui frappe l'œil en cinquante endroits différents. Tout est à vendre en cet endroit : meubles, bijoux, tableaux, vins, liqueurs, médailles, sculptures, animaux. Trois grandes portes ont été percées dans la façade de l'hôtel des commissaires-priseurs, pour donner passage à d'immenses voitures de déménagement, qui apportent et emportent sans cesse des masses énormes de marchandises, emballées et déballées par une brigade de garçons en casquette aux armes des commissaires-priseurs.

Une population particulière tourbillonne autour de l'hôtel, qu'un étranger pourrait croire appartenir à l'Opéra et faire queue dès huit heures du matin pour l'ouverture du théâtre, car une véritable queue se forme, de petits revendeurs, de marchandes à la toilette, d'Auvergnats, de Juifs, de fripiers, d'étalagistes de toute sorte qui vont acquitter leurs droits au bureau pour les marchandises achetées la veille, qu'ils n'ont pu emporter immédiatement.

Le mouvement commence donc autour de l'hôtel vers huit heures du matin, pour ne finir quelquefois qu'à dix heures du soir. Jusqu'à midi les acheteurs acquittent les enchères de la veille, en même temps que s'opère l'enlèvement des gros objets, pendant que d'autres objets non moins considérables arrivent qui prennent la place de ceux vendus. Ce mouvement peut se résumer dans les mots emballement et déballement, déballement et emballement. On vend et on achète, on achète et on vend. Il est même certains acheteurs qui ayant acheté pour revendre ne prennent pas livraison, et se contentent d'écouler leurs achats de la veille, dont la mutation consiste à faire descendre dans les salles de vente du rez-de-chaussée ce qui s'adjugeait au premier étage, pour racheter peut-être encore les objets que le feu des enchères ne soutiendrait pas.

De huit heures à midi, l'hôtel offre l'aspect d'un marché qu'on installe; mais le bruit se passe plutôt à l'extérieur qu'à l'intérieur, dans les cours, sous les portes. Les objets inanimés y prennent une voix comme les objets animés. Un vieux bahut vermoulu qu'un marchand a trouvé au fond de la Bretagne, qui a voyagé moitié en diligence, moitié en chemin de fer, qui a attendu inutilement un acheteur dans les magasins du boulevard Bourdon, qui est grimpé au premier étage de l'hôtel pour descendre le lendemain dans les caves, qui en est tiré pour suivre un nouveau maître, trouve dans ses vieux flancs une voix plaintive pour exprimer son étonnement de pareils voyages, d'être secoué de la sorte, de subir le dénigrement plutôt que l'enthousiasme d'une foule qui affecte de le déprécier afin de le posséder à meilleur compte.

Sans tomber dans le système des écrivains, qui prêtent généreusement leurs sensations à la girouette comme à l'arbre, au ruisseau comme à la brise, n'est-il pas permis de reconnaître un cri de douleur dans le déchirement de ces vieux ais pourris qui ne demandaient qu'à finir en paix au fond d'une chaumière? Mais ces gémissements sont perdus au milieu des aboiements des chiens qu'on amène pour vendre, des grincements des tonneaux descendus des haquets, du bruit sec des faïences qu'on sort des longues voitures de déménagement, du cri des poules de la Cochinchine, étonnées de se trouver dans une basse-cour pleine de tableaux et de meubles, de cinquante conversations échangées entre les nouveaux acquéreurs et les garçons, des plaintes des réclamants dont on ne retrouve pas les objets trop bien emmagasinés, des exclamations d'un amateur qui obtient un rendez-vous avec l'objet tant cherché, des murmures d'un spéculateur qui découvre une fissure imperceptible dans une pièce rare qu'il a payée hors de prix; des *hu* des conducteurs de voitures trop chargées, cinglant de bruyants coups de fouet leurs chevaux, pour leur faire donner un dernier coup de collier avant d'entrer à l'hôtel.

Tel est le mouvement causé par la foule de marchands qui ne sacrifient pas par le costume aux lois de l'étiquette. On y voit plus de casquettes que de chapeaux, et presque autant de blouses que de vieux paletots, la *curiosité* ayant proscrit les habits noirs de ses magasins, où le moindre dérangement met en émeute des bataillons de poussière.

L'hôtel se repose à peine quelques minutes de midi à une heure, pour se préparer aux expositions et aux ventes, où vont se précipiter de nombreux clients. En un clin d'œil la foule a changé d'aspect, comme l'hôtel a changé de porte. Le mouvement s'est porté vers la rue Drouot, sur une des façades latérales du bâtiment. Alors commencent les exhibitions d'objets d'art; c'est là que vont s'exercer les yeux les plus pénétrants de l'Europe. L'intelligence de l'énorme public qui va et vient, entre et sort, arrive à pied et en voiture, entasse dans des magasins ou dans des hôtels les achats de la journée, cette intelligence gît dans l'œil. Une faiblesse de regard, un vice dans la vue, sont des fautes comme dans un duel à l'épée et peuvent entraîner la ruine. Les expositions de deux ou trois mille objets chaque jour demandent une force et une volonté de regard semblable à celle du sauvage étudiant sur le gazon la piste d'un ennemi. Le principal théâtre des mille comédies qui se jouent dans les salles des objets exposés, est au premier étage de l'hôtel, qui ne contient pas moins de sept salles différentes, réservées presque entièrement à l'adjudication des objets d'art.

Pendant que pullule au rez-de-chaussée, qu'on a appelé du nom significatif de *Mazas*, une foule en blouse qui s'échauffe à mettre des adjudications sur les meubles, étoffes, fonds de magasin, objets vendus par suite de saisie ou de faillite, le large escalier qui conduit au premier étage est l'endroit où se coudoient les amateurs riches et les amateurs pauvres, les gros bonnets de la curiosité et les petits marchands, les banquiers et les princes, les étrangers et les indigènes, les artistes et les bourgeois, les coulissiers et les lorettes, les avides et les curieux, les flâneurs et les badauds, toute une population de mille personnes qui se connaissent au moins de vue, sont en hostilité à chaque enchère et n'en sont pas moins reliées par la franc-maçonnerie du bric-à-brac.

A *l'hôtel* ne sont reconnus ni rang, ni condition ; le prince millionnaire qui hésite à donner une enchère ne vaut pas le marchand glorieux qui par vanité lance un chiffre exagéré. Tous les rangs sont confondus ; le dernier des brocanteurs, assis à côté d'un marquis italien, prend une prise dans la tabatière d'un baron juif-allemand qui veut assister lui-même à la vente d'une collection importante. Tel homme d'État, qui était hier au banc des ministres, se sent petit à côté de cet homme modeste, aux habits râpés, qui connaît la valeur de toutes les gravures exposées et sait lire un monogramme à peine indiqué. Cet illustre médecin regrette le temps qu'il a consacré à la pathologie et voudrait avoir la centième partie des connaissances de ce pauvre diable sans chapeau qui, depuis trente ans, marque les prix sur les marges d'un catalogue et suit les ventes sans jamais acheter. Là se trouvent en contact et égaux l'homme riche qui quelquefois mange sa fortune en folles acquisitions d'objet d'art, et l'Auvergnat qui avec dix francs en poche achètera avant dix ans le château de ce même homme riche. Les existences brisées y cherchent par l'activité du regard une consolation au brisement de leur cœur. Un chanteur, illustre jadis, oublie sa voix perdue et les applaudissements de la foule pour les sensations du marteau d'ivoire retombant d'un coup sec sur le tapis vert du bureau du commissaire-priseur. Un maniaque y cherche certains objets qu'il ne rencontre jamais. Un artiste sans imagination croit s'en créer une en achetant des tombereaux de gravures dans lesquelles il prend certains groupes et certains personnages, certains arbres et certains ciels, convaincu que ces juxta-positions lui constituent une individualité hors ligne. Celui-ci ne vient que pour des tabatières, celui-là pour des couteaux de toute forme. Les uns tiennent pour la Chine et méprisent les collectionneurs de faïence. Un amateur d'armures et d'épées pourfendrait volontiers le galant suranné, en extase devant les beautés provoquantes du dix-huitième siècle. Ce ne sont que discussions, appréciations, inductions à propos de peinture, de sculpture et de céramique. Tout y est matière à rivalité. Les amateurs se détestent entre eux, les marchands jalousent les marchands, les experts luttent contre les commissaires-priseurs, et il n'y a pas jusqu'aux garçons de l'hôtel qui ne soient en hostilité avec les crieurs. Mais un même but rapproche tout le monde : *acheter*.

L'hôtel est une Bourse d'objets d'art où chaque objet coté trouvant son acheteur et son vendeur, amène des courants fiévreux qu'il faut avoir ressentis pour s'en rendre compte. Si un esprit faible se sent mal à l'aise dans un hôpital de fous, qu'il n'entre pas à l'hôtel des commissaires-priseurs, car dès le pas de la porte, à peine aura-t-il posé son pied sur la première marche de l'escalier, qu'il se sentira comme soudé aux marches et qu'il voudra y revenir demain, après-demain, à toute heure, dût-il négliger les intérêts les plus précieux.

Il en est de l'hôtel comme du mouvement intérieur de la Bourse pour l'homme qui n'a pas encore spéculé; c'est un langage dont il faut avoir la clé, et l'étude en est certainement plus longue que celle du va-et-vient de la rente. L'être qui met pour la première fois une enchère est semblable à celui qui voudrait descendre un rocher à pic sans cordes, sans crampons et sans la précision de ces hardis montagnards qui chassent le chamois sur les montagnes. La ruse, l'adresse et la justesse de l'œil sont indispensables aux rares gens qui font fortune à l'hôtel, où il faut le sang-froid de la rou-

Expédition du Mexique. — Ancienne église de San Christo servant de logement aux officiers de la 1re batterie du régiment d'artillerie montée de la garde et campement des artilleurs de cette batterie.

lette, car c'est un jeu et une maladie, un jeu dangereux et une maladie chronique dont on ne guérit pas.

Les êtres qui avaient dans le sang les passions de leurs pères pour la roulette et la loterie, devaient nécessairement avec une époque plus positive, arriver à des jeux plus positifs : la Bourse et le bric-à-brac. Beaucoup s'y sont ruinés, qui, sans s'en douter, couvaient des vices héréditaires. L'hôtel des commissaires-priseurs offre plus d'un drame, plus d'une comédie qui n'ont pas encore été essayés. De longues études étaient nécessaires pour étudier les rouages compliqués qui mettent en jeu une des passions les plus actives, celle de la *possession*. Je les tente, aujourd'hui, me rendant compte de la difficulté qu'offre un pareil sujet pour le recouvrir d'intérêt. Arrivé dans un pays nouveau, si je n'en rapporte pas les types curieux que le public est en droit d'attendre, on me saura peut-être gré d'avoir indiqué

Expédition du Mexique. — La corvée des vivres pour le ravitaillement des troupes du corps expéditionnaire en garnison à Véra-Cruz et aux environs. (Croquis de M. Brunet, officier d'artillerie.)

un endroit fertile en drames et en comédies, où il n'y a qu'à se baisser pour récolter, et dont le théâtre est si fréquenté, que les marches de l'escalier d'un bâtiment bâti depuis onze ans sont déjà usées.

Qu'on me cite un temple desservi aujourd'hui par de si nombreux fidèles!

LE COMMISSAIRE-PRISEUR

I

On reconnait que le commissaire-priseur appartient à la classe des officiers ministériels par son absence de moustaches, la coupe de ses favoris et le vêtement noir traditionnel. A son allure dans la rue, cet homme possède *une charge*; mais cette charge lui donne un droit à un sceptre qu'ont dû ambitionner plus d'une fois avoués et notaires.

Le marteau d'ivoire à manche d'ébène qui ouvre l'enchère, la presse, la ralentit, la force et l'impose, est un précieux talisman que les auteurs dramatiques ont eu tort de négliger jusqu'ici, comme pivot d'une féerie bourgeoise.

Sans marteau, le commissaire-priseur redevient un simple mortel; à peine l'a-t-il fait frétiller dans ses doigts que sa physionomie se transfigure.

Debout sur sa tribune, le commissaire-priseur rappelle le président des anciennes assemblées délibérantes, et souvent, assis au pied de cette tribune, M. Thiers, habitué fidèle de l'hôtel Drouot, oubliant la vente, a dû penser aux brillantes joutes parlementaires d'avant 1848.

Vraiment j'éprouve un certain respect pour cet autocrate dont le marteau décide si tel objet sera coté un franc ou mille francs, s'il appartiendra à moi ou à mon voisin, s'il retombera dans les griffes d'un *panailleux* ou du prince Soltykoff, si la France ou l'Angleterre en jouira.

(J'ouvre une parenthèse pour bien faire comprendre le sens du mot *panailleux*, oublié par mon savant ami, Lorédan Larchey, dans son dictionnaire des *Excentricités de la langue française*. *Panailleux* vient de *pana*, qui, du glossaire du quartier Bréda, est entré dans l'argot du bric-à-brac. *Vieux pana* se dit d'un homme avare, laid et âgé, qui se laisse difficilement ruiner par les lorettes. Les *panas* s'emploient dans le Dictionnaire de la curiosité comme exemple de tessons, de loques, de débris de toute sorte, et ceux qui les vendent sont dits *panailleux*).

Les esprits lettrés se rappellent les fameuses courbes du bâton du caporal Trim, et il n'est personne qui ne se soit intéressé aux évolutions cabalistiques de la fée qui, jadis, tous les soirs, aux Funambules, décidait de la réussite des amours d'Arlequin et de Colombine.

Grâce à son petit marteau, le commissaire-priseur jouit de privilèges presque aussi étendus.

Le marteau a fait la ruine de beaucoup d'amateurs, la fortune de quelques autres.

Ce rêveur, qui croyait avoir dans son cabinet des toiles de premier ordre, a été tiré de ses rêves par le *toc* sourd du marteau, adjugeant à une moyenne de vingt-cinq francs tous les tableaux d'une galerie dont le possesseur demandait des millions.

Suspendu dans l'air, le marteau a certainement développé plus d'une hypertrophie du cœur chez les natures trop impressionnables.

Le petit marteau est plein de caprices suivant la main qui le guide. Je frémis en le voyant dirigé par Mᵉ Pillet, qui fait passer tous ses nerfs dans la vente et qui agite si frénétiquement son sceptre qu'on pourrait l'appeler le marteau de Damoclès.

Le public est tranquille quand Mᵉ Delbergue-Cormont s'en sert. La vente se fait plus calme, *bourgeoisement*, suivant un mot de marchand. Ce sont des enchères à la papa. Tout s'y passe à la douce. Il y a dans les évolutions du marteau de Mᵉ Delbergue quelque chose du positivisme anglais. Jamais il ne procède par saccades ni surprise. C'est un marteau de commissaire-priseur rationaliste.

Le marteau de Mᵉ Rousseau a les inquiétudes et les soucis de l'école moderne. Il hésite avant de frapper le coup décisif qui permettra au paysagiste d'aller planter son parapluie sous les vieux chênes de Fontainebleau.

Le marteau de Mᵉ Escribe a décidé du sort de grandes victoires au Tattersall: c'est un marteau pour les chevaux. Sa suprême importance est constatée aux Champs-Élysées par l'aristocratie du turf et du sport.

L'hôtel des Ventes, nº 1. — *Le Commissaire-Priseur*. (Dessin de Daumier.)

Tels sont les glorieux bâtons de commandement des généraux du bataillon des quatre-vingts commissaires-priseurs; les autres, moins connus, sortent plus rarement de la giberne, ayant peu d'occasions de combattre.

CHAMPFLEURY.

(*La suite au prochain numéro.*)

THÉÂTRES

GAITÉ : *Philidor*, pièce en quatre actes et un prologue, par M. Joseph Bouchardy. — THÉATRE DU BOULEVARD DU TEMPLE : *Léonard*, drame en cinq actes et en sept tableaux, par MM. Edouard Brisebarre et Eugène Nus. — PALAIS-ROYAL : *Les Trente-sept sous de M. Montaudoin*, comédie en un acte, par MM. Labiche et Édouard Martin. — FOLIES-DRAMATIQUES. — THÉATRE DÉJAZET. — M. Darthenay.

Le *Philidor* de M. Bouchardy n'est pas le Philidor de l'histoire, l'agréable musicien qui excellait au jeu d'échecs; c'est un personnage de fantaisie, un petit menuisier de village, à qui un vieil avare lègue une fortune considérable par un testament, où éclate, dans toute son exagération, l'imagination tourmentée de l'auteur du *Sonneur de Saint-Paul*. Il y est dit qu'André Guérin (c'est le nom du menuisier) trouvera cent mille francs en billets de banque cousus dans une veste, cent autre mille francs dans la boiserie d'une chambre d'auberge à Rennes, quarante mille au moulin du Martroi, et à peu près autant à la ferme des Etangs C'est la rentrée de ces divers fonds qui fait le sujet du drame. Un coquin, mis sur la trace de ces précieuses indications, s'empare des premiers cent mille francs, en décousant la veste, ce qui lui constitue la première manche (eh !); mais il n'arrive pas aussi facilement à soustraire le solde de l'héritage; il ignore la rue et le numéro de l'auberge de Rennes. Ceux qui sont rompus aux coutumes du théâtre comprendront facilement qu'André Guérin aille se loger précisément dans cette auberge, et qu'il vive côte à côte avec son trésor sans s'en douter. De menuisier qu'il était, il est devenu comédien, c'est-à-dire cabotin; il joue les traîtres de mélodrame, ces arsenaux qui marchent; chaque soir, pour les appointements les plus modiques, il égorge père et mère, incendie les châteaux, pille les monastères, persécute l'innocence, et finit invariablement par porter sa tête coupable sur l'échafaud, entre onze heures et minuit.

C'est au milieu de ces exercices variés que le hasard fait découvrir à Philidor la cachette aux billets de banque; mais le traître veille, et lui persuade que ces billets sont faux. Philidor, désappointé, va pour les jeter au feu, lorsqu'un autre hasard l'en empêche. Bref, après des alternatives que le public a trouvées trop répétées, il finit par demeurer propriétaire de ce reste de fortune, et il en profite pour assurer le bonheur de tous ceux qui l'ont aimé.

Dans ce drame, comme dans tous les drames de M. Joseph Bouchardy, il y a un acte fort pittoresque; c'est celui qui se passe dans la loge enfumée de Philidor. — M. Paulin Ménier, qui y change sept ou huit fois de costumes, s'y est montré très-original, très-habile et très-archaïque.

Le premier de l'an et le jour des Rois aidant, je me suis laissé déborder par les nouveautés. Il a fallu, pour rattraper le temps perdu, courir le même soir dans deux théâtres, passer du grave au doux, de *Léonard* aux *Trente-sept sous de M. Montaudoin*, mettre un instant les pieds aux Folies-Dramatiques, et prêter l'oreille aux derniers éclats de rire du théâtre Déjazet. Si ma mémoire est un peu confuse, le lecteur voudra bien m'excuser; si je sabre les analyses, les auteurs voudront bien me pardonner; si j'écourte les éloges, les comédiens voudront bien s'en consoler.

Léonard est un de ces drames tristes et sombres, comme M. Brisebarre en a déjà offert le modèle dans la *Route de Brest* et dans l'*Ile Saint-Louis*. L'idée exploitée est la paraphrase du fameux distique de Boileau, auquel sont venus s'inspirer tour à tour M. Victor Hugo et M. Brisebarre :

> L'honneur est comme une île escarpée et sans bords :
> On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors

En effet, *Léonard* (qu'il ne faut pas confondre avec le perruquier de Marie-Antoinette) est proche parent de Jean Valjean. Comme lui, il éprouve des difficultés inouïes à rentrer dans la société, après une première faute. Il a passé deux ans à la prison de Melun, et cet antécédent ne lui sert que médiocrement à trouver un emploi. On le repousse en tous lieux, chez les banquiers, chez les marchands, et même chez... les égoutiers. Cela est d'autant plus fâcheux que Léonard porte un cœur sensible, et qu'il aime éperdûment une jeune fille à qui son absence de position sociale l'empêche de s'unir. Ce mariage est retardé de cinq actes et sept tableaux, mais il a lieu au dénoûment, lorsque la réhabilitation de Léonard est enfin prononcée. —Les qualités énergiques, et même quelque peu brutales, de MM. Edeuard Brisebarre et Eugène Nus, se retrouvent dans ce drame populaire, qui ne peut manquer d'avoir de l'action sur le public des anciens et des nouveaux boulevards. Il est joué sans éclat, voilà le malheur; les comédiens sont-ils donc si rares à Paris?.. ..

Un des meilleurs est réfugié au Palais-Royal, vous le savez; c'est M. Geoffroy, qui vient d'ajouter à son nouveau répertoire une création des plus franchement divertissantes. Trente-sept sous disparaissent chaque jour régulièrement, depuis vingt ans, du porte-monnaie de M. Montaudoin, qui se creuse la tête à chercher son voleur; il s'occupe de marier sa fille, lorsque tout à coup, au moment de la signature du contrat, un de ses amis, bien connu par son avarice, s'avise de constituer à la future une donation de 13,505 francs. L'étonnement de Montaudoin est au comble et se double bientôt d'un soupçon jaloux. L'écheveau d'un imbroglio insensé se dévide entre les mains des cinq ou six personnages de cette scène; le notaire et les témoins sont à chaque instant renvoyés et rappelés, jusqu'à ce que le mot de l'énigme soit découvert. Il n'y a de coupable en tout ceci que Mme Montaudoin, à qui doit être attribué le vol quotidien des trente-sept sous, résultat d'une prévoyance exagérée et méticuleuse, puisée d'ailleurs aux sources du plus pur sentiment maternel. C'est Mme Montaudoin qui avait remis les 13,505 francs, fruit de ses rapines, au susdit ami, afin qu'il en avantageât sa fille. N'est-ce pas que l'idée est drôle? Les développements en sont plus comiques encore, et l'action ne languit pas une minute; il y a-t-il cinthe y aide puissamment Geoffroy. *Les Trente-sept sous de M. Montaudoin* compteront parmi les nombreux succès de MM. Eugène Labiche et Édouard Martin.

Les Folies-Dramatiques n'ont pas tout à fait quitté le boulevard : elles ont trouvé un asile dans cette partie de la rue de Bondy qui est située entre le Château d'Eau et l'Ambigu. Les artistes y sont presque tous les mêmes, et le genre des pièces ne paraît point devoir y être changé, à en juger par les *Fables de La Fontaine*, qui ont inauguré la nouvelle salle. Des costumes et des décors, de la danse et du chant.

Il en est ainsi au Théâtre Déjazet, excepté lorsqu'on y joue quelque petit vaudeville spirituel, comme *Pris au piége*, de MM. Henry de Kock et Victor Koning.

Est-ce tout? Pas encore. Je veux, à travers ce bruit de couplets et ce miroitement de pièces de toutes les couleurs, glisser un mot de regret et de souvenir pour un brave écrivain, qui, lui aussi, avait mis sa vie littéraire dans les choses du théâtre, pour ce pauvre Darthenay, trépassé il y a quelques jours, paisiblement, modestement, ainsi qu'il avait vécu. C'était bien la peine d'avoir touché à tous les journaux grands et petits, depuis le *Constitutionnel* jusqu'à l'*Entr'acte*, d'avoir été pendant une trentaine d'années le type du feuilletonniste consciencieux, érudit et bienveillant, d'avoir été le conseiller honnête de tout un monde d'acteurs, d'auteurs et de directeurs, pour s'en aller sans plus de fracas qu'un facteur de la poste, un matin de décembre, par une pluie battante! Un amer enseignement est caché sous cette mort piteuse. Darthenay avait la plume trop bonne, l'esprit trop enclin à l'indulgence; sa critique ne rendait pas des arrêts, mais des services, on le savait et on y comptait; à peine lui en témoignait-on, — quand on le rencontrait seulement, — une banale reconnaissance. Cet effacement, auquel il consentait trop volontiers et dont on a abusé quelquefois, fut le tort de toute sa vie. J'ai vu Darthenay assister à mainte première représentation dans un corridor, l'œil au carreau d'une loge dont il avait été dépossédé par un ami ou par des collaborateurs de son journal. On ne se gênait pas avec lui, parce qu'il était bon; ou le rétribuait faiblement parce qu'il était bon. La profession littéraire exige plus d'orgueil, j'entends ce juste orgueil qui naît du respect de l'art et non du sentiment personnel.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : — Reprise de *Lucrezia Borgia*, opéra en trois actes de Donizetti. — Nouvelles.

Il faut du temps pour se remettre des émotions du jour de l'an; les directeurs de théâtre, gens toujours affairés, en perdent littéralement la tête; la semaine qui suit est employée à la retrouver. Et voilà pourquoi, depuis huit jours, tous les efforts du monde musical n'ont abouti qu'à la reprise de *Lucrezzia Borgia*.

Le régal n'est pas très-grand; et nous n'insisterons pas beaucoup sur les charmes très-discutables de cette réédition. *Lucrezzia Borgia*, dans la vie de Donizetti, a sa place entre l'*Elisire d'Amore* et *Lucia di Lammermoor*. Les forces du compositeur étaient épuisées par la production de son plus gai opéra, et il devait économiser ce qui lui restait d'imagination pour cette *Lucie* tant gratifiée d'immortels chants d'amour. Si on a lu Victor Hugo, — et on l'a lu, — si on ressent vivement les passions qui s'agitent dans *Lucrèce Borgia*, on jugera saiuement de l'infériorité du musicien qui, pour rendre des situations d'une force dramatique exceptionnelle, n'a souvent trouvé que des lieux communs, des banalités à faire la joie de cette tourbe de compositeurs médiocres dont l'Italie est infestée depuis les derniers chants de Rossini.

La soirée n'a été bonne que pour M. Naudin, dont la faveur grandit tous les jours, ou plutôt tous les soirs. M. Naudin a dit avec tant de chaleur et de conviction la cavatine du troisième acte qu'on la lui a fait répéter. Mlle Trebelli, qui jouissait de quelqu'estime à la salle Ventadour, a fait aussi, l'autre soir, un pas en avant, par la manière dont elle a rendu le rôle d'Orsini.

— Nous allons maintenant donner les nouvelles musicales dont, depuis quelques jours, nous remplissons nos tiroirs. Pardon, si nous escomptons ainsi des émotions à venir; mais l'usage de raconter ce qui va se passer au théâtre est des plus consacrés, depuis la porte de Séraphin jusqu'au sommaire des plus puissants feuilletons.

Et d'abord commençons par l'Opéra, qui est un seigneur à qui l'on doit force honneurs. Les études de la *Muette* y ont été reprises avec beaucoup d'activité; cette *Muette*, dont la représentation, malgré le vœu du public, est remise en question depuis bientôt un an, a dû être chantée d'abord par Michot; puis le rôle de Masaniello a été donné à Mario (dont on connaît la lamentable histoire). Quelque temps après la mésaventure du ténor italien, Michot a repris possession de son rôle, mais pour le céder enfin à Gueymard, qui, malgré beaucoup de bonnes raisons capables de l'en éloigner, doit définitivement le chanter. C'est Dulaurens qui fera Léopold, Cazaux Pietro, Mme Vandenheuvel-Duprez la Princesse, et Mlle Marie Vernon Fenella (à la place de la pauvre Emma Livry, heureusement aujourd'hui en pleine convalescence).— On dit merveille des décors, qui ont été, non sans besoin, entièrement renouvelés. Les toiles primitives avaient été très vantées; M. Ciceri les avait peintes d'après des croquis rapportés de Naples même; mais les nombreuses représentations de la *Muette*, autant que la poussière du magasin, en avaient singulièrement faussé les couleurs; les arbres bleuissaient, tandis que les ciels verdissaient.

L'Opéra nous réserve encore d'autres surprises Ainsi on ne tardera pas à y mettre au jour une partition en deux actes, dont la musique est de M. Victor Massé. Souhaitons un succès, les ouvrages de petit format étant la partie faible du répertoire. Et pourtant, il serait urgent de s'en approvisionner, car les jours de ballet on en est le plus souvent réduit à des fragments de *Lucie de Lammermoor*, ce qui n'est point une manière digne de traiter la musique de Donizetti.

A propos de ballet, il s'en élabore un de dimensions très-copieuses, et qui doit être donné dans le courant de février. Mme Taglioni en compose les pas, et M. Ernest Boulanger en écrit la musique.

— Dimanche 18, grande solennité dans la salle de peinture du boulevart des Italiens. On donnera *le Désert*, de M. Félicien David, précédé de l'ouverture composée par M. Meyerbeer pour l'Exposition universelle, d'une marche de M. Debillemont, et d'un fragment symphonique

de M. Bizet... Encore une fois, souhaitons la bienvenue à cette nouvelle institution lyrique; c'est un asile de plus ouvert à la musique, et qui pourra recueillir une masse de compositeurs condamnés à frapper toute leur vie à des portes qui ne s'ouvrent jamais.

— A l'Opéra-Comique, il est question d'un acte de M. Duprate; ce nouvel ouvrage de l'auteur des *Troyatelles* a pour titre provisoire : *la Déesse et le Berger*.

Au même théâtre on va voir rentrer Sainte-Foy, qui aura peut-être craint de s'enrhumer par un séjour plus prolongé au Théâtre-Lyrique du bord de l'eau. Il était temps, car Berthelier devant débuter le 1er février au Palais-Royal; l'Opéra-Comique a failli manquer de trial.

En revanche, il paraîtrait que Warot et Mlle Cico sont engagés à l'Opéra. Pour Warot, il y trouvera à chanter *le Comte Ory* et Raimbaut de *Robert le Diable*. Quant à Mlle Cico, je crains bien que sa voix un peu frêle et son talent plein de délicatesse ne s'effacent à l'Opéra autant qu'ils étaient faits pour briller à l'Opéra-Comique.

P. S. — (Mercredi minuit.) Nous sortons du Théâtre-Lyrique où s'est donnée la première représentation d'*Ondine*..... Livret inadmissible; musique tuée par le livret. A samedi les détails.

ALBERT DE LASALLE.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 61

COMPOSÉ PAR M. J. SEEBERGER

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 59.

Blancs.	Noirs.
1. CR pr. P	1. P pr. P (A) (B) (C)
2. D 6e R	2. P pr. D (1) (2)
3. CD 5e FD, double éch.	3. R 5e D (a)
4. CR pr. P, échec.	4. R 4e D ou 6e FD
5. F 4e R ou CD pr. PT, éch. et mat.	
(a)	
	3. R pr. C
4. C pr PR, mat.	
(1)	
	2. D 3e F
3. CD pr. C, éch. à la déc.	3. R 5e D
4. C 2e R, éch.	4. R 4e FD
5. D pr. C, mat.	
(2)	
	2. P 7e R
3. C 2e CD, éch. à la déc.	3. R 6e R (b)
4. CD 2e R pr. P et mat le coup suivant.	
(b)	
	3. R 3e D ou pr. C
4. D 5e D ou 5e FR, éch., etc.	
(A)	
	1. C 6e FR, échec.
2. P pr. C, échec.	2. R pr. PR (3)
3. CD 5e R	3 F ou C pr. C (meilleur)
4. C 2e CR, double échec.	4. R pr. P
5. C 4e TR, échec et mat.	
(3)	
	2. R pr. PF
3. D 5e TR, échec.	3. R 5e R (meilleur)
4. D 5e D, échec.	4. R pr. P
5. C 2e CR, mat.	
(B)	
	1. C pr. C échec.
2. F pr. C, éch.	2. R pr. P (meilleur).
3. C 5e D, double échec.	3. R pr. F
4. D 7e TR, éch. et mat le coup suivant.	
(C)	
	1 R pr. P
2. CR 5e D, double échec.	2. R 5e R
3. CD pr. P, échec à la déc.	3. C 6e D, éch. (meilleur)
4. F pr. C, échec.	4. R 4e R
5 D 6e FR, mat.	

Solutions justes : Cercle des Echecs d'Angers; Café de l'Opéra, à Nancy, Dr Ilevel.

Toutes les autres solutions adressées sont inexactes. Celles, entre autres, qui commencent par « C pr. PCD, échec à la découverte, » sont détruites par ce 3e coup des Noirs : F pr. C, échec.

Autres solutions justes du problème n° 58 : MM. Menendez; Vitto; E. Dubedout, à Montpellier; E. Frau.

Une faute d'impression s'est glissée dans la solution de ce problème; au 1er coup des Noirs dans la variante principale, il faut lire : C pr. F.

Problème 61. — Ajouter un Fou Noir à la case de la Tour du R des Blancs.

Nous recommandons, avec une insistance particulière, l'étude du magnifique problème n° 60, dont nous n'avons reçu jusqu'à présent qu'une seule solution juste; sa découverte récompensera amplement la persévérance de la recherche.

A l'occasion du renouvellement de l'année, nous nous permettrons de rappeler aux nombreux et fervents amateurs qui suivent notre série de problèmes, qu'il existe une publication spéciale, *la Nouvelle Régence* dont la collection est toute une encyclopédie des échecs. Cette publication qui est mensuelle et qui a été jugée par les feuilles les plus compétentes de l'étranger comme la meilleure Revue d'échecs qui ait jamais paru en France, entre dans sa quatrième année d'existence. Le prix de l'abonnement est de 20 fr. par an. Café de la Régence, rue Saint Honoré, 161.

[illegible]

VOICI L'EXPLICATION DU RÉBUS CONTENU DANS L'ALMANACH DU *Monde illustré*, POUR 1863

Montpellier, le 6 du courant.

Monsieur,

Veuillez m'inscrire encore pendant quatre-vingt-dix jours au nombre de vos lecteurs assidus.

Un abonné militaire.

REBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Sébastopol et Solferino valent bien un arc de triomphe à la barrière du Trône.

COURRIER DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE

ÉMAUX. — ORFÉVRERIE

M. LEROLLE. — LES FRÈRES FANNIÈRE

Voici l'art beau par excellence; celui que nous pourrions appeler *intellectuel*, parce qu'il ne s'applique que de bien loin aux nécessités de la vie. Il a pour inspirateurs et pour mobiles l'Amour, l'Admiration et l'Enthousiasme : notre offrande, notre hommage aux femmes, aux supérieurs et à Dieu. Il manifeste ce que nous sentons et comprenons de plus parfait dans le concours demandé à la Nature, à la Science, à l'Esprit, à l'Adresse, à l'Orgueil, pour remplir, selon nous, les conditions du beau absolu, pour ressembler de notre mieux aux formes éternelles, à la lumière infinie. Il est né quand l'homme arrivait à bien connaître sa vraie mission, sa royauté légitime; pour lui fournir sa preuve et lui permettre de remercier sa source. Nous le voyons, en effet, contemporain toujours des grandes époques de civilisation. L'Egypte l'a connu quand c'était l'heure historique de l'Egypte; quand, du ciel pur qui couvre cette contrée primordiale, descendait sur l'homme la révélation de la parenté des planètes et de la communion des mondes. Et comme il s'agissait de produire pour proclamer et demeurer, c'étaient aussi les matières les plus durables qui servaient : non le bois qui disparaît et les marbres qui s'écroulent, mais les métaux sacrés qui résistent, mais les pierres insensibles aux flammes et au marteau. Et de même que, tout de suite, il avait su choisir des éléments qu'on n'a point surpassés, de même cet art suprême a donné tout de suite sa vraie leçon et sa vraie langue. Ainsi l'Egypte, aïeule vénérée, nous a laissé parmi ses legs impérissables des bijoux que tous les jours Venise et Florence recopient. Ainsi le génie de Phidias, éclatant dans les pierres gravées antiques, vient-il encore à cette heure illuminer les recoins troubles où le pauvre ouvrier du Marais taboure péniblement ses camées à dix sous la pièce, parce que c'étaient là, en vérité, les seules merveilles missionnaires par nature et par origine; modèles qu'on emporte et qu'on transporte où leur valeur est attendue: tandis que les palais et les temples, Babylones et Parthénons, tombent et meurent aux lieux qui les ont vus s'élever. Le bouclier d'Achille, qu'Homère nous raconte *incrusté en or de couleur*, a fait ainsi le chemin qu'il fallait pour rencontrer et inspirer le grand Vechte. Le repoussé d'or et d'argent, les filigranes, les nielles, étaient, comme la sculpture, venus au monde tout finis du temps de Périclès. Et ce que nous y avons changé ou ajouté n'y a pas plus fait qu'aux fleurs ou aux oiseaux!

Puis les foyers se déplacent. L'Italie envahissante absorbe l'Égypte et la Grèce. L'art conquis, asservi, déporté, devient esclave des goûts et des passions du vainqueur. Un peu d'éclat d'abord signale cette transmigration douloureuse, mais bientôt arrive la décadence. L'art voile ses pudeurs devant une civilisation en débauche, et le Bas-Empire ne lui arrache plus que des misères ou des ignominies. Les Barbares tombent dans ce milieu, comme la vengeance du beau qu'on outrageait; ils dévastent et ravissent à tort et à travers. Un choix fait plus tard dans leurs rapines servira pour fonder l'art allemand. Le Christianisme se lève et tout change. L'art désolé, honteux de lui, s'attache à cette poésie nouvelle, et s'en saisit, et l'embrasse. Il le suit à Byzance avec Constantin, et s'orientalise sous son aile. Il entre ainsi dans le Moyen Age, purgé, converti, sanctifié, mais sévère et comme mortifié en ses magnificences. Un moine du neuvième siècle, Tutilon, peintre, poëte, musicien et orfèvre, lui ouvre un sanctuaire et une chaire au monastère de Saint-Gall; et cette école, propagée de siècle en siècle, rayonne un jour sur Florence, jusqu'à y faire naître le sublime institut de Ghiberti l'orfèvre, génie auquel Raphaël doit sa science; de Mazzolino, frère de Ghiberti, dans les portes illustres du Baptistère; de Ghirlandajo, un orfèvre aussi, qui fut le maître du géant Michel-Ange; de Cellini enfin, l'aventurier légendaire, à qui l'on attribue parfois tout le mal et tout le bien de son temps. Ce temps fut appelé la Renaissance italienne. Une autre décadence la suivit, pendant laquelle Florence et Rome se perdirent dans l'exagération et l'impureté. L'Allemagne fut prise du même mal, dont le protestantisme la guérit, trop radicalement sans doute, en réformant les parures et déshabillant les églises.

Seule la France, initiée par l'Italie, mais se nourrissant d'elle-même, avait su garder noble et sans tache sa part de cette belle évolution. Son goût si natif et si spirituel sera toujours une sauvegarde. Ses orfèvres Théodore de Bry, Étienne de Laune, Ducerceau, François Briot, Michel Leblond, Daniel Mignot, Carteron, etc., dont certains furent aussi architectes comme Ghiberti, ont conservé et transmis ce dépôt tel qu'ils l'avaient reçu. La preuve, c'est que, malgré les tristesses et la gourme du Louis XIII, les emphases et les enflures du Louis XIV, les sensualités molles

du Louis XV, l'insignifiance honnête du Louis XVI, les grossièretés grasses du Directoire, les lances et les boucliers de l'Empire, les réminiscences séniles de la Restauration, l'art de l'orfèvre, en ces temps modernes, a reparu pur, jeune, ardent comme aux grandes époques : un peu plus rare, seulement, et mêlé à des contradictions qui sont, j'imagine, ou des débris ou des efforts.

Nous donnons aujourd'hui deux spécimens précieux de ces élans nouveaux vers la perfection. L'un est un guéridon en cuivre émaillé, et argenté, soutenant un vase, exécuté par M. Lerolle sur les dessins de M. Rossigneux. Cette belle œuvre est arrivée tard à l'exposition, et n'a pu trouver place tout de suite dans la riche collection de bronzes, de lustres, de statues envoyée par son auteur. Un de ces accidents ruineux, trop fréquents dans la cuisson des émaux, avait détruit le premier modèle, et il a fallu recommencer. M. Lerolle avait assez, heureusement, pour fixer l'attention et déterminer les suffrages, des deux statues désormais célèbres, en bronze vieil argent drapé de marbre onyx, qu'un million de passants ont admirées. Le guéridon que voici est, en son genre, une pièce tout aussi importante. Sa forme offre un plateau circulaire, supporté par un trépied grec. Le plateau a deux pieds environ de diamètre; telle est aussi la hauteur du vase posé sur son centre. L'ensemble mesure un mètre et demi. C'est, je crois, la plus vaste composition en émail que le travail français ait produite; elle rappelle un peu, sous ce rapport, les audaces incommensurables, incompréhensibles, du travail chinois. Le style est dans la couleur gréco-romaine que nous appelons *pompei* et dont la maison de Diomède, aux Champs-Élysées, renferme un compendium splendide. Le dessin est élevé, sobre, tranquille en sa forte opulence; les détails sont simples et charmants. Les masques en argent du vase, le cercle émaillé dans lequel le pied du vase vient s'asseoir, ne laissent absolument rien à désirer. L'émail champ-levé est beau, bien venu, bien cuit, sans bouillons ni bavures ; on dirait presque de la peinture à froid. C'est enfin une bonne, grande et valeureuse chose de notre pays, dont nous pouvons être fiers; et je ne suis pas surpris qu'un journal anglais en ait sollicité l'acquisition pour le musée de Kensington. Depuis quarante ans, au reste, la famille Lerolle nous a, de père en fils, habitués à de belles hardiesses; mais aucune, je crois, n'avait encore valu celle que voilà. Si jamais l'art industriel a son Louvre, ce charmant trépied en fera le milieu.

Exposition de Londres. — Guéridon en cuivre émaillé et argenté envoyé par M. Lerolle.

L'autre de nos dessins est une simple bonbonnière en or, sur émail grenat, exécutée pour l'Impératrice par les frères Fannière. Afin que notre louange n'ait rien de suspect à propos de ces hommes uniques, nous commencerons par citer quelques mots qui les concernent dans le rapport officiel que l'on vient d'imprimer. « En tête de nos artistes, nous devons placer MM. Fannière, sculpteurs à Paris, qui auront contribué de tous leurs efforts à faire que chez nous, comme chez les anciens, l'art soit appliqué aux objets de l'usage le plus journalier. » C'est là, comme on sait, que nous ne cessons de pousser notre fabrique et ses inspirateurs. Plus loin, énumérant et nommant les artistes français et étrangers auxquels l'orfèvrerie exposée devait ses meilleures choses, le rapport ajoute : « Nous croyons même pouvoir dire que l'école de MM. Fannière, comme pureté de lignes et de goût, autant qu'on peut comparer de minimes objets à de grandes œuvres, est d'un style artistique plus élevé que celle de leurs concurrents. »

Et, en vérité, cette bonbonnière des Fannière, tout *minime objet* qu'elle soit, a pour nous le prix d'un monument. C'est l'idéal du travail humain. Qu'importe la dimension, en effet? Est-ce que l'Horace, diamant des Didot, ne vaut pas les in-folio de M. Mame? Dans l'écrin vivant de la Nature, où nains et géants sont côte à côte allant au même but, le colibri est-il inférieur à l'autruche? Et le mérite, même, n'est-il pas plus grand quand l'exécution est plus difficile? Cellini faisait des boutons de chape qu'il aimait mieux que son Persée. Nous aurons bientôt à revenir, et plus longuement, sur la valeur dans l'art de ces faiseurs admirables, restés seuls avec deux ou trois encore peut-être, pour pratiquer et enseigner en France le métier royal et divin de la véritable orfèvrerie. Leur histoire est un exemple à la hauteur de leur talent. C'est tout dire.

La boîte dont nous donnons l'image est du style (puisqu'on veut que ce soit un style) Louis XVI ; goût assez terne, mais consacré pour ce genre d'ustensiles. Les ornements sont pris sur pièces ; c'est-à-dire que l'artiste a mis devant lui une plaque d'or, sur laquelle longtemps et lentement il a dessiné, tracé, sculpté et ciselé ces choses exquises, lesquelles, une fois terminées, ont été appliquées et rivées sur l'émail du fond. Une double boîte intérieure en or cache les artifices de l'ajustement. Le portrait si richement entouré, qui sert de motif au chef-d'œuvre, est une miniature très-bien faite par M. Pommeyrac, un de nos meilleurs peintres de l'espèce.

AUGUSTE LUCHET.

Exposition de Londres. — Bonbonnière en or, sur émail grenat, exécutée pour S. M. l'Impératrice par MM. Fannière frères.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 301. — 17 Janvier 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 25, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Ouverture de la session législative. — S. M. l'Empereur prononçant le discours de rentrée des Chambres, dans la salle des États, le 12 janvier 1863.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ DU RACHAT DES CAPTIFS. — RÉPONSE A DES CONTESTATIONS. — UNE ANECDOTE RELATIVE. — UNE DAME QUI ADORE LES OISEAUX. — TRANSFORMATION D'UN PIGEON TROP AIMÉ EN PERROQUET REBUTÉ. — L'AMOUR ET PSYCHÉ DE M. LORENZ FRŒLICH. — UN OPÉRA INÉDIT DE WEBER RETROUVÉ. — LAURE ET LORD. — LE FOYER DES FRANÇAIS ET LE JEU DES ÉCHECS. — HISTOIRE DU VÉRITABLE POIGNARD D'ANTONY. — COMMENT PARIS DÉCOUVRIT QUE MADEMOISELLE RACHEL ÉTAIT JOLIE.

~~~ Le *Figaro* a parlé, dans ses trois derniers numéros, de l'origine d'une certaine Société ou assurance mutuelle *pour le rachat des captifs*, qu'il serait question de mettre au théâtre, et trois Jules, qui sont :

MM. Jules { Monnaux, de Prémaray, Viard.

réclamaient la priorité, la paternité de « l'idée. »

Dans son avant-dernier : *Paris au jour le jour*, la plume spirituellement aventureuse de notre jeune confrère Aurélien Scholl demandait s'il n'y aurait pas un quatrième .. Jules, qui, il y a une dizaine d'années, c'est-à-dire avant tous les Jules susdits, aurait établi les bases d'une *Société du rachat des captifs* dans le Courrier de Paris de l'*Indépendance belge*.

L'affaire, au fond, n'avait guère d'importance, et on eût laissé aller les choses, sans un appel tout personnel de M. Jules Viard. Notre lettre à M. Aurélien Scholl a répondu à M. J. Viard dans le dernier numéro du *Figaro*, sur la question des dates, de l'antériorité. Mais il reste à produire l'article qui a précédé de dix mois celui de M J. Viard. Ce qui suit parut dans l'*Indépendance belge* du 6 janvier 1854 :

» Il vient de se former au sein de diverses classes de la société parisienne une association assez singulière. Son but est hautement philanthropique ; elle a pour titre : *Société du rachat des captifs*.

» — Qu'est ce à dire? sommes-nous encore au temps des corsaires barbaresques? — s'écriera-t-on, — les malfaisantes galères du Dey d'Alger et les péotes du Bey de Tunis errent-elles toujours, armées jusqu'aux dents, sur les flots bleus de la Méditerranée, pour y happer les chrétiens aventureux, et les mener dans cet affreux esclavage dont notre enfance lut de si larmoyants récits dans la *Morale en action*?

» Nullement, rassurez-vous! il n'y a plus d'autres dey d'Alger que M. Lautour-Mézeray, ex-homme aux camélias, et le bey de Tunis, lequel, assis sur les ruines de Carthage, occupe ses loisirs à regretter la fuite des quatorze femmes de son ex-ministre Ben-Ayet, et à délivrer, non pas précisément des esclaves, mais des brevets de *Nicham* de strass à rubans verts à tous les amis de M. Jules de Lesseps, son agent général à Paris (ici des anecdotes sur Ben-Ayet, après quoi on reprend :)

» Cette association charitable a été fondée à la fois dans trois ou quatre salons de la haute société parisienne, et au foyer des artistes de la Comédie-Française. Pour en apprécier le but sublime, il faut vous bien représenter ceci : que ces salons, et ce foyer, qui est un salon des plus recherchés, sont infestés d'une bande de gens supérieurement insupportables, et suprêmement ennuyeux, fâcheux. Ce sont les *corsaires barbaresques* en question !

» Ils fondent sur les gens, les bloquent dans un coin, les font prisonniers entre deux fauteuils, dans l'angle rentrant d'un piano, et là, en font férocement leur proie. Souvent, de crainte que vous leur échappiez par quelque effort désespéré, ils vous saisissent par un bouton d'habit, par le bout de votre cravate, ou bien vous confisquent votre canne ou votre chapeau, comme des otages qui répondent de leur prisonnier.

» Vous ayant ainsi capturé, enchaîné, ils se mettent à vous débiter mille sornettes, un tas de niaiseries, d'histoires cent fois rebattues : le temps qu'il fait, ce qu'ils ont mangé à leur dîner, les dents du petit et les aventures de Télémaque.

» Souvent le corsaire barbaresque n'est pas un de ces simples fâcheux auquel on ne se gêne pas trop d'échapper par un simple « pardon » en lui faisant lâcher ce qu'il vous a pris. C'est parfois quelque personnage auquel on doit des égards, et duquel il faut s'évader dans les formes. Je connus un général, deux députés, un conseiller d'État et trois sénateurs excessivement barbaresques. On n'ose pas s'enfuir de ceux-là en leur rompant net en visière, ou en se glissant à quatre pattes sous le piano dont ils vous ont endigué. Il faut un peu de résignation, à cause de leur rang, de leur âge, et se borner à lancer çà et là des soupirs navrants et des regards éperdus.

» Mais ce n'en était pas moins un état de choses intolérable, et je vous confie que je fus un des rebelles qui, un soir, se dit qu'il y avait lieu à aviser, ayant, dans la même soirée été capturé, ne lisez pas captivé, par un général, puis par un législateur, qui me firent avaler, l'un la bataille de Hohenlinden (j'en fus, hélas, le principal vaincu), et l'autre toute la législation du libre échange et du droit proportionnel comparé sur les cotons filés... Où se pendait-on, s'il vous plaît?

» J'en parlai à Léon Gozlan. Il se trouva que la veille le célèbre écrivain avait été bloqué chez un académicien dans des angles de vieilles comtesses, et avait dû se laisser saisir par un membre de l'Institut, section des sciences, qui lui avait raconté la table de Pythagore... Le lendemain la *Société pour le rachat des captifs* était fondée. Nous en étions *ex æquo* les grands maîtres, et nous en rédigions les philanthropiques statuts !

» Depuis ce jour, une centaine de sauveteurs sont répandus par le monde. Quiconque fait partie de cette noble et pieuse institution doit, dès qu'il est capturé par un corsaire barbaresque, faire un *signal de détresse*, par avance franc-maçonniquement convenu.

» Aussitôt... comme le devoir de tout membre de la *Société du rachat des captifs* consiste, lorsqu'il est dans un salon, à avoir de temps en temps l'œil sur tous les groupes, aussitôt, dis-je, fond sur lui un sauveteur en fonctions. Un prétexte est créé, une diversion est opérée, la captivité est troublée, le prisonnier respire... il s'évade !

» Quelquefois le corsaire barbaresque se cramponne au libérateur même, et le bloque à son tour; mais l'autre, ou un autre, s'en aperçoit... il sonne l'alarme générale, tous les membres accourent, et la malheureuse victime d'un sublime dévouement et d'un austère devoir est rendue à la liberté, ce bien précieux qu'il pas dû perdre! Connaissez-vous rien d'aussi chrétien ?

» Telle est cette charitable institution, cette œuvre pie. Nous ne saurions trop inviter nos frères en Jésus-Christ à l'imiter au dehors, et à ne pas limiter les succursales, les affiliations, pour en propager les bienfaits!

» Une liste de barbaresques se dresse en ce moment pour être distribuée à tous les membres, afin qu'ils soient bien édifiés sur nos ennemis, et qu'ils les flairent au loin. Le dernier recensement les portait à soixante-quatre dont seize femmes ; seize femmes dont six bas-bleus. Il suffit que cinq membres de cette sorte de Société d'assurances mutuelles proposent un nom à admettre dans la dangereuse espèce des corsaires barbaresques, pour qu'il soit immédiatement classé. Hier encore, sur de valables dénonciations, ont été signalés à la surveillance de nos Frères de la Merci un ancien ministre, une vieille poétesse, un auteur dramatique anglais, un diplomate italien, un archiviste, un employé de chemin de fer, un poëte polonais et un *Hyppolite* dont on a fait *hypocrite*.

» Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui avaient juré l'extermination des Algériens, des Tunisiens, des Marocains, revivent donc glorieusement en nous contre ces barbaresques nouveaux, dont les victimes devenaient tellement innombrables et désespérées, que le besoin de notre humaine création se faisait on ne peut plus sentir. Les dames sont admises, bien entendu. Elles ont une cotisation à payer, sans bourse délier toutefois : l'accolade. C'est pourquoi je demanderai la place de — caissier.

» Voilà donc en quoi consiste la *Société du rachat des captifs*, voilà son but et ses moyens. Nous espérons que nos lecteurs s'en feront les propagateurs à l'étranger, les barbaresques étant de tous les pays. »

Dans le numéro du 13 janvier suivant (1854), nous revenions sur l'affaire par l'anecdote suivante, dont nous abandonnerions l'idée, comme tout le reste, à celui des compétiteurs susnommés qui essayerait de porter la *Société du rachat des captifs* au théâtre :

« Je vous racontais l'autre dimanche l'histoire de la fondation de la déjà célèbre *Société du rachat des captifs*. Cette charitable association fait des progrès énormes, et la liste des corsaires barbaresques s'augmente de jour en jour! On y trouve les noms, les dénonciations les plus capables d'étonner. Deux ex-pairs de France sont classés parmi ces Barbaresques ; une vieille marquise de la rue Grenelle a été l'objet de quatre signalements le même jour! Mais un de nos membres les plus intelligents et les plus zélés a été l'autre soir la victime d'un austère et sublime devoir; voici l'affaire.

» Ce Frère de la Merci fait la cour à une fort jolie femme du monde financier. Le mari en a le vague soupçon. Notre co-sauveteur n'a pu encore pénétrer sous le toit où Rose, c'est son nom, respire, et il en est réduit à chercher activement toutes les occasions de la rencontrer dans le monde, pour causer, danser avec elle, et l'attendrir...

» Donc, l'autre soir, il a le bonheur de la trouver dans un salon somptueux du quartier de la Madeleine. Il parvient à s'installer dans un coin à côté d'elle, et le voilà en train de lui peindre tout ce qui se passe en lui, tâchant de pénétrer ce qui se passe en elle. Mais le mari l'a vu, et voici la ruse infernale qu'il imagine pour interrompre la conversation !

» Il lance un de ses parents, membre de la *Société du rachat des captifs*, dans la foule pour aviser les membres en permanence que le frère X*** est bloqué par un corsaire barbaresque féminin (sa femme!), de la plus dangereuse espèce...

» Aussitôt, trois ou quatre membres fondent sur le tête-à-tête, pour délivrer X***. Ce n'est pas sans peine qu'ils y réussissent, car la jolie Barbaresque semblait tenir là un captif résigné. Mais le devoir des membres avant tout! Une polka délivra la bien volontaire victime. Deux fois encore la manœuvre dut être renouvelée... sur les instigations du perfide mari ; et voilà que cette femme charmante est signalée à notre liste de corsaires algériens, tunisiens, marocains, impitoyables !

» Mais nous allons provoquer sa radiation. Il y a là un guet-apens conjugal qui doit être éventé. C'est le mari qu'il faut inscrire à la place de la femme ! Toujours est-il que ce soir-là notre frère infortuné passa quatre heures à ne rien comprendre à l'acharnement avec lequel ses meilleurs amis se précipitaient sur lui, à chaque reprise de conversation avec M^{me} R***. Il voulut, exaspéré qu'il devint, chercher querelle à l'un d'eux. Mais tout s'est expliqué, sans qu'il en devînt plus ardent pour la *Société du rachat des captifs*. Nous craignons une démission. »

Ceci reproduit, pour répondre par des preuves à l'invitation qui nous avait été faite de livrer nos dates d'antériorité, nous passerons au courant du jour, — en rappelant au besoin que l'idée de la philanthropique société dont il s'agit devait venir tout naturellement à l'auteur de « *la Charité à Paris*. » (Nouvelle édition, Dentu.)

~~~ Une dame du meilleur monde adore les oiseaux. Elle en possède d'une foule d'espèces, brillants et rares, dans l'annexe d'une petite serre de ville où le printemps se réfugie tout l'hiver, et qui semble, ornithologiquement parlant, un petit coin du Brésil sur notre brumeux continent. L'autre jour, après déjeuner, elle conduisit quelques personnes visiter ses petits hôtes, dont les plumes reproduisent toutes les vives couleurs et le chatoiement des pierres précieuses. Quelqu'un remarqua, dans un compartiment à part de l'immense volière, un simple pigeon blanc, endormi dans sa solitude. Pensant que l'oiseau justifiait la situation par quelque curieuse particularité, on demanda à la maîtresse du lieu le mot de ce mystère. Voici ce qu'elle raconta :

« — Ce pigeon est une rareté, non pas d'espèce, mais de longévité. Les soins que j'en prends depuis dix ans, sont la réparation de ma conduite d'enfant envers lui! J'ai eu des torts... je m'efforce de les faire oublier...

» — A ce pigeon? — dit quelqu'un.

» — Sans doute. Voici l'histoire; dans Berquin ce serait tout un drame! Ce pigeon était jadis dans une cage, à la campagne, en société de deux gallinacées ses pareils. Il y avait évidemment là deux messieurs et une demoiselle. Celui-ci est l'un des messieurs. Or, m'occupant beaucoup de mes bêtes, je ne tardai pas à remarquer que la demoiselle avait des préférences, des attentions toutes particulières pour ce pigeon-ci, au détriment de son rival. Cette pauvre bête, qui cherchait de loin en loin à obtenir de la demoiselle des explications sur de pareils dédains, loin d'être écoutée, se voyait aussitôt l'objet des fureurs des deux amants, qui s'élançaient dessus à coups de bec et de griffes, au point que ses plumes volaient de tous côtés... et que j'en avais le cœur attendri. Je voulus opérer une séparation ; la place manquait ailleurs ; on me le défendit. Voici alors de quoi je m'avisai.

» Je pris le rival préféré...

» — Celui-ci? — demanda une des auditrices.

» — Celui-là. M'occupant de dessin, j'avais sous la main des couleurs à l'aquarelle. Je barbouillai le pigeon blanc en beau vert, je lui fis une tête rouge et lui teignis le bout des ailes en jaune... Bref, je le déguisai en perroquet! Dès qu'il fut séché au soleil, je le remis dans la cage... au grand effroi de ses deux pareils, qui, pour la première fois d'accord, se blottirent côte à côte, tremblants, dans un coin. Le pseudo-perroquet s'examinait, plongeait sa tête rouge dans son dos vert... essayait de s'éplucher... et ne se reconnaissait pas! Il fut un jour entier à prendre son parti de la transformation, un jour de diète et de déception, car, ne se retrouvant pas lui-même, le perro...geon ne songeait pas à manger!

Mais dès le lendemain, chacun parut avoir pris son parti de l'affaire, et le travesti voulut reconter fleurette à sa colombe. Mais celle-ci s'indigna, et appela son nouveau favori à sa défense. Victime jadis, le rival évincé devint vainqueur, et, dans leur entente cordiale, les nouveaux amants se ruèrent sur l'oiseau vert, et goûtèrent de l'aquarelle. Accablée de coups de bec et de griffes, la pauvre bête avait une si drôle de mine, que j'aurais donné ma plus belle poupée pour savoir ce qui pouvait se passer dans sa plate cervelle! Se voir vert et dédaigné et plus que cela, rossé, lui, ce pigeon, jadis vainqueur de la beauté et *rosseur* de son rival... c'était à en perdre sa belle tête rouge, colorée au carmin! J'avais donc vengé l'opprimé.

» Les jours s'écoulèrent ; on mit de l'eau dans l'auge, le perroquet s'y baigna tant, s'éplucha tant, que peu à peu le perroquet refit place au pigeon. Mais il ne retrouva jamais les bonnes grâces de celle qui, devant son étrange plumage, était devenue insensible à son tendre ramage! La belle resta fidèle à l'infidélité, et un jour que nous quittions la campagne, je donnai la liberté aux amants, en ne retenant que l'ex-perroquet, qui, depuis sa mascarade, avait contracté l'air rêveur que vous lui voyez encore. Je jurai d'en prendre toute ma vie, ou plutôt, toute la sienne, un soin extrême, et de le dédommager à force de graines, de biscuits, d'eau claire et de cage au soleil, du tort que j'avais fait à ses sentiments. J'ai tenu parole, et le voilà, unique et intrus de son espèce, au milieu des Bengalis, des cardinaux, des bocaas, des boutons d'or sénégalais, des colibris, des inséparables! Reportez mon histoire de l'ornithologie dans l'humanité, et vous aurez un grand drame de la Porte Saint Martin! »

Je n'ai rien à ajouter à cet original récit, qui paraîtrait bien plus piquant — si j'en pouvais nommer l'auteur.

~~~ Un artiste français serait l'auteur de cette suite de vingt planches intitulées : *L'Amour et Psyché*, que le bruit fait autour de l'œuvre eût été bruyant comme la renommée, et sonore comme le métal... monnoyé. On eût fait vingt feuilletons sur cette fable d'Apulée, que notre premier théâtre récitait récemment par les vers de Molière et de Corneille et par la bouche de Mlles Favart et Fix, et l'ouvrage eût peut-être dépassé le bruit fait autour du Dante de M. Gustave Doré! Mais il s'agit d'un étranger, d'un Danois, je crois, et l'importation n'a point encore obtenu tout le retentissement qu'elle mérite. Cela est regrettable pour l'honneur de notre hospitalité et de notre goût. Quant à nous, nous trouvons l'œuvre exquise, et déclarons que l'heure passée à la regarder et à y lire, est une des plus charmantes qu'on puisse employer.

L'auteur se nomme Lorenz Frœlich. C'est assurément un dessinateur de premier ordre et un graveur d'un bien rare habileté. Le plus vif sentiment antique, et conséquemment profane, mais chastement corrigé par le sentiment allemand, règne dans ces compositions délicieuses. L'arrangement des planches, arrangement tout particulier aux fantaisistes du Nord, est plein de goût : les sujets s'y placent par médaillons dans des enroulements d'arabesques empruntés à l'idée même du sujet, et l'encadrent de poétiques symboles. Le texte lui-même qui s'unit à la planche est d'un goût plein d'imprévu dans son style lapidaire, gothique, je ne saurais préciser. La grâce pompéienne des compositions frappe et charme, et l'artiste qui a imaginé et exécuté ce rare album mérite une place tout à part dans l'art moderne, — une place qui doit surtout être fraternellement offerte chez nous, puisque l'art fond tous les artistes européens en une seule et illustre famille.

~~~ M. le baron Marie de Weber, directeur des chemins de fer de la Saxe-Royale, publiciste éminent, et fils de l'illustre Carl-Marie de Weber, possède un opéra en deux actes de l'immortel auteur de *Freyschutz*, d'*Eurianthe* et d'*Oberon*. Cet opéra-comique, mentionné par les biographes, est intitulé *Pierre Schmoll et ses voisins* ; il fut composé en 1801, à Salzbourg, et le vieux Michel Haydn en entretint favorablement le public dans les journaux d'Augsbourg. L'ouverture seule de cet ouvrage est connue. Ce serait assurément une bonne fortune pour un théâtre que de s'emparer de *Peter Schmoll*, et de le faire traduire ou *rentoiler* d'un bon poëme.

~~~ Un voyageur du Midi, M. P. Martonne, récemment arrivé à Paris avec sa femme, née Laure Bernyer, se présente hier à la poste, pour savoir s'il n'y a pas pour lui des lettres de famille :

« — Voyez, je vous prie, monsieur, si vous n'avez pas quelque chose pour M. Martonne?

L'employé cherche, et dit qu'il n'y a rien.

» C'est étonnant! voulez-voir à *Laure Martonne*? — ajoute-t-il, en pensant que les siens ont dû écrire à sa femme.

» — Il n'y a rien non plus, *mylord!* — dit l'employé.

~~~ On sait, ou on ne sait pas, que le foyer des artistes du Théâtre Français est un salon vaste et richement orné, où chaque soir se réunissent, au milieu des comédiens, quelques auteurs, journalistes, ou autres amis de la maison. On y joue souvent aux dames ou aux échecs. Provost est de première force à ce dernier jeu.

L'autre soir, la partie étant entamée avec un auteur dramatique voisin de l'Académie, Provost gourmande son partenaire, qui n'a pas su prévoir un coup bien indiqué. Celui-ci répond.

« — Ma foi, je suis comme Corneille qui adorait les échecs, mais s'y faisait battre!

» — Corneille adorait les échecs? — dit le célèbre comédien, — où avez-vous vu cela?

» — Pardieu, dans ses vers! N'a-t-il pas dit ce que je puis vous répéter aujourd'hui pour moi-même :

« Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin ;
» Je ne sais pas prévoir un échec de si loin! »

~~~ Tour à tour ouvrier tisserand, clerc de notaire, secrétaire d'un conseil de guerre, garçon épicier, clerc d'huissier, comparse de théâtre, amoureux de troisième classe, — puis brusquement acteur dramatique de premier ordre, — directeur de l'Odéon, candidat à la députation en 1848, directeur-acteur au théâtre Saint-Marcel et enfin pensionnaire à l'Ambigu, — Pierre Martinier Tousez, dit *Bocage*, mort l'an dernier, — a laissé deux objets dont le prestige scénique devait dominer tout le catalogue de sa vente mortuaire, vente fort modeste il faut l'avouer, et démontrant combien les existences agitées donnent plus aisément une certaine gloire qu'une fortune certaine. Ces objets étaient : *l'épée de Buridan — et le poignard d'Antony.*

Des amateurs rouennais, des concitoyens du célèbre acteur, pensèrent que ces armes scéniques devaient prendre place au Musée de Rouen, et chargèrent un journaliste de Paris de les acheter à la vente fixée pour le milieu du mois dernier.

Mais le jour de l'exposition arrivé, on reconnut que l'illustre épée et le fameux poignard n'étaient guère que ce qu'on appelle des *accessoires de théâtre*, — épée sagement émoussée pour frapper d'estoc et non de taille, — poignard rentrant prudemment dans son manche plutôt que de percer le sein de la victime. Le mandataire laissa donc ces objets passer aux mains d'un amateur facile.

Le véritable poignard d'Antony est aujourd'hui entre les mains d'un écrivain, qui l'a acheté à la vente de... Mme Dorval ; voici comment :

La veille de la représentation (2 mai 1831) de ce drame que l'immoralité systématique de sa donnée devait faire si passionnément acclamer par les furieux *romantiques* d'alors, Bocage se trouvait chez l'auteur. On causait de l'épreuve du lendemain, et l'on passait tour à tour de la confiance à la crainte. En s'approchant d'une étagère, Bocage voit un petit poignard italien du seizième siècle, dont le manche était garni d'une superbe agate demi-lucide, veinée de lilas, de blanc et de bleu. Le pommeau formait cachet. On avait gravé dans l'acier du dé cette exclamation, ce premier élan d'un désir à formuler : AH SI!... C'est le titre d'un charmant conte de Boufflers.

— « Voulez-vous me prêter ce poignard pour tuer demain *Adèle d'Hervey?* — dit Bocage au célèbre auteur d'*Antony*.

— » Je ne dis pas non... mais c'est qu'il est bien coupant, bien aigu! Pourquoi ne pas prendre au magasin une prudente lame de fer-blanc?

— » C'est que le fer-blanc me semble bien prosaïque pour une pareille soirée...

— » Eh bien! emportez celui-ci... seulement prévenez Mme Dorval!

Bocage ne crut pas utile de prendre une telle précaution! Le lendemain soir, dans l'emportement de la scène finale du drame, excité par le succès, agité par l'émotion fébrile, il ne retint pas assez sa main, ne fit point assez dévier la pointe du poignard.. et entama légèrement la chair de l'actrice, qui poussa le cri terrible de la situation dramatique (cri tant applaudi le soir, tant vanté le lendemain!) avec une frayeur, une douleur — naturelles!

Lorsque, rappelée avec délire par la salle remplie de tous les romantiques les plus chevelus et des femmes les plus échevelées d'alors, les deux grands artistes revinrent par trois fois saluer la foule, Mme Dorval tenait la main gauche sur son cœur. . On put croire qu'elle cherchait seulement à contenir les battements de ce cœur à bon droit ému...

Elle cachait aussi les gouttelettes de sang qui perçaient le peignoir blanc d'*Adèle*...

Alexandre Dumas sut l'affaire sur-le-champ, et l'étourdissement du succès ne l'empêcha point de rappeler à Bocage qu'il l'avait prévenu. Il adressa tous ses regrets à la grande artiste :

— « Voyons-le ce poignard? — dit-elle.

Antony l'avait lancé loin de lui, le coup trop peu fictif frappé. Un comparse le ramassa et l'apporta à l'auteur :

— » Tenez... regardez-le... et gardez-le! »

Mme Dorval emporta l'arme dont la pointe avait pénétré sa chair, en lut la devise et acheva dix phrases commencées avec le fameux :

AH! SI!...

puis décidée à s'en servir, non comme poignard, mais comme cachet, elle l'emporta. Bon nombre d'autographes de la grande artiste ont cet *Ah! si...* empreint sur la cire bleue, sa couleur favorite.

A la vente de Mme Dorval, notre confrère, qui savait cette histoire, et possédait dans sa collection d'autographes bon nombre de curieuses lettres de celle qui étudiait alors passionnément le rôle de *Kitty Bell*, lettres adressées à M. Alfred de Vigny pendant les répétitions de *Chatterton*, lettres toutes timbrées du fameux *Ah! si...* notre confrère, disons-nous, acheta vingt-sept francs le poignard au manche d'agate. La pointe en est restée légèrement rouillée du sang de l'illustre artiste.

~~~ Une autre relique d'art, qui fait partie du même cabinet, est une couronne verte à fleurs de lotus, qui vient de Mlle Rachel. Une particularité curieuse doit être consignée à ce propos.

Ne la voyant apparaître, pendant une dizaine d'années, que dans ses grands rôles de *Camille*, d'*Emilie*, d'*Hermione*, d'*Eriphile*, de *Monime*, de *Roxane*, de *Pauline*, de *Phèdre*, etc., le public ne semblait pas encore soupçonner, en 1849, que l'illustre protagoniste grecque ou romaine fût... jolie! Toujours vouée à l'expression des fureurs ou des accablements tragiques, le sourcil froncé, les traits contractés, cherchant la force et la noblesse de l'attitude plutôt qu'elle ne s'abandonnait à la grâce, Mlle Rachel se montrait trop souvent en héroïne au parterre abusé, pour que celui-ci reconnût combien elle était femme...

La révélation eut lieu un soir, dans un doux petit acte timidement apporté par un jeune poëte, M. Armand Barthet, — qu'il ne faut pas confondre avec Armand Baschet, familièrement dit « le Vénitien, » à cause de ses travaux passionnés sur la cité vénète. Mlle Rachel avait accepté des deux mains cette étude antique pleine de charme, d'élégance, et de cœur : *le Moineau de Lesbie*, et l'heureuse Lesbie fut tout à coup, pour l'ensemble du public, — cette foule qui ne voyait l'illustre artiste que par-delà la rampe bordant son piédestal tragique, — une personne toute nouvelle, imprévue, charmante au possible, et électriquement adorée!

C'est qu'en effet Mlle Rachel semblait tout autre, et presque une autre, sous les traits de l'ancienne favorite de Catulle! Ici, plus d'arc du sourcil tendu comme pour lancer la flèche du regard... — mais l'amoureuse flamme s'en épandant enivrée. Plus de dédain, d'ironie dans cette lèvre frémissante, — mais la joie, le sourire, l'épanouissement tout nouveau. Plus de menace ou d'effrayante autorité dans le geste, — mais la grâce dans la pose, le charme dans l'abandon. Le masque au repos des violences vengeresses ou sanguinaires se révéla ainsi ravissant, provocant, imprévu : Qu'elle est jolie! Ce ne fut qu'un cri dans toute la salle, le premier soir, et plus tard dans toute la ville.

Eh bien... ce charme, cette séduction que Lesbie devait désormais refléter sur toute une trop courte vie, cette beauté pour ainsi dire inaugurée à la première soirée du *Moineau de Lesbie*, Mlle Rachel s'amusait à dire qu'elle la devait...

A une certaine guirlande fabriquée par la bonne faiseuse du temps : Mme Ode, — un nom d'un singulier à propos pour faire valoir ainsi l'œuvre d'un poëte! Or, ce *Moineau de Lesbie* se joua des centaines de fois, à Paris, en province, à l'étranger. Après ses rôles furieux, la tragédienne se produisait volontiers, et pour finir la soirée par le charme, sous la tunique fleur-de-pêcher de la Lesbienne couronnée de lotus, et se faisait ainsi regarder au moins autant qu'on l'écoutait!

Eh bien, la relique dont il s'agit, — c'est cette couronne, celle des premiers soirs, celle de la révélation charmante d'une beauté pour ainsi dire inattendue! Un jour que la guirlande, dont la première fraîcheur allait disparaître, à force de couronner le succès de la jolie femme et de l'éminente actrice, un jour, dis-je, que cette merveille allait être remplacée par l'essai d'une modiste rivale, la main d'un visiteur se trouva là qui se tendit — et la reçut! Elle couronne encore aujourd'hui un grand portrait de Rachel dans *le Moineau de Lesbie*.

JULES LECOMTE.

Monseigneur Darboy,

NOMMÉ ARCHEVÊQUE DE PARIS, PAR UN DÉCRET DU 12 JANVIER

—

Mgr Darboy occupait le siége épiscopal de Nancy lorsqu'un décret impérial vint pourvoir à la vacation de celui de Paris ; il semblait désigné au choix de l'Empereur par l'illustre défunt, qui l'avait institué son exécuteur testamentaire.

Nous résumerons en quelques mots la vie du nouveau pasteur du diocèse de Paris, qui, jeune encore, a parcouru tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique pour occuper un des siéges les plus éminents du monde catholique.

Mgr Darboy débuta comme vicaire de Saint-Dizier. Ses études de prédilection le portaient vers la théologie ; il occupa pendant six années la chaire de philosophie et de théologie dogmatique au grand séminaire de Langres.

Mgr Affre, que les dispositions du jeune abbé avaient frappé, l'appela à Paris et le fit nommer aumônier du collége Henri IV; quelques années après, il devenait chanoine honoraire de Notre-Dame-de-Paris. Pendant ce temps-là, il dirigeait le journal *le Moniteur catholique*, écrivit un livre sur *les Femmes de la Bible*, traduisait *l'Imitation de Jésus-Christ*, édition populaire illustrée, publiée à un grand nombre d'exemplaires. Plus tard, *la Vie de saint Thomas Becket*, et une traduction des œuvres de saint Denys l'aréopagite, viennent attirer encore l'attention sur Mgr Darboy.

Monseigneur Darboy, nommé archevêque de Paris par un décret du 12 janvier 1863.
(D'après une photographie de M. Franck.)

Mgr Sibour professait la plus haute estime pour les talents et la personne du nouvel archevêque, et lorsque le prédécesseur de Mgr Morlot fut appelé à Rome pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, Mgr Darboy l'accompagna. L'hiver de 1859, déjà promu à l'évêché de Nancy, Mgr Darboy avait prêché le carême aux Tuileries et s'était créé des droits à l'estime de l'Empereur.

Mgr Darboy est âgé de cinquante ans et est originaire de la Haute-Marne.

C. T.

UNE RUSE DE ZOUAVE, tableau de M. Le Pippre.

TYPES ITALIENS. — Les Fienarolles sur la route de Capoue à Rome. (Croquis de M. Charles Yriarte.)

Ouverture de la session législative de 1863.

S. M. l'Empereur a fait lundi, 12 janvier 1863, à une heure, l'ouverture de la session législative dans la grande salle des Etats du palais du Louvre. La garde nationale et la garde impériale formaient la haie, du palais des Tuileries au pavillon Denon.

Lorsque LL. MM. II. sont entrées dans la salle, elle était déjà remplie par les présidents et les membres du Sénat, du Corps législatif et du Conseil d'Etat; par les membres et les dames du corps diplomatique, par les cardinaux, les ministres, les maréchaux, les amiraux, la députation des grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur; enfin, par les femmes des grands-officiers de la couronne, les dames d'honneur de l'Impératrice, et les princesses de la famille impériale.

Un peu avant l'arrivée de l'Empereur, S. M. l'Impératrice et S. A. Mgr le prince impérial étaient partis des Tuileries en voiture à deux chevaux. Ils ont été reçus par les princesses de la famille impériale et se sont rendus à la tribune qui leur était réservée.

En ce moment S. M. l'Empereur est entré, annoncé par une salve de 21 coups de canon.

S. M. a été reçue par Mgr le prince Napoléon, au milieu des acclamations de toute l'assemblée.

Après s'être placée sur le trône, ayant à ses côtés LL. AA. Mgr le prince Louis-Lucien Bonaparte, Mgr le prince Lucien Murat, Mgr le prince Joachim Murat et Mgr le prince Napoléon Charles Bonaparte, Sa Majesté a prononcé le discours d'ouverture.

L'Empereur a commencé par jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'ensemble des événements qui ont signalé son règne et sur les travaux auxquels se sont associés les trois grands corps de l'Etat depuis cinq années.

Le développement des relations commerciales et la réparation de toute insulte au drapeau national ont été l'objet de toute sa sollicitude.

Après un aperçu rapide sur les améliorations administratives, l'Empereur a remercié les grands corps de l'Etat de leur concours dévoué.

Où commence la politique s'arrête notre droit : nous nous bornons toujours à reproduire le côté de ces grandes cérémonies officielles qui frappent par le luxe qu'on y déploie. *Le Monde illustré* avait déjà offert à ses lecteurs une vue générale de cette cérémonie, nous avons voulu aujourd'hui lui donner le groupe impérial.

Quant au discours lui-même, les journaux, les pièces officielles l'ont répété le soir même; on a vu que l'édition des journaux anglais du soir le reproduisaient quelques heures après, admirable résultat devant lequel on peut toujours s'extasier alors qu'il est devenu, comme aujourd'hui, un fait banal.

La seule partie nouvelle du cérémonial en usage le jour de l'ouverture de 1863, était la réception de la famille impériale par le prince Napoléon à l'entrée du pavillon Denon; on sait que les autres années l'empereur s'était rendu à la salle des Etats par la longue galerie du bord de l'eau communiquant aux Tuileries.

A une heure et demie, une nouvelle salve de 21 coups de canon a annoncé la fin de la séance impériale.

L'Empereur et l'Impératrice se sont retirés au milieu des acclamations de l'assemblée.

J. DE P.

Une ruse de zouave

La scène représentée par le dessin de M. Le Pippre est évidemment un souvenir de la guerre d'Italie.

Dans toutes les campagnes auxquelles ont assisté les zouaves, ils ont porté avec eux ce génie audacieux et fertile en expédients qui les a, dès leur création, rendus la terreur des Arabes.

En dehors des affaires générales auxquelles il prend part à la place assignée par le commandant en chef, le zouave fait continuellement la guerre pour son propre compte. Nous le voyons ici, après avoir surpris une sentinelle autrichienne, accrocher la dépouille de sa victime à un buisson, de manière à ce que, d'une certaine distance, on puisse croire que la sentinelle est toujours debout, gardant fidèlement son poste. L'heure de relevée arrive; deux hommes viennent pour changer la sentinelle et s'approchent sans défiance. Notre zouave, embusqué dans la broussaille, les laisse arriver à portée convenable; quand ils seront à l'endroit voulu, un coup de fusil le débarrassera d'un de ses ennemis; le second aura affaire à sa baïonnette.

De semblables scènes, examinées de sang-froid, nous paraissent barbares, mais en temps de guerre il faut se soumettre à la terrible nécessité de détruire son ennemi.

Admirons néanmoins le talent de l'artiste qui nous transporte, avec son pinceau, dans les campagnes où nos armées furent victorieuses, qui reproduit avec tant de bonheur les types de nos soldats et leurs attitudes.

M. Le Pippre, dans cette toile, rivalise de talent avec ceux de nos peintres modernes qui se sont signalés par leurs études militaires; son zouave est connu de ceux de Bellanger.

M. V.

TYPES ITALIENS.

Les Fienarolles. — Route de Naples à Gaëte.

Le voyageur qui sort de Naples par la porte de Capoue traverse Acerra, Cancello, Nola, la ville étrusque Maddaloni, Caserta, Santa-Maria et Capoue; jusque-là, comme aux environs des grandes villes, les costumes des habitants de la campagne ont moins de caractère, les habitudes sont moins primitives et le paysage lui-même, malgré cette admirable toile de fond représentant le Vésuve et le golfe bleu, semble moins italien. Mais à partir de Capoue, les premiers contadini qui traversent la route pour aller assister à la cueillette des olives ou travailler à leurs champs, ont déjà l'aspect mâle et fier des Transtéverins.

Les femmes ont la démarche lourde et le front bas, la taille courte et épaisse, mais leurs traits ont ce je ne sais quoi de grand, de *déjà vu* qui caractérise les femmes de la campagne de Rome; les usages deviennent particuliers; les vases, les panniers, les costumes, les harnais affectent des formes pittoresques, et c'est là, sur le bord des routes, qu'on voit pour la première fois les *Fienarolles*.

Elles viennent les jours de marché, alors que les voituriers se rendent de Gaëte à Capoue, s'installer sur le bord des chemins, disposant à leurs pieds quelques maigres gerbes de fourrages destinées à la vente. Aussi, en Italie, pendant la belle saison (et la belle saison dure toujours, sous ce ciel heureux), jamais un voiturier ne porte avec lui sa provision de fourrage; de distance en distance, il achète une botte de foin aux Fienarolles qui, pour une minime redevance, attendent toute une journée que le sort les favorise.

Elles sont là, par groupes, demeurant souvent immobiles des heures entières, dans des poses sculpturales. Le soleil et le hâle déposent sur ces visages, souvent d'une beauté peu commune, une patine qui les fait ressembler à des bronzes antiques.

Hébert, le peintre de la Mal'aria, un amoureux de Pompeï et d'Herculanum, qui a mis en action le principe d'André Chénier,

« Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques, »

a peint sur le même sujet un excellent tableau. Quant à ce croquis, nous l'avons fait sur la route, à cette époque fortunée où, courant par monts et par vaux, nous n'avions d'autres soucis que le bleu du ciel et la clémence des éléments.

CHARLES YRIARTE.

PROMENADES EN AFRIQUE [1]

1862

LA MULE DU CADI

(Suite.)

VIII

Nous traversâmes en toute hâte une enfilade de cours silencieuses; mais du train dont nous allions, je ne pus que jeter à droite et à gauche un regard furtif. Des murs blancs très-épais, des poternes très verrouillées, des œils-de-bœuf très-bardés de fer : je vous jure mon excellent ami Boualem, que je n'ai vu autre chose. Rien! pas même un petit bras nu, couleur d'ambre jaune, posé par mégarde au bord de l'étroite fenêtre; pas même un ongle rouge de henné, pas même un cil.

A l'extrémité de ces cours, un escalier fantastique aux marches démesurément irrégulières nous conduisit devant une porte couverte du bas en haut de gros boutons de verre blancs et roses. Il fallait, pour que la porte s'ouvrît, toucher un, mais un seul d'entre ces boutons.

— Cherche! dit Boualem à Emmanuel.

Celui-ci en essaya quatre ou cinq, mais comme il y avait de ces bouchons au moins une soixantaine, il refusa d'aller plus loin.

Boualem haussa les épaules : « C'est pourtant bien simple, regarde! » et fier d'en remontrer à des Français, il toucha lentement le bouton mystérieux, connu par lui de longue date. Cette porte merveilleuse ouvrait sur une douzaine de salons en miniature, très-bas, très-étroits, très-sombres, trop parfumés. Les murs et les plafonds de ces bonbonnières orientales découpés en losanges multicolores, semblaient de grands damiers passés à des couleurs très-vives. Par terre, les tapis de Smyrne et de Tunis s'étalaient en prairies soyeuses, émaillées de coussins rouges brodés d'or; de tous côtés on voyait reluire les vases d'essence à col d'argent, brûler les cassolettes de parfums et les longs narguilés s'enrouler dans l'ombre comme des couleuvres. A son douzième salon, le plus petit et le plus riche, Boualem avait, en outre, fait honneur d'une pendule et d'une cheminée.

Une cheminée, Dieu juste! et pourquoi faire?

C'est dans ce dernier boudoir que nous attendait un thé somptueux, versé par une invisible fée, dans du Sèvres premier choix.

Au dehors, par le soupirail qui servait de fenêtre, la plaine apparaissait, ruisselante de rosée et de lumière; le Chéliff petillait d'aise au soleil, et les brises matinales, lourdes de parfums, montaient jusqu'à nous, comme pour narguer les verrous et les grilles. Sur mon tapis de Smyrne, entre deux cuillerées de confitures au musc, la vieille chanson d'Hugo me revint aux lèvres :

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays...

A ce moment la fée invisible fit son apparition, sous les traits d'une horrible négresse, coiffée d'un turban jaune, vêtue des haillons resplendissants. Elle entra, posa devant son maître deux grands flacons d'essence de rose et se retira mystérieusement sans desserrer ses grosses lèvres. Boualem nous versa deux gouttes d'essence dans le creux de la main, sur quoi nous descendîmes nous préparer au départ.

Au bas de l'escalier, l'horrible négresse nous attendait, accroupie sur ses talons; d'un air attendri elle baisa nos bottes à l'écuyère, et quand nous fûmes dehors, referma la porte sur nous, avec un épouvantable grincement de serrures.

IX

Nos bêtes avaient passé la nuit au grand air, attachées par les pieds de derrière, selon l'usage. Nous les trouvâmes enchantées de leur bivouac, la narine au vent, alertes et de bonne humeur, la mule du kadi comme les autres. Pendant qu'on me hissait sur ma selle, l'aga s'était fait amener une superbe jument grise, autour de laquelle tous les chevaux hennissaient d'amour. Le petit-fils de Boualem, un enfant de huit

[1] Voir les numéros 298, 299 et 300.

ens, sérieux et beau, montait une jument pareille; Emmanuel gambadait un peu plus loin sur son bon diable n lr; une trentaine d'Arabes, équipés en guerre, s'étaient rangés derrière nous. Justement ce jour-là il y avait marché au Djendel, et Sidi Boualem, que ses fonctions appelaient sur le marché, en profitait pour nous faire escorte.

Par politesse, on me laissa d'abord prendre la tête de la colonne, ce dont j'étais un peu bien honteux; mais, après cinquante pas, je parvins à me mêler à l'arrière-garde; delà, je pus savourer à l'admirable spectacle que j'avais devant moi. Sous les obliques rayons du soleil levant, ces beaux Arabes, majestueux et graves, disparaissaient l'un après l'autre derrière les nopals à grandes tiges; les chevaux, sérieux comme leurs maîtres, marchaient la tête baute et secouaient leurs crinières. Tout à coup, parvenus en rase campagne, la lengue litanie s'éparpilla, les cavaliers s'allumèrent, les chevaux grisés par l'orge du matin bondissaient comme des chèvres, la *fantasia* prit son vol. Sidi Boualem le premier se lança dans la plaine éperdûment; son petit-fils enleva sa jument des quatre pieds et disparut dans un nuage de poussière, les Arabes fendaient l'air, couchés sur leurs montures, avec des cris farouches... De loin, les laboureurs accoudés sur la manche de leurs charrues, interrompaient leurs travaux pour contempler notre cavalcade, et d'une voix retentissante envoyaient leurs saluts à Sidi Boualem.

Vers dix heures, nous aperçûmes le plateau du Djendel; sur le plateau, c'était un incroyable encombrement de mulets, de chèvres, de bœufs, de moutons, de bourriques, de chameaux, de Kabyles, de Juifs et de Bédouins, un fouillis de bournous et de bonnets rouges; des faux qu'on allumait, des tentes qu'on plantait, une forte odeur de cuir, de la poussière, des cris, bref l'appareil ordinaire du marché arabe. Je grillais de visiter tout cela en détail; mais Emmanuel, que ses intérêts rappelaient à Milianah le jour même, me promit de me montrer avant peu d'autres tableaux du même genre. Laissant donc Boualem à son rôle de bach-aga, nous continuâmes notre route en emportant une cordiale poignée de main et quelques maximes arabes sur l'amitié.

X

Nous marchâmes tout le jour, d'une même allure régulière et douce, avec quelques temps de repos sur la porte des cafés maures; à moitié chemin, la pluie se prit à tomber obstinément pour le reste de la journée.

Blotti dans un grand manteau, mon chapeau rabattu, fatigué d'une nuit sans sommeil et d'un usage immodéré de la mule, j'allais au gré de ma bête dans un parfait état de somnambulisme. De temps à autre, j'ouvrais à demi les yeux: des torrents d'eau rayaient l'horizon à perte de vue; les collines étaient noyées; la grande plaine avait disparu. Sur le chemin boueux, détrempé, des Arabes aux jambes nues gagnaient bravement le marché, en poussant devant eux des mulets qui portaient les tentes, des ânes chargés de paniers. « Arrh! arrha! » disaient d'une voix caressante les petits Bédouins parlant à leurs mules. Je faisais à la mienne: « Hue donc! hue! » Et tout cela trottinait pêle-mêle dans la crotte et sous la bourrasque. Dans les champs qui bordaient la route, les paysans travaillaient la terre en psalmodiant, comme aux jours de soleil, et de vieux pâtres, agenouillés vers l'Orient, se frappaient dévotement la poitrine en baissant de leurs fronts les palmiers nains tout ruisselants de pluie.

Nous allions ainsi depuis plusieurs heures, et mes yeux s'étaient clos quand tout d'un coup la mule s'arrêta. Je regardai autour de moi. J'étais seul, au milieu d'une plaine immense, loin, bien loin de la route, loin d'Emmanuel, loin des Arabes, loin de tout... De son air le plus paisible, la mule du kadi broutait de gros chardons devant un petit monument à toiture ronde, aux murs blancs, sur la porte duquel deux vieilles sandales dormaient dans une niche... Ce silence, cette plaine, ce monument mystérieux, ces sandales jaunes, par là-dessus un grand rideau de pluie et de brouillard, tout cela tenait du rêve; mais bientôt, me rappelant les fantaisies de ma mule, je compris que j'étais devant le fameux marabout (tombeau de saint) où le bon kadi venait rendre la justice trois fois par semaine. Le souvenir aidant, je parvins à m'orienter dans la vraie route, et après quelques cent pas, j'aperçus enfin la blanche Milianah là-haut, là-haut, aux pieds du mont Zaccar, tout enveloppé de brumes... Quand j'entrai dans la ville, il faisait nuit très-noire, la pluie tombait à torrents, on allumait déjà les trois réverbères, et, par les rues désertes, la retraite sonnait sur les tambours mouillés.

ALPHONSE DAUDET.

FIN

Types et costumes grecs.

La population grecque comptait au dernier recensement 983,351 habitants, dont il faut diminuer environ 25,000 Albanais. La race grecque, proprement dite, fine, nerveuse et sèche comme le pays qui la nourrit, a fort peu dégénéré, et ces hommes à la taille élégante, au visage ovale, à la mine fière et hardie, sont bien les descendants des modèles de Phydias. On n'en saurait dire autant des femmes, que le mélange de la race slave a rendues lourdes et disgracieuses, et dont les pieds énormes et le nez camard eussent fait reculer Praxitèle. Ce n'est guère que dans les îles et quelques localités privilégiées qu'on peut rencontrer les sœurs de la Vénus Milo.

Les Turcs et les Albanais sont les importateurs du prétendu costume national des Grecs. Amoureux du luxe apparent, ils emploient leur dernier *lepton* à s'acheter de magnifiques vêtements. Le costume albanais est le plus répandu dans l'Attique; il consiste en de grandes guêtres brodées, une fustanelle ou jupe blanche à mille plis, et un gilet éclatant couvert d'une veste plus ou moins galonnée. La fustanelle est unie à la veste par une ceinture qui serre étroitement la taille, et laisse volontiers croire à l'étranger qu'il se trouve au milieu des guêpes d'Aristophane, car en Grèce ce sont les hommes qui portent le corset. Tous se rasent les joues et portent la moustache. Laisser croître sa barbe est comme autrefois un signe de deuil. Leur coiffure est le *tarbouch* rouge, d'où pend un flocon de soie bleue. Sur ces vêtements bigarrés, se détachent quelques costumes rouméliens et souliotes, moins luxueux, mais plus sévères. Ces derniers substituent à la fustanelle le large pantalon des Osmanlis, et portent des bas ou de grandes bottes au lieu de guêtres montantes. Quant aux femmes, leur costume varie à l'infini; cependant les Athéniennes portent généralement une jupe de soie ou de coton, suivant leur condition, avec une veste arrondie, et le fez rouge, à gland d'or ou de soie retombant sur l'oreille. Cette coiffure donne à la plus sage un air malin.

Le mardi de Pâques, tout le peuple se rassemble autour du temple de Thésée; c'est dans cette fête qu'on peut embrasser d'un seul coup d'œil les types, les costumes et les mœurs du peuple grec. On y chante, on y danse, on y fume le chibouque ou la cigarette, on y boit le *raki*, on y mange le *glyco*, et l'on y cause des affaires publiques ou de ses affaires privées. C'est toujours le même peuple, hâbleur, criard, passant sa vie sur les places publiques, comme jadis sur l'*Agora*; mais fou de liberté et surtout d'égalité. Tel nous le montre Aristophane, tel il est encore aujourd'hui.

Ce sont bien ces Grecs inquiets et bavards, dont saint Luc raconte que leur seule occupation était de dire les nouvelles et de les apprendre. Ils ont conservé dans le langage moderne les vieilles formules républicaines; ils s'appellent Ἀδελφέ (frère), et se promènent en se donnant la main.

F. S. SPOLL.

Obsèques de Monseigneur Morlot.

Les obsèques de Mgr l'archevêque de Paris ont eu lieu le jeudi 8 janvier avec une grande pompe et au milieu d'un immense concours de fidèles.

L'empressement des visiteurs à la chapelle ardente a été le même à Notre-Dame, où repose aujourd'hui au milieu de ses prédécesseurs le vénérable prélat enlevé si subitement à l'affection générale.

Le 8, au matin, on a procédé à la levée du corps dans le grand salon de l'archevêché, en présence de tout le chapitre métropolitain.

La rue de Grenelle-Saint-Germain et le boulevard des Invalides étaient occupés par le char funèbre et les voitures de deuil, et par des détachements de l'armée de Paris, sous les ordres du général Soumain, commandant la place.

Vers neuf heures, le cortége s'est mis en marche, escorté par les troupes et, après avoir suivi la rue de Bourgogne, les quais d'Orsay, Voltaire, des Grands-Augustins, est arrivé à dix heures devant le portail de la cathédrale, tendu de draperies noires et blanches. Les cordons du poêle étaient tenus par M. Molinier, doyen du chapitre, Devère, vicaire général de la grande aumônerie, Cœur, chanoine de Saint-Denis, et Beauvais, curé de Saint-Thomas-d'Aquin.

Les chanoines de Notre-Dame, ceux de Saint-Denis et les chanoines prébendés avaient été désignés pour recevoir le cercueil et le placer sur le catafalque, dressé devant la grille dorée du chœur.

Le chœur, le transept et la nef étaient entièrement tendus de noir jusqu'à la hauteur des galeries ou tribunes; le couronnement des tentures était parsemé d'étoiles et de croix d'argent.

Aux quatre angles du catafalque éclairé par des lampes et des cierges nombreux, on avait placé les statues de la Religion, de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

Au-dessus on voyait un magnifique baldaquin frangé d'hermine et orné de croix d'argent et d'écussons aux armes du cardinal.

Le clergé occupait le chœur de l'église.

A la droite du sanctuaire les cardinaux, les évêques, le chapitre de Saint-Denis; à gauche, les membres de la chapelle impériale. En avant du sanctuaire, les membres de la famille impériale ou leurs représentants, les officiers de la maison de l'Empereur.

Le transept avait été réservé aux grands corps de l'État et aux autorités de la ville de Paris.

A l'entrée du chœur on distinguait MM. le maréchal Vaillant, le duc de Malakoff, le maréchal Canrobert et le président Troplong; les cardinaux de Bonald, Mathieu, Gousset; les suffragants de Paris, évêques de Meaux, de Versailles, d'Orléans, de Blois.

Puis l'archevêque de Tours, le nonce apostolique Mgr Chigi, et les évêques d'Amiens, de Troyes, de Beauvais, de Nancy, etc.

Les communautés religieuses du diocèse occupaient les galeries.

Sur le cercueil étaient disposés les insignes du cardinal archevêque: la robe rouge et la mitre blanche.

Son Em. le cardinal de Bonald a célébré la messe de Requiem, chantée en plain-chant.

A l'offertoire, trois chanoines de Notre-Dame ont présenté le pain, le vin et le cierge, pendant que le chœur chantait le *Te Decet* de Monpou.

Les cinq absoutes ont été dites par les évêques de Meaux, de Blois, de Versailles, de Nancy, et par Mgr le cardinal officiant; après quoi le corps a été descendu dans le caveau des archevêques de Paris.

Le triple cercueil qui renferme les restes mortels de Mgr Morlot est recouvert de velours violet, bordé de clous d'argent.

Au moment où le clergé a jeté l'eau bénite, une émotion très-grande s'est emparée de tous les assistants, et c'est les larmes aux yeux qu'ils ont dit un dernier adieu à leur vénérable pasteur.

J. DE F.

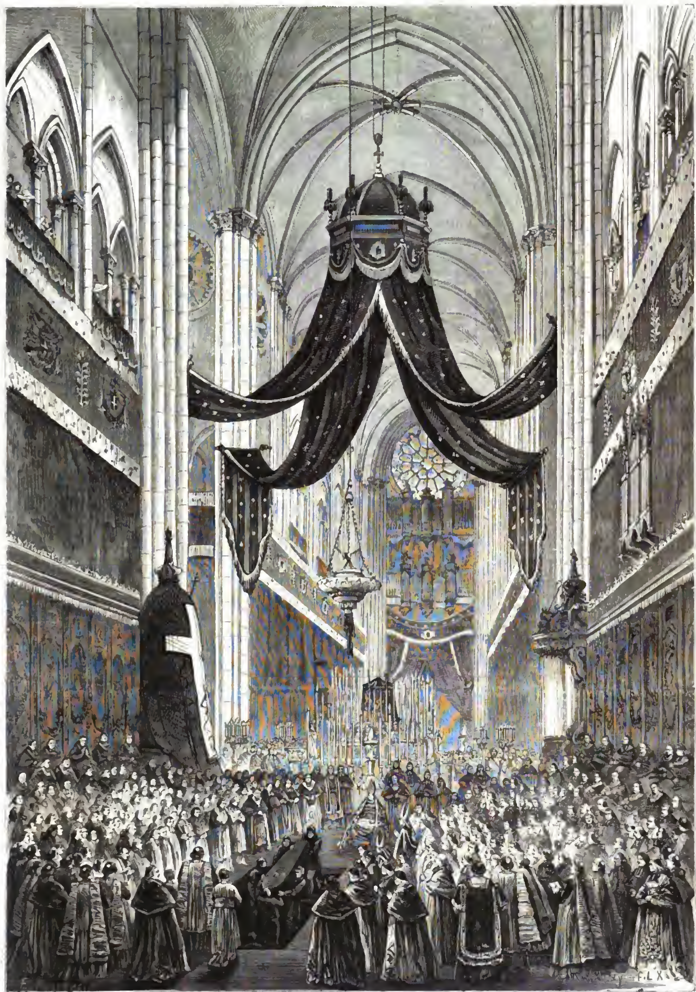
MON AMI AUGUSTE

FANTAISIE

J'ai un ami, — un excellent ami, — la perle des amis. C'est mon ami Auguste.

Vous ne le connaissez pas, mais il faut que je vous le fasse connaître, car il serait injuste de laisser dans l'obscurité un si rare et si admirable dévouement.

Qu'ont donc prétendu les pessimistes en affirmant qu'à notre époque l'amitié n'était qu'un vain mot? Ah! c'est qu'ils ne l'avaient pas vu comme moi, sublime de dévouement dans toutes les circonstances.



CÉRÉMONIE FUNÈBRE DE NOTRE-DAME. — Le corps de Monseigneur Morlot est descendu dans les-caveaux de la cathédrale.

Types et costumes de la Grèce moderne.

Où je me suis lié avec lui. — c'est ma foi dans un café, un soir, après une joyeuse partie.

Nous étions là plusieurs jeunes gens. Le punch flambait, les têtes faisaient comme le punch, et, très-ému, j'allais me lancer dans des dissertations politico-périlleuses.

Mais lui, s'attachant à moi, ne voulut plus me quitter. Il me reconduisit lui-même jusqu'à la porte de mon logis, il me monta jusqu'à ma demeure, il exigea que je ceignisse devant lui une coiffure nocturne, pour être bien sûr que je ne tenterais plus de sortir.

Quand le pauvre garçon s'en alla enfin, la nuit était avancée et la bise si aigrelette qu'il aurait à coup sûr attrapé une fluxion de poitrine, s'il ne m'avait pas prié de lui prêter un pardessus.

Il est vrai qu'il oublia de me le rendre, — mais là n'était pas la question. Il m'avait donné dans une occasion exceptionnelle une preuve de sympathie qui était restée gravée en mon cœur, et, depuis, notre mutuelle affection ne fit que croître et se confirmer.

∴

Quand je dis notre affection mutuelle, je suis obligé de reconnaître que mon ami Auguste y contribue seul de son dévouement.

Quel dévouement! Attentif aux moindres détails, soucieux de tout ce qui me concerne, prêt à toutes les abnégations: Il serait, en vérité, trop long d'en énumérer toutes les preuves; mais comment résister au plaisir d'en citer quelques-unes?

Lorsque je fis sa connaissance, je dînais seul tous les soirs. Dîner seul! savez-vous un supplice comparable? Moi, je l'estime un des plus cruels que vous inflige le célibat.

Cette impression pouvait-elle échapper aux yeux vigilants d'un Pylade comme mon ami Auguste?

Non! oh! non!... Sans doute un camarade ordinaire n'y aurait pas pris garde. Lui la remarqua tout d'abord un jour.

— Mon cher, me dit-il, tu dois t'ennuyer mortellement à te repaître ainsi en tête-à-tête avec toi-même. Je ne le souffrirai pas plus longtemps. Cela me dérangera, mais n'importe. A dater de demain, fais mettre mon couvert; je viendrai dîner avec toi tous les soirs... C'est convenu, ne me remercie pas.

Et il le fit comme il l'avait dit. Quel ami que mon ami Auguste!

∴

Une autre fois, j'avais eu la fatale imprudence de jouer à la Bourse.

C'est-à-dire que j'avais donné l'ordre à un agent de change de m'acheter un certain nombre d'actions d'un chemin de fer récemment lancé. Je ne sais plus qui m'avait assuré que l'affaire était excellente.

Et moi j'avais eu la sottise de m'y laisser prendre!

Heureusement il était là, lui, pour me tirer du guêpier où j'allais me fourrer. Aux premiers mots que je lui insinuai sur ma petite opération, il m'arrêta avec effusion:

— Toi! toi! jouer à la Bourse! risquer ton repos pour le présent, ton honneur pour l'avenir, peut-être! Car nul ne peut prévoir où te conduira l'entraînement du jeu! Par exemple! cela ne se passera pas ainsi... Ton agent de change demeure rue.....? C'est bon, j'y vole!... Jouer à la Bourse! un garçon que j'aime comme un frère... Repose-toi sur moi du soin de régler cette affaire... Jouer à la Bourse! C'est ce que nous verrons bien!...

Il partit comme une flèche.

Le lendemain, la cote annonça sur ma valeur une hausse de cent francs. J'en fis part à Auguste, qui, illuminé par le dévouement:

— Une hausse!... Ah! c'est le ciel qui m'avait averti!... Amorcé par ce premier bénéfice de quelques mille écus, tu aurais été irrémissiblement rivé à la chaîne de l'agiotage... Par bonheur, je n'ai reculé devant rien. Pour te sauver, j'ai pris la spéculation à mon compte...

Touché jusqu'aux larmes, je ne pus que serrer la main de mon ami dans une muette étreinte.

∴

Sur ces entrefaites, je tombe malade.

C'est là vraiment qu'on éprouve la tendresse de ceux qui nous entourent.

Le médecin m'avait recommandé je ne sais quelle drogue anglaise du plus haut prix, mais d'un effet spécifique pour tonifier le tempérament.

Je montrai naturellement l'ordonnance à mon ami Auguste. Je n'eus pas besoin de faire autre chose. Allant au-devant de tout désir:

— Pauvre cher! Te voilà dans les médications!... Ne me dis rien. Je sens ce qu'il y a de douloureux dans l'ingestion de ces pharmacopées. Eh! bien, non! je ne t'abandonnerai pas sans appui à la colère de M. Purgon. Cette drogue qu'on t'a prescrite, je la prendrai avec toi, — pour te donner du courage. Oui, je la prendrai, — pour ton bien.

Il la prit, — et, chose singulière, le remède, qui ne produisit aucun effet sur moi, réussit si parfaitement à mon ami Auguste, qu'en trois mois, il était engraissé de dix livres.

Ah! ce dédommagement lui était bien dû!

∴

Quand je fus enfin rétabli, je me sentis le désir de rompre avec une existence d'oisiveté qui me pesait.

En conséquence, je résolus de solliciter une place.

— Une place!... quelle place? s'écria mon ami Auguste, à cette nouvelle.. Veux-tu entrer au ministère de...? J'ai là un vieil arrière-cousin-germain qui est directeur. Je ne l'ai pas vu depuis mon enfance. Tant pis! ou plutôt tant mieux! cela me servira d'introduction auprès de lui...

— Mais, Auguste, objectai-je...

— Ne vas-tu pas me remercier?.. Faire des cérémonies avec moi?... Je voudrais bien voir que tu me contestasses le plaisir de t'obliger, toi que je... J'irai aujourd'hui même formuler ma requête.

— Encore une fois...

— Tu résistes. Alors je pars tout de suite.

Il était déjà dans l'escalier avant que j'eusse pu le retenir. Quand je vous dis que ce garçon-là se jetterait dans les flammes pour moi!

Est-il nécessaire d'ajouter qu'il fit tout ce qu'il était humainement possible de faire?

S'il échoua, c'est que ma place était donnée de la veille, à ce qu'il prit la peine de revenir m'annoncer.

J'eus du moins une consolation. J'appris que son arrière-cousin, en retrouvant son ami Auguste et pour le dédommager sans doute de son refus à mon endroit, avait imposé de force un modeste emploi de trois mille francs à ce noble cœur!

∴

Enfin, — car je n'en finirais pas sur son compte sans cela, — enfin tout récemment, j'étais tombé amoureux, — mais si amoureux que je n'en osais plus ni lever les yeux, ni prononcer une parole devant la veuve charmante que je brûlais de reconduire à l'autel.

La situation était grotesque. La prolonger, c'était me perdre. L'autre soir, je prends un parti héroïque. Je vais trouver mon ami Auguste:

— Auguste, lui dis-je, il faut que je me monte la tête, que je me grise, oui, que je me grise!... C'est le seul moyen de parvenir à me déclarer à celle que j'aime. Viens!

Il vint... il me tint tête intrépidement et, au risque de se rendre malade, sabla tout le champagne que je voulus.

Si bien qu'au dessert c'était lui qui était lancé, tellement lancé qu'il m'accompagna chez ma veuve, qu'il parla pendant que je me taisais, qu'il plut pendant que j'étais ridicule, — et qu'ils se marient mardi...

Tant mieux! C'est ma faute! Lui, il a fait ce qu'il a pu, le brave garçon.

Je n'ai qu'un chagrin: je crains qu'une fois marié, il ne me délaisse. Je ne m'en pourrais pas remettre. Car, vous comprenez si je tiens à son dévouement, moi qui suis si fier de répéter à chacun:

J'ai un ami, — un excellent ami, — la perle des amis! C'est mon ami Auguste!

PIERRE VÉRON.

L'HÔTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS [1].

(Suite.)

Il n'est pas que vous n'ayez entendu au Palais un avocat célèbre glisser dans sa péroraison quelques mots sur sa robe:

— Cette robe qui...

— Cette robe que...

— Cette robe dont...

— Cette robe avec laquelle...

Etc., etc.

Les commissaires-priseurs parlent du marteau d'ivoire avec la même complaisance que les avocats de leur robe.

J'ai vu dans le boudoir de la veuve du fameux commissaire-priseur, M°.... son petit marteau sous globe avec un ajustement ingénieux de feuilles de laurier. Le même attribut se retrouve sculpté sur les quatre faces du monument funéraire du défunt officier ministériel, au cimetière du Père-Lachaise. Au-dessous du buste sont gravés quelques vers consacrés à la mémoire du défunt et dans lesquels le poëte a su, malgré la difficulté, faire entrer le marteau d'ivoire. Le fait me frappa quoique je m'occupe médiocrement de poésie. Si ma mémoire est fidèle, *épouse bien chère* rime avec *enchère*, et le quatrain se termine ainsi:

Il est éteint ce marteau d'ivoire,
Je voudrais bien n'y pas croire.

Une telle épitaphe, jointe au monument du boudoir, montre assez combien les veuves de commissaires-priseurs reconnaissent la portée d'un talisman qui, ayant été manié par des doigts subtils, a conservé des traces presque vivantes du défunt regretté.

Il y a pourtant marteau et marteau. De même que le marteau d'un maréchal-ferrant se différencie du mince et sec marteau de l'horloger, chaque marteau des divers commissaires-priseurs offre pour les yeux exercés des dissemblances profondes. Lavater eût écrit un intéressant chapitre sur les marteaux de l'hôtel Drouot. Si les marteaux des commissaires-priseurs n'offraient pas certaines variantes curieuses, à quoi servirait le musée que la corporation est en train d'ériger en ce moment pour recueillir les sceptres d'ivoire et d'ébène de ses défunts membres?

Le caractère de l'homme apparaît toujours par quelque point, et sa puissance de transformation sur tout ce qui l'entoure est si grande, que j'ai pu avancer quelque part, sans trop de paradoxe, que le chat d'un pharmacien n'avait rien de commun avec le chat d'un pâtissier.

J'ai donc regardé attentivement les marteaux de chaque commissaire-priseur: il y en a de lourds, de frêles, de trapus, de souples, d'élégants et de positifs. Le manche des uns, allongé comme celui d'un fouet, forme des courbes qui, par l'élasticité du bois, retombent avec un coup sec. D'autres ne sont guère plus longs que la main, solides mais sans grâce. Certains, terminés par un petit baril de buis, jurent par leur rusticité avec l'élégante combinaison d'ébène et d'ivoire.

Le marteau est un sixième doigt ajouté à la main droite du commissaire-priseur, et feu le capitaine d'Arpentigny, de regrettable mémoire, n'eût pas hésité à classer ce doigt de bois dans sa famille de mains *spatulées* (mains nécessaires).

Je recommande à l'enchérisseur novice de faire tout d'abord attention à la forme du marteau qui décidera des enchères de la journée. Le commissaire-priseur peut cacher *son jeu* sous un masque impénétrable; mais le marteau donne la clef de son caractère.

Marteau court: marteau positif, ne laisse pas traîner l'enchère.

Marteau élancé et souple: marteau dangereux, ondoyant et perfide comme la femme.

Marteau d'ivoire et d'ébène: élégant et au courant des bienfaits de la civilisation.

Marteau de buis: honnête instrument appartenant à l'ancienne roche.

II

N'est pas commissaire-priseur qui veut; il faut, avec un capital d'au moins cent cinquante mille francs, une

[1] Voir le numéro 800.

poitrine solide et des poumons capables de résister à l'air vicié de la foule entassée.

J'ai vu maître Pillet commencer une vente de tableaux à deux heures, la mener jusqu'à six, dîner en une heure, et arriver frais et dispos pour diriger la vente, le soir, d'une importante bibliothèque. Quel système nerveux ne faut-il pas pour résister à l'entraînement des enchérisseurs! Et quelle tension du regard! Suivre pendant sept heures les clignements d'yeux, les grattements d'oreilles, les boutons d'habits tirés, les gestes imperceptibles d'amateurs prudents et mystérieux qui ne veulent pas être connus, que l'œil du commissaire-priseur ne doit pas dénoncer; entraîner un public mou, le secouer, faire passer les intérêts du vendeur dans des porte-monnaie hésitants; parler sans cesse et toujours; répéter un million de fois: « Messieurs, je vais adjuger! » tendre le bras en l'air, et au bout le magique marteau; conduire cette foule comme seul Richard Wagner sait conduire ses musiciens; parler des livres en bibliomane, des peintures en tableaumane; donner, suivant chaque vente, un échantillon de vastes connaissances encyclopédiques dans l'art du bric-à-brac; veiller à ce que les moindres détails matériels de la vente soient rigoureusement consignés par le clerc; marcher de concert avec l'expert; diriger le crieur; secouer la lourdeur des garçons de salle, et bien d'autres détails encore.

Étonnez-vous que la corporation des commissaires-priseurs veuille consacrer la mémoire de ses membres illustres par la conservation dans un musée (qui sera ouvert prochainement) du marteau d'ivoire, qui reste entier quand l'officier ministériel n'est plus que poussière.

Il est de braves gens qui, entrant à la salle des ventes, mettent une enchère *pour tuer le temps*, et ne s'imaginent pas que, par ce fait, ils ont vendu leur âme au commissaire-priseur. L'enchère est relevée; ces honnêtes bourgeois ne veulent plus ferrailler; mais le commissaire-priseur est un magnétiseur cruel, qui, ayant jeté les yeux sur un *sujet*, abuse de sa faiblesse. Pourquoi avoir écouté la sirène?

Je suppose qu'un crapaud chinois soit mis sur table quand vous entrez. L'expert a demandé deux cents francs du crapaud de porcelaine, et finalement, ne trouvant pas d'amateur, a rabattu tellement de ses prétentions que le crapaud est offert à vingt francs. Vous avez le malheur de faire un signe relatif aux vingt francs.

Le commissaire-priseur prend une enchère de trente francs. — Trente, quarante, soixante, soixante-dix. Il regarde à gauche. — Quatre-vingts francs. Il vous regarde. — Quatre-vingt-dix francs.

C'est une course au clocher; le commissaire-priseur franchit fossés et fondrières, escamote les francs; il brûle la vente. Vous espériez aller petit train, ne lâcher que cinquante centimes à la fois; le commissaire-priseur met ordre à cette prudence. Vous voilà entraîné dans le tourbillon des enchères de dix francs.

Le crapaud est arrivé rapidement à cent cinquante francs. L'enchère de *cent cinquante francs* n'est pas vôtre; elle appartient à un inconnu, *à gauche*, que vous ne pouvez pas voir, par la raison qu'il n'existe pas. Cet inconnu est l'éperon avec lequel le commissaire-priseur laboure votre modération. Vous n'avez pas baissé la tête, et par hasard votre regard se rencontre avec celui du commissaire-priseur.

— Deux cents francs! s'écrie-t-il en vous donnant l'enchère comme on se donne le goupillon à l'église.

Vous commencez à pâlir. Vous avez la lâcheté de tenir à deux cents francs. Vous n'avez pas fait de signe, vous n'aviez pas l'intention de mettre deux cents francs à ce crapaud chinois; vous voudriez vous débattre, crier: *Je n'ai pas mis*. Une fausse honte vous retient et vous empêche de vous donner en spectacle. Vous passeriez auprès de tout ce monde pour un misérable qui n'a pas la bagatelle de deux cents francs à jeter dans la gueule du crapaud dont les gros yeux vous magnétisent. Vous espérez encore que cette enchère appartient à un de vos voisins; mais le commissaire-priseur vous regarde! Le fluide court de vous à lui. Cet homme en habit noir vous domine du haut de sa tribune; il veut que le crapaud vous appartienne.

— Deux cents francs, c'est en face! s'écrie-t-il en vous regardant fixement.

— Messieurs, un joli crapaud, dit l'expert.

— Que diable ferai-je de ce crapaud? pensez-vous. Et mentalement vous faites des vœux barbares pour l'arrivée dans la salle d'un malheureux pigeon qui soit déplumé par le crapaud.

— A deux cents francs le crapaud, répète le commissaire-priseur, qui commence à dessiner de sinistres arabesques avec son marteau fatidique.

— Une fois, deux fois, à deux cents francs!

— Deux cent dix, dit l'expert à un de vos voisins qui a tiré un mouchoir de sa poche.

— Non, non! s'écrie vivement le voisin, je n'ai rien dit... On ne peut donc plus se moucher ici! Merci, un crapaud de deux cents francs, je l'en souhaite... C'est bon pour *ce monsieur*.

Des gouttes de sueur perlent votre front. On vous a appelé *ce monsieur*, et vous comprenez dans quel guêpier vous êtes tombé. Et ce damné commissaire-priseur qui prolonge votre supplice long comme l'éternité!

— Personne ne veut plus du crapaud? demande le crieur.

— A trois cents francs! répond le commissaire-priseur.

Vous respirez. Un être bizarre a mis cent francs sur votre enchère.

— Pardon, monsieur, dit l'expert au commissaire-priseur, nous n'en sommes qu'à deux cents francs.

— C'est juste; c'est à monsieur (il vous regarde en *face*). Personne ne dit mot? Une fois, deux fois, trois fois...

Le sinistre marteau est en l'air.

— Vous regretterez cette pièce, messieurs, dit le commissaire-priseur qui, en vous adjugeant le crapaud, cherche à mettre du baume sur votre plaie.

Le marteau retombe avec un coup sourd sur le casimir du bureau.

— Toisé! dit derrière vous un marchand goguenard.

— Monsieur paie-t-il? demande le crieur.

Hors de vous, le sang à la figure, la bouche sèche, les nerfs agités, les oreilles pleines du bourdonnement des enchères, vous fendez la foule après avoir payé et pris livraison du crapaud. En coudoyant les uns, marchant sur le pied des autres, vous recueillez les propos suivants:

— Il n'est pas donné le crapaud!

— C'est un vide-poche de pacotille de la Compagnie des Indes.

— Ça se paie vingt francs à Canton.

— Il y a des hommes qui ne savent que faire de leur argent.

— Ça apprendra aux bourgeois à ne pas venir se frotter à l'hôtel.

Si vous étiez resté impassible à votre place, personne n'eût soufflé mot; vous eussiez peut-être recueilli quelques compliments de condoléance de la part de vos voisins. On eût fait l'éloge de *votre* crapaud; mais l'émotion se trahit sur votre physionomie. Vous avez été empoigné par l'enchère, *refait* par le commissaire-priseur; le combat intérieur, la honte qui se lisent clairement dans vos yeux, vous forcent à fuir le champ de bataille. Les pauvres vous insultent.

En sortant, vous regardez la porcelaine et vous vous dites: Quelle folie! Il vous prend l'idée de casser la tête du crapaud contre les murs. La nuit vous rêvez crapaud.

Huit jours après vous lisez dans la chronique de la *Gazette des Beaux-Arts*: « Un crapaud, d'une assez faible qualité, sans marque, a été adjugé pour la somme de deux cents francs, à une des dernières ventes de l'hôtel Drouot. Nous avions cru que ce crapaud portait la marque de la dynastie des Ki-o-Li; il n'en est rien. Qui peut faire comprendre cette fantaisie ruineuse? Nous devenons plus Chinois que les Chinois. »

Abreuvé de sarcasmes par une Revue à laquelle vous êtes abonné, vous jurez de ne plus ouvrir que des journaux politiques. La séance du Corps Législatif vous intéresse; mais que lisez-vous à la troisième page du *Siècle*? Un article *Variétés* du savant critique Polydore Perroquet, qui termine un article Beaux-Arts par une période bien pensée: « Cet homme au crapaud, cet amateur insensé, qui a acheté deux cents francs un batracien aux formes repoussantes, ne connaît donc pas de prolétaires sans ouvrage? Avec la somme consacrée à l'acquisition de cet animal venimeux, on eût nourri vingt familles dans la misère. » Et le savant critique Polydore Perroquet ajoute: « Il faut désespérer de l'humanité quand un crapaud, etc., etc. »

III

Depuis dix ans, la recherche des objets d'art, la vulgarisation et la connaissance de la peinture, un sentiment artistique devenu plus général ont doublé le prix des charges des commissaires-priseurs. L'hôtel Drouot étant devenu une sorte de Bourse artistique, les belles céramiques, les toiles de maîtres, les meubles précieux sont considérés comme des actions négociables, soumises, il est vrai, à toutes sortes de fluctuations. Je ne désespère pas de voir un jour dans les journaux le bulletin de l'hôtel Drouot, qui contiendra la hausse ou la baisse momentanée des œuvres d'art. A cette passion nouvelle, les commissaires-priseurs ont encaissé d'énormes remises qu'un seul fait démontrera. En 1860 ou 1861, la compagnie des commissaires-priseurs faisait pour plus de vingt millions de ventes dans l'année. Or, les droits sur ces ventes sont assez considérables pour que les deux tiers des commissaires-priseurs, quoique leurs marteaux restent muets, touchent à la bourse commune une part qui vaut le meilleur des placements.

La *bourse commune* indique qu'il y a association entre les membres de la corporation. J'ai nommé les maréchaux qui commandent à l'hôtel; sur leurs remises, la corporation retient un droit de tant pour cent, qui se répartit entre chacun des membres à la fin de l'année, de telle sorte que toute charge de commissaire-priseur devient une poule aux œufs d'or.

Ce sont les vendeurs et les acheteurs qui font la fortune de la corporation, que rien n'émeut et qui n'est pas sans rapports avec l'administration des pompes funèbres. Toute collection arrive à l'hôtel Drouot par le canal de la saisie ou de la mort! Un amateur pousse sur le terrain où vient d'être enterré un autre amateur; une collection se dresse sur les ruines d'une autre collection; impassible, le commissaire-priseur assiste à la désorganisation et à la naissance de cette réunion d'objets artistiques qui ont tenu tant de place dans la vie de leurs possesseurs. Aussi sous l'habit noir de l'officier ministériel retrouve-t-on quelques analogies avec la Mort qui met en branle la fameuse danse des rois et des empereurs, des bourgeoises et des courtisanes, des artistes et des gueux. En ai-je vu passer des collections de princes et de barons, de coulissiers, qui toutes allaient se fondre au grand creuset de l'hôtel Drouot, sous la direction du bâton d'ivoire, qui apparaît comme le symbole de la faux macabre!

Seul au milieu de cette foule d'acheteurs, le commissaire-priseur ne court aucun risque. Il vend, et toujours la vente amène des bénéfices certains. Cependant il court à l'hôtel une légende dont la place est naturellement ici.

CHAMPFLEURY.

(*La suite au prochain numéro.*)

Il extrait les dents sans douleur.

TABLEAU DE M. NOTERMANN.

Les Flamands, les premiers, mirent en scène des animaux auxquels ils prêtaient les passions des hommes; il est telle toile de cette école célèbre où un chien ou un singe joue le principal rôle. Chez nous, Chardin le grand coloriste se plut souvent à ces fantaisies, et ses grands singes et ses chiens savants sont recherchés des amateurs. De nos jours, le regretté Decamps et Rousseau ont plus souvent encore que leurs devanciers employé les animaux comme personnages, on sait avec quel talent.

Les Amateurs de Decamps, *Oh! ma tendre musette* de Rousseau, sont des œuvres uniques.

M. Notermann, avec d'autres aptitudes, a tout autant d'observation; son chien patient et son singe dentiste sont d'un comique d'aussi bon aloi.

Le singe est attentif, le chien est résigné: *attention! il extrait les dents sans douleur*, et ce malin animal est capable de démonter la mâchoire du pauvre chien qui se prête à ce jeu.

Les accessoires sont bien traités et la composition générale bien agencée.

M. Notermann a été très-remarqué à nos expositions.

LÉO DE BERNARD.

Sinistre en mer, en vue de la Madrague, à Marseille.

L'hiver, exceptionnellement doux pour l'habitant des villes, a réservé ses rigueurs pour les provinces du littoral. Les tempêtes y sont permanentes, un coup de vent n'attend pas l'autre, et les journaux de nos ports de mer ne sont occupés qu'à compter les épaves que la mer rejette après les avoir broyées.

Marseille a eu son sinistre, comme bien d'autres points de la côte, et elle y a perdu un de ses meilleurs pilotes, un intrépide marin, le patron Martin. Dans les derniers jours de décembre, la veille de Noël, le bateau-pilote n° 10 devait se rendre à Mejean. La mer, sans être calme, ne présentait aucun de ces dangers devant lesquels la prudence conseille d'ajourner un voyage. A trois heures donc, cinq des matelots et le jeune mousse qui composaient l'équipage montèrent sur l'embarcation et tentèrent de gagner le large, malgré les aigres rafales du vent de nord-ouest. Contraint de louvoyer, le bateau, qui déjà n'était plus protégé par les hauteurs du rivage, fut pris en flanc par un coup de vent d'une violence irrésistible et chaviré près de la Madrague. L'accident pouvait devenir d'autant plus grave, que les braves gens ainsi submergés étaient, vu la saison, surchargés de vêtements qui, loin de les protéger désormais, paralysaient au contraire leurs mouvements.

Toutefois, grâce à l'énergie des marins et au sang-froid du patron, les naufragés parvinrent à se grouper autour des flancs de leur esquif et à se hisser sur la quille. Ils y étaient à peine, qu'une seconde lame, les fouettant en plein corps, les balaya de leur position et les lança de nouveau dans la mer. Malgré d'énergiques efforts, ils n'étaient pas parvenus à remonter sur leur premier refuge, lorsque, par bonheur, un bateau de pêche aperçut leur situation désespérée, et parvint, malgré la tempête, à s'avancer jusqu'à eux. L'équipage fut tout entier recueilli.

Sinistre en mer, en vue du port de Marseille. (Croquis de M. Crapelet.)

Dès qu'il eut mis le pied sur le bateau sauveur, et comme si le sentiment du devoir l'eût seul soutenu jusque-là, le patron Martin tomba à la renverse, et, malgré des secours empressés, rendit l'âme entre les bras de ceux qu'il venait de conserver à la vie. Il laisse une veuve et cinq enfants. Déjà, il est vrai, cette famille, si cruellement frappée, a reçu les consolations et les secours empressés de M. de Maupas, sénateur et préfet du département. Mais quelle bienfaisance peut effacer un deuil pareil ?

MAXIME VAUVERT.

IL EXTRAIT ... SANS DOULEUR. Tableau de M. Notermann.

Exposition de Londres. — Bronzes envoyés par MM. Susse frères.

EXPOSITION DE LONDRES

PETITE MACHINE A ENVELOPPER LE CHOCOLAT, EXPOSÉE PAR M. DEVINCK

Tous les Parisiens connaissent la chocolaterie de M. Devinck, rue Saint-Honoré. Il n'est pas un passant qui ne se soit arrêté une fois au moins devant ses vitrines, pour voir fonctionner les machines ingénieusement conçues qui mélangent, broyent et remêlent la pâte de cacao. L'appareil circulaire qui pèse, moule et étale le chocolat en tablettes, est un spécimen automatique des plus curieux.

Exposition de Londres. — Petite machine à envelopper le chocolat, exposée par M. Devinck.

M. Armand Daupley, l'intelligent contre-maître de M. Devinck, est l'inventeur de presque toutes ces machines. C'est un chercheur dont toutes les idées tendent au progrès de son industrie et à la prospérité de l'usine qu'il dirige. Praticien dans toute la force du terme, il possède en même temps le génie de l'invention. Il est donc à la fois ingénieur distingué et ouvrier habile, deux mérites qu'on trouve rarement réunis. La dernière œuvre de M. Daupley est la machine à envelopper. Cette petite mécanique a été une des grandes curiosités de la section française à Londres. Une foule empressée n'a cessé de l'entourer pendant les heures où elle fonctionnait.

La machine prenait une feuille de papier et un pain de chocolat qui lui étaient présentés, et rendait, au bout de quelques secondes, le pain enveloppé et cacheté mieux que ne le ferait l'ouvrière la plus expérimentée. L'opération se faisait sous les yeux des spectateurs, mais nul ne pouvait pénétrer le secret du savant mécanisme.

Avec le *Sésame, ouvre-toi* du *Monde illustré*, nous avons été plus favorisé que le public. Il nous a été permis d'ouvrir la porte mystérieuse et nous avons compris le miracle. Il n'y avait à l'intérieur ni magicien ni fée. Cela se passait le plus naturellement du monde. C'était de la pure mécanique. Tout reposait sur la combinaison et la perfection de la main-d'œuvre.

Le mécanisme de la machine à envelopper a pour base un cylindre de soixante centimètres de diamètre, sur lequel sont ajustés et distancés vingt anneaux de tôle dont le bord extérieur est taillé suivant des courbes calculées et forme excentrique. Ces saillies ou cames viennent tour à tour, pendant la révolution du cylindre, soulever ou abaisser différents leviers. Ces bras transmettent à leur tour le mouvement à ce qu'on peut appeler les mains de la machine. Une double chaîne de Vaucanson, tournant sur des rouleaux, sert à entraîner les pains d'un bout à l'autre de l'appareil.

Chaque révolution du cylindre moteur produit trente mouvements. Un paquet se fait en un tour de cylindre.

La feuille de papier, la doublure d'étain et le pain à envelopper étant placés par une ouvrière dans un cadre disposé à cet effet, trois mouvements ont lieu : un premier qui opère une pression sur le papier, et deux autres simultanés qui redressent la tablette et la mettent dans l'axe longitudinal de la machine. Le quatrième temps amène le pain dans son enveloppe au centre de l'appareil. Deux mouvements relèvent le papier de chaque côté du pain. Quatre sont combinés de façon à former la double bande sur la tablette. Huit mouvements commencent les bouts en les pliant en triangles. Huit autres ont pour mission d'appliquer à chaque extrémité une parcelle de cire en fusion, de rabattre les pointes l'une sur l'autre pour les coller et d'apposer les cachets. La cire à cacheter est contenue dans deux boîtes mobiles et maintenue liquide par un courant de vapeur. Nous avons compté vingt-six mouvements; le vingt septième emmène le paquet cacheté à l'extrémité de la table. Il glisse alors dans un cylindre creux où il s'empile sur un plateau formant piston à ce cylindre. Deux nouveaux mouvements successifs font, à chaque couple de pains, tourner le plateau d'un quart de tour, de façon à ce que les paquets se croisent à angle droit. Le trentième et dernier mouvement, qui n'a lieu que tous les vingt pains, a pour but d'enlever la pile hors du cylindre pour qu'on puisse l'emporter quand elle est complète.

Notre explication est certainement plus longue à lire que l'opération n'est longue à faire. On comprendra le merveilleux de la combinaison, la perfection et le fini de la nouvelle machine, quand nous aurons dit que le cylindre fait environ dix tours, produit trois cents mouvements, et enveloppe par conséquent dix tablettes par minute.

Cette mac[illegible] pour empaqueter du chocolat [illegible] dans les usines où l'on a à [illegible] lopper toute espèce de marchandise [illegible] et d'un modèle uniforme. Elle va compléter, à Paris, dans les ateliers de M. Devinck, l'élégante série des automates mécaniques qui servent à la transformation du cacao, en réalisant une grande économie de main-d'œuvre.

Notre voix ne pourrait rien ajouter à la haute réputation de M. Devinck. Ce n'est donc ni au grand industriel ni à l'éloquent député que s'adresseront nos éloges. Nous prendrons, à côté de cette gloire de la bourgeoisie parisienne, le nom modeste de M. Armand Daupley, qui a été médaillé déjà comme contre-maître. C'est à cet inventeur ingénieux, à ce constructeur habile, que nous rendrons une éclatante justice. La maison Devinck a vu se compléter la série des nombreuses récompenses déjà obtenues par elle : sa machine a obtenu le PRICE MEDAL à l'Exposition internationale.

ÉMILE BOURDELIN.

COURRIER DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE

M. CHERTIER. — MM. SUSSE FRÈRES

Tout n'est qu'heur et malheur dans les expositions, et les meilleures chances ne tombent pas toujours aux mieux méritants. A Londres, pendant ces six mois de martyre pour les uns et de pleine gloire pour les autres, un peuple entier a pu voir d'abord, piteusement étendue à même du trottoir de Cromwell-Road, une caisse, longue de vingt pieds, que couvrait une toile noire, sinistre comme le drap mortuaire qu'on jette sur les indigents. Cette caisse, exposée ainsi qu'un immense reproche sous les fenêtres indifférentes de la Commission Française, avait fini par être trouée vers un bout, et la nuit, ces femmes qui vous fendent le cœur sur le pavé de Londres y couchaient quelquefois avec leurs enfants. Plus tard enfin, la caisse accusatrice disparut, et nous vîmes, hors du palais, se dresser dans l'encoignure d'un porche une figure dorée, haute de six mètres, représentant la Vierge mère, son divin fardeau sur les bras. C'était l'exposition première et colossale de M. Chertier, un de nos bons orfèvres d'église, honorablement cité et récompensé en 1855, quand il était encore le collaborateur de M. Bachelet.

Cette figure géante est destinée à couronner la tour du Peyberlan, annexe qui est à la cathédrale de Bordeaux comme la tour Saint-Germain l'Auxerrois est si étrangement à son église. M. Chertier avait à faire une statue dans ces proportions là, en cuivre doré, pour 15,000 francs! c'est-à-dire, à peu près, le prix du modèle et du noyau, s'il avait voulu suivre les procédés ordinaires. Comme un vrai maître en métaux qu'il est, le jeune orfèvre a osé une chose inconnue. Il a pris une petite vierge d'un mètre, pierre du quatorzième siècle égarée dans l'ornementation d'une église de village, et il s'est avisé de la sextupler par une mise au point véritablement fantastique. Et quand, grâce à ce renversement de la mathématique de réduction, il a pu voir se dresser devant lui, en mille et mille pointes de fer, une multiplication infaillible de dix-huit pieds de haut, il a trouvé des hommes à l'œil assez juste, au marteau assez sûr, pour revêtir cette forme aérienne de 250 pièces de cuivre modelées et rejointes au repoussé, avec rivure invisible! La dorure est venue ensuite.

Un tel miracle de travail valait bien, certes, sa place d'honneur dans une exposition d'art et de science industriels. Il ne l'a pas eue, cependant. Ce qui est grand embarrasse les petits. La commission française, tremblant à l'idée de l'encombrement, se faisant expédier nos produits là-bas, à son choix, et selon sa topographie, n'avait pas songé, sans doute, aux dimensions du produit de M. Chertier; et quand il est arrivé à la porte le jour dit, les chemins pour le faire passer n'existaient plus. Restait le plein air du jardin de la Société royale, parmi les fontes magnifiques de Durenne et de Barbezat; mais le sujet était la Vierge mère du Christ, et le puritanisme protestant des gentilshommes du conseil, qui s'accommodait pourtant si bien des Vénus payennes, n'a pas voulu recevoir la divinité catholique! Voilà pourquoi nous l'avons vue à la porte, comme si fussent revenus les temps impies des guerres de religion. Le *Monde illustré* est heureux d'en donner le dessin, petit toutefois comme une antithèse infinitésimale.

Le nom de MM. Susse est aujourd'hui universel. Ces frères célèbres, dont l'un est mort avant le temps, emportant l'estime, l'affection et les regrets de nous tous, ont véritablement fondé en France et en Europe la papeterie de luxe. Invention en ce genre, distinction, goût, tout leur appartient; tout est resté leur domaine, partagé par le seul Alphonse Giroux. Successivement les frères Susse ont adjoint à cette spécialité, si variée déjà et si charmante, l'infinie collection des embellissements du cabinet et du bureau, par la peinture, la gravure, l'ébénisterie, le bronze, la faïence, la porcelaine, l'orfèvrerie, la fantaisie. Ils ont partout répandu les petits meubles et les albums, les nécessaires et les buvards, l'outil qui sert au travail et l'agrément qui en repose; par de jolis modèles et des formes comme nous savons seuls les trouver au monde; avec une exécution convenable toujours, souvent irréprochable et admirable, si modéré que fût le prix. L'Angleterre et l'Allemagne ont vaillamment copié ces modèles et imité cette exécution. Voilà quelle est assez communément notre récompense étrangère pour ce que nous faisons de bien! Ne nous en plaignons pas cependant, car c'est aussi notre gloire. Du petit bronze de bureau pour écritoires, presse-papiers, bougeoirs, porte-allumettes et tout ce qui s'ensuit, l'ingénieuse et aimable *fourniture* de MM. Susse s'est peu à peu richement élevée au bronze de cheminée et de bibliothèque : lampes, candélabres, pendules, statuettes, groupes, coupes, bustes, toutes les choses d'art. Puis de marchand on est devenu fabricant : il fallait s'assurer la propriété des sujets achetés ou créés. C'est ainsi que l'œuvre de Mélingue et celle de Pradier, entr'autres, leur sont devenues exclusives. Mélingue, artiste d'esprit s'il en fût. Pradier, maître de la forme et de l'amour. Suisse francisé, Pradier avait apporté en notre pays de finesse la richesse des carnations helvétiques, et personne peut-être n'a su, comme lui, symboliser, introniser, faire adorer la matière triomphante. Sa Phryné, en ce sens, est un chef-d'œuvre dont jamais l'art de Louis XV n'avait approché; son Atalante est pure presque comme une statue grecque; la Sapho restera le type du désespoir de la chair abandonnée. C'est pourquoi nous chercherions en vain un sculpteur ayant seulement goûté, chez nous, de son vivant, le renom, le succès, la popularité dont Pradier a toujours joui. Il a été le divinateur et l'interprète des appétits plastiques de notre temps. Nous croyons superflu d'ajouter qu'en le reproduisant, MM. Susse se sont montrés connaisseurs parfaits et religieux observateurs de son mérite. On a dit qu'ils étaient à Pradier comme Barbedienne à Clésinger : il y a du vrai dans ce discours. A beau dessin, belle fonte. Quoi de mieux?

AUGUSTE LUCHET.

COURRIER DU PALAIS.

Loi mathématique de la collaboration. — Les deux Poulardes. — La truffe de l'avenir. — Une défense improvisée. — Procès de Noé et de Villeneuve. — Les conseilleurs et les payeurs. — M. Sirey et les *exécutés*.

Il est une loi littéraire et artistique que l'on pourrait formuler ainsi : « Le mérite d'une œuvre dramatique ou musicale est en raison inverse du nombre de ses auteurs. »

Vous trouverez bien encore — par exception — des œuvres de talent signées de deux noms : *Psyché*, *le Gendre de M. Poirier*, *les Filles de Marbre*, tout le petit répertoire de Scribe; mais signées de trois ou de quatre, combien en comptez-vous? Poussez plus loin : recherchez, dans les catacombes dramatiques, les pièces fabriquées par un plus grand nombre de collaborateurs, vous ne rencontrerez plus que des monstres : *la Tour de Babel* aux Variétés, *la Marquise de Brinvilliers* à l'Opéra-Comique.

L'unité d'inspiration, voilà ce qui constitue le chef-d'œuvre, — paternité multiple, œuvres bâtardes.

Pour la *Tour de Babel*, ils étaient une vingtaine, pour la *Marquise de Brinvilliers*, ils ne s'étaient mis que six ou huit, mais des plus illustres : parmi les paroliers Scribe et Castilblaze, parmi les compositeurs Auber, Cherubini, Berton, Caraffa; ils étaient huit encore pour la *Poularde de Caux*, espèce de salmis dramatico-musical offert l'année dernière au public du Palais-Royal, — huit passés maîtres en l'art de marier le vers à la mélodie : de Leuven, l'auteur du *Postillon*; Clapisson, de l'Institut; Gevaert, qui en sera; que sais-je encore? Eh bien! de cette *Poularde de Caux* si bien née, si bien servie, — n'étaient-ce pas Mlle Schneider et tous les rossignols de l'endroit qui en faisaient les honneurs? — il ne serait plus question à l'heure qu'il est, sans le petit procès qui vient d'en réveiller le souvenir.

En gens d'esprit qu'ils sont, les auteurs avaient fait bon marché de leur *Poularde*. Un éditeur de musique,

M. Camboggi, la leur avait demandée pour la publier; en échange du manuscrit, il leur avait offert une vraie poularde de Caux, qui fut acceptée et mangée, dit le contrat, à la satisfaction de toutes les parties.

« Je doute, a dit spirituellement Mᵉ Carraby, l'avocat de MM. Dormeuil et Plunkett, directeurs du Palais-Royal, que les morceaux de la poularde jouée aient valu ceux de la poularde qui fut mangée; car les auteurs, gourmands de leurs droits, n'ont pas l'habitude de les céder à si bon compte. »

Comment donc MM. Dormeuil et Plunkett se trouvent-ils au procès?

Affriandé par le titre de la pièce, le directeur du théâtre de Strasbourg, M. Mutée, avait pensé à en régaler son public. — Nul doute, à ses yeux, que dans la patrie du pâté de foie gras, la poularde de Caux ne dût être goûtée. — Pour se procurer la partition, il ne crut pouvoir mieux faire que de s'adresser à MM. Dormeuil et Plunkett, et ceux-ci, en bons confrères, s'empressèrent de la lui envoyer. C'est alors qu'armé de son traité, M. Camboggi est venu assigner les directeurs du Palais-Royal en cinq mille francs de dommages-intérêts.

Cinq mille francs, on peut avoir bien des poulardes pour ce prix-là!

La demande était-elle sérieuse? ou, comme l'a soutenu Mᵉ Carraby, n'était-elle qu'une réclame déguisée? Si cette dernière hypothèse est la vraie, M. Camboggi n'aura pas tout perdu en perdant son procès.

Les avocats ne nous ont pas appris si la poularde mangée en collaboration par les auteurs de la pièce était ou non truffée. J'aime à croire au moins qu'elle ne l'était pas avec la *truffe de l'avenir*.

La truffe de l'avenir, qu'est-ce que cela? Le prospectus suivant va vous le dire.

» AUX FAMILLES, AUX RESTAURATEURS, AUX MAITRES
» D'HOTELS!

» *Un mets nouveau.*

» Découverte qui mériterait un brevet d'invention
» pris chez toutes les nations, même avec leur garan-
» tie.

» Ce mets nouveau est préférable aux asperges, aux
» artichauts, et se prépare comme ces légumes; il peut
» remplacer le champignon dans tous les cas et lutter
» avantageusement avec la truffe comme condiment. Il
» peut être appelé la *truffe du prolétaire* (c'est le petit
» nom de la *truffe de l'avenir*), car on ne peut rien man-
» ger de meilleur, de plus fin ni de plus délicat.. Ce
» mets, que Brillat-Savarin eût appelé divin, est aussi
» nombreux et d'un prix aussi minime que les pommes
» de terre; il prend, comme elles, mille transforma-
» tions, et, comme on dit vulgairement, se met à toutes
» les sauces... »

Voilà pour les qualités; mais la substance, la base de cette merveille gastronomique, en quoi consiste-t-elle? — Dans un mélange vif et animé de concombres et de cornichons. — Comme vous voyez, c'est simple et pas méchant.

Comment donc se fait-il que l'inventeur, un pauvre diable de maître d'études, à l'habit râpé, au linge douteux, aux chaussures béantes, se trouve aujourd'hui sur le banc de la police correctionnelle?

C'est qu'il ne s'est pas contenté d'offrir son invention au public. Il lui fallait des capitaux pour l'exploiter, — je parle de l'invention, — et comme l'argent lui manquait, il est allé en demander à un garçon de café qui, alléché par l'appât d'un bénéfice, a eu l'imprudence de lui remettre une somme de trois cents francs. Où ces trois trois cents francs ont-ils passé? En prospectus, en expériences, en achat de matières premières? L'inventeur seul pourrait le dire. Ce qui est certain, c'est qu'ils se sont fondus comme neige entre ses mains, — et que, se croyant dupé, le garçon de café a porté plainte.

Le prévenu n'avait pas d'avocat, et déjà M. l'avocat impérial se levait pour requérir contre lui, quand Mᵉ Frédéric Thomas, qui devait plaider dans une des affaires suivantes, est venu prendre place à la barre.

En le voyant entrer, M. le président arrête d'un signe le représentant du ministère public, et s'adressant à l'avocat:

— Mᵉ Frédéric Thomas, voici un prévenu qui n'a pas de défenseur, voulez-vous bien vous charger de l'assister?

L'avocat y consent. Pendant que l'audience est suspendue il prend communication du dossier et confère avec son nouveau client. N'allez pas croire que, pour être ainsi improvisée, sa défense soit insuffisante et incomplète. Mᵉ Frédéric Thomas n'est pas de ceux que l'on prend sans vert; l'esprit, la verve, l'imagination avec toutes ses ressources sont chez lui constamment éveillés, prêts à répondre sur-le-champ à l'appel de la volonté. Écoutez plutôt cet exorde:

« Je remercie le tribunal, dit-il, de m'associer à un
» acte de commisération qui va devenir, je l'espère,
» un acte de justice.

» Que trouvons-nous dans cette cause? une grande
» misère et de grandes illusions; cela se tient, mais
» malheureusement cela ne se compense pas. La mi-
» sère est la réalité du présent, tandis que l'illusion
» n'est que la promesse de l'avenir, et l'avenir tient si
» peu ses promesses!

» Mais j'offense mon client en parlant d'illusions; il
» croit, lui, à la *truffe du prolétaire*, à la pomme de
» terre de l'avenir. Une expérience a été faite dans un
» restaurant qu'il vous désigne. Est-il étonnant que
» cette pomme de terre nouvelle ait eu si peu de suc-
» cès, quand on songe aux obstacles que rencontra la
» pomme de terre ancienne avant d'être admise sur
» nos tables?... »

Toute la plaidoirie est sur ce ton, charmante, ingénieuse, habile, expliquant avec bonheur ce qui peut être expliqué, atténuant ce qui ne peut être excusé, touchant avec délicatesse et mesure les côtés délicats: on reprochait au prévenu les termes du prospectus que l'on connaît:

« Quant à moi, répond Mᵉ Frédéric Thomas, ce prospectus me touche. Ce professeur, ce *misérable* en habit noir qui a côtoyé la faim et qui s'inquiète de la table du peuple, me semble faire un acte d'humanité et de reconnaissance. »

Le tribunal a remercié le défenseur du concours que, par son zèle et son talent, il avait apporté à la justice. S'il n'a pas acquitté le pauvre inventeur, — le Wagner méconnu de la truffe, — du moins ne l'a-t-il condamné qu'à quatre mois d'emprisonnement.

Vous parlerai-je du procès de MM. de Noé et de Villemessant? Ce n'est pas l'envie qui me manque à coup sûr. Bien des choses curieuses se sont dites là, que j'aimerais à vous redire, si la loi — qui a ses scrupules quand il s'agit de diffamation, — ne me mettait le doigt sur la bouche. Je sais bien que d'excellents esprits font une distinction, suivant qu'un débat de cette nature se présente au civil ou au correctionnel, estimant que dans le premier cas le journaliste n'est pas tenu au silence. D'aucuns même, impatients de voir passer leur théorie dans la pratique, m'ont plaisanté, agréablement, ma foi, sur ma — pusillanimité. A ceux-ci, j'ai offert immédiatement ma plume, — et pas un d'eux n'a voulu la prendre. — Chose facile et commode, le courage platonique!

Je ferai donc comme le sage, je m'abstiendrai dans le doute et j'attendrai bouche close le jugement qui sera rendu d'ici à huitaine.

On se fatigue de tout, même des procès Mirès. Celui qui vient de se terminer a toutefois une trop grande importance pratique pour que je n'en dise pas un mot à mes lecteurs.

S'il en est parmi eux qui appartiennent à la catégorie des *exécutés*, ils peuvent se frotter les mains. Comme au colonel Danner, le tribunal leur fera restituer leurs actions en nature, ou la valeur de ces actions au cours moyen, sans préjudice des intérêts et des dividendes échus. Vous comprenez que cela ne s'est pas passé sans combat. M. Mirès a invoqué énergiquement l'arrêt de la Cour de Douai; il a poussé de nouveau son fameux cri: L'expertise! l'expertise! Lui-même a pris la parole pour se défendre, et non sans éloquence. — Éloquence perdue! Non-seulement ses opérations ont été annulées, mais elles ont été qualifiées « d'abus de fonction, de violation de nantissement. » La défaite est complète et M. Mirès peut s'écrier:

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance!

Mais non, M. Mirès n'est pas homme à désespérer. Au moment où je parle, il a déjà, j'en suis sûr, repris la lutte avec une ardeur nouvelle.

...Et cependant, M. Solar, condamné solidairement avec lui, continue à fumer philosophiquement son cigare en face des beautés alpestres et des grandeurs sauvages de la Yungfrau.

PETIT-JEAN.

VILLE DE MULHOUSE

Éclairage et chauffage par le gaz de la ville de Mulhouse.

Mulhouse, la capitale industrielle de l'Alsace, est la ville de France qui, proportion gardée a, dès la première année de la fondation du *Monde illustré* jusqu'aujourd'hui, apporté le plus de souscriptions à ce journal; nous sommes donc attachés à elle par les liens de la reconnaissance; et nous voulons prêter le concours de notre publicité à une grande opération industrielle qui a pour but l'extension, l'embellissement et la salubrité d'une ville à laquelle est réservé le plus brillant avenir.

Le 13 novembre 1856, le maire de Mulhouse conclut un traité concédant à MM. Blanchard et consorts l'éclairage et le chauffage par le gaz de la ville de Mulhouse. Et le 31 décembre 1856, le préfet du Bas-Rhin rendait un arrêté qui permettait aux concessionnaires de jeter les bases de cette vaste entreprise.

Les promoteurs de la société exécutèrent les vastes travaux de canalisation nécessaires; ils traversèrent tout seuls ces premiers temps d'épreuves, durs à supporter; la concession accordée était de cinquante années; ils engagèrent des capitaux qui suffisaient à présenter aux nouveaux actionnaires qu'ils se réservaient d'appeler plus tard des preuves de complète réalisation.

Aujourd'hui l'exploitation est à la veille de prendre une extension considérable. La vallée de Dornach, par ce temps d'annexion de banlieues, fera peut-être bientôt partie de la ville; un capital plus élevé doit permettre à l'entreprise un nouvel effort, qui sera, nous n'en doutons plus après l'examen que nous venons de faire, couronné du plus grand succès.

Une société en commandite se constitue donc pour l'*Éclairage et le chauffage par le gaz de la ville de Mulhouse*. Son capital social est de deux millions de francs, divisé en quatre mille actions.

Nous avons voulu étudier les éléments de prospérité de cette entreprise, et nous nous sommes convaincu que le rapport de M. Brocchi, ingénieur civil, ancien ingénieur de la compagnie du Gaz de Marseille, est concluant, et il est au-dessous de la réalité; parti pris d'un homme consciencieux et pratique, qui aime mieux surprendre les actionnaires que les mener à une déception.

Toutes les actions produiront, sur les sommes versées, des intérêts à six pour cent l'an, à partir du jour de la constitution définitive de la société; elles auront droit également aux dividendes dans la proportion des sommes versées, le tout après inventaire.

MM. L. Lauze et Compᵉ, une des maisons les plus jeunes, qui s'est fait une réputation de *réussir les affaires*, se sont mis à la tête de l'œuvre à Paris. Le secret du bonheur de cette maison est à coup sûr dans le choix de ses opérations et dans l'activité des jeunes financiers qui la dirigent.

A Mulhouse, les honorables MM Schlumberger-Ehingen prêtent leur puissant appui à MM. Lauze et Compᵉ, et cent cinquante banquiers et agents de change ont spontanément offert leur concours à cette entreprise, qui était une œuvre de progrès et qui devient une affaire productive.

Le résultat de la souscription n'est plus douteux; déjà le nombre d'actions souscrites serait considérable, car nous voyons dans les journaux du soir que la clôture de la souscription est fixée au 25 pour Paris, et au 31 pour les départements.

Nous sommes heureux de prêter notre publicité à une entreprise qui intéresse directement la ville de Mulhouse, et aux jeunes financiers qui les patronnent.

CHARLES YRIARTE.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE: *Ondine*, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, de MM. Lockroy et Mestépès, musique de M. Semet (7 janvier).

Aujourd'hui tombe sous notre plume toute une liste de personnes à qui nous devons de la reconnaissance pour nous avoir causé *autrefois* quelques-unes des heureuses sensations que donne la bonne musique. Et nous n'en sommes que plus désolé, car la circonstance est telle qu'il va nous falloir verser le plus noir de notre encrier sur ces estimables artistes, dont le plus grand tort est de s'être trompés tous à la fois en une même soirée et à l'occasion de la même pièce. La rencontre est singulière; on dirait une gageure.

M. Semet — auteur des *Nuits d'Espagne* — s'est trompé sur la nature de son talent. Tandis qu'une foule de jolies chansons élégantes et légères lui bourdonne dans la tête, sa main, sur le papier, s'évertue à faire du contre-point savant. L'ambition de produire ce qu'à l'école on appelle de la musique « bien faite, » c'est-à-dire très-contournée, et cependant

parfaitement correcte, orthographiée à souhait, cette ambition, dis-je, semble accaparer M. Semet tout entier et tarir en lui la source de l'inspiration naïve. S'il lui vient une idée, soyez sûr qu'elle sera simple comme toutes les bonnes idées; ne doutez pas non plus qu'elle ne soit attifée d'accompagnements colifichets, avec chants, contre-chants, imitations à tous les intervalles; l'orchestre, par un luxe intempestif de broderies, ensevelira la beauté des lignes mélodiques. Il y a, en musique, de certaines inspirations qui repoussent ce système d'ornementation excessive, de même qu'il y a dans les arts plastiques des Vénus qui feraient laide figure dans les plus beaux habits, surtout dans des habits à paillettes. Le grand tort de M. Semet est donc de mal se connaître et de trop donner dans les procédés symphoniques de l'école allemande, tandis que sa nature de Parisien le rapprochait plutôt de la manière accorte et pimpante d'Auber et d'Adolphe Adam. M. Semet ne chante point comme il sait chanter, et surtout il n'accompagne point comme il devrait accompagner; on dirait que de simples accords disposés en arpèges ou en batteries ne sont point d'un ragoût assez relevé. Voyez pourtant comment les plus grands maîtres ont usé de ces petits moyens pour en faire des leviers puissants. Ouvrez notamment *Zampa*, à l'endroit du duo final : au premier abord vous diriez un quadrille, au second vous avez devant vous une des pages les plus véhémentes qui soient parmi les chefs-d'œuvres de la musique dramatique. Puis, pourquoi faire du fantastique dans le voltairien pays où nous vivons?... Pensez-vous, comme Weber, que Samiel apparaît entre minuit et minuit un quart au carrefour de la forêt pour y fondre des balles enchantées? Avez-vous un instant songé que le génie Puck pouvait se promener (sans bateau) sur les vagues de la mer en chantant des barcarolles? Vous n'y croyez pas le moins du monde, parce que tout près de vous, à Vincennes, où se tient une école de tir, on a depuis longtemps démontré l'inefficacité des balles enchantées; parce que, plus près de vous encore, l'Académie des sciences, qui s'occupe de poids spécifique, va jusqu'à exiger au moins une planche pour se promener sur l'eau. Or, si vous n'avez pas la foi, vos évocations porteront dans le vide votre fantastique ne sera que du fantasque, et vous aurez beau appeler Samiel et Puck, je vous réponds qu'ils ne viendront pas. Il fallait bien croire aux simples et toutes bourgeoises tables tournantes pour les faire tourner!

EXPOSITION DE LONDRES. — Vierge en cuivre doré, destinée à couronner la tour de Peyberlan, envoyée par M. Chertier.

Que M. Semet nous donne donc une courte mais bonne partition d'opéra-comique pur; que l'on y chante, que l'on y danse, que l'on y rie, et vous verrez que tout ira bien. La preuve c'est que dans les parties de son nouvel opéra où il a pu faire vibrer cette corde, qui lui est facile, l'inspiration ne lui a pas fait défaut. Mais ces bons endroits sont malheureusement trop rares. Nous allons les compter : ce sont d'abord les couplets d'Ondine au premier acte, d'autres couplets au second acte ayant une légère teinte de ballade (on les a fait bisser); la chanson du *Roi des Grillons*, hors-d'œuvre agréable s'il n'allait pas se compliquant vers la fin de lazzi un peu risqués (encore un bis); enfin, au troisième acte, un chœur dans le style fugué, et surtout *la Chanson de la Taupe*, morceau distingué s'il en fut, une véritable trouvaille.

J'avoue maintenant que si, dans ce qu'il reste de la partition, il se trouve des beautés, elles m'ont échappé; je n'y ai vu que la marque de louables mais vains efforts pour atteindre à cette sonorité vaporeuse, à cette ciselure rhythmique qui fait d'*Obéron* une féerie type entre toutes les féeries aquatiques.

M. Bataille — un chanteur très-habile, un professeur très-sérieux, — s'est trompé. Il a voulu faire le farceur, et ses grands bras disloqués, ses jambes sautillantes, ses yeux effarés n'ont point fait rire.

Mlle Girard — une nature parisienne encore avec une voix chansonnière et un jeu très-spirituel, — s'est trompée. Mlle Girard tient absolument à chanter les premiers rôles (je veux dire ceux qui comportent le mariage du troisième acte avec le ténor). Il nous est avis qu'elle n'est destinée qu'à briller dans les dugazon, et si elle croit n'y point trouver un succès égal à son talent, c'est un tort; car, après tout, la première chanteuse est toujours celle qui chante le mieux.

Mlle Moreau s'est trompée de diapason.

M. Carvalho — qui est un directeur très-imbu des meilleures doctrines de son art, — s'est trompé dans la mise en scène en faisant trop attendre les changements à vue qui doivent étaler ses deux décors, et aussi en épargnant trop le jarret de ses danseuses quand la danse est un élément obligé de la féerie.

Les auteurs de la pièce — gens d'expérience, — se sont trompés en oubliant les situations musicales dans leur scénario et les traits spirituels dans leur dialogue; en ne daignant point non plus expliquer clairement ce qu'ils avaient à dire. Ceux-là sont plus coupables, car ils étaient deux pour leur besogne et pouvaient mutuellement se crier gare.

Si j'ai bien compris, il s'agirait d'une jeune Ondine qui a été adoptée par Ulrich et sa femme Marthe juste le jour de la mort de leur fille, noyée dans le lac où ils exercent l'industrie de pêcheurs. Un orage vient à éclater et leur cabane sert d'abri au comte Rodolphe d'Aremberg qui — bien entendu — tombe amoureux d'*Ondine*. Aussitôt que la pluie cesse et pendant qu'on change de décor, il l'épouse, puis la ramène au château de son oncle, le plus puissant seigneur du pays. Là, sa situation devient embarrassante, car il rencontre sa cousine Bertha, qu'il aime autant que sa femme Ondine; « entre les deux son cœur balance! » Pourtant Fraisondin (un vieux génie des eaux), emploie tout son pouvoir surnaturel à perdre Bertha, car le bonheur d'Ondine, sa nièce, l'intéresse bien davantage. Il va même, et sans ménagements, jusqu'à troubler tout ce monde déjà si mal embarqué en révélant que la fille du pêcheur n'est point morte, qu'il l'a recueillie au fond du lac et qu'il l'a donnée au prince d'Aremberg, qu'aujourd'hui elle s'appelle Bertha; d'une autre part, que sa prétendue nièce Ondine, élevée par le pêcheur, est bien la fille du prince d'Aremberg... C'est sur ces entrefaites, et sans que je puisse trop dire pourquoi, qu'Ondine va se noyer, autrement elle s'en va dormir au fond d'une source enchantée, où tout n'est que nappes d'eau bleuâtres, vapeurs irisées, cascades et ruissellements de toutes les couleurs. Ce décor fait illusion au point qu'on a envie d'y prendre un bain.

Comme je l'ai dit en commençant, beaucoup de gens se sont trompés l'autre soir au Théâtre-Lyrique. Additionnez leurs erreurs et le total sera peut-être cette impression d'ennui que le public a ressenti.

ALBERT DE LASALLE.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 62

COMPOSÉ PAR M. GRIMSHAW.

Concours de Londres.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 60.

Blancs.	Noirs.
1. T 4e FR	1. P pr. T (A) (B)
2. C 5e R	2. R 4e C (1)
3. C pr. PR, mat.	
(1)	
	2. P pr. C
3. D pr. C, mat.	
(A)	
	1 R 4e C.
2. D 4e T, échec.	2. R pr. D
3. C 3e FD, échec et mat.	
(B)	
	1 F 3e FD
2. C 5e FD, échec.	2. R 4e C
3. D 4e C, mat.	

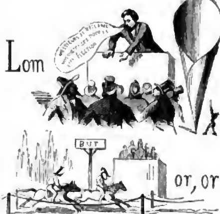
Les autres variantes sont faciles.

Solutions justes : MM. Fraichs; docteur Ravel, à Saint-Omer; Café C. Moderai, à Lyon; Lantoine, à Guise; Fabrice; Café de l'Opéra, à Nancy; P. Duclos fils; capitaine Didier, à Montbrison; Cercle des Echecs d'Angers; Cercle International de Madrid; A. Aufil, à Mons; Visto; H. Lemaitre, à Chartres; Café de la Sorbonne; Café de Rouen, à Dieppe; Café du Chatelet; X; Granados, Lioubes, à Perpignan; Grosdemange; J. Boileau; L. de Crose.

Autre solution juste du problème n° 59 : Café Divans, à Limoges.

P. JOURNOUD

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Pour un soldat français, culbuter l'ennemi à l'arme blanche, n'est pas la mer à boire.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 302. — 24 Janvier 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION . 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 25, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

HORACE VERNET

—

La mort d'Horace Vernet n'est pas venu nous surprendre comme un de ces accidents subits auxquels personne n'est préparé ; chacun savait que l'illustre artiste endurait une longue agonie. Deux fois déjà réunis autour de son lit, ses amis avaient serré pour la dernière fois la main qui avait si longtemps tenu le pinceau, escomptant pour ainsi dire leur douleur ; et pourtant, lorsque samedi, à neuf heures, le bruit de cette mort se répandit dans Paris, chacun trouva une parole de regret pour déplorer cette perte.

Nous cherchons vainement dans l'histoire de l'art en France un nom d'artiste qui fût plus populaire ; le dernier prolétaire connaissait aussi bien l'œuvre de Vernet que ceux dont l'art est le but et l'étude, et chez nous le sentiment patriotique est si développé, que les toiles militaires du peintre de la *Smala* eurent le privilége d'attirer l'attention de la foule à l'exclusion, souvent, d'œuvres plus artistiques et révélant des tendances plus élevées.

Horace Vernet était un type : c'était l'incarnation du peintre de bataille. Sa personne était originale et sympathique ; ses saillies étaient citées ; il avait cet entrain qui passionne la foule et cette dignité qui justifie la sympathie.

Son œuvre est immense : il accomplit à lui seul le travail de plusieurs générations d'artistes, et pourtant Horace Vernet ne vécut jamais confiné dans son atelier, comme ces bénédictins de l'art qui entassent silencieusement œuvre sur œuvre, faisant succéder une toile à une autre.

Nous renvoyons le lecteur à une biographie de l'artiste que nous publions dans ce même numéro ; nous ne voulons pas juger un tel homme en quelques lignes. Ceux qui aiment le style et la forme peuvent faire leurs réserves au nom de l'art, mais, à coup sûr, nous venons de perdre un grand artiste, et l'immense regret que suscite sa mort est autant justifié par l'œuvre que par l'homme qui l'a produite.

CHARLES YRIARTE.

Horace Vernet, membre de l'Institut, grand-officier de la Légion d'honneur, décédé le samedi 17 janvier 1863.
D'après une photographie de M. Disdéri.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : DIVERSES PARTICULARITÉS A NOTER DE LA VENTE DÉMIDOFF. — QUELQUES VÉRITÉS QU'IL FAUT DIRE. — LES FOLIES DE LA VANITÉ OPULENTE. — COMME QUOI UN BIENFAIT N'EST PAS TOUJOURS PERDU. — 50,000 FR. POUR UNE PLACE EN FIACRE. — UNE LETTRE INÉDITE D'HORACE VERNET, SUR ROME EN 1839. — LE BARON GUÉRIN. — ENCORE UN PEU DE DÉMIDOFF, A PROPOS DU *Sancy* ET DE M. JULES JANIN. — UN GILET BLANC, PUIS UN DIAMANT NOIR. — OÙ M. AUBER S'ÉTAIT CACHÉ LUNDI DERNIER.

~~~ Nous devons revenir par un dernier mot sur la fameuse vente Démidoff : c'est une date spéciale.

Le jour de l'exposition la plus particulière, celle où l'on était invité par carte nominale signée de M. Charles Pillet, on put voir, dans la salle tapissée de tant d'œuvres remarquables, presque tout ce que Paris renferme de haute connaisseurs ou amateurs. Parmi les premiers, nous avons remarqué : M. le duc de Morny, M. Thiers, M. le comte de Nieuwerkerke, M. le comte Duchâtel, M. le docteur Véron et M. Émile Péreire. Parmi les seconds est apparu M. le prince Anatole de Démidoff lui-même, suivi du domestique-planton qui ne le quitte que rarement. Bon nombre de riches étrangers, de financiers connus, — amateurs ou connaisseurs, je ne saurais dire au juste, mais collectionneurs pour sûr, — se faisaient aussi coudoyer dans la foule élégante, où les dames étaient en minorité brillante. On y remarquait M. le marquis de Hertford, M. le duc de Galiera, ces deux rudes adversaires, prêts à entrer en lice armés d'or. Quelques artistes étaient aussi venus revoir leurs tableaux : c'étaient MM. Hipp. Flandrin, Eugène Isabey et Meissonier. Ce dernier, dont la taille exiguë est en rapport avec la dimension de ses tableaux, avait grand'peine à se défendre dans ce raout, fort compacte en face des tableaux les plus renommés. M. Thiers, qui n'est véritablement grand que comme historien, se tira aussi fort difficilement d'un blocus de crinolines polonaises devant les aquarelles de Decamps.

Dans un groupe, on s'étonnait de cette vente de la part d'un si opulent personnage. Alors, il fut raconté ce que nous sommes loin de garantir, à savoir : que M. Démidoff, décidé à modifier son genre de vie, aurait aliéné toutes ses propriétés mobilières moyennant 600,000 fr. (d'autres disaient le double!) de rente viagère et annuelle. Il lui resterait en propriétés personnelles toutes ses collections, qui représentent une valeur considérable. Les voilà entamées. Quelques mots, qui n'arriveront pas trop tard, sur les principaux articles de cette première vente.

Le *Samson combattant les Philistins* a son histoire que nous n'avons lue nulle part à propos de sa réapparition d'hier. Un officier supérieur de S. M. le roi des Pays-Bas avait demandé (nous n'osons dire commandé !) à Decamps, en 1835, un tableau d'histoire biblique. L'artiste passa trois ans avant de le terminer et l'expédia enfin. Le tableau ne plut pas à l'acquéreur. Decamps, blessé, le fit revenir. Le duc d'Orléans sut l'affaire, alla voir le tableau dans l'atelier, en fit demander le prix, fixé à 5,000 fr., — acheta et paya 10,000 fr., en permettant d'exposer (1839). — Treize ans après, à la vente de la duchesse d'Orléans, le *Samson* fut vendu 20,500 fr. au prince Démidoff. L'ayant gardée dix ans, il a payé 10,000 fr., soit mille francs par an, le plaisir de sa possession. Cette toile a été vendue l'autre jour 45,000 fr. à un jeune amateur qui s'installe et se meuble : M. Édouard Fould. La plus-value double donc, et au-delà, les intérêts de l'acquisition Démidoff-Orléans. Nous doutons que M. Ed. Fould puisse renouveler un jour cette bonne affaire. Cette toile, qui fit sensation, après la *Bataille des Cimbres*, comme révélation d'une incontestable originalité de pinceau et de point de vue, apparaît aujourd'hui avec tous ses défauts. La lourdeur du ciel d'où semblent choir des aérolithes rocheuses, le peu d'animation du groupe que combat Samson, l'oubli du texte qui limite ici à une poignée d'hommes la multitude hébraïque, et surtout la monotonie bistrée, bitumineuse de la teinte générale, ont frappé les gens sans parti-pris. Le jour de l'adjudication on a donc généralement trouvé le chiffre atteint plus surprenant que justifié. Combien était préférable à ce *Samson* le *Joseph vendu par ses frères*, acheté 38,000 fr. à la même vente, par le docteur Véron ! Quelle lumière, quel ciel, quelle limpidité... quelle *fenêtre ouverte* sur la nature !

La *Dame de charité*, de Greuze, avait, dit-on, coûté 19,000 fr. à M. Démidoff. Il l'a vendue 49,000 fr. à un amateur, caché derrière M. Mannheim fils. Les grandes compositions de Greuze sont rares ; celle-ci est parmi les capitales ; le peintre est redevenu à la mode ; le haut prix de cette adjudication se conçoit donc. N'avons-nous pas vu payer 22,000 fr. une simple tête d'enfant l'hiver dernier ?

La Stratonice. Cette toile fut demandée à M. Ingres par le duc d'Orléans. On s'entendit d'avance sur le sujet. Antiochus, fils de Seleucus Nicator, roi de Syrie, éperdûment amoureux de Stratonice, sa belle-mère, va emporter au tombeau le secret de sa fatale passion. Le père, absorbé dans une douleur profonde, tombe au pied du lit. La belle Stratonice est entrée dans la chambre... A sa vue, le malade s'est vivement ému... Vainement il repousse la main qui interroge les battements de son cœur... Le médecin Erasistrate a tout compris ! Les autres personnages de cette scène sont disposés de façon à ne point voir ce qui se passe ; c'est une jeune esclave tout occupée à brûler des parfums ; c'est l'ami désolé du prince, s'appuyant le front contre une colonne ; c'est enfin, accroupie sous une table, la nourrice se cachant la tête dans les bras. M. Ingres peignit cette toile à Rome de 1834 à 1841. Nous ne savons quel prix la paya le prince. A la vente de 1853, M. Ingres, qui ne l'avait pas revue depuis de longues années, se montra curieux de juger l'impression qu'il en recevrait. Un témoin de la scène nous a rapporté que, marchant droit à son œuvre, l'illustre peintre, se faisant un abat-jour de sa main, se mit à la contempler avec une curiosité qui se transforma bientôt en émotion. Puis, tombant bientôt dans une sorte de rêverie extatique, on l'entendit murmurer : « C'est beau... c'est vraiment beau ! Comme ce jeune homme a chaud dans son lit !... et pourtant là... là... je sens quelque chose à refaire ! »

Le prince Démidoff avait ordonné l'achat du tableau *à tout prix*. C'était Raffet qu'il avait chargé de l'affaire. Raffet sut qu'il avait pour concurrent le directeur des Musées, et ne s'en effraya pas, disant : « Bah ! j'ai derrière moi un fameux sac ! » En effet, à 62,500 fr., Raffet n'eut plus de concurrent ; il mit 500 fr. et le marteau d'ivoire lui donna la victoire ! M. Démidoff a gardé la *Stratonice* dix ans. C'est donc environ 3,000 fr. par an que le capital a représenté en plaisir de contemplation. Selon nous, c'est cher. Bien des indépendants ont été de cet avis, en revoyant ce tableau si réputé, et si bizarre par son dessin raide ou maniéré et son coloris inharmonique. L'agent du duc d'Aumale l'a payé 92,000 fr., sans les frais. C'est donc une centaine de mille francs que le prince a consacrés à récupérer cette toile de famille, qu'il mettra en pendant avec la *Mort du duc de Guise*, rachetée par lui à la vente susdite. On sait, en effet, que le duc d'Aumale, héritier de la maison de Lorraine, dont les Guise formaient la branche aînée, réunit tout ce qui se rattache à cette illustre maison, dont le château d'Eu était l'un des principaux domaines.

Les toiles capitales d'Eug. Isabey ont été fort appréciées ; la dimension en a limité les prix. — Le *Porte-enseigne* de Meissonier, large comme une main d'enfant, payé sept mille francs et plus avec les frais, témoigne de toute la folie des opulents. — Le marquis d'Hertford a cru devoir donner 17,800 fr. pour les loisirs champêtres d'un *Pater* que nous serions loin de vouloir *noter* à ce prix ! — La grande bataille des forts a été pour les aquarelles de Bonington, toutes restées, comme au plus opiniâtre, au susdit opulentissime amateur. — La lutte n'a duré que pour l'aquarelle de Brascassat (des chiens attaquant un loup), que le duc de Galiera disputait au lord. Le vainqueur a chèrement payé sa victoire ; il a compté 10,100 fr., sans les frais, pour un morceau de papier que l'artiste fut très-heureux jadis de livrer pour 800 francs !

Une rapide réflexion pour finir. Les ventes d'art sont, depuis une dizaine d'années, le théâtre de folies insignes, qu'il serait absurde de considérer comme le véritable taux de la valeur commerciale des produits spéciaux. L'Europe compte une douzaine d'amateurs énormément riches, qui se disputent les tableaux ou les curiosité hors ligne, et auxquels le chiffre qu'il faut mettre à la joie ou à la vanité de la possession est aussi indifférent qu'à vous, monsieur, un bout de cigare ! Ces messieurs se font des niches et des espiègleries qui produisent ces adjudications insensées. Chercher dans les prix auxquels on poursuit tel tableau ou telle faïence autre chose que ces rivalités de l'or, serait tomber dans une erreur profonde. La preuve que ces folies ne s'exercent qu'à propos des œuvres ou des curiosités *exceptionnelles*, c'est le bas prix auquel est tombé, depuis deux ou trois ans, le commerce de l'art. C'est aussi la détresse des peintres, dont bon nombre, même parmi ceux qui possèdent un talent avéré, en sont réduits à se mettre à la solde des décorateurs d'appartement... C'est enfin le désespoir des amateurs qui ont, il y a quelques années, déraisonnablement payé des œuvres un moment surfaites par l'entraînement général donné à tout, même au médiocre, par les extravagances de *ceux d'en haut*, comme on disait jadis à Venise !

~~~ Il y a des histoires qu'on peut appeler *forcées*. Il faut qu'elles naissent et renaissent des chocs du monde, comme les coups de coude dans la foule, et elles ont leur dénouement inévitable, parce qu'il est logique, fatal. Tous les ans, sur un point nouveau, le même fait doit se produire quelque part, varié seulement par les détails.

Il y a une dizaine d'années, le hasard nous avait rendu témoin d'une des échéances du fait : c'était un vieillard auquel un jeune homme avait cédé sa stalle à une soirée captivante du Théâtre-Français. Plus tard, le vieux monsieur mourait et faisait un legs au jeune complaisant... Cela a pu paraître invraisemblable aux malins du métier ; mais cela était rigoureusement vrai ! C'était même si vrai, que pour bien fixer l'affaire, une autre plume vint, quelques années plus tard, rafraîchir cette histoire par une date nouvelle, et la répéter avec les mêmes mots, les nôtres, à la même place où nous l'avions jadis racontée...

Or, aujourd'hui, nouvelle échéance du fait, avec quelque variété dans les circonstances.

Il y a quinze jours, un jeune collégien de Sainte-Barbe est appelé chez Mᵉ L..., notaire. Fort surpris d'un pareil appel, à dix-sept ans, le jeune homme l'est bien plus encore d'apprendre que le comte de Plessen, qui vient de mourir en Danemark, lui lègue 50,000 fr. Le père du jeune homme, très-charmé, mais non moins étonné que monsieur son fils, après avoir obtenu toutes les assurances légales sur la sincère destination du legs, interroge à fond celui-ci pour trouver une explication à ce qui semble inexplicable. Plusieurs jours s'écoulent sans qu'on trouve rien. Enfin, hier, à un dîner de famille, le jeune Edmond s'écrie tout à coup, en mangeant une tranche d'ananas confit :

« — Ah, père ! j'ai trouvé le vieillard aux 50,000 francs ! »

On l'accable de points d'interrogation, et un verre de vin de Bordeaux envoyé rejoindre l'ananas trop sucré, le collégien raconte ce qui suit :

« Vous vous souvenez d'une promenade projetée cet été, pendant le mois d'août, je crois, au jardin d'acclimatation du bois de Boulogne ? J'avais déjeuné chez mon cousin R... Je manquai au rendez-vous du départ ; je pris le chemin de fer dans l'espoir de vous retrouver là, et la foule était si grande, que je ne pus y réussir. J'errai deux heures dans le jardin, dans la grande serre... La foule était partout, mais ma famille nulle part ! A six heures, harassé de fatigue, je me mis en route avec le plus faible espoir de trouver une voiture. En effet, je dus venir à pied jusqu'au haut des Champs-Élysées, où, par un hasard providentiel, arrivait une ex-victoria, dans laquelle je sautai plus ardemment que Jason sur la nef des Argonautes. Le cocher, assez déçu de repartir si vite, me demanda le temps de laisser un peu souffler et boire son cheval. Accordé.

» Je me prélassais presqu'avec ivresse et confortable dans la victoria, le cheval tourné vers Paris, regardant défiler à droite la foule des voitures et à gauche celle des piétons, le tout en quête d'un dîner dont c'était l'heure générale, lorsque ce mot prononcé d'une voix éteinte :

» — Cocher ! cocher !

retentit derrière moi sur l'asphalte.

» — Trop tard, bourgeois ! — répond le cocher en lançant sous le ventre de son cheval ce qui restait d'eau dans le seau.

» — Trop tard ?... ah, mon Dieu ! — exclama avec désespoir la voix défaillante.

» Je me retourne... et je vois à deux pas de moi, et s'asseyant sur une borne, un vieillard tout en sueur, dont l'attitude est celle d'une extrême fatigue. Ce vieillard avait l'air fort distingué ; un ruban de diverses couleurs apparaissait à sa boutonnière. Il avait ôté son chapeau et il s'essuyait le front.

» — Trop tard de deux minutes, bourgeois ! — reprit le cocher en montant sur son siége.

» En ce moment, le vieillard me regarda... Il y avait sur son visage très-noble et dans ses yeux très-purs un tel sentiment de désespoir, que j'en fus ému et m'écriai :

» — Monsieur... si vous voulez monter, il y a encore une place !

» — Quoi! vous m'offrez... vous permettez...

» — Dame, monsieur, si votre fils rencontrait mon père, je serais bien heureux qu'il en fît autant pour lui!

» Le vieillard monta. Je lui cédai la droite.

» — Où voulez-vous aller, monsieur? — lui dis-je.

» — N'importe, — dit-il, — le principal pour moi c'est de rentrer dans Paris. Je me suis attardé au Bois, dans la belle *allée des acacias*, qui est le paradis terrestre! Croyant trouver par là des voitures en quantité, j'avais négligé de commander la mienne, voulant en outre laisser le dimanche à mes gens. Mais je meurs de fatigue, et il m'aurait été impossible de faire vingt pas de plus!

» J'insistai, tandis que nous roulions, pour savoir où il désirait aller, et il finit par me désigner le Café Anglais. Il m'interrogea ensuite; je lui dis qui j'étais, et, en me quittant, il me tendit affectueusement la main, en me répétant ce que je lui avais dit:

» — Je vous remercie d'avoir fait pour moi ce que vous auriez voulu que mon fils fît pour votre père!

» Et il entra dîner. Voilà l'affaire... Or, ce vieillard doit être l'étranger aux 50,000 francs! »

Ce fut l'avis général. Jusqu'à présent on n'en a point la preuve formelle, mais vous pouvez juger de la valeur de la présomption. Ce qui précède a été raconté au notaire qui a reçu d'un confrère du Nord la mission d'appliquer le legs du comte de Plessen. Il a dû écrire pour connaître les termes du legs. Ils révéleront, on n'en peut douter, le souvenir attendri qui a motivé ce don généreux en faveur d'un jeune homme qui avait fait preuve de bon cœur et de tact. Dans un temps où la jeunesse se révèle fréquemment par des actes qui témoignent de l'égoïsme, de l'insouciance ou de la sécheresse de cœur, il est bon de faire connaître le fait qui motive la joie actuelle du sympathique Edmond, et de montrer une fois de plus l'application de cet aphorisme assurément banal, et par conséquent facile à ridiculiser dans les idées de *blague* générale (pardon!) qui règne autour de nous: Un bienfait n'est jamais perdu!

~~~ Bien que prévue depuis quelque temps, la mort de l'illustre peintre Horace Vernet n'en a pas moins affligé tous ceux qui ont le sentiment de la gloire générale du pays. La belle gravure que le *Monde illustré* publie aujourd'hui, et qui représente l'auteur si légitimement populaire de la *Smala*, et du magnifique portrait équestre de l'empereur Napoléon III, est accompagnée d'une notice qui nous laisserait peu de chose à dire. Aussi est-ce Horace Vernet lui-même que nous allons faire parler ici, par la citation d'un fragment de sa correspondance, choisie à une date curieuse et significative: 1830. Il était alors directeur de l'Académie de France à Rome, et avait eu fort à faire dans l'absence de toute l'ambassade, pour contenir la colonie nationale recevant le contre-coup des émotions de juillet. La lettre où nous puisons est adressée au baron Guérin, 79, rue de Lille, à la date romaine du 2 décembre 1830.

Guérin avait été le prédécesseur d'Horace Vernet dans la direction de l'école française à Rome. L'auteur de *Didon* avait achevé d'y épuiser les efforts d'une santé débile. Il devait retourner à Rome trois ans après, et y mourir sous les yeux d'Horace Vernet, n'ayant pu mettre la dernière main à ses tableaux: *la Mort du maréchal Lannes*, — et *Saint-Louis rendant la justice sous un chêne*. Le corps du baron Guérin (membre de l'Institut, chevalier de Saint-Michel et officier de la Légion d'honneur) repose aujourd'hui dans l'église de la Trinité du Mont. Voici la lettre que lui adressait Horace Vernet peu de temps après les événements mentionnés. Elle expose les difficultés de la situation pour le directeur de notre Académie, et les habiles moyens employés par lui pour en triompher sans secousse:

« Il y a bien longtemps, monsieur et ami, que je vous dois une lettre. Si j'ai tant tardé, la raison en est simple: j'ai voulu attendre que tout fût fini entre moi et l'Académie, afin d'avoir à vous remercier des lumières que vous avez bien voulu *jeter* sur ma position, sans vous envoyer des détails fâcheux qui ont dicté ma conduite envers l'Académie de Paris. Aujourd'hui la barre est tirée, il n'y a plus ici qu'une seule autorité à satisfaire, et je ne dois recevoir d'instruction que du ministère. Voilà ce qu'il m'importait d'établir pour savoir auquel entendre. Je sais que je me suis fait des ennemis et que certains de mes chers confrères fulmineront contre moi. Je m'en console pour deux raisons: la première est la plus vraie, c'est que la (?...., — illisible) qui a frappé hier sous la tiare cherchera demain ses victimes sous l'humble *perruque*; la seconde est que je n'ai agi que dans l'entière conviction que je marchais dans l'intérêt de ceux *auquels* je devais compte de ma conduite.

» L'occasion n'a pas tardé à se présenter de me faire apprécier l'avantage de m'être établi le *deffenseur* des pensionnaires, et par ce moyen d'avoir obtenu leur confiance. Lors des événements de juillet, toutes les têtes s'étaient montées, chacun avait fait son drapeau tricolore, ses cocardes, etc. Il n'était bruit dans Rome que d'une promenade qui devait avoir pour but de soulever le peuple et d'égorger les cardinaux! L'absence entière (mais heureusement momentanée), d'ambassade rendait ma position importante et difficile.

» J'ai pris chaque pensionnaire en particulier, puis en masse; les drapeaux ont été brûlés, puis ils sont allés en moi nom vers ces messieurs d'en bas, les prier de renoncer à des dîners patriotiques qui se seraient, comme vous le pensez bien, terminés par quelque explosion de joie. J'avais promis sur ma tête au cardinal Albani que tout rentrerait dans l'ordre moyennant une note de sa main qui m'exposât les inconvénients que pourrait occasionner pour le repos public la vue des couleurs nationales de France. Enfin; jusqu'au 1er septembre, époque à laquelle le pavillon français est entré dans les ports, nous sommes restés sans signes extérieurs, et depuis, tout a marché sagement, le premier moment d'enthousiasme étant amorti.

» Je ne vous dirai rien de la faiblesse des gens qui, naturellement, devaient jouer mon rôle. Maintenant ils sortent de leur retraite avec l'appétit de gens qui ont jeûné. Ils font tout au monde pour conserver leur place à table, et, sauf M. de la Ferronnays qui tient ferme, l'ambassade s'est recomplétée, et aujourd'hui tout marche comme si de rien n'était...

» ... Ma femme et ma fille (plus tard Mme Paul Delaroche) arrivent de Naples, où le Vésuve leur a fait des politesses. Je ne vous dirai rien de ce que ce spectacle a produit sur elles, vous pouvez-vous l'imaginer...

» ... Je ne puis que vous le répéter: si vous n'êtes pas gros, votre absence laisse un grand vide...

» ... Mon père vous dit mille choses amicales... Tout à vous de cœur. »

H. VERNET

La lettre porte le cachet de l'Académie de France, encore aux armes fleurdelisées. Le port, pour une lettre simple, qui est aujourd'hui de 40 centimes, coûtait, en 1830, trois francs et quatre sous: 32 décimes!

~~~ Démidoff encore!

On sait que le plus jeune des Démidoff actuels, qui habite Paris le plus et le mieux qu'il peut, est aujourd'hui propriétaire du fameux diamant de Charles le Téméraire: *le Sancy*. Voici, à propos de ce diamant historique, une anecdote où un célèbre critique, M. Jules Janin, joue son rôle.

Le comte Paul Démidoff, père du jeune boyard actuel, et mort à Mayence en 1840, marié à dame Aurore de Stjernval, se trouvait de passage à Lyon en même temps que le rédacteur des *Débats* susnommé. Lié avec le prince (romain) Anatole de Démidoff, M. Jules Janin se trouvait naturellement en relation avec le frère du châtelain de San Donato. Le critique s'offrit aux voyageurs du Nord pour visiter la ville. On s'en fut au musée.

Comme ils étaient dans la principale galerie, ils virent la foule qui s'amassait devant eux et gênait leur marche. Était-ce la beauté de la jeune comtesse qui causait cette sorte d'émeute? Elle était fort jolie, sans doute; mais les opulentes murailles offraient tant d'idéales et éternelles beautés nées des pinceaux les plus illustres, qu'une simple mortelle ne suffisait probablement pas à provoquer cette sensation... Que se passait-il donc?

Or, il faut dire que le comte Paul Démidoff, qui tenait *le Sancy* d'un juif espagnol, l'avait mis dans la corbeille de sa femme, et que celle-ci, qui adorait les diamants comme un Incas adore le soleil, le portait le plus souvent possible! Or, ce jour-là, elle l'avait en guise de broche retenant sur sa poitrine un riche cachemire de l'Inde. C'était bien là l'objet de tant d'émotion! La foule éblouie ne voyait peut-être pas la femme dans les rutilations irisées que le soleil donnait à la pierre fameuse.

La cause de la sensation reconnue, la comtesse ôta bien vite sa broche, et pria le célèbre critique de la mettre dans sa poche. Celui-ci empocha, en effet, *le Sancy*, et l'on continua l'examen du musée.

Plus tard on se sépare, sans penser à rien; chacun rentre à son hôtel.

Un jour, deux jours se passent! Le comte invite le critique à dîner. Celui-ci arrive comme si de rien, comme si de *Sancy* n'était. On dîne. Au dessert, le hasard, sans doute, amène la conversation sur les diamants.

« — A propos, — dit le comte d'un ton presque indifférent, — avez-vous examiné le diamant de ma femme? comment le trouvez-vous?

» — *Le Sancy!!!* » — s'écrient les auditeurs.

Le critique devient rouge, blanc, vert... on croit qu'il va s'évanouir. A peine remis du choc que lui a fait subir cette interrogation si tardivement, si délicatement faite par le propriétaire du trésor, il se lève, s'élance, traverse les rues avec l'ardeur d'un hippogriffe, arrive à son hôtel, monte quatre à quatre l'escalier, et, la porte ouverte, ne peut prononcer qu'un mot en tombant dans un fauteuil:

« — Mon gilet! mon gilet!

» — Quel gilet? — répond son domestique étonné.

» — Celui... que j'avais... samedi... un gilet... de piqué blanc...

» — Le gilet de samedi? Je l'ai donné à la blanchisseuse de l'hôtel!

» — Ah! mon Dieu! en êtes-vous bien sûr?

» — Dame... oui! Après tout, on peut voir! »

Et, sur cette bien vague espérance, le critique court à un cabinet noir, voisin de sa chambre à coucher. Il ouvre convulsivement la porte...

Et le premier objet qu'il voit à terre, frappé par la lumière qui le fait resplendir, — c'est *le Sancy*, tombé de la poche du gilet lancé dans l'espace noir, et qu'un miracle seul avait empêché d'aller se perdre au fond de la Saône, — ou dans des mains plus profondes que l'eau!

« — Ah! quelle peur! — s'écria un quart d'heure après le critique, en rentrant dans la salle à manger du comte Paul, et offrant triomphalement le trésor à la comtesse, qui s'en empara et s'en para; — mais pourquoi ne pas me le demander plus tôt?...

» — Bah! — répondit le comte, — nous supposions bien quelque oubli... quelque malheur peut-être! Pourquoi vous faire de la peine? On attendait l'occasion de vous en dire un mot! »

Et *le Sancy* valait deux millions!

Tant de délicatesse est plus rare que tous les diamants du monde. Aujourd'hui, cette pierre perdue par Charles le Téméraire — et par Jules Janin, — jadis sur un champ de bataille, — depuis dans un cabinet au linge sale, figure l'hiver, dans les bals costumés, sur la toque ou sur la poitrine de l'héritier du comte Paul.

~~~ Autre diamant... mais noir celui-ci!

Il fit partie de la célèbre collection de lord Hamilton, collection de douze brillants de toutes couleurs, achetée en 1818 par MM. Bapst, joailliers de la cour, et en échange de laquelle ils remirent à lord Hamilton une inscription de 13,000 livres de rentes. De cette collection malheureusement dispersée, il ne reste plus que le brillant *noir*, dont MM. Bapst n'ont jamais voulu se défaire, en véritables amateurs jaloux de rester maîtres d'une des choses les plus curieuses et les plus rares qui puissent se rencontrer.

Comme le *Sancy*, — qui fut avalé par un fidèle valet attaqué par des voleurs, alors qu'il était chargé de l'apporter à Henri III, lequel, voulant le mettre en gage, l'empruntait à Harlay de Sancy, son trésorier général, — comme l'ancien diamant de Charles le Téméraire, disons-nous, le brillant *noir*, dont il s'agit ici, a sa légende. On raconte que, vers la fin du dernier siècle, un soldat français de la garnison de Pondichéry, sachant que deux magnifiques diamants noirs formaient les yeux du dieu Brama dans le temple, conçut le projet de s'en emparer. Il déserta, embrassa la religion des Brames, et feignit si bien le zèle de cette croyance, qu'il fut admis à la garde de l'endroit sacré. Une nuit, il avait déjà réussi à arracher un des yeux de l'idole, lorsqu'il se trouva arrêté par un obstacle au moment de s'emparer du second. Le dieu Brama ainsi éborgné, le faux prêtre s'enfuit, et gagna les établissements anglais, où il céda sa proie, dont il dissimula, comme on pense bien, l'origine, à un général anglais, moyennant 3,000 livres sterl. Ce général était le grand-oncle de lord Hamilton, et c'est ainsi que la pierre véritablement précieuse arriva dans la collection multicolore du personnage cité, un des alliés de S. M. l'Empereur.

~~~ Voulez-vous que je vous dise où il y avait un homme heureux lundi soir? C'était à l'Opéra, dans la petite loge de damas rouge ouverte sur la scène en dedans du rideau, et qu'habite presque tous les soirs le docteur Véron avec quelques amis: cet homme, c'était M. Auber, l'illustre auteur de la *Muette!*

Il entendait son chef-d'œuvre admirablement exécuté dans l'orchestre et passablement sur la scène; il entendait surtout les applaudissements chaleureux, spontanés du vrai public! Il assistait à un brillant spectacle, né de son génie et de nouveau offert à la capitale de l'Europe. Il songeait enfin à l'opéra, à peine achevé, qu'il va donner place Favart... Et l'éternelle persistance de son succès, de son esprit, de ses talents lui faisait oublier ses 82 ans qu'il porte avec tant de... jeunesse.

JULES LECOMTE.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Campement d'un convoi de transports de vivres d'Orizaba à la Vera Cruz. (Croquis de M. de Lauzun.)

Types mexicains

—

FAMILLE D'INDIENS SE RENDANT AU MARCHÉ

—

Nous ne nous contentons pas de donner à nos lecteurs le récit des épisodes pour ainsi dire officiels de la campagne du Mexique, nous tenons aussi à les initier autant que possible à la vie de nos soldats et aux faits curieux, aux mœurs originales et aux types dont leurs yeux et leur esprit sont frappés sur cette terre lointaine, peu connue en général de nos compatriotes

TYPES INDIENS. — Famille d'Indiens des environs de Jalapa se rendant au marché. (Croquis de M. Raymond, capitaine au 62e.)

Au Mexique, parmi les Indiens comme dans beaucoup d'autres pays chauds, comme en Espagne, comme en Kabylie, comme dans tout l'Orient, le rôle de la femme du peuple n'est pas confiné dans la sphère purement passive; si elle est ignorante, elle n'est pas paresseuse; si ses facultés intellectuelles ne sont pas cultivées, ses facultés physiques, du moins, sont constamment exercées, et, sous ce dernier rapport, elle est plus active que l'homme.

Elle ne discute pas, elle ne rêve pas; elle

EXPÉDITION DU MEXIQUE — Les bords du Rio Jamapa à Orizaba. (D'après les croquis de M. de Lauzun.)

obéit et elle travaille. Elle a la patience, l'énergie et souvent la force de la bête de somme, dont elle partage parfois l'humble destinée.

Le dessin que nous reproduisons d'après un joli croquis de M. le capitaine Raymond, du 62e de ligne, nous fait assister à une scène caractéristique de la vie indienne au Mexique.

Une famille d'Indiens se rend au marché de Jalapa, pour y porter le maïs et les fruits récoltés sous un soleil ardent.

Le mari ouvre la marche, enveloppé dans son sarape. Il est grave et majestueux, et fume son cigare avec un calme parfait, tandis que derrière lui se traîne sa femme, côte à côte avec le mulet, qu'excite de son bâton un jeune homme, sans doute l'héritier présomptif du grave fumeur.

La femme porte une jarre énorme, une espèce de hotte sur les épaules, et, dans son *reboso* croisé sur la poitrine, un enfant qu'elle allaite à ses moments de loisir, c'est-à-dire de repos.

Quant au mulet, à la véritable bête de somme, il est moins chargé que la pauvre femme.

J. DE F.

Arrivée de la mission française au palais d'argent, résidence de Radama II. (Dessin du dr Vinson.)

Couronnement du Roi de Madagascar.

Notre collaborateur M. Durand Brager a reçu communication de nombreux et intéressants dessins, ainsi que de la relation des fêtes du couronnement de S. M. Rhadama II, roi de Madagascar. Nous donnons, sans y rien changer, quelques extraits de cet écrit dû au docteur Auguste Vinson, de la Réunion.

Les documents dessinés nous ont été transmis par M. Lambert lui-même, et nous avons cru devoir respecter la naïveté de quelques-uns de ces dessins, d'une complète authenticité.

« Le jour du couronnement de » Rhadama II avait été fixé pour le » 23 septembre, et de tous les points » de l'île de Madagascar on se pré» parait à cette fête. L'Europe y de» vait être représentée par deux de » ses puissantes nations, la France » et l'Angleterre; leurs députations » y étaient à l'avance rendues. Celle » de la France était arrivée la pre» mière à Tananarive, où le 28 juillet » elle avait fait son entrée solennelle, » avec un pompeux appareil et sa» luée de vingt-un coups de canon. » Elle était conduite par M. le capi» taine de vaisseau J. Dupré, com» mandant en chef de la division navale des côtes orientales d'Afrique.

Couronnement du roi de Madagascar Rhadama II. Cérémonie religieuse dans la chambre de feu la reine Ranavalo.
D'après un croquis de M. A. Paix de la mission évangélique.

« Le 19 septembre, à huit heures du soir, on entend tout à coup le canon retentir et les remparts s'éclairent au feu des batteries; on se demande la cause de cet incident qui met tout le peuple en émoi, et l'on apprend que c'est l'amnistie et le pardon pour les partisans de Rambossalam. C'est une surprise dont Rhadama n'avait confié le secret à personne, ainsi qu'il faisait jadis, lorsque sous le règne de sa mère il délivrait les prisonniers et allait la nuit briser les chaînes de ceux qui devaient périr le lendemain.

. . . .

« Enfin, on était rendu au 23 septembre, jour où devait se célébrer le couronnement du roi. . . .

. . . .

« Le Roi était calme et recueilli.

« Voulant dans ce grand jour attirer sur lui et sur Madagascar les bénédictions du Dieu des chrétiens, il avait prié le R. P. Jouen de se rendre à six heures dans la chambre à coucher de sa mère, d'y célébrer la messe en présence de la Reine, et de bénir la couronne que lui avait envoyé l'Empereur . . . . .

. . . .

C'est là l'un des épisodes que nous représentons. Cette scène prend du caractère par cela même qu'elle manque de toute couleur locale. On se rappellera que toute l'ambition du souverain de Madagascar est de s'assimiler en tout aux coutumes européennes.

« Le prêtre français, en plaçant la couronne sur la tête du Roi, lui dit : « Sire, je prie Dieu qu'il vous bénisse et qu'il vous accorde les jours d'un long règne pour sa gloire et pour le bonheur du peuple de Madagascar. . . . .

. . . .

« Le cortège descendit par la rue principale sur la grande place, qui se trouve au centre de la ville, en face du consulat de France. Arrivé dans ce lieu, le Roi s'arrêta un instant sur l'endroit même où sa mère avait autrefois présenté au peuple le prince Rakoot encore enfant, comme le souverain futur et légitime de Madagascar.

Rhadama reprit au milieu des acclamations sa marche à travers la ville, vers le Champ-de-Mars, où un peuple compacte, évalué à plus de 300,000 âmes, l'attendait. . . . .

. . . .

« Les troupes faisaient la haie depuis le palais jusqu'au Champ-de-Mars, où elles formaient plusieurs carrés, laissant entr'eux les espaces nécessaires au passage du cortége royal . . . .

. . . .

« Vers midi, le Roi arrivait sur la place du Champ-de-Mars avec le cortége des missions française et anglaise, de ses ministres, des princes, des grands dignitaires et de ses officiers; les troupes de sa garde, rangées sur deux lignes en laissant entre elles un grand espace lui avaient réservé un chemin au centre du Champ-de-Mars et vis-à-vis le trône qui lui avait été preparé. . . . .

. . . .

« Au centre du Champ-de-Mars s'élève la roche sacrée, pierre traditionnelle sur laquelle les rois de Madagascar doivent se présenter au peuple. Elle est élevée de trois mètres environ, ronde, et d'un mètre de rayon; elle est cimentée autour avec soin, ne laissant que sa face supérieure nue et naturelle. C'est là qu'était posé le fauteuil royal, les pieds sur la pierre nue, sous un dais terminé en pointe, recouvert de pourpre et supporté par des colonnes ornées de drap rouge et d'or. De chaque côté s'élevaient deux longues estrades à lambrequins de même étoffe frangés d'or, elles étaient de niveau avec le trône et reliées de plain-pied avec la pierre sacrée. Celle de droite était réservée aux missions française et anglaise, aux ministres, princes, grands dignitaires, etc. Les dames de la famille royale occupaient celle de gauche; parmi elles on remarquait une des femmes de Rhadama Ier. Arrivé au pied de l'escalier qui devait le conduire sur la pierre sacrée, le Roi descendit de cheval, reçut le manteau royal et monta sur le trône où il se plaça lui-même la couronne sur la tête, puis sur celle de la reine Rabonde . . . .

. . . .

« En montant les marches du trône, le manteau de Rhadama était tenu par M. Lambert, comme étant le frère adopté par le roi . . . .

. . . .

« Le Roi harangua alors le peuple.

« Puis il reçut les serments de fidélité des chefs de tribus dont les députations étaient représentées avec leurs emblèmes respectifs et leurs drapeaux. »

La seule scène qu'il nous reste à développer au lecteur est celle de l'arrivée de la mission française au palais du roi Rhadama; elle serait presque invraisemblable si nous n'étions sûrs de la source à laquelle nous puisons nos documents. Ce mélange de pittoresque et de banalité est, une fois pour toutes, le seul cachet des cérémonies de ce pays, dépouillé, par les tendances de son souverain, de tout caractère général.

Pour extrait de la relation du docteur A. Vinson :

H. DURAND-BRAGER.

(La suite au prochain numéro).

L'HÔTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS [1].

(Suite.)

Un particulier se présente dans le cabinet d'un commissaire-priseur et lui tient à peu près ce langage:

— Monsieur, je désirerais me défaire d'un admirable Raphaël, dont j'ai déjà refusé cent mille francs; mais un besoin pressant d'argent me force de le laisser aujourd'hui à ce chiffre.

— Allons voir le Raphaël de cent mille francs, répond non sans scepticisme le commissaire-priseur, qui devine ce dont il s'agit.

Il a affaire à ce qu'on appelle à l'hôtel Drouot un *rêveur*. Règle générale, le rêveur possède toujours un Raphaël, dont le prix est fixe comme les petits pâtés.

Le Raphaël que va voir le commissaire-priseur, est un de ces tableaux dont on ne sait que penser. On n'y sent pas la douceur exquise du maître; c'est sans doute une copie du temps, dont l'enchère ne peut être presagée. Un amateur naïf, de ceux qui se laissent prendre aux grands noms, peut le couvrir d'enchères exorbitantes, comme aussi il se peut que le tableau *reste sur table*, flottant dans le ruisseau des prix médiocres.

Le commissaire-priseur fait part de ses doutes au vendeur qui, plein d'enthousiasme, ne se laisse pas démonter par de froides raisons; il subira les chances de la vente, persuadé que la France ne se laissera pas enlever par l'étranger une si précieuse toile.

La vente est annoncée et tout se passe comme pour un enterrement de première classe. Catalogue somptueusement imprimé par Claye, avec une généalogie fantastique du tableau; annonces dans tous les journaux; deux jours d'exposition particulière, un troisième réservé au public; tentures de damas rouge accrochées à la porte de la salle numéro 4.

Les tentures de l'hôtel Drouot sont aux tableaux ce que les panaches et harnachements argentés des chevaux des pompes funèbres sont aux enterrements des maréchaux de France.

Le Raphaël attire la foule habituelle de badauds et de sceptiques qui ouvrent de grands yeux, discutent et ergotent dans le grand corridor du premier étage, qui est l'endroit où les connaisseurs se réunissent, comme les amateurs de théâtre au foyer, les jours de première représentation.

J'allais oublier de dire que le Raphaël est enfermé dans un sarcophage de bois noir et que de petits rideaux violets, courant sur une tringle légère, s'ouvrent seulement pour les profanes pendant les trois jours d'exposition.

Mis sur table à vingt-cinq mille francs, le Raphaël est ramené par une foule ignorante à trois mille francs. *Il y a marchand* à trois mille francs, et le commissaire-priseur chuchotte quelques paroles de plaisanterie, à l'oreille des gros bonnets de la tableaumanie, assis derrière son bureau.

Cependant deux adversaires se dessinent. Le Raphaël monte à vingt mille francs et les enchères semblent s'arrêter, quand arrive tout à coup un étranger essoufflé qui, jouant des coudes, demandant pardon aux uns, brusquant les autres, lance une enchère de vingt-cinq mille francs.

Le commissaire-priseur reprend du feu avec la croyance. A cinquante mille francs il ne doute plus qu'il n'ait affaire à un véritable Raphaël. Qui sait si le tableau ne dépassera pas le prix que demande le vendeur! Cinq pour cent sur cent cinquante mille francs ne seraient pas à dédaigner.

Quelle vacation! pense le commissaire-priseur, qui se ramasse pour ainsi dire, et illuminé tout à coup, essaie de faire partager ses convictions à la foule.

Le tableau a dépassé soixante mille francs.

— Messieurs, dit l'expert, qui lui non plus ne croyait pas d'abord au Raphaël, ce tableau est de la meilleure manière du Sanzio.

— A soixante-cinq mille francs le Raphaël dont les toiles sont si rares, reprend le commissaire-priseur.

— Soi-xan-te-cinq mille francs, répète le crieur.

En présence d'un tel chiffre, les trois enchérisseurs deviennent le point de mire de tous les yeux.

On entend circuler les noms de lord Hertford, du comte de Nieuwerkerque, de M. de Rothschild.

Les uns disent que l'administration du Louvre a donné commission; d'autres engagent des paris pour l'Angleterre contre la Russie; mais les agents mystérieux des trois puissances se tiennent froidement et reçoivent sans sourciller les compliments de la foule qui les entoure.

A quatre-vingt mille francs, l'enchère rebondit comme une balle de gomme.

— Quatre-vingt-deux.

— Quatre-vingt-trois.

— Quatre-vingt-cinq mille francs.

— Messieurs, regardez la figure de la Vierge, elle est vraiment suave! s'écrie le commissaire-priseur.

Cette courte allocution conduit à quatre-vingt-dix mille francs.

L'émotion est au comble dans l'assistance. Les trois étrangers échangent des regards froids mais hostiles; ils sont armés chacun d'un pistolet invisible qui n'en est pas moins effrayant.

— Quatre-vingt-treize mille francs, dit le crieur.

— Quatre-vingt-treize mille francs, reprend le commissaire-priseur.

— Quatre-vingt-treize mille francs, répète l'expert.

— Messieurs, dit d'une voix émue le commissaire-priseur, nous n'en resterons pas à ce chiffre fatal; il serait fâcheux de s'arrêter à quatre-vingt-treize.

Le mot est accueilli par un murmure de satisfaction des amateurs de tableaux, peu révolutionnaires de leur nature.

— Je vous en prie, messieurs, sortons de quatre-vingt-treize.

— Personne ne dit mot! s'écrie lamentablement l'expert.

— Par égard pour la mémoire de Raphaël, reprend le commissaire-priseur, n'associons pas sa mémoire au souvenir d'une époque ensanglantée.

Toute l'assemblée semble supplier les étrangers de ne pas s'entêter au chiffre 93, ne dussent-ils ajouter que cinquante centimes.

— Quatre-vingt-quatorze mille, acclame le crieur.

— Ah!... est le cri qui s'échappe de toutes les poitrines.

— Merci, messieurs, merci! s'écrie le commissaire-priseur délivré du chiffre fatal.

A quatre-vingt dix-huit mille francs, le Raphaël tombe dans une ornière dont rien ne peut le tirer, ni le marteau d'ivoire, ni les prières, ni les conseils, ni les éloges, ni les *hu* et les *da* du crieur.

— Le mot, messieurs, le mot! demande le commissaire-priseur.

Demander *le mot*, c'est parfaire l'enchère pour la couler dans un moule régulier; en ce moment *le mot* c'est cent mille francs, comme vingt francs est *le mot* de dix-neuf francs cinquante.

Pendant cinq minutes le commissaire-priseur cherche *le mot* dans les yeux des trois enchérisseurs, et ne l'y trouvant pas :

— Je vais adjuger, messieurs, dit-il, en pleurant lui-même sur sa propre sentence.

Le marteau d'ivoire décrit en l'air des manœuvres comme celles d'un tambour-major exercé; mais les étrangers ne paraissent plus vouloir monter à l'assaut. L'un baisse la tête mélancoliquement comme un esclave suivant le char d'un triomphateur; le second,

[1] Voir les numéros 300 et 301.

pourpre, semble sur le chemin d'une attaque d'apoplexie; le troisième, à qui appartient l'enchère, est froid, pâle et dédaigneux.

— Tac! fait le marteau.

— C'est donné, s'écrie piteusement le commissaire-priseur, qui avait cru arriver à cent cinquante mille francs.

Le vainqueur s'approche du bureau, ouvre un portefeuille élégant, en tire une carte armoriée et avec la carte un billet de mille francs, devant lequel s'incline le clerc. L'étranger parti, chacun entoure le commissaire-priseur et le presse de questions pour connaître l'heureux possesseur du Raphaël. Il s'appelle lord Wighmore, et la foule se disperse en maugréant contre l'administration du Louvre qui, encore une fois, s'est laissé enlever par l'Angleterre un Raphaël *inoui*.

Le lendemain, le vendeur se présente chez le commissaire-priseur qui lui compte, en espèce sonnante la somme qui lui revient.

— Nous aurions dû aller plus haut, dit-il, si nous n'avions pas eu affaire à un de ces Anglais qui savent se contenir... Si jamais, monsieur, il vous passait par les mains d'autres toiles dont vous vouliez vous défaire, je me recommande à vous.

Deux jours, quatre jours, huit jours se passent, et lord Wighmore n'envoie pas chercher son Raphaël.

Le commissaire-priseur inquiet dépêche un garçon à l'adresse qu'a laissée l'Anglais, 17, rue Newton.

Rue Newton, le concierge n'a jamais entendu le nom de lord Wighmore.

— Ah! s'écrie le commissaire-priseur, je suis pincé!

C'est en effet une sorte de vol à l'américaine, tramé par quatre adroits compères, dont l'un a pris le rôle de vendeur, les deux autres celui d'enchérisseurs, et le quatrième celui d'acheteur. Coup hardi, basé sur les paiements comptants que l'officier ministériel peut exiger de l'acheteur d'après la loi, pour en rendre compte immédiatement au vendeur.

Six mois après, le Raphaël repasse en vente publique. A quatre-vingt-dix-huit mille francs, le commissaire-priseur le trouvait *donné*; cette fois le divin Sanzio arrive avec peine à *sept mille francs*, et encore parce que l'acquéreur compte bien coller sur le derrière de la toile la fameuse histoire tirée de la *Gazette des tribunaux*.

Ces deux vacations n'ont guère coûté au commissaire-priseur moins d'une centaine de mille francs.

L'histoire est-elle vraie? Je ne la garantis pas. La véritable victime, à l'hôtel Drouot, étant l'amateur, probablement un membre de la corporation a donné carrière à son imagination en composant cette légende afin de montrer que le corps des commissaires-priseurs, lui aussi, est exposé à de grosses pertes.

CHAMPFLEURY.

(La suite au prochain numéro.)

Episode de la guerre du Mexique.

OPÉRATION DU COMITÉ DE REMONTE A LA VERA-CRUZ.

Il existe au Mexique une race de chevaux qui, sans avoir les belles qualités des races anglaises et arabes, est appelée à rendre de grands services à notre corps expéditionnaire.

Le comité de remonte de l'armée, commandée par le général Forey, a tout de suite compris les avantages immenses que l'on aurait, à monter nos cavaliers dans le pays même que nous occupons en ce moment.

Économie de transport, toujours fort coûteux lorsqu'il s'agit d'un voyage de deux mille lieues marines, économie dans le prix d'achat, puisque les chevaux mexicains peuvent être acquis à des prix qui varient entre 20 et 120 piastres, c'est-à-dire entre 100 et 600 fr.

Voilà les deux grandes raisons qu'ont dû faire valoir les officiers chargés de la remonte du corps expéditionnaire, raisons auxquelles on peut ajouter celle, non moins concluante, de la mortalité dans une proportion assez élevée des chevaux européens transportés dans un milieu nouveau et dans un climat torride.

Le dessin que nous donnons nous est envoyé de la Vera-Cruz, et représente la place de la *Constitution*, au moment où le comité de remonte examine, choisit et mesure les chevaux destinés à notre cavalerie.

Les chevaux mexicains, que les *vaqueros*, habiles à lancer le *lasso*, vont prendre à l'état sauvage dans les terres chaudes entre le littoral du golfe du Mexique et les forêts des plateaux élevés, sont de petite taille, maigres et un peu ventrus, mais infatigables, d'une vigueur peu commune, très-vites et d'une sobriété remarquable.

Le maïs, qui croît en abondance dans toute la zone torride, leur tient lieu de fourrage.

C'est, comme on le voit, une idée très-pratique, qui va résoudre une question théorique d'une importance incontestable, et qui fait honneur à l'intelligente sollicitude du général commandant en chef et du comité de remonte.

J. A. F.

Expédition du Mexique. — Le Rio Jamapa.

Après avoir tenu nos lecteurs au courant des mouvements de troupes et des actions engagées au Mexique, après leur avoir montré pas à pas l'armée française avançant de la Vera-Cruz à Orizaba, d'Orizaba à Jalapa, nous leur donnons aujourd'hui des types et des paysages leur faisant connaître la nature du pays.

M. de Lauzun a dessiné à notre intention les bords de la rivière Jamapa, l'un de ces nombreux cours d'eau qui laissent voir leur lit de cailloux pendant une partie de l'année et deviennent pendant la mauvaise saison des torrents qui emportent tout sur leur passage.

Au point de vue du paysage pur, le Mexique offre des sites admirables, chaque poignée de terre agrégée à ces falaises abruptes est, pour ainsi dire, un prétexte à végétation. Les plantes qui ont tant de peine à se développer au milieu de l'atmosphère factice de nos serres, croissent là en toute liberté, et nos soldats, revenus dans leurs foyers, penseront souvent à ce Mexique où *le sol tremble*, dont la nature est si riche et si luxuriante.

Les correspondances mexicaines nous parlent sans cesse des convois de vivres entre la Vera-Cruz et Orizaba, convois souvent inquiétés par les aventuriers qui maraudent pour leur propre compte. Le même correspondant nous a envoyé le croquis d'un des petits camps que forment, à la nuit, les soldats détachés pour accompagner ces ravitaillements.

Les charrettes et les cantinières sont au centre, défendus par des avant-postes; tout s'y dispose avec les mêmes précautions en usage pour une armée en marche: voilà la tente dite *en bonnet de police*, la même qui fut dressée devant Sébastopol, à Lagouat, et dans les plaines de Magenta. C'est le même drapeau tricolore qui flotte encore là-bas au quartier général.

C. Y.

BIOGRAPHIE DE M. HORACE VERNET

Horace Vernet est un enfant de Paris. Il vint au monde le 30 juin 1789, au Louvre, où demeuraient alors les artistes et les littérateurs les plus célèbres. On dressa son berceau sous les yeux de son père, de son grand-père; son enfance se passa dans les ateliers de l'un et de l'autre. Ses premiers jouets furent des crayons et des pinceaux.

Il était né peintre; c'était sa vocation, mais en lui permettant de donner carrière à ses goûts naturels, on ne négligea pas la culture de son esprit. Il suivait les cours du collège des Quatre-Nations; puis il allait dessiner chez Moreau, chez son oncle, l'architecte Chalgrin, chez Vincent, excellent professeur auquel on doit un grand nombre d'élèves remarquables; mais son véritable maître fut Carle, qui se trompa cependant un moment sur l'avenir de son fils. Il lui faisait faire de la gravure.

Le début d'Horace, dans cette voie, ne fut pas heureux. Nous devons nous en féliciter. Il fallait au jeune homme un travail moins calme, plus de mouvement. La guerre, la bataille, — quoiqu'il n'ait pas servi, et eût été racheté deux fois de la conscription par sa famille, — lui plaisaient. Il avait l'instinct militaire, et, s'il ne fut pas soldat, il voulut être l'historien des grands faits d'armes qui s'accomplissaient sous ses yeux. A vingt ans, il peignait la *Prise d'une redoute*, et, déjà, il faisait pressentir l'heureuse exactitude dont il a fait preuve dans ses compositions si nombreuses, si variées, véritables bulletins mis en action avec autant de vérité que de verve.

Peu de peintres ont mieux compris le soldat. Ses tableaux sont, sous ce rapport, les pages les plus fidèles de l'épopée du consulat et du premier empire. Ils furent d'autant plus recherchés, d'autant plus applaudis, lorsqu'ils parurent, qu'ils illustraient de glorieux souvenirs qu'on voulait en vain faire oublier à la France. Comme Béranger, avec ses chansons, Horace Vernet, avec ses pinceaux, savait remuer la fibre populaire. Le chansonnier et le peintre ont été des lutteurs véritablement prédestinés. Ce n'étaient pas de vulgaires combattants de circonstance. De grands talents protégeaient leurs œuvres, leur assuraient des succès, une gloire, qui ne s'effaceront jamais.

Horace Vernet débuta au salon, en 1812, à l'âge de vingt-trois ans, avec deux études de chevaux, *Un intérieur d'écurie cosaque*, un autre d'*Écurie polonaise*; il avait envoyé une toile représentant: *La prise du camp retranché de Glatz*, en Silésie, par le roi de Westphalie; en 1814, il y envoyait un portrait en pied de *Garde d'honneur*. En 1817, nous le voyons reparaître avec la *Bataille de Tolosa*, entre les Espagnols et les Maures; *Une halte*; *Une surprise d'avant-poste*; la *Mort de Poniatowski*. En 1819, son exposition était vraiment formidable.

Il avait à peine trente ans, et, de ses pinceaux féconds étaient tombées une foule de toiles qui appelèrent tout à coup sur lui l'attention du public.

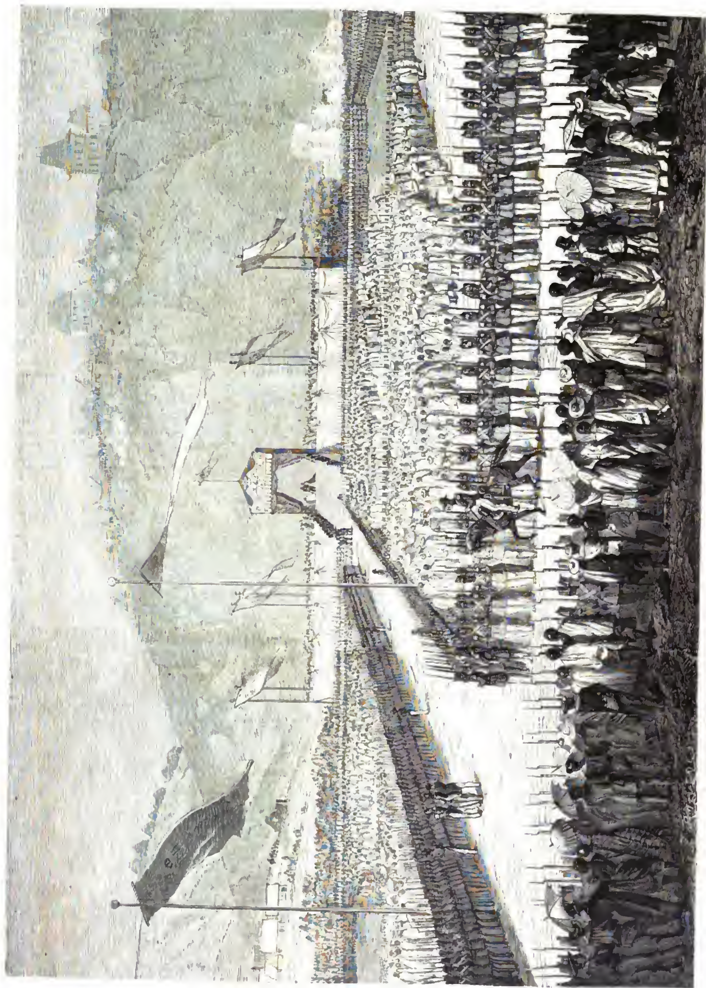
C'était, d'abord, le *Massacre des Mameluks* dans le château du Caire; *Ismaïl et Maryam*, ce souvenir romanesque emprunté au voyage dans le Levant, du comte de Forbin; puis des *Guérillas embusqués* dans une gorge des montagnes pour surprendre un convoi; un *Combat d'avant-poste*, entre les Français et les Espagnols au passage d'un défilé; le *Portrait du duc d'Orléans*, passant la revue du premier régiment de hussards; l'*Hospice du mont Saint-Gothard*; *Un grenadier français sur le champ de bataille*; l'*Intérieur d'une étable à vaches*, *Une marine*; *Une prêtresse druidique improvisant aux sons de la harpe*; la *Folle par amour*; la *Revue du deuxième régiment de grenadiers à cheval de la garde royale*; *Molière consultant sa servante*; et d'autres encore.

Il était difficile d'engager plus résolûment la partie. Le jeune artiste la gagna. Dès cette époque, un hasard presque providentiel l'avait mis en rapport avec le plus brillant élève de Debucourt, avec notre célèbre Jazet. Le peintre et le graveur ne tardèrent pas à devenir amis et, de leur association, sortit une foule de productions qui, tout en portant au loin la réputation des deux artistes, popularisèrent les hauts faits de notre histoire, les fixèrent dans la mémoire, dans le souvenir de tous.

Depuis lors, que de travaux! que de pages intéressantes, devant lesquelles on s'arrêtait toujours avec plaisir, avec émotion! Le *Chien du régiment*; le *Cheval du trompette*; le *Soldat laboureur*; le *Soldat de Waterloo*; la *Dernière cartouche*; la *Défense de Sarragosse*; *Joseph Vernet, attaché à son mât*; le *Pont d'Arcole*; l'*Évasion de M. de Lavalette*; *Édith, cherchant le corps d'Harold*; le *Portrait du général Foy*; le *Combat des brigands contre les carabiniers du Pape*; la *Confession du brigand*; le *Départ pour la chasse dans les marais pontins*; l'*Arrestation des princes au Palais-Royal*, par l'ordre d'Anne d'Autriche; *Judith et Holopherne*; le *Pape Pie VII*, porté dans la basilique de Saint-Pierre; la *Rencontre de Raphaël et de Michel Ange au Vatican*; le *Portrait de Vittoria d'Albano*; *Louis-Philippe* se rendant au Palais-Royal, le 31 juillet 1830, etc., etc.

Au Louvre, il exécuta le plafond de l'une des salles du Musée de Charles X. Le plafond représente « Jules II » ordonnant les travaux du Vatican et de Saint-Pierre, » au Bramante, à Michel-Ange, à Raphaël. » Dans l'une des salles, précédemment consacrées au conseil d'État, il peignit: *Philippe-Auguste avant la bataille de Bouvines*.

On lui doit une grande partie des tableaux qui dé



Cérémonie officielle du couronnement du roi de Madagascar Radama II, 23 septembre 1862. (Croquis de M. A. Paix de la mission évangélique.)

Les Bohémiens, tableau de M. Achille Zo.

corent les galeries historiques du palais de Versailles : *Iena*, *Friedland*, *Wagram*, *Fontenay*, l'*Attaque de la citadelle d'Anvers*, l'*Occupation du Col du Teniah de Mouzaïa*, le *Bombardement de Saint-Jean d'Ulloa*, la *Prise de Bougie*, l'*Occupation d'Ancône*, l'*Entrée en Belgique*, la *Flotte forçant l'entrée du Tage*, etc., etc.

L'exposition universelle de 1855 fut pour Horace Vernet l'occasion du triomphe le plus grand, le plus complet, le plus mérité. On lui avait accordé une salle entière; il y rassembla ses œuvres les plus populaires.

C'étaient, d'un côté, *Jemmapes*, *Valmy*, *Hanau*, *Montmirail*, l'*Episode de la campagne de France en 1814*, la *Barrière de Clichy*, l'*Attaque de la porte de Constantine*; de l'autre, la *Smala*, la *Bataille d'Isly*, la *Campagne de Kabylie*, le *Choléra à bord de la Melpomène*, *Judith et Holopherne*, *Rebecca à la fontaine*, *Mazeppa*, *Mazeppa aux loups*, *la Chasse aux mouflons*, *le Retour de la chasse au lion*; puis encore *la Chasse au sanglier*, les portraits du frère Philippe, du maréchal Vaillant, *le Rendez-vous de chasse*, et cette toile charmante, cet *Intérieur d'atelier*, sur laquelle il a réuni ses principaux élèves.

Cette salle reçut, pendant des mois entiers, des milliers de visiteurs, attirés autant par l'intérêt qu'inspiraient les sujets traités par l'artiste que par l'admirable talent avec lequel ils avaient été exécutés. Quelle fécondité d'imagination ! Quel art dans la composition ! Quelle pureté, quelle vigueur dans le dessin ! Quel éclat dans le coloris !... La réunion de ces tableaux si variés aurait suffi pour immortaliser un peintre, et ce n'était cependant qu'un choix fait, pour ainsi dire au hasard, au milieu des travaux qui ont occupé cette existence si admirablement remplie.

Doué du plus heureux caractère, d'une verve inépuisable, gai, spirituel, il animait tout par sa présence. C'était le meilleur et le plus chaud des amis. Son excellente santé lui permettait de braver toutes les fatigues, de se livrer à tous les exercices. Sa vie a été une longue jeunesse. Il a suffi à des travaux prodigieux, à des voyages sans nombre. Le catalogue de ses ouvrages formera un immense volume, et le travail incessant auquel il se livrait ne l'a pas empêché de remplir les fonctions les plus importantes. Il a été directeur de l'Académie de France à Rome, à une époque difficile, en 1830, et il y déploya une patriotique énergie. Professeur à l'Ecole des beaux-arts, il était assidu à ses leçons, plein de bienveillance pour les élèves. Membre de l'Académie des beaux-arts, il a su rendre de grands services à la cause des arts et des artistes.

La première décoration accordée à Horace Vernet fut celle de la Légion d'honneur; il l'obtint en 1814. Depuis, il a reçu presque tous les ordres de l'Europe. En 1826, il succéda à Lebarbier aîné à l'Académie des beaux-arts.

Dans notre pays on a la manie des comparaisons. On a voulu comparer le talent d'Horace Vernet à celui de quelques autres artistes contemporains, en faire un chef d'école, discuter sa manière. La critique s'est souvent donné le facile plaisir de l'opposer à ses collègues, à ses émules. Jamais le grand artiste ne s'est ému de ces luttes, dans lesquelles on lui faisait jouer un rôle qui ne lui convenait en aucune manière.

Horace Vernet a suivi la voie qu'il s'était tracée. Il a été lui. Il obéissait à ses instincts, à sa nature. Il ne recherchait que le progrès. Il n'a été le copiste de personne, et, jaloux de son indépendance, il n'a, dans aucune circonstance, voulu imposer ses opinions, ses idées à personne. « Je fais comme je sens, comme je » veux, disait-il souvent; que les autres fassent comme » ils veulent, comme ils sentent! »

Cette indépendance de caractère l'a protégé dans sa longue et laborieuse carrière. Le travail était sa vie; il y trouvait un charme incessant, un aliment à sa merveilleuse activité. Il s'éloignait des luttes, dont il ne s'occupa guère qu'en lançant une de ces saillies qui tombaient si facilement de ses lèvres.

Nous avons perdu notre *peintre national*, le dernier des Vernet; mais le grand artiste a su construire, pendant les soixante-quatorze années de son existence, un monument qui ne laissera périr ni le souvenir de son nom ni celui de ses admirables travaux.

CH. D'ARGÉ.

Les Bohémiens

TABLEAU DE M. ACHILLE ZO.

Nos peintres se laissent séduire par le ciel bleu de l'Andalousie, ses types et sa nature plantureuse; tantôt l'un d'eux nous décrit les gitanos, les mendiants, les arrieros, tout ce monde bariolé qui semble emprunté à des libretti d'opéra-comique; tantôt ce sont les belles Andalouses qui se promènent sur l'Alameda ou qui achètent les œillets dont elles vont parer leurs cheveux noirs.

M. Achille Zo a souvent passé les Pyrénées, attiré par ces costumes pittoresques, ces attitudes cavalières; il a dû peindre la scène qu'il nous représente aujourd'hui aux environs de Cordoue ou de Séville, par une de ces journées admirables où le soleil embrase la terre. Tout ce monde joyeux et déguenillé qu'il nous montre a le caractère du pays; c'est bien là l'*arriero* qui jette à la tête de ses mules les petites pierres pointues qu'il a ramassées sur la route; ce flandrin qui marche au premier plan, les pieds nus et le sombrero en arrière, tous les voyageurs l'ont rencontré sur les routes de l'Andalousie.

Une des qualités du talent de M. Achille Zo, c'est la lumière qui circule dans ses tableaux : nous nous rappelons encore les œuvres qui figurèrent au salon dernier; celle que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs ne le cède en rien aux meilleures qui soient sorties de son pinceau.

Nous saisissons cette occasion pour rendre justice à un artiste de talent, M. Schlesinger, qui a vu par erreur le nom de M. Achille Zo substitué au sien en bas d'un de ses tableaux, *les Bohémiens*, que nous avons publié il y a quelque temps.

M. Zo avait loyalement réclamé. Nous attendions une occasion pour rendre à M. Schlesinger ce qui lui appartient.

C. Y.

COURRIER DU PALAIS

Réjouissez-vous, ô vieux amateurs de chefs-d'œuvres classiques; vestales de la tragédie, réjouissez-vous! Tressaillez, ô grandes ombres de Racine, de Corneille, de Voltaire, et vous aussi, ombres plus modestes des Lemierre, des Crébillon, des Lemercier! Réveillez-vous, muses endormies de MM. Viennet, Latour de Saint-Ybars et Belmontet! Une autre Rachel nous est née... Ecoutez plutôt !

» *A Mademoiselle Olga de Villeneuve, à Hermione* :

» Quand on a ta beauté, quand on a ton talent,
» Qu'on porte sur son front le signe étincelant
» De la force qui fait l'âme vaillante et fière,
» Le succès est certain; la plus âpre carrière
» Adoucit ses sentiers, et l'on peut sans frémir,
» Prendre haut son essor, affronter l'avenir.
» Qu'importe des jaloux la horde turbulente
» Et les sourdes clameurs et la rage insolente?
» Laisse les déchaîner leur impuissant courroux,
» C'est le sort du soleil d'effrayer les hiboux... »

Qui parle ainsi?

Sur le front radieux de la jeune Hermione
Quelle main pose ainsi la tragique couronne?
Sous ses pieds inspirés et vainqueurs, quelle main
De myrte et de laurier tapisse le chemin?
Qui, fier de révéler la merveille inconnue,
Dans la langue des dieux fête sa bienvenue?
Quel est le Leverrier de ce soleil nouveau?
Comment se nomme-t-il? — Il se nomme Gavaud.

Dieux bons! ne voilà-t-il pas que la contagion me gagne et que les vers se mettent dans ma prose! — Hâtons-nous de l'écheniller et de revenir à M. Gavaud.

Il est poëte, vous le savez de reste; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'il est aussi auteur dramatique. Pourquoi non? Hugo et Delavigne n'ont-ils pas au front le double laurier? Et pourquoi M. Gavaud n'aurait-il pas rêvé pour ses *Etrangleurs de l'Inde* le succès de *Lucrèce Borgia* et de *Don Juan d'Autriche*?

Mais entre la pièce composée et la pièce jouée — il y a un abîme. Comment le franchir? Ne se trouvera-t-il pas une fée bienfaisante qui prenne par la main le jeune auteur, qui aplanisse devant lui les obstacles et l'introduise de prime-saut dans l'Eden dramatique?

Cette fée, M. Gavaud l'a rencontrée. C'est, ne le devinez-vous pas? Mlle Olga de Villeneuve.

Grâce à elle, grâce à sa baguette d'or — d'or est bien le mot, vous allez voir — le théâtre de la Porte-Saint-Martin s'est ouvert à deux battants devant M. Gavaud. A peine présentée, sa pièce des *Etrangleurs de l'Inde* a été reçue; à peine reçue, elle a été mise en répétition; — et ce n'est pas tout encore. Il y a dans la pièce un rôle qui la domine, un rôle de femme qui exige une interprète puissante, une tragédienne de premier ordre. Eh bien! ce rôle, Mlle Olga déclare qu'elle veut bien s'en charger et qu'elle mettra « sa beauté, son talent, sa force, » à la disposition de *Minda l'Inspirée*.

Les études commencent au théâtre : Mlle Olga, pour sa part, y concourt avec ardeur. Elle ne doute pas du succès, déjà il lui semble entendre ce bruit des bravos si doux à l'oreille de l'artiste... lorsque — aurai-je le courage de le dire? — une lettre lui arrive, une lettre terrible, qui lui annonce que son rôle lui est retiré.

Et ce coup de poignard, de qui lui vient-il? de M. Gavaud lui-même.

Je n'ai pas vu la lettre qu'il a adressée à Mlle Olga de Villeneuve, mais je puis citer le texte de celle qu'il a écrite au directeur de la Porte-Saint-Martin, M. Marc Fournier.

« Mon cher directeur, lui dit-il, ce que je vous ai » fait pressentir depuis quelques jours est arrivé chez » moi, malheureusement, à l'état de conviction absolue... Mlle Olga de Villeneuve, malgré tous ses efforts » et toute la bonne volonté qu'elle nous témoigne, » reste absolument au-dessous des proportions qu'exige » le personnage de Minda...

» Donc, cher directeur, prenez-en votre parti et avisons ensemble à nous pourvoir immédiatement d'une » autre artiste. Je viens d'adresser à Mlle de Villeneuve l'avis du retrait de son rôle... »

Mlle Olga de Villeneuve, qui a, de l'avis même de M. Gavaud, « l'âme vaillante et fière, » ne pouvait accepter sans protester un pareil affront, et sa protestation s'est traduite, sous la forme d'un petit procès, en cent mille francs de dommages-intérêts, qu'elle a intenté contre M. Marc-Fournier.

Pour lui aussi, Mlle Olga de Villeneuve avait été, à un moment donné, une fée secourable. Pressé par ses créanciers, le directeur de la Porte Saint-Martin avait trouvé fort à propos dans la bourse de la belle artiste une somme de quinze mille francs. Il est vrai qu'à son bienfait Mlle Olga avait mis une condition qui, aux yeux de M. Marc Fournier, en diminuait considérablement la valeur. En échange du prêt qu'elle lui faisait, elle avait exigé un engagement annuel de 7,000 fr. Les 15,000 fr. ne furent pas payés, et pour conjurer la faillite que Mlle Olga tenait suspendue sur sa tête, M. Marc Fournier se vit obligé d'en passer par de nouvelles exigences, en acceptant d'un seul coup la pièce des *Etrangleurs de l'Inde*, et, qui plus est, Mlle Olga dans le rôle de *Minda l'Inspirée*. — Voilà ce que raconte M. Marc Fournier, et, pour justifier le retrait du rôle, il se retranche derrière — l'insuffisance — de l'artiste constatée par l'auteur lui-même.

Vous comprenez que c'est là un argument qu'on ne fera jamais accepter à Mlle Olga. Elle insuffisante! elle la grande tragédienne qu'ont acclamée tous les princes de la critique, aux pieds de qui M. Gavaud a brûlé l'encens poétique dont le parfum est à peine évaporé! Non, non, répond Mlle Olga; si le rôle de *Minda* m'a été retiré, c'est que, mis en appétit par un premier prêt, M. Marc Fournier a voulu en obtenir un second; mon refus de lui prêter les 50,000 fr. qu'il me demandait, voilà le secret de mon — insuffisance. La mesure qu'il a prise contre moi n'est qu'un acte de vengeance dont M. Gavaud, pour obtenir la représentation de sa pièce, n'a pas craint de se faire le complice et l'instrument.

La réclamation de Mlle Olga de Villeneuve a été admise en principe par le tribunal et par la Cour, qui ont toutefois réduit à six mille francs le chiffre des dommages-intérêts.

Descendons le plus bas possible l'échelle des représentations publiques, pénétrons au centre des exhibitions foraines, perçons la foule qui se presse autour des *baraques* au bruit des grosses caisses, des cymbales fêlées, des trombones enroués et des pitres plus enroués encore.

Et maintenant levez les yeux, regardez avec moi cette vaste toile où s'étale le portrait de la *Belle Normande*, la géante-phénomène, qui lutte de taille et de force avec messieurs les tambours-majors. Cette géante, prenez-y garde, ce n'est pas une simple mortelle, non! ce n'est ni plus ni moins que Mme la comtesse de Rouil, une vraie comtesse, s'il vous plaît, que son mari, le comte de Rouil, promène ainsi de foire en foire dans sa maison roulante et exhibe en public, au plus grand bénéfice de la communauté.

Or, il arriva qu'un jour, fatiguée des grandeurs, Mme la comtesse de Rouil se prit à rêver les douceurs de la retraite. Justement, M. de Rouil venait de découvrir, dans la personne d'une revendeuse de Saumur, une nouvelle géante, grande et belle comme Mme la comtesse, ne ressemblant pas moins qu'elle au portrait de l'enseigne, capable, en un mot, de la remplacer aux yeux du public idolâtre. Mme Epagneul — ainsi se nommait cet autre phénomène, — n'avait pas de blason à produire; mais, en revanche, elle possédait certains petits talents d'intérieur que M. le comte et Mme la comtesse trouveraient facilement à utiliser.

Des propositions furent faites à la géante et elles furent agréées. La veuve Epagneul accepta de cumuler, avec les fonctions éclatantes de phénomène, celles plus modestes de femme de ménage et de dame de compagnie.

En échange, elle recevait cent cinquante francs par mois, plus un quart dans les quêtes : elle devait être, en outre, transportée, voiturée, nourrie, blanchie — et baignée — aux frais de l'administration : en cas de maladie, elle devait être également soignée aux frais du directeur, qui promettait par une clause expresse « d'avoir pour elle les soins d'un père. » Un dernier

article stipulait, en cas de rupture du traité, un dédit de cinq cents francs.

La veuve Epagneul est installée dans la baraque : elle est admise, en attendant l'époque de ses débuts, à battre les habits de monsieur, à vernir les bottines de madame et à préparer les repas communs.

Tout d'un coup, sans autre forme de procès, la pauvre géante est invitée à chercher un gîte ailleurs. Elle quitte, avec son petit bagage, la maison roulante de M. le comte de Rouil, et son traité à la main, elle le fait assigner devant le tribunal de Nantes.

Savez-vous comment se défend M. le comte ? Tout comme M. Marc Fournier. Il invoque l'*insuffisance* — culinaire de la veuve Epagneul ; mais cette défense ne paraît pas — suffisante — au tribunal, qui le condamne à payer à la géante le dédit stipulé.

PETIT-JEAN.

P. S. Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans le *Droit* une lettre par laquelle l'auteur des *Étrangleurs de l'Inde*, répudie la paternité des vers qui ont été cités plus haut. Nous reproduirons cette lettre dans notre prochain numéro.

THÉÂTRES

ODÉON : *La Fille de Molière*, comédie en un acte et en vers, par M. Edouard Fournier. — *Théâtre complet de Térence*, traduit en vers par M. le marquis de Belloy. — *L'Art théâtral*, par M. Samson.

L'Odéon a fêté l'anniversaire de la naissance de Molière avec une comédie de M. Edouard Fournier. *La Fille de Molière* est le pendant de *Corneille à la butte Saint-Roch*. Les deux pièces sont conçues et exécutées de la même façon : leur principale originalité consiste dans l'absence du héros. Peut-être la part de l'imagination est-elle trop restreinte dans la *Fille de Molière*; la légende prêtait à un tableau plus mouvementé. On sait que l'illustre comédien eut trois enfants : le premier fut présenté aux fonts baptismaux par Louis XIV, qui lui donna le nom de Louis; le duc de Créqui tenait pour le roi; la maréchale de Plessy pour Madame, marraine. Les renseignements manquent sur le second enfant. Le troisième est cette fille que M. Fournier a choisie pour sa pièce d'anniversaire. Elle seule survécut à son père. Elle était, dit-on, d'une taille noble et bien tournée, et pour l'esprit elle chassait de race. Sa mère l'avait mise au couvent, mais elle ne voulut pas y rester; et, à l'âge de vingt ans, elle se laissa enlever par M. Rachel de Montalant, un homme déjà mûr, qui l'épousa et l'emmena à Argenteuil, où ils vécurent longtemps.

M. Edouard Fournier s'est arrêté au seuil de ce petit roman; il s'est contenté de deux ou trois indications. La scène se passe chez M. de Montalant; sa pupille vient la voir, accompagnée d'une de ses camarades de couvent, qui n'est autre que Mlle Molière. On cause du poëte et du père; un valet qui a servi chez lui, et la vieille Laforêt, introduite là un peu trop par hasard, se mêlent à cette apothéose dialoguée. Chacun dit la sienne : le valet raconte comment il a allumé le feu avec la traduction de *Lucrèce* (Mercier, dans sa *Maison de Molière*, prétend que cette traduction a servi à faire des papillottes à perruques) ; la vieille Laforêt, dans l'humble costume et l'expressive attitude consacrés par le tableau d'Horace Vernet, fait un récit très-ému des derniers instants de Molière. Au bout de ces conversations, un projet de mariage est arrangé avec M. de Montalant. Voilà tout.

J'aurais voulu davantage et autre chose. Cette fille, presque abandonnée par une mère coquette et remariée ; ce gentilhomme quadragénaire que ne corrige point l'exemple d'Arnolphe ; cet enlèvement, cette fuite, le poids de ce grand nom en qui semble s'être personnifiée la raison humaine, ou plutôt la raison française, tout cela me semblait matière à un drame intéressant, simple, touchant. Nul n'était mieux fait pour le tenter que M. Edouard Fournier; je regrette qu'il ait reculé devant la tâche. Quant au public de l'Odéon, il a paru satisfait de ce qu'on lui a donné; il a applaudi les jolis vers qui abondent dans cette légère esquisse; il a applaudi les acteurs et surtout les actrices. Les actrices sont : Mlle Mosé, dans le rôle de Madeleine Molière ; Mme Picard, dans celui de Laforêt ; et Mlle Delahaye en pensionnaire étourdie.

La disette de pièces nouvelles me permet de dire quelques mots de deux livres intéressants : *le Théâtre complet de Térence*, traduit par M. le marquis de Belloy, et *l'Art théâtral*, de M. Samson. Deux ouvrages en vers ! saluons le courage. Si une traduction pouvait jamais être considérée comme définitive, ce serait à coup sûr celle de M. de Belloy. Poëte lui-même, et poëte dramatique, élégant, recherché, tendre, personne n'était mieux placé que lui pour traduire le plus correct des auteurs latins. Les bibliothèques sérieuses vont ouvrir leurs rayons à cet excellent volume; et puisque les théâtres ne jouent plus *l'Héautontimorumenos* (le Bourreau de soi-même), les amateurs s'en donneront le spectacle du fond de leur fauteuil.

M. Samson, le spirituel artiste de la Comédie-Française, l'éminent professeur du Conservatoire, n'avait qu'à se rappeler ses meilleurs rôles et ses plus remarquables leçons pour former un manuel dramatique supérieur à tous ceux qui l'ont précédé. Dieu sait pourtant s'ils sont nombreux les écrivains qui ont traité de cette matière ! Parmi ceux qui ont donné les préceptes les plus directs, sans remonter plus haut que le siècle dernier, je rappellerai François Riccoboni, Dorat, Rémond de Sainte-Albine, Diderot, d'Hannetaire, Carlhava, l'allemand Engel, auteur des *Idées sur le geste et l'action théâtrales*, avec trente-quatre planches, et l'anglais William Cooke, auteur de *l'Art du théâtre*. Plus rapprochés de nous, nous avons le *Cours de déclamation en douze séances*, par Larive; les réflexions de Talma en tête des Mémoires de Lekain; les études de Perlet sur les rôles de *Tartuffe* et du *Misanthrope*, et tout récemment le *Bréviaire des comédiens*, par M. Lelion-Damiens.

Le moderne auteur de *l'Art théâtral* avait besoin, moins que personne, de s'approprier ces ouvrages spéciaux; il a tout tiré de son propre fonds et il a bien fait. Il a cru devoir donner la forme poétique à son enseignement; c'était une difficulté de plus; est-ce un attrait de plus? Quelques critiques ont déjà répondu à cette question, et fort brutalement à mon avis. M. Samson appartient à cette douce école littéraire dont Andrieux et Collin d'Harleville sont restés les plus aimables modèles, à l'école du vers sans effort, se contentant des images classiques, allant son bonhomme de chemin, — chemin un peu monotone quelquefois, un peu prévu, mais semé à droite et à gauche de fleurettes vraiment charmantes. J'ai d'autres préférences, et pourtant je me surprends à suivre cet honnête style et à me laisser captiver par une parole si ingénieuse, si habile, où je retrouve toute la science de l'acteur. Afin de donner une idée de cette séduction, je citerai l'analyse du caractère d'Alceste, et les conseils que trace M. Samson pour jouer ce rôle.

. . . .

Passionné, comique et grand, tel est Alceste.
Sachez accompagner un vers brusque et plaisant
D'une attitude noble et d'un geste imposant.
Pour peindre cette humeur si fièrement chagrine,
Que votre inflexion largement se dessine.
N'exagérez jamais son incivilité.
Sur un fâcheux sonnet, lorsqu'il est consulté,
Déclare-t-il d'abord que cette œuvre l'assomme?
Non; et moins misanthrope alors que gentilhomme,
Devant un sot orgueil qu'il craint d'humilier,
Aux formes qu'il condamne il tâche à se plier.
Au lieu de se livrer à sa brusque franchise,
Il veut faire comprendre un avis qu'il déguise ;
Et quand Oronte croit pénétrer ses détours :
« *Je ne dis pas cela!* » répète-t-il toujours.
Puis l'importunité, lassant sa patience,
Fait échapper enfin la terrible sentence
Mais les conseils qu'entend l'auteur infortuné
Nous révèlent encor l'amant passionné,
Que vers son fol amour malgré lui tout ramène.
En jugeant un sonnet il rêve à Célimène ;
Il ne peut concevoir, dans l'univers entier,
Un mortel assez froid pour oser employer,
En peignant les tourments de son ardeur brûlante,
Et la fade antithèse et la pointe galante.
Par sa puissante voix l'âme parle surtout
Plus encor que l'esprit, la raison et le goût,
Et la vieille chanson qu'il récite et commente
Devient un chant d'amour pour son ingrate amante !

Ne croirait-on pas, caché derrière un paravent, assister à une de ces leçons merveilleuses qui ont porté si haut la réputation de M. Samson?

CHARLES MONSELET.

COURRIER DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE

UN ARTISTE AMATEUR — M. GUIGNAULT.

L'art industriel n'existe pas seulement à l'état de profession; il est aussi une passion pour certains esprits d'élite. Comme la peinture, comme la musique, il a ses entraînements et ses séductions. Il contient une magie sympathique qui rapproche et fait parents ceux qui l'exercent de ceux qui l'aiment. L'éducation qu'on a reçue y ajoute singulièrement : quelle preuve meilleure de la nécessité d'instruire les mains qui s'y livrent ? L'originalité, la nouveauté, la beauté même du travail sont parfois en rapport avec l'élévation du rang. Évidemment Louis XVI a été un serrurier de génie, s'il est vrai que soient de lui les prodigieuses espagnolettes de Fontainebleau. Le duc de Luynes est un admirable sculpteur, et ce qu'on montre de lui, prouverait qu'il est aussi bon orfèvre et bon armurier. Cette glorification de l'*état*, cette bénédiction du métier par le loisir sont la consolation du pauvre. Elles ennoblissent sa peine ; elles rendent l'ouvrier fier. L'égalité, notre loi suprême, en devient plus claire et plus pratique. C'est bon et c'est beau. Aussi faut-il être heureux quand le hasard bienveillant nous fait découvrir en leurs riches demeures un gentilhomme de l'étau, un bourgeois maniant bien le ciseau et la gouge. Je connaissais des tourneurs, des brodeurs, des graveurs parmi les hommes bien élevés pour qui l'art manuel est une joie; je n'y aurais ni cherché ni soupçonné des ébénistes. En voici un, pourtant, et un bon. Saluons-le trois fois bien-venu : pour ce qu'il veut, pour ce qu'il dit, pour ce qu'il fait.

M. Guignault, cédant aux justes sollicitations de ses amis, a bien voulu nous laisser prendre le dessin d'un de ses meubles. Selon nous, cet amateur a complétement la vocation, marque divine sous laquelle toute véritable valeur vient au monde. Il habite Fontainebleau l'année presque entière, et s'y inspire doublement, de l'art par le château, de la nature par la forêt. De ces deux merveilles, l'une lui donne le goût du meuble, qui est un petit palais dans un grand ; l'autre, le goût du chêne, qui est le bois-maître et le bois-roi. Nourri de bonnes études du dessin, libre de toute volonté autre que la sienne dans l'application de ses études, il demande donc au chêne, si beau mais si dur à manier, de se prêter aux formes qu'il a rêvées et qu'il essaye, par fatigue de l'abus que, selon lui, on a fait de celles qui sont connues. Ici l'ouvrier est digne de la matière, et réciproquement ; la langue qu'il lui fait parler est de bon sens et de bon goût. Comme on peut le voir, les tendances de M. Guignault sont à la noblesse des lignes et à la sobriété des ornements. Le petit buffet-étagère dont nous donnons la figure ne procède guère que par des moulures, et les figurines qui l'égaient pourraient disparaître au besoin. Ce qu'on y distingue, c'est la légèreté du corps supérieur, et la liberté avec laquelle air et lumière y circulent, de façon à baigner dans l'un et l'autre les objets que le meuble est chargé d'exposer aux yeux. C'est la loi du sacrifice harmonieux par le contenant au contenu.

Tel qu'est ce meuble, du reste, et pour nous c'est son grand mérite, il représente un effort intelligent, une tentative notable ; il ne rappele aucune des habitudes vulgaires et des rengaines consacrées. Il est jeune, il est neuf, il est hardi ; son auteur, en le faisant, a su ce qu'il faisait. Tous nos ébénistes de profession n'en sont point là, par malheur.

AUGUSTE LUCHET.

LES SAINTS ÉVANGILES

ÉDITION DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

L'imprimerie est bien loin de son point de départ. — Les découvertes des temps modernes l'ont, en quelque sorte transformée. — La vapeur s'est substituée à la presse à bras ; l'enluminure et l'ornementation, qui demandaient jadis pour chaque exemplaire un habile dessinateur, s'exécutent à la mécanique; la photographie et l'électricité sont appelées à combiner leurs secrets pour des reproductions typographiques de tout ordre.

Il y a évidemment là un progrès. — Mais l'art se juge sur des produits, et non pas seulement sur des instruments.

Le livre de cette époque, typographie pure ou impression enluminée, sera toujours un modèle de goût et de bonne exécution.

Notre siècle produit davantage et à plus bas prix, mais l'art a déserté les traditions élevées ; il se borne en général à des fantaisies d'imitation, soumises même aux exigences du commerce. Les maîtres sont contraints de faire du métier.

L'imprimerie impériale n'est jamais entrée dans cette voie.

Placée dans une espèce de sphère supérieure, étrangère à tout intérêt de spéculation, elle fut depuis François Ier le sanctuaire de l'art.

Noblesse oblige. — Héritière des traditions de quatre siècles, l'imprimerie impériale doit à son passé de conserver précieusement ce dépôt, comme elle doit à son nom de demeurer fidèle au progrès.

Aux tentatives d'ornementation des textes qui ont signalé ces dernières années, l'imprimerie impériale opposait, en 1855, l'*Imitation de Jésus-Christ*, in-folio d'une richesse vraie, inouïe, avec des enluminures royales, prodiguant l'or dans ses tons les plus vifs, les couleurs dans leurs nuances les plus brillantes ; où un

La Prédication sur la montagne.

LES
SAINTS
ÉVANGILES
PUBLIÉS
PAR
L'IMPRIMERIE
IMPÉRIALE.

L'Enfant prodigue.

mot, un chef-d'œuvre et un impérissable spécimen des applications coloriées de la typographie du dix-neuvième siècle.

Donner à ce chef-d'œuvre un pendant, paraissait difficile, sinon impossible.

En octobre 1861, M. Anselme Petetin prenait la direction effective de l'imprimerie impériale. — Tour à tour publiciste éminent, homme d'État, diplomate, préfet, M. Anselme Petetin n'était pas un imprimeur. Mais il avait le tact administratif, qualité précieuse d'une application générale, peu commune là même où elle est le plus désirable; la connaissance des hommes, puissant levier d'action; une science étendue et profonde; l'amour éclairé du beau; le goût sincèrement pur.

Rien n'était préparé pour que l'*Imprimerie impériale* figurât à l'Exposition de Londres. Elle se reposait sur son dernier laurier : l'*Imitation*.

M. Anselme Petetin est un de ces hommes que la difficulté attire et n'effraye pas. Malgré la brièveté des délais, il voulut que l'Imprimerie impériale parût à l'Exposition de Londres et qu'elle y fût représentée par une merveille de l'art typographique dans son expression la plus simple et la plus sincère.

L'art typographique, c'est le caractère correct, élégant sans fantaisie, majestueux sans lourdeur, frappant l'œil par sa netteté, par l'équilibre des pleins et des déliés, en harmonie parfaite avec le format du papier, avec l'interligne de la page; c'est, dans le dessin, l'exclusion de la couleur, la sobriété du trait, le rapport de la gravure au sujet; c'est, dans le détail d'exécution, l'identité de pensée; c'est, enfin, un tirage accusé, mais sans foulage, un choix heureux dans les encres, dans la distribution des teintes et jusque dans la qualité du papier.

Le Christ conduit au supplice.

C'est ce que connaissaient nos pères, ce que ne connaît plus l'imprimerie du dix-neuvième siècle. Nos tendances ont étouffé l'art; il a fallu pour ainsi dire le ressusciter. La magnifique édition des *Saints Évangiles*, qui a représenté l'Imprimerie impériale à l'exposition de Londres, est un résumé de l'art typographique.

Tout s'y trouve réuni pour en faire un livre unique et durable.

Le sujet est celui que demandait le cadre d'exécution, et, plus encore, l'exécution est ce que le sujet exigeait qu'elle fût.

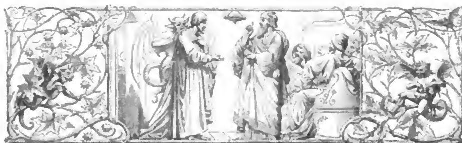
A un monument de l'art, il fallait un texte qui fût au-dessus de la critique et même de la comparaison; celui qui fut choisi n'appartient à aucune époque, à aucune école; il n'a contre lui aucune passion; il est le code moral de l'humanité.

Le papier n'appartient pas au commerce; fabriqué pour cette destination spéciale, il sort de toutes les conditions usuelles du métier.

Pour la gravure sur bois aussi, les *Saints Évangiles* de l'Imprimerie impériale sont une réhabilitation.

Chacun des quatre livres du texte saint est précédé d'une figure d'évangéliste. — Chacune de ces gravures est encadrée dans un dessin d'ornementation.

Chaque chapitre est précédé d'une frise, terminé par un cul de lampe. — Nous avons pu nous procurer quelques clichés des uns et des autres pour en placer la reproduction sous



Le reniement de Saint-Pierre.

les yeux de nos lecteurs. Elle accompagne ces lignes.

Les figures sont l'œuvre de M. H. Lehman. L'ornementation appartient à M. Liénard, l'habile et fécond dessinateur.

Les frises et les culs de lampe sont dûs à MM. Barrias, Lenepveu, Bouguereau, Biennourry, quatre grands prix de Rome, quatre lauréats de nos concours.

En ouvrant les pages du précieux in-folio, on est frappé de la magistrale sévérité de l'impression, de la rectitude et la simplicité du dessin, de l'ampleur des marges, d'un indéfinissable éclat qui résulte de l'heureuse combinaison du caractère, de la justification, de l'interligne, de l'harmonie du travail en un mot.

Nous ne dirons pas ce qu'il a coûté d'efforts pour atteindre ce résultat, quelle intelligente direction a dû présider à l'organisation de l'œuvre, la suivre pas à pas dans un immense labeur d'ensemble et de détails; quel dévouement sûr, quelle ardeur soutenue, M. Anselme Petetin a dû provoquer chez tous les coopérateurs à la réalisation de sa pensée.

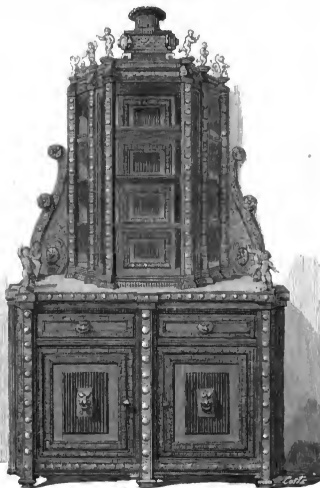
L'édition des *Saints Évangiles* de l'Imprimerie impériale est, pour M. Anselme Petetin, un double triomphe. — Succès d'art par l'œuvre créée, succès aussi par la difficulté de temps et les impossibilités vaincues.

Nous pourrions, en insistant, trouver un troisième succès qui est à lui seul un prodige dans les résultats d'une sage économie d'exécution. — L'édition des *Saints Évangiles* est en vente au prix de 450 fr.

Ce prix a pourtant été trouvé élevé par un critique. Nous pensons qu'il sera seul de son avis parmi ceux qui ont vu le livre et qui ont pu supputer la dépense.

En tout cas, on peut affirmer que, d'ici à bien peu de temps, quand le petit nombre d'exemplaires mis en vente aura été élevé, il arrivera ce qui s'est vu pour l'*Imitation*, dont les exemplaires sont recherchés aujourd'hui à des prix fabuleux. — Nous apprenons, en effet, par la voie des journaux, que la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg vient d'acheter un exemplaire de cet ouvrage au prix de 6,000 fr.

MAXIME VAUVERT.



EXPOSITION DE LONDRES. — Buffet-étagère, exécuté par M. Guignault, à Fontainebleau.

GUERRE DU MEXIQUE. — Opération du comité de remonte à Orizaba. (Croquis de M. Brunet.)

LE MARQUIS DE VALBERT [1]

COMÉDIE DE SALON

par Mlle de Grandpré

Aujourd'hui le proverbe se réfugie dans les salons; c'est là que Théodore Leclercq et Alfred de Musset trouvent leurs interprètes. Le théâtre demande quelque chose de plus émouvant que ces marivaudages ingénieux et charmants, ces châteaux de cartes fragiles dressés par des mains habiles sur des guéridons de laque.

Mlle de Grandpré vient d'écrire une comédie : *le Marquis de Valbert*, que nous recommandons à tous les artistes-amateurs; c'est une bonne fortune pour les gens en villégiature, et, à l'automne prochain, nous sommes sûrs que tous les châteaux adopteront ce marquis.

Le livre est écrit dans une belle langue; il y a par-ci par-là une pointe d'observation philosophique qui donne une certaine autorité à cette œuvre, qui voulait être légère et devient sérieuse.

1 Chez Dentu, éditeur.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN (10 janvier) : *I Lombardi*, opéra en 4 actes de Verdi; reprise de *Don Pasquale*, opéra en 3 actes de Donizetti. —

Depuis que Mlle Patti a fait son début-explosion au Théâtre-Italien, il semble que tout ce qui ne tient point de près ou de loin à Mlle Patti ne vaut guère la peine qu'on s'en occupe. Ainsi, les soirs où M. Calzado veut bien nous montrer son très-intéressant et très-aimé rossignol, tout est pour le mieux; orchestre, chœurs, chanteurs, sont animés du plus beau zèle, les costumes paraissent moins grotesques et les décors plus vraisemblables; on dirait qu'il y a dans l'air un peu de cette électricité musicale qui échauffe les voix et donne aux oreilles une exquise sensibilité. En tous cas, comme ces jours-là on fait une énorme distribution de bravos, chacun prétend en recueillir la plus forte part possible.

Mais les lendemains on se repose; après la crise vient la prostration. La Patti n'est plus là; le public a perdu son Eurydice, et messieurs les chanteurs savent bien qu'ils auraient beau s'exténuer à combler un si grand vide, ce serait comme s'ils chantaient, ou plutôt comme s'ils ne chantaient pas.

Alors, malheur au maëstro qui aventure sa musique à ces heures néfastes; malheur à M. Verdi qui, il y a quelques jours, risquait pour la première fois à Paris sa partition de *I Lombardi*. J'avoue que les Italiens nous ont rarement donné une représentation aussi triste; tout a manqué à la fois. Les rôles n'étaient chantés que du bout des lèvres, comme s'ils n'avaient point été répétés; les chœurs péchaient contre la mesure et l'ensemble; l'orchestre, entraîné par l'archet trop turbulent de M. Bonetti, n'avait point ce fini et cette modération qui constituent la loi suprême de l'accompagnement.

Le désastre a été porté à son comble par les sourires qu'a causés l'exhibition d'une mise en scène vraiment inespérée. On s'est demandé quelles enseignes on avait décrochées dans le quartier pour en composer des décors si audacieux de couleur et de perspective, et chez quel Babin de la Courtille on avait pu dénicher des accoutrements à ce point carnavalesques. O les bons moines en robe de chambre à la propriétaire! les bons Turcs à poudre à la porte des marchands de tabac!... Et nous qui avions cru jusqu'aujourd'hui qu'il y avait plus de nonchalance que de fait-exprès dans les erreurs de costumes et de décors, dont les Italiens sont si coutumiers! Il nous est avis qu'il y a sous cette feinte négligence l'intention arrêtée de prouver que tout ce qui n'est pas chant doit être compté pour peu; ou bien encore que la musique doit avoir assez de prestige pour accaparer toutes les forces de spectateurs vraiment dilettantes et ne leur point laisser le loisir de porter leur attention ailleurs. Peut-être y a-t-il là aussi des velléités de satire contre l'exubérance des moyens matériels que nous déployons dans nos opéras. Mais passons.

A propos, est-ce bien *I Lombardi* qu'on a donné il y a quelques jours aux Italiens?

M. Calzado dit oui.

M. Escudier dit non.

Le fait est que la justice est saisie de cette question et que nous ne pouvons rien affirmer avant que notre collègue M. Petit-Jean ne nous ait apporté des nouvelles du Palais. Par exemple, il est certain que M. Escudier, propriétaire de la partition, a obtenu dans une audience de référé l'autorisation de saisir les parties d'orchestre du Théâtre-Italien, à cette fin de constater combien elles diffèrent du manuscrit original. La cause de ce dissident serait que M. Calzado, au lieu de demander à M. Escudier une copie de *I Lombardi*, l'aurait fait venir de Barcelone et qu'on lui aurait envoyé un pastiche informe de l'opéra de Verdi. A en croire les bruits qui circulaient au foyer, les rôles seraient transposés, diminués et augmentés, suivant le bon plaisir de l'arrangeur, l'ordre des morceaux interverti, plusieurs pages supprimées, d'autres ajoutées, l'orchestre remanié, etc.

Pourtant, la main profane qui s'est livrée à ces fantaisies n'a eu garde de toucher à la belle cavatine du ténor (une des meilleures inspirations de Verdi), à la célèbre polonaise du dernier acte, au trio non moins célèbre, ni aux chœurs de la fin, qui sont vraiment d'un style élevé autant que d'un effet immanquable à la scène. Tous ces morceaux de choix ont d'ailleurs été reconnus pour avoir été entendus dans *Jérusalem*, traduction de *I Lombardi*, représentée à l'Opéra en 1847.

En somme, nous croyons que M. Calzado, qui n'avait aucun intérêt à nous servir le produit monstrueux d'une imagination barcelonaise, a été de très-bonne foi dans cette affaire. Le malheur est que le public était aussi de bonne foi quand, sur l'affirmation de l'affiche, il croyait entendre du Verdi authentique. Son dédommagement a été que Mme Frezzolini a retrouvé quelques éclats de voix pour chanter la polonaise et que M. Naudin a dit la cavatine avec infiniment de goût.

— Mlle Patti a paru cette semaine dans *Don Pasquale*; elle y a fait merveille, autant comme comédienne que comme cantatrice. Car chez Mlle Patti, la comédie et le chant se trouvent heureusement fondus et ne sont qu'un même art, mais un art à deux fins et dont elle tire un parti surprenant. Il est impossible de prêter plus de mutinerie et d'enjouement à cette Norina, créée et mise au monde pour faire maigrir d'impatience le pauvre don Pasquale.

Je ne dirai pas que le succès de Mlle Patti va grandissant, car vous savez si du premier coup la jeune cantatrice est allée aux nues; mais s'il est un moyen de pousser plus haut encore, je crois l'avoir trouvé : ce serait — pardonnez-moi ce rêve ambitieux — de faire entendre dans une même soirée Tamberlick et la Patti (!!) Que M. Calzado songe que c'est là un beau bouquet au feu d'artifice sonore qu'il a tiré cet hiver.

— Nous nous apercevons qu'il nous reste trop peu de place pour rendre compte de la reprise de *la Muette*. Il nous suffira donc pour aujourd'hui de constater que le chef-d'œuvre de M. Auber a causé au public des joies qu'il n'a pas tenues secrètes; quant à des détails sur ses impressions et sur les nôtres, nous comptons en donner une pleine colonne la semaine prochaine.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE

Le plaisir est décidément en route. On danse partout, à la cour et à la ville.

Les toilettes de bal sont plus que jamais fantaisistes et bizarres. En fait de bon goût, on arrive parfois jusqu'au grotesque.

Ce qui sauve la mode du ridicule, ce sont les femmes élégantes qui la portent. Sans quoi on se prendrait à rire de certaines coiffures et de certaines robes. S. M. l'Impératrice Eugénie donne cependant l'exemple d'une simplicité luxueuse et parfaite. On prétend qu'elle dirige et qu'elle fait exécuter elle-même ses toilettes. Quoi qu'il en soit, elles ont pour plaire le charme et la jeunesse, deux qualités qui font la grâce.

Le satin est revenu au pouvoir, parce que l'Impératrice s'est montrée à son premier lundi avec une robe de satin bleu ciel, ayant des épaulettes en reines-marguerites roses attachées par des rubans en satin bleu de ciel. C'était du vrai Louis XIII. Mme la princesse de Metternich, Mme la comtesse Walewska et Mme la comtesse de Persigny avaient des robes de mousseline blanche brodée, ornées de ruban de satin bleu. Autre décret de l'Impératrice qui s'est intéressée avec sa bienveillance si touchante à la fabrication de Nancy.

Le bal costumé du ministère des affaires étrangères aura lieu le 7 février. Il sera suivi de semblables bals chez S. M. l'Impératrice, et chez Mme la princesse de Metternich, le prince de la Moskowa, et Mme la comtesse Walewska. Mme la comtesse de Persigny donnera le sien, comme l'an dernier, à la mi-carême.

Il m'est impossible d'énumérer tous les bals qui se succèdent de soir en soir. Telle n'est pas d'ailleurs ma mission. Le domaine des toilettes m'appartient.

Le satin est à la mode, de même que le velours de teinte claire et nouvelle, parce que les robes à l'ordre du soir sont chamarrées et brodées d'or sur toutes les coutures. Mais il y a satin et satin. Cette étoffe ne supporte aucune médiocrité de tissu et de reflets. Il faut qu'elle soit splendide, chatoyante et veloutée.

Les Magasins du Louvre, qui devinent la mode, parce qu'ils l'imposent, ont fait, comme la fourmi de la fable, amples provisions de satin, qu'ils soldent à des conditions exceptionnelles de bon marché. C'est ainsi qu'ils procèdent en toute chose. Ce qu'on paye ailleurs un prix qui fait calculer, se donne au *Louvre* avec une réduction importante, tout en étant de qualité égale, sinon supérieure. Comment le succès ne suivrait-il pas cette maison à chaque opération nouvelle? *Les Magasins du Louvre* ont en outre des tulles poudrés d'or, qui ressemblent aux lumières, à un lever d'aurore, et des tarlatanes pailletées de toutes couleurs, qui sont autant de robes de fées.

Voilà des toilettes à effet, qui ne coûtent presque rien. Une visite au *Louvre* vous en dira plus long que moi. Le moyen de vous promener dans chaque galerie, et de faire apparaître au bout de ma baguette de chroniqueuse toutes les fantaisies industrielles de ce vaste palais de la nouveauté.

J'ai dit que l'or dominait la mode. *La Ville de Lyon, passementière de l'impératrice Eugénie*, a beau jeu et peut déployer toute sa fantaisie décorative et artistique. Cette passementerie d'or consiste en point d'Espagne, en dentelle d'or, en grecques d'or, et en chefs lamés or et argent. Quelle splendeur!..

Ce n'est pas tout. *La Ville de Lyon* possède la robe des contes de Perrault, la robe faite avec les rayons du soleil, se composant d'une très-haute tunique en dentelle d'or, et d'un volant en même dentelle. Mais quelle dentelle! Le réseau est aussi fin que de l'Angleterre, et les fleurs s'y détachent en relief. Il n'y a qu'une seule robe : la pomme de Pâris. A la plus belle.

Comme actualités de passementerie, citons une frange de chenille noire avec boules d'or ou d'acier; une petite frangette acier et noire, et une garniture de boutons cerclés d'acier et de dentelle noire poudrées d'acier sur fond de velours noir décoré d'un nœud de cravate miniature. N'oublions pas la plus fraîche coquetterie de la *Ville de Lyon*, la *Ceinture Fontanges*, en large ruban moiré (ruban exclusif et unique), faisant brassière sous les bras, et s'attachant par derrière au bas de la jupe en gros nœud à deux pans. Cette ceinture constitue tout l'ornement d'une toilette de tulle ou de tarlatane pour jeune fille et jeune femme.

A propos de robes qui ont un genre suprême d'élégance, j'en ai plusieurs à vous décrire, signées de la maison *Paris et Carpentier, 35, boulevard des Capucines*. Quel goût et quel caprice! Jugez-en par trois robes qui ont dansé au second grand bal des Tuileries. L'une était en satin violette de Parme, recouverte de tulle illusion blanc, bouillonné et capitonné par des petits bouquets de deux sous en violettes de Parme. Une tunique de tulle était relevée de chaque côté, dans des couronnes de violettes de Parme. Le corsage avait une berthe fichu, bouillonnée. Cette robe parlait du printemps; elle était blonde comme une matinée de mai.

L'autre robe était en taffetas antique mais doré, ornée de trois volants de dentelle d'Angleterre, très-artistement disposés et surmontés d'une grosse chicorée en même taffetas découpé.

La troisième robe était en velours bleu de ciel décorée d'une frange de chenille bleue à boules d'or, faisant galerie au bas de la jupe, et s'élançant en double couronne à chaque lé. Le corsage avait une berthe frangée de chenille blanc et or.

Comme sorties de bal, la *maison Paris et Carpentier* a deux modèles très-seyants. Une sortie de bal, *sultane favorite*, en cachemire blanc, brodé de croissants d'or et d'un dessin minaret en soie d'une seule couleur, tranchant avec l'or, et une *Mexicaine* en cachemire noir, richement brodée de dessins bizarres en soie de toute couleur. En guise de capuchon, c'est un fichu qui rabat sur la tête.

Passons aux coiffures de bal.

La *maison Herst, rue Drouot*, tout en sacrifiant à la mode, ne les fait pas par trop premier empire. Nous revenons aux coiffures de 1810. Gare aux bérets, aux toques et aux turbans de Turcs!... En attendant la *maison Herst* crée de la fantaisie distinguée et luxueuse, que les belles dames, nos lectrices, sauront apprécier. Elle ne surcharge pas ses coiffures, parce qu'elle sait ce qui convient à la beauté. Faites votre choix parmi celles que je vais vous décrire :

Une torsade en velours bleu turquoise, enroulée d'un lacet d'or se nouant par derrière. Sur le milieu de la torsade, bouquet de volubilis en velours bleu, et grappes de lilas d'or, avec aiguillettes d'or. Une corde d'or, avec tiges d'or, feuilles d'or, et, avoines de velours noir, faisant aigrette d'un côté, tandis que de l'autre remontent des tiges de violettes en velours noir parsemées d'abeilles d'or.

Un diadème d'épis d'argent et de feuillage de velours bleu. Un double nœud en velours ponceau et velours noir, séparé par un buisson de bruyère diamantée, avec herbe de blonde se nouant sur les cheveux. Un bois de rosier mousseux, faisant cercle autour de la tête, avec pouff de roses dans de la mousse. De côté, aigrettes de roses avec leurs tiges. Un bandeau de velours vert en biais, avec nœud de velours vert et fusées d'or, s'échappant du nœud comme un feu d'artifice.

Voilà des coiffures ravissantes qui ont le don de rendre jolies. Pour les porter, il faut que les cheveux soient crêponnés et ébouriffés. Heureusement que le filet invisible les maintient.

Je vous ai déjà parlé de ce filet invisible en cheveux, et j'ai oublié de vous dire que vous le trouveriez chez tous les principaux coiffeurs, et surtout chez *Leroy, place de la Madeleine, coiffeur de S. M. l'impératrice Eugénie.*

Pour coiffure de ville, il se fait avec deux cheveux, afin d'offrir plus de résistance. La mode ne s'en tient pas aux bals. Elle conclue de très-brillants mariages.

— Qu'est devenu l'amour?... me direz-vous.

Ne parlons pas des absents. L'amour en est à *l'Eau de la Floride*. Les vieux beaux l'emportent sur les jeunes. Ils ont pour eux l'expérience et l'argent. Grâce à *l'Eau de la Floride* qui leur rend toutes les illusions de leur chevelure blonde ou châtaine, ils peuvent encore plaire à un jeune cœur inexpérimenté. Et puis la jeunesse d'aujourd'hui sait si peu être jeune, que l'homme de quarante ans prend sa place. *L'Eau de la Floride* devait se produire à notre époque, où il faut paraître ce qu'on n'est pas toujours.

Qui dit mariages, dit trousseaux. Il vient d'en partir un du meilleur goût pour la Corse, et qui a été exposé dans les vitrines de *la maison Leborgne et Henneveu*. Quoi, si loin!... Songez si je suis fière. C'est par *la Gazette Rose*, dont je suis la souveraine, que ce trousseau a été commandé. La jeune et belle fiancée a eu confiance dans mes appréciations d'élégance, et elle s'est acquittée du choix de ce trousseau en véritable Parisienne qui connaît la nouveauté au jour le jour. Elle a surtout demandé une variété multiple, et sur deux douzaines de chemises de jour, pas une seule n'était pareille.

L'imagination de la *maison Leborgne et Henneveu* a été mise à l'épreuve, mais elle en est sortie victorieuse. Tous les objets composant le trousseau reproduisaient les derniers modèles créés en vue des toilettes actuelles.

Les parures de lingerie et de dentelle suivent la mode. Les manches sont très-étroites, mais illustrées d'une façon charmante vers le bas et le long du coude. Il y avait de merveilleuses dentelles. La *maison Leborgne* avait fourni la robe de mariage, la robe de contrat, les cachemires et les dentelles blanches et noires. La robe en moire antique blanche était décorée d'un volant d'Angleterre avec tunique d'Angleterre posée en manteau de cour, et relevée sur le devant en tablier par des nœuds de ruban moiré blanc. Cette robe avait deux corsages, l'un montant, l'autre décolleté. Tous deux garnis de dentelle.

La robe de contrat était en taffetas bleu, avec bouillonnés de tulle bleu, et grappes de *ne m'oubliez pas*, parsemées dans le tulle. Le corsage avait des draperies de tulle, avec épaulettes en *ne m'oubliez pas*, retombant en aiguillettes.

De l'île de Corse à la rue du Bac, il n'y a plus de distance.

C'est absolument comme pour la *Ceinture Régente* de *MMmes de Vertus sœurs*, qu'une belle abonnée de la *Gazette rose* a été trouver rue de la Chaussée-d'Antin. Elle a demandé six ceintures, six petits chefs-d'œuvre, en satin blanc, en moire blanche et en soie de couleur; les unes assouplies avec de la peluche, les autres brodées d'un ornement de fantaisie. Pour avoir ces six ceintures exactes et irréprochables, la jeune fille a simplement envoyé à *MMmes de Vertus sœurs* les mesures suivantes : Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du busc, longueur de la taille sous le bras. Chaque ceinture est *signée* et *brevetée*, pour éviter la contrefaçon, qui s'attaque de préférence au succès et au mérite. La Ceinture Régente a complétement détrôné le corset, qui emprisonnait la taille sans la rendre souple et élégante, et qui comprimait la grâce, la beauté et la santé.

Du moment que la femme respire librement, ses joues se colorent d'une fraîcheur purpurine. Pour activer le carmin rosé d'un teint éblouissant, il faut se baigner le visage dans une lotion de *Lait de cacao*, qui donne une blancheur mate au visage et qui efface les taches de rousseur. Le *Lait de cacao* est l'un des produits les plus appréciés de la *Parfumerie du Monde élégant*, dirigée par *M. Delettrez* avec autant d'intelligence que de réussite. Il a inscrit sur son drapeau industriel cette devise : « *Comme noblesse, titre oblige.* » En effet, la *Parfumerie du Monde élégant* doit être élégante et aristocratique, non-seulement de fabrication, mais encore de forme et de style. Chaque flacon, chaque pot et chaque extrait peuvent figurer dans les plus luxueux cabinets de toilette.

L'Eau de Cologne du Grand-Cordon exhale un parfum nouveau et exquis, qui lui a valu son titre de première Eau de Cologne de France et d'Allemagne. Il y a encore le *Lait* et la *Crème de lis des vallées*, pour les épaules et le visage, quand on veut que la peau conserve tout son moelleux et tout son duvet velouté. Le devoir de la femme est de rester belle. Il faut qu'elle lutte avec les années, et pour cela il n'y a qu'un moyen : une parfumerie régénératrice et préservatrice.

Pour la chevelure, M. Delettrez offre la Crème Duchêne, l'Huile de noisettes et la Pommade au bouquet des champs. Pour les mains, les Savons des boudoirs, à tous les parfums de fleurs; le Savon aux violettes de Parme, au suc de mauve, au suc de laitue et au lait de cacao. Pour le mouchoir, le Bouquet du Monde élégant et l'Essence de violette. Un mouchoir sans parfum ressemble à une fleur sans senteur. La fleur peut être jolie, mais il lui manque l'âme et la poésie.

Où en sont les mouchoirs?... Les plus nouveaux sont destinés aux toilettes de bal. Il faut que le mouchoir ait le style de la toilette. *Chapron* est là. Il a su donner au mouchoir de bal une fantaisie décorative tout imprévue et toute nouvelle. Comment cela?... Si je révèle ses idées, on va les lui prendre. Il vaut bien mieux en conférer directement avec lui, comme le font toutes les grandes dames, qui lui communiquent leurs inspirations gracieuses. *Chapron* les fait valoir et est infiniment flatté de les accepter.

Sa Majesté l'impératrice Eugénie daigne parfois l'honorer de ses conseils et de ses avis. Le mouchoir *sportman*, en batiste écrue avec raie de couleur tissée dans la batiste, est toujours le mouchoir préféré pour monter à cheval et pour la chasse. Il est simple et unique. *Chapron* lui a fait l'honneur d'un *brevet*.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 63

COMPOSÉ PAR M. E. C., du Cercle des Échecs d'Angers.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 61.

Blancs.	Noirs.
1. TD c. TR pr. F, échec.	1. R pr. TD (A)
2. D pr. P.	2. T 8e TD (meilleur).
3. T c. CR, échec.	3. T pr. T
6. D pr. PT, échec et mat.	
(A)	
	1. R pr. TR
2. D pr. P, échec.	2. R 5e C
3. T c. F, échec.	3. R joue.
4. D 6e TR, mat.	
(1)	
	2. R 5e T
3. T pr. P, éch. et mat le coup suivant.	

Solutions justes : MM. Lemaître, à Chartres; capitaine Charousset; X; capitaine Didier; Mabille, au Havre; Café de l'Opéra, à Nancy; Lantoine, à Guise; Cercle des Échecs du 75e de ligne; A. Aellt, à Mons; Camille Bodet, à Delle; Fabrice; Fratche; Cercle Saint-Georges; Trossy et Rose; colonel Silvestre; Cercle des Échecs d'Angers; Maillet, à Guise; J. Barbieux, à Abbeville; H. Fran, à Lyon; lieutenant Duboismort; A. Lalouë, à Marseille; Visto; Wattebled, à Mayenne.

Autres solutions justes du problème n° 60 : MM. E. Dabedout, à Montpellier; A. Aellt, à Mons; Cercle des Beaux-Arts, à Nantes; docteur L. Cadollet, à Besançon; H. Fran; à Lyon; Trossy et Rose; capitaine Faure, à Grenoble; J. Quentin, à Bernay; Grand Café de Péronne; café Duvant, à Limoges; J. Barbieux, à Abbeville.

P. JOURNOUD

REBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'homme candide a grand plaisir à devancer l'aurore.

Observation de l'éclipse totale de soleil du 31 décembre 1861, visible à Gorée (Sénégal)

PAR M. POULAIN, CAPITAINE DU GÉNIE EN CHEF

Nous extrayons ce qui suit d'un dossier qui a attiré l'attention des savants, et dont il a été question dans les comptes rendus de l'Académie des sciences et dans l'*Astronome royal* de Londres.

M. Poulain, chargé d'observer l'éclipse de soleil qui devait être totale à Gorée, n'avait pour ces observations aucun des instruments nécessaires; il fut obligé de chercher dans ses ressources personnelles les moyens de traiter une question si intéressante. Il imagina des instruments : un photomètre et un anémomètre, dont nous allons donner successivement la description.

PHOTOMÈTRE [1]

On prépare un papier réactif avec du nitrate d'argent et du bromure de potassium, et on le tient dans l'obscurité. Si on expose plusieurs feuilles de ce papier réactif perpendiculairement pour rayons solaires pendant 60 secondes, elles seront plus ou moins colorées suivant qu'elles auront plus ou moins de lumière.

« Mais comment, dit M. Poulain dans son rapport, se » rendre compte de cette nuance qui tend à se foncer? » Il faut la saisir avec rapidité et lui donner instan- » tanément, pour ainsi dire, la cote qui lui convient.

» A cet effet, je dresse une échelle. Le zéro de cette » échelle correspond à l'obscurité : le papier réactif » alors ne revêt pas de nuances.

» Comme dans le thermomètre, je marque un point » supérieur; je l'appelle 20. Ce sera la teinte la plus » foncée que pourra avoir le papier réactif exposé pen- » dant 60" à la lumière solaire. Je la détermine » par tâtonnements plusieurs jours à l'avance. Cela » posé, avec des couleurs destinées au lavis des plans, » je compose une nuance égale en valeur et en inten- » sité, lorsqu'elle est prise sur le papier à sec, à celle » du maximum ci-dessus, et je l'étends de 19 fois son » volume d'eau distillée.

» Je divise ensuite une feuille de papier grand- » monde collée, en 20 divisions, et je leur donne pour » numéros 1, 2, 3, ... 20.

» Sur les 20 divisions 1, 2, 3, ... 20, j'applique une » teinte de 1/20.

» Sur les 19,   2, 3, ... 20   id.
» Sur les 18,   3, ... 20   id.

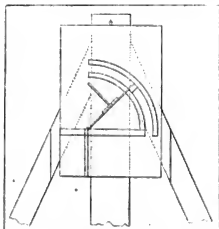
» Etc., etc.; et enfin sur la 20e division, j'applique

[1] Nous recommandons aux photographes ce petit appareil qui pourrait leur être d'un très-grand secours pour déterminer exactement, à chaque heure du jour, la puissance photogénique de la lumière, et par conséquent le temps de pose de l'objet à photographier.

» une teinte de 1/20. Je divise ensuite le papier grand-» monde en lanières perpendiculaires aux bandes, de » 3 centimètres de large. Mon échelle est faite, et je » m'en sers ainsi qu'il suit :

» J'applique sur la palette perpendiculaire aux rayons » solaires mes deux feuilles de carton, qui renferment » entre elles le papier réactif vierge. J'enlève lestement celle de dessus sans intercepter les rayons solaires, et je dis : *Top !* Pendant qu'un observateur au » chronomètre compte 60", j'approche mon échelle de » nuances *pour bien suivre*. Avec un peu d'habitude, je » lis immédiatement, au second *top!* la cote à inscrire.

» Partant de cette idée, je crois qu'avec des appareils

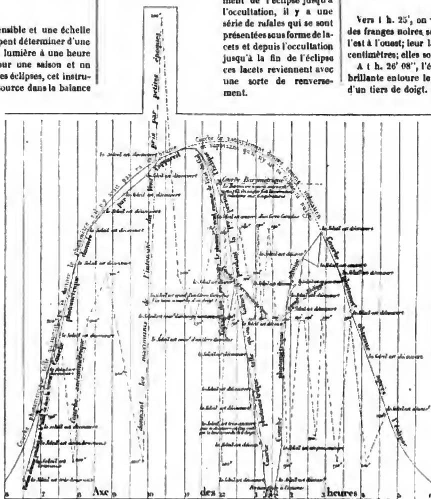


Photomètre.

» bien faits, un papier réactif sensible et une échelle » de nuances bien préparée, l'on peut déterminer d'une » manière exacte l'intensité de la lumière à une heure » quelconque de la journée, pour une saison et un » pays donnés. Pour le moment des éclipses, cet instrument peut être de quelque ressource dans la balance » de l'intensité de la lumière.

» Quand la lumière du soleil » n'est pas vive, comme au lever et au coucher, le papier » réactif est lentement influencé. J'admets alors que » la cote est proportionnelle au » temps, de telle sorte que » pour avoir la cote ramenée à » 60", je divise la cote obtenue » après plusieurs minutes par » le nombre de minutes... »

Le capitaine Poulain a fait, avec des planches, un support contre lequel il a appliqué verticalement un tableau portant une palette mobile formant plan perpendiculaire. L'extrémité de cette palette-pupitre possède un tenon glissant à frottement dur dans une coulisse circulaire clouée sur le tableau. Au moyen d'une broche de 5 millimètres de diamètre et de 30 centimètres de long, établie solidement sur deux pieds croisés de façon à être perpendiculaires à leur plan, on arrive très-facilement à mettre le pupitre perpendiculairement aux rayons solaires. Il suffi pour cela que l'ombre portée par la broche se confonde avec son pied.



Phases de l'éclipse observée au Sénégal par M. Poulain, capitaine du génie.

ANÉMOMÈTRE

Le capitaine Poulain trace sur une planchette de lever un cercle et le divise en degrés. Au centre, il plante une broche perpendiculaire, autour de laquelle tourne une feuille de carton rigide. Il a ainsi une girouette qui donne la direction du vent. Cette feuille de carton est elle-même évidée sur toute l'étendue d'un quadrant, divisé en degrés sur sa périphérie, depuis 0, qui correspond au diamètre vertical, jusqu'à 90° qui correspond au diamètre horizontal. A son centre est fixée une petite tige perpendiculaire, au bout de laquelle se trouve un fil très-fort et très-fin, portant à son extrémité une balle creuse de caoutchouc, d'un poids et d'un grand cercle connus, de telle sorte que la balle ne soit pas masquée au vent par l'axe vertical matériel. Une aiguille, qui traverse la balle, sert à la suspension et marque les degrés sur le quadrant.

Le capitaine Poulain a représenté le phénomène par des courbes.

Sur un axe horizontal il compte les heures et il porte en ordonnées perpendiculaires les quantités de lumière, de vent, de chaleur, de rosée et de poids atmosphérique qu'il observe.

A certains moments la courbe photométrique a reçu des dépressions à cause des nuages, et on a figuré une courbe sans jarrets que le photomètre eût donné si le ciel avait été parfaitement pur. Les zigzags qu'il a obtenus rendent bien compte de l'état du ciel dans la partie occupée par le soleil.

On comprend parfaitement le phénomène lumineux en suivant la courbe qui s'élève d'abord, puis qui s'abaisse après le premier contact extérieur jusqu'au premier intérieur. De ce moment jusqu'au deuxième contact intérieur, la lune démasque la même quantité de disque solaire et il y a une petite horizontale décrite ; enfin, depuis le moment de l'émergence jusqu'au dernier contact extérieur, la lumière devient plus vive, par suite la courbe remonte pour reprendre sa forme quotidienne à la fin du phénomène.

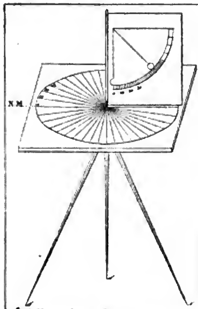
Le capitaine Poulain a reconnu encore le fait suivant : Depuis le commencement de l'éclipse jusqu'à l'occultation, il y a une série de rafales qui se sont présentées sous forme de lacets et depuis l'occultation jusqu'à la fin de l'éclipse ces lacets reviennent avec une sorte de renversement.

Les courbes thermométrique, barométrique et psycométrique se comprennent assez d'elles-mêmes pour que nous ne nous étendions pas à leur sujet

Dès le matin, le vent N.-N.-E. est très-fort : les nuages chassent suivant le vent avec une grande vitesse. Il y a un raz de marée exceptionnel.

Le premier contact est dérobé par des nuages : lorsqu'il est possible de voir le phénomène, la lune a mordu d'un doigt ; il est 0 h. 3' 35", le thermomètre marque 26° à l'ombre.

A 1 h. 20', l'éclipse est sur le point de devenir totale. Les plantes et les animaux sont influencés comme à l'approche de la nuit ; la température s'est considérablement abaissée ; le thermomètre marque 20°.



Anémomètre.

Vers 1 h. 25', on voit, pendant un temps très-court, des franges noires se dessiner sur les murs dirigés de l'est à l'ouest; leur largeur et leur espacement sont de 10 centimètres; elles sont un peu dégradées sur les bords.

A 1 h. 26' 08", l'éclipse est centrale. Une couronne brillante entoure le disque lunaire ; son épaisseur est d'un tiers de doigt. Des aigrettes lumineuses émanent de tous côtés; à droite et à gauche elles sont symétriques, au-dessus il y en a une plus longue et plus large, au-dessous elles sont plus courtes.

Dans ce moment important aucun nuage ne couvre les disques du soleil et de la lune : on peut jouir de toute la magnificence d'un spectacle si grandiose.

Il règne une obscurité que l'on peut comparer à celle d'un crépuscule un peu avancé dans nos régions de l'Europe. On voit Vénus et différentes planètes.

A 1 h. 31' 05", le soleil se découvre : il émerge avec une rapidité étonnante ; la lumière grandit, le thermomètre remonte, les animaux et les plantes sont influencés comme au lever du jour.

A 2 h. 51' 18", finit l'éclipse et la nature reprend son cours habituel.

Voici ce travail exceptionnel dans les conditions les plus désavantageuses par un homme manquant de tous les moyens dont dispose aujourd'hui la science.

Ces observations sont peut-être un peu spéciales, mais elles intéressent à un haut degré la science, et comme elles sont exprimées d'une façon accessible à tous, nous les avons accueillies avec reconnaissance.

MAC-VERNOL.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 60 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 305. — 31 Janvier 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

M. EMILE DE GIRARDIN.

M. Émile de Girardin est né en Suisse, vers 1808.

Littérateur à dix-huit ans, avec son roman d'*Emile*, journaliste à vingt par la fondation du *Voleur*, M. de Girardin est l'un des hommes de cette époque en qui s'est spécialement incarné le génie du publiciste. Il est journaliste comme M. Péreire est financier, comme M. Auber est musicien.

Je remplirais facilement le peu d'espace qui m'est accordé en énumérant les différentes feuilles qu'il a créées et celles auxquelles il collabore.

Qui se souvient aujourd'hui du *Garde national* qu'il fonda en 1830 ? Le journal des *Connaissances utiles* popularisa son nom, il y épancha sa verve, émettant chaque jour une idée nouvelle qu'il présentait sous une forme attrayante. Le *Musée des familles*, le *Panthéon littéraire* lui durent leur succès.

Toujours à la veille d'être un homme d'État, M. de Girardin, devenu député de l'arrondissement de Bourganeuf, voulut construire une œuvre durable et s'assurer une grande influence : il concentra ses efforts, et le 15 juillet 1836 lança le premier numéro du journal *La Presse*.

Cette génération se souvient du succès bruyant de cette feuille, organe de l'opposition, qui en 1848 compta jusqu'à 70,000 abonnés.

En 1855, M. de Girardin, fatigué de la lutte et peut-être découragé, remit entre les mains de M. Millaud les destinées de son journal : il venait de perdre celle qui depuis 1830 avait été la compagne de ses travaux et de sa gloire. On sait la part brillante que Mme de Girardin, sous le nom du vicomte de Launay, avait prise à la rédaction de la *Presse* : elle avait trouvé le secret de fixer pour les lecteurs, l'émotion légère, la curiosité du jour, l'incident burlesque, tout cela dit dans une langue exquise. Les lettres du vicomte de Launay seront classées par les générations à venir à côté de celles de Mme de Sévigné.

Désormais retiré du monde, le silence lui pesait et M. de Girardin, qui voyait se dérouler les événements politiques, sans y prendre part, rentra dans le journalisme militant et reprit il y a peu de temps la direction du journal *La Presse*.

Il inaugura sa rentrée par des réformes qui firent beaucoup de bruit : ses paradoxes ont toujours revêtu sous sa plume une forme pratique qui lui concilie beaucoup de partisans ; la littérature tout entière ne lui pardonnera jamais d'avoir relégué au second plan la prose de M. de Saint-Victor, pour donner le pas au Bulletin financier.

M. de Girardin devrait se souvenir que c'est à la polémique et aux lettres qu'il est redevable de son immense notoriété.

CHARLES YRIARTE.

M. Emile de GIRARDIN, rédacteur en chef de *la Presse*. (D'après une photographie de M. Carjat.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LE PASSÉ DU JOURNAL DES *Débats*. — UNE ANECDOTE VENUE DE PROVINCE. — UNE VIEILLE CARICATURE EXHUMÉE. — LES PLAISIRS DU BAL. — HISTOIRE D'UNE DAME COIFFÉE DÈS DIX HEURES DU MATIN POUR ALLER AU BAL A MINUIT. — ASPECT DE LADITE DAME AU SORTIR DU BAL. — UN CALEMBOUR MINISTÉRIEL. — BAIE ET HAIE. — UN A PROPOS ROMAIN TOUCHANT LA *Muette de Portici*. — CORRESPONDANCE. — SUR LA PATTI. — UNE VISITE TRAHIE PAR UN CHAPEAU.

~~~ Nous avons, il y a quelques mois, entretenu nos lecteurs d'une très-intéressante publication de MM. Jules Brisson et Félix Ribeyre, intitulée : *les grands Journaux de France*, et la livraison concernant le *Moniteur universel*, feuilletée de la main gauche, de la droite nous avons prélevé de ce travail, fait avec beaucoup d'indépendance de goût et de clarté, les faits sommaires qui pouvaient mettre en état de comprendre l'intérêt de cette publication, tout en nous fournissant matière à un intéressant aliéna.

Nous reprendrons aujourd'hui ce travail pour le *Journal des Débats*. Il est bien établi que tout ce qui suit est prélevé de la publication, pleine de recherches et de documents authentiques, de M. J. Brisson et F. Ribeyre : *les grands Journaux de France*. Mais pour ceux qui croiraient que nous nous livrons là à un travail commode et économique de notre propre fond, l'erreur serait grande ! Car le commode n'est pas précisément de lire des pages pour les condenser en lignes, lorsqu'il est tout simple d'aligner ces lignes telles qu'elles coulent naturellement de la plume trempée dans le grand dépôt de l'écritoire. Mais la matière nous semble intéressante à résumer pour le lecteur, ainsi mis en goût pour le livre lui-même. C'est pourquoi nous lui versons ici ce verre d'absinthe apéritive.

M. Bertin, le fondateur de la dynastie journalistique des Bertin, acheta 20,000 francs, à la fin du dernier siècle, une petite feuille sans couleur politique, qui s'appelait : *Journal des Débats et des Décrets*. Les difficultés étaient énormes alors, à traiter les questions politiques; aussi M. Bertin prit-il toutes ses libertés du côté de la littérature. Sur ce point, le journal conquit tout d'abord une autorité toujours accrue depuis. M. Geoffroy, le professeur de Joseph Chenier, y fonda le feuilleton de théâtre ; de Féletz, Fontane, Fievée, Châteaubriand, Tissot, Hoffmann, etc., furent les premiers collaborateurs. Toute cette partie de l'histoire du *Journal des Débats*, pleine de faits politiques et de particularités curieuses, est racontée avec beaucoup d'intérêt par les auteurs des *Grands Journaux de France*. Les anecdotes y ont leur bonne place ; la malice y circule aussi. En 1808, le *Journal des Débats*, momentanément devenu le *Journal de l'Empire*, compte 20,000 abonnés, malgré sa politique... et grâce à sa littérature. « Hoffmann, à la fois savant et homme du monde, publiait ses *Lettres champenoises*, qui obtinrent un si légitime retentissement, et engageait avec Geoffroy une polémique sur une pièce de théâtre, véritable duel littéraire, où le vieux roi du feuilleton fut vaincu. » Obligé d'être une sorte de complaisant moniteur des fêtes et des victoires impériales, le *Journal de l'Empire* garde ses vivacités et toute l'ardeur de sa polémique pour les sujets sans conséquence, et contre des confrères. Ainsi, par exemple, sur une question musicale, la *Gazette de France* lui dit :

Vante moins ta légèreté,
Sois plus pesant, mais solide.
Le beau mérite, en vérité,
D'être léger quand on est vide !

Tissot répond :

Pierre Dandin de la musique
Aux doux chants de Grétry juge insensible et sourd,
Malgré les lois de la physique,
Tu prouves qu'on peut être à la fois vide et lourd.

Pendant les Cent-Jours, le *Journal des Débats*, devenu assez peu volontiers journal *de l'Empire*, s'établit le *Moniteur de Gand*. A la seconde Restauration, il retrouve son premier titre avec son premier fondateur, revenu d'exil, et réclamant sa propriété légale. Châteaubriand est mis à la tête de la rédaction politique; Ch. Nodier remplace Geoffroy dans la critique littéraire; Duviquet prend le feuilleton; de Salvandy écrit des articles Variétés; Fievée, de Féletz sont renforcés de Dussault, de Malte-Brun de Villemain dans tout ce qui n'est pas spécial en littérature. Ce fut cette pléiade qui, aidée du *Constitutionnel*, sous le ministère Villèle, remit Voltaire *à la mode*... en le défendant contre les feuilles du gouvernement. On le réimprima sous tous les formats de 1817 à 1821, et ces éditions accumulées formèrent le nombre colossal de 1,598,000 volumes ! — Dans la même période de temps, J.-J. Rousseau s'écoulait à près d'un demi-million de volumes. Ajoutons rétrospectivement que de 1785 à 1789 la librairie de Kehl avait déjà lancé deux éditions de Voltaire : l'un à 15,000, l'autre à 25,000, de sorte que la masse réunie offrait le total énorme de quatre millions et demi de volumes du grand démolisseur du dix-huitième siècle! Mais il faut diminuer un peu de la portée morale attribuée par ces faits à la tendance des esprits, en constatant que Pigault-Lebrun partageait avec les deux grands philosophes la faveur de... l'opposition publique, et qu'on tirait par éditions de 10,000 exemplaires l'auteur de *l'Enfant du Carnaval* et de *Monsieur Botte*. Où est aujourd'hui Pigault-Lebrun? Le meilleur de son esprit revit dans son petit-fils : M. Emile Augier.

L'histoire du *Journal des Débats* devient plus particulièrement politique à mesure que nous approchons de 1830, mais sans perdre pour cela de sa haute importance littéraire. On sait que la fin de la Restauration fut la date du magnifique mouvement littéraire sur lequel on vit intellectuellement encore aujourd'hui dans toute l'Europe. Le *Journal des Débats* y eut la plus grande part; il ouvrit impartialement ses colonnes aux deux écoles; il y eut des lettres ardentes échangées entre Hoffmann, le redoutable critique, et Victor Hugo, le jeune chef de la nouvelle école. « Cette lutte n'empêcha point Corneille et Racine de rester de grands poëtes, et Victor Hugo de le devenir. Une autre polémique, non moins intéressante, s'éleva quelques années après entre Jules Janin, qui avait remplacé Hoffmann, et Nisard, professeur au collége de France. Le premier défendait le journal, le second donnait la préférence au livre. »

Après 1830, la rédaction littéraire du *Journal des Débats*, aidée de l'immense influence politique de l'organe favori de la dynastie nouvelle, prit une autorité croissante, en s'adjoignant toutes les jeunes plumes du temps. Nous les retrouverons dans un prochain article, avec les mentions qui leur sont dues.

~~~ On nous adresse l'anecdote suivante :

M. C***, riche propriétaire de l'arrondissement, s'était rendu à Sarlat pour affaires, lorsque, vers minuit, on vint lui annoncer au cercle que sa jeune femme, arrivée depuis quelques instants à l'hôtel, dans un grand état d'exaspération, le faisait supplier de se rendre immédiatement auprès d'elle. Grande fut la stupéfaction de M. C***, qui sortit en proie à la plus vive anxiété... Le lendemain seulement on eut le mot de l'énigme. Voici ce qui s'était passé :

Quelques jours auparavant, M. C***, qui avait été condamné pour délit de chasse par le tribunal de Sarlat, pria une personne de cette ville de se présenter au greffe pour prendre connaissance, sur le procès-verbal de la gendarmerie, du signalement du fusil qu'il devait déposer. Cette personne écrivit à M. C***, mais malheureusement la lettre se croisa avec ce dernier. Elle tombe entre les mains de sa femme, qui commit l'imprudence de rompre le cachet. Or, cette lettre était conçue en ces termes :

« J'ai eu une entrevue avec le greffier du tri-
» bunal. Je n'ai pu le fléchir et je dois vous dire
» qu'il se montrera très-difficile sur le choix de
» l'arme. »

A la lecture de ces lignes, Mme C***, qui ignorait la condamnation de son mari, crut tout naturellement à un duel imminent! Elle eut une violente attaque de nerfs..... prit la poste, et arrive à Sarlat dans les circonstances que vous savez.

Moralité : il ne faut jamais décacheter les lettres de son mari !

~~~ L'esprit des temps passés est une curiosité pour le nôtre. On se plaît à juger ce qui amusait ou passionnait nos aïeux. C'est ainsi que les caricatures et les épigrammes des deux derniers siècles sont recueillies avec empressement par les curieux.

Un hasard nous met sous les yeux une caricature datée de 1590, grossière gravure sur bois, jadis enluminée, puis déteinte. Elle représente le roi Henri IV revêtu de son armure, et combattant dans une mêlée. On lit au bas :

« *Le roy te touche, Dieu te guarisse!* »

A l'examen voici ce qu'on y comprend.

Une tradition populaire accordait alors, comme on sait, au roi de France le don de guérir un mal très-commun alors, les humeurs froides ou écrouelles, par la seule imposition du doigt.

C'est à cette tradition que la caricature fait évidemment allusion. La date indique qu'il s'agit de la bataille d'Ivry (1592), où le roi Henri combattit de sa personne contre les ligueurs. Les chroniques du XVIe siècle rapportent qu'après la bataille, faisant allusion au grand nombre d'Espagnols restés sur le carreau, Henri s'écria :

« Quoi qu'en veuille dire la Ligue, on voit bien que je suis le roi de France, car j'ai guéri bien des Espagnols des écrouelles ! » Cette gravure avec l'invocation que l'esprit du temps y a placée, fait donc bien allusion à la façon dont, ce jour-là, le roi *touchait* les rebelles ! On ne ferait pas mieux aujourd'hui, en fait d'épigramme, si les circonstances s'y prêtaient encore.

~~~ Depuis huit jours Mme Nathalie de R*** était introuvable et invisible. Cette petite brune piquante au nez légèrement retroussé, et qui, — je m'excuse par avance de ce que je vais dire, — offre dans les trois points noirs formés par les yeux et les narines confondues dans l'ensemble, une sorte de vague ressemblance avec ou King's Charles, cette brunette agaçante et vive, disons-nous, avait toutes les idées bouleversées par le prochain bal de l'Hôtel de Ville. Son mari est financier; la danse n'est pas ce qu'il aime. Jamais dans son ménage on ne l'avait autant agacé que depuis l'annonce de cette fête officielle, où le couple n'avait jamais paru, n'étant fixé à Paris que depuis le dernier printemps. « Quelle robe ferai-je? — s'écriait madame — ma rivière est trop étroite et me serre le col ! Que pensez-vous d'un corsage citron avec un bord de violettes ? »

Le banquier ahuri avait répondu, pour se libérer, que le jaune allait bien aux brunes; parlait-il des cheveux seulement, ou aussi de la peau ? On ne sait. La dame ne sortait pas de chez les couturières pour savoir ce qu'on faisait pour Mesdames telles et telles. Sa coiffure lui jetait aussi dans les idées une tension voisine de la névralgie. Que se mettrait-elle sur la tête ? Et sa robe serait-elle à volants, ou relevée des deux côtés sur une jupe de taffetas par des bouquets à la Fontange ? Ah ! quelle affaire ! quelle affaire !

Le grand jour venu, Félix, le fameux Félix, un Vatel dans son genre, et qui se passerait volontiers son peigne à travers le corps, en cas de mèche brûlée à une pratique, Félix, disons-nous, fait irruption comme un ouragan, dès dix heures du matin, chez la financière, proclamant que s'il ne la coiffe pas sur-le-champ, il ne la coiffera pas du tout ! Etre coiffée douze heures d'avance n'est, du reste, pas très-effrayant pour des femmes déterminées. J'ai connu en Italie des comtesses maigres qui, ayant un bal chez l'archiduchesse d'Autriche duchesse de Parme, prenaient la poste et venaient résolûment se faire coiffer à Milan, passant au retour tout une nuit droites comme des piquets, et rêvant qu'elles dormaient, pour ne pas se cogner ni endommager leur édifice capillaire contre les parois de la voiture. Ah ! on ne sait pas tout ce qu'une faible femme peut supporter de tortures, dans l'espoir plus ou moins fondé d'être belle, ou de faire enrager une de ses amies ! Revenons à Paris.

Félix, qui devait, jusqu'à dix heures du soir, pommader et harnacher trente femmes à un louis par tête, se dégagea lestement de la financière, qui l'accablait de questions sur la parure de diverses rivales et se sauva, après lui avoir campé sur le front une touffe de plumes d'autruche à faire honneur à un baldaquin style Louis XV, ou à un corbillard de première classe. Madame, dont l'artiste, plus que pressé, avait un peu trop tiré en arrière les cheveux du front, resta toute la journée avec un faux air de Chinoise, de King's Charles chinois, les sourcils relevés et les yeux écarquillés par les tiraillements de la peau vers les tempes. Cela lui arrangeait une autre figure, une expression d'étonnement fixée, et un peu plus que de la gêne... Mais bah ! le bal municipal faisait tout supporter, et en songeant que les coups de peigne étaient signés Félix, on patientait avec son mal pour ne songer qu'au dépit des autres, coiffées par les aides de camp de ce connétable du crêpé, ou pire encore, par de simples femmes de chambre.

Le soir arriva, trop lentement, hélas ! pour une femme si matinalement coiffée pour le bal. Les longues méditations qui avaient déterminé la claustration de la financière depuis huit jours avaient abouti à une jupe... que dis-je, une jupe ! à un nuage de tulle retombant vaporeusement sur la robe

de moiré paille. Çà et là des épingles noires retenaient par leurs petites queues de véritables violettes, la fleur impériale, malgré sa modestie dans les plates-blandes. Le corsage était comme une *plate-bande* aussi, tout bordé de ces fleurs, dont la modestie se changerait bien vite en orgueil... si telle ou telle dame que nous savons se mettait à s'en parer, au lieu de s'en passer! Mais à figurer sur celle que ses chères amies ont, par une allusion d'assez mauvais goût à son teint, surnommée le « petit pruneau, » ces violettes avaient un autre parti à prendre. On verra plus tard!

Elle essaya huit paires de souliers de satin blanc, et se confina dans la plus cruellement étroite, de même qu'elle se coupa le poignet dans un impossible boutonnage de gants tendus sur sa main avec exaspération. Laissons les mystères du lacet enfouis dans la résolution qu'elle prit de ne dîner guère, et, supprimant maint autre détail, voyons madame monter seule, vu l'ampleur de la circonférence de ses jupes à volants, et la crainte de chiffonner son tulle et de froisser ses violettes fraîches, de monter seule, dis-je, dans le landau, tandis que son mari allait dans le petit coupé, en suivant tout pensif le chemin — de l'Hôtel de Ville.

Ils mirent sept quarts d'heure à aborder au péristyle. On dit, circonstance aggravante pour le *petit pruneau*, que dans la crainte de froisser tant de moire et de tulle, et surtout d'écraser quelque pauvre petit bouquet de la rotonde, ou de la rotondité de la jupe, madame resta debout pendant toute la route dans sa voiture, la tête penchée tantôt à gauche, tantôt à droite, afin de ne pas froisser en haut l'édifice dont Félix avait couronné le faîte en y mettant un bouquet, comme font les maçons... (*exegi monumentum*).

Enfin, on descend, on livre ses cartes d'invitation à l'huissier, on entre! Mais faut-il emboîter le pas du couple et vous en reproduire les faits et gestes? Je crois plus simple et plus concluant, vu la morale à tirer de l'épisode, d'aller droit au but, qui est la sortie de la dame, pour attendre, dans l'antichambre encombrée, fourrures, capuche, voitures, laquais. La voilà, dans ce coin... voyez-vous? — Où donc? — Mais là... tenez: elle pousse un énorme soupir. — Eh quoi, ce petit amas de chiffons ratatiné, c'est la sémillante personne qui, depuis huit jours, se préparait avec ivresse à un triomphe d'infante? — Eh! mon Dieu, oui! voilà ce qui reste d'elle... et ce sont les invités de trop qui l'ont mise en cet état! Ses pieds si à l'étroit, qui les a vus? La foule s'est contentée de marcher dessus, et voilà tout! Aussi porte-t-elle ses souliers de satin en pantoufles. La robe de moire est fripée comme un mouchoir qui aurait trois jours de poche, et la tunique de tulle est en lambeaux! De tous les jolis petits bouquets de violettes odorantes, parsemés sur la jupe, il ne resta plus que les épingles, et de ceux du corsage, alignés en ourlet indiscret, curieux, moitié sont tombés du côté de leur curiosité... punie. Le reste demeure là flétri, flasque et ratatiné comme ces petites bottes de persil qu'on retire du potage. Quant à la fameuse coiffure, on l'a cognée de bien des chapeaux portés à bout de bras; et les pleurs de la stéarine y ont, en outre, fait leurs plaques adhérentes. Sans compter que, dans les gymnastiques du buffet, cette petite femme s'est vue saupoudrée de miettes de pâtisserie, et son mari extirpa du baba... de ses frisures à l'Enfant-Jésus de cire. Ah! quel désastre! De plus, une heure et demie d'attente pour conquérir la voiture, dans un coin de laquelle la malheureuse se blottit, en se hâtant d'enlever tous ses peignes, afin de rendre son élasticité à la peau du front, et des tempes, si douloureusement tiraillés depuis le matin... Je ne parle pas du lacet, comprimant trop les soupirs de la déception!

Ainsi, la pauvre femme n'a eu qu'une joie de ce bal: c'est celle qu'elle se promettait d'y goûter, c'est-à-dire qu'elle en est restée à l'espérance, — un à-compte sur le bonheur banqueroutier! Que de plaisirs sont ainsi, comme ces grands cortéges qui, selon l'expression de M^{me} de Girardin (première) — sont si beaux... à attendre! Pendant huit jours elle a bouleversé sa vie, tracassé tous ses domestiques, assailli tous ses fournisseurs, agacé son mari... tout cela pour combiner cette fameuse toilette, objet de tant de précautions jusqu'à la porte du bal même, et qu'une fois dedans, personne n'a vue, que tout le monde a froissée, fripée, lacérée; — toilette martyre, dont il n'est resté que des loques!

Si nos lectrices étaient franches, il y en aurait des centaines qui avoueraient qu'il leur en est plus d'une fois arrivé à peu près autant!

~~~ On honnit le calembour comme un niais abus de l'esprit, et le marquis de Bièvre est resté plus ridicule que célèbre. De nos jours on ne fait plus de calembours que dans *le Tintamarre* ou dans les *Revues*... des Variétés. Et pourtant Louis XVIII en faisait... et son dernier mot, le dernier mot d'ordre donné au colonel de ses gardes fut, comme on sait, un calembour (Saint-Denis — Givet!)

Il est vrai que sous la Restauration les petits journaux s'en servaient très-fréquemment et très-subtilement pour déguiser leurs épigrammes et jeter de piquantes équivoques dans le sens détourné de phrases à deux tranchants. — Voltaire en a commis. Le plus parfait est celui-ci, relatif au comte d'Estontières, qui ayant été laquais, avait fait fortune comme traitant. C'est — dit l'auteur de *Mérope* — l'homme le plus adroit qu'on puisse voir, — il a sauté de derrière un carrosse dedans... en esquivant *la roue!*

— Ceci nous excusera peut-être de citer le calembour échappé l'autre soir à un haut personnage, qui avait accepté à dîner chez un de ses chefs de division, son ancien ami, — à condition (pardonnez la vulgarité du détail... il s'agit d'un récit authentique!) à condition, avait dit l'Excellence: « Qu'il y aurait de la raie... » attendu qu'elle ne pouvait jamais obtenir de son maître-queux de lui servir de ce plat de petit restaurant, une des adorations de sa jeunesse!

Le chef de division s'exécuta avec résignation et obéissance. La raie classique, au beurre noir persillé, fut servie dès le début du repas.

Mais... ô surprise! ô honte! Au moment où l'Excellence va plonger sa fourchette impatiente dans la chair savoureuse et rayée d'arêtes, elle aperçoit — un cheveu décrivant une belle S sur le mets convoité! Pendant que le valet change l'assiette, et que le maître de la maison, tout confus, sert une nouvelle portion, qu'il examine préalablement avec soin, l'Excellence s'écrie :

— « *Ma foi, j'ai toujours eu une raie dans mes cheveux, mais jamais de cheveu dans ma raie!* »

Maintenant, que le lecteur nous pardonne! et s'il demande l'auteur, on fera en sorte de le nommer à propos d'autre chose... dans un très-prochain numéro.

~~~ Voici quelque chose qui vient à propos: c'est l'extrait d'une lettre de *Stendhal* (Henri Beyle) ancien consul de France à Civitta-Vecchia, écrivain humoristique bien connu des curieux, qui touchait si haut quand il touchait juste: (*la Chartreuse de Parme*, — *le Rouge et le Noir*, — *les Promenades dans Rome*, de nombreuses parties de sa *Correspondance*). Cette lettre est relative à une représentation de la *Muette de Portici* donnée à Rome le 15 juin 1836; elle s'est vendue 39 francs à la vente du baron de Trémont, en 1852 :

« ... Je viens d'être cruellement malade, mais malgré ma faiblesse hier je me suis traîné à la *Muta di Portici*, qui a eu le plus grand succès, (car c'est une musique pleine de verve, de franchise et d'entrain,) malgré deux petits inconvénients: il n'y a pas de chanteuse et le Masaniello n'a pas de voix du tout. Tout se passe en chœurs, ils chantent avec ardeur, tant les coquins sont contents de n'être plus des Grecs ou des Romains, mais simplement des canailles de pêcheurs. Comme tels, ils se permettent toutes sortes de lazzis, et même de grossièretés sans lazzis que le public prend fort bien. — Croiriez-vous que ce public en est réduit à ce point d'abjection que deux jeunes avocats m'ont demandé si à tout prendre, leur *Muette* n'était pas supérieure à celle de Paris? Ce pays-ci est perdu. Ils en sont, pour les arts, le sens commun et l'art de jouir de la vie, au point où les arts du dessin en étaient sous Constantin, en 300; on relevait les colonnes des temples, mais on les plaçait à l'envers, la tête en bas. »

Suivent de curieux détails sur la noblesse de Rome, à cette date, détails qui nous éloigneraient du sujet motivant l'apropos de cet extrait.

~~~ CORRESPONDANCE: A M. de B... — Des vers? Cela mange le papier! impitoyablement repoussés par la direction autocratique du journal.

— A M. l'abonné H. Z.... — L'information que vous demandez, monsieur, touchant le nombre de représentations que comptent Molière, Corneille et Racine au Théâtre-Français, serait un travail fort long, des recherches qu'il est impossible de demander aux employés. Mille regrets.

— A un anonyme. Ainsi soit-il fait! Nous copions :

« On se rappelle la visite du docteur Nélaton à Garibaldi, au moment où ses médecins croyaient l'amputation indispensable, amputation que le célèbre praticien français combattit.

« Chose bizarre! on retrouve dans la décomposition du nom de M. *Nélaton* les lettres qu'il faudrait pour exprimer l'indignation qu'il aura dû ressentir à l'idée de couper le talon de Garibaldi.

» *Le talon — non, due.* »

C'est l'anagramme (par à peu près) qui parle, non pas le grand, praticien, trop modeste pour penser, — et trop poli pour s'exprimer — ainsi!

— A M. L... à Montbard: L'histoire est piquante, mais trop piquante peut-être... pour des colonnes que ne doit jamais avoir à examiner à l'avance le père de famille.

— A M. Ch. V... à Lyon: En faisant ce que vous demandez, on désobligerait assurément beaucoup un honorable écrivain, sans grand profit pour la galerie. Le meilleur juge, au définitif, c'est le public bien plus que le critique.

— A M^{me} Edmonde de C... à Paris: Emettre une opinion *bien nette* sur la Patti? diable... ce ne sera qu'une opinion personnelle, et non pas un jugement. Eh bien! si vous voulez, nous emprunterons les mots que dicte la marguerite que vous avez sans doute, jadis, souvent interrogée et effeuillée :

Dans la *Lucia*, elle nous a plu — ***passionnément***; dans *la Sonnambula* — ***beaucoup***; dans *le Barbier* — ***un peu***; dans *Don Pasquale*... vous avez compris.

~~~ On lit dans des mémoires sur le règne de Louis XV, que la reine, se promenant dans sa chambre, vit de la poussière sur la courtepointe de son lit de parade, et qu'elle la montra à M^{me} de Luynes. Celle-ci, très-émue, envoya sur-le-champ chercher le valet de chambre-tapissier de la Reine, qui était de quartier, pour lui montrer cette poussière. Celui-ci prétendit que la dite poussière ne le regardait pas, ne concernant, puisqu'elle se trouvait sur le lit de parade, que les officiers du garde-meuble. On passa trois jours, depuis le roi jusqu'aux plus minces officiers, à chercher celui qui, par sa charge en cour (la plupart étaient des charges onéreusement achetées!), devait enlever cette fameuse poussière!

Quelque chose qui rappelle ce fait s'est passé la semaine dernière chez un habitant de la rue Blanche.

Le monsieur, qui est du cercle de ***, a pour femme une personne aimable. Le baron de T..., non moins aimable, vient parfois chez lui, ce dont il n'est point totalement charmé. Aussi a-t-il assez clairement formulé son opposition à ces visites. Les aimables gens n'ont pas réclamé.

L'autre soir, le monsieur de la rue Blanche laisse madame enfoncée dans *Salammbô* et s'en va à son cercle. Vers onze heures du soir, arrive le baron de T... qu'il croise dans le vestibule.

« — Où diable avez-vous donc fourré votre chapeau? » — dit le mari au baron.

Le fond du chapeau était, dans toute sa circonférence, empreint d'une épaisse couche de poussière prise dans la peluche de soie.

Le baron se décoiffe, regarde, s'étonne... donne son chapeau à brosser au domestique du Cercle, puis entre dans les salons, — tandis que l'autre rentre chez lui.

Sa femme était toujours enfoncée dans *Salammbô!*

Le lendemain, monsieur cherche une clef égarée, — il la cherche partout où elle n'est pas. Agacé de l'insuccès, il va aux endroits les plus déraisonnables, décidé à ne pas négliger un coin. C'est ainsi qu'il passe la main sur le marbre d'un chiffonnier haut comme un grenadier, — pas de clef... mais beaucoup de poussière. Ces domestiques!

La poussière dont il a plein les doigts, ce qui le force à se laver sur-le-champ, lui rappelle le chapeau du baron, la veille. Que lui passe-t-il par la cervelle? qui le pousse? on ne sait, — l'instinct! C'est M^{lle} de Scudéry qui l'a dit: « Un jaloux trouve souvent plus qu'il ne cherche! » Notre homme monte sur une chaise, regarde le marbre du chiffonnier, — et en outre de la traînée faite par ses doigts, que voit-il?

Vous l'avez deviné: un rond grand comme une assiette, où la poussière est enlevée, rafiée comme par quelque chose de doux: le fond d'un chapeau, par exemple...

A cette découverte, le monsieur de la rue Blanche oublie la clef perdue et... (Interrompu faute de place — et de désir d'en révéler davantage.)

JULES LECOMTE.

Expédition du Mexique. — La division Bazaine quitte la Vera-Cruz pour se rendre à Mexico. (D'après un croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie).

Départ du général Bazaine pour Jalapa.

—

A mesure que notre expédition mexicaine avance vers sa conclusion, nous pouvons nous rendre ce témoignage que nous aurons fait en sorte que l'on puisse un jour, par nos dessins, en reconstituer l'histoire dans sa plus complète variété, dans sa plus scrupuleuse fidélité.

Déjà nous avons suivi dans ses étapes glorieuses la division Berthier, en route pour Jalapa. Nos lecteurs connaissent, par les croquis mis sous leurs yeux, le brillant fait d'armes de *Puente nacional* et les engagements heureux qui ont signalé la marche de cette colonne à travers les gorges ardues des sierras. Nous les faisons assister aujourd'hui au départ de la division Bazaine, qui va renforcer à Jalapa ses vaillants devanciers.

Expédition du Mexique. — La 1re batterie d'artillerie de la garde lève le camp de San-Christo (Vera-Cruz) pour se diriger vers Orizaba (Croquis de M. Brunet.)

Le point de départ est la porte de Vera-Cruz, dite *de Mexico*. Ce nom d'heureux augure nous l'enregistrons ici avec joie, et nous préparons déjà nos burins pour la gravure prochaine d'une entrée triomphale dans Mexico.

Départ de l'artillerie de la garde pour Orizaba.

Nous avons publié dernièrement une vue du campement de l'artillerie de la garde autour de l'église ruinée de San-Christo, située au dehors de Vera-Cruz. Le dessin actuel fera assister nos lecteurs à une scène matinale pleine de mouvement et d'animation, provoquée par une mutation de bivouac. La garde, partant pour Orizaba, fait place à de nouveaux artilleurs, qui attendront là, sous la tente, l'heure d'agir à leur tour.

On peut suivre aisément sur la gravure les évolutions diverses qui s'accomplissent sous l'œil des chefs. Au premier plan, des pièces et des caissons traversent un ruisseau; d'autres plus loin franchissent un pont de bois, tandis que les nouveaux venus débouchent de derrière l'église et viennent prendre possession de leur camp.

Cette scène agitée, éclairée des rayons du soleil levant, se meut dans un cadre qui ne manque ni de grandeur ni de pittoresque.

A gauche s'élève l'église; à droite, dans le lointain, se dresse le pic d'Orizaba, dont la cime neigeuse domine au loin le pays.

Ce pont de pierre du fond, sur lequel sont déjà parvenus les premiers artilleurs en route, c'est le pont de l'Alaméda. Il donne accès à la promenade du même nom située hors de la ville, et dont les palmiers découpent dans l'air transparent leurs silhouettes gracieuses.

Mais à côté de cette nature, jeune, variée, puissante, s'étalent les ruines et les décrépitudes d'une société en desarroi. L'Alaméda conduit à un monceau de ruines, à un faubourg de Vera-Cruz demeuré à l'état de décombre depuis le bombardement que Miramon infligea il y a trois ans à la ville. Ce contraste heurté n'est pas un des moindres enseignements que réserve à l'œil de l'observateur l'aspect de la terre mexicaine.

MAXIME VAUVERT.

SAÏD-PACHA

Mohammed-Saïd, vice-roi d'Égypte, qui vient de mourir, était fils de Méhémet-Ali, et avait succédé à Abbas-Pacha en 1854.

SAÏD-PACHA, vice-roi d'Égypte, mort le 16 janvier 1863. (D'après une photographie de M. Nadar.)

Une ronde de nuit à Java.

Né en 1822, d'une mère circassienne, femme intelligente, il reçut de bonne heure une éducation et une instruction soignées, et devint un des hommes les plus distingués du pays qu'il devait plus tard gouverner avec une grande habileté.

Pendant les huit années de son règne, il donna souvent des preuves d'une intelligence administrative remarquable.

L'agriculture lui doit la plus grande partie du progrès qu'elle a fait durant les dernières années qui viennent de s'écouler.

Il a accru les revenus par une gestion bien entendue des deniers publics, et usa toujours avec modération des pouvoirs immenses et absolus dont Abbas-Pacha, son prédécesseur, avait maintes fois abusé.

Si l'Égypte doit à Saïd-Pacha l'achèvement du barrage du Nil, conçu par Méhémet-Ali, et des améliorations importantes dans l'organisation de l'armée, l'Europe lui devra une des plus gigantesques et des plus utiles entreprises.

Le percement de l'isthme de Suez, sera, en effet, pour le fils de Méhémet-Ali, un titre de gloire impérissable, surtout si l'on songe aux difficultés qu'a rencontrées cette œuvre dès son début.

La France peut être fière de revendiquer une bonne part dans le succès de l'œuvre, car c'est un de ses enfants qui le premier a associé son nom à celui du vice-roi d'Égypte.

Saïd-Pacha a été l'instigateur, M. Ferdinand de Lesseps l'exécuteur du percement de l'isthme de Suez.

Il y a quelques mois, Saïd-Pacha, déjà souffrant, entreprit un voyage en Europe et fut l'hôte de S. M. l'empereur Napoléon III, après avoir été celui de la reine Victoria.

Les Orientaux, qui sont fort superstitieux, comme tous les fatalistes, avaient été frappés d'un triste pressentiment, lorsque, quelques jours avant sa mort, le 16 janvier, le vice-roi d'Égypte, célébrant l'anniversaire de sa naissance, avait voulu assister à la pose de la première pierre de son tombeau.

J. DE P.

Une ronde de nuit à Java

Ce dessin, d'aspect fantastique, qui semble une invention de quelque artiste romanesque, est une étude consciencieusement faite sur nature, par un de nos dessinateurs qui s'est laissé emporter jusqu'à Ceylan, à la recherche du pittoresque.

Il y a loin de cette ronde de nuit à la célèbre ronde de Rembrandt, plus loin encore à celles de nos patrouilles urbaines qui veillent au maintien de la tranquillité publique et à la sécurité de tous.

Indépendamment de la nature du pays, qui a son caractère et son aspect particuliers, chacun des hommes de garde a sa physionomie qui lui est propre. Le costume du chef de cette horde a quelque prétention à la forme européenne ; la coiffure seule affecte un cachet spécial : c'est un compromis entre le casque et le zami des indigènes.

Chacun s'arme à sa fantaisie ; les uns portent de longues piques, les autres des instruments qui semblent plus propres à la torture qu'à la défense. Suivant sur une seule file leur chef de poste, ils s'avancent silencieusement, à la clarté de la lune, afin de surprendre les Indiens qui tentent de s'introduire dans les résidences qui entourent Java. Il leur arrive souvent de rencontrer quelque panthère en maraude acharnée sur le cadavre d'un cheval ou d'une pièce de bétail ; après ces rondes, qui se renouvellent trois fois par nuit, ils regagnent des huttes de paille, espèces de gourbis qui leur servent de refuge.

M. V.

LES MÉMOIRES D'UN ÉVENTAIL

Rien de charmant comme les environs de Paris. Ils sont pittoresques, variés, frais, gais et, de plus, tout peuplés de souvenirs.

Les chemins de fer les ont mis à la portée de tout le monde.

Aussi, il est plus commode d'avoir sa maison à quatre lieues de Paris, à Saint-Germain, à Maisons, à Livry, à Fontainebleau même, que de demeurer dans certains quartiers lointains du centre de Paris.

Livry, par exemple, est un des endroits les plus délicieux que l'on puisse choisir.

Livry fut longtemps célèbre à cause de ses seigneurs et de son abbaye.

Livry figure dans les titres du douzième siècle.

Le château de Livry fut très-fortifié sous le règne de Louis le Gros.

Il fut détruit par le roi d'Angleterre et Thibaut, comte de Champagne. Étienne de Garlande, sire de Livry, le fit reconstruire, et il resta dans la famille jusqu'au commencement du treizième siècle.

Au seizième, la terre de Livry appartenait à la famille de Sanguin, de Paris. En 1689, Louis XIV érigea cette terre en marquisat, en faveur de Louis Sanguin, son premier maître d'hôtel.

L'abbaye de Livry, fondée de 1197 à 1200, était célèbre par ses richesses. Les fidèles avaient une grande dévotion pour la madone de Livry.

Un grand nombre de personnages remarquables ont habité Livry. Non loin du château, on voit encore une charmante habitation qui a appartenu à Mme de Sévigné.

C'est là que tous les ans la spirituelle marquise venait passer une partie de la belle saison, vivant dans la retraite, se faisant une petite trappe où elle n'admettait guère que l'abbé Hélène Hébert et *Marphi e*, s'y réfugiant pour écrire à sa fille, au bout de cette petite allée sombre que Mme de Grignan aimait tant, s'asseyant sur le siége de mousse où elle l'avait vue quelquefois couchée.

Elle préférait être seule dans cette allée, à tous les cercles, à toutes les réunions du monde. Elle voyait quelquefois Denis Sanguin, frère de Louis Sanguin, marquis de Livry. Denis Sanguin était évêque de Senlis, ce qui ne l'empêchait pas d'être un chasseur très-passionné.

« Nous étions hier dans votre avenue, Saint-Aubin et moi, écrit-elle à sa fille ; il lisait, je l'écoutais, et je regardais le petit pays doux que vous connaissez ; je vous souhaitais l'air que je respirais.

» Nous avions entendu un cor dans le fond de la forêt ; tout à coup nous entendîmes passer comme une personne à travers les arbres. Nous regardons : c'était un chien courant.

» — Qu'est-ce que c'est ? fit Saint-Aubin.

» — C'est, lui dis-je, un des aumôniers de M. de Senlis.

» Là-dessus, sa rate s'épanouit d'un rire extravagant ; et voilà la plus grande aventure qui nous puisse arriver en ce pays. »

N'est-ce pas charmant ? et n'est-ce pas à vous donner envie d'aller habiter ce joli pays doux, et respirer cet air pur que Mme de Sévigné souhaitait à sa fille.

Qu'aurait dit la spirituelle femme si, au lieu d'être condamnée à mettre quatre heures pour aller en un lourd carosse de Paris à Livry, il y avait eu de son temps un chemin de fer qui eût envoyé chaque jour à Livry quatorze trains, franchissant en un quart d'heure les quatre lieues qui le séparent de Paris ?

Mme de Staël disait de je ne sais plus quelle ville d'Allemagne :

— Ce n'est pas une ville, c'est une campagne où il y a des maisons.

Ce mot pourrait admirablement s'appliquer à Livry, toutes les maisons sont isolées, séparées par des parcs.

Ainsi est celle qu'habite Mme de Gérand avec sa fille Laure.

Il y a deux ans, un de mes amis et de ceux de Mme de Gérand, était allé passer une journée à Livry ; et quelque temps après, voici ce qu'il me racontait :

— J'avais passé une journée charmante. Mme de Gérand est la courtoisie même ; Laure unit la grâce, l'esprit et l'élégance, aux qualités sérieuses qui sont, la bonté, la raison et la sagesse.

Après le dîner, nous nous promenions devant la maison sur une terrasse couverte d'orangers et qui domine le jardin. Laure me donnait le bras et me parlait de notre ami Victor Durieux qu'elle devait épouser à son retour de la Chine, où il était allé avec nos soldats, par curiosité.

Il faisait très-chaud. Laure s'éventait avec le plus charmant éventail chinois qu'on puisse rêver. Le bois était en ivoire ciselé, travaillé, fouillé à jour avec une patience idéale qu'ont seuls les Chinois. Les feuilles étaient couvertes de peintures d'un ton charmant, harmonieux et brillant, et en même temps d'un dessin correct et pur.

Cet éventail, peint en 1633, est l'œuvre du Raphaël de la Chine, le grand Yes-les-Tehen, celui qui a peint le palais de Vent-la-Shang pour l'empereur Kou-Isi-Isic IV.

Durieux avait envoyé ce chef-d'œuvre à Laure, en y joignant les titres de son authenticité.

J'admirais beaucoup plus la grâce agile avec laquelle Laure se servait de cette aile de Zéphyre, que l'éventail en lui-même. Elle s'aperçut que je la regardais.

— N'est-ce pas qu'il est joli mon éventail ? dit-elle.

— Est-ce que je le vois seulement ! répondis-je.

— Que regardez vous donc ?

— Vous, et j'admire.

— Quoi ?

— Votre grâce à vous servir de ce petit meuble.

— Eh bien ! ne me regardez plus et regardez-le.

— Le puis-je ?

— Pourquoi pas ?

— Comment voulez-vous que, pour regarder ce petit morceau d'ivoire sculpté, je détourne mes regards de l'adorable petite main blanche, rose, fine, qui le tient si délicatement.

En lui disant cela, je lui pris la main et je la baisai.

Tout cela peut paraître un peu étrange, mais je connais Laure depuis l'enfance et suis avec elle sur un pied d'intimité qui justifiait mes galanteries plaisantes.

Néanmoins, tout en souriant, elle ferma vivement son éventail et m'en donna un coup sec sur les doigts.

Un petit son clair, sec, nous fit tressaillir.

Laure rouvrit vivement l'éventail... une des branches était cassée.

— Quel malheur ! fit Laure.

— Je le réparerai, lui dis-je, donnez-moi votre éventail, je vous le rapporterai raccommodé, sans que vous puissiez reconnaître la branche brisée en ce moment.

— Je ne vous pardonnerai qu'à ce prix vos galanteries de tout à l'heure. Mais gare à vous si je reconnais la branche cassée, je ne vous reverrai de la vie.

Disant ces mots, elle enveloppa le précieux objet dans un morceau de satin chiné, couvert de caractères de l'empire du milieu, le mit dans sa boîte, enveloppa celle-ci dans du papier de soie et me la donna.

Une heure après, je quittai Livry.

Le soir, rentré chez moi, je dépliai l'éventail, et l'ayant sorti de son écrin, je m'amusai à en étudier les peintures et les ciselures. Puis, je le plaçai tout ouvert sur un guéridon, je me couchai et je m'endormis.

Je fus réveillé par un bruit singulier : il me semblait que j'entendais de faibles gémissements et comme un frôlement d'ailes, un bruit semblable à celui que ferait un colibri ayant une aile cassée et faisant de vains efforts pour s'envoler avec l'autre.

Je me levai sur mon séant. Le bruit continua.

Je sautai à bas de mon lit, et guidé par ce que j'entendais, je m'approchai du guéridon.

C'était l'éventail qui faisait tout ce bruit. Il ne battait que d'une aile et geignait de son mieux.

Un mandarin à l'air grave, peint sur la feuille, agita la main, tourna les yeux, balança la tête et prit la parole. Les phrases m'arrivaient à l'oreille comme un souffle léger, mais je n'en perdais pas un mot, tant elles étaient nettes et distinctes.

— Butor, me disait le gros mandarin, je suis blessé ;

et tu me tires du lit ouaté et douillet où ma mattresse m'avait couché, et tu me poses brutalement sur une table de marbre. Dépêche-toi de me replier et de me remettre dans mon écrin. J'obéis. L'éventail poussa un petit *ah!* de satisfaction; je le posai sur ma table de nuit auprès de ma veilleuse, et je me recouchai en pensant à ce qui venait de m'arriver. Les yeux tournés sur la boîte de l'éventail, je songeais à l'histoire de ce petite meuble gracieux et élégant, et je me disais que je voudrais bien la connaître.

Au moment où je pensais à tout cela, la boîte s'ouvrit toute seule, et je vis le mandarin à l'air grave sortir des plis de l'éventail. En sortant, il était plat comme une fleur collée dans un herbier; mais à mesure qu'il se dégageait des plis de l'éventail, il reprenait sa forme arrondie. Lorsqu'il fut sorti, il fit deux ou trois pas sur ma table de nuit, s'étira, étendit les bras, bâilla, puis il referma l'écrin, s'y assit comme sur un banc, et se tournant vers moi :

— Tu veux savoir mon histoire? dit-il; eh bien, je vais te la raconter.

— Parle, je l'écoute avidement, lui répondis-je.

Et pendant qu'il toussait, qu'il se mouchait, je l'examinai attentivement.

Il était charmant. Il était haut comme le doigt, trois pouces. Il était brun de teint, avec les yeux retroussés à la chinoise, de grandes moustaches, ce qui est un privilége de la sagesse en Chine; un gros ventre, ce qui est très-bien porté dans ce pays, et était somptueusement vêtu.

Sa calotte ou koudi-pei était en drap d'or, avec le retroussis de velours noir. Le bouton était une grosse émeraude à laquelle était attachée une plume de paon qui lui pendait sur l'oreille.

Il avait des bottes en peau de tsa-tsa à épaisses semelles blanches; le pantalon ou fou-tsou, en taffetas bleu-de-ciel bordé de noir, de blanc et de rouge; la tunique ou ka-heu en taffetas blanc bordé d'or; la robe de dessus, insigne de sa qualité, en satin bouton-d'or bordé d'une large bande de satin noir à filet d'or. Le bas de cette robe, nommée tcholæ, est bordé d'une large bande de broderie en soie de couleur, reproduisant des fleurs et des oiseaux. Sur la poitrine et au milieu du dos sont deux plaques de broderies représentant un dragon lançant des flammes par la gueule et entouré de nuages brodés au crochet en cordonnet de soie noire. Sur sa poitrine descendaient un collier de perles, un collier d'ambre et un collier de corail. Il portait derrière lui un large cimeterre à fourreau de damas d'or bordé de soie.

Il prit la parole et s'exprima ainsi :

— Je ne suis point un éventail ordinaire. Je suis né en 1643, il y a deux cent quinze ans, à Pékin. Yu-la-Tchin, peintre de l'empereur Kon-tsi-tsie IV, m'a peint sur vélin; ma monture a été ciselée par Schang-sang, le plus grand sculpteur d'ivoire qu'ait eu l'empire du milieu. Me voyant si beau, la fée Tchni-Ka m'a doué. Je suis fée. Ceux qui me possèdent croient me posséder, c'est moi qui les possède. Je me sers d'eux quand ils croient se servir de moi.

Tel que tu me vois, je suis un des économistes les plus distingués de la Chine, ma réputation est grande sur les deux rives du fleuve Jaune. Si je suis en France, c'est pour étudier la situation de l'industrie des éventails, sur laquelle je suis chargé de faire un rapport. Je puis te donner à ce sujet quelques renseignements utiles.

— Fais, lui dis-je. Ce n'est pas là pourtant ce que je désirais savoir.

— Tu veux mon histoire poétique et de fantaisie?

— C'est cela même.

— Eh! bien, je te dirai cette histoire après mon histoire politique et économique.

— Je l'écoute.

— Les anciens étaient très-versés dans la fabrication des éventails. Les Assyriens, les Égyptiens, les Persans, les Arabes, les Aztèques, les Grecs, surpassaient les cinq peuples qui, depuis, s'en sont occupés et qui sont : les Chinois d'abord, les Japonais, les Indiens, les Français et les Espagnols.

L'éventail est une invention chinoise. Elle date de mille ans avant Wou-Wang, contemporain du Pharaon Ramsès, lequel vivait onze ans avant Jésus-Christ.

L'éventail de ce temps-là ne se fermait pas.

L'éventail plissé en forme de cocarde a été inventé à Byzance. Quant à l'éventail le plus répandu, l'éventail plissé en demi-cercle, il est originaire du Japon.

J'ai appris depuis que je suis ici qu'en France la fabrication d'un éventail occupe vingt ouvriers. Un premier ouvrier débite avec une scie, dans un morceau de bois, d'os, de nacre ou d'ivoire, le pied ou bois de l'éventail, lequel pied se compose des brins qui forment la gorge et les deux maîtres,— brins ou panaches qui protégent l'éventail quand il est fermé.

Les brins et les panaches sortent des mains du débiteur pour entrer dans celles du façonneur, qui, à la lime, donne la forme voulue. Après le façonneur viennent successivement le polisseur, le dessinateur, le découpeur, le graveur, le sculpteur, le vernisseur, le marqueteur, le doreur, le poseur de paillettes d'or, celui qui applique à la tête la rivure, c'est-à-dire la broche qui réunit les brins et les panaches.

La feuille de l'éventail a passé successivement aussi par les mains du dessinateur, du lithographe, du coloriste, du peintre, du doreur, de l'ornemaniste; puis un ouvrier colle sur la feuille et sur les flèches une cabretille, peau mince de chevreau qui double parfois les éventails; le plisseur plie la feuille dans un moule; le décorateur complète l'ornementation par des ornements de bronze, d'os, des paillettes, des miroirs, etc.; enfin, une ouvrière fait la visite, attache les glands, les houppes, les marabouts, choisit les étuis, les boîtes, les écrins, etc.

Le nombre des brins de l'éventail n'a pas été toujours le même.

Au treizième siècle, il a varié de quatre à dix-huit.

Sous Henri III, il s'est élevé à vingt-six.

Sous Henri IV, il est redescendu à vingt-un.

Sous Louis XIII, il est redescendu encore à quatorze.

Sous Louis XIV, il a varié de dix-huit à vingt-quatre.

Sous Louis XV, les beaux éventails avaient vingt brins sveltes et rapprochés.

Sous Louis XVI, douze ou quatorze seulement.

On en est revenu aujourd'hui aux vingt brins de Louis XV.

La feuille a subi aussi de nombreuses modifications. Tantôt la gorge a été basse et la feuille large, tantôt la gorge haute et la feuille étroite. Les plus beaux éventails datent de Louis XV. Ils ont la gorge haute, la feuille bien proportionnée, les brins larges et élégants; sous Louis XVI, l'éventail ressemble à celui de Louis XV, sans que ces brins soient étroits et espacés.

Beaucoup d'illustres peintres ont daigné décorer l'éventail. De ce nombre il faut citer Lancret, Watteau, Coypel, Boucher, Petitot. On l'appelait à cette époque « l'arme des Cydalise et des Célimène. » Sophie Arnould, la Duthé, M^me de Pompadour, la Dubarry, ont vaillamment combattu l'éventail en main, et chacun de ses coups était une victoire.

Pour les grandes dames, jouer de l'éventail était une vraie science, et les duchesses de la cour du roi-soleil, comme les bergères enrubannées du petit Trianon, excellaient dans son maniement.

Vous voyez, mon cher hôte, que depuis que je suis en France, je n'ai point perdu mon temps.

— C'est vrai, répondis je au petit mandarin.

— C'est dans mon pays, en Chine, reprit-il, que se font les éventails les moins chers. Ces éventails chinois de vingt-neuf centimètres, montés en bambous peints et vernis, et dont la feuille est peinte à la main des deux côtés, qui se vendent ici cinquante centimes, ne coûtent à Canton que douze francs le cent. Il y a même dans cette ville des éventails plus communs, dont le prix est de neuf francs le mille, c'est-à-dire moins d'un centime par éventail. On en fait également à fort bon marché à Paris, mais les plus communs reviennent à cinq francs cinquante la grosse, soit : trois centimes par éventail.

La fabrication des éventails à Paris s'élève à la somme de sept millions par année, en y comprenant depuis les plus beaux jusqu'aux plus communs. Sur ces sept millions, environ un et demi sont destinés au département de l'Oise, où les éventaillistes parisiens font confectionner des bois ou pieds en ivoire, bois, nacre, etc., etc.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

Distribution des récompenses accordées aux exposants français.

Le *Monde illustré* a donné une large place dans ses colonnes à tout ce qui pouvait intéresser le lecteur à l'endroit de l'Exposition universelle de Londres; il s'est souvent occupé des produits de l'industrie française envoyés en Angleterre par nos compatriotes, et s'est attaché aussi à faire ressortir tous les progrès que nos grands industriels ou nos habiles agriculteurs avaient opérés depuis quelques années.

Notre devoir aujourd'hui est de couronner l'œuvre par un récit succinct de la distribution des récompenses accordées au mérite, à l'activité, à l'émulation, déployés par nos exposants dans ce combat tout pacifique et fécond en victoires utiles.

L'Empereur a fait dimanche, 25 janvier, dans la salle des Etats, la distribution de ces récompenses.

La salle du Trône étant décorée comme elle l'était pour le jour de l'ouverture de la session législative, nous n'en ferons pas une description nouvelle.

Les banquettes placées en face du Trône, au lieu d'être occupées par les grands corps de l'Etat, l'étaient par les membres de la commission de l'Exposition, et tout le reste de la salle était rempli par les exposants et leurs familles.

A une heure moins un quart, le prince Napoléon est arrivé et a reçu les félicitations des membres de la Commission, parmi lesquels on remarquait MM. Le Play, Michel Chevalier et Schneider.

A une heure, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, précédés par le prince impérial en uniforme de grenadier de la garde, et accompagnées par tous les princes de la famille impériale, ont fait leur entrée dans la salle des États.

Monseigneur le prince Napoléon a reçu LL. MM. au pied des marches du trône, au milieu de vivats prolongés.

. L'Impératrice portait un chapeau blanc, un châle de dentelles et une robe lilas ornée de volants de dentelles.

L'Empereur était en uniforme de général de division.

Le prince Napoléon a pris la parole, en qualité de président de la Commission, et a remercié les exposants.

L'Empereur a lu ensuite un discours que nous n'avons pas à apprécier ici, mais qui sera lu sans aucun doute par toute l'Europe et accueilli par tous aussi comme il l'a été par ceux qui l'ont entendu, c'est-à dire avec une faveur immense et par des applaudissements chaleureux.

M. Rouher a proclamé ensuite le nom des exposants auxquels ont été accordées des décorations dans l'ordre de la Légion d'honneur.

A chaque nom appelé, un maître des cérémonies remettait la récompense décernée au prince Napoléon, le prince la présentait à l'Empereur, et chaque élu, montant les marches du trône, venait la recevoir des mains de Sa Majesté.

A deux heures la distribution était terminée, et LL. MM. quittaient la salle au milieu des acclamations de l'assemblée entière.

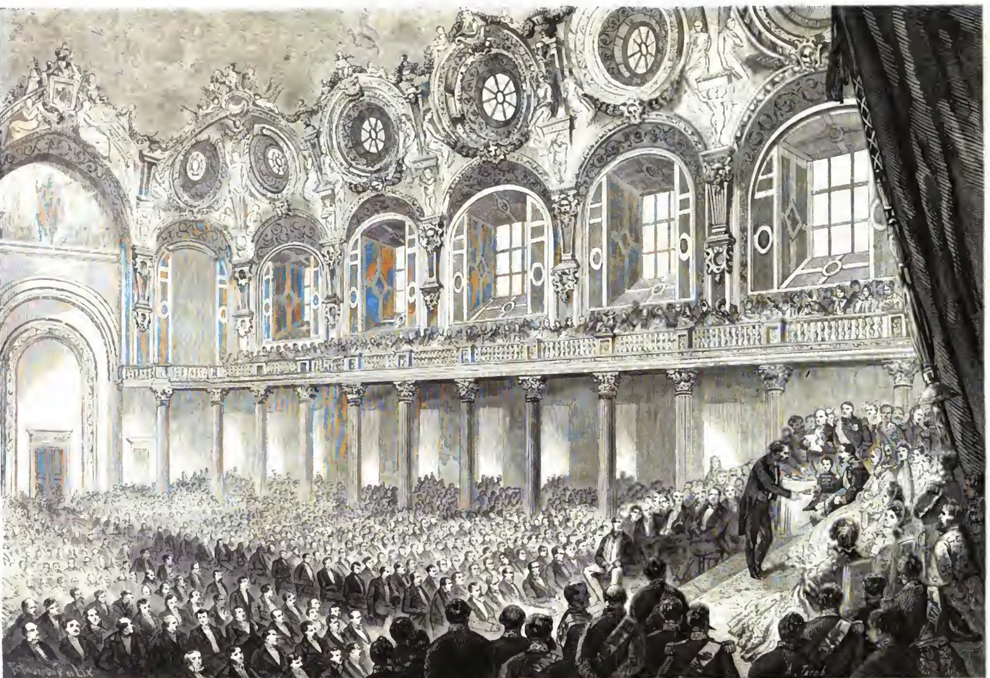
I. DE P.

Le Vauban assailli par un coup de vent.

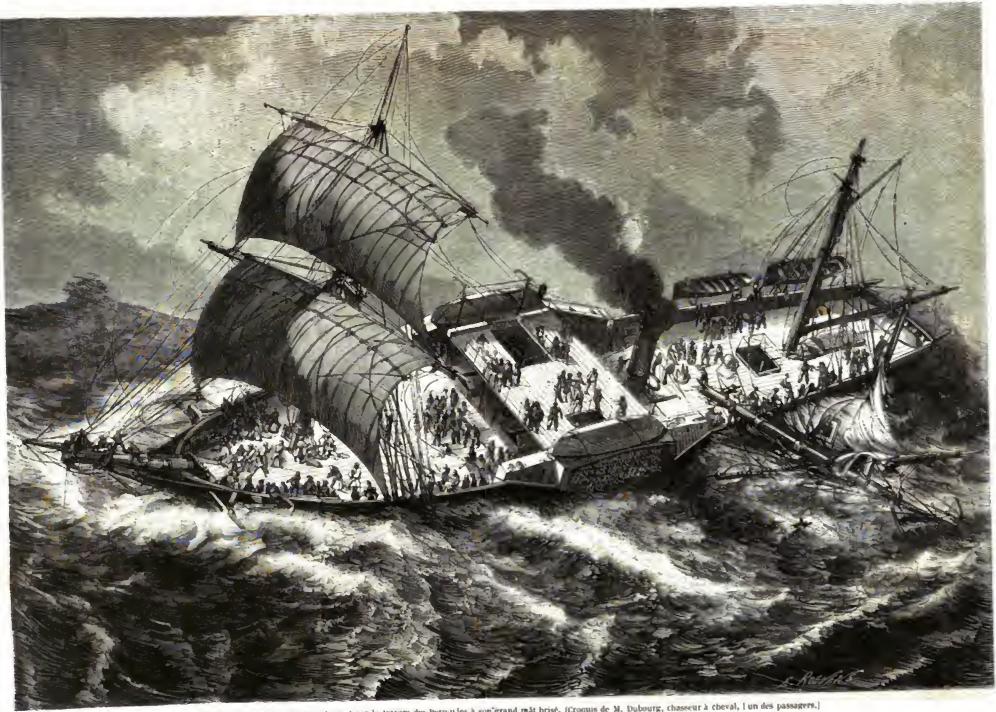
Monsieur le directeur,

J'étais un des passagers du *Vauban* lorsque ce vaisseau fut assailli par la tourmente dont les journaux vous ont sans doute annoncé les graves effets. Me permettrez-vous néanmoins de vous adresser ce croquis, fait sur les lieux mêmes par un témoin oculaire? Vous suivez avec un intérêt si scrupuleux les péripéties de notre expédition mexicaine, que j'ai lieu d'espérer que vous ferez à ce document un accueil bienveillant dans vos colonnes.

La mer de sud-ouest était depuis quelque temps fort grosse, lorsque le 16 décembre, à midi et demi, par



Distribution des récompenses aux Industriels Français, le 25 janvier, (Exposition de Londres), par S. M. l'Empereur (Salle des États au Louvre.)



Le Varna, assailli par un coup de vent par le travers des Bermudes à son grand mât brisé. (Croquis de M. Dubourg, chasseur à cheval, l'un des passagers.)

34 degrés 2 minutes de latitude nord et 73 degrés 12 minutes de longitude ouest, un violent coup de roulis rompit l'état de chaîne du grand mât à tribord. Obéissant alors à la pression unique de l'état de bâbord, le grand mât s'est trévird et cassé au ras du pont. Six gabiers étaient occupés en ce moment à serrer le grand perroquet : l'un d'eux fut tué sur le coup, les cinq autres très-grièvement blessés.

Avec le mât le gréement tout entier avait été entraîné. Une masse énorme de cordages, de bois, de voiles fatiguaient le bord et menaçaient de produire des avaries plus considérables. Il a fallu dégager au plus tôt le bâtiment, et tous ces débris ont été rompus à coups de hache et abandonnés. Avec eux a été également entraînée la flèche d'artimon, qui avait été cassée par le milieu. Tout cela, ballotté par la lame furieuse, a disparu en peu d'instants à nos regards. Nous avons vu tourbillonner un moment entre les vagues le grand canot et le canot-major, dont les porte-manteaux avaient été brisés par le choc ; puis tout a été englouti.

Le vaisseau, vu à bâbord, présentait le spectacle d'une ville démantelée ; tout était rasé. Le sang-froid et l'énergie du commandant ont trouvé dans le zèle des officiers du bord des auxiliaires intelligents et dévoués. Tout ce qui pouvait être humainement fait pour éviter de plus grands malheurs a été fait. Deux hommes tombés à la mer ont pu, malgré la violence du temps être sauvés, et les nombreux malades que le *Vauban* avait embarqués au Mexique ont très-bien pu ne pas s'apercevoir de l'accident survenu, ou, tout au moins, n'en pas soupçonner la gravité ; car rien n'a été changé à la sollicitude dont ils étaient entouré.

Les précautions prises pour préserver ce qui restait de la mâture furent si promptes et si heureusement combinées, que le vaisseau reprit sa marche vers les Bermudes et y parvint sans accident nouveau, dans la journée du 21 décembre.

Recevez, monsieur le directeur, mes salutations respectueuses.

DE BOVAU,
Cavalier au 2e chasseurs d'Afrique.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE ET CIVILE DES LAPINS

Voulez-vous voir des lapins dressés à jouer une petite comédie ? me demandait-on ces jours derniers. Vous jugerez *de visu* de ce que l'on peut obtenir de cet animal d'apparence si stupide et que nous n'apprécions guère qu'au point de vue grossier des besoins de l'estomac. Un artiste peintre a consacré ses loisirs à en élever quelques-uns, et en a formé une petite troupe qui n'est pas sans mérite.

Curieux de voir ce que pouvait la patience humaine sur un animal que je n'estimais aussi que dans de bonnes conditions d'assaisonnement, je me rendis le soir même à l'invitation qui m'avait été faite.

En entrant dans l'atelier du peintre, transformé en salle de spectacle, j'aperçus un certain nombre de personnes qui avaient pris place devant un petit théâtre, au fronton duquel on lisait : *les Infortunes de M. Jean*. L'artiste, debout près de la rampe, attendait, armé d'une baguette, les acteurs, qui firent leur entrée dans un grand panier couvert. Une marche guerrière, exécutée sur la guitare, se fit aussitôt entendre, et, le rideau s'étant levé, le théâtre offrit à nos yeux une vaste plaine. A droite et à gauche s'étendaient deux rangées de soldats de bois, dont les visages vermillonnés à l'égal de leurs habits indiquaient des champions de la Grande-Bretagne.

— Voici M. Jean ! s'écria le peintre en tirant du panier un vigoureux lapin à peau rousse et élimée comme celle d'un vieux havre-sac.

Cette bête, privée d'une oreille, l'avait perdue dans les circonstances que voici. Le peintre, qui élevait des lapins pour sa consommation personnelle, les trouva un matin égorgés ; un seul, soufflant à pleine poitrine, était resté debout, la tête saignante et une de ses oreilles à ses pieds. Il avait tenu tête à un blaireau et l'avait obligé à battre en retraite, en laissant comme carte de visite de nombreuses mèches de son poil.

La vaillance de ce lapin fut récompensée. Son maître eût l'idée de l'instruire ; et voyant ses efforts couronnés de succès, il en vint insensiblement à lui adjoindre des collègues, dont Jean resta toutefois le doyen, vu ses capacités naturelles.

L'instructeur le prit sur ses genoux et lui endossa un habit militaire, malgré l'indocilité qu'il mettait à introduire ses pattes dans les manches. On ajusta sur sa tête, à l'aide d'une gourmette, un bonnet à poil, qui lui donnait de la mine, et sa taille fut ornée d'un ceinturon avec sabre de ferblanc. Un havresac et une gourde ayant complété sa tenue de campagne, on le lança sur les planches, en lui disant :

— Jean, les ennemis de la France sont devant toi ; fais ton devoir !...

Le pauvre diable, embarrassé de son attirail militaire, éluda d'abord ce premier commandement, sans doute afin de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Et après avoir regardé alternativement ses ennemis et son équipement de bataille, il parut trouver bien lourdes les charges que lui imposait l'existence.

Ce ne fut qu'à un second avertissement, accompagné cette fois d'une claque bien retentissante dans les mains, qu'il se dressa sur son derrière et promena ses ongles sur le ceinturon en les arrêtant à la poignée du sabre. Au moment de dégainer, les plus tristes réflexions semblaient se heurter dans sa tête : « A quoi bon en effet sabrer de pauvres gens qu'on ne connaît pas et avec qui on partagerait volontiers sa feuille de chou ? » Le bonnet de grenadier oscillait étrangement : ce phénomène, produit par l'oreille placée au dedans, témoignait des émotions de ce bon militaire au moment de faire son devoir. L'apparition d'une gaule menaçante put seule le déterminer à refouler les sentiments de son cœur.

Alors, tirant fort adroitement son sabre au moyen de ses deux pattes réunies, il frappe et renverse successivement chaque ennemi sans en épargner un seul. Mais ému de compassion, il jette aussitôt loin de lui l'arme homicide, et ayant relevé non sans peine un soldat anglais, il lui met sa gourde à la nuque, au lieu de la placer sur la bouche. Cette erreur provint de la chute particulière de ce brave, qui était tombé sur la face au lieu de choir sur le dos comme ses compagnons, lesquels reçurent le vivifiant cordial d'une façon plus naturelle.

Le vainqueur, ayant remis sur leurs jambes une dizaine d'ennemis, tira du havre-sac, dont il avait débarrassé ses épaules, des bandes de linge, dans la noble intention de panser les infortunés restés à terre. La tête et le schako du premier estropié disparurent sous un linge généreux. D'autres eurent les jambes empaquetées ou bien le torse. Un morceau d'étoffe assez ample permit d'en envelopper un de la tête aux pieds.

— Assez ! assez ! s'écria l'instructeur, pour en finir avec le zèle charitable qui animait son lapin.

Jean remit aussitôt les bandelettes répandues autour de lui dans le sac, et sauta sur les genoux de son maître, heureux d'avoir satisfait à la gloire militaire et aux sentiments plus louables de l'humanité.

Ici se termine la carrière des armes, et la vie privée du lapin commence.

Pendant que le rideau restait baissé, on procéda à sa nouvelle toilette, qui nous parut fort étrange. Son corps fut entouré de feuilles de choux assez bien ajustées avec de la ficelle pour ressembler à un gros paletot. Un bonnet de coton se consolida sur sa tête à l'aide d'une mentonnière. Des bas rouges lui furent passés, ainsi qu'un pantalon de calicot blanc.

On compléta son costume bourgeois au moyen d'une paire de lunettes, sans doute pour lui faire voir les dangers dont la vie civile est aussi menacée. La difficulté d'ajuster cet instrument d'optique, témoignait de la patience sans égale du peintre si ce n'est de celle de M. Jean.

La toilette achevée, on leva le rideau, et nous vîmes un salon assez confortablement meublé, avec boudoir dans le fond. La majeure partie de ce mobilier, tables, armoires, fauteuils, sont faits de légumes taillés avec assez d'adresse pour simuler la marqueterie ; le montage seul est en bois. Dans la cheminée brûle un bon feu dont l'éclat fallacieux provient de carottes d'un beau rouge entremêlées de capucines.

Jean fut jeté brusquement sur le théâtre.

— A ton poste ! Montre-toi maintenant aussi bon époux que brave militaire ! lui cria-t-on.

Comme les lunettes lui sont peu familières, le lapin commença à promener ses regards sans leur secours, grâce à la façon dont la nature a placé ses yeux. Il ramassa son corps et se tint dans l'immobilité du recueillement ; car on exige bien des choses de lui, et il n'a pas la tête aussi forte qu'on voudrait le faire croire. Il parut peu sensible à la mise décente qu'il tenait de la main de son maître, et sans la trépidation de sa moustache, qui révélait sa perplexité, on eût dit qu'il allait prendre un instant de sommeil.

— Eh bien, monsieur Jean, s'écria le peintre, est-ce pour garder ce calme plat que je vous ai mis en face d'une honorable compagnie ?

Ces paroles durent être appuyées d'un solide éclat de mains, pour interrompre le cours des réflexions du pauvre lapin. Alors M. Jean, semblable à un homme abreuvé d'ennuis et qui s'étourdit sur l'énormité des charges que lui impose sa mauvaise étoile, s'approche d'une chaise sur laquelle est un bas commencé, avec les aiguilles à tricoter nécessaires pour l'achever. Il touche à cet objet et fait craindre des sottises ; mais, ô surprise, les aiguilles prirent place entre les ongles du lapin, qui tricota incontinent avec une vélocité, une adresse qui eussent fait le désespoir du vieux Dagobert, qu'Eugène Sue nous représente comme un praticien consommé dans cet art. Néanmoins, les forces de Jean ne sont pas inépuisables. Il s'arrêta en pensant sans doute qu'il se reposerait volontiers ; mais hélas ! le repos n'existe que là où l'on n'emporte pas son bonnet de nuit, et, sur l'injonction de son maître, Jean se remit à tricoter.

Le peintre tira du panier une lapine blanche assez grasse pour laisser supposer que les peines de la vie avaient dû glisser facilement sur elle. On l'habilla d'une robe jaune à volants, avec collerette et manchettes, le tout en papier glacé et produisant le bruit de la soie ; puis, à l'aide d'une ferronnière, on maintint ses oreilles couchées le long de ses joues, en guise de bandeaux encadrant le visage.

Cette bête, qui est l'épouse de M. Jean, se prêta d'assez mauvaise grâce à ces apprêts. Elle s'accroupit dès qu'on la posa sur le théâtre et fripa sa toilette dans cette tenue malséante. Un léger coup de gaule fut nécessaire pour l'envoyer dans le boudoir où l'appelait son rôle. Là, elle fit d'énergiques efforts pour se délivrer de la ferronnière afin de parvenir à redresser ses oreilles ; mais la baguette ramena cette dame à un maintien décent. Ce fut heureux pour le pauvre Jean, car la vue de cette maudite gaule l'agaçait et l'arrêtait dans son tricot.

Un troisième acteur, un lièvre alerte, appelé au rôle de jeune premier, passa du panier sur le théâtre. Lui aussi s'immobilisa comme s'il avait eu sa part de réflexions à faire. Il semblait peu disposé pour l'instant à amuser les spectateurs, et ne tint aucun compte de l'invitation de son maître, qui lui rappelait en frappant des mains que la lapine blanche attendait sa déclaration.

Alors M. Jean, que ce bruit importunait, attendu qu'il est très-nerveux, posa son tricot, et s'étant approché du lièvre, il lui enfonça ses ongles dans les reins pour le décider à obéir.

Il y eut un éclat de rire unanime dans toute la salle, car c'était un hors-d'œuvre inattendu, du crû de M. Jean.

Le jeune premier, rendu à la réalité de la vie, s'élança d'un seul bond aux pieds de sa dame, et, dressé sur son derrière, il agita vivement les pattes pour lui témoigner ses sympathies.

A ce moment tomba un rideau placé à l'entrée du boudoir.

Un lapin d'un blond tendre, jouant le rôle de modiste, s'avança debout, et très-gêné dans ses mouvements par un carton à chapeau suspendu à son épaule. Cette demoiselle, en s'approchant, fit quelques faux pas, mais elle se releva avec une grâce qui faisait valoir ses charmes et son bon caractère. Elle présenta, engagée dans ses ongles, une facture à M. Jean, le montant de nombreux chapeaux fournis à sa dame. Le vieux militaire, d'abord interdit, promena sa patte à l'endroit du gousset, pour expliquer son dénuement, et par une inspiration soudaine, il offrit en payement son tricot à la modiste. Celle-ci, au lieu de prendre cet objet, se laissa retomber sur ses pattes, en emportant une basque du paletot en feuilles de choux de son débiteur ; cela n'était point dans son rôle, et l'impresario eût infligé à la modiste une correction im-

méditate, sans la présence de quelques dames qui intercédèrent pour elle.

Six lapins furent poussés à la fois sur le théâtre, portant des feuilles de papier attachées à une ceinture qui leur entourait le corps, et ayant à l'oreille une plume d'oie dont ils s'incommodaient réciproquement. Après s'être rangée en demi-cercle, cette petite troupe se tint debout dans une immobilité absolue.

A un commandement donné, les plumes et les papiers se détachent des têtes et des ceintures, et les lapins, retombant sur leurs pattes, se mettent à écrire. Ce sont des gens de justice qui viennent faire visite à M. Jean pour saisir ce qui lui appartient.

Ces officiers ministériels, emportés par leur appétit, se précipitèrent avant le signal convenu sur le mobilier et le dévorèrent rapidement, ainsi que le feu de la cheminée. Ils n'oublièrent pas non plus la redingote déjà entamée de M. Jean. Ce brave, voyant sa ruine consommée, se mit de la partie et s'efforça d'attraper, pour sa part, le plus de bouchées qu'il put. L'un des requins se permit un extra qui n'est pas dans le Code, en engageant dans une bouchée de paletot une mèche de poils. Jean, surpris par la douleur, laissa retomber sa griffe sur la tête de l'imprudent, qui s'enfuit tout penaud dans un coin, en ayant l'air de se demander à quelle cause il devait attribuer sa mésaventure.

Jean ayant tout perdu, même son bonnet et ses lunettes, se mêla aux gens de robes en flairant comme eux tous les recoins de l'appartement, dans l'espoir d'y trouver quelque reste, sans songer qu'il n'est pas d'endroit mieux balayé que là où s'est promené la robe de Thémis.

L'intelligent lapin étant incommodé de ses longs bas, qui étaient retombés et qu'il traînait sur ses talons, sauta sur les genoux de son maître pour qu'on l'en délivrât, ainsi que du reste de son costume. Pendant ce temps il mangea une poignée de lacerons dont on le régale quand il a bien joué. La pièce était finie.

Les autres lapins eurent aussi leur part de friandises en lacerons ou serpolet. Ils la prirent successivement de la main de leur maître, et rentrèrent d'eux-mêmes, d'un air satisfait, dans le grand panier qui avait servi à les transporter.

La plume ne peut décrire le côté drôlatique de cette scène d'animaux, où l'instinct naturel est en lutte permanente avec l'éducation qu'on leur a donnée.

BRASSEUR WIRTGEN.

COURRIER DU PALAIS.

Correspondance. — Mlle Olga de Villeneuve et M. Garand. — Les deux Lindors. — Quatrain contre dizain. — Le programme des domestiques. — M. de Villemessant : jugement. — Encore M. Mirès ! — Un jury définitif.

Commençons par acquitter nos dettes.

J'avais, il y a huit jours, sur la foi d'une assertion d'audience, qui n'avait pas été contredite, attribué à l'auteur des *Etrangleurs de l'Inde* une dizaine de vers où respirait un enthousiasme bien senti pour le talent tragique de Mlle Olga de Villeneuve. Il paraît que j'avais été trompé. M. Garand — et non pas Gavaud, — tient à répudier la paternité de ce petit dithyrambe et il a adressé au directeur d'un journal judiciaire la lettre que voici :

« Monsieur,

» Je lis dans *le Droit* le compte-rendu de la séance de la cour impériale, au sujet du procès en dommages-intérêts intenté par Mlle de Villeneuve à M. Fournier, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

» La défense de Mlle de Villeneuve me fait intervenir d'une manière déplacée dans ce démêlé d'intérêt et d'amour-propre, et notamment se permet une citation de vers que je n'ai jamais commis. L'avocat de Mlle de Villeneuve pouvait l'ignorer. — Sa cliente le savait.

» Je prie votre équité de vouloir bien insérer cette rectification, pour restituer au Lindor anonyme de ces rimes la responsabilité de leur ridicule.

» Agréez, etc...

» CHARLES GARAND. »

Mais voyez où conduit l'impartialité ! Mlle Olga de Villeneuve a riposté à son tour, et je ne saurais, sans manquer à l'équité, me dispenser d'insérer la réponse suivante, qu'elle vient d'adresser au rédacteur en chef du *Droit* :

« Monsieur,

» Dans une lettre publiée par vous, M. Charles Garand, auteur des *Etrangleurs de l'Inde*, se plaint qu'en plaidant pour moi contre M. Marc Fournier, Me Durier lui ait attribué des vers dont il n'est pas l'auteur. Je dois à la vérité de déclarer que ces vers ne sont pas de M. Garand, mais l'erreur de mon honorable défenseur est facile à expliquer. Les vers à *Hermione*, lus par mon avocat, se trouvent dans une brochure composée de la réunion des articles trop flatteurs, sans doute, écrits lors de mes débuts par les critiques les plus autorisés.

» Sur la première page de cette brochure se trouve un quatrain de M. Charles Garand, dont j'ai le bonheur de posséder l'original écrit et signé de sa main, et que je vous demande la permission de reproduire ici, quoi qu'il en coûte à ma modestie.

» A MADEMOISELLE OLGA DE VILLENEUVE

« Parais toutes... tu seras reine un jour...

» SHAKESPEARE

» Si tu ne possédais qu'esprit, cœur et beauté,
» Je n'invoquerais point ces mots de prophétie...
» Mais un don plus certain promet ta royauté :
» Le triomphe, au théâtre, est fidèle au génie. »

» Les vers à *Hermione* viennent dans la brochure immédiatement après ce quatrain, et Me Durier a dû penser qu'ils étaient du même auteur. J'ai eu tort de ne pas le prémunir contre cette erreur, et c'est uniquement pour réparer ma faute que je livre à la publicité ce trop pompeux quatrain.

» Aux yeux de M. Charles Garand, la confusion n'est sans doute pas possible, et le quatrain est aussi poétique que les vers à *Hermione* sont ridicules. C'est une question littéraire dont je n'ai pas à m'occuper; ce qui m'importait, était de constater l'enthousiasme que professait pour moi M. Garand, *avant que je n'eusse fait recevoir sa pièce à la Porte-Saint-Martin*. Pour cela, le quatrain valait bien les vers à *Hermione* et peut-être eût-il amené le même sourire sur les lèvres des graves magistrats qui m'ont donné gain de cause.

» Permettez-moi, monsieur le rédacteur, etc.

» OLGA DE VILLENEUVE. »

Quelle cruauté exquise ! quelle délicatesse dans le coup de poignard ! Mlle Olga de Villeneuve n'a pas l'air d'y toucher : sa vengeance est gantée, et c'est un pied chaussé de satin qu'elle appuie sur la gorge du blessé : « J'ai eu tort, dit-elle, et c'est *uniquement* pour réparer ma faute que je livre à la publicité ce trop pompeux quatrain, aussi poétique aux yeux de M. Garand que les vers à *Hermione* sont ridicules. » — Uniquement, entendez-vous ? Oh ! la petite masque ! comme eût dit Molière.

Pourquoi aussi, ayant sur la conscience un quatrain pareil, M. Garand s'est-il avisé de vouer au ridicule le Lindor anonyme ? Ne sont-ils pas l'un et l'autre à deux de jeu ? Comparons un peu les deux guitares. La première — le dizain — célèbre « la beauté, le talent, la force, l'âme vaillante et fière » de la jeune tragédienne; la seconde — le quatrain — chante « son cœur, son esprit, sa beauté ; » l'une lui promet le succès, l'autre — avec accompagnement de Shakespeare — lui promet la royauté; enfin, le poëte anonyme appelle Mlle Olga de Villeneuve « un soleil. » M. Garand la proclame « un génie. » Génie est peut-être un peu froid à côté de soleil ; ce n'est qu'une nuance, après tout, et, franchement, je ne trouve pas qu'il y ait lieu de se récrier.

Mais qui sait s'il n'y a pas là-dessous quelqu'autre Lindor anonyme et si, un de ces matins, nous ne recevrons pas de M. Garand un nouveau désaveu de paternité ?

Lorsque l'Assemblée constituante a rédigé sa fameuse déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, elle n'a pas pensé aux domestiques.

Un législateur anonyme s'est chargé de réparer cet oubli. La première partie de son œuvre — celle qui concerne les domestiques mâles — m'est encore inconnue; mais j'ai sous la main la déclaration des droits des *bonnes*, et je m'empresse de l'insérer ici pour l'édification des maîtres.

Comme l'autre manifeste, celui-ci a son préambule.

« Les maîtres ne sont pas plus que nous : ils nous paient, nous les servons; ça fait quitte. »

C'est court, mais énergique ; — continuons.

« **Nous ne devons aux maîtres que notre service; le service fait, notre temps nous appartient; une bonne doit toujours, se réserver deux heures de temps dans la journée** entre le déjeuner et le dîner (pourquoi cette heure, et non pas une autre ?) plus une sortie de vingt-quatre heures tous les quinze jours. (Ceci s'explique mieux ; — on peut découcher.)

» De plus, une bonne qui se respecte (!) doit :

» 1° Faire le marché sans que Madame l'accompagne. » (C'est trop juste ! l'anse du panier n'aime pas être gênée dans ses mouvements.)

» 2° Ne pas s'avilir à savonner ou à frotter. » (Battre les habits et décrotter les bottines est moins humiliant, à ce qu'il paraît.)

» 3° Ne pas permettre qu'on se mêle de ses affaires ni de sa toilette. » (Ce serait indiscret en effet.)

» 4° Recevoir dans sa cuisine qui bon lui semble. » (Y compris, cela va sans dire, messieurs les militaires.)

» 5° Ne pas permettre qu'on prenne connaissance de ses lettres. » (Amour et mystère !)

» 6° Porter crinoline, châle long et chapeau. » (Et les diamants, les fourrures, les dentelles ? — Lacune à remplir.)

» 7° Demander des augmentations tous les trois mois; ne jamais donner les huit jours et les prendre si on veut » (Ceci est complet, par exemple.)

8° » Prendre deux congés de quinze jours par an — soi-disant pour aller voir ses parents. » (A quoi bon prendre des gants ? Pourquoi ne pas dire carrément que l'on va à Bade ou à Ems ?)

» 9° Quitter les maisons où on ne fait pas de cadeaux au bout de deux mois. » (Application naturelle du proverbe sur les petits cadeaux.)

Voilà le programme : les maîtres sont libres de l'accepter ou de le refuser; ils sont libres aussi de flanquer à la porte les bonnes qui, une fois chez eux, prétendent le leur imposer — et c'est le parti qu'a pris Mme X... vis-à-vis de Marie Gagneur, sa domestique.

Passe encore si Marie Gagneur s'était bornée à prendre d'autorité ses deux heures de sortie, à briser les porcelaines avec sa crinoline et à faire danser — honnêtement — l'anse du panier. Mais le sou pour livre ne lui suffisait pas : elle avait généralisé la célèbre formule — du petit pain, c'est-à-dire que sur tout ce qu'elle achetait chez les fournisseurs, elle prélevait une prime de cent pour cent, — sans compter qu'en revenant de faire ses emplettes elle en donnait ou en vendait une partie.

Ces petites opérations l'ont conduite en police correctionnelle, où elle a été condamnée à deux mois de prison.

Le programme, par malheur, n'avait pas prévu la police correctionnelle ; — on ne saurait penser à tout.

Et maintenant, pour passer à un sujet plus grave, dois-je mentionner ici le résultat du triste débat engagé entre MM. de Noé et de Villemessant ? Mais à l'heure qu'il est, tout le monde le connaît, tout le monde sait que le tribunal a donné gain de cause à ce dernier. Pour ceux qui l'ignoreraient encore, je transcrirai seulement le dernier paragraphe du jugement, où la pensée des magistrats se trouve énergiquement résumée.

« Attendu, est-il dit, qu'il reste établi qu'après avoir, par une déplorable légèreté, apporté une publicité pleine de périls sur des faits que la prudence la plus vulgaire commandait de garder secrets, le vicomte de Noé a tenté, au moyen d'une affirmation controuvée, de rejeter sur de Villemessant une part de la responsabilité qu'il avait lui-même encourue....

» Déboute le vicomte de Noé de sa demande... »

Ceci — pour me servir d'une formule consacrée — n'a pas besoin de commentaire.

Quoi encore ? Voulez-vous que je vous raconte le nouvel échec de M. Mirès, qui vient d'être condamné par la Cour de Paris à fournir à la caisse des chemins de fer, représentée par ses liquidateurs, une provision de 1,400,000 francs ? Ce ne serait rien moins qu'amusant et d'ailleurs nous n'avons là encore qu'une tête de procès. Lorsque l'affaire se représentera en pied, je vous en reparlerai.

A Naples, un gros procès vient de se juger, qui n'a pas duré moins de trois semaines. Il y avait 85 accusés. Le réquisitoire seul du ministère public a occupé deux audiences. Les plaidoiries se sont prolongées pendant dix jours. Les questions posées par la cour étaient au nombre de SEPT MILLE CINQ CENT SOIXANTE-NEUF. Quarante-huit heures ont suffi au jury pour les résoudre. C'est vingt-deux secondes huit dixièmes par question. — Pour la mémoire, la rapidité, la décision, parlez-moi d'un jury napolitain !

PETIT-JEAN.

LES FUNÉRAILLES.

ATALA, ILLUSTRÉ PAR GUSTAVE DORÉ, PUBLIÉ PAR MM. HACHETTE

PAYSAGE DU NOUVEAU MONDE.

ATALA

ILLUSTRÉ PAR GUSTAVE DORÉ [1]

—

La joie a été grande pour nous de rencontrer, au milieu des publications de toute sorte que le jour de l'an fait éclore, une de ces œuvres faites pour durer; nous dirons un monument qui n'emprunte rien aux circonstances passagères qui accompagnent son apparition, et dont le succès n'est point subordonné aux caprices changeants de la mode. Nous voulons parler de l'*Atala* de Châteaubriand, illustré par Gustave Doré.

Nous n'avons pas à rappeler à nos lecteurs la révolution littéraire dont la première apparition de cet ouvrage marqua la date. La France entière, au lendemain d'une révolution dont l'ébranlement durait encore, écouta avec ravissement les accents du voyageur inconnu qui lui revenait de l'autre rive de l'Atlantique, les mains pleines de trésors, l'âme débordante d'harmonies émigrantes. La nature reprenait triomphante ses droits dans l'art, en bannissait désormais la convention froide et compassée. Cette précieuse conquête a été maintenue. Artistes et poëtes n'ont plus reconnu d'autre règle que les aspirations de leur être vers l'Infini, et dans ce domaine sans bornes, ils ont élevé des édifices assez grandioses pour que nous bénissions le jour de la délivrance. La place d'honneur qu'occupe Atala dans l'histoire de notre littérature a, de bonne heure, sollicité le pinceau à fixer sur la toile les chaudes et gracieuses créations de l'imagination de son auteur. Tout le monde connaît le tableau du Louvre, dans lequel on a reproduit la scène de l'Ensevelissement d'Atala, sur laquelle nous avons autrefois pleuré nos larmes les plus pures.

Aujourd'hui, c'est M. Gustave Doré, dont le crayon puissant et animé ente sur l'œuvre de Châteaubriand une création originale et splendide. Rarement la munificence d'un éditeur a convié le public de goût à plus savoureux régal.

L'œuvre du peintre a été accueillie et traitée avec un respect scrupuleux, entourée de tout ce que la typographie et la gravure offrent de ressources à l'artiste qui cherche par tous les moyens à traduire le beau que son esprit a conçu, que sa main tend à réaliser.

En Allemagne, où les œuvres de M. Gustave Doré ont été plus d'une fois l'objet d'appréciations consciencieuses, on loue surtout le dessinateur de ses qualités *dramatiques*. Nous écartons volontiers, en France, ces termes techniques, mais en d'autres termes, nous portons un jugement analogue, lorsque nous constatons chez l'artiste la vie, le mouvement, la fougue d'une composition toujours forte, colorée, saisissante. La passion qui le dévore, il sait la communiquer au spectateur; l'impression qu'il a ressentie, il a le secret de la propager. Elle est communicative parce qu'elle est vraie, sentie, vécue par l'auteur. Les conditions essentielles de l'art élevé, de la grande poésie sont là, évidentes; aussi n'ont-elles jamais été mises en question dans les nombreuses compositions de l'infatigable producteur.

Dans l'œuvre qui nous occupe, il a lutté avec un rare bonheur contre les difficultés d'un texte dont tout le monde connaît l'animation colorée, l'abondante variété d'imagination. Tour à tour étrange, sombre, éclatant,

ATALA. — Solitude. (Dessin de M. Gustave Doré).

[1] Un magnifique volume édité par MM. Hachette et Ce.

gracieux, viril, M. Gustave Doré a donné une fois de plus des preuves merveilleuses de la souplesse de son crayon, toujours divers dans son unité caractéristique. Que l'on parcoure les trente compositions dont se compose cette œuvre, et l'on verra s'il est possible de parcourir une gamme plus riche de tons; si jamais, jusqu'à ce jour, le crayon est, à un plus haut degré, parvenu à rendre l'intonation juste que l'écrivain a voulu donner à son accent.

Cette œuvre splendide sera bientôt, si ce n'est déjà fait, entre les mains de tous les amis de l'art sévère et durable. Chacun l'appréciera à loisir, en jouira en gourmet passionné.

Nous ne saurions terminer, toutefois, sans adresser aux graveurs tous les éloges qui leur sont dus, pour l'heureuse et vaillante compagnie qu'ils ont faite au jeune maître, sans exprimer à MM. Hachette les remercîments du public, pour la munificence vraiment royale dont ils ont environné leur publication.

CH. YRIARTE.

LA CERVELLE D'UN ACCORDEUR

Un poëte s'est demandé, en un vers resté célèbre, ce qu'on pourrait bien faire du nez d'un marguillier. Et moi, — question à peu près aussi indiscrète, — je me suis demandé hier ce qu'un accordeur peut bien faire de sa cervelle.

Voici comment.

C'était hier, — je vous l'ai déjà dit. — J'étais en visite, et la maîtresse de la maison m'énumérait, pour me décider à y assister, tous les attraits de la soirée du lendemain. Il ne s'agissait que de fleurs, que de miroitements, que d'enivrements, que de toilettes éblouissantes, que de beautés à trois quartiers de grâce! Les maîtresses de maison n'en promettent jamais d'autres pour les fêtes qu'elles donnent.

Tout à coup, — au milieu de ces énumérations chatoyantes, — un domestique entra et annonçant :

— Madame, c'est l'accordeur qui vient pour le piano.

Sur quoi, — comme nous passions dans un petit salon voisin pour lui céder la place, — je vis pénétrer un homme d'une trentaine d'années, qui en paraissait presque cinquante, pâle, morne, efflanqué, fatal.

Il s'achemina lugubre, s'assit muet et commença machinalement.

C'était lui, l'accordeur, dont nous continuâmes à entendre à travers la cloison les tapotements exaspérants...

Do! do!... la! la!... la! la!... do! do!... De ce moment il me fut impossible de détacher ma pensée de cet automate du parfait accord, de ce maréchal des logis de l'harmonie, de ce forçat des plaisirs de son prochain. Je l'avais devant moi, j'accomplissais avec lui sa besogne énervante, je lisais dans son esprit.

Et j'y lus ce qui suit, pendant que les notes martelées résonnaient toujours sous ses doigts comme le glas de la résignation :

∴

Ré!... fa!... la!... ré!... fa!... la!... Encore des gens qui vont donner une soirée! Il paraît qu'il y en aura toujours de ces gens-là. Tout le monde en donne des soirées, — excepté moi.

Au fait, n'est-ce pas une occasion sans pareille pour passer la revue générale des travers qu'on ne voit ordinairement qu'en détail? Ce jour-là on a cent amis à déchiqueter; de la médisance et de l'hypocrisie à discrétion. Bon appétit, parbleu!

Mi!... do!... mi!... sol!... mi!... do!... Et le chapitre de la poudre aux yeux! Il n'y a plus aujourd'hui que les apparences qui sauvent. Au besoin, on mangerait en particulier le pain sec de la lésinerie, mais en public on reçoit. Voilà qui vous pose, voilà qui impose. Un bal placé à propos c'est du crédit pour l'avenir, c'est le prestige, c'est la confiance forcée dans ses retranchements.

Entrons chez ce banquier douteux que j'ai accordé tout à l'heure... Sol!... sol!... sol!... sol!...

Il médite probablement le lancement de quelque affaire véreuse. Feu de toutes les bougies! Les papillons de la spéculation viendront s'y brûler naïvement... Il a reçu la veille; il aura toute facilité pour prendre le lendemain.

Aussi j'ai eu soin de lui mettre son piano un ton trop haut. C'était de l'allégorie...

∴

Fa!... fa!... fa!... Au surplus, ne médisons pas des soirées. Pour le quart d'heure, ne représentent-elles pas le plus clair de mon bénéfice? On appelle cela des bénéfices!... Cent francs par mois l'hiver, — et tout le reste pour la morte saison.

Il est joli, ce salon... Des bronzes! des objets d'art! des partitions!... On fera de la musique ici... Les braves jetteront quelque virtuose en vogue... Moi aussi j'en ai fait de la musique...

Ré!... mi!... fa!... sol!... ré!... fa!... ré!... mi!... Moi aussi j'ai rêvé applaudissements, acclamations, inspirations... J'ai à la maison trois symphonies, un opéra, dix mélodies, des caprices...

Mon avant-dernier caprice m'a même servi à calfeutrer, l'autre jour, la fenêtre de ma mansarde, qui invitait le vent à entrer, sous prétexte qu'il n'y a pas de feu chez moi pour le contrarier.

L'opéra et les symphonies m'avaient antérieurement servi à faire chauffer, par un procédé économique, de l'eau pour ma barbe. La pratique ne me pardonnerait pas de me présenter en négligé...

Si!... si!... ut!... ut!... De tous mes songes d'ambition, le total est... Tiens! une corde cassée... En moi elles le sont toutes. Ce qui prouve que les pianos valent encore mieux que les hommes.

Joli compliment pour les deux!

∴

Ré!... si!... la!... ré!... sol!... ré!... J'aperçois d'ici la salle à manger. Les domestiques sont affairés d'avance... On soupera!

A preuve que déjà les truffes s'étagent sur les buffets... Et les domestiques n'auront pas le cœur de fermer la porte.

Ils ne se doutent donc pas que depuis ce matin je n'ai mangé qu'un petit pain?... Petit! Oh! oui, le bien nommé que celui-là!

Ré! ré! ré! ré!... Ils ne ferment pas la porte!

Et l'on nous paye quarante sous pour déguster à la journée les amertumes de ce supplice de Tantale. Cette odeur de truffes a avancé de cinq heures mes tiraillements d'estomac.

Ré!... ré!... Ils ne savent pas, ces domestiques, qu'on a une sœur et une mère à soutenir. Après elles s'il on reste, comme de raison... Bon! maintenant un cliquetis d'assiettes qu'on fait belles pour la cérémonie. Les tiraillements redoublent. Décidément le petit pain était plus petit qu'à son ordinaire.

Ré! ré! ré! ré! ré!... Ils ne fermeront pas la porte!

∴

Ut! mi! sol! ut!... Des fleurs dans tous les coins! Des lustres au-dessus de toutes les têtes! Des couples enlacés à travers tous les appartements!

J'entends les refrains entraînants de la valse. Je vois passer dans ses tournoiements fascinateurs les visages roses, les cheveux aux torsades brunes ou blondes.

J'aurais aimé aussi, moi; — j'aurais été aimé peut-être.

Aimé! avec mes habits râpés, mes chemises d'un blanc suspect, mes rides creusées par la misère.

Aimé!... Ah! ah! eh!

Aimé!... Ut! ré! mi! fa! sol! la! si! ut!... Aimé!...

∴

Les tapotements cessèrent soudain. L'homme était parti.

Probablement pour aller recommencer ailleurs les étapes du même supplice.

Je ne me demanderai plus jamais ce qui se passe dans la cervelle d'un accordeur.

PIERRE VÉRON.

THÉÂTRES

ODÉON : Reprise des *Parisiens*. — VAUDEVILLE : Reprise de *Nos Intimes*. — GAITÉ : Reprise de *Cartouche*.

Ce ne sont partout que reprises; une pièce nouvelle devient un fruit rare, et les feuilletonnistes se voient menacés dans leur profession. L'Odéon lui-même, institué pour mettre en lumière les talents nouveaux et qui doit avoir des chambres pleines de drames en cinq actes, l'Odéon joue ce mauvais tour aux jeunes auteurs d'aller emprunter sa pièce d'hiver au répertoire du Vaudeville. Ce n'est pas que *les Parisiens* de M. Théodore Barrière ne soient un ouvrage intéressant; il y a un premier acte bien campé et beaucoup d'esprit, — l'esprit d'un homme qui veut *passer ses nerfs* sur la société. Les sorties vigoureuses de Desgenais sont parfaitement accueillies par le public des écoles; mais le personnage a un peu perdu, avec M. Ribes, d'un côté essentiel de sa physionomie, le côté comique.

J'entends répéter cependant autour de moi que l'Odéon presse les répétitions d'un *Macbeth*, pour lequel il n'a rien épargné. On verra des décors à l'Odéon! on verra des costumes à l'Odéon! Ce n'est plus le *Macbeth* de M. Emile Deschamps, dont le succès fut très-grand il y a douze ou treize ans environ, c'est le *Macbeth* de M. Jules Lacroix, le traducteur juré et assermenté près Shakespeare, Sophocle et Juvénal.

Cartouche est immortel en France; demandez plutôt à la Gaîté. J'ai dit, lors de la première représentation du drame de M. d'Ennery, le nombre considérable d'ouvrages qui ont été faits sur ce scélérat, — dont la bibliothèque Sainte-Geneviève possédait le crâne il y a trente ans. Peut-être le possède-t-elle encore. Je suis loin d'avoir donné une idée de tout ce qui a été écrit à son sujet, tant en prose qu'en vers, tant en livres qu'en comédies et même en pantomimes. J'ai rappelé qu'il avait eu, en 1721, les honneurs d'une pièce au Théâtre-Français, et les honneurs d'un poëme épique. La pièce, en trois actes, est de Legrand, un auteur-acteur, qui était né le jour que Molière était mort; le poëme est de Grandval père et a pour titre : *le Vice puni*; en voici le début :

> Je chante les combats et ce fameux voleur,
> Qui, par sa vigilance et sa rare valeur,
> Fit trembler tout Paris, arrêta mainte carrosse,
> Vola, frappa, tua, fit partout plaie et bosse.
> Muse, raconte-moi par quels heureux hasards
> Il triompha si souvent [illegible] des mouchards,
> Et comment enfin après tant de vaines poursuites,
> Il reçut le loyer de ses rares mérites.
> Cartouche était alors à la fleur de son âge,
> Brun, sec, maigre, petit. . . . . .

Il y a dans *les Prisons de l'Europe* un très-joli roman de M. Auguste Maquet sur Cartouche, mais ce n'est qu'un roman. Les renseignements les plus exacts viennent de Cartouche lui-même, qui a écrit pendant son procès des notes pour servir à son histoire. C'est sans doute avec ces notes qu'a été composé ou plutôt barbouillé un petit livre immonde qui se trouve dans toutes les balles des colporteurs et à tous les étalages des bouquinistes, et dont il a été consommé parmi le peuple un nombre effrayant d'exemplaires. Effrayant est le mot.

Le peuple aime trop les brigands. C'est un goût qu'il serait bon de moins favoriser. Le spectacle de ces luttes avec la loi, de ces appétits en révolte, de ces violences bestiales et de ces ruses dissolvantes, le triomphe passager de ces énergies coupables, tout cela devait être exclu du programme de son amusement. Ces réflexions, qu'on trouvera peut-être d'un sentiment Prud'hommien, me sont suggérées par l'attitude des spectateurs de la Gaîté, que les turpitudes de Cartouche enivrent d'une telle joie. Ce serait à souhaiter, pour leur punition, que leurs mouchoirs disparussent de leurs poches pendant que leurs mains sont occupées à applaudir. Pour moi, je ne me suis jamais laissé prendre aux gentillesses de ce monstre.

J'en veux beaucoup à *la bande à Cartouche*, pour avoir, entr'autres crimes, assassiné un pauvre poëte, l'aimable Vergier, un conteur à la façon de Grécourt. Vergier revenait tranquillement de souper chez un de ses amis, un soir du mois d'août 1720; comme c'était un excellent convive, il s'était un peu attardé : minuit le surprit dans la rue du Bout-du-Monde. A cet instant

trois hommes se jetèrent sur lui, et un coup de pistolet lui fracassa la tête; ils allaient le dévaliser, lorsque l'arrivée d'un carrosse les mit en fuite. Vergier était âgé de soixante-trois ans; sa mort demeura pendant quelque temps attribuée à une vengeance de grand seigneur. Ce ne fut que deux années après qu'un des principaux associés de Cartouche, connu sous le nom du *chevalier Le Craqueur*, révéla ce meurtre avec plusieurs autres. Le vol était son seul mobile, et il n'était l'instrument de personne. Le chevalier Le Craqueur subit le supplice de la roue, comme son capitaine.

Revenons au *Cartouche* de la Gaîté, un Cartouche de fantaisie, celui-là, mais plus amusant que le Cartouche de la réalité.

M. Dumaine est bien colossal pour représenter ce furet de potence, qui glissait entre les mains des exempts et qui se cacha un soir dans un tuyau de cheminée. Le rôle de son frère de lait, créé par M. Charles Pérey, a été repris par M. Lacroix; — je ne comprends pas que MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué, au lieu de mettre en scène un villageois apocryphe, n'aient pas préféré emprunter à la comédie de Legrand le petit frère de Cartouche, cet enfant de douze ans, dont les apparitions au milieu des plus grands périls sont d'un effet saisissant et charmant. Personne, je pense, ne leur eût reproché ce plagiat à propos d'une pièce de voleurs.

Le Vaudeville, qui devait jouer une pièce nouvelle de M. Sardou, joue une pièce ancienne de M. Sardou. *Les Diables noirs* ont été arrêtés par la censure. Il a fallu recourir à *Nos Intimes*, qui, d'ailleurs, n'ont rien perdu de leur attraction sur le public. On annonce, comme devant passer prochainement, un *Sardou* de M. Langlé.

Si j'ajoute encore que le Palais-Royal a repris *la Mariée du Mardi-Gras*, et que les Variétés ont repris *l'Affaire de la rue de l'Ourcine*, en aurai-je fini avec les reprises? Non, car j'ai oublié la plus importante, celle par laquelle j'aurais dû commencer, la reprise de *Mérope* au Théâtre-Français. Malheureusement je n'en ai été averti que le lendemain; si j'en juge par les récits de quelques-uns de mes confrères, je n'ai pas lieu à exagérer mon regret. — De brillantes destinées se préparent cependant pour la maison de Molière. On a engagé, d'un seul coup de filet, et sur les conseils de M. le ministre d'État, dit-on, quatre pensionnaires ou sociétaires : M^lle^ Victoria et M. Lafontaine, du Gymnase; M^lle^ Roussell et M. Thiron, de l'Odéon. Tout le monde a particulièrement applaudi au choix de M^lle^ Victoria, jeune personne du ton le plus décent, comédienne de beaucoup d'âme et de délicatesse. M. Lafontaine est une ancienne connaissance pour les habitués du Théâtre-Français; s'ils se souviennent de l'échec du *Cid*, ils se rappellent aussi, — et M. Laya avec eux, — la façon brillante dont il joua *les Pauvres d'esprit*. L'opinion n'est pas encore formée sur M^lle^ Roussell, qui a très-réussi dans un rôle sobre, *l'Idole*, et qui est presque tombée dans un rôle passionné, *le Doyen de Saint-Patrick*. Quant à M. Thiron, va pour M. Thiron; M. Thiron fera très-bien sa partie dans le chœur des jeunes comiques, entre M. Coquelin et M. Eugène Provost.

Cette même Comédie-Française s'approvisionne d'œuvres en même temps que d'artistes. Elle a reçu cette semaine à l'unanimité une comédie en un acte de l'auteur du *Luxe*. Le chroniqueur du *Monde illustré* m'a permis d'en livrer le titre : *La Loge d'Opéra*. Je prie M. André d'en remercier l'auteur de *la Charité à Paris*, et de lui prédire tout le succès qu'il mérite.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise de *la Muette*, opéra en cinq actes de Scribe et Germain Delavigne, musique de M. Auber.

Ce qui arrive à l'Opéra devait arriver. Les grands cris de plaisir qui ont été poussés le soir où on y a repris *la Muette*, ces explosions de bravos dont nous avons encore les oreilles émues, cet air de fête qu'avaient pris toutes choses et tout un chacun, étaient bien dus à un des plus éclatants chefs-d'œuvre de l'école française.

Tandis que l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Amérique et la Russie chantaient, avec des paroles à elles :

Amis, la matinée est belle,

ou bien :

Amour sacré de la patrie

ou bien toute autre mélodie de cette *Muette* qui n'est que mélodie, nous nous amusions à épeler *le Tanhauser* et *la Reine de Saba*.

Ces fantaisies qui n'avaient de plaisant que les huées ou les bâillements comiques dont on les a gratifiées, ont coûté fort cher et n'ont rapporté que de violents maux de nerfs à tous ceux qui s'en sont mêlés. Pourtant il faut être juste, la leçon a été onéreuse, mais profitable; après l'orgie on a été pris d'une grande soif pour l'eau pure, après le tapage on a voulu entendre de la musique. Rien de plus naturel que ces retours au bon sens.

Il fallait donc s'attendre à cette reprise qui n'est qu'un acte de justice (et de bonne administration); le succès en était immanquable, et depuis huit jours il est très-certain qu'il va grandissant et qu'on en a fait un événement.

Je ne connais pas de gloire justifiée par plus de mérites divers que celle de M. Auber; personne n'avait peut-être avant lui résolu le difficile problème de passionner la foule par les côtés extérieurs de son talent, tout en conservant l'estime des érudits et des initiés par l'habileté souveraine des procédés qu'il emploie. M. Auber est un infatigable trouveur d'idées, il étonne par la variété, l'élégance, le tour heureux de ses chants; mais ce qu'il faudra toujours rappeler aux gens superficiels, c'est que l'auteur du *Domino noir*, d'*Haydée*, de *Fra Diavolo*, et de quarante chefs-d'œuvre qui sont autant d'éblouissements, est en même temps un harmoniste profond, un contrepointiste d'une adresse surprenante. Les connaisseurs le savent bien, mais les simples amateurs ignorent généralement que l'homme qui leur a donné des jouissances si faciles est un savant profond dans l'art difficile de combiner les sons. C'est que M. Auber pousse à ce point la science qu'il sait la rendre aimable, à force de dissimuler ce qu'elle a d'aride; c'est qu'aussi il n'en fait point un vain étalage et que s'il use d'une formule harmonique étrange (ce qui arrive à toutes les pages), l'oreille n'en est jamais choquée. Je sais bien que le public, n'ayant point l'oreille mise en sang par un affreux mélange de fausses quintes et fausses quartes, croit entendre de la petite musique et que, si au contraire on lui fait subir cette torture, il se persuade aisément que l'auteur de tant de maux est un homme d'un savoir transcendant. Mais c'est le contraire qu'il faut croire dans la plupart des cas, particulièrement dans celui de M. Auber.

Faites plutôt comme nous, qui, depuis huit jours, avons mis la partition de *la Muette* sur notre piano et ne cessons d'en inventorier les richesses harmoniques. Je vous prédis des surprises bien grandes. A chaque pas, vous rencontrerez des accords qui, soit en eux-mêmes, soit par la façon dont ils seront employés, vous seront tout à fait inconnus; veuillez remarquer que ces accords vous sembleront toujours naturels, tant ils sont habilement préparés et résolus; n'oubliez pas de considérer aussi qu'ils accompagnent parfaitement la mélodie en ce qu'ils lui envoient une sorte de reflet sonore qui en double l'effet, alors vous serez en bon train de comprendre l'énorme valeur de M. Auber. Le maître vous apparaîtra dans toute sa puissance, et vous vous réconcilierez peut-être avec le piano, qui rachète bien des torts par les secours qu'il prête à ce genre d'investigation.

Nous appuyons à dessein sur le côté harmonique de *la Muette*, parce que c'est celui qui aura le plus échappé au public, et aussi parce que les mélodies de cette lumineuse partition sont trop familières à tous pour que nous ayons à en dresser l'inventaire. Ne sait-on pas par cœur ces fameuses barcarolles, véritables merveilles de ciselure où l'invention le dispute au fini de l'exécution? Et le chœur du marché dont le babillage continu est d'une vérité si saisissante? et la prière sans accompagnement, qui est un des plus beaux chœurs qui soit au monde? et la marche triomphale de Masaniello? et cette tarentelle qu'on dirait de Tarente même! et ce boléro? et cette guarache? et tous ces airs de danse à faire sauter les boiteux et les paralytiques? Que de grâce! que d'entrain! que d'élégance!...

Le lecteur, à leur seul nom, a déjà chanté toutes ces choses miraculeuses, ce qui est pour notre faible prose un accompagnement dont elle n'est pas digne.

L'exécution de *la Muette* est très-satisfaisante quant aux bonnes intentions, quant aux résultats, elle n'est que supportable.

Gueymard n'est point le Masaniello rêvé; les finesses de l'air du sommeil et de la barcarolle lui échappent un peu, et il ne se trouve à l'aise que dans le duo avec Pietro. Il y a dix ans, j'aurais voulu voir Roger dans ce rôle, où le pathétique se mêle si bien au gracieux. — Cazaux, qui a une très-belle voix de basse chantante, fait Pietro, et tout serait pour le mieux, si Cazaux ne s'étudiait pas à faire tonner son larynx outre mesure; un effort de plus, et vous verrez qu'il criera. — M^me^ Vandenheuvel-Duprez prête à Elvire toute sa distinction et tout le charme de sa méthode savante; elle a dit avec beaucoup de correction l'air à roulades du premier acte. — Quant à M^lle^ Vernon, qui mimait Fenella, on lui a trouvé de l'intelligence, ce qui n'est point absolument obligatoire chez une danseuse qui a dix-huit ans et les plus beaux yeux du monde. — Il ne faut pas oublier non plus M. Coralli, qui danse la tarentelle à vous donner le vertige; M. Coralli peut bien se vanter d'être à peu près le seul danseur intéressant qui soit à l'Opéra. Il a à sa disposition autant de physionomies que de rôles, et il se montre constamment original dans ses créations.

ALBERT DE LASALLE.

LES COQS DE COMBAT

Le ravissant jardin de la Société Impériale d'Acclimatation est un Eden en miniature, où la création nous fait passer en revue ses toutes-puissantes fantaisies.

Sur des tapis de gazon velouté, moquette vivante que festonne en méandres d'azur une eau plus limpide que la source d'Hippocrène, l'élite des filles d'Ève sème de tous côtés ses regards électriques, qui feraient éclore des roses sous la neige. C'est l'adorable broderie du tableau.

Si, fuyant ces enchanteresses promeneuses, vous vous réfugiez dans la serre, temple-boudoir de la Flore des deux mondes, c'est pour en sortir enivré du parfum tropical. Pour achever la fascination, l'*Aquarium* vous attire dans sa pénombre, que diamante un jour magique, et fait ruisseler sous vos yeux l'écrin des merveilles sous-marines.

Voilà pour les goûts rêveurs, demi-teintés d'Anglais ou d'Allemand. Mais êtes-vous Frrrançais? la fibre batailleuse résonne-t-elle sous votre envergure? venez par-ici, cher lecteur, et voyez sans attendrissement, si vous le pouvez, ces illustres débris des vanités de la gloire : deux Ajax empennés, deux coqs, c'est tout dire, dignes d'être nés gaulois, s'ils n'avaient eu pour berceau, celui-ci la Guadeloupe, volcan ciselé dans une émeraude atlantique; l'autre Java, cette coupe ardente de la Circé indienne.

Voilà, ne vous déplaise, deux bipèdes héroïques. La

Le coq Guadaloupin armé de l'éperon.

Le coq Javanais avant le combat.

vieille Rome les eût pensionnés au temps de l'empereur Adrien, lequel se connaissait en gladiateurs ergotés, et passe pour l'inventeur, non breveté, de l'éperon d'acier qui vous crève l'œil en sa portraiture organisée par notre ami Randon.

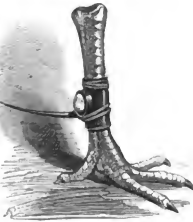
Quel éperon, vive-Dieu! Bayard, le chevalier sans peur, eût frémi de l'attacher à la cheville de François Ier, et pourtant cet éperon-baïonnette ne figure ici qu'en demi-longueur.

De ces deux coqs, le Javanais se carre en sa force, comme un Amadis de basse-cour. Il a conscience de sa valeur, et vous la signifie par un calme sauvage auquel je ne vous conseille pas de chercher noise. Cette majesté solitaire s'ennuie d'être pacifiquement contemplée. Rendez-lui ses forêts baignées par le soleil d'Asie, et la fauve savane qu'emplissait son cri de guerre quand la tribu haletante, faisant cercle à l'entour, lui prodiguait des victoires à plumer. Par courtoisie, faites-vous un peu coq, pour donner la réplique à cet Homère gallinacé; mais, pendant qu'il vous chantera son Iliade, gardez-vous d'agacer le bas de ses mollets.

L'autre coq, le Guadaloupin, plus tapageur, plus provoquant, eût traité de poules d'eau le *Merrimac* ou le *Monitor*. La piquante intervention du talon de sa botte mettrait d'accord les américains. Appelez-le *Zouave*, il vous en saura gré; c'est le nom de guerre auquel il répond, et je vous jure qu'il ne l'a point volé. Il battra aux champs avec ses ailes sonores, pour vous dire merci, et vous apercevrez les sillons creusés sur son thorax par l'engin fouille-cœur qu'il déferait encore, si son voisin de Java lui disputait la moindre cocotte.

Ces spécimen de la volaille guerrière sont complétés par un troisième type, issu de la race de Guillaume Tell. Celui-ci est envoyé par Jacques Deschamps, l'introducteur français du Colin de Californie. Ce trio de braves trouve au Jardin d'Acclimatation une hospitalité que rehausse la jalouse admiration des maîtres d'armes. Espérons que ces coqs sans pairs oublieront en paix, sous le climat du bois de Boulogne, leur coquetterie duelliste.

L'esprit français courtise le drame tragique; nous sommes encore, par-ci, par-là, quelque peu ferrailleurs, pour ne pas déroger à l'antique préjugé. Mais nos spectacles, nos jeux, nos querelles même repoussent les stupides cruautés. Pepin le Bref, disent les chroniqueurs, trancha un jour, d'un revers d'épée à deux mains, la tête d'un lion. C'était beau, car c'était périlleux: le lion avait le droit de faire de Pepin deux royales bouchées. Mais jamais, que je sache, les fils des Croisés n'eussent voulu servir de témoins au roi du poulailler déguisé en bretteur. Ces barbaries exotiques reculent devant le progrès des mœurs. Laissons-les à John Bull, le dernier des boxeurs.


L'éperon du coq de combat.

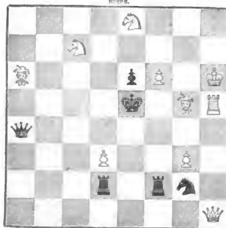
Le sol franc affranchit l'esclave noir qui le touche. Que ce privilége soit transmis aux coqs par la Société d'Acclimatation; qu'ils apprennent, dans son prytanée, à se promener la canne sous l'aile gauche et à faire la révérence. Ne craignons pas de les humilier: si l'on demande leur avis, je gage qu'ils seront du mien.

P. CHRISTIAN.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 64

COMPOSÉ PAR M. LAMOUROUX



Les Blancs sont mat en quatre coups.

Solution du problème n° 62.

Blancs.	Noirs.
1. R 2e FD	1. F pr. T, éch.(A)(B)(C)
2. R 3e F	2. Coup quelconque.
3. F ou D, mat.	
(A)	
	1 T pr. T
2. D 5e C, échec.	2. R pr. P
3 C pr. F, mat.	
(B)	
	1 R pr. T
2 R 3e F, éch. à la déc. et mat le coup suivant.	
(C)	
	1. Tout autre coup.
2. D 7e C, éch., etc.	

Solutions justes: MM. Fabrice; docteur Revel, à Saint-Omer; E. et H. Frau, à Lyon; Cercle des Echecs du 75e de ligne; Café C. Moderni, à Lyon; Café de l'Opéra, à Nancy, A. Colomé, à Marseille; A. Anlit, à Mons; Mabille, au Havre; Boutigny, sergent-major Stiennon de Meurs, à Eysingen; capitaine Didier; Fontlamel; Café de Rouen, à Dieppe; colonel Silvestre; L. de Croze, à Marseille; B., Cercle de l'Union, à la Flèche; Café de la Sorbonne; V. Boillon; Lantoine, à Guise; L. Voisin, Cercle des Beaux-Arts, à Nantes; lieutenant Duboismort; Café de la Jeune-France; P. Jacquet; N. Mille, à Abbeville; Missetieux; capitaine Charonnet; F. Larcade; Cercle de Nérac; Café de la Marine, à Rochefort; Planche; Café Louis XV, au Havre; Lioubes et Granadas, à Perpignan; Cercle Saint-Georges; Café de la Nouvelle-Athènes.

Les autres solutions adressées sont inexactes.

Dans la solution du problème n° 60, variante principale, le 2e coup des Blancs est C 5e FD, échec et le 3e, C pr. PD, mat.

P. JOURNOUX.

REBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Nice, naguère italienne, est maintenant française.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 304. — 7 Février 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 25, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Le 2e chasseurs d'Afrique chasse les Mexicains de San-Andres Chalchicomula. (D'après un croquis de M. de Tugny.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : DIVERSES CHOSES SECRÈTEMENT ÉCRITES PAR DIVERSES CÉLÉBRITÉS : THIERS, — V. HUGO, — CORMENIN, — RACHEL, — HOUDON, — LOUIS-PHILIPPE, — VOLTAIRE, — L. BLANC, — GILBERT, — DECAZES, — BERRYER. — UN DRAME RÉCENT A FLORENCE : L'AVEUGLE ET SA JEUNE FEMME. — MOUSTAPHA-PACHA A L'OPÉRA. — UNE EXPOSITION A CONSTANTINOPLE! — UNE BOUCHÈRE DANS SA CAGE, ET UN ANGLAIS SUR L'OMNIBUS. — POURQUOI M. DÉMIDOFF PÈRE ABANDONNA ROME. — UNE INTERROGATION DÉLICATE A PROPOS D'HORACE VERNET. — PLUS DE PETITS DANSEURS! — COMMENT LE MARÉCHAL CANROBERT CONNUT CELLE QU'IL VIENT D'ÉPOUSER.

Voici quelques curiosités : des fragments de lettres signées d'illustrations politiques ou littéraires, lettres qui font partie d'une vente qui sera faite à la salle de la rue des Bons-Enfants, par l'expert Charavay, pendant les premiers jours de la semaine prochaine. Une communication obligeante nous permet de prélever de ces autographes les extraits suivants :

THIERS (Adolphe), homme d'Etat et historien, de l'Acad. française.

L. a. s. au président d'un club qui lui avait offert la députation ; Paris, 25 mai 1848, 2 p. in-8°.

S'il n'avait pas pris la résolution de ne paraître dans aucun club, il se serait certainement rendu dans celui-là. Mais sa résolution à ce sujet est invariable et il n'y veut pas manquer. « .. D'ailleurs entré dans la vie publique depuis 25 ans, je crois être tellement connu que je n'ai rien à apprendre à personne sur ma carrière politique et mes opinions. Une heure d'explication n'apprendrait rien à ceux que toute ma vie n'a pas encore convaincus de ce que je sois... »

HUGO (Victor), de l'Acad. française.

L. a. s. au président du club démocratique central de la garde nationale ; 30 mai (1848), 1 p. pl. in-8°.

Très-souffrant en ce moment, il ne peut se rendre à leur réunion ; mais que ceux qui inscriront son nom sur leurs bulletins sachent bien que sa vie entière est dévouée au bien public. « Pour moi, le bien public, c'est-à-dire le crédit, le travail, l'industrie, la richesse générale, le bien-être de tous, le bonheur du peuple et la grandeur du pays, se résument en ces trois mots : paix, ordre, liberté. »

CORMENIN (le v^te de), célèbre publiciste et député, membre de l'Institut.

L. a. s. à M. Ferret, notaire ; 1 p. pl. in-8°.

Supposant que M. Ferret est le notaire du duc d'Orléans, il le prie de lui dire à quel degré le roi actuel est parent de Louis XVIII. Il donne ensuite la filiation de la branche aînée et de la branche cadette depuis Louis XIII, et termine ainsi : « Le roi *actuel* serait parent au 12e degré de Louis 16, et le duc d'Orléans actuel au 16e du duc de Bordeaux. Ce calcul n'est-il pas exact ? »

RACHEL, la grande tragédienne.

L. aut. à Mlle Adèle Samson, 2 p. 1/4 gr. in-8°.

Charmante causerie, écrite pendant le second acte de *Marie-Stuart*, où elle ne paraît pas. Elle a reçu son billet par le bon M. Jolivet, et lui dit de prendre garde, car elle l'aime déjà. Elle est toujours malade, et *ses douleurs* la poursuivent sans cesse. « Que n'ai-je, dit-elle, le petit médecin que vous m'offrez si gentillement ! » Elle termine par ce trait contre sa mère, qui est venue la déranger :

Que maudit soit le jour où, troublant notre paix,
Maman Félix me vint enlever aux Français.

HOUDON (J.-Ant.), un des plus célèbres statuaires du dix-huitième siècle, memb. de l'Acad. des Beaux-Arts.

L. a. s. à Monseigneur... ; 1 p. pet. in-4°.

Il vient d'achever la statue de Voltaire, exécutée par ordre du roi, et prie S. Exc. de lui faire payer le plus tôt possible le dernier tiers. — (Il s'agit de la belle statue de Voltaire placée dans le vestibule du Théâtre-Français.)

LOUIS-PHILIPPE, roi des Français.

1° L. aut. sig. *D.*, avec parapbe ; Neuilly, 4 mai 1824, 1 p. 3/4 in-8°.

Il est forcé de remettre à demain un rendez-vous que lui a donné au Palais-Royal M. de N..., sans doute pour les *Notices*. Quant aux *gravures*, il attend les listes et il presse Gamache. Il a oublié de communiquer à Casimir de Lavigne un message du duc de La Rochefoucauld, qui s'en plaint avec raison. — Il félicite la personne à laquelle il a écrit, de ses progrès dans la langue anglaise. « C'est le cas de vous dire *All right, go on*. J'en dis autant à Casimir et quoique l'usage des Anglais soit de boire à la mémoire des morts *in solemn silence*, je suis persuadé que celle de Gustave Wasa sera reçue *with thundering applause...* »

VOLTAIRE (Fr.-Marie Arouet de).

L. aut., sig. V. ; Ferney, 3 mars 1766, 3 p. pl. in 4°.

Charmante lettre. Après avoir engagé le magistrat auquel il écrit à ménager sa santé, il lui demande des nouvelles d'un graveur dont il a oublié le nom, et auquel il voudrait faire dessiner et graver une planche assez bizarre, destinée à un petit in-8°. «... Il s'agit de représenter trois aveugles qui cherchent à tâtons un âne qui s'enfuit. C'est l'emblème de tous les philosophes qui courent après la vérité. Je me tiens un de ces aveugles, et j'ai toujours couru après mon âne : c'est donc mon portrait que je vous demande, ne me le refusez pas. »

BLANC (Louis), célèbre historien.

L. a. s. à Eug. P... ; Paris, 17 nov. 1847, 2 p. pet. in-4°.

Relative à une critique du premier volume de son *Histoire de la Révolution*. Il a été vivement affligé de voir mettre en suspicion son exactitude comme narrateur. « Car l'exactitude, en fait d'histoire, touche à la probité. Qu'on discute mes idées, qu'on critique mon style, qu'on blâme mes conclusions, c'est le droit de ceux qui me jugent, et je suis prêt à me résigner : mais c'est me frapper à la partie la plus sensible du cœur, que de me refuser le mérite d'avoir, dans tous mes écrits, recherché scrupuleusement la vérité et fait effort vers la justice... »

GILBERT (Nic.-Jh Laurent), célèbre poète satirique et élégiaque, surnommé le *Juvénal* du XVIIIe siècle.

L. a. s. à M. d'Arnaud, conseiller d'ambassade (d'Arnaud Baculard) ; au collége de Rheims, 3 p. in-4°.

Epître touchante, où il peint à d'Arnaud, son protecteur, la malheureuse situation où il se trouve, rongé par les chagrins, tourmenté par une maladie sérieuse, qui le tient au lit depuis huit jours. Il s'occupe d'un roman, *Histoire des malheurs causés par le préjugé*, qui forme déjà deux petits volumes. Les libraires le lui ont refusé, et il prie d'Arnaud de faire des démarches pour lui trouver un éditeur. Il le charge aussi de lui procurer la vente de son dernier chant d'*Abel*, auquel il travaille également. Des affaires pressantes l'appellent en Lorraine. Il espère forcer ses parents, si cruels à son égard, à lui restituer son peu de fortune. A son retour à Paris, il lui rendra tout l'argent qu'il lui a prêté.

LE MÊME. L. a. s. au même ; au collége de Rheims ; 1 p. pl. in-4°, cachet.

Gilbert fait à son protecteur un appel suprême. Consumé depuis six mois par la plus terrible des maladies, il sent que sa fin approche. « La funeste prophétie du poëte malheureux s'accomplit.... Le plus faible retard dans vos secours peut les rendre inutiles... Je finis, car les larmes, les sanglots me suffoquent... »

DECAZES (le duc Elie), célèbre homme d'Etat, favori et premier ministre de Louis XVIII.

L. a. s. à Madame (mère de Napoléon) ; Paris, 1er mars 1813, 4. p. in-fol.

Alors membre du conseil de madame Lætitia, M. Decazes l'informe qu'il vient de terminer, avec l'orfèvre Picot, l'achat d'un collier, au prix de 212,000 fr., suivant l'offre qu'elle avait faite elle-même. Il l'entretient aussi d'un domaine qu'elle veut acheter, et de ses terres d'Allemagne, qu'elle désire vendre. Le prix de ces terres a baissé depuis l'invasion du pays ; mais « aussitôt, dit-il, que l'Empereur aura rechassé les Russes, les choses reviendront sur le même pied qu'avant la retraite. » Détails curieux sur l'administration des biens de la mère de Napoléon.

BERRYER fils, avocat et illustre orateur parlementaire.

L. a. à un ami ; dimanche matin (fin août 1848), 1 p. in-4°.

Curieuse lettre, relative à un article de journal où il est attaqué, ainsi qu'un de ses amis. Il ne veut point y répondre, très-décidé qu'il est, depuis longtemps, à n'entrer dans aucune polémique. « ... Le temps combat pour le vrai, et les masques s'usent sur les visages, qu'ils ne couvrent qu'un moment. »

Si ces analyses ou ces extraits significatifs mettent nos lecteurs en goût de connaître en entier les épîtres dont il s'agit, la salle des *Bons Enfants* leur sera ouverte lundi prochain.

Voici un petit drame, non pas de l'Ambigu, mais de la vie réelle. Il s'est accompli à Florence, d'où un ami voyageur nous le raconte.

C'est l'émotion de toute cette ancienne et florissante capitale diplomatique, qui ne possède plus qu'un consul général, celui de France, instrument bien nécessaire sur ce point, au milieu des circonstances qu'on sait.

Voici l'histoire.

Lui, était un vieillard de 72 ans ; elle, une jeune fille de vingt. Il l'avait épousée, il y a trois ans... ne vous révoltez pas ! Le vieux comte, originaire de Viterbe, était absolument sans famille, ce qui est fort étrange pour un millionnaire ! Amalia, n'était pas sans famille, mais plutôt sans millions. Pour compenser les choses, l'ayant presque vue naître, la sachant d'un bon cœur et d'un charmant esprit, il avait dit à la mère : « laissez-moi paternellement épouser Amalia ! pendant quelques années elle aura soin de moi, et puis... » N'y a-t-il pas quelque chose d'approchant dans un roman de Mme de Souza, intitulé *Adèle de Sénanges?*

Le mariage se fait. Amalia entre, à vingt ans, à la tête d'une maison dont l'état est de plus de cent mille livres de rentes. « Un jour, — lui a dit sa mère, — avec cette grande fortune tu feras le bonheur de l'homme pauvre que tu aimeras. En attendant, honore et respecte ce grand cœur qui a voulu t'instituer son héritière, durant ce qui lui reste de vie ! »

Et Amalia a compris et accepté cette mission d'être la douce et tendre enfant de ce vieillard, de lui sacrifier quelques bals de sa jeunesse, quelques spectacles et quelques toilettes du dehors, de peupler sa maison de distractions charmantes, d'amitiés paisibles et de serviteurs respectueux et attentionnés.

Mais un jour le pauvre comte de V... devint aveugle. La veille, Amalia n'était que charmante, de ce jour-là elle devint sublime ! Elle s'établit sur une chaise auprès du fauteuil où un peu de paralysie retenait son paternel mari, et elle y passa les plus longues heures du jour à lui tenir compagnie, à lui faire des lectures, à lui raconter tout ce qui pouvait le distraire et le charmer.

— « Que vous êtes bonne, ma chère enfant ! » s'écriait-il souvent, en lui prenant les mains, en l'attirant par la taille, pour lui poser sur le front le chaste et doux baiser de l'attendrissement et de la reconnaissance.

Les mois se passent ; Amalia est admirable dans ce rôle de jeune garde d'un vieux mari, prisonnier des infirmités sans remède. C'est lui qui la contraint chaque jour à s'absenter quelques heures, à aller voir ses amies, dans le bruit, par la ville. Elle revient ensuite pieusement à ses côtés ; il est heureux et se dit que jamais main mercenaire n'eût pris un tel soin de son grand âge, de son malheur...

Mais voilà qu'un jour le comte fait une remarque qui l'étonne d'abord et qui l'afflige ensuite. Amalia s'éloigne de sa personne, et, toujours aussi assidue, aussi remplie de sollicitude et d'attentions, elle semble craindre de s'asseoir aussi voisine du vieillard. Pendant quelques semaines il accumule mille indices, mille preuves de cet espèce de parti pris ; puis, un soir qu'il la sent près de lui, faisant la lecture d'un journal, il tend la main, saisit son bras, l'attire... lui reproche durement ce changement d'habitudes. Elle résiste un peu... un petit cri d'effroi lui échappe ; le comte ému, soupçonneux, la prend par la taille... et lui-même, poussant un cri terrible, il tombe évanoui d'émotion, de colère, aux pieds de la jeune femme — coupable !

Alors Amalia perd la tête. Elle s'élance dans l'escalier, monte, grimpe, atteint l'étage le plus élevé, ouvre la fenêtre qui donne sur le quai de l'Arno, et... le corps fracassé de la malheureuse mère sert de tombeau à son enfant !

Le comte de V... est mort dans la nuit de dimanche dernier. J'ignore s'il a su qu'il mourait veuf de celle qu'il avait généreusement voulu enrichir par le veuvage. C'est dans la société florentine une sensation fort vive. Les gens qui tiennent compte de tout, remarquent que le vieillard ayant survécu six heures à la jeune femme, la mère de celle-ci n'hérite de rien. On va chercher les collatéraux du comte. On en trouvera qui, samedi, ne songeaient à rien dans leur paisible retraite de Viterbe !

Il y a quelques mois, on voyait à l'Opéra français, au foyer public, sur la scène, et même un peu aussi dans ce foyer de la danse qu'on s'imagine de loin un paradis de houris, — un personnage d'une prestance imposante, aux traits expressifs et pleins de finesse, aux manières courtoises. — C'était un prince égyptien, le plus jeune des trois fils d'Ibrahim-Pacha, et par conséquent le petit-fils du vainqueur de Konieh et de Nézib, le grand Méhemet-Ali ; c'était la propre neveu enfin du vice-roi Saïd-Pacha, qui vient de mourir, — un voyageur partout recherché par l'attrait d'une érudition profonde unie au brillant de l'esprit : Son Altesse Moustapha Fazli-Pacha.

Ce prince était encore tout enfant (il est né en 1832), lorsque éclata cette grande guerre qui faillit amener sa famille sur le trône des sultans de Stamboul. Son éducation, dirigée par son illustre aïeul,

fut très-soignée, très-complète, et lui mérita, fort jeune encore, un poste élevé au ministère de l'intérieur à Constantinople. Pourtant il ne joua point, sous le sultan Abdul-Medjid, le rôle auquel il avait droit. Son titre de prince égyptien, sa grande situation de fortune, et, disons-le, la pente un peu caustique que ses profondes connaissances des choses européennes donnaient à son esprit, intimidaient le jeune Empereur, qui faisait exercer une surveillance gênante sur le maître de Tchamlidja et jusque sur ses hôtes, c'est-à-dire sur tout ce qu'il y avait d'éminent ou de distingué résidant à Constantinople, ou y passant en touriste.

Mais le Sultan actuel, doué d'un tout autre esprit, c'est-à-dire de l'esprit progressif, cherchant la lumière et la vérité, actif et plein d'initiative, porta sur-le-champ les yeux sur S. A. Moustapha-Pacha, — et tandis que le petit-fils de Méhemet-Ali se promenait dans Paris, allait visiter ses anciens amis et honorait l'hospitalité des nouveaux, laissant en souriant malicieusement embrasser le bas de sa redingote européenne, selon l'étiquette ottomane, par des ambassadeurs en fonctions, tandis enfin que Moustapha-Pacha devançait ainsi son oncle Saïd, prêt à faire chez nous un triste voyage *in extremis*, le Sultan songeait à l'éminent voyageur, et, décidé à pousser son gouvernement dans la voie du progrès, il rappelait le prince égyptien pour lui confier le ministère de l'instruction publique.

Son Altesse était à peine rentrée à Constantinople qu'elle inaugurait ses fonctions par un acte qui suffit à révéler toutes les heureuses tendances de son esprit. En effet, la *Presse d'Orient* du 6 décembre dernier portait le décret constitutif d'une *exposition* des produits agricoles et manufacturés, et la nomination d'une commission présidée par le ministre lui-même. Le décret, rédigé avec la plus complète expérience de la matière et un large esprit d'encouragement et d'émulation, prescrivait la très-prochaine construction d'un édifice pour recevoir les produits venus de toutes les contrées de l'empire. Une telle initiative promet une *exposition* UNIVERSELLE avant peu d'années!

Quelle surprise, et l'on peut même dire quel effroi pour les vieux Turcs à turban, s'il en reste encore, qu'une exposition — à Constantinople! et plus encore : pendant ce mois sacré du Ramazan, si profondément réservé aux dévotions musulmanes! *O tempora! ô mores!* s'écrieraient ces braves types d'enseignes à tabac, si le latin était quelque peu leur fait! Imaginez-vous leur indignation, leur stupéfaction même, de voir s'élever à côté du collége de la Validé-Sultane, tout près du tombeau de S. H. le sultan Mahmoud-Khan (ô profanation!) ce grand édifice de fer et de verre, produit d'une civilisation infernale...

Or, depuis quelques jours, la bonne inspiration suggérée au sultan Abdul-Aziz par le prince retour-de-Londres entre dans une phase plus énergique de l'exécution. Moustapha-Pacha a échangé le portefeuille de l'instruction publique pour celui des finances, il est devenu un ministre tout à fait politique, et son action va s'agrandir avec son pouvoir. L'ouverture de l'*exposition* de Constantinople promet un curieux dessin à la collection du *Monde illustré*.

~~~ Sir Edward B..., est fils d'un riche propriétaire du comté de Cornouailles. Il vient passer trois ou quatre mois d'hiver à Paris.

Son plus grand plaisir est, lorsqu'il ne pleut pas, de monter sur l'impériale des omnibus, et, de cette stalle aérienne, de voir défiler à ses pieds le continuel spectacle qu'offre le grand mouvement de Paris.

Dans une rue importante, il avait remarqué la boutique d'un boucher, ou plutôt d'une bouchère. L'étalage était d'une propreté appétissante, et dans une niche de verre se tenait une dame dont le nom était en relief d'or sur le fond vert de l'enseigne : VEUVE X***.

La beauté des viandes étalées avait d'abord attiré l'attention de ce véritable Anglais. Puis un jour, ses yeux arrivèrent jusqu'à la bouchère placée sous verre, — et elle lui parut jeune et jolie. Ce fut ce jour-là que, lisant l'enseigne, il vit que la dame était veuve..

Le lendemain, il venait avec un domestique s'arrêter en petit coupé devant la boucherie. Pendant que le valet achetait lentement je ne sais quoi, le maître, caché dans sa voiture, lorgnait la bouchère, et reconnaissait non-seulement sa beauté réelle, mais aussi ses allures dignes et aisées dans son rôle de caissière.

La bouchère lui trottant par la tête pendant huit jours, il s'informa et apprit ceci :

M. Charles X*** avait épousé, il y a quatre ans, la fille d'un éleveur des environs de Caudebec, elle-même fort bien élevée... dans un pensionnat de Rouen.

Ses affaires avaient mal tourné, par suite d'une série de fausses spéculations sur le bétail, entreprises avec un trop hâtif désir de s'enrichir. Il avait été obligé de déposer son bilan. Une maladie était venue alors, aggravée par le chagrin, et Charles X*** était mort, laissant par concordat 60,000 francs à payer à ses créanciers.

La veuve, dont la dot avait disparu dans la crise, pouvait tout abandonner et retourner chez son père, avec son petit garçon... Elle comprit autrement son rôle.

Elle qui n'avait jamais mis le pied dans la boucherie, elle qui habitait, dix portes plus loin, un petit entresol de bon goût, où son mari l'entourait de soins et de confortable, la jeune femme enfin, qui était presqu'une élégante, songea que peut-être, si elle avait secondé son mari dans son commerce, en acceptant franchement sa place au comptoir, les spéculations entreprises ailleurs, pour entretenir le luxe pourtant modeste de l'entresol, n'eussent pas occasionné le désastre...

Ce qu'elle n'avait pas fait du vivant de ce mari, elle résolut de l'accomplir pour son fils et pour la mémoire du père. Elle voulut que cette mémoire fût réhabilitée pour le payement intégral des dettes du failli!

Ne pouvant, ne voulant rien demander à son père, qui l'avait dotée, et comptait d'autres enfants, elle s'installa courageusement dans la niche de verre, au milieu des guirlandes de gigots et des étalages de rognons et de mou...

Elle oublia son piano, ses lectures, sa broderie, — et fit des additions touchant la culotte de bœuf et la longe de veau....

Au bout de dix ans de cette abnégation, de cette surveillance, elle avait payé 18,000 francs à-compte aux créanciers surpris de son mari. Elle continuait donc son commerce... avec cette résignation née du sentiment d'un noble devoir accompli, et décidée même à demander à cette profession l'avenir de son jeune fils, — lorsque sir Edward B*** la vit, apprit tout... et...

Et dès qu'il s'agit d'un Anglais, d'un homme condamné d'avance comme excentrique, d'un des membres enfin de cette grande nation dont Byron, dans ses rancunes, disait que chaque homme « a un petit coup de marteau, » on devine la fin de l'histoire!

Sir Edward épouse en effet la veuve, la bouchère. Mais il ne l'épouse pas comme on a vu divers de ses nationaux rechercher hardiment la main de femmes momentanément devenues célèbres, — n'importe à quel titre...

Il l'épouse en esprit un peu aventureux, sans doute, — mais aussi parce que l'histoire de cette jeune femme lui a paru touchante, que son caractère, ses sentiments se sont révélés de la façon la plus honorable, — et enfin parce que la fille de l'éleveur normand est une femme aussi charmante au physique qu'aimable au moral, et que toutes ces considérations lui présagent le bonheur domestique.

Il paie ses dettes et l'enrichit en échange de ce bonheur espéré... Que pourrait-on trouver à redire à cela?

~~~ En faisant une recherche dans les *Promenades dans Rome*, de Stendhal, édition originale de 1829, nous trouvons, à la page 259, un fait curieux que tout le tapage artistique qui vient de se faire autour du nom du prince Démidoff remet pour ainsi dire à l'ordre du jour. Il s'agit des causes futiles — *le Verre d'eau* de l'histoire anglaise dans la comédie de Scribe — qui fondèrent la célèbre résidence de San-Donato, une sorte de rendez-vous de musées.

M. Démidoff, raconte Stendhal, cet homme singulier, si riche et si bienfaisant (le père de M. Anatole Démidoff, créé prince romain), qui faisait collection de têtes de Greuze et de reliques de saint Nicolas, avait à Rome une troupe de comédiens français et leur faisait jouer des vaudevilles du Gymnase, au palais Ruspoli (aujourd'hui habité par le général de Montebello, commandant nos troupes d'occupation). Par malheur, il se trouva que dans une de ces pièces, le principal personnage s'appelait *Saint-Ange*, ce qui contraria beaucoup le cardinal della Genga. Plus tard, sous Léon XII un autre vaudeville offrit un *Saint-Léon*, colonel... du Gymnase! La police pria M. Démidoff de changer le nom du colonel; le Russe s'y refusa, trouvant l'injonction puérile et vexatoire. Or, en ce moment, M. Démidoff, qui tenait à laisser une trace heureuse de son séjour à Rome, entreprenait de faire enlever toutes les terres qui recouvrent le pavé du Forum, depuis le Capitole jusqu'à l'arc de Titus. Il payait à cet effet très-largement tous les pauvres qui s'offraient au travail, et une forte émigration de paysans des Abbruzzes. C'était une dépense de 200,000 fr. au profit des malheureux — et de l'archéologie! De plus, M. Démidoff, qui donnait deux fêtes par semaine, attirait beaucoup d'étrangers de distinction, amusait les Romains et déterminait un grand mouvement de dépenses de luxe. Tout fut interrompu... parce qu'un personnage de vaudeville s'appelait *Saint-Léon*. Le riche boyard quitta Rome et alla s'installer à Florence, où il fonda la célèbre résidence de San-Donato, — d'où nous verrons peu à peu arriver tant de chefs-d'œuvres.

~~~ CORRESPONDANCE. — A M. A. H..., abonné, à Paris : — Vous dites, monsieur, qu'à l'époque où vous habitiez Mayence, contrée où Horace Vernet possédait une campagne, vous avez plusieurs fois entendu parler d'un tableau commandé par le roi de Prusse à cet artiste, et représentant *la Bataille de Waterloo* à l'instant suprême où les Prussiens débouchaient... en place de Grouchy attendu. Vous demandez si le fait d'un pareil tableau, peint par Horace Vernet, est acquis à sa biographie, ou, pour mieux dire, à sa charge... Nous avons vainement cherché dans les articles anciens ou récents publiés sur celui qu'on a cru pouvoir appeler notre « grand peintre national, » nous n'avons rien trouvé sur un acte pareil. Il n'y est pas même fait allusion dans la *Galerie des contemporains illustres* par *un homme de rien* (M. de Loménie), ouvrage remarquable par la précision des détails et l'esprit d'indépendance. L'article nécrologique le mieux conçu et le plus complet parmi tous ceux qui viennent de paraître, celui de M. Charles Yriarte, dans *le Globe illustré* (frère cadet du *Monde*), constate qu'à la suite de quelque froideur survenue entre lui et le roi Louis-Philippe, Horace Vernet partit pour la Russie, où il peignit des toiles historiques pour les musées du czar. M. Yriarte dit bien qu'alors on accusa le peintre d'avoir consenti à représenter *l'Entrée des Russes à Paris*... Mais il ne cite le fait que pour protester fermement au nom des sentiments patriotiques de l'artiste national. De Prusse et de Waterloo, pas un mot! — Pourtant, si le doute porté sur ce fait pouvait provoquer, d'un point quelconque, la lumière nécessaire à l'apurement de pareils comptes, bien dûs à l'histoire de l'art, nous n'aurions pas à regretter d'avoir ouvert l'enquête...

~~~ Nous allons parler plus sérieusement que nous n'en aurons l'air : Les maîtresses de maison qui veulent donner à danser sont désespérées : il n'y a plus de danseurs!

Le jeune Parisien ne songe qu'à s'enrichir et à avancer. Or, en dansant il s'imagine qu'il n'avance pas...

Il a tort. Nous allons en citer un exemple :

A la fin de décembre dernier, le chef d'une importante administration, auquel il fut adressé un rapport sur l'inexactitude de deux jeunes employés à 1,500 francs, les destitua. On ne saurait dire comment il se fit qu'il en parla en déjeunant. Sa femme alarmée s'écria :

« — Grand Dieu, qu'avez-vous fait! Ce sont précisément mes deux plus infatigables polkeurs, mazurkeurs, meneurs de cotillon... l'espoir et l'appui de vos bals! Je les prête pour les siens à Mme *** (la femme d'un ministre). Les destituer, mais monsieur, c'est désorganiser nos quadrilles, vous ne pourrez plus donner de bal! »

Leur jarret les a sauvés. Ils sont réintégrés dans les bureaux, et convertis au travail par le danger couru. Après quinze jours et à la veille d'un bal, ils ont été portés à 2,000. Ils ne s'arrêteront pas là!

~~~ Les journaux ont raconté le mariage du maréchal Canrobert. Une anecdote à évoquer à ce propos.

Il y a quelques années, la guerre finissait en Crimée; il y avait bal chez M. Magne, ministre des finances. Le maréchal entre dans une galerie; une jeune et charmante personne, vêtue de rose, et couronnée de paquerettes, va droit à lui... et l'invite pour la prochaine contredanse :

« — Monsieur le maréchal, — dit elle, — daignez me regarder comme Russe... et me faire danser!

» — Impossible, mademoiselle, — répond le maréchal Canrobert, — il y a armistice....

» — Et amnistie pour mon audace, j'espère? »

Le guerrier reçut en pleine face un regard éclatant... comme un obus! Il offrit le bras à la danseuse pour la conduire à sa place. Mais en chemin, il rencontra un jeune officier :

« — Tenez, monsieur, — lui dit-il, en lui présentant la jeune personne, — prenez place dans ce quadrille avec mademoiselle... et rappelez-vous que cette nuit un maréchal de France a envié un sous-lieutenant! »

C'est cette danseuse, Mlle Flora Mac Donald, une jeune personne de haute lignée, que vient d'épouser le maréchal.

JULES LECOMTE.
~~~

DJEMIL-PACHA

NOUVEL AMBASSADEUR DE S. H. LE SULTAN.

Mouhamed-Djemil-Pacha, le nouvel ambassadeur de la Sublime-Porte en France, est le fils aîné de Rechid-Pacha, le grand réformateur.

Il a été attaché aux diverses missions que son père a remplies en Europe, notamment à Paris.

Lorsque Rechid-Pacha revint, en 1844, de son ambassade en France, pour occuper une seconde fois le poste de ministre des affaires étrangères, son fils entra lui-même dans ce département. Plus tard, il fut choisi comme secrétaire du sultan Abdul-Medjid.

Au commencement de la guerre d'Orient, dans les derniers mois de 1855, Mouhamed-Djemil Bey fut envoyé comme ambassadeur à Paris, et accrédité en la même qualité à la cour de Turin.

Il assista au congrès de Paris comme second plénipotentiaire ottoman.

Rappelé à Constantinople par la mort de son père, il y occupa successivement les postes de membre du grand conseil, du Tanzimat, et à l'avénement de S. M. Abdul-Aziz, celui de ministre par intérim des affaires étrangères et de grand chancelier du divan.

Pendant qu'il était investi de ces deux fonctions, il fut envoyé à Odessa pour y complimenter l'empereur Alexandre de la part de son souverain.

Dans le courant de l'année dernière, Djemil-Bey a été élevé au grade de *muchir* (maréchal), puis nommé pour la seconde fois ambassadeur près S. M. l'Empereur des Français. Il a été accrédité en la même qualité à la cour de Madrid.

MAXIME VAUVERT.

DJEMIL-PACHA, nouvel ambassadeur du sultan, à Paris.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

Un convoi d'arrieros au Mexique.

Au début de sa vive et piquante odyssée, Gil-Blas nous fait faire connaissance avec le muletier, cette équivoque providence du voyageur en Espagne. Égrillard et paternel tout à la fois, sentimental et rébarbatif, vert galant et quelque peu larron, cette personnalité est demeurée dans le roman et les récits de voyages un type particulier, attrayant et poétique. Aujourd'hui, il tend à disparaître, et c'est à peine, s'il a conservé son ancienne royauté dans les posadas;

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Arrieros mexicains engagés pour le service de l'armée française. (Croquis de M. Brunet.)

La reine de Madagascar se rendant à la promenade. (D'après une photographie communiquée par M. Lambert, duc d'Emyrne.)

rarement encore on entend, dans les défilés des sierras, retentir les amoureuses cantilènes et les interminables seguédilles de l'arriero, renversé sur le mulet conducteur. Le sifflet de la locomotive a effarouché ses bêtes, et lui-même s'est métamorphosé en cantonnier ou garde-frein.

Mais en traversant l'Atlantique, nos soldats l'ont retrouvé, transplanté, plein de sève et de vie sur le sol mexicain. Là, il revit avec d'insensibles modifications, pittoresque, flottant, multiple comme en Europe. Selon que le vent souffle d'ici ou de là, l'arriero convoie les marchandises, ou dévalise les convois; cavalier infatigable, il est, ou guerillas indépendant, ou, sous une discipline vigoureuse, il est apte à rendre en campagne des services très-appréciables, et c'est là son cas actuel.

Embrigadés au service de notre armée expéditionnaire, les arrieros du Mexique sont chargés de rassembler les bêtes de somme et de les conduire, du point de débarquement au lieu où leur présence est réclamée pour le transport des bagages. Nos lecteurs se feront d'après le croquis qui accompagne ces lignes une idée exacte de la scène animée, tumultueuse que provoque toujours un départ de cette nature.

Qu'on se place non loin de cette porte de Vera-Cruz, qui a nom : porte de Mexico, à quelque distance de la gare où nos soldats montent en wagon pour se rendre à Medellin. Sur la route poudreuse, on verra passer d'heure en heure des convois de mulets qui courent comme un troupeau effaré, sous l'œil des arrieros chargés de les guider. Les bêtes pressées, se cabrent, ou bien cherchent à s'enfuir dans les directions les plus diverses; mais le lasso, infaillible entre des mains mexicaines, a raison des indépendantes comme des rétives, et la bande, toujours galoppant, disparaît bien vite à l'horizon; grâce à une organisation intelligente, à des mesures sages et rigoureuses, les moyens de transport arrivent à intervalles rapprochés et réguliers, les arrieros font merveille, tout le monde s'en trouve bien, à commencer par eux.

M. V.

Entrée des troupes françaises à San-Andrès de Chalchicomula.

Un de nos correspondants au Mexique date sa lettre de San-Andrès de Chalchicomula et nous donne quelques détails sur l'entrée de nos troupes dans cette dernière ville ; le jour où nous recevions cette lettre, le *Moniteur* annonçait officiellement le succès remporté par nos troupes et enregistrait l'ordre général du commandant en chef général Forey.

Nous avons fait diligence, et donnons aux lecteurs notre relation desslnée de cet engagement, dont le général rend compte dans les termes suivants :

ORDRE GÉNÉRAL

« Le général en chef s'empresse de porter à la connaissance de l'armée que le mouvement qu'il a ordonné pour s'emparer des débouchés sur les hauts plateaux a réussi selon ses désirs, qu'il a été exécuté avec autant d'énergie que d'intelligence par les deux colonnes commandées l'une par le général Douay, l'autre par M. le colonel l'Hérillier.

« La première colonne n'a rencontré aucune résistance et s'est établie au centre d'une contrée fertile, où elle va trouver des ressources encore abondantes, malgré les dévastations commises systématiquement par un ennemi qui ne craint pas, dans son aveuglement, de ruiner et d'affamer ses propres concitoyens.

« La deuxième colonne, qui se portait sur San-Andrès par la montagne, ayant surpris par une marche de nuit une grand'garde ennemie, un peloton de chasseurs d'Afrique l'enleva avec une grande décision et lui prit des hommes et des chevaux. Le colonel, ayant continué sa marche, arriva au jour devant San-Andrès, où il fut accueilli par une fusillade assez vive. La ville fut enlevée promptement par l'infanterie; l'ennemi, au nombre de 5 à 600 hommes d'infanterie et de cavalerie, se mit en fuite; mais, poursuivi vigoureusement par les chasseurs d'Afrique, il fut bientôt atteint, et alors s'engagea un combat à l'arme blanche qui se termina par la déroute complète de l'ennemi, qui laissa bon nombre d'hommes et de chevaux en notre pouvoir, ainsi que des armes de toute espèce. (C'est ce combat à l'arme blanche que représente notre dessin de la première page.)

» Après ce brillant fait d'armes, la ville de San-Andrès a été occupée par nos troupes, que la population, fatiguée depuis longtemps des excès commis par les prétendus patriotes, a accueillies avec les cris de *Vive l'Empereur! Vive la France!* »

Pour extrait : M. VAUVERT.

La perte du Monitor

Nous avons eu en moins d'un an à raconter l'histoire complète du *Monitor* et du *Merrimac* : leur mise à l'eau, leurs premiers exploits et leur perte.

La perte du *Monitor* est très-probablement accidentelle, et les marins les plus expérimentés des États-Unis ont, en dépit de ce désastre, une confiance complète dans la flotte formidable qui est en voie de construction à New-York, à Philadelphie et à Boston. Mais aucune épreuve décisive n'est venue encore justifier leur confiance. Il en est de même de l'Angleterre et de quelques puissances maritimes, qui ont mis beaucoup de hâte à transformer leur marine de guerre. Le *Warrior* et d'autres vaisseaux, par suite d'un irrémédiable défaut de construction, n'obéissent plus au gouvernail aussitôt que la mer devient grosse. Un autre phénomène des plus curieux s'est manifesté dans certains cas. Dans leur précipitation, les ingénieurs ont eu l'imprudence de faire appliquer un doublage de cuivre directement sur les pièces en fonte d'acier, et il s'établit un courant galvanique qui attaque les plaques d'acier.

Le *Monitor* et le *Passaic*, autre navire cuirassé, construit à peu près sur le même modèle, avaient été désignés pour faire partie d'une expédition envoyée par le gouvernement fédéral contre Wilmington, dans la Caroline du Nord. Ils avaient quitté la rade de Hampton le 29 décembre, remorqués, le premier par le *Rhode-Island*, et le second par le *State of Georgia*. Le temps était magnifique; la mer était calme et unie. Le *Passaic* avait une avance de quelques milles. Le *Monitor* marchait avec une vitesse de six nœuds à l'heure sans le secours des remorques qui le retenaient au *Rhode-Island*. La première journée et la première nuit se passèrent bien, et rien ne faisait encore présager le lendemain à midi, l'affreux ouragan qui devait éclater quelques heures plus tard. Vers le soir du 30 décembre, le temps s'obscurit et le vent commença à souffler du sud-ouest. La mer grossit tout à coup, battit avec violence le pont du *Monitor*, et l'eau commença à pénétrer par toutes les ouvertures ménagées pour donner de l'air à l'intérieur. Le cap Halteras, si redouté des navigateurs, était presque en face, à vingt milles. Il était neuf heures et demie. Le bâtiment fatiguait beaucoup, mais cependant les pompes et les autres appareils suffisaient grandement pour le maintenir à flot.

Vers dix heures, plusieurs violents coups de mer s'abattirent sur le navire, et le commandant Bankhead ordonna de faire fonctionner la pompe d'Adams, capable de rejeter à elle seule treize mille litres d'eau par minute. Pendant quelques instants l'eau parut baisser. Mais l'ouragan croissait de minute en minute, et l'on apprit que les feux ne pouvaient tarder à être éteints. On commença alors à faire des signaux de détresse, on lança des fusées bleues, rouges et blanches, et l'on ne songea plus qu'à sauver l'équipage, composé de soixante-trois hommes. Le terrible *Monitor* était vaincu par la tempête et coulait. Les deux remorques qui le retenaient au *Rhode-Island* cassèrent l'une après l'autre, et l'une d'elles alla s'enrouler autour de l'hélice du *Rhode-Island* de manière à empêcher ce navire de manœuvrer.

Le temps, qui jusqu'à ce moment avait été très-obscur, s'éclaircit. Les nuages se dissipèrent en quelques minutes et la lune éclaira une scène terrible. On vit le *Rhode-Island* incapable de manœuvrer et poussé par les vagues vers le *Monitor*.

Une collision semblait inévitable. Un canot qui venait d'être mis à l'eau était déjà à moitié broyé, lorsque tout à coup un violent coup de mer dégagea l'hélice et le steamer se mit à marcher. Au moment où il s'éloignait, plusieurs matelots du *Monitor* s'accrochèrent aux cordes qui pendaient le long de ses flancs; quelques-uns parvinrent à bord; la plupart tombèrent à l'eau et se noyèrent. C'est ce moment que l'habile crayon de notre collaborateur Durand-Brager a reproduit, d'après un croquis envoyé par un officier du *Rhode-Island*.

La grande chaloupe du *Rhode-Island*, toute brisée qu'elle était, réussit à sauver trente hommes de l'équipage du *Monitor*. Trois autres canots arrivèrent bientôt après. Il était temps, car l'ouragan était alors dans toute sa fureur.

L'eau venait d'éteindre tous les feux et la vapeur ne fournissait plus une force suffisante pour faire fonctionner les pompes. Dix minutes après, le pont était sous l'eau. Plusieurs hommes restèrent sur la tour, comme frappés de stupeur, et furent emportés par la lame. Deux canots arrivèrent sains et saufs au *Rhode-Island* ; le troisième n'a plus reparu.

« A une heure et quart du matin, écrit un officier du *Rhode-Island*, la lune, qui jusqu'alors nous avait éclairés, se cacha derrière des masses épaisses de nuages noirs. Nous nous rendîmes une dernière fois à l'endroit où l'on voyait *le Monitor* s'enfoncer. Les signaux de détresse brûlaient toujours. On fit inutilement une minutieuse investigation pour découvrir le canot qui manquait. Au point du jour, la mer était presque calme, mais on ne vit plus rien sur les vagues, et c'est le cœur gros que nous fîmes le tour de l'endroit où nous jugions que *le Monitor* avait disparu. On parla à plusieurs steamers et à d'autres bâtiments pour connaître, s'il était possible, le sort du canot disparu; on n'en apprit rien. »

Deux officiers et vingt et un hommes du *Rhode-Island* ont péri victimes de leur dévouement; quatre officiers et douze hommes du *Monitor* ont été emportés par les vagues.

A. MALESPINE.

LES MÉMOIRES D'UN ÉVENTAIL [1]

(*Suite*.)

Dans l'Inde, au Japon, en Chine, la consommation est si grande, qu'elle explique l'énorme fabrication des éventails qui s'y fait. Ainsi, en Chine on fabrique de deux à trois milliards d'éventails par an. Un milliard seulement est exporté dans l'archipel indien, dans les deux Amériques et en Europe. Le reste se consomme dans mon pays. Ces trois milliards d'éventails représentent une somme de cent à cent vingt millions.

Les Espagnoles font grand usage de leur éventail (*el abanico*). Les éventails fabriqués en Espagne sont originaux et ont assez de caractère; mais les Espagnols perdent ce caractère et se bornent à imiter les éventails français.

Rien n'égale en grâce, en richesse de couleur, en élégance, nos beaux éventails chinois.

— Bon, interrompis-je, c'est par patriotisme que tu dis cela. Nos éventails de vernis Martin, nos éventails Louis XV, peints par Boucher, valent mieux que les vôtres.

— Vos vernis Martin ne valent pas nos tsi-ki.

— Qu'appelles-tu tsi-ki?

— Les tsi-ki sont ce que les Anglais appellent *lapanned ware*, les Allemands, *lackerte blechwaaren*, et les Français, *laque*.

Le vernis laque, ou tsi-ki, est la sève d'un arbre que nous appelons *tie-chou* en chinois; *ourousi no-ki*, en japonais; *cay-son* en annamite, et que vos savants, dans leurs langues barbares, nomment *augea sinensis thus vernix*, *elæococcus vernicia*, *melanorrea usitata*, *rhus succedaneum*, etc., etc.; et que sais-je encore !

— Décidément tu es lettré, fis-je au mandarin.

— Oui, me répondit-il avec un aplomb superbe.

Puis il poursuivit :

— Dans notre climat aimé de Bouddah, lorsque les gerbes de riz mûr roulent au soleil en vagues d'or jusqu'à l'horizon, comme une mer jaune caressée par les brises du midi, lorsque les forêts de *fagas-os* (poivriers de la Chine) retentissent des cris des *choc-ouen* ivres de poivre et de soleil; qu'une pluie de lumière

1 Voir le dernier numéro.

voile par instant la campagne comme un immense tissu de rayons; que le grand astre se fond en tourbillons de grains de feu et verse l'incendie sur l'arbre, la fleur, la plante, le sable, le rocher; qu'aux bords du lac une foule d'arbres semblent se réunir en famille pour se prêter mutuellement le secours de leur ombrage, afin de pallier l'ardeur des heures dévorantes du jour; que le lac lui-même élargit son voile flottant de feuilles de *ki-teou*, comme un aquatique parasol, et garde ainsi sa fraîcheur recueillie; que sous le dôme embrasé des ébéniers se réfugient les arbustes à fleurs amies de l'ombre, l'aju-tan, couvert de lys d'ivoire, l'haï-tang, symbole de la modestie, l'odorant mo-li-hoâ (jasmin de la Chine), le kiou-hoa, la fleur de vie chère aux poëtes, et célébrée dans l'immortel Li-ki (un des livres sacrés de la Chine), le peike-hong qui garde cent jours sa rouge fraîcheur, l'hæo-ouang qui mérite, par son éclat et son odeur, la royauté des jardins; lorsque toutes ces fleurs délicieuses élèvent vers le ciel leurs parfums harmonieux comme un concert odorant, à ces heures de solennel et ardent silence, plus profond et plus âpre que le frais silence des nuits, alors au milieu de cette atmosphère ardente on recueille le suc presqu'en ébullition du précieux tsi-chou.

Ai-je besoin de te dire, à toi, pauvre habitant d'un *coin*, comment s'y prennent les heureux habitants du milieu pour faire avec ce vernis leurs beaux meubles de tsi-ki, de laque, si tu veux? comment ils versent dans la laque de première qualité le double de son poids d'eau, et y ajoutent, par chaque six cents grammes, trente-huit grammes d'huile de fruits de *camellia oleifera*, deux fiels de porc, vingt grammes de vinaigre et deux grammes de sulfure d'arsenic; comment ensuite le vernis composé, on l'applique par couches variant de trois jusqu'à vingt, comment on le polit, comment on le peint, comment on l'incruste, comment on le grave et comment on le dore en creux et en relief? A quoi te serviraient ces connaissances puisque seuls les Chinois et les Japonais ont reçu de Bouddah le privilége de fabriquer les meubles charmants de tsi-ki?

— Ne sois pas si fier de tes laques, dis-je, heureux de prendre ma revanche. La Chine ne sait plus les fabriquer. Les laques modernes n'approchent pas des anciens, et vous ne savez même plus imiter les laques précieux de la dynastie des Ming, qui avaient tant de valeur en Europe. Les Chinois actuels ne sauraient plus refaire ce cabinet noir et or, vendu, en 1748, quatorze cents livres à la vente d'Angran de Fontperlois, ni ce coffret de laque aventurière, vendu, en 1766, dix-neuf cent cinquante-deux livres, à la vente de la marquise de Pompadour; ni cette boîte vendue onze cents livres à la vente Gulguat, en 1768; ni cette petite commode, noir et or, vendue trois mille cent livres, en 1772, à la vente du duc de Lauraguais; ni la cassette vendue six mille neuf cents livres, et la commode vendue deux mille livres à la vente de Randon de Boisset, en 1777; ni l'écritoire vendu neuf cent quinze livres à la vente de la duchesse de Mazarin, en 1780; ni, etc., etc. Les Japonais seuls savent encore faire de beaux laques.

Le petit mandarin rougit légèrement et ne fit pas semblant de m'avoir entendu.

— Lorsque je sortis des mains du grand peintre Yu-ta-Tchin, reprit-il, et que la fée Tchiu-ka, la blonde, m'eut doué, je fus acheté par le mandarin Tsen-li-hang, chef des lettres du Saint-Empire, pour l'empereur Kou-tsi-tsee IV. L'empereur me donna en récompense à une femme mandarine, nommée Chung-Ahoo, qui venait d'être couronnée par le collége des lettrés, pour une pièce de vers sur *les nuages de cinq couleurs*, et que l'on avait surnommée Hong-wen-thsai-nia, c'est-à-dire: Fille de talent, éminente et littéraire.

Tu vois les caractères qui couvrent mes bordures? Ce sont autant de maximes chinoises. Lorsqu'au printemps ma jeune maîtresse éprouvait ces sensations neuves, aiguës, filles des climats ardents, qui donnent la force pour faire le mal et la faiblesse pour y résister; qu'elle aspirait dans l'air ces âpres et doux poisons qu'un démon séducteur compose avec des rayons et des parfums, choses si douces pourtant, dans ces moments de danger, elle m'ouvrait pour s'éventer, et en même temps que de la fraîcheur je lui envoyais de sages et salutaires conseils; ses yeux se portaient sur mes maximes simples et touchantes, honneur de la Chine, de ce beau pays semblable à un grand lac de sagesse endormi dans l'opium. Elle lisait alors ces mots en lettres d'azur, d'or et de vermillon:

« La pudeur est le courage des femmes. »

« On ne demande que quatre choses à une femme: la pudeur dans son cœur, la modestie sur son front, la douceur sur ses lèvres, le travail dans ses mains. »

« La porte de la chambre d'une jeune fille est invisible. »

« Femme qui achète son teint, le peut revendre. »

Chung-Ahoo, à force de relire mes sages conseils, m'avait pris en affection et ne me quittait plus. Nous étions toujours ensemble comme deux reines attelées à une idée poétique, comme deux tourh-tourh-ouhé (ramiers) au char de la vierge Taï-Hoa.

Hélas! ma jeune maîtresse mourut; elle mourut en s'éventant et en feuilletant le livre sacré du sage Kiai-Gin-Y.

Après sa mort, je tombai entre les mains d'une courtisane, la belle Nie-Nong, qui, à Pékin, passait pour la plus belle des femmes et le plus honnête des hommes. Chez elle, j'appris bien des choses et j'acquis l'expérience de la vie.

Nie-Nong était trop habile pour ne pas être décente. Je ne sais pas si elle avait lu dans le livre du sage Kiai-Gin-Y cette maxime profonde:

« Plus une jeune fille ressemble à une idole, moins elle aura d'adorateurs. »

Ce qui est certain, c'est que cette maxime avait l'air d'être la règle de sa vie. Nie-Nong avait l'air modeste et les manières décentes de la femme d'un mandarin. Elle cultivait les arts, chantait d'une manière délicieuse, et je n'oublierai jamais le plaisir que j'avais à l'entendre lorsque le soir, à l'heure où tout repose, où la lune même semble s'endormir derrière un nuage sur la montagne Ho-ttau, lorsqu'on ne perçoit plus que le *poiement* subtil des feuilles de l'yo-kiang-hoa, la fleur qui s'ouvre et embaume la nuit, et, dans la campagne, le chant mélancolique et monotone de la chouc-ouck (cigale pleurant la nuit), la belle Nie-Nong, pudiquement assise sur un banc de bois de Santal, accroupie comme une miaô sacrée, chantait l'hymne des ancêtres en s'accompagnant du mélodieux la-tcheu, l'instrument du sage Taï-Koung, fils de Tcheou.

Lorsqu'un jeune chef des dragons verts à griffes de diamants, en garnison à Pékin, venait le soir parler de son amour à Nie-Nong, elle feignait une douce émotion et faisait semblant de rougir. Alors elle me mettait devant ses yeux, comme pour se cacher. Je voyais bien, moi, qu'elle ne rougissait pas; mais le jeune officier croyait à sa rougeur, son bonheur s'en augmentait, et Nie-Nong, qui l'observait à travers mes brins découpés, se moquait intérieurement de sa naïveté.

Je me lassai bientôt d'appartenir à une aussi volage maîtresse, et je voulus changer de condition. Un jour, Nie-Nong m'obéissant sans s'en douter, me donna à un mandarin qui, pour faire oublier ses fautes à sa femme, la comblait de présents. Ce mandarin me donna donc à sa femme, la belle et sage Yan-Ti.

Yan-Ti aurait été blonde, si les Chinois n'avaient pas trouvé le moyen de transformer, à l'aide de médicaments et d'une alimentation particulière, la substance colorante du système pileux, et de donner aux cheveux blonds ou roux la teinte d'un noir-bleu semblable à l'aile du ménate de l'île d'Honané (espèce de merle parlant fort estimé en Chine), corrigeant ainsi tous les écarts de la nature, ce qui leur donna le droit de se nommer, de toute antiquité, le peuple aux cheveux noirs.

Yan-Ti était belle comme les perles et le jade, brillante comme la fleur du tchi-tau, blanche comme la neige, pure comme l'air. Elle avait le caractère grave et l'esprit réservé, ne parlait ni ne riait jamais à la légère. Sa mère Yan-Lo vit en songe, la veille de sa naissance, l'étoile Yao-Hang, et se figura qu'elle l'avalait; ce qui était un signe certain de la sagesse de l'enfant qui allait naître.

Mais on se lasse de tout. Je finis par trouver monotone de rester auprès d'une femme qui brodait toujours, ne m'ouvrait jamais la bouche et ne me consultait pas. Un jour, j'entendis le président du tribunal impérial d'astronomie Thang-Kin parler du prochain départ de son frère Thang-Ko pour l'Europe. Je pensai que je m'instruirais dans ce voyage, et que je serais un jour cité dans le jardin de la littérature, où s'assemblent les phénix et les dragons.

L'ignorance est la nuit de l'esprit, une nuit sans étoiles et sans lune. J'obéis donc au conseil indirect de Thang-Kin et j'arrivai en Europe.

J'ai appartenu successivement à M^me de Pompadour, à la duchesse de Mirepoix et à la duchesse de Polignac. Pendant la République, l'Empire et la Restauration, le laque, les peintures et les porcelaines de Chine étant passés de mode, j'ai séjourné pendant quarante ans dans un vieux secrétaire où j'ai écrit mes mémoires. Je m'étais instruit; la solitude et la réflexion m'ont rendu sage.

J'ai revu le jour en 1831. J'ai, depuis lors, appartenu à M^me la baronne de Rothschild. Je lui ai été volé par un amateur de curiosités. J'ai fait ensuite partie du cabinet de M. Hope. J'ai été vendu à sa vente et acheté par un commerçant hollandais, qui m'a apporté en Chine, sûr de faire une bonne affaire, car les vieilles peintures, comme les vieux laques et les anciennes porcelaines, plus appréciés encore en Chine qu'ici, s'y vendent beaucoup plus cher.

Celui qui me racheta est Chan-Hien-Jon, le plus fameux fabricant de Canton, lequel m'a revendu à Victor Durieux, des mains duquel j'ai passé dans celles de sa jeune fiancée, Laure de Géraud.

J'aime cette jeune fille. Elle est plus vertueuse que Yan-Ti elle-même et plus pure que Chung-Ahoo. Tu lui faisais la cour, c'était mal; Victor Durieux est ton ami.

— Mais ..

— Ne nie pas. Tu agitais le cœur de Laure d'un trouble inconnu. Il n'est fleur si pure qui n'aspire plus ou moins la brise parfumée de l'amour. Sans s'en rendre compte, elle allait partager ta déloyauté... C'est alors que je me suis brisé, afin de rompre votre entretien et de te rendre désagréable à elle.

— Je ne te remercie pas.

— Remercie-moi, au contraire, car maintenant tu peux retourner chez M^lle de Géraud sans danger. Laure ne t'écoutera plus. Adieu. Garde-toi bien de me porter à raccommoder chez Duvelleroy, je me suis bien raccommodé tout seul.

En disant ces mots, il rouvrit sa boîte et se réintégra dans l'éventail. Je pris celui-ci, je l'ouvris; on ne voyait même pas qu'il eût été cassé. Le petit mandarin ventru s'était replaqué à sa place et me souriait d'un air benin.

Toutes les autres figures de l'éventail souriaient également. De tous ces sourires venaient à moi je ne sais quelles calmes effluves.

Cela me rendit sage comme un Chinois.

Le lendemain, je rendis l'éventail à Laure.

Dès ce moment je l'aimai comme un frère.

Le petit mandarin sorcier a fait merveille.

Laure et Victor s'adorent, tu le sais. Entre elle et moi, Durieux goûte sans mélange les deux plus grands biens de ce monde: l'amour sincère et l'amitié loyale.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

FIN.

Revue passée par le général don Enrique O'Donnel, gouverneur de Madrid, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du prince des Asturies.

En consacrant un souvenir spécial aux fêtes que vient de célébrer la ville de Madrid au jour anniversaire de la naissance de l'héritier présomptif de la couronne d'Espagne, nous ne voulons dire, en aucune manière, que la Péninsule donne un exemple unique en Europe.

Mais nous tenons à constater l'enthousiasme sans cesse renaissant de la nation espagnole pour la dynastie.

La ville de Madrid a tenu, en cette circonstance, à maintenir son rang de capitale, et les réjouissances qui y ont eu lieu ont été en tout dignes des augustes personnages que l'on fêtait. Le gouverneur de la ville, le général don Enrique O'Donnel, a passé une grande revue des troupes placées sous son commandement

Revue passée à Madrid par le général Don Enrique O'Donnel, le jour anniversaire de la naissance du prince des Asturies. (Croquis de M. Baumann.)

Naufrage du bâtiment cuirassé le *Monitor*.

auxquelles s'était réunie la garnison de Caravanchel. Une foule considérable assistait à ce spectacle vraiment magnifique. C'était fête dans les cœurs comme sur les visages, et l'impression reçue était saisissante et communicative.

La tenue des troupes a été brillante, le défilé s'est accompli avec l'ensemble et la précision que l'on devait attendre d'une armée qui a montré dans l'expédition du Maroc les solides qualités que l'on connait; qui, dans la campagne de Cochinchine, s'est attiré l'estime et la sympathie de nos soldats, et qui a su maintenir partout la dignité et l'honneur du drapeau national.

Le soir, les membres des Cortès se sont rendus au palais pour y déposer, aux pieds de leur souveraine, l'expression de leurs respectueuses félicitations.

La soirée s'est achevée par la cérémonie du baise-main.

On sait que le baise-main est une des particularités du cérémonial de la cour d'Espagne. Assise sur son trône, S. M. Catholique voit passer devant elle tous les grands de son royaume, les hauts dignitaires et les illustrations de son règne, qui viennent lui rendre leurs devoirs et auxquels elle présente gracieusement sa main à baiser. Il y a là plus qu'une coutume banale, et la cérémonie est empreinte d'une majesté grande et fière, qui laisse dans l'esprit du spectateur un souvenir profond et durable.

ETCHEBASTER.

La reine Rahoude se rendant à la promenade

A Madagascar, les routes ne sont pas toujours visibles, et quels que soient les progrès faits depuis quelques années, il est difficile de se rendre aux environs de la capitale autrement qu'en palanquin.

C'est ce mode de véhicule que les missions française et anglaise ont employé pour faire le voyage de Tamatave à Tananarive.

La reine Rahoude ne voyage jamais autrement que portée par ses Malgaches. Le jour du couronnement du roi, ce désir des souverains de Madagascar d'imiter les usages européens lui avait fait adopter pour ses *télingas* la livrée européenne, ce qui devait évidemment nuire à l'effet de ce pittoresque épisode. Nous avons préféré donner à nos lecteurs un dessin fait d'après une photographie, prise le jour où la reine se rend en promenade à une propriété royale, située à quelques milles de Tananarive.

Le palanquin de la reine Rahoude est un présent de l'empereur Napoléon III; la reine y trône en vraie souveraine orientale. Le duc d'Emyrne, l'envoyé du roi de Madagascar auprès de S. M. Napoléon III, accompagne Sa Majesté qui est entourée des grands officiers de sa maison et de sa musique.

Avant trente ans, et nous le déplorons seulement comme artiste, le roi Radama aura des coureurs et des piqueurs galonnés, ses voitures sortiront des ateliers de Bender, et il ira par des routes royales bordées de télégraphes à ses diverses résidences.

C. T.

LE RÉVEIL D'UNE CONSCIENCE

NOUVELLE

... Des meubles fanés, des tapisseries déteintes, des lumières vacillantes, une atmosphère échauffée par des parfums; de l'or et des cartes éparses sur un tapis vert; autour de la table de jeu des vieillards pâlis par la débauche étendant leurs doigts crochus, des jeunes gens plus pâles et plus avides que les vieillards, des cris de rage, des cris de joie, tel était le tripot dans lequel il était venu une dernière fois tenter la fortune.

Une heure après y être entré, il se leva et sortit, la tête nue, les yeux fixés au sol, une main dans sa poitrine qu'il déchirait, l'autre, plongée dans sa poche vide : il avait perdu sa dernière pièce d'or; il avait la tête lourde, pleine de bourdonnements funestes.

Il descendit lentement l'escalier, regarda le ciel noir et sans étoiles, traversa la rue et alla s'asseoir sur une borne humide, en face du tripot dont il regardait les fenêtres enflammées, derrière lesquelles passaient de temps en temps des silhouettes.

C'était une rue aux vieilles maisons crevassées, une rue sale, tortueuse, sinistre, mal éclairée par un réverbère, dont le rayon de lumière rouge tremblait sur l'eau croupissante du ruisseau.

Il était là sans remords ni pensée; il faisait nuit dans la nature et dans son âme; il avait de la boue jusqu'au cœur.

Et cependant, au sein d'une riante vallée, aux portes de la ville, il y avait un village où cet homme avait été élevé; il y avait là une petite église, où bien souvent dans son enfance, à genoux sur les dalles fraîches, il avait regardé un rayon de soleil illuminer les vitraux peints; il y avait là un vieillard, un prêtre, son père adoptif, son bienfaiteur, qui tous les soirs en s'endormant priait pour le retour de l'enfant prodigue.

Il savait que ce vieillard voulait lui laisser un patrimoine qu'il amassait péniblement

Et ses ongles qui labouraient son sein rencontrèrent le manche d'un poignard.

Il le saisit convulsivement et se dit à part lui : « Marchons! »

Il se leva de la borne où il était assis, longea un mur, prit une rue, puis une autre, puis une autre, puis un faubourg et se trouva sur la grande route; il agissait comme on agit dans les rêves, sans réfléchir, sans hésiter.

Tout-à-coup il se fit un grand déchirement dans les nuages du ciel; la lune apparut pleine et pure, et répandit sa lumière douce sur tout le paysage.

Il allait, gardant l'attitude effrayante des meurtriers, les poings crispés sur la poitrine, le pied rapide, l'œil inquiet : il avait surtout peur de son ombre et n'était satisfait que lorsqu'il pouvait la cacher dans celle des arbres ou des pans de muraille.

Dans la nature il se passait quelque chose d'étrange, quoiqu'on n'entendît pas un frémissement de vent dans l'air; il y avait des souffles inconnus qui balayaient les grands nuages effarouchés et découvraient le firmament bleu tout poudreux du scintillement des étoiles. En ce moment la lune brillait dans tout son éclat.

Arrivé sur une colline coupée à pic, du haut de laquelle il apercevait à ses pieds le village, but de sa course fiévreuse, il s'arrêta. Le clocher de pierre, les toits de chaume, l'eau du lavoir, le ruisseau, les saules gris, tout s'argentait du reflet de l'astre nocturne; il n'y avait pas une lumière qui veillât, pas un rossignol dans les arbres, pas un grillon dans les haies. Ce calme et ce silence le firent frissonner.

Alors il se dit qu'en prenant le long du ruisseau, sous les saules, il arriverait, sans pouvoir être vu par personne, derrière le presbytère : là il n'aurait plus qu'une haie à franchir, une serrure à forcer, et puis!...

Quoique jusque-là le meurtrier eût commencé l'accomplissement de son exécrable action avec le sang-froid d'un fou, il ne ressentait pas moins cette crainte vague, indice du remords, qui est à l'âme ce qu'est à la nature ce souffle puissant précurseur de l'orage.

Son regard se troublait et lui faisait voir toutes les choses sous un aspect fantastique et farouche. Quand il s'engagea sous la saulée, rampant plutôt que marchant, retenant son haleine, la poitrine pleine de palpitations, il lui sembla que la lune riait en le regardant, que les étoiles couraient après lui, que les vieux saules déjà dépouillés n'avaient pas des branches et des feuilles pour le cacher, mais des bras énormes et des mains géantes pour le saisir. Ce ne fut que lorsqu'il eut franchi la haie du presbytère, traversé le jardin, et qu'il se trouva devant la maison du curé, tranquille, silencieuse, blanche au clair de lune, avec sa porte et ses fenêtres qu'on eût prises pour des trous noirs, que l'homme affreux s'arrêta et qu'il recueillit ses pensées.

FRANCIS COPPÉE.

(La suite au prochain numéro).

COURRIER DU PALAIS.

« M. Barthe était garde des sceaux à trente-six ans, à l'âge où les plus heureux commencent à peine à entrevoir dans le lointain, du haut de la montagne gravie avec tant d'efforts, quelques-unes des merveilles de la terre promise. M. Barthe n'a pas été un de ces hôtes passagers que le vent des révolutions jette pour un jour au pouvoir. Il a su attirer la fortune et la retenir. Peut-être même sera-t-il, dans ce cercle de royautés sans lendemain et de grandeurs éphémères, un de ceux que nous aurons vu camper le plus longtemps sous ces tentes que l'orage a si souvent renversées. »

Ainsi débute, dans le *Barreau français*, — un livre qui n'est pas aussi connu qu'il devrait l'être, — l'étude très-réussie que M. Pinard a consacrée à M. Barthe. Les lignes que je viens d'en extraire ont été écrites en 1843. Deux révolutions se sont succédé depuis lors : elles n'ont pas ébranlé la tente de M. Barthe, et la mort qui vient de le surprendre l'a trouvé membre du premier corps politique et président d'un des plus grands corps judiciaires de l'État.

Son point de départ fut des plus modestes. Comme un des ministres actuels, il avait commencé par être maître d'études. Presqu'à la même époque, dans la même pension, celle que dirigeait M. Goubaux, un autre avocat, auquel devait échoir une destinée bien différente, Michel (de Bourges) exerçait aussi ces humbles et pénibles fonctions. Il semblait au surplus qu'elles fussent relevées par le commerce de l'homme excellent, aussi distingué par l'esprit que par le cœur, qui s'était fait le collaborateur et l'ami plus que le chef de ces stagiaires de la vie laborieuse. Après MM. Barthe et Michel (de Bourges) j'ai pu voir encore parmi eux, groupés autour de Goubaux, M. L..., aujourd'hui directeur, sous un pseudonyme, d'une de nos premières scènes littéraires; son frère, un des membres de la fameuse trinité, *Mané, Thécel, Pharès*; Guyon, le sociétaire de la Comédie-Française, Me M..., avocat militant du barreau de Paris, M. L..., l'ami intime, le collaborateur d'Hégésippe Moreau, occupant aujourd'hui une place élevée dans la hiérarchie judiciaire, d'autres encore que j'oublie et qui tous ont laissé une trace brillante et honorable dans les carrières libérales.

Avocat ignoré en 1821, l'année suivante, M. Barthe était déjà célèbre. Cette rapide fortune, il la dut aux affaires politiques, pour lesquelles la nature de son talent, son organe plein, sonore, étendu, son geste entraînant, son éloquence pathétique, une réunion heureuse de ces dons primesautiers nés d'une heureuse organisation, le trouvèrent tout d'un coup préparé. Il eut à défendre successivement — et ce fut souvent avec bonheur, toujours avec éclat, — le colonel Caron, trois des conspirateurs de Béfort, M. Kœchlin, — sa plaidoirie en cette occasion lui valut une suspension d'un mois, — le colonel Touquet, Cauchois-Lemaire, Isambert. La politique, à cette époque, avait un pied au barreau, l'autre à la tribune. M. Barthe, d'ailleurs, avait donné d'autres gages encore à l'opinion qui battait en brèche le gouvernement de la Restauration : un de ses clients de Béfort l'avait fait affilier au carbonarisme. Aussi, lorsque la révolution de juillet vint à éclater, fut-il un de ceux auxquels revint la tâche d'établir les bases de la monarchie nouvelle.

Homme d'État, M. Barthe ne m'appartient plus. Cette partie de sa vie est d'ailleurs trop publique et trop récente pour que j'aie rien à apprendre à mes lecteurs. Mais pour ceux qui, comme moi, n'ont pu apprécier *de auditu* le talent de M. Barthe, il me semble intéressant de rappeler l'appréciation qu'en faisait, il y a vingt ans, un de ses contemporains, un de ses confrères, l'excellent juge que j'ai déjà cité.

« Son talent, dit encore M. Pinard, pour n'avoir pas été de ceux qui justifient toutes les fortunes, n'en a pas moins eu des qualités brillantes que ne peuvent donner ni le temps, ni le travail, ni l'étude; qualités instinctives et pour ainsi dire physiques, fruits d'une riche nature et qui recevaient de certains accidents d'audience un reflet merveilleux; c'était un mot sorti du cœur, c'était un geste plein d'entrain, c'était quelque chose dans la voix de puissant, d'harmonieux et d'austère, c'était enfin une sorte de sensibilité exaltée et fugitive qui faisait que M. Barthe, subitement illuminé, devenait un grand orateur. A peine avait-on vu

fuir ces inspirations magnifiques qui traversaient la plaidoirie comme l'éclair sillonne la nue, qu'on se sentait retombé dans une phrase lourde et emphatique, sans énergie, sans accent, et qui semblait n'avoir pas la force de traîner sa pensée. »

L'emphase, la solennité théâtrale, l'excès du pathétique, l'abus du lieu-commun et des mouvements mélodramatiques, tel paraît, en effet, d'après les témoignages de ceux qui l'ont entendu, avoir été l'envers du talent de M. Barthe. Son éloquence, me disait l'un d'eux, était un peu *boulevard*. Un biographe, — hostile, il est vrai, — Armand Marrast, raconte que, plaidant devant la Cour d'assises pour une femme accusée d'avoir fait avaler des épingles à son enfant, il s'écria : « Des épingles, messieurs, des épingles! je dépose ceci dans vos consciences. » Le mot, ajoute-t-il, est resté au Palais. En laissant au biographe la responsabilité de l'anecdote, il faut reconnaître que, si elle n'est pas exacte, elle est au moins dans la mesure de la caricature au portrait.

On a dit encore de M. Barthe que son talent oratoire ressemblait à un de ces fruits qui n'arrivent jamais à leur maturité. Cette comparaison, qui a dû lui être d'autant plus sensible qu'elle paraissait très-fondée, M. Barthe a pris à cœur de la faire mentir. Le travail, la réflexion, l'expérience, les grandes fonctions par lesquelles il avait passé, avaient fini par lui donner cette maturité qu'on lui refusait à tout jamais. Son dernier discours au Sénat sur les affaires de Rome, en révélant l'orateur sous un jour nouveau, a fait applaudir en lui une éloquence sérieuse, solide, en pleine possession d'elle-même et tout à fait à la hauteur de la grande question où on avait pu croire qu'il s'était témérairement aventuré.

Son héritage à la cour des comptes, dont il était depuis longtemps le premier président, a été recueilli par M. de Royer, qui a, lui aussi, exercé en son temps les fonctions de garde des sceaux.

Mais, comme dit Brantôme, « c'est assez parlé des choses sérieuses; il faut un peu parler des gayes. »

Le 4 mars 1862, il y avait bal costumé à Malaga, Malaga, fameuse en Europe par l'excellence de ses vins, mais célèbre en Espagne par la beauté de ses femmes :

Malaga tiene la fama
De las mugeres bonitas,

dit un proverbe bien connu par delà les monts. Or, entre toutes les beautés malaguènes, se distinguent les dames Lorios; elles s'en distinguent comme le cèdre de l'hysope, comme la Giralda des clochers qui l'entourent. Musset a chanté les Andalouses : Théophile Gautier a fait mieux : il les a peintes; ces yeux fendus jusqu'aux tempes et frangés de longs cils bruns, ce regard d'un éclat éblouissant, ce jeu prestigieux de la prunelle, — l'*ojear* comme on l'appelle, — cette taille souple et onduleuse, cette allure assurée, cette démarche fringante, ce composé de nonchalance et de vivacité, de ripostes hardies et de grâces enfantines, ces mains fines qui manègent l'éventail, ces petits pieds qui piaffent dans leur mignonne chaussure,

Con primor se calza el pié
Digno de regio tapiz,

il vous dira tout cela, et vous pourrez l'appliquer, sans crainte, aux perles jumelles de Malaga. Mais, ce qu'il ne vous dira pas, ce que le procès dont j'ai à vous parler nous a révélé, c'est qu'à ces perfections de race se joint chez les dames Lorios la majesté de la stature; elles semblent des déesses parmi les mortelles; elles le savent, n'en doutez pas, et vous comprendrez aisément qu'ayant à choisir un costume, elles se soient arrêtées à celui qui devait le mieux faire ressortir le genre exceptionnel de leur beauté.

L'une des deux sœurs opta pour celui de Minerve, — la Minerve de l'Iliade, la Minerve de Phidias, au casque, au bouclier et aux cnémides d'or; l'autre se contenta d'être une simple reine, mais la plus charmante de toutes, la plus élégante, la plus savante en l'art de la toilette et des ajustements : Marguerite de Navarre.

Ce n'était pas tout. Où trouver des doigts de fée assez habiles pour mener à bien les deux costumes, pour donner à la tunique et à l'armure de Minerve, à la robe et à la collerette de la reine Margot, le cachet nécessaire, la couleur voulue?

A Malaga, il n'y fallait pas songer. Ce n'est que sur Paris, le centre de toutes les élégances et de tous les raffinements; sur Paris, qui envoie à l'Espagne ses éventails, à Lima ses souliers de satin, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Russie, à l'univers entier, ses modes et ses chiffons, que l'on peut compter, en ces choses délicates, pour une exécution parfaite.

M^{mes} Lorios s'adressèrent donc à M^{me} Duriez, l'une des meilleures faiseuses parisiennes, qui voulut bien se charger d'exécuter la commande et de la faire parvenir au jour indiqué.

Le premier mars arrive : rien. Le deux se passe, rien encore. Vous jugez de l'impatience de nos deux Andalouses! La bataille va se livrer sans elles! les dames Lorios ne peuvent se faire à cette idée, et les voilà qui expédient un steamer à Gibraltar, à la recherche de la caisse retardataire. Le navire revint, — mais sans elle, — et déjà depuis quelques jours les derniers sons de l'orchestre s'étaient perdus dans les échos de la péninsule ibérique, lorsqu'elle parut en vue de Malaga.

Il va sans dire que les dames Lorios refusèrent les costumes, qui s'en retournèrent en France sans même avoir été débarqués.

A qui le retard devait-il être imputé? à la couturière, au commissionnaire qu'elle avait chargé, à la compagnie d'Orléans ou à celle des bateaux à vapeur? Telle est la question qui s'est agitée devant le tribunal de commerce, M^{me} Duriez ayant refusé de reprendre les costumes, — dont la taille exceptionnelle des personnes auxquelles ils étaient destinés rendait, disait-elle, le placement impossible. C'est, en fin de compte, sur les commissionnaires, MM. Michel et Depierre, que le tribunal a cru devoir faire retomber la responsabilité de l'accident; ils ont été condamnés à restituer les costumes à M^{me} Duriez et à lui payer, comme indemnité, deux mille francs de dommages-intérêts.

M. Mirès est dépassé : il a été, cette semaine, distancé de trois procès par M. de Villemessant. Sur ces trois, deux ont été gagnés : l'un contre M. Xavier de Montépin, et l'autre contre M. Fanfernot. Dans le troisième, celui que lui avait intenté M. Cazain, M. de Villemessant a succombé; toutefois, eu égard aux circonstances de la cause, la condamnation s'est bornée à deux cents francs de dommages-intérêts. Un quatrième enfin, celui qu'a intenté M^{me} la princesse de Solms, est encore en souffrance : il ne sera jugé qu'à la huitaine.

Mais M. Mirès ne s'endort pas; au moment où j'écris, il plaide contre M. d'Anchald. Six autres procès, où il se trouve intéressé, sont, en outre, inscrits au rôle des audiences. — C'est ce qu'on peut appeler avoir du pain sur la planche.

PETIT-JEAN.

La fête de la Purification ou la Chandeleur.

La fête de la Purification a été instituée pour rappeler aux chrétiens la présentation de Jésus-Christ au temple, quarante jours après sa naissance et les relevailles de la sainte Vierge, suivant le rite prescrit par la loi mosaïque. Marie, trop pauvre pour offrir l'agneau symbolique, le remplaça par un couple de jeunes colombes. Mais l'œil prophétique du vieillard Siméon discerna sous cet humble appareil l'enfant de la promesse, le fils du Très-Haut, que les siècles passés du fond de leurs ténèbres s'étaient annoncé l'un à l'autre. Dans son sublime cantique, *Nunc dimittis*, il célèbre l'aube triomphante du Verbe, et en même temps il prédit à la Vierge les douleurs infinies qu'appelait sur elle le privilége de sa maternité divine.

L'institution de cette fête remonte aux premiers âges du christianisme. Le pape Gélase, au cinquième siècle, voulant effacer les derniers vestiges des Lupercales ou *Amburvalia*, que les païens et les chrétiens mêmes célébraient encore en parcourant la ville avec des torches allumées, leur substitua la fête de la Purification, et maintint pour ne pas heurter de vieux préjugés la cérémonie des flambeaux.

Telle est l'origine du mot *chandeleur* et de la procession des cierges qui se fait ce jour-là.

Saint Anselme dit que le cierge de la Purification symbolise par la pureté de la cire employée à le faire, la chair immaculée de l'enfant-Dieu, tandis que la mèche et la flamme représentent son âme et sa divinité. Chaque année, pendant l'office de la Purification, les prêtres, tenant en main un cierge allumé et béni, renouvellent au pied de l'autel les vœux de leur ordination. Le cierge de la Chandeleur que, d'après les instructions de l'Église, on doit conserver *sur terre et sur mer*, possède, pour toutes les circonstances critiques de notre vie, des vertus exceptionnelles. On l'allume au chevet des mourants, pendant l'orage, et la femme du pêcheur ou du marin entretient pieusement sa flamme jusqu'à ce que la voix de la tempête ait fait silence. Douce et naïve croyance que notre dessinateur symbolise dans son dessin.

Le jour de la Chandeleur est encore marqué, aux yeux des laboureurs, par un pronostic météorologique infaillible : si le soleil se montre pendant la grand'messe, on peut être sûr que, trompé dans ses calculs par ce rayon prématuré du printemps, le loup sortira de sa tannière, et nous aurons encore quarante jours d'hiver. Si au contraire le ciel reste couvert, le loup se tient coi, et le printemps ouvrira ses premiers bourgeons à l'heure prescrite par le bureau des longitudes.

M. Mathieu de la Drôme, qui devine le temps à cinquante ans de distance, peut ne pas être de cet avis; aussi je ne garantis rien et me décharge de toute responsabilité sur le crayon de M. Morin, dont j'ai essayé de commenter tant bien que mal l'ingénieuse et brillante fantaisie.

JOSEPH DOUCET.

COURRIER DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE

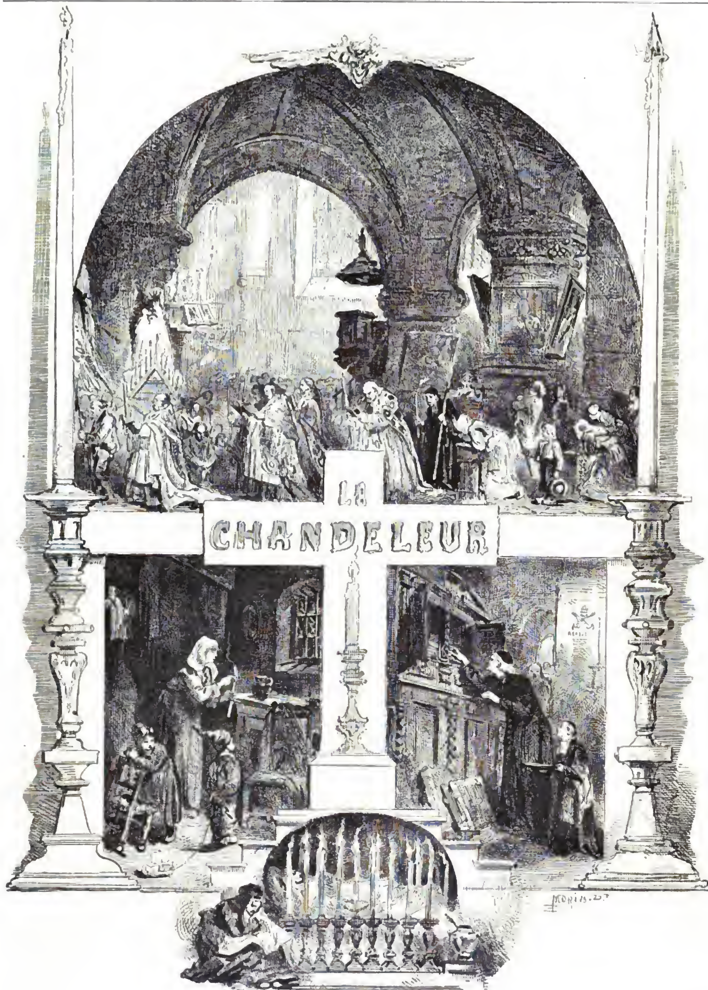
ARMURERIE

Les armuriers français et étrangers : M. Moutier-Lepage, M. Gastinne-Renette, M. Albert-Bernard, Chassebœuf

L'art de tuer bêtes et gens était représenté à Londres abondamment et formidablement! L'Angleterre, surtout, se l'exposait à elle-même dans son horreur naïve et sa férocité nue. Point d'enjolivements à ses sombres messagers de la mort; tous unis et noirs comme les ténèbres, tous froids et lisses comme la pierre du tombeau. Pistolets de poche et pièces de siége, revolvers et fusils de chasse : aux uns comme aux autres même sévérité, même dureté, même sûreté. Les Anglais sont conséquents jusqu'au terrible en ceci. Protestants et puritains, ils traitent l'existence en chose simple, qu'il faut donner et ôter simplement; ils tuent ainsi qu'ils aiment, hommes et lapins, sans sourciller. Il fallait voir de quel sang-froid patient les familles britanniques faisaient queue pour regarder par le spéculum l'âme énorme de canons ayant jusqu'à un pied d'embouchure! Le père calculait avec patriotisme ce qu'un boulet de cent livres ainsi chassé pouvait emporter d'ennemis de l'Angleterre, et l'expliquait à ses petits rassurés et convaincus. Ceux-ci alors nous jetaient, quand nous passions, comme un regard de défi innocent et tranquille. Pourquoi orner de tels arguments? Des raisonneurs bavards demandaient, il est vrai, ce qu'était venue faire cette grosse artillerie anglaise parmi les universelles merveilles qui ne savent croître et vivre qu'en temps de paix. Mais chaque hôte a sa façon de recevoir ceux qu'il invite. C'est aux invités à prendre ou à laisser. La politesse exige qu'on prenne.

Avec l'Angleterre, qui, du reste, fait excellent mais très-cher, rivalisait l'Allemagne, qui fait bon mais ne fait pas beau. Un admirable artiste, Zuloaga, était là tout seul pour l'Espagne. La France est fière de celui-ci. Paris fut son école et Liénard fut son professeur : il eut de plus Dieu, qui lui donna le génie. Magicien du fer, de l'or, de l'argent, du bronze, il est armurier, canonnier, fondeur, ciseleur, orfèvre, bijoutier et joaillier dans son Espagne, pays où, dit-il, il faut tout faire soi-même, et la cuisine aussi quand on veut manger. La Suisse avait envoyé quelques carabines fédérales, précisions lourdes, trop lourdes, mais dont une mouche ferait partir la détente et qui coupent une baguette à cinq cents pas. La Belgique, terre promise du fusil de *confection*, où tel chasseur peu craintif arme son épaule pour *vingt francs*, montrait avec un juste orgueil les beaux travaux de M. Malherbe, de M. Lezaak, des frères Bayet : tous riches et beaucoup trop riches peut-être; plus d'or que d'art, plus d'argent que de goût. De l'Orient rien à dire : son armurerie est de l'orfévrerie pure.

Seule peut-être, mais en petit nombre, la France avait ce qui fait les expositions complètes et parfaites :



Fête de la Chandeleur, le 2 février.

l'utilité et l'agrément, la raison et la forme, le sens et l'esprit. Le prix meilleur qu'en Angleterre, en outre, à qualités égales. Non pas que nous ne possédions, et beaucoup, de détestables armuriers auxquels il serait très-dangereux de confier ses ardeurs giboyeuses; gens à mensongères enseignes, marchands de choses toutes faites, par assemblage bâtard et monstrueux de pièces prises à droite et à gauche, au vieux et au neuf, hors du pays et dedans. Ceux-là sont des fournisseurs d'assassinats et de suicides par imprudence. Ils ne s'appellent ni Perrin, ni Gauvain, ni Houiller-Blanchard, ni Flobert, ni Chasseboeuf, ni Claudin surtout, le bon et simple maître que nous venons de perdre, celui qui pouvait et savait faire un fusil tout entier; et ils ne font pas foule dans le métier! Encore moins ces brocanteurs d'armes suspectes s'appellent-ils Moutier-Lepage, Gastinne-Renette ou Bernard (Albert). Ne parlons aujourd'hui que des trois derniers; ce sera glorifier tous ceux qui la méritent.

La chasse au faucon dans le Khorassan (Perse). — Dessin de M. Pasini.

M. Moutier-Lepage est aujourd'hui le seul titulaire de cette grande maison Lepage (la vraie) qui date de Pierre Lepage, glorieux arquebusier de Maurice de Saxe. Jean Lepage, neveu de Pierre, fut armurier de Louis XVI, qui l'estimait beaucoup et sciemment, se connaissant mieux, dit-on, à marteler qu'à régner. Sous la République, Jean passa au Premier Consul. Ce fut lui qui fit le célèbre fusil à un coup, ciselé et damasquiné, offert alors par le plus fort au plus brave, cadeau civique et fraternel de Bonaparte à Desaix. M. Henri Lepage, celui que nous avons connu, était son fils. J'ai dit la *vraie* maison Lepage, parce qu'il y en a eu une autre, qui venait de Belgique, et logeait de même à Paris, rue de Richelieu. On les confondait quelquefois; c'est le danger des homonymies, volontaires ou non.

M. Moutier-Lepage, continuateur de sa famille dans les grandes voies et les grands goûts, exposait à Londres, entr'autres machines d'attaque et de défense, un revolver à six coups, balles forcées, et double mouvement. Cette invention, au dire de son auteur, a pour mérite, et c'en est un grand, de faire disparaître les diffi-

Exposition de Londres. — Vase, armes et bouclier envoyés par M. Lepage.

cultés du maniement et les dangers du transport de l'arme. Le nouveau revolver se charge par la culasse, au moyen de cartouches faciles à faire et promptes à introduire. Le mécanisme, simple, solide, toujours propre, demande peu ou point de réparations. Plus de broches, ni de fulminants, ni de capsules extérieures, tous ennuis dépitants ou périls considérables. L'arme est à double mouvement, c'est-à-dire à *feu continu* si l'on presse constamment la détente, ou bien à *tir intermittent*, si pour chaque coup, on relève le chien avec le pouce. Cela fait six hommes à tuer, ou bien le même tué six fois. C'est à choisir.

L'autre partie de l'exposition Lepage se composait d'objets d'art. Un bouclier, par exemple, un vase et un fusil. Le bouclier est une de nos œuvres rares destinées à devenir historiques. Le sujet a été conçu par le duc de Luynes, riche et puissant connaisseur, sachant les arts par la main et par l'esprit, montrant à tous combien l'instruction multiplie la force. La conception de cet illustre amant de l'acier a été modelée par notre Cavelier, qui a fait la *Pénélope*, une belle statue grecque de ce temps-ci. Puis le modèle fini a été donné aux frères Fannière, avec une feuille de tôle cémentée. Et dans cette feuille, comme d'autres peignent sur une toile, Fannière l'aîné a *repoussé* ce sujet cruel et sublime, la *Chute des damnés éternels!* Pour qui sait ce que c'est que repousser de l'acier, voilà, en vérité, un travail inexprimable. Que de tels reliefs, que des fouillures si profondes aient été obtenus sans déchirures et sans trous, on perd l'esprit à y songer. Et remarquons bien qu'il le fallait. On peut déchirer et trouer de l'argent ou du cuivre, la soudure y pourvoit : dans l'acier jamais. Par malheur, ce chef-d'œuvre n'est pas achevé, la ciselure manque, le colosse n'a pas sa peau. O mon grand ciseleur Fannière, au nom de la croix nouvellement et bien dignement gagnée qui vous fait aujourd'hui le jumeau de votre frère le grand sculpteur, achevez pour M. de Luynes le bouclier de M. Lepage!

Le vase, qui rappelle ceux qu'on imaginait jadis pour verser le vin de Chypre aux magnifiques seigneurs de l'Adriatique, est en argent, repoussé et ciselé par M. de la Grange, sur les dessins et la composition de Klagmann. Ce qu'il porte était son ancienne destination, un hommage à Bacchus, dieu du vin. Au pied sont des Néréides et des Tritons, symbolisant l'eau qui fait la base du divin liquide. Autour du corps, les éclats, les amours, la joie, la générosité, la folie, la fureur, qui sont ses effets. Au sommet, l'enlèvement de Ganymède, c'est-à-dire l'exaltation, le ravissement, la poésie qu'il amène et soulève. Un peu plus de mouvement siérait peut-être à ce superbe morceau dont le pied svelte attend son soubassement.

Le fusil pourrait se passer de canons. Quel profanateur osera jamais salir ces platines sans pareilles, ou risquer de faire éclater ces bois? Ici l'art du ciseleur expire; il ne saurait aller plus loin. Zuloaga lui-même y renoncerait. Voici bien, et par excessif surcroît, l'arme française de luxe, qui proclame la chasse un loisir, un plaisir, et dit que tuer une bête n'est pas austère comme tuer un homme. L'Anglais n'est point de cet avis : pour lui tuer est toujours tuer; une affaire triste. Le merveilleux artiste Lapret, qui fut le conseiller et l'ami de Vechte, a dessiné cette décoration charmante qui s'appelle la *Toilette de Diane*. De ceux qui l'ont ciselée, un, dit-on, y a perdu la vue, ou à peu près. Comme toutes les religions, l'art a ses martyrs.

M. Gastinne Renette est arquebusier de l'Empereur et mérite certainement cette distinction. Sous le rapport de l'art, on se souvient des richesses fabuleuses exposées par lui en 1855, million dépensé pour les fantaisies d'un pacha. L'exposition de Londres ne l'a pas vu déchoir en cette partie. Un fusil à garniture d'argent ciselé, aux canons finement incrustés; des pistolets de tir dans le goût de la Renaissance et dans celui de Louis XV; des couteaux de chasse de tournure élégante et fière témoignaient de ses constants efforts dans le chemin difficile des choses bien faites. Cette fois même la pureté des styles l'emportait sur la richesse; on sentait la main forte et savante délivrée des servitudes et des bizarreries de la commande. Comme fabricant de bonnes armes, M. Gastinne Renette vaut davantage encore. Il soigne surtout et garde avec jalousie la vieille renommée des canons de son ancêtre. Damas ou acier fondu, ce qu'il fait est sans reproche; et l'armurerie anglaise, qui a le droit d'être rigoureuse dans ses jugements, les Manton, les Purdey, les Lancaster eux-mêmes lui rendent pleine justice et le traitent en égal. Des connaisseurs en balistique ont beaucoup remarqué, dans sa nombreuse collection d'excellents modèles, un fusil à bascule de nouveau système. Ce fusil est à inflammation centrale. La cartouche est sans broche, et, ne laissant point perdre de gaz extérieurement, obtient ainsi une portée et une pénétration plus grandes. Il suffit, après le tir, d'abaisser le canon pour que la capsule sorte d'elle-même : le crochet est donc inutile. Il y a, comme on voit, double progrès.

M. Albert Bernard est, comme M. Gastinne-Renette, un canonnier de premier ordre. Cet admirable ouvrier, que beaucoup ont confondu à tort avec un de ses parents, maintenant établi à l'étranger, reste aujourd'hui, je le crois, le dernier de son nom à la hauteur de la réputation nationale qui s'y rattache. Il avait à Londres des canons doubles de carabine de tout système, établis dans une parallèle si parfaite, que le tireur un peu expérimenté est *obligé*, en s'en servant, de loger ses deux balles dans le même trou! Un canardier s'y joignait, pièce d'artillerie très-facilement portative, chargée de vomir l'extermination sur les étangs par la masse énorme de 215 grains de poudre, ancien poids, et 140 grains de plomb! Je n'ai jamais rien vu d'aussi parfait que ces canons de chasse, fabriqués, à l'ordinaire, par faisceaux alternatifs de fer et d'acier forgés d'abord, puis étirés, puis tordus, puis rapprochés et soudés trois par trois, pour former un ruban qu'on enroule ensuite autour d'une tige. Tout cela au marteau, sous l'œil et la main du forgeron, sans rien en confier jamais au laminoir ni à la machine. Cet armurier des temps antiques fabrique de même des canons tout en acier, en employant alternativement et collectivement l'acier le plus commun et l'acier le plus fin. Il obtient ainsi moins de dilatation lors de l'inflammation de la poudre; et cette plus grande rigidité du tube lui assure plus de régularité dans la sortie du projectile. Il vend cher ses merveilleux canons; mais ceux qui s'y connaissent les payent sans marchander. Sa douleur est grande quand, naïvement, quelqu'un vient à lui se plaindre de choses faites en Belgique, qui ne sont pas de lui, par conséquent, et qui pourtant portent son nom!

AUGUSTE LUCHET.

Chasse au faucon dans le Khorassan

DESSIN DE M. PASINI

La chasse au faucon, disparue de nos mœurs depuis si longtemps, s'est réfugiée en Afrique et en Perse. Fromentin, un grand peintre doublé d'un grand écrivain, a décrit la mise en scène de ces chasses dans la partie de l'Afrique qu'il a parcourue, et il a signé plus d'une jolie toile où des cavaliers, groupés en cercle, suivent du regard les cercles que décrit le faucon poursuivant sa proie.

Le dessin de M. Pasini est une étude faite en Perse où la chasse au faucon est en grand honneur.

Tout riche Persan se passionne pour les carnassiers; il les choie, leur donne des bahuts qui, lorsqu'ils partent pour la chasse tenant leurs levriers en laisse et leur faucon sur le poing, ont assez bonne tournure. Les piqueurs alertes de la chanson de Musset sont remplacés par les maigres cavas; on ne voit pas courir *dans les herbes* les *levriers superbes*; c'est sur une terre aride et nue que se projette leur ombre efflanquée.

Le gibier est assez abondant et la chasse est silencieuse; on n'entend dans l'air que le cri perçant des oiseaux qu'étreint la serre du faucon.

Indépendamment du mérite artistique de l'œuvre de M. Pasini, on doit admirer son authenticité. Ce jeune peintre a rapporté de Perse des cartons, où nous nous promettons de puiser quelquefois.

C. Y.

VARIÉTÉS : *Les Secrets du grand Albert*, vaudeville en deux actes, par MM. E. Grangé et H. Rochefort. — AMBIGU : *François les Bas-Bleus*, drame en cinq actes et sept parties, par M. Paul Meurice.

L'intrigue des *Secrets du grand Albert* se passe en Allemagne. On sait qu'il existe une Allemagne des vaudevillistes, fabriquée par M. Scribe et perfectionnée par ses imitateurs. Cette Allemagne peut tenir tout entière dans une boîte en bois blanc, comme les petites fermes d'enfants; — comme elles, elle se compose d'une trentaine de pièces environ, décors et personnages. C'est d'abord une demi-douzaine d'arbres vert-pomme, un berceau de verdure, un château rose; — puis, un salon sévère, avec des portraits contemporains de l'empereur Henri l'Oiseleur, un paravent orné de fleurs sur fond jaune, des fauteuils en velours d'Utrecht, un bois de cerf au-dessus d'une porte. Voilà pour le mobilier. Les personnages sont invariablement : un électeur, vêtu d'une longue redingote bleue à rotonde; un conseiller ridicule, affublé d'une perruque énorme, couvert sur tout le corps de brandebourgs et d'olives; un gouverneur de citadelle, en culotte de peau, ceint d'une écharpe à glands d'or, et balançant à chaque mouvement de sa tête une queue démesurée, serrée dans un ruban noir; un étudiant, Frédéric ou Léopold, avec de jolies bottes, une jolie casquette et un maillot gris-perle; plus, un hôtelier étiqueté Muller et un jardinier du nom de Peters. — Quant aux femmes, il n'y en a jamais eu que trois dans cette boîte : l'amoureuse, taillée sur le patron de toutes les Wilhelmine connues; la suivante Dorothée, moitié paysanne, moitié soubrette; et enfin la sœur du conseiller ou du margrave, une grosse femme avec des airs de caricature, jouant de l'éventail et de la prunelle, et feignant des vapeurs.

Telle est l'Allemagne des vaudevillistes, celle qui a servi si longtemps au Gymnase. Il y a des boîtes plus chères, où l'on trouve des *grand Frédéric*, — canne, tricorne et tabatière compris. C'est à l'une de ces dernières boîtes que MM. Grangé et Henri Rochefort ont demandé leur vaudeville. Ils ont pris les deux décors, salon et paysage; ils ont acheté les trois femmes, en bloc; ils se sont arrangés du conseiller et du gouverneur de la citadelle; ils se sont même accommodés du jardinier, dont ils ont fait leur héros. Aussitôt que tous ces bonshommes se sont reconnus, ils se sont mis à agir d'eux-mêmes, machinalement, par habitude; ils ont retrouvé sur leurs lèvres les vieux timbres de *Louise ou la Réparation*; un lot de paysans, assemblés pour la noce éternelle qui se célèbre dans tous les vaudevilles allemands, s'est surpris à faire rimer *monseigneur* avec *gouverneur*; ç'a été le triomphe de la mécanique. Dès lors, la pièce a marché toute seule. Le jardinier, dont on a changé le nom de Peters en celui de Pepinster, n'a eu qu'à se présenter au château pour être pris sur-le-champ pour un envoyé du grand Frédéric. La vérité est qu'il est porteur de la canne du roi. Il est porteur de bien d'autres choses encore : d'un flacon, d'une feuille de trèfle et d'un petit livre; tous ces accessoires proviennent de la dépouille d'un officier, récemment évadé d'une prison où il avait été enfermé pour duel. Pepinster, reçu par tout le monde avec les plus profondes marques de respect, attribue cet accueil à l'influence magique du petit volume qui est intitulé : *les Secrets du grand Albert*.

Je rappellerai à mes lecteurs que *les Secrets du grand Albert* font partie de cette collection populaire, connue sous le nom de *Bibliothèque bleue*, mélange de légendes, de rapsodies, de contes, de sermons, de dialogues, sortis des vieilles imprimeries de Troyes. *Les Secrets du grand Albert* et *les Secrets du petit Albert* sont deux livres de conjurations et de recettes exorcistes, parmi lesquelles il en est de fort burlesques; exemple : — « *Pour garder les moutons*. Écrivez sur du parchemin vierge : « Otheat ✠ Fandon ✠ Arpagon ✠ » Alemar ✠ Ray ✠ Apeulb. » Puis, attachez cet écrit à la houlette, et les moutons ne s'écarteront jamais. » — Cette recette est assez amusante; mais la plus inouïe, la plus insensée, est incontestablement celle-

ci : « — *Pour pacifier des gens qui se querellent.* Prenez une pomme, coupez-la en quatre quartiers égaux, avec un couteau neuf à manche de corne; écrivez sur un des quartiers, avec de l'encre bleue : « Mirroch » et jetez-le au milieu des combattants. Le combat cessera immédiatement. » — Il est vrai qu'avant que vous vous soyez procuré tous ces ingrédients, les adversaires auront mille fois le temps de s'entre-dévorer.

— Voilà le livre en lequel le jardinier Pepinster a placé sa confiance tout entière. Il fabrique du *baume d'acier*, selon la formule, et peu s'en faut qu'il ne se croie invisible. Cette idée est plaisante, et elle n'est pas sortie de la boîte à joujoux d'Allemagne; aussi y a-t-il deux pièces dans cette pièce, comme il y a deux collaborateurs. On a même vu le moment où *les Secrets du grand Albert* allaient devenir très-divertissants; mais les autres bonshommes, — ceux de la boîte, — ne l'ont pas souffert; le conseiller et le gouverneur de la citadelle ont vite fait rentrer l'action dans l'ornière accoutumée. L'officier au duel revient avec sa grâce en poche et met fin au quiproquo en reprenant à Pepinster la canne du grand Frédéric.

Venu quarante ans plus tôt, ce vaudeville, qui ne contient du reste aucun élément de dissolution sociale, jouirait aujourd'hui d'une réputation égale à celle des chefs-d'œuvre des Bayard et des Dupin; on le citerait comme un des modèles du genre; on s'écrierait en le rappelant : « Ah! on ne fait plus de pièces comme cela! » Venu aujourd'hui, il produit tout juste l'effet d'une mystification, ou, pour mieux dire, d'une gageure. — Depuis Lepeintre jeune, je ne croyais plus, pour ma part, à l'existence des barons de Rococambourg et des margraves de Canicheberg.

S'il y a une Allemagne des vaudevillistes, il y a aussi une histoire de France des dramaturges. M. Paul Meurice, un des fervents de l'antithèse, se plaît à expliquer les grands événements par des causes romanesques, et à faire coudoyer les gens de qualité par des rustres. C'est ainsi que, dans *Fanfan-la-Tulipe*, il habillait en grisette la marquise de Pompadour et lui faisait croquer des pommes, en compagnie d'un soldat aux gardes. C'est ainsi que, dans *François les Bas-Bleus*, il habille en paysanne Madame Henriette d'Angleterre, et lui fait boire du vin doux, au village de Colombes, en compagnie d'un manant ensaboté. Était-ce donc la peine de tant se moquer des inventions de M. Scribe, du *Verre d'eau* et des *Contes de la reine de Navarre?* M. Paul Meurice, qui est par-dessus tout un homme de poésie, excelle à douer ses héros populaires de toutes les variétés de mérite. Son petit campagnard ne se contente pas de traîner ses bas-bleus dans la rosée; il a un pied à la cour de Louis XIV, où il occupe ses loisirs à veiller sur l'honneur d'Henriette d'Angleterre, circonvenue à la fois par le galant comte de Guiche et par le vindicatif chevalier de Lorraine. François est assez heureux à ce jeu d'ange gardien, qui amène des situations tantôt dramatiques, tantôt ingénieuses, jusqu'à l'heure fatale où la fille de Charles I^er^ meurt empoisonnée.

Avant *François les Bas-Bleus* de M. Meurice, il y avait un autre *François les Bas-Bleus*; c'est celui dont Charles Nodier a esquissé l'originale physionomie et raconté la touchante histoire. Je veux les comparer tous les deux, celui des *Nouvelles* et celui de l'Ambigu dans mon article de samedi prochain, car l'espace se dérobe sous ma plume aujourd'hui. En outre, je croirais faire injure à M. Paul Meurice, dont j'estime si hautement le talent d'écrivain, si je me bornais à signaler le grand succès de son drame sans en étudier la valeur. — Jusque-là, je constaterai chez lui un vif progrès dans la manière réaliste : *Fanfan la Tulipe* faisait son entrée, monté sur un cheval; *François les Bas-Bleus* arrive au Palais-Royal monté sur un âne.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *la Serva padrona*, intermède de Tulio, musique de Pergolèse; reprise de *Don Giovanni*, opéra en quatre actes de Da Ponte, musique de Mozart.

Le grand succès des *Noces de Figaro* chez M. Carvalho avait piqué au vif M. Calzado, qui n'eut rien de plus pressé l'hiver suivant que de donner *le Nozze di Figaro*, et avec des airs de maître d'armes prenant le fleuret des mains de son élève pour lui montrer à faire un coup difficile. Cet été, on a joué *la Servante maîtresse* à l'Opéra-Comique; nous aurions parié pour une reprise de *la Serva padrona* aux Italiens. Nous nous repentons même de n'en avoir rien fait, car depuis quinze jours le doux chef-d'œuvre de Pergolèse nous est rendu, et avec la parure nouvelle qu'il emprunte à cette langue italienne qui donne de si beaux reflets sonores à la mélodie.

M. Calzado a raison de se plaire à ce jeu qui n'est pas sans émotions. Le public en suit les péripéties, compte les coups, marque les points et, finalement, distribue les bravos qu'on s'est disputés avec une belle ardeur. Cela fait que tout le monde gagne : chacun des champions s'accorde la satisfaction de croire qu'il a été beau, inimitable, quinze fois plus grand que son adversaire, et la galerie se retire contente.

Continuons la métaphore.

La partie est donc engagée entre les Italiens et l'Opéra-Comique, qui veulent à qui mieux mieux nous donner à rire avec la gaie musique de Pergolèse. D'un côté, les atouts (je veux dire les bons chanteurs) sont plus nombreux; de l'autre, on a joué plus serré, plus près du texte, et dans un sentiment de comédie plus juste.

Comparerai-je M^me^ Penco, la *serva* de la salle Ventadour, à M^me^ Galli-Marié, la *servante* de la salle Favart? Il le faut bien, quoiqu'il y ait très-peu de points communs aux deux cantatrices. Évidemment, le talent de M^me^ Penco a plus d'ampleur et de portée que celui de M^me^ Galli-Marié; les grandes façons qu'elle a de dire, son style élevé, la dignité qu'elle met, même sans le vouloir, à tous ses mouvements, la maintiennent à cent coudées au-dessus de l'actrice française. Mais n'est-ce point pour toutes ces raisons que nous préférons M^me^ Galli-Marié, dont la verve endiablée, les œillades effrontées et la voix pleine d'insolence et de raillerie sont d'une servante de comédie plus ressemblante à la simple nature? M^me^ Penco vise certainement au tour de force et tient avant tout à montrer une étonnante flexibilité de talent en s'affublant du tablier de Zerline, à peine revenue des grandeurs de *Sémiramis*, et quand l'autre jour encore elle cueillait le gui sacré avec la faucille d'or de *Norma*. Mais il lui reste fatalement quelque chose des splendeurs de la veille, et si vraiment il ne lui en reste rien, c'est que le public s'y trompe en mêlant ses souvenirs d'hier à ses impressions d'aujourd'hui.

L'idéal de Zerline serait pour nous M^lle^ Patti, dont les qualités physiques, l'enjouement naturel et la voix moqueuse seraient d'un bon débit dans le rôle de soubrette le plus espiègle qui soit au répertoire. ... Mais nous nous apercevons que nous faisons comme le public, qui se monte la tête pour la Patti au point d'en rêver. Nous n'avons pourtant pas mission de nous engouer des gens et des choses de la musique jusqu'à nous exposer aux dangers d'un refroidissement subit quand viendra l'heure de la réflexion.

Zucchini fait l'Uberto italien, qui est le similaire du Pandolphe français représenté par Gourdin. Ici il faut reconnaître à Gourdin une grande supériorité. Nous sommes certainement de ceux qui prisent le plus Zucchini le meilleur bouffe que les Italiens nous aient donné depuis Lablache. Mais justement ses qualités comiques l'ont fait échouer dans l'interprétation d'un rôle qui a bien son côté mélancolique. J'avoue, pour ma part, que Pandolphe ne me paraît point si ridicule parce qu'en dépit de ses cheveux blancs il tombe amoureux de Zerline; car je mets en ligne de compte que ce n'est point lui qui fait la cour à sa servante, et qu'au contraire c'est la coquette qui provoque son maître avec un raffinement de perfidie auquel de plus intrépides se laisseraient prendre. Je rirai volontiers si vous me montrez un vieillard qui, de propos délibéré, s'en ira courir les ruelles et faire le Don Juan sans que Zerline ou le diable soient de la partie. Mais si le pauvre homme est traqué à domicile par une coquine qui lui tend mille piéges et le prend comme une alouette au miroir de ses yeux, je le plaindrai de n'avoir plus vingt ans et je le blâmerai de ne pas s'en souvenir; dans tous les cas, je ne lui rirai pas au nez.

Le Pandolphe de *la Serva padrona* n'est donc pas aussi comique qu'on pourrait le croire, et Zucchini est donc mal avisé de le livrer ainsi tout vif aux moqueries du public. Avec moins de grimaces Zucchini jouerait mieux son rôle; avec plus de voix il le chanterait d'une manière plus saisissante.

On sait toute l'importance historique de *la Serva padrona* qui, importée chez nous par une troupe ambulante et représentée à l'Opéra en 1752, occasionna en France cette querelle célèbre connue sous le nom de *Guerre des Bouffons*. Nous avons déjà essayé à cette place même, d'en raconter les vicissitudes singulières et d'établir que du conflit était né notre Opéra-Comique devenu depuis si éminemment français, bien que d'origine si éminemment italienne [1].

— M^lle^ Patti, dont on connaît apparemment les mérites depuis le temps qu'il n'est question d'autre chose parmi les dilettantes, a chanté dernièrement Zerline de *Don Giovanni*, dont nous n'avons pas non plus à détailler les beautés octogénaires. Rien de charmant, de vif et de jeune comme le duo avec Don Juan (*la ci darem la mano*); rien d'ingénu et d'attendri comme l'air fameux : *Batti, batti*...... Dans ces deux morceaux, M^lle^ Patti a fait merveille autant par l'esprit de son jeu que par la maëstria de sa méthode. Les autres chanteurs, en bons camarades, n'ont point voulu éclipser M^lle^ Patti, et ont même poussé le dévouement jusqu'à rester très-au-dessous du passable. M. Gardoni chante avec une voix trop peu jeune ce délicieux air : *Il mio tesoro*... cet « amour-musique, » comme disait Hoffmann; M^me^ Frezzolini n'a eu que quelques éclairs, et M. Delle Sedie a rendu don Juan avec froideur, c'est-à-dire à contre-sens.

Et puis il nous semble qu'on a abusé encore de la permission qu'on n'a jamais de transposer les airs, de couper les morceaux, et de jeter le trouble dans toutes les parties d'une œuvre qui devrait être plus respectable. Or, ces mutilations fréquentes aux Italiens, les soirs de Don Giovanni vont devenir sensibles au public; car on vient (enfin!) de mettre en circulation une édition modèle du chef-d'œuvre de Mozart, édition dont le plus grand luxe est d'avoir été établie d'après des documents authentiques.

ALBERT DE LASALLE.

[1] Voir les numéros 278, 279 et 280 du *Monde illustré* (août 1862).

Nous avons assisté à quelques-uns des derniers concerts, entre autres à celui de M^lle^ Julie de Wocher, la jeune pianiste allemande; nous nous réservons la semaine prochaine de faire une revue des plus importants.

L'Esclavage en Amérique

Nous donnons une carte indiquant le progrès qu'a fait faire à la question de l'esclavage la proclamation publiée par le président Lincoln, le 1^er^ janvier 1863. L'importance de cette carte ne doit pas être mesurée à l'espace qu'elle occupe; elle offre au contraire un intérêt très-grand, et l'on doit certes se féliciter qu'au lieu d'être obligé d'en augmenter les proportions, il suffise aujourd'hui d'un quart de page pour donner une idée exacte de l'étendue de pays où cette institution est encore légalement maintenue dans l'Amérique du Nord.

Nous allons nous borner à dire en quelques mots l'histoire de l'esclavage en Amérique, car nous n'avons pas à traiter ici cette question au point de vue de la politique ou de l'économie sociale.

En 1434, un capitaine portugais eut le premier l'idée de s'emparer de plusieurs nègres sur la côte de Guinée, et de les vendre comme esclaves aux Mores alors établis dans le sud de l'Espagne. C'est le seul fait de traite dont il soit fait mention avant la découverte de l'Amérique. Mais dès l'année 1503 le commerce des esclaves est régulièrement organisé. Les Portugais, qui avaient de vastes établissements sur la côte d'Afrique, deviennent les grands pourvoyeurs; ils achètent des esclaves aux chefs africains et les revendent aux Espagnols, aux Français et aux Anglais, pour être transportés en Amérique. Des rois nègres, qui vivaient auparavant en bons voisins, se font des guerres acharnées dans le seul but de vendre leurs prisonniers :

« Nous avons fait savoir au roi (le roi de Dahomey), lit-on dans le journal d'un capitaine négrier, que nous avions besoin d'un chargement d'esclaves. Deux semaines après le roi a répondu qu'il ne pouvait fournir le nombre demandé. Il était cependant allé en guerre, avait combattu pendant trois jours, quatre mille cinq cents hommes avaient été laissés morts sur le champ de bataille, et il n'avait pu faire qu'environ trois cents prisonniers. »

L'esclavage fut introduit au Brésil et au Pérou l'année même de la conquête; il fut introduit dans la Virginie en 1619; dans l'île française de Saint-Christophe en 1626; à la Martinique et à la Guadeloupe vers 1630. Il envahit bientôt toutes les Antilles et tout le continent américain.

On a souvent nié que l'esclavage ait existé dans le Canada, mais le doute n'est pas possible. Le gouverneur de cette province écrivait au ministre secrétaire d'État, le 10 août 1688 : « Les gens de travail et les domestiques sont d'une rareté et d'une cherté si extraordinaire en Canada qu'ils ruinent tous ceux qui font quelque entreprise. On croit que le meilleur moyen d'y remédier serait d'avoir des esclaves nègres. » Le ministre répondit en 1689 : « Sa Majesté trouve bon

que les habitants du Canada y fassent venir des nègres pour faire leur culture; mais il est bon de leur faire remarquer qu'il est à craindre que ces nègres, venant d'un climat si différent, ne périssent en Canada, et le projet serait alors inutile.

L'esclavage n'a été aboli dans le Canada qu'en 1803. Il avait été aboli dans le Rhode-Island en 1774; dans le Massachussetts et dans la Pensylvanie en 1780; dans le Connecticut en 1784; dans le New-Hampshire en 1792; dans l'État de New-York en 1799; il ne fut aboli dans la New-Jersey qu'en 1820.

Le nombre des esclaves aux Etats-Unis était :

En 1800.	de	893,041 esc.
1830.		2,009,043
1860.		3,953,587
1863 (au 1er janv.)		4,010,000

Lorsqu'a éclaté la guerre, en 1861, l'Union américaine se composait de trente-quatre Etats : dix Etats libres au Nord et quinze Etats à esclaves au Sud. Les Etats libres sont : le Maine, le New-Hampshire, le Massachussetts, le Vermont, le Rhode-Island, le Connecticut, le New-York, le New-Jersey, la Pennsylvanie, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana, l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa, la Minnesota, le Kansas, la Californie, l'Orégon. Ces Etats ont une population totale de 18,904,619 habitants.

Les quinze Etats à esclaves, portés à seize tout récemment par l'admission de la Virginie occidentale, sont divisés en Etats limitrophes, restés fidèles à l'Union, et en Etats séparatistes. Les premiers, au nombre de six, sont : le Delaware, le Maryland, le Kentucky, la Tennessee, le Missouri, la Virginie occidentale, ayant ensemble une population de 3,882,904 habitants libres et 717,223 esclaves.

Les Etats séparatistes sont : la Virginie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, la Géorgie, la Floride, l'Alabama, la Louisiane, le Mississipi, le Texas et l'Arkansas, ayant, en 1860, une population totale de 4,397,390 habitants libres et 3,223,445 esclaves.

L'Union-Américaine compte, en outre, le district de Colombie, qui renferme la capitale fédérale, avec 75,076 habitants et sept territoires, destinés à être élevés un jour au rang d'Etats, qui ont ensemble une population de 220,149 habitants.

CARTE DE L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS.
Les parties noires indiquent les États et les parties d'États où l'esclavage n'est pas aboli, par la proclamation du président Lincoln.

Le président Lincoln a aboli l'esclavage, par sa proclamation du 1er janvier, dans les dix Etats séparatistes, excepté dans la Basse-Louisiane et dans sept comtés de la Virginie-Orientale, qui ont été réoccupés par les forces fédérales. La population de la Basse-Louisiane est de 218,904 habitants libres et 93,162 esclaves, et celle des sept comtés exceptés de la Virginie-Orientale de 67,070 habitants libres et 26,561 esclaves.

Les parties noires de la carte indiquent les Etats et les parties d'Etats où l'esclavage reste en vigueur. La proclamation du 1er janvier abolit donc l'esclavage dans toute l'étendue de pays située au sud d'une ligne qui, partant de l'Océan Atlantique, remonterait le Potomac, irait passer au sud du Tennessee, pour aboutir au sud-ouest du Missouri. Trois millions et demi d'esclaves se trouvent libérés en vertu de cette proclamation; car il importe de tenir compte de l'accroissement naturel depuis deux ans, et d'un grand nombre d'esclaves des Etats limitrophes, que leurs maîtres ont emmenés dans les Etats séparatistes, espérant qu'ils y seraient plus en sûreté. Il ne reste à affranchir dans les Etats limitrophes qu'environ cinq cent mille esclaves.

L'esclavage des Noirs a été aboli dans les colonies anglaises en 1838, dans les colonies françaises en 1848, et dans les colonies hollandaises l'année dernière. Il n'est plus maintenu que dans les colonies espagnoles et au Brésil. On compte environ 800,000 esclaves dans les colonies espagnoles et 2,500,000 au Brésil.

Cette grande question de l'esclavage et la préoccupation du public, qui ne voit souvent dans la guerre actuelle que la fin de cet état d'asservissement, nous ont décidé à publier cette carte, dont l'étude sera consolante pour nos lecteurs.

A. MALESPINE.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 65

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 63.

Blancs.	Noirs.
1. C 7e D	1. T pr. C (forcé).
2. P 4e FR	2. Coup quelconque.
3. F 4e FD, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Mobille, au Havre; docteur Revel, à Saint-Omer; E. et H. Frau, à Lyon Café de l'Opéra, à Nancy; B., Cercle de l'Union, à la Flèche; Café de la Sorbonne; Cercle des Echecs du 75e de ligne; N. Mille, à Abbeville; A. Aulit, à Mons; Masselinox; J. Delobaye; Lemaitre, à Chartres; Trussy et Richefeu; L. de Croze; Fabrice; A. Collomé, à Marseille; capitaine Duboismont; capitaine Didier; Lantoine, à Guise; Maillet, à Guise; Feisthomel; capitaine Charousset; Café Louis XV, au Havre; Stienmon de Meurs, à Eysingen; colonel Silvestre; Laugé; Cercle d'Échecs d'Orléans; Wattebled, à Mayenne; Cercle des Étudiants, à Marseille; Cercle littéraire de Villedieu-les-Poêles; Planche; Danhauser; Café C. Maderni, à Lyon; M. Broquette, à Marseille; Fraiche; Du Cygne; Café de Rouen, à Dieppe; Café de la Marine, à Rochefort; J. Barbieux, à Abbeville; Granados, Lloubes, à Perpignan.

Correspondance.

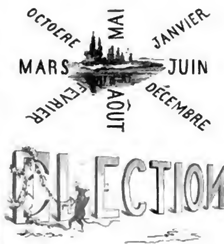
M. Roget, à Lyon. — Réponse des Noirs au 1er coup de votre solution du problème n° 62 : C 2e FD.

Cercle des Échecs du 75e de ligne. — Un Pion, en quittant sa case primitive, a la faculté de faire deux pas; mais si, dans ce trajet, il passe sous la prise d'un P adverse arrivé à sa 5e case, celui-ci peut l'arrêter au passage et le prendre, absolument comme s'il n'avait fait qu'un pas. Le Pion est la seule pièce, et dans cette seule circonstance, qui jouisse de ce privilége. Une pièce ne peut prendre un Pion *en passant*.

M. Cottat, sous-lieutenant. — Très-ingénieux, mais un peu trop facile.

P. JOURNOUD

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Dans les malheurs l'espoir soutient.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 303. — 14 Février 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Épisode du bal costumé donné par S. M. l'Impératrice (ballet des abeilles, l'arrivée des ruches).

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : DU FIACRE ACTUEL ET DE SON USAGE. — SES CHEVAUX. — SES COCHERS. — VOEUX STÉRILES. — QUE L'ENCOMBREMENT DES BALS NE DATE PAS D'HIER. — EXEMPLE DE 1821. — UN FRAGMENT INÉDIT DE LESSING A PROPOS DES VIEILLES FILLES. — LE SAPHIR DU GÉNÉRAL DE NANSOUTY. — LE BARON FÉLIX D'OR... ET SA CIRCULAIRE. — SUR LES MODES NOUVELLES. — ON NE SE SERRE PLUS — MAIS ON S'ACCABLE! — COMME QUOI UNE FEMME A LA MODE NE PEUT PLUS MONTER FAIRE SES VISITES. — UNE PRÉSENTATION. — UNE ANECDOTE REMISE A NEUF.

~~~ Il ne faudrait pas habiter un peu loin du centre même du Paris développé par l'annexion, — ce centre considéré, si l'on veut, comme étant la place de la Bourse, — pour ne pas s'associer pleinement à la croisade en ce moment entreprise de divers côtés contre le système actuel de locomotion vénale mis à la disposition du public.

Le *Journal des Débats* a publié sur la matière, par la plume très-logique de M. Baudrillart, un article répété et appuyé dans plusieurs autres feuilles (*l'Union* entr'autres), auquel s'associera chaleureusement quiconque, habitant loin du centre indiqué, est contraint de monter souvent dans ces lentes et incommodes machines qu'on appelle voitures de place; — et aussi de remise, — car ces dernières, soustraites à une surveillance disciplinaire et générale, sont, pour la plupart, fort au-dessous du service qu'on en attend pour le prix qu'on leur paye.

La *lenteur* est peut-être la principale récrimination qu'on puisse adresser aux fiacres de Paris, en cela si vivement battus, *distancés* par les *cabs* de Londres, une ville pourtant plus encombrée que Paris! Cette lenteur est dans tout : avant, pendant et après. *Avant*.... parce que le cocher que vous prenez, et auquel, pour gagner quelques instants, vous faites souvent signe de loin, parce que ce cocher n'en finit pas d'arranger ses chevaux, de délivrer le *numéro-annonces*, de se reboutonner, de monter sur son siége, de s'y installer sous son tablier de cuir ou sa couverture. Rien de plus insupportable que ces préparatifs traînants. Mais la tortue se meut enfin... Nous entrons dans le *pendant*.

Or, il y a ceci de singulier et que nous avons souvent observé, non sans surprise : c'est que le fiacre où l'on est, se voit toujours dépassé par tous ceux où l'on n'est pas. Et que de prétextes pour ralentir encore ce qui est déjà si indolent! pour remettre au pas ce qui trottinait sur soi, si peu, et tellement à regret, qu'à la façon dont vont, ou plutôt dont ne vont pas les choses, le fiacre qu'on va payer semble vous rendre de mauvaise grâce un service... au lieu d'accomplir allègrement un devoir qui est sa profession, sa raison d'être, son pain et son foin, sa vie!

Et remarquez ceci sur les passants en fiacre ou sur vous-même : qu'à moins d'être un lymphatique, un somnolent, un rêveur plein d'apathie, cette lenteur vous excite à porter le haut du corps en avant, — au lieu de rester plus ou moins confortablement le dos appuyé au fond de la machine, — et comme si cet espèce d'élan de votre impuissance vous faisait aider à la traction, multiplier les tours de roue, et activer le jeu d'articulation de cette bête de l'Apocalypse, qui dort en se traînant... sans doute dans l'espoir de rêver avoine.

Mais enfin, après le double du temps nécessaire dérobé à votre vie et exigé de votre bourse, vous arrivez pourtant au terme de votre voyage et de votre impatience. La lenteur va continuer *après*, non moins qu'avant et pendant!

Il faut payer. Si vous n'avez pu, par avance, calculer le temps employé et préparer sagement la monnaie relative, vous entrez dans la troisième série des lenteurs. Le cocher feint d'avoir à retenir des bêtes qui sont déjà comme vissées à terre. Il faut qu'il fixe les guides, dépose son fouet. Il faut que cet homme se désencombre de son cuir, de sa couverture, qu'il ouvre les replis de son carrick ou de sa houppelande où il y a du rouge, comme si pareille défroque pouvait offrir la plus lointaine et la plus folle apparence de livrée. Il faut qu'il se fouille, qu'il tire sa bourse de cuir. Sa pipe est dessus. Il faut poser la pipe dans un bon endroit, loin de tout péril... cher et dégoûtant objet! Alors arrive le moment où ce gros homme, plus malin qu'il n'est gros, va tenter de forcer la main au *pour-boire*, quelque chose de mieux nommé que ses rosses lorsqu'on les appelle chevaux. Le cocher a bien vite fait son calcul! Il sait de quelle façon et de quelle monnaie il doit vous rendre pour vous impatienter et mettre le comble à la mesure de tous les attardements. Ou bien il n'a pas de quoi changer, et il offre de descendre... d'aller quérir la monnaie dans les boutiques des environs. Vous prévoyez tout ce qui en devra résulter de retards nouveaux, et vous vous décidez à laisser aux griffes du fiacre le double de ce que vous lui vouliez raisonnablement donner.

Tel est aujourd'hui l'image du fiacre. Je n'ai rien dit du véhicule en lui-même, il y en a de propres : une lettre administrative nous l'a dit lors des réclamations publiques à propos des nouveaux tarifs — ce fameux quart d'heure à vingt sous, de pratique si difficile. — (*Nota* : un conseil au lecteur. Le seul moyen pour réussir à utiliser sérieusement et sans abus la course d'un quart d'heure, c'est de dire au cocher la destination qu'on rêve... en lui ordonnant de s'arrêter en chemin le temps révolu. On en sera quitte pour faire le reste de la course à pied.)

Le remède à tout cela, le *Journal des Débats* l'a indiqué en reconnaissant, comme nous le faisons équitablement, que l'administration actuelle, dirigée par un personnage important et rempli d'intentions excellentes, fait ce qu'elle peut avec un matériel de gens, de bêtes et de choses, qu'il lui serait difficile de renouveler d'un seul coup, — comme on fit des lanternes à l'huile lorsqu'apparut le gaz et qu'on exporta dans des contrées à nègres. Ce remède, c'est la libre concurrence anglaise.

Un mot encore : on se demande pourquoi, sur le petit bulletin imprimé en rose que le cocher remet au voyageur, la seule chose qu'il soit à peu près impossible de lire est précisément la seule nécessaire, c'est-à-dire celle même qui, en outre du numéro de la voiture, fait l'objet de ce bulletin, c'est-à-dire : *les prix de la course ou de l'heure diurnes ou nocturnes*. En effet, ce bulletin, sans doute affermé à une compagnie d'annonces qui le fait imprimer grossièrement, et le livre tout accommodé à l'administration des fiacres, — moyennant quelque fort droit payé, — ce bulletin, disons-nous, offre toutes sortes de renseignements qu'on ne cherche pas, sur le prix des *foulards des Indes*, *l'huile de foie de morue*, ou la *chaussure à vis*, tandis que le PRINCIPAL est si complètement noyé dans l'*accessoire*, qu'au repos il est déjà de toute difficulté à lire, et que si l'on roule, un pareil examen est tout aussi impossible que de voir le fiacre au galop! Ceci est véritablement abusif. Il serait indispensable de reléguer les annonces, qui sont ici un véritable hors-d'œuvre, au dos du bulletin, et de laisser tout l'espace nécessaire aux renseignements qui font l'objet même de ce bulletin, en les imprimant en gros caractères. — Cette plainte, fort légitime est proférée de tous côtés. Avis à qui de droit!

~~~ Au dernier bal de l'hôtel de ville, dans un autre encore, non moins officiel, et surtout chez divers particuliers qui ont donné l'élan tardif à l'hiver social, on s'est plaint de la foule encombrant les salons, de l'impossibilité d'entrer, — de rester, — et de sortir!

« — Quelle diable de fureur, — entendions-nous dire à un vieil invité, — a-t-on *aujourd'hui* d'appeler chez soi quatre fois plus de personnes que l'appartement n'en peut contenir! C'est absurde... et si cela continue, on sera ici comme dans ces spectacles populaires où il y a des places... de couloir! »

L'abus d'inviter infiniment plus de monde qu'on n'en peut raisonnablement recevoir n'est pas si nouveau que le croyait cet invité. Seulement, la toilette si exagérée des femmes actuelles rend l'inconvénient plus grand et l'appartement plus petit. Si le rotondeau féminin devait être à l'aise pour se mouvoir dans un mètre carré, le contenant en exige quatre. On logerait plusieurs corps raisonnablement couverts là où aujourd'hui on froisse une seule toilette!

Mais, nous le répétons, la mode d'entasser la foule chez soi date de loin. C'est une mode anglaise qui a déjà, depuis longtemps, introduit le mot *rout* dans notre langue. En effet, on lit dans l'*Annuaire historique* de mars 1821 :

« Jadis, on invitait à passer la soirée autant d'amis qu'un appartement pouvait en recevoir, et le maître de la maison savait appeler par leur nom tous ceux qui se trouvaient chez lui. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Lorsqu'un salon peut contenir cent personnes on en invite deux cents, dont la moitié est inconnue à l'amphitryon. On entre maintenant dans une maison particulière avec aussi peu de cérémonie que dans un café. On essaye souvent en vain de parvenir jusqu'à la maîtresse de la maison, puis, sans s'inquiéter d'avoir rempli cette formalité, on cherche à rejoindre quelqu'un de la société, on se pousse, on se marche réciproquement sur les pieds, et nos réunions françaises, jadis si charmantes, et dont la facilité élégante et hospitalière nous est représentée par toutes les gravures de Jadin, sont transformées en espèce de marché public. »

— Nous trouvons au même *Annuaire*, à la date du 4 mars 1821 (page 699), la mention suivante et qui vient à l'appui de ce qui précède. Le style du temps y sera remarqué :

« PARIS. *Fête particulière*. — Il n'est bruit dans la capitale que du bal donné par M. de Rothschild. Les billets d'invitation avaient été brigués à l'avance comme ceux des fêtes données par un prince. On avait fait des préparatifs somptueux, on en publiait d'avance des merveilles : distribution de bouquets exotiques, festin composé des mets les plus rares, loterie de bijoux plus ou moins précieux, orchestre composé par les premiers talents, illumination digne du palais des fées, et la plus élégante société de la capitale, — tout était disposé pour en faire une fête mémorable dans les fastes de Comus. Elle n'a pas trompé les espérances de ceux qui ont pu en jouir. Malgré la grandeur du local, de trois à quatre mille personnes invitées, les unes n'ont pu y pénétrer, d'autres ont passé la nuit à se coudoyer, à s'étouffer, à se disputer quelques débris du somptueux souper, et bien du monde s'est retiré fatigué de cette fête comparable aux fameux *routs* anglais. Les frais de celle-ci sont estimés à cinquante mille écus. Elle n'a fini qu'à huit heures du matin. »

Ne croirait-on pas, aux formules près (les fastes de Comus...) lire la description d'une fête donnée hier?

~~~ On s'amuse beaucoup, dans le quartier neuf de Neuilly, de l'ample girouette *tricolore* qu'un propriétaire vient de faire placer au sommet d'une sorte de haute poivrière qui recouvre probablement la cage d'un escalier. Or, il est bon de noter que ce propriétaire, jadis homme politique assez influent, figure à une page quelconque du fameux *Dictionnaire des girouettes* publié en 1831, et aussi dans le nouveau *Petit d° d°* de 1842. Dans l'un et dans l'autre de ces ouvrages, le nom du susdit est suivi d'une file de petits drapeaux.... tournés dans tous les sens.

Nous sommes loin du temps où, pour avoir le droit de placer une girouette sur son pignon ou son toit, il fallait avoir le premier monté à l'assaut d'une ville et planté sa bannière sur le rempart. Les girouettes, sous Louis XIV encore, peintes et armoriées, représentaient les bannières de la noblesse. Le propriétaire dont il s'agit a peut-être le droit féodal à la girouette, pour avoir planté le petit drapeau jadis blanc, qu'il a fait teindre tricolore, sur une chaire et deux fauteuils.

~~~ *Fragments d'un inconnu*... tel est le titre d'un des ouvrages du Diderot de l'Allemagne : Lessing, ouvrage qui fit grand bruit vers 1775. Le manuscrit original est aujourd'hui aux mains d'un amateur de Leipsick, qui désire rester dans l'ombre, en nous envoyant une page curieuse de ce manuscrit, — page biffée par l'auteur, — à cause sans doute de sa tournure fantaisiste peu en harmonie avec le ton d'un livre théologique. La voici... traduite par qui? Est-ce par l'auteur lui-même de la *Dramaturgie* et de *Nathan le Sage*, ou par le possesseur actuel des *Fragments d'un inconnu*? Nous ne savons. En tout cas, voici ces lignes piquantes :

« Pluton dit à Mercure :

Mes furies vieillissent, leur rude service les a usées.

J'en voudrais avoir de toutes fraîches.

Mercure! vole au monde supérieur et ramène-moi trois femmes en état de succéder à mes trois vieilles furies! »

Mercure obéit, il part.

Junon, sachant que Pluton renouvelait ses gens, dit de son côté à Iris :

« Il me faudrait trois filles aussi chastes que sévères, rigoureusement l'une et l'autre, pour humilier Vénus, qui se vante d'avoir affolé tout son sexe. Va sur la terre, Iris, trouve ces trois chastes incorruptibles, et amène-les moi au plus vite! »

Iris visita tous les coins et recoins de la terre, cherchant

ces sévères matrones, et reconnut l'impossibilité complète de les trouver. Elle revint seule.

« — Comment! — s'écria Junon surprise, — n'y a-t-il donc ni chasteté ni morale sur la terre?

» — Hélas! — exclama Iris, — je croyais les avoir trouvées ces trois filles parfaitement vertueuses, sévères et chastes. Elles n'avaient jamais souri à l'homme, elles n'avaient jamais senti les battements de leur cœur; elles n'avaient peut-être jamais été tentées! Aussi, je me croyais pourvue et en état de défier Vénus et ses flèches incendiaires...

» — Eh bien? — dit Junon.

» — Eh bien!... Mercure passa par-là et enleva ces créatures précieuses, la vertu même, pour Pluton.

» Que veut-il donc en faire?

» Des furies! ! ! »

~~~~ Encore une histoire de diamant, pour faire suite... aux autres. Celui-là on nous l'a montré hier, en nous racontant le fait que voici.

Le soir de la bataille de Waterloo, rentrant harassé et sanglant à son quartier général, le général comte de Nansouty, avant de faire panser ses blessures, s'empresse de vérifier s'il porte toujours un saphir que lui avait donné la femme qui palpitait au loin d'inquiétude et de désespoir dans cette terrible campagne. O malheur! la bague est tombée de la main vaillante, le bijou amoureux est perdu, le jeune général le constate avec un chagrin cent fois plus grand que ne lui eût causé l'annonce d'une blessure mortelle...

Il fait appeler un de ses aides de camp et lui dit:

— Capitaine, ce j'ai à vous demander n'a pas le sens commun... c'est un acte d'insigne folie... et pourtant, je suis si malheureux, que vous ne me refuserez pas au moins de me consoler du désespoir de ma perte par quelques efforts. J'ai perdu dans la bataille une bague, un saphir qui m'est plus précieux que la vie...

— Et vous voulez qu'on essaye de le retrouver, général! Moi aussi, je suis amoureux... je vous comprends. On fera tout ce qu'on pourra; espérez!

L'officier réunit vingt hommes de bonne volonté, et leur explique le désespoir du général.

— Mais où diable chercher ça? — s'écrie un vieux sergent peu sentimental.

— Là où vous trouverez le plus d'Anglais morts, c'est là que le général s'est battu... partous!

Deux heures après, ils reviennent. Dans un pré voisin de la ferme des Quatre-Vents, au milieu d'un affreux chaos de terres bouleversées, de cadavres gisants, d'armes brisées, au milieu de la fange et du sang, un trompette a miraculeusement aperçu la bague dont l'or a brillé... et il l'a saisie, tout émerveillé de sa trouvaille. Il n'y a que des faits aussi incroyables pour être vrais! L'autre jour donc, nous vîmes ce saphir au doigt d'une grande dame, une Nansouty, qui raconta cette histoire, — plus surprenante encore que celle du diamant sauté de la poche de gilet d'un critique célèbre.

~~~~ Le baron Félix d'Or....., qui est mort le 20 janvier dernier, dans son petit entre-sol de la rue du Bac, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, avait émigré. C'était un original... et il ne s'en cachait pas. Son neveu, aujourd'hui officier supérieur dans la ligne, possède une circulaire que le baron lança dans toute l'émigration de Bruxelles, en 1798. Voici la fidèle transcription de cette curiosité:

« Le baron Félix d'Or....., ancien capitaine-major aux chevaux-gris, a l'honneur d'informer les honorables personnes fixées dans cette capitale, que son éducation, ses voyages, ses aventures, ses relations et ses lectures lui ont fourni les éléments d'un talent de conversation peu commun, qu'il met à la disposition de qui en voudra disposer et jouir. Il combat ainsi l'ennui et les compagnies insipides. Il cause chez lui et dehors. Son salon est ouvert de deux à cinq, tous les jours, et on y trouve un rendez-vous de personnes distinguées pour trente francs par an. Tenu au courant de tout ce qui se passe et se dit en Europe, par ses nombreux amis et correspondants, le baron Félix d'Or..... ne laissera aucun fait important sans mention. Toutefois la politique reste bannie de son salon, et les nouvelles du monde, les matières agréables, les discussions polies y ont seules un écho. Le baron Félix d'Or..... consacre aussi ses soirées à ceux qui peuvent le requérir. Le prix est de dix francs l'heure. Le dîner ne compte pas. »

Cette circulaire est imprimée chez Van Stock, rue du Rempart, numéro 31, à Bruxelles; en 1798. Elle était sur un élégant papier rose infiniment jauni.. comme tout ce qui a été rose, ô madame!

~~~~ Il y a peu d'années, le corset, qui ne rendait pas toutes les femmes minces, les rendait toutes fort malheureuses. Les médecins, les êtres raisonnables, tonnèrent pendant longtemps contre cette camisole de force, qui causait de nombreuses maladies et quelques morts...

En effet, croyant s'embellir, les femmes se déformaient. On trouve ridicules les Chinoises qui emprisonnent leurs pieds pour en empêcher la croissance. (Le bruit court que ce sont les magots qui ont inventé cette mode pour que leurs femmes restent tranquilles à la maison...) Mais qu'est-ce que cette déformation du *pied*, qui n'est qu'un organe de locomotion, en comparaison de la déformation de la *taille*, qui est un obstacle au jeu de tous les organes les plus indispensables à la vie: nutrition, reproduction, etc.

Les femmes croyaient que nous trouvions cela beau: une taille dite de guêpe! comme si les hommes n'avaient pas, à différents degrés, des notions d'art qui leur rappellent continuellement les types incontestables du vrai beau dans l'harmonie des proportions, c'est-à-dire les chefs-d'œuvre du ciseau et du pinceau, ces concentrations de toutes les beautés féminines dans des modèles restés célèbres! Est-ce que la *Vénus* de Praxitèles ou celle de Milo, est-ce que les *Trois Grâces* de Raphaël ou de Germain Pilon ont la ridicule taille de guêpe?

Mais insensés, vaniteux que nous sommes, de croire que c'est pour le sexe fort, que celui qui se dit faible — et beau — s'efforce ainsi à violer les lois, les besoins de la nature, dans l'espoir de se donner des surcroîts de beauté! Demandez un peu à votre sœur, à votre belle sœur ou à votre cousine, pour qui elle se pare en allant à l'Opéra, au bal? C'est pour madame une telle! pour sa rivale, pour celle qu'elle jalouse, pour de simples connaissances, pour des inconnues! toujours pour les femmes et non pour vous, barbu! En se serrant la taille jusqu'à la torture, ces dames ne songeaient qu'à faire croire une chose: c'est qu'elles opéraient facilement ce que les autres n'obtenaient qu'avec effort et douleur.

On se demande, en élevant un peu la question, si la forte et précieuse génération que la France dut aux mères de la fin du dernier siècle ne proviendrait pas de la mode — pourtant fort absurde aussi, — des paniers, qui, élargissant tout l'appareil de toilette, l'édifice ambulant, permit de laisser plus d'aisance au jeu des organes dans des tailles moins comprimées...

Mais la raison a parlé, ou plutôt la *mode*! Depuis quelques années, on ne se serre plus. Le relâchement du lacet *féminicide* a été, comme jadis lors des paniers, la conséquence du développement extravagant des hanches par la crinoline. Mais il paraît que ces pauvres dames n'ont fait que changer de torture...

Elles n'ont plus, en effet, cet odieux corset leur comprimant l'estomac, le foie, la rate — et tout l'appareil inférieur qui fait que si l'homme en sa mission sociale a *charge d'âmes*, en leur mission naturelle elles ont *charge de corps*. La mode a permis de laisser quelque élasticité à la taille; le lacet dessine aujourd'hui en échelons mous son échelle jadis tendue jusqu'à l'exaspération, la rupture.

Mais le supplice est descendu de la taille aux hanches. Ce n'est plus la compression de la camisole de force qui les blesse, — c'est le poids de tout l'appareil de toilette qui s'attache aux flancs, et qui fait cloche sur l'embastillement ferrugineux de ce qu'on appelle encore crinoline, comme si le *crin* y était encore pour quelque chose, ainsi qu'au temps anodin du tissu chevalin.

La mode de ces cages de fer, habilement prolongée par les marchands d'étoffes de prix, d'accord avec les couturières et les *couturiers*, est allée se développant toujours, — comme c'est de règle pour tout abus. Or, avec l'immense métrage de moire antique, ou de toute autre lourde étoffe qu'on peut faire payer cher, la mode veut qu'on porte encore des garnitures, des falbalas, des bordures à n'en plus finir, si bien qu'une robe de chez.. (ce nom m'agace tellement à entendre trop souvent prononcer partout, que j'aurais peur, en l'écrivant, de lui faire ici une bien inutile réclame!) si bien, dis-je, qu'une robe de ce *couturier* pèse quinze à vingt kilogrammes. Ajoutez-y la cage de fer, — les cinq ou six jupons, — le manteau ou la mantille de velours, la *confection* enfin, ouatée, chamarrée, soutachée, galonnée ou fourrée, autre poids énorme, — plus le manchon, et tout l'encombrant fourniment d'une femme en visite: les deux mouchoirs (celui qui sert et celui qu'on montre), carnet, bourse, drageoir, éventail, (et pomme d'api...) et vous comprendrez combien la faible créature doit être surchargée et écrasée d'un pareil harnachement imposé par la mode — et les *couturiers*!

Aussi, celle qui rentre *n'en peut plus*. Elle sonne au plus vite pour avoir du secours. Jamais chevalier accablé dans la serre chaude de son armure de bataille n'eut plus grande hâte d'être secouru par son écuyer, que la femme rentrant de ses visites n'a besoin de la camériste qui la soulage de tant d'étoffes qui l'essoufflent et l'exténuent. Elle tombe sur le premier siége qu'elle rencontre, en poussant des *Ah!* plaintifs, et abandonnant enfin à l'affaissement son pauvre corps courbaturé!

Aussi monter quelques étages devient-il impossible à la plupart, et pénible même aux plus vaillantes. Il faut renoncer à visiter les amies ou relations qui habitent les appartements aériens, et payer ses visites en cartes, comme au jeu. M^me^ A... se formalise contre M^me^ B..., qui ne lui fait pas, ou ne lui rend pas de visites *personnelles*. Elle accuse sa politesse...

C'est le quatrième étage qu'il faut accuser — et la toilette qu'il y faudrait hisser, en ses 47 kilos. Toute la politesse possible échoue devant une difficulté de traction. L'Auvergnat qui monte un crochet de rondins superposés est plus agile et moins rompu, recru, rendu, que madame en ses atours crinolinesques. Si elle tente courageusement l'ascension de ces Ténériffe, de ces Chimborazo parisiens, où l'on grimpe habiter les logements de 5 à 6,000 francs, qu'on trouvait autrefois pour un moindre prix aux étages accessibles, elle va bien jusqu'au premier, — geint au second, — râle au troisième — et extrapasse au quatrième!

Pour éviter tout cela, on se présente à la porte de ses relations haut perchées les jours où l'on sait qu'elles ne reçoivent pas, et la carte mise chez le concierge par le valet de pied permet à la dame accablée de moire de rester confortablement assise dans sa voiture. Ce qui ne l'empêchera pas de monter tout à l'heure chez sa modiste, ou chez le susdit *couturier*, car il faut bien renouveler sans cesse le vaniteux effet de ses tortures! Puis on rentre chez soi défaillante comme nous avons dit... mais à la mode! C'est une consolation.

Donc, soulagée du terrible corset, la femme élégante n'a fait que changer de torture: la crinoline et le poids absurde des toilettes qu'il faut traîner — pour faire gagner beaucoup d'argent aux fournisseurs, — l'excèdent, compromettent sa santé, et entravent l'exercice poli de ses rapports sociaux. Quant à la dépense extrême... c'est l'affaire des maris, et... j'ignore heureusement tout ce que tant d'affiquets coûtent!

~~~~ Voici ce qui s'est passé tout récemment à la présentation d'un étranger à un souverain... quelconque, mais chrétien:

— « Y a-t-il longtemps que vous êtes ici? demanda obligeamment le monarque.

— » Oui, sire, répond le Germain.

— » Comment trouvez-vous cette capitale?

— » Oui sire!

— » Peut-être ne comprenez-vous pas très-bien notre langue?

— » Oui, sire! »

Le souverain devina ce qui s'était passé. Il avait renversé l'ordre des *questions* obligeantes, mais forcément un peu banales, qu'il adresse d'ordinaire aux étrangers présentés, — et celui-ci n'avait appris que les *réponses* correspondantes!

Ceci, qui est tout frais, nous rappelle Frédéric le Grand, qui faisait aussi toujours les mêmes questions dans le même ordre aux officiers, savoir: leur âge, — leur temps de service, — leur avis sur la discipline. Il s'adresse ainsi à un jeune cornette, et voici leur dialogue:

D. Depuis quand êtes-vous au service? — R. 27 ans!

D. Comment! Quel âge avez-vous donc? — R. 18 mois!

D. Ah çà... vous ou moi nous sommes fous? — R. Oui, sire!

Frédéric avait renversé ses propositions, et l'autre était resté ferme sur l'ordre des réponses usitées.

J. LE LEOONITE.

CHARLES DICKENS.

ROMANCIER ANGLAIS.

Le nom de Charles Dickens est familier à tous ceux qui ont un peu lu, et nos lecteurs, certainement, connaissent la plupart des œuvrages du romancier anglais dont nous donnons le portrait.

Le front large et élevé, le regard perçant et assuré, la bouche fine et un peu railleuse, dénotent l'intelligence, l'énergie, l'esprit d'observation et une tendance à la raillerie douce et à ce que les Anglais appellent humour, c'est-à-dire, la sensibilité jointe à la malice.

Tels sont en effet les caractères principaux de la physionomie du célèbre romancier, telles sont aussi les principales qualités qui éclatent dans ses œuvres.

Ce sont ces qualités un peu gauloises, et surtout le rare esprit analytique de M. Dickens, qui l'ont fait si rapidement et si favorablement accueillir en France.

Les Anglais, qui lisent beaucoup et avec fruit, l'ont placé au premier rang parmi les nombreux écrivains qu'ils possèdent; et de fait, sans faire la part mauvaise à Bulwer, à Thackeray ou à M. Collins, on peut dire, que depuis Walter Scott, l'Angleterre n'a pas eu d'écrivain plus justement populaire que Charles Dickens.

Ses compatriotes à Paris, et beaucoup de Français ont pu se convaincre dernièrement de cette popularité, lorsque l'auteur de *David Copperfield* eut la bonne pensée de faire lecture des plus beaux passages de ses romans, dans les salons de l'ambassade d'Angleterre.

L'élite de la colonie anglaise, tout en répondant à l'appel fait à sa générosité (le produit des places était envoyé aux ouvriers malheureux du Lancashire), est accourue, attirée par la magie du talent de l'illustre auteur, et l'a chaleureusement accueilli.

CHARLES DICKENS.— (Lectures publiques à l'Ambassade d'Angleterre.)

D'après une photographie faite le 9 février, par M. Maze.

Disons aussi que le romancier lit avec une rare perfection, et qu'il sait captiver son auditoire en excitant son hilarité ou en touchant sa sensibilité, autant que le pourrait faire le meilleur comédien du monde.

Charles Dickens est né à Portsmouth en 1812. Son père, qui était employé payeur de la marine, le fit élever à Chatam et plus tard dans un collége des environs de Rochester, où le jeune écolier se fit promptement remarquer par son intelligence précoce, par une mémoire extraordinaire et par un goût excessif pour la lecture.

Quand il eut terminé ses études, il entra chez un *sollicitor*, pour y étudier le droit.

C'est peut-être à sa répugnance pour les travaux de la procédure, qu'on lui doit *David Copperfield* et *Bakhouse*, deux piquantes satires sous forme de roman.

Le jeune élève quitta l'étude du sollicitor pour les bureaux du journal radical *the true Sun, le vrai Soleil*, puis pour ceux du *Miroir du parlement*, et enfin pour ceux du *Morning chronicle*, dont il fut pendant plusieurs années un des rédacteurs principaux.

C'est dans cette dernière feuille qu'il fit paraître les esquisses littéraires signées Boz, et qui, réunies plus tard sous le titre de Scènes de la vie anglaise et illustrées par Cruishank, firent une grande sensation en Angleterre, et commencèrent à établir la réputation du spirituel écrivain.

A partir de cette époque, Charles Dickens ne s'occupa exclusivement que de littérature, et fit paraître successivement Club Pickwick, Oliver Twist, Nicholas Nickleby, Martin Chuzzlewit, le Grillon du foyer, la bataille de la vie, les contes de Noël, la petite Dowitt, les Temps difficiles, etc.

Marié à la fille du *sollicitor* Georges Hogarth, père d'une nombreuse famille, possesseur d'une très-belle fortune, Charles Dickens habite tantôt Londres, tantôt Paris qu'il aime beaucoup, et où ses manières aimables et distinguées, non moins que son talent original, lui ont attiré de nombreuses sympathies, et une foule d'admirateurs.

I. DE P.

Une attaque nocturne par les étrangleurs, dans une rue de Londres.

TYPES PARISIENS n° 9. — Jacques Simon, le berger en chambre. (D'après un croquis de M. Charles Yriarte.

Bal costumé donné par LL. MM. impériales aux Tuileries

LE BALLET DES ABEILLES

Le bal costumé donné lundi dernier aux Tuileries a été signalé par une heureuse innovation, qui était un des plus grands attraits de la soirée. Les dames de la cour avaient imaginé un ballet dansé par douze charmantes jeunes femmes, costumées en abeilles et portant des guirlandes de violettes. Quatre ruches, de vraies ruches, à peine ornées de quelques guirlandes, ont été traînées dans la salle des maréchaux par des jardiniers, et, à un signal de l'orchestre, on a vu sortir de chacune d'elles trois jolies abeilles ailées, tenant à la main une guirlande de violettes et formant ensemble des figures gracieuses et des combinaisons élégantes. Mérante, l'excellent danseur, un parfait maître de ballet, avait réglé les pas, et les nobles abeilles avaient sérieusement répété pendant la semaine qui avait précédé le bal.

L'arrivée des ruches au milieu de tous ces costumes, dont chacun était un petit chef-d'œuvre, a produit le plus charmant effet; les figures ont été exécutées avec un ensemble parfait. Nous préparons un grand dessin de l'ensemble de cet épisode; aujourd'hui même nous en donnons le prélude dans notre première page. (L'arrivée des ruches.)

Nos lecteurs sont peut-être curieux de savoir les noms des danseuses choisies parmi les plus jeunes et les plus belles : elles ont mérité l'ovation qui leur a été faite, et une bonne part du succès revient à M^me la comtesse Stéphanie de Tascher, qui a dirigé ce divertissement.

Voici les noms des abeilles. Nous ne savions pas que la Russie comptât un aussi brillant essaim.

Princesse Troubeskoï ;
Mademoiselle Nelidoff ;
Madame Copens ;
Madame Magnan ;
Baronne de Vatry ;
Mademoiselle Kiniakoff ;
Madame de Soukhosaneth ;
Mademoiselle Hortense de Tascher ;
Princesse N. Dolgorouki ;
Baronne Molitor ;
Madame Brincard ;
Madame Péreira.

C. Y.

Les garrotteurs de Londres

Les journaux anglais sont pleins de récits de vols commis sur les passants, avec une hardiesse et une audace singulières, et à l'aide de violences qui ont parfois entraîné la mort des victimes.

Les Anglais ont donné à ces malfaiteurs le nom de *garrotteurs*, terme assez impropre, puisque la *garrotta* est un instrument de supplice espagnol et hispano-américain, consistant en une courroie solidement assujétie au dos d'une chaise, dans laquelle s'asseoit le condamné pour être étranglé.

Mais le mot rappelant un supplice terrible, et la strangulation complète étant l'*ultima ratio* des détrousseurs de Londres, les Anglais ont trouvé que ce nom de *garrotteurs* était le plus appropriable à ces artistes d'une nouvelle espèce.

Généralement au nombre de trois, ces terribles malfaiteurs, profitant des brouillards épais, si communs dans la capitale de la Grande-Bretagne, attendent le passant au coin des rues sombres de la Cité ou du Strand.

Tandis que l'un d'eux fait le guet, un deuxième s'avance rapidement vers sa future proie, suivie, sans qu'elle s'en doute, du troisième voleur, s'élance sur elle, la saisit d'une main, et de l'autre lui allonge en plein visage un coup de poing vigoureux, qui a pour effet de lui faire renverser la tête et de découvrir le col; c'est cet instant que saisit le troisième compagnon pour jeter sur le passant la courroie dont il est armé; ceci fait, d'un mouvement brusque il attire à lui la courroie, qui, en se resserrant sur l'endroit appelé vulgairement la *pomme d'Adam*, étrangle aux trois quarts la malheureuse victime, qui perd connaissance et tombe au pouvoir des voleurs; ceux-ci procèdent alors en toute sécurité à la visite des poches, après quoi ils reprennent leur courroie et s'éloignent rapidement.

Quelquefois, l'opération n'a pas lieu sans une certaine résistance de la part du garrotté ; mais alors celui qui le premier s'est avancé sur le passant récalcitrant lui administre une série de coups de poing ou de casse-tête dont l'effet est irrésistible.

Souvent une femme est employée dans ces expéditions; elle sert pour ainsi dire d'appeau. Elle s'approche du passant et lie conversation sous le premier prétexte venu, tandis que son compagnon met son projet à exécution.

Des marchands de Londres, profitant de la panique qui s'est emparée des Londoniens obligés de sortir le soir, ont imaginé des colliers armés de pointes aiguës en dehors, et bien d'autres engins *anti-garrotteurs*, qui ne servent la plupart du temps à rien, et qui souvent viennent augmenter le butin des hardis voleurs dont nous avons essayé de faire connaître le *travail*.

I. DE PERRY.

TYPES PARISIENS

N° 9

LE BERGER EN CHAMBRE

On m'accuserait certainement de fantaisie ou d'invention, si, pour justifier l'authenticité des types dont j'ai entrepris de tracer les silhouettes au crayon et à la plume, je ne citais pas mes auteurs. Le *berger en chambre* n'existe plus aujourd'hui; mais il existait hier, tous les habitants du quartier latin l'ont connu. Ce n'est qu'à l'excessif développement de notre civilisation et aux travaux immenses entrepris récemment, que nous devons la perte de ce type, l'un des plus curieux de cette modeste galerie. Avant nous, et avec plus d'autorité, puisqu'il s'était fait une spécialité de ces études, Privat d'Anglemont avait signalé l'existence de Jacques Simon.

Simon est né à Bourganeuf, il doit avoir aujourd'hui soixante-huit ans. Il commença par servir les maçons, se lassa de ce métier, et se fit garçon de bureau. Il épousa le premier nez retroussé qu'il trouva sur son chemin, et après quelques années de mariage, la trop féconde M^me Simon, qui avait déjà mis au monde deux jumeaux, accoucha de trois jolis garçons, frais et roses.

La Quotidienne donnait chaque jour des nouvelles de la mère et de l'enfant, et toutes les bonnes âmes du quartier se réunirent pour fournir la triple layette.

On fit un rapport à l'assistance publique, qui envoya deux chèvres à la pauvre mère, mais *la Quotidienne* avait un peu fardé la vérité : les enfants n'étaient ni frais ni roses, et M^me Simon ne put résister à cette couche; elle mourut huit jours après, et les trois enfants la suivirent.

Voilà notre Jacques Simon sans femme et à la tête de deux enfants et de deux chèvres.

Cependant les dames du quartier, pleines d'intérêt pour l'infortune du brave homme, lui achetaient assez régulièrement son lait et ses chevreaux, Simon conçut alors l'idée de guérir les maladies de poitrine et d'exploiter les organisations délicates.

Il connaissait des carabins; il apprit de l'un d'eux qu'il suffisait d'introduire dans l'alimentation d'une chèvre un élément ioduré, pour que le lait de l'animal eût des qualités fortifiantes.

Avec beaucoup de probité et un peu de bonheur, il prospéra, il eut deux étables à quatre-vingt-dix marches au-dessus du niveau du sol du collége de France, au cinquième étage, étables partagées en CINQUANTE-DEUX BOXES.

La nourriture spécialement affectée à chaque animal était contenue dans une armoire placée au-dessus de la crèche, et, peu à peu, à mesure que la partie scientifique de l'exploitation de Jacques Simon se développa, on put lire à côté des noms de chaque chèvre des inscriptions ainsi conçues :

Mélie Morvanguilotte, — nourrie à la carotte pour M^me M..., attaquée d'une maladie de foie.

Jane la Rousse, — foin et herbes de menthe, — M^lle A..., pâles couleurs.

Marie Noël, née à l'étable de Jeannette et de Marius, — nourrie de foin ioduré, pour le fils de M..., sang pauvre.

Jacques Simon s'habillait en paysan, et portait une veste courte, des sabots, un chapeau à larges bords, et ne négligeait même pas la houlette. Vous avez pu le voir comme nous à l'époque où nous fréquentions le collége de France. Il menait paître ses chèvres du côté des buttes Chaumont, dix par dix; et un jour de grand matin, nous allâmes nous poster au bas de son escalier dans une des plus sombres maisons de la rue d'Écosse pour voir les chèvres accomplir leur descente ; nous n'avions pas voulu croire le récit de Privat d'Anglemont qui nous assurait que Jacques Simon possédait de vertes prairies et une Suisse en miniature à un cinquième étage. C'était un singulier spectacle de voir les chèvres descendre les marches de cet escalier sous la conduite du *berger en chambre*, vêtu de sa limousine et sa houlette à la main.

CHARLES YRIARTE.

LE RÉVEIL D'UNE CONSCIENCE

NOUVELLE

(Suite.)[1]

Il s'approcha de la porte d'entrée, prit son poignard, l'introduisit entre le pêne et la gâche de la serrure, fit une pesée. La porte s'entr'ouvrit. Il se souvint alors que lorsqu'il était encore petit enfant, il lui fallait se lever sur la pointe des pieds pour ouvrir cette porte ; mais ce souvenir ne l'émut pas. Il se rappelait cela, voilà tout.

Il se glissa dans la salle basse par l'entrebâillement de la porte, qu'il referma tout contre derrière lui avec précaution : il se trouvait alors dans l'obscurité la plus complète, au sein d'une fraîcheur saine, qu'on pourrait appeler l'odeur de la propreté. Il devait régner dans cette maison un soin hollandais, un rangement méthodique.

En effet, il se dirigea à tâtons dans la chambre sans se heurter à aucun meuble : depuis dix ans qu'il était parti, rien n'avait changé de place.

Lorsqu'il eut saisi la large rampe de bois de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, à la chambre à coucher du prêtre, il regarda autour de lui dans les ténèbres : il lui semblait qu'il y avait deux yeux fixés sur lui quelque part. Il franchit une marche de l'escalier, puis deux, puis trois... l'escalier craqua ! un instant il demeura immobile, scruta l'obscurité, écouta le silence et se demanda si une conscience chargée d'un crime ne rendait pas plus lourd le corps d'un homme.

Il fit un effort de volonté, acheva de monter l'escalier, chercha de la main le long du mur le trou d'une serrure, le rencontra, s'accroupit et y colla son œil..... Il y avait de la lumière dans la chambre. — Il recula, la tête foudroyée, puis regarda de nouveau. Son cœur, qui battait à se rompre, s'apaisa : c'était la lumière de la lune. Il se dit qu'il venait de vivre un an en quelques secondes.

Il tourna lentement le bouton de la porte, la poussa et entra légèrement, la tête en avant, les pieds touchant à peine le sol. Les rideaux blancs du lit cachaient tout à fait le prêtre : on ne voyait que sa main qui pendait abandonnée. On n'entendait que le bruit calme de sa respiration. Les habitudes du curé n'étaient point changées. Il vit le bréviaire ouvert sur le prie-Dieu, les souliers à boucles posés à terre à côté l'un de l'autre, la soutane et les autres vêtements soigneusement pliés sur une chaise.

Alors les yeux du meurtrier devinrent ronds et fixes; il fit vers le lit trois grandes enjambées élastiques et silencieuses, plongea derrière les rideaux sa main armée, et frappa en poussant un « han » formidable...

Un soupir lui répondit; la main qui pendait se crispa légèrement, et ce fut tout.

[1] Voir le dernier numéro.

De sa main restée libre, il écarta le rideau dont les anneaux gémirent sur la tringle; il vit le vieillard, la tête renversée sur l'oreiller, la bouche ouverte; il vit la poitrine nue et sanglante où le poignard disparaissait à demi, et sa main qui serrait le poignard.

Il voulut arracher l'arme de la plaie..... Horreur! l'arme était rivée à la plaie et sa main rivée à l'arme! — Quelque chose de froid l'envahit depuis la plante des pieds jusqu'au crâne.

Le visage bouleversé d'effroi, il prend le manche du poignard à deux mains, il fait des efforts terribles. Impossible! le poignard tient à ce sein comme le chêne tient au sol. Il veut lâcher le poignard. Impossible! maintenant ce sont ses deux mains qui sont collées au poignard!...

Alors il assista à un spectacle horrible. — Sous les tenaillements impuissants de l'assassin, les lèvres de la blessure s'entr'ouvrirent comme les lèvres d'une bouche humaine, et, en s'entr'ouvrant, laissèrent voir une double rangée de dents, de véritables dents, blanches et aiguës, qui serraient la lame brillante du poignard avec un grincement atroce.

Les mains du parricide redoublèrent leurs secousses. Les dents saignèrent sans lâcher prise.

Alors il ferma les yeux et poussa un cri étranglé. .

. . . .

Il se réveilla, les pieds dans la boue, les cheveux collés aux joncs par la sueur du cauchemar, toujours assis sur la borne où il s'était endormi.

Le tripot était toujours devant lui, mais les fenêtres en étaient éteintes, et la lueur du réverbère devenait blafarde devant le premier blanchissement de l'aube.

Il se leva, redressa ses reins endoloris, tamponna son front avec son mouchoir.

Puis il regarda à ses pieds; il y vit des pièces d'or: il regarda ses mains: il y vit du sang.

Cet or, il avait été jeté devant lui par une courtisane qui sortait de la maison de jeu et qui avait gagné; ce sang, ses ongles s'en étaient souillés en déchirant sa poitrine.

Un éclair, une pensée, traversa l'esprit de ce malheureux. Il revit tout son rêve: cette course effrénée, ce paysage, ces saules, cette maison, ces ténèbres, ce vieillard frappé, le rictus de cette plaie béante. Il chercha dans ses vêtements ce couteau dont il avait cru sentir le manche; il n'y était plus. Ce sang! cet or! plus de couteau! Avait-il tué le vieillard? Oui ou non?

Il y a de ces réveils.

La réalité, presqu'aussi affreuse que le songe, s'y mêlait par tant de faits, par tant de sensations que la raison ne pouvait plus rien entrevoir. — D'ailleurs, il n'était pas capable de faire usage de sa raison en ce moment. Cette rue, cadre hideux, avait été témoin du concept de son crime? Il était revenu lui en apprendre l'exécution? Cet or, il voulait le voler pour jouer: n'était-il pas à la porte d'un tripot? Quoi de plus simple? — Et cette idée, examinée avec les grossissements de la fièvre, conçue, creusée, raisonnée en une minute, prenait dans sa tête ahurie la force d'une certitude.

L'infortuné n'avait plus de puissance sur son intelligence que pour une seule résolution: suivre les traces de son crime ou de son hallucination, reconnaître tout, reprendre la grande route, courir au presbytère, savoir, voir, être sûr.

Il partit. — Il partit, marchant plus vite encore que dans son rêve; il suivit le même chemin, prit les mêmes rues, sortit de la ville par la même porte, se retrouva sur la même grande route, revit les mêmes maisons, les mêmes murs, les mêmes arbres. —C'était effrayant d'exactitude, de preuve, de vérité.

Seulement les nuages étaient tout à fait dissipés, les dernières étoiles s'éteignaient à l'occident, et à l'orient une longue traînée de lumière dorée enflammait l'horizon.

Le froid humide du matin le faisait frissonner, moins encore que l'épouvantable vraisemblance de ses soupçons. Cela était si poignant et si douloureux qu'il ne voulut plus y penser jusqu'à son arrivée sur les lieux. A cet effet, il employa les moyens dont se servent les enfants pour s'endormir.

Il récita rapidement et à demi-voix des prières, toujours les mêmes; il compta depuis un jusqu'à cent, et recommença, recommença...

Arrivé au haut de la colline, il revit le village, le clocher, le ruisseau, le lavoir, tout, absolument tout ce qu'il avait vu dans son rêve. Rien n'était changé au coup d'œil: seulement, au lieu de la lumière de la lune, c'était maintenant la vapeur humide et parfumée du matin qui était répandue sur toute la vallée.

Tout haletant, il reprit sa course échevelée vers la maison du curé.

En quelques minutes il eut longé le ruisseau, passé sous les saules; il arriva épuisé derrière cette haie qui entourait le jardin du presbytère.

Comme il s'arrêtait, étourdi par la douleur, suffoqué par la rapidité de sa course, il entendit dans le jardin le bruit d'une bêche qui s'enfonce dans la terre sous la pression d'un pied d'homme.

Et tout à coup il se sentit inondé de joie et de ravissement. Il venait de se rappeler que chaque matin le vieux prêtre se levait avant l'aube et travaillait à son jardin...

Tremblant d'émotion indicible, il regarde par-dessus la haie; il voit un vieillard à cheveux blancs et en soutane, appuyé sur une bêche, et qui lui tournait le dos. Il franchit la haie d'un seul bond: le vieillard se retourne; c'est bien le curé, c'est son bienfaiteur!

Alors le malheureux sentit s'évanouir le peu de force qui lui restait; il ne put que tomber à genoux, affaissé, le front bas, les bras inertes, débordant de larmes et de remords.

Ce qui se passa en cet instant dans l'âme du vieillard fut un de ces mystères dont la plume est impuissante à faire l'analyse. Assurément, il comprit dans ce désordre, dans cette prostration, dans cet écrasement, sinon la cause réelle de ce repentir, du moins la portée de l'immense drame intérieur qui l'avait provoqué. Son geste prit de la solennité, son regard eut une expression profonde, il étendit la main en signe de rémission.

— Mon fils, dit-il de l'accent le plus grave, vous vous repentez sincèrement, cela suffit, Dieu vous pardonnera. Puis il ajouta d'une voix qui tremblait d'attendrissement: — Mon cher enfant, je t'attendais depuis longtemps, te voilà revenu. Merci.

Et il y eut une âme de gagnée à la vertu.

FRANCIS COPPÉE.

FIN

Arsenal d'artillerie à Vera-Cruz

Pour les troupes en expédition, séjour ne veut pas dire inaction, tant s'en faut, et l'activité du campement n'est pas moins brûlante que celle de la marche. Nous reproduisons la vue de l'arsenal d'artillerie de la garde, établi par les soins de M. Bèze, qui figure lui-même dans le coin de gauche de notre dessin. Au premier plan se trouve un mât de vaisseau dont la présence intriguera peut-être les lecteurs. C'est une des nombreuses épaves que les soins attentifs du directeur de l'arsenal sont parvenus à arracher à la mer, et dont le retrait sur la plage constitue pour l'État un recouvrement bien minime, des pertes éprouvées dans l'ouragan dont nous avons antérieurement rendu compte ici même.

M. V.

Une séance du Conseil de guerre à Vera-Cruz.

La justice militaire en campagne use, on le sait, de procédés sommaires et expéditifs. Les manœuvres déloyales entreprises en dehors des lois reconnues de la guerre, attirent sur la tête des coupables un châtiment assez justifié soit par le flagrant délit, soit par la simple constatation d'identité. L'armée française qui combat en ce moment au Mexique évite, par-dessus tout, cette précipitation violente, et si elle est obligée de passer par les armes, du moins avant d'en venir à cette extrémité, elle institue des tribunaux et juge les coupables. Même dans le cas de légitime défense, dans une circonstance où la juste indignation excusait d'avance une répression énergique, l'autorité militaire s'est montrée calme, ennemie de toute précipitation, gardienne sévère des formes légales. Elle tenait à éviter le reproche d'avoir exercé des représailles; elle n'a pas perdu de vue le caractère réparateur de son expédition, la mission civilisatrice que s'est donnée la France dans ces contrées, désolées par une longue anarchie, et les juges n'ont voulu voir devant eux que des accusés et non des ennemis. L'occasion s'offrait de prouver par un acte éclatant la sincérité des proclamations antérieures: les chefs de l'expédition ne l'ont pas laissé échapper.

Voici, en peu de mots, les faits du drame judiciaire qui vient de se dérouler devant le conseil de guerre de Vera-Cruz.

Un dimanche du mois de novembre, on rapporta au quartier de cavalerie trois canonniers français qui se tordaient dans les convulsions d'une effroyable agonie; leurs visages étaient déjà noirs, et leurs souffrances étaient si atroces que leurs camarades ne pouvaient en supporter la vue. Ces hommes qui, chaque jour, affrontent la mort d'un œil sec, pleuraient autour de ces trois malheureux qui poussaient des râlements sinistres. Les mots de guet-apens, de poisons, circulaient, et l'énergie des chefs put seule arrêter l'exécution d'une vengeance immédiate et complète. Tandis que des soins empressés étaient prodigués aux mourants, l'autorité, plus calme, procédait à une enquête assez prompte pour amener, dans la soirée, l'arrestation de quatre hommes et de quatre femmes, sous l'inculpation d'empoisonnement sur la personne de militaires français.

Les perquisitions opérées, les renseignements recueillis, avaient établi qu'un certain Emmanuel Gonzalès, aidé de sa compagne et de quelques affidés, avait installé, dans une maison mal famée, un débit de vins et de liqueurs dans le but d'y attirer nos soldats. Afin d'y mieux réussir, il avait attaché à son établissement un joueur d'orgue, montreur de singes, dont le tapage devait allécher les chalands. L'appât réussit. Cinq ou six militaires, parmi lesquels trois artilleurs, pénétrèrent dans le joyeux cabaret. Ils y furent accueillis par des démonstrations d'un enthousiasme exagéré; les hommes, les femmes, firent assaut d'amabilité, de gentillesses, de libéralités, pour fêter et héberger les libérateurs du pays. On but beaucoup, on but longtemps, mais l'hôte refusa obstinément de recevoir de nos soldats le prix de la consommation.

Dans la minute qui suivit cette cordiale fraternisation, Gonzalès, qui est chef de guérillas, quitta précipitamment la ville, et bientôt les soldats commencèrent à ressentir d'horribles douleurs. Alors seulement ils attachèrent une signification précise et lugubre à ce fait, qui d'abord leur avait semblé indifférent: c'est que les Mexicains avaient pris leur vin dans des bouteilles différentes des leurs.

L'instruction avait marché sans hâte, sans précipitation: les inculpés, entourés de toutes les garanties que la loi leur assure, avaient été pourvus de conseils, de défenseurs, et les interrogatoires s'étaient faits de manière à concilier les droits de tous. Par bonheur, et grâce aux soins éclairés du corps médical, aucun des militaires victimes du guet-apens n'avait succombé. On a pu, de la sorte, confronter les accusés avec les accusateurs, et acquérir les preuves les plus convaincantes de la culpabilité des personnes arrêtées.

Le dessin que nous reproduisons fait assister à une des séances de ce conseil de guerre. Les lecteurs y aperçoivent M. le lieutenant-colonel Mangin, président, penché sur son siège; à sa droite, le chef d'escadron, Vasse Saint-Ouen, et M. le capitaine Barbe, remplissant les fonctions du procureur impérial.

En face du tribunal se tiennent les prévenus. Le principal accusé, Emmanuel Gonzalès, est en fuite. Il est condamné à mort par contumace. Bartolo Bendera, le bras du droit du chef et Justo Pasos qui se trouve au troisième rang, ont été condamnés à la peine capitale. Entre ces deux hommes, Antonia Zamudio, âgée de quarante-cinq ans, est celle qui dans les scènes du cabaret a joué le rôle le plus actif; elle est condamnée aux galères perpétuelles. Roman Zamudio est condamné à dix ans de bagne, et son acolyte Carmona à cinq ans. A la suite de ces personnages viennent trois femmes, les *trois Dolorès*, comme on les appelait dans l'armée; leur sort est différent. La première, Dolores Barajas, méditera dix années durant, sous les verrous, les événements de sa vie passée; la seconde,

Arsenal d'artillerie établi à la Vera-Cruz par les artilleurs de la garde. (D'après un croquis du lieutenant Brunet.)

Séance du conseil de guerre tenu à la Vera-Cruz (affaire d'empoisonnement). — Croquis du lieutenant Brunet.

Dolores Areiano, remise en liberté, poursuivra le cours de ses victoires et conquêtes, et la troisième, Dolores Carbajal, compagne de Gonzales, est retenue au secret. Il y a à cela bien des raisons graves, celle-ci, entre autres, qu'elle a déjà tenu à Soledad en compagnie de son amant un débit de boisson, qui pourrait donner l'explication de bien des cas de fièvre jaune. Nos soldats, devançant les résultats de l'enquête, — sont déjà convaincus de la funèbre influence de ce couple odieux.

Les débats ont été dirigés par M. le lieutenant-colonel Mangin avec une prudence, une impartialité qu'on ne saurait trop louer. Ce scrupule de légalité, cette délicatesse de justice, ce calme et cette fermeté dans la répression d'un lâche attentat, ont frappé les esprits, remué les consciences et ému dans les âmes honnêtes des impressions salutaires, dont les procédés de l'autorité indigène les avaient déshabitués. De pareilles démonstrations valent les victoires les plus décisives.

M. V.

POUR CENT SOUS

AVENTURE FINANCIÈRE

I

Or il advint, ce jour-là, que le sieur Canivet, jeune homme de famille aisée, constata, en ouvrant son escarcelle, que le numéraire y brillait de tout l'éclat de l'absence.

Le sieur Canivet, — de famille aisée, comme nous avons eu le plaisir de le dire, — approchait de la fin du mois, époque à laquelle sa pension ordinaire lui était expédiée de province par ses fidèles parents. Mais approcher ne suffit point en un cas pareil. Aussi le sieur Canivet se prit-il à regretter amèrement les dépenses par trop lestes qu'il avait semées tout le long des premières semaines.

Puis, à force de regretter, il s'aperçut que le remords lui creusait impérativement l'estomac. Il fallait déjeuner... Pas le plus petit morceau de mouche ou de vermisseau : sainte amitié, c'est à toi qu'on songe en ces circonstances.

— Parbleu! pensa le sieur Canivet, je serais bien bon de me gêner. N'ai-je pas mille fois obligé A, B, C, D... et bien d'autres? N'ai-je pas tenu table ouverte pour les allants et les venants? Je puis faire doublement appel à la mémoire du cœur et à celle de l'estomac. N'hésitons plus. Il est impossible que n'importe qui... Léon, par exemple, ne soit pas trop heureux de me prêter cent sous pour déjeuner .. que diable!...

En réfléchissant, le jeune homme de famille aisée avait achevé sa toilette. Il descendit son escalier et s'aventura dans la rue, se dirigeant vers la demeure du Léon désiré.

Mais à peine avait-il fait une centaine de pas, qu'une idée judicieuse lui traversa le cerveau. Il se souvint que son ami *primo* habitait à l'extrémité du Paris annexé, que son ami *secundo* remplissait en une maison d'agent de change des fonctions qui devaient l'appeler à son poste dès dix heures.

Il en était neuf et demie. Impossible d'arriver à pied. Prendre l'omnibus! Cette machine roulante se laisse distancer par les piétons eux-mêmes. Canivet monta dans un fiacre.

II

Avez-vous remarqué la scélératesse du hasard? C'est toujours ainsi quand on est pressé. Le carrosse de Canivet rencontra deux rues barrées, une rue qu'on remacadamisait, et six encombrements de voitures.

De sorte que, quand il toucha terre devant l'immeuble du Léon tant souhaité, celui-ci venait de déguerpir.

La peste soit!... Après que Canivet eut fait à son désappointement la concession de quelques exclamations courroucées, l'espérance reprit le dessus. A défaut de Léon n'avait-il pas Charles?

Charles! un excellent garçon! un cœur dévoué!... — Cocher, chez Charles, rue..., numéro...

Le cocher obéit avec la résignation de sa race et la lenteur de sa profession.

Naturellement, Charles avait son gîte à deux kilomètres de là. Toujours l'effet des gracieusetés du hasard. Canivet trouva, à son impatience, que les deux kilomètres en représentaient largement six.

Il débarqua nonobstant. On finit par là quand même.

Drelin! drelin!... Pas de réponse!... Non, cela ne se peut. Drelin! drelin!... Pas de réponse!... Allons donc!... Charles dormait encore, sans nul doute; le paresseux... Drelin! drelin! drelin!

— Qui demandez-vous? glapit la voix acidulée de la portière, attirée par le carillon.

— Monsieur Charles!

— Il est parti depuis une heure. Il est à un enterrement à Pontoise.

— Guignon des guignons!

Canivet, éploré et affamé, se cramponne à la rampe pour redescendre. Le fiacre l'attendait en bas. A sa vue, Canivet fit un calcul mental. Il devait déjà deux heures à deux francs.

— Tant pis, se dit-il, je vais aller chez Eugène, et, au lieu de cent sous, je lui emprunterai dix francs.

III

Eugène était en voyage.

De chez lui, Canivet se rendit chez Albert qui était à un mariage, chez Hippolyte qui avait déménagé sans laisser son adresse.

L'appétit du malheureux nomade croissait avec ses angoisses.

Il arriva ainsi au domicile de Gustave.

— Monsieur Gustave est chez lui, répondit le concierge.

Bonheur! victoire! transport!

Canivet escalada quatre à quatre, sonna convulsivement, et, pénétrant comme un boulet dans un régiment :

— Enfin tu y es! C'est bien toi!... Si tu savais!... Ouff!... Merci, je n'ai pas le temps de me reposer... J'ai en bas... N'importe!.. Qu'il te suffise de savoir que je viens t'emprunter une. .

— Pauvre ami! un emprunt, à moi! soupira Gustave. Je me proposais justement d'aller chez toi pour te prier d'être mon banquier.

— Quelle plaisanterie! Tu as bien...

— Rien! rien! rien!

— Je n'en crois pas un mot.

— Libre à toi. Au bout de tout, je ne vois pas pourquoi j'aurais des comptes à te rendre, et du moment que tu le prends sur ce ton, brisons là!

— A ta guise! brisons!

Canivet, en sortant, retrouva le fiacre impassible. Il avait sept francs cinquante d'arriéré.

— Bah! fit-il, Edmond est un petit Crésus. Au lieu de dix francs, je lui en emprunterai vingt.

IV

La faim prenait des proportions plus que canines. Le cocher commençait à avoir sur son siége des trémoussements inquiétants autant qu'inquiétés.

Deux fois il s'était retourné pour regarder son bourgeois d'un œil investigateur.

La situation était horriblement tendue.

Elle le devint encore plus quand Edmond, le petit Crésus, eut à son tour opposé une fin de non-recevoir catégorique aux prières de Canivet.

Tout à coup.. Ah! c'était le ciel qui l'envoyait... Tout à coup, l'infortuné reconnut, passant sur le trottoir, un ancien ami de sa famille, homme très-lancé dans la spéculation.

Celui-là ne refuserait pas, morbleu!

Et Canivet, tirant le cocher par ses six collets :

— Arrêtez! Mais arrêtez donc!... Psitt! psitt!...

L'homme très-lancé dans la spéculation entendit, sourit, s'approcha.

— Oh! c'est ce cher monsieur Canivet... Les parents vont bien depuis que je ne suis plus là-bas?... car j'ai quitté le pays... Vous ne le saviez pas? .. Oui, je suis venu à Paris... Et vous? cela va-t-il? Êtes-vous satisfait?

Canivet allait répondre avec franchise, mais il se souvint de la fâcheuse nécessité de ses autres tentatives. L'idée lui vint de dissimuler.

— Si j'avoue que je n'ai pas un sou, réfléchit-il, celui-là aussi va me tourner le dos.

Agissons mieux!...

Puis tout haut :

— Moi! je vous remercie, je suis content, très-content... surtout de vous revoir, vous qui m'avez connu si petit!... Haut comme cela!... Je ne vous lâche pas. Nous allons dîner ensemble?

Car, — hélas! — l'heure du dîner était venue.

— Oui! oui! nous allons dîner! Nous causerons... Cocher, descendez-nous devant un restaurant... et attendez-nous.

Le cocher eut un regard terrifié. Il n'osa pourtant parler.

Quant à Canivet :

— Je le fais boire un peu, je l'amadoue... et au dessert... Seulement, vu les frais nouveaux, au lieu de vingt francs, c'est cent francs que je lui emprunterai.

V

On dîna. On mangea abondamment. On but en provision. L'instant fatal était venu.

— Cher monsieur X... insinua Canivet, j'ai une petite confidence à vous faire. La pension que me donne ma famille est un peu en retard. C'est le sort qui vous a mis sur ma route. Vous savez que je suis solvable, et mes parents aussi... Vous voudrez bien me prêter. . .

— Vous ignorez donc, jeune homme, que je suis ruiné à plates coutures? que c'est pour cela que j'ai quitté Carcassonne après faillite, que, sans vous, je ne dînais pas ce soir?

— Grand Dieu! Mais nous sommes perdus! s'écria Canivet. Je n'ai pas de quoi payer, et j'ai un fiacre à la porte, auquel sont dues onze heures!

— Que dites-vous?... Eh bien! attendez... Je connais un usurier, moitié homme d'affaires, vous allez y courir avec un mot de moi. Vous avez des *espérances*, je lui explique votre situation dans ces lignes, il vous tirera d'embarras. Allez et revenez me délivrer.

— Un usurier! grommela Canivet pendant le chemin, c'est une occasion, profitons-en. Au lieu de cent francs je vais lui en emprunter mille.

VI

En montant l'escalier, il se dit deux mille, en demanda trois mille, qu'il obtint en faisant pour dix mille francs de billets.

Aux échéances, il fut en défaut et renouvela à des taux usuraires.

Au renouvellement, il renouvela encore.

Au re-renouvellement, il re-renouvela toujours.

Enfin, la semaine dernière, on lisait dans les faits divers :

« Il vient de mourir à la maison de Clichy un jeune » homme, du nom de Canivet, appartenant à une fa» mille aisée. Ce jeune homme venait d'être incar» céré pour la somme énorme de trois cent mille » francs. »

VII

Canivet, c'était lui; ses trois cent mille francs, c'étaient les cent sous au point de départ.

Que ceci vous apprenne, grands et petits, à n'avoir jamais besoin d'argent!

PIERRE VERON.

COURRIER DU PALAIS

Les maîtresses royales sont depuis quelque temps à la mode. Les hommes de lettres se plaisent à revenir sur ces gracieuses figures non moins séduisantes pour le pinceau de l'écrivain que pour celui de l'artiste. Chacune d'elles a encore ses adorateurs posthumes, et la plus décriée de toutes, Mme Dubarry

n'est pas celle dont la cour est la moins nombreuse et la moins choisie. Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Capefigue, d'autres encore ont eu des paroles d'une tendre indulgence pour cette pauvre femme qui, après tout, a eu des faiblesses plutôt que des passions mauvaises et s'est montrée à l'occasion généreuse et bienfaisante. S'il est vrai, comme le racontent les écrits du temps que des princes du sang se fissent à l'envi les complaisants de la favorite, que des ambassadeurs, qu'un chancelier de France se disputassent l'honneur de lui présenter ses mules à son petit lever, pourquoi ne serait-il pas permis à de simples écrivains de brûler devant sa mémoire, — à cent ans de distance, — quelques grains d'un encens désintéressé? Sa mort d'ailleurs, une mort terrible, pitoyable même dans sa lâcheté, n'a-t-elle pas comme purifié les souillures de sa vie? « Cette lâcheté, a dit Paul de Saint-Victor, nous touche comme une humiliation volontaire. Une courtisane n'avait pas le droit de monter à l'échafaud du pas des reines et avec le front des martyrs. »

A ces causes, ou à d'autres, Mme Dubarry jouit aujourd'hui d'une certaine popularité mêlée de sympathie. Ses autographes, ses bustes, ses portraits originaux sont vivement recherchés par les amateurs. Une dame moscovite, Mme Pankratieff, possédait un de ceux-ci, dû au talent délicat de Mme Vigée-Lebrun : elle l'avait payé, assure-t-elle, douze mille francs. Depuis l'époque où elle l'a acheté, — c'était en 1848, — la valeur en a presque doublé : aussi lorsque l'Empereur de Russie témoigna le désir de l'acquérir, le prix de vingt mille francs qu'en demande Mme Pankratieff fut-il accepté par le directeur des musées impériaux, S. E. le prince Dolgorowky.

Assurée jusqu'à concurrence de sept mille francs, la précieuse toile est confiée, le 6 juillet 1860, à M. Mendez, commissionnaire de roulage à Paris, qui se charge de la faire parvenir à sa destination. Elle arrive en effet à Saint-Pétersbourg, mais dans quel état, grand Dieu! abîmée, déchirée, réduite en loques et en morceaux. Ces beaux yeux bleus, ombragés de cils noirs, où se confondaient, dans une expression indéfinissable, la candeur et la volupté, ce nez fin aux narines expressives, ces joues rosées d'un dessin si élégant et si pur, les rats, les rats immondes, les ont dévorés; l'image n'a pas plus été respectée que le corps, ce corps mortel qui, suivant l'expression de Bossuet, finit par devenir un je ne sais quoi, qui n'a aucun nom dans aucune langue!

Cet irréparable accident, à la faute de qui devait-il être imputé, de la maison Mendez, de M. Michau, l'expéditeur du Havre, ou de la Compagnie russe de la Baltique? En second lieu, à quelle somme devait être évalué le portrait avarié? Telles sont les deux questions que soulevait le procès et sur lesquelles le tribunal a voulu avoir l'avis d'un homme de l'art.

« Cette peinture, a dit l'expert, représente bien Mme Dubarry; mais, ajoute-t-il avec un certain dédain, ce n'est plus la Dubarry du temps de Louis XV, c'est celle peinte à son automne, par Mme Vigée-Lebrun. »

— Eh! ne sait-on pas que l'automne de Mme Dubarry valait le printemps de bien d'autres? J'ai là, sous les yeux, un portrait de Mme Dubarry, sous le nom d'Elmire, tracé en 1790. Il faut voir avec quel enthousiasme l'auteur décrit toutes les perfections de son modèle : « Depuis ses superbes cheveux, si richement fournis et teints d'une si belle couleur, jusqu'à ses pieds modelés par la main des Grâces, ce visage sur les traits duquel éclatent le corail, l'ivoire, l'ébène, l'incarnat, la blancheur des lis, ces formes si naturellement soutenues, cette taille si agréablement dessinée, ces bras si parfaitement arrondis, terminés par des mains voluptueuses. » Mme Dubarry avait alors quarante-quatre ans; elle en avait quarante-sept quand elle se tordait sur la lugubre charrette, quand elle implorait en sanglotant « Monsieur le bourreau! » et la beauté encore merveilleuse de ce corps pantelant, de ces traits décomposés par l'effroi, est restée dans le souvenir des spectateurs de cette scène lamentable.

En l'absence de justification suffisante par Mme de Pankratieff du prix d'achat et de revente, la valeur du portrait détruit a été évaluée à la somme de sept mille francs dont le payement a été mis à la charge de la Compagnie de la Baltique.

Comme autrefois le pasteur Aristée, M. Ponsard, négociant à Reims, voyait ses abeilles périr et joncher le sol aux alentours de ses ruches. Il n'alla pas consulter Protée; il n'immola pas aux dieux quatre taureaux de belle taille et quatre génisses qui n'avaient pas porté le joug : il trouva plus simple et plus économique de se rendre au Parquet de M. le procureur impérial et d'y déposer une plainte contre l'auteur du massacre, les sieurs Guérin et Sallin. Le Parquet suivit, et à l'audience de la police correctionnelle, M. le substitut requit contre les prévenus l'application de l'article 454 du Code pénal qui punit d'un emprisonnement de six jours à six mois les destructeurs d'animaux domestiques.

Cette dernière qualification peut-elle s'appliquer aux abeilles?

— Oui, disait le magistrat en s'appuyant sur les mœurs de ces insectes, constatées par l'observation vulgaire aussi bien que par le témoignage de la science. Est-ce que les abeilles ne reviennent pas à la ruche, à la maison qu'elles ont construite? Est-ce qu'elles ne reconnaissent pas le maître qui prend soin d'elles? Est-ce qu'elles ne se laissent pas approcher, diriger, diviser par lui suivant son gré? Est-ce qu'elles ne sont pas, au même titre que les poules et les pigeons, des animaux apprivoisés?

— Non, répondaient les prévenus; les abeilles sont des animaux sauvages — *feræ bestiæ*, comme les appelle la loi romaine, — qui deviennent la propriété du premier occupant. Ce principe, reproduit par les *Etablissements de Saint-Louis*, se retrouve dans la *Somme Rurale* de Boutillier : « Et sachez, dit ce vieil auteur, que les mouches qui font le miel, durant qu'elles sont en l'air et en leur vol, sont sans maître et sans propre seigneur, *in laxitate naturali*, et pour ce, celui qui en ce point les peut prendre, on est fait seigneur par le droit des gens. » Fournel est du même avis : il qualifie les abeilles « d'animaux farouches qui n'appartiennent à personne. » — Si cette doctrine est vraie, ajoutaient Guérin et Sallin, l'on n'a rien à nous reprocher et nous échappons à l'application de l'article 454.

Eh bien! ni le droit romain, ni Saint-Louis, ni Boutillier, ni Fournel n'ont convaincu les juges rémois : le tribunal a déclaré carrément que les abeilles rentraient dans la classe des animaux domestiques, — et comme les prévenus, en dépeuplant les ruches de M. Pousard, n'avaient pas cédé à un simple mouvement d'espièglerie, mais à un sentiment calculé de vengeance, il leur a infligé : à Guérin quatre mois et à Sallin deux mois de prison.

Contemplez avec moi, sur le boulevard des Capucines, cette maison qui persiste à se dresser seule et superbe en dépit des changements, des percements et des démolitions opérés autour d'elle. Les maisons voisines sont tombées : elles ont fait place à d'autres immeubles qui se sont avancés sur le boulevard et groupés symétriquement sur les flancs du nouvel Opéra : elle seule, au milieu de cette danse de pierres, reste immobile à l'alignement de la rue Basse-du-Rempart. — *Impavidam ferient ruinæ.*

Il y a trois ans pourtant qu'elle est battue en brèche à coups de jugements, de décrets et d'arrêtés préfectoraux. Elle a tenu bon jusqu'ici, mais je crains bien que son dernier jour ne soit arrivé. Un jugement du tribunal vient d'en ordonner la démolition et la reconstruction au nouvel alignement dans le délai d'un an. Il est vrai que l'appel reste encore ouvert — et les propriétaires ont prouvé qu'ils étaient gens à brûler jusqu'à leur dernière cartouche.

A huitaine les affaires de M. de Villemessant contre M. Cazain et contre Mme la princesse de Solms; de M. Mirès contre M. d'Anchald; du *pied qui r'mue* contre le *pied qui r'mue*; de M. de Sarcey contre Mlle Pauline de Melin; à huitaine enfin un procès qui contient plus de situations émouvantes, de péripéties dramatiques, de surprises, de reconnaissances, de rencontres inattendues, qu'aucune des machines les plus compliquées de MM. Bouchardy et d'Ennery.

PETIT-JEAN.

Le Médiums américains à Paris

M. ET Mme GIRROODD.

La haute société parisienne, au milieu des bals, des concerts et des plaisirs de toute sorte que ramène l'hiver, a été vivement frappée de l'apparition de deux médiums américains dont le succès égalera, avant la fin de l'hiver, celui que le célèbre Home obtint naguère chez nous.

C'est tout exceptionnellement que nous signalons l'apparition des médiums; nous cédons à la curiosité qu'ils inspirent, et encore sous le charme de l'étrange soirée à laquelle nous avons assisté; essayons de donner aux lecteurs une idée de ce que nous avons vu.

Nous ne nous arrêtons pas sur les tours de prestidigitation opérés par M. Girroodd sans le secours d'aucun instrument et sans ces appareils perfectionnés qui aident singulièrement à la réussite; d'ailleurs, quel que soit l'étonnement que suscitent ces expériences, elles ne sont pas de notre domaine et ne peuvent révéler qu'une habileté de main plus ou moins grande.

Une des choses qui nous a plongé dans le plus grand étonnement, c'est la substitution de pensée. Imaginez dans un salon un cercle d'auditeurs tous plus ou moins cuirassés d'incrédulité et attentifs à épier le moindre signe, la moindre télégraphie entre le magnétiseur et son sujet Mme Girroodd (une très-jolie femme, contrairement à toutes les lois de la sorcellerie) est ou paraît plongée dans le sommeil magnétique; le magnétiseur s'approche de l'une des personnes présentes et la prie de penser à une expression de physionomie qu'il veut voir se peindre spontanément sur le visage de son sujet. Que ce soit la joie, la surprise, la terreur, l'admiration ou le dédain, le sentiment correspondant à la pensée de l'auditeur désigné est immédiatement rendu par le sujet, et avec quelle justesse d'expression! Pour la colère, par exemple, les lèvres se contractent, les narines s'enflent, et la bouche profère des paroles entrecoupées.

Le magnétiseur plonge le sujet dans l'état extatique. Les yeux s'ouvrent et prennent un reflet et une fixité singuliers; il s'agenouille, et pendant plusieurs minutes (nous avons compté, montre en main, cinq minutes et demie), deux des assistants tiennent deux bougies allumées assez près des yeux du sujet pour que les cils courent risque d'être brûlés; la paupière reste fixe, et la rétine de l'œil n'accuse pas la moindre sensibilité. Les extrémités deviennent glacées, la main d'abord, le bras ensuite, et afin d'accuser une insensibilité plus complète encore, le magnétiseur, malgré les cris d'effroi poussés par les dames qui assistent à la séance, laisse tomber sur les épaules nues de Mme Girroodd la cire brûlante d'une bougie. Chacun des spectateurs, à son gré, renouvelle cette expérience.

Pour elle, la lucidité magnétique semble n'avoir pas de limite et ne connaître aucun obstacle; elle descend au fond de vos pensées et se les approprie, elle supprime les distances et, fait plus étrange encore, parce qu'il est palpable, elle voit à travers les murailles.

Nous ne nous souvenons plus des questions ni des ordres plus ou moins singuliers qui lui ont été posés, mais nous-même avons exprimé mentalement le désir de la voir prendre la pose de la *Polymnie* du Louvre, et à peine notre pensée était-elle formulée, que nous avons vu cette jeune femme s'accouder au fauteuil, essayant de se draper dans l'attitude du chef-d'œuvre de marbre. Passant de suite à un autre sujet, nous avons voulu la dérouler en pensant à un antique de la tribune de Florence; elle en prenait la pose rendant aussi bien que possible, avec son costume moderne, les lignes générales de l'œuvre antique.

Elle fit les yeux bandés (ceci est une naïveté de sa part), elle voit l'heure qu'il est à une montre placée à cinquante pas d'elle, et si par hasard, comme le soir où je l'ai vue, on lui présente un cadran d'une construction exceptionnelle, elle signale la différence qui le caractérise.

Je ne décrirai pas tout ce que nous avons vu et entendu; d'ailleurs, je suis sorti de cette soirée quelque peu troublé, car après tant de surprises et d'étonnements, lorsque plein de commisération pour la fatigue que devait éprouver le sujet après deux grandes heures d'expérience, nous avons prié son magnétiseur de la réveiller, celui-ci nous a avoué *qu'elle n'avait pas dormi un seul instant.*

Qui trompe-t-on ici? Par quel extraordinaire développement de toutes les facultés arrive-t-on à de pareils effets? C'est à douter de tout. Ou Mme Girroodd dort et possède la vue intérieure, alors je crois au magnétisme, et constate, sans les comprendre, les incroyables effets de ce sommeil : ou elle ne dort pas, et alors elle sait par cœur tous les musées de l'Europe,

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Le plateau des Cumbres de Maltratta. (Croquis de M. de Tugny.)

elle possède toutes les connaissances humaines, puisque nous lui avons demandé des dates presque ignorées (et nous nous étions cotisés pour arriver à une difficulté plus grande.)

Mais encore, admettons cette seconde hypothèse, comment pénètre-t-elle ma pensée? Comment voit-elle à travers les murs? Par quelle faculté inconnue arrive-t-elle à comprendre, au milieu d'un air qu'elle est en train de chanter, que je veux qu'elle s'arrête à tel mot, à tel note, à telle syllabe, qu'elle suspende, à telle mesure, le point d'orgue qu'elle soutient?

Je ne cherche plus à comprendre, c'est à devenir fou. J'accomplis un vœu, j'ai promis de dire à tout le monde ce que j'ai vu et tout le monde voudra voir comme moi.

L'Empereur et l'Impératrice ont fait venir plusieurs fois M. et Mme Girroodd, et ce soir-là, le Louvre tout entier était ensorcelé.

CH. YRIARTE.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

Passage des Cumbres de Maltratta.

Nos précédentes esquisses ont déjà montré les colonnes françaises de l'expédition mexicaine parvenues de la plaine sur les hauteurs qu'elles avaient mission d'occuper. Nous avons donné le combat de San-Andrès à la suite duquel la position a été enlevée et maintenue. Nous reviendrons aujourd'hui sur nos pas, pour nous faire une idée exacte des difficultés que nos soldats ont eues à franchir, des passages escarpés et abruptes qu'il leur a fallu escalader pour atteindre aux plateaux supérieurs.

Le dessin dont ces lignes forment le commentaire reproduit l'un des mille accidents de cette route qui se contourne aux flancs du volcan d'Orizaba. Gorges profondément encaissées, paysages grandioses, défilés roides, à pic, et qu'il faut escalader, cette route n'épargne à ceux qui la parcourent aucune surprise; elle leur prodigue les riches et pittoresques perspectives qu'il faut acheter au prix de fatigues et d'efforts constants. Nos lecteurs ont en ce moment sous leurs yeux le pas connu sous le nom de *Cumbres de Maltratta*, au moment où la colonne française le franchit. C'est une montée à pic, dont la grandeur sauvage peut bien nous charmer, nous autres spectateurs, commodément assis à notre table, mais dont l'élévation de huit cents mètres environ demandait à nos troupes autre chose qu'une admiration artistique.

Nous ne voulons rien dire de trop; nous ne saurions taire toutefois le sentiment qui nous pénètre, lorsque nous recevons de nos correspondants militaires tant de croquis remarquables par l'exactitude, la variété et l'abondance des détails. Que ces soldats, loin de leur patrie, luttent avec courage, entrain et gaieté contre les sévérités du climat, les obstacles que leur opposent la nature et les hommes, nous le comprenons; mais qu'en outre ils trouvent le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour prendre des notes, des croquis, pour voir et bien voir autour d'eux, juger, apprécier avec cette sûreté de vue, cette netteté de voyageur oisif, c'est là une preuve de ressort unique, d'élasticité morale merveilleuse, dont il a été réservé jusqu'ici à la nature française de donner des preuves aussi brillantes.

La colonne française gravissant les Cumbres de Maltratta. (Croquis de M. de Tugny.)

Le plateau des Cumbres de Maltratta.

Après avoir franchi les *Cumbres*, on arrive dans de vastes plaines qui s'étendent à la hauteur des passes du Saint-Bernard dans les Alpes. Là, le tableau change tout à coup comme la température. Les plantes exotiques, les végétations tropicales font place aux productions des zones tempérées; on se croirait transporté tout à coup dans quelque paysage familier de notre

SENTIMENTS ET PASSIONS DES CHIENS.

Les Solliciteurs.

Qui êtes vous?

Un véritable ami

Qui va là?

Elégance

Ch. Sauvageot

Gourmandise et polissonnerie.

Au Voleur

Majesté.

Europe. Sur ces plaines aériennes, des familles montent à époque déterminée, cultivent ces champs, font paître leurs troupeaux aussi longtemps que le permet la température. Dès que le froid revient, elles regagnent la plaine, où elles retrouvent un ciel plus clément, le soleil éternel, et des moyens variés d'existence.

MAC-VERNOL.

Sentiments et passions des chiens

Ce qu'il y a de mieux dans l'homme, c'est le chien. Cette grande vérité proclamée, le crayon à la main, par l'un des plus grands philosophes de ce temps, — j'ai nommé Gavarni, — donne le beau rôle à l'animal et lui prête de meilleurs sentiments qu'à son maître.

S'il y a sentiment, il y a passion; chaque chien dans sa sphère *sociale* est un type.

Voici le solliciteur qui passe des heures entières accroupi près de la cheminée, attendant qu'on lui jette un os; ses mobiles sont la convoitise et l'intérêt.

Voici le gardien vigilant, qui a une manière de flairer les passants qui ressemble fort à une demande de passeport.

Le caniche s'est fait une réputation de patience et de fidélité; voilà le véritable ami. Il ferait pourtant bon courir avec les chiens du voisinage, explorer les recoins et japper aux talons des passants; non, le caniche s'est voué à l'aveugle, et là où il plante son parasol, là il demeure.

Le kings'-Charles, moins sympathique, a la manie de la soie et des tapis; il fait litière des robes de sa maîtresse, dresse l'oreille au moindre bruit et ne peut souffrir qu'on caresse d'autre chien que lui.

La levrette représente l'élégance et *l'infidélité*; gracieuse, coquette, elle suivra qui la revêtira de ces élégants paletots qui lui donnent une si singulière tournure; race aristocratique s'il en fut, elle est hautaine et pleine de morgue avec ceux qui ne sont pas de sa race.

Au voleur! Un gamin sortait de l'école, un malin barbet le renverse, son panier tombe et la tartine est enlevée, mais le barbet est déjà loin. Celui-ci c'est le type de la gourmandise jointe à la poltronnerie.

Voici le basset, plein de majesté, calme, il ne s'émeut que rarement, et n'accorde que peu d'attention aux ébats des autres chiens; il a la sérénité de la force et ne se commet jamais en mauvaise compagnie.

LÉO DE BERNARD.

MÉMOIRES D'HOTELLOT.

Parlons d'abord Hotellot père. C'était un homme du monde, esprit étincelant, mais léger, un feu follet, selon l'expression de Mme Hotellot. On l'appréciait singulièrement dans les salons du faubourg Saint-Martin et voies aboutissantes; nous pouvons dire hautement, sans crainte d'être démenti, qu'il était sans rival dans le commerce pour les façons d'ancienne cour, le bon genre et l'amabilité près des dames. Ces oiseaux brillants, croyez-moi, ne sont pas tout ce qu'il y a de mieux dans l'intérieur d'un ménage. Mme Hotellot, la mère, portait un cœur sensible sous l'enveloppe d'une femme forte, habituellement coiffée d'un turban de gaze rose dans les soirées dansantes du quartier. Elle aimait mieux faire envie que pitié, parce qu'on sait se tenir dans le commerce, mais c'est par torrent qu'elle dévorait ses larmes. Voilà l'envers des succès mondains.

Maintenant, quelques considérations générales dont la brièveté n'exclûra point la profondeur.

Les noms font les hommes, ou du moins, ils exercent une incontestable influence sur leur destinée, soit directement, soit par opposition. A l'appui du premier mode, nous citerons ce pâtissier du moyen âge qui faisait manger de la chair humaine à ses pratiques et qui s'appelait Denis Néron. Pour le second cas, mentionnons Pascal qui avait nom Blaise, comme celui de Babet, Bossuet qui se nommait Bénigne, etc. Ces choses innocentes ont été dites bien des fois, mais un les répète toujours avec plaisir.

Hotellot (Prosper Félix) ne devait pas faire exception à la règle. Dès sa plus tendre jeunesse, un imprudent orgueil de famille lui révéla qu'il était, sauf orthographe, l'homonyme du More de Venise, si mal conseillé par Iago dans Shakspeare et par Pezarre dans l'estimable imitation de M. Ducis. Il en conçut beaucoup de fierté, et son ambition fut dès lors d'être chanté par les poëtes tragiques de l'avenir, à l'instar de son patron. Aussitôt qu'il sut former ses lettres, il acheta de ses deniers un petit agenda dans les prix doux et inscrivit sur la première page : « *Otelleau faira parlé de lui.* » Son père et sa mère, ayant pris connaissance de ce travail, jugèrent d'un commun accord que leur fils était promis à des hautes destinées. Il tient de moi! dit l'époux. L'épouse pensa : Il me ressemble. Il fut décidé en conseil qu'on lui donnerait une éducation hors ligne, et les portes de l'école du commerce s'ouvrirent pour lui. Hotellot père (achats, ventes, commissions pour Paris, les départements et l'étranger) le voyait déjà trôner dans son comptoir ou faire la place en conquérant et draper la pratique comme un homme!

Nous sommes, messieurs, à une époque où les vieux préjugés s'évanouissent comme des ombres vaines. Naguère encore, on prétendait que le fils d'un homme de talent devait être un idiot. Hotellot fils fut le premier à fouler aux pieds ce dicton méprisable. Il eut du talent, malgré le talent de son père. C'est grâce à son exemple que nous voyons aujourd'hui le génie se perpétuer dans les familles, comme un héritage qui grandit sans cesse au lieu de déchoir. Corneille fils se moque bien du Cid! Mulière fils ne donnerait pas six blancs du Misanthrope! On se plaint des taches du soleil; qu'il aille à l'académie, ce vieux, et qu'il cède sa boutique au soleil fils, dont les jeunes rayons vont éblouir la terre!

On n'attend pas de nous que nous fassions ici l'éloge de ces utiles et belles institutions qui affranchissent enfin les enfants de toutes les connaissances superflues dont nos pauvres cervelles sont bourrées. A quoi bon Hésiode pour vendre du drap? Ovide enseigne-t-il à auner le madapolam? Le monde marche; le bon sens américain gagne comme une immense tache d'huile et va englober l'univers. Les mathématiques, verlubleu! Cent-vingt centimètres au mètre si vous achetez, quatre-vingts si vous vendez, voilà la science exacte. Ajax, fils d'Oïlée, savait-il cela? C'est la balance qui est une syrène, et le sage Ulysse les oreilles pleines de cire, donnerait tête baissée dans l'océan de ces chiffres fascinateurs. Le crime d'Omar, ce fut de perdre le combustible. S'il eût fait seulement bouillir une chaudière avec les bouquins d'Alexandrie, l'école du commerce et moi nous lui dresserions un autel.

Eh bien! Hotellot fils dessinait des poignards sur ses cahiers d'arithmétique. Il méprisait la poésie en général, mais il aimait Ducis et Venise. Les jours de sortie, il cherchait les lagunes dans la banlieue et parcourait les rives du canal Saint-Martin afin d'y trouver le pont des Soupirs. Sa mère ayant violé le secret du fameux agenda pour la seconde fois, y lut avec stupeur cette phrase au-dessus de son âge : *l'âme est un volcan.* Elle n'osa pas révéler le fait à Hotellot père.

Etrange destinée, assurément! Tout le fruit est dans le bourgeon. Là gisait l'embryon du drame qui devait être la vie d'Hotellot fils.

Belle nature, du reste, ce jeune homme, haut sur ses jambes, un peu de ventre avant l'âge, lunettes d'argent doré aussitôt après la première communion, cheveux ardents comme son cœur, et pieds bulbeux du plus large modèle.

Il faut un art d'agrément. C'est le charme des soirées dansantes. Mme Hotellot penchait pour le violon, à cause de M. Jules, un voisin en tout bien, tout honneur; mais M. Hotellot père savait que le cornet à pistons est adoré dans le commerce. C'est une invention et cela fait du bruit. En deux années Hotellot fils se rendit assez habile pour jouer un quadrille. Cela servait ses desseins : aimer, être jaloux, poignarder, tel était en gros le scenario de sa destinée. C'est dans les soirées dansantes qu'on en trouve les occasions. Le cornet à pistons devait lui ouvrir les portes du grand monde.

Là-bas, dans ces quartiers jadis inconnus et que le boulevard de Strasbourg inonde aujourd'hui de lumière, il y avait des maisons noires, habitées par la porcelaine, les cristaux, les articles Roubaix, le jouet d'enfant et la draperie. On s'y souvient encore avec plaisir des débuts d'Hotellot fils. Il sortait de l'école; il avait l'âge d'Hyppolite; il portait un habit bleu à boutons de cuivre, coupés, assemblés et cousus par un tailleur en chambre, ancien gendarme, qui devait de l'argent à la maison. Sa mère avait passé au fer chaud elle-même les mèches abondantes et révoltées de ses cheveux roux. La cravate blanche à coins brodés ne lui manquait pas, et, si jeune, il avait eu l'ingénieuse pensée d'oublier une feuille d'œillet rouge à sa boutonnière, pour faire croire aux myopes qu'un fait honorable lui avait valu l'étoile de l'honneur. C'était dans les salons de Mme Moinet-Loiseau, pour les tissus imprimés; la fleur de l'arrondissement y dansait sans cérémonie. Chacun y regarda avec bienveillance ce jeune homme très-gauche, mais dont la gaucherie avait un excellent cachet de suffisance. La timidité seule nuit pour le courtage. On peut être gauche à discrétion, si l'on possède en même temps cet heureux contentement de soi-même qui fait les héros de la commission. Toutes les mères furent jalouses de Mme Hotellot, cette noble femme qui tenait la caisse d'une main ferme, tout en souffrant cruellement des frivolités de son mari, mais qui, ce soir, semblait oublier tous ses malheurs sous un turban refusé par la pratique! Hotellot père cachait son émotion derrière ses calembours depuis longtemps connus, mais toujours agréables. Chacun a son atmosphère propre. Il était fait pour reluire dans les sociétés. Quand Hotellot fils dégaîna son cornet à pistons, un murmure flatteur parcourut l'assemblée, et M. Alexis Moinet, un transfuge de la maison Moinet et Loiseau, qu'une vocation généralement blâmée, mais irrésistible, avait poussé jusqu'à la chaire de sixième au collége de Melun, dit avec la certitude de n'être point compris :

— *Tu Hotellus eris!*

Il n'était que toléré dans les réunions du commerce, et on l'offrait aux jeunes gens comme un modèle à ne pas imiter. Nous devons ajouter que presque tous les Moinet sont pointus. On ne les aime pas beaucoup dans les tissus.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

ODÉON : *Macbeth*, traduit par M. Jules Lacroix

Représentations de M. Taillade! Ainsi parle l'affiche de l'Odéon. Cela veut dire qu'il faut s'accoutumer désormais à considérer M. Taillade comme un grand artiste. Je n'y vois pas d'inconvénient. J'ai souvent pris parti moi-même pour cette nature fiévreuse, emportée, incomplète. Ses débuts au Cirque, dans l'emploi des *premier consul*, sa création des *Deux Faubouriens*, son passage à la Porte Saint-Martin, toutes ces périodes ont été suivies par moi avec un certain intérêt. M. Taillade s'était déjà essayé au vers avec *la Jeunesse de Louis XI*, et c'est sans doute un sentiment de reconnaissance qui a porté M. Jules Lacroix à le proposer au théâtre de l'Odéon pour établir le principal rôle dans sa traduction de *Macbeth*. — L'Odéon aurait bien pu répondre qu'il avait M. Ribes sous la main, et que M. Ribes lui paraissait tout aussi fatalement constitué, tout aussi sombre, tout aussi énergique que M. Taillade pour jouer l'assassin de Duncan; mais l'Odéon tient probablement à ne pas trop fatiguer ses pensionnaires.

On ne manquera point de faire des comparaisons entre la traduction de M. Jules Lacroix et celle de M. Emile Deschamps, qui l'a précédée sur la même scène. Ne les ayant pas toutes deux sous les yeux, je m'abstiendrai de décider. Celle de M. Emile Deschamps me semble plus poétique, dans le sens harmonieux du mot; le travail de M. Lacroix me paraît plus exact. L'effet sur le public a d'ailleurs été aussi puissant qu'il y a douze ans; notre éducation sur Shakspeare est toute faite; Voltaire est vaincu. L'acte de la caverne des sorcières, entre autres, a passé comme une lettre à la poste; nous avons été plus loin que cela dans le fantastique depuis un quart de siècle; c'est Shakspeare aujourd'hui qui est bonhomme. Qu'on se souvienne cependant des cris aigus qu'ont fait pousser ces sorcières à la légion des hommes de goût et des professeurs! On se méprendrait en croyant que cette protestation a été le privilége exclusif de la France lettrée; l'Angleterre elle-même s'est tournée vers son grand poëte; quelques-uns de ces critiques *judicieux*, *éclairés*

ingénieux, qui se logent dans les œuvres géantes, ont protesté contre « la barbarie et l'inconvenance » de plusieurs passages de ses tragédies. Le comédien Garrick, gâté certainement par ses relations avec les beaux esprits de Paris, alla plus loin : il osa entreprendre de supprimer ces passages, de pratiquer des coupes sombres dans la forêt shakspearienne. Un jour, en 1754, il fit représenter *Hamlet* expurgé du dialogue des fossoyeurs; — mal lui en prit, car le public réclama en masse, et les pommes tombèrent dru sur le théâtre.

Une pareille leçon aurait dû lui profiter; mais mon Garrick croyait sans doute accomplir une mission civilisatrice. En ce temps-là déjà, les acteurs voulaient toujours sortir de leur profession. Quatre ans après la malencontreuse représentation d'*Hamlet*, Garrick tenta un nouvel essai, appliqué cette fois à *Macbeth* : il commença par retrancher l'apparition des sorcières au premier acte; il biffa le *Tu seras roi !* tout simplement. Cela passa. Mais il avait retranché aussi le chaudron et toute la cuisine diabolique du quatrième acte. — Vous vous rappelez ce menu horrible, *œuvre sans nom*, rédigé et exécuté par les trois sœurs :

« Crapaud, qui, durant l'espace d'un mois entier,
Nuit et jour endormi sous la froide pierre,
T'es gonflé à loisir d'un venin corrosif,
Descends le premier dans la chaudière magique.
Ajoutons un tronçon de serpent de marais,
Un œil de lézard, un pied de grenouille,
Le poil d'une chauve-souris, une langue de chien,
Un dard fourchu de vipère et une cuisse de lézard;
Et faisons bouillir ce charme infernal.
Ajoutons des écailles de dragon et des dents de loup,
De la peau de sorcière desséchée,
L'estomac d'un loup de mer,
Une racine de cigue arrachée dans la nuit,
Un foie de juif blasphémateur,
Un fiel de bouc, de l'écorce d'if,
Coupée pendant une éclipse de lune :
Un nez de Turc et des levres de Tartare;
Le doigt d'un enfant d'une fille de joie
Étranglé en naissant et enterré par sa mère.
Ajoutons encore des entrailles de tigre,
Et laisons refroidir le tout dans du sang de singe. »

Le public anglais, habitué à cette fantasmagorie, et ne voyant plus son chaudron au lever du rideau, entra dans une fureur sans bornes; il cassa les banquettes et les portes des loges, et en lança les débris sur la scène. Garrick, si fâcheusement inspiré, fut renversé par un de ces projectiles et blessé assez grièvement. Il ne chercha plus dès lors à émonder Shakspeare. — Je ne peux m'empêcher de penser que si l'on avait traité de la sorte les premiers acteurs qui s'avisèrent d'enlever aux pièces de Molière leur cortége de Gascons, d'Égyptiennes et de Provençaux, nous jouirions aujourd'hui du bonheur d'assister aux représentations complètes de *Pourceaugnac*, du *Malade imaginaire* et du *Mariage forcé*.

Plus heureux que notre pauvre comique, Shakspeare s'est donc vu interpréter, mardi dernier, avec un grand scrupule de mise en scène. Je n'ai pas trouvé cependant au festin connu sous le nom de festin de Banquo, tout le luxe et toute la grandeur auxquels je m'attendais. On dira encore que je ne m'occupe que de gastronomie, — mais cette scène est capitale dans Shakspeare, immense. Or, une table trop petite, des siéges ridicules, des seigneurs accoutrés mesquinement, ne peuvent que diminuer la situation. En outre, l'ombre de Banquo se dresse de dos, et, pour regarder Macbeth, elle est forcée de se retourner; peut-être est-ce la tradition anglaise, je l'ignore; mais je sais que l'effet était bien plus terrible et bien plus théâtral dans la pièce d'Émile Deschamps, alors que la table occupait le fond de la scène et que Banquo occupait le milieu de la table, où il se dressait de face. — Tout est à louer en dehors de cela; les évocations de la caverne, qui pouvaient prêter au sourire, s'exécutent à merveille. L'épilogue des branchages animés de la forêt de Birnam ne serait pas déplacé dans une féerie du Cirque.

Les jeunes spectateurs de l'Odéon, pourtant assez difficiles, ont paru satisfaits de la manière de jouer de M. Taillade. Il y a véritablement en lui un effort, une volonté de bien faire; il y a de plus une préoccupation toute récente des effets plastiques de Rouvière Ce n'est pas ce que je blâme. Ce que je blâme, c'est le manque de distinction, c'est l'absence de race, c'est l'oubli du rôle continuel qu'impose une couronne. Macbeth n'est pas exclusivement le fou frénétique que nous montre M. Taillade. Il serait injuste pourtant de méconnaître les éclairs qui traversent son jeu, et qui, vers la fin du drame particulièrement, se sont multipliés de façon à justifier l'entraînement de la salle entière.

M. Gibeau, chargé du rôle de Macduff, a déployé une vigueur de poumons, une franchise, une assurance, et même une sensibilité qui ont été très-applaudies, dans la scène où il apprend la mort de sa femme et de ses enfants, scène que Chateaubriand plaçait très-haut. — On a remarqué l'acteur qui fait Banquo, M. Courdier, un organe excellent, un masque expressif.

Lady Macbeth, c'est Mlle Karoly. La réputation de cette jeune femme ne me paraît point devoir s'accroître de cette création. Dans tous les cas, je n'aurai point à me reprocher d'avoir mêlé la fumée de mon encensoir aux apothéoses prématurées dont elle fut l'objet l'hiver dernier. La physionomie de Mlle Karoly est essentiellement dramatique; mais la voix! mais le geste! Je ne m'attendais pas, toutefois, à la voir faiblir si complétement sous ce rôle, si favorable au développement et même à l'exagération de ses facultés. Peut être se retrouvera-t-elle aux représentations suivantes. Mardi dernier, sa diction était lourde, inintelligible même; c'est à peine si l'on a entendu quelque chose de cette admirable invocation, que je suis forcé de citer en prose, n'ayant pas à ma portée les vers de M. Jules Lacroix :

« — Venez, esprits qui excitez les pensées de mort! Otez-moi mon sexe, et remplissez-moi tout entière de la plus implacable cruauté! Endurcissez mon sang; fermez tout accès, tout passage au remords; et que la pitié, par ses repentirs, n'ébranle pas mon cruel projet, et ne mette pas de trêve entre la pensée et l'action. Venez dans mon sein de femme changer le lait en fiel, ministres du meurtre, où que vous soyez, insensibles substances qui veillez aux malheurs des hommes! Viens, épaisse nuit, revêts-toi des plus noires fumées de l'enfer, afin que mon couteau affilé ne voie pas la blessure qu'il fait, et de peur que le ciel la regarde à travers le rideau de l'obscurité et ne crie : Arrête! arrête![1] »

[1] Traduction de M. Villemain.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

Bouffes-Parisiens : *Job et son Chien*, opérette en un acte de MM. Mestépès et Boñaul, musique de M. E. Jonas (6 février); *Mme Pygmalion*, opérette en un acte de MM. Adenis et Tourte, musique de Frédéric Barbier (6 février); reprise de *Ba-ta-clan*, opérette en un acte de M. Ludovic Halévy, musique de M. Offenbach. — Concerts.

Le *Job* des Bouffes-Parisiens ne descend point du fameux *Due Job*; il n'est que le très-humble groom du plus fantasque des maîtres. Figurez-vous une espèce de droguiste un peu mâtiné d'alchimiste et dont la vie se passe fiévreuse et pleine d'attaques de nerfs à chercher une panacée contre le spleen. Il veut, cet homme irritable, mais si bon au fond, guérir ses contemporains du mal de l'ennui; mais cette pensée de vaudevilliste philanthrope, il l'exploite sous la forme brutale d'un breuvage où il entre beaucoup d'arsenic avec un soupçon d'acide prussique. Tous les chats du quartier, à qui on en a fait tâter par manière d'expérience, sont décédés dans les convulsions, probablement parce qu'ils n'avaient pas la maladie. Job, qui a adopté un chien, afin de se consoler des rigueurs de son maître dans les douceurs d'une affection pure, tremble pour la pauvre bête, bien sûr destinée à mourir martyre de la science; aussi s'est-il arrangé pour substituer à la terrible bouteille une innocente fiole de malaga.

Toutes choses en ce monde ont leurs contrecoups. Cette substitution sauve la vie à un jeune étudiant, qui pousse l'amour qu'il a pour la nièce du droguiste jusqu'à consentir à expérimenter la potion. Dès la première rasade, il en déclare les effets merveilleux; le droguiste triomphe; les deux amants s'épousent; Job et son chien se portent bien; tout le monde est content!

Ce petit vaudeville n'est point la panacée contre le spleen que les auteurs doivent toujours supposer à leur public. S'il ne guérit de la funeste maladie, il ne la donne pas non plus; c'est le verre d'eau sucrée que la médecine prudente ordonne à tout hasard, sachant bien que le malade ne s'en portera ni mieux ni plus mal. Par exemple, il y manque un peu de cette fleur d'orange qu'on appelle l'esprit et qui, aux Bouffes-Parisiens, doit prendre les formes les plus hardies de la plaisanterie.

La musique de M. Émile Jonas n'est point un chef-d'œuvre d'originalité, mais elle est écrite avec une grande correction et se laisse entendre sans fatigue, ce qui n'est point un si petit mérite dans ce temps de grandes ambitions, où chacun voudrait bien faire entrer les *Huguenots* dans le cadre d'une opérette. Un trio a été remarqué pour son allure pleine de franchise, ainsi que la strette d'un duo, dont le rhythme échevelé invite aux entrechats du carnaval.

Mme Pygmalion, opérette donnée le même soir, est lugubre comme une farce manquée. La verve du dialogue s'y trouve remplacée par le trémoussement des acteurs qui entrent et sortent avec précipitation, lèvent de grands bras, poussent de grands cris et changent de costume à tout propos. Ces bonnes gens se donnent tout ce mal pour arriver à travestir en parade foraine la légende que vous savez. La musique de M. F. Barbier continue cette impression; elle fait plus de bruit qu'elle ne dit de choses neuves et agréables. — Signes particuliers : une abondance désordonnée de morceaux et une grande prétention à faire la charge des procédés de style employés dans l'opéra sérieux. — Il y a pourtant une bonne page dans la partition de *Mme Pygmalion* (par l'auteur de *Mme Mascbrouck*), c'est l'ouverture, dont les motifs sont pleins d'entrain et qui est orchestrée d'une main très-ferme.

La reprise de *Ba-ta-clan* avec chœurs nouveaux et danses inédites a très-à-propos égayé le spectacle.

— Les concerts!... déjà revenus! et aussi nombreux que toujours! C'est la saison des giboulées qui nous les ramène. Mais, qu'on se rassure, nous éliminerons soigneusement de la liste tous ceux qui n'auront pas valeur d'art, ce qui nous permettra de distribuer quelques adjectifs d'honneur aux plus vaillants et de donner à nos comptes-rendus un air de mansuétude qui ne messied jamais.

Pour commencer le défilé d'une manière qui fasse bien juger de ce qui va suivre, parlons d'abord de l'imposante soirée donnée par Mme Graëver, dans la salle de l'hôtel du Louvre. Mme Graëver a pour qualité saillante une puissance de doigté vraiment surprenante; la force quasi-masculine avec laquelle elle s'empare du clavier n'a pourtant rien de brutal, parce qu'elle est tempérée par la grâce, le fini de l'exécution, les mille délicatesses de style dont les artistes supérieurs ont seuls le secret. Ces aspects différents du talent de Mme Graëver ont d'ailleurs été mis en pleine lumière par la manière judicieuse dont était composé le programme : la force a eu à s'exercer dans le *Concerto* de Litolf, la grâce s'est montrée dans *la Tarentelle* de Rossini, et le style a brillé dans le *Concerto* de Beethoven. Un orchestre nombreux accompagnait Mme Graëver, sous la conduite de son professeur, M. Litolf.

Les quatre séances de M. Vieuxtemps, de Mme Escudier-Kastner et de M. Batta, ont été de véritables fêtes musicales. Mme Escudier fait de grands progrès dans l'estime des dilettantes; on vante beaucoup son jeu, à la fois sobre et nerveux, et pour notre part nous nous plaisons à lui reconnaître les hautes aptitudes que réclame la musique des maîtres; la manière dont elle interprète avec M. Vieuxtemps la sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer, prouve le degré d'élévation de son style. M. Vieuxtemps, de son côté, fait merveille avec son archet, qui est le plus énergique et le plus magistral que je connaisse.

Nous mentionnerons aussi la soirée musicale donnée par Mlle J. de Wocher, avec le concours de MM. Brisson, Vanderguth, Guyot et autres artistes de talent. Mlle J. de Wocher a une réputation bien établie, qui ne fait que croître de jour en jour.

Un concert plein de charme et très-applaudi a été le concert de M. Georges Pfeiffer, qui a joué sur le piano, avec accompagnement d'orchestre, un concerto de sa composition. Cette œuvre est distinguée à plus d'un titre; outre qu'elle prouve beaucoup de savoir par la façon correcte dont elle est écrite, elle renferme plusieurs idées mélodiques très-valables. On y a remarqué entr'autres la barcarolle, dont le motif fait office d'*andante*; quand nous canotons en imagination dans les pays bleus où mène la rêverie musicale, ce sont de ces barcarolles-là que nous aimons qu'on nous chante.

Les soirées de musique de chambre de M. Lamoureux sont aussi très-suivies, depuis quatre ans que M. Lamoureux en poursuit le cours avec une ténacité si digne d'encouragement. Le bon ensemble de l'exécution et le choix ingénieux des programmes en sont d'ailleurs tout le secret.

. . . .

(La suite à un prochain numéro.)

ALBERT DE LASALLE.

Erratum. — Une faute typographique assez grave (quoique portant sur une lettre seulement) s'est introduite dans notre dernier article. On nous fait appeler Zerline la *Serva padrona*, comme si elle servait chez *Don Giovanni*. C'est Zerbine qu'il faut lire dans toute la partie de notre chronique qui a trait à l'opéra de Pergolèse.

EXPOSITION DE LONDRES

—

MACHINE A MORTAISER ÉQUARRISSANT LA MORTAISE DE MM. BERNIER ET ARBEY, CONSTRUCTEURS, A PARIS.

Nous réparons aujourd'hui un oubli que nous avons fait en rendant compte, en octobre dernier, des machines-outils à travailler le bois de MM. Bernier et Arbey. Pour simplifier encore l'opération du mortaisage des bois, ces constructeurs fabriquent un appareil tout spécial. Avec l'ancienne machine à mortaiser, la mèche laissant arrondies les deux extrémités de l'entaille, un petit outil complémentaire était indispensable, c'était l'équarrisseur, dont la mission consistait à enlever les angles et à rendre ainsi la mortaise rectangulaire. La nouvelle petite machine dont notre croquis donne une idée exacte, remplit les deux missions.

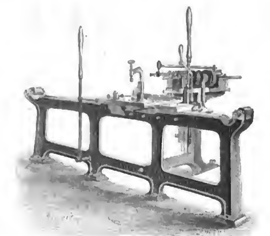
Elle se compose d'un bâti en fonte, dont les extrémités recourbées portent deux rouleaux sur lesquels repose la pièce de bois à travailler. Cette pièce est fixée, par des vis de pression et un serre-joint, sur un plateau à coulisse qui se meut, dans le sens horizontal, au moyen d'un levier à main.

La mèche, perpendiculaire au bois à mortaiser, tourne sur deux paliers, mue par une poulie à grande vitesse. Elle peut monter ou descendre, avancer ou reculer à volonté, dans deux coulisseaux, l'un horizontal mu par un levier, l'autre vertical que fait manœuvrer une manivelle.

A l'aide de ces trois mouvements et avec une mèche unique, on peut donc creuser une mortaise de quelque dimension que ce soit. Sur le côté de la mèche et parallèlement à l'axe du villebrequin, agit au moyen d'une bielle et d'un excentrique un ciseau à angles aigus. C'est cet outil qui venant équarrir les quatre coins de la mortaise, la rend ainsi parfaitement achevée et prête à recevoir le tenon.

Nous insistons volontiers sur cette machine et nous sommes heureux de complimenter ses habiles inventeurs. Grande précision, vitesse d'exécution, économie très-notable de main-d'œuvre, tels sont les avantages principaux qui feront rechercher cet appareil par tous les constructeurs qui travaillent le bois.

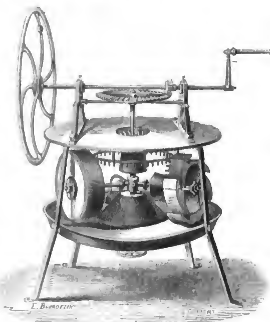
La machine à mortaiser équarrisseuse n'a pas peu contribué à faire décerner à MM. Bernier et Arbey le price medal de l'exposition de Londres.



EXPOSITION DE LONDRES. — Machine à mortaiser, équarrissant la mortaise, de MM. Bernier et Arbey, constructeurs, à Paris.

MOULIN RAMASSEUR DE M. FAUCONNIER, CONSTRUCTEUR MÉCANICIEN A LA VILLETTE, PARIS.

Parmi les machines de petite dimension figurant à l'exposition française à Londres, on en remarquait une très-intelligemment conçue : c'est un moulin que l'on peut appeler universel, tant son application est propre à un nombre infini de substances. M. Fauconnier, le constructeur spécial de cet appareil, a résolu un problème que nous croyons intéressant de soumettre aux gens du métier. Ce moulin broie toutes les matières sèches : les ciments, la chaux, la pouzzolane, l'albâtre, la craie, l'asphalte, le marbre, la porcelaine, les gazettes, le verre, les sables et charbons pour fonderies, les charbons de terre et de bois, les os calcinés, la marne, les engrais, les produits chimiques, etc., etc.



EXPOSITION DE LONDRES. — Moulin ramasseur de M. Fauconnier, constructeur-mécanicien à la Villette.

Comme on peut le voir par notre gravure, l'appareil consiste en deux plateaux superposés. La transmission de mouvement est portée par le plateau supérieur. Le broyage se fait dans le plateau inférieur formant cuvette. La marchandise à traiter étant versée sur la première plate-forme, elle passe par le centre dans un cylindre creux armé de dents qui la concassent. Elle tombe de là dans la couronne du dessous et arrive sous la meule verticale, qui la broie. Un ramasseur qui tourne sur lui-même en suivant la meule, enlève la matière broyée et la verse sur le cône en treillis placé au centre du moulin. Les parties suffisamment broyées de la matière passent au travers de la toile métallique et sont recueillies dessous. Les morceaux encore trop gros retombent sous la meule et subissent un second écrasement. On conçoit que la dimension des mailles de la toile limite le degré de finesse à obtenir.

Un agitateur soulève le tamis à chaque révolution du moulin, et la secousse produite, en même temps qu'elle empêche la substance de séjourner sur le cône, facilite le tamisage.

Le ramasseur est muni en outre d'un mouvement qui peut relever d'un seul coup toutes ses pelles et annuler ainsi son travail. Cela permet, dans la mouture de certaines substances, de laisser la meule achever le broyage sans faire immédiatement usage du tamis. Encore un précieux avantage que présente cette machine, c'est de ne jamais laisser les substances à broyer inertes sous l'action de la meule. En effet, des racleurs changent constamment la matière de place et obligent toutes les parties à être alternativement soumises à l'écrasement.

Dans les grands moulins du même système que construit M. Fauconnier, et dont un beau spécimen fonctionne dans ses ateliers de la Villette, il y a un chariot concasseur dans lequel on jette la marchandise. Ce chariot verse la substance contre une couronne dentée qui la divise avant de la livrer à la meule.

Ces moulins peuvent marcher indifféremment par manége, par roue hydraulique ou par machine à vapeur. Les petits modèles seuls marchent à bras.

Sans faire ici l'énumération de toutes les récompenses obtenues déjà par M. Fauconnier, nous citerons néanmoins les médailles d'or, de vermeil et d'argent que lui ont décernées les jurys de Paris, en 1855 et 1860; plus tard, de Saint-Dizier, de Beauvais, de Châlons et de Nantes, et enfin les jurys internationaux de Londres, en 1862.

ÉMILE BOURDELIN.

ÉCHECS

—

PROBLÈME NUMÉRO 66

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER

Premier prix du concours de Londres.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 64.

Blancs.	Noirs.
1. F pr. T, éch. à la déc.	1. T 4° FR (A)
2. F 3° FD, échec.	2. D 5° D
3. F c. TD	3. Coup quelconque.
4. Mat de cinq manières différentes, suivant le coup joué par les Noirs.	

(A)

	1 R 5° D
2 C pr. P, mat.	

Solutions justes : MM. J. Delahaye ; Grosdemange ; Fraichs ; capitaine Chenousset ; Café de l'Opéra, à Nancy ; Café de la Nouvelle-Athènes ; N. Mille, à Abbeville ; Feisthamel ; Lantoine ; Trussy et Roze ; E. et H. Frau, à Lyon ; Café de Rouen, à Dieppe ; Café C. Moderni, à Lyon ; Danhauser ; Visto ; Cercle d'Échecs d'Orléans ; capitaine Duboismort.

Correspondance.

MM. L. de Croze, A. de G., X., du Cercle de Vervins. — Réponse des Noirs au 2e coup de vos solutions : T pr. T, échec.

A un correspondant de Surgères. — Il est probable, monsieur, que vous n'avez pas suivi jusqu'au bout la solution du problème n° 62 ; car, si vous aviez pris cette peine, vous auriez trouvé dans la variante donnée sous le titre (A) la réfutation parfaitement catégorique de votre fière objection.

M. Menendez, à Gijon (Espagne). — J'avais en effet reconnu la double solution. Tel qu'il est maintenant, le problème me semble parfait. Recevez tous mes remerciments.

P. JOURNOUD

REBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Dans quelques mois, de tout côté, il sera parlé d'élections.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 306. — 21 Février 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — Transformation des buttes Chaumont.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : QU'ON ASPIRE A NE PAS FAIRE DE COURRIER AUJOURD'HUI. — ON SE DÉBAT VAINEMENT! — LA FAÇON DONT ON S'Y MET. — APOSTROPHE AU LECTEUR IMPLACABLE. — UNE GAZETTE DE L'AN IX. — CE QUI PASSIONNAIT BORDEAUX A CETTE DATE. — UNE CURIEUSE OPÉRATION PAR LE CHLOROFORME. — BAL DE S. EXC. LE MINISTRE D'ÉTAT. — IMPOSSIBILITÉ POUR LES PARTICULIERS DE DONNER DES BALS. — LES COULEURS JADIS IMPOSÉES AUX BOURGEOISES. — UN HARENG-SAUR DANS DES ARMOIRIES. — UNE ÉPÉE VIERGE DE TOUT MÉFAIT. — UN MOT AU BAL METTERNICH. — MARIAGE DE LA FILLE D'ADOLPHE ADAM. — DÉPART DE LA PATTI. — BAL DE S. EXC. LE DUC DE MORNY.

Le baromètre anéroïde ayant sa flèche de rivée au mot *beau fixe*,—le thermomètre centigrade franchissant la transversale du *tempéré* pour s'approcher de *vers à soie*,—une saison insensée : l'automne et le printemps, l'un attardé, l'autre hâtif, pour supprimer l'hiver, voilà pour le côté physique.

Quelques bals officiels, peu de chose au particulier, —les théâtres jouant toujours la même chose,—divers scandales aux divers degrés de l'échelle sociale, voilà pour le côté moral.

Quoi qu'il en soit, c'est Paris!

On s'y couche triste, on se lève gai. On sort l'humeur noire, on rentre couleur de rose. C'est ici que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. C'est la ville des antithèses et des disparates, des abîmes et des cimes, des fleurs et des cloaques, de la noce et de l'enterrement, du blanc et du noir, de toutes les misères et de tous les vices, de toutes les prospérités et de toutes les vertus! Jamais plus que là, cette allégorie de la roue, soit de la fortune, soit d'Ixion, ne fut à sa place, et les éléments de variété, de perturbation, de revirement sont tels en cette fourmilière ivre, que le silence, le repos, l'atonie n'arrivent que comme un impuissant entr'acte dans cette vie tourbillonnante, fiévreuse, éperdue de la grande ville!

De quoi parlerai-je donc aujourd'hui, par ce temps si beau, si imprévu, si *déplacé*, qui m'appelle au dehors de la plus irrésistible façon du monde? Ah! un lecteur, c'est bien vite trouvé, et c'est bientôt prêt! Monsieur s'accote dans un bon fauteuil, le dos à la fenêtre, et c'est à l'autre de l'informer, de l'amuser! L'informer de quoi? Quelle est la nouvelle du jour? *Le petit chat est mort...* — Allons, plaisantez-vous? Parlez-nous un peu de l'affaire C..... — Impossible, vous lirez cela à Bruxelles, Cologne ou Genève! — Eh bien alors, de quoi voulez-vous ou pouvez-vous parler?

Je voudrais ne parler de rien du tout, et qu'on m'envoyât promener. Je voudrais pouvoir me dispenser aujourd'hui d'écrire pour la *quatre cent cinquième* fois ce Courrier, faisant suite à *neuf cent quatre-vingt-quinze* autres, écrits à dater de février 1848 dans *l'Indépendance belge*, ce qui fait un total de QUATORZE CENTS Courriers écrits sur tout, sur tous, et sans une semaine de répit ou de repos!

Voyons, avouez que j'aurais bien mérité, par cette assiduité au moins, et par ce zèle à tout recueillir pour ne pas tout dire, une semaine de *far niente*? Car si vous saviez que parfois, plus ces lignes sont légères et plus elles sont — difficiles, ce n'est pas assez dire, mais impossibles à tracer! Je les ai écrites le 2 décembre que vous savez... je les ai souvent écrites avec des préoccupations, des ennuis, des chagrins, des maux physiques insupportables; avec la fièvre, avec des coryzas hébétants, avec un piano sur la tête, avec cinq visites sur les bras, avec tout ce qui peut troubler... et souvent aussi, vous l'avez bien vu, avec... rien à mettre dedans!

Eh bien, prenez tout ce passé en considération amicale, et ayez pour aujourd'hui pitié de moi! En vérité, je suis si peu disposé à travailler, que c'est de l'inhumanité pour moi, et de l'ennui pour vous que de m'y contraindre! Je vous assure que je ne sais rien... et qu'à moins de copier ici quelques pages de *Télémaque*, je ne saurais qu'y mettre.

Ah! vous refusez? Ah! vous me traitez comme la voix d'en haut traita cet Ahasvérus de la poésie, en prose simple Isaac Laquedem! — Écris! écris! — ordonnez-vous, abusant de votre quittance annuelle pour m'humilier et me réduire. Prenez garde, je me vengerai! J'écrirai, soit. Mais quoi? Tout l'ennui de mon cerveau passera par ma plume, et vous l'aurez, condensé tri, je vous en préviens. Vous jetterez là mes colonnes creuses, et vous serez bien avancé!

Et malgré cet avis loyal, vous persistez dans votre despotisme? Et vous me refusez cette vacance d'un jour dont mes idées, mes nerfs, la plus grande rébellion physique et morale, ont un si violent besoin? Eh bien, soit encore! à nous deux. J'écrirai, mais vous ne lirez pas! Je ne vous parlerai que de choses sépulcrales et d'un ennui profond. Et pourtant dans cette voie il y a encore des forcenés lecteurs. Je connais une vieille dame et sa jeune demoiselle qui, abonnées à une grande feuille politique, n'en lisent absolument qu'une chose : les décès et les mariages. La fille, qui, sans doute, voudrait bien se marier, ne s'intéresse qu'aux publications des bans de toutes les mairies, — et la mère, qui, probablement, ne voudrait pas mourir, n'a d'yeux, ou plutôt de lunettes que pour les gens qui sont morts. Quand la liste des décès n'est pas longue, la bonne dame s'écrie que son journal n'était pas intéressant.

Nous allons donc voir ce qui résultera pour vous de votre barbarie. Puisse votre lecture s'accompagner d'une orgue également de Barbarie, qui s'acharne sous votre fenêtre! — Puissiez-vous sortir à pied, être assailli d'une averse abominable, et rentrer enrhumé! — Puissiez-vous être abordé par un *jettatore* qui vous donne une poignée de main! — Puissiez-vous être présenté à une jolie femme, et avoir soudain le hoquet! — Le cordon blanc d'un faux-col puisse-t-il jaillir, la pointe en l'air, derrière votre nuque! Et vous, madame, puissiez-vous dîner en ville et vous être trop serrée selon votre habitude; — rencontrer une robe pareille à la vôtre sur une lorette avérée; — trouver au bal une vieille femme à turban qui proclame votre âge! — voir toutes vos amies vous prendre votre soir de réception; — valser tout l'hiver avec des hommes trop petits; — Puissiez-vous enfin, tous deux, — lui, le monsieur, et vous, madame, avaler — jusqu'au bout la somnifère potion que vous me contraignez barbarement à vous apprêter ici, et ne vous réveiller que toutes les fêtes du carnaval expirées, tous les lustres éteints, toutes les truffes mangées — et tous les cœurs placés jusqu'à la saison des eaux... Ainsi soit-il!

Mais après tout, j'ai beau vous maudire, il faut que je vous serve. C'est mon métier et mon devoir, même le jour où ce n'est pas, comme bien souvent, mon plaisir. Je voulais faire chronique buissonnière... mais ces deux pages qui me sont dévolues depuis le numéro 1er du *Monde illustré*, ces six colonnes béantes que j'acceptai alors de remplir (en bravant l'insuccès, possible d'un journal qui allait dépenser huit à dix mille francs par semaine!), il faut les couvrir d'encre... la liqueur dont je me suis le plus versé de ma vie. Pas de Bois de Boulogne malgré ce beau soleil dont l'avance d'hoirie nous coûtera de gros intérêts pluvieux, neigeux, venteux, en mars ou avril prochains. — Pas de visite au musée de la Renaissance, — pas de dangereuse flânerie à la salle des commissaires-priseurs, — impossible d'aller complimenter le bon Jules Lacroix du succès odéonien de sa *Macbeth*; — d'aller demander à Albéric Second où il en est du fameux *dîner de campagne* de notre troisième acte; — d'aller enfin demander à Édouard Thierry s'il compte bientôt mettre en répétition *Ma Loge à l'Opéra*, que Bressant étudiait... au moment où M. Augier a eu l'idée de lui offrir la succession de M. Samson dans *le Fils de Giboyer*, — impossible d'aller voir au Jardin d'Acclimatation si le *mimosa farnesiana* est en fleurs; — d'aller... au hasard, devant moi, sans but, pour rien, pour personne, pour flâner, pour céder à l'irrésistible besoin de ne rien faire...

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, voyons ce qu'il y a sur la planche....

Une main inconnue, mais probablement girondine, nous envoie le numéro, en date du 12 vendémiaire an IX, d'un journal grand comme la main..... d'Hyacinthe, intitulé :

LE SPECTATEUR DE BORDEAUX

Commerce, — Littérature, — et Petites-Affiches.

Nous l'analysons.

AUX NOUVELLES ÉTRANGÈRES, on lit :

Que « Kléber vient d'être poignardé au Caire par un janissaire arrivé de Gaza. Son successeur provisoire est le général Menou (Abdallah), devenu mahométan par son mariage avec une Égyptienne. »

Dito, dito : « Le citoyen Bourgoing (alors ministre plénipotentiaire de la République française en Danemark, et aujourd'hui baron, diplomate en retraite et sénateur) vient de présenter ses lettres de créance au roi, en lui tenant un petit discours conçu de façon à ne pas effaroucher Copenhague. »

FAITS INTÉRIEURS :

« La pluie a empêché de tirer le feu d'artifice destiné à célébrer le jour anniversaire de la fondation de la République... »

MODES :

« L'usage des pantalons *à la marinière* n'est pas général. Quelques élégants portent un pantalon serré, d'autres ont repris les culottes. Comme le gilet est infiniment petit, la culotte monte extraordinairement haut. L'habit est toujours court, plus dégagé que jamais, et coupé en rond (cul de poule) par le bas. Les cheveux sont ras, excepté sur le front, d'où ils descendent en crochets. — Beaucoup d'enfants sont habillés à la hussarde. — Pour les femmes, chapeaux-capotes velours noir, plumes blanches. On commence à se parer de jais blanc. En grande tenue : tunique de crêpe amaranthe, avec rubans couleur capucine. En demi-toilette, on porte encore des fichus croisés sur l'estomac. Les jupes, plus courtes, *laissent deviner* la naissance du mollet. »

SPECTACLES :

L'article débute ainsi :

« Apollon, exilé du ciel, est descendu sur la terre. Dépouillé de tous ses attributs, il essaya de charmer les mortels par les accents de sa lyre, etc. » Apollon était bien bon en l'an IX de la République!

« Pour le début du citoyen Talma et de Mme Vanhove, *Abuffard ou la Famille arabe*, suivi du *Legs*. Le citoyen Dugrand fera sa rentrée par le rôle d'Abuffard; Mme Vanhove jouera dans les deux pièces. »

ANNONCES :

« On désire acheter de rencontre une caisse-forte *qui fut* solide, d'une moyenne grandeur.

« S'adresser chez le citoyen Guibeau, rue Pont-Saint-Jean, n° 21. »

Qui *fut* solide... autrefois; il paraît qu'on ne tient pas à ce qu'elle le soit encore.

AVIS :

« Deux dames offrent à un homme connu une place dans une bonne voiture, pour aller en poste à Toulouse, et partir du 12 au 15 de ce mois.

« S'adresser au bureau du journal. »

Ceci résume les préoccupations des citoyens bordelais il y a soixante ans. Comparez.

Quelle admirable découverte que celle de l'action anesthésique du chloroforme, et quel malheur pour nous que l'humanité le doive à l'étranger... à l'Amérique! Nous nous consolons pourtant un peu en songeant que les Anglais n'y sont pour rien!

Un exemple de cette action admirable qui s'est récemment passé sous nos yeux.

Un vieillard de 78 ans doit subir une grave opération des voies inférieures, opération aussi douloureuse, aussi sanglante que grave. On met quinze jours à l'y préparer. Sa vie est à ce prix... et Dieu sait puisqu'il l'a voulu, combien le vieillard tient à cette vie qui va l'abandonner!

Un matin le célèbre chirurgien-opérateur arrive avec deux aides. Les aides restent dans une chambre voisine. Le docteur Phillips entre seul, s'informe auprès du malade de sa nuit, qui a été mauvaise; il n'a pu dormir un instant, tant les douleurs ont été vives!

L'homme de la science dit :

— « Il faut que vous reposiez un peu... je vais vous faire dormir quelques heures... respirez cela! »

C'était un mouchoir imbibé d'une liqueur éthérée; le malade sans défiance s'endort aussitôt . . . . .

. . . .

. . . .

Vingt minutes après, entre la femme du vieillard, étendu chaudement dans son lit.

— « Eh bien, mon ami, comment te trouves-tu?

— « Mieux... j'ai dormi... cela m'a un peu calmé!

— « Il faudra pourtant que tu te décides à cette opération... M. Phillips vient de m'en parler encore... Voyons, mon ami, c'est ta santé dont il s'agit, c'est ton salut, notre bonheur à tous!

— « Oui... — dit le malade en soupirant, — je sens bien qu'il faudra m'y décider puisque mon excellent médecin, mon ami, le veut... Mais je voudrais bien attendre encore quelques jours...

— « Mais puisque tu te sens mieux... ne faudrait-il pas, au contraire, profiter de tes forces pour en finir ?

— « Ah! mon Dieu!... Ah! mon Dieu! — exclama le pauvre vieillard en pâlissant.

— « Ne vous effrayez pas! — dit l'éminent praticien, qui venait de rentrer après avoir congédié ses aides, — ce que vous redoutiez n'est plus à faire...

— « Comment cela! — s'écria le malade soulagé par la brusque espérance d'esquiver l'horrible opération.

— « Cher ami, — dit avec élan sa femme, — ne sens-tu pas que tout est fini? que tu viens d'être opéré? »

La joie du vieillard, on la comprendra! En neuf minutes on l'avait endormi par l'inhalation du chloroforme, puis opéré et replacé dans son lit...

Et l'on récompense les gens qui inventent de terribles machines destructives du genre humain! Il est vrai que ces machines ne sont pas encore assez terribles, car le jour où l'on aura trouvé le moyen de faire sauter d'un seul coup toute une armée, toute une ville, en y lançant quelque formidable engin d'explosion, on aura rendu le plus éminent service à l'humanité... A dater de ce jour-là, qui verra le plus grand progrès des temps civilisés, — la guerre et les budgets en équilibre — deviendront enfin une vérité!

〰 Parmi les écrivains invités au grand bal costumé de Son Exc. M. le ministre d'État et de Mme la comtesse Walewska, nous avons remarqué MM. de Sacy et Ponsard, de l'Académie française; — Auguste Maquet, ancien et futur président de la commission des auteurs dramatiques, — Francis Wey, président du comité de la Société des gens de lettres, — Achille Jubinal, membre du corps législatif et secrétaire perpétuel de l'Institut historique, — Théophile Gautier, rédacteur du *Moniteur*, — le marquis de Saint-Georges, — Victorien Sardou, réconcilié..., — Albéric Second, — Amédée Achard, — Ernest Feydeau, — Henri de Pène, — Édouard Thierry, administrateur général de la Comédie-Française, — de La Rounat, directeur de l'Odéon, etc. Aucun de nos confrères ne portait de travestissement.

Ce bal, de l'avis général, a été le plus beau, le plus piquant qu'ait encore vu le palais du Louvre, le local le plus somptueux qui soit dans les résidences officielles de Paris. Une galerie, prise sur la terrasse nord-ouest donnant sur le Carrousel, avait été ajoutée pour faciliter la circulation des 1,200 personnes environ qui y ont pris part, depuis onze heures du soir jusqu'à cinq heures du matin. — On s'attendait à retrouver là bon nombre de costumes remarqués précédemment au bal travesti des Tuileries et de l'ambassade d'Autriche. Mais cette prévision a été trompée, au plus grand éclat de la fête. Une foule de travestissements imprévus, de costumes nouveaux s'y sont au contraire produits, comme si la haute et opulente société appelée là par une grande dame, qui est elle-même un modèle d'élégance, — comme elle est aussi un exemple de beauté plus difficilement suivi... — comme si, disons-nous, les invités avaient voulu rendre à Mme la comtesse Walewska un hommage plus empressé et plus prodigue, en combinant par centaines des toilettes toutes nouvelles, et dont bon nombre, — on nous les a indiquées, — ont coûté jusqu'à cinq ou six mille francs, en dehors de toutes pierreries, bien entendu. Nous arrivons trop tard pour faire une énumération que pendant toute la semaine on aura lue partout. Nous ne nommerons donc personne, car le choix, qui serait une difficulté, risquerait fort d'être aussi une injustice. Notons seulement un détail : c'est qu'aux plus rares exceptions près, tous les hommes non travestis étaient en culottes noires et bas de soie. Le manteau vénitien, qui serait si élégant si on le portait *à la vénitienne*, c'est-à-dire passé sous le bras gauche pour découvrir les décorations, en même temps que, pour prêter plus aisément ce bras aux rencontres, le petit manteau multicolore régnait partout. Un souper splendide a été livré à trois heures. Plus de 800 personnes y ont pris part... m'a-t-on dit! En somme, fête superbe : une date sociale.

〰 Une remarque de saison à faire, c'est que les bals *officiels*, si somptueux par l'éclat des résidences, tuent tous les bals des *particuliers*. Les deux ou trois salons que les gens les plus opulents peuvent ouvrir à la foule de leurs relations, semblent mesquins à qui a vu le palais du Louvre, celui de la présidence du Corps législatif, les innombrables salles de l'Hôtel-de-Ville, etc. « On n'ose plus rien donner! » — s'écriait lundi la marquise de B..., une des personnes qui ont le plus amplement reçu depuis dix ans, en voyant l'éclat de la fête de M. le duc de Morny. — « Il n'y a plus de milieu possible entre les fêtes comme celle-ci et les petites réunions de famille! »

〰 On peut remarquer dans les bals de la saison que jamais l'éclat des couleurs ne fut l'objet d'une vogue plus grande, et que le rouge, particulièrement, est adopté avec frénésie. Que nous voilà loin des dates, peu regrettées assurément, où des édits prescrivaient certaines couleurs à certaines classes, en les proscrivant aux autres!

Que diraient aujourd'hui nos bourgeoises si on leur rappelait qu'à la fin du dix-septième siècle encore, leurs pareilles ne pouvaient porter que du brun ou du gris... — le noir et le blanc étant la seule licence autorisée pour les jours fériés? Molière, dans *l'École des Maris*, fait dire à Sganarelle qu'il veut expressément que sa femme soit toujours vêtue de *gris*, et ne prenne le *noir* qu'aux grands jours.

Il y avait alors une étoffe grise si particulièrement destinée aux bourgeois, que les filles de cette classe en reçurent le nom de *grisettes*, qu'elles ont conservé si longtemps, surtout au quartier latin.

Comme au temps des Césars, la pourpre était réservée. La femme d'un greffier au parlement, bien voisine pourtant de la noblesse de *robe*, fut fustigée en 1673 pour s'être permis de mettre un galon d'or à son corsage. Plus tard, Corneille fut malmené par un seigneur, ami du jaloux cardinal de Richelieu, parce qu'il avait endossé une veste de velours que lui avait envoyée son frère Thomas, — et pourtant Corneille (que Napoléon eût, disait-il, fait prince) était bien près de la noblesse et de son velours, comme fils d'un avocat général!

Aujourd'hui, s'il fallait juger de la condition, — et même de la fortune des gens, — par leur habit...

〰 Au dernier bal travesti de Mme la comtesse Walewska, une noble personne du faubourg Saint-Germain portait un costume de châtelaine avec ses armes brodées sur une riche aumônière pendue à sa ceinture par une chaînette de métal. Quelqu'un qui causait avec la dame souleva l'aumônière pour examiner les armoiries, et s'étonna d'y voir représenté un poisson attaché à une corde.

« — Qu'est-ce que cela? — dit le curieux, un sénateur.

» — C'est un hareng-saur!

» — Vous plaisantez?

» — Point. Il fait partie des armoiries de la famille de mon mari depuis le seizième siècle.

» — Un hareng-saur dans des armoiries? Contez-moi donc cela, si vous ne vous moquez!

» — C'est très-sérieux; voici le fait. Il subsistait vers 1530 un usage bizarre et dont j'ignore l'origine, parmi les chanoines de la cathédrale de Reims. La nuit du mercredi saint, après ténèbres, ils allaient en procession à l'église Saint-Remi, traînant chacun derrière soi un hareng-saur attaché à une corde. Chaque chanoine, pendant tout le trajet, s'efforçait de marcher sur le hareng de son devancier, en prenant soin d'épargner le sien du même effort tenté derrière lui, et ce fut le pape Paul IV qui, pour abolir un si ridicule usage, supprima la procession. Or, un des aïeux de mon mari, ayant été adopté par son oncle le comte de R..., chanoine de Reims, reçut dans ses armes parlantes le hareng que vous voyez écartelant mon écu de cet accessoire insolite. Si vous connaissez un obligeant chroniqueur qui veuille bien expliquer l'affaire, j'en serai charmée, car cela pourra m'éviter la peine de recommencer mon histoire au moins vingt fois par an!

Or, comme il se trouvait par-là un chroniqueur non loin du sénateur, voilà le hareng-saur des armoiries de la comtesse expliqué.

〰 Petits faits. — On a vendu, la semaine dernière, à la salle Drouot, un petit arsenal d'armes de luxe, parmi lesquelles se trouvait une épée de bal, style Louis XV, sur la lame damasquinée d'or de laquelle on lisait ce commandement de Dieu :

Homicide point ne seras!

— Ce mot a été dit au bal Metternich, au sujet de M. de ***, superbement travesti dans le goût oriental : « La housse vaut plus que le cheval. »

— On a célébré, la semaine dernière, à l'église Saint-Eustache, le mariage de Mlle Angèle Adam, charmante fille de feu Adolphe Adam, de l'Institut, avec M. Edmond Moreau, jeune élève de l'auteur du *Chalet*, et déjà compositeur distingué. Tous les amis d'Adolphe Adam ont assisté à cet heureux mariage, dont les témoins étaient MM. Auber, Ambroise Thomas, Dennery et Édouard Monnais. On remarquait parmi les assistants plusieurs générations de ténors : Ponchard père, Chollet (pour qui Ad. Adam écrivit *le Postillon de Lonjumeau*), et Montaubry. — Les mariés ont été amenés à l'église dans les voitures de l'illustre auteur de *la Muette*, qui a voulu conduire lui-même à l'autel la jeune fille de son ami, prématurément disparu. M. Moreau avait ménagé à ses témoins une surprise pleine de délicatesse : il avait composé un *Ave Maria* avec des motifs empruntés aux œuvres les plus populaires d'Auber, d'Ambroise Thomas, et enfin du pauvre Adam. L'empressement que les amis du célèbre mort ont mis à accourir à cette cérémonie, prouve combien la mémoire d'Adolphe Adam leur est restée douce et sympathique.

— Mlle Adelina Patti est partie, en emportant 103,500 francs prélevés en trois mois des goussets parisiens. Cette jeune fille a ainsi gagné en quelques semaines ce que maint homme de génie n'aura jamais acquis en toute sa vie! La Patti a vu se réaliser à Paris ce qui avait eu lieu pour elle à Londres. L'engouement spontanément né de la surprise s'est peu à peu calmé, et on peut dire que ses auditeurs ont vu la première fascination s'affaiblir à mesure qu'elle s'est produite dans de nouveaux rôles. *Le Barbier*, *Don Pasquale* et *Don Juan* ont été des échecs relatifs, et il a fallu en revenir à *la Lucia* et à *la Sonnambula*, aux derniers soirs, pour ranimer la curiosité et donner de l'éclat aux adieux.— Si Mlle Patti revient à Paris l'an prochain, nous ferons de son double talent de cantatrice et d'actrice un examen que l'engouement qui a entouré ses débuts chez nous aurait jusqu'ici rendu intempestif.

〰 Au grand bal donné le lundi gras par Son Excellence M. le duc de Morny, Président du corps législatif, on remarquait un certain nombre de cavaliers portant encore à la boutonnière un gros nœud de rubans bleus mêlés à des brindilles d'argent. C'étaient les assistants du mariage de lady Sophie Wellesley, fille de Son Excellence l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, avec lord Royston, fils aîné du comte de Hardwicke, pair du royaume. Toute la famille impériale avait assisté le matin même à ce haut mariage, célébré par le doyen de Windsor, aumônier de la reine d'Angleterre, frère de l'ambassadeur comte Cowley.

Le bal du duc et de la duchesse de Morny a eu l'éclat et l'élégance qu'on retrouve toujours dans cette magnifique résidence législative. On y a le secret de réunir les plus jolies femmes de Paris et les plus belles voyageuses; c'est une spécialité de cette grande maison! — Jamais la rare galerie de tableaux, ou plutôt de chefs-d'œuvre, de M. le duc de Morny n'avait été plus admirée, et nous avons entendu une grande dame russe déclarer qu'elle donnerait volontiers son collier pour la fameuse jeune fille de Greuze, son peloton de fil, et le petit chat! Le collier était de magnifiques diamants, bien entendu. — Les Metzu ont rajeuni, les Watteau semblent plus riants, les Rembrandt plus vivants. Le nouvel ambassadeur de Prusse, comte de Goltz, amateur distingué des arts qui voyait cette précieuse collection pour la première fois, s'écria : Ce serait la gloire d'une capitale!

JULES LECOMTE

Splendeur et misère du Bœuf-Gras.

Exposition internationale de Londres. — *Un écrivain public à Rome.* (Tableau appartenant à la reine douairière de Danemarck.)

Percement des buttes Chaumont

Si un artiste s'était donné pour programme de trouver, sans sortir de Paris, les aspects principaux de la plupart des pays les plus accusés par leur forme, leur type, leur architecture et leurs lignes générales, je suis sûr qu'il arriverait à présenter au public des croquis ou des études peintes, sous lesquelles il écrirait impunément : Hollande, Italie, Egypte, Turquie, etc., sans que le spectateur songeât seulement à contester l'authenticité des points de vue.

Montez avec moi la rue Pigalle, et vous aurez en face de vous les minarets du Caire et les silhouettes des collines qui l'entourent. Il y a quelques jours à peine, on avait la Hollande au canal Saint-Martin. Nous connaissons à la sortie de Paris par la barrière d'Italie, une vue de la campagne de Rome avec la Ville éternelle dans le fond. Les carrières de Montmartre ont été vingt fois servies aux marchands de tableaux sous le nom de cavernes troglodithes.

Cette fois, enlevez ces appareils qui rappellent des travaux d'art, et vous aurez les ruines d'un magnifique cirque romain, où les gladiateurs combattaient autrefois les bêtes fauves. Cette vue, prise aux buttes Chaumont au moment où on supprime cette excroissance, est une des plus pittoresques qu'on puisse dessiner aux environs de Paris.

Pleurons sur le vieux Paris ; la barrière Clichy n'est plus ; son enceinte de planches et l'enseigne du Père Lathuile avaient déjà disparu. Un autre souvenir de la campagne de 1814 va disparaître encore : c'est là que l'École polytechnique fut héroïque ; c'est là qu'on crut, alors que tout le monde avait mis bas les armes, à la possibilité de sauver Paris de la souillure d'une occupation étrangère.

C. Y.

Le Carnaval et le Bœuf gras.

Quoique nous ne soyons plus au temps de mylord Seymour, connu aussi par son nom populaire d'un goût contestable, le carnaval n'en continue pas moins à agiter ses grelots et ses paillettes de faux or si chers au badaud parisien.

Les bœufs gras qui, tous les ans, se promènent, ou pour mieux dire se font promener sur un char de triomphe dans les principales rues et sur les boulevards de la capitale, ont presque tous le même lieu de naissance, le Cotentin, et à quelques kilogrammes près le même poids.

Partis du même point, ils arrivent au même résultat.

A l'état d'enfance, ils pâturent insoucieux les grasses prairies de l'ouest de la France, et déjà ils sont entourés de soins sans nombre. Le travail d'exister semble, plus tard, accabler leur paresse, lorsque l'éleveur les destine aux joies bruyantes et au triomphe éphémère de la rue. Hélas! c'est pour ces triomphateurs pacifiques que la roche tarpéienne est proche du Capitole.

Pensent-ils à tous ces honneurs bariolés? cette foule grouillante autour d'eux, paisibles enfants des champs, leur fait-elle faire des réflexions philosophiques? ou bien rêvent-ils, tout enrubannés, à la destinée de cet ancêtre égyptien qu'on adora sous le nom d'Apis.

Qui le sait? Toujours est-il que leur tenue est digne, quoique légèrement triste, et qu'ils semblent réfléchir et se raconter à eux-mêmes des histoires mélancoliques dont ne peuvent les distraire les trompettes et les tambours de leur escorte.

Ils font bien! la révolte serait insensée, inutile. On n'échappe point à sa destinée! La leur doit finir demain à l'abattoir, où, ce matin, on leur dorait les cornes.... j'allais dire la pilule!

Laissons Grandgousier se pourlécher les babines à l'aspect de ces *tranches* formidables, et de ces *filets succulents entrelardés* à souhait! Laissons le Gargantua moderne engloutir à son aise les trois gigantesques bœufs gras.

Le carnaval va finir! le carnaval est fini!

Terminons en disant que *le Pied qui remue, Rothomago, le Bossu, Franc-Picard*, et les autres bœufs primés cette année, et dont on a pu admirer les belles formes, ont été, comme précédemment, fournis par M. Adeline, de Blay (Calvados), éleveur des plus distingués, et que c'est M. Fléchelle, boucher, qui a fait l'acquisition des héros du carnaval de 1863.

L. DE P.

L'écrivain public à Rome

Notre gravure est la reproduction de l'un des deux tableaux que la reine douairière de Danemarck a bien voulu céder pour l'Exposition de Londres.

Le sujet est choisi parmi les mille incidents de la vie du peuple italien, incidents toujours pittoresques, où les peintres chercheront sans cesse des motifs de tableaux sans jamais les épuiser.

Une jeune femme de la campagne, venue sans doute à l'un des marchés de la Ville éternelle, profite de cette occasion pour se rendre auprès de l'écrivain public, qui, pour quelques baïoques, va rédiger un projet de fermage, écrire à un frère en voyage dans les provinces, ou proposer à quelque marchand la vente d'une récolte. La transtévérine se penche à l'oreille de l'écrivain, qui accomplit un sacerdoce; elle épèle mot à mot sa belle langue natale, et le bonhomme, gravement, dignement, écrit sans sourciller.

Le lieu où se passe la scène est bien choisi; une colonne antique encastrée dans l'angle d'un mur, un de ces vestiges si fréquents à Rome, localise la scène et accuse de suite le pays où elle se passe. On devinerait, du reste, l'Italie à cette madone qui tient *il Bambino* dans ses bras, à ce moine qui passe dans le fond du tableau. La vénération d'une voisine a déposé sur la margelle une vase de fleurs en l'honneur de la Vierge Marie; toute l'Italie est concentrée là, dans ce coin : la religion, l'art, les fleurs, des costumes pittoresques, un moine, un reste de quelque temple, et, par-dessus tout cela le ciel bleu.

M. Y.

MÉMOIRES D'HOTELLOT [1].

(Suite.)

Voyez, cependant, les bizarreries de la fortune. Parmi toutes ces jeunes personnes de la porcelaine, des cristaux, des étoffes brochées et du jouet d'enfant, aucune ne sembla disposée à jouer le rôle de Desdémone. Elles avouèrent toutes qu'il avait du talent, mais la passion n'y était pas. Hothellot père pensa : « Le gaillard est très-bien, mais il ne me va pas à la cheville !»

Dans le commerce, et aussi ailleurs, c'est juste la mesure qu'il faut pour contenter un bon père.

Ce sont les fils dénaturés seulement qui se permettent de passer la cheville du papa.

Le lendemain de ce premier succès, Hothellot fils eut permission de ne rentrer qu'à neuf heures du soir. Un émolument de 25 francs par mois lui fut alloué, à condition qu'il ferait les courses de la maison. Les voyages, en effet, forment la jeunesse. Hothellot père ayant voulu prononcer quelques paroles anacréontiques à l'égard des dames, M^{me} Hothellot l'invita à la circonspection, lui rappelant qu'elle-même appartenait à ce sexe auquel il devait en outre deux tantes qui n'étaient pas sans héritages. C'était une femme un peu trop sérieuse pour Hothellot père. De là naquirent tous les tiraillements d'un ménage qu'on ne peut cependant appeler mauvais, puisqu'un fond d'estime mutuelle y prévint toujours, non-seulement les gros mots, mais encore les voies de fait.

Hothellot fils avait sa liberté. Dès ce premier soir il en usa et parcourut la capitale, cherchant une jeune ouvrière de bonnes mœurs afin de la combler de bienfaits, d'être jaloux comme un tigre et de la poignarder à la suite d'une explication aussi féroce que sublime. Tel était son programme. Il chercha pendant huit ans, jusqu'au jour de son mariage, qui eut lieu à l'église Saint-Laurent, au mois d'août 1847, dans le courant de sa vingt-cinquième année.

Il se présentait à l'autel les mains pures de toutes violences. Il n'avait pas poignardé la fille du peuple. Les 25 francs mensuels étaient allés à la caisse d'épargne. Par une fatalité inexplicable, les filles du peuple semblaient le fuir comme les grandes dames de la faïence et de l'article Roubaix, malgré le talent qu'il avait, malgré l'éclat de ses débuts, malgré la grande pensée qui ceignait son front comme une auréole. Pour avoir une femme à poignarder, il lui fallut extraire de Melun, par les soins du Moinet professeur, une grosse petite Desdémone, élevée au sein des blancs de fil, qui jamais n'avait vu qu'un horizon de serviettes et qui, positivement, ne savait pas distinguer un veau d'un notaire. (C'est la locution, à Melun, pour exprimer la candeur d'une bergère.) Elle n'était ni grosse ni petite, ni belle ni laide, ni spirituelle ni sotte, ni méchante ni bonne. Elle aunait joliment, elle chiffrait couramment et mangeait volontiers de la pâtisserie. Point de défauts, aucun cousin, ignorance complète du spectacle, dégoût pour la lecture, nulle amie de pension, indifférence au point de vue de la toilette : un ange taillé dans un navet.

En la voyant pour la première fois, Hothellot rugit en lui-même et se dit avec une horrible joie : Voilà donc celle qui doit me trahir!

Cela le fit frissonner, puis il ajouta

— Je sens que je l'immolerai sans pitié!

M. et M^{me} Hothellot furent unanimement d'avis que les jeunes époux devaient faire ménage à part, savoir: M^{me} Hothellot pour éloigner, autant que possible, la vue des mauvais exemples de son mari; Hothellot, afin que Uranie fût moins exposée à prendre les manières de sa femme.

Car Desdémone s'appelait Uranie. C'est un nom qu'on trouve encore à Melun, dans les blancs de fil.

L'appartement loué, les provisions faites, la Comtoise gagée, Hothellot fils, toutes affaires cessantes, s'occupa d'être jaloux. L'agenda d'autrefois ne suffisait plus pour tenir registre des péripéties qui allaient éclater. Il fit emplette d'un livre-journal, en tête duquel il traça de sa plus belle main ce titre dont la simplicité recouvrait tant de mystères : *Mémoires d'Hothellot*.

Au bout de huit jours il commença ainsi la rédaction de ses souvenirs :

« J'ai confié mon bonheur à une fille d'Ève. Je suis dans ma lune de miel, le serpent se cache encore sous les fleurs. »

Au bout de huit autres jours :

« La jalousie bouillonne dans mon sein, mais je ne connais pas encore son objet. Le scélérat qui va détruire mon repos est habile à étouffer ses pas dans l'ombre. »

La semaine suivante, le serpent s'obstinait à rester sous les roses. Pas de nouvelles de l'habile scélérat qui étouffait ses pas dans la nuit.

Hotellot fils fut deux mois à comprendre que la jalousie est un jeu à trois. Il sortit de chez lui comme Archimède du bain. Il lui fallait un serpent pour mettre parmi ses roses; il voulait un scélérat qui pût marcher sur la pointe du pied dans ses corridors. Il entra au bureau des Petites-Affiches et paya l'insertion d'une poésie ainsi conçue :

« On demande un commis au pair pour apprendre le commerce. Table et logement. »

Champion se présente le lendemain. Ah! pauvre Champion! Vous le connaissez bien : grands pieds qui sortent d'un pantalon trop court, larges mains couturées en plein août par les engelures de l'hiver passé, figure souriante et souffrante, œil gourmand, bouche à pipe; Champion, le pauvre Champion! le batteur éternel de pavé, le Parisien-Errant, qui n'a pas, comme Isaac Laquedem, les cinq sous légendaires dans sa poche; la misère, l'appétit, la paresse, le mensonge! Et bon enfant pourtant! Et se moquant de Desdémone comme un turbot d'une pomme de reinette!

Hotellot fils vit tout d'un coup que Champion était son homme. Il l'engagea; il fit plus, il l'habilla de ses vieilles défroques, car il faut une tenue pour être serpent. Champion, stupéfait, se vit des bottes aux pieds et un habit noir sur le dos. Était-ce le début d'un conte de fée ?

En tout cas, la fée avait disparu. Hotellot fils, retiré

[1] Voir le dernier numéro.

dans le silence du cabinet, venait d'ouvrir son registre avec rage et écrivait :

« 3 octobre ! Date fatale ! J'ai vu la tête hideuse du reptile. Le monstre n'a pas pu déjouer plus longtemps ma surveillance. Uranie est pure encore, je le crois, du moins, mais l'heure de la tentation est courte... C'est un homme que j'ai comblé de bienfaits ! Perversité humaine ! Lâche perfidie des fils d'Adam ! Cet homme est couvert de mes propres vêtements ! Cet homme a aux pieds mes propres chaussures ! Cet homme a pour abri mon toit ! Cet homme mange mon pain et mon sel ! C'est à ma propre table... Du calme ! Hotellot ! Poursuis tes investigations avec intelligence et reste froid comme l'acier qui venge... »

A la bonne heure ! cela ronflait ! Voilà des mémoires palpitants d'intérêt !

Champion s'assit sur un coin de chaise au dîner. Il avait écrit quatre lignes, et ses mains étaient noires d'encre jusqu'au coude ; il avait fait deux courses et son habit était gris de boue jusqu'au collet. Quel serpent ! Il mangea tout ce qu'on lui donna, quoiqu'il eût obtenu déjà quelques bons morceaux de la Comtoise. Quand il eut mangé tout, il avait encore faim. La Comtoise dut l'achever. C'était pour la Comtoise que Champion était redoutable.

Il n'avait pas même vu Desdémone, Desdémone, au contraire, l'avait trouvé remarquablement laid.

Bon début ! L'Amour aime ces routes détournées, le perfide Amour.

Uranie, après le repas, avait coutume de faire trois tours de tricot, ensuite de quoi elle allait se coucher. Hotellot resta le dernier à table et se mit à dévorer, car pendant que les deux coupables étaient là, devant ses yeux, il n'avait pu que surveiller. Aussi, rien ne lui avait échappé, rien !

A la lueur de sa lampe solitaire, il confia ces quelques considérations à son registre :

« Il est étrange et désolant à la fois de voir que la gangrène de la conscience ne puisse faner l'appétit d'un criminel endurci et de sa complice. Le misérable a redemandé trois fois du fricandeau. Mais que dire d'Uranie qui s'est bourrée de savarin, sous le regard même de son époux offensé ! Quand les femmes ont mis le pied une fois sur cette pente glissante, au bas de laquelle une platebande toute émaillée des fleurs de la saison cache le rebord du précipice, elles vont bien !

« Qui l'eût pensé, nonobstant ! Je voudrais que cet opuscule fût utile aux jeunes gens du commerce. Qu'ils se défient d'Agnès ! Uranie paraissait en avoir la candeur. Ah ! où ! le bel !

« Ce soir encore, je me suis introduit dans sa retraite, d'un pas silencieux et plein de précaution. Vous supposez que le remords la tenait éveillée ? Je ne dois pas vous laisser une pareille illusion. Elle dormait comme l'innocence. Je me suis penché au-dessus de son sommeil. Se peut-il que l'homme puisse ainsi maîtriser ses passions ? Je ne l'ai pas égorgée ?

« La vengeance est un mets qu'il faut savourer froid. »

« Voilà un vers. Je l'ai composé sans efforts. Il exprime une pensée énergique et j'ai la conviction qu'il serait applaudi au théâtre.

« Quant au monstre, il ronfle lâchement dans sa soupente. Je l'entends d'ici. Ce bruit ajoute au chagrin de ma position. »

Il était content. Ses mémoires marchaient. Quelle idée que d'avoir pêché ce Champion ! Sans Champion, pas de drame possible ! Avec Champion, tout venait, jusqu'à la poésie ! Le nom de Champion n'était pas heureux, il est vrai, mais on ne met pas le nom. C'est une heureuse occasion de périphrase.

La nuit porte conseil. Quand on est entré dans la voie des améliorations, il ne faut pas s'arrêter. Champion était un trésor ; mais il ne suffisait pas. Pour faire un civet, la science demande, outre le lièvre, les condiments indispensables. Desdémone a besoin d'Iago. Cela saute aux yeux. Cependant fallait-il encore demander ce traître Pezarre aux Petites Affiches ? La voie est coûteuse. Et sous quelle forme ? « On demande un confident de tragédie ? » Cela pouvait prêter à rire. Ne rit-on pas de tout ? « On donnera de bons gages, s'il est astucieux... »

Hotellot méprisait la plaisanterie. Sa gaieté, c'était le rôle de la hyène. Ah ! quelle nature ! De bons gages d'ailleurs, et puis encore la table et le logement, merci ! Le prix de l'assaisonnement dépassait celui du lièvre.

Pezarre est le mauvais génie, Pezarre est la jalousie elle-même, qui distille son poison goutte à goutte. Qu'on prête l'oreille aux insinuations de sa propre fièvre, Pezarre devient un hors-d'œuvre. Supprimé, Pezarre !

Mais du tout ! Un Pezarre d'occasion, qu'en dites-vous ? Le sexe n'y fait rien, je suppose. Merci, mon Dieu ! on pouvait styler la Comtoise.

Ah ! ah ! vous pensiez bonnement qu'on allait se passer de Pezarre !

Les anciens Hotellot vinrent ce jour-là visiter le nouveau ménage. Il se respirait là un parfum de jeune bonheur. Uranie tricotait comme Lucrèce en attendant son époux ; Hotellot fils était bien trop adroit pour laisser percer le moindre symptôme de gêne. La foudre doit éclater d'un seul coup. Quand il rentra, il eut le cœur d'embrasser Uranie sans la mordre. Mme Hotellot la mère soupira gros, en songeant à ses malheurs domestiques, et Hotellot le père, sincèrement attendri, prit à l'écart le menton de la Comtoise.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

Le ballet des Abeilles

Nous publions aujourd'hui la composition représentant le ballet des Abeilles, que nous avons promise dans le dernier numéro du *Monde illustré*.

Le succès obtenu par cette heureuse et gracieuse innovation a été aussi complet qu'il était permis de l'attendre ; ajoutons que l'exécution a été parfaite et que les jolies abeilles ont dansé leurs pas avec une précision qui ferait honneur à des artistes chorégraphes de profession.

Notre gravure du dernier numéro représentait l'arrivée des ruches ; aujourd'hui nous reproduisons le moment de l'exécution du ballet. Les abeilles, sorties de leurs ruches et tenant à la main une guirlande de violettes, exécutent des pas, forment des figures et finissent par se grouper en un ovale de huit danseuses, se reliant entre elles par leurs guirlandes de fleurs. Les quatre dernières, restées en dehors de la figure, entrent à leur tour dans le cercle, à un signal de l'orchestre, et vont s'encadrer dans chacune des guirlandes tenues par les danseuses.

Nous avons dit, il y a huit jours, les noms des gracieuses dames qui ont rempli les rôles d'abeilles ; les costumes étaient en tout point semblables à ceux que portaient les danseuses de l'Opéra lors de la création du fameux ballet des Abeilles ; le corsage doré différait seul un peu de forme.

Ce ballet fera époque dans les fastes des bals de la cour. Il a inauguré un nouveau genre de divertissement rempli d'originalité, et nous serions bien trompé s'il n'était le prélude de plus d'une fête du même genre.

M. V.

LE MARDI-GRAS DE SCARRON

I

« — Neuf.... dix.... onze.... douze.... Douze dîners à cinquante livres ; total : six cents livres. Six cents livres, grand Dieu ! dépensées en deux mois ! Vraiment, mon bénéfice n'y pourra jamais suffire... Les poulardes étaient bien chères aussi, les amis bien affamés et le carnaval bien long. Ah ! l'Epine, que ces réflexions sont cruelles ! »

L'Epine soupira. C'était un vieux serviteur fort attaché à son maître, et qui supportait sans se plaindre la mauvaise fortune.

« — Pourquoi ai-je quitté Paris ? Pourquoi suis-je venu au Mans ?... La gourmandise est un gros péché, monsieur Scarron ! Votre canonicat est renommé chez les gourmets, et vous avez mangé votre canonicat. Et maintenant, que vous reste-t-il ? des dettes... L'Epine, tu feras nos paquets. Je pars demain. »

Paul Scarron, fils d'un conseiller au parlement de Paris, était alors dans la fleur de l'âge ; il avait vingt-sept ans ; ses traits n'offraient rien que de correct et d'agréable ; sa taille était bien prise. On le citait déjà pour son esprit et pour son ardeur au plaisir, ce qui ne l'avait pas empêché d'obtenir, à la sollicitation de Mlle d'Hautefort, un canonicat dans la ville du Mans.

Après un moment de silence, il reprit :

« — Je suis triste, l'Epine ; je bâille, je pense... Et cependant il faut employer le reste de ma journée : un mardi-gras !... L'Epine, aperçois-tu quelque mascarade ? Mets-toi à la fenêtre et regarde pour moi. Que vois-tu ? »

L'Epine pencha la tête au dehors.

« — Du monde, beaucoup de monde, répondit-il ; le marquis d'Ambelot, habillé en chauve-souris ; l'avocat Payelle, monté sur un cheval de carton ; les frères Locminé...

— Je n'y tiens plus, l'Epine ; je veux sortir aussi, moi.

— Cela est aisé à monsieur.

— Je veux me déguiser.

— Vous déguiser ! exclama l'Epine, en joignant les mains.

— Un Arlequin, un Gilles, cela est trop vulgaire. Il me faut quelque chose de mieux.

— Vous n'y pensez pas, monsieur !

— J'ai besoin d'un déguisement nouveau, bizarre, à effet, unique. Allons, creuse ta cervelle.

— Moi !

— As-tu trouvé ?

— Réfléchissez...

— Je ne fais que cela. »

Paul Scarron fit trois fois le tour de la chambre, promena la main sur son front, et il s'écria tout à coup :

« — Je le tiens ! »

Puis, il se dépouilla avec vivacité de sa veste et de sa culotte, et il se vit en chemise, gambadant et pirouettant.

« — L'Epine, un pot de miel ! » demanda-t-il d'une voix retentissante.

Le vieux domestique crut un instant que son maître était devenu fou. Cependant, celui-ci ayant réitéré sa demande, un énorme pot de miel fut apporté.

Scarron se prépara à commencer l'opération qu'il avait en tête.

« — Va me chercher un masque ! » dit-il auparavant à l'Epine.

Resté seul, Paul Scarron fit sauter son dernier vêtement, trempa ses deux mains dans le miel et s'en frotta tout le corps.

Lorsqu'il se crut suffisamment enduit, il éventra un vaste lit de plumes, s'y plongea tout entier, s'y tourna, s'y retourna.... et reparut couvert d'un plumage éblouissant.

Il alla aussitôt se regarder dans une glace, et, ravi, transporté, il appela l'Epine à grands cris.

L'Epine entra précipitamment, un masque à la main ; il recula stupéfait.

« — Mon masque ! mon masque ! donne... A présent, place à Scarron, messieurs les bourgeois du Mans ! place ! place ! »

II

La population du Mans était ce jour-là en grande réjouissance ; les boutiques étaient fermées, les fenêtres étaient garnies de têtes et les rues encombrées de promeneurs. De tous côtés, c'étaient des rires, des cris, des interpellations :

« — Je te connais, beau Turc ! — Scaramouche, quelle différence y a-t-il entre... — L'incomparable ménagerie africaine... — Baume précieux pour les blessures... — Entrez avec confiance ! — Au voleur ! au voleur ! — Arrêtez le Cassandre ! — Arrêtez la Colombine ! — Ohé ! ohé ! etc., etc. »

Soudain il s'opéra un grand mouvement parmi cette foule empressée : toutes les têtes s'agitèrent ; chacun se haussa sur la pointe du pied, interrogea de l'œil son voisin, sourit par instinct et se rangea par imitation. Bientôt un rire général éclata.

Scarron venait d'entrer en lice.

La première impression dissipée ou détournée, il fut accosté par une bergère en robe de soie et en corsage de velours.

BAL COSTUMÉ DONNÉ PAR SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRI

ICE, LE LUNDI 9 FÉVRIER. — LE BALLET DES ABEILLES.

« — Gentil oiseau, d'où viens-tu ?

— D'un pays où les femmes ne sont ni curieuses ni bavardes.

— C'est qu'il y a compensation du côté des hommes. Où est situé ce beau pays?

— Bien loin du Maine.

— Impertinent! si tu n'avais eu la précaution de protéger tes yeux, ils auraient déjà fait connaissance avec mes ongles.

— J'apporte toujours un masque dans le commerce des femmes.

— Tu loges un esprit bien noir dans un corps si blanc.

— C'est l'esprit d'un défunt poëte qui, après avoir fait des madrigaux toute sa vie, ressent le besoin de composer des satires après sa mort. »

Sur un autre point on entendait :

« — Quel est ce volatile, docteur? il m'intrigue.

— C'est sans doute quelque Pythagoricien qui essaie de réveiller son système. »

Et Paul Scarron de s'écrier :

« — Ceci vous représente le gros président de Saint-Domineuc, escorté du mince savant Hortensius. *Asinus asinum fricat*; c'est du latin de chanoine, je m'y connais.

— Taisez-vous donc, c'est mon mari....

— Je le savais. »

Et le couple ridicule s'éloignait, moitié grondant, moitié clopant.

« — Eh! c'est le vaillant chevalier de Rouffignac, dont la race remonte jusqu'au règne de Dagobert! Salut, chevalier. Donnez-moi donc des nouvelles de cette riche héritière que vous devez épouser. Et cette succession? et ce grade?

— Sandis! pétit goguénard, né té rencontré pas sur lé chémin dé mon épée.

— Elle dort depuis quinze ans.

— Tu vas voir si elle a perdu lé fil.

— Écoutez, j'ai un avis à vous donner : le baron de Hochepot, que vous avez grièvement insulté ces jours derniers, vous cherche par-ici; il attend de vous une réparation.

— Jé né lé crains pas, cadédis! »

Sur ce, le prudent chevalier jugea néanmoins à propos de s'esquiver le plus rapidement possible.

« — Holà! baron de Hochepot, arrivez : que chacun vous voie et vous admire! Quel est le fameux ouvrier qui a retourné votre habit? Vive Dieu! que ces reprises sont habilement faites!

— Au large, oiseau de mauvais augure!

— Avancez, j'ai un excellent avis à vous communiquer : le chevalier de Rouffignac répète en tous lieux que vous êtes en droit de lui demander raison de ses propos de l'autre jour.

— Où est-il, corbleu?

— Dans cette rue, à droite. »

Et le baron de Hochepot fila aussitôt à gauche avec une merveilleuse célérité.

Scarron, qui commençait à voir la foule s'éloigner de lui, se disposait à transporter ses exploits dans un autre quartier, quand un mousquetaire, se détachant d'un groupe qui l'observait depuis quelque temps avec malignité, lui frappa familièrement sur l'épaule.

« — Ami l'oiseau, lui dit-il, tu m'as l'air passablement insolent; aussi je viens de faire le pari avec ces dames qu'un mousquetaire de Sa Majesté sait aussi bien tirer sa poudre aux moineaux manceaux qu'aux bataillons ennemis.

— Les mousquetaires de Sa Majesté ont le défaut de trop boire. »

Scarron était inquiet.

« — M'est avis que tu joues mieux de la langue que de l'épée, beau sire. »

Scarron chercha à s'échapper, mais le mousquetaire lui coupa la retraite.

« — Quoi! tu voudrais sitôt terminer la conversation? Attends au moins que je me sois fait un panache de tes plumes. »

Cela dit, l'impitoyable mousquetaire se mit à l'œuvre et commença à plumer Paul Scarron. En vain celui-ci se débattait-il comme un possédé; les gourmades qu'il distribuait à tort et à travers lui étaient directement rendues; et son plumage se dispersait comme le duvet du cygne chassé par l'aquilon.

Quelqu'un, passant, lui arracha son masque.

Son impassible bourreau leva les yeux et interrompit sa besogne.

« — Monsieur Scarron! »

Telle fut pendant cinq minutes l'exclamation unanime.

« — C'est une horreur! disait une vieille femme.

— Un scandale! ajouta une prude.

— Il faut le faire enfermer.

— Interdire...

— Jeûner... »

Cependant, au milieu de ce tumulte, Scarron ne perdait pas la carte. Profitant du moment où la surprise était à son comble, il s'arma de courage, prit son élan, et renversant ceux qui l'entouraient, honteux, bouillant de rage, à demi déplumé, il enfila la première rue qui se présenta à lui et se confia à la vitesse de ses jambes.

III

Il courait, courait...

Mais déjà ses forces l'abandonnaient; la sueur et le miel découlaient de toutes les parties de son corps; de temps en temps il s'arrêtait pour respirer, et il reprenait sa course en entendant retentir derrière lui les cris de la populace.

La nuit venait. Il avait dépassé les faubourgs du Mans, il se trouvait au milieu des marais, et les cris retentissaient toujours.

Après avoir dépassé un bouquet de bois, il tomba, presque épuisé; et, pour dépister ses adversaires, il entra dans l'eau d'un étang et s'y tint blotti jusqu'à la ceinture.

Quelques Manceaux passèrent auprès de lui sans l'apercevoir.

« — Il fait froid, disaient-ils.

— La rivière sera glacée demain. »

Scarron, caché dans les roseaux, retenait jusqu'au bruit de son haleine; tous ses membres frémissaient; un froid mortel s'infiltrait dans son être; pendant près d'une demi-heure, il resta dans cette horrible situation. Enfin, lorsqu'il n'entendit plus rien, il se traîna douloureusement et regagna à grands pas son logis.

Plus tard, en 1651, Paul Scarron, accablé des maux les plus cruels, perclus pour le reste de ses jours, la taille raccourcie d'un pied, semblable à un Z, Scarron n'ayant de libre que la tête et les mains, épousait Mlle d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon, à laquelle, comme il le disait lui-même orgueilleusement et par un don de seconde vue, il apportait pour douaire l'immortalité.

CHARLES MONSELET.

L'ANGE DU BIZARRE

C'était une froide après-midi de novembre. Je venais justement d'expédier un dîner plus solide qu'à l'ordinaire, dont la truffe dyspeptique ne faisait pas l'article le moins important, et j'étais seul, assis dans la salle à manger, les pieds sur le garde-feu, et mon coude sur une petite table que j'avais roulée devant le feu, avec quelques bouteilles de vins de diverses sortes et de liqueurs spiritueuses.

Dans la matinée, j'avais lu le *Léonidas* de Glower, l'*Epigoniade* de Wilkie, le *Pèlerinage*[1] de Lamartine, la *Colombiade* de Barlow, la *Sicile* de Tukerman, et les *Curiosités* de Griswold : aussi l'avouerai-je volontiers, je me sentais légèrement stupide. Je m'efforçai de me réveiller avec force verres de laffitte, et n'y pouvant réussir, de désespoir, j'eus recours à un numéro de journal égaré près de moi. Ayant soigneusement lu la colonne des *maisons à louer*, et puis la colonne des *chiens perdus*, et puis les deux colonnes des *femmes et apprenties en fuite*, j'attaquai avec une vigoureuse résolution la partie éditoriale, et l'ayant lue depuis le commencement jusqu'à la fin sans en comprendre une syllabe, il me vint à l'idée qu'elle pouvait bien être écrite en chinois, et je la relus alors, depuis la fin jusqu'au commencement, mais sans aucun résultat plus satisfaisant. De dégoût, j'étais au moment de jeter

> Cet in-folio de quatre pages, heureux ouvrage
> Que la critique elle-même ne critique pas;

je sentis mon attention tant soit peu éveillée par le paragraphe suivant :

« Les routes qui conduisent à la mort sont nombreuses et étranges. Un journal de Londres mentionne le décès d'une personne dû à une cause singulière. Elle jouait au jeu de *Puff the dart*, qui se joue avec une longue aiguille, emmaillotée de laine, qu'on chasse sur une cible à travers un tube d'étain. Elle plaça l'aiguille du mauvais côté du tube, et ramassant fortement toute sa respiration pour chasser l'aiguille avec plus de vigueur, elle l'attira dans son gosier. Celle-ci pénétra dans les poumons et tua l'imprudent en peu de jours. »

En voyant cela, j'entrai dans une immense rage, sans savoir exactement pourquoi. « Cet article, m'écriai-je, est une méprisable fausseté, un pauvre canard; c'est la lie de l'imagination de quelque pitoyable barbouilleur à un sou la ligne, de quelque misérable fabricant d'aventures au pays de Cocagne. Ces gaillards, connaissant la prodigieuse jobarderie du siècle, mettent tout leur esprit à imaginer des possibilités improbables, des *accidents bizarres*, comme ils les appellent; mais pour un esprit réfléchi (comme le mien, ajoutai-je entre parenthèses, appuyant, sans m'en apercevoir, mon index sur le côté de mon nez), pour une intelligence contemplative semblable à celle que je possède, il est évident, à première vue, que la merveilleuse et récente multiplication de ces accidents bizarres est de beaucoup le plus bizarre de tous. Pour ma part, je suis décidé à ne rien croire désormais de tout ce qui aura en soi quelque chose de singulier. »

« Mein Gott! vaut il hêtre pette pur tire zela! » — répondit une des plus remarquables voix que j'eusse jamais entendues. D'abord, je la pris pour un bourdonnement dans mes oreilles, comme il en arrive quelquefois à un homme qui devient très-ivre; mais, en y réfléchissant, je considérai le bruit comme ressemblant plutôt à celui qui sort d'un baril vide quand on le frappe avec un gros bâton; et, en vérité, je me serais tenu à cette conclusion, si ce n'eût été l'articulation des syllabes et des mots. Par tempérament, je ne suis nullement nerveux, et les quelques verres de laffite que j'avais sifflés ne servaient pas peu à me donner du courage, de sorte que je n'éprouvai aucune trépidation; mais je levai simplement les yeux à loisir, et je regardai soigneusement tout autour de la chambre pour découvrir l'intrus. Cependant, je ne vis absolument personne.

« Humph! — reprit la voix, comme je continuais mon examen. — Il vaut qué phus royez ibre gomme ein borgue, bur ne bas me phoir guand che zuis azis isi à godé te phus. »

A ce coup, je m'avisai de regarder directement devant mon nez, et là, effectivement, m'affrontant presque, était installé près de la table un personnage non encore décrit, quoique pas absolument indescriptible. Son corps était une pipe de vin, ou une pièce de rhum, ou quelque chose analogue, et avait une apparence véritablement falstaffienne. A son extrémité inférieure étaient ajustées deux caques, qui semblaient remplir l'office de jambes. Au lieu de bras, pendillaient de la partie supérieure de la carcasse deux bouteilles passablement longues, dont les goulots figuraient les mains.

En fait de tête, tout ce que le monstre possédait était une de ces cantines de Hesse, qui ressemblent à de vastes tabatières, avec un trou dans le milieu du couvercle. Cette cantine (surmontée d'un entonnoir à son sommet, comme d'un chapeau de cavalier rabattu sur les yeux), s'unissait au tonneau par sa tranche, le trou étant tourné de mon côté; et par ce trou, qui semblait grimaçant et ridé comme la bouche d'une vieille fille très-cérémonieuse, la créature émettait de certains bruits sourds et grondants qu'elle donnait évidemment pour un langage intelligible.

« — Che tis, disait-elle, gu'y vaut gue phus zoyez ifre comme ein borgue bur hêtre asis là, et ne bas me phoir guand che zuis asis isi, et che tis osi gu'il vaut gue phus zoyez eine pette blis grose gu'ine hole bur né bas groire se gui hail imbrimé tans l'imbrimé. C'est la phéridé, la phéridé, mot bur mot.

[1] Sans doute le *Voyage en Orient*. (C. B.)

« — Qui êtes-vous, je vous prie? dis-je avec beaucoup de dignité, quoique un peu démonté; — comment êtes-vous entré ici? et qu'est-ce que vous débitez là ? »

« — Gomment che zuis bentré, répliqua le monstre, — za ne phus rekarte bas; et guand à ze gue che tépide, che tépide ze gue che drouffe pon te tépider; et guand à ze guo che zuis, che zuis chistement pheno bur gue phus le phoyiez bar phus-memme. »

« — Vous êtes un misérable ivrogne, dis-je, — et je vais sonner et ordonner à mon valet de chambre de vous jeter à coups de pied dans la rue. »

« — Hi! hi! hi! répondit le drôle, — hu! hu! hu! bur za, phus ne buvez bas! »

« — Je ne puis pas! dis-je; — que voulez-vous dire? je ne puis pas quoi? »

« — Zauner la glauche, » répliqua-t-il en essayant une grimace avec sa hideuse petite bouche.

Là-dessus, je fis un effort pour me lever, dans le but de mettre ma menace à exécution; mais le brigand se pencha à travers la table, et, m'ajustant un coup sur le front avec le goulot d'une de ses longues bouteilles, me renvoya dans le fond du fauteuil, d'où je m'étais à moitié soulevé. J'étais absolument étourdi, et pendant un moment je ne sus quel parti prendre. Lui, cependant, continuait son discours.

« — Phus phoyez, dit-il, — que le mié bait te phus dénir dranguile; et maindenant phus zaurez gui che suis. Recardez-moâ! phoyez! che zuis l'Anche ti Pizarre. »

« Assez bizarre, en effet, — me hasardai-je à répliquer; — mais je m'étais toujours figuré qu'un ange devait avoir des ailes.

— Tes elles! — s'écria-t-il grandement courroucé, — gu'ai-che à vaire affec tes elles? Me brenez-phus bur ein boulet? »

« — Non! oh non! répondis-je très-alarmé, — vous n'êtes pas un poulet; non, certainement. »

« — A la bonne heire! denez-vous tonc tranguile et gomportez-phus pien, hu che phus paderai engore affec mon boing. Z'est le boulet gui ha tes elles, et le Témon gui ha tes elles, et le cran Tiaple gui ha tes elles. L'Anche, il n'a bas t'elles, el che zuis l'*Anche ti Pizarre*. »

« — Et cette affaire pour laquelle vous venez, c'est... c'est ?... »

« — Zette avaire! s'écria l'horrible objet; — oh! guelle phile esbesse te vagum mal elleflé haites phus jonque, bur temanter à in tchintlemane et à ine anche z'il vait tes avaires ? »

Ce langage dépassait tout ce que je pouvais supporter, même de la part d'un ange; aussi, ramassant mon courage, je saisis une salière qui se trouvait à ma portée, et je la lançai à la tête de l'intrus. Mais il évita le coup, je visai mal, car je ne réussis qu'à démolir le verre qui protégeait le cadran de la pendule placée sur la cheminée. Quant à l'Ange, il comprit mon intention, et répondit à mon attaque par deux ou trois vigoureux coups qu'il m'asséna consécutivement sur le front comme il avait déjà fait. Ce traitement me réduisit tout de suite à la soumission, et je suis presque honteux d'avouer que, soit douleur, soit humiliation; il me vint quelques larmes dans les yeux.

« — Mein gott! dit l'Ange du Bizarre, en apparence très-radouci par le spectacle de ma détresse, — le boffre omme bait drès ifre ou drès avliché. Il ne vaut bas poire zec gomme ça, il vaut meddre te l'eau tans fotre phin. Denez, puffez-moi za; puffez sa gomme ein karzon pien zache, et ne biérez blis maindenant, endentez-phus! »

Alors l'Ange du Bizarre remplit mon verre (qui jusqu'au tiers seulement contenait du porto) d'un fluide incolore qu'il répandait d'un de ses bras. J'observai que les bouteilles qui lui servaient de bras avaient autour du col des étiquettes, et que ces étiquettes portaient l'inscription : *Kirchenwasser*.

La bonté attentive de l'Ange m'apaisa considérablement, et, soulagé par l'eau avec laquelle il avait, à diverses reprises, coupé mon vin, je retrouvai enfin le calme suffisant pour écouter son très-extraordinaire discours. Je ne prétends pas relater tout ce qu'il me dit ; mais, en substance, j'en retins qu'il était le génie qui présidait aux *contre-temps* dans l'humanité et que sa fonction était d'amener ces *accidents bizarres* qui étonnent continuellement les sceptiques. Une ou deux fois, comme je me hasardais à exprimer ma totale incrédulité relativement à ses prétentions, il se fâcha tout rouge, si bien qu'à la fin je considérai comme la politique la plus sage de ne rien dire du tout, et de le laisser aller son train.

Il parla donc tout à son aise pendant que je restais étendu dans mon fauteuil, les yeux fermés, et que je m'amusais à mâcher des raisins et à chiquenauder les queues à travers la chambre. Mais l'Ange, cependant, interpréta cette conduite de ma part comme un signe de mépris. Il se leva dans un effroyable courroux, rabattit complétement son entonnoir sur ses yeux, lâcha un vaste juron, articula une menace dont je ne saisis pas le caractère précis, et finalement me fit un profond salut d'adieu, en me souhaitant, à la manière de l'archevêque de Gil Blas, *« beaucoup de bonheur et un peu plus de bon sens. »*

Son départ fut pour moi un bon débarras. Les *quelques* verres de lafitte que j'avais avalés avaient eu pour effet de m'assoupir, et je sentis l'envie de faire une sieste de quinze ou vingt minutes, comme c'est ma coutume après le dîner. J'avais à six heures un rendez-vous important, auquel je devais être absolument exact. Ma police d'assurance pour mon habitation était expirée depuis le jour précédent, et une difficulté s'étant élevée, il avait été convenu qu'à six heures je me présenterais devant le conseil des directeurs de la compagnie pour arrêter les termes d'un renouvellement. Jetant un coup d'œil sur la pendule de la cheminée (car je me sentais trop assoupi pour tirer ma montre), j'eus le plaisir de voir que j'avais encore vingt minutes à moi.

Traduit d'Edgar Poe, par Ch. Baudelaire.

(La fin au prochain numéro.)

MM. ÉMILE ET ISAAC PEREIRE

D'origine espagnole, mais nés à Bordeaux, l'un en 1800, l'autre en 1806, MM. Émile et Isaac Péreire sont les petit-fils du célèbre Jacob Péreire, le premier instituteur des sourds-muets, vers la moitié du dernier siècle. Un mot sur cet homme éminent servira de préface naturelle aux faits qui ont motivé l'importance financière que ce nom a acquise aujourd'hui.

Né dans l'Estramadure espagnole, Jacob Rodriguez Pereira, dit Péreire, vint se fixer en France vers 1740, pour y introduire l'ingénieuse et philanthropique méthode si universellement répandue désormais, en rendant à la société une partie intelligente de ses membres frappés de l'infirmité cruelle qui, jusqu'à cette époque, en faisait des espèces d'ilotes dans la population.

L'Académie des sciences apprécia sur-le-champ toute la portée de l'invention de Jacob Péreire, et ce fut l'illustre Buffon qui rédigea le rapport dont Louis XVI fut si frappé, qu'il voulut recevoir à Versailles le professeur et ses premiers élèves. Convaincu de l'avenir de cette industrieuse méthode, le roi gratifia M. Péreire d'une pension d'État, et l'engagea à ouvrir un cours public. Bientôt d'Alembert, Diderot, La Condamine, Buffon et Jean-Jacques Rousseau furent les auditeurs les plus assidus de ce cours, — et ce dernier, à l'article *Chant* de son *Dictionnaire de Musique*, cita avec les plus grands éloges l'inventeur heureux de « l'art de faire parler les muets. »

En effet, c'était bien là le dernier mot de cette science heureuse dont la *dactylologie*, — ou l'art de s'exprimer par les signes, — n'était qu'un détail. Péreire était parvenu à faire comprendre à ses élèves qu'ils n'étaient *muets*, pour la plupart, que parce qu'ils étaient *sourds de naissance*. Il leur révéla ce que c'était que cette voix de l'homme qu'ils ne pouvaient entendre... leur enseignant à y suppléer, à comprendre et à se faire comprendre, et enfin à saisir l'expression de la pensée au simple mouvement des lèvres!

Ces admirables découvertes eurent un grand retentissement en Europe. L'Académie royale de Londres s'empressa d'appeler le célèbre philanthrope parmi ses membres effectifs, et Louis XVI le nomma son interprète pour les langues espagnole et portugaise. Deux ans plus tard, l'habile précurseur de l'abbé de l'Épée, — que les biographes sont d'accord à considérer comme l'un des esprits les plus originaux et les plus vigoureux du dix-huitième siècle, — recevait, en même temps que Buffon, le cordon noir de l'ordre de Saint-Michel.

Jacob Péreire avait consigné dans des mémoires spéciaux cette méthode, qu'on peut assurément appeler évangélique. Mais par malheur ces papiers furent en grande partie perdus ou détruits pendant la révolution. Pourtant, en 1821, les institutions à l'usage des sourds-muets attirant de toutes parts l'attention des esprits et des cœurs ardents, MM. Émile et Isaac Péreire, fort jeunes encore, recueillirent ce qui restait des documents encore secrets de la méthode de leur illustre aïeul, et les confièrent à l'abbé Périer, directeur du premier établissement spécial. Parmi ces précieux documents figurait cette *dactylologie*, dont on a parlé plus haut, la *méthode* même à l'aide de laquelle on s'exprime aujourd'hui par les signes aussi vite que par la parole. — Jacob Péreire n'était pas seulement un médecin habile, c'était aussi un mathématicien distingué, — et ce qu'il est curieux de constater aujourd'hui, c'est que ce vaste esprit, ce grand homme (un tel titre est bien dû à son admirable découverte!) avait appliqué ses connaissances spéciales à tous les sujets qui devaient, un siècle plus tard, illustrer ses petits-fils. C'est ainsi, par exemple, qu'on a conservé de lui des mémoires extrêmement intéressants sur la propulsion des navires par des moyens mécaniques suppléant le vent, — sur la construction *des habitations en commun*, — de nombreuses études sur les impôts, — sur les assurances, — et tout particulièrement sur la création des emprunts d'État par obligations, avec primes, lots, etc., tout le système financier enfin, qui fait aujourd'hui la fortune des institutions publiques.

Ajoutons encore, pour achever ce croquis relatif à un homme dont l'illustration mériterait assurément une étude approfondie, que c'est à Jacob Péreire que les israélites de France doivent de pouvoir être enterrés dans les cimetières consacrés. Il profita de la bienveillance toute particulière dont l'honorait Louis XV pour obtenir ce témoignage très-apprécié de la bienveillance du roi pour ses co-religionnaires de France.

L'ancêtre des frères E. et I. Péreire ainsi rapidement indiqué, arrivons aux deux célèbres financiers, dont une page de ce journal, voisine de celle-ci, offre les portraits réunis.

Ayant, fort jeunes encore, perdu leur père, ils durent à la sollicitude ferme et éclairée de leur mère de recevoir la solide éducation qui devait être la base de leur avenir. Pendant vingt ans cette femme courageuse et si digne d'estime lutta énergiquement pour élever ses fils; elle leur donna l'exemple du travail et de la persévérance, et devint le premier et le principal artisan de leur fortune. Ce fait voulait sa place, entre la mention de l'aïeul et ce qui doit suivre, sur les deux personnages qui font l'objet principal de ces notes biographiques.

Unis par une communauté complète d'études, de travaux et de vues, — comme ils le sont par les liens du sang, — fidèlement associés dans la conception de leurs entreprises comme dans l'exécution, les noms de MM. Péreire ne sauraient être séparés en ce grand rôle qu'ils jouent au premier rang de l'histoire financière de notre époque. On ne trouve guère entr'eux d'attributions particulières que celles qui résultent parfois et forcément de quelque différence d'âge. Aussi serait-il fort difficile de préciser, dans l'œuvre commune, le contingent particulier de chacun ! C'est la double portée de leur intelligence, et ce double éloge de leurs caractères, qui forment ainsi la double force de leur mission.

Cousins de M. Olinde Rodrigues, disciple et héritier des doctrines économiques de Saint-Simon, MM. Péreire furent de bonne heure attirés dans la pléiade d'esprits novateurs que laissa après lui le fondateur de cette école, aujourd'hui représentée sur différents sommets du monde de l'intelligence pratique. Ils partagèrent les travaux préparatoires de MM. Enfantin, Bazard, Eug. Rodriguez, Buchez, Laurent, Margerin, Duveyrier, Michel Chevalier, et autres éminents penseurs, qui apportaient dans l'examen des questions les plus importantes de l'ordre social les aubes lumineuses de la doctrine saint-simonienne. Il est curieux de remarquer que les premiers écrits de MM. Péreire purent ainsi, dès 1826, émettre les idées, — hardies pour l'époque, mais devenues pratiques

aujourd'hui, — qui ont présidé, depuis, à la formation de plusieurs de leurs plus brillantes entreprises : le Crédit foncier, — le Crédit mobilier, — le Comptoir d'escompte, etc., etc.

Bientôt, l'entrée en possession du journal *le Globe* permit à ces plumes investigatrices de propager les idées financières dont nous voyons désormais la féconde application. Ils poursuivirent leur œuvre : — M. Émile Péreire dans *le National*, où l'avait appelé Armand Carrel, et dans *la Revue encyclopédique*, — M. Isaac Péreire dans *le Temps*, dans *le Journal des connaissances utiles*, et dans *les Débats*. Notons que ce dernier fut l'inventeur du *Bulletin financier* ou compte-rendu quotidien de la Bourse, généralement adopté depuis et partout. Dans ces divers organes ouverts à la propagation de leurs idées, MM. Péreire révélèrent des esprits profondément organisateurs, et donnèrent ainsi ce qu'on pourrait appeler la clef de toute leur carrière.

Un de leurs arguments favoris était la question, si nouvelle alors, des chemins de fer, et celle plus hardie, de l'association des capitaux épars se substituant à leur rivalité. M. Émile Péreire avait ainsi conçu l'idée du premier essai de railway sur Saint-Germain. Mais rien n'était mûr encore sur notre sol pour répondre cet appel, et il fallut trois ans de prédications et de démarches, à l'activité des deux frères, avant de pouvoir réunir les *cinq* millions nécessaires à la construction de ce bout de chemin, — que plus tard la compagnie devait revendre *soixante!*

Bientôt après, MM. Péreire réussissaient dans une opération beaucoup plus vaste : ils formaient cette puissante association de banquiers parisiens en tête desquels figurait le baron James de Rothschild, pour l'exécution du chemin de fer du Nord. Dès ce moment, leur autorité, leur influence s'agrandirent, et, profitant habilement de l'apaisement général né du coup-d'État, ils entrèrent les premiers, et pour ainsi dire avec toute l'ardeur d'une seconde jeunesse, dans le grand mouvement d'affaires qu'ils ne devaient pas tarder à diriger.

En effet, jusque-là promoteurs intellectuels plutôt encore que nominaux d'entreprises en pleine prospérité, à dater de 1852 les frères Péreire attachèrent enfin leur nom aux opérations qu'ils étaient désormais assez forts pour conduire, comme ils avaient été assez intelligents pour les concevoir. Les premières affaires, nées de cette phase nouvelle de leur carrière, furent le chemin de fer du Midi et le Canal latéral. Le Crédit Mobilier suivit de près. Ces grandes opérations, la dernière surtout, si hardie, si puissante et si féconde, n'ont pas à être appréciées ici. Il suffira de rappeler que le Crédit Mobilier, dirigé avec une habileté hors de toute prévision, a prêté plus de douze cent millions aux chemins de fer français, acheté les chemins de fer autrichiens, fondé la colossale affaire des voies ferrées de la Russie, etc., etc., etc. Il serait plus rapide de citer les grandes affaires où le Crédit Mobilier n'intervient pas, que d'indiquer le nombre de celles qu'il vivifie. Et ici apparaît en plein l'heureuse application de l'idée saint-simonienne : la neutralisation des influences individuelles qui jusqu'alors avaient pesé sur le monde financier, et l'inauguration de la puissance des capitaux associés.

Énumérer les nombreuses entreprises ou opérations auxquelles MM. Emile et Isaac Péreire ont donné la vie, serait changer cette colonne en une sorte de table des matières de leur féconde carrière. La plupart de ces entreprises sont célèbres. Il nous suffira de rappeler plus particulièrement l'attention publique par leurs conséquences matériellement visibles : nous voulons parler de ces compagnies immobilières qui transforment, éclairent, aèrent, assainissent enfin la capitale, en contribuant si heureusement à son agrément, à son aspect pittoresque, à son éclat monumental. Des boulevards, des squares, des rues divisant tout le nord-ouest de Paris; — les parcs de Neuilly et de Monceaux mis en communication directe avec la Madeleine; — d'immenses espaces ainsi ajoutés aux quartiers encombrés; — de vastes hôtels introduisant chez nous, avec un développement de confort, les caravansérails américains, et maintes autres encore qu'il serait superflu d'énumérer, sont les plus visibles de ces opérations, aux avantages desquels des milliers d'actionnaires prennent part. Mais cette puissante initiative de construction ne se renferme pas dans la capitale seulement; Marseille est en ce moment à la veille de voir se transformer ses vieux quartiers, et sur maint autre point de la France, les compagnies créées par MM. Péreire vont entreprendre ce qui a si bien réussi en plein Paris.

Arrivés au plus haut degré de la fortune et de l'influence, animés de l'aptitude consommée comme de la passion des affaires, MM. Emile et Isaac Péreire exercent une action décisive sur l'industrie de notre pays, comme sur celle des contrées qui puisent à nos idées et à nos capitaux. Mais, empressons-nous de le dire, nul mieux que ces parvenus de l'intelligence ne se montre digne de leur fortune et de leur autorité, par la bienveillance des formes et l'aménité des relations. Si leur puissance financière les fait souvent requérir jusque dans les hauts conseils de la politique, leurs goûts les ramènent souvent aussi dans les sphères moins agitées du monde, des lettres et des arts, et leurs relations officielles ne les détournent pas de leurs sympathies artistiques. C'est ainsi, par exemple, que M. Emile Péreire fut l'un des promoteurs de l'exposition posthume des œuvres de Paul Delaroche au palais des Beaux-Arts. Il s'était, sur l'estimation même des propriétaires, porté caution pour les tableaux réunis sous un même danger de destruction. — Les salons des frères Péreire, où se rencontrent à la fois et le ministre en exercice et l'artiste de la mélodie ou de la couleur, le sénateur et l'écrivain, sont ornés des chefs-d'œuvre de tous les arts; on y fait la meilleure, la plus attrayante musique de Paris. — Leur famille est déjà assez nombreuse pour se partager les devoirs de l'hospitalité. — M. Isaac Péreire, qui a épousé en secondes noces une de ses nièces, avait de son premier mariage un fils, M. Eugène Péreire, aujourd'hui âgé de trente-deux ans, et marié avec une demoiselle Fould. Ancien élève de l'École Centrale, il a pris part aux affaires de son oncle et de son père d'abord comme ingénieur, et en suite en qualité d'administrateur. Il représente la famille au point de vue de la charité sociale dans le *Conseil de l'assistance publique* de la ville de Paris, dont il est membre très-actif. — Les deux jeunes fils de M. Emile Péreire sont aussi ingénieurs civils, et ils ont également reçu la forte éducation nécessaire à leur avenir; car il ne s'agit pas ici de ces jeunes oisifs dont l'unique désir est de jouir des fruits du travail paternel, mais bien de précoces et actives intelligences qui désirent apporter leur part de travail dans la grande famille sociale. — Le *Monde illustré*, qui s'applique à faire passer sous les yeux de ses nombreux abonnés les traits de toutes les illustrations européennes, ne pouvait donc manquer, ayant récemment ouvert la série des financiers, de faire suivre de près un premier portrait spécial, par ceux de MM. Emile et Isaac Péreire, — et d'ajouter à des notes rapides sur ces

MM. Émile et Isaac Péreire. (D'après une photographie de M. Nadar.)

GUERRE DU MEXIQUE. — Combat de Cerro de Leone, livré le 18 décembre. (D'après un croquis de M. Théophile Kopff, du 2ᵉ chasseur d'Afrique.)

deux personnages, la mention, inattendue sans doute pour bon nombre de lecteurs, des faits qui firent l'illustration de leur aïeul.

JULES LECOMTE.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

COMBAT DE CERRO DA LEONA

Le 18 décembre dernier, la colonne commandée par le général Berthier, sous les ordres du général Bazaine, s'était avancée de Jalapa à Bruz-Blanca, dans la direction de Perote. A neuf heures du matin, la division fit sa grande halte, et c'est pendant sa station qu'elle apprit la présence de l'ennemi en avant de ses positions. Les soldats reposés, les dispositions prises, le général Bazaine donne, à une heure, l'ordre de s'avancer vers le corps mexicain. La colonne prit à travers une forêt de pins, précédée par la cavalerie auxiliaire du général Marquez. A sa suite venaient le lieutenant-colonel Margueritte à la tête d'un escadron du 12[e] des chasseurs de France, le 3[e] régiment des zouaves et le 7[e] bataillon des chasseurs à pied.

A la sortie des bois, les lanciers de Marquez furent accueillis par une fusillade des plus vives qui les contraignit à se replier vers le 12[e] des chasseurs. Sans perdre de temps, le général Bazaine lance sur la droite une compagnie de zouaves en tirailleurs, et ordonne au lieutenant-colonel Margueritte de charger la cavalerie ennemie. Tandis que ce double mouvement s'accomplissait avec une décision et une vigueur irrésistibles, le général Bertier dirigeait les évolutions de l'infanterie, échelonnait les zouaves par compagnies, couvrait avec le 7[e] des chasseurs à pied la route qui mène à Cerro de Leona. En même temps l'artillerie entrait en ligne et prenait des positions successives, qui, combinées avec l'ensemble de l'attaque, ne permettaient à l'ennemi de prendre pied sur aucun des points de sa ligne. Harcelé de toutes parts, menacé dans les directions que l'attaque n'avait pas encore compromises, le corps mexicain se replia vers les bois où commença pour lui une pleine déroute. Après deux heures de combat, il avait disparu, laissant sur le terrain ses morts et ses blessés, ces derniers fort nombreux.

L'action était terminée d'assez bonne heure pour que la colonne pût continuer son mouvement en avant et atteindre Cerro de Leone avant la nuit. Le lendemain elle se présentait devant Perote. La place est dominée par une citadelle; mais l'ennemi n'avait pas osé se fier à l'avantage de cette position et avait délogé avant l'arrivée de nos troupes.

Nous avons énuméré avec assez de détails les incidents du combat pour que nos lecteurs comprennent aisément la gravure que nous leur offrons. Elle se recommande, du reste, par une exactitude tellement scrupuleuse qu'elle nous dispense de plus amples développements.

MAC-VERNOL.

VARIÉTÉS : *Les Mousquetaires du Carnaval*, folie-vaudeville en trois actes, par MM. Grangé et Lambert Thiboust. — PALAIS-ROYAL : *Jean Torgnole*, vaudeville en un acte, par MM. Grangé et Lambert Thiboust. — *La Comédie des Animaux*, un volume, par M. Méry.

Il aurait été beaucoup plus simple et tout aussi amusant de faire passer le bœuf-gras et son cortège sur la scène des Variétés, que de nous montrer ce vaudeville sans queue ni tête intitulé : les *Mousquetaires du Carnaval*. « Je ne suis pas ennemi d'une douce gaîté, » pour parler comme M. Prud'homme; en fait de farces, j'admets volontiers les plus énormes; mais il ne me suffit pas qu'on souffle dans une trompe et qu'on se colle un nez de carton au milieu du visage. Si c'était pendant un acte seulement! Mais trois actes de *Ohé!* et puis encore de *Ohé!* Ce tapage n'est plus un divertissement; c'est une réduction mesquine des soirées du Casino Cadet.

Les mousquetaires en question sont trois jeunes gens qui ont entrepris de se venger de leur propriétaire, et qui empruntent leurs *scies* et leurs costumes au roman de M. Alexandre Dumas. Ce propriétaire a dissipé la dot de sa pupille, et il cherche partout un gendre peu regardant sur le chapitre des comptes de tutelle; il le cherche à travers les jours gras, dans les réunions travesties, parmi les crêpes et les quadrilles, sous les pianos, dans les couloirs de l'Opéra. Mais le vertige carnavalesque dont tout Paris est possédé est un obstacle continuel à ses desseins. Son notaire, habillé en bébé, se refuse énergiquement à passer quelque acte que ce soit; sa pupille elle-même court la prétentaine sous le pantalon écaillé d'une divinité infernale. Le malheureux propriétaire est obligé, à un moment donné, de se déguiser lui aussi, et de s'affubler d'un costume de sauvage, pour rattraper tout son monde. Il est poursuivi par les trois mousquetaires, acharnés après lui comme les furies après Oreste, et contraint finalement à subir leurs conditions.

Le peu qu'il y a d'originalité et d'esprit dans *les Mousquetaires du Carnaval* est étouffé par le vacarme de la mise en scène. Egarée là-dedans comme dans un colin-maillard, M[lle] Alphonsine évite les casse-cou, et c'est tout ce qu'elle peut faire. M. Dupuis représente un gandin morfondu, qui croit se *régénérer* en passant les nuits au bal et en recevant des coups de poing sur l'œil; cette figure pouvait être drôle, elle est restée à l'état de silhouette. — J'allais oublier de dire que le notaire s'appelle Palognon.

Je le répète, j'aime mieux le bœuf-gras.

Jean Torgnole a servi pour les débuts de M. Berthelier au Palais-Royal. On faisait autrefois beaucoup de petites pièces de ce genre populaire : *Blaise le Hargneux*, *Christophe Le Rond*, *Titi le talocheur*, etc. Elles paraîtraient un peu naïves aujourd'hui, et *Jean Torgnole* a eu grand besoin de la verve et de la voix de M. Berthelier, passé maître en l'art de dégoiser des chansons. Une « torgnole » en langage populaire signifie un soufflet, une calotte, une giffle; le nom en a été donné au matelot Jean, à cause de sa main leste. Après un voyage de deux ans, Jean revient au pays, noirci, brûlé, et toujours amoureux; mais sa promise s'est lassée de l'attendre, et il la retrouve mariée à Clochedoux. En avant les torgnoles! Jean en distribuerait encore, s'il ne sentait tout à coup un petit bras tremblant passé sous le sien; c'est le bras de Margotte, une digne fille, qui a soigné la vieille tante de Jean pendant une longue maladie. Jean voit sa colère se fondre insensiblement à son doux parler et à son doux regarder. Au diable Jacqueline l'infidèle! Vive Margotte au bon cœur! C'est celle-ci qu'il épouse, et vous entendez d'ici la belle ronde finale. On se croirait aux *Doublons de ma ceinture*. Le succès de M. Berthelier a été complet, en vérité.

Il existe — heureusement! — une autre comédie que celle qui défraie les théâtres. Ce grand mot et cette grande chose tiennent souvent mieux à l'aise dans un simple volume que dans un lourd édifice à colonnes grecques et à plafond lumineux. Je suis certain de ne pas être contredit par les personnes qui liront *la Comédie des Animaux*, un livre tout récent de M. Méry.

« Tout est comédie en ce monde, écrit le spirituel auteur; Dante a fait *la Comédie de l'Enfer*, Balzac *la Comédie de la Terre*, Théophile Gautier *la Comédie de la Mort*; il y avait donc encore une humble et modeste place pour *la Comédie des Animaux*? » Pas si humble, mon cher poëte! Il est peu de pièces, dans l'ancien et le nouveau répertoire, qui vaillent votre chapitre : *le Savant et le Crocodile*; un acte excellent encore, c'est *le Rat*. Mais la plus grosse somme de vos sympathies se dépense pour les éléphants. L'éléphant est votre péché, je ne dirai pas mignon, mais favori. Vous l'auriez fait consul à Rome. Il faut lire, dans ce charmant volume, plus profond qu'aucun cours d'histoire naturelle, le récit de vos rapports, de vos coquetteries et de vos brouilles avec l'éléphant Jémidar, — qui ne vous pardonna jamais vos relations avec un tigre de Bengale. On a appelé La Fontaine l'Homère des lapins; après *la Comédie des Animaux* on devra appeler Méry le Molière des éléphants et le Shakspeare des tigres.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *L'Illustre Gaspard*, opéra-comique en un acte de MM. Duvert et Lauzanne, musique de M. Eugène Prévost. (11 février.) — Concerts populaires.

Le pays de Brignolle est ravagé par autant de brigands qu'on en a pu compter à l'Opéra-Comique depuis une trentaine d'années. Les bandes qu'ils forment ont un chef commun, un homme de génie à sa manière, une sorte de Cartouche ou de Mandrin, avec cette différence qu'il s'appelle Gaspard. Les méfaits de cet illustre coquin sont innombrables; point de caisse de banquier à dix lieues à la ronde où il n'ait fourré la main, point de portes qu'il n'ait crochetée, ni de mur qu'il n'ait escaladé.

> Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
> l'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage,
> *Gaspard* dérobait tout. . . . .

Quelle bonne prise ce serait pour M. de Cavaille, maire de Brignolle! Le pauvre homme en rêve tout éveillé; c'est sa marotte, c'est la seule ambition de sa vie : « Prendre l'illustre Gaspard, et puis mourir! »

Sa tête est tellement encombrée par ce gigantesque projet, qu'il ne s'aperçoit même pas qu'un jeune étourdi, éperdu d'amour, s'est introduit dans sa maison à la poursuite de sa fille Armande. Ce n'est pas pourtant qu'il y ait péril dans la situation, car Armande n'aime pas Balandier, auquel elle se heurte à tous les pas, et qui, outre cette obstination compromettante, affecte des manières qui sont d'un fou plutôt que d'un mari. Pour ne parler que de la bizarrerie la plus saillante de son caractère, tout ce qui tombe sous sa main il le met dans sa poche, dont il fait ainsi le réceptacle des choses les plus incohérentes.

Le malheur veut que Balandier aime Armande. Or, devant cette incompatibilité d'humeur, il ne reste plus à l'infortuné qu'un parti extrême à prendre : il s'expatriera, il ira n'importe où, à Cayenne, par exemple... Mais il en coûte cher pour aller si loin; et Balandier, à suivre Armande, a dépensé jusqu'à sa dernière pistole. Comment donc faire?... Il s'informe, il questionne tout le monde, et le hasard veut qu'il tombe sur un des prétendants d'Armande, lequel a tout naturellement intérêt à l'envoyer se promener très-loin.

— Vous voulez partir pour Cayenne? Eh bien! mon cher monsieur, rien de plus facile. Vous allez vous rendre chez M. de Cavaille, maire de la ville, et il vous suffira de lui dire que vous vous appelez l'illustre Gaspard; alors vous verrez que les mesures les plus immédiates seront prises pour vous rendre à destination et sans qu'il vous en coûte un rouge liard. On vous donnera même une escorte.

Balandier, qui n'a jamais entendu parler de l'illustre Gaspard, s'en va naïvement débiter ce boniment à M. le maire, lequel saute à trois pieds en l'air, comme s'il avait gagné un gros lot. Cependant, sa position est assez embarrassante; car tout ce que Brignolle contenait de gendarmerie est parti à la recherche du fameux chef de bande. Il faut donc retenir à tout prix le prétendu Gaspard; aussi lui fait-on mille politesses, on va jusqu'à l'inviter à dîner... et le quiproquo dure jusqu'au moment où Cavaille découvre que son prisonnier n'est autre que le fils d'un de ses meilleurs amis. Il va sans dire que Balandier épouse M[lle] Armande de Cavaille.

Le défaut de ce mince vaudeville est qu'on parle beaucoup de Gaspard et que Gaspard ne paraît pas, qu'il n'est pas arrêté et que, comme disent les grands journaux, « selon toute probabilité le brigandage continue.... » La donnée peu consistante de la pièce est d'ailleurs rachetée par les saillies plaisantes qui fourmillent dans le dialogue. C'est un défilé perpétuel de métaphores aimablement insensées et de tropes à rendre folles les cinq académies; en un mot, de tout ce qui compose cette rhétorique inventée par MM. Duvert et Lausanne, et professée depuis trente ans par Arnal.

La musique... Y avait-il de la musique? Nous n'en avons conservé qu'un souvenir assez confus. Nous savons bien que par moment les acteurs se sont mis à chanter et l'orchestre à bourdonner quelque chose d'assez vague, en tous cas quelque chose de très-superflu et qui n'a fait que de nuire à la rapidité de l'action. Mais, après tout, le compositeur n'est guère coupable de n'avoir pu trouver de mélodie là où la mélodie était introuvable; car ce qu'il y a de très-sûr

et ce qu'on a l'air de ne pas vouloir comprendre, c'est qu'une comédie d'intrigue est ce qu'il y a de moins propre à faire naître la musique, qui est avant tout une langue sentimentale, plus faite pour être comprise du cœur que de l'esprit.

Sans entrer bien avant dans la philosophie de l'art, on peut poser cet axiome : que les sons ne sauraient exprimer l'idée d'action. Leurs différentes combinaisons et la manière dont ils s'enchaînent pourront faire passer dans mon âme une partie de ce que ressent le héros du drame ; la mélodie pourra me dire : « Un tel est gai ou un tel est triste, il aime ou il hait.... » mais elle ne me dira pas : « Il entre ou il sort, il rencontre un de ses amis qu'il ne croyait pas voir et ce contre-temps réduit à néant tous ses projets : il voulait demeurer, mais il faut qu'il parte ; d'ailleurs, sa ressemblance avec telle personne lui cause tous les jours des embarras nouveaux.. etc... » Or, dans *l'Illustre Gaspard*, on n'aime pas d'un amour emporté, on ne hait pas non plus d'une façon bien féroce ; en revanche, on entre et on sort beaucoup! L'élément agir domine l'élément sentir, et la musique devient impossible ou gênante si on s'obstine à en produire.

De là cette conversation sténographiée au foyer :

— De qui est la musique?

— La musique est de... trop.

Le mot doit être d'un compositeur.

Ce qu'il y a de certain, c'est que *l'Illustre Gaspard* a un tel faux air de lever-de-rideau à jouer aux Variétés ou au Palais-Royal, que, s'il en était encore temps, nous en repasserions le compte-rendu à notre cher confrère de la colonne ci-contre.

C'est Couderc qui fait Balandier, à qui il prête tout le piquant de son jeu, plein d'originalité et de fantaisie.

— Depuis deux dimanches, le public des Concerts populaires semble tout fier d'avoir découvert un violoncelliste à qui il prodigue les ovations les plus bruyantes. Le fait est que M. Poëncet possède un des plus riches coups d'archet qui soient à Paris ; son jeu est large et puissant, son style irréprochable ; et on s'en est bien aperçu à la manière dont il a joué (quatre fois en deux séances) l'admirable air de ballet de *Prométhée*. Ç'a été toute une révélation.

Nous reviendrons d'ailleurs bientôt sur les concerts de M. Pasdeloup, qui sont toujours un événement, et un événement heureux.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Voilà Paris en carême. La mode va-t-elle s'amender et faire pénitence? C'est ce dont je doute fort. En attendant les actualités printanières qui ne vont pas tarder à surgir, elle vit des souvenirs du carnaval. Que de bals costumés, et quel steeple-chase de fêtes plus brillantes les unes que les autres!

Au bal des Tuileries, une gracieuse innovation s'est produite :

— Peu de costumes, avait dit S. M. l'Impératrice, et beaucoup de dominos!

Il fallait se conformer au désir manifesté par l'Impératrice, tout en restant élégante et jolie. Et le domino classique est si laid.

Une seule autorité artistique pouvait tout concilier : *Gagelin !*.....

Des dominos romantiques, poétiques, diaphanes, transparents comme des ailes de papillon, furent confectionnés à huis-clos, et le soir on vit tout d'un coup apparaître des dominos de crêpe rose, de crêpe bleu, de crêpe blanc, de crêpe maïs, encadrés d'une grosse ruche découpée en crêpe.

Ces dominos voilaient à demi de ravissantes toilettes de bal en tulle blanc bouillonné, garnies de fleurs et de rubans assortis à la nuance du domino.

Quelle fraîche métamorphose! Une femme, vraie fleur, elle a l'air tout simplement de s'abriter dans son calice.

Parmi les plus beaux costumes créés par *Gagelin*, citons : de véritables marquises Louis XV, — une Marie-Antoinette, — une princesse de Lamballe, — une dame de qualité sous Charles VII, en 1460, — et une dame de la cour sous Charles IX.

Ce dernier costume était porté par Mme Ernest Feydeau qui a obtenu, comme beauté et comme distinction, un succès aussi enthousiaste que les romans de son mari.

Esquissons-le en deux traits de plume

Sur une robe de velours rubis se drapait une tunique en brocart vert et or retenue par un gros câble en or faisant ceinture. Le corsage, en velours rubis, était taillé d'après les robes du temps, et s'évasait du cou pour laisser toyauter une fraise en vieux point de Venise pailleté d'or.

La coiffure était un chapeau Charles IX avec aigrette de pierreries et panache de flocons de plumes reposant sur un coussinet de velours-rubis.

Ce costume figurait au bal de Mme la comtesse Walewska, qui personnifiait la musique.

Que j'en aurais long à vous dire si je pouvais retourner en arrière!

La mode est à peine remise de tous ses assauts de coquetterie.

Qu'y a-t-il en fait de nouveautés?

Les *Magasins du Louvre* organisent déjà leur exposition printanière.

La longue galerie préposée aux soieries commence à draper des taffetas légers et nouveaux. Les tout petits dessins, les mille rayures et les semis détachés auront la vogue.

La moire antique s'est fleurdelysée et animée de dispositions charmantes. Elle reste au pouvoir pour les riches toilettes, de même que le taffetas antique.

Je puis vous prédire d'avance une surprise que le Louvre vous réserve

Cherchez! vous ne trouverez jamais!

C'est ce que les belles dames aiment le plus après les bijoux et les fleurs.

Suivez avec attention toutes les opérations du Louvre, et vous verrez ma prédiction s'accomplir.

Avant de vous offrir les premières violettes de la mode, admirons plusieurs toilettes de bal créées par la maison *Paris et Carpentier.*

On dansera encore, même en carême.

On fera moins de bruit, moins de tapage, mais la mode et la toilette n'y perdront rien.

La toilette de bal est toute une étude de style et de coloris. Elle embellit ou elle ridiculise une femme. Il n'y a pas de juste milieu dans l'élégance. Tout ou rien. Il faut donc avoir recours à des artistes de talent pour être savamment habillées.

Il ne s'agit pas de surcharger une robe pour qu'elle soit charmante. Loin de là. Et c'est ce que prouve la maison *Paris et Carpentier*, avec les toilettes suivantes :

Une robe de tulle bouillonnée en flots en courroux ; des vagues de tulle. Comprenez l'effet : des bouquets de violettes, abrités dans un nid de blonde, capitonnent les flots de tulle de distance en distance ;

Une robe en tulle rose frimaté en coquilles sur un transparent de taffetas rose, avec enlacements de primevères, vous décrivant des couronnes passant l'une dans l'autre, et représentant comme une tunique Pompadour ;

Une robe de tulle mauve, rayée de bouillons de tulle en biais, sur dessous de taffetas mauve, avec spirales de bouquets de lilas blanc, et lilas tournant en mirliton sur la jupe.

Comme c'est frais, n'est ce pas? et comme ces trois toilettes respirent le printemps?

Encore quelques jours, et nous allons voir arriver tout pimpant M. le chevalier Printemps, avec une rose-pompon à sa boutonnière.

Comment le recevoir?...

Avec des chapeaux nouveaux édités par la *maison Herst, 8, rue Drouot.*

Ils ont le pouvoir de rajeunir et de donner au visage une expression toute spirituelle.

Vous m'écoutez, et vous me dites : « Certains chapeaux auraient-ils de l'esprit? »

N'en doutez pas.

Ils sont l'expression gracieuse de l'artiste qui les fait éclore. Et Mme Herst a du goût à en revendre.

Voici ses premiers :

Un chapeau Lavallière en crêpe, orné d'une crête en dentelle noire ressortant au milieu d'une demi-couronne de plumes assorties, frimatées de marabout ;

Un chapeau de tulle brodé, encadré d'un rouleau de velours vert, avec aigrette de lilas blanc et feuillage de lierre ;

Une capote de crêpe lisse rose, avec bavolet de dentelle noire, et torsade de tulle noir retenu par un pouff de plumes ;

Une capote de crêpe mauve toute fleurie de violettes de Parme.

Les rubans de *la Ville de Lyon* chantent aussi le printemps.

Le ruban Rassat, médaillé à l'Exposition de Londres et représentant des études de fleurs naturelles, reproduit un délicieux effet sur des toilettes de tulle blanc et de tarlatane, disposé en large ceinture.

La ceinture Fontange a également un succès de jeunes filles et de jeunes femmes, tant elle a de coquetterie charmante.

Vous souvient-il de cette ceinture faisant brassière sous les bras, et emprisonnant à mi-jupe une tunique vaporeuse, en se nouant par derrière avec deux pans?

En outre des résilles de chenille de toute couleur, faisant seconde jupe sur des robes bouillonnées de tulle, la *Ville de Lyon, passementière de l'Impératrice Eugénie*, édite des volants en chenille, qu'on dispose sur des toilettes de taffetas et de moire antique.

Pour le printemps, la chenille va se montrer sur les toilettes nouvelles.

Puis elle disparaîtra comme toutes les fantaisies qui vivent une saison.

Les fleurs artistiques de *Mlle Pitrat* annoncent aussi le réveil de la nature. Elles reproduisent toute une floraison de lilas de serre, de violettes, de primevères, de muguet, de roses de mai, de crocus, qui font au chevalier Printemps un si délicieux cortége.

Toutes ces aimables fleurettes s'animent sous les doigts de fée de Mlle Pitrat, qui leur donne le souffle de la vérité et de l'intelligence.

Tantôt elles sont groupées en pouff, tantôt en aigrette, ou bien couronne Florian, ou bien encore en diadème. Mlle Pitrat ne fait pas la coiffure banale qui sied à tous les visages. Elle s'inspire, au contraire, de la physionomie pour mieux faire valoir la beauté et l'élégance.

C'est ainsi que la véritable artiste se révèle.

Puisque le bal nous retient encore, décrétons une nouveauté dans la mode industrielle.

Ce sont les burnous, les rotondes et les pointes en dentelle de *yak*, d'une blancheur mate et nacrée.

Cette dentelle, fabriquée par la *maison Ferguson* aîné, si réputée pour ses magnifiques dentelles de Cambrai, imitant le Chantilly, est d'une distinction parfaite.

Les grandes maisons de confections et de robes en font de délicieux burnous pour sorties de bal, doublés de taffetas blanc ou de taffetas de couleur assorti à la toilette.

Pour toilettes de courses au bois de Boulogne, les rotondes en dentelle de yak seront en faveur, de même que les rotondes en dentelle de Cambrai

La dentelle se permet aussi des caprices. Elle est dans son droit. Elle se métamorphose au gré de la mode et des toilettes du jour.

Les entredeux de dentelle luttent avec la passementerie.

Qui l'emportera sur les toilettes légères?

Qu'est-ce que cette dentelle de yak, me dira-t-on?

La soie filée et tissée de la plus belle chèvre du Thibet.

Dans son dernier courrier de Paris, M. Jules Lecomte fait l'éloge de la *Ceinture Régente*, en disant que les femmes ont renoncé au corset, et qu'elles ont enfin consenti à être belles et naturelles.

Cette amélioration dans la mode est due à *Mmes de Vertus sœurs*, qui ont taillé, d'après la statuaire, une ceinture ingénieusement modelée, ne cambrant que la taille, et laissant à la poitrine toute sa radieuse éclosion.

C'est à dater de la *Ceinture Régente* que la beauté des lignes et des courbes a *osé* se montrer dans toute sa splendeur.

Le corset n'avait qu'un but : *comprimer*.

C'était la mode d'être pâle et étiolée, et de ressembler à une poupée à ressorts ne se mouvant qu'avec peine.

Notre spirituel collaborateur, tout en reconnaissant, d'une part, qu'il y a progrès, tempête contre la crinoline et contre les robes ressemblant à des monuments. Il a raison.

En vain la mode essaye de faire des jupes unies et sans aucun ornement, les femmes protestent. Elles ont contracté des habitudes de falbalas et de garnitures. Cependant, il faudra bien revenir à une simplicité de bon goût.

Que mettre, d'ailleurs, sur une robe de foulard à dispositions? Le foulard uni a besoin de décor ; mais les foulards illustrés de bouquets de fleurs et de dessins artistiques peuvent aisément s'en passer.

Je parle du foulard, et pour cause.

Il domine et il accapare la mode.

Le printemps va en faire ses plus pimpantes et ses plus jolies toilettes.

Avec le prix d'une robe de taffetas, on a deux robes de foulard, c'est à considérer.

Mais le foulard ne se trouve pas dans la première maison venue ; il faut le demander à la *Malle des Indes, passage Verdeau, faubourg Montmartre*, qui vient d'agrandir son magasin, trop petit pour ses affaires européennes.

La Malle des Indes envoie des échantillons à toute belle dame qui lui en fait la demande, même à l'étranger. Voici les foulards printaniers :

De toutes petites dispositions miniatures, variées à l'infini, sur fond cuir, mode, gris-sarde, gris-marengo, marron doré, lilas de Perse, primevère, bleu impérial, bleu-mexico, bleu-turquoise, maïs, violette de Nice, vert d'Isly.

Et de larges rayures marquées par un tout petit filet blanc sur bleu de Chine après la pluie, ou toute autre nuance. Je ne dis pas toutes les fleurettes, car on peut en savoir autant que moi en faisant venir des échantillons de foulards unis ou de foulards illustrés.

La maison Leborgne et Henneveu, *rue du Bac*, envoie également des échantillons de toile et des modèles de trousseaux, quand les trousseaux sont d'une certaine importance.

Cette première maison de lingerie vient de résoudre un problème d'économie et d'élégance : elle établit pour 1,500 *fr.* un trousseau aussi complet que possible.

Quant aux toiles, elle en a fait provision, comme la fourmi de la fable, avant la hausse, de sorte qu'elle peut en livrer, de qualité exceptionnelle, bien au-dessous du cours actuel. C'est un immense avantage, dont nos lectrices de province devront profiter. Pour draps et pour chemises, il y a un bénéfice réel.

En fait de services de table, les services à armoiries et à chiffres tissés ont une grande autocratie d'élégance, de même que des serviettes spéciales pour le dessert, qui sont entourées d'une frange.

Une très-charmante lectrice me demande l'adresse de *M. Delettrez*, relativement au Lait de Cacao et à la Crème de Lis des Vallées.

Ces deux produits de la parfumerie du Monde Élégant sont exquis pour le teint, et lui donnent très-sérieusement un velouté et une fraîcheur éclatants.

Le *Monde illustré* ne parle jamais qu'à bon escient.

Demandez, chère madame, à *M. Delettrez*, 41, *rue d'Enghien*, le catalogue de sa parfumerie extra-fine, vous aurez de quoi choisir, je vous en réponds, comme cosmétiques, comme eaux de toilette et comme parfums pour le mouchoir.

Puisque vous me demandez mon avis, prenez l'Eau de Cologne du Grand-Cordon, qui mérite la décoration qu'elle porte, et l'Essence de Violette ; vous vous croirez en plein printemps en respirant votre mouchoir.

A propos de mouchoirs, *Chapron* vient de prouver qu'il n'y a qu'un *Chapron*, en éditant des mouchoirs typiques pour les plus riches costumes de tous les bals costumés qui viennent d'avoir lieu.

La mode exige que le mouchoir soit en harmonie avec la toilette. Il y a donc une série de mouchoirs dont la nomenclature serait trop longue à transcrire aujourd'hui, notre courrier ayant déjà dépassé les limites qui lui sont accordées.

Le mouchoir de chasse et de sport est toujours en faveur parmi les hommes du monde ; il appartient exclusivement à Chapron, c'est ce qui double son succès.

Le mouchoir du Prince Impérial reste aussi le mouchoir privilégié des petits fashionables en herbe.

Quant à nos mouchoirs féminins, chaque saison fait éclore de nouveaux caprices.

Vienne le printemps!

Je suis toute prête à vous tirer mon humble révérence, mais l'Eau de la Florida me réclame en faveur de plusieurs missives qui me sont parvenues. Une jeune femme me dit que ses cheveux blanchissent. Elle est désolée, elle n'a pas trente ans. Que faire? Consolez-vous, madame, l'Eau de la Florida va tout réparer. Employez-la comme eau tonique et régénératrice, et vos cheveux, qui s'appauvrissent et qui se décolorent, resteront ce qu'ils doivent être, blonds et soyeux, puisque vous êtes blonde.

Vᵗᵉˢˢᵉ DE RENNEVILLE.

Monument élevé par le comte de Lariboisière à la mémoire de sa femme, Élisa Roy.

CHAPELLE DE L'HOPITAL LARIBOISIÈRE.

Quelques-uns des hospices de Paris renferment dans leurs chapelles des monuments élevés à la mémoire des fondateurs ou des bienfaiteurs; les églises ont leurs tombeaux historiques connus de tous les Parisiens et des étrangers, ici les grands capitaines comme au Panthéon, là les rois comme à Saint-Denis, plus loin les poètes comme dans les églises de la Sorbonne et de Saint-Germain des Prés; mais les modestes chapelles des hôpitaux sont rarement ouvertes au public, et l'une des plus belles œuvres du baron Marochetti reste ignorée du public, qui visite rarement l'hôpital Lariboisière.

CHAPELLE DE L'HOSPICE DE LARIBOISIÈRE. — Monument élevé par M. le comte de Lariboisière, à la mémoire de Mᵐᵉ Elisa Roy, comtesse de Lariboisière.

Le comte de Lariboisière, aujourd'hui sénateur, a fait élever ce monument à la mémoire de sa femme, Élisa Roy, comtesse de Lariboisière, bienfaitrice de l'hôpital qui porte son nom.

M. Pellechet, architecte, en a donné les dessins et dirigé l'exécution; les statues et sculptures qui le décorent sont dues au ciseau du baron Marochetti.

L'œuvre du statuaire est la plus importante; le groupe motif milieu est remarquable; la pieta est d'une grande allure; l'enfant et l'homme abattus par la maladie sont traités avec science; les membres amaigris par la souffrance sont d'un beau modelé.

Les deux figures des angles sont avant tout bien silhouettées; les draperies en sont simples et d'un grand aspect.

Le buste qui couronne le tombeau est monumental.

Le parti-pris de marbres de plusieurs tons est une innovation, ou plutôt une rénovation, que nous voudrions voir souvent en œuvre. La divine Pompéi est pleine de ces applications, qui corrigent la chaste nudité des marbres et ajoutent un grand charme à la statuaire.

On nous saura gré d'avoir fait connaître cette œuvre de cet ingrat Marochetti, auquel la France a fait une assez belle part pendant son séjour chez nous pour qu'il renonce à son exil et donne des pendants aux belles œuvres qu'il nous a léguées.

CHARLES YRIARTE.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 67

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 65.

Blancs.	Noirs.
1. D 6ᵉ R	1. F 6ᵉ R (A) (B) (C).
2. T 2ᵉ D	2. F pr. T
3. D 2ᵉ R	3. Coup quelconque.
4. D 4ᵉ FD, échec et mat.	
(A)	
	1. T 3ᵉ T
2. C 8ᵉ CD	2. F 1ʳ R (forcé).
3. C 7ᵉ D, éch.	3. R 5ᵉ D
4. D pr. F, mat.	
(B)	
	1. T c. D
2. T 2ᵉ D	2. T pr. C (1)
3. D 8ᵉ TD	3. Coup quelconque.
4. D 5ᵉ C, mat.	
(1)	
	2. C 2ᵉ C
3. D 6ᵉ CD, échec.	3. R pr. C
4. F pr. F, mat.	
(C)	
	1. F 5ᵉ R
2. C pr. F	2. R 5ᵉ D (2)
3. D 7ᵉ D	3. Coup quelconque.
4. D ou F, mat.	
(2)	
	2. T c. D
3. C 3ᵉ D, échec.	3. R 5ᵉ D
4. D 5ᵉ R, mat.	

F. JOURNOUD

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un poète de l'amour entoure ses héros de mystère, de bois, de charmilles et de fleurs.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Bréda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 307. — 28 Février 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 21, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Contre-guérillas de Vera Cruz organisés par le colonel Figuerero. (D'après un croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : MAUDITE AGLAÉ! — UN BRODEQUIN AU DESSERT. — DÉSESPOIR D'UN DÉPUTÉ QUI DÉSIRE CONTINUER A L'ÊTRE — UN PORTRAIT DE MARIE CHRISTINE EN 1825. — SON FUTUR PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — UNE ANGLAISE DU DERNIER BAL DU DUC DE MORNY. — UNE INDISCRÉTION A PROPOS D'UN VOLUME SOUS PRESSE. — UN BON MOT INÉDIT DE NAPOLÉON Ier. — LE CARNAVAL PAR TÉLÉGRAMMES. — LES 22 CANDIDATS AU THÉATRE-ITALIEN. — SUR M. BAGIER IMPRESARIO DE MADRID. — UNE HISTOIRE DE TABATIÈRE QUI S'EST PASSÉE... DEVINEZ OU?

~~~ Maudite Aglaé! — s'écrie encore le pauvre homme...

Le fait est que si l'on pouvait nommer la dame très et trop passionnée pour l'étiquette, les formalités, le raffinement, le décorum enfin, à laquelle cette petite et toute récente histoire est arrivée, le récit prendrait des proportions politiques!

— « Vous voyez bien, — me dit dans un des derniers bals costumés un petit domino bleu très-bavard et très altéré, — cette jolie zingara?... Eh bien! voilà ce qui lui est arrivé dimanche dernier en plein dessert du dîner qu'elle donnait à douze personnes, — parmi lesquelles se trouvaient lord et lady X..., des personnages pour lesquels la dame déployait tous ses raffinements de confort et d'élégance hospitalière.

La veille, un député du Midi (le mari d'Aglaé!) était venu la voir. Ce député a le plus vif désir d'être réélu, comme l'éprouve naturellement tout bon député qui se croit nécessaire au bien du pays. Ce législateur, qui croit de son intérêt électoral de se tenir le mieux possible avec la dame en question, dépose à son antichambre les plus grosses masses de violettes quotidiennes qu'on puisse trouver dans les passages. Il a, l'autre soir, pu se procurer une loge pour les adieux de la Patti.

— « Ma femme (Aglaé!) m'a annoncé hier une caisse de raisin frais et muscat qu'elle déclare exquis; permettez-moi de le faire déposer ici pour votre dessert...

— « Accordé, cher monsieur... mais à la condition que vous y goûterez demain avec nous. J'ai lord et lady X... à dîner. Je serai charmée de vous les présenter! »

Le député accepte avec ardeur; il sort enchanté! Le lendemain à sept heures précises il arrive cravaté du plus beau blanc, — avec la boutonnière garnie de ses trois croix, — la nationale d'abord, — puis deux autres assez choquées d'être ensemble, bien que ce soient deux saints qui les qualifient : saint Grégoire (le pape) et saint Maurice (le roi d'Italie). Cet accord si péniblement rêvé par la politique... la brochette de notre triple chevalier en faisait le plus facilement du monde une réalité, un fait. S'il avait pu mener la politique comme sa boutonnière!

Les convives du festin sont, en outre, des éminents insulaires, et du député que vous savez : — un général adoré de ses soldats, — un jeune magistrat estimé de ses chefs, — un sénateur qui donne quatre bals annuels et douze dîners avec son traitement. — Une comtesse qui cache son âge, — une baronne qui cache son esprit; — le mari de celle-ci qui voudrait bien cacher sa femme, — et enfin un membre de l'Institut cachant aussi quelque chose : sa calvitie, non pas comme César sous une couronne de laurier, mais bien sous les cheveux de sa nuque ramenés au sommet du crâne et englués de pommade.

Le monsieur et la dame de la maison, avec milord et milady, complétaient la douzaine!

Le dîner fut excellent de menu, très-élégant de service, silencieusement servi, comme par des ombres (comme chez le docteur Véron). Les truffes étant à bas prix cette année, la dame du lieu avait eu la réserve, d'un goût supérieur, de n'en pas mettre partout, — comme font les gens communs qui semblent dire :

— « Ça ne coûte que huit francs la livre, en voulez-vous? en voilà, bourrez-vous-en! »

Le lord et sa lady trônaient, en flanquant la droite, l'une du maître et l'autre de la maîtresse de la maison. Ils étaient les lions de la fête, les *pièces montées* de ce dîner; c'était pour ainsi dire eux qu'on servait aux autres convives.

Il y eut des miracles de primeurs : entr'autres des petits pois merveilleusement accommodés au simple jaune d'œuf... une invention du chef en chef de lord Hertford. Les asperges en branches avaient véritablement le goût d'asperges, ce qui n'est pas leur habitude en cette saison, — et les fraises en *tardeurs* furent acclamées comme primeurs.

La dame, très-complimentée sur tant de raretés et d'impossibilités, répondit :

— « Ceci n'est rien! Je veux vous offrir d'un raisin muscat... qui est l'ambroisie même! C'est M. Y... ici présent, qui l'a reçu ce matin de Mme Y... et qui a bien voulu me l'offrir... pour vous l'offrir. Donnez la boîte, Joseph! On ne l'a pas ouverte, n'est-ce pas? l'air aurait pu endommager ce fruit délicat...

— « Madame avait défendu d'y toucher, » dit le Joseph en apportant la boîte, qu'il posa sur un grand plat devant la maîtresse de la maison.

Tous les yeux, ceux du lord et de la lady compris, se se portèrent sur le cadeau méridional si pompeusement mis en scène. Le député seul détournait modestement la vue, et jouait avec son couteau qu'il plongeait dans les dents de sa fourchette couchée le dos sur la nappe, le tout par contenance. Et en fait de contenance, on était impatient de juger celle de la fameuse boîte! Son voisin, le membre chauve de l'Institut, lui demanda si c'était un produit de ses vignes :

— « Non, malheureusement! — dit le législateur : — c'est un de mes parents qui récolte cela chez lui, dans une exposition superbe des plus précieux cépages d'Espagne. Ma femme, tous les ans, à la fin de la session, m'envoie une caisse ou deux de ces excellents raisins, en même temps que la liste de ses commissions à Paris pour mon retour... Je fais les commissions, mais je fais manger le raisin! »

Le lord dissertait sur la fameuse treille de Hampton-Court, dont les produits exquis sont réservés à la table de la reine. On écoutait respectueusement, les yeux sur la boîte dont la dame faisait pirouetter les petits crochets en laiton à l'aide de son ongle index et rose. Le couvercle cède... il est soulevé... on s'attend à contempler le fameux raisin! Mais que voit-on apparaître?

En vérité, j'ai scrupule à le dire, si formel que soit le fait.

Ce qu'on voit apparaître?... Eh bien, c'est — un vieux brodequin de prunelle noire déformé, crevassé, rebuté, et mollement étendu sur le lit de papier comme sur un drap blanc, avec le raisin pour sommier élastique... Un affreux brodequin féminin, dont le lacet effilé, effiloqué, luisant de cirage, traîne en spirales, et va disparaître dans les grappes d'ambre du savoureux muscat!

La maîtresse de la maison pousse un :

— « Quelle horreur! »

qui perce l'âme du député.

— « Maudite Aglaé! — murmure-t-il. — Ah! madame, je suis désespéré! — ajoute-t-il plus haut, — croyez *que si j'avais su...*

— « Vous l'auriez retiré, n'est-ce pas, monsieur? » dit le membre de l'Institut en ramenant au sommet une de ses mèches tombée sur le col de son habit.

Lord et lady X... faisaient des mines du sérieux le plus comique. De leurs lèvres pincées s'échappaient tous les *shoking* de l'indignation. Le général adoré de ses soldats trouvant que c'était à lui d'être le plus brave, piqua l'affreux brodequin avec une fourchette à défaut d'une baïonnette, et lança l'objet derrière lui à tout hasard. Le jeune magistrat estimé de ses chefs se demanda s'il n'y aurait pas lieu à requérir. La baronne enfin, qui cachait son esprit, profita... spirituellement de cette excellente occasion de ne rien dire.

Ce fut le sénateur qui articula le mot de la situation :

— « Voilà, — dit-il, — un brodequin qui peut se vanter d'avoir mis le pied dans le plat! »

Et de rire plus qu'il n'y avait lieu, pour cacher la gêne générale. Le député donataire ne savait malheureusement répéter que son :

— « Madame... croyez que si j'avais su! » — maudissant du plus grand cœur son épouse Aglaé, qui avait eu l'idée économique d'envoyer dans cette boîte le modèle des brodequins à lui commander chez son faiseur de la rue Richelieu.

La maîtresse du logis dit au Joseph :

— « Enlevez cela! »

La boîte disparue, on repassa des fraises, et le membre de l'Institut jeta sur le champ un autre sujet de conversation en pâture supplémentaire. Il annonça un voyage à Paris de l'empereur Alexandre de Russie pour le printemps prochain, et parla des fêtes superbes que se propose de donner, pour cette date, la ville de Paris. Était-ce, comme le rôti, un canard? je ne sais, mais cela fit diversion au raisin foulé aux pieds par la dame expéditrice! Quant au pauvre mari, le député si ardent à plaire à la dame du lieu, en vue de ses influences réélectives, il resta morne et la tête baissée jusqu'au moment du café. Alors il s'esquiva — pour aller écrire à Aglaé le désastre causé par sa maladresse.

Quant à lord et lady X..., depuis ce brodequin servi au dessert, ils n'ont pas encore perdu leur visage renfrogné, indigné — Ajoutons qu'hier le député Y... ayant tenté de faire visite à Mme de... on lui a déclaré que toute la famille était partie... pour les bains de mer.

Maudite Aglaé!

~~~ La reine Marie-Christine d'Espagne, qui a aussi souvent habité Paris que Madrid, va...

Mais le récit est mal commencé! Reprenons :

M. de Lamartine publie dans *la France* de M. de Laguéronnière une nouvelle série de *Confidences* sous ce titre : *Fior d'Aliza*. On lit dans un des derniers fragments du poëte de *Graziella* les lignes suivantes, une impression qui date de l'époque où il était attaché à l'ambassade du duc de Narbonne à Naples :

« Ce fut là que j'eus l'occasion de voir et d'admirer, suspendue au bras de sa mère, cette ravissante princesse Christine, dans toute la fleur de beauté et d'intelligence, que son sort destinait pour épouse au roi d'Espagne, Ferdinand VII, et qui a su, au milieu des tempêtes, plaire, gouverner, transmettre un trône à sa fille, régner, tomber, ou plutôt se retirer du trône, plus heureuse et plus habile que Christine de Suède, dans le demi-jour d'une existence à l'abri des coups de vent. On distinguait déjà dans sa gracieuse et spirituelle physionomie les signes d'une femme courageuse, qui saurait faire de la jeunesse, de la beauté et de l'attrait trois pouvoirs politiques aussi irrésistibles que la nature. Elle flottait sur les ondulations des plus graves et des plus tragiques événements comme une rose de Pœstum arrachée de sa tige sur les flots bouillants du golfe. Nous en étions tous respectueusement enivrés. »

Inutile, pensons-nous, de rappeler que celle qui devait devenir en 1829, c'est-à-dire à l'âge de vingt-trois ans, la quatrième femme du roi Ferdinand VII d'Espagne, était alors à Naples comme Napolitaine, c'est-à-dire fille du roi François Ier des Deux-Siciles. Paris connaît bien l'ancienne reine-régente d'Espagne, dont une des filles morganatiques est aujourd'hui princesse Czartoriska, et l'un des fils, le duc de Montmorot, officier d'ordonnance de l'Empereur. La reine Christine habite en ce moment l'ancien hôtel de la comtesse Le Hon, au rond-point des Champs-Élysées, en face de la demeure de son ancien ministre Narvaez, maréchal duc de Valence.

Or, le fait dont il s'agissait au début, et dont la mention a été retardée de quelques lignes pour faire place au portrait du temps tracé par M. de Lamartine, — c'est l'édification d'un magnifique palais qui servira de résidence définitive à l'ex reine souvent errante, et au duc de Rianzarès son mari. L'emplacement choisi est au centre même de la grande avenue des Champs-Élysées, nos 78 et 80, au midi, dans les terrains en ce moment dégagés sur une partie desquels s'élevait, il y a peu de temps encore, cet ancien hôtel Caumont-Laforce, où s'accomplit le terrible drame qu'on sait! On parle d'une demeure tout à fait royale, se prolongeant jusqu'à la rue de Ponthieu, comme la villa Rimbaut, toute voisine.

La ville de Paris, qui a acheté l'ancien hôtel Le Hon pour l'abattre, en vue du nouvel alignement des hôtels uniformes du futur rond-point, accorde l'hospitalité à la reine Christine jusqu'à ce que le palais en question soit bâti. Il doit être achevé dans deux ans. On parle d'une dépense totale de trois millions.

~~~ Une belle et grande dame anglaise, qui a fait sensation par ses riches toilettes et ses diamants dans
~~~

les derniers bals officiels, est maîtresse de son chef d'une très-grande fortune qui est venue, ou plutôt revenue bizarrement à son aïeul. L'histoire nous fut récemment racontée dans un dîner où se trouvait la belle insulaire, et nous l'avons soigneusement retenue pour la consigner ici.

Lord St... fut requis un soir, par un ancien intendant de sa famille, de se rendre dans une maison de la partie extrême de l'Est de Londres. Soldat, lord St... n'hésite pas, sa curiosité étant excitée par le peu que l'intendant s'est borné à dire. Il s'arme, et se laisse conduire. Après une heure de route à cheval, on arrive dans une rue à peine bâtie, déserte, et en face d'une maison de l'aspect le plus misérable.

« — C'est ici ! — dit le vieil intendant.

» — Eh bien, précédez-moi ! » — répond le lord.

On entre, on monte un étage, on pénètre dans une pauvre chambre au fond de laquelle se dresse un lit. Dans ce lit, lord St... aperçoit un vieillard, un moribond, une espèce de fantôme...

En voyant entrer le jeune pair, le vieillard se soulève péniblement de sa couche, et dit :

« Je suis votre bisaïeul, sir Georges St..., qu'on croit mort depuis nos guerres de la Jamaïque contre les Espagnols ! J'ai 114 ans. Je me suis caché depuis l'an 1649, date de l'exécution du roi Charles Ier. Ce prince avait séduit ma sœur Sally; je l'abhorrais ! Or, vous savez que le bourreau, qui a exécuté le roi, était masqué ? Eh bien, sachez tout : cet homme masqué, c'était celui qui vengeait sa sœur déshonorée... c'était moi !

» Je me suis enfui, je me suis caché au delà des mers, on m'a cru mort. Mais, je suis revenu en Angleterre depuis plus de trente ans, et j'ai vécu ignoré dans toutes sortes d'asiles mystérieux, vieillissant hors de toute limite humaine, comme si Dieu avait voulu prolonger la durée de mes remords, et me laisser le temps du repentir pour mon action exécrable ! Mais le terme est venu... je vais mourir. Une partie de vos biens est injustement passée aux mains de la famille W... Voici les papiers nécessaires pour tout réclamer. Vous serez donc riche ! Puissiez-vous être heureux ! »

Et le centenaire moribond remit à son petit-fils ému et surpris les titres réguliers des grands biens détournés de sa famille. Ces biens, qui se sont accrus de plusieurs héritages, forment aujourd'hui la très-grande opulence de la dame dont nous parlons, et qui les possède de son chef, comme son titre, qu'elle a donné à un simple officier de marine, entré à la chambre haute par la puissance de la plus blanche et de la plus aristocratique main qui ait joué de l'éventail aux derniers bals officiels du carnaval de 1863.

~~~ Dans un livre sur Pierre le Grand, qui sera prochainement publié par un Russe, se trouve une lettre du charpentier-tzar, adressée à un amiral dont le nom, mal copié sur la note qui nous est communiquée, rend la transcription impossible. Dans cette lettre, évidemment traduite, on trouve le curieux jugement qui suit, et qui témoigne que le bourreau des Strélitz était plus lettré qu'on ne l'a pu croire, malgré ses voyages à la découverte de la vraie civilisation :

« ... Octave et Antoine ont fait grand bruit dans le monde. Qu'étaient-ils pourtant, si ce n'est des scélérats sans honneur, sans loi, sans conscience, des êtres fourbes, ingrats, sanguinaires, qui, dans un pays juste, auraient subi le dernier supplice ? On est resté ébloui de leur grandeur ; on devrait être indigné de leur atroce conduite ! Ces deux bandits se défiaient tellement l'un de l'autre que dans leur entrevue de l'île du Reno, il fut convenu qu'ils se fouilleraient mutuellement pour s'assurer qu'aucun ne sortait l'arme d'un assassin ! »

Ce jugement de celui qui fit périr son *propre fils* Alexis, parce qu'il contrariait ses réformes, n'est-il pas extrêmement curieux à enregistrer ?

~~~ L'autre soir, la princesse Josefowna X***, que sa fameuse *soirée aux télégrammes* aurait mise en grande vogue à Paris, si depuis longtemps son salon n'était pas un des plus recherchés du grand monde parisien et étranger, eut l'idée d'interroger quelques chers absents sur la façon dont ils passaient leur carnaval dans les diverses contrées de l'Europe. Nous avons eu communication de quelques réponses, toutes limitées aux *vingt mots* du tarif. Nous devons avouer que dans l'habitude où sont les narrateurs de délayer un peu, et souvent un peu trop les choses, ce laconisme servirait mal un *Courrier* à court de nouvelles ! Comme ce n'est point, heureusement, notre cas, nous adopterons parfaitement cette rédaction télégraphique, qui fait si bien la leçon aux mots inutiles...

DÉPÊCHE INTERNATIONALE. Copie.

Dépêche de *Rome* pour *Paris*.

ADRESSE ET TEXTE : *Princesse Josefowna X***. — Carnaval. — Curieux plus que masques. — Bal Torlonia. — Alexis russe amoureux Antolka Polonaise. — Pape bien portant. — Amitié.*

DON DOUKOFF.

Dépêche de *Madrid* pour *Paris*.

ADRESSE ET TEXTE : *Princesse Josefowna X***. — Opéra Verdi samedi dernier grand succès. — Bal Medina-Cœli superbe. — Barrot grande faveur cour. — Écrire poste.*

ROLSTOY.

Dépêche de *Florence* pour *Paris*.

ADRESSE ET TEXTE : *Princesse Josefowna X***. — Lundi gras bal charmant Poujade consul général français. — Sa femme, née princesse Ghika, ravissante — aristocratie européenne empressée. — Florence enchantée de l'hospitalité française.*

SAINT-YVES.

Dépêche de *Pétersbourg* pour *Paris*.

ADRESSE ET TEXTE : *Princesse Josefowna X***. — Bals peu animés. — Khalil-Bey retour Paris très-spirituel recherché. — Écrire vérité succès journaux Salammbô russe.*

ESERKOWSKY.

Comme nous savons que bien des personnes feront leurs commentaires sur tout cela, nous supprimons les nôtres et tout *post scriptum*.

~~~ Vingt-deux concurrents pour l'*impresa* du Théâtre-Italien de Paris ! vingt-deux, dont deux anglais, chevronnés ou blessés dans diverses campagnes à travers chants... comme dit Berlioz.

On nous assure que les plus grandes chances sont pour le directeur français du Théâtre-Italien à Madrid : M. Bagier. Ce qui se dit de toutes parts sur ce nouvel *impresario*, comme caractère et comme capacité, aussi bien que comme ressources personnelles, porte à désirer vivement qu'il réussisse. M. Bagier est un ancien agent de change de Paris, qui emploie une belle fortune à satisfaire des goûts d'administration théâtrale pour lesquels il a une aptitude toute particulière et fort heureusement éprouvée dans les luttes. En effet, M. Bagier a pris, il y a quatre ans, le théâtre impérial de Madrid dans un piteux état, et il l'a, en peu de temps, relevé au plus haut rang de la faveur et de l'éclat. M. Bagier, qui est l'un des propriétaires de la salle Ventadour, avait déjà postulé le privilége parisien, il y a un an, lorsque ce privilége fut confirmé à son ancien titulaire. Irrité de cette compétition, ce dernier essaya d'enlever à M. Bagier ce théâtre de Madrid que ses sacrifices avaient réussi à relever de l'abandon public. On sait les événements qui, rendant libre l'*impresa* de Paris, ont, du même coup, brisé toute chance du démissionnaire ou de ses ayant-cause en Espagne !

M. Bagier, si, comme on l'espère, il obtient le Théâtre-Italien de Paris, y amènera MMmes Anna de Lagrange et de Méric-Lablache; — plus, le plus illustre des ténors actuels, que Paris ne connaît pas : Fraschini. Le *direttore di musica* de la nouvelle direction ne serait rien moins que le maëstro Verdi ! — Nul doute que le nouveau titulaire ne s'empresse de joindre aux artistes célèbres qui ont opéré la résurrection du théâtre de Madrid ceux que Paris a aujourd'hui en prédilection. Les personnes qui connaissent M. Bagier déclarent que c'est l'homme des meilleures, des plus courtoises relations, et que sa présence à Paris serait un exemple utile à bien des directeurs lyriques et autres ! M. Bagier est arrivé de Madrid à Paris jeudi dernier. A l'heure où paraîtra ceci, tout sera sans doute terminé, ou bien près de l'être, entre S. Exc. le ministre d'État et le nouvel impresario, un Français, cette fois !

~~~ Un très-haut personnage étranger, — qui n'était pas Saïd-Pacha, — passait par une capitale, — qui n'était point Paris, et faisait appeler un bijoutier, — qui n'était pas M. Bapst.

« — Monsieur ! — aurait dit l'altesse au bijoutier, selon le récit qui nous est fait d'une histoire qui s'est vraisemblablement passée en Chine, — je désire laisser de moi quelques souvenirs à des hommes qui ont témoigné de la sympathie à ma personne ou à mon œuvre de prince. Auriez-vous une douzaine et demie de tabatières en or émaillé, avec diamants, de la valeur d'environ quatre mille francs la pièce ?

» — Altesse ! — aurait répondu le joaillier, — je n'en ai présentement que six de cet ordre-là. Si vous commenciez à les distribuer, quelques jours après j'en aurai sûrement six autres... puis avant peu quelques-unes encore... et ainsi, en une semaine au plus, vous auriez reçu — et pu donner — le nombre de tabatières que vous destinez à ces admirateurs de votre génie !

» — Très-bien ! envoyez-moi donc les six premières ! »

Les tabatières furent apportées. Elles étaient fort belles, et portaient, à côté du poinçon officiel, le nom gravé du célèbre fabricant... chinois.

L'illustre voyageur distribua cette première fournée, avec d'élogieuses lettres d'envoi, aux mandarins lettrés qu'il voulait distinguer. Quelques jours après, le bijoutier, le Bapst de la ville, revint et dit :

« — Altesse ! selon la promesse que j'avais cru pouvoir vous en faire, par expérience, je vous rapporte *les* six tabatières promises...

» — Très-bien ! A quand la fin de la livraison ?

» — Dès que Votre Altesse aura distribué celles-ci...

» — Eh bien ! mon secrétaire va les expédier aujourd'hui même.

» — Eh bien, en ce cas, Altesse, je serai ici sous trois ou quatre jours. »

Les tabatières de six à douze furent envoyées à six nouveaux mandarins. Et, selon les expertes prévisions du joaillier, il put bientôt revenir achever sa livraison... *moins une*, pourtant ! Le vice-roi, assurément Chinois et pas du tout Égyptien, je vous assure, dit à son fournisseur :

» — Je suis content de votre fourniture, et il paraît que les mandarins auxquels je les ai distribuées en ont été pareillement enchantés, car j'ai reçu de tous, — *moins un*, — des lettres de remercîment fort bien tournées !

» — Moins un ?... Votre Altesse a dit moins un ?

» — Oui .. mon secrétaire m'a raconté que l'un des mandarins n'était pas dans la ville lorsque la tabatière est arrivée chez lui. C'est ce qui explique qu'il n'ait pas encore remercié. . On l'attend dimanche seulement. Mais vous ne m'apportez que cinq des six dernières tabatières que je vous ai demandées ? Ma liste est faite ; je ne saurais sur qui faire porter une regrettable suppression.

» — Votre Altesse me dit que celui des destinataires qui n'a pu recevoir le don de votre munificence arrive dimanche ?

» — Et je pars samedi !

» — Eh bien, que Votre Altesse ait la bonté de me laisser le nom du dix-huitième mandarin, par suite d'absence, encore privé aujourd'hui de sa tabatière... et lundi, ou mardi prochain au plus tard, je la lui expédierai de la part de l'illustre voyageur.

» — Vous comptez donc vous procurer d'ici-là cette dix-huitième tabatière qui vous manque ? ..et elle sera de tout point semblable aux autres, pour ne pas faire de jaloux ?

» — Votre Altesse ne trouve-t-elle pas que les demi-douzaine qui se suivaient se ressemblaient ?

» — Absolument !

» — Eh bien ! la dernière ne dépareillera en rien ses devancières.

» — Alors, je compte sur vous pour ce dernier don. Mon secrétaire va vous payer vos 72,000 francs... A un prochain voyage, monsieur Bapst ! — dit Saïd. » (Nous écrivons ces noms connus, pour préciser un peu le récit, afin d'ajouter à sa vraisemblance ; mais, au fond, ce n'est qu'un artifice de plume, une ruse de conteur. C'est en Chine que l'affaire s'est passée, ou peut-être même en Cochinchine ! Celui dont nous tenons l'histoire, a laissé quelque vague là-dessus.)

Or, il est bon d'informer, par la voie du journal, tout vice-roi, prince ou autre magnifique voyageur, que s'il leur convenait de distribuer, — selon l'exemple qui précède, — des tabatières aux mandarins de la ville dont il s'agit, ils en trouveraient une *demi-douzaine au grand complet*, et on peut dire neuves, chez le fameux bijoutier que nous nous sommes bien gardé de nommer.

JULES LECOMTE.

ÉPISODES DE LA GUERRE AUX ÉTATS-UNIS

—

Le Duel au fouet

—

Lorsqu'une querelle s'élève entre deux hommes de couleur, un cartel est échangé, et les deux combattants, armés d'un long fouet, après avoir tracé à terre un cercle d'où ils ne doivent pas sortir, s'administrent réciproquement des coups terribles de ces fouets, jusqu'à ce que l'un d'eux demande merci, en avouant qu'il ne peut plus endurer la douleur.

L'autre est proclamé vainqueur, et souvent il exhorte son ennemi sur la nécessité de se bien conduire à l'avenir.

Ce sont bien là des mœurs sauvages, et bien dignes de cette population nègre, dont les philanthropes en théorie de tous les coins de la terre prônent la douceur et l'intelligence.

AMÉRIQUE. — Un duel au fouet entre deux esclaves.

Ces mœurs ne nous surprennent pas, nous qui la connaissons de près, et nous n'en gémirions pas si, à côté de ce fait, il ne fallait ajouter celui non moins bizarre de la présence, durant ces duels au fouet, de blancs, de yankees, qui applaudissent aux coups portés, aux cris des combattants, et qui vont quelquefois jusqu'à engager des paris sur le résultat de cette lutte, qu'ils appellent *une scène pleine d'humour*.

Pour nous, nous trouvons fort peu dignes d'intérêt les acteurs et les spectateurs de cette scène négro-américaine.

J. DE F.

———

Télégraphe de l'armée fédérale.

—

Les Américains ne connaissent pas d'obstacles dans l'application de la mécanique ou de l'industrie aux besoins de la vie pratique ; il faut leur rendre cette justice qu'ils font avec intelligence et qu'ils font vite. Deux qualités qui lui mérite partout et surtout au temps de guerre.

L'application du télégraphe portatif sur le champ de bataille ne date que d'hier, et déjà les fédéraux y ont apporté des perfectionnements tels qu'en peu d'heures l'état-major général d'une grosse armée peut être mise en rapport direct et constant avec tous les corps qui la composent.

Le fil d'archal peut être facilement fixé au bout de perches légères faites exprès, sur des arbres choisis ou bien sur des clôtures.

Le fil et l'instrument se transportent aisément dans un chariot qui devient le bureau télégraphique, lorsque le fil est dévidé, et que les deux extrémités de la ligne sont en rapport.

GUERRE D'AMÉRIQUE. — Pose du fil télégraphique pour la transmission des ordres pendant le combat. (Armée du Nord.)

Lorsque le chariot ne peut passer dans un endroit, on transporte à bras le disque sur lequel est enroulé le fil.

Notre gravure donne au lecteur une idée exacte du télégraphe militaire américain, de la manière dont le disque est porté par de simples soldats, des poteaux télégraphiques placés en un instant et pour ainsi dire en courant, et enfin du chariot devenu le bureau télégraphique.

Rien n'est plus simple, et l'on comprend le succès qu'a obtenu sur les bords du Potomac ce perfectionnement apporté aux signaux électriques.

J. A. P.

Acapulco bombardé par la flotte française.

La nouvelle du bombardement d'Acapulco par quatre navires de guerre français a été portée à San-Francisco par le steamer *Sonora*, et transmise à New-York par le télégraphe, le 26 janvier. Cette dépêche est ainsi conçue

« Quatre navires de guerre français ont bombardé Acapulco pendant trois jours. L'attaque a commencé le 16 janvier. Le fort a répondu par un feu qui a causé quelques dommages aux navires. La population avait abandonné la ville, cependant trente Mexicains ont été tués. Les bombes ont enfin fait cesser le feu du fort. Cent matelots sont descendus à terre et ont encloué les canons. L'escadrille a ensuite repris le large. »

Un de nos correspondants, officier de marine, nous adresse la vue d'Acapulco que nous donnons à nos lecteurs.

Acapulco, admirablement situé au fond d'une baie bien abritée, ne compte pas plus de trente mille âmes; la ville est fortifiée dans sa partie nord, mais il est facile à des bâtiments de haut bord de s'approcher aussi près que possible de la plage; nos matelots ont pu aborder pour enclouer les canons du fort.

La ville est peu riche en monuments; la végétation est très-belle et la population est, dit-on, beaucoup plus industrieuse que dans l'intérieur.

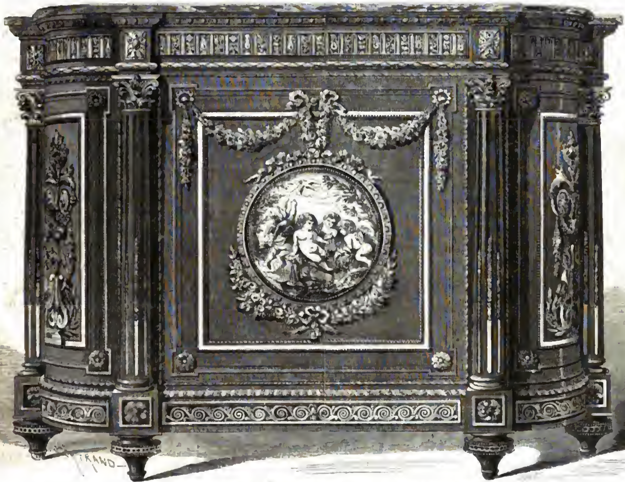
M. V.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — La ville d'Acapulco (bombardée le 26 janvier par l'escadre française).

Souvenirs de l'Exposition internationale de Londres.

M. GROHÉ.

On a dit de certains meubles français à Londres, qu'ils « étaient pareils à de la littérature ». Le mot, pour paraître bizarre, n'en est pas moins juste. Tous les arts se tiennent, ou plutôt il n'y a qu'un art : *l'expression du beau*. Que ce soit par les lettres, ou par la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, qu'importe? Si l'expression est entière et complète, si l'esprit la perçoit et s'en imprègne, s'il n'a rien désiré, rien compris au-dessus ni au delà, la mission n'est-elle pas remplie? le but n'est-il pas atteint? Par l'oreille ou l'œil, par un sens ou l'autre, c'est tout comme. La nature donne même charge de bien dire et faire à tous les êtres, chacun selon sa voie, son goût, sa notion et sa



EXPOSITION DE LONDRES. — Meuble d'entre-deux Louis XVI, envoyé par M. Grohé.

force. De cette variété infinie dans les efforts résulte précisément la magnificence du total. C'est en comprenant l'art comme la Nature, sa mère et la nôtre, que Beethoven a élevé ses symphonies, Shakespeare ses drames, Ictinus ses temples, par le placement dans leur rôle vrai de chaque instrument, de chaque personnage, de chaque ligne, de chaque ombre, et la marche harmonique de tous vers la réalisation splendide d'une idée grande et forte. Est-ce qu'on dira Beethoven inférieur à Shakespeare? Est-ce que la *Symphonie en ut mineur* émeut, agite, passionne, bouleverse moins, met aux yeux moins de pleurs, dans les nerfs moins d'épouvante que *Othello* ou *Hamlet?* De même Michel-Ange et Hugo, Raphaël et Mozart, Cellini et Rossini, le Véronèse et tout l'art de décoration, orfèvres, meubliers, bijoutiers de la Renaissance et de nos jours Il y avait à Londres un buffet qui me disait la Grèce vraie, comme Ictinus et Phidias. Le jury n'a pas honoré ce meuble selon son mérite, parce que, en art, les jurés, qui sont des sortes de professeurs, ont volontiers des données de convention, qu'il s'agisse de l'antique ou du moderne. La conviction parfaite de soi-même est un avantage quelquefois; elle est un danger souvent. Tout sentiment a ces deux faces. C'est pourquoi pour juger, *raisonner vaut mieux que sentir.* Le mot est d'un président; il n'est pas d'un substitut.

Dans ces beaux arts, industriels ou non, que nous croyons et appellerions tous égaux, parce que tous tendent au même ennoblissement des joies de l'homme, il y a des noms dont on aime à se souvenir et qu'on est heureux de répéter. L'auteur, déjà honoré par nous, du meuble dont nous donnons aujourd'hui l'image, M. Grohé, est des trois que le rapport de MM. Mérimée et Dusommerard proclamait ainsi, hautement et particulièrement : « Ces fabricants, supérieurs à tous les autres, ont tenu une place si élevée à l'exposition de 1862, leurs produits ont fait tant d'honneur à l'industrie française, qu'en présence des règlements, qui n'établissaient que deux degrés dans l'ordre des récompenses, le jury international n'a pas hésité à demander pour eux une *distinction tout exceptionnelle.* Et la proposition, il est juste de le dire, est émanée des jurés anglais; elle fait donc autant d'honneur à l'impartialité du jury qu'aux fabricants qui en ont été l'objet. »

Et en effet, il y a un mois, en assemblée solennelle des exposants, aux yeux de la France artiste et laborieuse, en face de la cour respectueuse et debout, l'Empereur, après un éclatant hommage aux braves des grands combats de l'industrie, remettait à MM. Grohé et Fourdinois la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le troisième désigné était absent, et se verra, dit on, l'objet d'un décret spécial. L'honneur n'en sera que plus grand pour avoir été plus attendu.

La croix d'honneur est donc de notre avis. Elle reconnaît mêmes mérites et mêmes droits à tous les talents comme à tous les courages, gloire qui édifie et gloire qui abat, sueur versée et sang versé. Elle est le signe de la confraternité des grandes valeurs diverses, mises en faisceau sous le niveau d'une grande récompense unique. Voilà pourquoi tous la demandent et l'espèrent, y aspirent et en soupirent. La plupart doutent d'eux-mêmes jusqu'à cette preuve, qui vient à la fois faire la clarté dans leur tête, et coudre à leur boutonnière le fulgurant appel à la considération publique. Ceux qui avaient le plus de poésie se recueillent et se retirent après cette fin des classes de leur travail; les vigoureux, les valeureux s'élancent et vont de l'avant, aiguillonnés; les positifs, les réalistes s'arrêtent et se bornent à augmenter leurs tarifs; car pour eux la croix d'honneur ne représente qu'un bénéfice de vingt pour cent. Ils sont comme les petits médecins, dont elle porte les visites de trois francs à cent sous.

L'admirable ébéniste qui revient aujourd'hui dans ces colonnes n'appartient pas à cette épaisse catégorie. Il fait de beaux meubles parce qu'il les aime; et il en fera, je crois bien, jusqu'à ce qu'il meure, parce que son art, c'est sa vie. Quand il pensera à celui-ci, il pleurera, ne devant plus le revoir, car l'Angleterre l'a pris et ne le rendra point. C'était un des beaux de l'exposition de M. Grohé à Londres, collection incomparable, unique, et qui, dit encore le rapport officiel, par l'exécution irréprochable, la forme élégante, la parfaite distinction de toutes ses parties, a su exciter l'attention générale et valoir à l'exposant les éloges unanimes du jury international. Ce meuble, désormais perdu pour nous, est un entredeux en acajou, avec enrichissements de bronze doré. Je trouve en lui le spécimen le plus complet et le plus royal du genre Louis XVI, souvenir tout à la fois de Riesener, le magicien du bois, et de Gouthière, l'immortel ciseleur, qui pétrissait le cuivre en ses mains puissantes et, de son burin contempteur de la fonte, osait et savait lui donner la forme et la vie en pleine chair. L'Anglais qui l'a payé 8,000 francs n'a pas fait un mauvais marché; j'ai vu, l'autre jour, estimer 40,000 francs un chiffonnier de Riesener.

L'architecture de ce beau meuble est heureuse, douce et calme, comme il convient à la tranquille richesse d'une chambre de femme. Haut d'un peu plus d'un mètre, il appuie sa magnifique tablette de marbre sérancolin sur quatre colonnes engagées, encadrant les deux panneaux latéraux, avec chapiteaux corinthiens en bronze doré, frises et guirlandes de même, dont la ciselure a fait le désespoir du graveur chargé de vous la représenter. Le panneau du milieu porte pour sujet un médaillon en bronze doré mat, *les Amours oiseleurs;* charmante composition de M. Chabrond, exécutée avec un art et un soin infinis. Voilà qui est véritablement une merveille, et tenons-nous pour heureux que la photographie et le dessin nous aient permis de garder mémoire de ce chef-d'œuvre de l'ébénisterie moderne.

AUGUSTE LUCHET.

Les Contre-Guerillas de Vera-Cruz.

A mesure que notre expédition avance et que nos troupes se portent vers le but assigné à leurs efforts, les chefs créent derrière eux des corps capables de faire respecter l'ordre et de protéger les personnes. L'avenir nous dira si la France ne crée pas ainsi pour le Mexique le noyau d'une armée solide et en état de rendre au pays tous les services qu'il est en droit d'en attendre. C'est ainsi qu'au moment de quitter Vera-Cruz afin de pénétrer à l'intérieur, les troupes de terre confient la ville aux compagnies de la marine et à deux escadrons d'une milice nouvelle dont le nom indique assez clairement le but : elle porte le titre de contre-guérillas.

M. Steklin, ex-ingénieur suisse, commande le premier escadron, et dans le commandement de sa troupe il a pratiqué le système le plus large : il y a admis toutes les nationalités, et les volontaires débarqués de la Havane y ont trouvé place à côté des bardis partisans des républiques circonvoisines et des Européens auxquels pesait l'inaction. A leur tête, Steklin ne laisse aux guérillas ni paix ni trêve. Il les traque en tous lieux et les déniche soit au cabaret, soit dans les haciendas. Récemment il a opéré dans les environs de Medellin, une razzia fort lestement menée, a tué bon nombre d'ennemis et a repris une quantité considérable d'objets volés qu'on n'avait eu le temps ni de vendre ni d'emporter; car, avec son métier de soldat, le guérillero cumule volontiers d'autres industries subtiles et tortueuses; notre dernier numéro vous a fait faire connaissance avec le guérillas empoisonneur. On le voit, le premier escadron des contre-guérillas, par ses excursions permanentes, ne lient guère à justifier le titre de *garde urbaine*, dont on l'a décoré.

Le deuxième escadron a été organisé par le colonel mexicain Figuerero. Nous sommes ici en présence d'une singularité qui mérite d'être signalée. Nous nous figurons volontiers ces corps francs comme une agglomération d'hommes qui n'ont d'autre lien que l'amour des hasards, le mépris du danger ou l'appât d'une solde; qui, le combat fini, n'acceptent de loi que de leur bon plaisir et de leur fantaisie. En présence des soldats de Figuerero, il faut rabattre, et beaucoup, de pareils préjugés. Ils forment une troupe disciplinée, fort bien tenue, ce sont des soldats, enfin, et c'est là précisément qu'est l'étrangeté, l'imprévu; on dirait que le colonel a voulu faire, en action, la satire du gouvernement de Mexico.

Notre gravure représente, avec l'exactitude de la photographie, l'aspect que représente cette troupe. Le large sombrero que l'on ne peut, dans ce climat, remplacer par rien, est relevé d'une bordure d'argent, la *toquilla* ou ganse qui entoure la base de la coiffe est aussi du même métal. La veste de drap gris, ample et flottante, est armée de deux manches à gigot, sans plis, terminée par des parements bleu de ciel en pointe croche. Cette veste est sanglée à la taille par un ceinturon où le cavalier pend ses révolvers et son mousqueton. La belle *chaqueta*, aux boutons innombrables, n'a pas semblé assez sévère; elle a été remplacée, par un pantalon de drap gris à bandes bleues, et revêtu de cuir jaune.

L'ensemble, on le voit, n'a rien de théâtral, mais la sévérité militaire s'en accommode. Il faut bien aussi qu'elle s'arrange du clairon qui souffle au premier plan. Notre correspondant nous jure ses grands dieux qu'il n'a rien inventé, et que ce bruyant fonctionnaire a, dans l'escadron, cinq collègues qui ne le lui cèdent en rien Il nous estime heureux en même temps que le dessin ne s'adresse point aux oreilles, sans cela, nous dit-il, nous serions régalés du plus consciencieux charivari qui se puisse imaginer.

Les officiers ne se distinguent des soldats que par la finesse du drap employé à la confection de leur uniforme et par leurs bottes molles. Un dernier détail les fait reconnaître : des passementeries compliquées remplacent sur le collet l'initiale brodée sur la veste de chaque cavalier.

Notre dessin montre l'escadron de Figuerero en alerte, au moment où les contre-guérillas courent à leurs montures pour aller battre la campagne.

MAC-VERNOL.

MÉMOIRES D'HOTELLOT[1].

(Suite.)

Celle-ci fut mandée au cabinet vers la brune, et son maître, qui avait pris quelques notes à la hâte, consulta son calepin en prononçant le discours suivant :

« Jeune fille!

« Il est telle réunion de circonstances fortuites qui peut relever à une très-grande hauteur morale l'humble profession de bonne pour tout faire. Nous vivons dans un temps bizarre. Je dédaigne les bassesses de l'espionnage, mais un élément inconnu est entré dans mon domicile. Ce Champion... »

— C'est lui qui n'est pas gêné! interrompit la Comtoise.

Hotellot fils aurait voulu avoir une glace pour se voir pâlir.

— Auriez-vous donc déjà découvert quelque chose? s'écria-t-il le cœur palpitant d'une allégresse sauvage.

— Tiens! fit la Comtoise, parbleu!

Elle ajouta en rajustant son bonnet :

— Avec ça que votre papa prend des gants, à son âge!

— Achève! grinça Hotellot. Tu seras libéralement récompensée! Sommes-nous sur la trace d'un de ces crimes qui épouvantent l'imagination?

— Connais pas l'imagination, mais ça fait deux, le gamin et le vieux, à qui faut dire : A bas les pattes!

— Jeune fille, il suffit! Éloignez-vous.

Cette éternelle et grande figure d'Iago!

Hotellot mit sa tête entre ses deux mains. Jamais, sans Iago, il n'eût songé à cela! On ne peut pas se passer d'Iago!

Certes, Hotellot le père était un homme de mœurs folâtres, mais comment espérer?...

Au registre!

« 4 octobre. Date plus sombre qu'une nuit de tempête! L'innocence d'une jeune fille de la basse classe a parlé! Je ne dirai même pas jusques à quelles profondeurs elle a éclairé pour moi l'abîme. Quoi! les lieux les plus sacrés...

« Mais silence! Donne-nous la paix, mon cœur!

« Que va-t-il se passer entre ces deux rivaux, l'un tout jeune, l'autre dont le front se couronne déjà du diadème de la vieillesse?

« Elle mange cependant, elle dort, elle tricote! Dieu souverain! quel puits de Grenelle est-ce donc que le cœur d'une femme!

« Désormais, j'en ai la conviction, les événements vont marcher à grands pas. Quoi qu'il arrive, je suis prêt pour le dénouement.

1 Voir les numéros 305 et 306.

« 5 octobre au matin. — Non, je ne puis croire cela. L'heure du réveil est lucide. Je rends justice à l'auteur de mes jours, homme du monde, toujours propre et bien tenu, papillon brillant dont il ne faut pas faire un vautour. Il n'a pas l'étoffe d'un pareil forfait. J'en rends grâces à l'Être suprême! »

Hotellot fils eut un fort soupir en écrivant ces derniers mots. Ce n'était pas un soupir de soulagement. Que peut-on demander à un homme, en sus de la résignation, quand il vient de se résoudre à un grand sacrifice? Le succès de ses mémoires était là.

Mais l'autre, le monstre, le bandit! Champion, pour dire son nom abominable! Attends, malfaiteur!

« ... Le corps couvert de mes dépouilles, l'œsophage gorgé de ma nourriture, il guette, le braconnier nocturne! Il ne se gêne pas! Ce sont les propres paroles de la fille du peuple! Et Uranie ne m'a pas averti de ses criminelles entreprises! Elle n'a pas cherché mon sein pour y pleurer! Elle tricote, elle dort, elle mange!

» Vous prononcez ce mot-là comme on dit bonjour et bonsoir: jalousie! Parmi vous, il en est qui vont plus loin. J'ai entendu parfois railler les jaloux! Que dis-je, c'est le thème favori de ces insectes littéraires qui fabriquent les couplets de vaudeville! Et le monde rit en écoutant ces sornettes féroces! Et le monde applaudit, le monde aveugle, le monde idiot, le monde caduc, le monde qui semble gouverné despotiquement par les femmes de Georges Sand!

» Il est temps qu'une grande explosion se fasse parmi ce monde et le réveille! Artichauts! car la langue commune n'a pas de mots assez forts pour exprimer mon mépris. Savez-vous ce que c'est que la jalousie, cette râpe qui agit sur le cœur comme on fait du sucre en poudre? ce hérisson qui se roule sur l'âme toute nue? ce fer chaud, ces tenailles, cet oiseau de proie, cette scie?... Oui, c'était bien le mot, mais vos galetés de mauvais ton l'ont traîné dans l'argot!

» O monde! butor aux cent millions de têtes, si tu n'en avais qu'une!... Tiens! voilà la jalousie, écoute!

» Ils sont deux, n'est-ce pas? Il le faut bien: la femme hypocrite dont l'œil pur semble mirer le ciel, et l'homme, le serpent qui tente, le démon qui entraîne. Je les surprends; tu pourrais les surprendre aussi, car ils sont chez toi comme chez moi, pauvre diable de monde! Suis bien. J'achète une vrille, une grande vrille, une tarière. Je la fais rougir au feu qui me consume ou au foyer du poêle, je perce un trou au travers de leurs deux cœurs. Dis-tu? J'y passe un câble, monde immonde! Tu ris pour le coup! Je les soulève, je les attache au plafond où ils pendent comme deux jambons dans la cheminée. Et ils restent là, et ils sèchent, et la femme si belle devient hideuse, et le séducteur superbe se ratatine grotesquement, et je viens les voir pendus, le matin, à midi, le soir. Je les tire par les pieds, je les fais aller comme deux marionnettes, je leur jette au visage des boulettes de mie de pain ou des noyaux de cerises, je les insulte, je les bats, et je ris, et je ris, et je ris!

» Me connais-tu, maintenant, monde, et sais-tu ce qu'est la jalousie? »

Champion ne s'en doutait pas. S'il avait deviné le sort épouvantable qui l'attendait, Champion aurait renoncé au pair, au logement, à la table et se serait plutôt fait agent de change. Champion se noircissait les doigts sans écrire, Champion se crottait là où il n'y avait point de boue. Comme il n'était point payé, il gagnait rectà ses appointements.

Tout autre qu'Hotellot fils l'eût renvoyé au bout de quatre jours, mais ce n'était pas pour travailler que Champion était chez Hotellot fils. On le gardait pour la vengeance.

Un mois se passa. Uranie s'habituait à Champion, qu'elle trouvait de plus en plus laid. Champion se faisait à Uranie, qui meublait un des bouts de la table. La Comtoise s'était expliquée et avait avoué que les galanteries d'Hotellot le père et celles de Champion convergeaient vers elle seule. Hotellot fils à cette révélation avait dit: je suis content, comme Oreste menaçant les dieux.

Il maigrissait à vue d'œil. Champion et Uranie engraissaient.

Le registre ne s'enrichissait d'aucun fait nouveau. Il avait eu son beau moment, mais parfois les promesses d'une riche moisson s'en vont ainsi séchant sur tige et trompent les légitimes espérances du laboureur.

« Néant. Ces deux êtres sont doués d'une infernale adresse. Pas le moindre indice! Ont-ils deviné mes soupçons? C'est probable. Uranie mange, tricote et dort. Je hais cette fallacieuse créature. C'est Phèdre déguisée en légume. Je pardonnerais au scélérat qui fait son métier de don Juan. A Uranie, jamais! Patience, ma haine! »

— Champion, dit-il un jour au monstre, vous manquez de respect à M^me Hotellot.

Le scélérat ouvrit ses yeux ternes tout grands et cessa d'éplucher une noix volée qu'il maniait avec des précautions de singe.

— Champion, reprit notre héros, vous manifestez tacitement pour la maîtresse de la maison une aversion injuste et blessante. Vous n'allez jamais lui porter dans sa chambre son tricot ni sa chaufferette. On cause avec les dames, Champion. Il est de légères prévenances...

Le serpent répondit:

— Ça m'est égal d'avoir des prévenances, et si la patronne veut causer, ça ne me fait rien.

« 10 novembre. Ils se rapprochent. Les précautions ne peuvent durer toujours. La prudence humaine se relâche. J'ai surpris aujourd'hui quelques petits soins inusités. Le séducteur a porté le tricot dans la chambre. Ils ont pu échanger là quelques paroles, mais je me suis gardé de quitter la table. Mon rôle est d'entretenir leur sécurité.

» 12 dito. Ils ont plaisanté ensemble, — en ma propre présence. Je continue de feindre le plus parfait aveuglement

» 13 dito. Notons cette date. Uranie a jeté une épluchure de pomme à la figure de cet homme. Le bout d'oreille des familiarités coupables commence à se montrer.

» 14 dito. Mon père et ma mère plaident en séparation après trente-deux ans de ménage. Quelle patience! Moi, je n'attendrai pas trente-deux ans, et ce moyen bourgeois me répugne. Uranie commence à sourire. Elle a de jolies dents. Il a fallu cet homme pour me les montrer.

» 17 dito. J'ai trouvé un roman sur la table de nuit d'Uranie! Qui l'y a mis?... »

C'était lui, Hotellot fils. Ayant ouï dire que les romans sont dangereux, il avait glissé entre les mains de sa femme *Alexis ou la maisonnette dans les bois*.

Quand la chance n'y est pas, rien ne fait. Malgré cette lecture, Uranie continuait de tricoter, de manger et de dormir. Hotellot devenait jaune et ses yeux se creusaient.

« Vous reconnaîtriez en moi, couchait-il sur son registre à la date du premier décembre, une victime de la fatalité. Je brûle d'en finir, mais ma certitude malheureusement trop complète ne s'appuie sur aucune preuve capable d'expliquer au public le grand dénouement de mon drame de famille. Je suis peut-être destiné à mourir ainsi avant de m'être vengé.

» 2 décembre. L'idée qui me possède me fait dresser les cheveux sur la tête! »

Mais à quoi servait donc cet Iago femelle, la Comtoise? Iago est le diable et conseille ainsi Desdémone. Croyez que le pauvre Hotellot fils n'avait pas négligé cette voie. Dans une lettre anonyme, adroitement rédigée, il avait promis de l'or à la Comtoise si elle entraînait Uranie au café chantant. Mais voyez le sort! Il se trouvait que la Comtoise était une brave fille.

C'était au printemps. Hotellot fils avait fait une maladie dans laquelle Uranie l'avait soigné convenablement, sans néanmoins cesser de dormir, de tricoter ou de manger. Au retour de sa première promenade qu'il fit tout seul autour du Château d'eau, Hotellot fils rouvrit son registre, négligé depuis plusieurs mois.

« 8 mai. C'est avec des larmes dans les yeux que je reprends la plume. O réveil de la nature, combien tu as de douceurs! J'ai revu ces lions de pierre qui lancent des gerbes liquides. Venise, ville des lions et des jets de cristal, j'ai cru entendre aujourd'hui la chanson du saule. O mon âme ulcérée! pendant que la maladie me tenait captif, que s'est-il passé dans ma maison? J'ai acheté un poignard, faubourg du Temple. Le coutelier ne se doutait pas... »

» 9 dito. Tout faible que je suis encore, je vais entreprendre un long voyage. Des affaires me réclament à Poissy. J'y resterai deux jours. Uranie sera libre... »

Il partit. C'était son va-tout qu'il jouait, cette fois.

Avant de partir, il avait écrit une lettre à Champion au nom d'Uranie et une lettre à Uranie au nom de Champion. Ces deux lettres établissaient un rendez-vous nocturne. La ruse pouvait être médiocre, mais Hotellot fils était au bout de son latin. Quant à l'immoralité du fait, nous ne sommes pas assez simples pour prendre la peine de l'excuser. On n'excuse pas les Atrides. Hotellot était le fils d'une tragédie.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE FIGARO

Un tableau physique et moral de Paris au dix-neuvième siècle, — tel que le *Monde illustré* a la prétention d'en offrir un à ses lecteurs, — serait incomplet sans la physionomie et l'histoire du *Figaro*, ce petit journal qu'on aime et qu'on redoute, qui irrite et qui charme, ce moniteur du plaisir et de quelque chose de plus que le plaisir. Par l'entrain de sa rédaction, le *Figaro* dépasse tous les petits journaux qui l'ont précédé: le *Nain jaune*, le *Miroir*, le *Corsaire*, etc. Il a reculé depuis longtemps les colonnes d'Hercule de la témérité, et il représente, à l'heure qu'il est, la liberté littéraire dans son expression la plus étendue. Je me proposais d'écrire en tête de cet article une Philosophie du petit journal; mais, par le temps actuel, cela aurait ressemblé à un plaidoyer, et le petit journal n'a pas besoin d'avocat, — du moins devant l'opinion publique. Il se défend à la manière des jolies filles athéniennes devant l'aréopage: il se montre, et cela suffit; son éclat de rire sonne, note brillante, et se communique aux magistrats conquis; c'est la cause du fandango gagnée avec des castagnettes.

Le *Figaro*, deuxième ou troisième du nom, — cadet qui devait éclipser ses aînés, naquit le 2 avril 1854. Son premier numéro amena son premier procès. C'était bien débuter et annoncer d'une façon hardie ce qu'il devait être: l'enfant terrible de la presse parisienne. Il ne paraissait alors qu'une fois par semaine, et dans un format des plus modestes. Un an ne s'était pas écoulé que ce format était doublé; et, en 1856, le *Figaro* paraissait le mercredi et le samedi, ce qui est encore à présent son mode de publication.

Je ne m'amuserai pas à dénombrer les causes de ce succès progressif, arrivé aujourd'hui à son apogée. Chacun sait que le *Figaro* est surtout incarné dans la personne de son rédacteur en chef, M. Hippolyte de Villemessant, une imagination intarissable, doublée d'une activité sans pareille. M. de Villemessant, près de qui les Bohain et les Dutacq ne sont que des mangeurs d'opium, possède au suprême degré l'art de lancer un journal, — et l'art, non moins difficile, de le diriger après l'avoir lancé. Il avait commencé le *Figaro* avec trois ou quatre collaborateurs: M. Jouvin, M. Villemot, M. Louis Enault. Au bout de quelques années, il comptait par centaines les rédacteurs tués sous lui. Tout Paris avait passé et écrit dans ses colonnes; et non-seulement les gens de lettres, mais encore des gens du monde, des gens de théâtre, des gens de Bourse, — car il excelle à improviser des auteurs; et c'est ainsi qu'en forçant un peu la nuance j'ai pu écrire dans la *Lorgnette littéraire*: « M. de Villemessant est un faiseur d'écrivains, comme Warwick était un faiseur de rois. Il avise dans la rue le premier venu, un Savoyard, il le fait monter dans sa chambre, il le débarbouille, il lui met une plume entre les mains et lui dit: « Sois prodigieux! » Quelquefois le Savoyard est prodigieux. Dans le cas contraire, M. de Villemessant, désappointé, le renvoie avec une brutalité sans égale. »

Ce n'est pas exclusivement à la littérature que le *Figaro* demande son succès. Lorsque l'esprit vient à chômer, — ce qui arrive partout, même à Paris, — le petit fils de Beaumarchais, qu'on ne prend jamais sans verd, organise promptement une fête quelconque: tantôt c'est un banquet où il oblige ses invités à payer leur écot avec un *mot*; tantôt c'est un concert, à plus de soixante lieues, où il entraîne toutes les illustrations de théâtre; tantôt c'est un bal masqué au profit des détenus de Clichy. Toutes ces inventions qui, d'une manière directe ou détournée, aboutissent toujours au divertissement du lecteur, attestent chez M. de Ville-

D'après des photographies de MM. Nadar et Carjat.

N° 1. — BAL DES TUILERIES

Mlles de Montauban, Paysannes Louis XV. — Mme Bornman, Étoile du Matin. — Sa Majesté l'Impératrice, Dogaresse. — Princesse Gabrielli, Marquise Louis XV. — Princesse Dolgorowki, Domino jaune. — Duchesse de Morny, Pierrette.

N° 2. — BAL DE Mme DE METTERNICH

Duc de Mouchy, Garde écossais. — Baronne Al. de Rothschild, Oiseau de Paradis. — Comte de Choiseul, Roi africain. — Sa Majesté l'Impératrice, Junon. — Mme la comtesse d'Aonst, Bacchante. — Mme C. Say, Mme de Maintenon.

N° 3. — BAL DU COMTE WALEWSKI

Mme Brook-Gréville, Bellone. — M. de Lutteroth, Diable noir. — Comtesse Hahn-Hahn, Incroyable. — Mme la comtesse de Paraiguy, Feu. — Mme Rimsy-Korsakoff, Salammbô. — M. le baron de Mayer, Miroir.

Costumes remarqués dans les bals costumés donnés à la cour, chez M. le prince de Metternich, et chez le comte Walewski.

messant une connaissance profonde du journalisme ; — ou plutôt, je le considère comme le créateur d'un journalisme d'exception, inconnu jusqu'à lui, et possible avec lui seul. Entre ses mains, le *Figaro* est une toupie qu'il harcèle sans cesse et qu'il fait ronfler sans discontinuité.

Pour se faire pardonner, par les hommes sérieux, — qui le lisent en cachette, — quelques espiègleries un peu fortes, quelques portraits endommagés par la passion, des courants d'opinion remontés trop brusquement, le *Figaro* a par devers lui un contingent de bonnes œuvres, dont il faudra toujours lui tenir compte. Il y a eu, grâce à son initiative, bien des misères soulagées, et quelques justices rendues à l'occasion. C'est lui qui a provoqué l'idée d'un monument à la mémoire d'Henri Mürger, un de ses rédacteurs, qui, dans ses plus audacieuses insomnies, n'avait jamais osé rêver un tombeau de six mille francs !

Il s'agissait pour le *Monde illustré* de donner les portraits des principaux rédacteurs du *Figaro*, c'est-à dire de ceux qui, à côté ou en dehors du rédacteur en chef, représentent une des facettes de ce journal, si multiple en dépit ou à cause même de sa culminante individualité. Notre dessinateur, M. Bocourt, a pu en grouper sept dans une élégante et ingénieuse composition, à laquelle je me permettrai d'ajouter quelques traits, qui ne feront qu'affirmer et compléter la parfaite ressemblance avec les originaux.

C'est d'abord M. de Villemessant. Qui voit l'homme devine le caractère. La figure est énergique et railleuse ; le menton a plusieurs étages, comme les terrasses italiennes ; la poitrine est bombée. On comprend tout avec cette figure et avec ce torse : les duels, les procès, les fêtes, les turbulences. Type ardent et copieux ; de la force de vingt Marseillais pour la comédie du geste, de la voix et du regard ; toujours allant, toujours parlant ; suant la vie par tous les pores ; ayant fini par intéresser le monde à sa personnalité, à sa terre de Chambon, à sa récolte, à ses poules cochinchinoises ; possédant tous les bons sentiments à l'état d'élan ; facile à surprendre, même par les natures un peu communes ; plus à son aise avec les industriels qu'avec les hommes de lettres, — semblable en cela à M. de Girardin, — mais ordonnant assez à ses instincts pour être charmant avec ces derniers, lorsqu'il a décidé qu'il serait charmant ; despote naïf, interdisant expressément toute réclame à ses collaborateurs, et plantant l'annonce d'un cheval à vendre au beau milieu des *nouvelles* d'Albéric Second ; familier à la façon du léopard jouant à la main chaude, et cependant fort exigeant pour les autres en matière de tact. Quoi plus encore ?

J'ai dit tout à l'heure qu'il excellait à lancer un journal. J'ajouterai qu'il a également l'art inappréciable de le sauver après l'avoir exposé. Un jour que le *Figaro* allait être supprimé, par suite de trois condamnations, M. de Villemessant s'avisa d'écrire une pétition au Prince impérial, âgé de deux fois quarante-huit heures. La suscription était ainsi formulée : « *A. S. A. le Prince impérial, en son berceau ; personnelle.* » La grâce du *Figaro* fut accordée sur-le-champ ; il est vrai que la pétition était un chef d'œuvre.

Le plus parfait contraste à opposer à M. de Villemessant, je le trouve dans son gendre n° 1, M. Jouvin. Je dis n° 1, parce que son mariage avec une des filles de M. de Villemessant a précédé celui de M. Gustave Bourdin. — Lorsque son beau-père s'habille en pêcheur napolitain pour se rendre aux bals de M. Marc-Fournier, M. Jouvin marchande un exemplaire de La Bruyère à belles marges chez M. Caen, le libraire du passage des Panoramas. M. B. Jouvin semble avoir pris pour devise ce vers de Victor Hugo, — qui n'est pas cependant une de ses idoles :

« Ami, cache ta vie et répands ton esprit. »

Je ne sais pas, en effet, d'existence plus dévouée au culte des lettres que celle du chroniqueur théâtral du *Figaro*. Il a tout fait pour s'approprier le grand style du dix-septième siècle, et il y réussit souvent, — à travers des tendresses inconcevables pour le jeu de Léonce et de Désiré. Mais, les Bouffes-Parisiens mis de côté, tenez-le pour un rédacteur Croquemitaine, se nourrissant de ténors crus et de comédiennes en brochette. Ses incursions dans la critique élevée, pleines de rectitude, suffiraient à lui assurer le premier rang dans les revues littéraires de l'époque.

Le gendre n° 2 de M. de Villemessant est M. Gustave Bourdin. C'est, avant tout, l'aimable et spirituel homme que sa physionomie indique. Il a pris par la *Gazette des Tribunaux* pour arriver au *Figaro*, et il s'en est retourné par *la France*. Mais il ne peut bouder plus longtemps le théâtre de ses nombreux succès. Comme beaucoup de paresseux, M. Bourdin est doué du don merveilleux de l'improvisation : je l'ai vu faire le journal tout entier, de midi à trois heures, avec ses seules ressources, — et une collection de la *Revue britannique*.

M. Aurélien Scholl est peut-être l'expression la plus saisissante du *Figaro* militant, l'idéal du petit journal agressif et sans pitié. Il n'y a pas trois personnes à Paris qui pourraient résister au terrible métier qu'il fait depuis deux ans. A cet exercice continuel, il a acquis une dextérité de phrase que je ne saurais trop louer : — il dit tout en quatre lignes. Mais sous l'impertinence de haut ton qui le distingue, sous le mépris profond dont il enveloppe les vulgarités de la rampe, on reconnaît sans peine en lui l'homme de race, le romancier et le poëte.

C'est dans *le Figaro* qu'a paru pour la première fois le 101e *Régiment*, cet éclat de rire de l'armée, cette légende qui se perpétuera dans les âges les plus lointains, sous les tentes les plus reculées, dans les tables d'hôtes de l'avenir. L'auteur, M. Jules Noriac, dont c'était le début, a donné, de la sorte les fruits naissants de son panier au journal de M. de Villemessant ; il n'a pas été moins libéral envers la Librairie Nouvelle, qui lui doit plusieurs jolis romans.

M. Léo Lespès est un des rédacteurs de la fondation ; c'est un homme qui connaît à fond son Paris — et le Paris des autres. Il amuse avec des articles sur le Bourreau et sur la Banque de France. Nul plus que lui n'a le secret de l'ingéniosité, de la composition, de l'intérêt gradué. Il se fait lire par tout le monde, — même par ses confrères.

Je suis obligé à toutes sortes de réserves au sujet de la septième figure de ce cadre. Peut-être M. Bocourt aurait-il dû me représenter de profil, indiquant ainsi le partage que je fais de mon temps entre *le Figaro* et *le Monde illustré*. Je suis entré presque à la même époque dans ces deux journaux ; au *Figaro* j'ai publié plusieurs séries de dialogues et de ballades parisiennes, qui ont été réunies en volumes. Force m'est de croire que ces volumes se sont vendus, puisque M. Michel Lévy va les réimprimer sous ce titre général : *Les Années de gaîté*. Voilà tout ce que je peux décemment écrire sur mon compte ; on ne m'arrachera pas une ligne de plus ...

Je suis mieux placé pour vanter l'esprit de Colombine, un esprit singulièrement exercé et universel pour une femme ; — et pour rappeler la vogue de Junius, un feu de paille dont MM. Alphonse Duchesne et Alfred Delvau s'étaient chargés d'attiser les étincelles d'or.

Pour être à peu près juste envers tous les écrivains qui ont concouru ou qui concourent encore à la fortune du *Figaro*, ce n'étaient pas sept médaillons qu'il fallait, mais une galerie tout entière. On y aurait contemplé les talents les plus divers et les plus aimés, — depuis M. Edmond About, dont on voudrait en vain oublier la brillante campagne, jusqu'à Mlle Augustine Brohan, qui est venue y secouer son tablier de soubrette plein d'épigrammes ; — depuis notre collaborateur M. Jules Lecomte, qui a fait monter la vente d'un numéro à quinze mille exemplaires, jusqu'à M. Charles Yriarte, qui a dessiné avec la plume le bal de l'Opéra ; — depuis M. Jean Rousseau, un iconoclaste belge, jusqu'à M. Th. Silvestre, qui pousse à de trop rares intervalles des ut-dièse formidables ; — depuis Mme la comtesse Dash, la marraine de *Jacques Reynaud*, jusqu'à M. Henri de Pène, le parrain de *Nemo*. Ce n'aurait été que justice encore de placer dans cette galerie trois rédacteurs récents et très assidus : M. Albert Wolff, un vaudevilliste qui transporte dans ses anecdotes la verve de ses vaudevilles, et dans ses vaudevilles l'originalité de ses anecdotes ; M. Eugène Chavette, dont les *Hannetons* bourdonnent avec une si folle gaîté ; et M. Adrien Marx, un humouriste de la bonne souche. Mais un journal n'est pas un musée ; et notre dessinateur a dû se borner, comme moi-même je suis obligé de le faire, malgré les souvenirs qui me sollicitent.

Aujourd'hui le *Figaro* entre dans sa neuvième année ; il a une armée nombreuse, à laquelle viennent s'adjoindre successivement de nouvelles et vaillantes recrues. L'aide de camp de M. de Villemessant, chargé de transmettre ses instructions sur tous les points, — ou pour parler plus bourgeoisement, le secrétaire de la rédaction, est un des journalistes les plus experts, M. Balathier de Bragelonne, à qui ces difficiles fonctions auraient déjà valu bien des ennemis s'il n'y apportait l'aménité d'un caractère rompu depuis longtemps au contact de tous les amours-propres.

CHARLES MONSELET.

Souvenirs des grands bals costumés

AUX TUILERIES, CHEZ LA PRINCESSE DE METTERNICH ET LA COMTESSE WALEWSKA.

Nous avons déjà donné à nos lecteurs deux dessins représentant, l'un, l'arrivée des ruches dans le grand salon des Tuileries, et l'autre, le ballet des abeilles. Nous venons aujourd'hui compléter ces souvenirs des fêtes splendides qui ont été données durant ce carnaval, en leur offrant une série des costumes remarqués.

Voici donc les noms des personnages qui défilent devant le lecteur et ceux des costumes qu'ils portent

BAL DES TUILERIES. (1er dessin.)

A tout seigneur tout honneur.

Sa gracieuse Majesté l'Impératrice, en Dogaresse, éblouissante de beauté et de diamants.

Mlles de Montauban en Paysannes Louis XV.

Princesse Gabrielli en Marquise Louis XV.

Duchesse de Morny en Pierrette.

Mme Bornman en Etoile du Matin.

Princesse Dolgorowki en Domino jaune.

Tous ces costumes, à l'exception de celui de Sa Majesté l'Impératrice, ont été exécutés par Mlle Mayer.

BAL DE MADAME LA PRINCESSE DE METTERNICH. (2e dessin.)

Sa Majesté l'Impératrice en Junon.

La baronne Al. de Rothschild en oiseau de Paradis.

Duc de Mouchy en garde écossais.

Comte de Choiseul en Roi Africain.

Mme la comtesse d'Aoust en Bacchante.

Mme C. Say en Mme de Maintenon.

BAL DE MADAME LA COMTESSE DE WALEWSKA. (3e dessin.)

Mme la comtesse de Persigny en Feu.

Mme Rimsy-Korsakoff en Salammbô.

Comtesse Hahn-Hahn en Incroyable.

M. le baron de Mayer en Miroir.

M. de Lutteroth en Diable noir.

Mme Brook-Greville en Bellone.

Les costumes très-originaux de ces deux derniers bals, à l'exception de celui de S. M. l'Impératrice, ont été exécutés par M. Worth.

Nous ferons aussi mention d'un costume qui a fait sensation au bal de la comtesse Walewska. Une dame s'y est présentée en photographie.

Un soleil de diamants resplendissait sur sa tête, et sa robe était constellée de photographies-portraits.

Les souliers eux-mêmes étaient bordés de photographies rondes pas plus grandes qu'un timbre-poste, sur lesquelles en se baissant beaucoup, on pouvait lire le nom de Piallat.

Nous aurions voulu donner toute la série des costumes remarqués, celui de Mlle Laure Magnan, celui de Mme Malaret, celui de Mme Barrachin, et quelques autres ; mais le costume naît le soir et meurt le matin.

Terminons en disant que le carnaval est fini, les réunions et les bals particuliers n'ont pas complétement cessé. L'élan a été si heureusement et fortement donné, que l'on ne peut plus s'arrêter qu'après la mi-carême.

L. DE PRATZ.

L'ANGE DU BIZARRE

(*Suite.*)[1]

Il était cinq heures et-demie ; je pouvais aisément me rendre au bureau d'assurances en cinq minutes, et ma sieste habituelle n'avait jamais dépassé vingt-cinq

[1] Voir le dernier numéro.

minutes. Je me sentis donc suffisamment rassuré, et je m'arrangeai tout de suite pour faire mon somme.

Quand j'eus fini, à ma grande satisfaction, et que je me réveillai, je regardai de nouveau l'horloge et je fus à moitié disposé à croire à la possibilité des accidents bizarres, en voyant qu'au lieu de mes quinze ou vingt minutes habituelles, je n'en avais dormi que trois. Je repris donc ma sieste et, enfin, m'éveillant une seconde fois, je vis avec un immense étonnement qu'il était toujours six heures moins vingt-sept minutes.

Je sautai sur mes pieds pour examiner la pendule, et je m'aperçus qu'elle était arrêtée. Ma montre m'informa qu'il était sept heures et demie; j'avais donc dormi deux heures, et mon rendez-vous était manqué.

« Rien n'est perdu, — me dis-je; — j'irai au bureau dans la matinée et je m'excuserai; cependant, que peut-il être arrivé à la pendule? » En l'examinant, je découvris qu'une des queues de raisin que je lançais à travers ma chambre, pendant que l'Ange du Bizarre me faisait son discours, avait passé à travers le verre brisé et s'était logée, assez singulièrement, dans le trou de la clef; se projetant en dehors par un bout, elle avait ainsi arrêté la révolution de la petite aiguille.

« Ah! — dis-je, — je vois ce que c'est; cela saute aux yeux. Accident naturel, comme il en doit arriver de temps à autre! »

Je ne m'occupai pas davantage de la chose, et à mon heure accoutumée je me mis au lit. Ayant placé une bougie sur une tablette, au chevet du lit, je fis un effort pour lire quelques pages de *l'Omniprésence de la Divinité*, et je m'endormis malheureusement en moins de vingt secondes, laissant le flambeau allumé à la même place.

Mes rêves furent terriblement troublés par les apparitions de l'Ange du Bizarre. Il me sembla qu'il se tenait au pied de ma couche, qu'il tirait les rideaux, et qu'avec le son caverneux, abominable, d'un tonneau de rhum, il me menaçait de la plus amère vengeance pour le mépris que j'avais fait de lui. Il finit sa longue harangue en ôtant son chapeau-entonnoir, et, me fourrant le tuyau dans le gosier, il m'inonda d'un océan de kirschenwasser qu'il répandait à flots continus d'une de ces bouteilles à long col qui lui servaient de bras. A la longue, mon agonie devint intolérable, et je m'éveillai juste à temps pour m'apercevoir qu'un rat se sauvait avec la bougie allumée enlevée de sa tablette, mais pas assez tôt malheureusement pour l'empêcher de regagner son trou avec sa dangereuse proie. Bientôt je sentis mes narines assaillies par une odeur forte et suffoquante; la maison, je m'en apercevais bien, était en feu.

En quelques minutes, l'incendie éclata avec violence, et dans un espace de temps incroyablement court, tout le bâtiment fut enveloppé de flammes. Toute issue de ma chambre, excepté la fenêtre, se trouvait coupée. La foule, cependant, se procura vivement une longue échelle, et la dressa. Grâce à ce moyen, je descendais rapidement, et j'étais en apparence sauvé, quand un énorme pourceau, dont la vaste panse et tout l'air et la physionomie me rappelaient en quelque sorte l'Ange du Bizarre, quand ce pourceau, dis-je, qui jusqu'alors avait paisiblement sommeillé dans la boue, se fourra dans la tête que son épaule gauche avait besoin d'être grattée et ne pouvait pas trouver de grattoir plus convenable que le pied de l'échelle. En un instant, je fus précipité, et j'eus le malheur de me casser le bras.

Cet accident, joint à la perte de mon assurance et à la perte plus grave de mes cheveux, qui avaient été totalement flambés, disposa mon esprit aux impressions sérieuses, si bien que finalement je résolus de me marier.

Il y avait une riche veuve qui pleurait encore la perte de son septième mari, et j'offris à son âme ulcérée le baume de mes vœux. Elle accorda, non sans résistance, son consentement à mes prières. Je m'agenouillai à ses pieds, plein de gratitude et d'adoration. Elle rougit et inclina vers moi ses boucles luxuriantes, jusqu'à les mettre en contact avec celles que l'art de Grandjean m'avait fournies pour suppléer temporairement ma chevelure absente. Je ne sais comment se fit l'accrochement, mais il eut lieu. — Je me relevai sans perruque, avec un crâne brillant comme une boule; elle, pleine de mépris et de rage, à moitié ensevelie dans une chevelure étrangère. Ainsi prirent fin mes espérances relativement à la veuve, par un accident que certainement je n'avais pas pu prévoir, mais qui n'était que la conséquence naturelle des événements.

Sans désespérer, toutefois, j'entrepris le siége d'un cœur moins implacable. — Cette fois encore, les destins me furent pendant quelque temps propices; cette fois encore, un accident trivial en interrompit le cours. Rencontrant ma fiancée dans une avenue où se pressait *l'élite* de la cité, je me hâtai pour la saluer d'un de mes saluts les plus respectueux, quand une molécule de je ne sais quelle matière étrangère, se logeant dans le coin de mon œil, me rendit, pour le moment, complétement aveugle. Avant que j'eusse pu recouvrer la vue, la dame de mon cœur avait disparu, irréparablement offensée de ce que j'étais passé à côté d'elle sans la saluer; ce qu'il lui plut de considérer comme une grossièreté préméditée. Pendant que je restais sur place, encore ébloui par la soudaineté de cet accident (qui aurait pu arriver à n'importe qui, sous le soleil), et que ma cécité persistait, je fus accosté par l'Ange du Bizarre, qui m'offrit son secours avec une civilité à laquelle j'étais loin de m'attendre. Il examina mon œil malade avec beaucoup de douceur et d'adresse, m'informa que j'avais une goutte dans l'œil et (de quelque nature que fût cette goutte) l'enleva, me procurant ainsi un grand soulagement.

Je réfléchis alors qu'il était pour moi grandement temps de mourir, puisque la fortune avait juré de me persécuter, et je me dirigeai, en conséquence, vers la rivière la plus prochaine. Là, me débarrassant de mes habits (car aucune raison ne s'oppose à ce que nous mourions comme nous sommes nés), je me jetai la tête la première dans le courant. Le seul témoin de ma destinée était une corneille solitaire, séduite par du grain mouillé d'eau-de-vie, et qui s'était ainsi détournée du reste de la troupe.

A peine étais-je entré dans l'eau que cet oiseau s'imagina de s'enfuir avec la partie la plus indispensable de mon costume; c'est pourquoi, remettant pour le moment mon projet de suicide, je glissai tant bien que mal mes membres inférieurs dans les manches de mon habit, et je me mis à la poursuite du coupable avec toute l'agilité que réclamait le cas et que permettaient les circonstances.

Mais la mauvaise destinée m'accompagnait toujours. Comme je courais à grande vitesse, le nez en l'air, et ne m'occupant que du ravisseur de ma propriété, je m'aperçus subitement que mes pieds ne touchaient plus la terre ferme; le fait est que je m'étais jeté dans un précipice, et que j'aurais été infailliblement broyé en morceaux, si, pour mon bonheur, je n'avais saisi une corde suspendue à un ballon qui passait par là.

Aussitôt que j'eus suffisamment recouvré mes sens pour comprendre la terrible position dans laquelle j'étais simé ou plutôt suspendu, je déployai toute la force de mes poumons pour faire connaître cette position à l'aéronaute placé au-dessus de moi. Mais pendant longtemps, je m'époumonai en vain. Ou l'imbécile ne pouvait pas me voir, ou méchamment il ne le voulait pas. Cependant, la machine s'élevait rapidement, pendant que mes forces s'épuisaient plus rapidement encore.

Je fus bientôt au moment de me résigner à mon destin, et de me laisser tomber tranquillement dans la mer, quand tous mes esprits furent soudainement ravivés par le son d'une voix caverneuse qui partait d'en haut et qui semblait bourdonner nonchalamment un air d'opéra. Levant les yeux, j'aperçus l'Ange du Bizarre. Il s'appuyait les bras croisés sur le bord de la nacelle, et avec une pipe à la bouche, dont il soufflait paisiblement les bouffées, il semblait être dans les meilleurs termes avec lui-même et avec l'univers. J'étais trop épuisé pour parler, de sorte que je continuai de le regarder avec un air suppliant.

Pendant quelques instants, bien qu'il me regardât en plein visage, il ne dit pas un mot. Enfin, faisant passer soigneusement son écume de mer du coin droit de sa bouche vers le gauche, il consentit à parler.

« Gui haites-phus? » — demanda-t-il, — « et, bar le Tiaple, gue vaites-phus là ? »

A ce trait suprême d'impudence, de cruauté et d'affectation, je pus à peine répondre par quelques cris : « Au secours... servez-moi! dans ma détresse! »

« Phus zerphir! — répondit lebrigand; — bas moi! phoisi la puteye; zerphez-phus phus meme, et que le Tiaple phus emborde! »

Et avec ces paroles, il lâcha une lourde bouteille de kirschen-wasser qui, tombant précisément sur le sommet de ma tête, me donna à croire que ma cervelle avait sauté en éclats. Frappé de cette idée, j'étais au moment de lâcher prise et de rendre l'âme de bonne grâce, quand je fus arrêté par le cri de l'Ange, qui me commandait de tenir bon.

« Denez pon! — disait-il, — ne phus braisez bas, endendez-phus? Phulez-phus brandre eugore l'audre puteye, ou pien haites-phus tékrisé et reffenu à phus-memme? »

Je me dépêchai de secouer deux fois la tête, une fois dans le sens négatif, voulant dire que je préférais pour le moment ne pas prendre l'autre bouteille, et une fois dans le sens affirmatif, signifiant que j'étais positivement revenu à moi-même. Par ce moyen, je parvins un peu à adoucir l'Ange.

« Et maindenant, — demanda-t-il, — phus groyez envin, phus groyez à la bossipilidé ti pizarre?

Je fis avec ma tête un nouveau signe d'assentiment.

— « Et phus groyez en moi, l'Anche ti Pizarre? »

Nouveau oui avec ma tête.

— « Et phus regonaizez gue phus haites ine iphrogne apheukle et ine petle? »

Je fis encore : « Oui! »

— « Médez tongue fodre main troide dans la bauge coche te fodre gulode, in demoiguache te fodre zumizion à l'Anche ti Pizarre. »

Cette condition, pour des raisons bien évidentes, me parut impossible à remplir. D'abord mon bras gauche ayant été cassé dans ma chute du haut de l'échelle, si j'avais lâché prise de ma main droite, j'aurais tout-à-fait dégringolé. En second lieu, je n'avais plus de culotte depuis que je courais après la corneille. Je fus donc obligé, à mon grand regret, de secouer ma tête dans le sens négatif, voulant par là faire entendre à l'Ange que je trouvais incommode, en ce moment précis, de satisfaire à sa demande, si raisonnable qu'elle fût d'ailleurs! Cependant, à peine avais-je cessé de secouer la tête que :

— « Hallez au tiaple, tongue! » rugit l'Ange du Bizarre.

En prononçant ces mots, avec un couteau bien affilé il coupa la corde à laquelle j'étais suspendu, et comme il se trouva par hasard que nous passions juste au-dessus de ma maison (qui, pendant mes pérégrinations, avait été très-convenablement rebâtie), j'eus le bonheur de dégringoler la tête la première par la grande cheminée et de m'abattre dans le foyer de ma salle à manger.

En recouvrant mes sens (car la chute m'avait entièrement étourdi), je m'aperçus qu'il était environ quatre heures du matin. J'étais étendu à l'endroit même où le ballon m'avait laissé tomber. Ma tête traînait dans les cendres d'un feu mal éteint, pendant que mes pieds reposaient sur le naufrage d'une petite table renversée, parmi les débris d'un dessert varié, y compris un journal, quelques verres brisés, des bouteilles fracassées et une cruche vide de kirschenwasser de Schiedam. Ainsi s'était vengé l'Ange du Bizarre.

Traduit d'EDGAR POE, par CH. BAUDELAIRE.

FIN.

Une chasse sous Louis XIV

FÊTE DE CHARITÉ AU PROFIT DES OUVRIERS COTONNIERS DONNÉE PAR LA VILLE DE VERSAILLES

Quand une belle fête est une bonne œuvre, le plaisir qu'on éprouve à la voir réussir en tout point est doublé par le souvenir du but qu'elle s'est proposé, et quand, dans une saison ordinairement pluvieuse, on voit un soleil radieux l'illuminer et en augmenter le faste, on dit que le ciel ajoute son aumône à celle

1 J'ai été obligé de paraphraser, pour obtenir à peu près le jeu de mots anglais, le même mot signifiant également *au secours* et *servez-moi*.

UN RETOUR DE CHASSE SOUS LOUIS XIV. — Fête au profit des ouvriers de la Seine-Inférieure, donnée par la ville de Versailles. (Croquis de M. Moullin.)

Exposition de Londres. — *Les Haugiens* (secte religieuse de la Norwége). — Tableau de M. Tidemand, tiré de la galerie nationale de Christiania.

des bonnes âmes qui ont pensé à ceux qui souffrent.

Le Retour de chasse sous Louis XIV, organisé à Versailles, a réussi au delà de toute espérance. Archéologiquement parlant, ce n'était pas une mince tâche que celle de restituer un siècle dans ses moindres détails, il suffisait d'une forme d'habit qui ne fût pas historiquement vraie, d'un attelage erroné, d'une marche ou d'une manœuvre qui ne fût pas authentique, pour donner à ce retour de chasse l'aspect d'une mascarade.

La cavalcade est partie de la pièce d'eau des Suisses et a fait son entrée par la grille de l'Orangerie. Nous regrettons, au nom de l'art bien entendu, que la cavalerie de la garnison et la musique des cuirassiers aient figuré dans le cortége. C'étaient des chevau-légers et des gardes-françaises par lesquels nous nous attendions à voir ouvrir la marche.

Les gardes à cheval venaient en tête, puis les gardes à pied, les rabatteurs paysans, le commandant de la vénerie, les piqueurs à cheval, les valets de limiers et la meute. Ajoutons qu'après avoir frappé à toutes les portes pour former des relais qui fussent en rapport avec l'ensemble du cortége, la municipalité a eu la bonne pensée de s'adresser à la vénerie impériale. Le capitaine des chasses en a référé à S. M. qui, apprenant le but de cette fête, a autorisé de grand cœur.

Les gendarmes des chasses escortaient les seigneurs et les dames de la cour suivis de leurs écuyers et leurs pages.

Puis venait le cerf porté par douze gardes.

Une foule immense d'étrangers assiégeaient ces rues de Versailles ordinairement si calmes.

Parmi les différents tableaux qui se sont présentés pendant le parcours du cortége, le plus pittoresque et le plus complet était à coup sûr l'arrivée au château.

Les allées du parc se peuplaient, l'architecture elle-même s'animait; il ne manquait à tout cet appareil que le roi-soleil, l'inamusable monarque qui *attendit un jour pas à pas Condé lassé par la victoire.*

La recette a été abondante, et la ville de Versailles a dû donner asile à bon nombre d'étrangers venus de tous les points.

Bonne recette, belle fête et bonne action!

C. T.

LES HAUGIENS

PAYSANS DE LA NORWÉGE. — TABLEAU DE TIDEMAN.

Le tableau que reproduit notre gravure doit être considéré comme un des plus remarquables parmi les œuvres de *Tideman*, dans la division norwégienne de la galerie de l'exposition internationale, où il a été envoyé de la galerie nationale de Christiana.

Tideman, qui était né à *Mandal* en 1816, fut élève de l'académie de Copenhague. Il peut être cité comme le type le plus célèbre de l'art norwégien, puisqu'il réunit à une intime connaissance de la vie populaire de la Norwége, la faculté rare de traiter à la fois les sujets sérieux et joyeux qu'il a étudiés à l'école de Hildebrand, à Dusseldorf. — Les Haugiens offrent un des meilleurs exemples de ses qualités de couleur solide et ferme, de dessin achevé, de composition admirable.

Le tableau représente une congrégation réunie dans une chaumière norwégienne pour entendre prêcher un ministre campagnard de la secte religieuse qui ressemble, en quelque sorte, aux *méthodistes primitifs.*

Cette toile est empreinte d'une puissance particulière, non-seulement à cause de l'habileté avec laquelle sont groupées les figures, mais surtout de la force et de la variété d'expression qui caractérise les personnages.

Les auditeurs sont profondément frappés du discours qu'ils entendent, et touchés aussi de la manière qui leur est naturelle. Le prédicateur est lui-même très-remarquable par cet extérieur mystique et concentré qui caractérise les prédicateurs les plus sérieux et les plus populaires des communautés de ce genre.

Nous pouvons ajouter à la description du tableau de Tideman quelques détails sur les mœurs du pays dont il excelle à reproduire les costumes.

Les paysans norwégiens avaient jadis l'habitude de se rendre *armés*, à l'église. Mais il en résultait fréquemment des rixes entre le peuple des communes rivales, et cet antique usage a entièrement disparu. Néanmoins, aujourd'hui encore, une lutte d'adresse et de force pourra quelquefois arriver accidentellement entre les hommes de deux vallées différentes, qui regardent leurs devoirs du dimanche comme la plus heureuse occasion de régler leurs comptes après le service divin.

Les mœurs hospitalières et primitives de la contrée, combinées avec son âpre et sévère paysage, rendent une excursion en Norwége l'une des plus pittoresques et des plus délicieuses qui soient au monde. Ses hautes montagnes, ses gorges profondes, ses rapides torrents, ses plaines unies et solitaires, sont traversées avec l'assurance de recevoir un cordial accueil à la fin du voyage, dans les métairies, ou dans ces *étables*, sorte de laiteries montagnardes qui correspondent aux chalets de la Suisse.

Les dispositions intérieures d'un grand nombre de ces métairies sont primitives, mais bien adaptées pour la réception des voyageurs fatigués ou attardés. Chacune des chambres contient souvent trois ou quatre lits. Le lit du paysan norwégien est fort petit et ressemble à une grande boîte soutenue par quatre pieds très-courts. Il se compose de matelas remplis de foin, d'un drap de grosse toile, et d'une ou deux couvertures, etc., etc.

Dans une chaumière norwégienne, la grande chambre d'entrée est chauffée jusqu'au plus intolérable degré de chaleur, par un poêle fermé; et comme le tissage est une des principales occupations intérieures des paysannes, il y a peu de maisons où l'on ne rencontre pas un métier de tisserand.

La chaumière que représente le tableau de Tideman est une des plus anciennes et des plus agrestes; car la plupart des habitations éloignées des villages sont assez misérables. Cependant, il y a beaucoup de métairies éminemment confortables et, avec les étranges et vieilles coutumes de ceux qui les occupent, elles deviennent très curieuses pour le voyageur. Les différents magasins de ces habitations contiennent le pain entassé en piles énormes, des monceaux de peaux de mouton, de couvertures grossières, et d'autres objets de la vie de campagne.

La toile dont nous donnons la gravure au lecteur se recommande par les plus grandes qualités; la foi qui rayonne sur les visages des paysans, le caractère, les types, la fermeté du dessin, et surtout l'enveloppe, font de cette œuvre une chose digne d'être classée dans les meilleures galeries.

CREVEL DE CHARLEMAGNE.

COURRIER DU PALAIS

J'ai promis un drame à mes lecteurs; le voici:

PREMIER TABLEAU. — 1830. — Un salon dans une maison de campagne à Montiivier, trois lieues de Tournon. — M. Gr..., notaire; Mme Gr..., sa femme, jeune encore, d'une figure agréable, malgré une légère irrégularité dans le regard.

L'orage gronde dans le ménage. Liquidation du passé. Reproches rétrospectifs de Mme Gr...

Lorsqu'il y a dix ans, M. Gr... l'a recherchée en mariage, elle, la fille unique d'un riche avoué, M. R..., c'est uniquement aux beaux yeux de sa dot qu'il a fait la cour. Le mariage n'a été pour lui qu'une affaire, qui lui a permis de rétablir sa situation pécuniaire, compromise par des habitudes de légèreté et de dissipation mondaines, peu en harmonie avec les devoirs et la gravité de sa profession. La naissance de trois enfants, dont un seul, une fille, a survécu, n'a amené dans sa conduite ni amendement ni réforme. Son ménage n'a jamais été que l'entr'acte de ses plaisirs. C'est à peine s'il fait à la mère de ses enfants l'aumône de quelques visites courtes et distraites.

Récriminations de M. Gr... Il ne se contente pas de se disculper, il accuse. Sied-il bien à Mme Gr... de parler de son abandon, lorsqu'elle souffre auprès d'elle les assiduités compromettantes de son jeune cousin, M. Maurice D...? Ne doit-elle pas à elle-même, à l'enfant qu'elle porte dans son sein d'y mettre un terme? Déjà des rumeurs fâcheuses commencent à circuler. Qu'elle y prenne garde! Il veille, et il ne souffrira pas qu'un étranger usurpe à son foyer la place d'enfant légitime.

Il part — ou feint de partir pour Tournon.

Arrive Maurice D... Scène d'amour. Vagues inquiétudes de Louise; Maurice essaye de les dissiper, de détourner sa pensée vers l'avenir de cet enfant, gage de leur mutuelle tendresse. Tout d'un coup la porte s'ouvre.. M. Gr.. paraît. Il a tout vu, tout entendu.

— Demain, madame, dit-il, vous partirez pour Nice.

DEUXIÈME TABLEAU. — Un hôtel à Nice. — Mme Gr...; Maurice.

On les croit mariés: l'enfant a été baptisé comme né du mariage de Louise R... et de Maurice D.... Mais cet enfant que va-t-il devenir? Mme Gr... ne peut se faire à l'idée de s'en séparer. Le temps est venu pour elle de retourner auprès de son mari, avec lequel elle doit continuer de vivre, afin d'éviter le scandale et de sauver les apparences aux yeux du monde. Eh bien! elle emmènera son fils, elle essayera de fléchir M. Gr..., elle lui demandera la permission de l'élever, sinon dans la maison conjugale, au moins dans sa famille, à elle, confié aux soins de ses parents, M. et Mme R... Maurice se révolte à cette idée; mais bientôt l'intérêt de ce cher petit être, qui ne doit pas porter la faute de sa triste naissance, finit par l'emporter: il consent à la séparation douloureuse que Mme Gr... lui propose et celle-ci part pour Tournon avec son enfant.

TROISIÈME TABLEAU — Une chambre chez les époux J... à X..., près de Lyon.

L'épouse coupable est en fuite: son mari a refusé d'admettre près de lui cet enfant qui n'est pas le sien, Mme Gr... a dit adieu à la maison conjugale: elle s'est réfugiée chez les époux J..., amis de sa famille. Son parti est pris, son fils restera auprès d'eux, pendant qu'elle ira cacher et expier sa faute dans le couvent de Saint-Just. Mais Maurice a suivi ses traces, il a découvert sa retraite: il pénètre chez les époux J... A sa vue, les projets de couvent s'évanouissent. Entraînée, fascinée, Mme Gr.. se résout à suivre son amant, à s'exiler avec lui et leur enfant de la terre de France, à mettre entre elle et sa famille, entre son existence passée et son existence à venir, toute la largeur de l'Océan.

QUATRIÈME TABLEAU. — A bord du vaisseau *la Nancy*.

La Nancy est sur le point de mettre à la voile pour Calcutta. Parmi les passagers se trouvent Maurice D..., Mme Gr... une nourrice et l'enfant. Maurice est rayonnant; Mme Gr... anxieuse, agitée; elle tourne à chaque instant les regards du côté du rivage. Elle semble respirer enfin en apercevant une barque qui se dirige vers le navire. Le bateau aborde, un homme en descend: c'est un commissaire de police; après quelques paroles échangées avec le capitaine, il va droit à Mme Gr... Il lui déclare qu'il a ordre de M. Gr... de la ramener au domicile conjugal. A l'attitude de Mme Gr..., à l'air de soulagement qui respire dans sa physionomie, rapproché de certaines circonstances dont le souvenir se retrace subitement à son esprit, D... comprend qu'il est trahi, abandonné, qu'il y a là une comédie concertée entre les deux époux, imaginée peut être, — sous le poids de la lassitude et du remords, — par l'ingrate à laquelle il a donné son cœur et sa vie. Il reste atterré et c'est avec stupeur qu'il voit s'éloigner la barque qui emporte la mère et l'enfant.

Revenu à lui, il va se placer à une table et d'une main fiévreuse il trace ses dernières volontés.

Son testament cacheté, il saisit son fusil, le charge, incline son front sur le canon; mais au moment de poser le pied sur la détente, il hésite, l'arme fatale lui échappe des mains.

Il va alors chercher une fiole et en avale le contenu.

Puis il se remet à écrire:

Nous aurions voulu mettre sous les yeux du lecteur la lettre qu'il écrit à ce moment suprême, elle est d'une exaltation qui touche à la folie. Parfois, au milieu de ses divagations, il constate froidement les progrès du poison et s'interrompt pour laisser échapper une ironie à l'adresse de celle pour laquelle il meurt; la douleur le terrasse, la plume lui tombe des mains, ses paupières se ferment, son corps retombe sur le canapé, l'agonie commence.

Quelques heures après, Maurice D.. n'était plus.

Ceci se passait le 2 juillet 1830 — à la veille d'une révolution politique, au lendemain d'une révolution littéraire qui devait produire Chatterton et Antony.

CINQUIÈME TABLEAU. — Vingt-six ans après.

Une maisonnette aux environs de Lyon. Sur un banc, près de la porte, un jeune homme de vingt-six ans. L'ensemble de ses traits trahit une vague ressemblance avec ceux de Mme Gr... On y retrouve, comme signe caractéristique, cette incertitude du regard dont il a été parlé. — Dans le pays, où il fait un petit commerce de bois, il est connu sous le nom de Louis J...

Comme Figaro dans le fameux monologue, Louis J... passe en revue les événements de sa vie.

Un mystère plane sur sa naissance. Élevé par les soins de deux pauvres gens, les époux J..., il a pris leur nom; mais il sait que ce nom ne lui appartient pas. Des souvenirs déjà lointains lui rappellent une femme qui venait souvent avec une jeune fille le visiter dans son enfance, le couvrir de baisers et de caresses. Nul doute que ce ne fût sa mère; mais qui est-elle? Où est-elle? Pourquoi a-t-elle cessé de le voir? Les questions qu'il a adressées à M. J... sont restées sans réponse. Devenue veuve, Mme J... s'est montrée un peu moins réservée; mais ses demi-confidences, en apprenant au jeune Louis que son cœur ne l'avait pas trompé, n'ont pas été jusqu'à lui fournir les moyens de revendiquer sa filiation. Toute tentative dans ce but a été au contraire soigneusement écartée. Une petite pension qu'on lui servait lui a été retirée. Les mots d'Australie, de Californie ont été prononcés à son oreille et on lui a fait entendre qu'un exil volontaire, mais éternel, serait largement récompensé. Enfin la mort de Mme J... est venue rompre le seul lien vivant qui rattachât J... à sa famille et lui enlever tout espoir de soulever le voile qui couvre son origine

Mais voici qu'un sourd grondement se fait entendre. Des gens effrayés fuyent de toutes parts. C'est le Rhône qui déborde. Louis J... songe à mettre à l'abri du fléau les pauvres meubles qu'il a rachetés, comme un pieux souvenir, à la mort de Mme J... Avec l'aide d'un voisin, il les transporte à travers la campagne que l'eau commence à envahir. En route, un secrétaire tombe et se brise: un monceau de lettres échappé d'un tiroir à double fond, se répand sur le sol. Louis J... les ramasse, et dans ces papiers tout humides encore, il reconnaît, quoi? Toute la correspondance échangée entre Mme Gr... et les époux J... La lumière est faite: il sait maintenant qui est sa mère, il sait comment et par qui son état civil a été supprimé. Il tient enfin le fil précieux qui doit le conduire à cette terre promise de la famille qui lui semblait à tout jamais interdite.

SIXIÈME TABLEAU. — Chez Louis, à Tournon.

Louis est marié: il poursuit avec ardeur la revendication de son état. A Paris, il a vu sa mère et sa sœur la marquise de X... et il en a reçu bon accueil. M. Gr... lui-même qui a quitté le notariat et a fait dans la banque une grande fortune est venu le visiter: il lui a offert trente mille francs s'il voulait renoncer à ses recherches. J... a refusé. Mais ses preuves sont encore incomplètes. La pièce la plus importante, son acte de naissance, lui manque: il l'a cherché en vain, il désespère de le découvrir... un hasard providentiel va le lui livrer.

On annonce M. F...

M. F... est le gendre du juge de paix de Tournon, M. M..., — et au cours de la conversation, voici ce qu'il raconte:

En 1834, la ville de Tournon était divisée par un débat électoral des plus ardents. M. M... était dans un camp, M. Gr... dans l'autre. Au cercle dont ils faisaient tous deux partie, une vive discussion s'éleva entre eux. M. Gr... éleva des doutes sur l'honorabilité de son adversaire. M. M... répondit en accusant M. Gr... d'avoir commis le crime de suppression d'état. M. Gr... nia; mais le lendemain, M. M... partait pour Nice et en rapportait un acte constatant la naissance d'un fils né de Mme Gr..., et que l'on avait fait disparaître.

M. F... ajoute qu'écrasé par cette preuve, M. Gr... avait été obligé de quitter le pays.

— Cet acte, s'écrie J..., cet acte, vous pourriez la retrouver?

— Le voici!

Et M. F... remet à Louis un acte de baptême dressé en la paroisse de Saint-Pierre-d'Aveine, commune de Nice, constatant la naissance de Louis-Maurice, fils de Maurice D..., et de Louise R....

Louis Maurice est armé maintenant; il peut agir en justice: il peut dire à Mme Gr...: « de par le fait, vous êtes ma mère, » et à M. Gr...: « de par la loi, vous êtes mon père! »

SEPTIÈME TABLEAU. — L'audience de la 1re Chambre du Tribunal de la Seine...

Ce que je viens de découper en scènes et en tableaux n'est autre chose que le résumé de la plaidoirie de Me Senard. Mais ce que je ne puis fixer sur ce papier, c'est le ton, l'accent, les élans passionnés du grand avocat, — j'allais dire du grand comédien. — Il fallait l'entendre surtout, lisant les lettres et le testament du pauvre Maurice D... passant, avec une prodigieuse faculté d'incarnation, par toutes les alternatives de la passion trahie, les regrets attendris, le sarcasme amer, la douleur, le désespoir. Que dis-je? il fallait le voir, retraçant sur son visage, avec une réalité effrayante, les progrès du poison, d'abord l'ivresse calme et béate, puis le rire nerveux, enfin les hoquets et les convulsions de l'agonie: — c'était à la fois Bocage dans *Antony*, Rachel dans *Adrienne Lecouvreur*.

Me Dufaure plaidera pour M. Gr... et Me Housse pour Mme Gr...

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

GYMNASE: *Sortir seule!* comédie en trois actes, par MM. Grangé et Henri Rochefort; *Permettez, Madame!...* comédie en un acte, par MM. Labiche et Delacour; *le Défaut de Jeanne*, comédie en un acte par M. Moreau.

Après avoir dépassé le chiffre maintenant fort ordinaire de cent représentations, *les Ganaches* sont rentrées dans leur hypogée de Basse-Bretagne. Elles ont été remplacées par les trois pièces dont je viens d'écrire les titres, et avant l'apparition desquelles le directeur du Gymnase avait cru devoir envoyer aux journaux un morceau de littérature, en guise d'annonce et d'examen de situation. Il y constatait avec satisfaction l'état prospère de son répertoire et ses espérances dans un avenir émaillé de succès. Le sort, qui se joue quelquefois des combinaisons directoriales, n'a pas répondu à l'attente de M. Montigny: les trois pièces nouvelles ont sombré ou peu s'en faut. Méritaient-elles un autre destin? les noms des auteurs, les uns gens d'esprit, les autres gens d'expérience, m'engagent à le croire.

> Il faut qu'en l'écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
> Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.

Sortir seule! m'a rappelé un article célèbre de M. Laurent Jan, intitulé: *Où va une femme qui sort.* Ce n'est pas le cas de la charmante Emma, mariée depuis quelques jours seulement à un jeune homme digne de toute sa tendresse. Néanmoins, la nouvelle épousée n'a consenti à cette union que dans le but frivole de sortir seule, de se promener, de flâner en un mot. Emma joue de malheur dans sa première excursion, car elle rencontre *le Monsieur qui suit les femmes*, et il ne la lâche plus dès qu'il l'a rencontrée. Vainement se réfugie-t-elle chez une de ses amies; il monte chez l'amie et s'y installe comme dans un magasin de modiste; l'arrivée imprévue du mari le laisse absolument insensible. Cette comédie de *flirtation*, comme diraient les Américains, va ainsi jusqu'au point extrême, et ne trouve son dénouement que dans une explication générale. M. Dieudonné, qui y joue le rôle principal, ne contribue pas peu à évoquer le souvenir de *l'Étourneau*. — Assez maltraitée le premier soir, la pièce de MM. Eugène Grangé et Henri Rochefort, qui renferme d'amusants détails (parbleu!), a, dit-on, trouvé grâce devant le public des jours suivants.

La deuxième comédie (tout est comédie aujourd'hui, il n'y a plus de vaudeville!) a tout juste la valeur d'un titre. « Permettez, madame!... » est la locution favorite d'un oncle, qui cherche à marier son neveu; et c'est sur l'agacement produit par la répétition fréquente de cette locution que MM. Labiche et Delacour ont fondé l'espoir d'une hilarité souvent déçue. Je le regrette pour Mme Mélanie et pour M. Kime, d'habitude mieux servis et mieux inspirés.

Il est des défauts charmants. Le premier défaut, et celui dont on se corrige le plus vite, est le défaut de la jeunesse. Le second, moins commun, est le défaut de l'esprit. Le troisième est le défaut de la fortune; c'est celui de Jeanne. Elle se plaint que sa cassette est trop belle, et, dans chaque amoureux, elle ne voit qu'un lorgneur de dot. « Pauvre jeune fille! s'écrierait le fils de Giboyer; elle n'a pas même l'ignorance du mal! » Le fait est qu'avec cinq cent mille francs de dot, — tout autant! — Jeanne a l'incroyable prétention d'être aimée pour elle-même. Elle parvient à son but et déniche un petit jeune homme timide, qui se moque des cinq cent mille francs. Je crois à tout, même aux charmes de cette berquinade, qui dépasse pourtant les bornes permises.

Mlle Delaporte est stationnaire depuis quelque temps. A qui la faute?

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE: *La Déesse et le Berger*, opéra-comique en deux actes de M. Duluclе; musique de M. Duprato (21 février). — BOUFFES-PARISIENS: *Les Bavards*, opéra-bouffe en deux actes de M. Nuitter; musique de M. J. Offenbach (20 février.)

M. Duprato (ancien prix de Rome) est un musicien savant; demandez-lui la résolution des accords les plus fantasques, exigez de lui le développement d'une fugue sur le sujet le plus scabreux, vous ne le prendrez jamais en défaut; l'harmoniste et le contrapuntiste répondront à tous vos appels et résoudront tous vos problèmes.

Cela est très-bien!

Pourtant depuis quelques années il est à noter que les musiciens savants ne sont point heureux dans leurs trouvailles mélodiques, — c'est comme une épidémie! — On n'ose en accuser la science; on a peur de se demander si l'étude des procédés du métier ne tarit point chez certaines natures d'artistes les sources vives de l'inspiration; car une telle théorie, pressentie à certains jours, mais en général repoussée comme paradoxale, mènerait à dire que la grammaire tue le littérateur et que l'anatomie égare le médecin.

Ne poussons pas plus loin une simple remarque sur laquelle les penseurs, jouissant de plus de loisirs qu'il ne nous en est laissé, pourront exercer leur sagacité, et contentons-nous de constater que la dernière partition de M. Duprato, si elle est celle où il a le plus fait briller son savoir-faire, est aussi la plus dépourvue d'idées originales qu'il ait donnée depuis *les Trovatelles*.

Ces gentilles *Trovatelles* avaient fait beaucoup espérer de M. Duprato; c'était quelque chose de jeune, de souriant, de facile qui avait infiniment plu. *Pâquerette*, et *M. Landry* ne soutinrent point, il est vrai, la réputation naissante du jeune prix de Rome; *Salvator Rosa*, représenté quelques années plus tard, fut accueilli froidement, malgré plusieurs morceaux distingués que contenait cette partition.

M. Duprato en était là, il y a huit jours, quand le rideau de l'Opéra-Comique s'est levé sur *la Déesse et le Berger*...... Nous l'avons déjà dit, la nouvelle œuvre de l'auteur des *Trovatelles* est écrite d'une main sûre, autant que soigneuse; on y sent des velléités d'atteindre à la couleur antique du sujet, et une envie furibonde de produire des rhythmes nouveaux. C'est là beaucoup de bonne volonté évidemment, mais trop de volonté pour que la marque d'efforts considérables ne soit pas restée à toutes les pages de la partition. En somme, le principal (qui est la mélodie) a manqué presque tout le temps, et la foule d'accessoires, de traits ingénieux, de curiosités harmoniques dont on a été gratifié n'a point été comptée pour une compensation. Car au théâtre — je ne dis pas dans la symphonie — rien n'équivaut au charme d'une idée franche et présentée dans l'appareil le plus simple; autrement, dégagée de tout l'attifage d'un accompagnement trop orné. Il en est de la mélodie comme des Vénus, qu'on habille plus ou moins (et quelquefois pas du tout), suivant leur degré de beauté.

Pour être juste il ne faut pas oublier cependant que l'auteur de *la Déesse et le Berger* a fait preuve d'un talent véritable par l'arrangement ingénieux de son final du premier acte. Ce morceau, si court qu'il soit, a produit une véritable impression; la danse, le chant et la parole y sont mêlés avec infiniment d'art, et de leur union ressort un effet qui ne laisse pas que d'être assez neuf. On a remarqué aussi les couplets de la déesse au premier acte, la conclusion mélodique y est très-inattendue, et produit beaucoup de surprise. Le second acte se distingue du premier par un accent dramatique plus prononcé; l'auteur même, par une ambition pardonnable, y a un peu dépassé le ton qui convient à un opéra-comique. Et l'occasion n'était peut-être pas aussi bonne qu'il l'a cru pour se lancer si éperdument dans le drame; car la pièce affecte des couleurs plutôt tendres que foncées; c'est une bergerie antique qui nous a rappelé dans sa simplicité le Virgile de nos pensums.

Or, si le public aime le simple en musique, il ne déteste pas le compliqué en littérature dramatique; on l'y a même habitué si bien, qu'aujourd'hui qu'il sait débrouiller les situations le plus bizarrement enchevêtrées, il fait la moue si on ne lui donne pas son casse-tête ordinaire. Les gens forts aux échecs dédaignent de jouer aux dames.

Pour être consciencieux, il faut que je dise que le *Berger* de l'Opéra-Comique a nom Bathyle, qu'il habite l'île de Naxos, et qu'il aime avec toute l'ardeur de ses seize ans la *Déesse* du lieu. Le principal obstacle à cet amour est la différence de condition des deux amants;

car si on a vu des rois épouser des bergères, — ce qui n'a jamais été prouvé, — on ne saurait permettre qu'un berger épouse une déesse. Pourtant quand la déesse aime bien le berger, elle lui sacrifie sa divinité et se métamorphose en simple mortelle. C'est du moins de la sorte que celle de l'Opéra-Comique entend le dévouement en amour..... Il est vrai que Bacchus arrive à temps pour reconnaître dans Bathyle un fils qu'il a eu de ses amours avec Ariane, et qu'ainsi le mariage a lieu entre dieux.

Cette idylle, que l'auteur a rimée à cœur joie, tant qu'il a pu et d'un bout à l'autre, est mise en scène avec un soin et une préoccupation du pittoresque qui font honneur à la direction et au régisseur. On a remarqué surtout l'exactitude des costumes de bacchantes qu'on a donnés à ces dames du ballet.

La déesse, c'est Mlle Baretti, pleine de grâce et d'ingénuité ; le berger, c'est M. Capoul, qui chante d'une façon très-soigneuse et dont les progrès sont manifestes.

— Les femmes sont donc bavardes? Il y aurait peu de galanterie à le soutenir; mais pour ce qui est de dona Béatrix et de dona Inès, j'en suis sûr, je les ai entendues l'autre soir aux Bouffes. Le bonhomme Sarmiento, qui est le mari de l'un et l'oncle de l'autre, en deviendrait fou, s'il s'exposait tout le jour au déluge de paroles dont elles l'accablent; aussi a-t-il pris l'habitude d'aller flâner de temps en temps sur la grande place de Séville. Là il fait la rencontre d'un jeune cavalier du nom de Roland, et qui peut fournir à l'heure un bon tiers de syllabes de plus que ces deux dames à la fois. Sarmiento n'hésite pas; il installe le jeune bavard dans sa maison, espérant que sa loquacité découragera peut-être les deux crécelles auxquelles le sort l'a uni. Et en effet, Béatrix et Inès ne pouvant plus placer un mot, font semblant, par dépit, d'être subitement frappées de mutisme. Sarmiento, stupéfait, hors de lui, presque tremblant de s'être trompé dans la dose du remède, est sur le point de perdre la raison... Mais tout s'arrange pour le mieux, et les langues se délient à l'occasion du mariage de Roland et d'Inès.

Cette pièce, qui gagnerait beaucoup à être raccourcie de moitié, ne laisse pas que d'être ingénieuse, et elle a plu, quoique moins scabreuse et moins épicée que ce qui se fait d'ordinaire aux Bouffes. La partition de M. Offenbach est aussi écrite dans un style plus tempéré; elle est d'ailleurs pleine de chansons d'un tour séduisant. Au premier acte, on y a remarqué des couplets dont la reprise en chœur a un attrait irrésistible ; et au second, un air à boire chanté par Mme Ugalde (Roland) dans un mouvement de valse, lequel air a beaucoup de piquant et de distinction. En somme, pièce et musique agréables, décors et costumes très-frais, exécution et mise en scène très-soignées.

ALBERT DE LASALLE.

Place de San-Andres de Chalchicomula.

Nous avons jusqu'aujourd'hui tenu le lecteur au courant des moindres événements de la campagne du Mexique, et nos dernières correspondances nous annonçaient l'occupation de San-Andres de Chalchicomula ; notre correspondant, M. de Tugny, nous adresse un croquis de la grande place de cette ville avec la vue de la Parocchia.

La place, au dire de notre correspondant, n'est pas très-fréquentée; depuis l'occupation de la ville, trois fois par semaine la musique du 99e joue devant l'escalier de l'église, c'est alors seulement qu'elle se remplit d'officiers et de soldats mêlés aux Mexicains. Il paraît que les femmes n'assistent jamais à ces sérénades.

L'église de la Parocchia qui se dessine sur le ciel a ce cachet espagnol qu'on retrouve dans les églises de la période espagnole. Le fronton est peint et assez curieusement fouillé, la façade est blanchie à la chaux; la tour qui s'élève à la droite est coiffée d'une toiture en briques rouges; tout cet ensemble a quelque chose de violent qu'on retrouve dans presque toutes les vues du Mexique.

Le pic d'Orizaba se détache à gauche sur le ciel : celui moins élevé et plus proche de l'église est le Cerro pueto ou Sierra negra (montagne noire.)

Nous espérons, en donnant à nos lecteurs une vue de chacun des endroits successivement occupés par les troupes françaises et des dessins de tous les engagements, compléter pour eux une histoire pittoresque de cette campagne, où quelques-uns d'entre eux ont, les uns un frère ou un père, et d'autres des amis.

M. V.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Place de San-Andres de Chalchicomula occupée par les Français. (D'après les croquis de M. de Tugny.)

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 68

COMPOSÉ PAR M. J. LEQUESNE

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 66.

BLANCS.	NOIRS.
1. P 4e FR, échec.	1. R 4e D (A)
2. C 3e FR	2. FD pr. P (1) (2)
3. D 6e TD, échec.	3. Un des 2 C pr. D
4. C 3e ou 7e R, échec et mat.	

(1)

Si les Noirs jouent un des deux cavaliers, le C blanc fait mat, comme dans la variante précédente.

Si les Noirs prennent le C ou poussent un des deux Pions du R, le F blanc donne le mat à sa 7e ou à sa 3e case.

(2)

	2. Tout autre coup.
3. D 3e R, échec.	3. P pr. D
4. F 3e F, mat.	

(A)

	1. R pr. P
2. D 3e TD	2. R 4e R (3)(4)(5)(6)
3. D pr. P, éch.	3. R 3e F
4. C 2e R, éch. et mat.	

(3)

	3. C pr. C
3. F pr. C et mat le coup suivant de plusieurs manières différentes, selon la défense choisie par les Noirs.	

(4)

	2. C pr. P
3. D 2e T, échec.	3. R 6e R
5. C 5e FR, double éch. et mat.	

(5)

	2. P 6e R
3. D 2e T, éch. et mat le coup suivant avec le F.	

(6)

	2. Tout autre coup.
5. D 2e T ou 4e C, mat.	

Solutions justes : MM. Mobille, au Havre ; Lemaître, à Chartres; Stiennon de Meurs, à Eysingen ; E. et H. Frau, à Lyon ; N. Mille, à Abbeville; Cercle des Echecs du 75e de ligne ; Boissel, à la Flèche ; Missolinus ; Lantoine, à Guise ; capitaine Chargosset ; café de l'Opéra, à Nancy, J. Barbieux, à Abbeville; Cercle littéraire de Villedieu-les-Poêles; Francastel ; colonel Silvestre ; Granados, Lloubes, à Perpignan ; capitaine Didier, à Saint-Etienne ; Planche ; X, Cercle de Vervins; Visto.

Les autres solutions sont incomplètes, ou inexactes sur quelques points : telles, par exemple, celles qui, dans la variante (A), contiennent ce 2e coup, C 2e R, échec.

P. JOURNOUD

VOICI L'EXPLICATION DU RÉBUS DU *Globe illustré*, n° 46.

Pense deux fois avant de dire, tu diras deux fois mieux.

REBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les peintres font toujours une paire d'ailes aux anges; mais comment sait-on si les anges l'eurent ?

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 107 FRANCS

7e Année. N° 308. — 7 Mars 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Théâtre impérial du Cirque. — Première représentation de *Marengo*. — La mort de Desaix.

COURRIER DE PARIS

On a beaucoup parlé, depuis une douzaine de jours, d'un grand dîner donné par M. le procureur général impérial Dupin, à une vingtaine d'illustrations des Académies. Les circonstances nous ayant permis de recueillir d'un des convives quelques détails sur la composition de ce dîner, nous les offrirons ici — en substitution aux petites historiettes du jour, et comme un élément tout actuel de variété dans l'ensemble de nos Courriers de Paris.

Or, il faut tout d'abord établir que, tous les quinze jours, pendant le carême, M. Dupin invite ainsi dans son grand hôtel de la rue du Bac un choix de convives variés, et dont la réunion, cela va sans dire, ne répond à aucune préoccupation politique. Quoi qu'on en ait dit cette fois dans quelques salons et dans les correspondances étrangères, le dîner dont il s'agit n'avait donc aucun objet spécial — si ce n'est de former une réunion en dehors de la magistrature et du Sénat, grands corps qu'on retrouve le plus ordinairement chez l'illustre magistrat et sénateur.

Ce dernier dîner, formé de diverses classes de l'Institut, et particulièrement de l'Académie française, avait pour convive — inconnu sans doute de la plupart d'entr'eux, — un savant étranger, vraisemblablement présenté à son frère par le baron Charles Dupin. Ce savant, que le hasard avait placé à côté d'un convive bien informé et complaisant, se montra naturellement fort curieux de connaître les hommes, pour la plupart considérables, avec lesquels il avait la bonne fortune de se trouver. Le même hasard, qui est souvent la providence du chroniqueur, nous ayant livré cette conversation, nous essayerons de la transcrire ici, à la colonne sérieuse que nous aimons à placer de temps en temps dans l'assortiment de nos matières.

« — Cette place qui reste vide à côté de moi, monsieur, savez-vous à qui elle était destinée ?

» — A monsieur, ou plutôt à maître Berryer, monsieur ! — dit le complaisant voisin de l'étranger. — L'illustre avocat vient de s'excuser par un mot qui explique que jusqu'au dernier moment il avait espéré pouvoir venir. M. le Procureur-général a ordonné qu'on servît dès qu'il a su que son vingt-cinquième convive lui manquait. Je n'ai rien à vous apprendre sur Mᵉ Berryer...

» — Son nom dit tout ! Veuillez me permettre de poursuivre, tout en vous priant d'en prendre à votre aise pour satisfaire ma curiosité berlinoise. Ce personnage dont la forte tête, couronnée d'une ample chevelure grisonnante, offre dans les traits une double expression de bienveillance et de finesse, ce personnage négligeamment cravatté, et sans ruban... qui est-il?

» — C'est l'introducteur des Ambassadeurs à la Cour, le chef du protocole aux affaires étrangères, l'un des personnages les plus décorés de France, l'auteur des *Causeries d'un Curieux*, l'un des plus célèbres ..

» — Amateurs d'autographes de l'Europe : M. Feuillet de Conches! Je le connaissais depuis vingt ans, — depuis son curieux travail sur « Léopold Robert, » — depuis une mission diplomatique qu'il accomplit à Berlin... et pendant laquelle tous les salons se le disputaient. Il est de l'Institut, n'est-ce pas?

» — Il ne lui manque pour en être qu'une simple formalité : se présenter. Sa célébrité d'archéologue, d'érudit et d'écrivain, lui ouvrirait infailliblement l'une ou l'autre académie. — Remarquez son voisin.

» — Un visage jeune, sous des cheveux blanchissants; un regard pensif et une bouche souriante; l'attitude aisée du monde, mais discrète pourtant; — la rosette d'officier : un fonctionnaire?

» — Oui, et un poëte. L'an dernier, il ne s'en fallut que d'une voix qu'il fût de l'Académie française. Il se trouve ici neuf des Immortels qui ont voté pour lui ouvrir leur Olympe vierge. C'est partie remise ! Vous avez deviné l'auteur de bon nombre de comédies finement pensées et brillamment écrites, dont quatre sont au répertoire du Théâtre-Français... le chef de la division des théâtres au ministère d'État, membre du conseil général de...

» — M. Camille Doucet! On a traduit chez nous son *Fruit défendu*; notre célèbre Devrient veut votre l'ruvol dans le rôle de *Desrosiers*. — Quel est son voisin, un des plus jeunes parmi ces célèbres ou illustres convives ?

» — Un philosophe renommé, un professeur en Sorbonne, le traducteur de Spinosa, l'éditeur d'Euler, M. Saisset...

» — Nous connaissons à Berlin son *Essai de philosophie religieuse*, couronné par dix classes de votre Institut. C'est un écrivain d'un caractère spiritualiste très-élevé. Avec qui cause-t il si chaleureusement?

» — Avec M. Ernest Legouvé, l'un des Quarante... lesquels ne sont que trente-sept en ce moment, puisque M. Octave Feuillet n'est pas encore reçu, et que MM. Biot et Pasquier ne sont pas remplacés. Faut-il vous parler de M. Ernest Legouvé?

» — Inutile! cet auteur dramatique, ce moraliste, ce poëte a un nom retentissant. Il écrit et il agit; c'est un homme d'initiative. Grâce à lui, M. Samson, votre vieux comédien, sera vraisemblablement décoré dès qu'il aura pris sa retraite. On sait à Berlin que M. Legouvé a composé seul, ou en collaboration avec M. Scribe, des comédies dont le succès dure toujours. L'activité de son esprit et de sa personne lui laisse un aspect jeune. — Son voisin est pourtant plus jeune encore...

» — C'est un membre de l'Institut, un jurisconsulte célèbre, plusieurs fois couronné pour ses grands travaux; un professeur de législation comparée au Collége de France, rédacteur du *Journal des Débats* : c'est M. Ed. Laboulaye. M. Dupin l'a jadis choisi comme collaborateur pour les *Institutes coutumières* de Loisel, suivies d'un *Glossaire du droit ancien*...

» — Mais il a aussi publié des ouvrages de pure littérature, ce me semble ! les *Souvenirs d'un Voyageur*... le roman arabe d'*Abdallah*...

» — En effet. — Son voisin est également célèbre à plus d'un titre. Ce fut d'abord un journaliste, un polémiste tour à tour grave ou léger : M. Louis Reybaud.

» — Ah! ah! le fameux *Jérôme Paturot?* un livre type! Nous l'avons traduit... on l'a traduit jusqu'en Suède et en Russie. Mais l'auteur est de l'Institut, ce me semble?

» — Certainement. Les portes lui en furent ouvertes par ses *Études sur les réformateurs européens*, les utopistes, depuis Platon jusqu'à Owen et Cabet. M. Louis Reybaud a joué un rôle politique important comme député de Marseille, sa patrie, en 1846; puis comme membre de la Constituante et de la législature après 48. C'est un homme des meilleures et des plus aimables relations, le frère aîné de celui qui accomplit chaque jour, depuis bientôt trois ans, le tour de force plein d'adresse d'écrire le Bulletin politique du *Moniteur universel*. — Que dites-vous de son voisin... puisque nous suivons les convives tels que le hasard les a placés à table ?

» — Un visage où se confondent à la fois, et bizarrement, la brusquerie et la bienveillance; quelque chose de pétillant et d'attendri... un grand âge vertement, nerveusement porté .. Je crois deviner ! Voyez : un maître d'hôtel lui apporte une carte sur laquelle un des convives a tracé quelque chose .. il lit et paraît satisfait! Qu'a-t-on pu lui écrire?

— » Mon voisin me le glisse à l'oreille : M. Henri Plon, l'imprimeur de l'Empereur, l'éditeur célèbre pour lequel l'illustre maître du logis a beaucoup d'affection, — et qui est ici, ainsi que M. Firmin Didot, — apprenant tout-à-l'heure par M. Camille Doucet que M. Viennet...

— » Ah! j'avais donc deviné que c'était lui?

— » Que M. Viennet, dis-je, qui relève d'une grave maladie, a récemment terminé un poëme commencé en 1811, offre de l'imprimer. C'est cette offre que portait la carte que le vieux poëte vient de lire...

— » M. Viennet a 84 ans, n'est-ce pas? C'est aujourd'hui le doyen de l'Académie française.

— » Oui, depuis la disparition du duc Pasquier et de M. Biot. C'est le meilleur dans le plus bourru des hommes ! Resté obstinément et imperturbablement homme de lettres à travers ses grandes situations politiques, les députations, la pairie, il offre dans son honorabilité parfaite, la franchise de son langage et l'indomptable indépendance de son caractère, un type fort original à étudier. — Son voisin est le baron Charles Dupin, statisticien illustre, tour à tour polytechnicien, ingénieur de la marine, élève et favori de Monge, professeur de mécanique et de géométrie appliquée pour les ouvriers, baron de la création de Louis XVIII, mais toujours libéral, député et orateur spécial très-écouté, conseiller d'État, membre de l'Institut et du conseil d'amirauté, pair de France, représentant du peuple après 1848, puis enfin sénateur. C'est une des grandes capacités de l'époque; un écrivain infatigable, qui porte avec la verdeur féconde et la simplicité d'attitude que vous voyez ses 79 ans et sa grande et légitime renommée! — Son voisin... qu'en faites-vous? examinez bien.

— » Permettez que je reprenne mon lorgnon... Ce vieillard au sautoir rouge?... J'en fais un professeur, un traducteur, un esprit exact plutôt qu'un inventeur fougueux...

— » C'est, en effet, M. Patin de l'Académie française, professeur de poésie latine, le célèbre traducteur d'Horace, l'auteur des excellents mélanges de littérature ancienne et moderne. — Mais le suivant?

— » Une tête impérieuse, plus de science que d'imagination...

— » Vous êtes phrénologue! C'est en effet un historien et un savant, un humaniste, un professeur de droit naturel et de poésie latine, un inspecteur général des études, un membre de l'Institut, le directeur de la bibliothèque impériale : M. Naudet.

— » Quelle est cette figure, si bienveillante dans la distinction, qui vient ensuite, et qui cause avec ce grand vieillard à l'air si aristocratique ?

— » C'est le chef de la troisième génération de ces hommes éminents qui ont créé chez nous tous les progrès de la typographie ou des arts accessoires : M. Firmin Didot, l'auteur d'une foule d'écrits spéciaux...

— » Et son voisin?

— » Un ancien ministre des finances sous Louis-Philippe, un membre de l'Institut, ancien avocat général et député : M. Sylvain Dumon. Il fut l'habile rapporteur de la loi modificatrice du code pénal en 1831. Il était au Conseil d'État lorsque M. Guizot l'appela à succéder à M. Teste. C'est sous son laborieux ministère qu'eut lieu la discussion de la loi sur les chemins de fer; il était l'adversaire déclaré de l'exploitation par l'État. Depuis le 24 février il vit dans la plus profonde retraite...

— » Le suivant ne doit pas être un poëte, si j'en juge par la conformation de l'arcade sourcillière !

— » C'est, en effet, un économiste, un membre influent de l'Institut, bon littérateur, ancien député et ancien chef de division aux affaires étrangères, aujourd'hui simple rédacteur de *la Revue des deux Mondes*, M. Léonce de Lavergne, l'auteur pseudonyme du *Grand Dictionnaire encyclopédique usuel*...

— » Ouvrage sans doute plus utile que la poésie contemplative! Laissez-moi examiner à mon aise son voisin, qui porte cette longue brochette de croix. La vigueur de l'âge, une tête admirablement bien conformée, mais offrant quelque chose de la massivité allemande, un visage sérieux et distingué... l'œil très-vif, mais parfois voilé et comme rêveur... Je parierais pour un artiste !

— » Et des plus illustres ! C'est M. Hittorff, l'architecte, membre de l'Institut, un Germain naturalisé chez nous par le génie. M. Hittorff est de la patrie de Rubens : c'est un Colonais. Paris lui doit une foule de monuments et de travaux. Je me bornerai à vous citer l'église Saint-Vincent de Paul, — les théâtres Favart et de l'Ambigu, — et la belle mairie du XIIᵉ arrondissement. C'est aussi l'auteur de tous les embellissements architecturaux de la place de la Concorde et des Champs-Elysées. Il éleva l'obélisque, fit les fameuses fontaines tant admirées, dessina les abords de la place de l'Etoile, etc., etc., etc. Ses écrits, comme ses travaux, sont innombrables et très-estimés... — Voyez-vous son voisin?

— » Ah ! celui-là, je n'ai pas besoin que vous me le nommiez, et si j'ai deviné mon artiste, j'ai aussi trouvé mon poëte! Nous avons cette fois affaire à un des membres les plus illustres de l'Académie française : le rêveur Joseph Delorme, — l'historien de *Port-Royal*, et de toutes les grandes ou aimables figures des XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles, — le plus brillant, le plus sagace et le plus fin des critiques et des causeurs : Sainte-Beuve!

— » Bien défini ! — devinez-vous son voisin, comme lui Commandeur de l'ordre que M. Sainte-Beuve ne porte pas?

— » Aspect grave et recueilli, distinction parfaite, le sourire plein d'aménité. La conformation du front

révèle en lui les dons égaux de l'imagination et de la science.. Un historien peut-être?

— » C'est M. Desiré Nisard, de l'Académie française, l'auteur du fameux manifeste contre la *Littérature facile*, qui fit jadis tant de bruit. M. Guizot, auquel nous allons arriver tout à l'heure, et alors ministre de l'instruction publique, le nomma, de préférence à M. Sainte-Beuve, maître des conférences de littérature française à l'École normale... Piquant rapprochement, n'est-ce pas que celui de tous ces hommes éminents à cette même table? Député, professeur d'éloquence latine au Collége de France, et l'un des Immortels... à ce dernier titre il reçut Ponsard, un poëte, — et un homme politique, le duc de Broglie. M. Nisard succéda à M. Villemain dans la chaire d'éloquence française; il a été, depuis, promu aux très-hautes fonctions de Directeur de l'École normale supérieure. C'est un homme des plus considérables et des plus bienveillants. Ses travaux sont nombreux et en grande estime. Sa notice sur Armand Carrel, son ami, est un chef-d'œuvre! Il vient de mettre le sceau à sa renommée par la publication du dernier volume de son excellente *Histoire de la Littérature française*...

» — Le suivant? Un savant, je parie, sous cette chevelure brune qui ne met pas grand artifice à déguiser l'emprunt...

» — En effet... Membre de l'Académie française pourtant, en même temps que secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Flourens est, vous le savez, un des plus illustres physiologistes de l'Europe. Son nom le dit tout entier! Il eut Victor Hugo comme concurrent, en 1840, pour succéder à Michaud, à l'Académie française... et cette formidable compétition ne l'écrasa littérairement pas; il fut élu! Ancien député, ancien pair, jamais les honneurs politiques n'ont interrompu ses grands travaux de savant. Ses écrits sont innombrables, et il joue un des plus grands rôles accordés à l'intelligence académique. — Voyez celui qui vient ensuite.

» — Quelque chose du bénédictin; de la placidité et de la grâce; l'expression parfois distraite du penseur...

» — C'est M. de Sacy, le chef politique du *Journal des Débats*, membre de l'Académie française, écrivain moraliste et religieux bien connu, et chez lequel le caractère est à la hauteur du talent.

» — Et cet homme, jeune encore,—une des quatre têtes encore brunes de l'assemblée,—et dont les traits offrent à la fois de la bonhomie et de la finesse; décoré comme tous les autres, et auquel presque tous ont affectueusement serré la main?

» — C'est précisément celui qui a offert au bon Viennet d'éditer son poëme! C'est le publicateur du *Dictionnaire de la Conversation*, des *Œuvres de Napoléon III*— et de la *Correspondance de Napoléon Ier*, etc., etc., l'un des vainqueurs enfin de l'exposition de Londres...

» — M. Henri Plon! c'est vrai. Je l'ai entendu nommer, en entrant, par M. Thiers...

» — En effet, c'est l'un des acquéreurs et l'imprimeur de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*... une affaire superbe, qui a répandu en Europe plusieurs millions de volumes...

» — Et le suivant? Un beau vieillard, l'air doux et profond d'un savant...

» — Un savant, en effet, et des plus illustres : le chimiste Chevreul, de l'Institut, qui a poussé sa science dans des voies nouvelles. « C'est par centaines de millions,—disait son confrère Dumas, dans un rapport académique,—qu'il faudrait nombrer les produits que l'on doit aux précieuses découvertes de M. Chevreul! »

On touchait au trio le plus significatif de cette illustre assemblée : le maître du logis et les deux convives placés à ses côtés, — comme son frère, le baron Charles Dupin était en face, ayant MM. Viennet et Naudet pour voisins.

Ici, c'étaient les deux illustrations politiques, bien qu'également académiques, du dîner : MM. Thiers et Guizot!

Le savant d'outre-Rhin les avait reconnus dès leur entrée dans le salon, et toute explication du complaisant voisin, — ce convive dont le nom a naturellement dû être supprimé des mentions qui précèdent,— était cette fois bien inutile. Seulement, le Berlinois remarqua avec quelle aisance l'illustre historien de la *Révolution d'Angleterre* porte ses soixante-seize ans! L'œil a toute sa vivacité, la bouche toute sa fierté, et pourtant il règne dans l'ensemble de ses traits, si aristocratiques et si dignes de la sculpture, un air de bienveillance parfaite et de souveraine sérénité. — M. Thiers, de dix ans plus jeune, n'est pas plus jeune d'aspect que son illustre ancien collègue et rival; mais il ne l'est pas moins que lui par la netteté dans l'idée et par la spontanéité dans l'expression. — Au milieu des vingt-quatre convives, portant pour la plupart les insignes de leurs ordres, plaques ou sautoirs, M. Thiers n'avait à sa boutonnière qu'un imperceptible ruban rouge de *chevalier*. M. Guizot, comme lui grand'croix de tous les grands ordres de l'Europe, et membre exceptionnel de la Toison-d'Or, ne portait absolument rien sur son habit boutonné jusqu'en haut, et laissant à peine passer les coins de la cravate blanche.

Quant à M. Dupin, ôtez-lui par la pensée la moitié de ses quatre-vingts ans près de sonner, reportez-vous à la date où il fut pour la première fois élu député ou bâtonnier de l'ordre des avocats... et vous ne le trouverez pas plus vif et plus droit d'allures corporelles, ni d'un esprit plus clair, plus fortement, logiquement et brillamment inspiré qu'aujourd'hui même!

Tels étaient,—selon ce qui nous a été raconté,—les hôtes de ce dîner dont on a beaucoup parlé dans les feuilles étrangères, qui ont à tort fait un boudeur de M. Berryer, — notoirement empêché au dernier moment, — et un assistant de M. Emile Augier. Assurément le jeune académicien était fort digne d'être appelé parmi ses collègues de l'Institut; pourtant il y avait peut-être quelque chose de délicat, vu ses divers *Giboyers*, à l'asseoir ce jour-là au milieu de certains hôtes politiques de M. le procureur général, qu'il peut plus librement rencontrer sur ces bancs du palais Mazarin qu'on appelle fauteuils par euphémisme et métaphore!

Mais, disons-le pour finir, le côté véritablement curieux de la réunion était celui-ci :

M. Dupin a coutume de donner ses grands dîners le mardi, qui est son jour fondamental de réception. Or, sans préméditation aucune et par simple obéissance à la tradition de son hospitalité, il s'est trouvé que ce mardi-là tombait — le 24 février! De sorte qu'on semblait solenniser, dans un banquet, l'anniversaire du jour où, quinze ans auparavant, les trois convives les plus considérables...

(Interrompu faute de cautionnement.)

~~~ Une pénible découverte a été faite ces jours derniers au faubourg Saint-Honoré, voici les faits :

Tous les soirs, depuis une dizaine d'années, un homme qui a occupé une position officielle importante, qui est jeune encore, spirituel, aimable, riche et titré, se montrait assidu dans cinq ou six maisons du plus grand monde, ainsi qu'aux bons soirs, à l'Opéra ou aux Italiens. Seulement, on avait remarqué en lui une manie bizarre : vers onze heures, il disparaissait!

Cette brusque retraite était inévitable, absolue : elle ne tenait compte de rien. Le comte commençait à consulter sa montre dès dix heures et demie, et peu à peu une sorte d'inquiétude semblait s'emparer de lui à mesure que onze heures approchaient. Alors, si c'était au théâtre, quel que fût l'intérêt du morceau, — si c'était dans un salon, quel que fût le devoir de politesse qui le retînt auprès d'une femme, — il se levait, s'en allait... s'enfuyait plutôt! C'était devenu, dans son monde, l'objet de toutes sortes de commentaires rappelant l'histoire de Cendrillon. Les plus obligeants insinuaient que le comte, qui était notoirement célibataire, avait quelque lien mystérieux qui lui imposait un retour ponctuel, à l'heure précise où le monde s'anime le plus, vu l'absurde habitude qu'on a prise, à Paris, d'arriver le lendemain du jour pour lequel on est invité!

Enfin, on n'y comprenait rien, et comme le comte avait accueilli avec une brusque impatience et une inexprimable tristesse les premières plaisanteries que certaines femmes espiègles lui avaient faites sur ces disparitions consécutives, on en avait pris son parti, et la retraite lui était facilitée par l'inattention simulée de ses amis et de ses amies.

Or, on apprit, avant-hier, que le pauvre comte avait dû être transporté dans une maison d'aliénés, à la suite d'une crise terrible qu'il a éprouvée lundi, en rentrant de l'Opéra, où il avait successivement visité cinq ou six femmes de sa connaissance!

Le secret de ces disparitions sérales, le voici : le comte était sujet à des attaques d'épilepsie, et c'était inexorablement le soir, vers minuit, que le mal le foudroyait de temps en temps. Le pauvre homme, pour cacher son terrible secret et n'exposer personne au spectacle de son infirmité, disparaissait chaque soir une heure avant la venue possible de la crise, et il l'attendait enfermé chez lui, gardé par un vieux domestique de confiance. Cette triste révélation explique l'étrange attitude qu'il eut, un soir de cet hiver, lorsque, ayant été présenté à une personne fort belle et des plus distinguées, elle le bloqua pour causer dans un angle du salon de la marquise de M... jusqu'à près de minuit. Le voyant si impatient, elle le crut déjà fou... fou d'elle peut-être! Aujourd'hui le pauvre infirme est aux mains d'un de nos plus célèbres aliénistes, M. Brière de Boismont. On dit que sa manie est le suicide, et qu'il lui faut la surveillance la plus rigoureuse. Quel drame noir on ferait avec ce mystère de chaque soir arrachant un homme du monde à ses amis, à sa famille, et disparaissant ainsi avec son terrible secret!

~~~ Nous recevons la lettre, le défi suivant :

« Une de vos plus fidèles lectrices me communique le dernier article que vous avez inséré (14 février) dans le *Monde illustré*, sur les nouveaux médiums américains tout fraîchement débarqués de... l'autre monde.

» Un tel *communiqué* lancé à mon adresse, de la part de cette dame qui est une croyante très-convaincue, équivaut à une véritable provocation. En effet, votre rusée lectrice n'ignore pas qu'en 1858 et 1859, renouvelant l'expérience du docteur Bordin à l'Académie de médecine, j'ai proposé un prix de trois mille francs aux somnambules et aux médiums qui, scientifiquement, fourniraient la preuve de fait qu'on peut voir à travers les murailles et lire sans le secours des yeux. Les conditions du concours se trouvent écrites tout au long dans mon livre : *les Magnétiseurs jugés par eux-mêmes* (Éd. Mallet-Bachelier).

» Me voilà donc, par suite de votre imprudent article, mis en demeure de renouveler cette proposition devant tous les médiums de l'univers! Je le ferai avec d'autant plus de plaisir que j'ai le malheur de ne pas croire un mot de toutes les ébouriffantes apparitions qui, chaque année, pendant la saison d'hiver, viennent périodiquement défrayer la conversation de la foule oisive et charmer, en plein dix-neuvième siècle, les ennuis des riches que rien de sérieux ne saurait amuser.

» Il me semble que « *la haute société parisienne*, » celle dont vous parlez, celle qui donne dans toutes ces jongleries, est pétrie du même limon que le rustre grossier et presque sauvage de nos provinces les plus arriérées.

» La seule différence que j'y vois, c'est qu'au lieu de médiums, l'esprit inculte du pauvre paysan se repaît d'histoires de loups-garous contées à la veillée du village.

» Je pense que si tous les journaux du petit et du grand format voulaient prêter le concours de leur publicité à l'expérience sérieuse que je propose, ce serait le meilleur moyen de déraciner de l'esprit des masses toutes ces sottises, que j'ai le droit de considérer comme un véritable empoisonnement de la raison publique.

» Si donc, pour plaire à sa lectrice et aussi par amour pour la vérité, le *Monde illustré* veut porter à la connaissance de tous les médiums lucides et extra-lucides, de la petite et de la grande presse, la proposition que j'ai l'honneur de vous adresser, je déclare devant vous, monsieur le rédacteur, que je suis encore prêt à remplir toutes les clauses et conditions stipulées dans le programme ci-dessus indiqué.

» Agréez, monsieur, etc.

» G. MABRU,

» Chimiste, 65, rue Mouffetard

» Le 26 février 1863. »

Donc, avis à qui de droit! La lice est ouverte à tous les somnambules, médiums, clairvoyants, magnétiseurs, et autres Delsâges de Paris, de France et d'Europe. La lettre est vive, le défi insolent! Nous pensons qu'il y sera répondu, pour l'honneur des esprits... et l'appât des trois mille francs.

JULES LECOMTE.

Réception du prince de Broglie, à l'Académie française (discours de réception), le 26 février.

ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE. — Les compagnies de Faucheurs.

Types africains. — Un bazar à Mogador (Maroc). — D'après un croquis de M. C. Y.

THÉATRE IMPÉRIAL DU CIRQUE.

Première représentation de Marengo.

Trois mois durant, le public parisien qui, s'intéresse au théâtre comme à l'un de ses plaisirs les plus chers, a escompté l'effet produit par les *vrais canons* qui devaient jouer un rôle sérieux dans la pièce militaire annoncée depuis si longtemps.

Les canons ont tenu leur promesse, et l'attente du public n'a pas été trompée. Le passage du mont Saint-Bernard est d'un grand effet; les routes couvertes de neige, les ravins, les défilés qui se perdent dans les nuages, les avalanches, sont rendus avec une vérité qui fait honneur aux décorateurs et aux machinistes, et je me demande si ces derniers ne devraient pas, par faveur spéciale, participer aux droits d'auteur que touchera M. d'Ennery.

La bataille de Montebello est le prétexte de ce déploiement insolite d'artillerie: une batterie de six pièces, dressée au premier plan sur la scène, vomit le fer, la flamme; le premier consul, accompagné de son état-major et de ses fameux mamelucks, apparaît au milieu de cet enfer; les Français triomphent, les titis sont ravis. Vive la France!

Nous avons choisi, pour le représenter, le dernier tableau, qui nous a paru le mieux composé, Desaix meurt au moment même où la bataille de Marengo est gagnée; le canon gronde encore dans le lointain, et le premier consul donne à son fidèle général son brevet d'immortalité en quelques paroles grandes et généreuses.

Le public, malgré la pauvreté de l'intrigue et l'intérêt trop concentré sur les fameux canons qui sont les héros de cette épopée militaire, voudra voir ce déploiement de forces, ces manœuvres, ces charges de cavalerie, ce tambour-major gigantesque, il voudra entendre ces hurrah, ces sons de clairons, ces musiques militaires, ces tonnerres d'artillerie, et *Marengo* est capable de tenir l'affiche aussi longtemps que *Rothomago*.

Nous sommes bienveillants par tempérament et par parti-pris, mais il serait par trop évangélique de ne pas dire nos griefs à la direction du Cirque; il faut tout le désir que nous avons de tenir nos lecteurs au courant des actualités pour que nous ayens supporté et surmonté les difficultés que l'administration a apportées à l'accomplissement d'une tâche dont elle seule bénéficiera.

Caveant consules.

CHARLES YRIARTE.

Compagnies de Faucheurs

(ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE)

Nous sommes trop en dehors des appréciations politiques pour prendre une part bien active aux troubles de la Pologne; nous nous bornerons à prendre la partie pittoresque de ces événements. Les correspondances sont difficiles; les croquis arrivent avec peu d'exactitude; nous voulons toutefois, dans ce garde-notes universel, que le lecteur de l'avenir puisse retrouver la trace d'un soulèvement qui appartient à l'histoire.

Les faucheurs, organisés militairement, appartiennent, pour la plupart, à la classe des paysans; ils commencèrent par opérer pour leur propre compte, à la façon des guérilleros; puis, quand l'insurrection se développa, ils s'organisèrent en bandes; les bandes devinrent des compagnies, les compagnies sont devenues, dit-on, des régiments, qui tiennent aujourd'hui la campagne et inquiètent assez le gouvernement russe pour qu'on élève chaque jour le contingent des troupes chargées de réprimer l'insurrection.

La faulx, arme principale de ces paysans, est emmanchée perpendiculairement à un bâton relativement court, et ils s'en servent indifféremment comme d'une lance ou d'une faulx ordinaire; on comprend quelles terribles blessures peuvent faire semblables armes.

Aux différentes époques où la Pologne se souleva, ses défenseurs organisèrent des bandes de faucheurs; c'est l'arme nationale de l'insurrection.

M. VAUVERT.

Réception de M. le prince de Broglie à l'Académie française.

C'est le 26 du mois dernier qu'a eu lieu, à l'Académie, la réception solennelle de M. le prince A. de Broglie.

Ces solennités, en général très-rares (moins cependant depuis quelques années), jettent tout le monde lettré et tous les délicats en singulière agitation; c'est à qui obtiendra une place dans l'étroite enceinte, c'est à qui mettra le plus d'empressement à se rendre, le matin du bienheureux jour, devant les portes du sanctuaire académique.

Les dames, surtout, se font remarquer dans ce *steeple-chase*, par leur ardeur et leur persévérance, aussi bien que par l'élégance et la richesse de leurs toilettes. Les portes s'ouvrent à midi; — à dix heures on fait déjà queue. — Hélas! là, comme ailleurs, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Quelques-uns vont à cette *première* pour voir et écouter, mais le plus grand nombre, pour être vus et admirés; puis il est de bon air d'applaudir du bout des doigts aux allusions politico-littéraires qu'ébauche parfois le futur immortel auquel un immortel moins récent répond à son tour en paraphrasant le discours du récipiendaire.

C'est une représentation, non point un tournoi; les coups sont marqués d'avance, et rarement on s'écarte du programme courtois qu'on s'est tracé.

Quoi qu'il en soit l'auditoire sort satisfait d'avoir entendu, deux heures durant, un langage, pur, élégant élevé, et cela en belle et bonne compagnie.

Ce plaisir en vaut bien tant d'autres, auxquels la foule se rue quotidiennement.

Douze cents billets avaient été distribués cette fois, et la salle contient six cents places!... Plaignons les retardataires.

M. le prince de Broglie était le trait d'union entre M. Guizot et M. Lebrun; M. Saint-Marc Girardin avait à sa gauche M. Villemain et à sa droite M. Patin.

Les tribunes regorgeaient de jolies femmes, de belles toilettes et d'illustrations littéraires, nobiliaires et artistiques.

Le discours de M. A. de Broglie, appelé à occuper le fauteuil du R. P. Lacordaire, a été écouté avec attention, avec sympathie.

Il a loué surtout dans l'éminent prédicateur son amour profond pour la liberté de l'intelligence en matière de religion et il l'a fait avec sincérité, avec beaucoup d'art, avec un grand bonheur d'expression et une grande vigueur de pensée.

C'est un des bons discours que l'Académie ait entendus, une des belles pages de l'auteur des *Questions de religion et d'histoire*, des *Études morales et littéraires*, et de *l'Église chrétienne et de l'Empire romain au quatrième siècle*.

C'est M. Saint-Marc Girardin qui a répondu au prince de Broglie; son discours, pour n'avoir pas eu la même étendue que celui du noble récipiendaire, n'en a pas moins de valeur littéraire, ni moins de portée, ce dont il a pu se convaincre par les applaudissements qui l'ont interrompu en divers passages, notamment en celui où il a fait allusion aux événements des bords de la Vistule.

M. le prince Albert de Broglie est né en 1821, et a épousé M^lle de Gallard de Béarn.

Il est un des collaborateurs principaux du *Correspondant*.

I. DE PRAET

Un Bazar à Mogador (Maroc).

L'artiste qui erre à l'aventure dans les rues de Mogador, son album à la main, trouvera, avant le coucher du soleil, vingt sujets dignes d'exercer son crayon. A la porte d'une mosquée, des groupes silencieux et recueillis, pittoresquement agencés; dans un coin obscur, un derviche sordide, à moitié nu, la face macérée, les bras tendus vers le ciel et invoquant, au milieu de l'exaltation de la fièvre, le nom d'Allah. A l'entrée de la maison du gouvernement, ce sont de splendides cavaliers, toujours en selle, et prêts à transmettre aux tribus les ordres du schérif. Les chevaux sont fins et élégants; la selle, d'un rouge violent, à haut dossier, est brodée de paillettes. Les *Bockaris* sont immobiles et graves; les haïks blancs les enveloppent tout entiers; la *flissah* damasquinée brille à la ceinture; ils portent au poing l'espingarde incrustée d'argent, et la chechiah rouge à gland bleu fixée sur l'extrémité de la tête, précise la silhouette du cavalier, qui se détacherait à peine du fond des murs, blanchis au lait de chaux.

Plus loin, il s'arrête devant le bazar. Des Mauresques enveloppées dans leurs longues *gandourah*, la tête voilée, tenant par la main deux jeunes enfants brillamment vêtus, deux négrillons, dont le teint fait contraste avec la pâleur de rose-thé des belles Mauresques, s'arrêtent devant un Juif retors dont le nez est surmonté des lunettes monumentales habituelles aux gens de sa tribu; il étale devant leurs yeux les étoffes de Fez, les bijoux de Tétuan, les gazes d'Ercilla, et la fille d'Ève est tentée.

Le peintre n'y tient plus; il s'abrite derrière les auvents du bazar et trace à la hâte la scène qu'il a devant les yeux, rapportant un peu de soleil et de lumière dans ce pays où tout est sombre; et le jour où il ouvre son album pour fixer son souvenir, il pense aux bazars éclatants, aux maisons blanches baignées dans des ombres bleuâtres, aux causeries étouffées qu'on entend le soir sur les terrasses de Mogador, aux patios pleins de lumières, aux bois d'orangers, aux fontaines jaillissantes, aux murs de mosaïque des maisons marocaines, aux ombres blanches qui glissent le long des murs, revenant des jardins qui entourent la ville.

CHARLES YRIARTE.

MÉMOIRES D'HOTELLOT [1].

(Suite.)

Nous sommes forcés d'avouer que le voyage de Poissy n'avait aucun but d'affaires. Poissy a sa spécialité bien connue, à laquelle Hotellot fils était entièrement étranger. Il allait là seulement pour en revenir, selon l'ingénieux procédé des comédies où, dès qu'un mari dit: Je pars, on peut être bien certain qu'il reste.

Mais quoi! vous lui en voulez toujours pour ses deux lettres? Mettez-vous à sa place. Il avait épousé Uranie pour être jaloux d'elle; il avait nourri et logé ce serpent de Champlon pour arriver plus sûrement à poignarder sa femme. Tous deux s'étaient ligués pour tromper son espoir. Voilà un homme hors des gonds! Il a son idée; il cherche une chose qui court les rues, cette chose le fuit; il poursuivit un but qui poursuit tout le monde, ce but est insaisissable; il veut souffrir et ne peut pas; son repos implacable s'attache à lui comme un remords; il est amoureux de la tempête, le calme l'environne; il rêve le crime échevelé; c'est la somnolente vertu qui l'étouffe. Que vouliez-vous qu'il fît? Qu'il mourût? Attendez!

Après tout, c'est Hotellot, quelle que soit l'orthographe du nom. Ce nom veut dire lion. C'est un lion : laissez-le rugir.

On rugit autrement rue Saint-Denis que dans le désert: je ne puis accorder au delà.

Au lieu de se rendre à Poissy, Hotellot fils alla dîner à quarante sous; cela l'excita. Après l'orgie, il prit une stalle à l'Odéon; cela l'exaspéra.

1 Voir les numéros 305, 306 et 307.

Vers minuit, vous eussiez vu un homme, haut sur jambes, pourvu de quelque ventre et coiffé de cheveux roux, remonter d'un pas cauteleux le faubourg Saint-Martin. L'air était chaud ; le ciel sombre se déchirait par intervalles, aux convulsions brusques des éclairs. Les figurants de l'Ambigu regagnaient leurs demeures en chantant des airs nationaux. Pas un omnibus. Au coin de la rue de la Fidélité, plus de figurants : deux sergents de ville seulement, philosophant au coin d'un trottoir.

Les choses extérieures ont une grande signification sur l'âme.

Remarquez cette raillerie du hasard : Hotellot demeurait rue de la Fidélité.

Il n'était pas beaucoup plus sot qu'un autre, allez ! Il gardait peu d'espoir et jugeait sa ruse aussi sévèrement que vous et moi. Que pouvaient produire ces deux lettres sur des êtres comme Champion et Uranie? Une explication de cinq minutes. Uranie n'aimait au monde que la pâtisserie, et Champion, qui aimait une foule de choses, tenait aux libéralités de la Comtoise. C'était encore un coup d'épée dans l'eau.

Mais la pièce de l'Odéon avait montré à Hotellot un mari revenant de la campagne et trouvant précisément tout ce que lui, Hotellot, cherchait depuis si longtemps ! On ne peut jamais savoir. Hotellot ouvrit sa porte à bas bruit, monta doucement l'escalier et se coula vers la chambre de sa femme sur des orteils de velours.

O bonheur ! Ils étaient là tous les deux ! La fille d'Ève et le serpent !

La fortune se lasse donc d'être injuste ! Hotellot mit l'oreille à la serrure. C'était Champion qui parlait.

— Croyez-vous, disait-il, que j'écris des lettres si choses que ça ? C'est lui.

— Le fait est, répondit la fille d'Ève, que c'est assez son style et son écriture.

Hotellot s'appuya au chambranle de la porte, car l'apoplexie foudroyante le cherchait.

— Il est toqué, reprit Champion, toqué-toratus, depuis ses battoirs de pieds jusqu'à ses cheveux carottes ! La Comtoise en a reçu aussi, de ses lettres, où il promettait quinze francs pour vous mener au café-concert et qu'il signait : Le comte d'Orsini, prince russe.

— Est-ce possible qu'un homme soit dinde à ce point-là !

Le croiriez-vous? ce mot *dinde* éveilla un vague espoir dans l'âme d'Hotellot. Tout n'était pas perdu. Au fond de ce mot *dinde*, il y a de l'avenir. Parfois les entrevues du genre de celle-ci finissent comme à l'Odéon. Nous l'avons dit : l'amour aime les sentiers tortueux. Hotellot prit dans sa poche le poignard du faubourg du Temple ; il ôta son oreille de la serrure et y mit son œil de tigre.

La fille d'Ève tricotait; le serpent épluchait une noix. Toute la largeur de la chambre les séparait.

Le serpent reprit encore :

— Après ça, je ne voudrais pas vous effrayer, patronne, mais il y a un registre où il écrit tous les soirs des balivernes à hérisser les cheveux sur les têtes depuis longtemps chauves.

— Quoi donc ? demanda Uranie, qui ficha une de ses aiguilles dans son bandeau droit.

— Que nous le trahissons ensemble, tous deux, parbleu ! qu'il attend à nous pincer en tête-à-tête... et qu'il nous passera une corde dans le cœur pour nous pendre au plafond de son cabinet, à sécher, comme les feuilles chez l'herboriste.

Uranie poussa un cri d'horreur.

Hotellot avait déjà pris la fuite. Il était enfermé dans son cabinet, les yeux hagards, les cheveux en coup de vent. Il saisit la plume, qui grinça sur le papier du registre.

« 13 mai. Dernier chapitre. Tout est fini. Je les ai surpris ensemble. Ils ont trompé ma suprême espérance. Qu'ils reçoivent la malédiction d'un homme qui va mourir ! »

Il mit au-dessous : *Fin des Mémoires d'Hotellot*, et son paraphe.

Puis il prit sa course, comme s'il eût voulu retourner à l'Odéon. Il s'arrêta au Pont-Neuf, il en franchit le parapet, il tomba tête première dans la Seine. Le fleuve, après avoir rendu un bruit sourd, se referma sur lui et le roula parmi ses eaux jusqu'à Saint-Cloud, où il est présentement concierge, sauf le respect qui est dû au lecteur, sous le voile du plus sévère incognito.

PAUL FÉVAL.

FIN

LA JOURNÉE D'UN LION

Au Jardin des Plantes. La scène représente une cage décorée de quatre planches et de douze barreaux de fer. Tout ce qu'il faut pour ne pas embellir une existence.

Au dehors défile la procession bariolée des badauds. Au dedans un lion africain bâille à décrocher son auguste mâchoire :

— Aâââh !... Il paraît que les hommes m'ont surnommé le Roi des animaux... Aâââh ! En ce cas, le Roi ne s'amuse pas...

Ils m'ont l'air encore plus laids aujourd'hui que de coutume, les visiteurs qui m'honorent de leur présence. Quand je pense qu'ils ont l'aplomb de croire que le Jardin des Plantes est un endroit où l'on fait voir les bêtes aux hommes ! Allons donc ! Un endroit institué pour montrer les hommes aux bêtes, à la bonne heure !

Est-ce que ce n'est pas moi le spectateur? Est-ce que ce ne sont pas eux qui me donnent la comédie, tous les jours de midi à quatre heures? Piteuse comédie dont je commence à savoir par cœur tous les types et toutes les scènes! Je demande à ce qu'on change de spectacle, moi !

C'est vrai, toujours les mêmes bonshommes et les mêmes bonnes femmes; des êtres dégénérés qui ne vaudraient pas l'honneur d'un coup de dent ! Ces gens des villes, — cela vous a une chair fanée, flasque, incolore. De la quatrième catégorie !...

Aâââh ! le Roi ne s'amuse pas !...

Quand je pense au temps où, libre de toute entrave, je bondissais sous les brûlants rayons d'un soleil de feu ou les caresses argentées d'une lune éclatante... De l'air ! de l'indépendance ! de l'imprévu !... Puis un jour, — après être tombé dans un piége infâme, — une cellule, des geôliers, une lumière blafarde économisée par un ciel maladif... Et — pour comble ! — l'aspect de ces messieurs et de ces dames !...

Qu'est-ce qu'il vaut, celui-là, avec son costume extravagant? S'il est permis de travestir et de déformer ainsi ce que la nature vous a donné de corps! Un morceau de linge tout raide qui lui emprisonne le cou dans un carcan; un morceau de drap trop étroit qui lui étrique les épaules et lui disloque la taille; un je ne sais quoi noir et pointu qui lui termine la tête en pain de sucre... On appelle cela un *gandin*, — à ce que j'ai entendu dire l'autre jour par un gamin qui regardait un bipède de la même espèce...

Monsieur le gandin, — puisque gandin il y a, — vous perdez votre temps à me toiser avec votre carré de verre dans l'œil... Je ne peux rien vous apprendre, mon garçon. Il faut aller chez les singes... Un peu plus loin, la rotonde à gauche... Oui, à gauche. Bon voyage, au plaisir de ne jamais vous revoir.

Aâââh !... le Roi ne s'amuse pas !

Toujours les mêmes profils de bourgeois et de bourgeoises. Celui-ci s'arrête chaque fois pour faire à sa femme un cours d'histoire naturelle à mon sujet; celui-là, pour raconter à la sienne qu'il y a en ce moment au Cirque un dompteur qui fourre sa tête dans la gueule d'un lion comme moi ! Comme moi ! L'insolent ! qu'il y vienne donc voir !...

D'ailleurs est-ce que toute l'espèce est responsable de la lâcheté de ceux qui dégénèrent? Autant accuser tous les hommes, vos pareils, d'être des imbéciles, parce que vous, mon brave, vous vous laissez mener par votre acariâtre épouse !

Plus loin un spécimen que je retrouve à toutes les séances : le monsieur qui, d'un air capable, narre en me toisant les campagnes qu'il n'a jamais faites en Algérie, et les chasses formidables qu'il n'a jamais eu envie de faire.

Plus loin encore, l'éternelle bonne d'enfants escortée du militaire galant. A force d'écouter les propos enflammés de son cavalier, elle a oublié le bambin que sa maîtresse lui a confié.

Pauvre mioche !

Le voilà qui est tombé en trébuchant sur un caillou. Elle va le ramasser, au moins, le consoler ensuite. Elle ! pourquoi faire?... Pan ! vlan !... une claque ! deux claques ! Et si le marmot a le malheur de pleurer, elle va doubler la dose, ce noble cœur !

C'est drôle tout de même ! Il ne nous viendrait jamais à l'idée, à nous autres, de faire comme cela du mal à nos petits. Il est vrai que nous ne sommes que des animaux. .

Aâââh ! le Roi ne s'amuse pas !...

Un beau monsieur avec une dame à toilette tapageuse... J'ai bien l'honneur .. Comment donc ! la dame à toilette tapageuse daigne oublier de s'occuper de sa robe à queue pour m'accorder une minute d'examen... Trop flatté en vérité... Hein?... Madame fait une moue dédaigneuse... Elle trouve que j'ai l'air méchant et les dents longues.

Que voulez-vous donc, douce créature, on est carnassier et on a la franchise de le laisser paraître. Tandis qu'il y en a d'autres, — dans des races supérieures, — qui croquent leur prochain, corps et biens, sans en avoir l'air et avec des dents si mignonnes, si mignonnes!...

Est-ce que par hasard vous sauriez de qui je veux parler? Si vous ne le savez pas, peut-être le riche quinquagénaire qui vous accompagne me comprendra-t-il le jour où il récapitulera les dettes que vous lui aurez fait faire et les croyances que vous aurez tuées en lui...

Ce que je me permettais d'en penser, c'était dans son intérêt. Sans rancune, — si cela lui plaît d'être croqué.

Tiens! voilà là-bas un monsieur qui doit être bon! qui doit être excellent !... qui doit être parfait !... ni trop gras, ni trop maigre... L'admirable repas ! une bouchée princière ..

Il s'éloigne ! .. C'était bien la peine de me mettre en appétit!

Aâââh ! le Roi ne s'amuse pas!...

Bonjour, candide villageois, venu à Paris pour visiter les curiosités de la capitale. Naturellement je devais figurer au nombre de ces curiosités-là. On ne retourne pas au pays sans avoir vu le lion du Jardin des Plantes.

Homme des champs, contemple-moi à ton aise. J'aime ton ébahissement. Ne perds pas un seul de mes mouvements surtout. Cela facilite si opportunément ceux du filou que j'aperçois en train de travailler ta poche.

Ton mouchoir y a passé le premier, maintenant ta bourse. C'est tout? oui. Alors tu peux à présent te retirer, villageois naïf. Tu te souviendras de ta visite au lion.

Nous, quand nous avons envie d'une proie, nous ne prenons pas de ces honteux détours. .

Mais la représentation tire à sa fin. Mon public devient de plus en plus clairsemé. L'heure du dîner approche. Pour se procurer l'argent avec lequel chacun de ces passants payera sa pitance plus ou moins abondante, quels moyens aura-t-il employés?

Combien y en a-t-il qui auraient à rougir s'il fallait leur arracher une confession sur ce chapitre ! Ventre affamé n'a pas de conscience.

Quant à moi... j'entends les pas du gardien qui va m'apporter mon os à ronger. Le cœur me bat... Si on lisait dans ma pensée, on me trouverait probablement féroce.

C'est juste ! puisque c'est notre nom.

Seulement nous ne nous entretuons pas. Un léger détail, au fond! Allons ! allons ! ayez de moi l'opinion que vous voudrez, je garde la mienne, partant quitte.

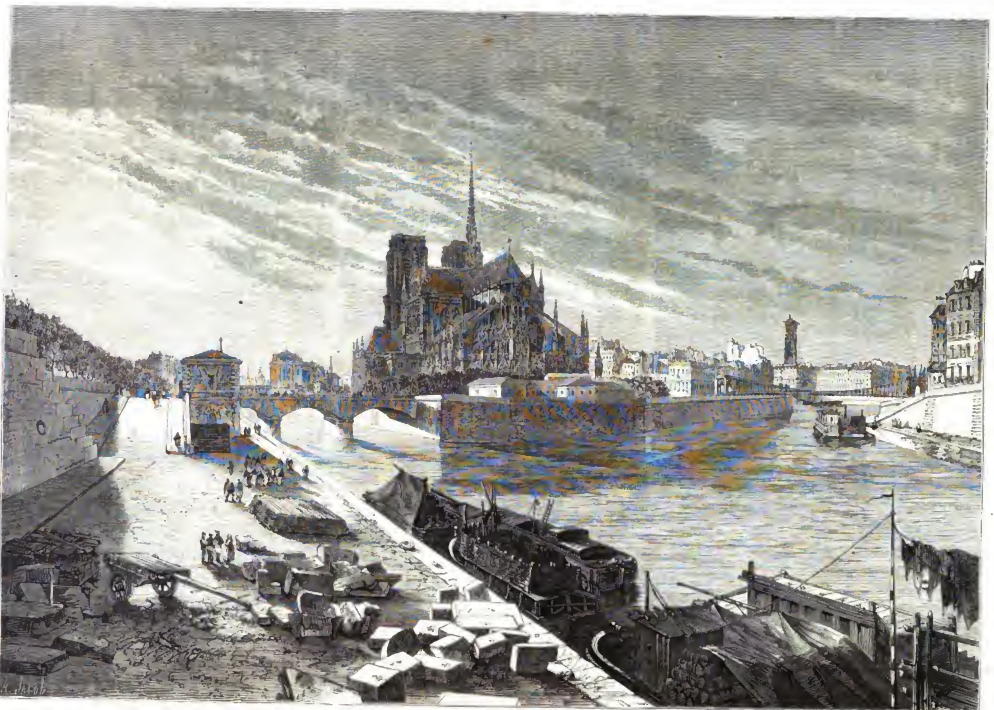
Le pas du gardien approche. Je sens la chair fraîche !

Enfin le Roi va s'amuser !

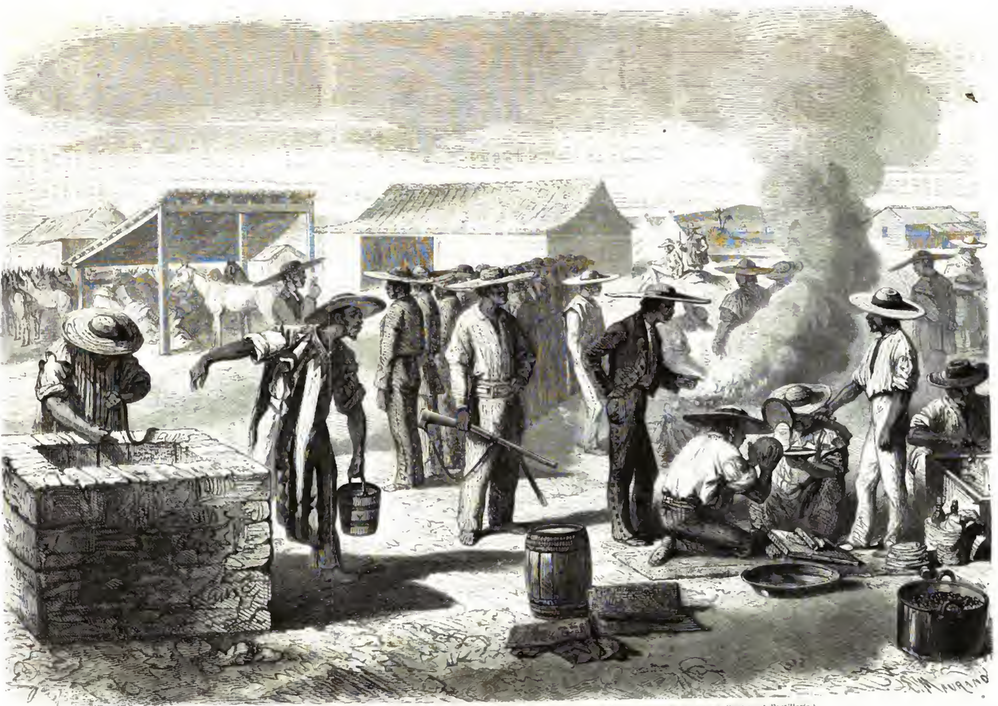
PIERRE VÉRON.

Le Chevet de Notre-Dame.

Les travaux de réparation extérieure de Notre-Dame, commencés il y a près de sept ans, sont presque complétement terminés. Le chevet, de même que le portail, est aujourd'hui tout à fait débarrassé des échafaudages, qui en entravaient la vue, et le vaisseau



Vue de Notre-Dame avec ses nouvelles constructions sur la pointe de la Cité.



EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Compagnies d'arriéros indigènes au service de l'armée expéditionnaire. (D'après un croquis de M. Brunot, lieutenant d'artillerie.)

entièrement dégagé apparaît à l'œil avec ses colossales dimensions et l'infinité de détails de sa merveilleuse ornementation.

La cathédrale de Paris se dresse à l'extrémité de la Cité, à la pointe de l'île qui fut le modeste berceau de la monstrueuse capitale que nous connaissons. Pendant bien des siècles, le centre de la ville fut autour du *Parvis* qui s'étend devant le portail de Notre-Dame; les rois de France, à l'époque de Saint-Louis avaient leur résidence tout à côté, sur l'emplacement du palais de justice actuel, et la *Cité*, disparue aujourd'hui sous le marteau des démolisseurs, a résumé pendant longtemps le mouvement et le luxe de Paris du moyen âge.

Mais si la Cité a perdu son antique suprématie sur les autres quartiers, on n'a pu lui ravir sa position pittoresque. Battue de tous côtés par les flots de la Seine, comme un navire au large, et ne communiquant avec les autres quartiers de la ville que par le moyen des ponts, depuis que les bacs ont disparu, elle offre un coup d'œil unique dans Paris, par la variété des sites que le regard embrasse de son sein, sans encombre et sans déplacement

L'ancien archevêché, qui marquait le chevet de Notre-Dame, démoli en 1832 dans un moment de colère populaire, a fait place à une promenade plantée d'arbres, entourée de grilles, et ornée par une jolie fontaine d'un style correspondant à l'architecture de l'église. A droite, en remontant le cours de la Seine, s'étendent l'entrepôt des vins, et le jardin des Plantes; le Panthéon et la tour de l'église Saint-Étienne-du-Mont qui se dressent dans le lointain forment le fond de cette partie du tableau. A gauche, et tout auprès, si près que jadis ces deux îles durent n'en former qu'une, à gauche, disons-nous, s'élance aussi du fleuve l'île Saint-Louis, comme une province au milieu de Paris; plus loin et du même côté, l'ancienne île Louviers, le grenier d'abondance; en face, le pont d'Austerlitz, la Rapée, Bercy, puis le fleuve et les toits qui se confondent avec l'horizon.

Ce serait une ravissante promenade si, à côté de ce vert jardin dont nous avons parlé, ne se dressait à pic sur le fleuve un sombre monument destiné à remplacer *la Morgue* actuelle, cette triste cabane qui se dresse comme une verrue sur le quai du Marché-Neuf. Nous regrettons qu'une semblable tache vienne ôter tout son charme au frais tableau dont nous avons essayé de donner une idée, mais notre silence n'eût en rien pallié la réalité. Taisons-nous et passons vite, nous ne saurons jamais rien des lugubres drames qui ont là un si triste dénouement; ne trompons pas l'espoir de ces pauvres ombres qui ont cru trouver la paix ou l'oubli dans ce dernier et funèbre asile.

MAX. VAUVERT.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

CORPS D'ARRIEROS INDIGÈNES ATTACHÉS AU SERVICE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

Le sol du Mexique est très-accidenté, et à chaque pas, notre armée, en avançant dans les terres, rencontre des difficultés de terrain très-sérieuses. Des montagnes élevées à franchir, des routes presqu'impraticables qui sont tour à tour de véritable cloaques à la suite des pluies torrentielles, ou des fondrières remplies de poussière à la suite de quelques jours de sécheresse, sont autant d'obstacles que les convois de vivres et de munition qui accompagnent ou précèdent l'armée sont appelés à surmonter.

Ce service important se fait à l'aide de mules, dont le pied est plus sûr et qui supportent la chaleur, la pluie et la fatigue plus facilement que les chevaux.

Dans les premiers moments de l'expédition, c'étaient nos soldats qui conduisaient les convois à travers un pays peu fréquenté et peu connu; aujourd'hui ce sont des Mexicains qui font cette lograte besogne, et l'on a enregimenté à cet effet un nombre considérable d'*arrieros* qui, outre ce métier de convoyeurs, s'occupent aussi du service du camp, font les provisions d'eau, de bois, de fourrages, etc., sous une surveillance très-active toutefois. La prudence, nécessaire en pays ennemi, n'admet pas, en effet, une confiance aveugle dans ces arrieros, que l'appât du pillage pourrait bien changer en guérillas du jour au lendemain.

J. DE P.

C'est par erreur que nous avons dit la semaine dernière dans notre article sur les costumes remarqués cet hiver que ceux de Sa Majesté l'Impératrice ne sortaient pas de la maison Worth et Bobergh.

Le costume de Dogaresse et celui de Junon étaient dus à cette célèbre maison.

COURRIER DU PALAIS

Savez-vous que la propriété artistique a fait un joli chemin depuis quelques années?

Il y a vingt ans, l'auteur d'une romance, d'une valse; d'une mélodie quelconque, s'estimait trop heureux d'entendre son œuvre reproduite dans une salle de concert ou de théâtre. Il voyait là une réclame utile, un élément de popularité. J'ai connu des compositeurs qui eussent payé à beaux deniers comptant l'honneur de glisser leur musique sous un couplet de M. Clairville ou de M Gabriel. Aujourd'hui la situation est retournée. Il n'est pas un timbre de vaudeville qui, chanté ou joué en public, n'ait sa valeur marchande, et le directeur du moindre *boui-boui* dramatique ne saurait faire entendre à ses spectateurs un couplet sur l'air : *Mon père était pot*, sans tomber dans ce dilemme désagréable d'un droit à payer ou d'une poursuite en police correctionnelle.

Je ne trouve pas cela mauvais : que chacun défende sa propriété, rien de mieux; mais messieurs les auteurs ou leurs représentants ne devraient-ils pas s'abstenir de pousser leur droit à outrance et de faire suer à la loi sur la contrefaçon tout ce que — juridiquement — elle est capable de rendre.

Un beau jour, — qu'on me permette de rappeler ce fait déjà cité, — l'auteur du *Pré-aux-Clercs*, — des paroles, remarquez bien, — entend l'orchestre du Cirque exécuter, de tous ses cuivres, l'ouverture de cet opéra. Il s'écrie que le directeur et le chef d'orchestre se sont ligués pour mettre au pillage — sa propriété littéraire. Notez qu'Hérold était mort, que sa veuve et ses enfants, dont les droits étaient éteints, ne pouvaient réclamer. M. Planard, — représenté par une agence dramatique, fait donc seul le procès — et il le gagne.

Pourquoi?

Parce que, s'il n'avait pas composé l'ouverture, il l'avait *inspirée*.

Or, justement l'ouverture du *Pré-aux-Clercs* est un des rares morceaux de ce genre où ne se retrouve ni un motif, ni une mesure qui appartienne au reste de l'opéra.

Voici qui n'est pas moins piquant.

Un éditeur de musique s'arrête dans un passage, devant une horloge d'Allemagne : le carillon part, et à travers ces *digue digue* agaçants que vous savez, l'oreille exercée de l'éditeur croit reconnaître un motif « de son fonds. » Il continue à écouter : ici c'est une tabatière, là c'est un bébé, d'où s'échappent d'autres airs, qui ont aussi chacun leur propriétaire. Notre homme s'indigne, il se rend chez ses confrères et leur demande si le temps n'est pas venu de mettre un terme à cette orgie musicale qui se donne à leurs dépens, et de faire aux fabricants de ces engins sonores un procès — en diffamation? — Non, en contrefaçon.

Sa motion est adoptée, et les boîtes à musique sont citées devant la police correctionnelle.

Battues en première instance, triomphantes en appel, elles ont fini par succomber devant la Cour de cassation.

Si encore la proscription légale n'atteignait que ces mécanismes compliqués, ces jouets coûteux, la distraction des enfants du riche; mais hélas! le concert en plein vent, la musique des prolétaires, le modeste orgue de Barbarie, le voilà du même coup devenu le tributaire de MM. Escudier, Brandus, Dufour, Lemoine, de tous les hauts barons de l'édition musicale. Oui, le gagne-pain du Savoyard va payer aussi des droits d'auteur, ainsi le veut la loi : *Dura lex, sed lex*.

Il est vrai qu'à l'occasion, messieurs les éditeurs ne se ménagent pas entre eux, et en voilà deux, MM. Gaubert et Traslin, qui se livrent une guerre acharnée, échangent des gros mots, se traitent réciproquement de contrefacteur, à propos de quoi? bon Dieu! A propos de cette chose idiote, de ce refrain de Jocrisse que l'on appelle *l'Pied qui r'mue*.

Nos pères chantaient *la Marseillaise*, *le Chant du Départ*, *Partant pour la Syrie*; nous, nous chantons *les P'tits Agneaux*, *les Bottes à Bastien*, *l'Pied qui r'mue*. *Les P'tits Agneaux* ont eu de la vogue; *Il a des lott' bott' bottes* a fait fanatisme; mais pour *l'Pied qui r'mue* c'est du délire. Que, dans un théâtre ou un café-concert, la ritournelle de l'air se fasse entendre, et soudain un frisson de joie de courir par la salle, les visages de s'épanouir, les têtes de se balancer, les pieds de battre le parquet, et toutes les bouches d'aboyer en chœur, avec cette indépendance de la justesse et de la mesure qui caractérise nos masses populaires :

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

C'est à l'Alcazar, un café concert dirigé par M. Gaubert, que cet étrange succès a éclaté : c'est de là qu'il s'est répandu dans le public comme par une traînée de poudre.

Boire est doux, mais plus doux est de boire en musique.

Ce que *l'Pied qui r'mue*, interprété par Joseph Kelm a fait consommer de choppes et de glorias dans la salle mauresque du faubourg Poissonnière, demandez-le à M. Gaubert. Et la vente de la chanson donc! — Car la chose se vend, paroles et musique de M. Avenel. — En moins de trois mois, M. Gaubert en a déjà écoulé 27,000 exemplaires. — Et l'on se plaint que l'art est dans le marasme!

Mais voici que vient de paraître un autre *Pied qui r'mue*, en tout pareil à l'autre; il n'y a pas à le contester, les deux font la paire; et l'éditeur du premier pied, M. Gaubert, de dire à celui du second, M. Traslin

— Vous avez contrefait mon pied, vous me payerez cinq mille francs de dommages-intérêts.

M. Traslin ne s'est pas borné à se défendre : il a renvoyé à M. Gaubert son : *Sic vos non vobis* : « *Le Pied qui r'mue*, a-t-il dit, n'est pas l'œuvre de M. Avenel. C'est une vieille ronde du pays de Caux; — et M. Avenel n'a même pas eu le mérite de l'avoir découverte, celui qui l'a recueillie le premier, qui en a le premier noté les paroles et la musique, est M. Wekerlin, l'auteur des chansons populaires des provinces de France, de qui je tiens mes droits. — M. Wekerlin a été le Christophe Colomb, M. Avenel n'est que l'Améric Vespuce. »

Il a triomphé M. Traslin. Non-seulement il a fait repousser la demande de M. Gaubert, mais il a obtenu contre lui cinquante francs de dommages-intérêts.

Ce procès a eu ses ricochets. M. Champfleury s'est piqué de voir M. Wekerlin figurer dans les plaidoiries de Mes Carraby et Nouguier comme l'unique inventeur du *Pied qui r'mue* : il a réclamé, pour sa part de collaboration dans *les Vieilles chansons populaires*. M. Wekerlin a répliqué assez vertement et il ne m'étonnerait pas que cette polémique aigre-douce ne sortît un jour quelque débat judiciaire.

Un plaideur à qui l'on peut appliquer le refrain de la chanson, c'est M. Mirès. Son pied qui remue, c'est son procès d'Anchald — l'autre qui ne va guère, c'est son affaire des exécutés. Tous les procès de cette dernière catégorie, il continue à les perdre, et c'est ainsi qu'il vient de se voir condamner à restituer en nature à Mme veuve Desprez dix actions du Nord qu'il avait vendues — dans les formes sommaires que l'on sait — au mois d'avril 1859. Par exemple, avec M. d'Anchald, sa victoire a été complète. M. d'Anchald, qui persistait à conserver la gérance du *Constitutionnel* et du *Pays*, a été condamné à s'en dessaisir et à déposer sa démission entre les mains de M. Mirès.

Mais M. le vicomte d'Anchald, — un ancien garde du corps — n'est pas homme à se rendre sans brûler jusqu'à sa dernière cartouche. Faisant la part du feu et cédant à son adversaire la position du *Constitutionnel* sans doute

moins facile à défendre, il s'était retranché fortement dans les bureaux du *Pays*. C'est là que M. Auguste Chevallier, investi provisoirement de la gérance par M. Mirès, est venu l'assaillir. La porte cochère, au-dessus de laquelle flotte le drapeau tricolore, était close. Attaquer la place de front paraissait difficile. En stratégiste habile, M. Chevallier s'est décidé à la tourner. Son corps d'armée, composé du commissaire de police et de ses agents, a pénétré dans la maison par la poterne, c'est-à-dire par la boutique du confiseur, que M. d'Anchald n'avait pas songé à fortifier. L'escalier a été gravi en un clin-d'œil, et déjà le serrurier, faisant office de sapeur, se disposait à ouvrir la brèche, — lorsque les employés de M. d'Anchald, jugeant toute résistance impossible, se sont décidés à battre en retraite.

Une fois maître de la place, M. Auguste Chevallier a su s'y maintenir avec l'aide d'un bon jugement, rendu sur référé.

Ainsi a fini cette guerre héroï-comique, dont le récit versifié pourrait fournir au *Lutrin* et à la *Secchia rapita* un assez joli pendant.

Parlerai-je d'une dernière escarmouche sans importance, un petit procès en diffamation fait à M. le vicomte d'Anchald par M. Auguste Chevallier? Non; — pas plus que de celui intenté par Mlle Pauline de Mélin contre MM. Guéroult et Sarcey, l'un directeur, l'autre feuilletoniste de l'*Opinion nationale*; — pas plus que de celui de Mme la comtesse de Solms contre M. de Villemessant. Ce n'est pas que ces deux derniers ne soient piquants au moins et que la langue ne me démange lorsque j'y songe; mais *trop parler nuit*, dit le sage, et un chroniqueur qui aime à vivre, je dois me borner à enregistrer en bloc la triple victoire de M. Chevallier, de Mlle de Mélin et de M. de Villemessant.

M. de Villemessant, ai-je dit; c'est bien, en effet, le nom qui appartient au rédacteur en chef du *Figaro*, bien qu'il lui ait été contesté devant deux juridictions. Le tribunal de Blois, saisi directement de la question de *filiation*, l'a résolue dans les termes les plus nets en faveur du demandeur. Inutile d'ajouter que cette décision emporte virtuellement celle du *nom*, sur laquelle la cour de Paris avait sursis à statuer.

Et maintenant, — pour liquider mon arriéré, — un mot sur le pourvoi formé par M. de Caderousse-Gramont contre l'arrêt de la Cour d'assises de Versailles, qui, sur une plaidoirie remarquable de M. Frédéric Thomas, avait, on se le rappelle, alloué une somme de 3,000 francs et une pension viagère de 3,600 francs, applicables à Mme Dillon et à ses deux fils survivants, frappés d'aliénation mentale.

M. l'avocat général Charrins a qualifié en termes sévères l'action du demandeur.

« M. le duc de Caderousse-Gramont, a dit l'honorable magistrat, aurait mieux fait de ne pas se pourvoir contre un arrêt qui, loin de lui être nuisible, a été au contraire disposé dans le sens le plus favorable à ses intérêts... Après un pareil malheur, il est pénible de voir contester le chiffre d'une réparation aussi juste que modérée. »

La Cour, conformément à ces conclusions, a rejeté le pourvoi.

PETIT-JEAN.

UN CONTE DE NOURRICE

J'aime Montmartre; je l'ai habité et j'ai eu tout à la fois le plaisir et l'étonnement de le faire connaître à nombre de Parisiens. Il est surprenant d'observer combien quelques dizaines de mètres au-dessus du niveau de l'asphalte et du macadam peuvent isoler un point si pittoresque et si voisin du centre de Paris. Gérard de Nerval a parlé en détail et avec amour de tout Montmartre; moi je ne veux parler que d'une rue, et encore dans cette rue ne signalerai-je qu'une maison. Quand, en soufflant un peu, on est parvenu par la belle rampe qui part de la rue Blanche ou par les escaliers séculaires qui partent de la rue des Martyrs jusqu'à la place du Tertre, véritable réduction Colas de la fabuleuse cour des Miracles, on n'a qu'à tourner du côté de l'église pour se trouver dans la rue Saint-Denis; quelques pas en avant, et l'on rencontre la rue Saint-Jean : — tout est saint à Montmartre; et comment pourrait-il en être autrement sur l'ancien domaine de l'abbesse qu'Henri IV s'est chargé de canoniser? — Cette rue Saint-Jean est déjà une merveille à elle toute seule; en y pénétrant, on rencontre au-dessus d'une porte deux ou trois fois centenaire les deux derniers de ces chiens de faïence qui ont donné lieu au proverbe; toutes les maisons sont éperonnées; toutes laissent voir de ci de là sur leurs murailles la végétation du grand âge, qui s'étale aussi fièrement que des moustaches sur les lèvres d'une vieille femme. A partir de cette rue Saint-Jean, à l'angle de la maison d'un brave homme pour qui, assure-t-on, il n'est jamais d'asperges assez charnues ni de macaroni assez gros, la rue Saint-Denis devient casse-cou; si l'on prend son élan, en quelques enjambées on arrive à la seconde rue transversale, qui s'appelle rue Saint-Vincent. C'est là, lecteur, que je voulais vous amener. En vérité, on ne peut souhaiter un séjour plus attrayant, plus mystérieux, plus retiré que celui de cette rue ou de cette ruelle, pour parler plus exactement. A gauche, étranglée entre deux murs de jardins, à demi fermée par un retour à l'angle droit de maçonnerie, dominée par le feuillage d'arbres magnifiques, n'ayant d'autre sol que la terre battue, elle semble un emplacement disposé tout exprès pour une paire d'associés qui voudraient, l'arme au poing, procéder à un règlement de comptes sommaire. C'est un délicieux coupe-gorge. A droite, c'est un sentier engageant, tout verdoyant sur les bords et de plus en plus sablonneux au fur et à mesure qu'on approche d'une carrière ombragée par des trembles immenses, quasi-suspendus entre ciel et terre! La maison dont j'ai à m'occuper forme l'encoignure de la rue Saint-Vincent et de la rue Saint-Denis; c'est, comme on voudra l'appeler, un château, une ferme ou une forteresse; dans tous les cas, c'est une masure. Elle contient des salles remarquablement hautes, dont les plafonds sont en forme de dômes; on y montre la place du lit de Gabrielle d'Estrées. — Il n'est pas de vieille maison à Montmartre qui n'ait son histoire de Gabrielle. — Voilà pour le château; la ferme se justifie par des chèvres et des poules; je n'affirme pas qu'il y ait des canards, — on vend des fleurs et des légumes; la forteresse a eu son jour de triste éclat. En faisant le tour des murs du jardin, on aperçoit encore la trace d'ouvertures qui ont été rebouchées : c'étaient les embrasures des canons qui y avaient été placés en 1814. Il y a eu là, pendant un jour, profusion des mourants et des blessés. Les Prussiens, après la reddition des positions, saccagèrent la propriété et la brûlèrent même un peu; elle appartenait alors, si je ne me trompe, à la famille de M. Odilon-Barrot.

En octobre dernier, le corps de logis qui menace le plus, chaque jour, de tomber sur la tête des passants, contenait deux locataires, l'un au premier dans une chambre à dôme; il s'appelait Jules Clerc; il avait vingt-trois ans et mordait à belles dents à même cette chose amère qui s'appelle la première phase de la vie d'homme de lettres. L'autre locataire habitait le second; c'était une jeune ouvrière de vingt ans. Sans être belle ni même jolie, elle était remarquable par la pureté antique de son profil, par la majesté de sa démarche et par sa chevelure luxuriante et d'un noir de jais. Les paysans de Maina, qui habitent les cantons montagneux du sud de la Morée et qui se disent les descendants des Lacédémoniens, en la voyant passer l'eussent appelée leur sœur. Elle était plus grandement logée que son voisin, l'homme de lettres; elle habitait un poétique grenier, divisé en plusieurs pièces. Pour y parvenir, il fallait gravir une trentaine de marches, si usées, si arrondies, si hautes, d'un escalier si étroit, que c'était merveille de ne pas s'y rompre le cou à chaque fois qu'on s'y engageait. Cependant, la pauvre Théodora, dont les ressources n'eussent pu suffire au luxe d'une femme de ménage, non contente d'y monter en n'ayant à s'embarrasser que d'elle, tentait chaque jour cette périlleuse ascension chargée d'un seau d'eau qu'elle était allée tirer à la fontaine de la maison, dès que la nuit tombante l'avait forcée d'interrompre son travail de tapisserie.

Un soir, il lui en advint mal : était-elle plus faible? Son pauvre bras avait il trahi sa volonté courageuse? Le seau lui échappa, elle perdit elle-même l'équilibre et roula au bas de l'escalier. L'homme de lettres était rentré; il accourut au bruit produit par l'accident; il trouva la jeune fille relevée, contusionnée, et superbe dans sa mésaventure; l'expression de son regard semblait un défi aux rigueurs d'une existence toute d'épreuves. Toutefois, le jeune homme lui remontra si doucement qu'elle entreprenait de faire ce qui était au-dessus de ses forces qu'elle se laissa persuader d'accepter un peu d'aide; elle ne voulait pas encore recevoir tout entier le service de se faire renouveler sa provision d'eau quotidienne sans avoir à s'en occuper; il fut donc simplement convenu que dorénavant Jules monterait le seau plein d'eau du premier au second étage, et que l'on préviendrait ainsi le retour de ce qui venait d'arriver. C'est ce qui eut lieu régulièrement chaque jour à dater de ce moment. Voilà comment l'obligeance naturelle au plus grand nombre des membres de la confrérie de misère établit un premier lien entre les jeunes gens.

Bientôt Jules eut à réclamer à son tour un léger service de sa jeune voisine; il monta chez elle, pensant s'arrêter à cette porte qu'il n'avait jamais dépassée, mais Théodora l'engagea du ton le plus naturel à entrer pendant qu'elle allait lui chercher ce dont il avait besoin; il pénétra dans la pièce où la jeune ouvrière passait toutes ses journées, seule, pensant et travaillant.

Il vit une petite chambre d'une propreté extrême, à peine meublée, mais à moitié occupée par un métier à tapisserie en palissandre; elle était éclairée par une étroite croisée aux vitres vertes, au châssis vermoulu; sur le rebord, comme dans les interstices du mur prodigieusement lézardé, le Bursa pastoris, le thlaspi et la giroflée avaient poussé d'abondantes tiges qui bravaient les ordonnances du préfet de police concernant les jardins suspendus. Cette croisée qui ouvre sur la rue Saint-Denis étroite et rapide, a pour vis-à-vis les frênes, les acacias et les sycomores du parc de l'Asile de la Vieillesse. Au moment où Jules entra, le soleil se couchait derrière leurs massifs et les longues et étroites stries de lumière qui éclataient à travers les branches, coloraient de pourpre le papier usé du petit réduit.

Le jeune homme donna un coup-d'œil au travail de Théodora : ce qu'il vit n'était pas la besogne vulgaire d'une créature qui n'eût songé qu'à avoir poussé à la fin de sa journée le nombre de points correspondant au prix d'un morceau de pain : il y avait de l'art dans ce travail, de la recherche, de l'invention; c'était moins de la tapisserie que des fleurs en relief; une douzaine de bouquets de violettes et de touffes de lilas blanc excitèrent l'admiration du jeune visiteur :

— Oui, répondit Théodora en revenant près de son métier; c'est assez gentil; c'est du *passé*.

— C'est une véritable création, répliqua Jules en relevant les yeux sur sa voisine.

La distinction grave et charmante de toute sa personne le frappa comme elle ne l'avait pas fait jusque-là.

— Mais, ajouta-t-il sous l'impression de cette remarque, cela ne doit pas m'étonner : vous devez être artiste, mademoiselle, et vous apportez à ce modeste travail un goût, des facultés que vous avez dû acquérir et développer par une fine éducation, par une connaissance étendue du beau sous toutes ses formes.

— Je ne suis au contraire qu'une ignorante, répondit Théodora en souriant avec mélancolie. A présent que j'ai sous les yeux des plantes, des feuillages, ce beau taillis, les fleurs qui s'y devinent, les oiseaux qui s'y cachent et y chantent, cela me donne l'idée de faire des choses gracieuses. Avant de venir habiter ici, je demeurais rue Traînée, dans une maison bien laide et bien repoussante; je n'y voyais que des haillons, aussi ne faisais-je que de la tapisserie commune.

Le nom de la rue Traînée, l'une des plus hideuses de celles qui avoisinent la place du Tertre, fit redescendre le jeune homme de l'échafaudage d'illusions qu'il avait déjà dressé dans son esprit. A coup sûr s'il eût rencontré Théodora dans son précédent domicile, il eût moins aisément ressenti son prestige.

— D'éducation, je n'en ai aucune, continua Théodora, si ce n'est celle que nous nous procurons, nous autres ouvrières, en lisant ce qui nous tombe sous la main.

J. H. DUVIVIER.

(La suite au prochain numéro.)

L'HÔTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS.

(Suite.)

L'EXPERT

Le dictionnaire qualifie l'expert « d'homme qui a acquis par l'usage la connaissance de son art; homme habile, à la décision duquel on peut s'en rapporter lorsqu'il s'agit de s'éclairer sur un point douteux. »

Quelques experts de l'hôtel Drouot ne se reconnaîtraient pas dans cette qualification. L'expert, tel qu'il se rencontre souvent, est d'une ignorance si proverbiale que je préférerais faire expertiser un objet d'art par le garçon.

Un juif qui a débuté à l'âge de dix ans par poser dans les ateliers de peintres, n'a pas précisément appris les belles manières à l'atelier du père Suisse, mais il a entendu parler peinture et sait à fond l'argot des rapins. Quand l'état de modèle le fatigue, il devient brocanteur de tableaux, échange des meubles, des habits, de la pommade, du cirage, contre des esquisses avec les jeunes peintres, et vend des bijoux à leurs femmes. Le juif est industrieux; il y a de la marchande à la toilette dans son organisation. Petit à petit cet homme fait sa pelotte. Fréquentant les ventes, son rêve est d'arriver à faire graver *expert* sur ses cartes.

Tout le monde peut être expert, le premier venu, vous, moi.

Il ne s'agit que de trouver un vendeur qui ait foi en vos lumières.

En relations avec de nombreux marchands, le juif débute par l'expertise des ventes *de report*, c'est-à-dire d'objets qui encombrent les magasins, ne trouvent pas d'acheteurs, et qu'il faut écouler à n'importe quel prix.

L'hôtel des Commissaires-Priseurs, n° 2. — L'Expert. (Dessin de Daumier.)

Les ventes de report se reconnaissent à un mélange de meubles neufs et anciens, fripés et fanés, à un singulier assemblage d'objets qui ne peuvent sortir de la même boutique, car plusieurs marchands se sont entendus pour ne faire qu'une seule vacation des défroques qui gênent leurs magasins. Tendez l'oreille dans une de ces ventes douteuses où vous aurez revu tel tableau qui, il y a huit jours, passait déjà dans une salle voisine, c'est un indice précieux. Si vous entendez dire par un voisin en parlant d'un tableau mis sur table : « *il a son papa*, » n'achetez pas. Le tableau sera défendu à outrance par le marchand qui en est propriétaire, et si vous vous laissiez entraîner au feu des enchères, vous paieriez tous les frais qu'il a coûtés, depuis qu'il roule de la salle 4 à la salle 7, du rez-de-chaussée au premier étage.

C'est par ces *reports* que débute l'expert qui, rarement s'élève aux *belles* ventes. Il lui manque certaines connaissances indispensables: beaucoup d'orthographe, et des formes polies qu'il acquiert rarement.

On a remarqué que, plus la vente est maigre, plus l'expert prend de l'importance. Il dit : *Ma* vente, se pose au milieu de l'arène comme un conquérant, et en arrive quelquefois à faire la leçon au commissaire-priseur.

Vous reconnaîtrez cette classe d'experts à la forme du nez, à la crespelure des cheveux, au teint bistré, à l'œil noir, à un certain costume frisant la mode du jour et qui sort d'une maison de confection.

Si j'étais préfet de police, j'aurais depuis longtemps chassé les juifs du temple. Ils trouveraient dans la vente des lorgnettes ou des chaînes de sûreté des fonctions plus assorties à leur race.

Le préfet de police eut pourtant beau jeu un jour, et certes personne n'eût réclamé en faveur de l'expert s'il eût été châtié de sa grossièreté habituelle par une expulsion publique.

Un des fonctionnaires les plus élevés de l'Empire, trouvant la salle pleine, essaya de se glisser derrière le bureau du commissaire-priseur, là où se tient pour ainsi dire la *coulisse* des ventes. L'expert mal élevé interpella vivement la personne qui venait d'entrer dans le sanctuaire.

— Ne criez pas si haut, lui souffla à l'oreille un marchand, c'est M. X..., et il ajouta les titres du haut fonctionnaire.

— Que me fait M. X...! s'écria l'expert, qui ne croyait pas sans doute à la vérité du titre, il me dérange; c'est à moi de faire la police de ma salle.

Les experts se croient des droits superbes. L'affaire en était restée là, lorsque M. X..., ayant pris sur la table un tableau pour l'examiner de près, l'expert le lui arracha insolemment des mains en lui disant :

— Vous n'aviez qu'à le regarder à l'exposition d'hier.

M. X... se récria sur le procédé, et l'expert devenant de plus en plus insolent :

— Savez-vous à qui vous parlez? dit l'inconnu qui, comme le calife des Mille et une Nuits, veut étudier Paris par lui-même; je suis M. X... il déclina de nouveau ses titres et ajouta :

— Vous aurez de mes nouvelles.

L'expert, reconnaissant qu'on ne l'avait pas trompé sur la qualité du puissant fonctionnaire, pensa laisser tomber une faïence de prix, et certain commissaire-priseur, qui laisse habituellement les marchands de tableaux *de report* insulter les pigeons égarés au milieu des panailleux, ne retrouva plus de voix pour annoncer les enchères.

Il faudrait quelques leçons sévères pour rappeler ces gens à la politesse et régulariser leurs commerces qui ne sont pas toujours réguliers.

Quel amour ne faut-il pas porter aux arts pour se mêler à la bande noire qui règne dans l'hôtel !

Si un homme placé entre le commissaire-priseur et le crieur pour allumer le public est nécessaire, qu'on invente un nom, excepté celui d'expert.

Que penser d'un expert qui n'a que deux formules à son service ? Je les ai notées dans une vente d'anciens tableaux. De chacun d'eux il disait :

— Il est pur, messieurs.

Ou :

— C'est un vrai tableau.

L'expert ne sortait pas de là ; toujours revenait l'invariable formule :

— Il est pur, messieurs.

Une première fois, la phrase passait ; mais quand revenait l'éternelle manivelle : — *C'est un vrai tableau !* quoiqu'il le dit d'un ton tranquille, vous eussiez jeté l'expert par la fenêtre. Les experts ont pris divers masques ; mais cependant règne le masque sacerdotal, car l'expert se juge infaillible et croit exercer un sacerdoce.

On reconnait l'expert allemand à ses cheveux d'albinos et à son teint coloré ; il est juif habituellement et se plaît dans le maniement des objets de haute curiosité, des bijoux anciens. A la façon dont il les touche, vous déciderez de sa juiverie.

Il existe des experts sceptiques qui envoient un coup d'œil satirique à chaque tableau qu'ils accablent d'éloges. C'est une sorte d'expert de la classe des *cabotins* qui ne se plaisent en scène qu'à des *balançoires*. Cet expert semble dire au public : — Surtout, sachez bien que mes paroles ne sont pas sérieuses ; il n'y a pas un de ces tableaux que je vous vends qui vaille tripette.

Un autre expert a la manie d'écrire sur la peinture. Chacun de ses catalogues est précédé d'une préface où il tient pour l'art, le grand art, et il se prononce sévèrement contre le goût du jour (cet expert ne vend que d'anciens tableaux). Beau diseur, il aime la phrase, fait au besoin bon marché de sa qualité d'expert, mais il ne serait pas prudent de critiquer ses étranges rédactions.

Certain expert mélancolique méprise tellement les ignorants qu'il daigne à peine annoncer les objets de la vente.

Un autre expert dégoûté du métier s'écrie :

— Je vais me lancer dans les terrains ; on est trop obligé de mentir à l'hôtel.

L'expert en matière d'estampes vaut la peine d'être décrit. Assis à une petite table, enlevant chaque gravure de sa chemise, il la regarde encore une fois avant de la mettre sous les yeux d[u p]ublic, et il lit avec emphase tout ce qu'il a imprimé sur son catalogue.

— Messieurs, nous allons vous vendre le numéro 9, l'heureux hasard de *l'Escarpolette*, par Beaudoin, gravée par Ingouf junior, avec l'adresse de la veuve Chéreau, à l'enseigne du Coq-d'Or. Toute marge. Cinquième état d'une gravure, avant les retouches sur le mollet de la femme.

A la manière dont il lit le catalogue, on voit que cet expert se complaît dans sa rédaction comme un maître d'écriture dans son paraphe. Tout pour lui est de la dernière importance, même le numéro 109. Et le nom de Beaudoin le peintre ! L'expert arrive à se croire Beaudoin. Et le nom du graveur Ingouf junior ! L'expert devient le graveur. Puis il passe dans le corps de la veuve Chéreau. La veuve Chéreau demeurait au Coq-d'Or ; l'expert demeure persuadé qu'il loge à cette enseigne. Les retouches si *intéressantes* sur le mollet de la femme, c'est lui, l'expert, alors qu'il était la veuve Chéreau, qui les a indiquées au graveur.

— Une jolie pièce, s'écrie l'expert, le crayon dans les dents, en attendant qu'il pointe sur son catalogue le prix de l'enchère.

Ne vous fiez pas au mot *joli*. Tout est joli pour l'expert, qui, une fois qu'il est en possession d'un mot, ne le lâche plus.

C'est le même expert qui, annonçant diverses estampes relatives à l'invention de la guillotine :

— Un *joli* lot, messieurs, disait-il.

La complaisance qu'apporte cet expert à s'écouter, sa lecture fastidieuse d'un long catalogue complaisamment rédigé, la certitude qu'il apporte dans l'accomplissement de son important ministère, seraient capables de faire fuir l'amateur le plus intrépide ; mais que de courage ne faut-il pas pour assister aux ventes ! J'ai entendu un jour le même expert lire, à propos d'une médiocre estampe, le récit tout entier d'une bataille de l'empire, par la raison qu'il avait jugé bon de le joindre à son catalogue, et que le public ne devait pas perdre un mot de sa rédaction.

M. Thiers dut tressaillir d'aise.

CHAMPFLEURY.

EXPOSITION DE LONDRES. — Les grenouilles qui demandent un roi, panneau envoyé par MM Réquillart-Roussel et Chocqueel.

SOUVENIRS DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE

TAPIS ET TAPISSERIES

MM. Réquillart-Roussel et Chocqueel. — M. Gabé.

L'art de l'ameublement a eu sa part notable, jusqu'à en être supérieure, dans les hautes et insignes récompenses demandées par la commission et décernées par le chef de l'Etat à la suite de l'exposition de 1862. Et ceci n'a étonné personne. C'est qu'en effet l'art de l'ameublement est chez nous comme le domaine, la grande maison du Goût, qui est lui-même notre valeur exquise, et spéciale, et nationale, qui trop souvent supplée à tout ce qui nous manque, et fait que,

même ne sachant rien, nous pouvons surpasser les savants. Dans l'ameublement, le Goût est à l'aise; il parle sa langue parisienne et respire son air du boulevard. Rien n'entrave son initiative, ni ses caprices, ni ses merveilles, ni ses fautes; à moins d'un propriétaire avare, défiant, s'y connaissant; ou d'un architecte exact, vétilleux, chercheur de la petite bête, s'informant des détails, voulant partout des concordances, des rapports, de la grammaire et de l'orthographe. Et c'est l'exception. D'ordinaire, en tout ceci, le propriétaire appartient à l'architecte, et l'architecte s'en remet aux fournisseurs. L'hôtel est Louis XV, il leur demande l'ameublement Louis XV; la villa est grecque, il leur demande du grec. Or, ni le Louis XV ni le grec ne sont absolus. Il y en a autant quasi que de gens pour en faire. Parce qu'on est un ébéniste en renom, ou le tapissier des souverains, il ne s'ensuit pas que l'on soit un archéologue. Le peintre et le sculpteur ont bien autrement le devoir d'être savants; trouvez-en donc beaucoup qui vous diront si les seconds Romains s'habillaient autrement que les premiers, et pourquoi le Christ est toujours vêtu en Grec dans les tableaux, au lieu d'être vêtu en Juif! Le Goût fait tout passer: barbarismes et anachronismes. Le Goût est la grâce, qui n'a pas besoin de science; il est le charme, qui n'a pas besoin de vertu: si puissant et fascinateur en ses magies, qu'il saisit et *empoigne* les juges à mortier, les connaisseurs à chevrons, et que nous avons vu, à cette exposition même, des hommes considérables, irrésistibles, invincibles, les pères conscrits du meuble, les Winckelman de la décoration, demeurer séduits devant des objets qui n'étaient d'aucun style. Le Goût, notre esprit français, matérialisé, s'était répandu là-dessus, crépitant, éblouissant, étourdissant comme un feu d'artifice!

Et cette faculté nous est si parfaitement propre et particulière; elle remplace avec une apparence et des ressources si merveilleuses toute éducation presque, et toutes connaissances, chez ceux qui la possèdent, qu'à l'égard de certains on se prend à rêver s'il n'y aurait pas danger à les instruire; si la science qui, sagement sans doute, veut qu'on vole droit pour voler haut, n'emporterait pas, dans son toucher austère, l'or et l'azur des ailes de ces ravissants papillons.

Mais certains ne sont pas tout le monde.

Donc l'ameublement proprement dit compte pour six nominations de fabricants dans la Légion d'honneur. Et vraiment, presque toutes, nous les avions prédites. Deux ou trois manquent, que nos vœux eussent appelées, et qui n'auraient rien ôté à celles qui restent. N'importe. Les blancs sont bons et l'avenir les remplira. L'ébénisterie a eu deux officiers, nous avons donné leurs noms. Les papiers peints ont fait un bon chevalier, M. Desfossé; les tapis et tapisseries en ont fait trois, M. Braquenié, M. Chocqueel et M. Mourceau. Nous parlerons quant à présent des travaux exposés par ces deux derniers.

La maison Réquillart-Roussel et Chocqueel, deux fois décorée maintenant, est une des plus considérables de France. Elle emploie, dit-on, 1,500 personnes tant à Tourcoing et à Aubusson qu'à Paris. Belle et valeureuse armée, désignant un chiffre d'affaires imposant. Le vieux travail oriental d'Aubusson, très-différent comme on sait de celui de Tourcoing, était représenté à Londres par une collection remarquable de panneaux pour tenture en tapisserie fine, et de pièces pour sièges, canapés, fauteuils, écrans: commandes illustres de la reine d'Angleterre, du roi de Suède, du duc de Frias et autres étrangers magnifiques. Ceci est certainement significatif et veut dire que nulle part, en ces pays, on ne fabrique comme en France. Étaient, de plus, deux tapis d'Aubusson, grands et splendides, l'un en haut velouté, genre Savonnerie, l'autre, en tissu ras, qui, par le charme du dessin et la richesse de l'exécution, pouvait passer pour une gloire de notre industrie. Seulement, je le répète, il y a pitié et péché à faire de telles choses pour qu'un pied humain les foule, si adorable ou redouté qu'il soit. Laissons en l'air les oiseaux et les amours, juste ciel! les fruits, cette richesse, aux branches! debout en terre les fleurs, cette beauté. Ne faisons point marcher dessus!

L'exposition de Tourcoing consistait en moquettes épaisses, serrées, vraiment supérieures, pour le travail et pour le poids de la laine, aux moquettes quelconques présentées par l'Angleterre. Celle-ci fait à meilleur marché que nous, qui ne le sait? Mais c'est en donnant moins de matière: l'avantage reste donc illusoire. En certains cas même, la fabrique française, je crois, lutterait à poids égal. Une preuve, c'est que dernièrement une adjudication assez importante de ces tapis a été faite au ministère de la marine, sur soumission cachetée, et que la maison dont nous parlons l'a victorieusement enlevée, malgré la concurrence des fabricants anglais. Y avait-il sacrifice par amour-propre, je l'ignore. Mais toujours, se peut-il mieux et plus bas que des moquettes à chaînes imprimées, belles de nuance, fortes de tissu, à 4 fr., 5 fr., et 6 fr. le mètre? Les Anglais font de la marchandise triste à des prix correspondants!

Mais ici, c'est surtout, et pour longtemps encore, la question d'art qui nous importe. Le tapis n'est pas assez vulgarisé dans notre France, où l'on se croit à tort si *confortable*, pour que la fabrique se préoccupe beaucoup de la séduction par l'économie. Faisons beau d'abord, et nous verrons après. Les manufacturiers que voici paraissent marcher dans cette loi. Nous donnons aujourd'hui le dessin d'un panneau d'Aubusson, exposé par eux, et nous devons dire que l'exécution de ce morceau avait de quoi rendre jaloux les Gobelins et Beauvais. Ceci constaté, l'autre et plus grande part du mérite revient à l'artiste. Quoi de charmant, en effet, comme cette composition des *Grenouilles qui demandent un roi?* Qui a montré le plus d'esprit, du peintre ou du fabuliste? On ne sait. Et combien ce paysage est ordonné, eau, ciel, herbes, arbres et personnages, dans l'indépendance apparente du pinceau, sans pourtant que les besoins de la fabrication aient pu jamais en souffrir! Car nous ne nous doutons pas, simples admirateurs des choses faites, de la difficulté, de la souplesse, des abnégations, des sacrifices qu'exige l'application de l'art à l'industrie, sous la tyrannie implacable et brutale de ces deux maîtres, le capital et le métier. Qui s'en tire en restant clair, en disant à peu près ce qu'il a voulu, est habile et vaillant trois fois.

C'est pourquoi nous ne saurions trop déplorer l'indifférence presque inhumaine du jury à l'endroit de nos admirables artistes industriels, qui sont pourtant notre vraie force et notre gloire dans ces fêtes internationales. Sauf deux ou trois médailles arrachées par la confession réitérée de quelques fabricants justes, et le cri public qui a fait donner la croix d'honneur à Muller, on eût dit vraiment d'un parti-pris d'engloutir l'âme sous la matière, et de rendre l'industrie ingrate jusqu'à l'athéisme. Nous avons ici des doctrines différentes, et nous nous tenons pour heureux de proclamer que l'auteur de ce tableau s'appelle Gabé, un vrai peintre, homme de talent s'il en fut. Depuis huit ans, cette belle et riche fabrique l'emploie, et le soleil qui aujourd'hui la couronne lui doit beaucoup de ses rayons. Le grand panneau qu'il fit pour elle, *une Ronde d'Amours parmi les Roses*, est à jamais vivant dans les souvenirs de l'Exposition de 1855. 1862 avait de lui quatre fables de Lafontaine; les trois autres valent celle que nous montrons: un paravent à quatre feuilles représentant les Saisons; l'écran divin de la Reine d'Angleterre, et, je crois, aussi un canapé merveilleux acheté par la duchesse de Sutherland. Puis des chaises, des fauteuils, des portières; tous ces suaves mariages de fleurs, d'oiseaux, et de lumière, qui, le soir, tiennent la foule rêveuse et envieuse devant le splendide étalage de la rue Vivienne. Heureux le travail qu'anime un si bel esprit!

AUGUSTE LUCHET.

(*La suite au prochain numéro.*)

Cirque impérial: *Marengo*, drame national en cinq actes et douze tableaux, par M. A. d'Ennery. — Palais-Royal: *Célimare le Bien-Aimé*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Eugène Labiche et Delacour.

Jouons aux soldats, si vous le voulez bien; décrochons les plumets, brandissons les sabres, faisons résonner les tambours, et allons chercher M. d'Ennery pour nous commander. En avant marche! Il y avait quelque temps que nous n'avions vu les généraux du Cirque, les chevaux du Cirque, les mamelucks du Cirque, — et ce vieux grognard qui essuie une vieille larme avec la vieille manche de son vieil habit. Grâce à M. d'Ennery, tout cela nous est rendu. De son côté, le directeur, M. Hostein, a très-bien fait les choses: nous avons eu du canon, du vrai canon, quatre pièces qui ont ébranlé la salle jusque dans ses fondements; nous avons eu un mont Saint-Bernard, avec l'avalanche obligée, et le premier consul, non pas sur le prosaïque mulet de Paul Delaroche, mais sur le triomphal cheval blanc de David; nous avons eu une fête dans le style de Léopold Robert; nous avons eu une charge de cavalerie, des décors saisissants, des perspectives inouïes, plus de cinq cents hommes sur la scène, — mais nous n'avons pas eu de pièce.

Nous n'avons pas eu de pièce, ou plutôt nous avons eu la même pièce, celle qu'on ne cesse de nous servir depuis une trentaine d'années, et qui s'est successivement intitulée: *Murat, l'Empire, Bonaparte, Masséna, le Bataillon de la Moselle, les Maréchaux de l'Empire, l'Histoire d'un Drapeau*, etc. Cette pièce est uniformément un lambeau du premier mélodrame venu, destiné à faire patienter les spectateurs pendant qu'on dispose les décorations, quelque chose qui ressemble aux entr'actes animés de certaines pièces de Beaumarchais. Tantôt, une mère qui court après son fils; tantôt, deux frères qui servent dans des camps opposés; tantôt, comme aujourd'hui, un cas de conseil de guerre. L'élément comique n'offre pas plus d'originalité; il se compose d'un dur-à-cuire, d'un conscrit et d'une cantinière. Le dur-à-cuire, qui a des prétentions au bel homme, n'est occupé qu'à passer la main sur ses moustaches et à raconter ses bonnes fortunes sous toutes les latitudes. Le conscrit se lamente continuellement et est continuellement parmi les traînards; on rit de la manière dont il tient son fusil et dont son bonnet de police est posé; en Égypte, il s'éponge le front; en Russie, il éternue sans relâche; ne le sortez pas de là. Quant à la cantinière, elle réunit le genre comique et le genre gracieux; c'est elle qui tape du pied, jure par mille cartouches, et chante la ronde dont le refrain est toujours: *Rataplan!*

Marengo n'a failli à aucune de ces traditions. Tout ce qu'on peut accumuler de pauvretés, de lazzis rebattus, de situations usées jusqu'à la corde, se retrouve dans ce *drame national*. Évidemment M. d'Ennery se fatigue, ou bien il exagère sa doctrine du mépris du public. Qu'on nous ramène à la pantomime pure et simple de Franconi!

On comprend qu'il n'y a pas besoin d'acteurs pour de telles machines: il ne faut que *du monde*. En pareil cas, on donne le rôle du premier consul à celui dont le profil rappelle le plus les portraits de Guérin, de Greuze et d'Isabey. C'est à M. Maurice Coste qu'est échu aujourd'hui cet honneur; impossible de le décliner: M. Maurice Coste, d'après les termes de son engagement, s'oblige à jouer tous *les forts premiers rôles, Bonaparte au besoin*. Pauvre empereur! qui lui eût dit qu'un jour il figurerait dans un contrat comme un type de théâtre, et qu'on aurait l'emploi des Bonaparte comme on a l'emploi des Trial et des Laruette! — Tout le monde a un peu joué Bonaparte, à Paris: Edmond, Gobert, Chéri, Frédérick-Lemaître, Taillade, Rhozevil, Lacressonnière, sans oublier Heuzey et Mlle Déjazet elle-même. J'avoue que je n'aime pas l'exhibition d'une gloire aussi immense et aussi récente; je crains toujours que cette gloire ne sache pas bien son rôle ou ne soit exhumée du cerveau. Cela ne signifie pas que M. Maurice Coste se soit mal acquitté de sa difficile tâche; mais, en pareil cas, l'imitation puérile, quand elle n'est pas parfaite, est un danger. Ces prises de tabac dans le gousset, ces mains derrière le dos, ce front soucieux et rêveur, cette démarche saccadée, cette parole brève, cet œil d'aigle, rien de tout cela ne doit avoir l'air *appris*.

La nouvelle pièce du Cirque va recommencer le succès de *la Prise de Pékin* et de *Rothomago*, et ce ne sera que justice si, comme on l'atteste, les machinistes, les peintres et les maîtres de ballet sont admis au partage des droits d'auteur. Il ne faut pas une grande force de raisonnement pour comprendre l'équité de cette mesure. Le succès de *Marengo* partira-t-il de M. d'Ennery? Non, certainement pas; il aura lieu *malgré* M. d'Ennery, ce qui est bien différent. Il y a, ainsi que je l'ai dit, des merveilles de mise en scène,

des planchers soulevés, des étages pratiqués, cent obstacles vaincus, l'application de procédés nouveaux; c'est là surtout ce qu'il importe de rétribuer. La prose viendra après. J'applaudis vivement à cette révolution dans les usages, ou plutôt dans les abus dramatiques.

Célimare le Bien-Aimé est le titre un peu bizarre d'une comédie charmante, jouée sur l'heureux théâtre du Palais-Royal. D'où vient à Célimare ce surnom de bien-aimé, qu'il partage avec Louis XV d'érotique mémoire? Il n'est pas difficile de le deviner : Célimare a eu de nombreuses aventures; il a été tour à tour un beau, un fashionable, un dandy, un lion; c'est dire qu'il n'est plus tout à fait jeune, et qu'il a très-sagement agi en se mariant à l'heure précise de la quarantaine. Mais une fois marié, Célimare a toutes les peines du monde à empêcher que les bruits du dehors n'apportent à sa femme des nouvelles de son passé galant. Deux de ses amis particulièrement, — deux de ses victimes! — lui donnent un énorme câble à retordre. Ils le poursuivent chez lui, l'accablent de leur sotte tendresse, et ne lui laissent pas un instant de repos. Mme Célimare n'a qu'à regarder leurs figures épaisses et à écouter leurs propos stupides pour deviner toute la vérité. Le châtiment commence pour notre Don Juan, qui paierait peut-être ses plaisirs d'autrefois de tout son bonheur d'à-présent, s'il n'imaginait de renvoyer les indiscrets témoins de ses conquêtes en feignant de vouloir leur emprunter une hyperbolique somme d'argent. Beaucardon et Vernouillet courent encore.

Il n'y a pas autre chose dans *Célimare le Bien-Aimé*; c'est fait avec rien, et c'est ravissant. La situation est la même pendant trois actes, et cette situation ne cesse d'exciter le rire. C'est qu'aussi la pièce est signée par M. Eugène Labiche et jouée par M. Geoffroy. Je vous en dirai tant!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : *Stradella*, opéra en trois actes de M. de Flottow (19 février). — Concerts.

Le plus triste de l'histoire de *Stradella*, c'est que messieurs les auteurs, qui en ont déjà fait deux opéras (sans compter un joli lot de mélodrames), ne l'ont point prise dans leur propre fond. « C'est arrivé, » comme on dit en langage vulgaire; Stradella a vécu en chair et en os, et la preuve, c'est qu'il a été assassiné. La légende dont il est le héros fournissait d'ailleurs un excellent sujet de libretto, car la musique y joue un rôle, la musique y fait un miracle, ce qui ne s'était point vu depuis Orphée.

Vers le milieu du dix-septième siècle, l'Italie raffolait du beau, du mélodieux, de l'irrésistible diseur de sérénades qui avait nom Stradella. Les dames vénitiennes surtout se faisaient remarquer par l'ensemble avec lequel elles en étaient éprises. Mais à tant de bienveillance, le chanteur répondait mal, car il aimait Hortensia et en était aimé.

La passion des deux amants fut même si grande, qu'une belle nuit ils partirent ensemble pour Rome. Cette fuite, il est vrai, fut cause de leurs malheurs. Le seigneur Bassi, fiancé d'Hortensia, résolut d'en tirer une vengeance éclatante, et il s'y prit, comme on va le voir, d'une façon qui est bien à la couleur du temps.

« Les assassins que le noble vénitien avait lancés à leur poursuite — dit Stendahl — arrivèrent à Rome un jour qu'il y avait une grande *funzione*, accompagnée de musique, dans l'église de Saint-Jean de Latran. Ils y virent Stradella et résolurent d'exécuter, sans perdre de temps, la commission pour laquelle ils étaient payés. Ils étaient tout occupés de chercher Hortensia parmi les spectateurs, lorsque Stradella commença enfin à chanter. Ils écoutèrent malgré eux cette voix sublime, et à peine l'avaient-ils entendue quelques instants, qu'ils se sentirent émus : il n'y avait au monde qu'un artiste susceptible de cette perfection, et ils allaient éteindre pour jamais une voix si touchante! Ils eurent des remords, ils répandirent des larmes, et ne songèrent plus qu'à sauver les amants, dont, en recevant leur salaire, ils avaient juré la mort.... Ils attendent Stradella et lui avouent que c'est à l'impression que sa voix a faite sur eux, à l'attendrissement qu'elle leur a donné, qu'il est redevable de la vie. »

Voilà de braves gens d'assassins, mais trop impressionnables pour se charger des commissions du féroce Bassi.

Il faut croire qu'on en sut trouver de moins sensibles, car dès lors les deux amants ne cessèrent de se heurter aux poignards dont leur ennemi faisait si libéralement la dépense. A Turin, où ils furent assaillis, Stradella reçut dans l'ombre, et d'une main inconnue, un coup dont il ne revint qu'à grand'peine et qui lui coûta cette voix merveilleuse à laquelle il avait dû une fois son salut. A Gênes, où ils s'étaient réfugiés pour se marier, ils furent trouvés assassinés dans leur lit.

On nous accordera que cette histoire est au moins mélancolique jusqu'à l'heure où elle se rembrunit et prend les teintes les plus foncées du drame. M. de Flottow y a vu un prétexte à fredons; si sa partition accuse à certaines pages des velléités d'atteindre au pathétique, dans son ensemble elle reproduit assez bien le tintement léger de nos opéras comiques. C'est de la musique claire, facile, chantante, j'en conviens, mais qui ne semble faite que pour peindre les petits désagréments qui arrivent aux amoureux inventés par feu M. Scribe. J'y vois bien Stradella fêté, adulé par l'Italie folle de mélodie; je n'y vois pas cette grande victime de l'amour, sauvée un jour par la toute-puissance de la musique et finalement immolée à la jalousie.

L'auteur de *Marta*, qui ne manque pas d'une certaine élégance dans le tour de ses idées, a trouvé pour le premier acte de *Stradella* une barcarolle dont le motif, assez bien caractérisé, s'encadre avec habileté dans un chœur également bien trouvé; pour le second acte, un air de soprano d'un bon style, un chœur avec accompagnement de cloches, et une chanson à boire chantée par les deux assassins et dont le rythme bien frappé a soulevé le public; enfin, au troisième acte, M. de Flottow a profité habilement de l'émotion que devait causer la scène capitale de l'ouvrage, celle où les assassins attendris par le beau chant de Stradella laissent tomber leurs poignards. Mais, je l'ai déjà dit, cette musique n'a point ce grand air désolé que commandait le sujet; or, au théâtre, les contresens, les moindres erreurs d'interprétation, sont toujours graves, parce que le théâtre souligne et grossit tout ce qui passe dans son kaléidoscope.

La partition de M. de Flottow a été écrite sur des paroles allemandes et exécutée pour la première fois à Hambourg en 1844.

Le *Stradella* de Niedermeyer fut donné à l'Opéra en 1837; Nourrit y fit ses adieux au public de Paris.

Aux Italiens, c'est M. Naudin qui fait Stradella, et Mlle Batta qui joue Hortensia.

REVUE DES CONCERTS. — M. Becker, violoniste, a exécuté avec accompagnement d'orchestre le *concerto* de Beethoven et a prouvé une connaissance parfaite du style magistral de cette composition. — Mlle Marie de Verginy, pianiste, a joué avec beaucoup d'élégance la *sonate en fa* de Beethoven.—M. Vincent Adler, pianiste, a interprété plusieurs de ses compositions. — Mlle J. de Worber, pianiste pleine d'élégance et de brio, surtout dans le *Rondo capricioso* de Mendelssohn — Mlle Ducrest, cantatrice, qui terminait à Paris la série de ses concerts annuels, dont elle gratifiera dorénavant les Bordelais. — Mlle Eichberg, qui soutient l'honneur de la harpe envers et contre la défaveur qui frappe cet instrument, jadis aimé, jadis triomphant, jadis rival de l'indispensable piano.—Mlles Arder, jeunes pianistes russes, dont le talent précoce est déjà mûr à point. — Mme Corinne de Luigi, cantatrice, élève de Rossini, titre d'autant plus précieux qu'il est très-rare. — Mme Wernicke, cantatrice pleine de correction et de goût; au même concert, on a entendu un excellent trio de musique de chambre composé par M. Lentz, organiste de Saint-Sulpice.

On ne nous accusera pas de faire de phrases à propos des concerts; on nous reprochera peut-être au contraire un laconisme sauvage. A quoi nous répondrons que, si intéressantes que soient ces exhibitions de tout ce que Paris et l'Europe contiennent de virtuoses supérieurs, de tout ce que l'art du passé et l'art du présent ont de plus glorieux, le nombre en est tel que les étroites dimensions d'un article de journal ne sauraient suffire à en relever les particularités. Il ne se fait guère de distribution de lettres dans Paris, sans qu'il n'y ait pour nous un billet de concert. C'est au point qu'un de ces jours nous pourrions en offrir en prime à nos abonnés, car il s'en trouverait peut-être quatre qui voudraient bien résoudre pour nous le quadruple problème de se trouver à la fois, et tous les soirs, chez Herz, chez Pleyel, chez Erard et au cercle des sociétés savantes. Ainsi va le monde pour les chroniqueurs que, les gens mal informés ont la bonté de croire comblés de toutes les félicités.

ALBERT DE LASALLE.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 69

COMPOSÉ PAR M. LAMOUROUX

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en cinq coups.

Solution du problème n° 67.

BLANCS.	NOIRS.
1. T 4e R, échec.	1. R pr T
2. C 6e FR, double éch.	2. R 4e R
3. T 5e T, échec.	3. R *ad libitum.*
4. T 5e D ou 3e FR, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Feisthamel; Mobille, au Havre; Lactoine, à Guise; Francastel; Misscheux; Rombaut; docteur J. Napoli; Cercle Saint-Georges; H. Lemaître, à Chartres; Stiennon de Meurs, à Eysingen; J. Richafeu; P. Jurquet; Café de l'Opéra, à Nancy; J. Barbieux, à Abbeville; capitaine Didier; A. Aulit, à Mons; Y. Boillon; Café C. Materni, à Lyon; Café de Rouen, à Dieppe; Granados, Lloubes, à Perpignan; E. et H. Fran, à Lyon; N. Mille, à Abbeville; Maillet, à Guise; Trussy et Roze; Dr Revel, à Saint-Omer; Cercle littéraire de Villedieu-les-Poëles; Planche; Bedel, à Dello; Cercle littéraire de Saint-Georges, île d'Oléron; Fraiche; Café de la Marine, à Rochefort; Cercle des Échecs d'Angers; D.L.; capitaine Charousset; L. Féan; A. Collomé, à Marseille; Réunion de la rue Richelieu; Visto; Boissel, à la Flèche.

P. JOURNOUD

REBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Anacréon eût-il dû chanter le raisin, qui devait lui donner la mort?

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : HISTOIRE D'UNE DEMOISELLE A MARIER ET DE SON TIC. — UNE ESPIÈGLERIE QUI FAILLIT COUTER UN MARI. — RETRAITES DE MM. SAMSON, MAILLART, FERVILLE, FRÉD. LEMAITRE ET ARNAL. — LA FEMME PIQUÉE PAR UN SERPENT. — UNE CÉLÈBRE ENFANT TROUVÉE : MADAME VICTORIA. — LES TROYENS DE BERLIOZ. — DES COUPURES IMPÉRIEUSES DANS *Louis XI* ! — UN SOUSCRIPTEUR DE BRONZE. DIALOGUE ENTRE LA PATTI ET ROSSINI. — RÉPONSE A UN DÉFI.

~~~ Eh bien ? quand a donc lieu le mariage de la jolie Mlle Florine D*** avec le Commandant de R...?

« — Comment ? est-ce que vous ne savez pas ? ils ne se marient plus !

» — Qu'est-ce que vous me dites là ?

» — La vérité telle qu'elle émerge de son puits !

» — Ah ! par exemple ! et pourquoi donc ? La semaine dernière encore, tout allait bien. Que s'est-il passé ?

» — Ce qui s'est passé... c'est l'amour du Commandant pour sa future...

» — Impossible ! Il était dans l'enthousiasme, dans la période fascinée de la *cristallisation*, comme disait Stendhal !

» — Eh bien ! tout cela s'est brusquement calmé. Voici l'histoire : Mlle Florine a un tic qui, jusqu'ici, avait inexplicablement échappé à son futur, un affreux tic facial.

» — Elle, cette ravissante jeune fille ! un tic ? Allons donc ! vous êtes fou !

» — Le fou serait celui qui nierait : j'ai vu.

» — Vous avez vu quoi ?

» — J'ai vu Mlle Florine D*** cédant à un mouvement convulsif, à une contraction involontaire des muscles de la joue, qui fait que deux ou trois fois par minute cette joue se relève, entraîne l'angle de sa bouche, et va clore à demi l'œil, qui, dans son soubresaut, crispe le sourcil... Franchement, ça n'est pas beau !

» — Vous avez remarqué cela ?

» — Trois fois de suite, en présence de son oncle, le nouveau débarqué de province, qui l'a vu et s'en est étonné comme moi.

» — Voilà qui est singulier ! J'ai vu grandir Florine, j'ai pu admirer le développement progressif de sa beauté... J'ai parfois passé des soirées entières dans l'intimité de la famille, et je n'ai jamais remarqué ce terrible tic !

» — Ça lui sera venu récemment !

» — C'est drôle... bien drôle ; car enfin, le Commandant était fort amoureux !

» — Excessivement amoureux ; mais il aura été brusquement calmé par une infirmité aussi ridicule et aussi comique.

» — Eh bien ! vous avez beau dire... le doute me reste... il y a quelque chose là-dessous... Je vais aller m'assurer de tout cela moi-même. »

Le lendemain, celui des deux interlocuteurs que vous venez de voir si incrédule, rencontra le commandant. Celui-ci était fort troublé, fort chagrin. Il avoua que sous les mauvaises raisons alléguées, pour la prochaine rupture de son mariage, se cachait un motif... bref, il avait surpris ce diable de tic musculaire ou nerveux du joli visage de Mlle D***. Profitant de quelques malentendus entre l'oncle provincial qui dotait la jeune personne, et son notaire à lui, il s'éloignait plein de regret, se demandant toutefois comment il n'avait pas plus tôt saisi la singulière infirmité qui défigurait si déplorablement cette ravissante jeune fille.

« — Où en êtes-vous de la rupture ? — dit le monsieur.

» — Dame !... depuis hier mon notaire chicane l'oncle... un oncle des Bouches-du-Rhône, brusquement arrivé chez Mme D***, la mère de mon... ex-future, et qui, veuf et sans enfants, lui donne trois cent mille francs. Ce sont des retards préparatoires. Dans quelques jours, mon ami, le général R..., me fera expédier du ministère de la guerre l'ordre d'aller visiter une fonderie de canons dans l'Est. Je serai un mois absent, ce qui complètera la rupture. Tout cela me désole, me navre, car je l'adore ! Mais il me serait impossible de me familiariser avec ce que j'ai vu...

» — Ainsi vous avez vu ?

» — Tout ce qui s'appelle vu... pendant le dîner donné dimanche pour l'arrivée de cet oncle méridional... et hier à l'Opéra, lorsqu'il était à côté d'elle... Je l'entendis même dans un entr'acte murmurer : c'est bien dommage !

» — La famille D*** pressent-elle déjà la possibilité d'une rupture ?

» — A peine !

» — Eh bien ! modérez votre notaire, empêchez-le de jeter tous ces bâtons dans les roues de votre voiture de noces... Je vous demande vingt-quatre heures.

» — Oh ! vous les avez !

» — A demain donc.

» — A demain... et si vous avez un remède contre ce déplorable tic facial, usez-en au plus vite ! »

Le monsieur courut chez Mme D***. Mlle Florine était là. Il parla de la pluie, de la Patti, du beau temps, de Marie Vernon, de l'hiver absent, et comme on dit que les absents ont tort, il déplora l'absence de gelée, de neige, pour « les bleus de la terre. » Tout en parlant, il examinait Mlle Florine, et... il ne lui surprenait pas le moindre tic ! Elle était jolie à ravir, d'un visage ouvert et placide comme celui d'une madone de Murillo.

« — Où diable le Commandant a-t-il pu voir un tic sur cette face enchanteresse ? » se disait-il.

Enfin, n'y tenant plus, il profita d'une sortie de la jeune fille, et interrogea la mère, en s'y prenant peu à peu, et par détour. Comme il vit les étonnements que faisaient naître ses allusions, il en vint tout carrément au fait... et plongea Mme D*** dans la surprise la plus naturellement exprimée... La brave dame se récria, protesta, demanda au monsieur s'il avait perdu le sens et l'esprit...

« — Ainsi, Mlle Florine n'a pas de tic ? — dit-il. — Il ne lui en est pas venu ?

» — Elle n'en a pas plus que vous, que moi, que cette jacinthe rose que voilà dans ce pot chinois ! Un tic, elle, ma belle Florine ? Qui est-ce qui a osé dire...

» — Personne... un bavardage... une erreur... »

La jeune fille rentra.

« — Tu arrives bien, mon enfant ! — exclama la mère un peu indignée, et n'y allant point par quatre chemins, tant elle était sûre de son affaire. — Imagine-toi qu'on a dit à monsieur que tu avais un tic nerveux... musculaire, que sais-je ! qui te faisait faire trois abominables grimaces par minute... Il paraît même qu'on en a dit un mot au Commandant...

» — On ne le lui a pas dit, maman... *il l'a vu lui-même !*

» — Qu'est-ce que tu dis ? — exclama la mère stupéfaite.

» — Je dis que le Commandant a surpris *mon tic*... dimanche à dîner... et que j'ai bien deviné que cela ne l'enchantait pas !

» — Ton tic ?

» — Mon tic.

» — Ah !... vous entendez ! — dit le monsieur.

» — Ah çà ! — reprit la mère, — je suppose que tu es folle ! M'expliqueras-tu...

» — Oui, maman... oui, cher monsieur... je vous expliquerai tout. »

Alors la belle jeune fille raconta ceci :

Le dimanche, au dîner de famille et d'amis donné pour fêter l'arrivée de l'oncle célibataire, et fournisseur des trois cent mille francs de la dot, Florine se trouvait à table droit en face de ce bienfaiteur charmé, lequel avait à son côté droit la jeune Mme de Mont..., amie de pension de Florine, restée son affection la plus intime. Un peu plus à droite se trouvait le Commandant, qui regardait sa future aussi souvent que le lui permettaient les convenances.

L'oncle départemental, communal, cantonnal même, pour exactement dire, avait ses locutions personnelles qui ne sont pas précisément l'élégant parler des salons parisiens. Il lui advint donc, parlant de quelque chose qui n'avait pas réussi au maire de son endroit, de dire que cela avait tourné en « *aune de boudin*, » au lieu de dire en *os* de boudin, ce qui signifie tourner à rien, — puis le boudin n'a pas d'os. On rit, ce qui eût bien pu mortifier l'oncle, et les deux amies échangèrent un coup-d'œil d'intelligence maligne.

Au bout d'un instant, le villageois s'écria qu'il avait été voir *le Fils de Giboyer*, et que M. E. Augier était un *fameux lapin !* Il revint quelques instants après sur sa comparaison, un grand superlatif pour lui apparemment, en disant d'Horace Vernet, mort la veille, que c'était aussi un « fameux lapin. » Cet oncle avait-il vu et lu Gavarni, montrant une forte beauté, et s'écriant :

« L'homme qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un rude lapin ? »

On ne saurait dire ! Toujours est-il qu'à sa troisième exclamation — genre lapin, — Florine fit à son amie d'en face un clignement de l'œil qui les mit d'accord sur les causes de leur divertissement secret. Mais Florine ayant presque du même coup regardé l'oncle... elle jugea qu'il devait avoir saisi le signal, et en fut toute confuse. C'est qu'en effet, on peut être espiègle, rieuse, échanger avec une amie d'enfance un signe franc-maçonique..., sans pour cela vouloir manquer essentiellement de respect ou d'égard envers un excellent homme, — un vieillard, un parent, qui arrive vous apporter en dot le surplus de ses besoins de campagne ! Donc, la crainte d'affliger, de froisser l'oncle aux écus, fit prendre à la jeune fille un parti fort étourdi, mais immédiat. Elle continua son clignement d'œil... le renouvelant de temps en temps lorsqu'elle sentait que le vieillard portait ses regards vers elle... et cela de façon à noyer le premier dans la masse... et à ôter ainsi à ce scabreux signal toute sa signification moqueuse — et relative au fameux lapin !

L'oncle fut dupe du stratagème et ne s'offensa de rien. Et comme le lendemain, à l'Opéra, Florine reprit plusieurs fois son tic... celui-ci, complètement abusé, et croyant à une infirmité intermittente, murmura le « C'est bien dommage ! » recueilli par l'ami de la maison.

Mais le fâcheux et aussi le comique de l'affaire, c'est que le Commandant avait, de son côté, vu tout cela... et que, faute de posséder le secret des choses, il crut au tic facial ! On sait sa surprise, son désespoir à cette découverte. On sait aussi que, ne pouvant se résoudre à cohabiter éternellement avec un pareil tic, il avait prié son notaire de trouver quelque prétexte bon à amener des retards, à convertir ensuite en rupture définitive.

Mais ce qu'on ne sait pas suffisamment, je crois, c'est combien l'incident le désolait, le navrait, car il était extrêmement amoureux... et il avait bien lieu de l'être ! Aussi l'explication donnée par Florine à sa mère et au monsieur, ami de tous, causa-t-elle la plus grande joie à ce dernier, sachant qu'il allait rendre à la vie le pauvre Commandant, à si grand regret déserteur, réfractaire devant ce tic malencontreux, qui dénaturait une des incontestables jeunes beautés de Paris !

En écoutant l'aveu de toute l'affaire, Mme D*** gronda bien un peu sa fille d'avoir ainsi trop constaté au passage les *aunes de boudin* et les *fameux lapins*, mais comme elle s'était secrètement inquiétée des quelques ambages mis par le notaire dans les préliminaires du contrat, elle comprit tout : c'est-à-dire que cela n'était que prétexte... et rassurée sur le dénoûment des choses, elle finit par rire de l'incident. Mais qui rit, qui s'exalta le plus ? c'est l'amoureux Commandant que le monsieur alla bien vite informer de tout, et qui accourut se prosterner devant sa future, en riant de tant d'espièglerie — et même de son désespoir si heureusement dissipé d'un mot ! On crut devoir dire au bon campagnard que Florine, dans les *changements de temps*, ressentait parfois, mais pas toujours, ces contractions nerveuses, musculaires ou autres. L'oncle, plein de sollicitude, conseilla d'aller consulter le docteur R...., qui l'avait prestement tiré d'affaire pour autre chose de plus grave, de plus douloureux : une maladie de vieillard, proclamant d'abondance le praticien célèbre un « fameux lapin, » ce dont Florine, la mère et le Commandant rirent ouvertement cette fois, puisque la situation était si franchement gaie.

Inutile d'ajouter que, si vous lisez lundi les publications de mariages relevées par les journaux au tableau grillé du dixième arrondissement, vous y verrez le dénoûment heureux d'une histoire qui faillit un moment tourner non pas en *aune*, ni en *eau*, — mais en *os* de boudin !

~~~ L'heure de la retraite sonne forcément ou volontairement pour plusieurs comédiens à divers degrés célèbres.

MM. Samson, — Maillart, — Ferville, — Frédéric Lemaître — et Arnal quittent le théâtre.

La littérature avait son octogénaire : M. Viennet; — la peinture offrait M. Ingres, — et la musique M. Auber. Le théâtre leur opposait Ferville, resté sur la brèche plus tard qu'aucun de ses devanciers. Cet excellent artiste et ce digne homme aura parcouru toute la gamme comique qui va du jeune amoureux des prédécesseurs de M. Scribe, jusqu'à la *ganache* de M. Sardou! Il fera prochainement ses adieux au public sur cette scène du Gymnase qu'il a occupée pendant quarante ans consécutifs, dans une soirée où l'on entendra Tamberlick. — Son Excellence M. le comte Walewski, qui avait récemment accordé une pension de retraite à Frédéric Lemaître, a renouvelé cet acte de généreuse opportunité en faveur de Ferville, qui se retire pauvre.

Après Ferville, le plus vieux comédien en retraite prochaine, et faisant ce mois-ci ses adieux au public, très-empressé à venir, dans quelques-uns des meilleurs rôles de son répertoire, est M. Samson, doyen du sociétariat. M. Samson a soixante-dix ans. Fils d'un cafetier de Corbeil, il entra à l'âge de vingt ans au Conservatoire, dont il est aujourd'hui l'un des plus célèbres professeurs. Il fit un moment partie de la troupe du théâtre du Palais Royal. Il est sociétaire depuis 1827. Ses créations montent à environ deux cent cinquante rôles. Moins distingué comme auteur dramatique que comme comédien, M. Samson a néanmoins doté des ouvrages que sa situation au Théâtre-Français a tout naturellement maintenus au répertoire : ainsi, par exemple, *la Belle-Mère et le Gendre* et *la Famille Poisson*. Son dernier ouvrage, un poëme sur l'art théâtral, à côté de parties faibles comme versification, contient des pages élevées; la pensée de l'ensemble est saine et instructive. — Différant en cela du pauvre vieux Ferville, M. Samson se retire avec tous les honneurs et tous les profits, — maximum de retraite et réserve de fonds sociaux, — que donne aux longs services le sociétariat. Professeur au Conservatoire et professeur particulier, il aura en outre de quoi alimenter son activité en dehors du théâtre, dont la pratique lui devenait pénible.

M. Maillart, au contraire, se retire dans toute la force de l'âge et du talent, puisqu'il n'a pas cinquante ans. Il appartenait à la Comédie-Française depuis 1838, et au sociétariat depuis 1846. Maillart est un comédien plein d'intelligence, doué d'un foyer communicatif et sympathique, à l'organe pénétrant, et réalisant en certains points ce qu'on a appelé dans la littérature romantique, *les beaux ténébreux*. Ses créations dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, *Bataille de Dames*, *Mademoiselle de la Seiglière*, *Angelo*, *Aïssé*, *Agrippa d'Aubigné*, etc., etc., sont restées comme frappées d'un cachet d'élégance et de passion qui sera difficilement effacé par les nouveaux venus dans ces rôles. Maillart se retire par amour désordonné... des champs et de la chasse! Une fortune personnelle jointe à sa pension de retraite lui permet de s'accorder ces précoces loisirs.

De Ferville, l'ancien colonel type du Gymnase, rien à dire qu'on ne sache. — Frédéric Lemaître — et Arnal — sont trop connus pour qu'on ait quelque chose à ajouter à tout ce qui été récemment écrit sur eux. Le premier a soixante-cinq ans et le second soixante-neuf. — Rappelons seulement deux vers qu'Arnal, poëte aussi à ses heures, écrivit sur ses débuts, à l'époque où il acquérait des droits futurs, par sa participation à la défense de Paris, à cette médaille de Sainte-Hélène qu'il porte volontiers.

Il jouait chez Doyen dans *Gabrielle de Vergy* et dans *Mithridate*; rappelant cette date, il s'écrie :

> « L'effet produit par moi dans les rôles tragiques,
> « Semblait me destiner à l'emploi des comiques. »

On sait si l'excellent acteur a enfin trouvé sa vocation!

— On nous écrit :

« Monsieur, comment se fait-il que la fameuse statue de Clésinger : *la Femme* dite *Piquée par un serpent*, dont on a tant parlé depuis une quinzaine d'années, et récemment mise en vente, n'ait atteint que le chiffre de 20,000 francs environ, c'est-à-dire le prix qu'on paye un petit bonhomme peint M. Meissonnier? »

Réponse : La surprise que vous manifestez, monsieur, semble fort légitime au premier abord, mais à la réflexion, le fait s'explique mieux. La statue dont il s'agit est assurément un chef-d'œuvre, et elle donnera toujours un grand relief de goût et de somptuosité à celui dont on pourra dire : *C'est lui* qui possède *la Femme piquée par un serpent!* (Sans qu'il soit assurément nécessaire d'ajouter : de Clésinger.)

Mais ce rare morceau de beauté féminine — où l'expression est qualifiée souffrance, où le serpent n'est pas l'aspic de Cléopâtre, mais plutôt le tentateur de notre mère Eve, — est par cela même, en outre de ses proportions, un objet difficile à placer *chez soi*, et à montrer en famille. Un musée, une galerie d'art, ou enfin une de ces grandes résidences qui ont des salles réservées, pouvaient seules recevoir cette œuvre, plus encombrante qu'une statue ordinaire, puisqu'il lui faut, pour ainsi dire, la place d'un lit.

On pourrait regretter que le musée du Luxembourg n'ait pas reçu la *Femme piquée*. Ces œuvres exceptionnelles doivent appartenir, non pas à un seul, mais à tous. Elle eût aussi été fort à sa place chez M. Barbedienne, dont les salons de bronzes, de céramiques et d'émaux se multiplient comme ceux d'un musée, — et qui y accumule les œuvres du grand sculpteur. Le célèbre fabricant étant devenu une sorte d'intermédiaire entre M. Clésinger et le public, on eût bien vite su partout que la fameuse figure était là, et on serait allé demander l'ouverture des portes de son sanctuaire, ou le soulèvement du voile dérobant son orageuse nudité aux regards non autorisés...

Mais, c'est un particulier qui a acquis l'œuvre de Clésinger, l'un des chefs-d'œuvre de l'art moderne. Il se nomme Bouruet-Aubertot; c'est un riche marchand de blanc de la rue des Moineaux, quartier Saint-Roch. — Le premier possesseur de la *Femme piquée*, celui qui l'acheta directement à l'artiste, fut le marquis d'Herford; il l'avait payé 22,000 francs.

Si Clésinger, renonçant à l'éclat hâtif que cette statue devait porter sur son jeune nom, avait eu le courage, en 1847, de l'enfouir dans quelque catacombe romaine, — aujourd'hui retrouvée dans des fouilles où le hasard aurait été aidé, la *Femme piquée par un serpent*, considérée comme œuvre antique, aurait motivé des volumes de dissertation, — et les gouvernements les plus riches se seraient disputé sa possession, en faisant la gloire de son auteur connu ou inconnu — et la fortune de celui qui l'aurait habilement déterrée!

~~~ Un journal a publié *in-extenso* un document intéressant, duquel il résulte authentiquement :

Que, le soir du 25 novembre 1841, le sieur Valous, peintre en bâtiments à Lyon, rentrant à son domicile, trouva sur la dalle de sa porte une petite fille, âgée d'environ un an, pleurante et abandonnée. Que toutes les recherches que le brave artisan fit, dans les jours suivants, pour découvrir à qui appartenait cette enfant ayant été infructueuses, sa femme et lui l'avaient de bon cœur adoptée, lui donnant le nom de VICTORIA et lui servant de père et de mère avec tendresse et désintéressement. Qu'un jour la vocation dramatique de l'enfant s'étant révélée, on avait consenti à son entrée en carrière, au grand intérêt de l'art qui possède aujourd'hui la jeune Victoria, — non plus *Valous*, — mais *Lafontaine*.

Un *acte de notoriété* fait à Lyon, pour servir *d'acte de naissance* à la jeune mariée en sa 22[e] année supposée, a révélé ces détails et la noble conduite des époux Valous. L'acte a été homologué le 31 janvier dernier par M. le procureur impérial, avec cette formule finale. « Mandons et ordonnons à tous huissiers sur ce requis, de mettre ledit jugement à exécution, — à nos procureurs généraux et procureurs près les tribunaux de première instance d'y tenir la main — à tous commandants et officiers de la force publique d'y prêter main forte lorsqu'ils en seront légalement requis. »

Vous verrez qu'un jour les parents de cette charmante et déjà presque célèbre jeune femme se révéleront — comme s'il s'agissait d'un drame de l'Ambigu! En attendant, l'histoire est curieuse et touchante, — et M. Lafontaine a bien fait ce qu'il a fait de tout cœur!

~~~ On sait que M. Hector Berlioz a fait les paroles en même temps que la musique des *Troyens*, opéra que doit représenter le Théâtre-Lyrique en sa prochaine campagne. Nous reverrons M[mes] Charton-Demeur et Colson dans cette œuvre d'un si grand courage, et qui mérite une si grande réussite à l'homme énergique et convaincu qui l'a menée à fin, — paroles et musique... C'est aussi ce qu'a fait M. Mermet pour ce *Roland à Roncevaux*, dont il fut un moment question à ce même Théâtre-Lyrique, — lice ouverte aux catéchumènes de la musique, aux humanistes, — ou aux blessés...

~~~ Le Théâtre-Français reprendra sous peu de jours, pour M. Geffroy, ce *Louis XI* de Casimir Delavigne, dans lequel s'incarna si longtemps Ligier, auquel succéda Beauvallet avec d'autres mais également grandes qualités. La troisième incarnation dont il s'agit offrira un nouvel intérêt par la science de composition de l'éminent artiste qui va nous rendre le vieil hôte de Plessis-les-Tours. — On se demande s'il ne serait pas temps de pratiquer dans ce très et trop long drame quelques coupures qui semblent tout naturellement indiquées, et dont le résultat serait également au profit de l'œuvre et du théâtre. Une détermination semblable obtiendrait assurément l'approbation de tous.

~~~ Un de ces entrepreneurs de loteries qui couvrent les journaux d'annonces et la France de prospectus expédiait en outre à domicile, — selon l'exemple et à l'instar de l'ex-fameux banquier Reingaum de Francfort sur le Mein, — de ces imprimés-tentateurs « qu'il suffit de remplir en y signant lisiblement. » Notre homme reçut ainsi un retour affranchi de la capitale d'Indre-et-Loire, — la ville favorite de Charles VII et de Louis XI, celle où se fabriquait jadis la monnaie d'alliage nommé *livre tournois*... Tours enfin, pour achever en un mot.

Celui qui expédiait son obligation à vue était un sieur Descartes, demeurant place de l'Hôtel de Ville. L'entrepreneur de loteries donne le billet avec une masse d'autres acceptations, à son banquier parisien, pour en faire opérer le recouvrement.

On va place de l'Hôtel de Ville, à Tours; on en fait le tour... cherchant le sieur Descartes, et personne! Pas le moindre Descartes n'habitait dans les maisons de la place!

Le banquier parisien ordonne le protêt. L'huissier envoie un clerc recommencer la recherche pour signifier l'acte timbré. Le clerc va de maison en maison... Impossible toujours de mettre la main sur cet amateur de billets de loterie, alléché par l'espoir de gagner les 100,000 francs tant annoncés! Fatigué de ses recherches, le petit clerc va s'asseoir auprès d'une statue qui orne le milieu de la place.

Là, il pense qu'il sera grondé à son retour à l'étude... et pourtant il a la conscience d'avoir demandé, cherché, fureté partout! Enfin, ses yeux passent par hasard sur le monument, et il y lit en grosses lettres :

RENÉ DESCARTES.

C'était le souscripteur inscrit par un mystificateur!

On ne sait pas si l'huissier est venu signifier son protêt, faute de paiement, au rival de Copernic, à l'auteur de la *mécanique céleste*, et « parlant à sa personne, » s'il a déposé au pied de l'illustre bronze son papier coercitif, » coût 3 fr. 80 centimes! »

~~~ On prête à l'illustre maëstro Rossini cette conversation avec la Patti, prête à quitter Paris :

La *diva* venait de chanter l'air de Rosine du *Barbier*.

— « Que me conseillez-vous de faire? — dit-elle.

— « Je vous conseille de continuer comme vous faites... puisque ça vous réussit! Tant que le public sera content, allez votre chemin, profitez-en, gagnez de l'argent! Mais, par exemple, lorsque son engouement sera passé, lorsqu'il faudra mériter tous les succès qu'on finit, un jour ou l'autre, par marchander aux artistes... alors...

— « Alors, quoi, monsieur le maëstro?

— « Eh bien, alors... il faudra vous mettre *à travailler sérieusement!* »

Il n'y aurait de comparable à cet accès, cet excès de franchise, que l'extrême surprise de la petite diva...

P. S. M. Eddward et M[me] Julia Girroodd nous adressent leur acceptation au défi de M. G. Mabru, publié à la fin de notre dernier *Courrier*. Nous donnerons samedi prochain la lettre des prestidigitateurs canadiens dits : les *médiums américains*.

La demande d'insertion d'un autre défi analogue nous est également venue de province. Nous reviendrons sur tout cela.

JULES LECOMTE.
~~~

Don Martin José Iriarte.

Le lieutenant général don Martin José Iriarto, sénateur du royaume, directeur général des carabiniers, gentilhommo do la chambre de S. M. Catholique, est uno des figures les plus intéressantes de cette vaillante armée espagnolo qui compto tant de valeureux soldats.

Nous essayerons de devenir un peu plus cosmopolites dans les hommages rendus au mérite, et inaugurerons par ce portrait une sério des grandes illustrations européennes; nos relations avec lo monde entier nous en font aujourd'hui un devoir.

Issu d'une famille noble mais pauvre, don José Iriarto est né à Urriza, dans la Navarre, le 8 octobre 1799; il fit ses premières étudos à Onate, dans le Guipuscoa, et entra on qualité de cadet, à l'âge de neuf ans, dans le 1er régiment de cotte provinco, dont son frère aîné était alors colonel.

La vie de M. J. Iriarto est uno longue épopée, accidentée et intéressante commo un roman. L'espace nous manque ici, pour retracer les épisodes nombreux de cette existenco do bravoure et d'honneur; nous ne donnerons donc qu'un récit sommaire des faits les plus saillants de sa carrière militaire.

Le premier engagement auquel il prit part fut le combat d'Ormastegui, en 1810, contre les troupes française. C'était alors une guerre sans merci, sans pitié des deux côtés.

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DON MARTIN JOSÉ IRIARTE
Sénateur du Royaume (Espagne)
INSPECTEUR GÉNÉRAL DES CARABINIERS, GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DE S. M. C.

Le jeuno Iriarto, indigné des ordres donnés de sacrifier les prisonniers do guerro que les Espagnols essayaient de délivrer, s'élance au milieu de la mêlée et intime l'ordre à cinq gendarmes do se rendre, leur promettant la vio sauve. Les gendarmes respectent la vio de cet enfant et voyant arriver sur oux les ordonnances du colonel Firmin Iriarte, se défendent; deux d'entre oux sont tués, mais grâce aux supplications du jeuno Iriarte, qui réclame l'accomplissement do la parolo donnée, les trois autres sont sauvés.

C'était noblemont débuter sur le champ d'honneur.

Quelquo temps après, José-Martin Iriarte entre au collége militaire de Potes; il en sort sous-lioutenant en 1812. En 1814, il se couvre de gloiro au combat de Saint-Martial et reçoit la croix.

En 1817, il s'embarque à Cadix, pour le Pérou, alors en guorre avec le Chili.

A la bataille de Caucharroyado, il enlève uno battorie de dix pièces et décido du sort de la journée; il est fait capitaino sur le champ de bataille.

Fait prisonnior à la bataille de Maippu, Iriarto est conduit à Santiago de Chili, puis au fort San Luis, traversant la cordillère des Andes au milieu de souffrances physiques et morales horribles. Il reste pendant deux ans parmi d'autres prisonniers espagnols, mourant presque de faim, à moitié nu et traînant la chaîne.

Une nuit, à la faveur d'une affreuse tempête, il s'évade en compagnie de deux de ses compatriotes.

Après quinze jours do marche, échappant à mille périls, il arrivo à Buenos-Ayres, où une dame riche et charitable lui donno les moyens de traverser lo Rio de la Plata dans une petite barque. Il s'embarquo pour Montavideo; à quelques lieues du port, assailli par la tempête, le navire qu'Iriarte et ses deux compagnons montaient se perd corps et biens. Seuls, les trois Espagnols sont sauvés par le navire anglais *le Vengeur*.

Peu après, Iriarte retourne au Pérou, et reprend ses opérations militaires contre le Chili.

En 1825, il revient à Cadix. En 1829, il est nommé commandant en second des carabiniers du royaume; en 1830, il commande la place de Sévillo.

GUERRE DU MEXIQUE. — Trois compagnies du 62me de ligno (capitaine de Brian) attaquées à *la Rinconada* par 800 réguliers sous les ordres du général Diaz Miron. D'après un croquis de M. de Lauzun.

Expédition du Mexique. — Vue générale de Zacatecaz

Plus tard, il passe à l'armée de Catalogne, où il ne cesse de se faire remarquer par sa valeur et ses capacités.

Il est successivement promu au grade de colonel puis de brigadier.

A Villatobos, tombé entre les mains des partisans, et condamné à être fusillé, il est sauvé miraculeusement.

Peu après, il reçoit la croix de 3me classe de Saint-Ferdinand, en récompense de ses services et des avantages qu'il avait remportés sur les troupes carlistes, commandées par le général Cabrera.

Fidèle à son point de départ, Iriarte mettait sa gloire dans les sentiments d'humanité. A la bataille d'Utiel, où il avait fait prisonnier un bataillon carliste, il ne voulut pas se laisser aller aux représailles terribles, si fréquentes en temps de guerre civile; il fit au contraire si bien traiter ses prisonniers, que Cabrera lui écrivit une lettre de remercîments pour ses bons procédés, lui promettant qu'il en agirait de même à l'avenir vis-à-vis de ses généreux ennemis.

Maréchal de camp, puis capitaine général de la vieille Castille en 1841, il est nommé sénateur pour la Corogne, et inspecteur général des carabiniers l'année suivante.

Séparé par ses opinions de la ligne politique alors suivie par le gouvernement, il se rend à Paris.

En 1846, il rentre en Espagne, y fait la guerre de partisans, et fatigué de

Restauration du château de Saint-Germain-en-Laye, état actuel des travaux.

poursuivre un but qui le fuit, il se retire à Vigo, espérant y trouver le repos, mais il est obligé de quitter bientôt sa retraite, et se réfugie en Angleterre.

Le décret d'amnistie de juillet 1847 lui permit de retourner dans sa patrie, non sans avoir remercié lord Palmerston des marques nombreuses de sympathie dont il fut l'objet de la part du peuple et du gouvernement anglais.

C'est à Londres qu'il connut l'Empereur des Français, qui a conservé pour lui la plus grande bienveillance.

Forcé de s'exiler encore une fois, il se réfugia en France et vécut à Paris jusqu'en 1849.

Privé de ses honneurs et de ses distinctions, rayé de la liste des généraux de l'armée espagnole, Iriarte resta, dans l'exil, le modèle de toutes les vertus. Quoique pauvre et obligé de vivre loin du monde, il fut toujours l'objet des plus délicates attentions de la part des hommes les plus éminents de Portugal, d'Angleterre et de France.

D. M. J. Iriarte rentra définitivement en Espagne en 1850, à la suite de l'amnistie.

Le général Iriarte est aujourd'hui sénateur du royaume, inspecteur général du corps de carabiniers, grand' croix de Saint-Herménégilde, commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique et de Saint-Ferdinand.

CHARLES YRIARTE.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

Nous extrayons d'une lettre de M. de Lauzun, l'un de nos correspondants du Mexique, les lignes suivantes, relatives à un engagement qui a eu lieu entre 184 hommes de trois compagnies du 62e de ligne et 800 réguliers sous les ordres du général mexicain Diaz-Miron :

« Le 30 novembre, ces trois compagnies, en tout cent quatre-vingt-quatre hommes, sous les ordres du capitaine de Brian, se rendaient au camp, escortant un convoi de huit voitures ; arrivés à quelque distance de la *Rinconada*, à l'endroit où la route forme un rond-point, ils se virent assaillis par huit cents réguliers, sous les ordres du général Diaz-Miron, gouverneur pour Juarez de la province de la Vera-Cruz. Les troupes mexicaines s'étaient embusquées derrière des taillis qui les dérobaient entièrement, et l'avant-garde française reçut à bout portant la fusillade ennemie.

» Surpris d'abord et laissant sur le terrain un assez grand nombre des leurs, les Français tinrent bravement tête jusqu'à ce que le gros de la troupe les eût rejoints : bientôt la route entière devint le théâtre du combat. Les fantassins mexicains n'étaient pas seuls embusqués ; la cavalerie s'abritait aussi derrière eux. Elle s'engagea sur la route, chargeant à fond de train ; les hommes du capitaine de Brian les reçurent la baïonnette en avant. L'action dura une heure et demie ; on évalue à 140 hommes la perte des Mexicains ; la nôtre fut relativement beaucoup moins considérable. »

Cet engagement, qui n'a que la proportion d'une forte escarmouche, s'est passé dans de telles conditions, que nous sommes heureux d'avoir reçu et exécuté le croquis de notre correspondant.

Une seconde lettre du capitaine Raymond nous relate le même fait, en constatant la belle conduite du capitaine de Brian et ses 184 hommes.

Pour extrait : M. V.

Expédition du Mexique. — La ville de Zacatecas.

Par son étendue, par sa position, par son commerce, Zacatecaz est une des villes les plus importantes du Mexique. Située aux pieds du Mont Verde, abritée des vents contraires, entourée de plaines fertiles, elle échappe à ces courants méphitiques qui se dégagent des plaines de Mexico, constamment baignées par des eaux stagnantes.

On compte à Zacatecaz seize églises importantes, la plupart d'entre elles sont richement ornées. Les Alamédas sont vastes, et le Campo Santo est une des curiosités de la province.

Les routes par lesquelles on arrive à la ville sont nombreuses et bien entretenues, et Zacatecaz est certainement un des centres appelés au plus grand avenir commercial.

Presque constamment rebelle au gouvernement de Juarez, la ville espère, dit-on, voir changer la forme de son gouvernement et appelle de tous ses vœux les Français ; aussi les guérilleros ont-ils été déçus lorsque, s'étant présentés devant la ville pour organiser des gardes urbaines, ils ont été repoussés par les habitants.

Puisque nous sommes en train de parler du Mexique, signalons en passant un ouvrage que vient de publier M. le vicomte de Bussière, sous le titre de *l'Empire mexicain* [1], histoire des Toltèques, des Chichimèques, des Astèques et de la conquête espagnole. L'auteur a fait une profonde étude de la question et a lu tous les historiens compétents tels que Droz, Gomara, Torquemada, Cortez, de Humbold, etc., etc.

Un très-long séjour en Amérique, de consciencieux voyages, une étude profonde des langues du pays et des anciennes écritures hiéroglyphiques l'ont mis à même de présenter l'histoire de l'Amérique centrale sous un jour tout nouveau, et de faire faire un progrès très-considérable à la science.

C. DE C.

[1] Henri Plon, éditeur.

Le Château de Saint-Germain-en-Laye

Le château de Saint-Germain-en-Laye tel qu'il s'offre aujourd'hui aux regards des curieux, est l'œuvre de François Ier, qui le fit presque complétement rebâtir sur l'emplacement et les ruines d'un château-fort ancien, dont la construction remontait au temps du roi Jean et de Charles V.

Pris et repris par les Anglais, qui le saccagèrent, ce château appartint quelque temps à Coytier, médecin de Louis XI, à qui ce prince en avait fait don.

Cette habitation princière a vu naître dans ses murs Henri II, Charles IX et Louis XIV. Henri IV et Marie de Médicis l'habitèrent longtemps, et Louis XIII y mourut dans les bras du vénérable saint Vincent de Paul. La régente Anne d'Autriche et son fils, encore enfant, s'y réfugièrent pendant les troubles de la Fronde.

Mlle de la Vallière, délaissée par son royal amant, y vint chercher la solitude et le repos de l'âme.

C'est encore au château de Saint-Germain que l'infortuné Jacques II d'Angleterre et sa famille trouvèrent un refuge durant leur exil.

Le comte d'Artois, devenu Charles X, avait eu l'intention de le faire restaurer ; mais ce projet ne fut pas réalisé, et le château de François Ier servit de caserne jusqu'en ces dernières années.

Cette demeure jadis royale, qui a la forme d'un pentagone irrégulier, est flanquée de cinq pavillons dessinés par Mansard et entourée de fossés profonds. Sans être d'une architecture remarquable, elle offre un caractère général assez sévère et très-pittoresque. Placé près d'une belle forêt, entouré de jardins jadis dessinés par Le Nôtre, reliés à la forêt par une magnifique terrasse de plus de trois mille six cents mètres de longueur, et d'où la vue s'étend fort loin, le château actuel est dans une situation admirable.

Sa Majesté l'Empereur n'a pas voulu que ce château historique, plein de souvenirs illustres, tombât en ruines ; il a conçu le projet de l'utiliser en le destinant à renfermer un musée gallo-romain.

C'est M. E. Millet, architecte diocésain, qui a été chargé des travaux de restauration, qui ont déjà reçu un commencement d'exécution, comme on peut s'en faire l'idée par le beau dessin que nous offrons au lecteur.

Cette restauration comprendra, outre le château, le pavillon de Henri IV et la magnifique terrasse commencée par le Béarnais.

I. DE P.

UN CONTE DE NOURRICE

(Suite.) [1]

— C'est dommage, répondit Jules Clerc, je suis persuadé qu'une mère qui eût cultivé votre intelligence, enrichi votre imagination, aurait recueilli de ses soins des fruits qui l'eussent à bon droit rendue fière.

— Ma mère est morte lorsque j'ai eu six ans ; elle eût vécu, qu'elle m'eût sans doute fait instruire comme vous le dites, car elle était elle-même un ange de distinction, de grâce et de bonté. Elle a eu beau m'être enlevée de bonne heure, je sais toujours retrouver son image ; s'il me vient une idée de bon goût, si je fais ou dis quelque chose qui vaille la peine d'être approuvé, je le dois à cette faculté de revoir ma mère en imagination ; sa perfection achevée me guide encore aujourd'hui, et si je pouvais la voir à tous moments de ma vie, il me semble que cela pourrait me tenir lieu de l'éducation que je n'ai pas.

— Personne n'a donc pu se charger de la remplacer près de vous ? demanda Jules.

— Je suis restée aux mains d'un beau-père et d'une nourrice ; ma mère était devenue veuve peu de temps après ma naissance ; elle était tombée dans une grande pauvreté. Ma nourrice m'a raconté qu'elle avait pris le parti de se remarier pour trouver le moyen de m'élever. Son second mari l'a fait mourir de misère et de chagrin. J'ai conservé ma nourrice quelques années de plus ; une sainte femme aussi, celle-là ! A vrai dire, c'est avec elle seule que j'ai vécu depuis la mort de ma mère jusqu'au moment où la pauvre femme est morte, à son tour, d'un refroidissement qu'elle avait pris en allant laver, une nuit, le linge de la maison. Elle travaillait le jour pour gagner notre vie ; elle travaillait la nuit pour tout mettre en ordre chez nous. Mon beau-père a voulu bien des fois la chasser, prétendant que je pouvais la remplacer dans ce qu'elle avait à faire. Lui, du reste, nous le voyions rarement ; il n'apportait jamais d'argent. C'est à peine si je sais ce qu'il faisait ; je ne l'ai guère vu sans qu'il fût ivre ; je ne sais ce qu'il aura pu devenir : après la mort de ma bonne Nanon, il avait pris l'habitude de me battre. Je me suis enfuie, j'ai quitté Lyon que nous habitions et je suis venue à Paris.

— ... Où vous êtes seule, fit le jeune homme en secouant tristement la tête.

— Je travaille, répondit Théodora en souriant doucement.

Cet entretien fut le point de départ d'une habitude que prit Jules Clerc de venir causer quelques instants chaque jour avec sa voisine en rentrant de la Bibliothèque ou de ses affaires. Il lui demandait parfois de petits soins qu'elle lui rendait toujours avec une délicatesse et une simplicité charmantes. Parfois aussi, elle prévenait ses demandes et devinait ce dont il pouvait avoir besoin.

Un soir, Jules rentra pâle et fatigué ; le travail, les courses, les contrariétés avaient rempli sa journée ; il était abattu et n'avait pas dîné. Théodora avait reporté de l'ouvrage ; elle était riche d'une vingtaine de francs ; elle essaya de remonter le moral de son voisin et lui offrit de faire du thé. Bientôt un air de fête régna dans le cabinet où elle vivait en commerce continuel avec ses laines, souple et vive palette, avec la méditation et le spectacle du petit coin de nature qui l'encadrait. La lampe fut allumée et jeta une clarté joyeuse ; une belle assiette de gâteaux se carra sur un étroit guéridon entre la théière de porcelaine blanche qui fumait et un joli flacon de rhum ; deux tasses bien nettes firent face à deux chaises de paille ; l'on s'assit, et Théodora fit à son convive les honneurs de ces riens appétissants. Elle fut consolante et bonne comme les femmes savent l'être, d'autant mieux qu'elles obéissent plus ingénûment à leur élan naturel. Jules profita d'autant plus de cette charité du cœur qu'il la goûtait sans arrière-pensée.

— Oh ! la délicieuse inspiration et que je suis heureux ! dit-il.

— Du thé et des gâteaux étaient aussi le régal de ma nourrice, et à peu près le seul plaisir qu'elle m'ait

[1] Voir le dernier numéro

appris à connaître dans les rares soirées que nous ayons eues de tranquilles, répondit Théodore.

— Ce sont là vos meilleurs souvenirs ? demande le jeune homme.

— Ah ! je vous en réponds ! Ma pauvre Nanon savait de si belles histoires, et elle les racontait avec tant de feu !

— Des légendes de son pays ?

— Oh ! non : des histoires de la même espèce que celles qui servent à endormir les enfants ; il y est toujours question d'ogres et de fées.

— Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

répondit Jules en souriant.

— Ma nourrice ne connaissait qu'une histoire et ce n'était pas Peau-d'Ane ; mais c'était si long, si long : il y avait tant de détails surprenants, que je ne pense pas en avoir jamais entendu la fin.

— La manière des nourrices est la meilleure pour conserver tout leur charme à ces sortes de récits.

— Je devais écouter le sien avec plus de complaisance que personne, puisqu'il me concernait.

— Vous ?

— Moi-même, répondit Théodora en rougissant : vous figurez-vous que je descende d'une famille d'ogres ? ma bonne Nanon me l'a pourtant maintes fois assuré. Ce qu'il y a de plus singulier, ajouta la jeune ouvrière devenue toute sérieuse, c'est qu'elle prétendait tenir l'histoire de ma mère. Parfois, après avoir laissé son imagination de Languedocienne divaguer à l'aise, elle s'arrêtait tout à coup et s'écriait : — Ah mon Dieu, voilà que j'embrouille tout ! Ta mère m'avait pourtant bien recommandé de ne rien oublier !

— Mais enfin, comment expliquait-elle pour vous une origine aussi fantastique ?

— *Il y avait une fois...* commença Théodora sans y entendre malice, il y avait une fois un roi qui régnait sur le plus magnifique royaume de la terre. Il descendait d'une race de princes plus ancienne que celle de tous les autres rois du monde. Il s'appelait Tintoin et portait aussi le surnom de Bat-l'Ogre, parce qu'il y avait des ogres sur les frontières de ses États, et que plus il en tuait plus il en renaissait. Ces féroces voisins se multipliaient tellement que le roi dut un jour consentir à recevoir leurs envoyés pour s'entendre avec eux sur des conditions de paix et pour faire cesser un carnage perpétuel. Il les reçut avec la magnificence et la libéralité d'une cour qui n'avait pas de rivale en richesses, en grandeur dans le cérémonial, en beauté parmi les dames, en délicatesse dans toutes les recherches du luxe. Les ambassadeurs de la race ogresque remportèrent une convoitise si effrénée de cette réception funeste que, de retour dans leurs tanières, ils n'eurent pas de cesse qu'ils n'eussent entraîné tous leurs pareils dans une guerre d'extermination.

Des troupes innombrables de ces monstres se ruèrent sur la capitale. Tintoin sortit par une porte d'or pour aller les combattre, et il les aurait à coup sûr détruits, si tous les autres monstres inconnus de la création, faisant sans doute cause commune avec eux, n'eussent empli le royaume d'un bruit épouvantable, d'un bouleversement et d'une obscurité contre lesquels il n'y avait nul espoir de lutter. Le roi fut tué avec toute son armée. Les ogres, après s'être enivrés de sang, brûlèrent la ville avec ses habitants, sans en excepter la famille du roi. Un seul prince échappa au massacre, ce fut un petit-fils de Tintoin, nommé le prince Exil. Il était beau, jeune, résolu ; il ne douta pas que tous les rois ses voisins ne lui prêtassent le secours de leur puissance pour venger la destruction de ses parents. Hélas ! que devint-il quand il apprit que chacun d'eux avait envoyé complimenter les ogres du succès de leurs armes !

Il eut l'idée de mourir, mais il voulut auparavant aller reprocher leur lâcheté à ces princes indignes. Le premier à la cour duquel il se rendit le reçut avec des témoignages de la tendresse la plus vive ; le prince Exil lui vit répandre des larmes abondantes sur les infortunes du roi Tintoin et des illustres personnes qui avaient péri avec lui. Ce monarque compatissant se nommait Bon-Prince ; il promit au petit-fils de Tintoin de l'aider de tout son pouvoir, mais, en attendant, il lui recommanda de dissimuler à tout le monde sa naissance et sa qualité, à cause d'un enchanteur dont l'influence s'exerçait sur toutes les contrées environnantes et qui eût profité de la présence du prince Exil pour ne lui laisser le choix qu'entre des conditions rigoureuses ou les effets terribles de son pouvoir magique. Il fut donc convenu que le jeune prince passerait pour un de ses propres sujets ; c'est en cette qualité qu'il parut au banquet où Bon-Prince réunit tout ce qu'il y avait de rois à une centaine de lieues à la ronde. En présence de cette magnifique assemblée, il invita le faux Michel à raconter les malheurs dont il avait été témoin. Michel était le nom d'emprunt qu'avait choisi le proscrit. Tous les convives, à l'exemple de leur hôte, accordèrent des larmes à ce récit douloureux, et quand parut, sur un plat d'or, l'oiseau aux plumes d'or qui servait de rôti pour les bouches royales, Bon-Prince s'écria : Par ce noble oiseau jurons tous d'aller venger notre frère Tintoin, si cruellement massacré par les Ogres ! — Nous le jurons ! crièrent d'une seule voix tous les rois et empereurs réunis dans la salle. Mais déjà la méchante fée Soleil-Couchant allait et venait dans le palais, cherchant comment elle pourrait rompre cette unanimité ; elle rencontra Maucompère qui se tenait dans un coin et qui ricanait tout bas en tordant sa traîtresse bouche.

— Qui est ce beau Michel qui vient faire ici ces beaux contes ? demanda-t-il à la fée :

— Je ne sais, répondit celle-ci ; et en effet, le prince Exil portait à la main gauche une bague renfermant un talisman de famille qui lui permettait de n'être jamais deviné, même par une fée.

— Je ne sais, répète Soleil-Couchant furieuse ; mais ce que je sais bien, c'est que j'y perdrai mon art ou que je réduirai à n'avoir point d'effet la résolution exprimée par ces fous de tirer l'épée pour l'exécrable famille de Bat-l'Ogre. Non, les anciens protégés de mon ennemie la fée Soleil-Levant ne trouveront pas ici de champions.

— Quel souci prenez-vous, ma mie ! répliqua Maucompère avec un vilain sourire : je vous réponds que, d'ici à huit jours, pas un de ceux qui viennent de s'engager ne songera encore à tenir sa promesse.

Soleil-Couchant, enchantée de cette assurance, affirma à son confident que de son côté elle allait tout faire pour qu'il n'en pût tourner autrement.

Le lendemain, la nouvelle arrivait que les habitants d'une des villes les plus éloignées des États de Bon-Prince s'étaient révoltés ; il fallut s'occuper de cette affaire ; quelques courtisans conseillaient bien à leur maître d'en finir au plus vite en faisant couper la tête à quelques centaines des plus mutins, mais Bon-Prince préféra s'enquérir des causes de la révolte ; il apprit qu'elles résidaient toutes dans la taquinerie de ses officiers ; ces derniers avaient refusé de satisfaire au vœu exprimé par les particuliers de pouvoir travailler, se reposer, penser, élever leur famille, bâtir leurs maisons, tailler leurs habits, le tout à leur guise, après qu'ils avaient acquitté le tribut au souverain. Bon-Prince déclara que ces prétentions étaient justes ; il y souscrivit entièrement et voulut continuer à mériter son nom de la seule manière qui lui semblât raisonnable, en se bornant à manger ses revenus sans prétendre avoir du génie et de la prévoyance pour tout le monde.

Dès que la révolte eut été apaisée de cette façon, il dit au prince Exil : Demain, nous marcherons contre les Ogres qui ont tué le pauvre roi Tintoin.

Mais le lendemain, Soleil-Couchant, dont Bon-Prince avait été l'époux à une autre époque, se présenta devant lui, et lui dit : Malheur à moi, reine sans couronne, fée impuissante ; la mort a emporté le vieillard dont l'autorité s'exerçait au Septentrion, presqu'au milieu des flots, à l'extrême limite de ces États ; dès l'heure de la naissance de notre fils, ô père insensible, monarque oublieux, vous m'avez promis pour lui l'héritage de ce triste gouvernement relégué dans la région des tempêtes ; aujourd'hui qu'il faudrait tenir votre promesse, vous souffrez que les peuples de ces rivages refusent de le laisser exécuter ; vous abandonnez mon fils dans l'impuissance où il se trouve de faire reconnaître ses droits, et pendant ce temps, vous vous occupez à préparer la vengeance de princes errants et d'inconnus.

Soleil-couchant, en jetant ces derniers mots à la fin de sa phrase, espérait que le roi lui apprendrait par sa réponse qui était ce Michel dont elle continuait à ne rien découvrir : peut-être bien qu'une fée n'est pas moins curieuse qu'une femme.

Bon-Prince, toutefois, ne lui apprit rien à cet égard ; mais comme il avait entendu dire qu'il n'était guère possible d'être roi sans songer par-dessus tout aux intérêts de sa famille, il répondit :

— Madame la fée, je trouve vos plaintes légitimes ; aussi, demain, sans différer, partirai-je en Hyperborée pour aller mettre à la raison les peuples qui se montrent rebelles à l'autorité de votre fils.

Pour vous, ajouta-t-il en se tournant vers le prince Exil, comptez que la semaine prochaine j'irai venger la mémoire de Tintoin contre les Ogres.

La semaine suivante eut fut autre chose : Maucompère était un fils dénaturé ; il s'était retiré à la cour de Bon-Prince à la suite de plusieurs trahisons dirigées contre son propre père, qui régnait dans une proche contrée. Aussitôt qu'il eut entendu les trompettes qui annonçaient le retour du vainqueur d'Hyperborée, il courut au devant de lui pour le féliciter d'avoir ramené de force au joug des gens que leur mauvais génie poussait à se vouloir rendre indépendants : il ne reste plus que mon malheureux père, ajouta le confident perfide de Soleil-Couchant ; seul de tant de princes et de tant de peuples, il méconnaît encore l'inestimable avantage de vous obéir. Je suis même informé qu'à l'heure qu'il est il arme pour vous attaquer avec des forces imposantes ; si vous n'y prenez garde, d'un moment à l'autre vous le verrez fondre sur vous, le fer d'une main et la flamme de l'autre.

Bon-Prince, rendu furieux par ce discours, répondit :

— Votre père sera devancé dans l'attaque qu'il médite ; je vais ordonner sur-le-champ tous les préparatifs nécessaires pour entrer en campagne contre lui ; sous peu de jours il sera devenu notre prisonnier, et vous l'aurez remplacé sur le trône !

Dans un mois, acheva-t-il, en voyant venir à lui le prince Exil, nous irons exterminer les Ogres qui ont arraché la vie au vaillant roi Tintoin.

J. H. DUVIVIER.

(La suite au prochain numéro.)

La ville de Rouen.

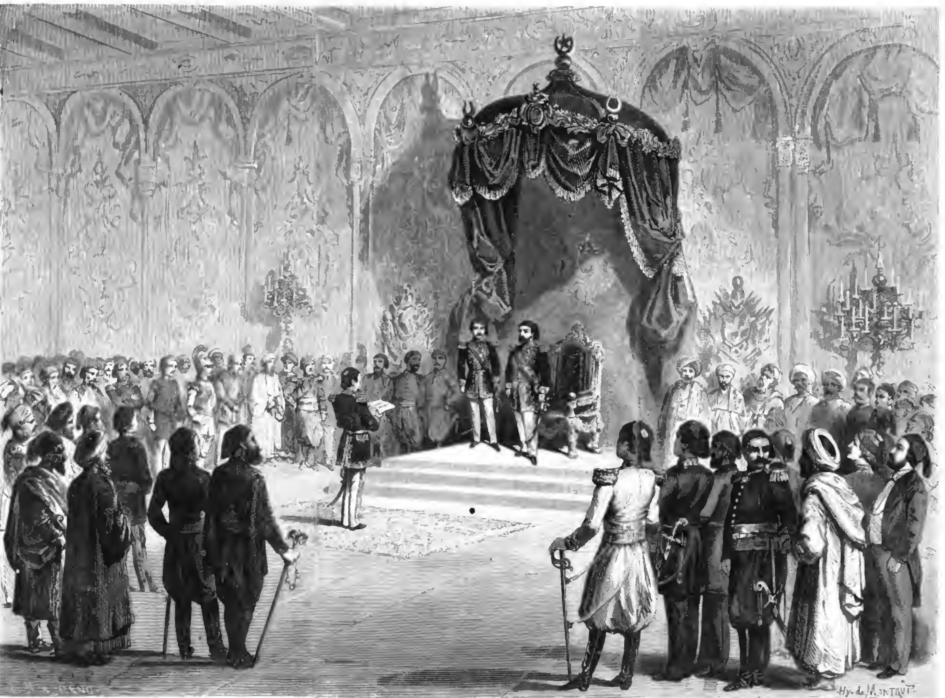
La ville de Rouen est une des plus remarquables de France sous le rapport de la richesse et de l'antiquité. La richesse pourra lui rester lorsque la crise actuelle, qui a fourni à la France entière l'occasion d'exercer une générosité fraternelle envers les ouvriers cotonniers aura pris une heureuse fin ; quant à son aspect gothique et à ses longues et étroites rues du moyen âge, il faut y renoncer à jamais. Les boulevards ouvrent de larges trouées dans les pâtés massifs de maisons, les vieux quartiers sont abattus et Rouen, de même que Lyon, Marseille et Lille, se jettent dans les bras des démolisseurs à l'instar de Paris.

Mais la cathédrale et les autres admirables monuments du moyen âge que la ville possède seront toujours là pour attester l'antique origine de la cité, et la vieille capitale de la Normandie pourra toujours s'enorgueillir des jours passés. Pas du jour où elle a brûlé Jeanne d'Arc, cependant.

La vue que nous donnons aujourd'hui, prise des hauteurs de Bonsecours, nous permet de plonger la vue dans cette fraîche et fertile vallée qui fait de ce pays un des plus riches de la France entière. La Seine, au cours si capricieux et retenue dans de justes limites à Paris, s'en donne à cœur joie et s'élargit dans des proportions qui deviendraient inquiétantes pour les autres pays qu'elle devrait traverser, si elle ne rencontrait pas bientôt la mer, dans laquelle elle disparaît comme un atome. C'est ainsi que la chute est souvent à côté de la grandeur. Ces verts pommiers promettent une abondante récolte de cidre et ces cheminées qui fument nous rappellent une prospérité que nous espérons ne pas tarder à voir reparaître.

B. V.

Vue générale de la ville de Rouen.



Lecture du firman de l'investiture donnée par Sa Hautesse le sultan au vice-roi d'Égypte. (D'après les croquis envoyés par M. Dugier.)

A Monsieur le Directeur du journal LE MONDE ILLUSTRÉ.

Le Caire, 18 février 1863.

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie le croquis d'une cérémonie qui vient d'avoir lieu au Caire, à l'occasion de la lecture du Firman de la Sublime-Porte, qui investit Son Altesse Ismaïl-Pacha du titre de vice-roi d'Égypte.

Dans la matinée du 14 février, les hauts fonctionnaires du gouvernement égyptien se sont réunis au palais habité par l'envoyé de S. M. le Sultan, et l'ont accompagné jusqu'à la citadelle du Caire, édifice construit par Saladin au douzième siècle. Le cortége s'est ensuite rendu dans la grande salle où il a été reçu par le vice-roi. Le prince Halim-Pacha, le dernier fils de Mohammed-Aly, en costume officiel, portant, comme Son Altesse, plusieurs décorations étrangères, se tenait à la droite du vice-roi. Le prince a écouté debout la lecture du Firman, après laquelle les ulémas ont commencé la prière d'usage en cette circonstance. Aussitôt une salve d'artillerie a fait connaître à la population l'acte d'investiture, et le baise-mains a commencé pour les fonctionnaires égyptiens.

A midi, le vice-roi a reçu les consuls généraux et leur a offert, selon l'usage, la pipe et le café. Le haut commerce européen est ensuite venu complimenter Son Altesse. Une nouvelle salve d'artillerie a annoncé la fin de la solennité.

Le prince est retourné à son palais. Dix mille hommes de troupes formaient la haie sur son passage. On ne saurait dire quel était le nombre des curieux, dont la foule offrait aux regards un spectacle des plus pittoresques par l'effet de la variété des costumes. C'était une confusion d'hommes et de chevaux formant une sorte de mosaïque vivante où étincelaient l'or, les pierreries et tout le luxe oriental. Il faut ajouter que le temps était magnifique et le ciel d'une limpidité sans pareille. On a grandement admiré la grâce du vice-roi et son extrême affabilité.

H. DUGIER.

LE MONSIEUR QUI A GAGNÉ LE GROS LOT

PROLOGUE

Depuis deux mois consécutifs, on lit dans tous les journaux, sur toutes les murailles :

« *Le gros lot de la loterie de Saint-Anastase vient d'être gagné par M. Chalandard, bachelier ès-lettres, licencié en droit, avocat, demeurant rue des Canettes, n° 135, au second, la porte à gauche.* »

SCÈNE I.

Chez M. Chalandard, bachelier ès-lettres, licencié, etc., etc... demeurant rue..., etc., au second, la porte à gauche.

M. Chalandard dépouille une volumineuse correspondance qui s'empile en un énorme monceau sur sa table, et tout en dépouillant :

— Cent soixante-quatre !... cent soixante-cinq !... cent soixante-six !... Que dit le numéro cent soixante-six? (*Il lit*). Bordeaux, 16 mars 18... « Monsieur, je lis dans les feuilles que vous avez gagné le gros lot de Saint-Anastase; j'ai parié un déjeûner avec les frères Martin, les forts négociants en vins de Médoc, que cette annonce n'était qu'une mystification. Veuillez, courrier par courrier, me répondre en me faisant savoir si... » Toujours la même conclusion !... Cent soixante-sept : Lyon, mars 18... « Monsieur, on prétend, — et on fait répéter par les papiers publics, qui se prêtent à ces honteux tripotages, — que vous avez gagné cinquante mille francs à la loterie où j'avais pris, à moi seul, cent-vingt billets qui ont été une abominable duperie. Vous ne me ferez pas accroire que moi je n'ai pas eu seulement cent misérables francs avec mes cent vingt billets, pendant que vous auriez été comblé par la fortune. Dieu merci ! je connais ces tours-là. Vous n'êtes qu'un compère effronté; je suis sur la trace de vos machinations, et je ne vous dis que cela !... » Bon, maintenant c'est ma loyauté qu'on suspecte !... Cent soixante-huit... « Monsieur, excusez l'indiscrétion de ma démarche, mais vous ne pouvez refuser la simple faveur que je réclame de vous, à savoir de m'envoyer la date du jour où vous avez pris votre billet gagnant, l'heure et l'adresse du marchand où vous l'avez acheté. J'ai en effet eu cette nuit un rêve où un esprit est venu m'assurer qu'en suivant la même voie que vous, j'arriverais au même résultat... » Cent soixante-dix... onze... douze !... Et c'est tous les matins comme cela depuis deux mois !... Et ils n'ont même pas tous la précaution d'affranchir... Oh !...

(*En ce moment on sonne*). C'est juste ! Dix heures... Le défilé va commencer.

SCÈNE II.

LE DOMESTIQUE, *entrant*. — Monsieur, il y a déjà dans l'antichambre soixante-sept personnes qui demandent à parler à monsieur.

M. CHALANDARD. — Sont-ce des clients qui veulent...

— Non, monsieur; c'est des gens qui désirent vous voir pour s'assurer que c'est bien vous qui vous avez gagné la ..

— Qu'ils aillent au diable !... au diable !... je n'y suis pas !...

— Mais, monsieur, s'ils pénètrent de vive force...

— Eh bien ! Ils ne trouveront personne, car je sors.. Ciel! pas par là... toute la meute me poursuivrait.. Par la porte dérobée !... Etre réduit à sortir de chez soi par l'escalier de service !...

SCÈNE III.

Dans la rue.

L'infortuné Chalandard vient de mettre le pied sur le seuil de l'immeuble qu'il habite. Aussitôt tous les boutiquiers se précipitent sur leur porte pour le regarder passer. Des messieurs qui jouaient la poule dans l'estaminet d'en face accourent, tenant encore leur queue de billard à la main; le maître du café leur fait l'explication de l'heureux gagnant, qui double le pas pour se dérober à cette abominable ovation.

L'INFORTUNÉ CHALANDARD, *cheminant*. — Oh ! je déménagerai... je fuirai au fond du désert, car cette vie n'est pas... Quel est encore cet individu qui m'observe? il me semble que je l'ai déjà vu hier... à la même heure !... Guetterait-il mon départ pour s'introduire chez moi?... La publicité donnée à mon gain imprévu doit avoir ameuté sur mes traces tous les bandits des quatre-vingt-neuf départements !...

Cet homme a la mine d'un abominable coquin !... Il marche en rasant les murs... C'est comme hier, en rentrant le soir, cet inconnu en blouse qui me suivait... J'ai eu une frayeur... je ne rentrerai plus passé dix heures.... dans ma position !.... Non ! décidément, je ne...

(*Le monologue de l'infortuné Chalandard est interrompu par la rencontre d'un ami.*)

— Bonjour, cher !

— Tiens, c'est vous !

— Moi-même; j'allais vous faire une visite... Oh ! ne me remerciez pas... une visite intéressée, et puisque je vous trouve.. Une bagatelle du reste, pour un Crésus comme vous. Ma foi, oui, à vous dire vrai, j'étais même assez embarrassé quand j'ai lu dans le journal l'annonce de votre victoire... Heureux gaillard !... Et je me suis dit : Chalandard, à qui la fortune a jeté à la tête cinquante mille francs, va me prêter tout de suite les vingt-cinq louis dont...

— C'est que, mon ami !...

— Vous refuseriez !... après ce que la chance a fait pour vous !... Monsieur Chalandard, je vous avais cru susceptible de sentiments élevés, mais je vois que je me suis trompé. Un homme qu... Il suffit, monsieur... je ne vous im...por...tu.. ne...rai plus!... (*Il tourne le dos brusquement.*)

L'INFORTUNÉ CHALANDARD. — Encore une amitié rompue !... Est-ce ma faute s'il arrive le trente-huitième?.. J'ai prêté aux quinze premiers, mais au-delà... Ceux à qui j'ai prêté se fâcheront pour ne pas me rendre Ceux à qui je n'ai pas prêté se fâchent tout de même... J'en perdrai la tête !...

(*Il se dirige vers la demeure d'un avoué.*)

SCÈNE IV

Chez l'avoué.

L'INFORTUNÉ CHALANDARD. — Eh bien ! monsieur, vous me négligez... Pas une seule cause à plaider depuis deux mois.

L'AVOUÉ, *stupéfait*. — Comment ! vous plaidez donc, vous !

— Si je plaide! ne suis-je pas avocat, licencié en droit?

— Allons donc ! un avocat qui gagne des gros lots n'a plus besoin de rien, farceur !

— Je vous proteste...

— Écoutez, mon bon, plaisanterie à part, vous ne pouvez pas trouver mauvais que je fasse passer avant vous tous ceux qui n'ont que leur talent sans gros lot... Je vous donnerai des causes dans les moments de presse, comme extra... Adieu, on m'attend au Palais... une affaire superbe que vous auriez peut-être eue sans...

(*L'infortuné Chalandard descend l'escalier en pensant que si cela continue son bonheur l'aura ruiné bientôt complétement.*)

SCÈNE V

Chez la fiancée de Chalandard.

LA BELLE-MÈRE. — Ah ! c'est M. Chalandard ! quelle agréable surprise !

CHALANDARD, *à part*. — Avant mon gros lot, mon arrivée ne causait pas cette joie bruyante.

LA FIANCÉE. — Arrivez, monsieur l'ingrat. Vous nous avez oubliées hier. On vous espérait tout le soir.

CHALANDARD, *à part*. — Avant mon gros lot, on ne m'espérait pas tant.

LA BELLE-MÈRE. — J'avais à vous parler. Notre oncle de Château-Chinon est à Paris. Il voudrait assister au mariage de sa nièce et si vous êtes assez gentil pour avancer le jour du...

CHALANDARD, *à part*. — Avancer !... La spéculation est visible... Elles craignent que leur proie ne leur échappe !... Quand je pense qu'avant mon gros lot, je me croyais aimé pour moi-même... Je ne reviendrai jamais dans cette maison.

(*Il sort sous prétexte d'aller acheter un baba pour le thé et ne revient pas.*)

ÉPILOGUE

On lit de nouveau dans les journaux :

« *On a retiré de la Seine le cadavre d'un homme convenablement vêtu, qui a été reconnu pour être un sieur Chalandard, bachelier ès-lettres, licencié en droit, dont on s'est beaucoup occupé à l'occasion de la loterie Saint-Anastase.*

» *On se perd en conjectures sur les motifs qui ont pu pousser au suicide cet heureux gagnant, à qui tout semblait sourire ici-bas.* »

PIERRE VÉRON.

COURRIER DU PALAIS

« Diphile commence par un oiseau et finit par mille » sa maison n'est pas égayée, mais empestée. La cour, » la salle, l'escalier, le vestibule, tout est volière; ce » n'est plus un ramage, c'est un vacarme .... Il revoit » ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gasouille, il perche, il rêve la » nuit qu'il mue ou qu'il couve. »

Dans ce type de la Bruyère, ne retrouvez-vous pas, à deux siècles de distance, le portrait exact de notre vieille connaissance, M. le commandeur José-Joachim de Gama Machado, gentilhomme de la chambre de S. M. le roi de Portugal, et conseiller de l'ambassade portugaise à Paris?

Charlet a fait dire à un de ses bonshommes : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien. » A la place du chien, mettez l'oiseau, et vous aurez le secret des affections de M. de Machado, l'objet constant de ses études, le point de départ de sa philosophie et de ses théories scientifiques.

Hélas! oui! — et ç'a été le malheur de M. de Machado : — de l'amour il a voulu s'élancer à la

science et, faute d'avoir mesuré ses forces, il est tombé dans l'abîme du matérialisme pur. Comme ceux dont, a dit le poëte,

> La main disséquant la nature,
> Dans les plis du cerveau nouvellement décrit,
> Voit penser la matière et végéter l'esprit,

il n'avait touché à la phrénologie que pour y trouver une preuve de la fatalité, à la philosophie que pour aboutir à de tristes négations. L'intelligence de l'homme lui paraissant de beaucoup inférieure à celle de ses chers oiseaux, c'est à ceux-ci qu'il avait demandé l'explication du double phénomène de la vie et de la pensée; — je ne dis pas de la volonté. — La volonté, le libre arbitre, ils n'existaient pas à ses yeux. Tous les actes, toutes les pensées des êtres animés, obéissaient fatalement, suivant lui, à deux lois physiques, celle de la constitution du cerveau ou plutôt de la matière cérébrale, et celle de la coloration. De ces deux lois il avait déduit sa *Théorie des ressemblances* qui, formulée en quatre gros volumes in-quarto, devait être son titre de gloire auprès de la postérité et reléguer dans la poussière les travaux des Newton, des Bacon, des Descartes, des Leibnitz, des Malebranche, de tous les philosophes qui se sont occupés du grand problème de l'âme humaine.

Voulez-vous des exemples qui vous fassent saisir au vif le système de l'auteur?

Regardez au pied de ce mur cette tortue qui s'allonge pour chercher sur les moellons à sa portée quelques brins d'herbe. Levez la tête et voyez un peu plus haut ce lézard qui grimpe et qui est prêt d'atteindre le sommet. M. de Machado se dit que la tortue a l'air de vouloir suivre le lézard; il les observe et tout à coup il découvre que, dans ces animaux si dissemblables, la tête a un certain rapport de forme. Son imagination s'exalte: il voit là une confirmation énergique de sa théorie: « La tortue, écrit-il, a la tête du lézard, et, comme lui, cherche toujours à grimper; cependant la forme massive de cet animal n'est point celle d'un grimpeur; mais sa ressemblance avec un autre individu lui ôte son libre arbitre. »

Voilà pour la conformation de la tête; voici maintenant pour la couleur.

M. de Machado avait un oiseau *tisseur*. Il chercha et se procura à grand'peine un oiseau de la même couleur, mais d'une autre espèce. Dans la cage où on l'introduisit à côté du canut emplumé, on jeta au nouveau venu quelques brins de soie; il s'en empara et se mit à les tisser. Ce jour-là, pour M. de Machado, fut un des beaux de sa vie.

Il est mort à quatre-vingt-sept ans, ne laissant pas moins de soixante et onze codicilles. Dans ces dispositions testamentaires qui s'échelonnent de 1826 à 1861, se reflètent presque à chaque ligne ses sentiments de tendresse pour ses oiseaux, sa foi profonde dans la vérité de son système.

En 1848, il avait alors soixante-quatre ans, — il écrit:

« ... Mes collections de bustes concernant la doctrine du docteur Gall seront conservées intactes. Je défends expressément qu'elles soient jamais vendues. Je donne la faculté à Mme Suzanne Hibdin (c'était alors son héritière instituée) de fonder, en France, un athénée de la couleur si elle le juge à propos... Dans cet athénée, on fera des cours avec des animaux vivants sur ma théorie, et on aura quelques volières d'oiseaux pour ce but. Le professeur se servira du second volume de ma théorie, en supprimant tout ce qui peut blesser l'amour-propre de l'homme. Les oiseaux seront soignés par des femmes, et non des hommes. Ces femmes seront prises dans une province connue pour produire des individus doués de bienveillance, et on aura soin de tâter leur tête au-dessus de l'oreille, cette partie devant être unie; la partie postérieure de la tête doit être développée et la forme oblongue... »

Dans un codicille de 1845, il règle ainsi l'ordre et la marche de son convoi:

« ...L'enterrement aura lieu à trois heures de l'après-midi, à l'heure où les corbeaux du Louvre ont l'habitude de venir chercher leur dîner, et les personnes seulement de ma maison le suivront au Père-Lachaise. Le corbillard sera pareil à celui dessiné dans mon antichambre (le convoi du pauvre); six voitures de deuil simple. Vingt enfants de la Société de Saint-Nicolas et vingt enfants de la Société des Écoles chrétiennes suivront le convoi à pied; chaque enfant recevra vingt francs. Mon corps sera embaumé par le docteur Suquet, à qui on donnera 500 francs. On se servira de mon cercueil, qui a du rapport avec mon travail des sciences naturelles. Ce cercueil se trouve chez moi, ainsi que le linceul. Mes chevaux, que j'ai nourris si souvent au Bois de Boulogne, suivront mon convoi. On déposera dans mon cercueil les oiseaux renfermés dans les quatre tombeaux qui ornent mes collections d'histoire naturelle... »

« 12 mai 1852. » ...On lâchera dans le Bois de Boulogne les oiseaux étrangers dont la robe a du rapport avec celui des oiseaux indigènes... »

Il va sans dire que le commandeur avait songé à son tombeau. Il avait voulu qu'il fût édifié sur le modèle de celui qu'il avait fait élever lui-même à son sansonnet, et qui consistait en une pyramide de bois de cèdre, surmontée de l'œuf, emblème de la fécondité. Le vœu du commandeur a été exécuté. Seulement, la pyramide est en granit et repose sur quatre tortues; il n'y a d'ailleurs de changé que les dimensions.

Dans un épisode du procès actuel, dont j'ai rendu compte il y a un an, on a vu que M. de Machado avait légué la collection d'oiseaux — accompagnée de trente mille livres de rente — à une demoiselle Perrot. Il en avait excepté toutefois son oiseau favori, le merle de l'Inde, dont il avait voulu gratifier un illustre savant, M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire.

« ...Cet oiseau, dit-il dans un codicille du 12 janvier 1853, renferme en lui toute une science: sa robe est composée de celles de la pie et du sansonnet; il est un exemple frappant de la théorie des ressemblances. On fera connaître à M. Isidore Saint-Hilaire la manière de le nourrir et de le soigner; on évitera de le mettre au soleil, et on le mettra dans une chambre bien chauffée... »

Encore une citation. Le 24 mars 1854, il écrit:

« Je lègue à la Société protectrice des animaux la somme de 20,000 francs, dont l'intérêt sera réparti de la manière suivante: On donnera annuellement à un sergent de ville ou à toute autre personne la somme de 500 francs. Il se tiendra sur le pont des Saints-Pères, vis-à-vis de mes fenêtres, et il aura un écriteau sur son chapeau, sur lequel sera écrit: « Société protectrice des animaux. J. J. de Gama Machado. » Son devoir sera d'empêcher les charretiers de maltraiter les animaux, et également les cochers de remise. L'heure est fixée depuis midi jusqu'à six heures. Les autres 500 francs seront divisés en deux parties et donnés comme prix par l'auteur de la *Théorie des ressemblances* aux cochers qui remiseront leurs voitures sans abîmer leurs chevaux à coups de fouet, suivant l'usage. »

Est-ce un fou, un monomane ou simplement un original et un excentrique qui a pensé, écrit toutes ces choses? Me Senard, l'avocat de M. le vicomte de Benigazil et de Mme de Rio Secco, les parents déshérités, tient pour l'insanité; Me Léon Duval, l'avocat de Mlle Perrot, pour la complète liberté d'esprit du testateur. Mes Dufaure et Nicolet, qui représentent l'un Mlle Joséphine Walpole, légataire particulière d'une somme importante; l'autre, Mme la vicomtesse de Turpin et Mme de Pinto, légataires universelles, se rangent à la conclusion générale de Me Léon Duval, tout en reconnaissant certaines bizarreries dans les actes et les idées de M. de Machado: un seul point les divise, celui de savoir: si le legs particulier a été ou non révoqué par le legs universel. Enfin un système intermédiaire est proposé par Me Péronne, avocat de Mlle Adeline Walpole, aussi légataire universelle, qui distingue deux phases dans la vie du pauvre commandeur: — la première, où ses facultés mentales étaient saines et libres et où, bien entendu, se placent les libéralités faites à Mlle Walpole; — la seconde, où ses facultés étaient oblitérées et asservies; celle-ci comprend les autres legs universels et le legs de 30,000 fr. de rente fait à Mlle Perrot.

N'admirez-vous pas comme ces divers points de vue sur la raison du testateur s'ajustent avec les intérêts de chacune des parties? — Dame! un million à partager!...

Il faut lire les plaidoiries, celles surtout de Mes Senard et Léon Duval. Là l'élévation, la vigueur, le sarcasme philosophique; ici l'élégance, l'ingéniosité, l'ironie doucement piquante, le trait finement aiguisé, l'expression taillée à vives arêtes et à facettes étincelantes, la citation abondante, heureuse, inattendue: Homère, Platon, Virgile, Lucrèce, Tacite, Juvénal, Luther, Jansénius, Fénelon, Descartes, Boileau, Mme de Sévigné, Saint-Simon, Spinosa, Voltaire, Maupertuis, Linnée, Cabanis, Gall, Lavater, Boerhave, lord Byron, MM. Damiron, Lelut, Moreau, Matuleu, Michelet, Reulé, enrégimentés par Me Léon Duval, sont comme autant de soldats qui viennent faire à ses côtés le coup de fusil et défendre la mémoire et les dernières volontés de son noble client.

Toutes ces forces réunies n'ont pu ébranler la conviction de l'avocat impérial, M. Merveilleux Duvignaux, qui a conclu à l'annulation de tous les codicilles, comme émanés d'un cerveau malade.

Douce maladie en tout cas, à laquelle on ne saurait refuser la pitié et la sympathie! Dans un codicille du 26 mai 1859, je lis ceci:

« Le temps est triste et je ne puis sortir. Je vais donc m'occuper à faire un peu de bien. Je lègue à Mme Chevallier la somme de 10,000 francs, et j'augmente la pension annuelle de mes serviteurs de la somme de 1,000 francs chacun.

» JOSÉ JOACHIM DE GAMA MACHADO. »

Ces lignes ne sont-elles pas touchantes et le cœur ne vous semble-t-il pas ici racheter toutes les erreurs de la raison?

PETIT-JEAN.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

Passage du Rio-Jamapa à la Soledad

Quand on quitte la Vera-Cruz pour se rendre à Orizaba, la Soledad est la première étape après la Téjeria. La lettre du capitaine Brunet, qui nous a fourni le croquis qui fait l'objet de cet article, nous rend ainsi compte du passage du Rio-Jamapa, que l'on rencontre à cette étape:

« Nous arrivâmes à six heures et demie du soir et nous campâmes au bord de la rivière; la journée du lendemain (13 janvier) fut consacrée au passage de la rivière. Le coup-d'œil était imposant; vous voyez les immenses piles d'un pont suspendu que les guérillas ont fait sauter, espérant retarder et peut-être empêcher notre marche. Le génie militaire, notre Providence, ici comme dans tous les pays montueux, avait établi sur de solides chevalets un passage pour notre matériel; celui des arrieros mexicains étant trop lourd fut obligé de passer à gué, malgré la vase et les pierres.

» Vous vous ferez difficilement une idée des cris sauvages à l'aide desquels ces habiles conducteurs excitent leurs bêtes; souvent le char s'embourbe et il faut doubler les attelages. On reste stupéfait, une fois le mauvais passage effectué, de la rapidité avec laquelle ces énormes machines gravissent les pentes fort raides qui conduisent à la route du camp, situé de l'autre côté du Rio-Jamapa, à la hauteur des piles en pierres.

» Il est vrai qu'on attèle jusqu'à vingt mules pour plus de sûreté; c'est ce qu'on a fait pour les chariots portant les mortiers mexicains en fonte, de 30 centimètres d'épaisseur et leurs affûts.

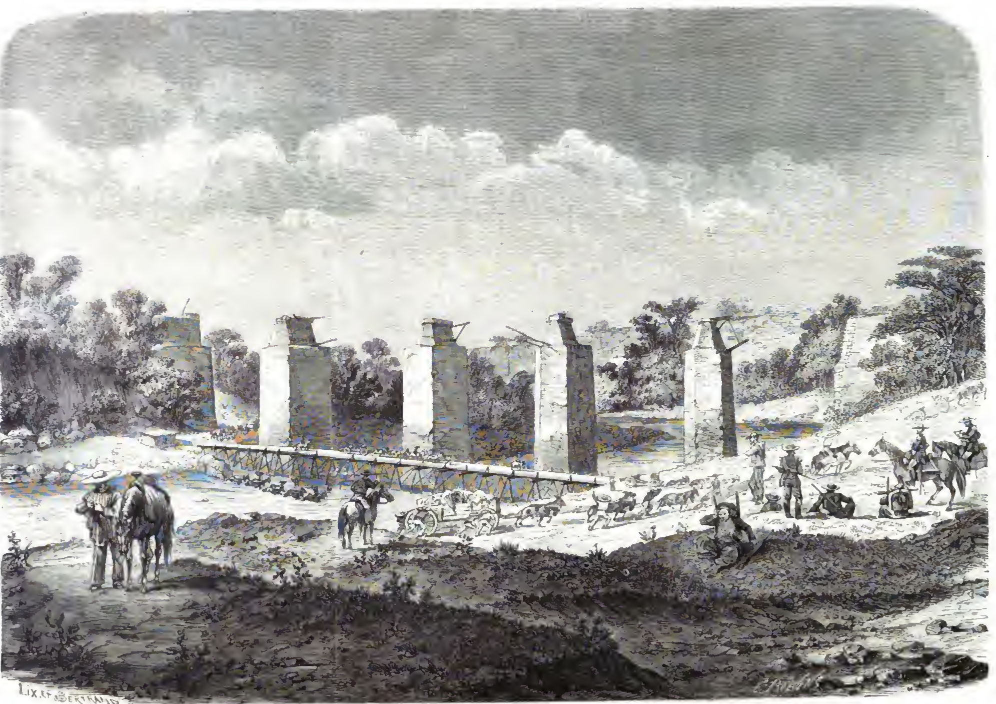
» Au fond du paysage, vous voyez fuir le Rio-Jamapa au pied de falaises tapissées d'arbres, entrelacées de lianes.

» En partant du haut de la pile de gauche et marchant dans la même direction, on arrive au village de la Soledad; à droite, du côté opposé, est le terrain où l'on campe après le passage du Rio.

» Vous voyez en bas mon commandant, M. Vassé, en petit caban, les bras croisés, surveillant le passage; nous sommes derrière lui. »

Cet extrait, qui commente et explique le dessin, lui donne la vie et le mouvement, et ces notes de voyages écrites *sur nature* sont le meilleur article qui puisse l'accompagner.

Pour extrait: C. Y.



EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Le matériel d'artillerie de siége passant le Rio de Jamapo, à La Soledad. (D'après un croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie.)

UN PARC AUX MOUTONS (effet de lune). — Dessin de M. Daubigny.

UN PARC AUX MOUTONS

EFFET DE LUNE.

TABLEAU DE M. DAUBIGNY.

Ce ne sont plus les bords de l'Oise ou de la Seine que nous représente aujourd'hui M. Daubigny. Le grand paysagiste, l'amoureux des berges et des saulées, s'est arrêté à la nuit tombante dans une de ces plaines où les bergers parquent leurs moutons : couchés sur l'herbe qu'ils ont tondue ras, ceux des premiers plans s'indiquent seulement par des masses grises estompées sur leurs contours par les reflets de la lune. Les autres se pressent confusément les uns contre les autres ; ils dorment debout, la tête appuyée contre les claies du parc. Quelques pommiers se découpent sur le ciel, un moulin se détache en noir sur un ciel presque transparent, une bande d'oiseaux en voyage fait entendre de petits cris aigus qu'accompagnent les aboiements lointains des chiens de ferme des environs.

M. Daubigny arrive souvent au style à force de simplicité.

Nous avons vu, chez S. E. le comte Walewski, deux panneaux sortant des dimensions ordinaires, qui nous ont révélé M. Daubigny sous un jour nouveau: jusque-là, c'était bien un poëte, mais un poëte qui fait l'école buissonnière et laisse son bateau aller à la dérive. Cette fois, le peintre des *Bords de l'Oise* rêve sous les myrtes et fait songer au Poussin.

En parlant de dérive, M. Daubigny vient de publier son *Voyage en bateau*, quinze planches qu'accompagnent un avant-propos de M. *Frédéric Henriet*, qui est bien le plus charmant avis aux amateurs qu'on puisse lire.

Ces quelques lignes ont toute la fraîcheur et la verve de la peinture du maître.

C. V.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Dernières représentations de M. Samson. — VAUDEVILLE : Reprise du *Mariage d'Olympe*. — GYMNASE : Reprise du *Fils naturel*. — GAITÉ : Reprise de *la Belle Gabrielle*. — M. Frédérick Lemaître et M. Ferville pensionnés.

M. Samson se retire décidément du théâtre au mois d'avril. Ce n'est pas qu'il se trouve ou qu'on le trouve trop vieux. Bien qu'il ait dépassé soixante-dix ans, il a encore, comme on dit, bon pied, bon œil; et, ne jouant que les rôles de son âge, il lui serait aisé de prolonger sa carrière comique. Il ne le veut pas; il met à se retirer à temps une coquetterie que n'ont point ses confrères. Que la volonté de M. Samson soit faite!

En attendant le moment fatal, M. Samson passe actuellement en revue les principaux rôles de son répertoire. C'est une série de représentations extrêmement intéressantes et auxquelles ne manquent pas les amateurs. Il nous a déjà rendu *l'Étourdi*, *Sganarelle*, *le Joueur*, *Bertrand et Raton*; nous aurons successivement : *la Femme Juge et Partie*, *le Festin de Pierre*, *le Vieux célibataire*, etc. En un mois, un jeune homme pourra connaître M. Samson aussi bien que nous, qui l'étudions depuis quinze ans. Il est inutile de dire que, dans ces soirées suprêmes, le comédien s'efforce de donner la plus complète expression de son talent.

Ce talent, auquel personne plus que moi ne rend justice, n'a rien, au premier abord, de saisissant ni de séduisant. M. Samson parle du nez de façon à rendre des points à un canard; il laisse tomber ses paroles goutte à goutte; sa démarche est aussi lente que sa diction; son masque est sans variété. Jamais acteur n'eut plus besoin d'art, de science, d'expérience; jamais acteur, il est vrai, n'en posséda et n'en acquit davantage. Il joue *la nuance*, comme les joueurs de billard jouent *l'effet*. Son habileté est prodigieuse : il est à l'aise dans ses défauts comme un autre dans ses qualités. Un des premiers inventeurs du jeu froid, il a conquis le public par la seule force de la vérité, de la raison, de l'esprit. L'horreur du mauvais goût est innée en lui. Aussi se tient-il toujours en dehors de l'éclat; il ne sollicite pas le succès, il l'attend avec une sorte de fatuité tranquille qu'on devine au bout de quelque temps. C'est plaisir de lui voir donner la vie à des riens par son accentuation mordante, et découper le vers comme on découpe de la dentelle. Il réussit moins bien les rôles de sensibilité; alors il est de l'école des mains tremblantes, et il ne vaut pas Bouffé.

Les reprises sont à l'ordre du jour : une des plus intelligentes, sans contredit, est celle du *Mariage d'Olympe* au Vaudeville, et je m'étonne que les trois directeurs, — Minos, Eaque et Rhadamante, — n'y aient pas songé plus tôt. *Le Mariage d'Olympe* peut être considéré comme une suite et un complément de *l'Aventurière*; c'est *l'Aventurière* arrivée à ses fins, entrée dans la famille, ayant rang dans le monde. On sait avec quelle audace et avec quelle vigueur est poussée cette étude, qui compte parmi les meilleures de M. Emile Augier. Comme *l'Aventurière*, *le Mariage d'Olympe* a subi quelques remaniements, qui n'altèrent en rien sa physionomie; le public, dont le temps redresse le jugement et les jugements, lui a fait un accueil respectueux qui peut passer pour une amende honorable. La pièce est jouée comme à l'époque de sa création, c'est-à-dire par Mme Farguell, très-brillante et très-diabolique; par M. Félix, qui est à une comédie ce qu'est une paire de cymbales à un orchestre; et par M. Parade, vrai à faire pleurer dans le rôle d'un cabotin qui cherche à préserver son cœur de l'abjection.

Une autre reprise est celle du *Fils naturel*, de M. Alexandre Dumas fils. J'... dit autrefois les qualités et les périls — plutôt que les défauts — de cette œuvre singulière; la sécheresse que j'y remarquais alors m'est apparue lundi dernier plus grande encore, plus implacable. C'est à se demander si l'auteur ne l'a pas écrite, ou du moins n'en a pas conçu l'idée, à son retour de Russie. Comme pièce, cela est fait d'ailleurs avec une sûreté de main remarquable; les caractères ont une décision peu commune; les scènes vont droit à leur but, — trop droit même. Un esprit éclatant est répandu sur tout cela, mais cet esprit est semblable au soleil sur la neige : il y allume des bouquets de pierreries sans la fondre. Le directeur du Gymnase, qui aime à faire des élèves, et qui en fait d'excellents, a confié cette reprise aux plus jeunes et aux plus nouveaux de sa troupe. La nature un peu sérieuse, un peu acide de M. Berton fils le recommandait pour le personnage de Jacques; il l'a rendu d'une façon remarquable, sans atténuations, mais sans affectation de raideur. Une débutante, Mme Fanny Génat, qui a commencé par l'Opéra, comme Mlle Delphine Marquet, comme Mlle Cellier, — et comme presque toutes les élèves de Boudeville, — a paru dans le rôle larmoyant créé par Mme Rose Chéri :

> Vous dansiez ! j'en suis fort aise.
> Eh bien, pleurez maintenant !

La Belle Gabrielle (encore une reprise!) vient de s'acclimater de la façon la plus heureuse sur la scène de la Gaîté. C'est toujours ce drame, ou plutôt ce roman, plein de spectacle, de mouvement, d'embuscades, de rendez-vous, d'épées, de dentelles, de chevalerie, de tout ce fracas enfin dont M. Alexandre Dumas père paraît complétement dégoûté, et dont M. Auguste Maquet reste seul à s'enivrer aujourd'hui. Une grande pompe préside à cette reprise, et d'excellents artistes, tels que MM. Barton, Clarence, Mlle Page, rivalisent de verve. La légende populaire d'Henri IV est toujours vivace en France. C'est un des rares monarques pour les amours duquel le peuple ait conservé une inaltérable indulgence.

On ignorait assez généralement que M. Frédérick Lemaître, le Titan du romantisme, fût demeuré pauvre après une carrière si éblouissante. M. le ministre d'État, qui a de meilleurs yeux que tout le monde, a su deviner cette honorable pauvreté; il a accordé à M. Frédérick Lemaître une pension de deux mille francs. Le public artistique et littéraire tout entier a battu des mains, comme aux plus belles représentations de *Ruy-Blas* et de *Richard Darlington*.

M. Ferville a été l'objet d'une récompense, ou pour mieux parler, d'une justice analogue.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE ITALIEN : Reprises de *la Traviata*, opéra en trois actes de V. Verdi, et de *Poliuto*, opéra en trois actes de Donizetti. — Correspondance.

Les archéologues amoureux de dates et chercheurs de petites niaiseries inédites seront de tous les temps. Il s'en trouvera certainement un plus tard qui se demandera où en était, le 1er mars 1862, l'art cultivé à la salle Ventadour ? Il plongera sa plume dans le monceau de papiers imprimés dont notre génération prétend faire une montagne; mais il est probable que sa plume ne piquera rien qui vaille. Les détails manqueront sur une certaine représentation de *la Traviata*, donnée furtivement un dimanche, jour où les abonnés des Italiens ont congé. On saura tout au plus que la soirée a été glaciale, malgré la haute température des mélodies de M. Verdi, malgré la voix incandescente de Mme Penco; l'infatigable cantatrice représentait la dame aux camélias du temps de Louis XIII, — *la Traviata* dans la langue du Tasse; — M. Gardoni était son Armand Duval, — Alfredo Germond, dans l'idiôme du Dante, — et M. Delle Sedie chantait le rôle du père, créé au Vaudeville (mais sans musique) par M. Delannoy.

Passons vite, pour arriver à l'événement de la semaine, qui est la rentrée de Tamberlick dans *Poliuto*. On ne s'attend pas à ce que nous racontions *Poliuto*, aujourd'hui très-su de tout le monde depuis que le grand chanteur a ressuscité cette intéressante partition de Donizetti. Mais voici à son propos quelques détails non indifférents que nous empruntons à un livre nouveau. Ce livre est l'œuvre posthume d'Halévy et contient, sous le titre de : *Derniers souvenirs et portraits*[1], un recueil de notices et de travaux littéraires trouvés dans les papiers de l'auteur de *la Juive*. Nous le recommandons vivement à tous les amateurs de belle prose écrite à propos de belle musique; ils y trouveront des études très piquantes sur Mozart et sur Berton, une nouvelle musicale intitulée *le Baron Stora*... enfin le récit de la fin si douloureuse du célèbre ténor Adolphe Nourrit.

Nourrit s'était, comme on sait, retiré à Naples, lorsqu'en 1837 il quitta l'Opéra; c'est de là qu'il écrivait à Hiller :

« La place se fait belle ici pour un jeune maëstro; voilà Donizetti qui va dire adieu à l'Italie; on lui fait des propositions en France qui lui conviennent, et il est probable que *Polyeucte* (*Poliuto*) est le dernier opéra qu'il écrira pour son pays... Le maëstro se pique, je crois, d'honneur, et donne tout ce qu'il peut donner de soins à cette partition. Il l'écrit presqu'*autant pour la France que pour l'Italie*. Il est vrai de dire qu'on s'en occupe plus à Paris qu'à Naples et qu'il a déjà reçu de plusieurs éditeurs de musique de Paris des offres pour la vente de cet ouvrage, qu'il écrit pour moi, sans que le titre même en soit connu. Ce titre va, peut-être, nous causer un peu d'embarras; car nous avons affaire à un conseil de révision très-sévère, et, comme notre héros est un saint, il est très-possible qu'on nous force à le débaptiser, ou plutôt à le baptiser autrement, car il faut bien que notre martyr reste chrétien, quel que soit le nom qu'on lui donne. »

Quatre mois plus tard, les sévérités de la censure prévues par Nourrit se réalisent et au delà :

« Vous savez, — écrit-il, — que le *Polyeucte* a été arrêté par la censure; nous avons refait le libretto et changé nos chrétiens en guèbres; mais la révision n'a pas plus voulu des uns que des autres; c'est le sentiment religieux qu'on voulait proscrire, sous quelque forme qu'il se présentât. Vous pouvez deviner toute l'importance que j'avais attachée à débuter dans un opéra écrit pour moi, et dont le libretto avait été dicté par moi; aussi vous comprenez toute la peine que j'ai éprouvée en perdant l'appui sur lequel j'avais compté... »

Poliuto ne put être représenté en Italie; une traduction en fut donnée quelques années plus tard à l'Opéra de Paris. Et c'est ainsi que *Polyeucte* transformé en *Poliuto*, puis devenu *les Martyrs*, est arrivé jusqu'à Tamberlick, qui s'est incarné dans le héros chrétien pour lui imprimer un cachet de grandeur et à la fois de mysticisme qui manque généralement à la partition de Donizetti; partition inégale, où les plus belles pages sont accolées aux plus plates rengaines.

CORRESPONDANCE. — M. de B... voudrait savoir ce qu'est devenu le carillon promis par les journaux au clocher de Saint Germain-l'Auxerrois. — Merci, monsieur, de nous donner un excellent sujet d'article pour la première semaine où nous chômerons de nouveautés lyrico-dramatiques. Nous ne manquerons pas d'aller bientôt questionner le sonneur sur le nombre et le diapason de ses nouvelles cloches. D'ici-là, nous nous procurerons quelques documents sur l'histoire de ces sonneries en musique auxquelles le moyen-âge attachait des superstitions, et qui sont encore si en usage dans le nord de la France et en Belgique.

— A Mme L... R... — Je ne sais, madame, si vous vous êtes bien rendu compte du genre de prose qui m'est ici dévolu; j'ai à parler musique et non parapluies... Cependant, comme tout se tient en ce monde, il y a nécessairement un rapport entre l'instrument sus-nommé et l'art en l'honneur duquel je noircis toutes les semaines ce papier. Je vous accorde donc très-volontiers que les douces impressions qu'on va chercher au concert peuvent s'évanouir complétement dans les scènes de tumulte qu'occasionne le bureau des cannes et des parapluies. D'un côté, la musique vous a rendu meilleur; de l'autre, les coups de coude distribués et reçus pendant la demi-heure qui suit le concert vous ont rendu pire : partant rien de fait. Mais, total de la soirée, 10 fr. 10 c. Ces centimes additionnels constituent un impôt purement vexatoire et pour le maintien duquel on ne saurait donner aucun bon prétexte. Un savant, consulté par nous à ce sujet, a prétendu que l'usage en remontait aux guerres musicales du dernier siècle. L'employé d'un de ces bureaux, questionné aussi, nous a affirmé que l'institution dont il est

[1] Suite des *Souvenirs et portraits* publiés de son vivant, par Halévy.

le représentant n'avait d'autre raison d'être que la millier de francs par an qu'elle rapporte (cet homme avait l'air très-sincère).

— Mme E... A..., rue T..., à P... — Ecriture illisible, donc réponse (provisoirement) impossible.

— M. D..., compositeur, à Metz. — Votre brochure soulève les questions les plus piquantes, notamment celle du rhythme, élucidée par des considérations tirées des lois physiologiques. Il en sera parlé dans un livre spécial devant prochainement paraître... (Au fait, le D... qui commence le pré ent paragraphe est bien mystérieux. Rien ne s'oppose à ce qu'on sache qu'il est l'initiale du savant M. Durutte, auteur de l'*Esthétique musicale*.)

— M. O... S..., rue L..., à L... — Jamais! jamais!

— M. Mané (de l'*Indépendance belge*). — Merci, monsieur, de m'avoir fait profiter de votre publicité et du crédit dont jouissent si justemen vos articles. Le récit que vous m'empruntez est d'ailleurs rigoureusement conforme à ce que j'ai vu et entendu de bizarre et d'invraisemblable dans le château hanté.

ALBERT DE LASALLE.

P. S. — La place nécessaire au compte rendu de *la Mule de Pedro* nous aurait manqué aujourd'hui, et nous préférons attendre à la semaine prochaine pour parler avec plus de détails de la nouvelle partition de M. Victor Massé.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 70

COMPOSÉ PAR M. WARNER, DE PHILADELPHIE

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en six coups.

Solution du problème n° 68

BLANCS.	NOIRS.
1. T pr. C	1. F pr T (A)(B)(C)(D)(E)
2. C 6 R, éch.	2. R 4e R
3. D 4e D, éch. et mat.	
(A)	
	1 F 6e R
2. C 5e D, échec.	2 R 4e R (1)
3. T pr. P, éch. et mat.	
(1)	
	2 R 6e F
3. D pr. F, mat.	
(B)	
	1 D pr. C
2. D pr. F, éch.	2. R 6e F
3. F 2e CR, échec et mat.	
(C)	
	1. T pr. F
2. D 5e FR, échec.	2. R 6e R
3. C 2e FD, mat.	
(D)	
	1. R 4e R
2. T 5e C, éch.	2. R 5e F
3. C 6e R, mat.	
(E)	
	1. T 3e FR
2. T 4e C, échec.	2. R 4e R
3. D 4e R, mat.	

Solutions justes : MM. Francastel ; Feisthamel ; Mobille, au Havre ; Planche ; docteur J. Napoli ; Ung · J. Delahaye ; Cercle Saint-Georges ; H. Lemaître, à Chartres ; E. et H. Frau, à Lyon ; Misselieux ; Café de l'Opéra, à Nancy . Boisset, à la Flèche ; Stiennon de Mours, à Eysingen ; Menendez ; Du Cygne ; Rombaut ; capitaine Charousset ; E. Prevot ; Brénois, Café Bréant ; Fabrice ; Delaplace ; colonel Silvestre ; N. Mille, à Abbeville ; A. Ault, à Mons ; Cercle de Sos ; Lantoine, à Guise ; Lhombes et Granados, à Perpignan ; Dr Revel, à Saint-Omer ; Cercle littéraire de Villedieu-les-Poêles ; Ménon ; Bodel, à Delle ; Mestraud, caporal ; Viéto ; Café de la Marine, à Rochefort ; capitaine Didier ; Cercle d'Échecs d'Orléans ; Café Pélisson, à Guéret ; L. Voisin, à Nantes

Les autres solutions adressées sont inexactes ou incomplètes.

Correspondance.

M. D...d, à Orléans. — J'accepte avec empressement votre aimable proposition. Veuillez donc m'adresser les deux parties par correspondance et agréez tous mes remercîments.

M. Bes..., à Rueil. — En examinant plus attentivement la position du problème n° 67, vous découvrirez quelque part un Fou noir dont le rôle est pré isément d'empêcher votre solution en deux coups. C'est pour d'autres inexactitudes de ce genre que votre nom ne figure pas dans les mentions ordinaires.

M. X. T., à Toulouse. — Le prix du « meilleur problème » du concours de Londres a été, après plusieurs mésaventures, définitivement décerné à M. Conrad Bayer pour son problème en cinq coups, publié dans le *Monde illustré*, sous le n° 50. Ce compositeur a obtenu ainsi un succès complet.

M. de Vil..... — M. Morphy, le célèbre joueur d'échecs américain, est en effet à Paris depuis plusieurs mois. Bien qu'il reste un peu à l'écart en ce moment, il joue cependant de loin en loin, et quelques-unes de ses parties ont pu être recueillies. Le numéro de février de la *Nouvelle Régence* en contient trois qui sont extrêmement remarquables.

P. JOURNOUD.

REBUS

CONTENTEMEN

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Mme Miolan a le chant délié.

FABRICATION MÉCANIQUE DU PAIN

D'APRÈS LE PROCÉDÉ STEVENS

De tous les arts industriels, celui qui intéresse le plus la santé et le bien-être des nations, c'est la manufacture du pain. Il est donc étrangement surprenant que, siècle après siècle, l'état de la boulangerie soit resté stationnaire, tandis que toutes les autres industries ont fait des progrès si rapides et si merveilleux pour le bien de toute la grande famille humaine.

Cette question n'est donc pas locale. Le problème se pose aussi bien à Paris qu'à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, et partout on se demande : Est-ce que ce système barbare de faire le pain durera toujours? C'est un travail cruel, insalubre En mélangeant et en lançant de tous côtés la pâte tenace, les ouvriers doivent se tenir le corps penché sur les huchets et toujours avec les efforts les plus violents. Aussi, les hommes qui accomplissent cette rude tâche ont reçu la sobriquet si expressif de *geindres*, parce que la nature épuisante de leur travail se trahit par les gémissements lourds et étouffés qui s'échappent de leur poitrine. Toutes les parties de leur corps sont bientôt inondées de sueur qui tombe à grosses gouttes ; ils sont complétement épuisés de fatigue lorsqu'ils arrivent à la fin de leur labeur pénible.

Ces réflexions, que nous empruntons à Charles Dickens, l'illustre romancier anglais, qui s'est constitué le champion de toutes les améliorations qui intéressent les masses, nous ont paru utiles à citer dans la question qui nous occupe Elles montreront à nos lecteurs que les aspirations vers un procédé meilleur ne sont pas particulières à notre pays, et que, lorsqu'il y a quelques mois la presse entière discutait la question de la boulangerie, elle répondait à des aspirations générales.

On a émis bien des idées à propos de la réforme de la boulangerie. Cela est naturel; le mal étant universel, il fallait s'attendre à voir toutes les opinions entrer en lice. Nous n'avons pas à discuter la valeur économique des systèmes mis en avant par les divers organes du journalisme parisien ; notre mission à nous se borne à servir la grande cause du progrès par les moyens en notre pouvoir. Nous avons jugé que le *procédé Stevens* faisait faire un pas immense à la question, et, selon notre habitude, nous nous empressons de mettre les gens compétents à même de décider en dernier ressort.

Quelle est la situation actuelle de la boulangerie à Paris et à Londres? Nous citons ces deux villes, parce qu'il nous semble qu'elles résument tous les progrès industriels et qu'il serait inutile de chercher ailleurs ce qu'on ne trouverait pas chez elles.

« Une boulangerie de Londres c'est un sépulcre blanchi, dit *le Times*, un endroit immonde où se fabrique de la façon la plus sale l'aliment le plus indispensable à l'homme. »

Que dirons-nous des boulangeries de Paris?

Lequel de nos lecteurs aurions nous la prétention d'instruire ?

Mais au lieu de nous étendre en détail sur ce qui existe et que chacun de nous ne connaît que trop, nous avons hâte d'arriver aux essais tentés pour améliorer un état de choses si déplorable.

Lorsque, le 7 décembre dernier, lors de l'inauguration du boulevard du Prince-Eugène, l'Empereur a prononcé ces paroles : « La question de l'alimentation publique vient encore récemment d'attirer mon attention particulière La dernière discussion au Conseil d'Etat fera introduire quelques réformes utiles dans la boulangerie, » ne devons-nous voir dans cette phrase qu'une promesse de réglementation nouvelle? Non, sans doute, et nous devons comprendre que toute entreprise dirigée vers un but d'amélioration recevra des encouragements.

Eh bien ! aujourd'hui, c'est de nous que dépend la solution de cette question qui paraissait si ardue; l'amélioration est trouvée, le progrès est accompli!

Un publiciste consciencieux, M. Delamarre, directeur du journal *la Patrie*, a traité à fond la question de la Boulangerie dans une série d'articles qui ont paru dans les mois de novembre et de décembre derniers. Il a répandu la lumière sur bien des points qui paraissaient obscurs, et les tentatives de MM. Dauglish et Mège-Mouriès ont trouvé dans ses colonnes un bienveillant appui.

Depuis ce temps la question a avancé encore : *le Pétrin mécanique*, que tant d'essais infructueux avaient fait regarder comme impossible, a été trouvé ; il fonctionne à Londres sous le patronage d'une puissante compagnie, et au moment où nous écrivons ces lignes, on est en train d'en installer un chez M. Vaury, boulanger rue Saint-Honoré. Le ministre a autorisé sa libre importation en France, et, bientôt, espérons-le, nous le verrons fonctionner dans toutes les boulangeries de quelqu'importance.

Nous avons vu fonctionner la machine brevetée de *Stevens*, dont nous reproduisons aujourd'hui un des modèles. Il en existe de toutes grandeurs et de toutes puissances, depuis le pétrin de ménage, propre à fabriquer le pain nécessaire à la consommation de la famille, jusqu'au pétrin industriel. Ces machines, suivant leur force et le nombre de huches employées, sont mues indifféremment par les bras humains ou par la vapeur; leur volume permet de les placer dans tous les locaux que les boulangers ont à leur disposition.

Le pétrin de Stevens offre de grands avantages quant à l'économie, sous le double rapport du travail et du temps La pâte étant supérieurement mélangée et lacérée par l'emploi de la machine, la couleur du pain est améliorée, tandis qu'il acquiert une consistance parfaitement uniforme. De plus, le mélange si complet de la pâte obtenu par la machine fait qu'elle devient parfaitement claire et tenace. Il en résulte une augmentation de rendement d'environ trois pains de quatre livres par sac, et ce pain est, à tous égards, de qualité grandement supérieure à celui produit par la fabrication répugnante à la main Les boulangers expérimentés apprécieront d'autant plus les faits qui précèdent, qu'ils savent que, même par l'ancien système, plus les pâtes sont lacérées et mélangées, meilleur est le pain et plus fort est le rendement, et que peu de fournées sont aussi bonnes qu'elles devraient l'être, par suite de la nature laborieuse du pétrissage à la main. Il faut dire aussi que l'emploi de la machine ne nécessite aucun mode nouveau pour faire le pain ; c'est le simple fait du mélange par la machine qui constitue sa supériorité sur le travail manuel, et qui le rend également applicable au mélange des pâtes pour tous les genres de fabrication de pain, pâtisserie, biscuits, etc.

Les avantages de la machine Stevens consistent :

1° *Dans la propreté.* — Son opération est aussi propre que possible, et elle remplace le procédé si pernicieux du pétrissage à la main.

2° *Dans sa nature sanitaire.* — Elle allége les ouvriers de la partie la plus pénible et la plus nuisible de leur travail.

3° *Dans l'économie de temps.* — Le pétrissage prend moins de la moitié du temps que l'ancien système exige.

Aux avantages qui viennent d'être énumérés, on peut en ajouter un autre d'une importance considérable, c'est que le pain fait par cette machine est *le pain ordinaire de ménage à fait chez soi, » et le pain de fantaisie d'usage journalier*, sans aucune des impuretés et des imperfections inhérentes au système de pétrissage à la main.

Aujourd'hui, en dehors des trois grandes boulangeries de la compagnie, le pétrin de Stevens fonctionne avec succès dans plusieurs des établissements appartenant au gouvernement anglais et dans tous les principaux établissements publics; il est aussi employé par plus de soixante maîtres boulangers à Londres, et a été exporté dans les colonies anglaises.

Ajoutons pour terminer que le *Chemical-News* fait de ce pétrin le plus grand éloge, et que le ministre de la guerre d'Angleterre, qui en a ordonné l'emploi

Carte de l'ancien royaume de Pologne avec ses lignes frontières.

dans les stations militaires coloniales, adressé à l'inventeur les compliments et les éloges les plus flatteurs et les plus sincères.

La société fondée pour l'exploitation du pétrin de Stevens, et constituée au capital de 1,500,000 fr., a été prise sous le patronage de la presse anglaise, et *le Times*, en parlant d'elle, dit :

« La machine à faire le pain de Stevens fait un appel direct aux sympathies universelles. »

A. HERMANT.

Carte de la Pologne

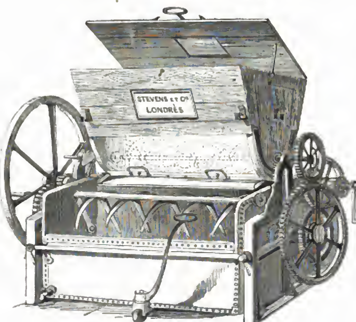
En présence des événements dont la Pologne est le théâtre, à l'heure où sa destinée va peut-être s'accomplir, nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs la carte de ce malheureux pays. Tout le monde voudra suivre, les dépêches télégraphiques à la main, les différentes évolutions des révoltés et des troupes russes.

Nous cédons au désir de quelques-uns de nos abonnés, qui se sont surtout préoccupés de savoir par quelles frontières ceux qui des différents pays de l'Europe allaient se joindre à l'insurrection, pouvaient pénétrer dans le pays.

La question de la Pologne se rattache trop intimement à la politique intérieure pour que nous nous étendions sur ce sujet ; la carte que nous donnons n'a pas besoin d'être commentée, c'est un guide sûr pour tout lecteur qui tient à se rendre compte des progrès de l'insurrection ou de ceux de la Russie.

Nous profitons de cette occasion pour répondre aux personnes qui nous ont demandé une délimitation très précise des Etats du pape, indiquant ce qui est désigné aujourd'hui sous le nom de patrimoine de saint Pierre. La question romaine, reléguée au second plan, par suite des événements du Mexique et de ceux de la Pologne, est trop brûlante encore pour que nous nous en occupions en aucune façon ; ce serait dépasser la limite de nos attributions.

C. Y.



Fabrication mécanique du pain, d'après le procédé Stevens.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs, — Six mois, 11 francs, — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année, N° 310. — 21 Mars 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BRÉDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 25, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Bréda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Bréda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

Mariage de S. A. R. le prince de Galles et de la princesse de Danemarck, célébré le 10 mars dans la chapelle Saint-Georges, à Windsor.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : DÉFIS ET CONTRE-DÉFIS ENTRE MÉDIUMS ET INCRÉDULES. — UN ENRICHI GÉNÉREUX. — POURQUOI DOUZE COLONAIS SONT HABILLÉS DE LA MÊME FAÇON. — LES ÉCRASEMENTS DE LONDRES. — SOUVENIRS DE 1780. — UNE NOUVELLE COMTESSE DE PLATEN. — L'ADJUDANT DE LANGIEWICZ. — CORRESPONDANCE. — DE QUELQUES JOLIES FEMMES DE PARIS. — RÉPONSE A UN CAPITAINE. — UNE SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE DE BOISSY. — L'ARISTOCRATIE SUR LES PLANCHES. — LES DIVERSES ARISTOCRATIES — UN RAPPEL A QUI DE DROIT.

~~~ Donc, en réponse au défi porté ici par M. G. Mabru, chimiste, 85, rue Mouffetard, à tous les somnambules ou médiums : — de lire à travers les murailles et sans le secours des yeux, (voir la fin du Courrier n° 308), — nous avons reçu la réponse suivante de M. Edward Girroodd, qui est en vérité bien économe en ne doublant pas aussi son G. et son I.

« Réponse au défi de M. Mabru, accepté par M. et Mme Girroodd, *prestidigitateurs canadiens*, surnommés par la presse anglaise : les *médiums américains*.

» Monsieur le rédacteur, nous ne faisons pas de magnétisme, nous ne sommes pas spirites, et pourtant, à l'aide d'une télégraphie invisible, sans paroles, sans gestes, sans rien d'apparent, nous correspondons à travers les murs : — *lectures*, commandements, visions, sont l'*a b c* par nous.

» Je déclare que je cherche encore une somnambule lucide qui puisse produire un phénomène, ou un spirite qui fasse une seule expérience que je ne m'explique — et *n'exécute aussitôt !*

» Je m'engage donc à faire lire Mme Julia Girroodd dans le premier livre venu, sans le secours d'un compère, les dix premières lignes d'une page indiquée, qu'on me fera préalablement lire dans une chambre à côté, condition *sine qua non*. Je déclare sincèrement n'être pas plus sorcier que les somnambules, spirites ou autres visionnaires.

» J'offre à mon tour la même somme de *trois mille francs* à tout somnambule ou spirite qui exécutera sur-le-champ ce que Mme Girroodd et moi accomplirons par les seuls moyens fournis par la physique, la prestidigitation. Il est bien entendu que ce contre-défi ne s'adresse point à M. Robert-Houdin, ou à ses émules, mais bien et exclusivement aux sujets qui se posent en disciples du fameux Home.

» Nous croyons avoir étonné les réunions devant lesquelles nous avons opéré, chez LL. MM., dans les ambassades, dans un grand nombre de hauts salons de Londres et de Paris, et nous avons toujours déclaré que nos prestiges n'étaient que le résultat de l'adresse, que nous devions tout à la physique, aux sciences terrestres, et — rien aux complaisances des *esprits*...

» Veuillez agréer, etc.

» EDDWARD GIRROODD,
» 41, passage Jouffroy. »

— Un autre correspondant, M. C. Achille, rue Saint-Denis, n° (cherche !), abonné *fervent* du *Monde illustré* (sic), se fait un devoir de répondre aussi à la lettre de M. Mabru, — non par l'appât des trois mille francs, mais pour l'honneur des esprits. Il est vrai que notre abonné ne conclut pas. Il se borne à répondre qu'il est magnétiseur (plus fervent sans doute encore qu'abonné !) Que « scientifiquement parlant, voir à travers les murailles et lire sans le secours des yeux ne sont que niaiseries, et qu'il n'y a pas lieu de proposer trois mille francs pour une chose aussi simple. » (Comment ? c'est si simple que cela? Mais prendre trois mille francs pour le faire... simplement, serait pourtant bien simple aussi !) Notre correspondant termine, après ce haut mouvement de dédain, par l'éloge du magnétisme au point de vue du soulagement des maux dont l'humanité est atteinte.

Fort bien. Mais si M. Mabru est mis au pied du mur par M. Girroodd, notre fervent abonné M. Achille, laisse entier le défi qu'il nous semble trop dédaigner.

— *Autre défi.* — A un autre Achille !

On nous écrit :

« A tous ou à toutes les somnambules, médiums et lucides et à leurs Barnum.

» 1° Je donne 3,000 francs à celui ou celle qui me démontrera, non pas scientifiquement, mais en réalisant le prodige, qu'il peut lire un mot de quatre lettres hautes de vingt centimètres, affiché dans une chambre du troisième étage de l'hôtel du Louvre. Le somnambule, son magnétiseur et moi, serons dans le salon de lecture de l'hôtel.

2° — Un second mot de quatre lettres hautes de un mètre, affiché dans le grand amphithéâtre de l'Institut.

3° — Un mot de cinq lettres, de deux mètres de hauteur, éclairé par vingt bougies, tracé dans les caveaux du Panthéon.

» Les distances sont-elles un obstacle ? Je modifie ainsi le problème :

» Les trois mots seront écrits sur une feuille de carton épaisse d'un millimètre ; cette feuille sera recouverte d'une autre semblable. Les bords seront garnis d'une bande de papier cachant les arrêtes des cartons. En ma présence, les magnétiseurs et magnétisés pourront palper les cartons, et des hommes dignes de foi, après avoir reconnu que je n'ai pris que des précautions loyales contre la jonglerie, diront si je suis vaincu et si je dois exécuter la promesse faite ici.

» Veuillez agréer, etc.

» N. SAUVAGEON,
» propriétaire, lauréat de l'académie nationale
» agricole, à Valence, 5 mars 1863. »

— M. Crockett, le charmeur de lions du Cirque, dont il est beaucoup parlé en ce moment, a aussi offert un prix de 12,500 francs à quiconque affronterait ses bêtes dans leur cage. Peut-être M. Crockett pensait-il que si un monsieur se risquait du milieu de tant de griffes et de crocs, le versement des 12,500 fr. deviendrait chose peu coûteuse... Aussi pouvait-il fort bien et sans danger forcer la somme ! Quoi qu'il en soit, il s'est trouvé, au Hâvre, un Van-Amburg, retiré sain et sauf des affaires, qui a accepté le défi, plein de confiance dans l'encaissement des 12,500 fr. après épreuve. Seulement, pour n'être pas dupe d'une réclame à la mystification, M. Herbert défie à son tour M. Crockett de déposer préalablement la somme chez un notaire ! Or, il paraît que M. Crockett ne dépose pas. On en est là. M. Girroodd dit aussi : M. Mabru dépose-t-il ?

~~~ On remarquait il y a peu de temps, dans les rues de Cologne, une douzaine d'individus tous habillés de la même façon, et comme s'il se fût agi d'un uniforme. Mais un singulier uniforme assurément ! car tous portaient le paletot, le gilet et le pantalon de drap gris quadrillé de jaune et de rouge...

Était-ce donc une gageure ?

Non, c'était un cadeau fait par une seule personne à ces douze hommes : et comme il y a au Rhin aussi bien qu'ailleurs un proverbe qui dit : qu'à cheval donné on ne regarde pas la bride, ces vêtements ayant été donnés, on n'avait pas regardé au quadrillage !

Or, voici l'histoire :

Il y a un an, peut-être deux, un modeste marchand de fourneaux de la ville d'Agrippine, de Rubens, des trois Mages et de Jean-Marie Farina, demanda un matin à parler à un des habitants les plus considérables de la cité. On l'admet bénévolement, il expose le plan qu'il a conçu d'accaparer toutes les vieilles armes qui sont au rebut dans les arsenaux publics ou privés du pays, depuis le canon jusqu'au pistolet, de réparer le tout et d'expédier ce tout en Amérique pour les besoins de la bonne et de la mauvaise cause... (je ne saurais définir qui est celle-ci ou celle-là).

L'idée est acceptée par celui qui doit avancer les fonds nécessaires. On se met à l'œuvre ; nous supprimons tout ce qui n'est pas le dénouement.

Ce dénouement, c'est un million, ou approchant, compté au petit marchand de réchauds pour sa part de l'opération !

Or, depuis qu'il est si brusquement porté à cette magnifique opulence, le brave homme et sa brave femme mènent joyeuse vie, et y associent de bon cœur tous leurs anciens amis, qu'ils ne dédaignent point... malgré leur million, ce qui est d'un bel et rare exemple !

Or, un jour qu'ils en avaient une douzaine à dîner, il se trouva là un petit tailleur qui ne faisait pas très-bien ses affaires, et qui aurait eu grand besoin d'une idée de fusils prusso-américains !

L'ancien marchand de réchauds et de fourneaux, animé d'un bon mouvement pour son ami le petit tailleur, lui dit au dessert, après un verre (et peut-être plus...) de vin de Moselle :

— « Ami Johann, je veux te faire du bien... et à ces messieurs aussi en même temps ! As-tu chez toi quelque bonne étoffe bien chaude pour l'hiver, qui n'est pas doux au bord de notre fleuve, désormais déshonoré par tant de ponts... à ce que dit le poëte Hartmann, ami et parolier de notre célèbre *Capellmeister*, Ferdinand Hiller ?

— « Oui, sans doute ! — répondit le petit tailleur, j'ai une pièce tout entière d'un drap... épais comme un de ces cuirs tannés qui ne parfument pas précisément Cologne, malgré son eau célèbre !

— « Eh bien ! tu vas en habiller de pied en cap nos douze amis, et c'est moi, le fournisseur rhénan des armes fédérales ou confédérales, qui payerai le mémoire ! Prends tes mesures, ami Johann, et taille ton bon drap à la taille de nos amis ! »

Vous comprenez bien que le petit tailleur ne se fit pas répéter deux fois un pareil ordre, et qu'il se mit sur-le-champ en mesure... de prendre ses mesures ! Grands et petits, gros et maigres, lui passaient par les mains, à leur grande et joyeuse surprise. Être bien nourris et chaudement habillés par-dessus le marché... c'était à faire momentanément bénir l'horrible guerre d'Amérique !

Un hurrah anglais couronna la généreuse motion sentimentale de l'ex-fumiste, et il dut fournir quelques nouvelles fioles à long col de son vin de Moselle pour trinquer à sa munificence ou magnificence, comme vous voudrez lire. Quinze jours après, chacun des douze convives avait reçu le solde du costume complet, d'abord fourni par à-comptes, un gilet à l'un, une culotte à l'autre, afin de faire patienter tout le monde...

Mais tout ce monde fut habillé de la même façon, sans jeu de mot, et le pourquoi nous allons le dire.

Le petit tailleur se trouvait avoir à sa disposition une grosse pièce d'étoffe d'un tissu fort bon, mais de couleurs et d'une disposition bizarres ; c'était ce lond gris quadrillé de jaune et de rouge dont on a parlé plus haut, quelque chose d'invendable ! Il ne s'était trouvé qu'un Anglais traversant Cologne pour aller passer économiquement son hiver, chauffé, éclairé et amusé gratis au Kursaal de Hombourg, qui eût étrenné cette diable de pièce d'étoffe, en acceptant une jaquette que le petit tailleur, appelé à Hôtel-royal, y avait coupée. L'Anglais parti, personne n'avait voulu de ce quadrillé, et le petit tailleur restait avec sa lourde pièce sur les bras.

Quelle joie de la placer sur ces douze dos et autour de ces vingt-quatre tibias !

L'armurier des esclavagistes et de leurs adversaires a payé à son ami le petit tailleur tout ce gris, ce rouge et ce jaune, comme s'il s'était agi du plus beau noir, dit tête de nègre ; — et quant aux convives que vous savez, ils se sont peu souciés du grillage dans lequel on les a enserrés gratis !

Voilà comment et pourquoi on rencontre dans les rues de Cologne cette escouade de gens en uniforme treillagé. Ce sont les bénéficiaires du *Potomac*.

~~~ On a lu dans quelques correspondances particulières ce fait, que les journaux anglais ont patriotiquement et superstitieusement essayé de dissimuler — que les fêtes de l'entrée dans Londres de la princesse Alexandra de Danemarck ont été signalées par de tristes accidents ainsi résumés :

« Ce ne sont pas seulement des femmes, des vieillards et des enfants qui ont été victimes dans ces cas douloureux, mais des hommes dans la force de l'âge. Les victimes, étouffées par la pression de la foule, perdaient connaissance, tombaient et étaient écrasées. Ce n'était qu'après une lutte surhumaine que l'on pouvait les arracher, insensibles, inanimées, pour les transporter à l'hôpital le plus voisin.

Il est curieux de noter, ou plutôt de rappeler, que des faits analogues eurent lieu à Paris, place Louis XV et rue Royale, à l'époque du mariage du Dauphin, — lequel, de même que l'héritier du trône d'Angleterre, recevait de l'étranger celle qui devait un jour partager son trône. Seulement la catastrophe eut alors de bien plus affreuses proportions que celles qu'on a vues récemment à Londres, et l'arrivée de la malheureuse Marie-Antoinette sembla trouver sur ce point même, sur cette place qui, *treize* ans après, lui fut si fatale, le pronostic de sa fin terrible...

Heureusement pour elle que l'Angleterre n'est pas à la veille de ce 89 que toute nation doit faire, — et surtout de ce 93 qu'aucune nation ne devrait subir !
~~~

~~~ Une nouvelle comtesse de Plater !

Une correspondance polonaise que nous avons sous les yeux, en parlant d'un des aides de camp du général — depuis dictateur Langiewicz, — s'exprime ainsi :

« Cet aide de camp si joli, qui m'avait frappé quand je l'avais vu à la parade aux côtés du général, nous a installés au campement. Vous serez étonné d'apprendre que cet officier très-capable est une jeune fille, et, ce qui vous étonnera encore plus, que c'est une demoiselle russe : M^lle de Poustowojtoï, mais polonisée. Elle est de Lublin et a fait toute la campagne jusque aujourd'hui.

» En 1861 et 1862, elle était à la tête de toutes les manifestations patriotiques. Elle était orthodoxe grecque et s'est faite catholique. Elle fut ensuite jetée dans les cachots de la citadelle de Krzemieniec, où elle passa onze mois. Dirigée, le 24 janvier, sur Zamosc, elle fut délivrée en route par une bande d'insurgés qu'elle amena à Langiewicz, et a pris une part active à toutes les actions. Le général l'a nommée adjudant à Malogoszcw, — et elle est aussi belle que brave.

» Ces détails sont de toute authenticité et connus de tout le camp. »

On se rapellera que lors de l'insurrection polonaise de 1830 et 1831 apparut déjà une jeune personne de vingt-cinq ans, une Lithuanienne du nom d'Émilie, comtesse de Plater, que ses goûts d'enfance avaient portée vers les plus nobles exercices de l'autre sexe. Belle et vertueuse autant que bien née, M^lle de Plater, demandée en mariage par un général russe, répondit simplement : « Je suis Polonaise ! » Lorsque la révolution éclata, elle réunit 600 hommes et conçut le projet hardi de surprendre la forteresse de Dunabourg et de transporter l'insurrection dans la Livonie et la Russie-Blanche. Le 2 avril 1831, elle battit un corps de troupes russes. Nommée capitaine-commandant du régiment de Lithuanie, M^lle Émelie de Plater défendit la position de Kowno, et, le sabre à la main, se fraya un passage à travers les Cosaques. Après la mauvaise issue de la campagne, pour échapper à la vengeance des Moscovites, elle suivit ses compatriotes en Prusse. Brisée par la fatigue, dévorée par la fièvre, elle tomba épuisée dans un petit village du palatinat d'Augustow, où elle expira en apprenant la prise de Varsovie !

M^lle de Plater avait à ses côtés une *dame de compagnie*, M^me de Raszanowicz, remplissant les fonctions d'adjudant. Toutes deux étaient l'objet d'un respect presque religieux de la part des soldats. Le lieu où elles reposaient était regardé comme un sanctuaire.

La nouvelle de Plater : M^lle de Poustowojtoï reprend cette tradition d'ardeur patriotique et de courage qui va si bien aux femmes de sa nationalité. Espérons qu'elle ne verra point son héroïsme couronné par le martyre qui a brisé si tôt la carrière et la vie de son illustre et touchante devancière, celle dont Fulgence Girard a dit dans ses Iambes (*Sisyphe*), comme on le pourrait dire du nouvel adjudant de Langiewicz :

Sur son front qui brillait si pur, c'est maintenant,
Pour contenir sa chevelure,
Un lourd schako ; de longs pistolets teints d'un sang
Encor frais, suspendus près d'un sabre qui pend
Rouge et fumant à la ceinture.
Et la cavale aux crins flottants, aux bonds hardis,
Dont la housse d'acier seule brille ;
Et sous un frac grossier ton cœur qui brûle, et puis
Le fer qui fait jaillir le sang des ennemis
Sur ton beau teint de jeune fille !

La nouvelle héroïne polonaise a vingt-deux ans. — La même lettre contient ce rapide crayon de Langiewicz :

« C'est un homme d'une taille moyenne, plutôt petite, mais carré des épaules, une figure ronde, des cheveux châtains, de longues moustaches fauves, un regard très-mobile et très-perçant, la tête rejetée en arrière, un air martial et décidé, la démarche brusque. Il paraît avoir trente ans à peine !

« Il porte une *czamarka* (sorte de tunique) en drap gris sombre, bordée de laine noire, et à brandebourgs noirs ; une écharpe en soie blanche et rouge à la ceinture ; une *konfederatka* (bonnet carré) blanche, avec une bordure de laine grise, et au coin une petite aigrette blanche ; des bottes de chasse et une capote paysanne grise, au ceinturon, un sabre de cavalerie à fourreau d'acier et à poignée d'ivoire. C'est, du reste, le costume de ses officiers supérieurs. Les simples officiers n'ont pas l'écharpe, mais une simple cocarde blanche et rouge au bonnet carré. »

Ces images doivent être recueillies. Nous attendons de notre correspondant le portrait de M^lle de Poustowojtoï, qui, par malheur, n'a pas, pour l'histoire ou la légende, le nom si euphonique et si net de « Plater. »

CORRESPONDANCE : Si les diverses étrangères dont on a tant parlé depuis la saison des bals justifient par la beauté, le tapage qui s'est fait autour de leurs noms et de leurs costumes ? — Nullement, madame ! et excepté M^me la comtesse Cast..., qui est d'un saisissant éclat toujours, le reste motive, cent fois par bal, cette exclamation des curieux attirés autour d'elles par le bruit fait au dehors, et dans certains journaux trop illusionnés, ou d'une complaisance véritablement aveugle :

— Comment, ce n'est que ça ! !

Et l'on court bien vite, pour se dédommager, *se refaire* les yeux, si l'on peut dire, regarder diverses jeunes personnes ou toutes jeunes femmes ; ainsi par exemple :

M^mes Alphonse de Rothschild, — Léopold Magnan, — de Galiffet, — de Pourtalès, — de Péreira, — Haussmann, — Dolfus, — de Bourgoing, — de Montauban, etc., etc., — sans compter bon nombre de femmes de quelques années plus tôt entrées dans le monde, et qui sont encore et toujours les reines de la beauté autant que de l'élégance !

— A M. R. de J..., capitaine au . . . de ligne. Ces couplets ressuscités de 1813, à propos de la Pologne, sont médiocres, vous l'avez bien jugé, monsieur. Dans tout cela nous ne voyons guère à prélever de votre envoi que le quatrain sur l'attentat dont Wellington ne fut pas victime à Paris ; de la part d'un fanatique qui tira par-dessus la tête du généralissime, — quatrain qui fut, dites-vous, affiché le lendemain à la porte de Wellington :

Ajuster mal est un défaut
. . . .
L'imbécile a visé trop haut,
Il le prenait pour un grand homme !

— A un ancien abonné d'Amiens (pourquoi ancien et pas continuel ? on fervent, comme M. Achille ?) Nous n'avons plus rien appris, depuis le récit de l'anecdote, du *Dictionnaire des idées*, du pauvre professeur, son savant auteur. — Mais ne connaissez-vous pas l'excellent *Dictionnaire idéologique* de T. Robertson ? (Paris, Derache, 7, rue du Bouloy.)

~~~ Une nombreuse société du plus haut monde, réunie mercredi chez M^me la marquise de Boissy, a assisté à l'audition d'une dame américaine qui réunit le triple don du talent, de la beauté et de la naissance. Elle se nomme M^rs Key Blunt, et déclame les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise comme M^rs Kemble ou Sarah Siddons. On pense qu'elle se produira dans un entr'acte du Théâtre-Italien, où elle attirera tous ceux qui goûtent les mérites de la langue de Shakespeare et de Byron.

~~~ Nous avons reçu, dimanche dernier, un pli contenant deux cartes écarlates, avec ce mot familièrement écrit sous le rabat de l'enveloppe même :

« Hélas ! monsieur, je ne peux disposer que de ces deux places, pas trop bonnes, mais où vous serez chez vous. Les voulez-vous ? *Vous savez que c'est l'aristocratie qui joue.* Mille civilités en poste.

» A. L. »

Les cartes étaient pour une répétition générale donnée dimanche dernier dans la salle du Conservatoire de musique. Il s'agissait d'un spectacle d'amateurs formé au nom de la bienfaisance.

L'an dernier déjà, *l'aristocratie* en question joua deux fois *Henri III* dans un manége de l'ancien hôtel Hope, — depuis Sellière, — transformé en salle de spectacle provisoire. Le prix d'entrée était de vingt francs par tête, également au profit d'une œuvre de charité. Nous passâmes au bureau, nous vîmes une partie de l'une de ces exhibitions de *l'aristocratie*, et nous ne primes pas à la pièce un plaisir extrême ! Néanmoins, comme il s'agissait d'une bonne œuvre, nous écrivîmes avec empressement, ici même, à la date du 24 mai, un article très-flatteur pour ces comédiens plus ou moins titrés, — les nommant soigneusement tous, les louant de leurs efforts, les félicitant de leur initiative, prenant soin de réaliser enfin le désir que manifeste très-clairement quiconque apprend un rôle, se costume, et vient le débiter devant un public payant, — désir qui est de faire parler de soi.

Or, il faut bien le dire, puisque le fait nouveau réveille l'ancien : pas un membre de cette *aristocratie* ne fit semblant d'avoir su, d'avoir lu... et bien qu'on pût peut-être s'attendre à plus de politesse de la part de quelques-uns de ces acteurs d'occasion « comme étant de roture, » il paraît que le procédé fut contagieux, car ceux-là, — les vilains, pas plus que les blasonnés, — ne parurent savoir qu'un journal qui, par le nombre de ses abonnés, passe assurément sous les yeux d'un demi-million de lecteurs, avait bienveillamment entretenu le public de leur apparition publique, de leur talent, de leur costume, ainsi que du but philanthropique de cette apparition.

Nous en plaignons-nous aujourd'hui ? nullement ! Nous ferons seulement observer que si nous avions glissé le moindre *bémol* dans la fanfare, celui à l'oreille duquel la note défaillante aurait vibré, n'eût pas manqué de se récrier, de réclamer, de faire parler pour obtenir que le bémol soit remplacé par un *dièze !* C'est au reste toujours la même histoire : vous louez les gens d'une chose pour laquelle ils ont notoirement recherché la louange ? ils feignent de l'ignorer. Vous hasardez une critique ? ce sont des cris d'orfraie. Revenons.

Aujourd'hui, une personne que nous n'avons pas l'honneur de connaître, ou de reconnaître, nous envoie, d'un ton dégagé, ces billets — que nous n'avions nullement demandés, — billets déclarés *pas trop bons*, en les accompagnant de l'avertissement solennel que « *c'est l'aristocratie qui joue*, » — ajoutant enfin à l'envoi et à l'avis des *civilités en poste*, timbrées des deux lettres A. L.

Tout en faisant observer le désaccord assez singulier qui existe entre le mot « civilités » et cette *poste* qui ne laisse pas à l'expéditeur le temps de signer *civilement* son nom en toutes lettres, on nous permettra de trouver ces procédés un peu sommaires, un peu lestes, et faisant par trop suite à ceux de l'an dernier ! Si c'est *l'aristocratie* qui joue, il nous sera donc permis de remarquer que celui qui la représente néglige un peu trop les procédés courtois.

Après tout, que veut dire l'expéditeur A. L. avec son aristocratie ? L'aristocratie de quoi ? de la naissance ? Cela importe peu dans l'espèce. Celle de l'argent ? Nous connaissons les vertiges qui lui font parfois oublier... ce qu'elle n'a pas toujours appris. — S'agit-il enfin de l'aristocratie du talent ? de l'intelligence ? des services rendus à l'État ? Véritable aristocratie celle-là ! et qui se doit, parce qu'elle le doit à son essence même, la reconnaissance ou tout au moins la politesse envers les plumes qui concourent à sa célébrité.

Et s'il nous fallait la preuve que cette aristocratie-là, celle qui illustre véritablement la nation par ses œuvres, ses travaux, ses victoires ou ses découvertes, est la mieux — comme elle est aussi la plus — élevée qui soit, nous trouverions cette preuve dans l'empressement apporté par une vingtaine d'illustrations, — d'*aristocrates* du talent, — dont il fut récemment question dans le *Monde illustré* à propos du dîner de M. Dupin, à témoigner de leur gratitude envers l'historiographe de ce dîner célèbre. Deux seuls n'ont rien dit... Est-ce que par hasard ils appartiendraient à l'autre aristocratie ?

Nous n'avons donc point usé des places « pas trop bonnes » si cavalièrement envoyées par une main qui n'avait pas le temps de signer son nom ; — et c'est cette même absence de nom qui nous a seule empêché de renvoyer ces billets sous nos propres initiales. Certes, nous n'en louons pas moins de tout notre cœur le but que se propose l'aristocratie en question par ces manifestations, tout au profit de la charité..... assurément ! Nous ne rechercherons point s'il n'y aurait pas quelque moyen plus simple de se montrer charitable... avec moins de mise en scène, et nous acceptons très-volontiers qu'on s'amuse en faisant le bien. Mais il nous sera permis de regretter qu'afin de mieux remplir le but honorable que cette aristocratie se propose, elle ne croie pas devoir ajouter à son zèle théâtral un peu plus de politesse envers ceux qui accordent à ses acteurs d'occasion le retentissement cherché de la publicité. — Si les écrivains s'entendaient entr'eux, par un accord de dignité fort nécessaire devant les façons cavalières dont on les exploite, leur influence décuplerait, et l'aristocratie du blason comprendrait sans doute mieux les droits ou les prétentions de ceux qui tiennent une plume à faire partie de celle — qui n'est pas l'aristocratie du million.

JULES LECOMTE.
~~~

Les nègres affranchis colportant le décret d'affranchissement du président Lincoln.

Le Prince impérial bivouaquant avec les enfants de troupe de la garde impériale. — Tableau de M. Ad. Yvon. (D'après une photographie de M. Michelez.)

Mariage du prince de Galles.

C'est mardi 10 mars à midi, qu'a eu lieu la cérémonie du mariage de S. A. R. Albert Edouard, prince de Galles, chevalier de la Jarretière, lord des Iles, etc., avec S. A. R. Alexandra Caroline Marie Charlotte Louisa Julia, fille aînée de LL. AA. le prince et la princesse Christian de Danemarck.

L'archevêque de Cantorbery a dit les prières et donné la bénédiction nuptiale; il était assisté des évêques de Londres, d'Oxford, de Winchester, de Chester et du doyen de Windsor.

C'est S. A. R. le prince Christian qui a placé la main de la princesse dans celle du prince de Galles.

S. M. la reine Victoria assistait à la cérémonie dans une des galeries latérales de la chapelle.

Les nouveaux époux, la cérémonie achevée, sont retournés de la chapelle Saint-Georges au château, vers une heure et demie. S. M. la reine les y a reçus, à la grande entrée, et l'auguste compagnie a signé le contrat dans un des grands salons nommé le salon blanc; après quoi, tous les invités ainsi que les parents et alliés des nobles époux ont passé dans la salle à manger, où un magnifique *luncheon* les attendait.

A quatre heures, le prince de Galles et la princesse sa femme quittaient Windsor dans une voiture à quatre chevaux précédée de piqueurs en livrée écarlate, se dirigeant vers Osborne, propriété particulière du prince de Galles, dans l'île de Wight.

Notre dessin donne une idée très-exacte de la cérémonie qui a eu lieu dans la chapelle Saint-Georges.

I. DE PAREZ

Une halte militaire des enfants de troupe de la garde impériale

TABLEAU DE M. YVON.

M. Adolphe Yvon, le peintre populaire de *la Prise de la tour Malakoff*, a peint, pour S. M. l'Empereur, le tableau dont nous donnons aujourd'hui la reproduction.

La scène qui s'est passée cette semaine aux Tuileries, qui coïncidait avec le jour anniversaire de la naissance du jeune prince, avait le même caractère de cordialité, mais elle n'avait pas pour horizon le mont Valérien et les plaines qui s'étendent au pied de la forteresse; le banquet donné à ses *frères d'armes* par le prince impérial dans la galerie de Diane nous a paru moins caractéristique que ce repas de bivouac auquel assistent l'Empereur et les généraux de sa suite.

Le prince, qui n'a pas encore gagné ses galons de sergent et n'a que les insignes de sa dignité de caporal, porte un toast auquel répondent les enfants de troupe. Un vieux sergent chevronné, décoré de la la Légion d'honneur, de la médaille militaire et de celle d'Italie, s'avance au-devant du prince et lui présente son protégé.

On a dressé le service sur un tambour, le sac sert de siége; les vieux grognards sont au premier plan, assistant à cette scène de bivouac. L'Empereur et ses aides de camp la suivent avec intérêt, et sans la présence de ces grands laquais galonnés qui préparent les pâtés et les volailles destinés à cette *dînette* impériale, on se croirait dans un camp lilliputien.

Rarement M. Yvon a été mieux inspiré; les têtes sont jeunes, vivantes, le petit zouave qui tient son verre d'une main a déjà l'air de crânerie qui est l'apanage du corps dont il fait partie; le groupe du prince est aussi bien agencé qu'il est heureux de couleur, toutes ces petites têtes sont fines de ton et les chairs sont nacrées; le contraste entre ces joues fraîches et les visages basanés des vétérans de la garde est admirablement rendu.

C. Y.

Les esclaves et la proclamation du président Lincoln.

La proclamation abolitionniste du président Lincoln n'a pas produit le même effet dans toute l'étendue du Sud. Sur le plus grand nombre des propriétaires d'esclaves, dit un journal de Saint-Louis, *la Revue de l'Ouest*, elle est tombée comme un torrent d'huile sur une ville en feu, et depuis lors les mesures de rigueur, les représailles, la loi du talion exagérée jusqu'à la férocité, sont à l'ordre du jour dans la confédération du Sud.

Mais tandis que la proclamation changeait en folle fureur l'aveuglement des uns, elle ouvrait les yeux à d'autres et leur inspirait la modération et la sagesse. Ces derniers, au lieu de s'irriter contre l'inexorable logique des événements, ont voulu sortir avec dignité de la situation déplorable où la guerre les a plongés; ils ont préféré le drapeau blanc au drapeau noir, et beaucoup d'entre eux n'ont pas même attendu le 1er janvier pour libérer leurs esclaves.

Un grand nombre de planteurs du Tennessee, de l'Arkansas, et même de la Louisiane, ont réuni leurs esclaves le jour de la Noël et leur ont tenu le langage de la raison. L'un d'eux, M. Aikan, du Tennessee, propriétaire d'une grande plantation de coton et d'environ quatre cents esclaves, leur a dit : « Vous vous attendez à recevoir votre liberté le 1er janvier; nous n'éprouvons aucun regret de cette mesure, si vous consentez à rester avec nous. Quelques-uns d'entre vous ont veillé sur notre enfance, d'autres nous ont donné des preuves de leur fidélité dans des circonstances difficiles; tous enfin, vous nous êtes nécessaires comme travailleurs; restez, nous serons justes envers vous, et vous recevrez des salaires raisonnables. Vous jouirez dès aujourd'hui de l'inviolabilité du foyer domestique, des droits du mariage et de la famille; on établira bientôt des écoles pour l'instruction de vos enfants. » Tous les esclaves sont restés et ont repris leurs travaux avec une ardeur dont on ne les croyait pas susceptibles.

Le doyen des planteurs louisianais, M. Maunsel White, qui dirige lui-même à 89 ans deux vastes plantations, a le premier donné l'exemple de l'affranchissement volontaire. Lorsqu'on lui demanda dans une réunion publique : « Que ferons-nous dans le Sud de quatre millions de nègres affranchis? » il répondit : « Que ferons nous sans eux? »

Mais tous les propriétaires d'esclaves n'ont pas eu la même sagesse, et dans tous les districts qui se trouvent à proximité des lignes fédérales, les esclaves se sont réunis pour s'enfuir et aller réclamer les droits que leur garantit la proclamation du 1er janvier. Tous les esclaves de la Virginie centrale et de la Virginie septentrionale ont ainsi quitté leurs maîtres, emportant leurs effets personnels et pavoisant à l'aide d'exemplaires de la proclamation les chariots sur lesquels ils plaçaient les femmes et les enfants.

Un ancien officier français, M. Cluseret, qui remplit avec distinction les fonctions de brigadier-général dans la Virginie septentrionale, écrit de Winchester l'intéressante lettre qui suit :

« Nous avons reçu le général Milroy et moi, la proclamation d'affranchissement publiée par le président. Nous l'avons affichée sur tous les murs de Winchester, et nous l'avons fait répandre dans tout le pays, de ferme en ferme, avec un ordre du général Milroy qui annonce que tous les esclaves sont devenus libres à partir du 1er janvier 1863, et qu'ils ont le droit de réclamer des salaires de leurs anciens maîtres ou de les quitter. Dans ce dernier cas, les troupes du Nord protégeront leurs droits comme ceux de tous les autres citoyens.

« Le Nord de la Virginie, ce cœur de l'aristocratie et de la richesse esclavagiste, est en ce moment sillonné de bandes d'anciens esclaves, hommes et femmes, voyageant sous la protection de la proclamation du président Lincoln, qui a eu pour effet de dépeupler toute la région entre le Rappahannock et le Potomac. C'est une de ces scènes prise sur la route de Winchester, à peu de distance de cette ville, que reproduit notre dessin.

On les rencontre sur la grande route et dans les bois, gagnant la terre promise, montés sur les diligences, les chariots de ferme, à cheval ou à pied.

« Les esclaves affranchis se rendent directement dans nos lignes. De leur côté, les confédérés prennent les meilleurs esclaves et les dirigent rapidement vers le Sud ou l'Ouest, pour les mettre en sûreté derrière les montagnes. »

Les mêmes scènes se reproduisent dans la Caroline du Nord, dans la Caroline du Sud et dans la Louisiane.

A. MALESPINE.

UN CONTE DE NOURRICE

(Suite)

Un mois après, la nouvelle de la mort du père de Maucompère fut accueillie avec des témoignages d'allégresse par toute la cour de Bon-Prince.

Soleil-Couchant et Maucompère s'entretenant ensemble de leurs secrètes haines, se disaient tout bas :

— Nous saurons bien empêcher maintenant que l'on se dispose jamais ici à relever les ruines de la maison de Bat-l'Ogre.

Quant à Bon-Prince, il disait lui-même.

— Quand le couronnement de Maucompère aura eu lieu, que toutes choses auront été réglées dans son royaume et dans le mien, c'est-à-dire dans un an, j'irai châtier les ogres de leur conduite barbare envers le roi Tintoin.

Personne ne s'entretenait plus de ce projet indéfiniment ajourné que pour en sourire; il y avait grande apparence que Bon-Prince ne tarderait pas à l'oublier sans retour. Le prince Exil était tombé dans une mélancolie profonde; il s'était retiré de la cour et n'avait trouvé de consolation que dans la société de la douce fille d'un meunier qui, elle, guidée par l'amour, avait été plus clairvoyante que la fée Soleil-Couchant : elle avait deviné que le faux Michel était le dernier rejeton de la plus illustre race de rois.

— Monseigneur, lui disait-elle, espérez s'il reste encore dans votre pays des humbles et des opprimés qui soupirent après la délivrance; l'occasion de se dévouer à ceux qui souffrent vient tôt ou tard pour les cœurs généreux qui l'attendent. Si vous ne songez qu'à vous saisir des grandeurs qui ont été ravies à votre famille, patientez et prenez le temps de choisir la meilleure façon de rencontrer le bonheur.

— Et, à votre avis, quelle serait cette façon-là, petite Yvette? demandait en souriant le prince Exil.

— Ce serait de ne jamais oublier que tous les hommes sont vos frères et d'être toujours en paix avec votre conscience.

En paix, c'était bien dit; mais voilà qu'au moment où l'on s'y attendait le moins, — quel vent avait soufflé? — Bon-Prince fit entendre le cri opposé :

— En guerre!

En guerre contre les Ogres, contre les maudits! Il y avait dix ans, jour pour jour, que Tintoin était tombé sous leurs coups.

Le prince Exil ne fut pas le dernier à répondre à cet appel; il demanda et obtint la faveur de monter le vaisseau qui devait être exposé le premier aux coups de l'ennemi. Les matelots et les soldats de ce navire se prirent d'amour pour leur jeune chef dès les premiers jours de la traversée et lui jurèrent de le suivre, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde. Le petit-fils de Tintoin n'y tenait plus de la longue dissimulation qu'il s'était imposée : il ordonna pendant une nuit que l'on hissât au haut du mât l'étendard de ses ancêtres; je vous laisse à penser quelle joie ressentit la fée Soleil-Levant au point du jour quand le don de longue vue qu'elle possédait comme toutes les fées lui fit reconnaître dans le hardi aventurier qui s'avançait à la tête de la flotte de Bon-Prince le protégé chéri dont elle avait perdu la trace depuis longtemps. Elle se trouvait alors précisément à la cour de l'enchanteur auquel il importait le plus de laisser ignorer l'existence du prince Exil. Dans le même moment, la flotte arrivait en vue de l'île où ce clairvoyant ennemi avait établi sa résidence.

1 Voir les numéros 3.8 et 300

Un tressaillement de Soleil-Levant décela du même coup ses appréhensions et sa joie. L'enchanteur jeta ses regards au plus profond de l'horizon et, aussitôt, à l'aide de conjurations irrésistibles, il attira toute la flotte vers le rivage.

De son côté, à voir la marche soudaine et extraordinaire des navires, le prince Exil n'avait pas tardé à pressentir le danger que son impatience lui avait attiré. Profitant de la brume du matin, il fit prestement replier son propre étendard et en arborer un autre pareil sur un navire voisin. Aidé du secours de la fée Soleil-Levant, il parvint insensiblement à se placer à l'arrière du centre de la flotte, s'en détacha avec précaution et disparut à toutes rames, tandis que les efforts de l'enchanteur abusé s'acharnaient sur un autre point.

Le jeune prince ne pouvait plus compter désormais que sur le petit nombre de compagnons qui s'étaient enfuis avec lui. Bon-Prince, après une entrevue violente avec l'enchanteur, s'en était retourné dans ses États.

Le vaillant petit-fils de Tintoin n'en parut pas moins devant la capitale de ses ancêtres, mais, comprenant qu'il ne pouvait s'en rendre maître, il se borna à en ravager les environs; il oublia les préceptes d'Yvette : au lieu de châtier les Ogres, ce qui était d'ailleurs au dessus de ses forces, il se borna à les imiter. Il versa beaucoup de sang, il ramassa d'immenses richesses, il devint la terreur des forts et aussi des faibles, car il ne songea pas à épargner ces derniers. Il avait tellement grandi et grossi, il s'était tellement abandonné à ses appétits sans réserve, ses traits avaient revêtu une expression si féroce, qu'il était devenu en tout point semblable aux Ogres ses ennemis.

Cette vie de brigandage continua jusqu'au jour où une violente tempête, qui n'avait pas duré moins d'une semaine, brisa son navire et le jeta lui-même demi-mort sur des rochers qui bordaient le royaume de Maucompère; ce dernier le fit charger d'énormes chaînes avant qu'il eût recouvré le sentiment et le laissa exposé sur la place à toutes les horreurs d'une mort prochaine. En vain, dans cette position désespérée, le prince, justement abandonné du sort et de la pitié de chacun, criait-il à la fée Soleil-Levant de le délivrer : cette protectrice de sa maison s'était évanouie pour bien des siècles; Soleil-Couchant, sa rivale, avait hérité de sa puissance; le prince Exil était perdu sans Yvette. La chère fille n'eut pas plus tôt appris la grande infortune de son ami, qu'elle entreprit de venir le rejoindre; elle marcha nuit et jour jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à la plage où elle le trouva expirant. De grande pitié elle lui effleura le front avec ses lèvres et lui, d'une émotion qu'il n'avait pas ressentie depuis bien des années, poussa un grand soupir.

— Monseigneur, lui dit doucement Yvette, n'est-il aucun moyen de vous secourir?

— Détache les liens de ma main droite, répondit-il, et je te donnerai un trésor après que j'aurai tué tous mes ennemis.

— De trésors, monseigneur, je n'en ai que faire, je ne veux que vous secourir, et pour ce qui est de défaire ces liens, mes faibles mains ne sauraient le tenter : mais, attendez, ajouta-t-elle comme subitement inspirée : pourriez-vous vraiment payer votre délivrance du prix d'un trésor?

— Je le puis, répondit le captif.

Yvette, après lui avoir fait prendre quelque nourriture et lui avoir versé quelques gouttes d'eau fraîche dans la bouche pour apaiser la grande soif qui le dévorait, lui dit :

— Or, à présent, monseigneur, attendez mon retour; j'espère vous rapporter la liberté.

Elle se rendit à la cour de Maucompère et lui dit hardiment, connaissant son avarice :

— Roi, j'ai un trésor à vous offrir. Vous plairait-il de l'accepter?

Et comme Maucompère lui demandait avidement ce que signifiaient ces paroles :

— C'est un trésor, acheva-t-elle, que celui que vous avez fait enchaîner au bord de la mer vous envoie proposer en échange de sa délivrance.

Il n'en fallut pas davantage à Maucompère pour le décider à venir interroger son prisonnier :

— Eh! Michel, lui dit-il, soit qu'il ignorât ou feignît d'ignorer son vrai nom, est-il vrai que tu peux m'offrir un trésor pour ta rançon?

Le prince portait toujours à sa main gauche, à moitié enterrée à présent dans le sable, le talisman qui le préservait d'être jamais deviné et qui lui permettait quelque peu de deviner les autres.

— Je le peux si bien, répondit-il, que tu n'as qu'à envoyer tes officiers à l'île Verte. Ils trouveront au fond de la troisième grotte, dans la direction du soleil levant, un trésor qu'ils te rapporteront s'ils sont fidèles.

Le prince Exil parlait ainsi, sachant bien ce qu'il en résulterait.

Maucompère se transporta en personne à l'endroit indiqué. Il y trouva le trésor annoncé, et revint tout droit à son palais en se moquant du prince Exil qui avait livré son secret sans rien obtenir.

Le lendemain Yvette se rendit de nouveau à la cour de Maucompère et lui dit, non moins hardiment que la première fois :

— Roi, j'ai un second trésor à vous offrir. Vous plairait-il de l'accepter?

Sans répondre, le monarque cupide revint auprès de son prisonnier et lui dit :

— Je serais disposé à recevoir pour tout de bon ta rançon si tu pouvais m'offrir quelque chose qui valût mieux la peine de se déranger que ce que tu m'as précédemment indiqué.

— Je le peux si bien, répondit le prince Exil, que tu n'as qu'à envoyer tes officiers à l'île Rouge. Ils trouveront au fond de la troisième grotte, dans la direction du soleil-levant, un trésor double du premier, qu'ils t'apporteront, à moins qu'ils ne préfèrent s'enfuir et se le partager.

Maucompère ne chargea pas d'autre que lui-même de mettre à profit d'aussi précieuses indications. Après avoir recueilli le second trésor, il fit fouiller minutieusement toutes les autres îles qui avoisinaient les rives de son royaume, mais ce fut inutilement. Inutilement aussi, il attendit une troisième visite d'Yvette, l'amie du captif ne reparut pas à la cour.

Maucompère se hasarda à faire, sans y être prié, une nouvelle démarche près du malheureux qui gisait toujours étendu sur la grève :

— Çà, lui dit-il, tu me fais pitié : ne veux-tu pas sortir d'une situation aussi misérable en m'indiquant un véritable trésor dont la valeur soit capable de me faire oublier tes offenses passées?

— Roi Maucompère, lui répondit d'une voix douce le prince Exil, autant un gland diffère du chêne qui l'a produit, autant diffère des poignées de richesses que tu m'as extorquées le véritable trésor que j'ai mis à l'abri de ta convoitise. Mais tu es un méchant et un traître et tu ne sauras rien. Pour moi, qui ai fait plus de mal en ce monde que je ne voudrais avoir à le confesser, j'espère que je mourrai bientôt; je mourrai heureux d'avoir trouvé dans ma dernière misère la pitié d'un humble cœur, une caresse et une goutte d'eau.

— Il faut vivre, monseigneur, se prit à dire Yvette en sanglotant.

— Vivre? répéta le prince en tournant vers elle son regard étonné. Saurais-tu donc consentir à me rendre la vie supportable en restant à mes côtés? en bravant l'horreur et le dégoût que doivent t'inspirer mes crimes!

Yvette se jeta à genoux auprès de son ami en pleurant plus fort et elle lui parla tout bas.

La figure du prince était devenue radieuse.

— C'est cela; il faut vivre, il faut être heureux, s'écria Maucompère avec une fausse bonhomie. Qu'est-ce que je te demande pour te laisser aller en paix? rien que de raisonnable; rien autre chose que de m'indiquer la place où tu as enfoui des trésors qui ne peuvent plus te servir.

— Ces trésors, je les ai ramassés pour faire la guerre aux ennemis de ma race.

— Qu'à cela ne tienne; cette guerre on la fera.

— Quelle certitude pourrais-tu m'en donner?

— Ma promesse.

— Eh bien, soit! répondit le prince Exil en jetant sur Maucompère un regard singulièrement pénétrant : je me contenterai de ta promesse, pourvu que tu me la fasses sur celle des amulettes dont tu es couvert, que je te désignerai.

Maucompère devint pâle en entendant cette condition; cependant, il ne se sentit pas le courage de la repousser, tant son avidité était grande.

— Laquelle choisis-tu? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— La sixième de mon côté, répondit le captif en soulevant la tête avec difficulté, celle qui t'a permis d'échapper à la colère de Bon-Prince, ton ancien bienfaiteur, lorsqu'après l'avoir trahi tu l'étais laissé tomber en son pouvoir.

Maucompère, la main étendue sur cette amulette qui ne permettait pas de se parjurer, promit d'employer les trésors de son prisonnier à combattre la race ogresque, faute de quoi il s'engagea à les lui restituer en totalité; de plus, il fit serment de lui faire retirer ses chaînes aussitôt qu'il aurait déclaré l'endroit véritable où ces trésors se trouvaient enfouis.

Le prince Exil livra son dernier secret et devint libre. Dès la fin du même jour et tous les jours suivants, on ne cessa d'apporter au palais de Maucompère des richesses incalculables.

J. B. DUVIVIER.

(La suite au prochain numéro.)

Entrée solennelle de la princesse Alexandra à Londres.

Il est impossible de se faire une idée même approximative de l'enthousiasme et de la joie des Anglais, et de l'ovation pittoresque, splendide faite par les Londoniens à la belle et jeune fiancée du prince de Galles, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

L'entrée à Paris des héros de l'armée de Crimée et de l'armée d'Italie peut seule lui être comparée.

Deux millions de Londoniens, et peut-être autant d'Anglais accourus de tous les points des trois royaumes, échelonnés depuis Gravesend, petit port sur la Tamise, jusqu'à l'extrémité de Londres, à Paddington; plus de soixante milles parcourus au milieu des vivats et de la curiosité la plus sympathique de tous les cœurs, sans acception de partis ni de classes; n'est-ce point là un spectacle grandiose, digne d'une grande nation?

Et cela sans intervention officielle, sans déploiement de troupes.

Tout avait été laissé à l'initiative des particuliers, les frais incombant presque partout aux districts et aux paroisses.

Rien de pareil ne s'était vu depuis l'entrée de la reine Élisabeth dans la capitale du Royaume-Uni.

C'était, on peut le dire, une vraie fête nationale, dont on parlera encore dans deux cents ans.

La physionomie de Londres surtout avait une couleur *sui generis* indescriptible.

C'était une cohue à perte de vue, un océan de têtes humaines, une rumeur immense composée de mille rumeurs, pareille à celle des vagues en courroux qui se brisent contre une jetée de galets.

Je puis vous assurer qu'il n'y était guère question du *kant* anglais, et que les *pick-pokets* ont dû faire un large butin dans cette foule attentive, passionnée, transportée d'aise, presque affolée.

On campe où l'on peut; les échafaudages, les tribunes, les estrades encombrent les rues, les balcons et les cours. Du monde partout, aux fenêtres, sur les toits, sur les corniches des colonnes.

Les églises et les monuments publics disparaissent derrière les tentures d'étoffe rouge; les belles façades de la Banque, de la Bourse et de Saint-Paul ne sont plus visibles...

Ah! les Anglais ne font point les choses à demi! Quel dommage qu'ils n'aient pas pu, comme Josué, arrêter le soleil printanier de ces derniers jours!...

La princesse Alexandra, arrivée à onze heures à Gravesend, le samedi 7 mars, est reçue par le prince de Galles, venu au-devant d'elle.

Au moment où ils quittent le yacht royal *Victoria and Albert*, des salves d'artillerie sont tirées du navire *Emerald*, et les cris de la multitude se font entendre.

Le maire et les autorités de la ville reçoivent les jeunes fiancés au Terrace Pier, et les accompagnent jusqu'à la station du South-Eastern-Railway, en pas-

FÊTES DU MARIAGE DU PRINCE DE GALLES. — LA FILLE DU LORD MAIRE PAR

…NTANT UN BOUQUET AU PRINCE ET A LA PRINCESSE, DEVANT MANSION-HOUSE.

sant sous l'arc de triomphe élevé à l'extrémité de Harmer-street; sur ce portique de verdure, au milieu des guirlandes de fleurs, on lit ces deux devises :

« *Long life and hapiness.* »
« *Love and glory await thee.* »

La brigade d'artillerie de Kent, sous le commandement du lieutenant-colonel Gladdash, fait la haie sur le passage du cortége.

Les maisons sont enguirlandées de feuillages verts et à chaque fenêtre flotte un drapeau aux couleurs anglaises et danoises.

On monte en waggon, et quarante minutes après le train s'arrête à la station de Bricklayers.

L'embarcadère est littéralement rempli de fleurs et de feuillages verts, de statues et de drapeaux de toutes les nations.

A l'entrée de l'embarcadère, le cortége passe sous un arc de triomphe où le mot *welcome* est cent fois répété; à Saint-Georges Church, l'affluence du peuple est telle qu'il est presqu'impossible d'avancer.

A Borough, nouvel arc de triomphe, composé de trois arches majestueuses, dont la clef de voûte représente un lion, de la gueule duquel partent des guirlandes de feuilles et de fleurs; l'entablement supporte quatre statues, représentant la *Paix*, l'*Histoire*, la *Poésie*, la *Peinture*.

On atteint enfin le pont de Londres, au milieu d'une foule compacte criant : *Hurrah!*

La décoration de ce magnifique pont est très-originale; d'un côté les portraits des princes de Danemarck, depuis les temps les plus reculés jusqu'à S. M. actuelle Christian VII, entourés des éléphants et des drapeaux danois; de l'autre côté, des tours de vingt pieds de haut, recouvertes d'étoffes cramoisies, supportant les statues de la Renommée, ou des guerriers danois.

Plus loin se dresse un arc triomphal orné des médaillons-portraits du prince de Galles et de la princesse Alexandra; aux quatre angles sont les statues de Grammaticus Saxo, du poëte danois Holberg, du sculpteur Thorwaldsen et du peintre Juel; sur une des faces de l'arc, *la Bretagne escortant la princesse danoise aux rivages anglais*; sur la façade opposée, le portrait de la reine Victoria, couronnée de fleurs; cette couronne, placée un peu au-dessus de sa tête, est tenue par la *Force* et le *Royaume*.

Il est une heure à peu près lorsque le train royal arrive à Bricklayers

Le duc de Cambridge, lord Grey, le duc de Saxe-Cobourg, le lord-maire et les shériffs reçoivent les augustes voyageurs, et ont l'honneur de leur être présentés.

On monte dans les voitures et le cortége s'ébranle, accueilli par les cris de joie et les vivats.

Voici le nom des personnes qui sont dans les voitures :

1re voiture : Sir C. Grey, col. Seymour, cap. Lund, M. Funck.

2me v. : Cesse Hilda Reventlow, Mme Varville.

3me v. : Gén. Oxholme et Mme Oxholme.

4me v. : Prince Valdemar et prince William.

5me v. : Prince Frédérick, princesse Dagmar, princesse Thyra.

6me v. : Prince de Galles, princesse Alexandra, prince Christian et princesse Louise.

Ces voitures n'ont pour toute escorte que quelques *horse-guards* et quelques *life-guards bleus*.

C'est au moment où les autorités de Southwark se séparent des jeunes princes, en les confiant au lord-maire de Londres et aux shériffs, que la pluie commence à tomber.

Les princes et princesses tout comme la foule sont obligés d'ouvrir leurs parapluies. Fort heureusement la pluie cesse dans Duver-road.

Le cortége arrive à Mansion-house, qu'habite le lord-maire, l'honorable M. Rose, vers trois heures et demi.

Les colonnes corinthiennes de Mansion-house sont élégamment décorées d'étoffe cramoisie, et des chapiteaux descendent des guirlandes de fleurs; dans les entrecolonnements, des portraits-médaillons des deux fiancés, entourés de feuillages; au-dessus et au-dessous la croix de Danemarck et celle de Saint-Georges

Sous le portique de Mansion-house s'élèvent des gradins qui présentent le plus charmant aspect : ils sont occupés par une foule de ladies et de misses, au milieu et un peu en avant desquelles on remarque la lord-mairesse de Londres.

A l'approche du cortége, les dames descendent toutes et vont au devant des voitures.

La fille du lord-maire présente à la princesse Alexandra un superbe bouquet aux couleurs du Danemark.

Le porte-bouquet est d'or enrichi de pierreries.

Après une courte halte, le cortége poursuit sa marche dans Cheapside, passe vers quatre heures moins le quart devant Saint-Paul, et arrive à Temple-Bar à quatre heures.

Là, les autorités de Westminster succèdent à celles de la Cité; ce sont : le duc de Buccleugh, le haut-lord steward de la cité de Westminster; le doyen et le chapitre, le haut-bailli et les membres de l'ancienne cour des bourgeois.

Enfin le cortége atteint Paddington-Station, où se dresse un dernier arc de triomphe, sur lequel se lit, écrit en gros caractère, le mot *Welcome*.

Là, le prince de Galles, la princesse Alexandra et leurs nobles compagnons prennent congé de la ville de Londres et montent dans le train qui doit les mener au château de Windsor, où la reine Victoria, les princes et princesses ses enfants et les grands du royaume les attendent.

Le dessin que nous donnons à nos lecteurs est dû au crayon de M. Gustave Janet, à l'habileté duquel les journaux anglais avaient eu recours à l'occasion du mariage. Nous avons consenti à laisser partir notre dessinateur habituel à la condition que notre journal pourrait insérer aussi les dessins exécutés par l'Angleterre.

I. DE PEREZ.

COURRIER DU PALAIS

Les comédiens sont-ils des domestiques?

Vous ne me supposez, je l'espère, ni assez mal appris ni assez paradoxal pour poser de mon chef une pareille question, et si je me hasarde à m'en faire l'écho, c'est que je m'y trouve autorisé, il faut bien le dire, par les comédiens eux-mêmes.

Ils étaient mieux inspirés, à coup sûr, lorsque tout récemment ils réclamaient pour les plus dignes d'entre eux l'admission dans les rangs de la Légion d'honneur.

L'honneur est un meilleur conseiller que l'argent.

C'est en effet une question d'intérêt pécuniaire qui vient de pousser un certain nombre d'artistes dramatiques à faire litière de leur dignité professionnelle et à revendiquer judiciairement une assimilation aussi contraire à la loi qu'à la saine raison.

Il s'agissait de régler les droits des créanciers de M. Réty, ancien directeur du Théâtre-Lyrique. Les artistes qui n'avaient pas été payés demandaient à être admis par privilége à la faillite. Or, il existe plusieurs catégories de créanciers privilégiés. Une des plus favorisées, — et c'est dans celle-ci que les artistes prétendaient prendre place, — est la classe des gens de service, auxquels la loi accorde par préférence une année de gages, indépendamment de l'année courante. — Quoi! des gages à Richard Cœur-de-Lion, à Ondine, à Méphistophélès, à Jaguarita, à la reine Topaze? Des gages à ces dieux et à ces rois? Une liste civile, à la bonne heure, mais pas par privilége. — Ainsi parlaient les autres créanciers, leurs concurrents. Le tribunal a pris un *mezzo termine* entre « cet excès d'honneur et cette indignité. » Il a jugé que, si les comédiens ne pouvaient, en bonne conscience, être mis sur la même ligne que les gens de service attachés à la personne d'un maître, cependant le contrat d'art et d'industrie qui les liait à la fortune de leur directeur permettait de les considérer comme les commis d'un négociant, et de leur allouer, à ce titre, un privilége pour six mois d'appointements.

Eh bien! l'avouerai-je? j'ai toujours été blessé pour ma part de voir l'artiste dramatique assimilé même à un commerçant. « Il nous semble, dit un auteur spécial, que dans l'art du comédien en lui-même, dans le fait de déclamer des vers ou de la prose, de chanter ou de faire des pirouettes et des entrechats, il n'y a rien qui ressemble à des actes de commerce. » Si respectable, en effet, que soit la juridiction consulaire, il est permis de penser que les questions d'art ne sont pas précisément de sa compétence. Elle se récuserait, à coup sûr, si l'on s'avisait de lui déférer l'appréciation d'un tableau ou d'une partition musicale. Or, l'interprétation des chefs-d'œuvre ne constitue-t-elle pas aussi une branche de l'art? et ne peut-il pas paraître un peu singulier d'entendre une question de distribution de rôle s'agiter entre un procès sur la qualité d'une pièce de calicot et un débat sur la livraison plus ou moins tardive d'une balle de café?

Mais à tort ou à raison, la jurisprudence est ainsi faite, et c'est le tribunal de commerce qui aura à connaître du différend de M. Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, avec sa jeune pensionnaire, Mlle Alice Turlot.

Mlle Alice Turlot — prononcez : Mlle d'Alméda — se plaint que, dans la pièce de *Don Juan de Marana*, dont la Porte-Saint-Martin prépare une reprise éclatante, au lieu d'un premier rôle auquel son talent d'abord, son engagement, ensuite lui donnent droit, M. Marc Fournier lui ait distribué ce qu'en argot de théâtre on est convenu d'appeler une *panne*. Ce vilain mot, je m'empresse de le dire, ne s'est jamais trouvé sur les jolies lèvres de Mlle Alméda. La jeune artiste a des façons qui sentent la grande dame et justifient le pseudonyme aristocratique qu'elle se donne sur l'affiche. On l'a bien vu lorsqu'elle s'est présentée elle-même en référé pour combattre les prétentions de son directeur. Sa petite plaidoirie a obtenu un plein succès. En décidant qu'il n'y avait pas lieu à référé, M. le président a affranchi provisoirement Mlle d'Alméda de ces répétitions qui blessaient si vivement son amour-propre d'artiste.

Elle a toutes les coquetteries, Mlle d'Alméda, celle de l'écrivain comme celle de l'orateur, et il ne tient qu'à vous de lire, dans une lettre qu'elle a adressée au journal *le Droit*, le récit piquant et détaillé des petites tribulations dont elle croit avoir à se plaindre.

Nul doute qu'encouragée par son premier succès, elle ne tienne à plaider elle-même sa cause devant les juges consulaires. Ce jour-là, au moins, le public ne lui manquera pas.

Pour avoir emprunté l'organe de Me Laurier, une autre artiste, Mlle Chrétienno n'en a pas moins triomphé de son ancien directeur, M. Eugène Déjazet.

Mlle Chrétienno — que M. Eugène Déjazet était allé cueillir, si je ne me trompe, au Châlet des Iles, pour la transplanter dans son théâtre, — est une jeune actrice d'avenir. Déjà elle a conquis une place, et des meilleures, au théâtre du Palais-Royal. Comment et pourquoi a-t-elle divorcé avec M. Déjazet? Là était le procès.

A peine engagée, elle avait eu à créer un rôle dans la *Rosière de quarante ans*. Elle l'avait joué trois fois, lorsqu'elle fit savoir à son directeur qu'une maladie soudaine l'obligeait à suspendre son service. Une maladie, était-ce bien vrai? M. Déjazet qui, en matière d'indisposition théâtrale, me paraît professer le scepticisme le plus absolu, se permit d'en douter. Il n'en douta plus lorsqu'il aperçut — c'est lui du moins qui l'affirme — sa charmante pensionnaire aux courses du bois de Boulogne, « éblouissante de luxe et de santé apparente. » — Parce qu'on est malade, est-ce une raison pour être à faire peur et un petit air de bois de Boulogne ne saurait il figurer parmi les prescriptions de la Faculté? — Mais, je vous l'ai dit, M. Déjazet est un sceptique, et, pour accélérer la convalescence de sa pensionnaire, il commença par lui infliger une amende, flanquée d'une retenue d'appointements; puis, lorsque Mlle Chrétienno, se déclarant rétablie, se présenta pour reprendre son rôle dans la *Rosière de quarante ans*, il refusa de le lui rendre. En revanche, il lui envoya un bulletin de répétition pour la pièce de *Pharamond II*. Ce fut au tour de Mlle Chrétienno de refuser. La guerre ainsi déclarée, le papier timbré alla son train, les demandes en dommages-intérêts se croisèrent. Enfin le tribunal a jeté son *quos ego* entre les combattants : il a prononcé la résiliation de l'engagement et condamné M. Déjazet à payer pour solde de tout compte à Mlle Chrétienno une somme de 118 francs 20 centimes.

M. Déjazet en a appelé, non pas, a dit son avocat Me Boulloche, pour l'argent, — le théâtre Déjazet est heureusement assez prospère pour dédaigner un bénéfice de cette nature, — mais pour l'honneur des principes et de l'autorité directoriale. Sur ce terrain-là encore, M. Déjazet a été battu : la décision du tribunal a été maintenue.

Remontons au plus haut de l'échelle dramatique, — jusqu'à la Comédie-Française.

La juridiction s'élève avec le théâtre; nous sommes ici devant le conseil d'État. La contestation n'est plus d'artiste à directeur, mais de sociétaire à sociétaire.

Il s'agit d'une priorité de rang. Ne riez pas! Ce n'est pas là une simple question de vanité; sous cette contestation, puérile en apparence, se cachent des intérêts sérieux et réels.

Il faut ici préciser des dates.

Le 11 novembre 1851, quatre dames pensionnaires se présentaient aux suffrages du comité. Trois d'entre elles, MM^mes Bonval, Nathalie et Madeleine Brohan, réunirent la majorité. La quatrième, M^me Judith, vit sa demande ajournée.

La délibération du comité fut approuvée le 20 novembre, et le 1^er janvier les nouvelles sociétaires entrèrent en pleine possession de leurs droits.

Le 29 janvier, M^me Judith se représentait devant le comité, qui cette fois votait son admission à la stricte majorité. Le 12 février suivant, un arrêté ministériel la recevait sociétaire, et elle prenait place sur l'affiche à la suite des trois autres dames.

Trois mois après, un nouvel arrêté, du 3 mai 1852, faisait remonter au 1^er janvier l'entrée dans la société de M^me Judith, qui, se prévalant de cette décision, obtenait que son nom précédât sur l'affiche ceux de MM^mes Bonval, Nathalie et Madeleine Brohan.

Cet état de choses s'est maintenu pendant plusieurs années, malgré les protestations des trois artistes reçues antérieurement, et ce n'est qu'au mois d'avril dernier qu'elles se sont résolues à saisir de leur réclamation le conseil judiciaire institué auprès du Théâtre-Français par l'article 86 du décret de Moscou.

Le conseil judiciaire a statué en leur faveur : c'est cette décision qui a été déférée par M^me Judith au conseil d'État.

L'affaire a été plaidée, comme on dit, à grand orchestre — par M^e A. Rendu pour M^me Judith Derosne, et par M^e Ripault pour M^mes Bonval, Nathalie et Madeleine Brohan. L'organe du ministère public, sans entrer dans l'examen du fond, a pensé que la délibération du conseil judiciaire devait être considérée comme un jugement rendu souverainement et a conclu par suite au rejet du pourvoi formé par M^me Judith.

Les procès d'artistes ont donné cette semaine : je comptais encore joindre aux précédents celui de M^lle Gervaise, qui nous a révélé une théorie assez curieuse des propriétaires à l'endroit des comédiennes; mais où le chroniqueur propose, le metteur en pages dispose, et la place me reste tout juste pour annoncer le triomphe posthume du commandeur Marchado, dont les dernières volontés ont reçu la sanction de la justice, et le double échec de M. Mirès — devant la cour de Cassation, qui a confirmé la condamnation à un mois de prison prononcée contre lui pour colportage illicite, — et devant le tribunal de commerce, qui a rejeté sa demande en compte contre les liquidateurs de la Caisse des chemins de fer.

PETIT-JEAN.

SOUVENIRS DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE

TAPIS ET TAPISSERIES (Suite)

M. MOURCEAU

Nous avons vu la tapisserie à la main, pensées d'artiste à l'aiguille, vrais tableaux peints en laine, chez MM. Réquillart et Chocqueel; voyons maintenant chez M. Mourceau la tapisserie parisienne au métier, magique multiplication par la navette de sujets, d'attributs de paysages et d'ornements. Aussi beau presque et meilleur, pour bien moins d'argent. Il y a cent ans, à peu près, que vivait à Lyon un ouvrier du nom de Jacquart, savant dans les étoffes de soie mêlées d'or et d'argent. Alors le métier de tissage était un instrument de torture. Horrible et coupable machine à contordre, convulser et disloquer; où l'on entrait droit, jeune et bien portant, pour en sortir à quarante ans estropié, vieux, poitrinaire et bossu. Ainsi de plus qu'aujourd'hui coûtait au pauvre l'habillement du riche! Le père Jacquart mit d'abord le fils qu'il avait à cette chose instituée pour briser les membres. C'était l'état, et l'enfant est l'apprenti né du père. Le petit avait en lui de la lumière d'en haut. Il se dit que cela n'était ni divin ni même humain; et qu'il devait être permis aux gens qui travaillent de rester cependant faits comme les autres, au lieu de se nouer et de se bossuer. Hardiesse qui lui valut plus de coups que de louanges. Le père était père, après tout, et voyant ce grand dégoût dans l'enfant, il le plaça chez un relieur. Puis il mourut, et le fils se fit fabricant de chapeaux de paille, établi, emmaîtrisé et marié. Mais vint 1793, et la grande terreur de Lyon. Joseph Jacquart (c'était lui) eut sa tête proscrite et sa maison brûlée. Pourquoi? On ne l'a pas su. Il sauva sa tête en prenant le fusil : mais c'était tout. Au retour de l'armée, plus de fabrique, ni de maîtrise, ni de maison. Il tourna des chaises pour vivre, et raccommoda des métiers. En les raccommodant, il les étudiait, ces métiers déplorables, et cherchait leur réforme en sa cervelle prédestinée. Une société anglaise avait proposé un prix pour une machine à faire les filets de pêche. Jacquart trouva cette machine; mais n'aimant point les Anglais, et trop pauvre d'ailleurs pour aller à Londres, il se contenta de la montrer à qui voulut. C'était le germe de son invention admirable. Quelques mois plus tard, le métier Jacquart, paisible et sain comme le vouloir de Dieu, existait. Il ne réussit point d'abord, comme bien on pense. Il tissait mal, disait-on, il serrait mal, il brochait mal, et faisait tout mal. Les ouvriers qui les premiers l'employèrent eurent à subir des rabais et des moqueries. Si bien qu'une fois, honte éternelle! solennellement et publiquement, devant l'Expérience antique et l'immobile Raison convoquées, le métier Jacquart fut condamné, conspué, maudit; et, pour finir, détruit à coups de marteau par les maîtres et ouvriers de Lyon qui lui doivent aujourd'hui un milliard et la gloire! Et si le pauvre tourneur de chaises n'eût point, ce jour-là, rencontré quelques vrais voyants qui le cachèrent, on le jetait dans le Rhône comme un malfaiteur insigne. Il y a de cela soixante ans.

Charles Depouilly, ce fabricant illustre, aux visées grandes autant que prompt était son esprit et généreux son cœur, prit Jacquart éperdu et l'enferma chez lui en secret, comme un poursuivi de l'Inquisition. C'est à n'y pas croire. Il eut des serruriers et des menuisiers, sans leur dire que c'était pour cet homme. Peut-être n'eussent-ils point osé! La pratique se mit alors avec la théorie; l'éclair qui conçoit avec le travail qui discute. L'œuvre s'acheva ainsi, magnifique, irréprochable, bonne à tout et à tous. Et lorsque, bien des années après, Jacquart, pauvre toujours, mais consolé et vengé, vit enfin arriver à lui la distinction suprême avec laquelle, en France, on paye tous les services : « Ce n'est pas moi qui l'ai méritée, s'écria le saint homme, c'est M. Depouilly! » Noble hommage du génie de l'invention à son frère de l'industrie!

Nous n'avons point la prétention de vouloir décrire le métier Jacquart; nul signe imprimé ne saurait donner une idée claire de cette chose merveilleuse. Il faut la voir homme sous un homme, comprendre, raisonner et agir. Elle est partout aujourd'hui, à tout ce qui se broche et se façonne, étoffes, châles, tapis, gilets : source infinie de beau travail et de richesse acquise sans remords. Son premier bienfait a été d'assainir les ateliers. Elle est haute, cette machine, à cause de son échelle de cartons, ingénieux livre où des trous sur des pages blanches disent les dessins et les couleurs. Pour l'asseoir à l'aise et permettre d'y bien lire, il a fallu exhausser les plafonds et percer de larges fenêtres. L'ouvrier a pu vivre enfin; il avait de l'air et de la lumière.

Les tapisseries de M. Mourceau sont au métier Jacquart *modifié* : le propre de ces inventions souveraines est de se prêter aux convenances de chacun. L'application qu'en a faite M. Mourceau est, je crois, la première du genre, et date de quinze ans au plus. Toute parisienne d'abord, on la vit apparaître à peu près rose à l'exposition de Londres en 1851. Quatre ans plus tard, à Paris, elle comptait déjà dix-sept exposants. Mais, comme le dit le rapport du jury de 1862, c'est toujours à M. Mourceau, à son intelligente et habile initiative, aux sacrifices de tout genre qu'il n'a cessé de s'imposer, que nous devons la plus grande partie, et la meilleure, des progrès accomplis dans cette industrie nécessaire et charmante. En 1851, c'était le début. A peine si l'on eût osé employer trente navettes pour un mètre d'étoffe. Chaque navette, ou *espoulin*, comme on dit en métier de châle, est un fil du dessin, une nuance de la trame. Aujourd'hui, c'est par centaines et par milliers. J'ai vu, de près, chez M. Mourceau, comme je l'avais vu déjà, mais de loin, à Londres, un panneau-tableau de quatre mètres : paysage animé avec parc, château, hommes et femmes, oiseaux, fleurs, arbres, eaux et le reste, d'un *seul morceau*. Il y a là-dedans 2,500 navettes. La palette du dessinateur a été libre d'y mettre tout ce qu'elle a voulu; ce que fait Aubusson, ce que fait Beauvais même, la fabrique unique. Si elle n'a pas réussi, tant pis pour elle et non pour le métier. Voilà vraiment qui passe l'imagination. Trois mille francs, ce grand tableau Louis XV en laine. Un homme a mis trois mois à le faire, seul avec un apprenti, commodément assis, ayant devant lui ses navettes par rangs, derrière lui ses bobines que l'apprenti pouvait lui tendre. Et il a bien gagné sa vie : chose si rare en tout état où l'on travaille!

Bientôt nous donnerons les dessins d'autres panneaux très-bien faits, *Amours oiseleurs*, *Amours moissonneurs*, *Amours vendangeurs*, exposés aussi par M. Mourceau. MM. Gourdet et Adan, dessinateurs de la maison, sont les auteurs de ces compositions gracieuses qu'on dirait venir de Boucher, le maître en chairs rondes et roses. Comparé à ce que fait Aubusson, c'est d'un bon marché incroyable; et aussi plein de laine pourtant, et plus fin de tissu : car le point mécanique, pour être bon, a besoin d'être fin. Donc beau dessin; couleurs lumineuses et solides; tissu parfait et *sans coutures* — la tapisserie Jacquart, étant liée par des chaînes et des trames *d'envers*, n'a pas besoin des coutures, malheurs visibles et fragiles de la tapisserie à la main, — et cent pour cent de différence comme prix : voilà le résultat que M. Mourceau a fini par obtenir. C'est le fait d'une grande fabrique et d'un grand fabricant.

L'ameublement doit encore quelque chose à ce chercheur et trouveur ingénieux et sagace. Autrefois les dessins de meubles se faisaient au mètre courant, canapés et fauteuils, siége et dossier. Le raccord de ceci avec les volontés de formes des bois n'amenait jamais grand'chose de bon. C'était toujours gauche, souvent boiteux, quelquefois borgne : au désespoir des tapissiers. Maintenant, grâce à une mise en carte intelligente, — *la mise en carte* est la décomposition du dessin au point de vue du compte des couleurs, des fils et des mailles de l'exécution — M. Mourceau et ceux qui l'imitent sont parvenus à construire au métier des *dessins entiers* s'adaptant à toutes les formules de la décoration, siéges, coussins, lambrequins et ce qui s'en suit. Chaque sujet vient se placer juste dans le cadre et selon le cadre qui l'attendait.

Le *reps Mourceau*, si connu dans l'ameublement, représente, sous des formes plus simples, et avec un peu moins de laine, le même travail que la tapisserie. Il coûte très-bon marché. J'ai vu chez l'auteur des tentures en reps broché riche, semées de bouquets adorables, lesquelles, certes, feraient à qui les aurait autant d'honneur que leurs pareilles en soie valant trois fois plus. Il ne nous arrive pas souvent de parler ici du prix des choses; mais quand nous rencontrons, comme chez M. Mourceau, la complète affirmation de notre désir de répandre le beau par la facilité d'y atteindre, c'est pour nous le cas ou jamais.

AUGUSTE LUCHET.

L'arbre du vingt mars.

Chaque année, à cette époque, les journaux ne manquent pas d'annoncer que le fameux marronnier des Tuileries, l'*arbre du vingt mars*, est en feuilles. La réputation de ce marronnier est devenue européenne; à Paris même, on ne saurait croire quel est le nombre de personnes qui s'intéressent à sa santé et qui, depuis déjà plus d'une semaine, viennent tous les jours constater les progrès des bourgeons.

Est-ce à sa seule précocité que le marronnier doit sa célébrité? Nous avons constaté qu'il y a dans le jardin des Tuileries d'autres arbres aussi précoces et dans les quinconces du Luxembourg des marronniers dans un état de végétation plus avancé; cependant tous les regards sont pour l'arbre du vingt mars, c'est de lui seul qu'on parle et les badauds n'ont pour ses concurrents qu'indifférence et dédain.

Nous avons recherché l'origine de cette célébrité végétale, et voici ce que nous avons recueilli :

Une légende populaire, — nous disons légende parce que nous ne trouvons le fait consigné dans aucun historien, — raconte que, le 20 mars de l'année 1815, jour de la rentrée à Paris de l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe, le marronnier dont il est ici question se couvrit de fleurs alors que tous ses voisins entr'ouvraient à peine leurs bourgeons. Le fait fut très-remarqué et regardé par les partisans de l'empire comme un heureux présage.

Si le fait est vrai, il montre une fois de plus le cas qu'on doit faire des présages.

On a dernièrement contesté l'existence de l'arbre du vingt mars; on a prétendu qu'il n'était qu'un canard à l'usage des faiseurs de *faits divers*. Nous ignorons si cet arbre a réellement accompli la prouesse qu'on lui attribue, mais en admettant que le fait soit vrai, l'arbre qui passe pour l'avoir exécuté existe, non pas en chair et en os, mais en bois et en écorce.

En tournant le dos à l'horloge des Tuileries et en se plaçant sur le côté droit à l'entrée de la grande allée du jardin, cet arbre est le deuxième en entrant dans le massif. Il est d'ailleurs reconnaissable à la précocité de sa végétation, et dans le rayon où il est placé, nul autre arbre ne saurait en ce moment lui disputer le prix de la verdure.

A. HERMANT.

Le marronnier du 20 mars, aux Tuileries.

M. DE ROCHEBRUNE
commandant des zouaves de la Mort, en Pologne.
D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. MICHELET

ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE

Langiewicz — Rochebrune

—

Le titre même de notre journal nous oblige à nous occuper de tout ce qui se passe dans le monde entier, et dans bien d'autres lieux encore... et sans empiéter sur le domaine politique, nous pouvons cependant toucher aux événements extérieurs, lorsque ces événements ont un côté pittoresque ou épisodique intéressant. A ce titre, nous publions ici, pour accompagner les portraits de Langiewicz et de Rochebrune une petite notice indispensable à tout lecteur sympathique à la nation polonaise.

Maryan Langiewicz est né dans le grand-duché de Posen, où il a fait des études brillantes et solides; l'Université de Breslau le comptait parmi ses étudiants les plus remarquables, il y a quinze ans.

Précepteur pendant quelque temps d'une famille polonaise, il revint en Prusse servir dans le corps d'artillerie en qualité d'officier.

Plus tard, lorsque la guerre d'Italie éclata, il se rendit dans la Péninsule, prit part à l'expédition de Sicile, et se conduisit en héros sur les bords du Volturne.

D'Italie, il passa en France, et entra comme professeur à l'École militaire polonaise, établie près de l'École de Médecine à Paris. Lorsque cette école fut transportée à Gênes, Langiewicz retourna en Italie, qu'il quitta définitivement il y a deux ans à peu près, pour résider en Pologne, où ses

MARYAN LANGIEWICZ
général en chef des bandes polonaises.
D'APRÈS LES DOCUMENTS COMMUNIQUÉS PAR M. P...

L'Aquarium du Jardin d'Acclimatation.

qualités, ses talents et son courage l'ont fait remarquer, et lui ont valu le commandement en chef des troupes de l'insurrection et le titre de dictateur.

Le costume qu'il porta ordinairement, et que notre dessin reproduit fidèlement, est fort simple : c'est une tunique en drap gris sombre, bordé de laine noire, avec brandebourgs de même couleur, un bonnet carré surmonté d'une aigrette blanche, et une écharpe de soie blanche et rouge.

Langiewicz est de petite taille ; il a les épaules larges, la figure ronde, les cheveux châtains, les moustaches longues tirant sur le roux, le regard perçant.

Il est âgé de 32 à 33 ans.

Rochebrune, ou Rochebrun, aujourd'hui colonel des *zouaves de la mort*, est un Français. Ancien sous-officier des zouaves, il a fait les campagnes d'Italie et de Chine.

A son retour en France, il fit connaissance à Paris de M. de Tomkowicz, riche propriétaire des environs de Cracovie, qui lui proposa de l'emmener en Pologne et le plaça auprès de son jeune fils pour lui enseigner le français.

Lorsque les événements de Pologne ont éclaté, le jeune Tomkowicz, âgé de seize ans, se rendit au camp des insurgés, suivi de son précepteur.

Rochebrune, que recommandaient son titre de Français et ses services, obtint de suite un commandement et organisa militairement les étudiants de Cracovie.

Dans le combat de Miechow, le jeune Tomkowicz est tombé en héros avec 130 de ses compagnons.

Les *zouaves de la mort* portent comme signe distinctif une croix blanche sur la poitrine.

I. DE P.

Aquarium du Jardin d'Acclimatation

L'aquarium n'est pas d'invention récente, il était même connu des Romains, mais sa propagation est toute moderne, et relégué naguère dans le cabinet de l'homme d'étude, il appartenait à la Société d'acclimatation d'en régulariser l'usage par un spécimen de premier ordre.

Londres possédait avant nous un aquarium, de ceux qu'on peut appeler aquariums d'exposition, mais celui du bois de Boulogne est maintenant le plus beau, le plus grand et le plus complet que l'on connaisse. En effet, le bâtiment consacré à cette exhibition n'a pas moins de quarante mètres de long sur dix de large.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'aquarium, c'est la nouveauté et l'étrangeté du spectacle, présenté là de la façon la plus intelligente. Ce qu'on y voit provoque un sentiment de surprise et de ravissement. C'est un diorama dont les tableaux sont vivants. Le vaste bâtiment qui renferme les appareils ne se compose, avec les vestibules d'entrée et de sortie, que d'une seule pièce ou galerie obscure, très-faiblement éclairée par les rayons lumineux qui traversent l'eau des bassins, lumière tamisée qui ne constitue pas même ce qu'on appelle un demi-jour, mais moins encore. La sensation qu'on éprouve est étrange, et cette obscurité semble commander le silence. Quel contraste avec la volière aux gazouillements pleins de gaieté !

L'aquarium renferme une rangée de quatorze réservoirs ou bacs ; ces bacs sont formés par de larges planches d'ardoises, la paroi antérieure seule est faite d'une épaisse glace de Saint-Gobain. Ce n'est donc pas par en haut, mais au travers de cette glace, que le visiteur observe ce qui se passe dans les bassins. Cette disposition est très-heureuse ; les bassins étant placés à hauteur d'appui et traversés par les rayons lumineux, l'œil perçoit les moindres détails du spectacle. Ajoutons que chaque bac est décoré d'une façon pittoresque, par des rochers et des herbes marines ; le fond même est rempli d'une couche de sable et de galets rappelant aux animaux leur séjour ordinaire.

Les quatre premiers réservoirs contiennent de l'eau douce, les dix autres de l'eau de mer ; dans tous, l'eau est courante. Pour l'eau douce, le fait est tout simple, mais pour l'eau salée, il y avait maints problèmes à résoudre. Qui le croirait ? L'eau de mer se renouvelle sans cesse et n'est jamais changée. Il nous faudrait un cadre plus large que celui de cet article pour décrire d'une façon complète l'ingénieux système au moyen duquel M. Lloyd a résolu la difficulté. Disons en quelques mots : que le réservoir principal est placé sous terre, d'où ce double avantage d'avoir une température presque invariable de 16 degrés, et d'éviter l'effet de la lumière, qui suffirait à altérer promptement le liquide ; que l'air comprimé agissant sur la masse d'eau salée la fait arriver dans les bacs par de petits tuyaux ; qu'enfin, cette même eau recueillie avec soin, retourne en se filtrant à son point de départ pour revenir encore d'une façon périodique.

Dans la série des bassins, les quatre premiers, ceux d'eau douce, ne sont pas les moins attrayants. L'eau plus légère est plus translucide et les évolutions des poissons égayent le tableau. Voici le véron, l'ablette, le cyprin doré, l'épinoche ; puis des mollusques, les diverses moules de rivière, les limnées, les paludines. Notons que quelques-uns de ces mollusques arrivent de Saint-Pétersbourg. Plus loin, les espèces grandissent : voici des perches et avec elles des écrevisses, dont deux entièrement rouges, quoique parfaitement vivantes. Plus loin encore nous voyons des carpes variées, carpe à miroir, carpe de Prusse ; des gardons, des brêmes, etc.

Passons maintenant aux réservoirs d'eau de mer : ici l'aspect est plus sombre, plus sévère ; autant les premiers étaient animés, autant ceux-ci sont calmes et paraissent solitaires. C'est, qu'en effet, dans cette longue série, les bacs, sauf les deux derniers ne contiennent aucuns poissons. Leurs habitants sont pourtant des animaux marins, quoique la plupart aient toute l'apparence de végétaux, dont ils ont aussi le nom, comme les anémones, les œillets de mer, etc. A première vue, ces êtres semblent privés de mouvement, mais peu à peu on voit s'agiter les divers organes extérieurs, tentacules ou autres, qui leur donnent l'aspect de fleurs, parfois de plumes, et le doute n'est plus possible. Il y a là des variétés infinies d'espèces, comme formes, couleurs ; c'est un spectacle curieux et qui tient longtemps attaché.

Comme ensemble, le plupart des bacs ont le même aspect, mais tous présentent des détails variés à les examiner attentivement. Les premiers manquent d'animation, parce qu'ils ne contiennent que les anémones, actinies, étoiles, coraux, etc. ; ceux qui suivent, où sont les sabelles, les ascidies, les serpules, ne sont guère plus agités ; mais après ceux-là le paysage, car ce sont de vrais paysages sous-marins, est animé par les évolutions plus ou moins vives des crustacés, homards, crevettes, cardons et autres, parmi lesquels le plus remarquable et le plus remarqué est le bernard-l'ermite. Ce dernier, très-abondant sur nos côtes, présente cette anomalie bizarre que, sa partie postérieure étant dépourvue de carapace solide, il supplée à ce vice de nature en s'emparant d'une coquille étrangère dans laquelle il introduit sa partie faible en laissant au dehors sa tête et ses pattes suffisamment armées. Quand il se trouve trop à l'étroit, il déménage et cherche un autre logement, c'est-à-dire une coquille plus grande.

Les deux derniers bacs contiennent seuls quelques espèces de poissons de mer et des plus petites. Cette pénurie des hôtes qu'il s'attend à voir est pour le public un sujet d'étonnement ; il est facile de comprendre, cependant, que les habitants de la mer ont besoin d'espace et d'aliments variés qu'on ne pourrait leur assurer dans d'étroits bassins.

Quoi qu'il en soit, nous avons entendu certains visiteurs faire cette remarque, qu'il était peu nécessaire de faire tant de frais pour entretenir quelques goujons, ablettes et moules, et d'amener la mer à Paris pour recevoir une douzaine d'huîtres, des crevettes et des homards. La critique est spécieuse, mais elle n'est pas juste : en effet, jamais aucun appareil n'avait facilité l'observation comme l'aquarium qui nous occupe, et, de petites causes amenent souvent de grands effets, peut-être quelque jour une découverte importante sera-t-elle due aux études faites sur la mer au bois de Boulogne.

En tout cas, c'est un spécimen intéressant des travaux de la Société d'acclimatation, mis à la portée de ceux qui ne peuvent voir les grandes choses qu'elle poursuit, c'est-à-dire la pisciculture fluviatile de M. Millet, l'ostréiculture de M. René Caillaud, la culture des éponges de M. Lamiral, etc., etc. Tel qu'il est, l'aquarium du Jardin zoologique est une merveille, de nature à retenir, pendant de longues heures, le visiteur savant ou curieux, par la nouveauté et le charme du spectacle.

MORTIMER D'OCAGNE.

La Direction du *Monde illustré* a l'habitude de laisser à ses rédacteurs et collaborateurs leur liberté d'appréciation ; ce principe, qui fait que l'homme de lettres ne relève que de lui-même, est une garantie de son indépendance et nous paraît présenter plus d'avantages que de dangers.

Or, nos lecteurs ont cru devoir se plaindre des appréciations sur les israélites contenues dans une série d'articles sur : « *l'Hôtel des Commissaires-Priseurs*, » et ont confondu dans un sentiment de généralité l'étude de types exceptionnels pris sur nature, tout en regrettant la forme dans laquelle étaient exprimées quelques opinions dont nous aurions voulu adoucir le côté agressif nous croyons que les personnes qui nous ont fait l'honneur de nous écrire s'en sont exagéré la portée

Le *Monde illustré* restera toujours en dehors des questions de personnalités, s'efforçant de tenir ses lecteurs au courant de tout événement, gardant une stricte neutralité profitable à tous, passant sans passion d'un camp à un autre à la recherche du fait pittoresque et curieux.

C. Y.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Festin de pierre*. — Nouvelles. — *Don Juan de Marana.*

Le Festin de pierre produit toujours un grand effet sur le public ; c'est une pièce à tableaux, et j'imagine que Molière, chez qui le poëte n'absorbait pas le directeur, l'a composée plutôt en vue de l'argent que de la gloire littéraire. Le sujet en traînait partout lorsqu'il s'en est emparé ; Dorimont et Villiers, deux comédiens, l'avaient traité avec assez de succès. Molière en a tiré certainement tout le parti qu'on devait attendre de sa supériorité ; mais je ne crains pas de le répéter, malgré les côtés satiriques et philosophiques que les commentateurs prétendent y découvrir, j'y vois surtout une pièce à spectacle. Les scènes patoisées du deuxième acte ont été fournies, prétend-on, par Champmêlé ; elles sont même imprimées à la suite de ses œuvres. Ce n'est donc pas dans *le Festin de pierre* qu'il faut trop chercher notre grand comique. Ceux qui baisent la trace de ses œuvres me semblent faire un bon marché étonnant de la pièce primitive de Gabriel Tellez, le Christophe-Colomb de don Juan Tenorio, pièce fort belle, fort puissante, saisissante au possible. Molière, trop fidèle à son principe de prendre son bien partout où il le trouve, joue un peu, dans cette circonstance, le rôle d'un Améric Vespuce. Je suppose qu'en Espagne les choses sont plus justement replacées.

Cette légende de don Juan Tenorio est d'ailleurs plus que jamais populaire chez nos galants voisins. Elle tapisse les murs des remparts de Cadix, elle s'étale aux vitrines des papetiers de Séville, comme chez nous le *Juif-Errant*. J'ai acheté l'an dernier, dans cette dernière ville, une de ces images sur bois, divisées en vingt-quatre petits carrés, enfermant chacun un des épisodes de la vie du terrible séducteur. Le marchand m'a appris qu'on découpait ces petits carrés de papier pour les répandre, du haut des balcons, sur le passage des processions, en même temps que les fleurs, et indistinctement avec d'autres images représentant des courses de taureaux et des tableaux militaires.

On sait que Thomas Corneille, singulièrement inspiré, a mis la pièce de Molière en vers très-spirituels, et que pendant longtemps les Comédiens français ont substitué cette version poétique à l'œuvre originale. Ce n'est que dans ces dernières années qu'on est revenu au texte en prose.

Si j'avais à écrire une liste de tous les don Juans

issus du don Juan de Tellez, je ne pourrais mieux faire que d'emprunter à M. Théodore de Banville les vers suivants :

> A ce festin royal, de leurs pays venus,
> Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.
>
> D'abord, tous les don Juans des pièces espagnoles,
> Avec leurs airs de rois et leurs amours frivoles.
>
> Et puis, tous ces don Juans sans nulle profondeur,
> Qui tuaient pour la forme un petit commandeur.
>
> Et puis, après ceux-là, le don Juan de Molière,
> Avec sa théorie atroce et singulière.
>
> Le don Juan de Mozart et celui de Byron,
> Tous deux songeant encore à leur décaméron ;
>
> Et celui qui trouva chez notre Henri Blaze
> L'amour qui sauve, après la volupté qui blase ;
>
> Et ce don Juan, pareil au poëte persan,
> Que Musset déguisa sous le surnom d'Hassan.

Le don Juan de M. Henri Blaze figure dans un roman dialogué en prose et en vers, paru en 1835 sous ce titre : *le Souper chez le Commandeur*. Le repentir de don Juan y rachète Anna du purgatoire. — Il y a aussi un *Don Juan barbon*, par M. Gustave Levasseur, petit drame rimé avec une grande verve.

Enfin, me voilà arrivé, par un détour assez long, au *Don Juan de Marana* de M. Alexandre Dumas, dont la Porte-Saint-Martin prépare la reprise. Je n'ai pas vu jouer ce drame, qui, très-mouvementé, brillant, semé de gracieuses romances, n'obtint cependant pas le succès auquel il pouvait prétendre. M. Marc Fournier lui facilite une revanche éclatante ; on connaît le système de ce rusé et fastueux directeur : il l'a appliqué à *la Grâce de Dieu*; il pourrait l'appliquer, avec le même succès, à *Britannicus* ou à *Cinna*. M. Marc Fournier va introduire dans *Don Juan de Marana*, « outre les nouveaux décors et les surprises des féeries, un *brindisi*, des danses, des boléros, des *soli* de baryton et des chœurs. »

A ce propos, deux lettres fort intéressantes ont été échangées entre MM. Alexandre Dumas et Méry. Il fallait une main poétique pour opérer quelques soudures, et un œil ami pour surveiller les changements nécessaires. On ne pouvait choisir mieux qu'en choisissant M. Méry. Toutefois, celui-ci, désireux de mettre sa conscience littéraire à l'abri, a voulu en référer à qui de droit. M. Alexandre Dumas lui a crié merci du fond du *palais Chiatamone*, en ajoutant : « Je me serais fait un scrupule de réclamer de toi ce modeste service, mais je suis bien aise qu'un autre ait osé le faire à ma place. »

Les deux lettres sont charmantes ; elles témoignent de part et d'autre d'une sincère amitié, ce qui est d'un bon et consolant exemple. Mais la réponse de M. Alexandre Dumas n'est pas exempte de quelques erreurs, ou au moins de quelques oublis. Dans son effusion, il s'exprime ainsi sur *Don Juan de Marana* : « Si ce n'est pas une de mes meilleures pièces, c'est au moins une des œuvres les plus caressées de ma jeunesse, une de celles où j'ai cru mettre le plus d'originalité vraie et de cachet individuel. Tu sais comment j'en conçus le plan : au fond d'une loge du Conservatoire, bercé par une symphonie de Beethoven, qui me plongea comme dans un rêve d'opium mélodique, et me fit voyager à travers le domaine de ce grand maître : l'infini ! »

Tout cela est fort joli ; mais, comme souvent, M. Alexandre Dumas est mal servi par ses souvenirs. Cette œuvre, où il croit avoir mis le plus de « cachet individuel, » est entièrement tirée d'une admirable nouvelle de M. Prosper Mérimée, intitulée : *les Ames du Purgatoire*. Beethoven ne vient qu'en second, ou plutôt il n'est là que pour la mise en scène, dans laquelle il faut reconnaître que M. Alexandre Dumas a toujours excellé.

N'importe ; nous verrons avec un vif intérêt la représentation de *Don Juan de Marana*. M. Mélingue, qui y a jadis créé le rôle du Mauvais-Ange, reprendra le rôle de Don Juan, qui avait eu Bocage pour premier interprète.

J'ai promis des nouvelles. En voici.

M. Arnal fait comme M. Samson : il se retire définitivement du théâtre. En attendant, il joue aux Variétés *Passé minuit*, et il va jouer *Riche d'amour*, ses deux triomphes. Je veux bien croire à cet amour de la retraite, que le fin comédien manifeste régulièrement chaque année ; Interlaken a tant de charmes au printemps ! Oui, mais l'hiver n'est possible qu'à Paris.

Le Gymnase annonce *la Maison sans enfants*, une comédie nouvelle en trois actes.

Le Vaudeville répète un *Sheridan* de M. Aylic Langlé, qui avait déjà fait un *Murillo*. M. Langlé ne travaille que dans les grands hommes.

D'ici à peu de jours, les à-propos sur M. Crockett et ses lions vont pleuvoir. Le Théâtre-Déjazet a commencé ; le Palais-Royal va suivre.

Et puis, pour terminer par une nouvelle d'éclat, l'Odéon, grâce à *Macbeth*, l'Odéon, sur lequel on a fait tant de mauvaises plaisanteries, l'Odéon, triomphant et calme au milieu de son peuple d'étudiants, — l'Odéon a une queue !

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : *La Mule de Pédro*, opéra en deux actes de M. Dumanoir, musique de M. Victor Massé (6 mars).

Tous les ans, à l'époque où se décerne le prix de Rome, les feuilletons de musique sont criblés de points d'interrogation ; on s'y demande avec larmes où sont passés les anciens lauréats ? Qu'est devenu le fameux un tel qui, en l'année tant, donna de si grandes espérances ? et cet autre, couronné avec acclamation par l'Institut assemblé en séance solennelle ? et cet autre encore dont la gloire précoce rayonna d'un si bel éclat aux environs du pont des Arts ? qui connaît leurs œuvres ? qui sait leurs noms ?.... Autant se demander où vont les vieilles lunes ! Car c'est comme une fatalité ; il en est beaucoup parti pour Rome, mais peu en sont revenus avec ce bagage d'idées mélodiques indispensable pour passer à la douane de la célébrité. Depuis l'an XII que fonctionne la généreuse institution du prix de Rome, on aurait peut-être beaucoup de peine à citer une quinzaine de lauréats cotés plus ou moins haut sur la place ; quant aux autres, on n'en a plus entendu parler.

Parmi ces quinze privilégiés se trouve évidemment M. Victor Massé, couronné en 1844, et dont la carrière est déjà bien remplie. A peine âgé de quarante ans, l'auteur des *Noces de Jeannette* compte dix partitions jouées à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique. Les plus belles voix et les plus beaux talents de Paris ont été à son service ; des toiles plus brillantes que nature ont été peintes pour encadrer ses ouvrages... enfin M. Massé, qui était au moins officier dans l'ordre de la popularité, s'est réveillé un beau matin chevalier de la Légion d'honneur.

Voilà certes de quoi repaître trois ambitions de moyenne grandeur. Mais le plus beau est encore que M. Massé a bien mérité toutes ces bonnes fortunes ; il ne les a point rencontrées, il les a conquises. A moins cependant que vous ne comptiez le don naturel de la mélodie comme la meilleure chance qu'ait eue l'auteur de *Galathée*. J'y consens : l'inspiration est involontaire, donc aussi peu méritante que l'atout dans la main du joueur, mais encore faut-il savoir en profiter, et c'est là que s'est souvent montrée l'habileté de M. Massé.

Il est vrai aussi que l'auteur des *Saisons* a un genre de talent qui ne convient guère à l'Opéra. Ce qu'il chante de préférence ce sont les amours champêtres, ou bien les aventures galantes arrivées du temps de Louis XV (le bien-aimé), toutes les choses souriantes que savaient peindre Lancret, Boucher ou Watteau. La scène où *Guillaume Tell* a délivré trois cents fois la Suisse répugne à ces douceurs, et, pour le dire en deux mots, *la Mule de Pedro* n'est qu'un opéra-comique égaré ; un opéra-comique dont les chansons, agréables du reste, ont de la peine à percer une couche d'air trop profonde. Car il existe certainement un rapport entre l'importance de telle musique et la dimension de la salle où elle devrait être exécutée ; de même que la bonne distance que doit garder l'auditeur entre lui et le foyer sonore est variable, suivant qu'il s'agit d'un opéra à catastrophes ou d'un opéra à roucoulements amoureux. Tant qu'un brave homme de mathématicien un peu doué d'oreille n'aura pas réglé tout cela par une bonne formule, il sera permis de s'y tromper.

La Mule de Pedro vaut donc mieux qu'elle n'en a l'air. Qu'on lui ôte ses récitatifs et qu'on la mène à la salle Favart, vous verrez qu'elle prendra le trot assez gaîment. Les récitatifs dont M. Massé a gratifié sa partition ont d'ailleurs un tort ; ils sont trop travaillés, surtout trop chantants, donc ils ne font point assez ressortir les morceaux avec lesquels ils s'enchaînent trop couramment. Pour emprunter encore à la peinture, une comparaison qui tire notre idée plus au clair, il nous semble qu'en musique le récitatif joue le rôle d'une couche générale, d'un *fond* sur lequel les morceaux doivent se détacher en clair ; or, il arrive à l'opéra de M. Massé ce qui arriverait à un tableau dont le fond trop chargé d'accessoires nuirait au relief des figures.

Ces réserves faites, nous voilà tout à fait à l'aise pour louer les passages saillants du nouvel opéra. Au premier acte, c'est d'abord la chanson de la mule, laquelle revient, du reste, à plusieurs reprises et avec différents agréments ; le début en est très-franc, surtout très-coloré ; nous en aimons moins la conclusion qui, pour être d'un dessin aussi net, est de forme plus banale. Vient, quelques pages plus loin, la romance de Gilda : *Je t'attendrai*... puis un duo scénique pour baryton et ténor ; enfin le chœur de buveurs qui sert de finale. Ce morceau est remarquable par l'allure gaillarde de son rhythme et la grande sonorité qui y est déployée ; c'est bien là une orgie, et des plus capiteuses ; les bouchons font entendre leur artillerie, les voix sont enrouées, les verres à peine vides volent en éclats, on ne chante plus, on vocifère, on ne boit plus, on se noie dans le vin (portrait ressemblant de la nature).

Le second acte contient un duo pour baryton et soprano, un boléro très-haut en couleur et rythmé avec une franchise peu commune, enfin un trio écrit dans un style serré, qui passerait pour savant s'il ne l'était pas assez pour que toute trace de science ait disparu.

Toutes ces choses ont, comme je l'ai déjà dit, le ton de l'opéra-comique et ne sauraient être pleinement goûtées à l'Opéra, où elles ne sont pas placées dans leur vrai jour. Il en est de même de la pièce, dont voici la réduction :

Gilda est aimée de Tebaldo, soldat aux gardes du roi d'Espagne, et de Pedro, riche fermier des environs de Séville. C'est Tebaldo qu'elle préfère ; et le malheur veut que justement Tebaldo soit obligé de quitter le pays pour rejoindre son régiment. Ce contretemps réjouit fort Pedro, qui, pour se débarrasser plus vite de son rival, lui prête sa carriole, attelée de sa mule. Cependant Gilda n'en aime pas plus Pedro pour cela ; aussi Pedro en est-il réduit à enlever la belle et à la transporter de nuit dans son domicile, afin que ce domicile devienne conjugal de gré ou de force. La situation est périlleuse ; mais voilà qu'on entend un bruit de grelots... c'est la mule de Pedro, qui, au lieu d'emmener bien loin le pauvre petit soldat, le ramène au village avec un entêtement qui pourrait passer pour de l'instinct. Tebaldo, conduit malgré lui chez Pedro, arrive juste à temps chez son rival pour sauver Gilda et l'épouser.

L'exécution a été excellente : Warot a débuté très-heureusement par le rôle de Tebaldo, auquel il prête toutes les tendresses de sa voix ; Faure chante avec beaucoup d'ampleur celui de Pedro, et M^me^ Gueymard est très-brillante dans celui de Gilda.

La mise en scène est aussi très-soignée ; le premier acte, qui présente le tableau animé d'une posada, est d'un pittoresque et d'une vérité tels que nous nous attendions à entendre nommer M. Giraud, le peintre le plus espagnol qui soit à Paris.

On pense bien que la mule, loin d'être en carton, est en chair vivante. Quant à la carriole, il paraîtrait qu'elle vient du garde-meuble, qui la tiendrait de Marie-Antoinette. Ainsi, l'Opéra est un théâtre bien monté ; il avait déjà infanterie et cavalerie, voilà qu'il possède maintenant un peu de train.

ALBERT DE LASALLE.

CONCERTS

Les bals n'ont pas cessé, et les concerts sont aussi nombreux que pendant le carnaval. Avant que la semaine sainte ramène les concerts spirituels, nous signalerons quelques-unes des soirées qui sont appelées à compter parmi les plus belles de l'hiver.

Mme Madeleine Graever, encouragée par l'immense succès de ses premiers concerts à l'hôtel du Louvre, convoque encore une fois le public pour le mardi 24 mars. L'orchestre sera conduit par Litlolf, et le célèbre compositeur fera entendre son admirable ouverture des *Guelfes*.

Quelques jours avant, le dimanche 22, Mlle Hélène de Katow, un violoncelliste lauréat du Conservatoire royal de Bruxelles, se fera entendre à la salle Herz. On s'habitue difficilement à voir une femme manier l'instrument auquel Servais et Seligmann doivent leur nom; mais nous qui avons souvent entendu dans le monde Mlle de Katow, nous pouvons affirmer qu'elle ne perd rien de sa grâce à manier l'archet.

Signalons encore à la hâte, pour le jeudi 19, une seconde séance d'audition des quatuors français, donnée par M. Ferrand, l'excellent violoniste, dans les salons de MM. Pleyel et Wolf.

C. V.

Francesco A. de Figueroa.

La république de l'Uruguay est en deuil : elle vient de perdre son poëte national, Francesco A. de Figueroa.

Né à la fin du siècle dernier, Figueroa avait assisté d'abord aux luttes glorieuses de l'Amérique contre l'Espagne, puis à la guerre de Montévidéo contre le Brésil, qui assura l'indépendance de la jeune république de l'Uruguay; aussi ses premiers chants sont des hymnes de liberté, on y sent battre le cœur du citoyen. C'est à une de ces nobles inspirations que Montévidéo doit son hymne national, sa *Marseillaise*.

Les destins furent cruels pour la jeune nation; à la guerre de l'indépendance succéda la guerre civile. Oribe vint camper aux portes de Montévidéo, et l'on vit pendant dix ans les Montévidéens résister courageusement, et préparer par leur énergique persévérance la chute de Rosas. Figueroa, fidèle à son passé, célébrait les exploits du défenseur de la *nouvelle Troie*, et pleurait, dans d'admirables vers, la mort de Varela, ce jeune et éloquent publiciste, lâchement assassiné, la nuit, au coin d'une rue, par les ordres de Rosas.

Quand des temps plus calmes lui laissaient des loisirs, le poëte se plaisait à chanter l'amour et la paix; habile à prendre tous les tons, il maniait le fouet de la satire, et il excellait dans tous les genres. Aussi il lègue une œuvre variée, précieux héritage que revendiquent en même temps et Montévidéo, sa patrie, et toute l'Amérique espagnole, justement fière de la gloire du poëte montévidéen.

LÉO DE BERNARD.

FRANCESCO DE FIGUEROA

Poëte de l'Urugay, décédé à Montévidéo.

Exposition des œuvres d'Horace Vernet.

Les journaux ont annoncé qu'on allait organiser une exposition des œuvres d'Horace Vernet. Nous sommes en mesure de fournir des renseignements sur ce projet, qui a pris des développements qu'on n'avait pas d'abord osé espérer. En effet, cette manifestation aura les proportions les plus vastes, afin que l'hommage rendu à notre peintre national soit, à son tour, aussi complet que possible. C'est ainsi que tous les tableaux d'Horace Vernet que renferment les palais impériaux et les musées de Versailles et du Luxembourg sont mis à la disposition de la commission. De plus, des démarches seront faites auprès des souverains d'Europe pour obtenir d'eux la cession momentanée des toiles d'Horace Vernet que leurs résidences et leurs galeries peuvent abriter. La Russie, surtout, en est abondamment pourvue.

(*L'Empereur Nicolas et sa famille*, figures de grandeur naturelle, à cheval, costumes du seizième siècle; la *Princesse Wittgenstein et sa famille*, figures de grandeur naturelle, à cheval, costumes du seizième siècle; — l'artiste a supposé un départ pour la chasse au faucon; — *Prise de Varsovie*, tableau de 10 mètres; *Napoléon Ier passant une revue de la garde impériale dans la cour des Tuileries, etc., etc.*) Tous les musées de province, tous les cabinets d'amateurs de France, seront aussi invités à se déposséder pour un temps des tableaux de l'auteur de *la Smala* qu'ils possèdent.

Toutefois, l'exhibition projetée ne comprendra pas seulement les travaux d'Horace, mais aussi ceux de Carle et de Joseph, pour lesquels il sera également adressé des demandes aux gouvernements étrangers, aux collections municipales et privées de notre pays. De telle sorte qu'on verra réuni l'ensemble vraiment gigantesque et presque complet des œuvres de trois générations d'artistes laborieux et féconds. Il n'est pas douteux que de cette éclatante et suprême épreuve le nom de Vernet ne sorte encore plus grand et plus glorieux. Il va sans dire que le Palais de l'Industrie sera affecté à cette imposante solennité. Quels autres bâtiments assez spacieux pourraient convenir à une exposition qui ne comprendra guère moins de mille dessins ou tableaux ?

Nous croyons savoir que la commission, présidée par M. le comte de Nieuwerkerke, se composerait de M. le maréchal Vaillant, de M. le baron Taylor, de MM. Horace et Philippe Delaroche, petits-fils d'Horace Vernet, et de M. Emile Lecomte, neveu de l'illustre peintre des fastes militaires de la France.

L'exposition des Vernet ne sera probablement pas ouverte avant le mois de mars 1864.

OLIVIER MERSON.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 71

COMPOSÉ PAR M. PLACHUTTA, DE VENISE

Deuxième prix du concours de Londres.

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 69.

BLANCS.	NOIRS.
1. T 3e D	1. F 4e R (meilleur) (A)
2. F 4e D, éch.	2. R pr. P (meilleur)
3. D 4e CD, éch.	3. R 2e FD (1)
4. D 8e C, éch.	4. R pr. D
5. F 5e R, éch. et mat.	
(1)	
	3. C 4e FD
4. D pr. C, mat.	
(A)	
	1. P pr. T
2. D c. R, et mat le coup suivant.	

Solutions justes : MM. Feisthamel; Héoon; N. Mille, à Abbeville; H. Lemaître, à Chartres; Francasté; Café C. Maderni, à Lyon; Fraiche; Lioubes et Granados, à Perpignan.

Les autres solutions adressées sont inexactes.

Correspondance.

M. A. de G., Cercle Saint-G. — Plusieurs inexactitudes dans votre solution du problème n° 69.

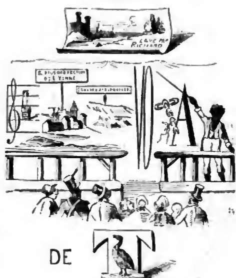
Au 2e coup, var. principale, les Noirs jouent F 6e R, ce qui leur suffit pour échapper au mat dans les conditions de temps prescrites. — Var. (A), à votre 3e coup de défense, R 3e F, veuillez substituer celui-ci : D 4e FR, et vous reconnaîtrez qu'il n'existe plus l'ombre d'un mat.

MM. B., à La F.; F. D...; W. L...., à Lyon. — Le coup de Fou indiqué dans la correspondance qui précède combat efficacement vos solutions

M. du Vill... — La nouvelle règle promulguée au Congrès d'Échecs de Londres n'a été acceptée dans aucun autre pays. Elle ne justifie pas ses innovations, elle est diffuse, hérissée de complications inutiles : elle aurait en outre le résultat funeste d'annihiler des travaux sérieux ou d'amoindrir l'importance d'une foule d'ouvrages écrits sur les Échecs et basés sur l'ancienne législation du jeu. Nous restons donc fidèles à la vieille règle de Philidor qui nous régit en France depuis plus d'un siècle et dont nous nous trouvons bien.

P. JOURNOUD.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Contentement, santé, dépassent richesse, et de beaucoup.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Bréda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 311. — 28 Mars 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE DU NUMÉRO

TEXTE :

SOMMAIRE DU NUMÉRO

GRAVURES :

M. BONJEAN

SÉNATEUR

M. Bonjean, dont le discours sur la Pologne a obtenu le plus grand retentissement, a été mêlé, depuis 1848, à tous les grands événements politiques de notre pays.

Né à Valence (Drôme) en 1804, le nom de M. Bonjean est prononcé pour la première fois avec éloge à la Faculté de droit de Paris, en 1829. Associé aux travaux du savant doyen de la Faculté de Paris, M. Blondeau, le jeune avocat publie un recueil des textes les plus importants du *Droit romain anté Justinien*, une traduction des *Institutes*, et plus tard, sans le secours du doyen, une *Exposition historique de la procédure civile des Romains.*

Avocat à la Cour de cassation, il y obtient les plus beaux succès. Député en 1848, il fut un des trente-trois qui restèrent à leurs bancs lors de l'attentat du 15 mai. En juin 1848, lorsque Garnier-Pagès annonça que la commission exécutive marcherait à la tête de l'armée et de la garde nationale et prendrait part au danger, il réclama le privilége du sacrifice pour les représentants du peuple et se rendit aux barricades.

Il ne fit que passer au ministère, le 24 janvier 1851, lorsqu'il était courageux d'accepter ce mandat.

La Cour de cassation lui fit l'honneur de l'appeler, avec MM. Delangle et Chégaray, au bureau de l'assistance judiciaire. Deux mois après, M. Bonjean était nommé avocat général à la Cour de cassation.

Lors de la réorganisation du conseil d'État, il fut désigné pour la section de législation. Peu de jours après, il était nommé président de la section de l'Intérieur, de l'instruction publique et des cultes.

Un décret de 1855 l'appela au Sénat. Son dernier discours relatif à la Pologne, a fait une telle impression que nous avons cru devoir ouvrir à son auteur les colonnes du *Monde illustré*.

C. Y.

M. BONJEAN, sénateur (Discussion sur la Pologne). — D'après une photographie de M. Ken.

A NOS LECTEURS

Au mois de décembre dernier, nous annoncions à nos abonnés que nous avions traité avec une maison de Londres pour la publication d'un choix de gravures anglaises, formant un magnifique album : depuis quinze jours environ, les volumes, que nous avions préparés sont épuisés; nous nous occupons d'en faire une nouvelle édition qui ne sera terminée que le 20 avril. Nous prions donc nos abonnés, qui nous adresseraient des demandes, de vouloir bien prendre patience jusqu'à cette époque.

Cet album, *les Chefs-d'Œuvre de la gravure*, composé d'un choix de vingt-quatre magnifiques gravures, accompagnées d'un texte explicatif, sera toujours à la disposition de nos abonnés moyennant 20 francs, relié et doré sur tranche, 15 francs broché. — Pour le recevoir *franco* et parfaitement emballé, ajouter 3 francs pour le port.

Beaucoup de personnes hésitent à nous demander cet album, dans la crainte d'avoir un ouvrage qui ne leur plairait pas; nous offrons d'envoyer comme spécimen une de ces gravures prise au hasard, moyennant le prix du port : 50 centimes.

Cet album a une valeur bien supérieure au prix que nous demandons à nos abonnés. Les primes que nous mettons à leur disposition ne sont jamais pour nous un objet de spéculation, nous n'avons d'autre but que d'être agréable à nos lecteurs, en leur offrant, moyennant un prix très-réduit, des ouvrages, des gravures de prix.. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les prix que nous demandons aux prix du commerce.

Citons comme exemples : la collection complète des œuvres de Balzac, 45 volumes à 1 fr. 25 cent. l'un, que pendant six mois nous avons offert à 35 francs; sur les 500 collections qui nous ont été demandées, plus de 400 nous ont été prises par les libraires, qui connaissaient bien le prix de cet ouvrage : nous avons renoncé à cette prime.

Les gravures :

Henri IV et ses enfants,
François Ier chez Léonard de Vinci,

que nous donnons à 5 francs, se sont toujours vendus 20 francs.

Jane Gray. — Lord Strafford,

que nous livrons à 7 francs, n'ont jamais été vendus à si bas prix.

Nous avons encore

Les enfants d'Édouard,
Les enfants de Louis XVI,

au prix de 8 francs.

Nous tenons toujours ces gravures, qui ont eu un très-grand succès, à la disposition de nos abonnés, aux prix que nous indiquons. Pour les recevoir *franco* et bien emballées, ajouter 2 francs pour le port.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : M. MABRU DE LA RUE MOUFFETARD PROVOQUÉ PAR UN MÉDECIN DE LANCHATRE. — M. AUG. VACQUERIE SUR LA BRÈCHE. — DE LA TRISTE CONDITION DES COMPOSITEURS DE MUSIQUE. — M. VICTOR MASSÉ ET L'OPÉRA. — UNE FÊTE PERSANNE A PARIS. — UNE FAUSSE MOURAVIEW. — Mme NOGENT-SAINT-LAURENT ET LE TÉNOR VILLARET. — AU PETIT JOURNAL! — LES COMÉDIENS AMATEURS SE RISQUANT EN PUBLIC.

Nous n'exagérons rien en disant qu'il nous est parvenu une cinquantaine de lettres de défis ou contre-défis, d'acceptations, provocations, excitations, incitations et surcitations, entre croyants et voyants, magnétiseurs et prestidigitateurs, crédules et somnambules, visionnaires et convulsionnaires, esprits et esprits forts, dissidents, sceptiques, railleurs, anabaptistes, manichéens, matérialistes, pyrrhoniens, voltairiens et autres pervertis, endurcis et réprouvés *Credat Judæus Apella!*

S'il fallait tout imprimer, il en résulterait assurément l'accaparement de tout notre numéro! — et un incommensurable ennui pour le lecteur. Nous nous bornerons donc à choisir, parmi ces cinquante lettres, celle qui, par la conviction et l'autorité de son auteur, semble ce qu'il y a de plus sérieux à opposer à l'attaque de M. Mabru. Cette insertion sera la dernière. A l'avenir, et s'il y a lieu, nous nous bornerons à l'insertion de quelques notes, sans prendre parti pour le ciel ou la terre, sans fourrer notre plume entre l'arbre et l'écorce.

Voici donc la lettre de M. le docteur Sylvain Eymard, dont nous avons dû abréger quelques passages sur des faits déjà connus :

« Monsieur,

» Il m'appartient, à plusieurs titres, de relever le gant qu'un chimiste de la rue Mouffetard vient de jeter si cavalièrement au nez de *la haute société parisienne* dans le *Monde illustré* du 7 courant, à propos des médiums et des somnambules.

» On doit se rappeler que l'Académie de médecine de Paris, revenant sur son jugement inconsidéré de 1784, nomma, en 1826, à la majorité de trente-cinq voix contre vingt-cinq, une Commission spéciale pour s'occuper du magnétisme animal; que le docteur Burdin, l'un des vingt-cinq incrédules, défiant la lucidité de tous les somnambules, s'engagea à payer un prix de trois mille francs à celui d'entre eux qui prouverait, *devant l'Académie*, qu'il était capable de *voir à travers les murs* et de *lire sans le secours des yeux*, et que le docteur Pigeaire de Montpellier, ayant présenté sa jeune fille comme étant en état de remplir ces conditions avec un triple bandeau sur les yeux, l'Académie se dit peu satisfaite, chicana, intimida la pauvre jeune fille, et ne lui adjugea point le prix.

» Mais ce que peu de personnes savent, c'est que, prenant moi-même sa défense, je publiai un opuscule intitulé : *Le Loup et l'Agneau, ou l'Académie de médecine et mademoiselle Pigeaire*, tandis que le docteur Berna, agissant au nom de nombreux souscripteurs, déclara publiquement offrir une somme de *soixante-dix mille francs* à tout académicien qui pourrait faire une partie de cartes avec le bandeau de Mlle Pigeaire sur les yeux, contre-défi que l'Académie se garda bien d'accepter.

» . . . . Aussi, pendant les vingt ans qui se sont écoulés depuis lors, le défi Burdin est-il resté lettre-morte en face de phénomènes devenus vulgaires, et faut-il arriver, d'un seul, un chimiste provocateur, à un *profane* arriéré et sans compétence, pour le voir reproduire avec surenchère d'exécution, c'est-à-dire que la preuve devra avoir lieu *scientifiquement*, moyennant récompense de *trois mille francs* hypothéqués sur... les brouillards de la Seine.

» *Scientifiquement!...* Mais qu'entend-il donc par ce mot? Est-ce que par hasard il voudrait, pour constater les faits dont il s'agit, passer à l'alambic et au creuset les médiums et les somnambules, ou tout au moins leur enfoncer et leur piler les deux yeux? — Certes, le défi serait alors peu attrayant, et il pourrait être sûr de ne pas délier sa bourse.

» Plaisanterie à part, on conçoit très-bien que lorsque la transposition des sens, la double vue, la pénétration dans l'esprit d'autrui et autres phénomènes du somnambulisme, n'étaient pas encore évidemment prouvés, le défi Burdin fût excusable; mais aujourd'hui que tout cela court les rues et ne peut plus être contesté, vouloir le réchauffer est absurde et pitoyable.

» Après tout, puisque M. Mabru est ami de la science, scrutateur de la vérité et assez riche pour leur sacrifier son argent, je lui conseille, — en ma qualité d'aîné sans doute, — de prendre le chemin de fer de Lyon et de Grenoble, puis de m'honorer d'une visite à ma campagne, où je me ferai un plaisir de lui montrer, sans bruit et sans défi :

1° Une masse d'observations fort curieuses sur le magnétisme et le somnambulisme, toutes faites par moi et remontant à 1818.

2° De volumineux mémoires inédits, que m'a dictés *mot à mot* et chaque jour, de 1838 à 1848, en présence des notabilités de Grenoble, une somnambule sans instruction et fille du peuple, mémoires comprenant d'abord des *Voyages spirituels* dans toutes les parties de la terre et du firmament; ensuite des dissertations, en style de Fénelon, sur la théologie, la philosophie, l'entendement humain, la morale, et sur d'autres sujets de métaphysique transcendante.

3° Un mémoire adressé par moi à l'Académie des sciences de Paris, et inséré en partie dans le *Monde illustré* du 23 février 1861, sur le *pendule magnétique et spirituel*, où, parmi beaucoup de questions, mon pendule interrogé sur ce qu'il pensait de ceux qui nient son pouvoir et son intelligence, me répondit impoliment que c'étaient des *ânes*.

4° Etc., etc., etc.

» Voilà ce que je me fais fort de montrer à M. Mabru, qui, de la sorte, dépensera moins de mille écus, que des milliers de somnambules peuvent aisément lui gagner, et qui, tout aussi convaincu que moi, retournera chez lui pour faire amende honorable à *la haute société parisienne*.

» Veuillez agréer, etc.

» Dr SYLVAIN EYMARD.

« Campagne de Lanchâtre, près Grenoble, le 14 mars 1863. »

Parmi les acceptations pures et simples du défi Mabru, nous avons remarqué, par son accent de sincérité, celle de M. A. Lefebvre, se déclarant franchement *magnétiseur*, et habitant, rue du Bel-Air, Passy-Paris. M. Lefebvre demande des juges! Nous le prions de s'adresser directement à M. Mabru, et de se contenter de passer ici, sans essayer de s'y arrêter.

Quand on a dit : *L'auteur de Tragaldabas!* on a reconnu, attesté une individualité littéraire, et ils ne sont pas si nombreux les écrivains dont on peut dire : *L'auteur de ceci — ou de cela! Tragaldabas* fut la fantaisie pleine d'audace et de sève d'un poëte de vingt-cinq ans s'essayant au théâtre. Depuis cette énormité, restée plus célèbre par sa chûte que ne le sont bien des pièces qui ont réussi... à *faire* de l'argent, M. Auguste Vacquerie a donné la belle traduction de l'*Antigone* de Sophocle, qui a montré aux Parisiens cette route de l'Odéon que leur fait reprendre aujourd'hui la *Macbeth* de Jules Lacroix. Au théâtre, il a eu deux autres succès, — un doux à la Comédie-Française : *Souvent homme varie*, — et un plus amer à la Porte-Saint-Martin : *les Funérailles de l'Honneur*. Nous fûmes, dans le temps, de ceux qui trouvèrent très-profonde, très-audacieuse et très-sympathique cette œuvre d'un esprit original et d'un rare tempérament littéraire. Le médiocre *succès d'argent* de ce drame partageait ainsi l'injuste sort d'une autre pièce admirable : *les Mères repenties* de Félicien Mallefille. — Ce succès entravé, disons-nous, est resté un de nos étonnements littéraires — et une de nos indignations.

En attendant une nouvelle épreuve au Théâtre-Français, qui doit représenter cet automne la pièce de M. Aug. Vacquerie, reçue depuis deux ans, notre auteur nous donne sous ce titre fantasque : *les Miettes de l'Histoire*, un volume très-curieux d'ensemble, un peu bizarre par le pêle-mêle des matières : grave ici, doux-là, plaisant vers la fin, sévère au début. Études historiques, impressions romanesques, auto-biographies, croquis de mœurs, révélations intimes, rires et larmes, indignations et enthousiasmes, le livre contient « de tout un peu » et ouvert, il ne se quitte plus. Les pages sérieuses sont belles et montrent les aptitudes de l'historien. D'autres sont tendres; il en est de gaies. Si les morceaux : *la Vente d'un peuple*, — *Gabriel de Montgomery*, — *Jacques II*, — *les Émigrés*, etc., émanent d'un penseur, les pages intitulées *Trois ans à Jersey* sont d'un homme de cœur, d'un poëte, et souvent d'un poëte comique. Le récit d'un voyage de Mme Émile de Girardin auprès des exilés d'alors, — la conversion de l'auteur aux *tables parlantes*, sont d'un esprit charmant et attendri. En somme, voilà un livre à part, et son succès est bien dû à l'écrivain qui a vu s'arrêter si vite et si injustement les représentations des *Funérailles de l'Honneur!*

Les littérateurs se plaignent de ne gagner leur vie qu'à la sueur de leur plume; d'instruire, moraliser, charmer ou divertir des centaines de mille d'individus, sans parvenir souvent à conquérir en vingt ans de labeur ce que, — M. d'Ennery, par exemple, va gagner au Cirque en six mois, avec les coups de canon et le long tambour-major de *Marengo*...

D'un autre côté, les peintres, trop nombreux, se plaignent de ne pas trouver la consommation égale à la production, et comme aujourd'hui les secrets, l'habileté de main, sont l'apanage de presque tous, ils ne comprennent pas pourquoi des prix injustes vont combler certains d'entre eux... tandis que l'immense majorité végète..

Mais au moins l'écrivain, — le peintre, — sont lus ou vus! Le journal toujours, le livre souvent, la pièce de théâtre parfois, sont les formules par lesquelles les produits de la plume arrivent au public. Nul ne reste inédit.

Quant au peintre, s'il ne vend pas, du moins il expose. Son œuvre est vue; pour peu qu'elle ait du mérite, elle arrête le curieux aux étalages des marchands, ou elle retient l'amateur curieux aux expositions spéciales. — Pour l'écrivain comme pour le peintre, il existe donc des moyens matériels d'arriver au public, — et ce n'est que *le bon marché* de la consommation littéraire qui fait la pauvreté des écrivains, — comme c'est le trop grand nombre des peintres qui fait leur détresse. Pauvres donc, soit! mais plus ou moins connus, oui!

Mais que dire du musicien qui ne peut arriver à ce même public qui doit le connaître pour le faire vivre d'abord, et pour le faire célèbre ensuite, — qu'à l'aide d'un théâtre ou d'un orchestre, c'est-à-dire par les moyens les plus coûteux?

Inconnu, vous avez fait un article, un livre? Pour peu que vous n'ayez pas été indigne de prendre la plume, il se trouvera bien, tôt ou tard, un journal pour insérer l'un ou des extraits de l'autre. La réussite d'un premier essai facilite le reste, et si vous ne vivez pas brillamment de votre art, disons plutôt de votre métier, au moins votre nom se répand-il, vous sortez

de la foule banale; de simple individu vous devenez, à un degré quelconque, une individualité.

Vous avez peint un tableau. Une vitrine l'expose dans une rue fréquentée. S'il est mauvais, on le dédaigne... et vous savez à quoi vous en tenir! S'il est bon, au contraire, on s'y arrête, on le marchande peut-être... Enfin vous existez en tant que *valeur*, — plus ou moins discutable, mais valeur. Bref, si vous n'êtes pas or, vous êtes argent, ou enfin cuivre: *vous êtes!* et vous pouvez le savoir.

— Mais le musicien... comment veut-on qu'il sache ce qu'il est, — ou même *s'il est?*

Au lieu d'un article, d'un volume, d'un tableau, — il a composé une symphonie, un opéra. L'écrivain est *lu*, la peintre est *vu*, — comment le musicien sera-t-il *entendu?*

Quelques intimes seulement auront un vague indice de l'œuvre sur le piano, où, le plus souvent, il est médiocre exécutant. Mais il n'en est guère plus avancé! Car tant que l'éducation musicale des masses ne sera pas assez complète pour qu'on puisse couramment lire dans une partition, comme nous faisons tous dans un livre [1], notre compositeur aura impérieusement besoin des autres, du talent, du travail des autres pour se faire juger. Or, comment obtenir ce concours?

Il n'y a pour cela que deux moyens: l'argent, — la notoriété.

L'argent? Tout compositeur n'est pas fils de millionnaire.

La notoriété? Mais c'est précisément pour essayer de l'acquérir qu'on cherche à être entendu!

Voilà donc votre pauvre musicien avec son morceau muet, sa partition aphone, qui attend ce qu'il n'espère guère: une occasion de passer du silence à la vibration, de l'inédit à l'éclat de l'exécution! Les années coulent sur son espérance obstinée. Un beau jour, las d'attendre ce qui ne doit pas venir, il fait un effort désespéré, forme un orchestre qui arrive défiant, qui répète avec une indifférence mercenaire, qui exécute machinalement devant un auditoire de hasard, ou appelé par les facilités du gratis. Pas un critique n'est venu! pas un journal ne parle! l'œuvre n'est plus vierge, elle est encore inédite: total 1,500 francs de perte sèche. Quant à la déception, à l'humiliation même... n'en parlons pas.

Pour arriver au théâtre, ce qu'il faudrait tout d'abord, c'est un livret, une pièce. Mais à qui la demander? quelle est la plume connue qui prêtera ses paroles aux notes de cet inconnu? Il ne trouvera donc que le concours d'un pauvre écrivain, son semblable en obscurité? Le beau passe-port en blanc pour franchir la frontière du théâtre!

Enfin, supposons qu'à force de persistance dans la patience, à force de confiance dans son talent, à force de romances, de nocturnes, de saynettes, — et de leçons à cent sous, — le pauvre jeune compositeur arrive à trouver un livret passable, à être joué, chanté, exécuté! Mettons tout au mieux: il réussit! Les journaux en parlent, le public le trouve joli. Un an après, nouvel ouvrage, nouveau succès! vous voyez que nous ne sommes pas chiche. Une direction lui confie trois actes...

C'est le zénith! Toujours prodigue en suppositions, — pour porter plus haut celui qu'il nous faudra voir tout-à-l'heure retomber dans une misère relative, et d'autant plus pénible et injuste que le voilà célèbre, ou presque tel, — nous admettons le succès constant: les trois actes ont réussi. Après?

Après? Eh bien! après les théâtres où il a le droit d'être joué et la probabilité d'être applaudi, reprennent, non sans quelque joie à trouver des économies de droits d'auteur dans l'archaïsme, ici *Obéron*, *Euriante*, *Fidelio*, les *Noces de Figaro*, *la Révolte au Sérail*, *Orphée*, *Peines d'Amour perdues*, (*Cosi fan tutte*) là: *Deux mots ou une Nuit dans la Forêt*, *Rose et Colas*, *Zemire et Azor*, *la Servante Maîtresse*, etc., etc.

Alors le compositeur découragé retombe où il en était dix ans auparavant. Il cherche des leçons ou une place! Heureux si cette place relève un peu de son art: comme celle par exemple, qu'occupe aujourd'hui à l'Opéra M. Victor Massé.

Ce jeune encore et déjà célèbre compositeur, grand prix du Conservatoire il y a tout à-l'heure vingt ans, débuta par la mise en musique d'un choix d'orientales de Victor Hugo. Diverses productions sur lesquelles l'attention se porta, décidèrent la remise d'un livret par le directeur de l'Opéra-Comique. *La Chanteuse voilée* fut un succès pour V. Massé et pour son interprète, M[lle] Lefèvre, depuis M[me] Faure. — Un an après venaient *les Noces de Jeannette*, œuvre exquise dont tous les airs sont populaires, — puis *Galathée*, un chef-d'œuvre du genre, où M[me] Ugalde fit sa réputation.

Plusieurs autres ouvrages en un ou trois actes: *la Fiancée du Diable*, — *Miss Fauvette*, — *les Saisons*, — et enfin *la Reine Topaze* (ce dernier ouvrage au Théâtre-Lyrique), consolidèrent la réputation de Victor Massé par des succès qui furent gradués selon le mérite des poëmes.

La Reine Topaze, comme *la Chanteuse voilée*, *les Noces de Jeannette* et *Galathée*, est restée au répertoire de Paris et de la province. — En 1856, le compositeur, aussi distingué, aussi honorable, aussi sympathique comme homme privé qu'il est réputé et considéré, comme artiste, fut décoré.

Mais le vent était aux reprises des vieilleries. Que faire de son art vivant, lorsque la place est aux morts? Comment répondre à ces vulgaires, mais impérieuses nécessités de la vie matérielle, qui vous tirent par les pieds et vous contraignent à baisser vers elles le front rempli de rêves d'avenir, de conceptions brillantes? Le présent implacable est là qui demande des réalités. Il y a, disons tout, la famille à nourrir, les enfants à élever. Alors on accepta une place: celle, du reste, qu'Hérold d'abord, puis plus tard Halévy, ont fondée avec la dignité de leur caractère et laissée ennoblie par l'éclat de leurs œuvres. On pouvait donc ainsi, même ayant déjà fait *Galathée*, succéder à ceux qui devaient faire *Zampa* et *la Juive*. Victor Massé consentit à prendre la place de chef des chœurs à l'Opéra.

Et le voilà soumis aux heures du tableau, comme les choristes, — obligé de tenir le piano des répétitions, d'arriver tôt, de partir tard, d'obéir à un directeur, — à un règlement! Et au milieu de tout cela, le génie du compositeur le tourmente toujours et s'insurge. Il a beau être écrasé par le fastidieux travail du théâtre, par les leçons en ville, et par tout ce qui relève du métier dans l'art; il a beau, rentré auprès des siens se sentir harassé et découragé de ces occupations secondaires... de précédents succès l'obligent, il ne peut pas étouffer ces voix qu'il entend chanter en-dedans! L'heure de produire encore est arrivée.

Il obtient un livret d'un écrivain qui passe pour un maître, M. Dumanoir. Il dérobe à son repos, à son sommeil les heures réparatives de ses fatigues vulgaires et écrit deux actes dont les exécutants, chanteurs et orchestre, sont enchantés. Le maëstro y a résolu le difficile problème de faire large sur un sujet léger, et tel qu'il convient à cette scène trompeuse. Sa partition est pleine d'originalité, de couleur locale, de frais motifs. L'orchestration est d'un maître! Et à la veille d'être représenté après dix-huit mois d'attente et toutes sortes de traverses dans sa distribution trois ou quatre fois modifiée, on vient insinuer à Victor Massé qu'il pourrait bien se faire qu'on ne pût le jouer que cinq ou six fois... — à cause du congé de M. Faure!

N'est-ce pas là un joli métier et un art charmant?

Heureusement que l'auteur de *Galathée* ne se décourage pas, et qu'il s'est déjà remis au travail pour le Théâtre Lyrique. — Mais c'est égal, le mieux sera toujours, pour un compositeur, d'être millionnaire, — comme M. Meyerbeer!

∽∽ Un homme très-heureux, l'autre soir, à l'Opéra, c'était une des illustrations du barreau parisien: M[e] Nogent-Saint-Laurent, député au corps législatif. On l'entourait, on l'interrogeait, on désirait savoir de lui comment il avait découvert dans Avignon, tout proche d'Orange, sa patrie, le ténor qui débutait avec tant de bonheur dans *Guillaume Tell!*

Et on apprenait ceci, raconté avec l'élan d'un bon cœur charmé de faire la renommée et la fortune d'un brave garçon digne de toute sympathie, — et aussi et surtout de donner à l'art lyrique un excellent, et peut-être, qui sait! un célèbre interprète.

Le doux climat d'Avignon rappelant souvent dans sa patrie M[me] Nogent-Saint-Laurent, excellente musicienne elle eut occasion d'entendre et d'apprécier dans l'orphéon local le ténor Villaret. C'était alors l'employé aux écritures d'une brasserie, s'occupant de musique dans ses moments perdus, sous la direction de M. Brun, fort bon compositeur de morceaux d'ensemble pour son orphéon. M. Nogent-Saint-Laurent, averti, entendit le ténor, confirma tout ce que sa femme en pensait, et de retour à Paris, il en parla à M. Alphonse Royer. M. le comte Walewski, sur-le-champ informé par M. Marchant, secrétaire général du ministère d'État, autorisa l'administrateur de l'Opéra à entrer en arrangement avec M. Villaret. Celui-ci, appelé à Paris, fut entendu, réalisa pleinement la bonne opinion qu'en avait donnée son Christophe Colomb, M. Nogent-Saint-Laurent, et fut remis par le ministère aux mains de MM. Vauthrot et Marié pour faire son éducation lyrique et scénique. Doué d'une organisation aussi heureuse que sa voix est belle, M. Villaret se trouva en quelques mois digne d'être produit devant le haut public du grand Opéra.

L'impression de ce grave début a été excellente. M. Villaret a, du premier soir, conquis toutes les sympathies par l'ensemble des plus rares qualités. Sa voix est du plus beau timbre, d'une émission facile, d'un accent plein de fraîcheur et de charme, et d'une suffisante puissance pour le vaste cadre de l'Opéra. Il chante avec goût, il prononce fort bien. Le style, qui ne s'improvise point, viendra peu à peu. Il possède une voix mixte très-sonore, très-moëlleuse, qui relie bien la voix de poitrine à celle de tête, la voix mixte qui est une des plus précieuses ressources du chant. Les parties les plus énergiques d'*Arnold* sont celles que l'émotion et la fatigue d'une apparition si grave, si solennelle, devaient le moins favoriser... Et pourtant M. Villaret s'en est tiré de façon à faire comprendre tout ce qu'il pourra accomplir lorsqu'il sera plus maître de lui, et plus confiant dans le public. Ajoutons que la tenue modeste et réservée du débutant n'a pas peu contribué à lui mériter la faveur du public, ennemi des précoces aplombs.

En somme, c'est donc le plus important début qu'on ait eu depuis longtemps à l'Opéra, et il faut de cela, comme du succès de *la Muette*, féliciter... M. Alphonse Royer, qui avait remonté l'ouvrage et engagé le ténor. Ceci est bon à rappeler avec le fameux axiome *sic vos non vobis*, d'une constante et regrettable application!

∽∽ Le *Petit Journal* (cher M. Millaud, nous en eûmes l'idée ensemble il y a cinq ou six ans, à Dieppe, — *un journal non politique à un sou*; — il y eut même à notre retour à Paris tentative d'exécution. — Pourquoi ne m'avoir pas procuré l'occasion de vous déclarer que j'abandonnais bien volontiers mes cinquante pour cent d'invention?) le *Petit Journal*, disons-nous, demande si la presse a le droit de s'occuper des personnes qui jouent la comédie « dans un but presque toujours utile ou secourable. »

Si l'affaire a lieu dans des salons où l'on n'est admis que sur invitation, — non assurément!

Mais si les représentations choisissent un lieu ouvert au public, et que moyennant argent on puisse y pénétrer, il n'est pas douteux qu'elles relèvent de la critique, que les journaux, les chroniques, soient parfaitement dans leur droit en disant leur avis sur ces exhibitions d'acteurs et d'actrices par charité.

On aura beau essayer de protester qu'il s'agit de bonnes œuvres, et que le but dérobe à la critique les moyens employés...

Nous répondrons que pour faire le bien, la charité, il n'est pas besoin de tant d'apparat ni de mise en scène; qu'il suffit d'envoyer quelques billets de cent francs au curé de sa paroisse, à la mairie de son arrondissement, ou au trésorier de certaines œuvres, dont nous avons fait l'historique. Nous ajouterons enfin que, puisqu'au lieu de pratiquer le bien avec modestie, on se met littéralement en scène, et qu'on se manifeste de sa personne physique et de son talent pour satisfaire la curiosité du premier payant venu, on doit s'attendre à ce que chacun en dise librement son avis. Ceci nous semble incontestable, et à l'occasion nous ferons selon le droit:

« ... Qu'à la porte on achète en entrant! »

1 A ce propos nous dirons que Berlioz nous racontait un jour que, depuis dix ans, ses plus grandes jouissances étaient de s'enfermer dans la bibliothèque du Conservatoire et d'y lire les partitions de tous les temps, comme nous lisons dans une bibliothèque typographique. Les yeux lui portent au cerveau la valeur des notes, et son imagination entend... comme si tout un orchestre exécutait... La plupart des grands musiciens ont, du reste, ce don... d'exécution économique.

Madame Madeleine Graever

(PIANISTE)

—

Litz, dont l'Europe s'est engoué pendant longtemps, et qui avait tous les bonheurs, passant un jour par Amsterdam entendit Madeleine Graever encore enfant et lui prédit le plus grand avenir.

Encouragés par ce pronostic, les parents de la jeune artiste lui donnèrent les maîtres les plus célèbres, et son génie musical se développa rapidement.

Plus tard, Henri Litolf, déjà célèbre dans toute l'Allemagne, comme il l'est aujourd'hui chez nous, entendit aussi la jeune fille, et se chargea de compléter son éducation musicale; elle pouvait désormais se produire en public, et la Hollande et l'Allemagne, plus compétentes que nous en matière d'harmonie, lui avaient déjà décerné des couronnes quand en 1852 elle vint chercher à Paris la consécration du jugement porté par ses compatriotes.

Elle visita successivement l'Angleterre, où elle se maria, et une partie de l'Amérique, où l'accueillit le plus grand succès. Comme Jenny Lind, elle parcourait les grandes villes du continent lorsque la guerre éclata; elle revint à Paris, et, cette fois, elle fit son apparition à côté de son maître Litolf.

La série de concerts donnés à l'Hôtel du Louvre a révélé Mme Graever comme l'un des virtuoses les plus remarquables qui se soient fait entendre jusqu'à ce jour. Les hommes spéciaux vantent en elle « l'égalité de son et de distance, la netteté et la pureté d'articulation. » Ce qui m'a frappé en l'écoutant, c'est l'harmonie de toutes les qualités qui concourent à cette immense et impondérable chose qui s'appelle le style.

Deux mille personnes réunies hier soir à l'Hôtel du Louvre l'ont accueillie par des applaudissements frénétiques. Elle est née en Hollande, mais la France devient dès aujourd'hui sa patrie d'adoption, et Mme Graever se souviendra peut-être en Russie, en Allemagne ou en Amérique de l'enthousiasme qu'elle a suscité à Paris; elle aura la nostalgie des soirées du Louvre et reviendra nous charmer encore à côté de son maître, le grand Litolf.

CHARLES YRIARTE.

Mme Madeleine Graever (concerts de l'hôtel du Louvre). — D'après une photographie de M. Pierre Petit.

Anniversaire de la naissance du Prince impérial. — Le Prince manœuvrant avec les enfants de troupe de la garde dans la cour des Tuileries.

Drapeau envoyé à l'armée polonaise par le Comité national de la Pologne.

—

Nous donnons la description symbolique du drapeau polonais, sous lequel combattent en ce moment les insurgés.

A droite, l'aigle blanc, arme antique de la Pologne; à gauche, un cavalier armé, arme antique de la Lithuanie; au bas, l'archange Saint-Michel, arme principale de la Ruthénie et en même temps du Palatinat de Kiew.

Les trois armes se trouvent sur un même écusson de couleur rouleur rouge, amarauthe, divisées par trois raies blanches, symbole d'unité et de la trinité de la Pologne, composée par une union inséparable de la vieille Pologne, portant la dénomination de la Couronne, de la Lithuanie et de la Ruthénie qui se compose des différentes provinces du peuple rutheu et qui porte différentes dénominations de Russie, blanche, rouge et autres.

Les trois armes sont présidées par la T. S. Vierge de Czenstochowa, la plus miraculeuse de Pologne.

La tradition porte qu'elle a été peinte par saint Luc; elle est de couleur noire et porte sur la joue droite deux balafres saignantes. Ce furent les Suédois qui lui portèrent ces deux coups de sabre, un jour qu'ils voulurent la prendre et qu'ils se virent impuissants à l'enlever.

La légende rapporte que les Suédois, ayant pillé le monastère de Czenstochowa, en mirent les richesses sur un charriot et parmi elles, la Vierge qui représentait une valeur de plusieurs millions; aucune force de cheveux ne put faire bouger le charriot.

Les Polonais s'avançaient, les Suédois durent rétrograder en abandonnant leur butin. Leur rage s'exhala contre la Vierge et ils la frappèrent au visage de deux coups de sabre.

En exergue autour de l'image de la Vierge on lit : *Regina Poloniæ, ora pro nobis*, et dans la partie inférieure, les noms sacrés de Jésus et Marie, cri de guerre des Polonais.

En légende : Boze zbaw Polske.

Dieu sauve la Pologne.

Nous reproduisons un épisode fort intéressant se rapportant à l'histoire de la Sainte Vierge, reine de

Drapeau envoyé à l'armée polonaise par le comité national de la Pologne, composé par l'abbé Alexandre Ielowicki, peint par M. Stanislas Zaleski.

Pologne, extrait d'un discours prononcé par le R. V. P. Alexandre Ielowicki, ancien député à la Diète de Pologne en 1831, actuellement supérieur de la mission polonaise de Paris.

« Lorsque, sous le règne de Jean Casimir, de pieuse mémoire, des ennemis injustes et des vassaux perfides, ayant tramé un inique complot, se ruèrent sur la Pologne exténuée par des guerres incessantes; lorsque le roi de Suède, conspirant avec notre vassal l'électeur de Brandebourg, lorsque le czar de la Moscovie, soufflant la révolte parmi nos Cosaques, prirent notre pays entre quatre feux, et, en l'envahissant de toutes parts, forcèrent le Roi à quitter son royaume; lorsque la Pologne, épouvantée par cet ouragan, se croyant perdue, commençait à fléchir le genou devant l'ennemi partout victorieux, la sainte Vierge seule sauva son peuple, et par la défense miraculeuse de Czenstochowa (1655-1680) releva le courage du Roi abattu. On le vit alors accourir à Léopold, l'une de ses capitales, et, suivi d'un nombreux cortége, entrer dans l'église. Là, prosterné pendant la sainte messe que célébrait le nonce du Pape, après avoir communié de ses mains, au milieu de l'émotion universelle et des sanglots de tous les assistants, il adressa à haute voix ce vœu suppliant à la très-sainte Vierge (1er avril 1656) :

« Grande Mère du Dieu fait homme et Vierge ! moi, » Jean Casimir, par la grâce de votre Fils, Roi des rois, » mon Maître, et par la vôtre, roi de Pologne, prosterné à vos pieds, je vous choisis aujourd'hui pour » ma patrone et pour Reine de tous mes Etats. » J'invoque sur moi, sur mon royaume de Pologne, » sur mes principautés de Lithuanie, de Russie, de » Prusse, de Mazovie, de Samogitie, de Livonie et » Czernichovie, non moins que sur les deux armées » de mes deux nations et sur tous mes peuples, votre » tutelle et votre protection : et dans le péril où se » trouve mon royaume, j'implore humblement votre » secours miséricordieux contre les ennemis de la » sainte Église romaine. Touché de vos grands bienfaits, je me sens poussé à vous rendre avec mon » peuple de nouveaux hommages; et je vous promets » en mon nom, ainsi qu'au nom de mes gouverneurs » et de mes peuples, de vous servir avec plus de ferveur, et de travailler avec plus de zèle à propager » dans tous mes États le culte et l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le vôtre. En outre, je fais » vœu qu'aussitôt que par la grâce de votre Fils j'aurai » obtenu la victoire sur mes ennemis, et notamment » sur les Suédois, je prendrai les mesures nécessaires » pour que ce jour glorieux soit à jamais sanctifié et

Les Polonais attaquent le village de Brzesko, occupé par les Russes. (D'après les documents communiqués par M. P...)

» solennisé. Et puisque, dans la grande douleur de » mon âme, je vois clairement que c'est à cause de » l'oppression et des gémissements du bas peuple que » le Juge suprême fait descendre sur mon royaume » des fléaux, je vous promets qu'aussitôt après la con» clusion de la paix je prendrai, conjointement avec » tous les ordres de mes États, les mesures nécessaires » pour libérer le peuple de mon royaume d'une si » lourde oppression. O Reine miséricordieuse! puisque » vous m'avez inspiré ces vœux, daignez m'obtenir » auprès de votre Fils la grâce et la faveur de les » accomplir ! »

» A ce vœu, prononcé aux pieds de Marie avec toute l'onction d'un roi pénitent, en présence du sénat, du clergé, de l'armée et du peuple, un frémissement de joie et de courage saisit toute l'assemblée, et l'on se dit avec enthousiasme que la piété du Roi et sa dévotion envers la sainte Vierge, désormais Reine de Pologne, sauveraient la patrie. »

Les armes de la Pologne que nous avons représentées sont proposées par l'abbé avec le concours des plus célèbres historiens et maîtres de la science héraldique, à savoir : de Joachim Lelevel, d'illustre mémoire, et de M. Charles Sienkiewicz, et de M. Léonard Chodzko[1].

Et nous sommes heureux d'apprendre que le comité national gouvernant l'insurrection polonaise a adopté la composition de ces armes.

Dans son appel à l'insurrection, le comité dit qu'on combattra sous les insignes de l'aigle, du cavalier et de l'archange Michel, sous les auspices de la T.-S. Vierge, reine de Pologne.

Pour extrait : C. Y.

[1] Les photographies de cette peinture sont en vente chez M. Zaleski, 45, rue Saint-André-des-Arts.

Attaque d'un village par les Polonais.

La scène que nous représentons, dessinée d'après les documents communiqués par notre correspondant de Pologne, montre comment s'effectua la résistance, le jour où les Polonais, encore conduits à cette époque par Langiewicz, attaquèrent le village de Brzesko.

Le village est assez accidenté. A mesure que les insurgés s'avançaient et gagnaient du terrain, ils arrachaient les portes des maisons, les barrières des enclos, renversaient les charrettes, vidaient les bûchers et se retranchaient derrière la barricade élevée. Quand, abrités ainsi, ils étaient parvenus à faire subir des pertes sérieuses à leurs ennemis, ils effectuaient des sorties et allaient former plus loin une nouvelle barricade.

Les pertes des Russes furent assez nombreuses ; chaque sortie coûta cher aux Polonais. Ce village resta en leur pouvoir ; mais quelques heures après, en rase campagne, les insurgés durent se retirer devant l'armée russe.

M. Y.

Anniversaire de la naissance du Prince Impérial.

Dans notre précédent numéro, nous avons donné un dessin d'après un tableau de M. Yvon, représentant une halte militaire des enfants de troupes de la garde impériale, dont, chacun le sait, le prince impérial fait partie ; nous complétons aujourd'hui les souvenirs du jour anniversaire de la naissance de S. A. I. en offrant à nos lecteurs un dessin de la revue des cadets de la garde, revue qui a eu lieu le 15 mars, jour où le prince entrait dans sa septième année.

C'est dans la cour intérieure du Carrousel qu'a eu lieu cette revue en miniature.

Les manœuvres ont été exécutées avec un ensemble et une précision dignes de vieux grognards.

S. M. l'Impératrice assistait à ce spectacle, d'un des balcons du château des Tuileries. Elle a paru suivre avec un très-vif intérêt les évolutions de ces enfants, parmi lesquels se trouvait son fils.

Pour achever dignement cette journée commencée toute militairement, Leurs Majestés ont eu l'heureuse idée d'envoyer tous ces futurs défenseurs de la patrie, au théâtre du Châtelet, pour assister à la *Bataille de Marengo*.

Elles ont assisté Elles-mêmes à ce drame populaire, et ont joui de la joie du Prince impérial qui, placé au milieu de ses camarades et près de MM. Corneau et Espinasse fils, ses frères d'armes, a suivi sans sourciller les péripéties bruyantes de la pièce.

I. DE F.

UN CONTE DE NOURRICE[1]

(*Suite.*)

Lorsque tout eut été serré et dûment compté, le prince Exil se présenta devant l'astucieux monarque pour réclamer de lui l'exécution complète de sa promesse. Mais du plus loin que celui-ci l'aperçut :

— Beau-fils, lui dit-il, en le raillant, je ne partirai point en guerre pour vider vos querelles de famille, j'aime mieux vous rendre ce qui vous appartient : oui, tout ! Avais-je fixé la date de cette restitution ? Non, en vérité : je prétends réparer cette omission à l'instant même. Beau-fils, je vous rendrai vos richesses, après que quatre corbeaux auront successivement vécu chacun une pleine existence ; après que quatre chênes auront successivement atteint chacun leur plus grande hauteur ; que l'on me dresse sur-le-champ un écrit conçu en ces termes ; je prétends le remettre de suite à mon vaillant créancier. Un peu de patience, beau-fils, et lorsque l'époque du remboursement sera arrivée, vous serez libre d'aller à ma place recueillir la gloire des expéditions lointaines.

Il fallut, bon gré malgré, qu'en se retirant, le prince Exil, consentît à emporter l'acte dérisoire que Maucompère tenait à lui remettre pour concilier en même temps sa mauvaise foi et l'exécution de sa promesse. Le jeune homme accueillit cette nouvelle déception par un regard de suprême mépris ; il ne songeait déjà plus d'ailleurs à faire parler de lui ni comme prince ni comme brigand. Toutes ses pensées, tous ses désirs étaient tournés vers sa chère Yvette. Un beau matin, il disparut avec elle, et l'on ne sut jamais plus ce qu'ils étaient devenus tous deux.

Ils avaient le loisir de goûter délicieusement un obscur bonheur : ils en profitèrent, sans doute, en attendant que le quatrième corbeau eût expiré de vieillesse, que le quatrième chêne eût cessé de croître, ou qu'eux-mêmes se fussent endormis du sommeil éternel. Ce dernier événement, en se produisant le premier, devait, selon toute apparence, les dispenser d'attendre les deux autres.

Théodora, en achevant de parler, avait la fièvre ; Jules lui-même était plus ému que ne semblait le comporter ce véritable conte de nourrice.

— Mais quel rapport cette histoire singulière pourrait-elle avoir avec vous ? demanda-t-il après un moment de silence :

— Je l'ignore, répondit l'ouvrière : tout ce que je sais, c'est que le nom de jeune fille de ma mère était Yvette Michel.

Bah ! reprit-elle en faisant un effort visible pour ressaisir son calme habituel, il n'y a dans tout cela qu'une distraction bonne à servir d'accompagnement au thé ; il y en a encore une tasse, monsieur Jules. Bon courage, allez, ajouta-t-elle : il n'est plus tant besoin à présent de princes, de rois et de contes de fées que de braves gens qui travaillent. Oh ! quel bonheur, surtout, de travailler, comme vous le faites, à de savantes choses qui instruisent le monde et le rendent meilleur. Patience ! vous parviendrez toujours à vivre ; il faut si peu ! et quand le travail aura été votre gagne-pain, il sera encore votre consolation.

Elle prononça ces derniers mots en tendant cordialement la main à son convive qui s'apprêtait à se retirer.

— Et vous ? demanda celui-ci avec un accent d'intérêt fraternel :

— Oh ! ce n'est pas plus dur pour moi que pour bien d'autres ; que je conserve seulement de l'ouvrage et des yeux, je ne me permettrai pas d'en souhaiter davantage. Et puis, j'ai mon rêve : c'est de faire à mes moments perdus de belles tapisseries que je ne vendrai pas et dont je garnirai toute une chambre. Cela sera beau, je vous assure, et les plus riches dames n'auront pas une retraite comparable à celle-là.

Sur ce projet d'un luxe asiatique les jeunes gens se séparèrent en échangeant affectueusement le bonsoir.

Une pureté et une dignité admirables planaient sur les relations des deux voisins ; un abîme les séparait de cette sorte d'intimité sommaire à laquelle se laissent glisser un grand nombre de jeunes misères à Paris ; l'homme de lettres eût peut-être désiré qu'il lui fût moins impossible de faire accueillir par Théodora l'idée d'une communauté de ressources ; c'est l'acheminement habituel à un genre d'unions qui n'ont pas de commencement bien défini : les gens journellement aux prises avec le besoin enjambent souvent, sans s'en douter, des espaces que le sentiment pur eut mis beaucoup de temps à parcourir.

Mais, la candeur et la simplicité de la jeune fille s'opposaient invinciblement à ce que ces espaces fussent méconnus ou supprimés.

Elle était rentrée de la façon la plus résignée dans la pratique de sa vie habituelle ; elle n'était jamais revenue sur aucune circonstance de son récit ; elle n'y avait jamais fait une seule allusion.

Sa santé était loin d'être bonne, et il eût été surprenant qu'il en fût autrement : bien que son caractère n'eût rien de romanesque, elle éprouvait une vive répugnance pour tous les soins de la vie matérielle, hormis pour ceux d'une reluisante propreté qu'elle entretenait exactement tout autour d'elle. Elle préférait se condamner à un régime débilitant plutôt que de s'embarrasser de détails compliqués de ménage.

On était parvenu aux derniers jours d'automne : un matin que Jules était venu lui offrir de lui faire une commission en descendant à Paris, il la trouva accoudée à la fenêtre de la première pièce de son grenier : le panorama que l'on embrassait de ce point était magnifique. Une lumière déjà froide dessinait les dentelures de l'horizon ; la plaine étincelait de paillettes de gelée blanche ; les locomotives affairées couraient dans toutes les directions avec leur panache de vapeur ; les coteaux de Montmorency, de Sanois, d'Argenteuil arrondissaient leurs croupes engageantes comme pour inviter les Parisiens à venir les visiter encore une fois avant le mauvais temps.

— Il y a là-bas de beaux bois, dit la jeune fille : je les devine plutôt que je ne les vois. Une fois, rien qu'une fois, j'aurais voulu y aller passer une grande journée, quand tout était en feuilles, que tout était vert, que tout sentait bon. A présent, les feuilles sont tombées... et tenez, ajouta-t-elle en tournant le doigt vers un point rapproché de sa gauche, elles sont aussi tombées dans le parc ; elles n'empêchent plus la vue d'arriver jusqu'au cimetière... C'est là que l'on est sûr d'aller ! Les arbres y sont beaux ; c'est un vieux cimetière ; on y doit bien dormir.

Elle se sentait déjà malade en parlant ainsi ; mais le soir son état s'aggrava. Elle passa cependant quelques jours encore à travailler avec opiniâtreté sans écouter sa fièvre ; elle se dépêchait, comme si elle eût eu le pressentiment qu'elle aurait bientôt à parer à quelque chose de grave.

Le soir du samedi suivant, Jules la vit revenir de Paris ; elle avait l'air consterné. Ne pouvant tenir à l'inquiétude qu'elle lui inspirait, il monta presque aussitôt chez elle et s'informa de ce qui lui était arrivé de fâcheux.

— Il n'y a plus d'ouvrage, répondit-elle ; la maison qui m'emploie ordinairement a congédié jusqu'à nouvel ordre toutes ses ouvrières. Je suis allée dans plus de vingt autres magasins, partout la même réponse : — C'est la faute des Américains qui se battent. — Est-ce vrai ?

L'homme de lettres hocha mélancoliquement la tête. Il était lui-même languissant de corps et d'âme, mais il s'efforçait de n'en rien laisser paraître. Il fit observer à Théodora que l'accablement dans lequel elle était tombée lui commandait impérieusement le repos. Il la pressa d'aller se mettre au lit, et il obtint la permission de revenir dans la soirée pour lui rendre quelques petits offices.

La fièvre ne tarda pas à devenir intense ; la malade, surexcitée, commença à divaguer, et son délire ne parut être rempli que de visions qui se rapportaient au conte de la nourrice.

— Chut ! murmurait-elle, ne leur dites pas que je suis là ; ils pensent avoir tué toute la famille ; ils pillent les trésors. Attendez ! voici du rouge : c'est le sang du Christ qui est répandu là-dessus ; c'est l'étendard ; levez-le et criez, ils vont mourir de peur. Les trésors sont à moi, reprenons-les ; il faut bien que je les donne à celles qui n'ont pas d'ouvrage. Criez donc !... Ce n'est pas ce nom-là, nourrice..... Tin..... tin..... Ah ! mon Dieu !

Ces propos incohérents et d'autres semblables excitaient au plus haut point l'intérêt du jeune garde-malade. Tout rêve et mystère qu'ils fussent, ils étaient comme l'ombre des idées qui s'étaient introduites dans son propre cerveau. Après y avoir réfléchi, il reportait ses regards sur les traits si étrangement beaux de Théodora, enflammés à ce moment par les désordres de son sang. Quelle était cette femme, cette ouvrière, majestueuse, cette enfant virile, cette pauvrette pleine de libéralité et de grandeur, cette figure imposante rigidement attachée à la foi d'une fille du peuple ? En face de cette question, Jules sentait la fièvre et l'effroi l'envahir à son tour ; et quand il s'était répondu : —

[1] Voir les numéros 308, 309 et 310

C'est une malade à laquelle les médicaments vont peut-être manquer tout à l'heure! — ses yeux s'emplissaient de larmes.

A dater du jour où Théodora s'était alitée, l'existence du jeune homme s'était entièrement partagée entre la surveillance qu'il était à peu près seul à exercer sur elle, et des recherches qui nécessitaient sa présence pendant la plus grande partie de la journée dans nos grands établissements scientifiques.

Il avait temporairement déserté la Bibliothèque Impériale, centre habituel de ses occupations studieuses, et avait reporté toute son assiduité du côté des Archives. Tous les matins, malgré la distance qui sépare Montmartre de la rue du Chaume, à moins que Théodora plus malade ne l'eût forcé de se mettre en retard, il se promenait devant la porte de l'ancien hôtel de Soubise, avant l'arrivée du plus zélé des employés.

Avec une ardeur à rendre jaloux un lauréat de l'école des Chartes, il fouillait tout au travers de ces merveilleuses collections qui sont connues sous le nom de Cartons de Bourgogne et qui n'ont à coup sûr rien de comparable dans tout le reste de l'Europe : l'abondance des documents précieux qu'elles renferment est de nature à donner le vertige à un érudit. Des légions de professeurs et d'élèves, d'historiens et d'archivistes ont déjà épuisé leur science et leur temps à analyser et cataloguer les innombrables pièces de ce gigantesque dossier :

Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

C'était à ce petit nombre d'années qui ont précédé et suivi l'avénement de Louis XI que Jules Clerc paraissait consacrer particulièrement son attention.

Il compulsait le jour, il écrivait la nuit au pied du lit de Théodora, et il semblait souvent demander une certitude à ses traits endormis.

J. H. DUVIVIER.

(La suite au prochain numéro.)

LES LIVRES NOUVEAUX

Débutons par les plus sérieux.

Voici les ERRATA DU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ou remarques critiques sur les irrégularités qu'il présente, par M. B. Pautex (chez Cherbuliez ou Hachette). Le nom de l'auteur, professeur estimé, s'est déjà attaché à plusieurs excellents ouvrages de philologie, et celui-ci ne sera pas le moins utile ni le moins apprécié. Nous en offrirons pour preuve, parmi les nombreuses lettres d'académiciens que contient la préface, celle de M. Sainte-Beuve :

« Votre travail me paraît excellent, et très-bon à être consulté pour les futures éditions du *Dictionnaire de l'Académie*. Malheureusement celui que nous faisons en ce moment n'est pas celui de l'usage, mais un grand dictionnaire *historique* de la langue, qui sera terminé dans un siècle. Il faudrait qu'on mît à profit vos exactes et judicieuses remarques pour les prochaines éditions du dictionnaire ordinaire. Je le dirai.

« Croyez, etc. »

Cette lettre, venue d'une main si imposante, dit tout. Il faudrait plusieurs colonnes pour donner de l'œuvre de M. Pautex une définition dépassant convenablement ce que le titre de son œuvre suffit à expliquer. Résumons-nous en disant que ce volume est indispensable à tous ceux qui écrivent — ou même à ceux qui ne font que lire. — Le ministère d'État vient d'honorer l'œuvre d'une souscription importante, et c'est un nouvel hommage à son utilité. Mais, à ce propos, nous demanderons quel est donc le grammairien, le philologue spécial à l'Académie française, où l'on compte des ambassadeurs, des professeurs d'histoire naturelle, des ducs et des avocats ?

— Combien un bon livre bien imprimé est une chose agréable à voir! Et lorsque le mérite typographique s'attache à des chefs-d'œuvre, à ces livres qu'il nous faut tous avoir, comme des consolateurs aux heures mauvaises et des exemples aux heures de l'étude, quelle joie que leur possession! Cette joie, nous l'avons en voyant sur notre table la belle collection de CLASSIQUES FRANÇAIS dont M. Henri Plon a commencé l'heureuse publication par Molière, Racine et les fables de Lafontaine. Ces jolis volumes sont collationnés avec un soin religieux sur les éditions originales et les textes les plus autorisés. De savants bibliophiles ont apporté à ces révisions, aux avertissements, aux commentaires, les fruits de leurs plus consciencieuses recherches, de leur plus heureuse sagacité. Leur érudition n'a nullement admis dans les préfaces ou appendices que le plus choisi, le plus nécessaire ; les notes mêmes sont limitées! C'est au mieux.

M. Henri Plon, qui a demandé ce haut travail à des écrivains qualifiés, a fait œuvre d'artiste et de savant en imprimant ces volumes exquis. Il a choisi cet élégant format in-16, si maniable, si facile à placer, et y a employé un caractère net et pur qui va aisément des yeux de la chair à ceux de l'esprit. C'est la plus charmante et la plus usuelle édition des *Classiques* qui soit jusqu'à ce jour. M. Henri Lavoix, de la Bibliothèque impériale, juge expert, en ces matières de forme et de fond, dans un de ses articles du *Moniteur universel*, en date du 25 février dernier, a parlé longuement, des textes, des variantes de ces éditions nouvelles, si habilement produites. Il a dit ce que *littérairement* cette publication inspire à son expérience, et il n'est pas le seul qui y ait vivement poussé l'attention publique. Un précédent travail de M. Jules Janin aux *Débats* (15 décembre 1862) avait pris cette publication au point de vue qu'il faut, et la mettait si bien en relief, que plus d'un l'a paraphrasée depuis. Il débutait ainsi, à propos du Molière spécialement :

« Parmi les livres les mieux faits, imprimés avec le plus grand soin, dignes de la renommée et de la gloire d'un grand poëte, que l'imprimerie française envoyait naguère à l'Exposition de Londres, les amis et les amateurs des belles et bonnes éditions ont remarqué sans doute un exemplaire des œuvres de Molière, en huit tomes in-32, sur papier de Hollande, au prix de 48 francs, c'est-à-dire bien au-dessous de leur valeur véritable avant dix ans d'ici. Ceux-là seulement qui auront étudié, avec le zèle et les respects mérités, les œuvres de Molière, se rendront compte des labeurs, des recherches et des difficultés presque insurmontables d'un pareil travail, qui fait le plus grand honneur au savant bibliophile, M. Brière. Avant toute chose, il s'est proposé d'arriver à un texte exact, laissant tout le reste à M. Henri Plon, le prochain éditeur de tous les chefs-d'œuvre de la langue française (en ce format in-32) auxquels il consacre en ce moment une part considérable de sa fortune. Tout d'abord, dans cette publication du *Molière*, il s'agissait de comparer l'une avec l'autre une suite d'éditions presque introuvables dans lesquelles est contenu tout ce grand livre. »

Ailleurs, M. Fiorentino, en déplorant l'abaissement où est tombé le théâtre moderne, qui ne vit que de scandales, d'impuissance ou de reprises, dit :

« ... Un des remèdes les plus pratiques et les plus souverains contre l'envahissement de cette barbarie, qui nous presse et nous assiége de toutes parts, est de propager le goût, l'amour et le respect des bons livres. Il ne faut point se lasser de ramener les esprits défaillants aux éternelles sources du vrai et du beau. A ce titre, une édition nouvelle des grands maîtres de la langue et de l'art, une édition qui réunit la beauté et la netteté des caractères à la correction du texte et à l'élégance du format, me paraît digne d'être annoncée et recommandée comme un véritable bienfait.

» Telle est la collection des classiques français que M. Henri Plon publie avec des soins, des scrupules infinis ; déjà tout Molière et Racine et les *Fables* immortelles de La Fontaine ont paru ; Corneille et Boileau sont sous presse ; viendront ensuite les *Caractères* de La Bruyère et les *Maximes* de La Rochefoucauld, et tous les grands modèles de la raison la plus haute et la plus lumineuse, du style le plus pur et du goût le plus exquis. Quel meilleur antidote contre les deux excès dont nous sommes accablés, d'une part la trivialité plate, incurable, l'ignorance épanouie et satisfaite d'elle-même, de l'autre la préciosité, la recherche, l'exagération brutale, l'extravagance et l'enflure!

. . . .

» Nous tous tant que nous sommes, artistes, écrivains, lettrés, critiques, nous ne saurions nous passer de ces beaux livres. Ce sont nos outils. Tous ceux qui ont, en outre, quelque honnête passion pour les plaisirs de l'esprit, quelque souci de l'art et un degré quelconque de culture intellectuelle, feront bien de porter sur eux un de ces charmants petits volumes en guise d'amulette, et je dirai presque de contre-poison. Ils les liront pendant les entr'actes des pièces les plus sottes et les plus abrutissantes. On prend du camphre et du vinaigre pour se préserver des miasmes d'une atmosphère pestilentielle. Ai-je besoin de nommer les auteurs dangereux, les œuvres délétères, qu'il faut neutraliser et attaquer par de puissants réactifs, par de fortes doses de Molière et de Corneille ?

» Tous ces classiques de M. Henri Plon tiennent sur une tablette d'étagère, au fond d'un sac de voyage, dans la poche de côté d'une voiture. Ils nous accompagnent partout ; ce sont nos guides, nos consolateurs, nos amis. Le Molière a huit volumes in-32, le Racine en a quatre ; les douze livres des *Fables* de La Fontaine, avec les préfaces et les dédicaces de l'auteur et la savante et attachante étude de Walckenaer, forment deux volumes. Je ne sais combien il en faudra pour les œuvres de Corneille ; mais ce que je sais, et qui fait le grand mérite de ce nouveau recueil, c'est qu'en même temps que l'œil est charmé par la beauté et la splendeur typographiques de ces grands ouvrages, qu'on aime à lire et à relire sans cesse, l'esprit n'a plus aucun doute, aucune inquiétude sur les leçons définitives et authentiques de tant de passages mutilés, estropiés ou falsifiés par l'incurie ou la mauvaise foi des éditeurs. »

Nous n'avons rien à ajouter, tout est dit et bien dit sur l'attrait et l'utilité de cette édition des *Classiques français* de M. Henri Plon, lesquels, d'ici à peu d'années, comme l'a bien prédit M. J. Janin, feront prime, et qu'il est ainsi à la fois fort utile, — et spéculatif d'acheter au moment de leur apparition.

— Nous finirons cette fois par la mention d'un roman nouveau de M. Emile Chevalier, écrivain qui s'est emparé de la vogue spéciale, par de précédents ouvrages très-attachants : *Les Pieds noirs* (5me édition), *la Huronne* (3me édition), *la Tête plate* et *les Nez percés* (deux éditions), etc., ouvrages dans lesquels l'actif voyageur, qui est un très-habile narrateur, a décrit d'une manière frappante et heureuse ce qu'il a vu et observé dans ses longues excursions en Amérique. Le nouvel ouvrage de M. Emile Chevalier est intitulé les REQUINS DE L'ATLANTIQUE (Ed. Dentu), et à peine y a-t-il quinze jours qu'il a paru, que déjà on prépare la seconde édition. Une fable très-bien conduite, dont l'intérêt grandit au milieu de toutes sortes d'émouvantes péripéties, une profonde observation de mœurs, une connaissance parfaite des choses et des contrées, et enfin un style ferme, clair et spirituel, font de ce livre un des meilleurs, le meilleur peut-être de l'heureux romancier qui s'est, en peu d'années, fait une très-bonne place dans les prédilections publiques. Recommandé.

ANDRÉ.

Types de l'armée russe.

L'armée russe, cette immense armée de plus d'un million d'hommes, est peut-être la plus disciplinée du monde, et pourtant elle traîne à sa suite les hordes des Tartares, des Baschkirs, des kalmouks, noyau dont elle est sortie.

Cependant les Lapons, les Samoïèdes, les Kamchadales, les Tchouktchis et les Koriaks, les Tchérémisses, les Mordouins et les Ostiaks, les Jakoutes, les Tchouvackes et les Boukhares, les Mandchoures et les Bouriaites, sont exempts de la conscription. Les Cosaques ne sont pas non plus soumis au recrutement ; sorte de population militaire indépendante, ils mettent sur pied le nombre de troupes qu'ils se sont engagés à fournir au gouvernement russe, qui a incorporé à l'empire leurs steppes immenses.

L'armée se recrute donc parmi les paysans et artisans, à certains intervalles ordinairement séparés d'une année. On peut être appelé sous les drapeaux jusqu'à l'âge de quarante ans, marié ou non marié, et la durée du service est de vingt ans ; aussi, en entrant dans l'armée, le conscrit doit-il dire un adieu éternel à la vie passée.

Transporté dans une nouvelle sphère, il est remarquable de voir avec quelle rapidité le Russe contracte l'habitude de la discipline, celle du maniement des armes, et comme il revêt vite une tournure martiale en abandonnant sa barbe et sa longue chevelure, précieux emblèmes de sa liberté.

Les juifs sont soumis à la loi. Aussi voit-on dans l'armée trois religions principales : les grecs-orthodoxes, les protestants, les juifs. Mais une infinité de

Types et costumes de l'armée russe.

Types et costumes de l'armée polonaise.

sectes y prennent naissance et désolent le gouvernement. On en compte plus de vingt, parmi lesquelles il s'en trouve qui par leur exaltation touchent à la folie. Nous avons vu à Maranne, en Géorgie, un régiment entier formé de sectaires qui se portaient aux macérations les plus effroyables.

Il est presque impossible à un soldat de devenir officier; confiné dans les rangs subalternes, il se voit toujours commandé par de jeunes officiers nobles; — ceux-ci sont en si grande quantité dans l'armée, que leur service est presque nul et honorifique.

Il y en a peu qui passent plus de quelques mois au régiment. Au reste, il faut être riche pour accepter ces grades coûteux et peu rétribués. Lorsqu'on n'a pas de fortune, des malversations dont souffre le soldat sont la suite des dépenses obligées par le luxe des états-major.

Somme toute, l'armée russe est remarquable à plus d'un titre. — Née à peine depuis deux cents ans de la destruction des Strélitz, ces janissaires du Nord, elle égale les armées les plus vaillantes de l'Europe par sa fermeté dans le combat; elle les dépasse par sa fanatique abnégation. — Lorsque le czar passe une revue, il crie de sa voix ferme et sonore : *Bonjour, mes enfants!* et toute l'armée répond d'une seule voix : *Radi staratsa* (nous tâcherons de bien faire), et le prestige de ce chef suprême, les entraînerait aveuglément au bout du monde.

Nous donnons dans ce dessin tous les costumes des différents corps dont se compose l'armée. Au centre, dans le cœur même de l'aigle noir à deux têtes, les chevaliers-gardes avec les autres corps d'élite, à droite et à gauche, les cosaques, et différents régiments de cavalerie.

Nous avons cru intéressant aussi de donner un corps-de-garde russe et les guérites des gardes de ville de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Cette page présente ainsi l'ensemble des forces militaires de la Russie; nous ferons une étude particulière des forces militaires de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie.

H. DE MONTAUT.

Types de l'armée polonaise

Passant, comme nous l'avons dit, grâce à nos correspondants, de l'une à l'autre des deux armées qui aujourd'hui se disputent la Pologne, nous donnons les types de cette dernière, composée de volontaires qui ont autant que possible constitué des corps réguliers.

Deux sortes de légions régulières, composées de chasseurs à pied et de lanciers, forment le noyau de l'armée.

Les ailes sont formées par les faucheurs et les zouaves de la mort.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de ces défenseurs de l'indépendance nationale.

Nous n'avons plus là les ressources de types et de dessins qu'offre une armée constituée comme celle de l'empire russe : l'artillerie est pauvre et due à des efforts d'intelligence inouïe; la cavalerie se recrute dans les fermes et les exploitations agricoles; un fusil ou une faulx sont les armes d'un soldat. L'état-major de l'ex-dictateur offrait seul quelques uniformes et quelques types, composé qu'il était d'hommes dont les ressources particulières leur permettaient de s'équiper.

Mais l'uniforme ne fait pas le soldat; attendons les décrets de l'histoire pour savoir si l'aigle à deux têtes dévorera l'aigle blanc de la Pologne, et jusque-là nous continuerons nos excursions dans les deux camps avec une entière impartialité.

MAX. VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS

Et de quoi vous parlerai-je aujourd'hui, sinon de ce curieux et dramatique tableau de mœurs contemporaines qui vient de se dérouler devant la police correctionnelle? Quel morceau pour les gourmets de scandale, quel régal pour leur palais blasé! Deux hommes à la mer : l'un le héros du jeu, l'Achille du trente et quarante, l'adversaire redouté des grosses banques de Bade, de Hambourg, de Wiesbaden, libéral de l'or qu'il gagnait, admiré, fêté, admis dans les cercles les mieux fréquentés; l'autre, possesseur d'une grande fortune, l'un des ministres de l'art lyrique, directeur d'un théâtre subventionné, presqu'un personnage; puis les témoins de cette triste chute, des jeunes gens titrés et blasonnés, la fleur du patriciat et de la jeunesse dorée, surpris en partie fine chez une Phryné vieillie...— Le mot n'est pas de moi : il est de Mᵉ Laurier, et s'il n'eût été déjà publié, je me fusse bien gardé de le répéter. — Phryné vieillie! Ces jeunes avocats sont sans pitié. En s'entendant ainsi désigner, la dame a bondi, comme touchée d'un fer rouge et j'ai vu le moment où elle allait protester comme le fit autrefois l'autre Phryné devant le tribunal des Héliastes.

Brune, les cheveux d'un noir brillant, les sourcils accentués, les yeux comme chargés de lueurs électriques, le teint mat et pâle des filles de Florence, les traits caractérisés, telle est Mᵐᵉ Barucci. Elle est belle encore : il y a des automnes qui valent des printemps. Mais que dis-je? Mᵐᵉ Barucci n'a que vingt-six ans : elle le déclare nettement.

«Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.»

Peut-être ici faudrait-il retourner l'aphorisme : ce serait là, après tout, une tricherie bien innocente, et plût à Dieu que Garcia et Calzado n'en eussent pas d'autre à se reprocher!

Elle les avait invités tous les deux à une soirée qu'elle donnait pour inaugurer son nouvel appartement de l'avenue des Champs-Elysées — Une petite fête familière qui réunissait une quarantaine de personnes.— On devait prendre le thé, pendre sa crémaillère, et c'était tout. —Quoi! pas même un petit baccarat! Non vraiment, pas ce soir-là du moins; les convives de Mᵐᵉ Barucci l'ont affirmé et il faut les en croire. Mettons à part cependant Garcia, Calzado et un de leurs compatriotes, don Angel de Valejo Miranda, chambellan de Sa Majesté la Reine d'Espagne. M. de Miranda avait dans ses poches une centaine de mille francs. C'était beaucoup pour venir pendre une simple crémaillère. Il est vrai que, dans la matinée, au cercle hispano-américain, il s'était laissé alléger par Garcia d'une cinquantaine de mille francs, et tout naturellement il désirait se refaire.

Il y réussit d'abord : dès avant le souper, il avait fait regorger à son adversaire quelque chose comme quarante mille francs. Le souper fini, on organise un baccarat tournant. Garcia tient la banque. Le jeu prend une animation nouvelle : il devient un véritable duel entre Garcia et M. de Mirande. Celui-ci perd successivement des coups de 2000, 4000, 8000, 16,000, 32,000 et 64,000 francs. Il fait encore *banco* et 128,000 francs se trouvent ainsi engagés sur le coup qui va se jouer.

Il ne se joue pas. Une main se pose sur les cartes et arrête la partie : — «Il y a ici des voleurs! s'écria M. le duc de Caderousse-Gramont.» — On ferme les portes, on vérifie les jeux et l'on reconnaît que des cartes étrangères ont été mêlées aux cartes de la maison. Qui les a apportées? C'est Garcia, il en convient lui-même. «Que voulez-vous! dit-il, je suis superstitieux : ces cartes m'avaient déjà porté bonheur et j'y avais confiance.»

— Je le crois, parbleu, bien!

L'excuse cependant a peu de succès. Les autres joueurs la trouvent mauvaise : ils déclarent net à Garcia qu'il faut rendre gorge. Garcia se récrie : puis, il finit par baisser le ton et se décide à s'exécuter, non à titre de restitution, dit-il en son petit langage, mais à titre de *gentillesse* : puis il demande si, la chose faite, on lui donnera une poignée de main. – Ce sera difficile, lui répond-on, mais rendez toujours.

Ici la scène devient pittoresque : Garcia jette sur la table une liasse de billets : on les compte et l'on ne trouve que 48,000 francs : évidemment ce n'était pas tout; il a beau protester, on insiste et pour tirer la chose en clair, on déclare que tout le monde va se fouiller. On voit à ce moment s'échapper de la poche de Garcia un paquet de billets, puis un second, puis un troisième; à chaque mouvement qu'il fait, c'est un ou plusieurs billets qui tombent : tel autrefois Buckingham semait sous ses pas les perles et les rubis. Alors commence ce que l'on a appelé la chasse aux billets : on en ramasse sous les tables, sous les fauteuils, sous les canapés, partout où Garcia a passé.

Et Calzado? Il avait aussi, — par *dignité*, disait-il, — refusé de se laisser fouiller. Il n'y avait consenti que lorsqu'un des invités s'était écrié : «Comment, on me fouille, moi, le marquis de Vivens! et l'on ne fouillerait pas M. Calzado!» Mais pendant que durait ce débat, un paquet de 14,000 francs de billets glissant le long de son pantalon était tombé à ses pieds. Il nie le fait. N'est-il pas possible que, ces billets tombés de la poche de Garcia, la robe traînante d'une de ces dames, le pied d'un de ces messieurs les aient ramenés près de lui?

— Non, répondent les témoins. Et Mᵐᵉ Barucci s'écrie :

— J'ai vu tomber le paquet de son pantalon. Je le vois encore!

Et si c'était là la seule charge contre ce malheureux Calzado! Mais ses relations avec Garcia avant et après la nuit du 4 février, mais son attitude équivoque au jeu, ses sorties mystérieuses, mais les contradictions entre ses réponses devant le juge d'instruction et son langage à l'audience, mais les mauvais bruits qui couraient sur lui, tout concourt à l'écraser. Pas un seul des témoins ne lui tend la main. Il est vrai qu'il se défend bien mal. Ah! les terribles heures que celles qu'il a passées sur la sellette du prévenu? Que n'a-t-il fait plutôt comme son compatriote Garcia, qui a eu soin de mettre entre la justice et lui la hauteur des Alpes et la profondeur des mers, qui, réfugié dans je ne sais quel tripot italien, se distrait, entre deux parties, à écrire des lettres impudentes où il se pose en victime et se plaint «d'avoir été *vidé* dans une soirée galante!» Qu'a-t-il gagné à affronter l'audience? Treize mois de prison réelle, au lieu de cinq ans de prison sur le papier.— Il en appelle, il est vrai, et puisse-t-il se laver devant la cour de la flétrissure que vient de lui infliger le jugement du tribunal!

J'ai négligé certains détails : il en est de burlesques, il en est aussi d'ignobles. La fameuse chasse aux cartes et aux billets ne s'est pas bornée aux salons de Mᵐᵉ Barucci, elle s'est poursuivie ailleurs et, dans un endroit que j'aime mieux vous laisser deviner que de vous nommer, on a retrouvé les enveloppes des cartes que Garcia avait apportées du cercle impérial. Retirées et séchées par les soins de la maîtresse de la maison, elles ont été jointes au dossier —La Justice est comme le feu : elle purifie tout.

Et la physionomie de l'audience, que dis-je? celle des couloirs et de la salle des Pas Perdus! Aux portes, une véritable émeute d'avocats qui n'a pas duré moins de trois quarts d'heure et que l'éloquence populaire de Mᵉ Crémieux est parvenue à peine à dissiper. Au dedans, un public de choix composé de magistrats, de diplomates, de gentilshommes, de fonctionnaires, de membres du Jockey-Club et du cercle impérial, émaillé de dames de tous les mondes, — puis les acteurs du drame : M. Calzado, calme, placide, n'ayant pas l'air de soupçonner que son honneur et sa liberté soient ici en jeu; en face de lui la partie civile, M. de Miranda, qui défend et emporte ses 11,000 francs de dommages-intérêts à la pointe d'une parole habile et aisée, rompue à toutes les souplesses de notre idiôme, bien qu'à chaque instant, par une coquetterie modeste, il demande pardon au tribunal pour son ignorance de la langue française. — Après eux les témoins : Mᵐᵉ Barucci, au langage vif et décidé, à la voix brève, relevée par un accent étranger qui lui donne une saveur particulière; M. de Feuilhade Chauvin, dont l'émotion se dissimule mal sous l'élégance de son récit; M. le duc de Caderousse-Gramont, au ton leste, jovial et cavalier, aussi à son aise à la barre que dans son club; M. le vicomte de Poix, froid, digne, réservé, d'une convenance parfaite; M. Tronchon, légèrement embarrassé et qui, pour le quart d'heure, voudrait bien être à son usine; et d'autres que j'oublie, M. le baron de Schonen, M. le marquis de Vivens, M. Robert de Brimont, le bonhomme Mongenot; que de figures diverses, quelles bonnes fortunes pour un pinceau habile et exercé! — Et les orateurs judiciaires : M. l'avocat impérial Laubépin, grave et simple, comme il convient à l'organe du ministère public; Mᵉ Lachaud, plein de vigueur et d'élan, chevauchant à bride abattue à travers toutes les difficultés de sa cause, prodiguant toutes les ressources de sa magnifique éloquence; Mᵉ Mossu, net, précis, prompt à la riposte; Mᵉ Laurier, nerveux, amer et incisif; Mᵉ Crémieux enfin arrivant, dans un

débat qui semblait épuisé, avec des aperçus nouveaux, des considérations de l'ordre le plus élevé, exprimées dans un langage saisissant et coloré.

« Ah ! sans doute, a dit le grand orateur, c'est pour nous une existence singulière, incroyable, que celle de ces jeunes gens, telle que le débat nous l'a révélée. Voilà les plus beaux noms de notre France, les fils de ces personnages historiques dont la gloire nous appartient. Comme nous aimerions à les voir s'illustrer, ajouter à leur héritage un nouveau lustre par de belles prouesses sur les champs de bataille, par quelques beaux produits des arts, des sciences, de l'industrie même, aujourd'hui au niveau des plus hautes positions ! Pourquoi cette oisiveté, cette vie inconnue au sein d'une patrie qui se complaît dans la gloire de ses enfants ? Comment se livrent-ils à de pareils désordres ? .. »

La moralité du procès, la voilà, et ces paroles de Mᵉ Crémieux resteront, — malgré les atténuations dont il les a fait suivre, — comme une leçon sévère dont ceux auxquels elle s'adresse auront sans doute à cœur de faire leur profit.

Mᵐᵉ Judith a succombé dans le procès qu'elle avait intenté contre Mᵐᵉˢ Bonval, Nathalie et Madeleine Brohan. Le conseil d'État a jugé que la lettre du ministre qui approuvait la décision du Conseil judiciaire de la Comédie-Française n'était pas susceptible d'un recours administratif. La belle plaignante prendra donc rang sur l'affiche après ses trois camarades. — *E finita la commedia!*

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

PORTE-SAINT-MARTIN : *Don Juan de Marana ou la Chute d'un ange*, drame fantastique en cinq actes et quatorze tableaux, par M. Alexandre Dumas.

En me promenant ce soir au rivage,
Où, pendant une heure à vous j'ai rêvé
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage;
Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

Voilà surtout ce qu'on avait retenu de *Don Juan de Marana* dans sa nouveauté ; c'était alors un *mystère*, aujourd'hui c'est un drame fantastique; mais l'étiquette n'y fait rien, le sac est toujours le même. Le compte-rendu de Gustave Planche, que j'ai consulté, s'exprimait ainsi : « Ce roman confus et bruyant, qui ne dure pas moins de six heures, est un entassement singulier de caractères, d'épisodes et de scènes dérobés aux gloires et aux fortunes les plus diverses, à Molière et à Gœthe, à M. Hugo et à M. de Musset, à Shakespeare et à M. P. Mérimée. Pour compter les plagiats dont se compose ce drame en cinq actes et sept tableaux (il y en a quatorze maintenant !), il faudrait plus que de la patience, il faudrait la résignation d'un saint. Pour moi, j'y renonce, et j'abandonne volontiers aux Scaliger et aux Saumaise du feuilleton la gloire d'éplucher le nouveau mélodrame, et de rendre à la France, à l'Allemagne, à l'Angleterre, tous les lingots que M. Dumas leur a dérobés et qu'il n'a pas même eu le courage de frapper à son effigie. »

Gustave Planche était sévère, comme toujours; il était sévère et sec. Je prends *Don Juan de Marana* pour ce qu'il est, sans y chercher un chef-d'œuvre, ni même une œuvre littéraire dans la noble acception du mot. Mais en dépit des plagiats, — ou peut-être à cause des plagiats, — personne, aucun grand critique ne m'empêchera d'y relever une très-brillante allure, un sentiment poétique fort prononcé, de la couleur à l'excès. Vous dites que c'est un résumé de toutes les légendes; eh bien ! va pour un résumé ! Va pour cette accumulation d'aventures, si les aventures sont intéressantes ! Va pour les fanfaronnades du romantisme, si elles me font ouvrir de grands yeux et de grandes oreilles ! J'aime les fantômes comme les enfants; servez-moi donc des fantômes, entre onze heures et minuit ! J'aime aussi les coups d'épée sous les réverbères, les sérénades sous les balcons, les parties de dés, les trappes qui s'ouvrent; tout cela est prodigué dans *Don Juan de Marana*. Ma foi ! Gustave Planche en murmurera; je prends mon plaisir où je le trouve !

La pièce n'a pas subi de transformations radicales; je me contenterai de l'esquisser à traits rapides. Au premier acte, don Juan donne une fête dans son palais, pendant que son père agonise; il assassine un prêtre venu pour confesser le comte de Marana, et il empêche que don José, son frère aîné, mais naturel, soit légitimé. Au deuxième acte ou au deuxième tableau, — il est permis de s'y égarer, — don Juan séduit la fiancée de don José, à qui il en veut décidément ; il va plus loin, il fait bâtonner et chasser don José. Sa fiancée se précipite dans le Mançanarès. J'oublie en chemin bien des petits crimes; je laisse tomber à dessein quelques forfaits pour alléger mon analyse. Parvenu à un assez joli degré de perversité, don Juan rencontre dans une posada un bravache de son espèce, un fier-à-bras avec une grande plume au chapeau et une grande épée au côté, don Sandoval d'Ojedo, qui marque sa place à une table en disant : « Je vais donner une sérénade à dona Inès, comtesse d'Almeida; s'il y a quelqu'un à Madrid à qui cela déplaise, il me trouvera sous ses fenêtres ! » Naturellement, don Juan de Marana s'asseoit à cette place marquée; le Sandoval revient et s'étonne, comme un spectateur de l'orchestre qui trouverait sa stalle occupée. Don Juan tue don Sandoval, après lui avoir gagné au jeu sa bourse, sa chaîne, l'agrafe de son manteau, son château dans les Algarves, et, par-dessus le marché, sa maîtresse, dona Inès, comtesse d'Almeida. Rafaël Garrucci et Hannibal Desiderio ne font pas mieux dans *les Marrons du feu*. Mais la comtesse d'Almeida, pas plus que la Camargo, n'entend se laisser passer à l'ordre d'un inconnu ; elle s'empoisonne, après avoir inutilement tenté d'empoisonner don Juan, et en lui recommandant (l'imprudente !) d'aller trouver sa sœur, novice au couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, et de l'informer de sa mort.

Continuons. Don Juan au couvent, c'est le loup dans la bergerie. Il voit sœur Marthe et s'en éprend ; ici commence la partie sentimentale du drame ; il serait trop long d'expliquer comment sœur Marthe est le bon ange de la famille des Marana, et comment elle a obtenu du ciel le privilége de séjourner sur la terre, afin de mieux veiller sur don Juan. Qu'il suffise de savoir que la pauvre enfant ne sauve personne, et qu'elle est au contraire sur le point de perdre son âme en s'abandonnant à l'amour qu'elle inspire. Heureusement que ses collègues de là-haut ont un œil sur elle : ils envoient à don Juan de Marana un avertissement suprême et lui donnent une heure pour se repentir. Don Juan se fait trappiste. Le tableau où on le voit creusant sa fosse et s'essayant à la prière est très-dramatique. Tout à coup se dresse devant lui son frère don José, la haine dans les yeux, l'insulte à la bouche, avide de vengeance ; don José jette une épée à ses pieds; mais don Juan refuse de se battre ; sa conversion est sincère ; il s'humilie, il demande pardon à genoux, inutile ! don José a juré qu'il se battrait, et pour cela, il le soufflète du plat de son épée.... Don Juan bondit et saute sur l'autre arme; après un combat de quelques secondes, il est chargé d'un fratricide. « Allons ! dit-il en jetant sa robe aux orties, il paraît que le diable ne veut pas que je me fasse ermite ! »

Don Juan rentre dans le monde ; mais ses jours sont désormais comptés. Dans les fêtes qui se succèdent autour de lui avec une sorte de vertige, dans l'orgie dont le tourbillon atteint au crescendo, son pied ne butte plus que contre les spectres de ses victimes. Les bals sentent le soufre ; le vin qu'on lui verse dans des coupes a une odeur de sang ; les dominos dardent des éclairs sous leurs masques de velours ; les éventails bruissent avec un cliquetis d'ossements; la musique n'a plus rien d'humain ; entre les fissures des planchers s'élancent déjà des jets de flammes ; tout annonce le dénouement et le châtiment. En vain sœur Marthe redouble-t-elle ses supplications et ses larmes, don Juan reste impénitent jusqu'à la fin, en face de la mort comme en face de la vie.

Ces événements, dont je n'indique pas la moitié, forment un spectacle assurément prestigieux, quoique approchant de la fatigue. Je suis littéralement ébloui de tout ce tohu bohu de flambeaux, de poignards, de flacons, de madones, de fleurs, de perles, de statues, de tombeaux, de capuchons, de mantilles, de strophes, d'anges, de diables, d'alguazils, de festins, de cristaux, de sorbets, de guitares. Les décors et les ballets aidant, *Don Juan de Marana* va continuer la vogue du *Bossu*, qui a continué la vogue du *Pied de Mouton*.

Dire que M. Mélingue est un peu mûr pour le rôle de don Juan, — un peu, beaucoup, — c'est rééditer une banalité. Il paraît qu'on ne fait plus d'acteurs jeunes. Force est donc de se contenter des amoureux de cinquante ans ; encore n'ont-ils pas tous le tapage et l'éclat de M. Mélingue. On a donné à celui-ci pour frère aîné M. Brindeau, un don José de magnifique prestance ; les deux font la paire.

L'élément féminin est non moins opulemment représenté par Mᵐᵉ Périga et Mᵐᵉ Suzanne Lagier, la première jouant avec un grand sentiment sœur Marthe ou l'ange à la chute, — la seconde donnant à la radieuse comtesse d'Alméida tout le charme et toute la désinvolture d'une chanson de Monpou.

CHARLES MONSELET.

Un bal à la cour de Naples

S. A. R. la duchesse de Gênes, belle-sœur du roi Victor-Emmanuel, se trouvant à Naples depuis un mois environ, a voulu faire les honneurs de la cour aux notabilités de l'aristocratique et ancienne capitale des Deux-Siciles.

Le carnaval ayant été fort court cette année, et dans ce pays les bals ne commençant guères qu'après l'Épiphanie, on n'a pu donner à la cour que deux bals, mais deux bals splendides.

Les grandioses appartements du palais royal avaient été décorés avec un goût exquis ; les escaliers étaient transformés en jardins ; l'orchestre de San-Carlo avait été chargé d'exécuter les plus brillantes compositions de Strauss, Musard, etc. Un buffet-monstre se dressait dans la salle à manger, et les vins de France et d'Italie y ont coulé à flots.

Deux mille personnes s'étaient donné rendez-vous dans cette belle demeure.

Des toilettes ravissantes, de belles épaules, de frais visages, des diamants et des fleurs complétaient ce magique spectacle, où toutes les classes, tous les talents, toutes les aristocraties avaient été conviés.

La diplomatie était au grand complet. Beaucoup d'officiers anglais, descendus du *Saint-Georges* pour accompagner le prince Alfred, s'y faisaient remarquer, ainsi que le consul ottoman.

Le dessin que nous donnons est dû au crayon de M. d'Albono. L'épisode choisi par l'artiste est celui où le général Lamarmora présente ses hommages à S. A. R. la duchesse de Gênes, qui vient de faire son entrée dans le bal.

J. DE PRÉEZ.

Désastre du 2 février à Saint-Denis de la Réunion.

Un ouragan terrible s'est abattu le 2 février sur les côtes de la Réunion et a causé les plus graves dommages en rade et au port de Saint-Denis.

Dès le 31 janvier, le temps était orageux, une pluie torrentielle, un vent très-fort et de violents coups de tonnerre annonçaient l'approche d'une grande perturbation atmosphérique.

Le lendemain, la mer grossissait et le baromètre descendait lentement à 756. 15.

Le 1ᵉʳ au matin, l'ordre d'appareillage fut donné aux navires mouillés sur rade.

Pendant toute la nuit du 1ᵉʳ au 2, le vent s'apaisa, mais la mer grossissait sans cesse et présentait un aspect épouvantable.

A deux heures du matin, le pont Protet, appartenant à la marine du commerce, était enlevé, commençant ainsi la série des désastres qui ont désolé la colonie.

Un peu plus tard eut lieu la chute du pont Emile.

Le spectacle de la mer en furie était grandiose et horrible à voir; elle s'élançait avec une violence extrême par-dessus la jetée du Barachois, atteignait la place du même nom, l'envahissant et ne s'arrêtant guère qu'aux varangues de la Direction du Port et de la Douane.

A huit heures, le pont de Palmas s'abîmait dans les flots; puis peu après, les ponts Labourdonnais, Perrichon et Morean éprouvaient le même sort.

La jetée du Barachois s'éventrait sous les coups de lames de la mer qui broyait, dans le bassin où elle se précipitait, toutes les légères embarcations qui s'y trouvaient.

L'établissement Miot et Cᵉ a été à moitié détruit.

Sur la rive Ouest de la rivière la désolation est à son comble. Plusieurs maisonnettes se sont écroulées ; l'établissement de charroi Bédier est en grande partie anéanti.

Le bâtiment du fer à cheval de l'Abattoir faisant face à la mer a été crevé sur presque toute sa longueur par les vagues, qui lançaient des masses énormes de galets et d'épaves.

Les localités voisines du chef-lieu ont été cruellement maltraitées.

A la Possession, toute la partie inférieure du bourg située près du bord de la mer a été balayée par les lames, qui déferlaient par-dessus le rivage avec une violence irrésistible. La caserne de la Gendarmerie est gravement détériorée.

Les deux grands magasins de la marine Tescher ont été démolis par les eaux ; toutes les denrées d'alimentation qu'ils contenaient, consistant en riz (700 balles environ), grain et autres, ont été perdues. Quatorze chaloupes sont détruites, ainsi que les pirogues et bateaux de pêche qui ont été broyés par les vagues.

Une grande partie de la population est, à l'heure

qu'il est, sans ressources, sans asile et presque sans vêtements.

A Saint-Paul, le ras de marée et l'ouragan ont sévi avec furie.

Le parc à charbon en construction a eu sa partie Nord détruite par les lames. La toiture métallique déposée sur les pas géométriques a été entraînée en partie ou ensevelie sous les sables.

Le pavillon de la Douane est complétement détruit.

La culée du pont en fer est découverte de 4 mètres environ et la chaussée n'existe plus. La moitié du pont a été enlevée.

Le pâté du mât de signaux a été miné par la mer et démoli en partie. Le mât lui-même a été abattu par le vent et dans sa chute il a fait des avaries à la maison du pilote.

Une chaloupe de 10 tonneaux, appartenant à la marine Jacquemain et amarrée devant l'établissement, a été lancée par les lames jusque dans la rue de la Seconde-Providence, entre les magasins Longuet et Pecker, faisant ainsi un barrage providentiel aux vagues qui, en déferlant dans cette rue, auraient pu inonder une partie du quartier.

Un petit établissement de pêcherie, un atelier de forge et plusieurs maisonnettes situées sur le bord de la mer ont été détruits.

Les flots ont envahi le cimetière des Indiens et la partie Nord du cimetière des blancs; des tombes ont été découvertes, des cercueils et des ossements mis à nu et éparpillés sur la plage.

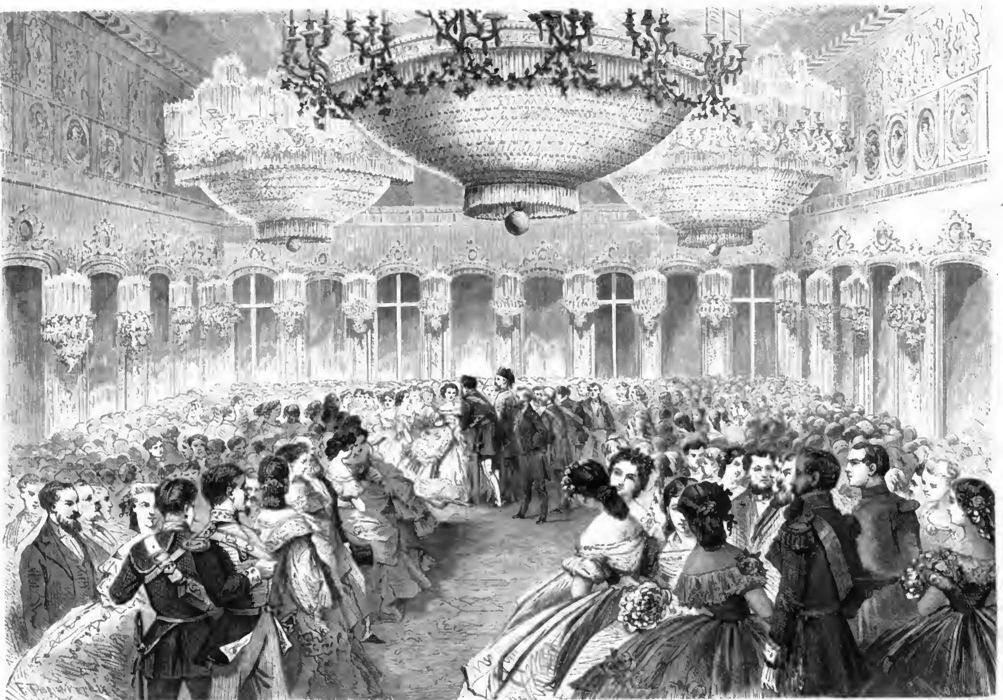
Un caporal du génie, en essayant de sauver des épaves, a péri victime de son dévouement. Un garde de police a été broyé par une lame.

Départ de Shang-hai de la division de l'amiral Jaurès pour la Cochinchine (Dessin de M. Roussin.)

Départ de Sang-Kai

A la nouvelle des divers soulèvements anamites dans notre nouvelle colonie de Saïgen (Cochin-

Raz de marée du 2 février à St-Denis (Ile Bourbon). Dessin de M. Durand-Brager, d'après le tableau de M. Roussin (artiste peintre) et les croquis de M. B...



Bal donné par S. A. R. la duchesse de Gênes aux notabilités de la ville de Naples, au Palais-Royal de Naples. (D'après un croquis de M. Eduardo d'Albono.)

chine) et du manque de parole de l'empereur Tuduc aux traités passés avec la France, le contre-amiral Jaurès, commandant l'escadre de Chine, s'est empressé de réunir plusieurs navires de sa division pour aller porter secours aux établissements menacés par l'insurrection.

L'amiral Jaurès aura ainsi devancé les renforts envoyés de France à la petite armée de l'amiral Bonard commandant les forces navales des colonies françaises.

C. DE C.

CHRONIQUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra : Début de M. Villaret dans *Guillaume Tell*. — Concerts.

Entre autres produits précieux, le Midi a la spécialité des belles voix. Quand il n'en est plus nulle part, même à l'Opéra, on en va faire la récolte en Provence ou dans le Languedoc, là où le soleil mûrit les figues, les grenades et les larynx. M. Villaret nous vient de ces chauds climats, où, — pour des raisons géographiques développées par Maltebrun, — le brouillard de la Seine n'a jamais pénétré. Point de rhumes! point de grippe! dans ce paradis des ténors qui tient toujours en réserve des Arnolds pour Rossini, des Roberts pour Meyerbeer et des Eléazars pour Halévy.

M. Villaret, le héros lyrique le plus en évidence depuis huit jours, est né à Beaucaire, il y a quelque chose comme trente ans. Il exerçait tout dernièrement la profession de brasseur à Avignon, quand M. Brun, directeur de l'orphéon de cette ville, découvrit en lui une voix souple, sonore, bien timbrée, que semblait seconder une merveilleuse aptitude pour le chant. M. Brun, avec une abnégation dont nous lui savons gré, songea immédiatement à déposséder Avignon de ce rare trésor pour en gratifier Paris. Une représentation de *Guillaume Tell*, improvisée sur place par l'orphéon avignonais, donna à M. Villaret l'occasion de s'essayer dans le rôle d'Arnold, et l'épreuve ayant été satisfaisante, il fut décidé que M. Villaret viendrait faire offre de ses talents au directeur de l'Opéra.

C'est ce qui arriva, et M. Royer, alors tout-puissant rue Lepeletier, ne manqua point l'occasion de s'offrir le luxe d'un ténor (pour tout de bon). Six mois se sont passés à façonner une voix encore inexpérimentée, à régler des mouvements et des attitudes qui ne font point partie des jeux orphéoniques. Enfin, vendredi de l'autre semaine, M. Villaret a été revêtu d'une tunique bleue, coiffé d'une toque à plume, et exhibé à notre seigneur le public.

Je ne sais si on se rend bien compte de l'épouvante qui doit saisir le malheureux débutant qui, pour la première fois de sa vie, est obligé, en trois heures, d'aimer Mathilde, de délivrer la Suisse et de venger son père, assassiné par ordre de Gessler. Au premier acte de *Guillaume Tell*, Arnold entre en scène avec le chœur. D'abord il n'a guère qu'à mêler sa voix à l'ensemble; mais peu à peu les choristes et les chanteurs se retirent, et Arnold reste *seul* en face de cet être inquiétant qui a deux mille têtes et quatre mille mains. Il faut que les têtes sourient et que les mains battent. Un début dans *Guillaume Tell* est donc tout particulièrement dangereux en ce qu'il faut, dès les premières notes du rôle, se tirer d'affaire à soi tout seul.

M. Villaret n'en a pas eu pour longtemps à se montrer dans son beau. Dès le premier récitatif, toute sa voix était sortie. Or, qu'on se figure une voix naturelle, dont les travaux forcés d'un conservatoire n'ont point terni l'éclat, une voix qui n'a pas besoin de crier pour exprimer la passion, et dont le timbre est d'une rondeur et d'un velouté exceptionnels. Admettons, pour plus de clarté, que M. Tamberlick a quelque chose de l'accent dramatique et solennel du trombone, que M. Gueymard rappelle le cornet à piston, et que M. Warot soupire les romances à la manière du hautbois; M. Villaret, dans la série de ces analogies instrumentales, représenterait le cor d'harmonie. Joignez à ces qualités une excellente prononciation, et une tenue en scène plus que satisfaisante pour un débutant.

Au duo du premier acte, la fameuse phrase : *O Mathilde, idole de mon âme*... a été dite toute de poitrine, et avec un charme exquis par le nouveau ténor. Son duo avec la princesse, au second acte, a été aussi un véritable triomphe. Le *Suivez-moi*... du dernier acte n'est guère dans les cordes ni dans le tempérament de M. Villaret, car la situation pleine de délire exige qu'on y force sa voix; la tradition veut même qu'on y joue avec des *ut de poitrine* (l'ambition et la perte de tant de ténors).

M. Villaret en fera ce qu'il voudra, mais, à sa place, je chanterais *Herculanum*, dont les chaudes mélodies semblent écrites tout exprès pour mettre le comble à son succès. — Un succès exceptionnel, soit dit en passant.

REVUE DES CONCERTS. — Le premier concert de Mme Graever avait fait sensation; on en avait parlé, non-seulement dans les journaux, mais dans tous les coins de Paris où se trouve un piano, c'est-à-dire partout. Il a donc fallu que Mme Graever donnât une seconde fête musicale, ce qui, par le temps qui court, est le plus beau *bis* que puisse espérer un artiste. La séance a eu lieu dans la salle de l'Hôtel du Louvre, dont les grandes dimensions seraient désastreuses à une virtuose qui n'aurait point l'énergie passionnée de Mme Graever, ni cette netteté, cette précision dans le toucher qui distinguent une des plus intéressantes pianistes qu'on ait entendu cet hiver. Mme Graever a a joué un fragment de concerto de M. Litolff avec le soin que l'on doit à l'œuvre de son maître; puis ces étincelantes variations de Haendel sur la chanson : *Plus je ne suis ce que j'ai été*... de Clément Marot :

Plus je ne suis ce que j'ai été,
Et plus ne saurais jamais l'être.
Mon beau printemps et mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.

Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les dieux.
Ah! si je pouvais deux fois naître,
Combien je te servirais mieux!

CLÉMENT MAROT (vers 1540).

Le bouquet final du concert — j'allais dire du feu d'artifice — a été le concerto de Mendelssohn, exécuté avec une ampleur magistrale par Mme Graever.

— La salle Herz, dont les murs paraissent solides, a tremblé l'autre soir sous les coups répétés d'applaudissements insolites. C'est M. Prudent qui a causé cette rumeur avec une nouvelle composition pour piano et orchestre, intitulée : *les Trois Rêves*. La mélodie ne manque point à ce concerto fantaisiste, où l'auteur, pour introduire un peu de variété dans le genre, ne s'est point astreint à la forme ordinaire. Nous en aimons surtout le premier morceau, qui a une couleur pastorale très décidée. Les trois *études-lieder* de M. Prudent, quoique d'un style moins solennel, sont faites aussi pour attirer l'attention des connaisseurs; ce ne sont que trois pages, mais de la meilleure tournure.

— Une soirée intéressante a été aussi celle donnée par M. Gout, qui possède un archet d'une sûreté et d'une prestesse surprenante. Témoin la manière dont M. Gout a joué un concerto de Viotti, avec addition d'un point d'orgue de Girard. Or, on sait comment les violonistes entendent le point d'orgue; la danse des œufs n'est qu'un badinage innocent en comparaison des casse-cou accumulés d'ordinaire à cet endroit du concerto. Les habiles seuls savent sortir de ces mauvais pas sans trébucher.

(La suite des concerts à un prochain numéro.)

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Savez-vous la grande actualité de la saison?

Je vous la donne en mille!

Les toilettes les plus nouvelles vont se décorer d'ornements en cuir et de clouterie d'acier.

On portera un panneau de salle à manger en guise de paletot.

Les chapeaux eux-mêmes sont ornés de lianes et d'effilés en cuir.

Voilà qui est étrange!

Jamais le caprice n'en a pris tant à son aise!

La mode est couleur souci.

Le *Moniteur de la cordonnerie* doit être extrêmement flatté, car le cuir l'emporte sur le velours.

Quant aux nuances printanières, elles sont bistrées comme un soleil couchant.

Tous les plus frais tissus sont couleur muraille.

Le chevalier Printemps était mille fois plus séduisant, tout habillé de lilas et de vert.

J'en demande bien pardon aux tissus des *Magasins du Louvre*, mais ils sont par trop rayés.

C'est le genre.

Les *Magasins du Louvre* l'imposent.

Ils en ont le droit.

Aucune maison de nouveautés n'a leur prépondérance.

Il leur suffit de donner le programme de leurs marchandises pour que leurs magasins soient envahis et pillés.

La foule attire la foule, comme l'intelligence attire le succès.

Les occasions du Louvre sont des occasions sérieuses et réelles.

Leurs splendides taffetas antiques à 8 fr. 78 cent. et toute l'émission de leurs nouveautés printanières a été appréciée non-seulement par les Parisiennes, mais encore par les provinciales, qui ont pris le chemin de fer pour ne pas en perdre le bénéfice.

En outre des merveilleuses parures en point de Venise et de point à l'aiguille, *le Louvre* a lancé une dentelle nouvelle, La dentelle de *Yak* pour les toilettes de bains de mer et de villes d'eaux.

Ce qui semble encore une impossibilité industrielle, ce sont des collets en cachemire brodé, garnis de riche guipure, à 78 francs.

En cachemire rouge et en cachemire blanc, ces collets ont été choisis par les femmes du meilleur monde.

La dentelle *Yak* mérite toute notre attention appréciative, de même que la dentelle de Cambrai, qui reproduit si exactement le Chantilly, que c'est à s'y méprendre.

La dentelle de *Yak* est d'une blancheur mate et nacrée.

On dirait de la vieille *guipure* d'autrefois, dont une fée, par parenthèse, a retrouvé le secret de fabrication.

La mode a tiré de cette dentelle *Yak* un bien gracieux parti, car elle l'a disposée en burnous, en pointe, en châle reversible et en collet.

Elle sera sans contredit le triomphe de l'été.

Où la trouve-t-on?

Je vous l'ai dit, *Au Louvre*.

La *Maison Ferguson aîné*, qui fabrique la dentelle blanche en *Yak*, la dentelle Lama et la dentelle de Cambrai, ne vend pas au détail.

Elle la désigne seulement aux grandes maisons de commerce et aux commissionnaires exportateurs.

Parlons de toilettes illustrées de cuir.

La fantaisie les doit à la *Maison Pâris et Carpentier*, qui a fait du costume de voyage et de la demi-toilette assortie une spécialité aussi complète que variée et élégante.

C'est infiniment commode et utile.

Une belle voyageuse arrive : il lui faut, séance tenante, les primeurs de la mode parisienne, et une couturière, quelqu'habile qu'elle soit, demande plusieurs jours pour confectionner une toilette.

Tandis que chez Pâris et Carpentier, elle n'a qu'à choisir et qu'à prendre.

Il y a des costumes par centaines, de toutes les dimensions et décorés avec un goût suprême, soit en broderie de taffetas remplaçant les bords de cachemire des Indes, soit en guipure et en passementerie, — et même en cuir, puisque le cuir fait parure dans la mode.

Les deux tissus en vogue sont la popeline et le gros grain en taffetas antique, — et les deux paletots à l'ordre des jolies tailles : *le Mousquetaire* et *le Louis XIV*.

Ces deux vêtements ont grand air.

En avril, je vous dirai les vestes de chez soi, à moins que vous n'alliez en conférer d'avance avec Mme Pâris, une élégante entre toutes, *boulevard des Capucines*, tout près de Nadar, qui s'est faite bijoutière-photographe, et qui reproduit des boutons sur émail pour garnitures de robes et de manchettes.

Je vous en apprends de belles, comme vous voyez.

Les chapeaux font aussi parler d'eux.

Ils en ont rabattu de moitié.

La passe s'incline dévotement en carême, mais il ne faut pas qu'elle descende trop sur les yeux.

La femme honnête veut bien sacrifier à la mode sans sacrifier à sa réputation. C'est pourquoi je lui ouvre à deux battants les portes de *Mme Herst*, qui n'aime pas la banalité, et qui cependant ne produit jamais une seule coiffure tapageuse.

Clientèle oblige.

Quand on entre dans ses salons, 8, *rue Drouot*, on y respire un parfum de bonne compagnie.

Toutefois la fantaisie y règne en souveraine.

Voici ce qu'on y trouve :

Un chapeau de crêpe en cuir de Russie, avec bavolet de taffetas frangé d'effilé de cuir et torsade de crêpe retenant une gerbe d'épis de crêpe bleu dans l'intérieur.

Un chapeau de paille écrue illustrée de boutons de cuir sur la passe et sur le bavolet.

Un chapeau en paille brillante, bouclée avec bord de mousse verte et touffe de roses-pompons.

Un chapeau en crêpe blanc, avec fanchon de blonde faisant Marie-Stuart, encadré d'un volant tuyauté en flocons de neige.

Cette fanchon est relevée de côté par une touffe de marabouts très-légers, sur lesquels voltige un papillon diapré de mille couleurs.

Et les fleurs, ont-elles changé de nuance comme les tissus?...

Vraiment non.

Mlle Pitrat aime trop la nature pour ne pas la copier en admiratrice inspirée.

Elle prend le bon Dieu pour maître.

Aussi ses exécutions sont-elles de vraies peintures dignes de Redouté et de ce tant regretté Saint-Jean, dont elle est la compatriote.

Comme montures de chapeaux, *Mlle Pitrat* préfère les fleurs aux lanières de cuir.

Chacun son goût.

J'accorde mille fois plus de poésie à un groupe d'iris et à un groupe de tulipes variées, servant de nids à un petit oiseau.

Les montures de glycène, de violettes d'Alphonse Karr, de jacinthe des Alpes, et toute la collection variée des roses de Mlle Pitrat, composent des garnitures essentiellement artistiques, disposées en nœuds, en bouquets et en plumes.

Pour les bals annoncés après Pâques, Mlle Pitrat offre aux jolies femmes les coiffures suivantes :

Une coiffure de cyprès et de grosses boules d'or, avec violettes épanouies dans le cyprès.

Une coiffure d'herbes vertes mélangées, avec gouttes de rosée tremblotantes et pouff de coquelicots.

Une coiffure de narcisses blancs enroulés de cordes d'or.

Un pouff d'iris avec roseaux tombant en flots de de verdure.

Un pouff de lilas blanc avec roses des quatre saisons.

Mlle Pitrat a le don d'embellir, parce qu'elle compose ses coiffures d'après la physionomie et le charme qu'on possède.

Il faut toujours consulter sa beauté avant de s'inquiéter de celle des autres.

C'est ainsi que *Mesdames de Vertus* sœurs ont réussi avec la ceinture régente.

Elles n'ont pas imposé leur coupe artistique et modèle à toutes les tailles. Elles ont dit au contraire à leurs belles clientes : « Nous tenons à savoir comment vous êtes faite, et pour cela envoyez-nous vos mesures. »

Les célèbres faiseuses se donnent donc la peine de combiner leur ceinture régente avec les mesures de chaque per-

sonne, et il en résulte une œuvre artistique aussi gracieuse de décors qu'irréprochable de forme et de style.

La ceinture régente a complétement détrôné le corset.

Encore quelques années et on ne se souviendra plus que le corset a fait partie de la toilette féminine.

M. Jules Lecomte a signalé cette amélioration de la femme qui ne se serre plus, et qui a consenti à redevenir femme.

Notre aimable collaborateur demande la suppression de la crinoline.

Prenez patience, monsieur.

Nous y arrivons.

Toutes les jupes se relèvent comme celles de Perrette pour montrer un jupon court plus fantaisiste encore que les robes.

Avec la crinoline une femme ainsi retroussée ressemblera au ballon de Nadar.

Nous en sommes aux manches étroites, — aux ceintures marquant la poitrine comme du temps de la Reine Hortense. Je vous prédis sa décadence.

Les trousseaux s'organisent.

La maison *Leborgne et Henneveu* en confectionne deux, qui auront les honneurs du *Monde illustré*.

En attendant, je vais présenter aux jeunes mères deux layettes de bébé. L'une disposée à la française et l'autre à l'anglaise.

Les robes de baptême sont très-luxueuses, et garnies de hautes valenciennes et de riches broderies, ayant pour transparent un dessous de taffetas blanc.

Les corbeilles de mousseline brodée, destinées à servir de tables de toilette à ces petits chérubins, sont très-coquettes et très-bien disposées par M^me^ *Henneveu*, qui apporte à ces petits trousseaux en miniature une sollicitude presque maternelle.

Ces corbeilles contiennent de la poudre de riz avec la houpette et le petit miroir.

La première layette, à la française, est chiffrée *E. M.*, et la seconde *L. H.*

Cette dernière, faite à l'anglaise, pour la vicomtesse de L'H..., n'a ni couches ni langes, mais soixante robes très-longues, qui remplacent ces fourreaux soyeux.

Les petits bonnets se comptent par six douzaines.

Les draps sont chiffrés et brodés, ainsi que les taies d'oreiller.

M^me^ Henneveu songe déjà aux toilettes de première communion.

Le diocèse de Paris a décrété des robes en mousseline simplement ourlée.

Bientôt les modèles de lingerie printanière seront prêts.

Il y a une révolution dans les manches.

La veste Figaro reste pour les corsages décolletés.

La vogue du foulard est loin de s'apaiser.

La *Malle des Indes* en sait à qui répondre; elle est toujours en route, distribuant des échantillons dans les quatre coins de l'Europe.

Les femmes économes ont compris qu'elles avaient deux robes de foulard pour une seule robe de taffetas et que c'était un avantage immense.

Le foulard s'emploie pour toilettes de ville, pour toilettes de campagne, pour robes de chambre et pour chemises russes.

Chaque toilette a un foulard spécial.

Pour chemises russes et pour pantalons sultane, le foulard s'appelle *pongees*. Il se lave comme de la batiste.

Pour toilettes de ville, les foulards rayés et à petits dessins miniatures sont délicieux de fraîcheur et de distinction. Les rayures sont teinte sur teinte, ou noire et blanche sur fond gris-lin, gris sarde, gris-perle, lilas des champs, lilas impératrice, alezan, maïs doré, ambre gris, cendre de roses, bois d'acajou, violet-monseigneur, bleu Marie-Louise, bleu-turquoise. Toutes ces nuances nouvelles se retrouvent en foulards unis pour toilettes de campagne et toilettes très-habillées; cela dépend du décor.

Pour robes de chambre, c'est le foulard avec bouquets détachés et le foulard avec courants et branchages.

Demandez au directeur de la *Malle des Indes, passage Verdeau*, tous les foulards à l'ordre du jour, et vous en verrez bien d'autres.

Décidément la parfumerie me fournit une correspondance suivie.

Deux aimables lectrices me demandent comme une faveur l'adresse de la *Parfumerie du Monde élégant*, pour se procurer tous les articles que notre Courrier patronne.

« Il ne suffit pas de nous dire les bienfaits de l'industrie et de la mode, il faut encore nous indiquer où on les trouve. »

Si nous nous abstenons de toute réclame directe, c'est que notre courrier se contente d'être simplement le code du bon goût.

Qu'il en soit fait ainsi qu'on le désire.

La *Parfumerie du Monde élégant* est *rue d'Enghien, n° 11.*

D'après les compliments qu'on m'adresse, je juge que cette parfumerie extra-fine est appréciée à sa juste valeur.

Elle se compose de produits spéciaux qui ont sur la beauté une activité directe, tels que le *Lait de cacao*, qui rafraîchit le teint, qui le préserve du hâle et qui lui donne une transparence délicate et nacrée.

Toute femme qui veut être blanche et jolie doit s'humecter le visage avec le *Lait de cacao*.

Le *Vinaigre à la violette* a aussi des propriétés hygiéniques pour la toilette; il raffermit les chairs et il active le sang dans les artères.

Je cite encore l'*Eau de Cologne du grand-cordon*, la *maréchale* de toutes les Eaux de Cologne; la *Crème de lis des vallées*; le *Bouquet du Monde élégant*, pour le mouchoir, et la pommade au *Bouquet des champs*, pour la chevelure.

Un nouveau produit mérite aussi d'être connu : c'est une poudre dentifrice dite *Lactéine*, exempte d'acide, et pouvant s'employer tous les jours sans danger pour l'émail des dents et pour les gencives.

Une autre consultation m'est demandée pour l'*Eau de la Floride*.

Faut-il me répéter ?

L'Eau de la Floride régénère et recolore sans teindre; ce n'est que peu à peu que la métamorphose s'accomplit et que l'on retrouve la nuance primitive de sa chevelure.

Telle est la vérité.

Tant pis pour ceux qui doutent encore, ou qui exigent que l'Eau de la Floride agisse instantanément comme une teinture.

Elle se contente d'être une eau vivifiante, dont on peut se servir, sans avoir de cheveux blancs, pour accroître la crue de la chevelure et pour en renouveler la sève.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Le Rouge-gorge à la croix.

Le monde était racheté.

Le Sauveur, cloué sur cette croix qui devint depuis le symbole de notre rédemption, agonisait au calvaire de Golgotha. Sa figure pâle et triste avait ce calme et cette beauté touchante qui sont comme la récompense de la résignation et du martyre, tandis que de son front couronné d'épines quelques gouttes de sang ruisselaient sur son beau visage et tombaient sur cette terre ingrate pour en laver les souillures : sublime et douloureux baptême! Son flanc saignait aussi par cinq blessures, sources mystérieuses d'où jaillissaient le pardon et l'espoir d'une vie meilleure.

Cependant le ciel, couvert de nuages noirs et épais, semblait vouloir cacher le monde dans les plis d'un voile funèbre et lui épargner le spectacle de cette agonie trempée de larmes. On entendait dans les airs comme des clameurs de combattants mêlées aux éclats de la foudre dont le sillage de feu venait, par intervalles et des profondeurs du firmament entrouvert, éclairer la montagne d'une lueur ardente et fauve; on dit que les morts réveillés bondirent et parlèrent dans leurs sépulcres de pierre, que la terre tressaillit jusque dans ses entrailles et que les fleuves abandonnant leur lit, remontèrent vers leur source; on écoutait bruire au loin les murmures d'une mer courroucée.

Esclaves dévoués et soumis, les éléments pleuraient la mort du Maître et menaçaient les assassins.

Les apôtres effrayés s'étaient enfuis, et les Juifs, pleins de terreur, se demandaient : « Serait-il donc le fils de Dieu ? »

Les soldats chargés de veiller l'exécution et préposés à la garde du supplicié avaient eux-mêmes déserté leur poste, après s'être partagé au sort les dépouilles de la victime.

Le Christ mourant était seul, seul!... si ce n'est cependant qu'au pied de la croix on distinguait dans l'ombre quelques formes indécises, fantômes mélancoliques peu soucieux de l'orage. Ils faisaient la veillée funèbre et semblaient assis dans leur douleur comme Adam exilé sur le seuil d'Eden.

C'était, en effet, Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, la Vierge de Bethléem, mère du Sauveur, puis encore Marie Cléophas, natures grandes et fortes, qui avaient trouvé dans leur cœur un courage qui avait failli à ce peuple abâtardi, déjà sans nation, puisqu'il appartenait à l'empire romain, et tout juste assez brave pour frapper au visage un homme captif et sans défense.

Chargée de la croix sur laquelle elle allait mourir, la victime offrait à son père le sacrifice de sa vie : c'est ainsi qu'Isaac, voué au bûcher, portait lui-même le bois de l'holocauste.

Près du gibet était aussi Madeleine la repentie; le front penché sur les pieds du bien-aimé qu'elle tenait embrassés, elle les mouillait de ses larmes, baume plus précieux et plus pur encore que les parfums de myrrhe et de cinamôme dont elle l'avait couvert autrefois.

Or, pendant ce temps, deux oiseaux se perchèrent sur l'arbre de rédemption.

Celui qui vint se poser sur le bras gauche de la croix était une pie, qui, par ses caquets et son babil discordant, vint insulter à l'agonie du patient et ajouter à ses tourments.

De même que Satan avant sa chute était le plus beau des Séraphins, c'est ainsi qu'avant la malédiction divine la pie était le plus beau des oiseaux. Dieu semblait avoir épuisé les ressources de sa puissance en réunissant sur elle seule les beautés et les merveilles éparses sur toute la création. Les teintes dorées du matin se fondaient sur ses ailes avec l'azur des crépuscules; nulle fleur n'avait le coloris velouté de sa gorge étincelante, et les diamants les plus purs, les pierres les plus précieuses eussent en vain marié leurs eaux et leurs feux pour égaler l'éclat de son aigrette.

L'autre oiseau, tout petit, tout brun, vint sans nul doute chassé par l'orage, s'abattre ainsi qu'une feuille morte sur le bras droit du gibet pour demander abri et protection à celui qui s'immolait pour la nature entière. Il secouait ses plumes mouillées, jetant de temps à autre des cris de tristesse et de souffrance; puis s'approchant encore du crucifié il voltigeait autour de sa face pâlie; il essuyait avec ses ailes les larmes qui coulaient de ses yeux, s'efforçait d'arracher avec son petit bec les épines de la couronne quand une goutte de sang échappé du front divin, tomba sur sa gorge et colora pour toujours son modeste plumage.

« Je te bénis, pauvre oiseau, dit le Seigneur; partout où tu feras entendre ton chant doux et mélancolique, tu porteras le bonheur et la paix. Heureux sera le toit où tu poseras ton nid! Tes œufs auront la couleur de l'azur du firmament, et tu seras partout l'oiseau du bon présage, l'oiseau de Dieu.

» Et toi, dit-il à la pie, toi qui n'as pas eu pitié de mes douleurs et qui as rempli d'amertume mes derniers moments, tu seras un oiseau maudit. Tu n'auras plus cette beauté dont tu sembles t'enorgueillir; augure de malheur, tes couleurs seront désormais celles du deuil et de la tristesse; tu ne porteras plus cette couronne, insigne naguère de ta royale beauté. Couvre, couvre ton nid, tu ne pourras jamais le préserver de l'eau du ciel. »

Les paroles du Christ mourant ont porté leur fruit.

Le rouge-gorge, malgré sa timidité, est l'habitant des chaumières, au foyer desquelles il se chauffe pendant l'hiver; on l'attire avec complaisance et quand il arrive, on lui fait fête. Aux premiers rayons du soleil printanier, il chante sur le rebord de la fenêtre ou dans l'aubépine du courtil; il est l'ami de la maison.

La pie effrontée et bavarde demande partout un abri qu'on lui refuse, et repoussée avec mépris, perche tristement sur les branches de l'arbre veuf de feuilles et couvert de givre.

GASTON AUBERT DE SALLES.

VILLE DE MARSEILLE

MAISON DE LA BELLE JARDINIÈRE

Il y a quelques jours en débarquant à Marseille pour revenir à Paris, j'avais quelques heures à dépenser en attendant le départ du train, et j'en profitai pour visiter les travaux d'embellissements qui s'exécutent dans cette grande cité.

De longue date je connaissais le vieux port, la Joliette et le port Napoléon; je me dirigeai donc vers la ville; les allées de Meilhan et le cours Belzunce n'étaient pas encore revêtus de leur verte parure. Je me mis à parcourir les rues, me mêlant le plus possible, en vrai Parisien, au tumulte et à l'entrain bruyant de la cité phocéenne.

Ceux qui jugeraient de Marseille en se remémorant les vieilles histoires qui circuleront longtemps encore sur l'amour-propre et la vanité de ses habitants, se feraient une idée bien fausse de cette ville destinée à devenir l'entrepôt du commerce de l'Europe. Sans doute les Marseillais sont fiers de leur ville, comme il convient à tout habitant ou voisin de la Canebière, mais leur fierté ne leur fait rien perdre de leur intelligence; présentez-vous chez eux avec une bonne idée commerciale, vous serez parfaitement accueilli, tout Parisien que vous pourrez être. Beaucoup de grandes maisons de Paris ont des succursales à Marseille, et c'est ainsi que, dans la rue Pavillon, une enseigne bien connue vint frapper mes regards : *la Belle Jardinière.*

Oui, la Belle Jardinière du quai aux Fleurs et de la rue du Temple à Paris, a établi une succursale à Marseille comme elle en avait déjà une à Lyon, rue du Plâtre et rue Saint-Pierre; une à Nantes, cours Napoléon, et une à Angers, rue Saint-Laud.

Total six maisons dans les villes les plus considérables! C'est un chiffre respectable, et, si je ne me trompe, il n'y a guère en France d'établissement de confection d'une semblable importance.

La Belle Jardinière de la rue Pavillon, à Marseille, est installée sans luxe ruineux, mais avec une élégante simplicité, et l'affluence des chalands marseillais est aussi grande que celle des chalands parisiens et lyonnais. »

Il nous a paru curieux de prendre le croquis d'un des nouveaux magasins de Marseille transformé, et, comme de juste, nous avons donné à nos compatriotes une préférence que les Marseillais leur accordent eux-mêmes.

— Monsieur, me dit un Marseillais pendant que je dessinais les magasins de la Belle Jardinière, toute importation parisienne dans le genre de celle-ci est assurée de réussir parmi nous. Nous savons très-bien qu'une entreprise aussi considérable n'a pas des frais en proportion de ses affaires. La Belle Jardinière peut acheter une fabrication entière d'étoffes et obtenir ainsi un rabais considérable. La grande quantité d'ouvriers qu'elle occupe toute l'année, et qui ne chôme jamais, est moins exigeante que des hommes qui ne travaillent que la moitié du temps. L'énorme débit de cette maison fait que la marchandise se renouvelle sans cesse, qu'elle est toujours dans le goût le plus nouveau, et que les capitaux qu'elle représente, n'étant pas condamnés à supporter un lourd intérêt, par une immobilité ruineuse, diminuent d'autant le prix de la marchandise. Toutes ces causes, jointes à la juste réputation de loyauté scrupuleuse que vous autres, Parisiens, avez faite à cette

Succursale de la maison de la Belle Jardinière, à Marseille.

maison qui n'a dû son succès qu'à son mérite, et non pas à une publicité équivoque et tapageuse; toutes ces causes, dis je, nous l'ont fait aussitôt adopter comme une industrie utile à notre pays et méritant notre entier concours. — Voilà ce que j'avais à vous dire sur la *Belle Jardinière*, mais puisque vous dessinez pour un journal, venez avec moi rue Saint-Ferréol, je vais vous montrer une autre maison.

J'aurais volontiers suivi le Marseillais, mais l'heure du départ était arrivée et, pour cette fois, je fus forcé de m'en tenir à la Belle Jardinière.

C.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 72

COMPOSÉ PAR M. MAC-ARTHUR

Quatrième prix du concours de Londres.

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 70

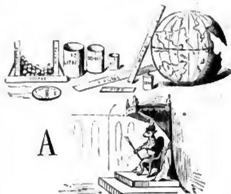
BLANCS.	NOIRS.
1. T 4e D pr. P, échec.	1. P pr. T
2. D 5e FR pr. P, échec.	2. C pr. D
3. FR pr P, échec.	3. C pr. F
4. T 6e R, échec.	4. F 4e R
5. C 8e R	5. C *ad libitum*.
6 C 6e D ou 6e FR, éch. et mat.	

Solutions justes : MM. Mobille, au Havre; L. Voisin, à Nantes; T. de Margorie; docteur J. Napoli; Misselieux; V. Boillon; Café des Deux-Frères; Charion; A. Aulit, à Mons; F. Grenades; Fraiche; E. Drouet; Café Turc, à Metz; A. Mairat; Visto; Ueg.

Autres solutions justes : MM. H. Lemaitre; Feisthamel; Rombaut · capitaine Charousset; Planche; Cercle Saint-Georges; Café de Rouen, à Dieppe; Cercle de Villedieu-les-Poêles; A. Collomé; Café Pélisson, à G.; Hénon; Francastel; E. Frau; L. de Croze; N. Mille; S. de Meurs; Cercle de Nérac; Le Bœuf; Déquènes; capitaine Didier; Boisset; Dr Revel, à Saint-Omer; Trussy et Roze; Mestrand; A. Laurot; E. P., à Dormans; X., à Vervins; L. Godet; Café de l'Opéra, à Nancy.

P. JOURNOUD

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La vie de Richard-Lenoir montre la puissance d'une volonté de fer unie à la plus grande loyauté.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 312. — 4 Avril 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 25, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

Arrivée de Langiewicz à Tarnow.

A NOS LECTEURS

Au mois de décembre dernier, nous annoncions à nos abonnés que nous avions traité avec une maison de Londres pour la publication d'un choix de gravures anglaises, formant un magnifique album : depuis quinze jours environ, les volumes, que nous avions préparés sont épuisés; nous nous occupons d'en faire une nouvelle édition qui ne sera terminée que le 20 avril. Nous prions donc nos abonnés, qui nous adresseraient des demandes, de vouloir bien prendre patience jusqu'à cette époque.

Cet album, *les Chefs-d'Œuvre de la gravure*, composé d'un choix de vingt-quatre magnifiques gravures, accompagnées d'un texte explicatif, sera toujours à la disposition de nos abonnés moyennant 20 francs, relié et doré sur tranche, 15 francs broché. — Pour le recevoir *franco* et parfaitement emballé, ajouter 3 francs pour le port.

Beaucoup de personnes hésitent à nous demander cet album, dans la crainte d'avoir un ouvrage qui ne leur plairait pas; nous offrons d'envoyer comme spécimen une de ces gravures prise au hasard, moyennant le prix du port : 50 centimes.

Cet album a une valeur bien supérieure au prix que nous demandons à nos abonnés. Les primes que nous mettons à leur disposition ne sont jamais pour nous un objet de spéculation, nous n'avons d'autre but que d'être agréable à nos lecteurs, en leur offrant, moyennant un prix très-réduit, des ouvrages, des gravures de prix.. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les prix que nous demandons aux prix du commerce.

Citons comme exemples : la collection complète des œuvres de Balzac, 45 volumes à 1 fr. 25 cent. l'un, que pendant six mois nous avons offert à 35 francs; sur les 500 collections qui nous ont été demandées, plus de 400 nous ont été prises par les libraires, qui connaissaient bien le prix de cet ouvrage : nous avons renoncé à cette prime.

Les gravures :

Henri IV et ses enfants,
François Ier chez Léonard de Vinci,

que nous donnons à **5** francs, se sont toujours vendus **20** francs.

Jane Gray, — Lord Strafford.

que nous livrons à **7** francs, n'ont jamais été vendus à si bas prix.

Nous avons encore

Les enfants d'Édouard,
Les enfants de Louis XVI,

au prix de **8** francs.

Nous tenons toujours ces gravures, qui ont eu un très-grand succès, à la disposition de nos abonnés, aux prix que nous indiquons. Pour les recevoir *franco* et bien emballées, ajouter 2 francs pour le port.

COURRIER DE PARIS

Il paraît que nous sommes prédestinés aux histoires de pigeons! On se rappellera peut-être que, le 5 juillet dernier, nous eûmes à raconter l'abattage et la mise à mort, dans un jardin tout voisin de Paris, d'un de ces oiseaux voyageurs, auxquels la télégraphie électrique est venue faire une si désastreuse concurrence. M. Jules Tardieu, qui, sous le pseudonyme de J.-T. de Saint Germain, publie de petits volumes moraux dont le succès est si grand (*la Légende de l'Épingle, la Veilleuse, Pour parvenir, Lady Clare, etc.*), a même donné le mot de l'énigme que notre article laissait en suspens (l'arrivée des fameux *onze!*) dans son joli récit du *Chalet d'Auteuil*. La mention de cette particularité nous sert à prouver que nos *pigeons* ne sont pas des *canards*, — et que le fait nouveau qui abat un second pigeon, ici est de toute authenticité. Voici la lettre reçue le 17 mars dernier à ce propos. Elle est datée de Nogent-sur-Seine (Aube) :

« Monsieur,

» Les trois plumes maculées de sang que j'ai l'honneur de vous faire parvenir, ont été arrachées de l'aile d'un pigeon voyageur que j'ai vu tuer sous mes yeux d'un coup de fusil par un braconnier.

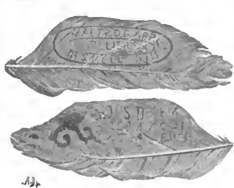
» L'oiseau est tombé dans la Seine; ses coups d'ailes ont détaché un papier, et je ne pus atteindre que le pigeon. Quant à la dépêche, elle disparut, entraînée par les eaux grossies de la Seine.

» Voyez les cachets imprimés en bleu sur ces plumes; je ne connais ni le pays indiqué ni les caractères.

« Les propriétaires de ce pigeon ont peut-être grand intérêt à connaître cet accident, et, quel que soit le pays qu'ils habitent, il y a grande chance de le porter à leur connaissance, si vous voulez bien faire reproduire ces cachets dans les colonnes du *Monde illustré*.

» Agréez, etc. »

Nous nous rendons volontiers au désir de notre abonné, et nous offrons ici le *fac-simile* des deux plumes tombées de l'aile du mort, dans sa traversée de la Seine. La dépêche que notre correspondant n'a pu saisir, et que le fleuve a emportée, a franchi tout Paris, passant sous nos ponts, au moment même où peut-être celui que cette dépêche intéressait vivement, traversait un de ces ponts et se croisait avec elle! A cette heure, elle est allée se perdre vers le Havre, dans les eaux de la Manche... et nos lecteurs feront comme notre abonné expéditeur, et aussi comme nous : ils chercheront sans doute vainement à comprendre le sens du hiéroglyphe imprimé en bleu sur les plumes qui sont là sur notre table, et que le dessinateur a très-fidèlement reproduites ici :



Si ces lignes tombent sous les yeux de l'expéditeur, — ou sous ceux de celui qui attendait l'oiseau méchamment abattu dans sa course, qu'il apprenne ainsi la catastrophe, qu'il y règle sa conduite, — et s'il peut nous dire quelque chose du secret confié au pauvre pigeon, qu'il compte sur notre indiscrétion la plus absolue.

Nous nous imaginons toujours que tout s'est transformé pour nous et que nous assistons à des faits nouveaux. C'est une erreur de notre vanité. Il n'y a de nouveau pour notre milieu du dix-neuvième siècle que l'application de la vapeur comprimée, — le daguerréotype, — le télégraphe électrique, — le chloroforme, et quelques autres admirables découvertes de l'ordre matériel qui suffiraient à illustrer notre âge. Quant à ce qui touche les mœurs, nous ne voyons absolument rien de nouveau, — pas même, nous l'avons prouvé récemment, l'encombrement des bals et des fêtes. On s'y encombrait fort bien dans les premiers temps de la Restauration; nous avons cité sur ce point la chronique du temps.

Aujourd'hui on va gémir de nouveau sur la disparition du fameux Longchamp, en refaisant une fois de plus le même article sur l'inévitable abbaye qu'on ne sait que trop! On geindra sur l'abandon où est tombée cette promenade jadis célèbre, et l'on nous dira dégénérés. Or, lisez ce qu'on écrivait à la date du 20 avril 1831, il y a trente-deux ans, sur ce Longchamp en pleine décadence :

« L'aspect de ces jours, jadis attendus avec tant d'impatience par la vanité jalouse de se faire voir, est changé *comme celui du carnaval*. La mode veut à peine qu'on se montre à Longchamp et on ne fait plus de dépense pour y paraître. Les grands seigneurs n'y envoient plus chaque soir des équipages nouveaux. Quelques *petites-maîtresses*, quelques aventuriers qui ont besoin de tromper leurs créanciers, font seul effort pour y paraître. Par exemple, on assure qu'il s'y trouvait cette fois une demoiselle dont la brillante calèche avait coûté neuf cents francs de loyer pour trois jours (!!!), et on s'attendait à voir son protecteur déposer son bilan le lendemain. En total, la promenade du vendredi, plus nombreuse que celle des jours précédents, présentait le mélange le plus bizarre : des carrosses du Marais, des fiacres, des *coucous*, des *landau*, des demi-fortune, des calèches se suivaient à la file, entremêlés de voitures fort vulgaires d'industriels avides de promener leurs enseignes. Des *dandys* couraient à cheval avec une petite canne à la main, car la mode a proscrit les cravaches. Une assez grande foule s'était portée aux Champs-Élysées, et c'était la plus curieuse partie du spectacle. »

Voilà l'affaire : une *brillante calèche* coûtant neuf cents francs de location pour trois jours, et dans laquelle trônait une demoiselle; — un monsieur à la veille de *déposer son bilan* pour avoir payé cette *location brillante*... voilà seulement ce qui peut sembler un peu *arriéré*. Aujourd'hui nous allons bien au-delà... au delà de ce qu'on pourrait raconter!

M. Bagier, ancien agent de change à Paris, et impresario *del Theatro-Real* de Madrid, a obtenu le privilège de notre Théâtre-Italien, selon les prévisions formulées ici il y a quelques semaines. Il entrera en possession le 1er mai, et les représentations commenceront le 1er octobre. Verdi y ira le *maëstro di musica* de la nouvelle *impresa*. Nous entendrons donc l'hiver prochain le célèbre ténor Fraschini, et *Le prime donne* de Lagrange et de Méric-Lablache, — sans préjudice d'autres virtuoses de renom que Paris aimera à revoir. On compte sur une brillante direction, bien que M. Bagier ait cru pouvoir accepter le théâtre *sans subvention*.

Le bruit avait couru dans le monde spécial, et même dans quelques journaux, que la nouvelle direction avait obtenu de faire de la salle Ventadour tel usage que lui conseillerait un privilège pour ainsi dire à deux fins. Selon ces bruits, M. Bagier aurait songé à utiliser son théâtre au profit de troupes étrangères, lorsque les chants auraient cessé. On avait même raconté que, par une entente avec divers théâtres de Paris, il y ferait représenter des spectacles composés par les artistes inoccupés ailleurs en certains soirs. Ce projet a été démenti par M. Bagier lui-même.

Une scène de plus serait cependant fort utile à Paris. Les théâtres existants ne vivant que de reprises, les auteurs militants sont découragés. Il devient fort difficile de vivre de sa profession, de son art. La plus forte partie des droits d'auteur va s'accumuler dans deux ou trois mains habiles et heureuses, et la détresse est partout ailleurs avec le découragement. Nous pourrions nommer, entr'autres, un écrivain dramatique célèbre par maints succès, qui, depuis trois ans, n'a pas touché mille francs de droits d'auteur, — tandis que MM. Y... et Z... en ont accaparé plus de 100,000 par an! De pareils gains ne sont-ils pas hors de toute proportion avec le mérite des œuvres — auxquelles, le plus souvent, la vraie littérature reste tout-à-fait étrangère?

Il y aurait bien des choses à dire sur cette situation. Mais comme le lecteur pourrait n'y pas prendre un plaisir égal à l'utilité qui en ressortirait pour les intéressés, nous nous réservons de traiter la question à fond, et ailleurs, très-prochainement. Nous exposerons le mal, nous y chercherons un remède.

Un historien qui avait des recherches à faire dans les archives de l'Empire, a trouvé une lettre adressée au Premier Consul par le chef d'un de nos corps d'armée. Celui-ci se plaignait de n'être pas en forces, et disait :

« — *Nous avons absolument besoin pour résister à l'ennemi, de dix mille hommes...* »

« — ET D'UN GÉNÉRAL! » lit-on au bout de la ligne, de la main du Premier Consul.

L'autre soir, à l'Opéra, pour mystifier un jeune crétin du beau monde, on lui montra dans une loge des secondes deux jeunes personnes (deux actrices pourtant assez connues!), en lui disant que l'une d'elles était Mlle Mouraview, la nouvelle danseuse attendue de Russie et qui doit remplacer Mme Ferraris. Quelques petits journaux ont répété ce qu'allait partout annonçant le jeune et crédule crétin, de sorte que çà et là on appliqua à la ballerine moscovite la beauté de Mlle G...

Les gens bien informés nous disent que la principale qualité de Mlle Mouraview est dans ses *pointes* extraordinaires. Elle marche sur ses orteils comme sur des échasses. Elle est jolie de visage, mais fort maigre. Attendons la confirmation *de visu* de cet *audita*, dans la reprise de *Giselle*.

Nous apprenons par *la Chronique des Arts*, de M. Édouard Houssaye, que M. Ingres vient de terminer un tableau de petites dimensions dans lequel il a reproduit, à quelques modifications près, la scène qu'il avait entrepris de peindre autrefois sur un mur de la galerie du château de Dampierre; peinture que, par suite de mésaccords avec M. le duc de Luynes, l'artiste a fait effacer! Seulement, dans le tableau, — dit *la Chronique*, — les figures de *Saturne*, des *Saisons* et d'*Astrée*, portent des draperies. Toutes les autres, entièrement nues, forment des groupes d'autant plus

imprévus, d'autant plus méritoires au point de vue du pittoresque, que les ressources pour l'agencement sont ici moins variées. Le moyen d'établir des contrastes absolus là où tout doit respirer l'innocence sereine, une félicité au-dessus des passions, et de diversifier beaucoup la physionomie ou les formes des gens qui, suivant la tradition, ressaient de vivre aussitôt qu'ils avaient atteint l'âge viril? En acceptant les conditions difficiles que lui imposait un pareil sujet, M. Ingres a trouvé le secret d'y satisfaire avec son autorité accoutumée, et d'ajouter un ouvrage digne de lui à la série des chefs-d'œuvre dont il avait déjà doté notre école.

Ce tableau sera-t-il exposé au prochain salon? C'est douteux. Espérons pourtant!

Au reste, la nouvelle ne nous a point étonné. Ayant la faveur de rencontrer assez souvent l'illustre et octogénaire artiste dans des réunions officielles ou privées, nous avions deviné dans ces derniers temps qu'il se passait en lui quelque chose d'heureux. Nous comprenons tout aujourd'hui: c'était la satisfaction de conscience qui se reflète sur le visage, dans les allures, qui naît enfin chez tout artiste, chez tout travailleur, qui a achevé, à son parfait contentement, la tâche qu'il s'était imposée. Après tout effort le repos! M. Ingres ne s'était jamais autant produit de sa personne que depuis quelques semaines. Ce petit homme trapu (a-t-il cinq pieds de haut, ce grand peintre?) vigoureusement charpenté, à l'air rude, aux cheveux plats, grisonnants à peine et séparés sur le sommet du front comme ceux d'une femme, ce grand prix académique de l'année 1800, qui achève en 1863 une œuvre de peinture spiritualiste sans que les moyens d'exécution matérielle lui fassent défaut, ne rappelle-t-il pas le Titien grimpé sur les échafaudages du palais ducal de Venise, et y lançant par les airs de puissantes figures d'une main vaillante qui ne devrait laisser choir le pinceau qu'à la veille d'être centenaire?

M. Ingres est donc devenu fort mondain. On le voit chez Sa Majesté, chez les ministres, chez ses anciens confrères de l'Institut, chez ses nouveaux collègues du Sénat. Il porte sur son habit boutonné sa plaque de grand-officier de l'Ordre, et laisse voir sous sa cravate blanche le sautoir noir à liseré d'argent, auquel pend la croix des *Trente* du Mérite de Prusse. On n'ose guère lui parler... tant il y a de sévérité dans son aspect, et dans son nom d'imposant prestige. On se le montre, il le voit, il semble flatté, mais erre silencieux dans les groupes où sa taille se perd. Pour la première fois je le trouvai causant, il y a quinze jours. C'était chez M. le marquis de Boissy, à la Cité de Londres, et son interlocuteur était un autre membre du Sénat, M. de la Guéronnière. M. Billaut entra tout souriant de son succès de la séance polonaise, et heureux de la lettre de l'Empereur, que *le Moniteur* du lendemain devait rendre publique. Ils se serrèrent la main, après quoi l'artiste parut examiner la Vénus du Titien, qui est dans le petit salon d'entrée... et comme s'il avait cherché un prétexte pour se rapprocher de la sortie, il s'éclipsa!

— Un autre octogénaire, aussi jeune, aussi mondain, et non moins grand officier de l'ordre que M. Ingres, c'est M. Auber. Samedi dernier il était à l'Opéra-Comique; il vint ensuite passer une heure dans la loge du docteur Véron sur la scène du Grand-Opéra, pour entendre le ténor Villaret dans le second acte de *Guillaume Tell*. Puis, comme on remarquait qu'il avait arboré la cravate blanche, il raconta qu'il allait à la réception musicale de M. le Préfet de la Seine, après quoi il comptait jeter un coup d'œil dans le bal donné à des dames artistes et à des hommes du monde, par une artiste, du Vaudeville. Ensuite il gronda le député de la Seine qui refusait d'aller le lendemain dimanche à l'inauguration du nouvel hippodrome de Vincennes:

— « Tout Paris y sera! » — s'écria-t-il.

Et il disparut prestement, lorsqu'on vint l'avertir que sa voiture était à ses ordres. Parlez-moi de pareils vieillards! Si l'un vient de finir son tableau, l'autre achève sa partition: *la Fiancée du roi de Garbes*, que nous applaudirons l'automne prochain. Mais autant M. Ingres est solennel et imposant, autant M. Auber est aimable et spirituel. En le voyant, en l'écoutant, on se souvient de cette observation du comte de Ségur:

« Lorsque vous voyez un vieillard aimable, spirituel, égal, content... soyez certain qu'il a été dans sa jeunesse juste, bon, généreux et tolérant. Sa fin ne lui donne ni regret du passé ni crainte de l'avenir, et son couchant est le soir d'un beau jour. »

~~~ A propos de M. Véron, député et membre du Conseil général de la Seine, nous dirons qu'on parle beaucoup en librairie d'un nouveau volume ajouté aux curieux *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, lesquels, comme on sait, s'arrêtent avec leur sixième tome, (grande édition) peu après le coup d'État. Ce nouveau volume comprendrait une dizaine d'années de faits de tout ordre: politique, administration, littérature, art, salons, autographes, etc., etc. Trois éditeurs l'ont demandé; mais on dit que le célèbre docteur ne s'est pas encore décidé dans son choix. Cet empressement des spéculateurs se comprend bien, car le livre a fait fortune. La seconde édition in-12 a été répandue à plus de 30,000 exemplaires. La vérité est de dire que c'est là un livre très-curieux, très-varié, rempli de faits, de saines appréciations, de révélations charmantes, écrit avec un éclectisme de bon goût, et un vif esprit. Il sera un jour impossible de s'occuper de la société française de cette moitié du dix-neuvième siècle, sans puiser dans les *Mémoires* du docteur Véron.

Au reste, cette opinion, qui explique l'attente curieuse du nouveau volume, est sanctionnée de haut par la lettre que Sa Majesté l'Empereur écrivit à l'ancien directeur du *Constitutionnel*. Voici cette lettre, sa publication ayant été autorisée:

Palais des Tuileries, 8 mars 1855.

Mon cher monsieur Véron, j'ai reçu avec plaisir vos *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, et je lirai les deux derniers volumes, surtout, avec d'autant plus d'intérêt qu'ils résument les souvenirs fidèles d'un homme qui a vu beaucoup, qui a jugé sainement, et qui a raconté sans passion.

Il me sera bien agréable, n'en doutez pas, de retrouver, dans l'écrivain réunissant d'utiles matériaux pour l'histoire de notre époque, celui-là même dont la sympathie désintéressée m'a donné, aux jours difficiles, l'important appui de l'un des premiers organes de la presse. Recevez mes remerciments sincères, et croyez à mes sentiments.

NAPOLÉON.

M. L. Véron, député.

Nous n'ajouterons rien, pour ne rien affaiblir.

~~~ On annonce l'arrivée à Paris de Sigismond Thalberg.

A ce propos, copions le passage suivant d'une lettre de Boieldieu, en date des îles d'Hières, le 31 décembre 1831:

« ..... Nous avons ici un prince allemand, frère du gouverneur du duc de Reichstadt, qui est bien le meilleur des êtres... Il est accompagné d'une dame allemande (la comtesse Wetlar) et d'un jeune homme qu'il a élevé et que l'on dit être le fils de ce prince, qui a un talent très-remarquable sur le piano. Il s'est fait entendre, il y a trois jours, à une soirée chez M. de Talleyrand. Il a joué chez moi, et vraiment je partage l'impression qu'il a produite partout où il s'est fait entendre. Ce jeune homme, nommé Thalberg, a vingt ans; il est joli garçon, bien élevé, il a de l'esprit. — Je lui prédis du succès dans le monde!

« BOIELDIEU. »

~~~ CORRESPONDANCE — A une dame de Cannes: Oui, la marquise en question est bien la G... de B... Nous n'insistons pas, ayant à diverses fois parlé ici de ces personnes.

— A un anonyme bienveillant, bien... qu'anonyme: C'est juste, le *Traité de mécanique* n'est pas la *Mécanique céleste*, et il n'y a de rapport entre Descartes et La Place... que *celle* de Tours, où figure le premier, non pas avec son nom, mais avec le fameux *Cogito, ergo sum*.

A propos de cette phrase, René Descartes lui-même dit dans sa *Méthode*:

« Remarquant que cette vérité: *Je pense, donc j'existe*, était si ferme et assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sophistes n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule comme le premier principe de la philosophie que je cherchais. »

Les gamins de Tours, en voyant gravée au bas de la statue, non pas le nom, mais la formule de celui que le bronze immortalise, l'appellent *monsieur Cogito*.

~~~ A chaque discours de réception à l'Académie française, l'élu ne manque jamais de débuter par des remerciments tout confus, aux trente-huit ou trente-neuf qui l'ont choisi.

Or, s'ils l'ont choisi, c'est parce qu'il se présentait;

Or, s'il se présentait, — c'est qu'il se jugeait digne d'être élu...

Pourquoi alors tant de surprise et de modestie? pourquoi se déclarer par trop comblé, et faire semblant de se croire indigne de faire des immortels à son tour?

L'Académie ne va chercher personne. Elle attend ceux qui espèrent ou aspirent en son suffrage. Chez elle, il faut poser sa candidature par actes matériels en même temps que par des démarches de l'ordre moral. Il faut faire 39 visites en formulant l'ambition qu'on a. Il est d'usage de distribuer son bagage littéraire à ses électeurs. On va, on vient, on s'agite, on met toutes voiles au vent. On sourit, on est gracieux. On relit les moins célèbres de ses juges, pour leur faire de délicates allusions sur les œuvres qui leur ont ouvert l'Olympe littéraire. On va de salon en salon, de salle à manger en salle à manger recruter, s'assurer des voix. On ne néglige aucune des lignes circonvallatrices, ni des opérations obsidionales qui peuvent faire rendre un vote, — et les dames, dont on est apprécié, sont soigneusement mises en campagne pour la gloire de leur écrivain favori. C'est une affaire de deux ou trois ans de préparatifs sournois, qui éclatent finalement, l'occasion venue, condensés en deux ou trois mois de démarches ouvertes, directes, avouées, ardentes. Rien n'est devenu plus clair que le but auquel on aspire! rien n'est plus franchement avoué que l'ambition qui vous anime. On se juge digne de l'immortalité — viagère, — et l'on fait tout son possible, et l'impossible, pour amener à partager cette conviction des juges qu'on veut rendre ses pairs.

Pourquoi donc alors, le jour du triomphe arrivé — couronne apollonienne obtenue, le maréchalat littéraire atteint, — se tant surprendre de l'honneur qui n'est reçu que parce qu'on l'a demandé, et feindre une humilité, une modestie dont les démarches accomplies, les visites faites, rendent assez risibles les suspectes expressions?

Or, cette feinte (il y aurait un autre mot) on ne voit guère de quarantième qui ne la formule au début de son discours. En prouvant par le frac brodé de vert fraîchement endossé qu'on a aspiré au plus grand honneur littéraire qui soit, — dans cette capitale du monde qui est la France, — on a l'air d'avoir été amené là par le collet, comme si l'Académie française faisait acte de conscription littéraire! Et le jour du discours venu, par la façon dont on s'étonne et se récrie, on semble enfin dire aux électeurs: Messieurs vous vous êtes trompés en me croyant digne de figurer parmi vous, — car, si au lieu d'être le produit immortel de vos votes, j'étais par exemple celui de l'élection du corps entier de la Société des gens de lettre, j'atteste que, me rendant, ou plutôt me faisant justice, je me serais impitoyablement *blackboulé*!

Si M. Octave Feuillet est tombé dans cette stéréotypie plaisante, sur ce cliché un peu usé, c'est que peut-être, en cédant aux conseils de ses amis, aux invitations de quelques-uns de ses futurs collègues, il n'espérait pas si bien réussir à grouper en nombre suffisant les votes du triomphateur.

La vie littéraire de M. Octave Feuillet démontre une modestie égale à sa valeur d'écrivain, et de tous ceux qui ont passé par ces humilités du discours de réception et ces protestations d'indignité, il est peut-être celui qui pense un peu ce qu'il ne justifie nullement.

Nous protesterons à notre tour contre tant de précautions oratoires, d'abord parce qu'il s'agit de l'ingénieux auteur de tant de charmants récits, et ensuite parce que nous sommes de ceux qui marquent d'un signet rose, dans l'histoire littéraire, le jour où un écrivain, — qui n'est absolument qu'un écrivain, — va s'asseoir dans la célèbre lanterne, sur un de ces bancs que la fiction divise en fauteuils allégoriques.

JULES LECOMTE.

MM. OCTAVE FEUILLET, SAMSON ET VILLARET

La semaine qui vient de s'écouler a été féconde. L'Académie a reçu le nouvel élu, et jamais séance de l'Institut ne fut plus brillante, puisque S. M. l'impératrice, la princesse Clotilde et la princesse Mathilde avaient voulu y assister; on a découvert un vrai ténor avec une vraie voix; et le doyen des sociétaires de la Comédie-Française s'est retiré du théâtre après quarante-sept ans et demi d'exercice.

Nous consacrons immédiatement une notice à l'académicien et au doyen des sociétaires, et si nous avons fait à M. Villaret, le nouveau ténor, le même honneur qu'à l'auteur de *Dalila* et au grand comédien, en publiant son portrait, c'est que nous engageons l'avenir et voulons fixer pour le lecteur l'émotion du moment.

VILLARET (OPÉRA.)
Débute dans le rôle d'Arnold, le 21 Mars 1863.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CARJAT.)

OCTAVE FEUILLET
Reçu à l'Académie française, le 26 Mars 1863.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NADAR.)

M. Villaret, comme on l'a répété à l'envi, était, il y a quelques mois encore, employé dans une brasserie de Beaucaire; mais on a singulièrement exagéré les choses en disant qu'il y a sept mois, il ignorait les premières notions du chant; il avait chanté cinq fois *Guillaume Tell* à Nîmes et à Avignon, et c'est M. Royer qui, après une audition à l'Opéra de Paris, reconnaissant tout le parti qu'on pouvait tirer de cette voix franche et sympathique, lui avait donné des maîtres de chant, et de diction.

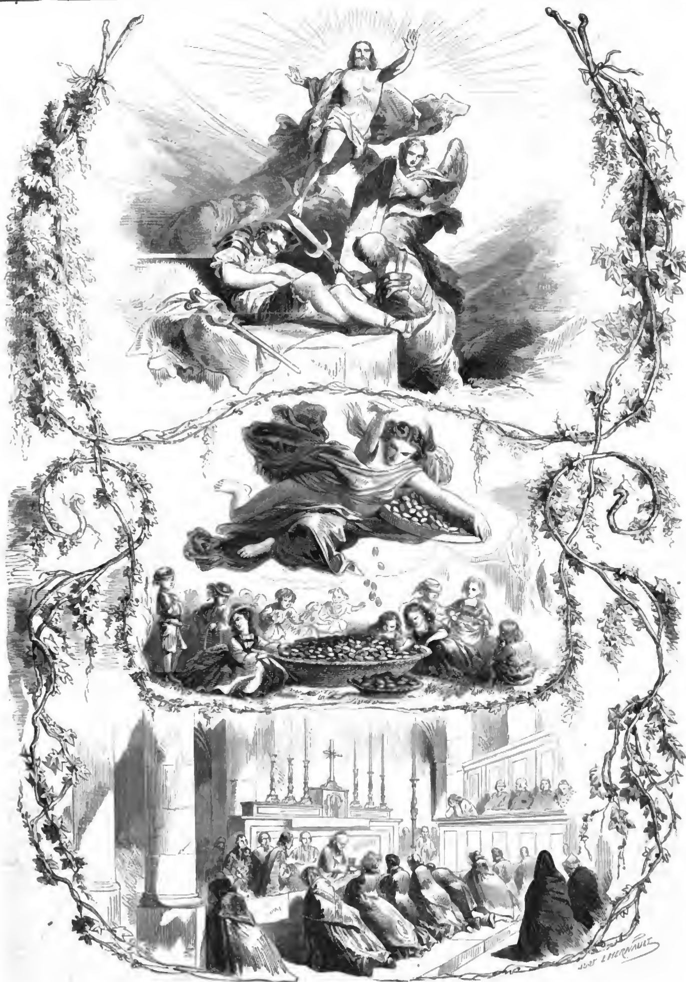
Les débuts ont été exceptionnels et pendant trois jours, tout Paris a parlé de M. Villaret.

M. Albert de Lasalle, notre critique musical, a apprécié savamment la nature de voix du nouveau ténor; nous complétons cette appréciation par la publication de son portrait, exécuté d'après une magnifique photographie d'Etienne Carjat.

C. Y.

SAMSON (JOSEPH)
Doyen des Sociétaires de la Comédie-Française, retiré le 31 Mars 1863.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. FRANCK.)

Jeunes gens de Varsovie recevant la bénédiction avant d'aller rejoindre les forces insurgées. (D'après des photographies communiquées par M. K...)



La fête de Pâques.

OCTAVE FEUILLET.

Quand, dans une famille, naît un fils qui semble voué par ses instincts à la vie artistique, les mères prudentes lui font entrevoir pour tout idéal une belle étude de notaire, et les grands parents lui ouvrent à deux battants la porte de l'école de Droit, en lui disant : « Élodie toujours le code, prends la grande route. »

La tendresse maternelle s'alarme à juste titre des incertitudes de la vie d'artiste ; elle tient compte des désillusions qui attendent celui que ses instincts poussent dans cette voie dangereuse. Ceux-là seuls qui subissent la tyrannie de la vocation et l'emportement des idées opposent une sourde révolte aux tendres conseils de la famille et finissent, les uns, par triompher d'une résistance qui n'a d'autre source que l'intérêt qu'on leur porte, les autres par secouer violemment un joug qui leur est insupportable.

Octave Feuillet, fils du secrétaire général de la préfecture de Saint-Lô (Manche), rencontra de la part de sa famille une vive opposition à ses instincts littéraires. Il débuta très-jeune par quelques articles dans *le Diable à Paris*, puis, sous le nom de *Désiré Hasard*, commit à vingt ans un drame avec Bocage et Albert Aubert.

Il dut s'échapper de la maison paternelle pour assister à la première représentation de sa pièce.

Ses débuts au théâtre ne furent pas remarqués, et la critique signala avec éloge ses premiers proverbes : *la Petite Comtesse* révéla chez son auteur une tendance à l'analyse qui lui rallia la sympathie du public féminin ; il donna successivement *la Crise*, *la Clef d'Or*, *le Fruit défendu* et une série de nouvelles qui obtinrent un succès réel ; bientôt il transporta au théâtre *le Village* et *le Fruit défendu*, qui sont restés au répertoire. Le *Roman d'un jeune homme pauvre*, dont le succès fut énorme comme roman, obtint un succès plus grand encore au théâtre ; *Dalila*, œuvre plus vibrante, causa une grande émotion et fut représentée dans toute la France ; enfin, *l'Histoire de Sybille*, sa dernière œuvre, annonçait encore un progrès chez son auteur, maître de sa forme, et désormais classé parmi nos meilleurs romanciers.

L'Académie l'appela au fauteuil de M. Scribe le 3 avril 1862 ; il fut reçu solennellement le 26 mars 1863, et M. Ludovic Vitet fut chargé du discours de réception, comme secrétaire perpétuel.

M. Octave Feuillet occupe l'un des quatre fauteuils que les immortels ont destinés chez eux aux auteurs dramatiques et qui fut occupé avant lui par le grand Racine, par l'abbé Voisenon, par Crébillon, Picard, Arnault et Scribe.

Au temps où les parallèles étaient chers aux rhétoriciens, aucun d'eux n'eût résisté à l'envie d'en établir un entre Alfred de Musset et M. Octave Feuillet, et, dans le discours de réception prononcé par M. L. Vitet, le secrétaire perpétuel s'est assez mal défendu du penchant qui l'entraînait à cette comparaison.

Mais que les traits qui leur sont communs sont rares et combien le génie du poète est différent du génie du prosateur !

M. Vitet a voulu faire tourner au profit du récipiendaire cette épithète, que la génération littéraire a accolée à son nom, et les *bourgeois*, qui ont lu l'admirable discours de l'auteur de la *Ligue*, n'ont pas bien compris comment on pouvait se créer un idéal en dehors du foyer conjugal et préférer les orages des passions, le trouble des amours inaccessibles, aux joies tempérées et légales de la famille.

L'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* (c'est à dessein que je choisis cette œuvre, dont l'héroïne est une jeune fille *romanesque*), sans jamais heurter les convictions du public délicat, parlant une langue châtiée, excellant à analyser les troubles du cœur humain, poëte souvent et *littérateur* toujours, a rallié autour de lui les plus grandes sympathies. C'est, qu'on me permette cette expression, un littérateur du *juste milieu*, qui ne soulève pas de tempêtes, qui n'a pas d'adeptes enthousiastes, comme il n'a pas non plus d'ennemis acharnés.

Son héroïsme est l'image de l'héroïsme de l'époque, il ne dépasse pas la hauteur des aspirations du public auquel il s'adresse, et par un sentiment d'égoïsme et de personnalité, le lecteur heureux de voir que la chimère du poëte n'a pas de plus de fortes ailes que sa propre chimère, applaudit une création littéraire qui le rehausse dans sa propre estime en ne lui ouvrant pas des horizons trop étendus et en ne lui faisant pas entrevoir des sommets trop inaccessibles.

La morale est chère au nouvel élu. *Maxime Odiot* tout pauvre qu'il est ne précipite pas le dénouement, et cette Diana Vernon provinciale qui s'appelle Marguerite se garderait bien de faillir.

Dans *la Crise*, une de ses œuvres les plus *charmantes* (ce mot a été inventé pour M. Octave Feuillet), tout se dénoue à la plus grande gloire du mariage, et, quoiqu'on côtoie pendant deux actes les sentiers les plus dangereux, on arrive de plain-pied au toit conjugal, et ce sont de blonds enfants qui ramènent au bercail de la famille une brebis mère qui s'était à peine égarée.

Comme ce vieux président, devenu célèbre, disait : « Où est la femme ? » avant d'examiner chaque cause qui lui était confiée, on pourrait dire en ouvrant un livre de M. Octave Feuillet : « Où est le notaire ? » Soyez tranquille, il n'est pas loin ; le jeune académicien prétend « que les rieurs soient pour les bons ménages, et les rieurs lui obéissent. Aussi, quels trésors de reconnaissance il doit avoir amassés ! »

Deux fois dans sa vie il perdit de vue cet idéal qui suffisait au public, pour peindre dans *Dalila* et dans *Redemption* ces frénétiques amours qui ne portent avec eux que le trouble et la fièvre ; et ce jour-là, s'il perdit l'assentiment de son public accoutumé, si le génie qui présida à l'hyménée se voila la face, il gagna le cœur des derniers romantiques en leur prouvant qu'il savait peindre la passion, communiquer à ses personnages cette exubérance de vie qui les rend réels et palpables, et qu'il savait créer des caractères. *André Roswein* était encore un jeune homme pauvre, mais *Léonora* était bien une Messaline patricienne, une impéria blasée qui dévorait des poëtes et des ténors ; *Sartorius* et sa fille, quoique faiblement accusés, revêtaient le caractère qui leur était propre, et faisaient un repoussoir mélancolique à ces tableaux ardents et fiévreux. *Carnioli*, le dilettante exaspéré, avait l'immoralité fatale du chercheur de chefs-d'œuvre qui croit qu'un artiste appartient à ce qu'il crée et qu'il doit tout sacrifier à son art ; il était bien Italien ; il avait l'enthousiasme prompt et la morale facile, l'imagination ardente et la forme pittoresque ; *l'habitude, qui fait de la vie un proverbe, lui donnait des nausées* ; il épiait l'exaltation artistique sur le front du jeune compositeur au génie duquel il s'était voué, et jamais, depuis la renaissance de 1832, cette magnifique époque dont nous ne saurions parler sans émotion, la passion artistique n'avait trouvé au théâtre des accents aussi convaincus.

Ce fut un succès qui n'avait de comparable que le trépas de *Marguerite Gautier*, succès sans remords, puisque l'œuvre originale, avant d'être portée à la scène, était dialoguée et coupée pour le théâtre, tandis que le *Roman d'un jeune homme pauvre* avait nécessité de regrettables sacrifices, nécessaires pour aborder le jour de la rampe et concréter l'action.

On voudrait, en parlant d'un homme de la valeur de M. Octave Feuillet, avoir une grande autorité de parole pour avoir le droit de faire ses réserves ; alors, en admirant sincèrement la conscience de l'écrivain, son respect de son œuvre, le soin qu'il apporte à tout ce qu'il livre au public, on pourrait regretter que ses productions ne soient pas animées de ce *diable au corps* qui fut le génie de celui qu'il se proposa pour modèle, et qui, dans *Lorenzaccio* et dans le combat d'*Etur de Guadsse*, s'éleva parfois jusqu'à la hauteur de Shakespeare.

Quoi qu'il en soit, il reste une œuvre saine, exprimée dans un beau langage, œuvre d'un doux écrivain qui a rallié les suffrages de toute une génération.

La Crise, *la Clef d'or*, *l'Ermitage*, *le Fruit défendu*, *le Cheveu blanc*, *la Rédemption*, *la Partie de Dames*, *le Village*, *l'Urne*, *la Petite Comtesse*, *le Roman d'un jeune homme pauvre*, *Dalila*, *l'Histoire de Sybille*, assureraient à leur auteur un nom dans l'histoire de la littérature de notre époque, si l'Académie, en inscrivant le nom d'Octave Feuillet sur son état civil, à côté du nom de Scribe, ne lui avait donné ce brevet d'immortalité contre lequel les générations qui suivent ne s'inscriront point en faux, en raison même du tempérament de l'écrivain.

CHARLES YRIARTE.

SAMSON (Joseph)

DOYEN DES SOCIÉTAIRES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, PROFESSEUR DE DÉCLAMATION AU CONSERVATOIRE IMPÉRIAL

Samson n'échappa pas à cette résistance à la vocation que j'ai signalée en parlant d'Octave Feuillet, mais il n'eut pas à lutter longtemps. Après un court séjour chez un avoué de Corbeil, son entraînement sembla si irrésistible, que ses parents l'encouragèrent et le firent recevoir dans la classe de Lafon, où il prit l'emploi des comiques.

En 1819, Samson remporta le premier prix du Conservatoire ; il en sortit pour jouer en province, épousa une jeune fille qui, elle-même, était lauréat de la classe de Fleury, et fut engagé au théâtre de Rouen, qu'il quitta pour entrer à l'Odéon (1819).

De 1817 à 1829, il remporta de réels succès, mais dans des voies assez différentes ; son talent n'était pas encore complètement assis ; il fut pourtant appelé de l'Odéon à la Comédie-Française, et Alexandre Dumas, un jour qu'il nous parlait de ses premières œuvres dramatiques, nous dit à plusieurs reprises que Samson avait complètement réalisé le type de Joyeuse dans *Henri III et sa cour*.

Samson, à ce moment de sa carrière, abandonna le Théâtre-Français pour le Palais-Royal, et l'artiste qui venait d'interpréter les grands rôles du romantisme, s'essaya aux facéties du *Philtre champenois*, et, chose singulière, les spécialistes du lazzi et du quolibet ne l'ont pas fait oublier.

Mais sa place était à la Comédie-Française, et Samson devait mettre le sceau à sa réputation naissante en interprétant le répertoire classique. Molière, Beaumarchais, Marivaux, furent dès lors, avec les productions du théâtre moderne, sa préoccupation constante et son étude assidue. Qui nous rendra ce *Sganarelle*, ce *M. Jourdain* du *Bourgeois gentilhomme*, et tous ces grands types du théâtre de Molière ?

Louis XI à Péronne (rôle de Martigny), Bertrand de Rantzau dans *Bertrand et Raton* ; le pair de France, dans *la Camaraderie* ; Charles-Quint, dans *la Reine de Navarre* ; maître André, dans *le Chandelier* ; le marquis, dans *Mademoiselle de la Seiglière* ; Tamponet, dans *Gabrielle* ; le marquis d'Auberive, dans *les Effrontés*, et *le Fils de Giboyer*, enfin deux cent cinquante rôles de l'ancien et du nouveau répertoire, que nous ne pouvons citer dans ces notes rapides, ont élevé la réputation de Samson à la hauteur des plus grands noms de la Comédie-Française.

Nous n'avons rien dit de Samson auteur dramatique, et pourtant *la Fête de Molière*, *la Belle-Mère et le Gendre*, *le Péché de Jeunesse*, *le Veuvage*, *la Dot de ma Fille*, sont des œuvres qui ont fait impression et qui assuraient déjà une belle place à leur auteur. Il nous faut encore parler de ce poëme sur l'*Art théâtral*, dont notre collaborateur Charles Monselet a parlé avec plus d'autorité que nous dans les colonnes du *Monde illustré*.

Le ministère d'État créa, en 1856, une chaire de littérature et d'histoire au Conservatoire, et Samson fut appelé à l'occuper. Il l'abandonna pour la chaire de déclamation, devenue vacante en 1862.

Parmi les élèves de M. Samson, plusieurs se sont fait un nom dans leur art. Rachel fut son élève, Mmes Arnould-Plessy, Augustine et Madeleine Brohan se sont formées à son école, Mme Rose Chéri, Mmes Derain, Bonval, Delaporte, Jouassin, Devoyod, Dubois reçurent ses leçons : Dupuis, un ingrat, et Berton, un enfant prodigue, lui doivent leur talent.

Samson s'est retiré du théâtre le 31 mars 1863 après quarante-sept ans et demi d'exercice, dont trois ans et demi en province, sept ans à l'Odéon, huit mois au théâtre du Palais-Royal et trente-sept ans à la Comédie-Française.

Nous dirons à nos neveux : « Si vous aviez vu Samson dans *Mademoiselle de la Seiglière* ! » comme nos aïeux nous répétaient : « Si vous aviez vu Molé et Fleury ! »

j'ajoute que l'homme privé est un des plus admirablement honorables qu'on puisse citer.

Puisqu'il y a encore des préjugés en France, M. Samson n'est plus aujourd'hui qu'un auteur dramatique, professeur de déclamation au Conservatoire et vice-président de la société des artistes dramatiques, trois titres auquel il mérite la récompense au nom de laquelle on a soulevé naguère une longue polémique.

CHARLES YRIARTE.

Langiewicz conduit à l'hôtel de ville de Tarnow.

La ville de Tarnow est l'endroit désigné par le gouvernement autrichien pour servir de lieu d'internement provisoire au dictateur Langiewicz et à l'un de ses aides de camp, M^lle^ Postowajtow.

Nous n'avons en aucune façon à apprécier les faits qui se passent en Pologne ; la marche que nous suivons nous interdit toute manifestation de tendances ou de sympathies politiques, mais l'insurrection de Pologne occupe une si large place dans les préoccupations du moment qu'il est de notre devoir d'en reproduire les principaux épisodes.

Nos lecteurs savent qu'après la journée du 19 mars, Langiewicz divisa sa petite armée en plusieurs corps et forma le projet de se rendre avec ses principaux officiers en Podolle, où l'attendaient des troupes fraîches pour exécuter ce dessein ; il résolut de traverser en secret une partie du territoire de l'Autriche et entra en Galicie; mais reconnu, il fut arrêté avec ses compagnons.

M^lle^ Postowajtaw, qui est également internée à Tarnow, est fort jeune encore; elle est fille d'un officier russe et a abandonné son pays pour combattre dans les rangs des Polonais. Après plusieurs actions d'éclat, elle a été élevée au grade d'aide de camp par le dictateur.

Le croquis de la gravure que nous publions nous a été envoyé par un de nos lecteurs qui l'a prise sur les lieux ; nous l'aurions donnée plus tôt sans les retards inévitables du temps d'envoi et de gravure.

M. Y.

Jeunes Polonais s'apprêtant à partir pour rejoindre les troupes insurgées et recevant la bénédiction du prêtre.

Le sentiment religieux est presqu'aussi exalté chez les Polonais que le sentiment patriotique. Nous avons dit, dans notre dernier numéro, comment l'insurrection s'est placée sous l'invocation de la Vierge Marie, *Reine de Pologne*, et pourquoi elle a adopté les noms de *Jésus*, *Marie*, pour cri de guerre. Il semble qu'entre les Polonais et les Russes la différence de rit soit un motif de haine de plus. Le clergé a pris une part active à l'insurrection, et tous les jeunes gens partant pour rejoindre l'armée nationale se placent sous l'invocation de Dieu.

Les quatre jeunes gens sont agenouillés, le prêtre étend les mains et appelle sur eux la protection du Dieu des batailles, et pendant ce temps, les volontaires répètent tout bas le serment de vaincre ou de mourir.

Cette scène que nous reproduisons n'a pas été imaginée à plaisir : elle est reproduite d'une photographie qui nous a été communiquée par un des correspondants du comité national de Varsovie.

C. DE C.

Les fêtes de Pâques

La Pâque, que le monde catholique célèbre en ce moment, est également un temps de réjouissance chez les Juifs.

Pour ceux-ci, la Pâque — d'un mot hébreu qui signifie passage — a été instituée par Moïse en souvenir du passage de la mer Rouge, et leur rappelle la délivrance du peuple d'Israël. Leur cérémonie principale consistait à manger avec du pain sans levain un agneau de l'année.

Pour les chrétiens, la Pâque se célèbre en mémoire de la résurrection de N.-S. Jésus-Christ.

Avec Noël, c'est la plus grande fête que nous ayons.

La naissance du Sauveur et sa résurrection ne sont-ce pas là, en effet, les deux termes frappants du drame douloureux de la vie du divin Nazaréen ?

Cette fête de la Mort, que l'on pourrait aussi nommer la fête de la délivrance éternelle, est peut-être la plus poétique, en même temps qu'elle est la plus glorieuse de toute celles que l'Église a consacrées.

En effet, tout concourt à la rendre solennelle.

Elle a lieu chaque année — ainsi le décréta le concile de Nicée en 325, — le premier dimanche après la première lune qui suit l'équinoxe du printemps.

L'hiver n'est plus ; le soleil est plus chaud ; c'est le temps du renouveau, où les fleurs entr'ouvrent leurs corolles, où les bourgeons éclatent, où les épis percent la terre ; c'est la promesse d'une vie meilleure sur toute la surface du globe ; c'est le passage du sommeil — de la mort — à la vie souriante; c'est le cantique de la nature, hier encore ensevelie sous le linceul de glace et de neige...

Pour l'âme chrétienne, Pâques est la glorification de son immortalité ; c'est aussi sa promesse de renouveau; c'est l'affirmation de la récompense éternelle, promise à ceux qui ont souffert, pleuré et prié, par Celui qui, né pauvre dans une humble crèche de Bethléem, a pleuré sur nos péchés, prié au mont des Oliviers, souffert sur le Golgotha, qui se sacrifiant pour nous racheter, est mort en pardonnant à ses ennemis, et enfin par sa résurrection, a passé des douleurs de la vallée des larmes à la béatitude éternelle.

Aussi l'allégresse est-elle partout ; au ciel bleu comme sur la terre verdoyante, aux cœurs des mères comme aux joues des enfants roses.

Aussi le sanctuaire, où se dresse la table sainte, est-il orné de fleurs et résonne-t-il des joyeux chants célestes.

Sinite parvulos venire ad me, a dit le Fils de Dieu, et les petits vont à Lui, pour prendre la nourriture des âmes, qui leur donnera la force de combattre et de vaincre à l'heure de la lutte...

Et la nature entière, âme et matière, entonne l'*Hosannah* et le *Gloria in excelsis Deo*...

I. DE PERRZ.

Exposition nationale à Constantinople.

Le vendredi, 27 février 1862, Sa Majesté Impériale le Sultan a présidé à l'ouverture solennelle de l'Exposition nationale turque. Ce fait, tout naturel, chez les Occidentaux, qui y sont aujourd'hui habitués, est pour les Orientaux un événement des plus extraordinaires et des plus importants, car c'est la première exposition que l'on ait faite en Orient, et de plus, c'est un grand pas vers les progrès industriels et agricoles tenus en si haute estime auprès des nations les plus civilisées.

Le Sultan Abdul-Aziz était accompagné de Son Altesse Ismaïl-Pacha, vice-roi d'Égypte. Après avoir assisté à la prière du midi dans la mosquée de Sainte-Sophie, Son Altesse Impériale s'est dirigée vers le bâtiment de l'Exposition et y a été reçue par Son Altesse Mustapha, président de la commission et ministre des finances, par Son Altesse Aali-Pacha, Son Altesse Fuad-Pacha, par le grand Vizir, le grand Capitan, le muchir de Tophané et d'autres hauts fonctionnaires.

Après avoir visité avec une grande attention les parties importantes de cet immense bazar, où se trouvent les spécimens de toutes les richesses, du sol et de l'industrie ottomane, le Sultan a exprimé sa satisfaction aux membres de la commission et a pris congé d'eux en ordonnant que le public fût admis à visiter à son tour l'Exposition.

Le palais de l'Industrie s'élève entre le bâtiment de la cour des Comptes et la mosquée du Sultan-Ahmet. Il a été commencé et achevé dans l'espace de 65 jours, grâce à l'activité déployée par M. Bourgeois, architecte. La décoration tant intérieure qu'extérieure avait été confiée à un habile artiste, M. Léon Parvillée.

Le palais de l'exposition mesure cent pieds de longueur sur soixante pieds de largeur. Sa hauteur est de vingt-cinq pieds sous la nef vitrée qui protège la partie destinée à l'exhibition des produits végétaux de l'empire, disposés en jardin au centre de la grande salle, où ils présentent la plus agréable aspect.

Une annexe a été jointe au corps principal, dans le but de donner entrée aux machines envoyées de l'étranger qui ne sauraient trouver leur place dans le palais de l'exposition, exclusivement destiné aux produits nationaux. Ce bâtiment s'étend sur les derrières du palais, depuis l'obélisque jusqu'à l'extrémité de la place, en enfermant dans son enceinte la colonne Serpentine.

Parmi les objets exposés qui attirent le plus l'attention du public, il faut citer la collection de l'arsenal et de Tophané, un joli modèle de pont bordé de boutiques et de magasins, de beaux revolvers, des pièces de canon rayées nouveau système, des instruments aratoires et une belle locomotive.

Mais où la foule des curieux et des curieuses se porte plus volontiers, c'est devant une large vitrine renfermant des tapis de Smyrne de couleurs et dessins fort remarquables, des soieries de Brousse d'une richesse sans égale, des bijoux, des pierreries, et un assortiment de selles, brides et harnachements très-élégants. Une partie notable de ces derniers objets sort du garde-meuble de Sa Hautesse.

Enfin nous terminerons en mentionnant une belle collection de tous les tabacs cultivés en Orient et fort estimés dans tout le Levant.

I. DE P.

Repos après une étape à Palo Verde.

Nous donnons textuellement l'extrait d'une lettre particulière de notre correspondant M. Brunet, qui ne s'attend probablement pas à être imprimé tout vif, mais nous ne pouvons résister au désir de citer ces lignes qui expliquent le croquis du lieutenant-artiste beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire :

« Nous voyageons entre la Soledad Chiquihuite et faisons étape à Palo Verde : à l'ombre de ces arbres aux feuillages entrelacés, dorment sept personnes; vous voyez, à gauche, le capitaine Philibert, en raccourci, sur une espèce de lit à pliant assez incommode; à sa gauche, sur trois tabourets à pliant, une famille française qui voyage avec nous, le mari de la dame d'abord, puis elle-même ; sur un lit à rondel, le commandant Vasse, dont la main droite n'a pas cessé de masquer le visage; au fond, mon ami Vachier sur une natte, et le capitaine Barbe sur son lit.

» Un gamin, au premier plan, fait chorus avec ceux qui précèdent, pendant que ma petite chienne *Chiquita*, la queue en trompette, cherche à éveiller *Tétéria*, chienne griffon de six semaines, appartenant à un collègue.

» Cependant un gros monsieur français ronfle dans la voiture de gauche et empêche de dormir une petite fille de dix ans, sœur du susdit enfant.

» A droite, au premier plan, est la tente du commandant; derrière le capitaine Barbe, s'élève la grande tente conique que j'ai prêtée à nos amis français. Aux derniers plans, se voient des tentes-abris ; à gauche, nos canonniers ; à droite, les zouaves et les turcos, et à l'horizon, l'éternel pic d'Orizaba se détachant en tons gris sur un ciel bleu. »

On voit bien par ces quelques mots la liaison entre le récit de l'officier et son croquis, que nous avons rendu aussi fidèlement que possible. L'épisode n'est sans doute pas d'une grande importance, mais il donne une idée des aménagements de l'armée au Mexique et, à ce titre, ne sera pas inutile au lecteur.

Pour extrait : C. Y.

Ouverture de l'Exposition universelle de Constantinople. (D'après les croquis de M. Preziozi, artiste peintre, communiqués par M. Mondoure.)

Expédition du Mexique. — Repos après une étape à Palo-Verde, entre la Soledad et le Chiquihuite. — Campement des officiers d'artillerie et de voyageurs français suivant le convoi. (Croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie.)

UN CONTE DE NOURRICE [1]

—

(Suite.)

Les visites aux archives, le travail exténuant cessèrent tout à coup : une semaine plus tard environ, le jeune homme déposa sur la cheminée de la chambre de son amie un numéro d'une de nos grandes *Revues*, humide encore de l'impression et vierge du couteau.

Ce soir-là, malgré la pâleur et la fatigue de son visage, on pouvait y lire un contentement qui ne s'y montrait pas d'ordinaire; un mieux sensible que Théodora commençait à éprouver, ne contribuait pas peu à entretenir en lui cette disposition nouvelle; cependant, la jeune fille, quand elle le vit entrer, fut moins frappée des signes de cette satisfaction passagère que des indices alarmants qui s'y mêlaient. Pour la première fois, elle retrouvait la faculté d'observer sur lui le résultat du régime auquel il s'était condamné.

— Oh! monsieur Jules, lui dit-elle, qu'avez-vous? Comme vous voilà défait! Vous êtes plus malade que moi; vous vous tuez! C'est fini; je ne veux plus de tout cela, vous ne dormez plus; vous ruinez votre santé et vos affaires.

— Au contraire, ma chère malade, répondit le jeune homme avec enjouement : je me porte à merveille et j'ai beaucoup travaillé : en voici la preuve.

Il vint, avec une joie naïve, déposer le numéro de la *Revue*, entre les doigts mats de Théodora.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle :

— C'est la dernière livraison d'un de nos recueils périodiques les plus renommés. Parmi les articles qu'elle renferme et dont la plupart sont signés de noms célèbres, vous pouvez voir figurer une étude historique que j'ai composée près de vous.

— C'est de la gloire, dit-elle avec un sourire divin.

— ... Et de l'argent, ajouta le jeune homme en rougissant.

Il montra cinq pièces d'or qu'il avait touchées dans la journée à la caisse de la *Revue* : il les avait soigneusement gardées intactes pour pouvoir les présenter à Théodora. Il joua longtemps avec elles après s'être assis près du lit; il les posa négligemment à plusieurs reprises sur le bord du drap; enfin il s'enhardit à dire avec des larmes dans les yeux :

— Je vous en supplie, permettez-moi de partager avec vous!

Il succéda à cet élan bien simple une scène muette dont les deux acteurs n'étaient pas pressés d'atteindre la fin : ils y trouvaient du bonheur aussi longtemps qu'elle durait, et ils sentaient d'avance le trouble terrible qui les envahirait s'ils se hâtaient de parler. La tête magnétiquement belle de Théodora, encadrée dans le blanc oreiller d'où elle semblait ne devoir jamais se relever, était sillonnée dans son immobilité par des contractions imperceptibles qui, sans altérer sa noblesse, dénonçaient le flot grossissant de ses émotions intérieures. Ses yeux fixés avec assurance sur le jeune homme jetaient de seconde en seconde des éclairs plus beaux, plus saisissants, plus étranges, jusqu'à ce que leur violence silencieuse se fondant en une indicible regard de tendresse, ils exprimèrent un long et explicite aveu d'amour qui n'avait plus que faire d'être retenu.

— Oh! ma chère Théodora, murmura Jules Clerc en tombant à genoux et en portant doucement à ses lèvres l'extrémité des doigts de la malade.

— Relève-toi, dit-elle d'une voix où le commandement se mêlait à la caresse. Lis-moi ton article.

Le jeune homme était partagé entre une hésitation puisée à plusieurs sources, et un désir d'obéir qui égalait en vivacité l'ardeur curieuse d'un savant lancé à la poursuite de l'explication d'un mystère; il céda bien vite à ce dernier sentiment.

Son travail présentait sous un jour nouveau tout un ordre de particularités relatives à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453.

La chute irrévocable de l'empire grec, de la dernière institution qui eût sa racine dans l'antiquité, survenue précisément dans le temps où l'imprimerie venait d'être inventée et à la veille de la découverte de l'Amérique : quelle prophétie des temps nouveaux! En deçà, tradition et immobilité à travers les siècles; au delà, expérience et progrès irrésistible. En cette même année 1453, la France avait ressaisi, sauf Calais, toutes les portions de son territoire précédemment usurpées par l'étranger.

L'auguste principe de la nationalité était consacré par les faits; et l'horrible invention de l'artillerie venait mêler son ombre à ces railleuses promesses, c'était dans le camp de Mahomet II qu'on la rencontrait: elle servait aux nouveaux barbares de l'histoire moderne à rendre muets de stupeurs, glacés d'épouvante les derniers champions d'une civilisation qui n'expirait qu'après avoir donné des milliers de frères à Léonidas, Thémistocle, Aristide, Socrate, Homère, Phidias et Périclès.

Jules Clerc, dans son récit, ne s'écartait qu'en un seul point, fort important du reste, de la version généralement admise sur cet événement colossal. Il retrouvait dans les veines du dernier chef de l'empire d'Orient le sang même de Priam. C'était par l'influence de ce sang que le plus illustre des prédécesseurs de celui qui allait bientôt perdre la couronne et la vie avait jeté les yeux sur l'ancienne Troie pour y fonder une nouvelle capitale. Il avait cependant fini par lui préférer Byzance. Le jeune historien rappelait en passant l'ambassade que l'empereur avait envoyée à Mahomet II pour le complimenter sur son avènement et les présents d'une valeur de plus de trois cent mille piastres qui avaient été échangés à cette occasion.

Jules étudiait à la dérobée les impressions produites sur Théodora par sa lecture; il n'avait encore remarqué en elle qu'un intérêt bienveillant, nuancé tout au plus d'un léger étonnement; les premiers noms et les premiers faits avaient à peine réussi à faire passer une lueur incertaine dans la nuit de sa mémoire; mais à ces derniers détails, il lui vit donner quelques signes d'inquiétude.

La série entière des désastres de la fortune impériale se déroulait rapidement: c'était les Turcs commençant les hostilités sans avoir pris même la peine d'en chercher le prétexte; le siége mis devant Constantinople; l'effroi causé aux assiégés par l'usage jusqu'alors inconnu du canon; la sortie de l'empereur et de son général Jean Justinien *le Long* par la porte du Cirque, le 27 mai suivant; la défaite et la mort qu'ils avaient trouvée en essayant de rentrer par la porte Carsias proche la porte Dorée; la ville emportée d'assaut à une heure du matin; la tête de l'auguste vaincu plantée au haut de la colonne de Théodose.

A ce moment, Théodora révoltée d'indignation fit un violent geste d'indignation, qu'elle réprima aussitôt en priant Jules de continuer.

Arrivait alors en son lieu la clémence éphémère du vainqueur; il avait accordé d'abord des consolations insultantes au grand-duc et à la grande-duchesse, et bientôt après, pendant une nuit d'orgie et étant ivre, il les avait envoyés à la mort. Les historiens racontent que le sort lugubre de ces infortunés avait été partagé par leur gendre Cantacuzène et par ses deux fils; les recherches de Jules Clerc lui avaient démontré que l'un de ces derniers avait échappé au massacre. Le jeune proscrit s'était rendu à la cour de Philippe-le-Bon dans le même temps que la plupart des princes chrétiens se déshonoraient en envoyant complimenter Mahomet II dans sa ville d'Andrinople, où le conquérant sanguinaire était rentré dès le 18 juin. Le prince bourguignon était porté de bon vouloir pour une expédition dont le but eût été de refouler les Osmanlis dans les déserts d'où ils étaient venus; mais le pape, qui n'avait cessé de prêcher la croisade, n'entendait pas, cependant, qu'aucun prince catholique tentât de relever la puissance des Grecs, noyée dans le sang avant que ceux-ci eussent abjuré leur schisme : mieux valait peut-être les sectaires du Coran que des catholiques hétérodoxes. Le prince byzantin dut prendre la précaution de ne déclarer sa véritable qualité qu'au duc de Bourgogne; il se fit passer pour un simple citoyen de la ville subjuguée, près de tout le reste de la cour, pour éviter les exigences dangereuses que sa présence n'eût pas manqué d'inspirer.

— L'enchanteur! murmura Théodora avec un effroi mystérieux.

— Ce n'était pas seulement le pape qui traversait le projet d'intervention de Philippe le Bon, c'était tout l'Occident, en travail de sa propre organisation, et qui ne nourrissait pour l'Orient que les sentiments d'une implacable rivalité; c'était le dauphin, fils de Charles VII, dont, tout à la fois, les projets ambitieux et les conceptions économiques s'accommodaient mal du renouvellement des extravagances de la chevalerie. C'était un jour la sédition de Besançon qu'il fallait apaiser avant tout; un autre jour, la succession de l'archevêque d'Utrecht qu'il fallait assurer à un bâtard; cette fois, des préparatifs urgents de défense contre la France; cette autre, tout le mouvement inséparable de l'avènement de Louis XI et de son couronnement.

— Tout! tout s'y retrouve! pensait la jeune fille.

— Et toujours, continuait Jules Clerc, les intérêts et les idées sans précédents, qui étaient la conséquence de l'apparition de la bourgeoisie dans la société européenne.

Cependant le Bourguignon se souvenait d'avoir prononcé le *vœu du faisan* avec tout le cérémonial qui convenait à un véritable preux et au prince le plus fastueux du quinzième siècle. Dix ans sa conscience lui reprocha l'inexécution de ce vœu, qui entraînait une tache sur son écusson. Enfin, en 1463, il rappela, à ses côtés le fugitif qui avait tant espéré en lui, et qui, las de sollicitations, s'était retiré en Provence. Le proscrit, découragé, s'efforçait d'oublier ses malheurs dans la société d'une jeune dame qui, elle aussi, était Grecque par une origine antique : c'était une descendante des Phocéens.

— Elle se nommait Yvette? interrompit Théodora avec exaltation.

— Elle se nommait Yvette, répondit Jules Clerc en comprimant les violents battements de son cœur et en continuant sa lecture.

Venise prêtait ses vaisseaux à Philippe le Bon, les combattants étaient rassemblés, tout était prêt pour faire voile vers le Bosphore; mais l'opiniâtreté du pape arrêta tout encore une fois : il entendait que la croisade eût pour objet, avant toute autre chose, d'imposer aux dissidents les résolutions du concile de Florence.

Pendant que ces disputes entravaient l'expédition et menaçaient de la faire abandonner dès le début, un navire isolé, monté par des aventuriers intrépides, abandonna une belle nuit les lignes de la flotte bourguignonne et disparut dans l'Adriatique. Il était commandé par Alexis, fils de Cantacuzène, arrière-petit-fils de Constantin Paléologue.

— Oh! ces noms! oui, ce sont les véritables! s'écria Théodora transportée. Mon beau savant, ajouta-t-elle avec un regard enflammé, tu as retrouvé la vérité sous les radotages d'une vieille femme!

— Celui-là, continua Jules, pouvait justement prendre le titre d'héritier de la pourpre des Césars. Le *labarum*, étendard sacré sur lequel brillait le monogramme du Christ, flottait à la proue de son vaisseau.

— Ce sont les paroles de ma mère, c'est son récit! fit encore Théodora éperdue.

Plus de doute, l'habitante malade du grenier de la rue Saint-Vincent s'entendait lire sa propre histoire; les deux jeunes gens tendaient au dénoûment avec une anxiété inexprimable.

Les aventures d'Alexis, lancé dans l'archipel à la tête de son équipage, avaient été celles d'un pirate qui avait accompli des prodiges d'audace. Il avait poussé jusque sous les murs de Constantinople, attaquant tout, les Vénitiens et les Génois aussi bien que les mahométans; il avait ramassé un butin incalculable. Au bout de quelques mois, il eut le dessous dans une rencontre où il avait à lutter tout à la fois contre un ennemi d'une valeur égale à la sienne et contre une tempête épouvantable. Il reconnut, après s'être rendu, qu'il avait eu affaire à Jacques Cœur. L'ancien argentier de Louis XI, condamné quelques années auparavant, puis gracié, et, en dernier lieu, autorisé à user les restes de son énergie contre les infidèles et les pirates sur toute la surface de la Méditerranée, devait, à quelque temps de là, trouver la mort dans une tâche aussi pourvue de dangers. Il livra son prisonnier au roi de France.

Le bourreau de la *Ligue du Bien public* s'entendait à traiter rigoureusement les pirates de toute naissance; ce fut merveille qu'Alexis échappât à la hache; mais il avait des richesses à jeter en pâture à l'avarice du roi. D'ailleurs, il conservait, malgré tout, vis-à-vis de la chrétienté, un caractère qui le dotait de quelque inviolabilité : sous les verroux, il réclamait encore la croisade; en outre, Yvette s'entremit dans l'affaire. Louis XI, si impitoyable à l'égard des hommes, se montrait volontiers humain à la sollicitation des femmes. Toutes ces raisons réunies aboutirent à sauver Alexis,

[1] Voir les numéros 308, 309, 310 et 311.

qui se retira à Arles, épousa Yvette, prit le nom de Michel, devint un honnête bourgeois et ne fit plus parler de lui.

Avant qu'il eût recouvré la liberté, il était intervenu un contrat étrange entre lui et son geôlier. Aux termes de cet acte, Louis XI reconnaissait avoir reçu de son prisonnier un trésor évalué à quatre millions de livres tournois; cette somme devait être employée aux frais d'une croisade contre les Turcs. Dans le cas où la croisade n'aurait pas eu lieu, ces quatre millions devaient être remboursés aux héritiers d'Alexis, s'il s'en présentait à quatre cents ans de la date du contrat, c'est-à-dire en 1863.

— La pièce, revêtue de tous les caractères authentiques, est conservée au palais des Archives, acheva Jules Clerc, et rien, il semble, ne saurait invalider les clauses qu'elle renferme et qui sont à la veille d'être devenues exécutoires.

J. B. DUVIVIER.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DU PALAIS

C'en est fait de l'originalité des peuples. — Ceci a tué Cela. — Ceci, c'est la civilisation portée par la vapeur aux quatre coins du monde : Cela, c'est le caractère particulier, les mœurs, les coutumes, les traditions, tout ce qui constitue le type, tout ce qui affirme l'individualité des hommes et des races. Le Turc, par exemple, le Turc truculent, féroce et fanatique, qu'est-il devenu? Qu'a-t-il fait de sa mine farouche, de son large turban et de son cimeterre recourbé? Il porte le fez et le frac, la badine de myrte ou d'olivier. Il était le croquemitaine de l'Orient, il en est aujourd'hui le gandin. Et l'Hindou, le fils du Gange et du Sind, du Thibet et de l'Himalaya, est-il moins dégénéré? Combien de veuves montent-elles encore sur le bûcher? Combien de fidèles se précipitent-ils encore sous les roues du char de Wishnou? Les sauvages eux-mêmes s'amollissent et n'ont plus qu'un goût médiocre pour la chair humaine. De l'Europe, il n'en faut pas parler. L'Espagne et l'Italie sont devenues d'une banalité révoltante. La garrote a eu raison du dernier trabucayre, et quant au brigand des Apennins et des Abruzzes, il n'a plus même la franchise de son métier : il se donne de faux airs politiques et aspire à passer du feuilleton au premier Paris!

Ainsi se lamentent les amateurs à outrance du pittoresque, les forcenés de la couleur locale : braves gens qui ont des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir. Ce qu'ils cherchent bien loin ne l'ont-ils pas à côté d'eux? Est-ce que la Corse, avec ses passions ardentes, ses compétitions à main armée, ses inimitiés traditionnelles de père en fils et de famille à famille, ses vendettas, ses bandits réfugiés dans les *maquis*, toujours sûrs d'une hospitalité discrète, ne leur offre pas un ragoût suffisant? Telle vous la trouvez dans Colomba, ce chef-d'œuvre de Mérimée, telle vous la trouverez encore dans le procès que vient de juger la Cour d'assises de Bastia. Le gouvernement a beaucoup fait sans doute pour la répression du banditisme : le port d'armes a été aboli : le paysan corse ne se promène plus le fusil sur l'épaule; mais il a un pistolet dans sa ceinture, et comme vous allez le voir, il s'en sert à l'occasion : où la loi a été et sera longtemps impuissante, c'est à transformer des mœurs qui datent de plusieurs siècles, mœurs sauvages sans doute, mais qui ne manquent ni de grandeur ni de fierté; car elles ont pour base l'honneur; et les crimes,—trop nombreux sans doute — par lesquelles elles se manifestent n'ont pas au moins pour mobiles la bassesse et la lâcheté.

« Depuis longues années, une certaine animosité existait entre ma famille et celle de M. Renucci : cependant il n'y avait pas inimitié : nous ne devions à cette famille absolument rien, ni sang ni honneur, et elle ne nous devait rien non plus... »

C'est par cette phrase que débute la déposition du premier témoin, l'avocat Patrizius Corsi, et nous voici tout d'abord en pleine couleur locale. Cette animosité d'où provenait-elle? peut-être tout simplement d'un fait topographique La commune de Renoso est divisée en deux parties, la plaine et la montagne. L'une s'est placée sous le patronage de la famille Corsi, l'autre sous celui de la famille Renucci : de là, entre ces deux familles, une rivalité constante et qui trouve un aliment périodique dans l'ardeur des luttes électorales.

Aux dernières élections qui avaient eu lieu pour la nomination d'un membre du conseil d'arrondissement, les Renucci avaient échoué contre les Corsi. Ils résolurent de prendre leur revanche aux élections du conseil général. Le juge de paix Renucci se porta candidat contre l'avocat Germano Corsi, que son oncle Patrizius Corsi vint appuyer de son influence.

Dans la soirée du 19 juin 1861, ce dernier s'était rendu dans la commune de Renoso pour solliciter les suffrages en faveur de son neveu : plusieurs jeunes gens de cette localité appartenant au parti opposé se réunirent dans le but de lui faire affront : au moment où Patrizius Corsi sortait de la maison Simoni et dépassait celle de Battaglini, une pierre lancée d'un groupe où se trouvaient Cruciani, Simoni, Pancrazi, Jean-Jacques et Jean-Baptiste Renosi l'atteignit à la tête et le renversa : il se releva et marcha sur les agresseurs, suivi de Blasi, Chiaramonti et Filippi : ce dernier un bâton à la main engageait une lutte avec Pancrazi lorsqu'un coup de pistolet fut tiré sur lui de l'angle de la maison Battaglini : atteint d'une balle à la tête, il tomba raide mort.

Les groupes se dispersèrent et chacun alla demander l'hospitalité à ses amis.

Une instruction fut suivie; Blasi et Corsi désignèrent comme l'auteur du meurtre Jean-Jacques Renosi. Celui-ci, après avoir *gardé la campagne* pendant plusieurs mois, vint se constituer prisonnier. Traduit devant la Cour d'assises, il protesta énergiquement de son innocence. — Mais si vous êtes innocent, quel est le coupable? — Ce n'est pas mon affaire, c'est celle de la justice.— Telle fut aux débats l'attitude de l'accusé. De nombreux témoins furent appelés; on n'en put rien arracher : ce fut, autour de la justice, comme une conspiration du silence. Déclaré coupable avec circonstances atténuantes, Renosi fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

L'arrêt fut exécuté. Conduit au bagne de Toulon, Renosi y resta six mois. Il allait être transféré à Cayenne lorsque, cédant aux instances de ses amis, il se décida à parler. Le coupable, ce n'était pas lui, c'était son cousin Simoni; il le savait lorsqu'on lui avait mis les fers aux mains; il le savait lorsqu'il avait comparu devant les assises; mais, plutôt que de se faire délateur, il avait préféré se laisser condamner, espérant que Simoni le dégagerait de sa parole et se dénoncerait lui-même.

Si ce n'est pas, comme on l'a dit, de l'héroïsme, c'est quelque chose qui y touche de bien près.

La nouvelle enquête ne laissa aucun doute sur la culpabilité de Simoni. Les témoins qui, dans le précédent procès, avaient réglé leur attitude sur celle de Renosi, rompirent cette fois le silence, et opposèrent aux témoignages erronés de Blasi et de Corsi des témoignages précis et concordants. Un nouvel arrêt de la Cour de Bastia condamna Simoni, comme coupable du meurtre de Filipi, à la même peine que celle qui avait été appliquée à Renosi.

Ces deux décisions se trouvant inconciliables, ont été déférées à la Cour de cassation, qui a renvoyé les deux accusés et les deux procédures devant la Cour d'assises du Gard.

Ici la lutte recommence. Corsi et Blasi persistent à accuser Renosi. S'accrochant en désespéré à leurs témoignages, Simoni continue à lutter pendant deux audiences; mais, vaincu par l'évidence, il finit par s'avouer coupable, et ainsi se dénoue par une péripétie dramatique ce dramatique procès.

Simoni a été condamné à sept ans de travaux forcés.

Ce n'est pas seulement au nom de la morale, c'est au nom de l'ordre public, de la Corse en proie à cette funeste contagion des représailles, c'est au nom de Simoni lui-même que M. l'avocat-général Mestre a insisté pour qu'une punition fût infligée au meurtrier. « Si les rôles venaient à changer, a-t-il dit, si de créancier qu'il était, Simoni devenait débiteur à son tour, le sang de Filippi ne soulèverait-il pas contre lui des vengeurs, et qu'adviendrait-il du canton de Péro? »

Et ne croyez pas que ce soient là de vaines appréhensions, grossies en vue de l'audience; elles se sont fait jour, non pas seulement dans le discours de l'éloquent magistrat, mais dans la déposition d'un homme appartenant à une des premières familles de la Corse, et qui, dans ces luttes ardentes et passionnées, a fait plus d'une fois ses preuves d'intrépidité, M. Patrizius Corsi.— «Le bruit de votre mort a couru, lui dit M. le président. — C'est si vraisemblable! répond-il, et, du reste, je ne doute pas que cela n'arrive prochainement... » — Dieu veuille que M. Corsi en soit pour ses pressentiments!

Voilà du pittoresque, à coup sûr; que s'il vous en faut encore, je puis faire passer sous vos yeux les débats d'une affaire de meurtre qui vient de se juger à Philippeville. Un vieillard à barbe blanche s'approche du prétoire. A peine a-t-il prêté serment sur le saint livre, qu'il éclate en sanglots, se tourne vers l'accusé, le désigne du doigt : « C'est toi, lui crie-t-il à plusieurs reprises, c'est toi qui as tué mon enfant! » Et l'accusé baisse la tête, se cache le visage dans la main. Par son silence, par sa confusion, par son agitation, il se trahit coupable : c'est l'amour, la jalousie qui l'ont poussé au crime. Il aimait la belle Gamra-bent-bel-Kassem, qui était aimée du jeune Embarek; il la pressait de lui céder. — « Eh bien! lui dit-elle, si tu veux que je sois à toi, apporte-moi le burnous d'Embareck, pour que nous en fassions le lit de nos amours? » —Il a obéi; nouvel Oreste, il a frappé son rival; mais la justice humaine ne s'en est pas remise aux furies vengeresses du soin de son châtiment, elle lui a imposé pour expiation vingt années de bagne.

Dois-je vous parler après cela du procès de la *bande rouge* de Bruges, où dix accusés ont à répondre de trois assassinats et de je ne sais combien de vols? A quoi bon vous promener dans le sang et dans la fange? Il faut aussi jeter dans la fosse commune des causes ignobles cette autre affaire, qui vient de tenir pendant trois jours sur leurs siéges les jurés d'Alençon. Une femme soupçonnée gravement d'avoir comploté la mort de son mari avec son fils et son amant; celui-ci convaincu d'avoir provoqué et préparé le crime, celui-là de l'avoir accompli en compagnie d'un assassin à gages et avec l'assistance d'une servante; comme mobiles du crime, des passions basses, cupides ou crapuleuses : tout, dans ce procès, dégoûte et repousse; le cœur se soulève et la plume se souille à s'appesantir sur de pareils détails.

Si limité que je sois par l'espace et par le temps, je ne puis terminer sans donner un souvenir à un magistrat dont le nom restera inscrit au premier rang dans les annales judiciaires. M. Plougoulm, qu'une mort presque subite vient d'enlever à la cour de cassation, avant de compter parmi les lumières de cette haute juridiction, avait été, dans ce pays, un des représentants les plus éclatants du Ministère public. Nul de ses devanciers n'a apporté dans les débats criminels une éloquence plus ferme, plus élevée, plus saisissante, mieux appropriée à la nature des fonctions dont il était investi; nul dans l'exercice public de ces fonctions ne l'a dépassé depuis. Il en avait plus que le talent, il en avait le tempérament. On le vit bien quand, redescendu du parquet à la barre, il essaya vainement d'assouplir et de renouveler sa manière : il était né magistrat, il ne put, — ceci est à la fois un éloge et une critique, — devenir un avocat. Nourri de fortes études, de la substance des maîtres de l'antiquité, Cicéron et Démosthènes, dont il a laissé des traductions estimées, doué d'un esprit lucide et étendu, il se retrouva mieux à sa place à la Cour de cassation et sut même, dans cette atmosphère calme et sereine, faire briller encore les lueurs de son éloquence d'autrefois. Son rapport dans l'affaire Dupanloup est resté un des modèles du genre. M. Plougoulm est une figure à part qui tentera sans nul doute le pinceau de plus d'un portraitiste.

PETIT-JEAN.

Procession du Jeudi saint au Puy (Haute-Loire).

Parmi les nombreuses confréries religieuses encore en vigueur dans le midi de la France et dont le simple dénombrement exigerait un long catalogue, on doit placer en première ligne les Pénitents de Confalais.

Les étymologistes prétendent que ce mot *Confalais* vient du mot *gonfaloniers*, en usage dans tout le nord de l'Italie pour distinguer les Frères chargés de porter les étendards des confréries religieuses.

A l'origine, les Confalais avaient pour mission l'assistance universelle ; cette assistance, toujours active, a un peu restreint le cercle de ses aumônes, devenues plus profitables.

Comme toutes les confréries, elle a ses rites et ses coutumes, son costume et ses emblèmes, et nous reproduisons l'une des scènes les plus curieuses à laquelle prennent part les pénitents.

Le Jeudi saint, les Frères confalais, revêtus de la robe de bure et la tête couverte de la cagoule, sortent à la nuit close, promenant dans les rues de la ville les saintes reliques qu'ils possèdent.

Un des pénitents porte la croix du Sauveur et parcourt les stations douloureuses; les gardes, les juifs et les Pharisiens l'accompagnent. Les saintes femmes suivent aussi la procession et ce long cortège, sinistrement éclairé par les torches, circule dans les rues au milieu d'un immense concours de peuple.

Depuis que nos grandes villes ont été privées des manifestations extérieures du culte, nous aimons à voir reproduites les processions des diverses confréries derniers vestiges de l'esprit qui animait la France monarchique et religieuse.

OLIVIER DE JALIN.

Tigre royal du jardin zoologique de Cologne.

La grande galerie des animaux féroces du jardin zoologique de Cologne offre un spectacle des plus intéressants. C'est un jeune tigre royal nourri par une chienne au poil roussâtre et enfermé avec elle dans la même cage. Ces deux animaux sont arrivés à Cologne au mois de novembre dernier, et depuis lors aucun nuage n'a troublé leur remarquable intimité. Il ne s'élève même aucune querelle entre eux au moment du repas, car chacun respecte les droits et les morceaux de l'autre. Mais en toute autre circonstance la chienne tyrannise de la façon la plus absolue son gigantesque nourrisson. Quand elle n'est pas de bonne humeur, elle repousse les caresses du tigre avec des coups de dents énergiques, et en poussant des aboiements perçants, tandis que sa malheureuse victime tâche de parer les attaques avec ses larges griffes.

Mais la plupart du temps tous les deux jouent avec le plus gracieux abandon, le tigre se gardant bien, en de telles occasions, de faire abus de ses forces, et même quand sa gueule puissante enveloppe la tête de sa compagne, celle-ci n'a rien à craindre. Ces aimables relations dureront-elles toujours? Nous l'ignorons, mais on pourrait presque en douter. Le tigre souffre en ce moment, à cause du changement de ses dents et il y a, surtout le matin, des moments où il faudrait savoir respecter son état. Or la chienne n'a peut-être pas assez le sentiment de la position où se trouve momentanément son nourrisson, et un coup de griffe de l'autre l'aurait bientôt fait disparaître.

Ce tigre, à en juger par sa denture, doit être âgé d'un an et demi; il a atteint environ les deux tiers de la taille de ses puissants voisins. Deux autres tigres, l'un, Simon, très-méchant, remarquable par sa belle barbe, l'autre, le bon Fridolin, dont la robe est très-brillante. Il provient de cette espèce particulière à Java qui se distingue par ses poils allongés derrière la tête en forme de crinière et sur les deux côtés de la mâchoire inférieure, ainsi que par la teinte un peu effacée des raies de son pelage. Quant à la chienne, elle n'a pas de type bien marqué ; ce doit être le produit du croisement de deux espèces de braques.

Ces deux animaux ont été donnés par le ministre

Le Tigre royal et sa nourrice. — Ménagerie royale de Cologne

Procession des pénitents confalais au Puy, le Jeudi-Saint. (D'après un croquis de M. Laboriette.)

prussien, comte d'Eulenbourg, qui les a acquis pendant son voyage dans l'Asie orientale; ils ont été ramenés en Allemagne sur le vaisseau de guerre *Arcona*.

(*Extrait du Moniteur.*)

LES LIVRES NOUVEAUX

La muraille s'est reformée! il faut l'abattre, et lancer au panier, au feu, tout ce qui, parcouru, n'a point paru digne d'être lu. De cet ordre seront: *Amédine*, roman de M. Albert de la Touche, qui a cru utile de refaire *Indiana*, sans réussir à contrefaire le talent de G. Sand; — *les Voyages à toute vapeur*, de M. Henri de Cassalgues, que nous ferons *en diligence*; — l'*Histoire des prétendants* de tous les pays et de tous les temps, par M. H. B***, ouvrage qui sembla un *pensum* de collége, — etc., etc., etc. Arrivons au choix, ou tout au moins aux œuvres qui méritent d'être indiquées.

Voici : LE MARÉCHAL DE RICHELIEU ET Mme DE SAINT-VINCENT, par M. Mary Lafon (Didier et Ce). C'est le développement analytique et judiciaire du procès fameux, que personne n'a finalement gagné, et dont les mémoires secrets du duc nous ont donné la substance. L'ouvrage de M. Mary Lafon est bien ordonné, et il est écrit avec indépendance. Il a souvent l'attrait du roman. Bonne œuvre de bibliothèque.

Voici une nouvelle édition de l'*Éducation antérieure* ou INFLUENCES MATERNELLES pendant la gestation, ouvrage bien connu et très-apprécié, de M. de Frarière (même maison). Toute la presse s'est occupée de la thèse ingénieuse présentée par l'auteur, à l'époque où il l'offrit pour la première fois, au milieu de la surprise et de la curiosité des intelligents. Elle fut d'abord, comme toute idée singulière dans sa nouveauté, l'objet de plaisanteries plus ou moins heureuses de la part des tirailleurs de la petite presse, et pourtant les épigrammes, les inductions comiques ne nuisirent point à l'idée, — sans doute assez forte pour subir le choc de ces armes légères de l'esprit se cramponnant à tout. Aujourd'hui, cette théorie a fait du chemin, et l'ensemble de documents curieux, imprévus, que l'auteur a réunis en tête de son édition nouvelle de l'*Éducation antérieure* : objections, adhésions critiques, prouve qu'un premier étonnement a aujourd'hui fait place à l'examen, à une sérieuse prise en considération. Il faudrait désormais à l'ouvrage de M. de Frarière l'examen de l'Académie des sciences... Son illustre secrétaire perpétuel, M. Flourens, qui a fait un livre si curieux et si « doux à croire » sur la *Longévité humaine*, accorderait probablement un peu de son attention à l'œuvre ingénieuse, et peut-être fondée, qui prend avant sa naissance cet homme que le savant démontre comme ayant tous les droits à la longévité des Titien et des Fontenelle!

M. Louis Garneray fut un peintre de marine très-expert et très-sincère. Ses tableaux de pêche ont été vulgarisés par la gravure. C'était, non pas le poëte, comme M. Gudin, mais plutôt le matelot de la peinture. Garneray, ancien marin, ancien *corsaire* dans la valeur légale du mot, avait recueilli ses nombreux souvenirs. Il les publia s le titre de *Mémoires* et des *Pontons*. Au moment de sa mort, il mettait la dernière main à deux volumes de SCÈNES MARITIMES, qu'on vient de publier (chez Dupré de la Mahérie) et qui sont précédés d'une intéressante introduction de M. Hippolyte Lucas. Ces volumes sont variés et pleins d'imprévu. C'est une lecture très-attachante pour les amateurs du genre maritime, qui jouit d'une si grande vogue vers 1840.

— Voici de la maison Henri Plon deux ouvrages de genre bien différent; l'un a pour titre :

L'EMPIRE MEXICAIN, *histoire des Toltèques, des Chichimèques, des Aztèques et de la conquête espagnole*, par le vicomte Th. de Bussierre. Certes, si un livre arrive à propos, c'est bien celui-là! Il est très-riche en documents historiques puisés aux meilleures sources indiquées par l'auteur. « Un très-long séjour en Amérique, de consciencieux voyages, une étude profonde des langues du pays et des anciennes écritures hiéroglyphiques, et d'infatigables recherches dans les vieilles archives ont mis l'auteur à même de présenter l'histoire de l'Amérique centrale sous un jour tout nouveau. » Mais quels étranges noms présente cette histoire! Que dites-vous de :

Ceacatl-Quetzalcohuatl, — de Xolotl, — d'Axcapetzalco, — de Tezozomoc, — de Netzahualcoyotl, — de Ténochtitlan, — d'Ixtlilxochitl... Je m'arrête!

— L'autre ouvrage est d'un sujet moins étrange et plus voisin. C'est : L'ARCHIPEL DES ILES NORMANDES : *Jersey, Guernesey, Aurégny, Sark* et dépendances avec carte, etc., par M. Théodore Le Cerf, de la société des antiquaires de Normandie. Ces îles, quoiqu'elles appartiennent à l'Angleterre depuis plusieurs siècles, ont conservé leur originalité, et, ce qui est plus curieux encore, une individualité indépendante, malgré la surveillance étrangère; individualité dans laquelle on retrouve en vigueur les vieilles coutumes féodales à côté des franchises communales et l'application la plus complète et la plus prospère du *self government*. Cet intéressant sujet est très-sérieusement et très-expertement traité par M. Th. Le Cerf, qui est un archéologue distingué, et son livre vient nous donner la note grave à côté de la note brillante que M. Aug. Vacquerie a récemment fait résonner sur la physionomie morale et pittoresque de ces mêmes îles, comme refuge de ces exilés de 1848 auxquels la patrie est depuis longtemps ouverte.

— M. Gustave Vapereau poursuit la publication de ses ANNÉES LITTÉRAIRES. Nous recevons le cinquième volume. Nous y remarquons avec plaisir que peu à peu l'auteur abandonne certains parti-pris, qui avaient parfois pour objet le développement disproportionné donné à certaines mentions (les productions de la maison Hachette, par exemple...) aux dépens d'œuvres méritoires trop rapidement indiquées. Un ouvrage de cette espèce, véritable histoire littéraire d'une époque, et ainsi destinée à fournir les plus utiles renseignements au présent et surtout à l'avenir, doit être, avant tout une œuvre d'éclectisme et non de doctrines. — Nous en dirons autant du *Dictionnaire des Contemporains*, du même auteur, dont la première édition contenait des détails d'une valeur et d'une portée fort contestables aux yeux d'une partie des lecteurs, lorsqu'un pareil ouvrage ne devait contenir que des faits. Cette première édition du *Dictionnaire* a procuré à M. Vapereau plus d'ennemis qu'il ne le suppose sans doute... parce qu'il y a trop donné carrière à ses points de vue personnels, et que ce système, — dangereux dans un livre destiné à être souvent consulté par des gens hors d'état de rectifier les opinions de l'auteur, — avait ainsi le grave inconvénient de joindre à la nomenclature des faits des jugements sur les caractères, — les jugements d'un seul, c'est-à-dire sujets à l'erreur, à cassation. Ce défaut, qui était moins marqué dans les deux premiers volumes de *l'Année littéraire* (1858 et 59), — parce que, dans un tel ouvrage, il s'agissait d'appréciation et non plus exclusivement de faits, — tend, disons-nous, à disparaître à mesure que les volumes s'accumulent, et le cinquième, que nous avons sous les yeux, nous semble à cet égard, comme sous divers autres points, le meilleur de tous.

Ce n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, un livre à *consulter*, c'est un livre à lire, et nous reconnaissons très-volontiers que la lecture en est attachante et fructueuse. Les jugements portés par M. Vapereau sur les trois ou quatre sensations — ou scandales littéraires de l'année, sont remarquables à plus d'un titre; c'est de la saine critique unie à des appréciations élevées. *Les Misérables, le Fils de Giboyer*, les affaires de *Gaëtana* (About), et des *Jeudis de Mme Charbonneau* (Pontmartin), sont présentées à un point de vue qui était bien celui du jour, de l'esprit du moment, et qui pourtant ne vieillira pas.

Les ŒUVRES POÉTIQUES, en patois percheron, de Pierre Genty, maréchal-ferrant (1770-1821), précédées d'un essai sur la parenté des langues par Achille Genty, son petit-fils (avec traduction française), rentrent dans la spécialité dite curieuse. Imprimé à Alençon, chez M. E. de Broise, ce volume, d'un format presque carré, en caractères archaïques, sur papier grand raisin, avec quelques exemplaires à part sur vergé, vélin et Chine, est fort recherché des amateurs (chez A. Aubry). Il est destiné à devenir rare. L'annotateur, M. Ach. Genty, est un linguiste et un expert écrivain qui, en nous donnant la clé de cette œuvre percheronne, a fait entrer le maréchal-ferrant de Methanvilliers (Eure-et-Loire) dans la grande famille des poëtes nationaux. S'il ne fut pas, ainsi qu'il l'a dit lui-même, « le maréchal des poëtes, il fut le poëte des maréchaux. » Le bon sens et le bon cœur sont la base de son œuvre, parfois tracée sur l'enclume à grands coups de marteau, — et cette poésie est le plus souvent bien frappée.

Pour mémoire, nous citerons VALDÉSIE, poëme, par A. Musie (Hachette). Et l'on dit que la poésie est dédaignée? des lecteurs, c'est possible! Mais des versificateurs... Ne voilà-t-il pas, en 1863, un poëme en *trente* chants, en 370 pages, — sur la guerre protestante des Vaudois au dix-septième siècle! Quel robuste courage chez le poëte! Dussions-nous être le seul à avoir parcouru son œuvre, rendons-lui cette rapide justice de dire qu'il ne manque ni de facilité, ni d'élévation, ni d'éloquence.

Enfin voici, d'un jeune poëte de province, des ODES... POLITIQUES et *Chants divins*, signées Charles Brasseur (chez Ledoyen). Or, la Pologne joue son rôle dans des vers généreux publiés là dès l'année dernière. M. Ch. Brasseur a la veine facile et chaleureuse; il a les illusions de son âge et de la poésie. Puisse-t-il rester poëte lorsqu'il aura perdu ses illusions!

Nous finirons cette fois par les romans de choix: LE DERNIER AMOUR, de M. Étienne Enault (chez Dentu), LA CHIMÈRE, du même, œuvres attachantes, d'un esprit très distingué et d'un écrivain bien placé dans l'opinion des délicats.

LES FEMMES SENSIBLES, de M. Paul Deltuf (chez J. Hetzel), réunion de jolies nouvelles ingénieusement pensées et finement écrites, d'un romancier qui est en bonne voie de renommée, par l'invention, la grâce et l'adresse de mise en scène, qui promettent un auteur dramatique; *Prise au mot*, une de ses nouvelles, n'attend que quelques coupures et le petit salon d'un théâtre de genre. M. Octave Feuillet n'a pas fait mieux dans ce genre délicat.

ANNAT.

GYMNASE : *La Maison sans enfants*, comédie en trois actes, par M. Dumanoir; *le Bout de l'an de l'Amour*, causerie à deux, par M. Théodore Barrière.

Une maison sans enfants, — c'est le bonheur! s'écriera un propriétaire endurci. Mais tout le monde ne pense pas comme les propriétaires, qui ont sur les bébés les mêmes préjugés que sur les chiens, les perroquets et les pots de fleurs. Il est des époux qui, comblés de tous les dons de la fortune, en jetteraient volontiers la presque totalité dans l'Océan (non, la moitié, soyons raisonnable!) pour posséder ce trésor vivant, qui, dans ses premières années, dispute au phoque son vocabulaire restreint, en balbutiant sans relâche: *Papa! Maman!* — Tel est le cas du jeune ménage Rives, représenté au naturel, dans la pièce nouvelle du Gymnase, par M. Lafontaine et Mme Victoria. Mme de Rives surtout est au désespoir de voir sa maison sans enfants; aussi n'est-elle occupée qu'à la fuir, en s'adonnant tout entière aux bals, aux concerts, aux courses de chevaux, enfin à ce qu'on appelle « le tourbillon du monde. » Une autre part de sa vie est consacrée à la bienfaisance. Dans une de ces visites charitables qu'elle entreprend fréquemment, une aumônière à la main, pour donner ou pour recevoir, Mme de Rives rencontre, chez une vieille femme, une petite fille de cinq ans, qui accourt vers elle en l'appelant sa mère. Mme de Rives s'émeut à ce mot qu'on ne lui a jamais adressé; elle prend l'enfant sur ses genoux et veut savoir qui elle est. Au même instant entre M. de Rives, et la petite fille de répondre, en le désignant : « Voilà mon papa. » Toujours le phoque!

M. de Rives est, en effet, le papa de la petite fille; il l'a eue un an avant son mariage, et la mère est morte en couches. Il n'a rien appris de tout cela à sa femme, le sournois, par un sentiment sinon excusable, du moins assez naturel; il se réservait de l'en instruire plus tard, en choisissant son moment. Les diverses circonstances sont scrupuleusement pesées par Mme de Rives, qui, après un assez long débat, voit

sa jalousie posthume céder devant son ennui de voir toujours « la maison sans enfants. » Elle fait ajouter un troisième couvert et apporter la petite bavarde du deuxième acte. Cette bonne action portera bonheur à l'épouse, j'en atteste Lucine !

On doit considérer cette pièce comme le modèle achevé du *genre Gymnase*, un genre qui, depuis la mort de M. Bayard, s'en allait en décadence et en oubli ; un genre qui s'équilibre entre une larme et un sourire, comme Auriol entre deux chaises ; l'idéal de la modération, le drame ouaté, le vaudeville sans arêtes. L'auteur est M. Dumenoir, un homme habile, qui, depuis quelques années surtout, cherche à s'élever ; témoin le *Camp des Bourgeoises*, *l'École des Agneaux*, et plus récemment *les Femmes terribles*. *La Maison sans enfants*, qui a obtenu beaucoup de succès auprès des âmes tendres, va s'ajouter à ces pièces aimables. Elle est jouée avec un art infini des nuances par M. Lafontaine et M. Landrol, ainsi que par Mme Victoria et Mlle Céline Montaland.

Le Bout de l'an de l'Amour est une causerie ; ainsi l'annonce l'affiche ; c'est-à-dire moins qu'un proverbe. On sait qu'un bout de l'an est un anniversaire ; mais cette expression a surtout un sens funèbre. Or, deux jeunes gens, deux officiers, qui n'ont pas vu leurs maîtresses depuis un an, leur donnent rendez-vous dans un cabinet de restaurant. « On se réunira à la Maison... dorée. — Les Cydalises se font attendre ; et, en les attendant, les deux jeunes gens entreprennent une causerie toute charmante, toute parisienne, toute spirituelle ; il semble entendre un écho, moins la rime, de l'immortelle idylle d'Alfred de Musset :

> A quoi passer le temps quand on est en carême ?
> Ainsi, le verre en main, devisaient deux amis.

Puis, petit à petit, l'entretien prend une tournure philosophique : on songe à la jeunesse gaspillée, aux belles heures perdues ; on se demande s'il n'y a pas de distraction plus intelligente que de sucer des crevettes après minuit avec des demoiselles plus légères que la plume et le vent ; bref, le sérieux s'empare tellement des deux amis, qu'ils jettent là leurs serviettes, cessent d'attendre leurs maîtresses, et s'en vont... se marier. Alfred de Musset n'avait pas songé à cela.

Le dénouement excepté, tout est fort bien pensé et fort bien dit dans *le Bout de l'an de l'Amour*, de M. Théodore Barrière.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Un Ballo in Maschera*, opéra en quatre actes de M. Verdi ; reprise de *Otello*, opéra en trois actes de Rossini. — Concerts.

Le bruit d'une petite émeute, qui a eu lieu il y a quelque temps au Théâtre-Italien, ne sera peut-être pas parvenu jusqu'à nos abonnés de province. De loin on se figure que le public de la salle Ventadour est doué d'un naturel pacifique et débonnaire en rapport avec le ton d'élégance qui lui est propre ; de près on reconnaît que ce public est à la fois le plus sévère et le plus juste qui soit à Paris. Son impressionnabilité est extrême, il marque jusqu'aux dixièmes de degré au thermomètre de l'enthousiasme ou du dédain.

Dernièrement on donnait donc *Un Ballo in Maschera*, opéra au quatrième acte duquel M. Verdi a ménagé un effet de musique militaire. Or, voilà qu'un régisseur imprévoyant fait lever la toile sans s'être assuré que le détachement de l'armée de Paris était à son poste avec les trompettes et les trombones de rigueur. Quand vient le passage marqué pour cette bruyante exhibition, point de musique ! tout fait silence, excepté le parterre. La rumeur a été grande, on a sifflé, hué tout le monde, et je ne sais si du temps des banquettes on n'aurait pas taillé de la besogne au tapissier du théâtre. Il paraîtrait que les fauteuils sont plus durs à briser, puisqu'on ne s'y est point aventuré.

Voilà bien du bruit pour un accident de peu d'importance, bien que causé par une négligence coupable. Mais je crois qu'il faut s'en réjouir, et voir même dans ces mouvements inconsidérés un symptôme de vitalité singulière chez le public le plus sincère qu'on puisse souhaiter.

M. Tamberlick essayait du rôle chanté l'année dernière par M. Mario. C'était de la témérité, non que M. Mario soit inimitable, mais les deux ténors ont des qualités si opposées, que si l'un a réussi quelque part, ou en quelque chose, c'est un signe certain que l'autre y fera triste figure.

Il faut croire que M. Tamberlick a compris qu'il fallait vite retourner à son répertoire ordinaire, puisqu'il s'est empressé de chanter *Otello*. On sait s'il y est foudroyant. Le fameux *ut dièse* a éclaté comme de coutume au milieu du duo de la jalousie, et avec cet à propos qui lui donne une signification. C'est le rugissement du lion blessé, c'est le plus beau cri que puisse arracher la douleur ; et tant pis pour les gens mal avisés qui n'y verraient qu'une fanfaronnade de ténor.

M. Bartholini possède une voix puissante dont s'accommode très-bien le personnage de Iago. Mme Frezzolini a été, dans Desdemone, ce que nous l'avons vue tout l'hiver, une admirable cantatrice, à qui il ne manque absolument qu'une voix, celle, par exemple, qu'elle avait à sa disposition dans des jours meilleurs.

REVUE DES CONCERTS. — La question des concerts est plus difficile à traiter que le lecteur ne peut le supposer, même dans ses jours d'humeur chagrine. Les virtuoses que nous ne nommons pas dans nos listes succinctes sont en général, et sauf les erreurs inévitables dans ce pêle-mêle, les plus privés de talent, donc les plus pourvus d'orgueil, donc les plus hérissés contre nous. Quant à ceux que nous avons prônés dans la mesure de nos forces, il en est qui, n'ayant point trouvé à la suite de leurs noms les magnifiques tirades qu'ils avaient rêvées, ont travaillé ou fait travailler à nous être désagréables. Nous nous souviendrons de ces gens susceptibles et de leurs commissionnaires.

Mais voyez si nous sommes enclin à la contradiction : nous allons, à cause de ces petites menées par lesquelles on voudrait nous influencer (et aussi parce que dans quelques lignes la place va nous manquer), ne point nous livrer à une distribution trop libérale d'adjectifs. Nous constaterons, nous ne jugerons pas ; et les artistes intéressés voudront bien se choisir eux-mêmes les épithètes qu'ils croiront devoir s'adjuger. On en trouve un fort joli choix dans le dictionnaire, depuis « agréable » jusqu'à « immense. »

Nous commençons le défilé.

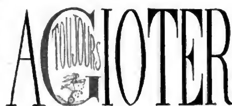
M. Saint-Saëns, organiste de la Madeleine, a joué sur le piano et fait jouer par l'orchestre plusieurs de ses compositions, entr'autres une symphonie d'une forme inusitée et dont les tournures mélodiques sont dans le goût antique. — M. Bernhard Rie, pianiste, a exécuté le *Concertstuck* de Weber et le *concerto en sol* pour piano, avec orchestre, de Mendelssohn. — Mlle Tailhardat, pianiste, a joué un *Impromptu* de Chopin et un *Rondo* d'Haydn. Au même concert, on a entendu de M. Alex. Schenne une *Hymne à l'Harmonie* que nous recommandons aux trente mille orphéonistes de France ; ce morceau, très-bien écrit, d'une sonorité puissante, contient un solo qui a été chanté par M. Landeck. — M. Kruger a interprété plusieurs de ses compositions, notamment une fantaisie sur *Stradella*. — M. Ten Brinck a fait entendre plusieurs de ses œuvres, entr'autres un quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle. — Mme Guibert Jung a exécuté avec orchestre le Caprice en *si mineur* de Mendelssohn.

(La suite prochainement.)

M. Pasdeloup, dont les belles et si intéressantes séances ont été suivies avec rage par cinq mille personnes, se dispose à terminer la saison par plusieurs festivals, où des chœurs nombreux seront joints à l'orchestre. Nous avons à ce sujet des projets de tirade, et il n'est que temps de tailler notre plume.

ALBERT DE LASALLE.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ne mesurez pas tout le monde à votre aune.

SOUVENIRS DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE

THÉORIE DE L'ÉCLAIRAGE A L'HUILE.

E. GAGNEAU. — M. SCHLOSSMACHER

On pourrait dire de l'éclairage qu'il n'est plus en progrès chez nous. Et ce ne serait point pour blâmer ceux qui le fabriquent. Le progrès cesse fatalement lorsque l'idéal de la perfection est atteint. Or, nous y sommes à peu près dans la matière ; et la révolution commencée il y a quatre-vingts ans aurait tout l'air d'être achevée. Reste à tenter, il est vrai, le maniement familier de la lumière électrique, rebelle jusqu'ici aux petites applications ; soleil de nuit imposant, éblouissant, tout-puissant, mais incommode. Sauf cette témérité magnifique, sous laquelle l'œil s'effraye et clignote, nous avons vraiment ce qu'il nous faut. Les grandes villes ne connaissent plus la chandelle, supplantée, abolie comme chose puante par la bougie qui n'est pas de cire. Quant à l'autre, la vraie, cette opulence de nos aïeux, les rois seuls et les courtisanes en brûlent ; elle est de palais comme le cierge est d'église. Et penser, cependant, qu'avant 1783, hors cette cire difficile et la chandelle infecte, on en était encore à la lampe antique, lampion à une ou plusieurs mèches grossièrement tordues et buvant l'huile à même le vase, ainsi que le crasset de Guernesey, la lampe du mineur et la veilleuse du malade, éclairant rouge et trouble, avec pétillement et crachement, mauvaise odeur, fumée, suie et ce qui s'en suit ! Quelqu'un néanmoins était venu et avait inventé la mèche plate, qui, offrant à l'air plus de surface, permettait un peu plus de lumière avec un peu moins de fumée. Mais la cheminée en verre, cette merveille si simple, qui augmente par le tirage la rapidité du courant d'air, était encore à trouver. Argand parut en 1783, avec la lampe à double courant et mèche circulaire brûlant dans une cheminée en verre, dont un autre lampiste, Lange, imagina de rétrécir le cylindre au-dessus de la mèche, afin que le courant d'air, gêné dans son ascension par cet étranglement, fût obligé de se rejeter un peu sur la flamme et la rendît ainsi plus éclatante.

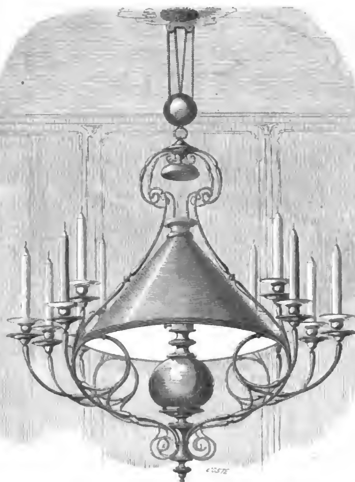
La lampe d'Argand paraissait une solution suprême du problème de l'éclairage intérieur à l'huile : *quinquet*, applique, lampe astrale et le reste, étant pour la rue le réverbère, et ses quatre becs à réflecteur avec mèches plates : lorsque, en 1800, l'illustre Carcel inventa la lampe à mouvement d'horlogerie. Ces belles colonnes éclairantes, dont nous avons tous le souvenir, portaient dans leur piédestal un rouage mis en mouvement par un barillet et son ressort, se remontant par une clé, et produisant le va-et-vient d'un piston placé dans un corps de pompe à double effet. Par ce moyen charmant, qui remplaçait et renversait tous les systèmes connus, l'huile, choisie toujours parmi les plus pures, montait au bec de la lampe en quantité surabondante, de façon à produire autour de la mèche un débordement constant, et à permettre, en refroidissant toujours le bec, d'élever la mèche pour la faire, comme on dit, *brûler à blanc*. De plus, le porte-verre était mobile, et rendait facile de placer le coude de la cheminée dans le meilleur rapport possible avec la flamme. Jamais, aussi, n'avait-il été vu lumière de cette intensité.

C'était magnifique, moins une condition, l'accessibilité. Cette horloge dans une lampe, outre l'inconvénient des soins infinis à prendre et d'un remontage fréquent, avait surtout celui de coûter très-cher. Aussi, depuis lors,

tous les efforts des fabricants ont-ils tendu à en abaisser le prix. Nous n'avons pas à parler ici d'une foule d'inventions rivales s'en rapprochant, ou s'en écartant, par façon et contrefaçon, aussitôt mortes que nées pour la plupart, et dont une seule peut-être vaut absolument qu'on la regrette, la *lampe soleil*, rayon modeste et mignon de forme, mis à la portée des moins riches par MM. Chabrié et Neuburger. Elle a disparu très-injustement, cette bonne lampe solaire qui valait quatre ou cinq francs et brûlait toute espèce de combustible, 1848 l'avait apportée et l'a remportée, avec tant d'autres choses démocratiques.

Car le bon marché est une loi pour les masses, et la production ne saurait le perdre de vue. C'est pourquoi en 1832 Breuzin a été le si bien-venu en inventant la lampe à gaz liquide. L'huile de graines était chère, et Dieu sait comme elle l'est devenue plus encore. En outre, elle était déjà mauvaise, et elle ne s'est point améliorée. La nécessité, rêvant et cherchant, trouva les huiles hydrocarburées volatiles, de résine, de houille, de schiste même ; produits mal odorants, sans doute, le dernier surtout, mais donnant la lumière pour rien presque, comparativement. Seulement, il fallait un appareil, et ce fut celui de Breuzin. Un réservoir en métal ou en verre contient le liquide à brûler. A ce réservoir s'adapte un tube ouvert par en bas, et par en haut fermé d'une calotte à tout petits trous. Ce tube est l'étui d'une grosse mèche dormante qui trempe ainsi dans le liquide. On commence à chauffer le tube pour amener une première vaporisation. La vapeur du gaz traverse la mèche, sort par les trous, et s'allume. La chaleur communiquée par cette combustion entretient et prolonge la vaporisation nécessaire.

Théorie de l'éclairage à l'huile (ancien système).



M. GAGNEAU. — Théorie de l'éclairage à l'huile (nouveau système).

Mais les lampes à mouvement sont toujours demeurées les meilleures. Parmi les fabricants habiles qui, se saisissant du système Carcel, l'ont amélioré et modifié, il faut citer Carreau, Gotten, Châtel, Valson, et mettre au-dessus de tous M. Gagneau, aujourd'hui peut-être notre premier lampiste.

La lampe Carcel doit une vie nouvelle à M. Gagneau. Bonne seulement pour mettre sur une cheminée ou sur une table, elle avait souvent raison d'être gênante ou insuffisante. S'agissait-il d'éclairer quoi que ce fût, où qui que ce fût, par suspension, il fallait revenir à la lampe d'Argand, massive construction à couronne et toute d'une pièce, avec godets pour recevoir l'huile tombée, lesquels godets se remplissaient, débordaient et salissaient. Pour nettoyer et servir cette lampe, restée immobile au plafond, il était besoin d'escabeaux et d'échelles. M. Gagneau a inventé les suspensions à corps de lampes mobiles. Quel que soit l'appareil d'éclairage, en tout emplacement, vestibule, escalier, salle à manger, billard, n'importe, dans la plus grande richesse ou la plus extrême simplicité, à vingt lumières ou bien à une seule, M. Gagneau l'abaisse par la chaîne à contrepoids, en ôte les crapauds contenant les corps de lampe qui ont servi, les remplace par d'autres préparés à l'aise, où l'on a venu, allume le tout et remonte la suspension. Ces crapauds s'adaptent comme il plaît, par dessus, par dessous, avec culs de lampe mobiles, s'ajustant instantanément pour compléter l'ornement de l'appareil et la dissimulation du moyen. C'est totalement et parfaitement ingénieux.

Les carcels Gagneau ont aussi un mérite très-radical, qui est de marcher dix heures sans être remontées. Or, on ne sait guère de veilles, même au bal, même au jeu, qui excèdent dix heures, je suppose. Le dessin que nous donnons de ces lampes n'a rien qui puisse faire imaginer la beauté ni la variété de leur fabrication ; son but est tout simplement de représenter la différence des systèmes ancien et nouveau.

M. Gagneau a diminué de beaucoup le prix des lampes dites *modérateur*. Le modérateur est une bonne invention due, je crois, à M. Franchot. Tout le monde aujourd'hui le connaît, et le décrire serait parfaitement inutile. Ses résultats comme production de la lumière se rapprochent de ceux des carcels. Ici, de même, l'huile déborde le bec en faisant son ascension, et la mèche brûle à blanc dans une cheminée mobile. Le mécanisme se compose de peu de pièces ; il est facile à établir et facile aussi à user. Mais la modicité du prix permet qu'il soit facile à remplacer. La durée de la marche est moins longue de moitié que dans les carcels. C'est un inconvénient relatif, qui ne sollicite qu'un peu d'attention. Entre celui-ci et la chandelle qu'il fallait moucher, le progrès ressemble à un abîme. M. Schlossmacher et M. Hadrot sont à la tête de la fabrication parisienne des modérateurs. Leurs produits ont été très-remarqués à Londres, principalement ceux de M. Schlossmacher, qui dispose de moyens de travail considérables et fait d'immenses affaires bien faites. La vapeur et la mécanique ont permis à ces honorables fabricants d'établir les pièces du mouvement et la boîte métallique qui les renferme, avec une promptitude, une économie et une précision vraiment admirables. Une lampe bien faite, solide, durant cinq ans, dans un habitacle en métal ou en porcelaine inusable, ne brûlant par soirée que le quart de ce que coûteraient des bougies équivalentes, peut être facilement livrée pour six ou huit francs, avec globe et garde-vue. Elle peut, de plus, comme la lampe Gagneau, être transportée, placée, déplacée, et adaptée à tout ensemble d'éclairage quelconque. On ne se lasse pas de suivre en toutes ces choses si nouvelles la marche de l'esprit et du génie humains.

AUGUSTE LUCHET.

Paris. Imp. Vallée, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 313. — 11 Avril 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE. — Déodat Lejars à la bataille de Kamierz.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : QUE LES CAMÉLIAS S'EN VONT... DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE ! — INCITATION AUX RICHES. — MADEMOISELLE BAGDANOFF EN PREMIÈRES LOGES A L'OPÉRA. — CE QUE L'HIVER DERNIER A VU DE DIAMANTS. — GIRODET, LE DUC ET LE ROI DE PRUSSE. — UNE CHANSON INÉDITE QUI EST PEUT-ÊTRE DE BÉRANGER. — MONSIEUR ET MADAME GISSOODO. — LE TROUSSEAU DE MADEMOISELLE DE CASTELLANE. — COURSES DE VINCENNES. — LA VÉRITÉ SUR L'INCIDENT DE LA GRANGE A MADRID.

~~~ Ils s'en arrangeront comme ils pourront, mais il y a une chose que je ne pardonnerai jamais aux Parisiens : c'est d'avoir jadis déserté ce jardin d'hiver des Champs-Elysées, cette cathédrale de fer et de verre toute remplie du culte des belles plantes et de l'encens des fleurs !

Cet abandon public d'un jardin de haute-futaie, de ses allées discrètes, de ses rochers, de ses cascades et de ses merveilles exotiques, s'explique d'autant moins que, pour soutenir la défaillance de l'affaire végétale, on appela en aide la musique, la peinture et jusqu'à la poésie. Car, en outre des expositions de tableaux tapissant les salles d'entrée, il y eut de beaux concerts dans le rond-point décoré de groupes et de statues, et Hachel s'y produisit un jour pour je ne sais plus quel bénéfice. Bref, tout ce que l'administration put concevoir de *great attraction* pour renforcer ces pauvres plantes et leurs arrosoirs désespérés pleurant sur elles, on le tenta... en vain, hélas ! La foule, sans regard, sans oreilles, sans odorat, passait devant cette porte d'un paradis véritablement terrestre, puisque de la terre en jaillissait des merveilles, et elle s'en allait respirer la poussière d'un bois de Boulogne resté à peu près tel encore que l'avait laissé, en 1814, le campement des alliés sous nos murs...

Alors les frais d'entretien, le capital immobile, le découragement, tout porta à dissoudre une société qui avait trouvé le public indifférent, disons absurde. On mit le colosse en vente. Il y avait là 3 ou 4 millions à gagner pour quelques amis associés... Personne n'osa tenter l'opération. Ce fut une grosse compagnie qui prit l'affaire, qui abattit, perça une rue,—et l'on passe aujourd'hui en fiacre sur le macadam, là où jadis fleurissaient d'admirables camélias dans les pelouses vert tendre du lycopode !

Autre ingratitude, non pas du populaire, cette fois, mais des gens dits du monde : les belles serres des frères Lemichez à Neuilly. On entrait là pour un franc, le prix de certains cigares, et l'on voyait dans un vaisseau immense surnommé le *Palais des fleurs*, pendant les mois de mars et d'avril, la plus merveilleuse collection de camélias qui fut, avec celle de M. Courtois, à l'autre bout de Paris. Quiconque entrait là pour la première fois poussait un cri involontaire : admiration, stupéfaction. Las de lutter contre l'indifférence publique, l'aîné des Lemichez, accablé par les frais excessifs de son installation et de l'entretien de sa serre-basilique, dut céder... on vendit, — il mourut désespéré !

Le jardin d'acclimatation du bois de Boulogne acheta la serre et une partie des plantes ; — le reste fut dispersé. N'est-ce pas une chose étrange, que dans une capitale où l'on forme des musées de tout, — de pierres et de plâtras assyriens, mèdes, babyloniens, etc., collections assommantes autant que précieuses aux yeux de la science, que la masse des curieux traverse au galop, en y jetant à peine un regard distrait, comme par acquit de conscience, — n'est-ce pas une chose regrettable, disons-nous, que l'autorité n'ait pas l'idée de former un *musée* de belles plantes, d'arbrisseaux charmants, quelque chose de permanent et de central ouvert à tous et compris de tous, — un square couvert, en plein Paris, où l'hiver on puisse aller respirer la douce température des fleurs? On a dit que la musique adoucissait les mœurs... et les fleurs donc !

Et, tenez, l'occasion serait belle aujourd'hui, et unique aussi. Voilà la dernière grande collection de camélias qui va se disperser ! Quel lord en offrit, il y a cinq ou six ans, à M. Courtois, cent cinquante mille francs, qui furent refusés par amour pour tant de fleurs superbes, qu'il avait plantées, qu'il avait vu naître ? Mais voilà, aujourd'hui que le percement du boulevard du Prince-Eugène rend impossible la conservation de sept à huit mille mètres de terrain à cent pas de là, rue de la Muette, au cœur du faubourg Saint-Antoine. Le *Jardin d'hiver* démoli, les serres Lemichez dispersées, voilà la dernière, la plus imposante peut être de ces collections grandioses et charmantes qui s'en va ! Hier, attiré par la circulaire envoyée aux amateurs, j'allai là, pour la dixième fois depuis dix ans, faire ma visite annuelle, et mes adieux, hélas ! à ces mille arbustes, parmi lesquels il y a une vingtaine d'*arbres* véritables, tout chargés d'un million de fleurs quatre cents fois variées de formes et de nuances. On raconte que l'Impératrice Joséphine, qui fut, comme on sait, une des *excitatrices* du goût des fleurs à Paris, fit don à son jardinier Tamponet de quelques pieds de ces camélias,— si rares alors, qu'on cotait chaque plante par le nombre de ses feuilles, en les comptant à vingt francs l'une.— Or, ces quelques boutures... allez voir, dans la serre prête à disparaître, comme elles ont grandi, par les soins de Tamponet et de son successeur Courtois ! Ce sont aujourd'hui des arbres de vingt-cinq pieds de haut. Quel est l'heureux amateur qui pourra s'accorder ces merveilles, que recouvrent les fleurs par milliers, et qui seront la gloire d'une serre égoïste, si l'on ne peut faire revenir à l'État, c'est-à-dire à tout le monde, ces monuments du premier empire ?

Et pourtant, le savez-vous? une collection de camélias entre des mains habiles, c'est, comme les orangers, un capital qui donne de beaux revenus. Cette collection Courtois, par exemple, *sous* laquelle je me promenais hier, elle fournit, dans ses floraisons moyennes, de cent à cent cinquante douzaines de fleurs *par jour*, sans qu'il y paraisse sur les arbustes ployant sous le poids de leurs éclatants produits. Ces fleurs se vendent en moyenne de six à douze francs la douzaine, selon les besoins d'un commerce soumis à de grandes variations; car la mode peut lui être favorable ou contraire. Aujourd'hui, par exemple, si le luxe est de recouvrir de fleurs coupées les arbustes qui ornent un bal, la mode n'est plus de porter à la main un bouquet de camélias. Cette mode a voulu que les femmes fussent chargées, surchargées, exténuées de toilette, et tout occupées de tenir, de soutenir leur robe et de protéger sa queue, ces femmes, qui n'ont guère de main libre pour l'éventail et le mouchoir, n'en ont absolument plus pour le bouquet, — faute à elles de ressembler à ces idoles de l'Indo-Chine (la patrie du camélia), qui ont six bras superposés à côté d'une demi-douzaine d'appas dorés.

Donc, flâneurs, désœuvrés, dépensiers, amateurs, curieux, gens de goût et gens d'argent, allez comme moi faire vos adieux à la plus admirable de ces collections, qui va s'éparpiller autour de Paris, ou émigrer en Angleterre. Vous passerez là une heure charmante et pleine d'exclamations. Si vous ne connaissiez que d'un regard distrait cette fleur chinoise que Joséphine acclimata et rendit française, profitez des derniers jours de ce *musée* spécial, pour comprendre les beautés infinies et variées de la plus aristocratique des plantes. Madame se promènera là sans danger pour ses nerfs, car ici la fleur qu'on aime n'est pas la fleur qu'on redoute : la fleur des salons, des serres closes, ne s'exhale point ! Avec elle on ne craint pas d'asphyxie partielle ; c'est la fleur des femmes, de la coiffure, de la main, du décor. On s'en peut entourer et charmer sans danger.

Et si vous voulez surtout voir la chose surprenante : c'est sur le même espalier immense, couvrant çà et là les murs, en en masses comme des bouquets qui semblent faits pour la main de ces habitants de Brobdingnac dont parle Gulliver, les innombrables fleurs variées de forme et de couleur sur le même pied ; — le blanc, le panaché et le rouge mélangés sur la même branche, — comme si quelque magicien s'en était mêlé, c'est-à-dire l'œuvre d'un Robert-Houdin horticulteur, caché sous le nom de Courtois. Espérons enfin que ces trésors horticoles, ces beautés florales, n'iront point chez nos insulaires voisins, et qu'ils resteront sur le sol qui les a vu naître, et qui ne doit pas les voir mourir !

~~~ On écrivait à Pétersbourg :

« Il y avait jadis au Grand-Opéra une assez agile danseuse, du nom hyperboréen de Nadège Bagdanoff. La guerre de Crimée éclata... elle resta, et on la traita si peu en ennemie, qu'on l'applaudit un peu plus, précisément parce qu'elle s'appelait en *off*. Au reste, elle dansait agréablement et vivait sagement en famille. Un beau jour elle partit, et l'Opéra ne fit pas relâche !

» Mais il paraît qu'arrivée à Saint-Pétersbourg, M^lle Bagdanoff, toujours amicalement traitée des deux côtés de la rampe de l'Opéra, raconta çà et là une petite histoire évidemment forgée en chemin, histoire qui la posait en victime et les Parisiens en ogres ! Au dire de la jeune ballerine, on aurait voulu la contraindre à danser le soir d'une grande représentation donnée pour célébrer la prise de Sébastopol... elle s'y serait énergiquement refusée ; de là brusque rupture d'engagement, et perte nette pour l'héroïne d'une trentaine de mille francs sacrifiés sur l'autel de la patrie !

» Or, il était bon, dans l'intérêt de la plus simple vérité d'abord, et dans celui de toutes sortes de convenances ensuite, qu'on sût qu'il n'y avait là qu'un conte dont la famille Bagdanoff était à la fois éditrice et propagatrice. Il n'y avait pas eu de grande représentation, ni même de petite, à l'Opéra, pour célébrer la prise de Sébastopol. M^lle Nadège n'avait donc point été requise d'y danser, et dans aucun cas elle n'eût encouru ni cette violence, ni même cette invitation. Si M^lle Bagdanoff quitta l'Opéra, c'est par la raison fort simple que voici : Elle gagnait 7,000 francs par an ; elle en désirait 12,000. On ne jugea à propos de les lui accorder, et son engagement finissant avec le mois d'octobre, elle partit. Donc, ni Sébastopol, ni héroïsme patriotique et chorégraphique, ni trente mille francs dans tout cela, qu'on le sache bien à Saint-Pétersbourg. Maintenant, — ajoutait la lettre du temps, — qu'on applaudisse la gentille ballerine, et qu'on la comble d'appointements, rien de mieux ! mais au moins que ce ne soit pas à titre de victime des brutalités de la France. »

Or, il paraît que, malgré l'avis qui précède, M^lle Bagdanoff a été considérée comme une héroïne patriotique, et qu'il s'est trouvé un général russe, lequel, à la façon anglaise, s'est monté la tête pour ses jambes, et l'a épousée en la faisant comtesse ou princesse. La charmante ballerine, qui fut jadis lorgnée par bien des lorgnettes de l'orchestre grisonnant ou chauve, est revenue, cette semaine, à l'Opéra... mais dans la salle. C'était elle qui lorgnait la scène à son tour, en qualité de princesse, et qui, jadis applaudie, applaudissait, au risque de faire éclater ses gants, la jeune et élégante Marie Vernon, à la dernière représentation de *la Muette*, la grande vogue du moment à Paris.

~~~ Jamais, de l'aveu de toutes les femmes, de toutes les curieuses, on ne vit plus de diamants que cet hiver. Il y a eu sur certains fronts et certains cols des exhibitions dépassant un million ! Nous ne laisserons point tomber ici la goutte d'encre qui pend au bout de la plume, contenant les noms de plusieurs de ces personnes comblées, afin d'éviter plus d'une enquête de la malignité. Nous dirons seulement que les plus belles parures ne sont pas portées par les plus belles personnes, et que celles qui les étalent ne les tiennent pas toutes de leurs ancêtres.

Aussi les diamants augmentent-ils progressivement de prix depuis dix ans. A ce propos, un petit fait spécial.

En se mariant, M^me de V.... reçut de son mari un diamant du Brésil, estimé 20,000 francs. C'était un cadeau fait par l'Empereur Dom Pedro I^er de Alcantara au vice-amiral X*** en 1828. M^me de V... le portait en broche, en ferronnière, en agrafe de collier, — désirant ardemment que son mari pût un jour lui trouver, lui offrir le pendant, pour en faire des... pendants d'oreilles.

Le mari finit par céder (en principe !) à ce vœu. Mais la difficulté fut (pour l'application) de trouver un second diamant assez semblable à l'autre pour la destination voulue. On chercha... on chargea les commissionnaires de s'informer, — et deux ans se passèrent sans rien trouver.

Cet hiver, au bal de la comtesse Walewska, un domino bleu portait son capuchon fixé au front par un nœud de velours noir dans lequel brillait un diamant très remarqué. Quelqu'un vint à M^me de V.... et lui dit :

« — Je vous croyais en domino bleu, tant il m'avait semblé reconnaître votre solitaire sur le front d'une dame que voilà là-bas, qui cause avec le riche banquier viennois M. Meyer.

M^me de V... s'élance, rencontre le domino, regarde le
~~~

diamant, — le trouve semblable au sien à s'y méprendre, observe, interroge, finit par savoir le nom de la personne qui se cache sous le domino, — et le lendemain une offre d'acquisition est faite pour le diamant! Cette offre n'est pas repoussée, car il se trouvait précisément que la dame au domino éprouvait le même regret que Mme de V.... au sujet de cette pierre isolée. Estimation faite, et acceptée, le diamant fut payé 30,000 francs. Cramer a déclaré hier qu'il lui serait impossible de trouver les deux réunis, et si étonnamment semblables, à moins de cent mille francs!

Un homme, un savant, est mort le mois dernier qui, il y a vingt ans, mit une affreuse perturbation dans le commerce européen des diamants, et répandit l'insomnie dans toutes les couches des joailliers de Hollande. C'était M. Despretz, membre de l'Institut, professeur de physique en Sorbonne. C'est qu'on put croire un moment que M. Despretz avait trouvé le secret de la cristallisation du carbone, la pierre philosophale moderne! Il venait d'obtenir, par la distillation lente du charbon, au moyen d'un courant d'induction sur des fils de platine, des cristaux microscopiques qui avaient toutes les propriétés de la poussière de diamant. Mais heureusement pour les Moyenna et les Halphen que l'expérience s'arrêta là et que l'opérateur ne put convertir sa poussière en pierres concrètes.

Nous entendions néanmoins raconter l'autre soir, à propos de la mort à l'âge de 71 ans du célèbre chimiste, qu'au bruit qui se fit un moment autour de sa découverte — rivale de ces autres chimères : la transmutation des métaux et la quadrature du cercle, — M. R..., riche joaillier de La Haye, prit une telle peur, qu'il courut à Amsterdam vendre tous ses diamants à un confrère incrédule sur les prodiges de la chimie! M. R... fut aux trois quarts ruiné, et c'était sa fille, mal dotée par suite de ce désastre (le ciel l'avait mieux dotée que M. son père!) qui, en apprenant la mort de l'auteur de cette panique, nous racontait l'histoire, en disant :

« — Je regrette la mort de M. Despretz... mais je regrette encore bien plus sa naissance! »

Un « artiste, » qui se dit « oublié, » nous communique une anecdote qu'il trouve de circonstance « à cause de *la convention russo-prussienne* » — et de ce qu'il y est question d'un roi de Prusse!

Voici l'anecdote dans laquelle, non-seulement le *roi*, mais aussi le *bleu* de Prusse, joue son rôle. Il paraît qu'elle provient d'un membre de l'Institut, section de la couleur.

C'était en 1814. Le roi (de Prusse) voulant imiter Alexandre visitant Apelle, se présenta un soir, sans avis préalable, à l'atelier de Girodet, se bornant à se faire annoncer par le domestique qui lui ouvrait la porte.

Girodet était alors occupé à peindre *la Galathée*, qu'il exposa deux ans plus tard, et qui fut tant admirée. Un modèle, une certaine Marguerite, très-belle et bien connue alors de tous les artistes en renom, posait pour celle qui, jadis, figée en marbre, affola, dit-on, certain Pygmalion.

Informé de cette solennelle et brusque visite, Girodet, tout troublé, n'eut que le temps de faire passer Galathée derrière un paravent, tandis que, déposant promptement sa palette, il s'empressait de réparer le désordre de sa tenue d'atelier, d'arranger ses cheveux ébouriffés, de rajuster sa cravate, etc. Le roi entre...

Girodet fait les honneurs de l'atelier au souverain, hôte un peu forcé de notre Paris, et reçoit ses compliments au sujet du tableau déjà avancé. Mais bientôt quelque chose inquiète, préoccupe le grand artiste : ce sont des rires étouffés qui s'élèvent derrière le paravent où s'est blotti le modèle. Il comprend que le roi les entend... et ce qui le déconcerte, c'est de voir celui-ci cherchant à maîtriser un sourire qui le force parfois à se retourner sous prétexte de regarder les autres parties de l'atelier! Enfin le roi prend congé en complimentant l'artiste, mais semblant éviter de le regarder... ce qui n'échappe point à Girodet. A peine le vainqueur de Forbach est-il parti, que Mlle Marguerite sort de sa cachette et se livre en toute liberté au rire qu'elle avait si mal comprimé pendant l'auguste présence.

Furieux, Girodet interroge... Pour toute réponse elle prend l'artiste par le bras et le conduit devant une glace.

Là Girodet ne se reconnaît point d'abord, puis, il pousse un cri : son visage est tout barbouillé de bleu — de Prusse! Dans la précipitation qu'il a mise à ajuster sa cravate, ses cheveux, il n'a pas vu que son doigt avait râflé le bleu perfide sur la palette, et comme on sait que cette couleur a la propriété de s'étendre à l'infini, on devinera dans quel état se trouvait la face du grand peintre *du Déluge*, d'*Hippocrate*, de *la Révolte du Caire*, le traducteur enfin de *Lucain* et d'*Anacréon*.

Il comprit alors le rire mal contenu du roi! Et comme l'artiste se montrait désolé de cet incident ridicule :

— « Consolez-vous, monsieur! — lui dit le modèle, — comme c'est du bleu *de Prusse*, le roi aura cru que vous vous étiez arrangé comme cela pour le flatter et lui faire plus d'honneur! »

On a récemment vendu, à la salle des Bons-Enfants, bon nombre de pièces curieuses, parmi lesquelles se trouvait une *chanson inédite de Béranger*, la seule qui ait jamais été mise en vente, car toutes celles qui ont passé dans le commerce avaient déjà été publiées. Il y a eu des incrédules. On a cru que M. Charavay s'était trompé en indiquant la pièce comme *inédite*, puisqu'il s'en trouve une sous le même titre, la *Nature*, dans les œuvres de Béranger.

Mais la chanson imprimée et celle du catalogue n'ont de commun que le titre. Celle-ci était bien véritablement inédite, et il faut avouer qu'elle est digne de l'être, car on peut la regarder comme une des productions les plus faibles du grand poëte. « A ce titre déjà, c'est une curiosité, » disait le catalogue. Elle a été acquise, pour 30 francs, par un bibliophile, M. Fr. G***, qui la voulait à tout prix, pour la joindre aux œuvres complètes de Béranger. Cette chanson, composée vers la fin de la Restauration, paraît être dirigée contre les romantiques. Elle a trois couplets. Voici le premier :

Grâce à nos romans, à nos drames,
La nature règne chez nous :
Son nom seul fait pâmer nos dames,
Nos petits maîtres en sont fous ;
Par elle un philosophe jure,
Nos chansons lui doivent leur sel ;
Mais vanter ainsi la nature
Ne me paraît pas naturel.

Il ne nous paraît pas très-naturel non plus que Béranger ait composé ces petits vers, — à moins que ce n'ait été, comme dit la note, afin d'offrir une *curiosité* par une œuvre si faible!

Nous avons dû couper court aux défis et contre-défis des magnétiseurs, somnambules, spirites, médiums et autres... ainsi qu'à leurs adversaires matérialistes. Leur prose eût envahi plusieurs numéros de ces journaux américains grands comme des draps de lit. Et puis d'ailleurs n'avez-vous pas lu comme nous dans tous les journaux ce petit entre-filet qui doit donner à penser à bien des gens?

« Dans une seule des maisons de santé des environs de Lyon, dit *le Courrier*, on compte quarante personnes atteintes d'aliénation mentale — pour cause de spiritisme. »

Quarante personnes *avouées*, dans une seule maison de santé! jugez du reste! les plus *atteintes* ne sont pas les mieux enfermées.

Un ami nous écrivait :

« Vous semblez en défiance à l'endroit des propagateurs des sciences occultes, et avez reculé devant le débordement de lettres, — où les uns n'osaient pas carrément défier ceux qui n'osaient pas carrément accepter. Que n'êtes-vous venu chez *** où vous auriez sans doute trouvé le mot de bien des mystères, — les expériences de M. Girroodd consistant à simuler, grâce à une télégraphie que je ne saurais pénétrer, les faits les plus extraordinaires qu'accomplit le magnétisme. Par exemple, séparé de sa femme, — et sujet, — par un mur, il lui fait exécuter des ordres que donne un assistant quelconque. On *lui* présente des billets, *elle* les lit. Girroodd déclare que son médium *ne dort pas*... Mais comment ôter le doute à ceux qui croient au magnétisme, et reporter sur la prestidigitation ce qu'ils attribueront au somnambulisme?

« Quoi qu'il en soit, tout cela est fort curieux, et je comprends le succès mondain de ce couple Girroodd, qui a été appelé cet hiver dans une foule de grandes maisons de Paris. Ils sont tous deux d'une habileté extrême, et, en les voyant agir on se demande comment il y a encore des magnétiseurs, — comme en voyant Castan jouer aux cartes, on se demande comment on ose encore faire sa partie avec des inconnus! »

Lundi dernier, toute la haute société parisienne était conviée à l'hôtel Castellane, faubourg Saint-Honoré, pour voir le trousseau de Mlle Hermessinde de Castellane, qui, le mercredi suivant épousait, en l'église Saint-Philippe du Roule, le comte Reimbold d'Estourmel, fils du marquis d'Estourmel, — famille dont l'*Annuaire de la noblesse* raconte les alliances, depuis les croisades, avec les Choiseul, les Espinay-Saint Luc, les Hautefort, les Lamoignon, les Mailly, les Pellevé, les Rohan Chabot, etc. La mère du comte Reimbold est une Saint-Simon.

Ce trousseau, exposé dans une partie du grand salon et dans celui des tapisseries Louis XIV, a fait l'admiration des connaisseuses. On ouvrirait un très-brillant magasin rue de la Paix avec ce qu'il offrait en broderies, dentelles, lingeries, robes du matin, du soir et de chambre, cachemires, étoffes en pièces, chapeaux, chaussures, gants, confections, etc., etc. Sans compter une foule d'objets de fantaisie offerts, par des amies de la comtesse Jules de Castellane, à sa charmante fille. Quant aux bijoux, aux diamants, on comprend qu'ils étaient dignes des deux noms qui s'unissent, et qui entrent, dit-on, en ménage, en apportant chacun une centaine de mille livres de rentes!

Le carnaval est mort, Longchamps expire... ce sont les Courses qui grandissent avec fureur dans le goût public. Ainsi les mœurs subissent de continuelles transformations et la mode est la grande despote sociale. Il n'y a rien d'imprévu, d'absurde, d'extravagant, qu'elle ne fasse trouver tout naturel, joli, superbe, et si le sage s'étonne tout d'abord, d'un mot il est réduit au silence, sinon à l'admiration : c'est la mode!

Celui qui n'a point vu le derby anglais, qui ne connaît point Epsom, eût pu en avoir une idée très-vive en assistant aux deux journées d'inauguration du nouvel hippodrome de Vincennes. Tout ce qu'il y avait d'équipages, de voitures, de véhicules splendides ou risibles dans Paris et ses annexions, était à l'Est de la capitale, le lundi de Pâques particulièrement. Il fallut revenir presque au pas depuis le château, et sur dix files. LL. MM. elles-mêmes durent suivre avec cette lenteur commandée par l'incroyable, l'invraisemblable accumulation de voitures, qui eût affolé les employés de l'octroi si, ce jour-là, le fisc municipal ne s'était résigné à laisser les portières closes et les gens tranquilles. Est-ce l'explosion d'une passion nouvelle dans la population parisienne? Est-ce la simple curiosité, favorisée par une admirable journée de printemps, poussant la foule, gens de toutes conditions et de toutes sortes, à aller visiter des sites inconnus? Nous verrons bien.

On a tenté de faire circuler dans les journaux une fable absurde, aussi déplacée pour l'aristocratie madrilène qu'en réalité elle l'était pour Mme Anna de la Grange, en racontant les scrupules qu'auraient ressentis certaines *Grandes* d'Espagne à se rencontrer au bal de la duchesse de Fernan-Nunez avec l'illustre virtuose que Paris entendra l'hiver prochain. L'incrédulité avait tout d'abord accueilli cette histoire, formellement démentie depuis. Il est bon d'ailleurs de rappeler que, parfaitement née, Mme de la Grange a épousé un seigneur russe (dont elle est veuve) : le comte de Stankowich. Quant à son honorabilité comme femme, en parler serait superflu et plutôt blessant pour elle.

Si nous ajoutons à cela une incontestable célébrité d'art, on appréciera combien Mme de la Grange est au-dessus de si misérables discussions. Celle qui, de même que l'honorable Mme de Méric-Lablache, a l'honneur d'être reçue par la reine d'Espagne et de recevoir la mère de l'Impératrice des Français, ne pouvait qu'être à sa place en se retrouvant le lundi de Pâques avec ces illustres personnes au bal de la duchesse de Fernan-Nunez.

On croit savoir d'où, de qui, est partie cette ridicule histoire. Il y aurait là-dessous de misérables jalousies de théâtre, l'impuissance et l'envie s'attaquant perfidement à la célébrité, à l'honorabilité. Le récit de ces prétendus scrupules de diverses dames de la noblesse madrilène, revenu au pays par nos journaux, n'a provoqué qu'un long éclat de rire; nous sommes amplement fondés à en consigner ici l'écho.

JULES LECOMTE.

Monseigneur Félinski, archevêque de Varsovie.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Déodat Lejars, ancien sous-officier de zouaves, fait prisonnier à la bataille de Kamierz.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE COMMUNIQUÉE PAR LA FAMILLE.

Déodat Lejars à la bataille de Kamierz

L'épisode le plus saillant de la bataille de Kamierz, livrée par le général Mielenski, commandant du corps insurrectionnel dans le palatinat de Kalisch, a eu pour héros un de nos compatriotes, Déodat Lejars, ancien sous officier de zouaves, qui s'est enrôlé parmi les volontaires polonais.

Voici, d'après notre correspondant, les quelques détails que nous pouvons ajouter à ceux que tous les journaux ont publiés au sujet du rôle qu'a joué Lejars dans cette bataille de Kamierz, après laquelle il est tombé au pouvoir des Russes.

Les insurgés venaient de recevoir en don quelques carabines Minier, qu'on avait confiées aux meilleurs tireurs; Déodat, compris parmi ces derniers, voulut se borner pendant toute la bataille au rôle de franc-tireur, sans prendre autrement part à l'action. A cet effet, il s'installa commodément, abritant derrière un buisson ceux qui étaient préposés au chargement des armes, ses volontaires étaient constamment occupés à les lui passer; il ne rendait une carabine que pour en recevoir une nouvelle de ceux qui l'entouraient.

On comprend que Déodat, se trouvant presque constamment à découvert, courait le plus grand danger; aussi reçut-il bientôt une balle dans la cuisse, et la blessure fut telle qu'elle nécessita l'amputation.

Quelques instants après, les Russes le trouvaient étendu dans un fossé; le lendemain il était présenté au prince Witgenstein, qui occupait Micorzyn, et qui lui donna sa parole d'honneur qu'il le ferait respecter, malgré les terribles pertes qu'il avait fait subir à ses forces.

On évalue à quarante le nombre d'hommes mis hors

EXPOSITION DE CONSTANTINOPLE. — Vitrine contenant les joyaux de prix et diamants de la Couronne (Turquie). — Croquis de M. Preciozi, communiqué par M. Mandouce.

Vue de Czentochowa (Pologne), quartier général des Russes.

Le château royal de Cracovie (mont Wawel).

Église Sainte-Croix (Varsovie).

Vue générale de Cracovie.

de combat par Lejars seul. Voici quelques détails sur l'ex-zouave.

Déodat-Gabriel Lejars est né à Paris, le 15 août 1836; engagé volontaire à 17 ans, au 38e de ligne, où son oncle Veillerot, officier distingué du premier Empire, avait laissé de précieux souvenirs.

Déodat Lejars, n'ayant pu prendre part à la guerre de Crimée, dépose ses galons de caporal à la veille de passer sergent, et fut incorporé au 2me zouaves. Il a fait les campagnes de Kabylie, d'Italie et du Maroc, et c'est à Magenta que ses galons lui ont été rendus; la médaille fut sa récompense. La guerre terminée, il s'attacha au bureau arabe de Nemours et en fut nommé secrétaire. Libéré en septembre 1862, après une période de dix années, il a emporté avec lui l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades.

MONSEIGNEUR FELINSKI

ARCHEVÊQUE DE VARSOVIE

Le sens religieux est si développé en Pologne, qu'on se fera facilement une idée de l'influence que peut acquérir un personnage revêtu d'un caractère aussi auguste que Mgr Felinski.

Intermédiaire entre le gouvernement russe et les Polonais, l'archevêque a longtemps donné à la Russie comme à son pays des preuves de conciliation; mais dans ces derniers temps, devant ce mouvement qui portait les fonctionnaires, nonces, représentants de la Diète, à envoyer leur démission au gouvernement russe, Mgr Felinski a suivi cet exemple. Il va se rendre à Rome, afin de plaider auprès du Saint-Père la cause de sa patrie. On assure que le vénérable prélat doit passer d'abord par Paris et s'y arrêter quelques jours.

Mgr Felinski est le fils de cette célèbre Eve Felinski qui fut exilée en Sibérie et dont les mémoires eurent tant de retentissement. Le souvenir de sa mère est vénéré dans toute la Pologne.

Pour extrait : M. V.

Villes et monuments de Pologne

Le royaume de Pologne comprenait autrefois une vaste étendue de pays bornée de divers côtés par l'Oder, la Dwina, le Dnieper, la mer Noire, la chaîne des Karpates et la mer Baltique. Il eut successivement trois capitales : Gnèzne, Cracovie et Varsovie, qui correspondent aux trois grandes phases de ce pays; Gnèzne représente la Pologne naissante, Cracovie la Pologne florissante, Varsovie la Pologne en décadence.

La ville de Gnèzne n'existe plus; à sa place on trouve un obscur petit bourg peuplé à peine de 4,000 habitants! Varsovie est aujourd'hui la capitale du royaume de Pologne, tel qu'il a été établi en 1815; Cracovie, après avoir été déclarée capitale de la république de Cracovie par les mêmes traités de 1815, est actuellement sous la domination autrichienne, ainsi que le petit territoire qui en dépendait.

L'origine de Cracovie, d'après les chroniqueurs, remonte à environ l'an 700 de notre ère. Elle fut fondée par un chef slave, nommé Krakus, qui abandonna Gnèzne et vint élever sur les débris de *Carrodunum*, une ville à laquelle il donna son nom.

Assise dans une délicieuse vallée et sur les bords de la Vistule, Cracovie se compose de la vieille cité, des trois petites villes adjacentes de Podgorze, Kazimierz et Kleparz, et de plusieurs faubourgs. De la grande place partent douze rues qui conduisent aux extrémités de la ville; la rue Grodzka, qui conduit au château royal, est la plus remarquable. La population de Cracovie a beaucoup varié; sous le roi Sigismond, elle était de 80,000 habitants; aujourd'hui, elle n'est guère que de 30,000, dont 10,000 israélites. Ses principaux monuments sont : le tertre élevé à la mémoire de Kosciusko, l'église Saint-Pierre, bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, et le château royal.

Ce château royal, dont le nom se retrouve dans toutes les phases importantes de l'histoire de ce malheureux pays, est bâti sur le mont Wawel, qui se dresse au milieu de Cracovie et dont la base est baignée par la Vistule. La tradition en fait remonter l'origine à Krakus lui-même, mais sa véritable importance ne date que de 1265, époque où le roi Boleslas-le-Chaste, en lui donnant plus d'étendue, le fortifia pour en faire un point de défense contre les ennemis de la Pologne; depuis, chacun des successeurs de ce prince y ajouta quelqu'ouvrage de guerre. En 1306, il fut complétement dévoré par un incendie; rebâti par Kasimir-le-Grand, il fut de nouveau détruit par le feu en 1536. Sigismond III le reconstruisit dans des proportions plus magnifiques encore. Depuis lors, chaque guerre, chaque invasion étrangère y portèrent une main destructive, et en 1795, à l'époque de l'anéantissement de la République, le grand monument national succomba sous le malheur commun.

La petite ville de Czenstochowa est située sur les bords de la Warta; non loin d'elle s'élèvent le célèbre monastère et l'église d'Iarna-Gora, désignés ordinairement sous le nom de la ville. C'est dans cette église que se trouve la miraculeuse image de la Vierge dont le *Monde illustré* a raconté la légende dans son numéro du 28 mars dernier; il y arrive une telle affluence de pèlerins qu'elle a été surnommée la Mecque des catholiques slavons. Tous les cinquante ans, on fait un grand jubilé pendant lequel on renouvelle la cérémonie du couronnement de la Vierge, *regina Poloniæ*. La ville de Czenstochowa a soutenu avec honneur plusieurs siéges acharnés contre les Suédois, qui l'attaquèrent sans succès.

Pour terminer cette série, nous donnons la vue de l'église Sainte-Croix de Varsovie. Ce fut sur les marches de cette église que moururent les patriotes polonais.

Les gravures que nous publions aujourd'hui sont reproduites d'après les croquis les plus authentiques.

A. HERMANT.

Exposition nationale de Constantinople.

LA VITRINE DES DIAMANTS DE LA COURONNE.

Nous avons, dans notre précédent numéro, donné une vue générale des bâtiments de l'exposition de Constantinople, et rendu compte de l'inauguration qui en a été faite solennellement par S. M. I. le sultan.

Nous avons dit aussi quelques mots des principaux objets exposés, en mentionnant particulièrement une vitrine qui avait le privilége d'attirer la foule. C'est cette vitrine dont nous donnons aujourd'hui le dessin.

On sait que la Turquie renferme des trésors d'une valeur incalculable, en pierres précieuses de toutes sortes. Qui en aurait plus que Sa Hautesse? Or, la vitrine en question renferme une bonne part des pierres brillantes du garde-meuble d'Abdul-Aziz.

Aigrettes de diamants et de rubis, épaulettes d'émeraudes et de saphirs, selles brodées de perles de toutes nuances, diadèmes, colliers, bijoux, etc., voilà en quelques mots ce qui attire la foule au palais de l'exposition de Constantinople; la partie féminine n'est pas la moins empressée d'admirer ces constellations terrestres, vous pouvez le croire. C'est l'arc-en-ciel passé à l'état solide, devenu carbone pur, silicate de glacyne et d'alumine, silice hydratée, fluate d'alumine, corrudon, hyalin bleu, etc., etc.

Les Turcs, à en juger, par leur empressement à visiter les diamants du sultan, sont très-amateurs de ces cailloux rares.

Il paraît même qu'il s'est trouvé parmi eux un amateur fort passionné et très-peu scrupuleux en matière de pierres de choix, car un des plus gros et des plus beaux diamants ornant ladite vitrine a disparu le lendemain même de l'ouverture du palais de l'exposition.

Voilà un homme qui sera bien embarrassé de sa richesse le jour où il voudra la transformer en une fortune liquide. Les diamants, — les très-beaux s'entend, connus dans l'espèce, — ayant leur histoire et étant vite reconnus dès qu'ils osent se montrer au grand jour.

I. DE P.

UN CONTE DE NOURRICE [1]

(Suite et fin.)

La lecture finie, Théodora, brisée d'émotions, se recueillit, immobile, pâle, les yeux clos, belle comme un marbre de la patrie de ses aïeux. Un sourire vint ensuite la ranimer, et elle pria son ami de lui apporter un coffret de bois de rose qui servait d'ornement unique à la cheminée.

— Ouvre, dit-elle en détachant une petite clé de son cou, il doit y avoir là-dedans quelque chose qui se rapporte à cette histoire extraordinaire; ma nourrice m'avait recommandé de n'examiner le contenu de cette boîte que le jour de mon mariage; mais à présent, ajouta-t-elle avec une grâce triste, je suis certaine de ne jamais me marier, ouvre donc, et lis ce que tu trouveras.

Le jeune homme obéit et retire du petit meuble un paquet enveloppé d'un vieux lambeau de serge noire, dans lequel il trouva une liasse de papiers jaunis; les premiers qu'il aperçut étaient couverts d'une écriture longue et régulière, qui paraissait dater de la fin du siècle de Louis XIV. Le père, ou peut-être le grand-père du trisaïeul de Théodora, avait tracé ces lignes pour l'édification de sa postérité et dans la crainte trop justifiée que le souvenir des faits relatifs à sa famille ne s'altérât ou même ne se perdît avec le temps. Ce mémoire était signé : « Jean Michel, bourgeois d'Arles, la ville qui fust plaisante à nostre ancestre Constantin le Grand. »

Dans un étui de parchemin était un long rouleau de même substance, couvert de caractères rougeâtres et à peine lisibles, que Jules reconnut cependant pour être du grec; à ce document était attachée une charte royale, qui était la reproduction de celle qu'il avait découverte aux Archives. Sur l'étui était écrit, d'une autre main que celle de l'auteur du mémoire : « Cecy est l'escripture de nostre ancestre Alexis, qui le premier preinst le nom de Michel, et du roy Loys unzième. » Enfin, il y avait une autre enveloppe de parchemin très épais, sur laquelle étaient tracés ces mots : « Cy est conteneu un morceau du Labarum. » Jules Clerc défit ce dernier pli avec un respect instinctif et mit en évidence un lambeau de soie rouge.

— Ceci a quinze siècles, dit-il en le remettant à Théodora; c'est le premier drapeau chrétien qui ait flotté dans le monde.

La malade s'en empara avec une sorte de solennité lente et l'appuya sur son sein. Jules Clerc, transporté tout à la fois d'amour, de piété et d'une vénération indéfinissable, s'écarta du lit de la jeune fille avec la déférence d'un ancien sujet romain pour les maîtres du monde.

— Fille de Priam, dit-il, fille de César, fille de Constantin, fille d'Irène, fille des Paléologue et des Cantacuzène, je te salue!

— Enfant! répondit Théodora en lui tendant la main, oublies-tu si vite les belles pensées qui servent d'introduction à ton article? N'appartenons-nous déjà plus à ces temps nouveaux qui ont pour loi le progrès irrésistible et qui n'ont plus rien à faire des traditions orgueilleuses et de l'immobilité? Donne-moi mieux la consécration à laquelle j'ai droit, en disant que tu m'as connue courageuse et animée de l'amour du bien.

Un instant après elle ajouta :

— Serre tout cela, j'ai froid.

La nuit était avancée; la malade, malgré les agitations auxquelles elle venait d'être livrée, ne tarda pas à s'assoupir. Le jeune homme redescendit chez lui et

[1] Voir les numéros 308, 309, 310, 311 et 312.

tenta vainement de prendre quelques heures de repos.

Le matin, il lui fallut sortir de bonne heure pour une affaire indispensable; il ne s'éloigna, toutefois, qu'après être monté voir comment allait Théodora : il la trouva endormie.

Tout annonçait une de ces journées gris de plomb où, sans qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il gèle, on éprouve à la fois le malaise qui serait produit par chacune de ces sortes d'intempéries. Paris a de telles journées mornes, qui font penser à la demi nuit des régions polaires et jettent dans l'âme le désespoir ou l'abrutissement.

A peine Jules Clerc eut-il tourné l'angle de la maison, que la concierge monta chez sa locataire du second. L'arrivée de cette femme bouleversa Théodora à son réveil : après tout, ce n'était pourtant pas la pire créature qui se pût rencontrer; elle venait réclamer le terme d'octobre, qui n'était pas encore payé. Elle fureta du regard dans toute la chambre et jusque sur les traits de la pauvre alitée.

— Chacun connaît ses affaires, disait-elle pour se cuirasser contre la sensibilité qu'eussent pu éveiller en elle les remarques qu'elle avait tout le champ possible de faire sur la triste situation de Théodora. La propriétaire veut son argent, c'est assez naturel. Vous êtes malade, c'est vrai, continuait-elle, mais faut être juste : vous n'étiez pas malade le huit octobre, alors fallait payer.

Tout à-coup ses yeux tombèrent sur les cinq pièces d'or que Jules Clerc avait laissées sur la table de nuit; l'honnête femme savait trop vivre pour dire simplement : j'aperçois de l'argent près de vous, donnez-le-moi, mais sa prunelle se dirigea si fixement de ce côté, sa parole devint tellement sifflante, son langage prit une forme si acérée, qu'elle parvint à lui dire la même chose d'une façon extrêmement méchante sans en souffler un mot.

Théodora n'eut pas plus tôt compris ce dont il s'agissait, que son visage se couvrit d'une rougeur très-vive et qu'elle tomba dans l'angoisse de ne savoir que décider. Pourtant Jules Clerc lui avait dit : « Permettez-moi de partager avec vous; » et puis il y avait là cette horrible femme dont la présence et le regard étaient un intolérable supplice; elle lui donna cinquante francs à prendre sur trois des pièces d'or de son ami.

En lui remettant la quittance, qui était de pareille somme, la concierge lui dit :

— Il ne fait pas chaud, ma petite, vous devriez vous faire du feu.., mais vous n'avez peut-être pas de bois, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil sur l'âtre dégarni, je vais dire au charbonnier qu'il vous en monte.

— Non, répondit Théodora, je n'ai pas d'argent; ceci n'est pas à moi.

— Ah ! après cela, en se couvrant bien!... dit indifféremment la vieille femme. Bonjour, mam'zelle, ajouta-t-elle en fermant la porte.

Théodora, oppressée du sentiment de sa misère, qui imposait de rudes épreuves à sa fierté, enveloppa d'un peu de papier les cinquante francs qui lui restaient et murmura :

— J'ai partagé, mais je n'y toucherai plus.

Elle sortit du lit et alla renfermer la petite somme dans le tiroir d'un meuble, à côté de la cheminée. Dans le trajet du retour elle fut prise de faiblesse et se laissa tomber sur une chaise où le froid la saisit. Au bout de quelques minutes, exposée à l'action rigoureuse de la température, sans rien qui l'en préservât, elle sentit que la mort allait venir si elle ne s'arrachait à une immobilité glaciale; elle se traîna en désespérée vers son lit et parvint à y rentrer, transie jusqu'aux os.

Le médecin arriva quelques minutes après : c'était le plus médiocre praticien de Montmartre, chagrin, affairé, maussade, il ne croyait guère plus à son savoir qu'à ses malades; l'un n'était pas de nature à lui faire espérer beaucoup de succès, les autres se trouvaient recrutés par la force des choses dans la classe des clients qui paient mal ou qui ne paient pas. Le fond de sa doctrine, pour ne pas être du ressort des enseignements de l'école, n'en possédait pas moins un grand caractère de vérité pratique; il consistait à croire que moyennant beaucoup d'argent l'on pouvait se porter très-bien, moyennant un peu d'argent on pouvait se porter suffisamment bien, sans argent on ne devait conserver aucune prétention à la santé : on n'avait droit qu'à des égards pour mourir.

Il tâta le pouls de Théodora, et la trouvant frissonnante et glacée :

— Vous avez froid, dit-il, c'est tout simple, vous n'avez pas de quoi vous soigner; voyons, je vous ferais encore une ordonnance, pourriez-vous la faire exécuter?

— Non! répondit Théodora d'une voix farouche et en grelottant.

— Vous le voyez donc bien, ce n'est pas moi qu'il fallait envoyer chercher.

Et il sortit sans se donner la peine de dire autre chose.

Compatissant comme la pratique lui avait appris à le devenir, il envoya chez l'ouvrière un administrateur du bureau de bienfaisance.

Celui-ci arriva au bout d'un quart d'heure. C'était un brave homme, ne manquant pas de zèle, étroit et épais au physique et au moral. Sa vue inspira de la répulsion à l'ouvrière; aurait-elle préféré qu'on lui eût envoyé un administrateur maigre, cassant et tout autant pourvu de zèle? C'est peu probable.

Le gros homme dit à Théodora :

— Vous n'êtes pas dans les conditions à réclamer de droit les secours du bureau; cependant, quand le médecin de l'administration vous aura visitée, je vous ferai délivrer tout ce qu'il jugera nécessaire.

— Je ne demande rien, répondit inintelligiblement la jeune fille qui eût fondu en larmes si la fièvre lui eût laissé dans les yeux de quoi pleurer.

— Plaît-il?... reprit l'administrateur. Du reste, vous êtes seule ici? Mauvaises conditions; vous feriez mieux de demander à entrer à l'hôpital. L'hôpital! Ah! je sais bien, on se fait des idées là-dessus; on est très-bien à l'hôpital.

Théodora sourit à travers le frisson.

— Je ne demande rien, monsieur, dit-elle, rien que de ne pas être importunée chez moi; veuillez avoir la bonté de vous retirer.

L'administrateur obéit, d'autant plus vite qu'il lui restait à visiter bien des ménages dont il était l'attente la plus vive, le désir le plus cher, le suprême espoir. Pauvres gens !

— Pourquoi donc vient-on m'insulter? se demanda Théodora dès qu'elle se retrouva seule.

La résignation, qui lui était habituelle dans son état normal, faisait place à une exaspération dont la recrudescence du mal favorisait le développement. Elle ressentait les humiliations plus ou moins réelles qu'elle venait de subir avec une violence d'impression qui allait être bientôt du délire.

En effet, sa tête déménagea peu de temps après que Jules fut rentré. Le malheureux garçon ne comprenait rien à l'état effroyablement aggravé de son amie, ou plutôt il se le reprochait comme le résultat funeste de son expérience historique; il cherchait à réchauffer et à ranimer la jeune fille par tous les moyens en son pouvoir, mais celle-ci, loin de paraître céder à la douce influence des soins qu'elle recevait, se raidissait et se bouleversait toujours davantage; son regard était fixe, ses lèvres étaient violettes; elle suffoquait.

Jules, se sentant impuissant à la faire revenir, courut au dehors chercher du secours.

Quand il remonta, il vit que la main de Théodora le cherchait : la notion de son état et du milieu qui l'entourait semblait aussi lui être revenue :

— Où es-tu allé? demanda-t-elle avec effort.

— En bas, prier que l'on amène le médecin, ma chère souffrante, répondit Jules.

— Je ne veux pas qu'il revienne : tous ces gens-là m'ont tuée, vois-tu : je ne veux que toi, toi seul près de moi... rien que toi, continua-t-elle en surmontant l'oppression de son souffle et la rigidité des muscles, qui lui tenait les dents serrées : mon unique ami!... Ecoûte, j'ai partagé... ils me tortureraient pendant que tu n'étais pas là; le reste, je l'ai caché, là-bas.

Oh! reprit-elle, au bout de quelques instants, tu as été bon : tu m'as aimée, respectée, secourue : et en parlant ainsi, elle serrait de sa main mourante la main du jeune homme éperdu. Tiens, je vais mourir; ce n'est peut-être pas un mal... J'avais tout bas des goûts que la misère n'autorise point; je n'étais pas raisonnable... Mais aussi, ajouta-t-elle en reprenant l'expression de douce indulgence qui lui était habituelle, on ne traite pas les malheureux avec une pitié qui les respecte assez... Écris cela dans tes livres.

Jules, étouffé de sanglots, essayait de se dégager pour aller réclamer, n'importe où, le secours qui n'arrivait pas.

— Ecoute, reprit Théodora en lui retenant fortement la main : approche, tu m'entends bien, n'est-ce pas ?... Je t'aime !

Et elle perdit connaissance.

L'arrivée d'un second médecin, ses prescriptions intelligentes, pour combattre les progrès de la mort sur la malheureuse jeune fille, rendirent à Jules un peu d'espoir et de courage. Pendant deux jours et deux nuits, attentif au plus léger tressaillement de la moribonde, il disputa une à une à la fatalité toutes les chances de salut qui restaient.

A la fin de la seconde nuit, Théodora parut reprendre encore une fois possession d'elle-même. Elle était effrayante à voir; ses beaux yeux s'étaient démesurément cavés et jetaient des regards d'agonie. Elle se souleva légèrement sur sa couche et ayant rencontré celui qu'elle cherchait, elle lui demanda : — M'aimes-tu toujours ?

— Toujours! repartit Jules en se penchant vers elle et en l'enveloppant d'un geste de sollicitude ineffable.

— Eh bien! avant que je meure, embrasse-moi : voilà mon front d'impératrice; reçois les baisers de la fille de Constantin. A toi le dernier soupir, l'unique amour de la fille des Césars. Reste là jusqu'à ce que j'expire, et puis va dire ensuite aux hommes qui te parleront de ces vanités : Tout cela n'est plus qu'une poussière qui s'est envolée entre mes doigts.

La pauvre fille, baignée des larmes de son amant, retomba dans une immobilité léthargique, et quand celui-ci se releva pour l'appeler et la supplier de lui parler, elle ne répondit pas : elle avait vécu.

La destinée, qui s'était si peu prêtée à satisfaire les désirs de Théodora pendant sa vie, ne semblait pas en tenir compte davantage après sa mort.

Jules Clerc, en remettant à quelqu'un de la maison les cinquante derniers francs qui lui restaient sur le prix de son article, l'avait chargé de régler le convoi de la défunte. Lorsqu'il se mit en marche derrière le char funèbre pour la conduire à sa dernière demeure, il fit la remarque que l'on ne se dirigeait pas vers le cimetière qu'elle lui avait un jour montré en lui disant : « Les arbres y sont beaux; on y doit bien dormir » On lui répondit que ce cimetière était fermé, et que ce n'était plus là le champ de sépulture de la commune.

Il existe près de la route de Saint-Ouen un enclos triangulaire, plat, découvert, semé de pierres d'un blanc vif et d'arbustes de trois pieds. Les murs qui l'entourent sont neufs et criards. Cette parcelle de la plaine Saint-Denis, était naguère un champ de betteraves comme tout le terrain environnant. C'est dans son sol que Montmartre enterre à présent ses morts; c'est là que Théodora fut conduite. La fosse commune s'ouvrit et se referma sur la dernière Cantacuzène, créancière de quatre millions sur l'État. Cela se fit sans appareil, sans autres larmes que celles du seul être vivant qui dût se la rappeler comme l'objet d'un noble amour, comme un cœur héroïque, comme un doux et triste symbole du passé.

J. B. DUVIVIER.

FIN.

Les Etangs de Berre.

Les étangs de Berre, qui se trouvent à quelques lieues de Marseille, ont depuis longues années fixé l'attention des ingénieurs et de toutes les personnes qui s'intéressent à la marine.

L'invention des canons à longue portée, des vaisseaux blindés et de tant de nouveaux moyens de destruction, donnent à ce port naturel un intérêt plus que capital.

1. Étang d'Istre. 2. Saint-Chamas. 3. Berre (bourg de). 4. Ligne du chemin de fer. 5. Étang de Marignane. 6. Saint-Lazare. 7. Les Martigues. 8. Ile de Chau et port de Bouc.

LES ÉTANGS DE BERRE.

Rencontre entre les troupes russes et les partisans polonais à Kowel en Wolhynie. (D'après les documents fournis par M. K...)

Les étangs de Berre offrent, sous le point de vue militaire, le port le plus sûr et le plus vaste qu'il soit possible de trouver. Le chemin de fer du Midi longe toute la partie nord des étangs, séparé de la Méditerranée par neuf kilomètres de terrains accidentés. Les établissements maritimes qui y seraient établis et les flottes qui y mouilleraient seraient à l'abri de toute attaque de l'ennemi le plus redoutable. Ils communiquent à la mer par un canal d'une largeur moyenne convenable, mais dont les sables rendent la profondeur inégale. Ce serait seulement en le canalisant que les étangs seraient accessibles à des bâtiments de haut bord.

La petite île de Chau en défend l'entrée, et immédiatement en dedans se trouve le port de Bone. La passe n'a pas plus de 400 mètres de large, entre la pointe des Leques et le port de Bone; quant au petit chenat existant de l'autre côté de l'île de Chau, il n'est navigable que pour des embarcations. Avec peu de dépense on rendrait donc l'entrée du port inattaquable, et en supposant même que la passe fût forcée il faudrait que les escadres ennemies défilassent sous les feux croisés des batteries du canal pendant près de six kilomètres. Notre but en publiant ce dessin est de rappeler les intéressants projets mis à l'étude sous le règne de Napoléon Ier, sur ce port naturel.

H. DURAND-BRAGER.

Rencontre entre les Russes et les Polonais, à Kowel.

Le 25 mars, à Kowel, en Wolhynie, a eu lieu une rencontre sur les bords de la Turia; une colonne russe, forte de 1,500 hommes, venant de Wlodzimierz, et faisant partie de la garnison de Lublin, d'où elle avait été expédiée pour parcourir les environs, s'est trouvée en face d'un petit détachement de Polonais recrutés tout récemment en Podolie et cherchant à rejoindre le gros de l'insurrection, qu'on lui avait dit être concentré en Podlachie. Ces hommes isolés étaient commandés par un jeune étudiant de l'université de Vienne, qui, à travers mille dangers, était parvenu à organiser une bande de 200 hommes environ, qu'il avait réussi à armer tant bien que mal, en s'emparant par la ruse d'un magasin d'armes établi à Ostrog. La rencontre eut lieu aux environs de Kowel, devant une petite bourgade, au milieu des taillis et des ravins formés par les deux rivières qui l'enlacent. Un seul chariot, sur lequel étaient deux femmes, tour à tour sœurs de charité et ménagères, selon les besoins de la petite troupe, formait tout le bagage des Polonais.

Les Russes, rangés en ligne, font un feu terrible sur la bande, surprise à l'improviste, et trop éloignée alors d'un taillis pour s'y réfugier. Le jeune étudiant, qui a vu le mouvement de l'ennemi, ordonne à ses hommes de se mettre ventre à terre. Les balles russes sifflent dans le vide. Puis, à l'exemple des souaves, il ordonne une charge à fond de train.

Les Russes, qui n'avaient point eu le temps de recharger leurs armes, surpris de cette attaque hardie et vigoureuse, ne purent résister: ils se débandèrent... Les Polonais étaient maîtres du champ de bataille et n'avaient perdu que cinq hommes. Mais bientôt les Russes revinrent à la charge et la mêlée fut sanglante.

Le major Morcovite, sur une petite éminence, assistait à ce combat à outrance. Deux prisonniers, que l'on venait de lui amener, lui dirent que les patriotes étaient suivis d'une autre bande de mille hommes, qui ne tarderaient pas à arriver.

Le major, réduit déjà aux deux tiers de sa troupe, fit sonner la retraite et partit en emmenant les prisonniers. Quand il reforma ses lignes, neuf cents hommes seulement répondirent à l'appel. Irrité de ce désastre et soupçonnant de faux rapports de la part de ses deux otages, il fit faire volte-face et revint une troisième fois à la charge; mais les Polonais avaient disparu, laissant sur le terrain, au milieu des morts et des blessés, cinquante des leurs, avec les deux femmes pour soigner les mourants.

Les femmes furent victimes de leur dévouement, et les malheureux blessés furent tous faits prisonniers. Les Polonais, qui étaient allés camper dans un des villages environnants, revinrent le lendemain sur le champ de bataille et ensevelirent leurs morts.

Pour extrait : M. V.

LA CHANSON DU PRINTEMPS

ACTUALITÉ

La soirée était douce et calme. Les étoiles brillaient joyeusement. Il y avait des caresses dans la brise.

J'ouvris la fenêtre et j'écoutai...

On entendait dans l'air comme un vague bruissement de fête, comme un frémissement de plaisir.

O chanson du printemps, si souvent célébrée par la poésie, c'était, à coup sûr, toi, qui frissonnais à mon oreille. Cher et charmant refrain, musique céleste, c'était ton cantique reconnaissant qui montait vers le ciel, pour saluer la bienvenue des beaux jours et des riants soleils.

O chanson du printemps!...

Mais soudain, — tandis que je songeais benoîtement, — un ricanement moqueur vint troubler ma songerie, en même temps qu'un coup sec était frappé sur mon épaule.

Je tournai brusquement la tête et me trouvai en face d'un petit personnage grimaçant, fantastique, hybride.

— Bonjour, l'ami, fit le personnage sans que j'entamasse la conversation. Bonjour... Tu ne sais pas qui je suis... je vais te le dire... Je suis le Diable boiteux, un compère dont tu as quelque peu ouï parler, sans doute... Je flânais d'aventure dans l'atmosphère sublunaire, cherchant un mauvais tour à jouer, lorsque je t'ai aperçu rêvassant à ta fenêtre. Pauvre garçon, qui crois encore au printemps, aux chansons, à la poésie... Ta vue m'a fait de la peine... Non, parole d'honneur!... je suis excellent diable au fond. Et je me suis dit: « Si au lieu d'un mauvais tour, j'en commettais un bon, une fois par hasard, en détrompant ce naïf... » Aussitôt dit, aussitôt exécuté. Me voici, tout exprès et tout à propos pour te tirer d'erreur. Attention, je te prie.

Pendant cette allocution, bredouillée rapidement, j'avais eu le temps de me remettre un peu de ma surprise, et d'un air piqué :

— Je ne sais de quelle erreur vous voulez parler. Le printemps et la poésie sont d'éternelles beautés que...

— Bien entendu... On voit que tu n'as jamais joué à la Bourse, toi, pour tenir de ces propos incohérents... Édifie-toi donc à ton aise sur le compte des hymnes que chantent les contemporains à ces beautés idéales... La séance commence, les murailles n'ont plus de secrets pour toi. Ceci te représente l'hymne de la science...

En même temps je vis apparaître à mes yeux le cabinet d'un médecin. Le médecin, la tête appuyée sur la main, feuilletait un agenda.

— Cinq visites seulement aujourd'hui... Le dernier mois ne m'a valu que onze pleurésies et trois petites véroles...

Heureusement, le printemps arrive, et avec lui de bonnes apoplexies, des grippes universelles, des fièvres pernicieuses adorables, de ravissantes congestions... Une saison exquise que le printemps!... Le sang est en mouvement, la bile fermente, les humeurs s'agitent... Je parie que le mois prochain triplera le nombre des décès et le chiffre de mes recettes... Une saison exquise que le printemps!...

Le Diable boiteux me contemplait en riant.

— Assez, m'écriai-je, assez de ces sinistres calculs!... Ils ne prouvent rien, d'ailleurs. Jamais la poésie n'a habité dans les cœurs de la Faculté...

— C'est juste, fit le diable; passons à un autre. Ceci te représente l'hymne de la propriété.

Un homme était assis devant la cheminée et pensait.

— Ces bois sont ravissants... le jardin est d'une dimension remarquable... Avec les arbres en fleurs, les oiseaux qui gazouillaient, c'était un spectacle enchanteur... J'ai fait là une excellente acquisition... Je coupe les bois et j'y installe mes ateliers pour la fabrication du blanc de zinc... Je rase le jardin et j'y établis les magasins de vente... Les bénéfices de l'entreprise me paient le prix d'achat en cinq ans... J'y adjoins une fabrique de carton bituminé, et...

— Assez! m'écriai-je de rechef en me tournant vers le diable boiteux, ce spéculateur qui ne voit dans la nature qu'un prétexte à hauts fourneaux m'est odieux.

— Soit! acquiesça le diable; à un autre. Ceci te représente l'hymne du commerce.

Un marchand de parapluies m'apparut.

— Inutile, intervins-je... je devine.

— A un autre donc... Ceci te représente l'hymne du ménage.

J'aperçus aussitôt un intérieur bourgeois. Monsieur et madame se querellaient.

— Me refuser une robe! disait madame.

— Vous raccommoderez celles de l'année dernière.

— Vous n'avez pas honte de me voir sortir en plein printemps avec un tartan d'hiver?

— Je n'y peux rien.

— Si vous n'aviez pas mangé la dot que...

— Elle était jolie, votre dot!... La moitié en non-valeurs... Ah! si j'avais su!

— Et moi donc!

— J'ai été joliment bête!

— Vous m'avez dupée de la belle façon!...

Le diable boiteux riait toujours.

— Eh bien! me demanda-t-il, que penses-tu de la manière dont on chante à Paris la chanson du printemps?

— Je pense que vous choisissez à dessein des exemples étrangers à la jeunesse, à l'amour, à la poésie...

— C'est juste, répéta-t-il simplement... Passons à l'hymne de la jeunesse.

Je vis une bande de jeunes gens attablés dans un café. La fumée épaississait l'atmosphère, le gaz viciait l'air, la bière et les liqueurs alourdissaient les esprits. On n'entendait que ces mots :

— Cent d'as... Dix de rechange... Quarante de bézigue... Fais-tu vingt points de billard?... Un petit baccarat?... Garçon, une absinthe!... Garçon, deux absinthes!... Garçon, trois absinthes!...

Un des jeunes gens écrivait dans un coin.

— Que fais-tu là? interrogea un autre.

— Une lettre pour mon bonhomme de père... Je lui dis qu'à l'approche du beau temps on m'a ordonné la campagne, vu la faiblesse de ma constitution. Il va s'ouvrir de quelques louis, et ça me servira à donner un à-compte ici... Garçon, un bock!...

Le diable boiteux riait plus fort.

— Que te semble de l'hymne de la jeunesse? Préfères-tu l'hymne de l'amour?

La scène se trouva transportée chez un notaire.

— Monsieur, questionnait une dame, est-il bien vrai que M. de V*** ait un oncle de soixante-quinze ans qui doit lui laisser quinze mille livres de rente?... Est-il vrai que cet oncle ait déjà eu deux attaques de paralysie?... Parce que, vous comprenez, monsieur, avant de marier sa fille, une mère doit s'assurer qu'elle fait vraiment son bonheur...

Le diable boiteux se tenait les côtes.

— Mais, protestai-je en dernier recours, vous ne m'avez pas montré la poésie.

— L'hymne de la poésie? tu as raison... La sainte poésie, comme on disait jadis.

Un monsieur écrivait à une table.

Son manuscrit, intitulé : *les Mystères du Printemps*, pièce à femmes, pour les Folies-Dramatiques, commençait ainsi :

Vive le printemps,
Les cafés chantants
De Mabille
L'orchestre habile
A donné le signal
Du bal! (*bis.*)
Déjà d'Asnières
Les canes, canes, canes, cantinières...

Je n'eus pas la force d'en lire davantage.

Le diable boiteux avait disparu.

O chanson du printemps! voilà donc ce que 1863 a fait de toi...

Cependant la soirée était douce et calme; les étoiles brillaient joyeusement. Il y avait des caresses dans la brise.

Pour qui?... pour quoi?...

PIERRE VÉRON.

COURRIER DU PALAIS

Le procès du faux Martin Guerre, — ce doyen des procès célèbres, cette mine inépuisable de drames, de romans, de complaintes et d'images d'Épinal, — vient, à trois cents ans de distance, de trouver son pendant. Les exploits de l'aventurier Arnaud du Tilh avaient eu pour théâtre un petit village du pays basque; c'est à l'autre extrémité et sur l'autre versant des Pyrénées, dans la capitale de la Catalogne, que se sont passés les curieux événements dont j'ai à vous parler.

Tout le monde connaît en Espagne l'ancienne et honorable maison de banque Lamberto y Fontanellas titulado de Castilla, située sur la plazza Palacio à Barcelone.

Le dernier chef de cette maison, don Francisco, était noble de Castille et marquis de Casa Fontanella. — Les hidalgos ne rougissent pas de faire le commerce; c'est pour eux comme la fille d'un vilain : quand ils l'épousent, ils l'anoblissent.

Le 25 septembre 1845, un samedi, à la chute du jour, le marquis don Francisco faisait appeler son fils, don Claudio, jeune et charmant cavalier de vingt-trois ans, qui était sorti pour aller en promenade. Don Claudio n'était pas rentré. Son père le fait chercher partout, on ne le trouve pas; les heures se passent, le jeune homme ne revient pas. Des émissaires sont mis en campagne : leurs recherches sont inutiles, don Claudio avait disparu.

On ne tarda pas à apprendre qu'il avait été victime d'un infâme guet-à-pens.

Attiré dans un endroit écarté, sous couleur d'un rendez-vous galant, il avait été saisi, bâillonné, garrotté, lié sur un cheval par des brigands, qui l'avaient emmené dans les montagnes voisines. C'est de là qu'il écrivit à son père : il lui faisait savoir que, soumis à mille tortures, il était encore menacé par ses ravisseurs d'une mort affreuse, si don Francisco ne leur envoyait immédiatement une rançon considérable.

Le marquis de Casa Fontanellas ne crut-il pas à la réalité de cette terrible aventure? Soupçonna-t-il quelque supercherie pour lui arracher de l'argent? Toujours est-il que la rançon ne fut pas envoyée, et qu'à partir de ce moment le jeune Claudio passa pour mort dans le pays.

Il lui restait encore deux héritiers : un fils, don Lomberto, et une fille, dona Eulalia, mariée à don Antonio de Lara, marquis de Villamediana, vicomte de la Lagona, possesseur d'un riche apanage aux environs de Madrid. Mais dans un vague espoir du retour de son fils si étrangement disparu, le marquis avait, par une clause de son testament, ordonné que ses biens resteraient indivis jusqu'à ce que la mort de don Claudio eût été constatée d'une façon positive.

Ces volontés ne furent pas respectées; l'héritage fut partagé entre le frère et la sœur. Dix ans se passèrent et déjà il n'était plus question de ces événements, lorsqu'un incident inattendu vint en réveiller le souvenir.

Le 15 mai 1861, don Lamberto, le nouveau marquis de Casa Fontanellas, recevait une lettre envoyée du bateau à vapeur le *Puerto Rico* qui venait d'entrer dans le port de Barcelone. Cette lettre était signée : « Ton frère, Claudio. »

Par les ordres de don Lamberto, le plus vieil employé de la maison, don Francisco Juan Marti, s'empressa de se rendre à la rencontre de cet hôte inespéré. A peine fut-il arrivé sur le pont du paquebot, qu'il s'entendit appeler par son nom et qu'un passager accourut au-devant de lui et se jeta en larmes dans ses bras. Ils retournèrent ensemble à l'hôtel de Casa Fontanellas, où le marquis don Lamberto parut reconnaître avec joie, dans le voyageur, la personne et les traits de son frère et filleul don Claudio. Sans perdre un instant, il se hâta d'envoyer à sa sœur, la marquise de Villa Médiana, à Madrid, une dépêche télégraphique pour l'informer de l'heureuse nouvelle.

Déjà elle avait circulé de bouche en bouche par la ville : la presse de Barcelone s'en était emparée, et les amis de la famille de Casa Fontanellas étaient accourus saluer le nouveau débarqué. Ce furent des félicitations, des fêtes, des invitations de tous côtés. Après une parenthèse de dix années, don Claudio retrouvait, avec son ancienne fortune, ses amitiés, ses affections d'autrefois, avivées encore par les regrets de l'absence. Douces émotions, beaux rêves auxquels allait succéder un réveil terrible !

Le 23 mai, à deux heures du matin, huit jours après son arrivée, don Claudio dormait d'un sommeil paisible dans sa chambre de l'hôtel Fontanellas, lorsque sa porte s'ouvrit subitement. Un juge suivi d'un huissier et d'agents de police se présenta devant lui. Après un interrogatoire sommaire, il lui déclara qu'il était accusé d'usurpation d'état civil, et l'ayant fait lier et garrotter par les alguazils, il ordonna qu'on le conduisît à la prison du district.

Ici se place une grave articulation émise par don Claudio, et dont il convient de lui laisser toute la responsabilité.

Bouleversé par cette scène, en proie à une fièvre ardente, le malheureux demanda un verre d'eau. Un domestique le lui apporta et y ajouta un morceau de sucre (*azucarillo*).

Mais à peine don Claudio l'eut-il bu, qu'il s'écria qu'il était empoisonné. Transporté dans l'intérieur de la prison, il reçut les soins d'un médecin qui lui administra un contre-poison. Il fut sauvé, mais non sans être resté malade et alité pendant plusieurs semaines.

Les poursuites exercées contre lui avaient été provoquées par le marquis et la marquise de Villamédiana, venue tout exprès, dans ce but, de Madrid à Barcelone. Il ne tarda pas à reconnaître sur quels indices elles étaient fondées.

Un jour qu'il était couché sur son grabat, il vit s'approcher, de la grille qui la séparait du sombre vestibule de la prison, plusieurs individus. Ces gens le considérèrent avec attention. Deux d'entre eux, dont l'extérieur annonçait des artisans, et qui étaient l'un, Juaquin Feliù, tailleur d'habits, l'autre Joaquina Fontanills, sa femme, jurèrent devant Dieu et sur la croix que l'homme qu'ils avaient devant les yeux n'était autre que Claudio Feliù Fontanills, leur fils.

Leur fille, Carmen, et le jeune Célestin Feliù, leur fils, affirmèrent également qu'ils reconnaissaient dans le prisonnier leur frère, apprenti confiseur, parti pour Buenos-Ayres quatre années auparavant.

Lequel des deux Claudio la justice avait-elle entre les mains ?

Si le prisonnier était Claudio de Fontanellas, comment expliquait-il sa disparition et son absence de dix années?

A cette question il répondait :

« Un soir du mois de septembre 1845, comme je passais dans la rue Santa-Madrona, je me sentis saisi par quatre hommes parmi lesquels je reconnus des agents d'une escouade de police. Ils m'emmenèrent dans une caverne située à la droite de la gorge de Monjuich. Ils m'obligèrent à écrire à mon père que j'étais prisonnier, et que s'il voulait me sauver la vie, il fallait qu'il envoyât au plus tôt mille onces d'or. Ils me firent ensuite quitter mes vêtements, et après avoir bu et mangé, ils se couchèrent, laissant à mes côtés deux d'entre eux pour me surveiller. Peu avant le jour, je crus que mes gardiens étaient ivres. Je pris la fuite et me dirigeai vers un village au bord de la mer. Un calfat nommé Thomas, que je connaissais, me cacha pendant huit jours et me fournit un passe-port à l'aide duquel je m'embarquai pour Buenos-Ayres sur le brigantin-goëlette *la Conchita*. Si je ne suis pas revenu à Barcelone, c'est qu'en voyant parmi mes agresseurs des agents de police, j'avais pensé que mon arrestation avait eu lieu par les ordres de mon père. Arrivé à Buenos-Ayres, j'ai pris du service dans l'armée argentine, et j'y suis resté comme officier jusqu'au jour où, apprenant la mort de mon père, je me suis résolu à rentrer en Europe. »

Tel est le récit du jeune homme. Restent les dépositions des témoins.

C'est là que le débat atteint son plus haut degré d'intérêt. D'un côté, les Feliù et leurs amis soutiennent que l'accusé est un imposteur, un ambitieux de bas étage, un fils ingrat qui renie ses parents. De l'autre, des vieillards, d'anciens serviteurs de la maison Fontanella, affirment qu'ils reconnaissent le fils de leur ancien maître. Ils le reconnaissent, non pas seulement à ses traits, mais à des détails familiers, à des conversations intimes qu'il leur a rappelées et qui n'ont pu avoir pour témoins qu'eux et lui. Il en est qui signalent sur sa personne des marques, des traces de blessures qui ne peuvent laisser de doute sur son identité. La vieille nourrice de Claudio Fontanellas, Rosa Poch y Frigola, est de ce nombre. Elle reconnaît un signe que son fils de lait avait sur le côté, deux lentilles à la partie inférieure interne du bras droit, une cicatrice au pied droit; elle fait remarquer enfin que sa poitrine est creuse au lieu d'être bombée, ce qui est un signe caractéristique dans la famille de Fontanellas. « Celui, dit le mémoire judiciaire auquel sont empruntés ces détails, celui qui n'a pas vu cette pauvre femme pleurer à l'audience, ne saurait se faire une idée de l'émotion produite par sa déposition. »

Le juge unique auquel était soumise cette grave et délicate question l'a pourtant résolue contre l'accusé. Il a déclaré que celui-ci n'était autre que Claudio Feliù, et il l'a condamné, pour usurpation d'état civil, à douze années de travaux forcés avec incapacité légale perpétuelle, en réservant au marquis et à la marquise de Villamediana leurs droits à l'exercice de nouvelles poursuites pour injure et calomnie. Le jugement ordonne en outre qu'il sera procédé criminellement contre vingt témoins à décharge, pour délit de faux témoignage.

Et ce n'est pas tout. L'avocat Niviera s'étant laissé aller à protester contre la manière dont l'affaire avait été instruite et jugée, le juge a ordonné l'arrestation immédiate du défenseur, qui a été, séance tenante, appréhendé au corps et écroué à la prison.

Nous ne sommes pas encore au bout de cette dramatique affaire. L'opinion publique s'est émue en faveur du condamné. Une souscription, recueillie dans les cercles de Barcelone, a produit presque aussitôt plus de 160,000 réaux. Une partie de cette somme est destinée à subvenir aux besoins personnels du condamné; l'autre est affectée aux frais de l'appel qui vient d'être porté devant l'audience royale de Barcelone.

PETIT-JEAN.

Le donjon de Jean Sans-Peur.

L'hôtel d'Artois, bâti au treizième siècle, près des remparts de Philippe-Auguste, par Robert d'Artois, deuxième fils de Louis IX, passa dans la maison de Bourgogne au quatorzième siècle, par le mariage de Marguerite, comtesse d'Artois, avec Philippe le Hardi. Jean Sans-Peur, leur fils, après qu'il eut fait assassiner le duc d'Orléans, à sa sortie de l'hôtel Barbette (22 novembre 1407), crut prudent de se mettre en garde contre la vengeance de sa veuve, la belle Valentine de Milan; alors il fit élever dans l'enceinte de son hôtel un donjon dont Monstrelet a fait une description exacte.

Lorsque, à la mort de Charles le Téméraire, les terres de la maison de Bourgogne furent confisquées par Louis XI, l'hôtel d'Artois fut, comme le *séjour* de Conflans, réservé à l'archiduc Maximilien, son héritier; mais les princes de la maison d'Autriche n'y faisant faire aucune réparation, ces deux immeubles tombèrent en ruines et devinrent des repaires de voleurs. Ceci dura jusqu'en 1543, époque où François Ier, s'en étant emparé, fit percer au milieu de l'hôtel d'Artois une rue qu'il nomma rue Françoise (la rue Française d'aujourd'hui), et divisa les restes du manoir en plusieurs lots dont la plupart furent rasés et reconstruits à neuf.

En 1548, les confrères de la Passion, associés aux enfants Sans-Souci, achetèrent une partie de cet hôtel pour y établir leur théâtre, et s'intitulèrent depuis comédiens de l'hôtel de Bourgogne. C'est donc là que furent jouées les pièces de Jodelle et de Baïf, et au siècle suivant les premiers chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Au dix-septième siècle, la troupe de l'hôtel de Bourgogne ayant fait fusion avec celle de Molière, la Comédie Française fut constituée. C'est dans le local occupé d'abord par ces comédiens, et où fut ensuite installée la Comédie Italienne, qu'est aujourd'hui la halle aux cuirs.

Cependant, lors du morcellement de l'hôtel d'Artois par François Ier, la tour bâtie par Jean Sans-Peur échappa à la démolition presque générale des vieux bâtiments, cette conservation fait supposer qu'elle fit partie du lot qui échut à un réfugié espagnol, don Dieso de Mendozg, qui était entré au service de la

France et que son humeur guerrière porta à la garder.

Quoi qu'il en soit, ce donjon, qui atteste que le duc Jean Sans-Peur n'était pas toujours digne du surnom qu'il portait, cette haute tour où couchait le prince bourguignon lorsqu'il venait à Paris, existe encore aujourd'hui, et se trouve divisée en petits logements occupés par des artisans; et, malgré les dégradations occasionnées par les siècles, il suffirait d'une restauration intelligente pour rendre son aspect primitif à l'un des plus curieux spécimens de l'architecture militaire des premières années du quinzième siècle.

(*Siècle.*)

Pour extrait : C. V.

Courses de Vincennes

—

Encore un champ de courses à ajouter à ceux que possède déjà la France, encore un passe-temps et un plaisir offerts à la ville du monde où le plaisir est une des occupations les plus sérieuses.

Nous ne détestons pas le mouvement, quoiqu'il ne prouve pas toujours qu'on avance; aussi comprenons-nous que la foule bariolée des amateurs de chevaux se soit portée du côté de Vincennes, devenu le bois de Boulogne des quartiers travailleurs.

L'ancien donjon de Jean Sans-Peur, rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur (Paris), récemment classé parmi les monuments historiques. (D'après un croquis de M. Raynal).

Ce qu'on voit de plus clair dans ces genres de solennités, c'est une épaisse poussière, une grosse cohue de phrynées peintes à la détrempe, qui victuaillent avec de petits jeunes gens, se croyant des grands seigneurs parce qu'ils se ruinent en paris; ce qu'on y entend de plus agréable, c'est un hypallage anglo-français qui remplace l'éducation et l'esprit dont le Français était si fier jadis. Et puis, nous devenons trop anglomanes, les mœurs anglaises nous envahissent!

A voir les *dog-cart*, les *break*, les *four in hand*, menés par les heureux du *high life*, se rendant sur le *turf*, sillonnant les belles allées du bois de Vincennes; à voir la population des faubourgs avoisinants se presser aux abords de la piste et se jucher sur les arbres les plus élevés, on se croirait en Angleterre, — à Epsom ou à Goodwood. Chacun agite quelque chose : les postillons leurs fouets, les chevaux leurs grelots, les autres leur marotte; on ne sait vraiment qui fait le plus de bruit de ceux-ci ou de ceux-là.

Quoi qu'il en soit, il paraît que Rome réclamait un nouveau cirque, puisque cent mille personnes s'étaient donné rendez-vous, le dimanche des Rameaux, dans la plaine de Gravelle, et que la seconde journée, — le 6 du présent mois, — a revu le même nombre d'individus des deux sexes et de toutes les classes retourner au même lieu pour voir le même spectacle.

Nouvel hippodrome de Vincennes. — Steeple chase couru le lundi 6 avril 1863. (D'après un croquis de M. d'Hastrel.)

Fabrication des bobines.

Embobinage du fil.

GRANDES INDUSTRIES ANGLAISES.

UNE FILATURE DE COTON.

Vue générale de la filature de MM. Walter Evans et Cie, à Derby (Angleterre).

Mise en floche du coton.

Retordage du fil.

C'est un fait acquis, et les nouvelles courses de Vincennes auront autant de succès que celles de Longchamps. L'emplacement est bien choisi, la piste est longue, les obstacles nombreux, les tribunes confortables.

Sous tous les rapports, les riverains de la Marne sont aussi bien traités que ceux de la Seine, et lorsque le public plus curieux que prudent des premiers jours aura compris que la piste appartient aux jockeys, palefreniers et quadrupèdes, et non aux spectateurs, tout ira pour le mieux ; à part peut-être quelque gentleman rider qui se cassera une jambe ou se démettra une épaule au saut de rivière ou au mur irlandais, tout le monde se retirera entre cinq et six heures du soir, satisfait d'avoir deux ou trois heures durant avalé beaucoup de poussière.

I. DE PEREZ.

GRANDES INDUSTRIES.

Filature de coton de MM. Walter Evans et Cᵉ, de Derby, Angleterre.

La grande question du moment, celle qui depuis longtemps domine toutes les autres, c'est la question du coton. Elle a surgi au milieu des événements politiques les plus propres à passionner l'Europe et, néanmoins, dès le premier jour, elle a attiré et concentré sur elle les préoccupations de tout le monde. Le problème qu'elle a posé s'est tellement compliqué que les discordes civiles survenues en Amérique ont élevé presqu'à la hauteur d'une question sociale un fait que, dans le principe, la majeure partie des hommes n'aurait pas jugé devoir dépasser les arrière-boutiques.

C'est que le coton est la vie de plusieurs millions d'hommes, dans notre vieille Europe. Il a pris une telle place dans la consommation universelle qu'il se trouve aujourd'hui un des éléments de pondération de notre industrie, et la disette de cette matière textile a plongé, en France et en Angleterre, des provinces entières dans la misère et la désolation.

Devant de tels désastres, on a enfin compris combien il est dangereux de compter sur une seule source de production ; on a ouvert les yeux, trop tard, il est vrai pour pouvoir parer à la crise actuelle, mais assez tôt, au moins, pour se précautionner à l'avenir contre les dangereux caprices d'un pays qui, jusqu'à ce jour, possédait le monopole de la culture du coton.

En présence de l'émoi général, il nous a paru opportun d'offrir aux lecteurs du *Monde illustré* quelques détails sur l'industrie du coton, et nous croyons que la gravure que nous publions aujourd'hui sera vue avec tout l'intérêt que comporte la situation actuelle.

Nous allons prendre le coton sous sa forme la plus intéressante et la plus universelle, celle du fil à coudre, et nous choisirons pour initier le lecteur aux opérations qui constituent le filage une des plus belles usines du monde, celle de MM. Walter Evans et Cᵉ, à Derby, en Angleterre.

Cette filature a été établie en 1783 par les ancêtres des propriétaires actuels et, depuis bientôt un siècle, elle a crû et prospéré sous la direction héréditaire des descendants des fondateurs.

Je dois ici rendre hommage à MM. Walter Evans de la courtoisie avec laquelle ils ont mis à ma disposition un de ses contre-maîtres pour me guider dans le dédale de cette immense usine, qui fait vivre toute la population d'un canton, non-seulement de la vie matérielle, mais encore de la vie intellectuelle et morale. Une magnifique école est établie près de la fabrique, et aux heures indiquées, les enfants quittent le travail pour assister aux leçons des maîtres. C'est un fait que nous ne saurions citer trop haut pour l'exemple, et il serait à désirer que partout il trouvât des imitateurs.

Le premier atelier que je visitai fut la chambre aux mélanges : c'est, du reste, où s'accomplit la première opération, et dans mon voyage dans la filature, on me fit suivre l'ordre des travaux, l'ordre logique.

Cette chambre aux mélanges est remplie de balles de coton du poids de 350 à 400 kilogrammes. On les déballe et on les classe, suivant la qualité, dans des compartiments qui contiennent un peu plus de 2000 kilogrammes. La meilleure espèce est celle américaine avec laquelle on fabrique le *coton au crochet*, connu en Angleterre sous le nom de *coton à la tête de sanglier*. Nous dirons pourquoi tout à l'heure.

Ces diverses qualités sont mélangées au moyen d'un rateau qui, par un mouvement de va-et-vient, en passant devant chaque pile, en lève une quantité déterminée, suivant le mélange qu'on veut obtenir.

Avec une once de ce coton ainsi mélangé, on obtient un fil de 450 à 2000 mètres de longueur, suivant l'emploi auquel on le destine. 100 kilogrammes de coton peuvent donc fournir une longueur de 1,000 lieues !

Quand on pense que cette usine file plusieurs milliers de kilogrammes par semaine, c'est vraiment un calcul à embarrasser un arithméticien.

Après le mélange, le coton passe au nettoyage, qui s'opère au moyen d'un puissant courant d'air ; cette opération le débarrasse de toutes les impuretés qu'il contient et le rend plus souple et plus tenace. Des presses le compriment alors et donnent à la masse entière l'aspect d'une immense feuille de ouate. Des cylindres de trois pieds de longueur s'en emparent et l'enroulent en masse serrée pour le porter au cardage.

Le cardage est une opération intéressante, et pour bien la comprendre nous engageons le lecteur à se reporter à notre gravure.

La machine à carder est un ensemble de brosses en fil de fer qui s'emparent du coton et l'amènent à former plusieurs fils continus et parallèles ; l'assemblage d'un certain nombre de fils forme une bande large d'un pouce environ et épaisse d'un quart de pouce. Chaque bande, destinée à former un fil, descend dans un cylindre dans lequel elle s'enroule comme pourrait s'enrouler une corde dans une cuve. L'opération suivante est celle de l'étirage ; les châssis étireurs, surveillés par des femmes, complètent l'opération commencée par le cardage. La bande de coton, en passant entre des rouleaux de fer qui tournent avec des vitesses différentes, acquiert dans toute sa longueur une épaisseur uniforme. Ces châssis sont construits avec une telle perfection que si, dans l'opération, une des mèches de coton vient à casser, le rouleau s'arrête immédiatement et l'attention de l'ouvrière est naturellement appelée sur l'endroit qui est en défaut. Les cordelettes de coton sont alors de l'épaisseur d'un cordon ordinaire, mais si molles qu'on pourrait les faire passer par l'œil d'une grosse aiguille. Le fil est alors prêt à être tordu ; cette opération s'exécute au moyen de machines surveillées également par des femmes et d'une telle rapidité, qu'un enfant peut exécuter en un jour le travail qui, autrefois, eût exigé la présence d'un homme pendant plusieurs semaines. Le coton n'a plus alors qu'à être enroulé autour des bobines ou arrangé en écheveaux, suivant l'usage auquel on le destine.

L'opération de l'embobinage excita toute mon admiration ; cette partie du travail est exécutée par des machines nouvellement inventées et construites avec une si merveilleuse précision, qu'aussitôt que la bobine est recouverte de la quantité voulue de fil, elle saute de la tige autour de laquelle elle tournait et est aussitôt remplacée par une autre bobine qui attend son tour et qui semble impatiente d'être embobinée elle-même. Parasite de cette merveilleuse disposition, une tige enroule de 190 à 200 douzaines de bobines en un jour.

A la rapidité de la fabrication, ce coton joint la supériorité de la qualité. Il est tellement goûté en Angleterre, que les Revues de Modes et d'ouvrages de dames recommandent à leurs lectrices de ne se servir que de ce fil, désigné suivant grosseur par des numéros fixes, pour exécuter certains ouvrages dont elles donnent les modèles.

En France même, où MM. Walter Evans et Cᵉ sont représentés par MM. Petit, Leete et Baillon, de la rue du Sentier, à Paris, les cotons de cette maison ont une réputation bien établie. Ces produits sont facilement reconnaissables et ne peuvent être confondus avec les autres, car ils portent tous pour marque spéciale une tête de sanglier sur un plat, armes de la fabrique.

Le jury international de 1862 a ratifié l'opinion du public et a accordé à MM. Walter Evans et Cᵉ la médaille d'honneur pour « *un coton très-fort et de qualité très-supérieure.* » Les produits récompensés peuvent être énumérés ainsi : cotons de six fils à coudre, en bals ou sur bobines, coton perfectionné pour broderie, coton à tricoter, coton glacé, coton ordinaire à coudre, et coton au crochet.

Dans l'usine de MM. Walter Evans et Cᵉ, rien ne se fait au dehors. Les objets même les plus accessoires s'exécutent chez eux, et j'ai vu dans la cour une telle quantité de madriers, que je crus un instant que MM. Evans joignaient le commerce de bois à leur industrie principale. J'appris que ce bois est destiné à confectionner des bobines.

L'usine de MM. Walter Evans et Cᵉ a toujours continué à travailler malgré la cherté du coton, et autour de chez eux rien ne peut faire soupçonner la détresse dans laquelle se trouve cette industrie.

Si nos lectrices ne se doutaient pas de l'immense travail que nécessite un de ces fils de coton qui leur servent à exécuter leurs gracieux ouvrages, nous serions heureux de les avoir sommairement initiées au labeur nécessaire pour confectionner ce fil qui, à leurs yeux, représente une si mince valeur.

F. VIZETELLY.

AMBIGU : *L'Otage*, drame en cinq actes, par M. Sauvage. — VARIÉTÉS : *Crockbête et ses Lions*, à-propos en deux actes, par MM. Clairville et Blum. — *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, traduits pour la première fois par M. Charles Habeneck.

Georges de Bergerac veut refaire sa fortune en épousant Mˡˡᵉ de Montbarrois, dont le père est mort laissant des trésors enfouis on ne sait où. Ces choses se passent sous la première République, qui était la bonne époque des trésors enterrés, et en Bretagne, qui était le bon pays des cachettes. Georges de Bergerac ne connaît pas bien Mˡˡᵉ de Montbarrois, et il prend pour elle sa sœur de lait Madeleine, qui se prête à cette erreur, moins par dévouement pour sa jeune maîtresse que dans un but d'ambition personnelle. Réclamée au nom du Directoire comme otage, en vertu d'une loi récente, la pauvre Mˡˡᵉ de Montbarrois est forcée de suivre Georges de Bergerac, qui, obsédé par des créanciers, se décide un jour à lui demander le secret de la cachette aux millions. Ébahissement de Madeleine. Elle va consulter sur ce sujet sa *bonne maîtresse*, qui, après quelques hésitations, lui indique le tombeau de M. de Montbarrois. Madeleine ne se fait aucun scrupule de s'y rendre, en compagnie de Georges de Bergerac ; mais à la place du trésor convoité, les deux sacriléges trouvent M. de Montbarrois lui-même, parfaitement vivant, qui n'a pas de peine à confondre l'imposture.

Le drame de M. Sauvage n'est ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre ; il affecte, dans le commencement, des prétentions à la couleur historique ; puis, la tradition vulgaire reprend le dessus. *L'Otage* est joué assez mollement par la petite troupe, la troupe de printemps.

Crockbête et ses Lions vous représentent l'envers du drame formidable qui se joue tous les soirs au Cirque-Napoléon. On ne raconte pas ces parades, dont le mérite est tout dans la pantomime. M. Ambroise y est un dompteur amusant ; mais est-ce bien le cas de déranger d'excellents comédiens pour les livrer aux bêtes de carton ?

Quatre pièces m'arrivent sous l'enveloppe d'un volume intitulé : *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*. Le vent est à l'Espagne et à sa littérature dramatique. M. Damas Hinard a fait connaître Lope de Vega et Calderon ; M. Alphonse Royer est venu ensuite, traduisant Cervantes et Tirso de Molina. Piqué d'honneur, voici, à son tour, M. Charles Habeneck, qui nous initie aux œuvres extrêmement curieuses de Francisco de Rojas, de Moreto, de Guevara et d'Alarcon. Un séjour de plusieurs années en Espagne a familiarisé M. Habeneck avec la langue et les origines d'un art qui ne le cède en richesses à aucune nation. J'ai dévoré plutôt que lu les quatre chefs-d'œuvre de ce volume, dont le texte énergique éclate sous le frêle tissu du mot à mot, et j'ai été ébloui. En vérité, soyons moins fiers de nos poètes comiques du dix-septième siècle. Soyons moins fiers également de nos poètes

romantiques du dix-neuvième siècle. En ce livre, qui nous apprend l'humilité nationale, sont révélées d'étranges analogies de situations et même de mots entre *Hernani* et le beau drame fièrement et longuement intitulé : « *Hormis le roi, personne ; le plus noble des laboureurs, c'est Garcia del Castanar.* » Ces rencontres de deux génies sont parfois saisissantes. C'est ainsi que Garcia, surprenant chez sa femme un amant, qu'il croit être le roi, s'écrie : « C'est bien là payer, sur ma foi, l'hospitalité que je vous ai donnée ! » Le vieux Ruy Gomez, dans *Hernani*, ne s'exprime guère autrement :

Voilà donc le paiement de l'hospitalité !

On trouva dans ce drame, mêlées aux bas détails de la vie de ménage, les images les plus fleuries et les essors les plus puissants de la poésie. L'emphase locale qui s'y montre à de fréquents intervalles emprunte des accents réjouissants. Ainsi, ce monologue : « Je suis le foudre vivant et cruel des bêtes fauves sur lesquelles j'éprouve la valeur de mon sang. Je suis l'Hercule espagnol de ces montagnes; cette forêt me prodigue le gibier et l'huile. Je punis les vols des loups et des ours, dont je suis la Parque impitoyable, etc., etc. » La nuit venue, Garcia remet sa chasse au lendemain et il fait en ces termes ses adieux au gibier : « Je vais retourner à ma demeure par le sentier des montagnes. Je pars. Écoutez, bêtes sauvages, sortez de vos antres, descendez dans la vallée, et passez cette nuit en paix. Votre grand ennemi retourne chez lui, pour dormir, non plus sur de durs rochers, mais sur des oreillers doux. J'oublierai ma rudesse dans les bras de mon épouse. L'Argus de la nuit et le Polyphème du jour verront qu'en ma poitrine il y a deux cœurs : l'un de blanche lumière, dont je ne fa preuve que dans ma maison; l'autre de bronze, qui effraie ces montagnes. »

Les trois autres pièces de ce recueil sont : *Dédain pour dédain*, comédie de sentiment, par Moreto; *la Reine morte*, drame de Guevara, qui met en scène la légende d'Inez de Castro; et *Les Murs entendent*, une comédie très-vive et très-enjouée de cet Alarcon à qui Corneille a emprunté *le Menteur*.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-LYRIQUE : *Peines d'Amour*, opéra-comique en quatre actes, traduit de Shakespeare et arrangé par MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de Mozart (partition de *Cosi fan tutte*), (31 mars).

En 1790, Mozart avait composé une trentaine de morceaux de musique pour agrémenter un petit vaudeville tout niais et tout prétentieux qu'avait commis le signor Da Ponte. Ainsi naquit la douce partition de *Cosi fan tutte*. Longtemps avant, Shakespeare avait écrit une comédie qui, sous le titre de *Peines d'amour perdues*, se passait absolument de musique. Or, voilà que, tout dernièrement, MM. Michel Carré et Jules Barbier ont jugé que le poëte anglais et le compositeur allemand étaient gens faits pour s'entendre, et que s'ils n'avaient point collaboré ensemble, c'est que le premier était mort depuis deux siècles quand le second vint au monde. Rien ne leur a semblé plus simple, d'ailleurs, que de réparer ce malheur ; ils ont pris la partition de Mozart et l'ont appliquée à la pièce de Shakespeare.

Ce petit tour de passe-passe n'a point excité un enthousiasme exalté; on a même crié au sacrilége, ce qui est crier un peu fort. Notre timide avis serait qu'il faut tolérer et même encourager ces sortes d'arrangements. Si l'art lui-même n'a rien à y gagner, le dilettantisme en profite. Supposez que MM. Jules Barbier et Michel Carré n'aient point eu l'audace qu'on leur reproche en termes si amers, que serait-il arrivé de la musique de Mozart ? Masse de gens qui méritaient de l'entendre, pour avoir été si bien applaudir *les Noces de Figaro* au Théâtre-Lyrique, auraient ignoré toute leur vie les beautés de *Cosi fan tutte*. Je conviens tant qu'on voudra que ces beautés sont si délicates de leur nature, que les mélodies découpées en dentelles par Mozart sont si fragiles, qu'y porter la main c'est risquer de les déflorer. Mais il faut aussi considérer que ces remaniements, quand il s'agit de musique, ne détruisent point l'œuvre qui en est l'objet et dont la forme primitive persiste en dépit des arrangeurs. Les mécontents pourront toujours aller entendre *Cosi fan tutte* aux Italiens.

S'il s'agissait de peinture, le désastre serait plus grand. Imaginez un imprudent qui s'en irait découper les figures d'une toile de Rubens pour les coller sur un ciel de Claude Lorrain; ce serait une triste besogne et qui n'aboutirait qu'à la perte irremédiable de deux tableaux.

Le principe de l'arrangement étant admis,—comme favorable à la popularisation de la musique. — On peut se demander quel a été le mérite des arrangeurs dans le cas qui nous occupe ?... Il est facile de leur crier du haut d'un feuilleton : Vous avez gâté l'effet de ce final qui voulait dire ceci et à qui vous faites dire cela; en changeant de place tel morceau vous le privez de son effet et le mettez dans un jour faux; voyez comme vous faites fi des nuances : ici ce *cantabile appassionato* signifiait, « je vous aime » et non « je vous adore!... » Ces récriminations sont aisées, en effet; mais il nous semble que si on n'avait le souvenir des récentes représentations de *Cosi fan tutte*, ces prétendus contresens échapperaient à tout le monde. Les oreilles les plus apercevantes ne distingueraient jamais que le quintette du duel dans *Peines d'amour* a été écrit pour accompagner et mettre en relief la scène de *Cosi fan tutte* où Guglielmo et Fernando font mine de s'empoisonner. Car la musique n'a point de moyens spéciaux pour exprimer un duel ou un empoisonnement ; elle ne peut que peindre l'agitation commune à ces deux situations. Donc, on peut substituer l'une à l'autre sans que pour cela le monde s'écroule pour punir auteurs, directeurs, chanteurs.

Par exemple, le reproche que nous ferons à la pièce du Théâtre-Lyrique, c'est de se traîner trop longtemps sur la même situation. Le prince de Navarre a juré et fait jurer à toute sa cour de n'aimer plus. L'amour est proscrit du doux pays sur lequel devait régner le Vert-Galant (il lui reste la France.) Mais une princesse suivie d'un état-major féminin vient à passer; et tant de beaux yeux commettent tous les ravages. Chacun à la cour du prince, et le prince lui-même, travaille en secret à trahir le plus inconsidéré des serments. Les pages porteurs de messages galants se croisent dans tous les corridors, on entend des pas furtifs le soir sous les charmilles, puis la lune éclaire tout le panorama des amours du Decameron... L'histoire finit comme celle des Sabines à cette différence près que la persuasion a remplacé la violence.

Tout cela dure un peu longtemps; mais, on a pour patienter la musique de Mozart dont le roucoulement accompagne délicieusement ces équipées amoureuses. Une de nos *Chroniques* d'octobre dernier essayait de dénombrer les morceaux de choix que contient cette partition où le maître a prodigué tous les trésors de l'imagination la plus féconde et de la sensibilité la plus vraie.

Il faut rendre cette justice aux chanteurs du Théâtre-Lyrique qu'ils ont fait de vaillants efforts pour pénétrer dans l'esprit d'une musique dont leurs chansons ordinaires ne leur donnaient pas précisément la clef. M. Léon Duprez, fils du grand ténor à l'*ut de poitrine*, débutait par le rôle du prince. M. Léon Duprez, très-distingué de sa personne et portant le costume avec beaucoup d'aisance, est un artiste consommé ; il chante avec un goût, une pureté, une égalité surprenante par le temps de braillards où nous vivons. Je crois qu'à l'heure qu'il est, personne à Paris, — si ce n'est peut-être M. Naudin — n'aurait pu dire avec autant de charme la fameuse romance du troisième acte. Il ne manque à M. Duprez que la voix (les rapports de mes confrères ont été unanimes sur ce point); mais pour chanter il ne faut pas tant de voix qu'on pourrait croire; le peu qu'il vous en est départi suffit lorsqu'il est conduit avec art. Que Vieuxtemps ou Sivori prennent un alto, qu'ils en étouffent encore le son par une sourdine, et vous verrez ce qu'ils sauront faire du plus sourd des instruments.

Le rôle du page sied à ravir à la très-enjouée Mlle Girard; M. Petit chante celui de Biron avec une excellente voix de baryton. Mme Cabel, dans celui de Rosaline, a été obligée de refréner ses emportements habituels, et ses efforts couronnés de succès lui seront certainement comptés. Quant à Mme Faure-Lefebvre, elle a prêté à la princesse toutes les grâces de sa personne et de son talent si délicat.

Je ne veux pas dans cette distribution des prix oublier le costumier, qui a montré beaucoup d'érudition dans ses coups de ciseaux.

— La semaine dernière il n'a été question que de musique religieuse. Concert spirituel chez M. Pasdeloup ; *Stabat* de Rossini aux Italiens ; grands'messes dans toutes les églises. Il nous manque bien un millier de lignes pour dire ce que ces cérémonies ont eu d'imposant ; mais il nous en reste peut-être assez pour constater l'impression qu'a produit la messe de M. C. Schubert, exécutée à Saint-Eustache. Cette belle composition a été interprétée par des chœurs et un orchestre nombreux ; les soli étaient chantés par Mlle Sax, MM. Warot et Cazeaux. Le style en est d'ailleurs très-empreint du caractère religieux, ce qui n'est point un mince mérite, aujourd'hui que les maîtres de l'art sacré sont si oubliés.

ALBERT DE LASALLE.

Le guide-accord Delsarte [1]

L'embarras qu'éprouvent journellement les musiciens en face d'un piano discordé, l'impuissance dans laquelle ils se trouvent d'y remédier par eux-mêmes, et la nécessité dans laquelle ils sont d'appeler à leur aide un accordeur, dont les soins font presque toujours défaut au moment opportun; l'impossibilité où ils sont de contrôler l'œuvre de cet accordeur, œuvre capricieuse de sa nature, dont rien ne leur garantit la valeur, et à la perfection de laquelle est cependant attachée une notable partie de l'action qu'ils prétendent exercer sur leurs auditeurs; enfin, cette rigoureuse dépendance à laquelle ils semblent fatalement voués par la justesse même de leur oreille, qui les éloigne toujours de cette justesse de convention dite *tempérée*, la seule applicable au piano ; tout cela n'était-il pas de nature à faire vivement souhaiter que le piano pût être pourvu de son moyen d'accord. Qu'un appareil y pût être adapté dans ce but, comme un régulateur ou un étalon de cette justesse tempérée, à l'aide duquel son possesseur en opérerait l'accord quand bon lui semblerait, et sans que l'intervention d'un praticien lui soit jamais nécessaire?

Le guide-accord Delsarte, par son application du sono-mètre au piano, vient répondre à ces exigences, en résoudre complétement le problème.

Grâce à lui, l'artiste, l'amateur des grandes villes, obligés de vaquer à des travaux nombreux, auront toujours la possibilité de s'assurer de la perfection du travail de leur accordeur ; l'amateur de province, si souvent privé d'hommes spéciaux ou capables, pourra remédier par lui-même aux variations de son instrument, et l'accordeur y trouvera la base d'un travail désormais plus prompt, moins fatigant, et dans tous les cas certain.

Enfin, et pour édifier nos lecteurs d'une façon aussi complète que possible sur les inventions de M. Delsarte, dont le guide-accord est le dernier mot, nous nous bornerons à citer les deux documents officiels qui l'ont récompensé de son travail; ce sont :

1° Le rapport du jury de l'Exposition universelle, qui valut à l'inventeur une médaille de première classe et qui termine ainsi :

« L'invention de M. Delsarte est le plus simple et la » plus utile de toutes celles qu'on a imaginées pour » arriver avec certitude et facilité au but d'un bon » accord du piano. »

(Membres du jury : MM. Joseph Hellmesberger, directeur du Conservatoire de Vienne; Halévy ; Hector Berlioz; Marloye, fabricant d'instruments d'acoustique ; Roller ; sir George Clerck, président de l'Académie royale de musique du Royaume-Uni, et Fétis père.)

2° Le rapport à l'Institut fait par la section de musique et demandant l'approbation de l'invention de M. Delsarte, rapport dans lequel nous lisons : « Les » accordeurs seront les premiers à profiter de cette » ingénieuse invention, qui leur épargnera un travail » long et d'un résultat douteux, en leur donnant, au » contraire, un moyen infaillible pour obtenir l'accord » avec la plus rigoureuse exactitude; car, ainsi que » nous l'avons reconnu avec l'auteur, le sonotype ou » guide-accord est, pour ainsi dire, eu égard à l'har» monia musicale, ce que l'équerre et le compas sont » pour les travaux géométriques. »

(Signatures : MM. Auber, Carafa, Ambroise, Thomas, H. Reber, Clapisson et Halévy.)

Il est inutile d'insister davantage sur la valeur de cette nouvelle invention ; nous en avons dit assez pour en faire comprendre l'importance et tous les amateurs nous sauront gré de la leur avoir signalée.

MAC VERNOLL.

[1] 112, rue Richelieu, maison Frascati. Le prix du Guide-accord est de 35 francs.

Vailati, le mandoliniste aveugle.

Nous avons été convié, le samedi 4, à entendre Vailati, le mandoliniste aveugle, qui a été l'un des *lions* de cet hiver. Cette audition, donnée dans l'atelier de M. Nadar, et à laquelle le littérateur photographe avait convié plus de cinq cents personnes, parmi lesquelles en comptait beaucoup d'illustrations, a étonné par son originalité et a excité le plus grand enthousiasme.

Vailati, sur cette mandoline chère aux Espagnols, mais qui n'en est pas moins un ingrat instrument, a exécuté avec une seule corde ses variations du *Carnaval* de Schuloff. Depuis Bottesini, qui avait imaginé de donner une âme à une contrebasse, nous n'avons rien entendu de pareil.

Sighicelli, un grand violoniste, et M^me Dreyfus, trop universellement appréciée pour que j'en parle ici, se sont fait applaudir à côté de Vailati.

Gassier a chanté avec succès un morceau du *Barbier*, et M^lle de Katow, la violoncelliste dont nous avons déjà constaté le talent, a eu sa part d'applaudissements.

M^lle Mallet, une pianiste qui nous paraît appelée à un grand avenir dans le professorat, par sa belle méthode et sa science, s'est fait entendre plusieurs fois.

Tel est l'ensemble de ce concert, auquel assistaient les plus grands noms de la littérature et des arts; fête musicale, magnifiquement encadrée dans la décoration splendide des salons et de l'atelier de l'artiste aimé du public.

C. T.

Un éditeur de Londres, M. Mac-Lean, vient de publier, sur la demande de la Reine d'Angleterre, un magnifique portrait de Son Altesse Royale la jeune princesse de Galles. Ce portrait, dû au crayon de M. Desmaisons, notre habile dessinateur-lithographe, est en tout point digne de son auteur et peut rivaliser avec la plus belle gravure.

Types moscovites

Habitués que nous sommes à voir les Russes de la classe moyenne ou ceux d'une classe plus élevée, nous arrivons à croire que l'habitant de Pétersbourg ou de Moscou n'est qu'un Parisien déclassé, que le sort a jeté sur la perspective de Newsky ou sur la place du Kremlin, tellement la Russe s'assimile aux façons françaises et tellement il manie notre langue.

Types moscovites. — Mougik, Baschkir, Kirkise.

Types moscovites. — Cocher et jockeys moscovites.

Mais si nous descendons au-dessous de la classe moyenne, si nous parcourons les bas quartiers des grandes villes russes, ou, mieux encore, si nous errons en observateurs aux environs des villes, dans ces campagnes qui sont la banlieue de Moscou ou de Kiew, nous sommes frappés de la différence des types et de la singularité des costumes.

Plus loin encore, la race tartare, les habitants de Nijni-Nowgorod, offrent une variété de caractères qui sollicitent le crayon et arrêtent l'écrivain.

Voyez ce moujick à cheveux blonds; son nez est épaté, la phrénologie de son crâne eût inquiété Gall. Sa coiffure, serrée par une courroie à la moitié de sa hauteur, ajoute encore au pittoresque de son type. Le Basckhir, avec son bonnet pointu et son air indifférent, quoique moins caractérisé, n'en est pas moins une figure digne d'étude. Quant à la femme kirkise, dont l'office se borne à la condition d'esclave du seigneur et maître moujick, son costume semble avoir pour parti pris de cacher tout ce qui fait le charme de la femme; les cheveux sont dissimulés sous un bonnet invraisemblable, le cou est entièrement caché par une gorgerette qui se rattache au bonnet; c'est une Lapone un peu plus civilisée.

Puis les cochers des drowskys. Ils sont célèbres dans toute l'Europe; ils excellent à mener à toutes guides, et se distinguent par quelques singuliers tics qu'il importe de signaler aux étrangers.

Un cocher russe vous enlève plutôt qu'il ne vous conduit. Vous montez, il s'élance sans vous demander où vous allez, et ce n'est qu'après avoir parcouru un kilomètre que vous parvenez à lui dire vers quel quartier vous vous dirigez.

Voulez-vous vous arrêter? C'est à peine s'il vous donne le temps de mettre pied à terre; il vole et vous laisse étourdi de cette rapidité; heureux quand vous n'avez pas laissé dans la neige les traces non équivoques de cette promptitude.

MAC-VERNOL.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 73

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 71

BLANCS.	NOIRS.
1. D 8° R.	1. F 4° FD (1) (B)
2. C 4° R	2. P pr. C (1) (2)
3. D 6° R, échec.	3. R pr. C
4. P 4° FR, échec et mat.	

(1)

	2. C 6° CD
3. C 2° D, éch.	3. C pr. C
4. D 2° R, mat.	

(2)

	2. P 5° D
3. C 2° D, échec.	3. R 4° D
4 D 4° R, mat.	

(A)

	1. R 4° FD
2. D 5° FD, échec.	2. R 3° CD
3 C pr. PD, échec.	3 R pr. C
4. P 4° FD, éch. et mat.	

(B)

	1 C 5° FR
2. D pr. F, et mat le coup suivant par D 4° D ou C 6° D.	

Solutions justes : MM. Feisthamel; Héuon; Lantoine, à Guise; D^r Revel, à Saint-Omer; capitaine Didier; H. Frau, à Lyon.

Toutes les autres solutions adressées sont inexactes ou incomplètes.

Cet admirable problème n'a pas été, en général, apprécié selon sa valeur. Méconnu par le plus grand nombre, il a passé par les épreuves réservées aux incompris, il a été qualifié çà et là des épithètes humiliantes d'indigne ou de médiocre. Il va sans dire que ceux qui l'ont jugé ainsi ne l'ont pas résolu, et nous réfuterons dans le prochain numéro les principales erreurs des nombreuses solutions fausses que nous avons reçues.

Comme le problème n° 72 pourrait bien avoir le même sort, comme son extrême difficulté pourrait le faire déclarer impossible, nous voulons le signaler à l'avance comme une composition de premier ordre, brillante, ingénieuse et profonde, digne à tous égards des recherches les plus persévérantes. Nous accorderons donc exceptionnellement huit jours de plus que d'habitude et nous en donnerons la solution en même temps que celle du problème n° 73.

P. JOURNOUD

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il y a toujours danger d'agioter avec une petite fortune.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs, — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 314. — 18 Avril 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Événements de Pologne. — Vue de la ville de Kowno (centre des opérations de l'armée russe).

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : DES CHANGEMENTS DE NOMS DE QUELQUES VIEILLES RUES. — LE DUC DE MORNY REND AUX PLACES ET RUES LES NOMS ENLEVÉS PAR 1848. — UN ÉLYSÉE DES LETTRES. — OPINION D'EUGÈNE SUE SUR M. DE MORNY. — UNE ANECDOTE SUR CE DERNIER. — DES FAITS INCROYABLES DE LA GAZETTE DES TRIBUNAUX. — MAGENTA, NOUVEAU TABLEAU DE M. YVON. — UN MONSIEUR SOUSCRIT PAR DES VERS EN FAVEUR DE LA POLOGNE. — M. FIORENTINO ET LES COMÉDIENS DE SOCIÉTÉ. — UN NOM SUPPRIMÉ. — LA GUEUTE ET LA DÉGUEUTE.

~~~ On annonce une nouvelle fois que diverses voies publiques de Paris vont changer de nom :

Que la rue de la Ville-l'Evêque s'appellera *Mathieu Molé*;

Celle d'Anjou-Saint-Honoré, *Téhéran*;

Celle de la Chaussée-d'Antin, du *Mont-Blanc* (comme jadis);

Celle des Vignes, *Horace Vernet*, etc., etc.

De plus, on annonce que, par une juste initiative, ayant déjà les rues *Boieldieu*, *Grétry*, *Rameau*, *Nicolo*, etc., on va donner, — de son vivant, — le nom de l'illustre auteur de *la Muette* à l'une des voies qui aboutiront au nouvel Opéra. Rien de mieux !

De son vivant... avons-nous dit? Ce sera le second exemple d'un fait tout exceptionnel. La première fois, ce fut pour Rossini qu'on rompit avec la tradition, — qui est d'attendre la mort des gens pour les immortaliser! Rossini eut non-seulement une rue, mais aussi une statue, assise sous le péristyle du grand Opéra. On espérait sans doute, par ces hommages insolites, excessifs, décider le *cygne de Pesaro* à reprendre sa lyre en faveur d'un Paris si flatteur. Mais le maëstro fit un mot contre Meyerbeer et Halévy et resta coi. La lyre abandonnée se rouilla dans un coin. Rossini ne l'a ramassée un jour que pour l'accrocher dans un médaillon placé sur la grille d'une petite entrée de service de sa villa de Passy...

Mais revenons aux faits actuels.

Pendant qu'on sera en train de débaptiser et rebaptiser les rues de Paris, nous demandons à grands cris la suppression des noms plus que ridicules du *Petit Musc*, — du *Petit Hurleur*, — du *Grand Hurleur*, — de la *Cossonnerie*, — des *Culettes*, — *Percée*, — *Pelée*, — *Friteuse*, — *Gracieuse*, — *Blanche*, — *Bleue*, — *Verte*, etc., infligées à diverses voies de la capitale, quelques-unes des mieux habitées.

En 1848, on avait donné à diverses rues ou places de Paris des noms de circonstance, en vue d'altérer les souvenirs que consacraient les anciennes appellations, — comme si en effaçant les noms on pouvait effacer les choses ! Le gouvernement, fort provisoire d'alors, traitait l'histoire de France à la façon même de ce Père Loriquet, si connu et si légitimement bafoué, pour avoir supprimé tout le règne de Napoléon d'un abrégé, qui l'était infiniment trop, de l'histoire de France, conçu par lui à l'usage des séminaires.

C'est ainsi qu'en 1848, on s'imaginait qu'en appelant place des *Vosges* cette vieille place Royale, encadrée dans les grandes demeures dont les hôtes ont illustré nos chroniques, on faisait acte d'autorité, comme si l'histoire n'était pas quelque chose de supérieur à toutes les passions passagères, que nul décret ne peut atteindre. Cette place était bien essentiellement *Royale*, en effet, et le devait rester, quoi qu'il passât jamais sur la France. Ce fut dans cet espace même, que nous foulons aujourd'hui, qu'eut lieu ce fameux tournoi dans lequel le comte de Montgommery fit à Henri II cette blessure à l'œil dont le roi mourut. Catherine de Médicis, sa veuve, fit abattre le palais en 1565. Ce fut Henri IV qui fit tracer la place actuelle, l'entourant des beaux édifices en briques rouges qu'on voit encore, et dans l'un desquels habita longtemps M. Victor Hugo. L'appartement du poëte était celui même de Marion de Lorme, et c'est là qu'il conçut le drame auquel il donna le nom de cette héroïne de l'intrigue et de l'amour.

Le cardinal de Richelieu, qui occupa un des hôtels de cette place, tout à côté de celui de Ninon de l'Enclos, la fit planter, et l'orna d'une statue équestre de Louis XIII. 1792 renversa la statue; 1829 la redressa. — 1792 avait aussi, avec la statue, enlevé à cette place son nom, d'abord remplacé par celui de l'*Indivisibilité*... puis finalement, et sacrifiant l'euphonie à l'absurde, par celui de place des Vosges. C'est ce nom que 1848 essaya de rendre à cette place célèbre, comme en souvenir de 1792...

Une autre place, la plus belle de Paris, la plus belle du monde, s'appelle de la *Concorde*. Le 25 février 1848, un décret s'empressa de supprimer la *Concorde* pour y substituer la *Révolution*. 1792 avait trouvé la place occupée par la statue de Louis XV, dont elle prenait le nom. La statue fut renversée, et remplacée par une image colossale de la Liberté, en maçonnerie badigeonnée couleur de bronze. Avec l'emblème, la place reçut le nom de place de la *Révolution*. Ce fut au pied de cette statue qu'on dressa la guillotine où Louis XVI eut la tête tranchée. — Sous le consulat, Bonaparte ordonna qu'une colonne nationale remplaçât la statue éclaboussée de sang humain. Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, posa la première pierre de cette colonne... qui ne devait point être achevée. La place prit alors le nom de place de la *Concorde*.

La Restauration voulut remplacer la colonne par un monument expiatoire à la mémoire du roi exécuté en ce lieu même. 1830 éclata sur ce projet. Louis-Philippe y mit l'obélisque apporté de Luxor, comme un survivant des civilisations antiques devant notre civilisation moderne. La place gardait son nom. 1848 survint. Comme il parut indispensable d'effacer *Concorde*, on discutait sur un nom nouveau, lorsqu'un plaisant de la république offrit d'appeler l'endroit « Place du fiacre, » faisant injurieusement allusion à ce petit coupé dans lequel monta, au pied même de l'obélisque, le roi Louis-Philippe, préférant l'exil aux chances de la bataille qui pouvait lui conserver un trône. On s'empressa de remplir de plâtre l'inscription du socle portant le nom du roi. Peu à peu la pluie lava ce plâtre, et l'or reparut tel qu'on l'y voit aujourd'hui.

La pluie lavait aussi ces mots : *Place de la Révolution*, tracés sur la planchette même qui portait précédemment le mot *Concorde*, et celui-ci reparut derrière l'autre, si bien qu'il n'y avait déjà plus précisément de *Révolution*, sans qu'il y eût formellement de *Concorde* ! Cela dura quelques mois... Continuons.

La rue *Royale*, qui va de cette place à la Madeleine, devenait *Nationale* comme la *Concorde* était devenue *Révolution*. Les mêmes décrets-Loriquet ne firent pas moins *National* le Palais-*Royal*, précédemment *Cardinal*. Lorsque l'impérieux cardinal, édificateur de ce palais immense, en fit vaniteusement don au roi, dont il dilapidait les finances, Louis XIII substitua son nom souverain à celui de l'édifice, et ce nom resta jusqu'en 1789, où celui de *Palais-Égalité* et plus tard le *Palais du Tribunat*, lui furent imposés. La Restauration trouva l'ancien nom en place. Rien ne bougea plus jusqu'en Février. Or, comme tout ce qui était *royal* la veille devait devenir *national* le lendemain, le palais à l'européenne renommée changea de nom, au milieu des débris du mobilier du roi, lancé par les fenêtres. Le petit mais célèbre théâtre, miroir de toutes les excentricités de mœurs françaises, qui occupe un angle de l'édifice, dut reprendre le nom de sa fondatrice, M^lle de Montansier, — et la Comédie-Française perdit son nom caractéristique pour se voir infliger celui sans signification de *Théâtre de la République*. Il est juste de dire que, du jour où il administra cette vieille et noble scène, M. Arsène Houssaye, faisant en cela œuvre de tradition, rétablit sur l'affiche le titre COMÉDIE-FRANÇAISE, après lequel seulement venait en sous-appellation celui de *Théâtre de la République*.

Le grand Opéra enfin, auquel la Restauration avait donné le nom un peu prétentieux et développé d'*Académie royale de musique et de danse*, s'était vu transformer, après 1848, en *Théâtre de la Nation*. Ce titre était faux et ridicule. Par le mot *nation* on entend l'universalité des citoyens; or nul théâtre n'est plus celui d'une classe privilégiée par la fortune, le goût, l'éducation, que notre grand Opéra.

Ce fut M. le comte, depuis duc de Morny, alors ministre de l'intérieur, qui, en janvier 1852, fit un décret qui restituait leurs anciens noms historiques à la place Royale, — à la place de la Concorde, — à la rue Royale, — au Palais-Royal, — à la Comédie-Française, etc., etc. Ces mesures si populaires aux yeux de la raison, des convenances, du bon goût et de l'histoire même, furent approuvées par la grande majorité des journaux. — On annonçait alors diverses autres mesures que le ministre, trop passager, de l'intérieur voulait prendre, et dont les lettres et les lettrés se réjouissaient comme d'un heureux retour à tout ce qui fait la valeur pacifique et intellectuelle d'une grande nation. On parlait d'un ample journal gouvernemental, qui eût été la tribune littéraire destinée à reposer les esprits des agitations de la politique; on parlait d'une villa, ou ÉLYSÉE DES LETTRES ET DES ARTS, où, moyennant une pension payée par ou pour les uns, et de *bourses* accordées aux autres, la dignité de la vie matérielle eût été assurée aux ouvriers de la pensée, fatigués ou usés à la tâche ! Déjà M. le comte de Morny s'était fait rédiger des rapports sur diverses questions de cet ordre bienveillant et délicat, — lorsqu'il quitta le ministère, qu'il n'avait accepté que pour frapper un grand coup... d'État.

Au reste, ce rôle effectif et intentionnel de l'un des hommes les plus considérables et les plus sympathiques de ce temps-ci n'était pas apprécié seulement par les esprits indépendants; il trouvait aussi, il est curieux de le dire, ses appréciateurs loyaux dans les rangs même que M. de Morny avait contribué à disperser. C'est ainsi qu'un esprit très-élevé, dont les idées dites sociales étaient en si vive contradiction avec ses instincts aristocratiques, c'est ainsi qu'Eugène Sue, irrésistiblement attiré par l'éminente et élégante personnalité du ministre, écrivait, dans une lettre que nous avons sous les yeux, en réponse à l'avis qu'on lui donnait dans son exil des projets de M. de Morny en faveur des lettres et des arts :

« ..... M. de Morny, depuis de longues années déjà, mêlé aux vicissitudes de la vie politique active, joue en ce moment un très-grand rôle qui n'est imprévu que pour ceux qui ignoraient combien son influence dans les affaires du pays s'enveloppait de perspicacité, de finesse, et pourtant de modestie et de tenue. Il a toujours aimé les lettres et les arts, comme tout esprit d'élite. S'il fait tourner à leur profit les rigueurs qu'il puise dans son autorité actuelle contre les choses politiques, nous lui en serons tous reconnaissants, que nous profitions ou non de ses actes. Attendez avec confiance ! »

Rien ne dit que l'idée de la *villa* de retraite artistique et littéraire ne sera pas reprise sur les bases de convenance parfaite et de dignité qui peuvent seules déterminer son utilité et son succès. Ce moment-là venu, on peut être certain que M. le duc de Morny en sera un des plus actifs et des plus heureux promoteurs. — En attendant, — et nous pourrions dire en espérant, — il nous a semblé à propos de rappeler, à propos du nouveau baptême de certaines rues de Paris, à quelle initiative pleine de tact, de goût et — aussi de courage civique, — on dut alors le rétablissement des anciens noms historiques et consacrés, aux angles de nos rues et de nos places, un moment débaptisées par les fouloisistes de 1848.

~~~ A propos du duc de Morny, un de ses amis nous racontait récemment l'anecdote suivante.

C'était sous le dernier règne. Le président actuel du Corps législatif était alors simple député. Un gros bonnet du temps, tranchant du ministre, invitait l'hiver à dîner dans son opulent hôtel un certain nombre de députés de sa connaissance, et selon l'ordre de leur nom dans l'alphabet. Un jour, M. de Morny est donc appelé à son tour; il accepte.

Or, on lui avait raconté ceci : Que le maître de la maison avait coutume de se faire servir à part d'un certain Léoville d'une année exceptionnelle, un vin exquis que la célèbre maison Closmann de Bordeaux n'abandonnait pas à moins d'un louis la bouteille. Le valet de chambre particulier du personnage servait de ce vin, de cet élixir à son maître, à la femme de celui-ci, — à un intime désigné... puis escamotait habilement la bouteille, qui était lestement remplacée par d'autres vins, fort bons assurément, mais de crûs et d'années plus accessibles.

M. de Morny, averti d'avance par un précédent convive, surveille cette manœuvre... la surprend, — et comme le valet arrive à lui avec les bouteilles-omnibus, disant :

« — *Brane-Mouton* ou *Ermitage* ? »

l'invité répond, en montrant l'endroit où vient d'être cachée la fameuse bouteille, et cela assez haut pour être entendu de l'amphytrion :

« — Je préférerais du Léoville... »

Le valet troublé regarde son maître. Celui-ci, qui se voit trahi, cacha son dépit, fait bon visage et dit :

« — Servez à M. le comte le vin qu'il désire! »

Le valet va dénicher la précieuse bouteille, et en remplit lentement le verre à bordeaux qui lui est tendu. L'amphytrion, sa femme, l'ami privilégié regardent...

Alors M. de Morny verse le contenu du petit verre dans un grand — qu'il remplit indolemment d'eau, comme s'il s'agissait pour lui de vin ordinaire... puis il boit — et reprend simplement la conversation avec le général X..., son voisin de table.

Quel vin de parvenu! — Mais quelle leçon de gentilhomme!

~~~ L'autre semaine, la *Gazette des Tribunaux* offrait à ses lecteurs surpris deux articles portant des arguments d'un autre âge.

Dans l'un (une *Mystérieuse histoire*), il s'agissait d'une troupe d'*Egyptiens* et de *Zingari* de passage à Saint-Malo. Une belle jeune fille brune, voulant épouser un de ses compagnons jaunes, apprenait qu'elle n'était pas la fille des époux Léon qui l'avaient élevée, enlevée sans doute, et elle demandait au tribunal un état civil pour être apte à se marier selon son cœur, au grand désespoir des Léon, qui avaient grand besoin de ses petits talents forains! — L'Ambigu devrait bien nous débrouiller cette histoire, en cinq actes, dont un prologue pour l'enlèvement de l'enfant, et l'épilogue à Saint-Malo...

L'autre histoire se passait en plein Paris Il s'agit encore de gens de Bohême ou d'Egypte, pour les mœurs au moins, car nous avons eu affaire à la simple femme Thomas, tireuse de cartes. Cette commère a trouvé une épicière, la mère Michel (ce n'est point celle qui perdit son chat dans la chanson), qui lui donne cinq francs pour en récupérer vingt-cinq que lui doit une pratique, — une M^me Charve, autre épicière, — à laquelle on a promis, moyennant dix francs, de guérir l'ivrognerie de son mari; — une demoiselle Rosalie, qui a donné cinq francs pour connaître l'adresse d'un étudiant qui a *eu celle* de lui en emprunter trente; un autre qui a versé quarante sous pour qu'on lui fît trouver un mari à son goût. Un mari pour quarante sous... lorsque le plus mince conscrit coûte mille écus!

Enfin, il y avait M^lle Olympe, une fleuriste qui, pour décider Adolphe à l'autoriser à se fabriquer elle-même la couronne d'oranger, a payé dix francs et un foulard...

Ainsi, en plein Paris, en plein dix-neuvième siècle, on en est encore-là, chez les épicières, les giletières et les fleuristes! on croit acheter cinq francs la révélation de l'inconnu, et quarante sous un mari!

~~~ Vous n'étiez pas plus que moi à Magenta, mon cher lecteur, le 4 juin 1859, une chaude journée, saison et bataille! Vous regrettez peut-être de n'être pas soldat pour vous être alors trouvé là, — mais surtout pour en être revenu...

Eh bien, tout peut encore s'arranger, — si nous pénétrons, à Passy, dans l'atelier de M. Adolphe Yvon, l'Horace Vernet des dernières victoires françaises. Entrez... regardez... quelle animation! quelle ardeur, quelle chaleur! Ce clairon, l'entendez-vous? cette fusillade, cette odeur de poudre, ne vous font-elles pas monter le sang au cerveau? Écoutez la lecture de la légende que contiendra le livret du prochain salon :

« Sur les ordres de l'Empereur, qui avait passé le Tessin à San Martino, avec une division de la garde impériale, le général de Mac-Mahon traversait le fleuve à Turbigo, à la tête de son corps d'armée.

» Ce mouvement, dont le but était de tourner l'ennemi attaqué de face par Sa Majesté, avait pour objectif le village de Magenta.

» Après de brillants engagements auxquels prirent successivement part les 45^e, 65^e, 70^e, 71^e régiments de ligne et les tirailleurs algériens de la division de la Motterouge, le 72^e de ligne, les deux régiments étrangers, le 2^e de zouaves et le 11^e bataillon de chasseurs à pied de la division Espinasse et la division de voltigeurs de la garde du général Camou, ces troupes arrivaient, vers cinq heures du soir, devant le village de Magenta. C'est là que s'engagea une lutte suprême où l'attaque fut aussi acharnée que la résistance fut opiniâtre. L'ennemi, se retirant enfin, nous livra du même coup, la clef de Milan et toute la Lombardie.

» Tel est l'historique sommaire de la journée du 4 juin 1859.

» Le premier plan du tableau représente la voie ferrée légèrement en remblai. Les barrières aux couleurs autrichiennes (jaune et noir) ont été arrachées ou brisées. Le colonel Tixier à la tête du 2^e régiment de zouaves, met le pied sur le poteau indicateur de la station de Magenta. (Le drapeau de ce régiment vit, le lendemain, la croix de la légion d'honneur décorer son aigle.)

» Au second plan, à droite, le général de Mac-Mahon donne ses ordres au général de la Motterouge. Derrière ce groupe, les tirailleurs algériens culbutent l'ennemi.

» Au second plan, à gauche, le général Espinasse est rapporté mourant et dit un dernier adieu au sous-lieutenant de Froidefond, son officier d'ordonnance et son cousin, frappé mortellement à ses côtés.

» En arrière, les zouaves escaladent les murs de la Maison Verte, (désignée sous ce nom à cause de la couleur de ses volets) et les deux régiments étrangers, ayant à leur tête le colonel de Brayer, abordent les Autrichiens commandés par le général Klam-Gallas.

» Au fond, se voit le campanile de Magenta. — Des tireurs embusqués au haut de ce clocher y entretiennent un feu qui nous a coûté beaucoup de monde. »

Eh bien, vous avez compris, vous y étiez, ou plutôt vous êtes à Magenta! Voyez comme la pensée se dégage claire et lucide du tableau! Le symbole et le fait frappent à la fois l'attention. Ce colonel .. il s'appela Tixier? n'importe! Il personnifie ici toute l'armée, la France, qui met le pied sur la Lombardie, un don qu'elle va faire à l'Italie. Ici plus d'étalage d'état-major avec portrait et la bataille *sous-entendue*, mais bien le combat du soldat lui-même. L'exécution est digne de cette pensée sincère et vraiment populaire. La franchise des types, la vivacité des attitudes, l'entrain, la passion, la *furia francese* éclatent de tout point. L'épisode de la mort du général Espinasse est tout un tableau touchant, et de la plus saisissante vérité. M. Yvon aura, assurément, par cette œuvre pleine de grandeur, de vie et de vérité, un des succès du salon, et son tableau est digne du beau nom qu'il porte.

~~~ On nous écrit :

« Monsieur, les malheurs de la Pologne m'ont inspiré le chant suivant en un quart d'heure. Si, moyennant votre journal, ce chant parvient à quelques milles Polonais et les pousse à prendre les armes, le but de mon cœur sera rempli.

» C'est tout ce que dans ma position je puis faire pour une nation qui m'est sympathique. Je ne suis pas habitué à manier les armes.

» Agréez, etc. »

Suit le chant. On comprendra bien vite pourquoi nous nous bornons à en publier la première strophe, au risque de paralyser l'excitation qu'on espérait faire naître au milieu des Polonais.

Air de *la Marseillaise*.

Sur les ruines de nos demeures,
A vous, enfants, d'aller à la mort.
Remplissez nos tyrans de terreur
Et sachez transformer notre sort (*bis*).

Vous ne tremblez pas jeunes enfants,
L'âge viril pour vous s'accomplit:
Au combat élancez-vous en chantant,
Le cri de délivrance retentit.

Aux armes, chers amis,
Chassons les ennemis,
Marchons, courons,
Le cœur e[illegible],
Remplir notre mission.

Si l'auteur avoue qu'il n'est pas habitué à manier les armes, il faut y joindre les vers. Ses sentiments sont plus généreux que ses rimes ne sont riches.

~~~ Nous voyons avec plaisir que plusieurs de nos confrères, — entr'autres M. Fiorentino, — établissent le droit, le devoir même, qu'ont les critiques de se prononcer sur les comédiens dits de société, qui s'aventurent devant un *public payant*, sous quelque prétexte de bienfaisance servant à voiler un degré quelconque d'amour-propre.

« Tant que la comédie de salon, dit le critique de *la France*, restera chez elle entre deux paravents, à l'abri de tout regard indiscret, de toute mauvaise langue, je pourrai me permettre d'en sourire tout bas; jamais je n'en dirai un mot dans un feuilleton de théâtres. Mais lorsqu'elle descend dans la rue, ou qu'elle monte sur de vraies planches, lorsqu'elle s'étale, qu'elle s'affiche et qu'elle se laisse discuter dans les journaux; lorsqu'elle accepte les louanges publiques; lorsqu'elle vient enfin nous chercher et nous défier sur notre terrain, dans notre domaine, elle ne doit pas s'étonner de ne plus être traitée en grande dame. »

Et plus loin :

«... Je déclare aussi très-hautement que le jour où les comédiens de salon franchiraient eux-mêmes l'enceinte et la barrière qui les protége pour faire une concurrence ouverte, ou à peine déguisée aux comédiens de profession, la critique aurait le droit de leur dire ce qu'il ne leur serait pas agréable d'entendre. Le prétexte des bonnes œuvres, qu'on met en avant, n'est pas admissible. »

C'est, en termes analogues et meilleurs, ce que nous disions le 28 mai dernier, à propos des exhibitions de comédiens et de comédiennes par charité.

~~~ Un autre, que nous ne voulons pas nommer, parce qu'il nous a donné mainte preuve des mauvais sentiments dont, sans raison et par conséquent sans excuse, il est animé à notre endroit, est aussi entré dans les idées que nous avons émises ici, à propos du discours de M. Octave Feuillet à l'Académie française, — c'est-à-dire le désaccord flagrant qui résulte entre l'opinion qu'on a de son talent, manifestée par les visites aux trente-neuf ayant à se compléter, — et les modestes, les humilités de la harangue de réception.

~~~ Savez-vous ce que c'est que de la *guelte* et de la *déguelte*?

Il y a une heure, j'étais dans l'ignorance où je vous suppose, si vous n'êtes pas d'un certain commerce; mais je viens d'ajouter ces deux mots au peu que je sais, de les soustraire à tout ce que j'ignore, et j'ai hâte de vous montrer ma science toute fraîche.

Eh bien! de la *guelte* c'est, par un mot d'importation étrangère, une remise de deux à trois pour cent, que certains négociants en *nouveautés* accordent à ceux de leurs commis qui placent des *antiquités* aux chalands novices, un boni fait aux employés adroits qui écoulent les *rossignols*...

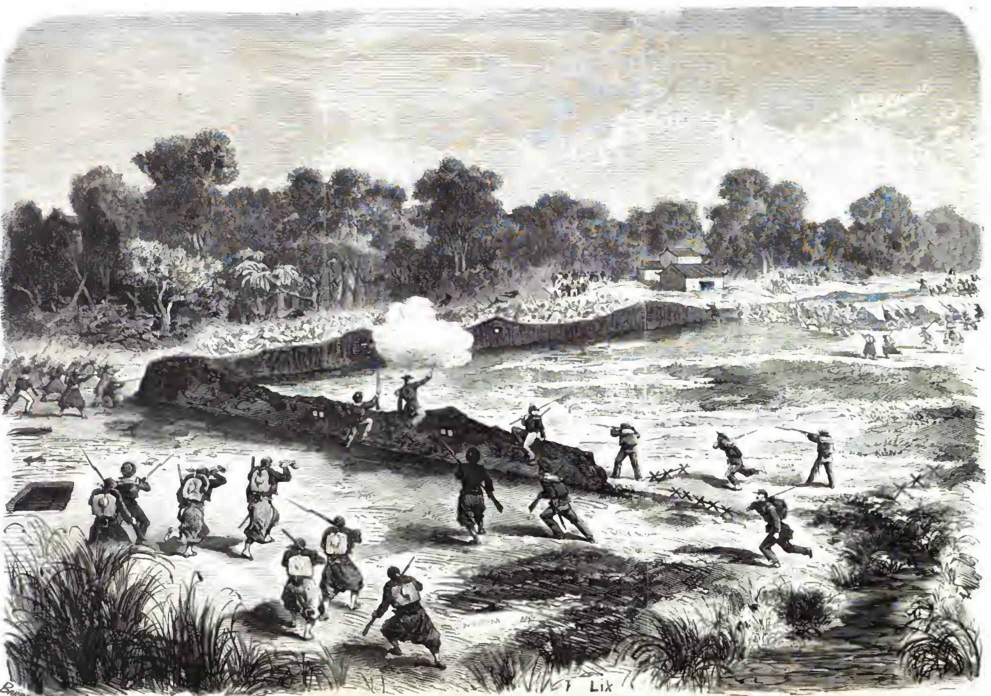
Par exemple, une dame entre pour acheter quelque chose dont elle a envie ou besoin, — il s'agit de lui fourrer habilement autre chose dont elle ne saura que faire, — un article *démodé*, *défraîchi*... le rossignol enfin, comme on dit en argot de commerce. Le commis est récompensé du succès de sa manœuvre par une remise de tant pour cent sur l'argent miraculeusement encaissé : il y a de la *guelte*!

Mais voici le plus délicat du récit. Le magasin annonce un article nouveau en vogue, avec un rabais considérable; c'est un incroyable bon-marché qui s'étale en lettres d'enseigne à la quatrième page des grands journaux! Les ménagères accourent... Le commis qui est assez maladroit pour se laisser forcer à livrer cet article-amorce, subit deux ou trois pour cent de *déguelte*, — c'est-à-dire une retenue sur ses appointements — ou sur la *guelte* acquise ailleurs.

Aussi quelle habileté, quelles ruses, quelles dextérité le commis emploie pour refuser l'article demandé, et le remplacer par l'autre! Avec quel art de comédien, quelle rouerie de joueur il convertit la *déguelte* qui menace en *guelte* qui rapporte!

Assurément, ces ruses qualifiables ne sont point dans la pratique commerciale de tous les magasins de nouveautés. Loin de là! Elles n'existent que dans l'exception, mais elles existent. Le commerce honnête déplore de pareilles manœuvres qu'il est bon de faire connaître, et nous savons que les chambres syndicales de commerce avisent louablement à empêcher des ruses qu'elles flétrissent. En attendant que les hommes honorables qui tentent de s'opposer à cette démoralisation du commerce de détail réussissent dans cette partie de leur utile mission, nous avons cru bon de mettre le public en défiance, en lui racontant ce qui nous est révélé. Qu'on se le dise de dame en dame!

JULES LECOMTE.



EXPÉDITION DE COCHINCHINE. — Prise d'assaut des lignes de Go-den le 8 janvier 1863. (D'après un croquis de M. Touboulic, enseigne de vaisseau.)

Expédition du Mexique. — Vue générale de Jalapa. (Croquis de M. S..., sous-lieutenant au 62e de ligne.)

ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE.

KOWNO.

Kowno, autour de laquelle semblent se concentrer les efforts des Polonais et des Russes, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une ville ruinée, a joué un rôle doublement important, autrefois, comme grand centre de commerce et comme position stratégique.

Elle est située en Lithuanie, au confluent du Niémen et de la Wilia, dans une vallée riante et pittoresque qui rappelle par sa position la contrée baignée par la Loire et le Cher, où s'élève la bonne ville de Tours.

Son histoire est longue et sanglante, depuis Kunas ou Kunosa, fils de Palémon, qui, selon la chronique, la fit bâtir vers les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Quoi qu'il en soit, dès le quatorzième siècle Kowno était un château fort très-important, que les chevaliers de l'ordre teutonique convoitèrent à différentes reprises, qu'ils prirent, brûlèrent et détruisirent complétement vers 1362.

En 1364, les ducs de Lithuanie, comprenant l'importance de Kowno, y firent élever de nouveaux remparts, et, malgré des fortunes diverses, quatorze ans après sa destruction elle renaissait plus formidable qu'auparavant.

Sous la dynastie jagellonne, la Pologne étant à l'apogée de sa puissance, Kowno changea de rôle.

De guerrière elle devint commerçante et industrielle. Commerce et industrie s'y développèrent si rapidement que, vers la fin du dix-septième siècle, elle atteignait au plus haut degré de prospérité.

Sous le règne de Jean-Casimir, Kowno eut beaucoup à souffrir des invasions qui désolaient alors la Pologne. Cependant elle eût pu retrouver sa splendeur passée, si un effroyable incendie ne l'eût détruite presque complétement, en 1731.

Lorsque les troupes moscovites passèrent à Kowno, en 1750, pour aller combattre le grand Frédéric, elles continuèrent l'œuvre de destruction commencée par l'incendie.

En 1800, ce qui restait de ces ruines historiques devint de nouveau la proie des flammes.

Depuis lors, elle n'a plus été qu'un point militaire important, dont la possession a été toujours disputée par les Russes et les Polonais, aussi bien que par les Français sous le premier empire.

Enfin, en 1863, comme en 1831, comme en 1812, Kowno et la belle vallée où elle était assise paraissent devoir être le point convergent des efforts des patriotes polonais et lithuaniens et des armées russes.

C'est la vue de ces ruines glorieuses que nous offrons aux lecteurs du *Monde illustré*.

I. DE PEREZ.

Entrée des Polonais à Pieskowa Skala.

Les événements de Pologne ne se ralentissent point, nos correspondances de Cracovie semblent même faire présager de nouveaux engagements. Nous ne pourrions parvenir, à cause de la nature même du mouvement, à suivre les opérations stratégiques de l'armée russe, pas plus que les excursions des bandes polonaises; nous nous bornons à reproduire, à mesure que les événements nous arrivent, les combats les plus saillants ou les épisodes les plus curieux.

La ville de Pieskowa, remarquable par son couvent et son église, était occupée par les Russes, après le combat de Kamies, dont nous avons donné la semaine dernière l'épisode le plus saillant. Les volontaires sous la conduite de Padlewski, livrèrent un combat aux troupes impériales au pied des roches de Pieskowa Skala. Pieskowa est situé aux environs de Cracovie, près de la forêt de Bialowicz, elle est traversée par d'innombrables quantités de ruisseaux qui vont se jeter dans la Vistule par la Narew et le Bug. Les rochers de Pieskowa sont célèbres par leur forme bizarre; toute la végétation des environs annonce déjà le voisinage de cette fameuse forêt de Bialowicz, qui embrasse une étendue de cinquante-deux lieues de France : sa longueur est de sept milles sur six milles de largeur.

Notre dessin représente l'entrée des partisans à Pieskowa; ils s'engagent dans les défilés qui conduisent aux hauteurs, et les Russes qui, du haut de la colline, ne perdant rien des mouvements de leurs adversaires, incendient le cloître avant d'abandonner la position.

C. T.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

JALAPA

La rapidité des mouvements qui s'exécutent au Mexique rend très-difficile de suivre pas à pas la marche de notre armée. Nous préparons un travail complet que, dès notre prochain numéro, nous serons en mesure de livrer au public, et qui mettra sous les yeux de nos lecteurs les difficultés et les obstacles que nos braves troupes ont eues à surmonter pour arriver à occuper les positions où le général Forey a placé notre armée. Nous donnons aujourd'hui la vue de Jalapa, que nos troupes viennent d'évacuer, dans le grand mouvement de concentration que nous opérons sur Mexico et Puebla.

La ville de Jalapa, située dans la province de la Vera-Cruz, est, par sa position sur une des terrasses par lesquelles le grand plateau central s'abaisse jusqu'au golfe du Mexique, une des villes les plus saines de toute la contrée. C'est dans ses murs que la population de Vera-Cruz, si fréquemment éprouvée par la fièvre jaune, va chercher la fraîcheur et le charme de la belle nature. Située à soixante kilomètres seulement de cette capitale de province, la communication entre les deux villes est facilitée par une route large et belle, dont la pente calculée permet de franchir assez rapidement la longueur. C'est non loin de Jalapa que se trouve la fameuse forteresse de Pérotte, regardée comme une des clefs du Mexique. La ville de Jalapa compte treize mille habitants. Elle a donné son nom à la racine médicinale connue sous le nom de *racine de Jalap*. Par sa situation à mi-côte et par son importance naturelle, elle est une des principales villes de la province de Vera-Cruz.

HERMANT.

TROIS BOHÊMES ET UN PERROQUET.

C'était un soir de mardi gras, — j'avais faim! — Mais hélas! mon portemonnaie était aussi vide que mon estomac.

Je crois même que je n'avais pas de portemonnaie.

Comment dîner!...

Triste problème, qui ne se résout pas avec la même facilité que *le carré de l'hypoténuse, dit le Pont aux Anes.*

C'est surtout à Paris que les alouettes ne tombent pas toutes rôties dans le gosier de la pauvre humanité!

Ces petits oiseaux, délicats, mais très-chers, ne se laissent prendre, sur nos boulevards, qu'au disque lumineux de la pièce de cinq francs!

Les pieds sur mes chenets, les yeux fixés sur une bûche en ruine, je me mis à songer au Périgord, mon doux pays.

Je voyais mon heureuse famille à table, taillant en pièces les perdreaux et les poulardes, dévorant les truffes noires, et buvant *à ma santé* des vins qui avaient mon âge.

Tandis que ma tante Hélène faisait circuler les liqueurs, mon oncle Thibaut entonnait *le Dieu des bonnes gens*, et Zoé, ma charmante cousine, roulait, dans ses doigts roses, des crêpes odorantes, fines et trouées comme de la dentelle.

Irrité par ce tableau d'orgies patriarcales et lointaines, je lançai un vigoureux coup de pied à la bûche et j'ouvris la fenêtre.

J'avais besoin d'air.

Juste devant moi se trouvait un restaurant!-

Des oies homériques me tournaient leur dos miroitant et potelé; de superbes homards semblaient me faire des pied-de-nez avec leurs grandes pattes rouges, et des bouquets de radis roses s'épanouissaient au milieu des asperges et des crevettes!...

De gros bourgeois, à la face béate et sotte, entraient dans le temple d'un pas assuré, ou sortaient l'œil brillant, le nez pourpre, un sourire épais sur leurs grosses lèvres; puis ils se campaient insolemment sur le trottoir, le cure-dent à la bouche, semblant dire aux passants :

« Si vous voulez voir un monsieur qui a bien dîné, regardez-moi. »

Je fermai la fenêtre avec une telle violence, que je brisai trois carreaux de vitres.

En même temps, mille parfums délicieux s'exhalèrent des cuisines voisines, et j'entendis derrière la cloison un petit bruit que je reconnus bientôt pour celui d'un tourne-broche.

La place n'était plus tenable.

— Sortons! m'écriai-je exaspéré, Loubignac ne me refusera pas une côtelette; s'il est absent, je frapperai à la porte de Tamisard.

Mais ce fut à la mienne qu'on frappa; j'ouvris .. et Loubignac entra suivi de Tamisard.

— O mes amis, venez dans mes bras, c'est la providence qui vous envoie!

— Ce n'est pas la Providence, répondit tristement Loubignac, c'est la faim. Nous n'avons plus le sou; peux-tu nous faire dîner?

— Parfait! parfait! j'allais moi-même chez vous implorer la côtelette de l'amitié, une simple côtelette dans le filet. Je suis plus pauvre que Job et plus affamé qu'Ugolin. Loubignac, j'ai envie de te ronger le crâne!

— Qu'allons nous devenir? demanda Tamisard avec anxiété.

— Nous n'avons qu'un refuge, riposta Loubignac, c'est la Brasserie *du Roi de Prusse*; j'y jouis d'un petit petit crédit; nous demanderons une choucroûte pour trois.

— Messieurs, m'écriai-je, vous êtes deux niais. Quand on est pauvre, il faut de l'esprit, de l'audace! Ici, à cette table, tout-à-l'heure nous allons manger un plat de cent francs! Ce n'est ni un faisan de Baltimore, ni un coq des Abruzzes, ni un butor d'Écosse, ni une outarde de Hongrie, ni....

— C'est peut-être un canard du *Constitutionnel*, interrompit Loubignac.

— Non, messieurs, c'est un perroquet!... Nous allons manger le perroquet de ma concierge. Attendez, je suis à vous.

Et je partis comme un éclair. O bonheur! personne dans l'escalier, personne dans la loge; seul, Jako se promenait gravement sur son perchoir.

Je m'approchai doucement et je lui grattai la tête en l'appelant mon ami; puis, d'une main nerveuse je le saisis fortement par le col et je le fourai sous mon paletot; — l'oiseau était pris.

En trois bonds, je me trouvai dans ma chambre. La porte fut fermée, barricadée. Nous sortîmes la clef de la serrure.

Je tenais toujours Jako par le cou.

Loubignac se rendit maître d'une patte, Tamisard s'empara de l'autre.

Nous cherchâmes la place du cœur; je pris mon poignard, j'enfonçai la lame, le sang jaillit!...

Le pauvre oiseau fit deux ou trois soubressauts en poussant un cri rauque; puis son corps devint roide, sa plume se hérissa, il ouvrit le bec et ferma les yeux!

Jako était mort!...

. . . .

Alors, comme trois furieux, nous nous précipitâmes sur son cadavre et bientôt le parquet fut jonché de son beau plumage.

Loubignac flamba la victime; Tamisard la vida, je la mis sur le gril.

Au bout de quarante minutes, qui nous firent l'effet de quarante jours, nous décidâmes que Jako était cuit et nous nous mîmes à table.

La pointe de mon couteau avait à peine effleuré la carcasse du perroquet qu'une voix gutturale s'écria tout à coup.

Bon appétit! bon appétit!...

Jako avait parlé!...

Jako poignardé, plumé, flambé, vidé et rôti, n'était pas *mort* ou, ce qui n'était pas moins extraordinaire, Jako avait *ressuscité!*

Balaam, d'hébraïque mémoire, ne fut pas plus ahuri que nous quand son âne s'arrêta tout court pour lui adresser la parole.

Tamisard s'était levé et le couteau m'était tombé des mains.

— Si vous l'écoutez, dit Loubignac qui posait pour l'esprit fort, nous ne dînerons pas ce soir. La bougie va s'éteindre; profitons de la lumière. Il prit le couteau et d'un coup hardi, il trancha la tête du perroquet...

Bon appétit! bon appétit! répéta la voix mystérieuse.

A son tour, Loubignac devint pâle.

D'où pouvait sortir cette étrange voix? Nous cherchâmes sous le lit, derrière la porte; rien. Dans l'armoire, dans la malle, dans la cheminée; rien! rien! La porte fut ouverte avec précaution; l'escalier était désert. Nous regardâmes par la fenêtre; rien! rien, que les bourgeois et les oies.

Alors Tamisard, furieux, hors de lui, saisit la tête du perroquet, arracha la langue et l'avala!...

Bon appétit! bon appétit! répéta encore la voix inexplicable et terrible.

La bougie venait de s'éteindre; nous prîmes nos chapeaux et gagnâmes la porte... sans regarder derrière nous.

Un quart d'heure après nous étions installés à la brasserie du *Roi de Prusse*.

On nous servit de la choucroûte, mais depuis qu'il nous avait été souhaité d'une si singulière façon, notre appétit se trouvait étonnement apaisé.

Nous passâmes la soirée à faire mille conjectures, sans pouvoir nous expliquer la merveilleuse résurrection de Jako.

La discussion roula sur les Égyptiens et la métempsycose, sur les *Merveilles du Ciel* et *de l'Enfer* de Swedemborg, sur le *Voyage dans le bleu* de Tiek, la *Cité du soleil* de Campanella, la *Chiromancie* de Robert Flud et l'*Émigration des âmes* de Thomas Miélline.

Loubignac raconta la mort si étrange et inexpliquée de M^lle de Sorge; Tamisard rappela le spectre de Brutus, la bohémienne de Bonaparte, la vision du grand Turenne, l'histoire du crapaud de Nîmes et la fameuse chambre de la rue *des Noyers*, qu'une main invisible remplissait de pierres sous les yeux et à la barbe de la police.

Loubignac était très-exalté, et Tamisard s'interrompit plusieurs fois pour nous dire que la langue du perroquet se livrait à des bonds effrayants.

Il fut convenu qu'au sortir de la brasserie nous reviendrions chez moi, pour nous livrer à de nouvelles recherches; mais quelqu'un ayant invité mes amis à souper, ils m'abandonnèrent lâchement et je rentrai seul.

En passant devant la loge, j'aperçus ma concierge accroupie sur son feu. Elle pleurait. J'entrai, et avec une audace qui aurait fait envie au plus grand criminel, je l'interrogeai sur le sujet de ses larmes.

— La fatalité me poursuit, dit-elle d'une voix lugubre: en 1848, j'ai perdu ma fortune; en 1849, M. Chaumande, mon mari, mourut de la rougeole; l'année suivante, je vis expirer *Marius* (Marius était un barbet), que vous avez connu vous-même. Aujourd'hui, Jako a disparu.

— Jako?

— Oui, Jako, qui parlait comme vous et moi; Jako, que j'aimais tant et que j'avais trouvé dans des circonstances si extraordinaires!...

— Extraordinaires, dites-vous? Parlez, madame Chaumande.

M^me Chaumande ne se fit pas prier.

— C'était le jour des Morts, commença la portière. J'avais résolu de porter une couronne d'immortelles sur la tombe de feu M. Chaumande, au cimetière de Montmartre. Elle me coûta 1 franc 75 centimes. Il y avait d'un côté: *A mon époux bien-aimé*; de l'autre: *Regrets éternels!!!*

Ici, M^me Chaumande absorba coup sur coup deux prises de tabac; puis elle continua:

— Je venais de m'agenouiller sur ladite tombe, quand tout à coup j'entendis des gémissements au-dessus de moi. Je levai la tête; c'était... devinez qui?

— M. Chaumande?

— C'était un perroquet, un magnifique perroquet. Il vint se poser sur mon épaule sans que je l'eusse appelé, me becqueta les mains comme s'il m'eût déjà connue, et me regarda avec des yeux qui me faisaient peur, tant ils avaient une expression humaine. Je le mis sous mon châle, et depuis nous avons toujours vécu ensemble. Eh bien, faut-il que je vous le dise? je me suis parfois figuré que cet oiseau c'était l'âme de M. Chaumande. Aussi, je l'attends, je suis sûre qu'il reviendra.

Après ces bizarres révélations de la concierge, je montai lentement l'escalier, et ce ne fut pas sans une certaine émotion que j'introduisis la clef dans la serrure.

J'allumai ma bougie.

Ce que je vis alors, je ne l'oublierai jamais.

Jako, poignardé, plumé, flambé, vidé et rôti, Jako, qui avait eu la tête tranchée et la langue arrachée, Jako se promenait gravement sur ma cheminée.

A ma vue, ses yeux flamboyèrent, il déploya ses ailes, ouvrit son large bec et me lança ces mots terribles: *Bon appétit! bon appétit!...*

Je poussai un cri et je tombai sur une chaise, aux trois quarts évanoui. Il me sembla alors qu'avec ses ailes il m'étouffait, qu'avec ses pattes il me déchirait la poitrine, qu'avec son bec il m'arrachait les yeux.

Tout à coup on frappa à ma porte.

— Entrez, répondis-je d'une voix faible.

C'était la voisine.

— Veuillez m'excuser, dit-elle, de venir vous déranger à pareille heure.

Mon perroquet s'est évadé, et je crois bien l'avoir entendu chez vous tout à l'heure.

Précisément le voici! « Jako, arrive, arrive donc! »

Et l'oiseau vint se poser sur le doigt que sa maîtresse lui tendait.

L'énigme se trouvait expliquée.

Ma frayeur s'était dissipée, mais l'appétit était revenu.

Je me mis à table et je dévorai Jako, le vrai Jako, sans qu'il fît la moindre observation.

Le lendemain, Loubignac et Tamisard vinrent me voir.

— Et le perroquet? dirent-ils en entrant.

Je leur montrai le squelette de l'oiseau.

— Dévoré?...

— Des pieds à la tête.

— Et qu'a-t-il dit?

— Qu'il faut laisser les enfants à leurs mères, les perroquets aux concierges, et ne pas croire aux *revenants*.

Je leur racontai ensuite la fin de la tragédie.

Bien qu'elle fût très-vraisemblable, mes amis n'y crurent pas.

Ils me soupçonnent d'être ventriloque et m'accusent très-sérieusement de les avoir effrayés pour manger le perroquet tout seul.

Quant à M^me Chaumande, elle persiste de plus en plus dans ses idées de métempsycose.

Cette fidèle épouse attend toujours Jako, comme Pénélope attendait Ulysse.

Mais je crains bien qu'elle ne l'attende plus longtemps.

FULBERT DUMONTEILL.

EXPÉDITION DE COCHINCHINE

Prise d'assaut des lignes de Go-den (janvier 1863)

Le *Moniteur* a enregistré la révolte anamite et la brillante répression exécutée par nos troupes; notre correspondant de Cochinchine, témoin et acteur de la prise d'assaut des lignes de Go-den, nous envoie à ce sujet les notes suivantes:

« Les Anamites révoltés s'étaient concertés depuis longtemps et préparaient des munitions, en même temps qu'ils se fortifiaient à Go-den. Au nombre de 7,000 hommes, ils s'étaient installés dans une suite de retranchements concentriques, avec fossés et chevaux de frise, et avaient flanqué les routes de fortins croisant leurs feux. Une colonne française de 430 hommes, commandée par M. Lespès, lieutenant de vaisseau, et composée de soldats d'infanterie de marine, de matelots et de turcos, a été dirigée vers Go-den, centre de la révolte. Après sept heures de combat, et après avoir été entourée plusieurs fois, la colonne a enlevé les lignes de Go-den à la baïonnette, aux cris de: *Vive l'Empereur!* à une heure et un quart de l'après-midi, le 8 janvier 1863. Le moment choisi par le dessinateur est celui où les Anamites tirent leur dernier coup de canon. Sur le premier plan à gauche sont deux trompettes de turcos, et en arrière des soldats d'infanterie de marine, des marins et des turcos; puis, à cheval sur le parapet, un officier de marine, et à droite des matelots. Au second plan, sur la droite (et qui n'est que le centre des retranchements), une partie de la colonne, composée aussi de soldats d'infanterie de marine, de matelots et de turcos, avec les bagages, commandés par M. Lespès, qui est en tête, entre ces deux plans, se trouve la ligne des retranchements des Anamites, dont on aperçoit l'armée en fuite avec ses drapeaux et ses parasols. »

Ce brillant fait d'armes mettra probablement fin à la révolte des Anamites, qui avaient cru prendre la garnison française au dépourvu.

Pour extrait: M. V.

L'Ambassadeur de France remet à S. M. la Reine d'Espagne les insignes de la Légion d'honneur, conférés au prince des Asturies.

L'Empereur, par une attention dont la reine Isabelle s'est montrée reconnaissante, a voulu que l'héritier présomptif de la couronne portât en même temps que le prince impérial, le grand-cordon de la Légion d'honneur, et a accordé une dispense d'âge au jeune prince des Asturies.

M. Barrot, ambassadeur de France à Madrid, et qui occupe ce poste important depuis plusieurs années, entouré de l'estime des nationaux et de la considération de la reine, a été chargé de présenter le grand-cordon à S. M., pour qu'elle en revêtît elle-même le jeune prince; il s'est en quelques mots acquitté de sa mission, et a ajouté ses vœux personnels à ceux de Leurs Majestés.

Cette cérémonie intime a eu lieu dans la chambre même de S. M. la Reine; le prince portait l'uniforme des chasseurs.

Le roi était près du jeune prince, et les royales personnes étaient entourées de leur maison.

L'ambassadeur de France et tout le personnel de l'ambassade ont été l'objet des attentions de Sa Majesté qui, après une réponse officielle à la marque d'estime de l'Empereur des Français, s'est entretenue avec ses représentants.

Les relations entre la France et l'Espagne n'avaient pas besoin d'une nouvelle consécration, mais les amis des deux pays s'applaudiront de cette nouvelle marque de sympathie réciproque.

C. V.

COURRIER DU PALAIS

Je vous assure qu'il n'est rien au monde de plus instructif que l'étude des débats judiciaires, rien qui puisse suppléer plus utilement à l'expérience de la vie pratique, éclairer d'un jour plus direct et plus vrai le jeu des intrigues et des passions humaines. Les romanciers et les moralistes auront beau faire; jamais leurs tableaux, si profonds d'observation, si ingénieux de composition et d'analyse, si éclatants de couleur qu'on les suppose, n'atteindront à la vérité saisissante, au puissant relief de ces simples photographies, prises au jour le jour, mais prises sur le modèle et la nature vivante. La question du mariage, par exemple, cette question si complexe, si variée, si délicate, a-t-elle été assez étudiée, fouillée, retournée dans tous les sens par

ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE. — Les volontaires, sous la conduite de Palewski, occupent Piezkowa-Skala (D'après les documents communiqués par M. K...)

La reine d'Espagne recevant des mains de l'ambassadeur de France le grand cordon de la légion d'honneur offert par l'Empereur au prince des Asturies.

tous ceux qui font métier de disséquer le cœur humain, depuis Balzac, George Sand et Octave Feuillet, jusqu'à l'auteur ingénieux des *Mariages de Paris*? Eh bien! à côté de leurs brillantes fantaisies, placez les simples récits des péripéties conjugales que vous déroulent nos audiences : comme tout de suite le problème s'élucide, comme les enseignements jaillissent, que de mystères de la vie intime se découvrent et s'expliquent!—Et je me demande, quand j'y pense, comment l'idée n'est pas encore venue à un éditeur de publier sous le titre de l'*École du mariage*, ou *Manuel des fiancés*, un recueil des procès en séparation de corps.

Qui sait si, avec un pareil guide, M. G... n'eût pas évité les piéges-à-loup où il est tombé?

Figurez-vous un brave homme qui, après sa sortie d'un collége de province, a quitté la France, est allé s'installer à Rome dans une maison de commerce, et y a vécu constamment entre son journal et son grand-livre, expert en sa spécialité, représentant consulaire d'un petit pays auprès du gouvernement pontifical, mais peu initié aux secrets de ce labyrinthe que l'on appelle le cœur féminin; figurez-vous ce naïf négociant transplanté tout d'un coup à Dieppe, en pleine saison des bains, au milieu de ce monde élégant des eaux, qui est à la fois la crème et l'écume du monde parisien, où la courtisane coudoie l'honnête femme, la chercheuse d'aventures la mère de famille, la princesse de la rue Bréda la comtesse du faubourg Saint-Germain, figurez-vous ce bon M. G... égaré, sans boussole, sur cette mer pleine d'écueils, les oreilles ouvertes, sans défiance, aux voix de toutes ces sirènes. Il a de la fortune, une situation honorable, un célibat de quarante-cinq ans qui commence à lui peser. Joli gibier à lever, n'est-ce pas? pour une aventurière en quête d'un mari!

La chose fut bientôt faite. Dans le même hôtel que M. G... se trouvaient logées deux jeunes femmes brillantes, d'une éducation excellente, de manières distinguées. L'une s'appelait la baronne de M..., et son maintien parfaitement digne n'avait rien qui ne fût en harmonie avec le titre qu'elle se donnait. A côté d'elle était sa sœur, Mlle Marie Van H..., non mariée, d'un âge indécis, mais encore suffisamment rapproché de l'adolescence pour qu'elle pût inspirer les plus vifs et les plus légitimes désirs. D'ailleurs toute charmante, pleine de décence et de grâce, d'une conversation entraînante, dans tout l'éclat d'une beauté que relevaient les séductions et les élégances de la femme du monde.

La connaissance se fait vite aux bains de mer : en quelques jours M. G... avait conquis Marie Van H..., — ou pour mieux dire il était conquis par elle.

On se revit à Paris. M. G... ne tarda pas à poser sa candidature, qui fut gracieusement accueillie. En homme prudent, il avait voulu prendre ses renseignements. Un Parisien, en pareille circonstance, fût allé les chercher dans le monde, dans les clubs de la *high life*. M. G... s'adressa à son banquier, et voici ce qui lui fut répondu : « Mlle Van H... frise la quarantaine; elle habite l'hiver dans son appartement du faubourg Saint-Germain, l'été dans son château de Montjoye, dont elle est bien réellement propriétaire; elle jouit d'une bonne réputation et possède, dit-on, douze mille livres de rente. »

L'appartement du faubourg Saint-Germain, M. G... le connaissait; il y avait constaté avec plaisir un mobilier somptueux, — on a parlé d'une valeur de cent mille francs,—il avait visité de sa personne la terre de Montjoye : elle lui avait paru d'un fort joli rapport. Enfin, pour compléter son enquête, il avait glissé un louis dans la main d'un domestique de la maison, et le domestique lui avait donné sa parole d'honneur que sa maîtresse était la femme la plus vertueuse des vingt arrondissements.

On comprend qu'après cela, il ne restait plus qu'à acheter la corbeille de noces.

Le mariage a donc lieu. M. G... était au ciel; il n'y resta pas longtemps.

Dès le lendemain du mariage, le ton de sa femme change tout d'un coup : le masque de l'honnête femme tombe, la figure de l'aventurière apparaît. M. G... apprend que la prétendue baronne de M... n'est pas mariée à l'homme dont elle prend le nom et le titre; il va au fond des choses, il relit son contrat de mariage, et il découvre que sa femme n'est autre — qu'une courtisane en retraite.

Il n'y a pas à dire non : l'avocat de Mme G... est le premier à faire bon marché du passé de sa cliente. Il convient, — dans une image empruntée à la poétique du siècle dernier, — « qu'elle n'est arrivée au temple de l'Hyménée qu'après avoir fait de nombreuses stations à celui de l'Amour. « Séduite à seize ans par un Anglais, qui l'a cédée à un de ses amis, puis lancée dans le monde par un noble personnage, elle a passé tour à tour par les bras de plusieurs grands seigneurs, et c'est ainsi que, de duc en comte, de comte en marquis, elle est venue échouer, épave fatiguée, sur cette plage de Dieppe, où M. G... l'a recueillie.

Les noms de ces divers protecteurs ont été cités à l'audience; ce sont de très-grands noms, portés par les premières familles de ce pays-ci. Il en est un qui marque dans la haute littérature. — Comme Aspasie, Mlle Van H... a vécu avec Périclès.

M. G... affirme qu'il n'a rien su de ces relations; mais l'avocat de sa femme prétend qu'il en impose et qu'il se fait naïf *à posteriori*. Et, en admettant que ce qui était public pour tout le monde ne l'eût pas été pour lui, comment son attention n'aurait-elle pas été éveillée par ce contrat de mariage, où Marie Van H... apportait en dot une rente viagère constituée à son profit par le duc de X..., son ancien protecteur?

Quoi qu'il en soit, ce n'est que dans les faits postérieurs au mariage qu'il faut chercher les griefs de séparation de corps. A en croire M. G..., la courtisane en retraite aurait aspiré à reprendre du service. Il produit pour preuve une curieuse correspondance engagée entre sa femme et le jeune comte de Z..., un ancien *ami* de Marie Van H... Le mariage de celle-ci avec M. G... avait mis hors de lui le pauvre jeune homme. Mme G... lui écrit que tout n'est pas perdu, qu'elle lui reviendra un jour. — Voilà qui semble leste en effet. Mais quoi! ce jeune homme était violent, il parlait de suicide, il se disait blessé à mort, et par pure charité chrétienne, Mme G... lui appliquait, en guise de compresses, des espérances vaines et des promesses trompeuses.

Telle est l'explication de Mme G... Croiriez-vous qu'elle a trouvé des incrédules, le mari d'abord et la justice ensuite?

A cette infidélité platonique il paraît s'en être joint quelques autres plus positives et plus réelles. Celles-ci se seraient accomplies à Rome et auraient motivé de la part de M. G... une plainte à l'autorité ecclésiastique. Réfugiée au couvent de Sainte-Lucie, la femme coupable se serait humiliée devant son mari, elle aurait imploré son pardon à deux genoux... Ici encore Mme G... crie à la calomnie. Jamais, prétend-elle, elle ne s'est excusée que de certains torts de caractère, auxquels, d'ailleurs, M. G... a répondu par des violences et des brutalités dont le tribunal a fait justice en prononçant contre lui un premier jugement de séparation de corps.

Mais les lettres, les papiers intimes de Mme G... la condamnaient; après avoir gagné la première partie, elle a perdu la seconde. Reste la troisième, engagée devant la Cour à laquelle les deux jugements sont déférés par la voie de l'appel.

Ces papiers, ces lettres intimes, M. G... se les est procurés en forçant les tiroirs de sa femme. A cette occasion, deux théories contraires se sont trouvées en présence, chacun des deux avocats reprochant à son adversaire de s'inspirer de « je ne sais quel code frelaté de la morale conjugale. » — « Quoi! s'est écrié Me Senard, crocheter les meubles de sa femme, faire main basse sur ses papiers, alors qu'il n'est pas encore question de séparation de corps, les trier, les annoter, les arranger en vue de déshonorer celle qui a été ainsi spoliée, cet attentat à la liberté de l'épouse, vous trouvez que c'est le fait d'un homme délicat, vous appelez cela de la morale pure! » — Et Me Favre de répondre : « Que me parlez-vous de la liberté de l'épouse? Elle cesse là où le désordre commence. Quand un mari soupçonne, quel que soit le secret des tiroirs ou des meubles, c'est, je ne dirai pas son droit, mais son devoir de tout forcer pour arriver à la découverte de la vérité! »

N'attendez pas de moi que je vous donne là-dessus mon opinion. Je n'ai pas, je le confesse, le courage de ces honorables avocats, et je me soucie peu de me faire une affaire avec l'un ou l'autre des deux corps respectables engagés dans la question.

Après le roman psychologique, le roman picaresque; après le monde de Balzac, le monde de Quevedo et de Cervantes. Voyez cette belle jeune fille à la mine fière, au regard assuré sans effronterie, aux traits caractérisés, marqués du type israélite, à la mise étrange, à la toque de velours ombragée de deux plumes noires et couleur de feu, qui, rejetées en arrière, viennent caresser les tresses lourdes de ses beaux cheveux. Qui est-elle? Elle l'ignore. Toute petite, elle a été ramassée — volée peut-être — sur un grand chemin, par deux juifs saltimbanques. Elle a poussé comme l'herbe sauvage, mal nourrie, mal soignée, battue souvent sans pitié. Promenée de ville en ville, de foire en foire, elle dansait, elle chantait des airs étrangers au son d'une guitare que râclait la vieille juive. Puis, un jour, dans ce cœur vierge encore, l'amour s'est éveillé. Un jeune zingaro, appartenant à une autre troupe nomade, lui a offert le mariage.—Me veux-tu? je te veux. Oui? Eh bien! rompons la paille,

> Une paille rompue
> Rend entre gens d'honneur une affaire conclue.

Ce n'est pas tout cependant : il faut encore un état civil, et la pauvre fille apprend tout à coup qu'elle n'en a pas. La justice, heureusement, vient lui tendre la main.

« La demanderesse, dit M. le procureur impérial Gagon, se trouve sans nom, sans famille, sans patrie. Précaire était son nom, misérable sa famille, abaissée sa nation; mais elle avait au moins l'apparence trompeuse d'un nom, d'une famille, d'une patrie.

« Aujourd'hui, un vide immense se fait autour d'elle. Sans être capable d'analyser les conséquences juridiques de cette situation, elle en mesure avec effroi les conséquences pratiques.

« Point de passe-port pour ceux qui n'ont point de nom ni d'identité, — point de mariage possible, — pas un seul acte de la vie civile réalisable.

« Et si elle cherche à fuir son malheur, son malheur la suivra comme l'interdiction de l'eau et du feu suivait le proscrit antique... partout en état de vagabondage, partout poursuivie, partout emprisonnée, si la justice ne la fait surgir de ce tombeau civil où le hasard de sa vie l'a plongée... »

Le tribunal fait droit à ces conclusions : il déclare que la demanderesse née, il y a vingt-trois ans environ, de parents inconnus, portera à l'avenir le nom de Caroline Léon, et ordonne la transcription de son jugement sur les registres de l'état civil de Saint-Malo.

Pleurant de joie, la nouvelle Esmeralda quitte l'audience, au bras de son Bohémien, dont la face jaune est devenue pourpre de fierté et de plaisir.

PETIT-JEAN.

LES DEUX CROIX

Entre Vissoux et Antony, près de la route de Chatenay, s'élève une colline sur laquelle se trouve planté un joli village frais et coquet, qui sourit à la plaine du front de ses maisons blanches et d'agréable apparence.

Ce village se nomme Frênes.

Frênes est encore aujourd'hui un des rares endroits des environs de Paris où le dimanche ne déverse pas ses oisifs iotrus, dès qu'avril voit naître ses premiers bourgeons. C'est, en un mot, la vraie campagne dans toute sa tranquille et rustique splendeur; un lieu paisible, frais, solitaire; le sifflet des locomotives ne trouble pas sa tranquillité. De Berny (la plus proche station) jusqu'à Frênes, il fallait encore faire la route à pied, car la station de Berny n'est desservie par un omnibus rural que depuis l'été dernier.

Frênes compte cependant quelques maisons de campagne dont les propriétaires peuvent se proclamer hautement les sybarites du calme, qu'ils peuvent y savourer sans trouble, tout à leur aise.

En 1846, ce petit village était encore bien moins important qu'aujourd'hui. Les Parisiens ignoraient presque complétement son existence. Les steeple-chases de la Croix-de-Berny le leur avaient fait apercevoir pourtant, mais la ligne d'Orsay n'existait pas encore, et, sauf quelques privilégiés établis déjà dans le pays, nul ne le connaissait.

Les habitants de Frênes, à cette époque, étaient très-unis, par cela même qu'ils étaient peu nombreux. Une grande intimité régnait entre tous, et, sauf quelques rares exceptions, tous pouvaient se tendre une main affectueuse et sincère.

Il y avait alors, sur la route de Vissoux, une petite ferme de modeste apparence, distante de Frênes d'une portée de fusil tout au plus. On l'appelait la ferme de la mère Jacques. Elle était habitée par deux personnes: la mère Jacques et sa nièce Suzette. La mère était une grande femme, robuste et droite, qui paraissait avoir cinquante ans tout au plus. Suzette, au contraire, était frêle et mignonne, et ses dix-huit ans, qui la faisaient fraîche et jolie, ne la rendaient pas aussi forte que le sont la plupart des paysannes de cet âge. A côté de la nature vigoureuse de la mère Jacques, la jeune fille était le frêle roseau croissant à l'ombre d'un chêne.

Tout énergie et franchise, le caractère de la mère Jacques correspondait complètement à son physique. Elle avait dû être fort belle; son œil grand et clair ne manquait pas d'éclat; ses dents, dont elle avait conservé complètes les deux rangées, étaient irréprochablement alignées. Son teint mat, légèrement bruni par le soleil, faisait ressortir la blancheur argentée de ses cheveux, qu'elle portait en longs bandeaux sous son bonnet de tulle, garni, pour tout ornement, d'un simple ruban noir. Sa voix était forte, impérieuse, et lorsqu'elle fronçait ses sourcils, noirs comme de l'encre, ce qui donnait à son visage un aspect un peu dur que tempérait l'extrême bonté dont il était empreint, tout tremblait à la ferme, bêtes et gens, c'est-à-dire la vache, le chien, les poules, les canards et Suzette.

Suzette avait quelque ressemblance avec la mère Jacques. Leur parenté se lisait sur le visage. Quoique ses traits fussent fort différents de ceux de sa tante, elle avait le visage plus régulier que celui de la bonne femme, ses sourcils étaient châtain foncé, d'une nuance légèrement plus accusée que celle de ses cheveux abondants, relevés sans prétention, sous sa coiffe de paysanne. A la ville, Suzette eût été remarquée; au village, elle passait inaperçue. Elle était trop distinguée pour plaire au vulgaire, et cependant elle avait inspiré à un Frênois une grande passion.

Celui-ci était un cultivateur de vingt-trois ans, nommé Pierre Bertrand; il habitait une petite maison du village avec son tuteur, Jean Martial, ancien soldat de l'empire, et le compagnon d'armes de la mère Jacques, qui avait servi jadis comme vivandière dans le même régiment que lui, le 1er dragons.

L'amitié de Martial pour la mère Jacques était proverbiale. Chaque jour, Jean et Pierre allaient à la ferme de la mère. Ils passaient avec elle et Suzette toutes les veillées, et tandis que Martial et la mère se complaisaient dans leurs souvenirs héroïques, Suzette et Pierre se parlaient d'amour des yeux, avec l'éloquence des prunelles de vingt ans. Néanmoins, ni Martial ni la mère ne se doutaient de cet amour, car les jeunes gens le leur cachaient avec le plus grand soin. Voici pourquoi.

La mère Jacques et Martial avaient le mariage en horreur. Ils ne laissaient jamais échapper une seule occasion de tonner contre cette institution anti-naturelle, selon eux, et Pierre respectait trop son tuteur, Suzette aimait et craignait trop la mère Jacques pour qu'ils tentassent, l'un ou l'autre, de les faire changer d'idées. Ils s'aimaient donc en attendant tout du hasard, et se le disaient mille fois dès qu'ils étaient seuls.

Parfois, après qu'on s'était séparé, Pierre quittait son logis et regagnait la route de Vissoux. De son côté, Suzette sortait de la ferme, et, toute tremblante, venait causer avec lui derrière la haie qui bordait l'enclos. Un grand saule, aux feuilles longues vert-pâle, abritait les deux amants; ils s'asseyaient sur le tronc moussu d'un arbre abattu quelques mois auparavant, et, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, s'avouaient lentement les ivresses de leur chaste amour. Leur séparation était toujours pénible.

— Quand ne te quitterai-je plus? disait Pierre avec un soupir, en embrassant Suzette sur le front.

— Hélas! répondait-elle, parlez à M. Martial, dites-lui tout, et nous verrons.

— Que ne parles-tu toi-même à ta tante?

— Oh! je n'oserai jamais.

— Eh bien! j'oserai, moi.

— Parler à ma tante?

— Non, mais à mon tuteur, et cela dès demain.

Ils se quittaient, mais, la nuit passée, Pierre n'osait pas tenir sa promesse.

Un événement inattendu lui donna le courage dont il manquait.

La mère Jacques reçut une lettre de son frère, le père de Suzette, qui lui annonçait son intention de la prendre bientôt chez lui. On était en août, et le frère de la mère Jacques fixait le départ de la jeune fille pour la fin de septembre.

L'ancienne vivandière en fit part à Martial et à Pierre; à cette nouvelle, celui-ci eut grand'peine à contenir ses larmes. Le soir, Suzette le consola et il jura de tout confier à son tuteur dès le lendemain.

C'est ce qu'il fit. Mais au premier mot Martial l'arrêta.

— Tu es fou, garçon, lui dit-il. Epouser Suzette! tu n'y penses pas. Quant à moi, j'aimerais mieux me jeter du clocher de l'église sur le pavé de la place que d'en dire un seul mot à Jacqueline. Il ne faudrait que cela pour nous brouiller complétement avec elle.

— Mais, mon tuteur...

— Non, te dis-je, cent fois non!

Pierre était désespéré. Il apprit à Suzette l'insuccès de sa démarche, et tous deux se creusèrent l'imagination afin de trouver un moyen de vaincre la répugnance de la mère Jacques pour le mariage.

La sainte Suzanne arriva.

Sans rien dire à Martial, Pierre alla à Antony et y acheta pour Suzette une croix d'or; puis il prit un chemin de traverse et gagna le saule sous lequel il s'asseyait avec sa bien-aimée et dont ils avaient fait une cachette, et glissa dans un trou de l'écorce la petite boîte qui contenait son modeste présent.

Au moment où il allait s'éloigner, la mère Jacques parut; elle revenait de Frênes, où elle était allée faire ses provisions du jour.

Pierre, tout déconcerté, porta instinctivement la main à son bonnet.

— Tiens, monsieur Pierre! fit la mère. Bonjour, mon garçon.

Cet accueil rassura le jeune homme.

— Elle est de bonne humeur, se dit-il, le ciel soit loué. Bonjour, mère Jacques.

— Que fais-tu ici?

La question était directe. Pierre se troubla.

— Je venais... je croyais...

— Tu balbuties comme un conscrit, fit la mère en l'interrompant. Allons, explique-toi?

— Je venais à l'occasion...

— De ma fête! s'écria la bonne femme; merci mon garçon, il fallait le dire tout de suite.

— Comment, votre fête! ne put s'empêcher de dire Pierre, qui, tout à Suzette, n'avait point songé à Suzanne.

— L'ignorais-tu?

— Oh! mère Jacques!

— Allons, c'est bon! Embrasse-moi. Veux-tu, dis?

— Si je veux!

Et Pierre étreignit la bonne femme.

— Ah! reprit-elle au bout d'un moment, à mon âge les baisers sont rares, et ceux que je recevrai aujourd'hui ne seront pas nombreux, car bien peu de gens savent encore au pays que je m'appelle Suzanne. Au régiment, ils m'ont baptisée Jacqueline, je ne sais pourquoi, comme ici on me nomme la mère Jacques, quoique je n'aie jamais commis la stupidité de prendre un mari.

— Vous oubliez qu'on ne vous appelait pas seulement Jacqueline au régiment, mais qu'on vous y nommait la belle vivandière, la mère.

La vieille femme ne put s'empêcher de sourire.

— Qui t'a dit ça? fit-elle.

— Mon tuteur.

— Martial! pauvre cher homme; il sait bien que je m'appelle Suzanne, lui. Oh! il y a si longtemps de cela!

— Le fait est que votre amitié ne date pas d'hier.

— C'est vrai, ça remonte à l'époque où le petit caporal s'appelait encore le général Bonaparte. Oh! ajouta-t-elle avec enthousiasme, quel joli garçon ça faisait!... Je ne connais qu'un seul homme qui a été aussi bien.

— Et qui ça?

— Martial.

— Mon tuteur?

— Lui-même, garçon, ton tuteur en personne; si on m'appelait la belle vivandière, on le nommait, lui, le beau dragon; un physique superbe, dix blessures, trente campagnes et la croix: de quoi tourner la tête à toutes les femmes, rien qu'en soufflant dessus.

En prononçant l'éloge de son vieil ami, la physionomie de Jacqueline s'était illuminée d'enthousiasme. Pierre en fut singulièrement frappé. Une pensée subite lui vint à l'esprit, mais il la repoussa bientôt, la considérant comme improbable.

— Courageux comme un lion devant l'ennemi, il tremblait comme la feuille devant deux beaux yeux, poursuivit Jacqueline au bout d'un moment.

Pierre s'empressa de lui donner la réplique.

— C'est égal, fit-il, c'est un brave homme et vous avez raison d'avoir de l'affection pour lui.

— Pardi, je le sais bien! On n'est pas amis depuis 1796 pour rien. Le jour d'un certain événement, inutile à te raconter, et qui me permit de lui rendre un léger service, il me dit: Suzanne, je vous supplie de ne jamais oublier ce qui vient de se passer, pour me permettre de m'en souvenir toujours et de vous en exprimer toute ma vie une profonde reconnaissance. Et moi, lui tendant la main: Tope-là, Martial, que je lui dis, désormais je serai votre ami intime, et j'ai tenu parole.

— Depuis cinquante ans?

— Depuis cinquante ans; il en avait dix-huit, moi seize à cette époque.

— C'est admirable, fit Pierre avec conviction.

— Eh! non, bêta, c'est tout simple, entre vieux militaires.

— C'est juste, répliqua le jeune homme; puis il ajouta après un court silence, en poursuivant une pensée secrète: Ça ne vous empêche pas, tout de même, de vous disputer de temps en temps.

— Ah! dame, que veux-tu? c'est dans le sang ces choses-là!

— Bah! fit Pierre en regardant Jacqueline dans le blanc des yeux, qui se dispute s'adore.

La vieille rougit malgré elle; Pierre tressaillit.

— Allons, garçon, reprit-elle au bout d'un moment, ça n'a point de sens ce que tu me dis là.

— C'était pour plaisanter, mère Jacques.

— A la bonne heure; à ce soir.

Elle rentra à la ferme, et Pierre resta tout pensif sur le chemin.

A peine au logis, Jacqueline se mit à visiter le linge de sa nièce; Suzette entra dans la salle basse au moment où sa tante comptait ses chemises et ses bas.

— Que faites-vous donc là, ma tante? lui demanda-t-elle.

— Je vois si tu as tout ce qu'il te faut, je ne veux pas te renvoyer à mon frère nue comme un petit saint Jean; tu es arrivée ici bien approvisionnée, tu dois t'en retourner de même.

— Mais je ne veux pas vous quitter, ma tante.

— Il le faut, puisque ton père le veut.

— Mais, ma tante...

— Allons, pas d'insubordination; ton père est ton supérieur, il faut respecter la discipline.

— Oh! ma tante! ma tante! répéta Suzanne avec des larmes dans la voix.

— Comment! s'écria la vieille, mille sabredaches! tu pleures? tu n'es donc pas un troup... Que je suis bête!... une fille raisonnable, veux-je dire.

— Si fait; mais on me sépare de vous, j'en mourrai de chagrin, fit Suzette en pleurant.

La mère Jacques la prit dans ses bras:

— Allons, allons, Suzanne, rengaîne ton averse, petite, lui dit-elle affectueusement; il faut être raisonnable; tu savais bien que ton père te rappellerait auprès de lui un jour ou l'autre.

— Je vous aime tant, ma tante!

— Eh bien! écoute, je verrai... je réfléchirai... Diable d'enfant, elle me fait tourner comme un poulet d'Inde. Suzette, je ne veux pas que tu pleures le jour de ta fête et de la mienne; j'écrirai à ton père, je te le promets, mais il faut te faire une raison.

Un peu calmée, la jeune fille leva sur la mère Jacques ses regards humides, et lui dit d'un air de doute, plein de naïveté:

— Ce sera bien difficile

— Mais non, mais non, essuie tes yeux. Je vais faire la soupe.

Restée seule, Suzette n'eut plus qu'une pensée, confier à Pierre l'imminence de leur séparation. Elle sortit de la ferme, et gagna le saule, dans le creux duquel elle plongea la main ; elle n'y trouva ni la fleur qui lui disait l'heure du rendez-vous avec Pierre, ni celle qui lui apprenait que le jour ne se passerait pas sans qu'elle vît son amoureux, mais sa main rencontra la petite boîte que le jeune homme y avait déposée.

Elle l'ouvrit et poussa un cri de joie en voyant la petite croix d'or.

— Oh ! cher bijou, s'écria-t-elle en l'embrassant, tu ne me quitteras plus. Pauvre Pierre, il n'a pas osé me la donner devant ma tante et son tuteur; mais comment faire ? S'il n'ose jamais parler, si sa crainte de les fâcher est aussi grande que la mienne, j'aurai beau rester ici, je ne serai jamais sa femme.

Elle passa la croix à son cou, à l'aide du cordonnet noir que Pierre, en amant prévoyant, y avait attaché.

— Il faut pourtant que je lui dise ce qui vient d'arriver, fit Suzette. Oh ! quand on est triste, comme on a besoin de se confier à ceux qu'on aime !

Son vœu fut bientôt exaucé ; Pierre parut, il n'avait pas quitté les environs, il voulait aussi parler à Suzette.

— Toi ! dit la jeune fille en l'apercevant, c'est le ciel qui t'envoie.

— Y a-t-il du nouveau, chère Suzette?

— Ma tante m'a reparlé de mon départ; déjà elle apprête mon linge, pour me renvoyer à mon père, il faut tout avouer.

— Oui, il le faut; aussi ce matin l'aurais je fait si la mère Jacques m'en avait fourni l'occasion, car c'est à elle qu'il faut que je m'adresse.

— Mais jamais ma tante ne consentira, même si M. Martial le voulait bien, lui.

— Je crois le contraire.

— Explique-toi.

— Impossible. Regarde là-bas vers le village, c'est mon tuteur, il vient sans doute pour fêter ta tante ; séparons-nous, rentre à la ferme, je vais à sa rencontre. Espère.

— Tes paroles me donnent du courage; mais je suis bien coupable, je ne t'ai pas encore remercié ! Ton présent m'a causé une grande joie.

— Vrai ?

— Peux-tu en douter?

— Chère Suzette !

Il la quitta, et quelques instants après Martial et Pierre entraient dans la salle basse de la ferme, où se trouvaient Jacqueline et Suzette.

Le vieux soldat, le sourire sur les lèvres, s'avança vers sa vieille amie, un bras derrière le dos, cachant sournoisement avec soin un objet.

— Ma chère Suzanne, lui dit-il, permettez à votre vieil ami de vous la souhaiter bonne et heureuse.

— De grand cœur, fit la mère.

Et Martial l'embrassa; puis, avançant la main qu'il avait tenue derrière lui jusque-là et qui contenait un gros bouquet, il ajouta :

— Et permettez-moi de vous offrir quelques fleurs, je les ai cueillies moi-même.

(La suite au prochain numéro.)

LÉOPOLD STAPLEAUX.

TYPES NAPOLITAINS. — La cuisine populaire à Naples. (D'après un croquis de M. Crapelet.)

La cuisine populaire à Naples.

La ville de Naples ne présente pas de spectacle plus bizarre et plus curieux que l'aspect de la via Basso-Porto. Si les autres quartiers tirent un cachet particulier des nobles ou des marchands qui les habitent, la rue Basso-Porto doit le sien tout entier au *guappo* napolitain. C'est dans ce quartier que le guappo se plaît, et aime à s'étendre au soleil; c'est là qu'il se livre aux splendeurs variées des fritures et des maruzzes, aux délices de la pastèque et aux parfums de la demi-tasse à deux liards, des sorbets à quatre centimes et du sambouio à un centime.

La rue Basso-Porto conduit des beaux quartiers du vieux Naples à la terrasse du Château-Neuf; elle a environ vingt mètres de large, mais c'est à peine si une voiture ou une charrette peuvent y passer, tant elle est encombrée par les fourneaux ambulants et les ustensiles de cuisine de toute nature. Le commerce des comestibles y dure nuit et jour, et la maruzze, espèce de coquillage qui ressemble à l'escargot, est le mets préféré par les consommateurs de l'endroit.

Le fourneau devant lequel le hasard me fit stationner m'apparaissait entre deux lampions fumeux, comme une machine inconnue, dans laquelle bouillaient en se ruant les contre les uns autres une énorme quantité de coquillages. Ce fonds de cuisine était exploité par un jeune garçon d'environ douze ans; l'installation et l'achat des ustensiles avait exigé une mise de fonds de six francs vingt-cinq centimes, et il opérait avec un capital de roulement d'à-peu-près 1 fr 50 c. par jour.

La sauce, il est vrai, n'est pas très-compliquée et n'exige pas de la part du cuisinier un long apprentissage. Étant donnés un décalitre de coquillages et cinq

litres d'eau, on met pour trois sous de charbon dans le fourneau, et on laisse bouillir la sauce et le poisson comme ils l'entendent. Le produit de cette ébullition répond un parfum complétement inconnu chez Chevat.

Le consommateur arrive et présente, le plus souvent dans son *mouchoir de poche*, une quantité quelconque de croûtes de pain. Le cuisinier les jette dans le bouillon, les retire au bout de quelques minutes, les place sur une assiette de faïence, les arrose avec une cuillerée de liquide, y ajoute une douzaine de coquillages; puis il verse sur le tout, suivant que le jour est gras ou maigre, une cuillerée de suif fondu ou d'huile rance. L'accompagnement obligé de ce festin est un poireau gigantesque, gros comme une betterave, que le gourmet mange cru et qui sert à la fois d'entremets et de dessert. Le total de la carte varie de quatre à douze centimes, suivant l'appétit ou les exigences culinaires du consommateur. Ce qui constitue les centimes *d'extra* provient généralement du plus ou moins de suif ou d'huile rance ajoutée à ce singulier potage.

La maruzze est avec le macaroni le fonds de la nourriture du peuple napolitain.

A. C.

~~~~~~

L'HOTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS

(Suite)

L'AMATEUR.

Si j'en excepte une vingtaine d'hommes qui ont un but, poursuivent une classification, ne s'inquiètent pas des lois de la mode, connaissent l'art européen, s'entendent à demi-mot, jugent toute œuvre d'un coup d'œil certain, combien d'ignorants, de spéculateurs, de liardeurs, de bavards, de dénigreurs, de *rêveurs*, de *râleurs!* (deux mots spéciaux à l'hôtel Drouot.)

A lui seul l'amateur voudrait un livre tout entier.

Sont-ils assez importants ceux armés de loupes rondes qu'ils s'assujettissent dans l'œil comme un horloger étudiant les rouages d'une montre. Ils cherchent la signature; la signature leur suffit et même une initiale double le prix du tableau. Ces amateurs ne s'entendent pas sur la forme de la loupe; les uns tiennent pour la loupe ovale, d'autres pour la carrée. L'homme qui entre dans l'hôtel avec une grande loupe carrée me fait penser à Archimède et à ses miroirs ardents; si le vitrage dépoli du toit n'empêchait pas le soleil de pénétrer, cet amateur avec sa loupe carrée pourrait brûler les patiences de ces Hollandais qui ont passé des mois à peindre un manche à balai, des années à rendre les poils de la barbe d'un alchimiste ou la trame d'une robe de satin.

L'HÔTEL DES VENTES. — L'Amateur. (Dessin de Daumier.)

La grande loupe sort de la poche de l'amateur épris des peintures patientes: en sculpture il admire la Passion et ses cent personnages, sculptés dans l'intérieur d'une noisette par un moine du moyen âge. C'est son idéal.

Il y a peu d'amateurs qui ne s'inquiètent de la matière sur laquelle le peintre a couché ses couleurs. Ils arrivent devant une peinture, la regardent à peine et frappent du doigt sur chaque tableau, comme si le propriétaire allait leur ouvrir la porte. Un chef-d'œuvre peint sur toile les inquiète médiocrement: il y a tant de peintures sur toile! Ce tableau est sur panneau.

— Diable! s'écrient-ils.

Sur cuivre: — Bigre! L'enthousiasme de l'amateur ne s'arrête plus quand il a dans son cabinet une chose quelconque peinte sur marbre.

— Sur marbre, monsieur, disent-ils en vous présentant le tableau pour en faire bien juger le poids, sur marbre!

L'homme aux tableaux sur marbre peut donner la main au bibliomane qui ne voulait dans sa bibliothèque que des livres reliés en peau humaine.

Cet autre flaire la peinture de près. Il cherche une seconde peinture cachée sous la première; monomane appartenant à la classe des acheteurs de vieux fauteuils pour y découvrir des billets de banque. Il a *deviné* qu'il y avait un Raphaël (toujours Raphaël) caché sous une peinture galante. Quelqu'un lui a confié mystérieusement qu'au dix-huitième siècle, les Raphaël étaient si communs en France et si peu appréciés que les peintres se servaient de chefs-d'œuvres italiens en guise de toiles neuves et recouvraient de couleurs profanes d'admirables scènes religieuses.

Le monomane, rentré chez lui, prépare sa cuisine et va donner la question au Raphaël. Un alchimiste qui cherche la pierre philosophale n'est pas plus attentif devant ses cornues. Les caustiques coulent sur le tableau et rongent le vernis. Les glacis commencent à disparaître. Notre homme se frotte les mains. L'acide entre dans les ravins de la pâte et bouillonne. Déjà le maniaque entrevoit des *dessous* qui font bondir son cœur.

Sous les paniers de la robe d'une petite marquise, il aperçoit quelque chose de vague qui doit être le profil d'une madone. Est-ce un Raphaël? Qu'importe! ce sera tout au moins un André del Sarte. Le caustique fume et charrie toutes sortes d'écumes dans des flots jaunis par la poussière de deux siècles. Encore quelques minutes et le chef-d'œuvre apparaîtra! Le maniaque prend une éponge en trem-
~~~~~~

blant et frotte la toile enveloppée dans les nuages, d'où sortira radieuse une Vierge idéale. Le mystère va être dévoilé. Hélas! le mystère est qu'il y a un tableau de moins dans la circulation.

Le maniaque le pleurera-t-il? Non. Il passe à une seconde, à une troisième, à vingt, trente, cent toiles, sans jamais découvrir de Raphaël. Il a détruit déjà une galerie tout entière et il n'est pas désillusionné. De même que l'abbé Paramelle, qui découvre des sources, il sait sous quelles peintures se trouvent les Raphaëls. Il n'en a jamais trouvé, jamais il n'en trouvera, mais il a le secret, et il meurt un jour, emportant son secret dans la tombe.

Je ne médirai pas de l'amateur atteint de la *papillonne*, un des rares jolis mots créés par Fourier. Un tableau ne reste jamais plus de trois mois dans son cabinet. L'homme a un certain sentiment de l'art qu'il craint d'émousser par la satiété; aussi sait-il varier ses plaisirs et jouir d'une peinture à sa fantaisie, sauf à la renvoyer en vente publique quand il juge que l'harmonie en est fixée dans son cerveau. Cet amateur, qui sait deviner les œuvres ignorées, aurait pu fonder un curieux cabinet. Il l'a dans les yeux, cela lui suffit.

— Et votre Tintoret? lui demandai-je un jour que je voulais revoir une admirable esquisse du Vénitien.

— Trop tard; Tintoret est parti.

— Vous ne le regrettez pas?

— Ah! si vous connaissiez mon Frago!

Les amateurs disent *Frago* pour Fragonard, comme les débutants littéraires, pour faire croire à leur intimité avec l'auteur de *Mlle de Maupin*, disent *Théo* pour Théophile.

— Me permettrez-vous de voir ce Fragonard?

— Quand vous voudrez, mais dépêchez-vous; j'ai rencontré dernièrement un Ribeira violent, qui me fait paraître minces les coquetteries de Frago.

Frago branle dans le manche; il est remercié. Ribeira prend sa place jusqu'à ce qu'un Flamand lui succède, et ainsi de suite.

Je connais un autre capricieux dont la même maladie, poussée à l'extrême, a amené la ruine. Il avait la manie de l'échange. Ce qui lui appartenait prenait aussitôt la livrée de l'ennui; ce qu'il voyait chez les autres se colorait des teintes les plus tentantes. Cet être bizarre avait une riche collection, dans laquelle il se promenait triste et mélancolique sans jamais la regarder. Elle lui appartenait!

Il entrait chez un amateur son confrère; ses yeux s'illuminaient à la vue de la moindre chose. Timidement il proposait un échange qu'on acceptait, tant il semblait l'avoir à cœur. De troc en troc, se ruinant à chaque échange, l'homme en arriva à posséder un petit magot en pierre de llais. Toute sa galerie, qui représentait une valeur considérable, peu à peu, par la funeste envie des curiosités d'autrui, s'était fondue dans le creuset de l'échange, et dans les cendres il resta un médiocre magot chinois.

On comprend le rôle que joue la femme dans le ménage d'un collectionneur. Elle devient un bouclier qui empêche les tableaux de franchir la porte. C'est un drame qui se joue sans cesse dans la maison, drame mélangé de comique.

La femme a l'œil ouvert sur tout ce qui entre. Tableaux, faïences, statues, armes, sont consignés sévèrement à la porte; le mari a juré ses grands dieux qu'il n'entrerait plus aucun objet nouveau dans son cabinet. Le soir même de son serment, il achète des miniatures, des tabatières, toutes sortes de *bibelots* qui le mèneront plus vite à la ruine que les gros objets.

Collectionner est une manie qui se change en passion: la passion devient rage. Le collectionneur ne cesse pas plus d'acheter que le fumeur ne renonce à son tabac.

Un collectionneur marié sacrifie femme et enfants à sa manie. On n'a pas d'exemple que la fille d'un collectionneur se soit jamais établie. La dot a filé en acquisitions d'objets d'art, et les filles qui n'apportent pour dot qu'un père collectionneur sont regardées généralement de travers.

Une mère élève son fils, l'habille de son mieux, le *fait beau*.

Le collectionneur ne reconnaît pour ses enfants que les vieilles toiles qu'il fait nettoyer, débarrasser de leur crasse, envoyer chez le rentoileur, de là chez le restaurateur, de là chez l'encadreur. Voilà les diverses écoles de ses enfants.

La mère gémit et enfouit ses douleurs dans une chambre dont elle sort à peine. Elle se prive de tout; chaque toile nouvelle qui entre est une économie forcée sur la nourriture, sur les habits. La malheureuse est liée pour la vie à un homme qui n'a plus de sentiments humains, car la collection dévore toute affection.

Peu m'importe que ce vieux célibataire, qui se taille lui-même la barbe avec des ciseaux pour économiser des frais de perruquier, demeure dans le quartier Saint-Marceau, où il a trouvé pour rien un grand galetas où sont amoncelées ses toiles. Qu'il couche sur un lit de sangle, cela le regarde. Qu'il soit sale, avec une mauvaise ficelle blanche crasseuse au cou, je ne m'en mêle pas. Qu'il souffle dans ses doigts en se promenant dans de grandes pièces sans feu, lui seul pâtit, il est célibataire. Qu'il ramasse des feuilles de choux au coin des bornes pour économiser la somme suffisante à l'acquisition d'un portrait de Mme de Pompadour, son estomac s'y prête, car la manie est aussi nourrissante qu'un bifteck. Mais imposer à sa famille des privations pour quelques mauvaises toiles, condamner une malheureuse fille à un célibat forcé, remplacer un futur qui se présente par une reliure, faire que le chagrin s'empare d'une femme et développe une maladie incurable que le collectionneur oubliera pour un *incunable*, voilà ce qui fait saigner le cœur! L'homme peut me montrer toutes les curiosités de l'Orient et de l'Occident, que sans cesse mes yeux se reporteront sur la douce victime qui assiste sans se plaindre aux exhibitions de son père, en a sondé la vanité, et cependant sera pleine de dévouement quand, après avoir ruiné ceux qui l'entourent, le collectionneur aura besoin des soins de sa famille.

CHAMPFLEURY.

Variétés: *Le Ménage de Césarine*, vaudeville en trois actes, par M.***; dernière représentation de M. Arnal. — Théatre des jeunes artistes: *Andromaque*. — M. Eugène Lataye.

Pauvre Césarine! elle ne sera pas restée longtemps en ménage! deux heures, tout au plus! Et quel malencontreux essai de la vie conjugale! quels orages sur la scène et dans la salle! Bref, le *Ménage de Césarine* est allé grossir le nombre des pièces qui n'ont eu qu'une représentation, telles que *le Roi s'amuse* et *le Grain de café*. Si quelque chose avait pu sauver ce vaudeville, dont l'auteur ou les auteurs ont gardé l'anonyme, cela aurait été à coup sûr l'esprit et le zèle de Mlle Alphonsine, cette Augustine Brohan du petit répertoire. Quelle aimable comédienne, en vérité, et quelle piquante façon d'envelopper une énormité dans les gazes de la mignardise! Il n'y a qu'elle à Paris pour dire, les yeux baissés et la voix palpitante: « Monsieur, vous êtes un Savoyard! »

Le même soir, le soir du *Ménage de Césarine*, M. Arnal faisait ses adieux au public. M. Duvert avait improvisé (nos pères disaient troussé) un petit couplet attendri, que l'excellent comédien a voulu chanter avant de commencer *Riche d'amour*, afin, a-t-il ajouté, *de ne pas se quitter en pleurant*. Comme on s'y attendait, il s'est surpassé dans le rôle de Pingouin, qui est d'ailleurs un rôle merveilleusement bouffon. Et maintenant, combien de temps resterons-nous sans revoir cette bonne et honnête figure, une des dernières figures gaîées qui existent; ces yeux curieux et étonnés, ce nez à la Roxelane, ce geste arrondi du bras droit et cet index ponctuant les quolibets, cette démarche calme, toujours imposante, presque digne? Combien de temps resterons-nous sans entendre cette voix de nez, cette diction mesurée, nuancée discrètement, tout cet art et tout ce naturel? Les comiques s'en vont à la queue leu-leu, émus, la main sur leur cœur; mais combien de détours ramènent au théâtre! Voilà M. Samson, par exemple, qui, depuis qu'il est retiré, ne songe qu'aux moyens de reparaître et de se multiplier: il joue, pour cette fois seulement, dans la représentation de M. Maillart; pour une autre fois encore, au bénéfice de M. Ferville. A qui le tour? Laissez faire les occasions: Arnal n'a pas dit son dernier mot, et chanté son dernier couplet.

S'il en était ainsi, il faudrait regretter vivement qu'il n'ait point passé en revue ses créations principales, à l'exemple de M. Samson. Le répertoire d'Arnal, ou, pour mieux parler, le répertoire Duvert et Lauzanne, résume la période la plus brillante du vaudeville contemporain. J'aurais été content de revoir *le Mari de la Dame des chœurs*, *l'Homme Blasé*, *Ce que femme veut*, *la Poésie des bois*, et tant d'autres compositions originales, voisines de la comédie, écrites dans ce style pittoresque et imagé, auquel le regrettable Henry Mürger seul a pu quelquefois atteindre. Les vaudevilles d'aujourd'hui, excepté ceux de M. Labiche, sont loin d'avoir ce flui, cet attrait, ces trouvailles d'expressions qui attestent la préoccupation littéraire. N'est-ce pas M. Lauzanne qui, dans un jour de folle verve, a rimé *Harnali ou la Contrainte par cor*, une parodie qui sera longtemps le désespoir des fournisseurs actuels des Variétés?

La tragédie a la vie dure. Elle veut faire parler d'elle absolument. Même lorsqu'elle se tait, elle intente des procès à la presse. Reléguée au second plan du Théâtre-Français, pour cause de *Fils de Giboyer* et de *Duc Job*, abandonnée par l'ingrat parterre des écoles, devenu subitement shakespearien, elle se réfugie où elle peut; elle monte la sainte colline de la rue des Martyrs, elle demande un asile à la petite salle de la rue de Latour-d'Auvergne. C'est de là que j'ai entendu son appel mercredi. L'affiche annonçait *Andromaque*, avec Mme Olga de Villeneuve dans Hermione, et M. Jean dans Oreste. Monsieur Jean, tout simplement. « Didier de quoi? — Didier de rien. » Monsieur Jean, comme le héros du petit poëme de M. Sainte-Beuve dans les *Pensées d'août*. Mais faites bien attention à ce M. Jean, qui n'est pas le premier Jean venu pour ceux qui s'occupent des hommes et des choses du théâtre. J'ai déjà parlé de lui, ici, il y a quelques années, alors qu'il venait de jouer à l'Odéon ce même rôle d'Oreste, où il a été très-remarquable l'autre soir. Je le dis en toute sincérité, n'étant point suspect de tendresse pour Melpomène. M. Jean a une belle prestance, un organe puissant et très-souple; il a joué avec une modération et une noblesse tranquille qui ont pu surprendre ceux qui s'attendaient à ces éclats, à ces explosions, à ces convulsions, auxquels l'art tragique doit en partie sa décadence. D'où vient donc que les regards de l'administrateur du Théâtre-Français ne se tournent point vers M. Jean, une des rares et dernières colonnes d'un temple à demi-écroulé?

M. Jean a été très-bien secondé par Mme Olga de Villeneuve, la Desdémona du Théâtre du boulevard du Temple, et par M. Firmin T..., un diseur chaleureux. Encore une fois, croyez-moi.

Je finirai par une triste nouvelle. Un des nôtres vient de tomber. M. Eugène Lataye, qui fut un instant le collaborateur du *Monde illustré*, est mort à vingt-huit ans. C'était un jeune homme d'un esprit sérieux et cultivé; il avait commencé la vie par la pauvreté, il l'a continuée par la littérature. Et déjà la mort! A peine a-t-il eu le temps de signer de son nom des études critiques, des travaux bibliographiques, et un roman, ce premier roman qui est presque toujours une autobiographie. Le premier roman de M. Eugène Lataye est intitulé: *la Conquête d'une Ame*; on l'a peu lu, on va le lire maintenant. On y trouvera de douloureux aveux et la trace d'un talent sympathique, qui n'était déjà plus en promesse. Il appartenait à cette famille des cœurs affectueux et élevés dont Jules de la Madelène est resté le modèle touchant; comme Jules de la Madelène, poussé par l'ambition haute, il était aller frapper tout de suite à la porte des grands recueils littéraires. La *Revue des Deux-Mondes*, où il aurait pu marquer son passage d'une façon moins modeste, le céda à la *Revue germanique*, où un peu de lumière commença à se faire autour de son nom. On comptait sur lui, et lui comptait sur l'avenir. Un éditeur, qui a l'heureux privilége d'être l'ami des auteurs, M. Hetzel, s'était trouvé et lui avait tendu la main. *L'Indépendance belge*, *le Temps* lui étaient ouverts; Eugène Lataye voyait s'abréger son noviciat littéraire: il allait vivre de sa plume; il en vivait déjà.... Ah! l'horrible comédie de la mort!

M. Eugène Lataye a écrit dans le *Monde illustré* une

nouvelle : *la Chaîne de chrysocale*. C'est un récit sobre d'événements, mais d'un style exercé et pur. On n'y trouverait peut-être pas matière à un vaudeville, et voilà le mal, le très-grand mal! C'était vers le vaudeville qu'il fallait tourner vos qualités, mon jeune observateur; c'était le péristyle des Variétés qu'il fallait franchir, et non le petit jardinet de la *Revue des deux Mondes*, mon innocent érudit. M. Buloz dispense la notoriété, mais M. Cogniard distribue la vogue. M. Cogniard vous aurait donné pour collaborateur M. Grangé ou M. Clairville, et ces messieurs vous auraient dévoilé les secrets de leur art; ils auraient arraché pour vous, néophyte éperdu, les derniers voiles de la Thalie parisienne. Et vous auriez moins souffert, et vous auriez été plus envié; et au lieu d'être imprimé en petit texte, votre nom aurait resplendi en grosses lettres sur d'immenses affiches. Pauvres savants! pâles amants des muses fières! mélancoliques poursuivants du beau, du vrai, du bon, si vous saviez quelles dupes vous êtes! si vous pouviez voir l'étonnement que vous excitez, lorsque vous passez, le nez dans un livre! A quoi vous sert donc tout votre esprit s'il ne vous dit pas qu'il n'y a plus que le théâtre au monde, rien que le théâtre, et que hors du théâtre vous entreprenez une lutte impossible, dérisoire! Ouvrez donc enfin les yeux et les oreilles, éternelles victimes! voyez et écoutez! écoutez la voix joyeuse et retentissante des auteurs de *Mimi Bamboche*, qui formulent le dogme nouveau en s'écriant : « A Chaillot les artistes! »

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *Bataille d'Amour*, opéra-comique en trois actes, de MM. Victorien Sardou et Karl Daclin, musique de M. Vaucorbeil (13 avril).

Nous aurions bien parié une douzaine de stalles pour une douzaine de premières représentations musicales que M. Sardou pousserait un jour ou l'autre une pointe du côté de l'Opéra-Comique. Nous nous repentons même de ne l'avoir pas fait, puisque nous aurions gagné. L'auteur des *Pattes de Mouches* nous semblait, en effet, destiné à déballer bientôt sur la scène aimée de Scribe ces petits bijoux à ressorts, ces bibelots à surprises, ces mille et une fanfreluches qui sont ce qu'il y a de plus aimable dans sa littérature; toutes choses d'ailleurs très-prisées par le public guilleret de la rue Favart.

Une pièce de M. Sardou — et notamment la dernière — me fait toujours l'effet de ces chefs-d'œuvre de la mécanique qui encombrent les expositions universelles et dont les rouages, pour n'aboutir à rien d'utile, n'en sont pas moins d'une ingéniosité surprenante. A l'exposition, on décerne des médailles; au théâtre, on applaudit.

M. Sardou est donc un homme très-habile; je n'ai point l'honneur de l'avoir découvert, mais j'ai du moins le devoir de le constater aujourd'hui. Personne mieux que l'auteur de *Piccolino* ne sait mettre en mouvement les choses matérielles, les « accessoires, » comme on dit au théâtre, et leur donner un rôle dans ses pièces. Cette bague, à chaque fois qu'elle passera d'un doigt dans l'autre, bouleversera les affaires de tout le monde; ce fauteuil contient sous sa doublure des trésors inattendus; sur ce chiffon de papier qui traîne là-bas dans un coin sont écrits des mots magiques, qui, révélés à temps, peuvent hâter ou retarder un mariage. La bague se trouvera peut-être enveloppée dans le chiffon de papier, qui lui-même aura été caché dans les tissus du fauteuil, le tout afin de fournir des jeux de scène plus variés. La rotonde du Temple, dans son musée grotesque, n'aurait point de loques assez étranges pour que l'auteur de *Bataille d'Amour* ne leur trouvât un sens, et ne les fît servir à défaire ou parfaire le bonheur de deux amoureux.

Personne non plus (si ce n'est l'inventeur du microscope) ne possède au même point la science de grossir les riens et de voir des mondes dans un atome. Avec M. Sardou, c'est toujours la souris qui accouche d'une montagne.

Une des malices de M. Sardou est encore de mêler le plus possible les fils de son intrigue, afin de faire des prodiges de dextérité et de mieux vous étonner au moment où on le croyait perdu, lui et sa pièce. Ce procédé consiste à vous dire : « Voici une aiguille et voici une botte de foin; je vais égarer l'aiguille dans la botte de foin; puis, nous allons voir si je la retrouverai? » L'inventaire commence; il est plein d'émotions; *poco a poco* il se poursuit; vingt fois on a cru toucher au dénoûment... mais point, il a fallu patienter encore. Enfin, quand au bout de trois heures la galerie haletante va crier grâce, l'adroit prestidigitateur retrouve l'aiguille comme par enchantement. Il ne s'est même pas piqué les doigts!

On n'est peut-être pas plus avancé qu'auparavant, mais on s'est beaucoup amusé!

Je ne sais si ces petits manéges, répétés à satiété, sont d'un bon effet dans la comédie pure (les curieux pourront s'adresser à la porte d'à-côté, où notre excellent voisin Monselet leur répondra), mais je crois que la musique, bien qu'elle soit plus sentimentale de sa nature, peut bien ne pas s'accommoder trop mal d'une pièce où hommes et choses remuent incessamment et où la situation changeant cinq fois en cinq minutes, les effets varient à l'infini. Ici il faudra rire, et ici il faudra pleurer; or, après tout, ces contrastes violents sont faits pour exercer la verve du compositeur dramatique.

D'ailleurs, il n'est plus temps de discuter; M. Sardou est acquis à l'Opéra-Comique; le fait est accompli.

Dans la pièce de MM. Sardou et Daclin, Almaviva s'appelle le comte Tancrède, Rosine prend le nom de Diane, et Bartholo celui du baron de Hoquincour. Dès le début, Tancrède demande la main de Diane à son tuteur. Mais sa franchise est mal accueillie. On lui répond que la belle est promise au comte Ajax de Hautefeuille, et qu'il n'y faut point songer.

— Mais je l'aime et j'en suis aimé, dit Tancrède.

— Peu m'importe, ma parole est donnée et je n'en démordrai point.

— Alors j'enlèverai Diane.

— Je vous en défie!... Et tenez, pour vous prouver que ma maison est solidement verrouillée, je m'engage à vous donner ma pupille si, avant minuit, vous parvenez à l'enlever.

On se doute bien que le lovelace, aiguillonné autant par l'amour-propre que par l'amour, va faire merveille pour gagner le pari. Aussi il faut voir comme il manœuvre en vrai tacticien autour de la place, dans laquelle il finit même par s'introduire en escaladant les murs, forçant les serrures et corrompant les gens. Une fois dans la maison, le plus fort n'est pas fait, il faut en sortir, et au nombre de deux. Nouvelles difficultés, nouvelles dépenses de ruses. Harcelé par une patrouille qui doit le pourchasser toute la nuit, Tancrède se faufile au milieu de l'ennemi, qui, de la sorte, n'est point près de le dépister. Puis, c'est un jardinier qui se fourre à sa place dans une malle, où le féroce Hoquincour croit le tenir prisonnier. La malle contenait les hardes du comte Ajax, lesquelles servent à déguiser Diane en homme, afin de faciliter sa fuite... Enfin, quand minuit va sonner, l'échelle (traditionnelle) se brise au moment où on l'accroche au balcon de la belle. Heureusement Tancrède a l'idée d'en improviser une autre en arrachant les pieds de vigne qui s'étalent sur les murs du jardin, et c'est ainsi qu'à l'heure dite il enlève Diane et l'épouse en dépit d'Ajax et de Hoquincour.

L'impartialité à laquelle nous visons nous force à dire que certaines scènes du troisième acte ont été jugées de mauvais goût par le public, qui s'en est plaint sur un ton amer. Mais les coupures sont faciles à faire, et si on veut s'y résoudre, il restera une pièce qui ne manquera ni de gaîté ni de mouvement.

La musique de *Bataille d'amour* ne nous arrêtera pas longtemps; elle ne contient guère de ce que nous recherchons toujours avidement, autrement elle n'est guère mélodique. Cette partition n'est d'ailleurs pas conçue dans le style du théâtre, et le compositeur, qui s'est trouvé plus érudit qu'inspiré, pourra y tailler plusieurs quatuors et quintettes d'instruments à cordes. C'est à ce genre qu'elle appartient, plutôt qu'à celui de l'Opéra-Comique, et je laisse à penser quelle déconvenue il en est résulté pour des oreilles qui se régalent à l'ordinaire des chants d'Hérold, d'Halévy, et de M. Auber. Et puis un penchant trop prononcé à l'archaïsme a été fatal à M. Vaucorbeil; ce n'est certes pas un mal de savoir Mozart par cœur, mais le mal est de s'inspirer des procédés employés par le maître dans sa musique de chambre et de les appliquer au théâtre. Que M. Vaucorbeil l'ait voulu ou non, il s'est laissé aller à ses souvenirs, et sa partition, écrite dans la manière concertante du divin maître, se trouve ainsi dépourvue de toute originalité.

Les principaux rôles sont tenus par MM. Montaubry, Crosti et Sainte-Foy, et Mmes Baretti et Belia... On connaît ces zélés artistes, qui, depuis la dernière fois, n'ont rien perdu ni gagné. Donc tout commentaire à leur endroit serait superflu.

ALBERT DE LASALLE.

Embellissements de la salle de l'Opéra actuel.

Quelle que soit l'activité déployée dans la construction du nouvel Opéra, on n'improvise pas une œuvre aussi gigantesque, et il y a lieu de croire qu'on n'inaugurera pas la nouvelle salle avant l'année 1866; le ministre d'État a donc jugé à propos de faire subir à l'ancienne salle quelques travaux de restauration, et a consacré une somme de cent mille francs à rendre un peu de splendeur aux dorures, à rajeunir les draperies, et à couvrir la coupole d'une décoration nouvelle, etc., etc.

M. Garnier, l'architecte du nouvel Opéra, devenu l'architecte de la salle actuelle, a pensé qu'il ne trouverait jamais une aussi belle occasion d'essayer ses effets, et a réalisé (qu'on ne prenne pas ceci au pied de la lettre) la décoration que doit présenter la coupole de la nouvelle salle.

M. Lenepveu a été chargé de l'étude d'ensemble des fresques, et, d'accord avec l'architecte, a fait courir sur un soubassement de panneaux peints à relief, une frise de grandes figures allégoriques d'une belle forme et d'une grande silhouette. M. Gustave-Adolphe Boulanger a mis son talent au service de son camarade de Rome, et a même composé entièrement l'un des groupes qui s'harmonise bien avec l'œuvre de M. Lenepveu. Prise individuellement, l'œuvre des artistes est exceptionnellement belle, c'est plus que du décor, c'est de la peinture murale, prise au point de vue décoratif: elle se lie au parti pris par l'architecte, et ce n'est pas un éloge banal que celui que nous en faisons.

Nous avions été tenté de consacrer à l'œuvre de ces messieurs l'étude sérieuse qu'elle mérite, mais on m'assure que l'esthétique déplaît au public; nous ne tenterons donc pas d'essayer.

Nous devons signaler un soubassement décoratif exécuté par M. Nolau, qui est bien un des plus extraordinaires *trompe l'œil* que nous ayons jamais vus.

On s'agite beaucoup au sujet de l'Opéra : on s'inquiète du projet, nous ne pouvons que répéter : *Confiance! confiance!!!*

Le projet est bon, l'étude sérieuse, l'architecte a plus que du talent, l'agence est jeune, et chacun de ceux qui la composent sera un maître un jour. Que veut-on de plus?

Attendons avant de juger, et ne risquons pas une critique sur une hypothèse.

CHARLES YRIARTE.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Vue de la ville de Matamoras.

EXPÉDITION DU MEXIQUE.

MATAMORAS.

La ville de Matamoras, quelque temps occupée par une division de notre armée, a été abandonnée en même temps que Tépéaca et Zacatécas, dont nous avons donné des vues dans un de nos derniers numéros. Son importance est peu considérable ; il serait cependant facile de l'augmenter beaucoup au moyen de quelques travaux qui en feraient un port intérieur dont la contrée est totalement dépourvue.

Matamoras est située dans l'ancienne province de Tamaulipas, sur le Rio bravo del Norte, à 60 kilomètres environ de son embouchure. La vue qu'on embrasse de cette ville est vraiment magnifique. L'horizon est borné au loin par de hautes collines ; assise sur le fleuve qui dans cet endroit forme une fraîche vallée, la ville y est salubre, et les cas de fièvre jaune y sont assez rares. Elle contient un grand nombre de monuments, principalement des églises dont les dômes et les clochers se détachent sur le fond uniforme. Le Rio bravo, profond et large en cet endroit et abrité par des accidents naturels de terrain, offre une grande facilité pour y établir une rade artificielle; peu de travaux étaient nécessaires pour atteindre à ce résultat.

Cette ville, malgré son peu d'importance antérieure a cependant subi plusieurs fois les vicissitudes de la guerre. Avant d'être occupée par les Français en 1862, elle avait été enlevée aux Mexicains par les Texiens en 1839; elle fut aussi occupée par les Américains du Nord en 1846.

Matamoras a pris tout à coup, grâce à la guerre d'Amérique, une grande extension ; elle est devenue l'entrepôt où les planteurs du Texas ont envoyé une partie de leur coton, et la plupart des marchandises introduites dans la confédération du Sud ont d'abord été dirigées sur ce point. Plus de soixante navires se trouvaient presque constamment mouillés depuis deux ans à l'embouchure du Rio grande del Norte.

Matamoras était en outre le port par où le gouvernement mexicain recevait des approvisionnements, des armes et des munitions. Pour mettre un terme à ce trafic, très-préjudiciable au succès de l'expédition française, une petite escadre est allée mettre le blocus à l'entrée du fleuve. Le commerce loyal n'a toutefois pas été interdit, et tous les navires qui ne transporteront aucune contrebande de guerre pourront librement communiquer avec Matamoras.

A. HERMANT.

PETITE CORRESPONDANCE.

M. L..., à Toulon. — Nous ne publions pas de charades.

M. B..., à Rome (officier). — Merci ! Nous attendrons d'autres croquis, cérémonies, épisodes.

M. T..., à Saigon (Cochinchine). — Ce numéro vous porte notre réponse. Merci.

M. B..., à Moscou. — C'est à Saint-Pétersbourg et non à Moscou que se passe ce qui intéresserait nos abonnés.

M. D..., à Montpellier. — Communiqué la lettre à M. Jules Lecomte.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 74

COMPOSÉ PAR M. LAMOUROUX.

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Nous remettons à samedi prochain la solution du Problème n° 73, afin de nous conformer à la note insérée tardivement dans le dernier numéro et qui eût paru huit jours plus tôt si les exigences de la composition du journal ne s'y étaient opposées.

Dans l'espoir de dédommager de cette longue attente les amateurs studieux, nous leur offrons la belle composition suivante, qui a valu à son auteur, M. Horwitz, le prix spécial des études d'échecs au concours de Londres.

POSITION

Blancs : R 2e CR. T 3e FR. CR 6e TR.
CD 5e R. Pions : 4e TD. 6e CD.
2e FD. 3e FD. 2e FR.
Noirs : R 4e FD. D 2e R. F c. CD.
C 3e FR. P 5e D.

Les Blancs jouent et gagnent.

Autres solutions justes du problème n° 71 : MM. A. Ault, à Mons ; Fraiche.

Correspondance.

MM. Francastel ; Delahaye ; N. Mille ; Du Cygne ; Bodel ; X. à V. ; L. Bodier ; Ung ; café de la Concorde, à Besançon ; café de Rouen, à Dieppe ; C. de V. ; Le Bœuf ; A. Bichon ; L. de Crosn ; Mestrand ; Rombaut ; Misselieux ; J. Napoli.

Problème n° 71 : Système de défense inaperçu : 1. F 4e FD, 2. C 6e R, 3. C pr. P, et les Noirs échappent au mat.

MM. Voisin ; Visto. — A ce 2e coup, C c. CD, la réponse juste est : F pr. P.

P. JOURNOUD.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A les gâter, une mère devient l'esclave de ses enfants.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Bréda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 60 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 315. — 25 Avril 1863

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

M. MAGNE

MEMBRE DU CONSEIL PRIVÉ

M. Magne (Pierre) est né à Périgueux, le 3 décembre 1806. Après de bonnes études achevées au collége de sa ville natale, il entra comme expéditionnaire à la préfecture de la Dordogne, et il se destinait au notariat, quand il se décida, sur les conseils de sa mère, femme d'un sens supérieur, à suivre sa vocation pour le barreau. Ses débuts furent brillants, et le préfet de la Dordogne, M. Romieu, qui avait remarqué l'élévation de son esprit et la sûreté de son jugement, le fit nommer conseiller de préfecture, position qu'il occupa jusqu'en 1843, époque à laquelle il fut élu député.

C'est alors que se révélèrent d'une façon éclatante son aptitude et ses connaissances en matières financières; membre de la commission du budget en 1845, il fit un rapport si remarquable sur le budget de l'Algérie, qu'il fut nommé l'année suivante directeur du contentieux, et ensuite sous-secrétaire d'État à la Guerre.

La révolution de février vint interrompre une carrière politique si brillamment commencée et il retourna à Périgueux, défendra comme simple avocat les intérêts de ses concitoyens. En 1849, il fut rappelé aux affaires en qualité de sous-secrétaire d'État aux finances, et ministre des travaux publics en 1851. Après avoir donné sa démission à deux reprises différentes et avoir rempli pendant quelques mois les fonctions de président de section au conseil d'État, il fut de nouveau nommé ministre des travaux publics en 1852, élevé à la dignité de sénateur, et en 1855, l'Empereur lui confia le département des finances, au moment où il fallait pourvoir aux dépenses de la guerre et traverser les crises financières et commerciales les plus graves.

Comme ministre des travaux publics, M. Magne a largement contribué au développement du commerce et a donné une forte impulsion à l'industrie en dotant la France d'un réseau de chemins de fer. Comme ministre des finances, son administration habile et intègre comptera dans l'histoire financière de la France.

M. Magne a été nommé ministre sans portefeuille le 24 novembre 1860; il a récemment résigné ses fonctions, et pour lui donner un nouveau témoignage d'estime et de confiance, l'Empereur l'a appelé au sein de son conseil privé.

La carrière politique de M. Magne est loin d'être terminée; il en est peu d'aussi honorablement remplie.

O. DE JALIN.

M. Magne, nommé récemment membre du Conseil privé. (D'après une photographie de M. Disdéri.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE ; UNE JOLIE DEMOISELLE QUI DORT TOUJOURS. — QU'ON N'OSE L'ÉPOUSER. — UN CARACTÈRE RÉVÉLÉ PAR UNE LETTRE. — COLLIN D'HARLEVILLE ET LE POETE GUILLARD. — MADAME FERRARIS ET VOTRE SERVITEUR. — VOULEZ-VOUS FAIRE FORTUNE ? — DEUX GRANDS MARIAGES. — UN PORTRAIT ENSORCELÉ ET UNE LETTRE REDOUTABLE.

~~~ Une jeune et belle excentrique se manifeste depuis trois mois aux yeux des salons, aux lorgnettes des loges d'Opéra, au milieu d'un monde qu'on appelle le beau, dans son ensemble, par antiphrase souvent à l'application faite aux individualités. C'est une demoiselle écossaise des environs de Duncan, blanche, blonde, rose, frêle, telle enfin qu'il faut être pour satisfaire les lecteurs de Walter-Scott. On l'appelle miss Erina Wal...

Si le passe-port des femmes devait porter un signalement, celui de la jeune fille des monts et des lacs devrait porter aux marques particulières : Elle dort toujours !

En effet, le matin, il est impossible à sa mère (son père, ancien gouverneur à Newcastle, est mort il y a quatre ans), il est, dis-je, impossible à mistress Wal... de faire apparaître la jeune Erina avant midi. Jusque-là, volets, rideaux, courtines, tout est clos autour d'elle. Elle se lève et se laisse habiller avec une humeur exécrable, et regardant son lit comme Ève dut, chassée par l'épée flamboyante, regarder en partant le paradis terrestre. Le reste du jour, elle disparaît le plus souvent possible, et on la trouve blottie dans quelque fauteuil ou endormie dans un coin. L'heure venue de se mettre à table, elle fait de son mieux pour ne pas répondre à l'appel, sans doute en vertu du proverbe : Qui dort dîne !

Le soir, enfin, dans le monde, au théâtre, au concert, au bal, c'est toujours la même somnolence, non pas involontaire, irrésistible, comme une maladie, mais cherchée, désirée, comme un mystère ! A l'Opéra, elle est bien connue désormais, et appelée *la belle dormeuse*. Elle s'accote dans un coin de la loge, comme s'il s'agissait d'un waggon la nuit, et oubliant sa coiffure, ses épaules nues, son éventail, oubliant surtout l'opéra, le monde, aidée peut-être même par l'opéra, elle s'endort et offre aux lorgnettes qui peuvent la saisir l'incroyable surcroît de beauté que donne le bonheur, la béatitude. A peine en voiture, pouf ! elle dort. Il faut la déshabiller ; elle tomberait comme un paquet si Nelly, sa vieille camériste, ne la soutenait pas. En voilà pour douze heures continues sans avoir dit bonsoir à personne... La drôle de fille !

Est-elle malade ? — Non. Ile pourrait, si elle le voulait, mais elle ne le veu pas, être alerte comme une belette, frétillante comme une anguille et gaie comme un pinson. C'est sa volonté déterminée, c'est sa passion inexplicable d'être ainsi, ayant ses raisons qu'on n'a commencé à connaître que l'an dernier, alors qu'un de ses cousins d'Edimbourg l'ayant demandée en mariage pour essayer de la réveiller un peu, elle confia tout à sa mère... Or, le secret de cette passion somnifère, le voici : elle rêve !

Et c'est là un fait étrange, auquel les médecins n'ont rien compris, que les physiologistes auront à approfondir et qui fera divaguer la science, à savoir : que chaque fois qu'elle s'endort, Erina Wal... entre dans une nouvelle, dans une autre vie, pleine de douceur et d'enchantement, une vie si prestigieuse et si continue qu'elle l'a prise pour la vraie, la seule, et que le réveil n'est plus désormais pour elle qu'une interruption pénible, un douloureux entr'acte ! Elle trouve si mesquin, si vulgaire, si dégénéré ce qui se passe ici ; les passions, les idées, les efforts, tout y est si puéril et si abject à ses yeux ravis ailleurs dans les sereines contemplations d'un ineffable délire, d'une transfiguration transmondaine et séraphique, que lorsqu'il lui faut reposer ses pieds dans notre boue et rouvrir les yeux sur notre vie, elle y déplore tout et n'a que son dédain pour tout ce qui n'est pas l'inquiet baiser de sa mère. Tel est ce phénomène de la double existence de miss Wal... ; telle est l'explication qu'il faut donner à l'étrange conduite qu'on lui voit mener, et qui la rend l'objet de la surprise et de la curiosité générales. Cette jeune fille est évidemment en proie à une sorte de maladie cérébrale qui l'emporte dans les zônes les plus infranchissables du merveilleux, au delà même des sphères auxquelles aspire l'ardeur religieuse, et on ne saurait prévoir l'issue de cette hallucination continue, qui a déplacé la vie, et mis à ses dépens celle-ci dans le rêve. Cette double existence, un phénomène que Swedenborg et Boehm n'avaient racontée à des lecteurs incrédules qu'à l'état intermittent chez les malades terrassés par un mal physique, est ici permanent dans la santé florissante, et constaté avec une bonne foi et un égoïsme étonnants chez le sujet dont nous parlons. Un prince de la science déclarait l'autre soir, tandis que nous la voyions dormir aux Italiens, que cette indomptable manie allait droit au suicide.

Quoi qu'il en soit, le cousin d'Edimbourg ne songe plus à épouser, et la mère navrée de cette belle et bien étrange jeune fille, sentant combien le spectacle de cette infirmité devient, tout poétique qu'il soit, pénible et impraticable, va, dit-on, renoncer au remède mondain à l'aide duquel elle essayait de conjurer cette fureur somnolente. On dit qu'elle cherche un médecin de choix pour entreprendre un long voyage en Orient.

~~~ Si un homme est bien lui-même, déposant le masque social, et oubliant les joûtes de son esprit pour ne suivre que les mouvements de son cœur, c'est assurément en certains actes destinés à rester secrets, et dans lesquels ses intérêts matériels sont en jeu. Une lettre écrite en ces circonstances est donc un trésor biographique, lorsqu'elle émane d'un homme célèbre, et, plus que cela encore, d'un homme de bien.

C'est à pareil titre que nous publierons celle qui suit, si honorable pour la fraternité littéraire, qui a presque complètement disparu avec cette génération. La lettre en question est de Collin d'Harleville, dont il faut dire un mot de rappel.

C'est de l'*Inconstant*, premier ouvrage de Collin (dit d'Harleville, du nom de son hameau... la commission du *Sceau des titres* ne fonctionnait pas sous Louis XVI), c'est de l'*Inconstant*, disons-nous, que Diderot écrivit « pelure d'oignon brodée de paillettes ! » Collin négligea l'épigramme, ne vit que la louange, et continua ardemment à travailler. Il composa ainsi une douzaine de comédies de mœurs, dans le genre de celles de Regnard, la plupart en vers, dont sept eurent les honneurs du Théâtre-Français, et qui lui ouvrirent les portes de l'Institut national. Son œuvre la plus célèbre est : le *Vieux célibataire*, qui date de 1793. Cet ouvrage n'est pas oublié, et M. Empis, pendant son administration éclectique du Théâtre-Français, eut envie de le reprendre, — ainsi que dans un musée d'écoles diverses on suspend à la muraille de vieux tableaux, jadis célèbres, et oubliés au grenier, le nez tourné contre le mur.

Quant au caractère de Collin d'Harleville, il va se révéler en entier dans la lettre écrite en faveur du poëte François Guillard, un de ceux qui, avec Picard et Andrieux, furent de ses plus chers amis.

Guillard, au début de sa carrière, avait eu l'honneur de fournir à Glück le poëme d'*Iphigénie en Tauride*. Il poursuivit cette carrière avec de très-grands succès, par une vingtaine d'ouvrages parmi lesquels il n'y a qu'à rappeler *Electre*, — *Olympie*, — *Œdipe à Colone*, — et la remise au théâtre du *Dardanus* de La Bruyère, et de la *Proserpine* de Quinault. Notons au passage que l'ami de Collin d'Harleville, protégé de Marie-Antoinette, ne manqua un jour l'élection académique que d'une seule voix, et fut jusqu'à la fin de sa vie membre actif du comité de lecture de l'Opéra. Or, son petit-neveu, M. Léon Guillard, offre avec lui ce rapprochement, qu'il est depuis huit ans chargé de l'examen préparatoire des ouvrages présentés au comité de lecture, en même temps qu'archiviste de la Comédie-Française. Mais M. Léon Guillard a ce point plus important de rapport avec son célèbre ascendant, qu'il est surtout auteur dramatique, et qu'il a hérité de la plume d'*Iphigénie en Tauride* et d'*Œdipe à Colone*, pour la retailler au goût actuel, et écrire vingt comédies, depuis : *Femme et Maîtresse*, son début en 1837, — jusqu'à ces œuvres les plus solides ou les plus brillantes : *les Frais de la guerre*. — *Un mariage sous la Régence*, au Théâtre-Français ; *les Moyens dangereux*, — *le Fils de Machiavel*, — *le Dernier Amour*, — *Clarisse Harlowe*, — *le Bal du prisonnier*, etc., au Gymnase et à l'Odéon, — travaux pour lesquels M. Léon Guillard a été décoré en 1861.

Voici la lettre écrite au ministre Chaptal par l'auteur du *Vieux célibataire*, en faveur du poëte de *la Mort d'Adam* :

« Citoyen ministre,

» Vous pouvez vous souvenir, qu'il y a bientôt deux ans, j'allai vous prier de rayer mon nom de la liste des pensionnaires de l'Etat, et, si c'était possible, d'y mettre à la place celui de mon ami Guillard. Mon accent, ma douleur, mes armes, parurent vous toucher jusqu'au cœur ; vous refusâtes ma démission, et prenant le soin de me consoler, vous me promîtes pour mon ami la première place vacante. Je gardai donc la mienne en soupirant. Deux ans sont bientôt écoulés, et Guillard n'a point recueilli l'effet de vos promesses. Trois fois j'ai eu l'honneur de vous écrire, citoyen ministre, notamment à la mort de Mme Duboccage, en vous rappelant les titres de ma respectable amie, Mme de Bourdic Viot. En dernier lieu, j'ai joint à la lettre de mon ami Guillard une apostille expressive et qui, sortant de mon cœur, devait retentir jusqu'au vôtre : vous avez gardé le silence. Ainsi je n'ai plus d'espoir ! Alors, citoyen ministre, permettez-moi de vous renouveler ma prière, aussi sincère qu'elle l'était alors, et de remettre entre vos mains la pension honorable que je dus à votre estime. Ce n'est pas par indifférence que j'y renonce, il s'en faut bien, mais je n'en ai pas besoin, et plusieurs gens de lettres la recevraient comme un bienfait nécessaire. Je ne me flatte point d'être écouté, si je ne rappelais ici le nom, les talents, et je puis dire le génie de mon ami Guillard, qui même se trouve créancier de l'Etat d'une somme de sept mille francs, dont cette pension vous paraissait l'équivalent. Je n'ai, je le sais, ni crédit, ni don de persuader. Je m'en rapporte, citoyen ministre, à votre équité et à votre excellent esprit.

» Maintenant que je suis soulagé par cette démarche, je vous prie de croire qu'il ne me reste aucun fiel dans le cœur et que, si je gémis en secret et dépéris chaque jour, je n'en serai pas moins éternellement reconnaissant de vos anciens témoignages d'estime.

» Agréez, citoyen ministre, l'assurance de mon respectueux dévouement.

COLLIN HARLEVILLE

de l'Institut national, quai de la Monnaie, n. 7.

« *P.-S.* Je désire que, dans tous les cas, Guillard ignore ma démarche, ce qui serait également pénible, et s'il savait qu'il me remplace, et s'il apprenait que je cesse de toucher ma gratification annuelle, comme c'est bien ma résolution à compter du 1er germinal. »

» Paris, le 10 ventôse, an XII. »

De pareils actes ne sauraient être perdus pour la mémoire de ceux qui les ont accomplis, et il est juste de les recueillir au profit de la corporation littéraire si souvent décriée par... elle-même !

~~~ Quelqu'un nous écrit pour savoir pourquoi nous n'avons pas parlé de la retraite de Mme Ferraris.

Ce pourquoi n'importe guère ! Enfin, tel qu'il est, le voici.

Il y a deux ou trois ans, un de nos chers amis, qui fait autorité en fait de choses d'opéra, chant ou chorégraphie, nous dit :

« — Êtes-vous un admirateur passionné de Mme Ferraris ?

» — Passionné, moi ? Ni pour danse ni pour danseuse.

» — Alors, vous seriez peut-être bien disposé pour la jeune Emma Livry, une élève de Mlle Taglioni, qui débutera dans peu sous les auspices de quelques notabilités du Jockey-Club ?

» — Jockey-Club ou non, si elle a du talent, je serai enchanté de l'applaudir, non pas de mes mains, — car je crois que les critiques doivent s'interdire toute manifestation publique, — mais de ma plume...

» — Eh bien, vous jugerez sous peu le cas qu'il faut faire de ma recommandation ! »

Le début de la jeune Emma Livry eut lieu, et nous y applaudîmes, même un peu des mains... (ceci entre nous), malgré la règle imposée. Notre ami y alla plus ardemment que nous, ce qui ne l'empêcha point, lorsque Mme Ferraris reparut, de l'applaudir aussi à tour de bras.

« — Eh bien, — nous dit-il, nous rencontrant souvent
~~~

dans la même loge, la sienne, — vous ne trouvez donc pas qu'elle danse bien ?

« — Sans doute, elle danse bien ! Mais j'aperçois là-bas Mlle Emma Livry dans une baignoire. Elle vous voit applaudir avec fureur. Or, c'est vous qui m'avez embrigadé dans le bataillon d'où vous désertez... Me reprocherez-vous de rester fidèle au drapeau ? »

Il s'en tira ce soir-là par je ne sais quelle plaisanterie, — et pendant tout le temps qui suivit, je restai inféodé à la cause de la jeunesse et du talent, qui fut bientôt celle du malheur... car vous savez comment la pauvre sylphide brûla ses ailes, un soir que M. Marie répétait le rôle de Masaniello. Endurer de pareilles tortures pour avoir voulu entendre M. Marie... c'était bien la peine !

Pourtant, un soir, Mme Ferraris dansa si vigoureusement, elle mit tant de rectitude et de correction mathématique dans les figures que dessinaient ses jambes et ses bras, qu'épris comme je le suis de *régularité*, de choses ponctuelles et achevées, j'allais applaudir... entraîné par l'exemple, le voisinage de M. Auber, — lorsqu'il me revint en mémoire que, quelques semaines auparavant, Mme Ferraris avait demandé à quelqu'un avec qui on me voit souvent :

« — Est-ce votre frère?

» — Non, — dit l'interpellé, — mais c'est mon ami.

» — *Ed io, mi è nemico; l'aborisco!* (Et moi, c'est mon ennemi, je le hais!) »

Exclamation qui nous fut, fort à tort, rapportée par un confrère qui se trouvait là.

Comme je n'avais donné à la forte danseuse dont il s'agit aucun motif pour me témoigner un sentiment ou plutôt un ressentiment aussi vif, — à moins que ce fût un tort envers elle que d'avoir encouragé sa jeune rivale, — je pris aisément mon parti *d'essere aborito* de la célèbre artiste, et l'on comprendra que dans cette situation fort résignée, il était tout simple de ne me livrer à son propos à aucun acte public, fût-il même en sa faveur.

Le temps s'est écoulé, l'engagement de Mme Ferraris avec lui, sa représentation d'adieux a eu lieu : je n'ai point été recevoir ses adieux pleins d'*élévation*, — et voilà pourquoi je n'ai rien dit.

Aujourd'hui qu'elle m'abhorre d'assez loin pour que ceci n'ait pas l'air d'un lâche appel à de meilleurs sentiments, je n'ai pas la moindre difficulté de dire que Mme Ferraris avait les plus grandes et les plus solides qualités de son art : la correction dissimulée par l'élégance, la force cachée sous la grâce, un grand art et un grand amour de cet art. Le seul tort qu'eut peut-être Mme Ferraris, c'était d'être restée trois ans, je crois, sous les mêmes regards. Ce tort, en partant, elle s'en est corrigée... aussi maintenant la trouvons-nous parfaite. — Voilà notre opinion formulée sur la requête de notre correspondant.

〰 Voulez-vous faire fortune, si ce n'est pas déjà fait ? Eh bien, prenez une action de l'entreprise qui se prépare, m'assure-t-on, et sur laquelle je ne suis, du reste, qu'assez imparfaitement renseigné pour le moment. En somme, il s'agit de ceci : Vers 89 et 90, et peut-être aussi vers 93 (voilà un 13 fatal!) une douzaine de châtelains bretons auraient converti toute leur fortune en or monnayé et, en prévision des événements, l'auraient enfoui dans une cave, un souterrain muré ensuite, recouvert de terre, et livré à l'agriculture sans que les laboureurs actuels devinent ce qui gît au sous-sol, où il n'affleure que des épis qui ne sont d'or que dans la poésie. Un étranger qui aurait reçu, je ne sais où, la confidence du dernier survivant des émigrés du temps, aurait acheté les terrains, il y a déjà trente ans, et par suite de diverses considérations inutiles ou impossibles à rapporter, n'aurait pu, dû ou voulu révéler l'affaire qu'au temps présent. Il faut cent mille francs pour faire les recherches, les fouilles ; on réunira cent actionnaires-propriétaires à mille francs. La moitié du trésor ira à cet étranger, le reste aux spéculateurs. On parle de huit millions. Jamais argent semé n'aura autant rapporté. Qu'on se le dise.

〰 Le mariage du comte Reinbold d'Estournel avec mademoiselle Hermessinde de Castellane — mariage qu'avait contraint de retarder une indisposition de la fiancée, — a eu lieu mardi dernier, à l'église Saint-Philippe du Roule, en présence du double faubourg Saint-Germain et Saint-Honoré.

Quelques jours auparavant, le même temple avait vu un autre mariage très-sympathique à la haute société parisienne, brésilienne et polonaise : celui de mademoiselle Joaquina Marques de Souza Lisboa, — fille de S. E. l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur du Brésil, — avec un homme très-considéré à Paris, M. Alexandre de Laski. La famille de Lisboa, aussi appréciée et aimée chez nous qu'elle le fut jadis dans son diplomatique séjour à Londres, a vu, dans cette heureuse circonstance, se grouper autour d'elle un grand nombre de hauts personnages, d'amis, empressés à serrer les deux mains qui venaient de s'unir.

〰 ... Or, pendant que je vous raconte tout cela, il m'arrive une chose singulière. Je suis, relativement à mon travail, d'une irrésistible et insupportable distraction. Je veux penser à ce qu'il faut écrire... et je pense à autre chose que je n'écrirai pas. J'ai beau faire, j'ai beau vouloir, m'absorber, m'abstraire dans cet office de babillard hebdomadaire, et malgré moi c'est à autre chose que je pense !

C'est qu'il y a là, dans la chambre où je suis, quelque chose qui m'attire, un irrésistible *aimant* vers lequel mon *nord* se tourne :

C'est une lettre....

On l'a apportée avec plusieurs autres que j'ai lues ; mais attaché à ce travail que l'heure presse, j'ai négligé celle-là, comme étant d'une écriture inconnue dans sa provenance étrangère. Elle est restée avec les journaux pour l'heure du déjeuner. Pourtant, malgré moi j'y pense, et ma curiosité se cramponne à ma raison pour ne pas l'ouvrir sur-le-champ. En peu d'instants j'en suis arrivé à prendre en grippe, à détester cette lettre, cette intruse qui se permet de m'imposer une distraction, une perturbation ! J'ai envie de la jeter au feu, toute scellée d'une cire grenat dont je n'ai pas regardé l'empreinte blasonnée ou simplement alphabétique. Que diable peut-il y avoir là-dedans qui semble crier : *Ouvre-moi ?*

Je ne l'ouvrirai pas, et je continuerai ma besogne !

Au reste, ce n'est point la première fois qu'il m'arrive quelque chose de ce genre. Il y a deux ans, il ne s'agissait pas d'une *lettre* exhalant un parfum d'irritante curiosité, mais bien d'un *tableau*.

Ce tableau représentait tout simplement une tête de femme; mais quelle tête !

Qui l'avait peinte? On ne savait. Qui offrait-elle ? Une inconnue, un être bizarre, un rêve, une fée, une diablesse, Circé, madame Satan, que sais-je ?

L'art de ce tableau n'avait rien de merveilleux, mais l'objet offrait une combinaison de lignes, de tons et de plans qui affolait.

Un ami m'avait, un certain premier de l'an, envoyé cette tête, encadrée dans une immense corniche anglaise en bois doré, et dédoré.

Une œuvre bien étrange que cette tête de femme brune! Elle regardait de face, et avec quelle hardiesse ! Je l'avais fichée dans tous les coins du *studio*, et, où qu'elle fût, je sentais toujours son regard qui dardait sur moi : car c'était un regard-projectile. Décoché, il vous touchait !

J'avais beau accrocher le cadre derrière moi pour ne pas le voir... je sentais son regard chaud dans ma nuque. Si je me retournais un peu, il me brûlait la joue. Alors, impatienté, révolté, exaspéré, je me plantais face à face avec cette diable de tête, et la regardant fixement je lui disais : Eh bien! quoi?

Mais je ne tardais pas à baisser de ton et à m'humilier, fasciné devant son imperturbable fixité. Alors je n'avais qu'une chose à faire : c'était de quitter un moment le cabinet de travail pour reprendre possession de moi-même, et d'envoyer quelqu'un retourner le portrait le nez contre le mur. Alors je rentrais tout fier. Mais cela ne finissait pas si aisément! Du côté où gisait le tableau, il se passait toujours quelque chose d'absurde, de singulier. Tantôt c'était une pile de livres qui croulait; — ou la pendule qui passait sur les heures sans les sonner; — ou la pincette qui glissait et s'étalait au milieu des chenets avec un fracas de ferrailles.

Tantôt une mouche irritée et insaisissable me volait sur le front, sur le nez, me bourdonnait insupportablement à l'oreille; — ou bien c'était la *fenêtre*, apparemment mal fermée, qui s'ouvrait brusquement et qui brisait une de ses glaces contre quelque saillie de pot de fleur ou d'angle de fauteuil.

Dix fois j'avais voulu colloquer cette scandaleuse image dans quelque autre partie de l'appartement... mais une fois l'acte héroïque accompli, le *studio* me semblait vide, sombre, abandonné... et malgré moi j'inventais mille prétextes pour rôder dans le salon où la belle était accrochée...

Je n'avais trouvé qu'un moyen de vivre tranquille dans sa société, c'était de la voiler d'un crêpe. Ce crêpe avait jadis attaché des attributs sur un cercueil au pied duquel j'avais pleuré ; l'eau sainte l'avait arrosé avec mes larmes : c'était une relique. Posé entre ce tourment et moi, il avait tout calmé : c'était un exorcisme.

Un jour que j'avais dressé cette figure incompréhensible sur une chaise, en plein soleil, et que je m'étais mis à l'examiner avec toutes sortes de tentatives de révolte contre sa fatale et magnétique influence, comme je lui adressais une question désordonnée, elle glissa, tomba... et se creva sur la tête de mon pauvre chien qui dormait à mes pieds. Le chien se sauva en poussant des cris lamentables; il avait un œil hors de la tête; le tétanos s'y mit; ce pauvre ami mourut dans les quarante-huit heures.

Crevé en deux endroits, le portrait de l'inconnue était devenu hideux ; il avait à la joue une plaie qui lui coupait le nez, et une entaille au cou.

Je pris une résolution énorme, téméraire, implacable: je fis faire un grand feu à la cuisine, et ayant ordonné que, à telle heure, — le temps de m'en aller un peu loin, — on l'y jetât, je m'enfuis. A six heures je rentrai dîner .. c'était fait ! Mais la cuisinière me parut fort troublée.

« — Ah ! monsieur, si vous saviez ! » — commença-t-elle.

Je n'en voulus pas entendre davantage; mais je puis vous avouer ici que tant qu'il y eut dans la cheminée des cendres provenant de ce tableau ensorcelé, on brûla mon rôt, et que le lait s'emporta tous les matins dans le feu. — Il fallut un grand mois pour rendre le calme à la maison.

Un jour, je rencontrai l'ami qui m'avait fait ce fatal présent. J'amenai la conversation sur le portrait. Il me regarda aussitôt, comme on dit, dans le blanc des yeux.

« — Qu'en avez-vous fait? — me demanda-t-il en pâlissant.

» — Je l'ai brûlé... vif!

» — *Et elle s'est laissé faire?* » — lui échappa-t-il de dire.

Puis, sortant d'une sorte de trouble méditatif, il ajouta :

« — Ma pauvre femme en était *jalouse*.... Elle voulait lui crever les yeux, lui couper le cou... C'est pour cela que je vous l'ai envoyée, ne supportant pas que chez vous elle recommencerait ses ravages. Donc *elle est morte?*... Parlons d'autre chose ! »

Aujourd'hui ce n'est plus ce tableau (bien qu'un jour, en passant à mon côté comme une figure détachée de la ronde équestre de la ballade allemande, j'aie cru reconnaître ses traits délicieux et infernaux sous le voile d'une amazone croisée au galop dans l'allée des acacias, au Bois de Boulogne...), ce n'est plus ce *tableau*, dis-je, — c'est cette *lettre*, restée là... tandis que j'ai résolûment écrit ce qui précède. Il me semble par moment entendre s'agiter et frôler le papier rempli de mots insurgés. Que diable peut-il y avoir là-dedans ?

Une mauvaise nouvelle, — quelque chose de désagréable? — L'instinct, une sorte d'aversion nerveuse, un fluide réfractaire me le dit...

Si je condamnais cette lettre perturbatrice au même supplice que j'infligeai jadis à la dame du tableau ?

Prenons des pincettes, et. .

Mais après tout, s'il y avait là-dedans l'intérêt d'un autre? d'un ami ?

Voyons, faut-il être raisonnable, saisir cette lettre, briser le cachet, lire?

Essayons. .

Eh bien! non ; j'attendrai qu'il entre quelqu'un, — et comme le maléfice ne peut s'exercer que sur celui auquel l'affaire était fatalement destinée, je me ferai lire cette diablesse de lettre, sans avoir cédé à son infernal magnétisme !

Attendons ..

JULES LECOMTE.

Le bénit pascal en Pologne.

—

Tous les peuples ont des traditions religieuses et patriotiques qu'ils observent avec un respect particulier. Il serait souvent très-difficile d'assigner à ces coutumes une origine exacte et de leur donner un sens précis; mais la tradition ne raisonne point, elle transmet d'une manière aveugle les faits et gestes qu'elle a reçus et, toujours, ces usages nationaux se rapportent à quelque trait particulier du caractère du peuple qui les pratique.

Célébration du Bénit dans une famille de Varsovie. (Le prêtre bénissant les mets.)

La Pologne était surtout un pays de tradition. Sentinelle avancée de l'Europe, toujours en guerre avec les ennemis des mœurs et des idées des peuples occidentaux, son principal rôle comme nation fut d'opposer l'étendard du Christ au drapeau du Prophète, qui menaçait d'envahir le monde. La victoire de Sobieski traça aux musulmans une ligne frontière qu'ils n'ont jamais dépassée depuis. Cette mission que la Pologne s'était donnée est attestée par un usage antique dont la naissance remonte à l'époque des premières luttes contre les Turcs qui, maîtres de l'ancien empire d'Orient, voulaient ajouter le duché d'Autriche à leurs immenses possessions.

Pour rappeler au peuple polonais qu'il devait toujours être prêt à marcher contre ses ennemis, ses chefs avaient institué une cérémonie qui se célèbre le jour de Pâques.

En ce jour solennel, dans toutes les villes et dans tous les villages de Pologne, chaque famille se groupe autour de son chef et se réunit dans un festin patriotique et religieux, qui se fait debout et qui se nomme le *Bénit*, parce que nul ne doit toucher à aucun aliment avant qu'il n'ait été béni par un prêtre. Le festin se termine par un discours prononcé par un membre de la famille et par un chant national entonné par le plus jeune et soutenu par toute l'assemblée.

Autrefois, lorsque la Pologne formait une nation indépendante, elle célébrait le *Bénit* avec une solennité à laquelle le luxe des seigneurs donnait un éclat extraordinaire; ses annales nous ont conservé les détails de fêtes splendides occasionnées par cette coutume. Dans leur infortune, les Polonais ont précieu-

Les partisans polonais célébrant au bivouac la cérémonie pascale du Bénit. (Croquis de M. K....)

Fête indienne à Santa-Anna (près d'Orizaba). — Danse guerrière en mémoire de la conquête de Fernand Cortez. (D'après le croquis du lieutenant Brunet.

sement conservé cet antique usage, et sur le sol natal comme sur la terre étrangère ils se rassemblent encore pour célébrer cette fête nationale par excellence. Deux Polonais qui se rencontrent n'importe en quel lieu, le jour de Pâques, rompent ensemble le pain du *Bénit*, et retrempent ainsi leur foi dans l'avenir de leur patrie.

Cette année, par suite des événements survenus en Pologne, cette cérémonie du jour de Pâques a acquis une importance particulière et toute d'actualité. A Varsovie, à Cracovie, et dans toutes les familles qui habitent encore le sol natal, le *Bénit* a été célébré avec une ferveur qu'expliquent les circonstances. L'une de nos gravures représente le moment où le prêtre, visitant toutes les maisons les unes après les autres, vient bénir le repas que s'apprêtent à prendre en commun tous les membres de la famille, comme autrefois les juifs mangeaient l'agneau pascal debout et le bâton en main, en souvenir de la délivrance. Mais beaucoup de Polonais sont aujourd'hui loin de leurs foyers qu'ils ont quittés pour prendre part au soulèvement contre la Russie. Fidèles néanmoins au vieil usage de leur patrie, ils ont célébré dans les forêts qui leur servent d'asile la cérémonie qu'ils tiennent de leurs aïeux; c'est une de ces agapes fraternelles que notre correspondant nous a transmise et que nous reproduisons.

A Paris, à Londres, et dans les plus importants centres d'émigration polonaise, le *Bénit* se célèbre chaque année chez l'un de ses membres principaux. Nous avons assisté, il y a quelques années, à l'une de ces cérémonies annuelles, et c'est de la bouche d'un des plus marquants personnages de l'émigration que nous tenons quelques-uns des détails que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs.

A. HERMANT.

AUBNAS DU MEXIQUE

Une Fête d'Indiens près d'Orizaba

Les épisodes sur les mœurs et les habitudes des Indiens au Mexique nous arrivent nombreux et parfois très-curieux, et, fidèles au programme que nous nous sommes tracé, nous entremêlons, au plus grand profit de nos lecteurs, les faits militaires et les faits purement pittoresques.

Un épisode réellement original est celui que nous fait connaître un de nos correspondants sous le titre de : *Une Fête d'Indiens.*

La scène se passe dans le village de Santa-Anna, à peu de distance d'Orizaba.

Des Indiens, costumés d'une façon plus ou moins grotesque, en Espagnols de Fernand Cortez et en soldats de Montézuma, se réunissent dans l'église, pour y entendre la messe.

Après la messe, il y a conciliabule sur la place. On invoque Montézuma à grand renfort de cris et de gestes indescriptibles; puis commencent une série d'allusions plus ou moins compréhensibles aux négociations qui eurent lieu entre le roi mexicain et le chef espagnol. Finalement, la guerre est déclarée, et la procession se forme et s'organise par les soins du clergé. La foule s'ébranle, ayant en tête les Indiens déguisés comme il est dit plus haut, sautillant et tournant avec rapidité sur eux-mêmes. D'autres Indiens, en costume mexicain moderne, viennent ensuite, précédant des femmes grotesquement vêtues, qui elles-mêmes sont suivies par un grand nombre d'individus en maillot couleur de chair et coiffés de plumes.

Une musique indienne — trente à quarante musiciens — ferme la marche en exécutant avec tous les instruments européens une espèce de symphonie d'une discordance sans pareille.

Après la procession, les rangs sont rompus, et c'est alors que commence la danse la plus extravagante, au son du galoubet et du tambourin.

Au premier rang, on aperçoit San-Yago, en sauvage, monté sur son cheval doré, tenant l'épée de la main gauche et la croix de la droite.

Fernand Cortez et ses compagnons, placés derrière lui, exécutent une sarabande interminable, tandis que Montézuma et les siens, se conformant au rhythme musical, exécutent des pas chorégraphiques du plus haut comique.

Tout cela se fait avec un sérieux digne du caractère indien et dure jusqu'au soir.

Ajoutons comme trait piquant et original que tous les Indiens attendent le retour de Montézuma pour reconquérir leur ancienne splendeur.

C'est un article de foi pour eux.

Notre dessin représente cette fête indienne.

I. DE P.

LES DEUX CROIX

(Suite.) 1

Jacqueline n'était point une femme ordinaire; la vie de garnison lui avait mis au cœur je ne sais quelle âpre rudesse qui lui avait fait prendre en horreur ce qui charme les autres femmes; elle méprisait souverainement tous les colifichets; la vue du bouquet que lui offrit Martial l'irrita.

— Des fleurs, des fleurs, à moi! s'écria-t-elle en se soustrayant à l'étreinte du vieillard.

— Mais oui, n'est-ce point votre fête?

— Vous avez donc perdu l'esprit?

— Comment?

— C'est pour m'insulter!

— Permettez...

— Vous manquez à tout le 1er dragons.

— Chère amie...

— Je n'ai jamais été votre amie; il n'y a qu'un instant j'étais votre camarade, votre compagnon d'armes, mais après ce sot présent, mettez une croix sur mon affection pour vous, elle est trépassée.

Tout interdit, le vieillard voulut tenter de se justifier.

— Pas un mot! poursuivit Jacqueline. A-t-on jamais vu, me donner des fleurs!

— Que vouliez-vous donc que je vous donne?

— Un baiser, une bonne poignée de main, ainsi que ça se fait entre vieux troupiers; mais non, vous me traitez en fillette!

— Jacqueline...

— Laissez-moi, vous venez d'insulter toute la cavalerie; je ne vous salue pas. Viens, Suzette.

Et avant que les témoins de cette bizarre boutade fussent revenus de leur étonnement, la mère Jacques avait entraîné sa nièce.

Martial était navré. Pierre le regardait en silence sans oser lui parler. La stupéfaction du vieillard fit bientôt place à la colère.

— Oh! la mauvaise! s'écria-t-il en levant le poing, la folle! elle me traite comme un Autrichien. Qu'en dis-tu, garçon?

— Je dis, mon tuteur, que la mère Jacques n'a point raison, mais aussi que c'est un peu par votre faute.

—Par ma faute!... Tais-toi! fit Martial furieux. Il y a deux ans, je lui ai donné une robe, elle me l'a jetée au visage, disant que c'était trop; l'an dernier, un tablier eut le même sort; et tu oses me dire que c'est de ma faute! Va, tu es un ingrat.

— Oh! mon tuteur!

— Oui, ton brave père ne m'a jamais fait de peine, lui, et toi, tu m'en causes une bien vive. Ne sais-tu donc pas que ce que j'ai de plus cher au monde, c'est l'amitié de Suzanne? Je l'aime autant que toi, si pas plus, et pourtant je t'ai servi de père.

— Oh! vous êtes bon!

— Pouvais-je faire autrement? Notre pauvre Bertrand, encore un dragon fameux celui-là, allait mourir, il me fit appeler : — « Martial, me dit-il, tu n'as pas d'enfant, je te confie mon fils; je ne lui laisse qu'un nom intact, sois son tuteur, et aide-le à conserver entier son trésor. » Je jurai. Ai-je tenu parole?

— Pouvez-vous me le demander? Si vous aimiez Mlle Suzanne autant que moi, je vous aime, moi, autant que j'aimais mon père...

— Eh bien, alors, garçon, ne me donne plus tort lorsqu'il s'agit d'elle. Aussi, est-ce concevable? Ah! si elle ne m'avait pas sauvé la vie!...

— A vous, mon tuteur?

— Eh! oui; sans cela, supporterais-je ses caprices comme je l'ai toujours fait?

— Vous ne m'avez jamais dit...

—C'est vrai. Suzanne me l'avait défendu; mais puisque j'ai commencé ma confidence, tu la sauras tout entière. C'était à Arcole; je tombe frappé par une balle qui me casse le bras et me désarçonne. Un gueux de Hongrois profite de ça pour lever sur moi sa latte, un diable de bancal capable de me fendre en deux d'un coup, du crâne à la ceinture. J'avais dans la main un de mes pistolets d'arçon, mais, je te l'ai dit, mon bras était cassé et par conséquent rendait cette main inerte. Je fermais les yeux pour passer dans l'autre monde sans être trop ébloui par l'éclat du ciel, lorsqu'un coup de feu part; je rouvre les paupières, que vois-je? mon chenapan de Hongrois gisant près de moi; une balle lui avait fracassé le crâne. C'était Suzanne, qui, voyant le danger que je courais, m'avait arraché mon pistolet des doigts et, avec une promptitude et une adresse rares, venait d'envoyer mon adversaire voir dans l'autre monde ce qui s'y passait.

— C'est superbe.

— Malheureusement, fit Martial avec un gros soupir; puis il ajouta en regardant tristement son bouquet : Mes fleurs, mes pauvres fleurs! j'avais choisi les plus belles et les plus fraîches. Oh! cette femme-là... le régiment l'a gâtée... C'est un homme, à présent.

— Elle n'a pas toujours été ainsi, mon tuteur?

— Non, garçon; je la vois encore telle qu'elle nous est arrivée, douce, presque timide, et pourtant l'œil animé, la joue rose, et une taille! Oh! elle est encore bien.

— Savez-vous, mon tuteur, que vous parlez de la mère Jacques!...

— Ne lui donne pas ce sot nom devant moi, interrompit Martial, pour moi c'est Suzanne, rien que Suzanne, à présent; et quand nous parlons d'autrefois, de Lodi, d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, de Waterloo même, quoi qu'en en dise... c'est Jacqueline.

— Elle a fait avec vous toutes ces campagnes?

— Toutes, supportant les privations comme nous, marchant en avant aux cris de : *Vive la France!* sans songer que parfois elle n'avait pas déjeuné le matin, et encore moins dîné la veille; mais que veux-tu? gloire affamée n'a pas de ventre, et nous voulions de la gloire avant tout. Ah! quelle femme! quelle femme!

Pierre assista pendant un instant en silence au rétrospectif attendrissement du vieillard.

— Mon tuteur..., dit-il en s'armant de courage.

— Quoi, garçon?

— Voulez-vous que je vous dise? vous parlez d'elle comme un amoureux.

Le vieillard s'arrêta; il y eut en lui une hésitation visible, il sembla scruter son âme et son cœur, mais son naturel reprenant bientôt le dessus :

— Moi? Quelle bêtise!... Suzanne n'a jamais été pour moi qu'un camarade.

La réponse du vieillard enhardit Pierre.

— Je m'y connais, reprit-il.

— Toi?

— Oui, mon tuteur, car j'aime.

— De quoi te mêles-tu?

— Je vous l'ai dit déjà, de trouver qu'il n'est pas au monde de plus jolie fille que Suzette... et je veux... je veux l'épouser!

Martial devint sérieux.

— Si tu comptes sur moi pour cela, tu as tort. Je te le répète, tu te trompes, d'ailleurs, et je ne veux pas faire ton malheur.

— Mais Suzanne est charmante.

— C'est possible, mais le mariage est affreux.

— Pourtant, mon tuteur, vous ne le connaissez que de réputation.

— C'est bien assez comme cela.

— Soit, fit Pierre, je me passerai de vous, je ferai ma demande moi-même.

— Et à qui?

— A Mlle Suzanne.

— Garde-t'en bien, je te le défends; Suzanne n'aime pas plus le mariage que les fleurs; elle casserait tout au premier mot que je lui en dirais et nous mettrait tous les deux à la porte. Au régiment, plus d'un brave sollicita sa main; elle se brouilla avec tous ses soupi-

1 Voir le dernier numéro.

rants et ne voulut la donner à personne. Pierre, je te défends de parler, je ne veux pas me brouiller avec Suzanne.

— Il me semble que c'est chose à peu près faite, mon tuteur, et que vous ne risquez plus qu'un raccommodement.

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

— Ne me dis pas cela, mon garçon, tu me ferais trop de peine.

— Allons, calmez-vous, mon tuteur, je ne parlerai pas ; mais quand on aime, c'est bien dur, allez! et je vais tâcher d'amadouer Mlle Suzanne en votre faveur.

— Tu ferais cela?... Tu oserais?...

— Tout de suite.

— Va, va vite! Allons, garçon, tu es un brave; mais crois-moi, oublie ton amour : le mariage, vois-tu, c'est l'abîme.

— Oui, mon tuteur. Oh! il faudra bien qu'ils y viennent, ajouta tout bas Pierre.

Et il entra dans la chambre où s'était réfugiée la mère Jacques.

Suzette s'y trouvait seule, la mère était au jardin. Pierre raconta à la jeune fille ce que lui avait dit Martial; il lui fit part d'un plan qu'il venait d'imaginer, et tandis que la jeune fille, après lui avoir promis de le suivre de point en point, s'apprêtait à rejoindre Martial, il gagna le potager, où l'ancienne vivandière cueillait des légumes.

Martial, après la sortie de Pierre, s'était assis tristement, tenant toujours son bouquet à la main; une grosse larme glissa sur sa moustache grise, et de là vint tomber, comme une perle lumineuse, au milieu du bouquet.

— Oh! je pleure, fit le vieillard; pourvu que personne ne m'ait vu!

Suzette entra.

Au bruit qu'elle fit en fermant la porte, le vieillard se leva brusquement, et alla mettre le bouquet sur une armoire garnie de faïence grossière aux dessins bleus bariolés.

— Vous avez l'air triste, monsieur Martial, fit la jeune fille; ne vous désolez pas; vous savez comme ma tante est vive, mais au fond elle a de l'amitié pour vous.

— Tu crois, petite?

— Vous devez bien le savoir aussi. J'ai bien pensé que vous étiez chagriné, c'est pourquoi je suis venue, car je craignais vos reproches.

— Mes reproches?

— Oui, pour ce que Pierre vous a dit.

— Tu sais donc?...

— Qu'il m'aime, oui, monsieur Martial, et ce que je sais mieux encore, c'est que je l'aime aussi.

— Il ne manquait plus que cela! Me voilà brouillé pour toujours avec ta tante.

— Oh! elle ne sait rien.

— Je l'espère bien.

— Et elle ne le saura jamais.

— Comment?

— Nous attendrons; nous tâcherons de nous oublier.

— Tu es une bonne fille, Suzette, fit Martial rassuré par cette promesse.

— Mais ce sera bien difficile, ajouta la jeune fille. Je vais partir, car là-bas, près de mon père, Pierre ne me verra pas dépérir.

— Que dis-tu là, Suzette? Voyons, du calme, du calme.

— Ah! si vous aviez consenti à parler pour nous, monsieur Martial, tout se serait peut-être arrangé; mais je le vois, c'est impossible.

— Oui! impossible, répéta le vieux soldat avec conviction.

— Ça me fait bien du chagrin, allez, car j'aime Pierre de toutes les forces de mon cœur.

— Tu crois l'aimer, riposta Martial, on se fait comme cela des idées; bah! des bêtises. Et puis, vois-tu, le mariage, c'est encore plus triste pour les femmes que pour les hommes; demande... à ta tante.

— Mais elle ne le sait pas plus que vous.

— Nous avons vu les autres. Crois-moi, Suzette, reste fille, tu seras plus heureuse.

— Oh! non. Jugez vous-même de mes sentiments, et par eux quel avenir me reste. Vivre sans votre pupille me semble impossible; un seul jour passé loin de lui me semblerait plus long qu'un mois entier.

— C'est de l'amitié cela.

— Je ne connais pas au monde de plus joli garçon que lui; il vous ressemble...

— Finaude!... Ceci est du goût, répondit le vieillard avec un sourire.

— Je n'ai plus qu'un désir, poursuivit Suzette, le satisfaire en tout, et son moindre caprice me semble un ordre.

— C'est du dévouement cela.

— Laissez-moi poursuivre. Quand il est là, je suis heureuse de le voir, de l'entendre, de respirer le même air que lui.

— C'est... fit le vieillard; puis il s'arrêta embarrassé.

— C'est quoi? demanda malicieusement Suzette.

— Continue, se hâta de répondre Martial.

— S'il s'éloigne, reprit la jeune fille, son souvenir seul peut alléger ma peine d'être séparée de lui... Enfin, s'il fallait le quitter... comme il le faudra bientôt... je n'y survivrais pas, et si demain il mourait, je m'arrangerais de façon à périr au même instant que lui... Oh! c'est de l'amour, croyez-moi, c'est de l'amour.

Le vieillard ne perdait pas une seule parole de la jeune fille. Il semblait, pendant qu'elle parlait, écouter en lui une voix secrète qui lui redisait les paroles de Suzette. Au dernier mot prononcé par elle, ému, tressaillant, la voix altérée, subjugué comme par une subite révélation, il s'écria :

— En es-tu sûre?

— Que voulez-vous que cela soit, monsieur Martial? c'est de l'amour.

— De l'amour, oui, cela doit être, fit le vieillard; mais alors, ajouta-t-il tout bas, ce que j'éprouvais jadis... ce que j'éprouve encore...

— Qu'avez-vous? lui demanda Suzette, heureuse de l'émotion qu'elle avait produite.

— Rien, répondit le vieillard.

Puis il reprit le cours de ses réflexions.

— Je n'en puis douter, se dit-il, et c'est cette enfant qui m'ouvre les yeux : ce dévouement, ce besoin d'elle, cette amitié sans bornes, c'était de l'amour...

Et, doutant encore :

— Voyons, Suzette, est-ce bien de l'amour? demanda-t-il de nouveau.

— Je l'affirme.

— J'étais amoureux, fit mentalement Martial en marchant avec agitation.

— Vous avez l'air tout ahuri; n'avez-vous donc jamais aimé?

— Je n'ai fait que cela toute ma vie, mon enfant.

— Aimé d'amour?

— D'amour, je le crois bien.

— Alors, vous devez savoir tout ce qu'on souffre, et combien les désirs augmentent en raison des obstacles que notre cœur rencontre.

— Oui, oui, je sais tout cela.

— Ce n'est pas bien, dans ce cas, de ne pas vouloir parler à ma tante pour Pierre et pour moi.

— Je parlerai, Suzette.

— Vrai?

— Je te le jure.

— Oh! que vous êtes bon!

— Ne me remercie pas, je ne fais que mon devoir; tu aimes, et je te laisserais... Non... non, je sens que tu souffrirais trop, ce serait un crime. Je brave la colère de Susanne. Suzette, je parlerai.

Et, suivant son intime pensée, il murmura de nouveau, avec un air vainqueur : J'étais amoureux d'elle!

L'entrée de la mère Jacques, suivie de Pierre, calma subitement l'ardeur de Martial et amoindrit étonnamment ses héroïques résolutions.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

Tir fédéral de 1863 à la Chaux-de-Fonds
(CANTON DE NEUCHATEL.)

Le comité d'organisation du tir fédéral de la Suisse a adressé à tous les tireurs français une invitation collective, qui est conçue dans des termes de loyauté et de franchise qui vont bien avec les institutions de la république helvétique. Tous nos confrères de la presse, par sympathie pour le pays voisin, ont reproduit cette invitation. Nous nous associons cordialement à cette publicité.

LE COMITÉ D'ORGANISATION DU TIR FÉDÉRAL DE 1863
AUX TIREURS FRANÇAIS.

« Frères d'armes!

« Lorsque la Suisse va célébrer sa plus grande fête à vos frontières, dans les montagnes neufchâteloises, nous croirions manquer aux sympathies qui unissent les deux pays en ne vous invitant pas à y participer.

« Le tir fédéral de la Chaux-de-Fonds s'ouvrira le 12 juillet, pour durer jusqu'au 21. Venez en grand nombre serrer la main loyale que nous vous tendons. Au moment où la France et la Suisse veulent cimenter leurs relations par de nouveaux traités, venez conclure avec nous une fraternelle alliance, dont le tir à la carabine sera l'occasion et le but. Venez sur la terre de Guillaume Tell, prendre part aux comices armés d'un peuple libre!

« Une réception cordiale vous attend!

« Le président du comité central,
ARISTE LESQUEREUX.

« Le président du comité d'organisation,
C. ISELY.

« Le secrétaire,
AUGUSTE CORNAZ.

« Chaux-de-Fonds, le 10 avril 1863. »

EXPÉDITION DU MEXIQUE

Le corps d'armée passant les grandes Cumbres sous la conduite du général Forey

Voici un croquis de notre correspondant du Mexique qui s'explique de lui-même, grâce à l'habileté avec laquelle il est pris. Si les figures et les masses armées ont perdu de leur importance en raison de l'immense panorama qui se déroule devant les yeux, on saisit admirablement le mouvement général de l'armée, et les légendes correspondant aux numéros complètent l'intelligence de cette vue générale, qui n'a pas la sécheresse des vues à vol d'oiseau.

L'armée quitta Alcucingo, première étape de la marche sur Puebla. L'avant-garde est formée d'une compagnie du 81e de ligne et des hussards du 5e régiment; le général Forey et son état-major viennent à la suite et tiennent la tête du corps d'armée; puis, viennent le général mexicain Almonte et son état-major, un autre escadron du 5e hussards et deux compagnies du 81e de ligne, une section d'artillerie (la 1re batterie du 3e régiment, escortée du 1er zouave), un bataillon de turcos. Enfin s'échelonnent sur la route les bagages, les voitures, les mulets de bât et tout cet attirail qui accompagne une armée en marche. Puis vient Alcucingo, qui n'est qu'un point dans notre dessin, derrière s'étend la route d'Orizaba, qu'on quitte la veille. Les grandes Cumbres s'élèvent de chaque côté avec leurs vallonnements et leurs cimes; nous en avions vu les sommets dans un croquis que nous avait envoyé notre habile correspondant M. de Tugny ; aujourd'hui nous voyons les premiers mamelons.

L'officier d'artillerie qui se voit au premier plan à côté d'un zouave au repos est, sans nul doute, l'officier-artiste qui veut bien nous tenir au courant du côté pittoresque et militaire de l'expédition ; il choisit son point de vue avant de commencer sa tâche, et dans quelques heures la gibecière du vaguemestre contiendra le croquis que nous donnons aujourd'hui.

Le dessin est daté du 25 février ; une lettre du 28 nous annonce qu'un conseil de guerre des officiers généraux a été tenu à Quicholac ; la division Bazaine y était représentée par son général et un général de brigade ; la division Marquez par le général Gutierez.

Les équipages sont servis par plus de 6,000 mulets ; le régiment d'ingénes est satisfait de son sort et rendra des services. L'armée aura à Quicholac 5,000 hommes, à Los-Reyes 2,000, à Témacalcho 2,000, à Alcucingo 5,000, à Amozoc 2,000.

Le général Bazaine est à Népalucon avec 5,000 hommes, Tlanguistengo avec 4,000 hommes, et Marquez avec 2,000 hommes.

1. Compagnie du 81e de ligne en avant-garde. — 2. Hussards du 5e régiment en avant-garde. — 3. Le général Forey et son état major. — 4. Le général Almonte et son état major. — 5. Escadron du 5e hussard. — 6. 2 compagnies du 81e de ligne. — 7. Section d'artillerie, 1re batterie du 3e régiment (12 rayé), avec une escorte du 1er zouaves. — 8. Bataillon de Turcos. — 9. Tête de la colonne des voitures. — 10. Colonne des mulets de bât. — 11. Village d'Alcucingo, 1re étape d'Orizaba sur Puebla. — 12. Route d'Orizaba.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Le corps d'armée passant les grandes *Cumbres* sous la conduite du général Forey. (D'après le croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie.)

Monseigneur Darboy, nouvel archevêque de Paris, prêtant serment entre les mains de S. M. l'Empereur. (Chapelle des Tuileries. — Croquis de M. Moullin.)

Le nombre total des troupes s'élève donc, ici, à 27,000 hommes, plus le train des équipages, qui compte 4,000 hommes.

Vicaris et les détachements libres composent 1,000 hommes. Les forces franco-mexicaines réunies représentent 32,000 hommes.

Il y a 18,000 hommes à Puebla et 4,000 à San-Martino, en tout 22,000 hommes du côté des Mexicains. Le général Bazaine doit occuper Puente depuis la Gorita, sur la route de Puebla à Mexico (Puente del Atoyac, dont nous avons déjà donné une vue).

Nul doute que le premier courrier nous apportera la nouvelle de la prise de Puebla.

CHARLES YRIARTE.

Prestation de serment de Mgr Darboy

Nous avons déjà, à la date du 17 janvier, donné le portrait de Mgr Darboy, évêque de Nancy.

Nous avons dit quels étaient les travaux littéraires, philosophiques et religieux de l'éminent prélat, combien grandes étaient sa douceur et son érudition, combien brillantes et solides ses vertus.

Nous applaudissions aussi au choix que l'Empereur venait de faire de Mgr. Darboy pour la chaire archiépiscopale de Paris.

Nos lecteurs n'ont qu'à se reporter au numéro plus haut indiqué pour juger des titres nombreux qu'avait le jeune prélat à la haute position à laquelle il est arrivé, et dont la consécration solennelle a eu lieu le dimanche 12 du présent mois.

Ce dit jour, Mgr Darboy a prêté serment dans la chapelle des Tuileries, en présence de LL. EEx. le ministre d'État et le ministre de l'instruction publique et des cultes, et sur la présentation de S. G. le premier aumônier de Sa Majesté.

Voici en quelques lignes le cérémonial usité en ces circonstances solennelles :

Le prélat qui prête serment se rend, avant l'arrivée de l'Empereur, dans la chapelle impériale, en soutane violette, rochet et camail, et prend aussitôt place près de l'autel, au banc des évêques, où se placent également le ministre d'État et le ministre de l'instruction publique et des cultes.

A l'heure de la messe, l'Empereur s'agenouille au prie-dieu placé au centre de la chapelle, en face de l'autel.

Après l'Évangile, l'officiant remet le livre des Évangiles au chapelain de service; le premier aumônier se rend au pied de l'autel, qu'il salue. Il s'approche ensuite de l'Empereur, le salue et appelle le prélat.

Celui-ci se lève; il est conduit vers l'Empereur par le maître des cérémonies et par le premier aumônier, qui le présentent à Sa Majesté.

Il se met à genoux sur un coussin en face de Sa Majesté, place la main gauche sur le livre des Évangiles, que lui présente ouvert le chapelain.

Le premier aumônier donne alors lecture du serment réglé par l'article 6 du concordat.

L'Empereur prend de la main droite la main droite du prélat, qui dit : « Je le jure ainsi et le promets à Dieu et à l'Empereur. »

L'Empereur répond : « Dieu vous en fasse la grâce! »

Un des clercs de la chapelle attache la frange d'or à la ceinture du prélat, qui se lève, salue l'Empereur et est conduit à sa place par le maître des cérémonies.

Enfin, après la messe, le grand chambellan introduit, et le ministre des cultes présente le nouvel archevêque à l'Empereur dans ses appartements.

J. DE PRÉAY.

L'HOTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS.

L'AMATEUR.

(Suite¹.)

Le collectionneur qui craint sa femme est un type réjouissant. Tout d'abord les marchands de bric-à-brac trouvent la porte fermée; chaque homme qui entre dans la maison, la femme le toise et l'inspecte. C'est peut-être un juif déguisé. Un garçon de l'hôtel Drouot qui s'aviserait maintenant de sonner à la porte courrait risque de recevoir un plein seau d'eau sur la tête. Jadis les amateurs venaient rendre visite à leur confrère pour s'entretenir de leurs récentes acquisitions. La femme les a reçus de telle sorte qu'ils en parlent comme d'une mégère. A peine entré dans le cabinet du mari : « Surtout, ne parlez pas de tableaux ici..., » s'écria piteusement le collectionneur.

C'en est donc fait, l'homme est sous le joug, le mariage a bridé sa passion; l'ordre fait place au désordre. Mais serait-ce un collectionneur si les choses se passaient ainsi? Les toiles entrent dans la maison comme par le passé. Comment le collectionneur arrive-t-il à passer ses tableaux devant la plus minutieuse des douanes, la douane féminine? Tout simplement dans son paletot; les cadres sont laissés aux marchands, les toiles seront désormais sans cadres, mais ce n'en sont pas moins des tableaux. Un jour la contrebande est découverte; les paletots larges sont interdits au mari; mais de la toile il se fera un plastron sur la poitrine, et il entassera ses acquisitions de chaque jour sous son lit, payant sa servante pour ne pas être trahi. Le collectionneur ne jouira plus de la vue de ses acquisitions. Qu'importe? Il sait qu'il a sous son lit des tas de peintures précieuses, et il attend patiemment le jour où la Providence le débarrassera de l'argus impitoyable, dont la surveillance amène un redoublement de passion.

Un peintre qui fut célèbre, M. V..., était tombé dans la faïence : c'est le mot habituel pour rendre une funeste manie, de même qu'on dit : tomber dans un trou. Tant que le peintre garnit les murs de son atelier de faïences, la femme ne dit rien; mais la céramique ressemble à une tache d'huile, qui chaque jour gagne du terrain : les faïences entrèrent dans la salle à manger, dans le salon, dans la chambre à coucher. Mme V... dressa les oreilles, et déclara net à son mari qu'il fallait une digue à ce débordement. Le peintre timide baissa la tête sans être corrigé, mais il se souvint qu'il possédait un cellier inoccupé, où ses nouveaux achats reposeraient en paix. Les faïences ne se gâtent pas dans les caves. Tous les matins, levé de bonne heure, M. V... sortait sous couleur d'hygiène; la vérité est qu'il réveillait les marchands, faisait ouvrir leurs boutiques et ne revenait jamais à la maison sans quelque rareté. Petit à petit le cellier fut rempli; jamais amant ne fut plus heureux que M. V..., une lumière à la main, jetant un coup d'œil sur les céramiques, qui étincelaient à la lueur de la chandelle.

Cependant Mme V... trouvant son mari trop calme, le guettait de sa fenêtre. Un matin elle l'aperçut chargé de faïences, rentrant tranquillement par la porte cochère, et reparaissant un quart d'heure après dans la salle à manger, les mains vides et prenant son café d'un air guilleret. En femme prudente, Mme V... ne laissa rien paraître, espionna son mari, découvrit la cachette et traça aussitôt son plan de vengeance.

Dans la même journée, elle s'entendit avec un marchand, et le lendemain, pendant que le mari était en chasse, le marchand emportait toute la collection de la cave dans une charrette à bras. Chose singulière, au déjeuner qui suivit, le peintre n'avait pas cet air soucieux auquel s'attendait sa femme. Elle craignait une scène d'Harpagon détroussé de sa cassette, et au contraire M. V... avait une mine rayonnante. Sans rien dire, Mme V... retourne à la cave.

Elle était remplie de faïences!

La femme du peintre ne connut que trop vite le mot de l'histoire. Par extraordinaire, ce jour-là M. V... rentrait sans acquisitions; mais rencontrant tout à coup dans son quartier une charrette à bras chargée de faïences, le peintre émerveillé avait traité du tout avec le marchand, et il avait payé cinq cents francs sa propre collection, qu'une épouse ignorante venait de vendre cinquante francs!

Un autre collectionneur qui fut fameux avait dompté sa femme en lui faisant croire qu'un Fragonard coûtait seulement trois francs. Il se passait peu de jours sans qu'il rapportât une merveille. — En voilà encore pour un petit écu! disait-il, comme s'il regrettait réellement sa dépense. Il arriva cependant que la femme découvrit que le *petit écu* de la veille avait nécessité une saignée de douze mille francs chez le notaire. La malheureuse en mourut, et à partir de son décès, chaque jour amena un incident dans la maison. Les tableaux furent d'abord accrochés aux murs du salon, puis ils se répandirent dans tout l'appartement, dans les corridors, les antichambres et les escaliers. Il y avait autant de toiles empilées que de bûches dans un chantier. On en fourra jusque dans la cuisine, et il fallait entendre la cuisinière parler des tableaux qui l'empêchaient d'accrocher sa batterie de cuisine.

Depuis quelque temps le collectionneur ne sortait plus; diverses attaques de paralysie lui avaient fait pressentir sa fin.

On connaît les sujets domestiques de Greuze, où le vieillard appelle autour de son lit de mort ses enfants, leur fait ses dernières recommandations et les bénit d'une main amaigrie.

Quoiqu'il eût une vive passion pour Greuze, le collectionneur ne l'imita pas dans ses vertueuses compositions. Il s'enferma dans son cabinet, ne reçut que les gens qui lui apportaient sa nourriture et s'entoura d'une muraille de tableaux; pendant huit jours il donna un dernier coup d'œil aux toiles entassées autour de son fauteuil. Le collectionneur perdit la vue; il demanda des statuettes de Clodion pour les palper.

Un matin on le trouva mort au milieu de ses richesses. Ni ses enfants ni ses parents ne recueillirent les dernières paroles qui prennent de la grandeur à ce moment suprême.

Il ne fit pas appeler de prêtre, il se fût confessé d'avoir fait de la mauvaise peinture.

Car c'est une des phases par lesquelles passe le collectionneur que d'acheter une palette vers les cinquante ans. Lui aussi sera peintre, grand peintre. N'a-t-il pas dans sa bibliothèque tous les historiens de la peinture, Decamps, d'Argenville, de Piles qui lui ont appris les lois du beau? Et les tableaux qu'il a dévernis, dépouillés de leur crasse pour étudier les mystères de la touche, des frottis, des empâtements, des glacis, des repentirs! Les vieux maîtres n'ont pas de secrets pour lui.

Vous êtes tout étonné dans une galerie d'Hebbéma, de Wynants, de Ruysdael, de voir accroché en pleine lumière, au milieu du cabinet, à la place d'honneur, une abomination dont les paysages de Boissieu, le Lyonnais, sont le modèle réussi. Inclinez-vous, c'est l'œuvre du maître de la maison. La nature a animé ses pinceaux; si vous voulez conserver son amitié, comparez son talent à celui de Claude Lorrain.

Quand il ne peint pas des paysages, l'amateur se lance dans la nature morte : il débute par le portrait de ses pantoufles, de son bougeoir, ou tracasse sa cuisinière en lui enlevant les volailles qui arrivent du marché. Il n'y a guère de bourgeoises qui ne reçoivent, le sourire aux lèvres, un compliment sur un poulet truffé réussi; mais l'homme qui a longtemps réfléchi avant de peindre un dindon, qui en rêve la nuit, qui se dit l'élève de Chardin, et qui se consume en efforts impuissants avant de rendre le plumage brillant de la bête, a besoin de vifs encouragements pour la *pensée* qui le guide. Le rêve de l'amateur c'est d'être reçu au salon; mais un jury injuste lui refuse pendant dix ans un *sujet admirable*! Une énorme citrouille entamée, posée sur une chaise de cuisine, de grandeur naturelle.

J'ai connu un amateur élégant, membre du Jockey-Club, qui avait élevé la nature morte à la hauteur d'une *idée*. On a pu voir quelque temps à la montre de Cachardy, le marchand de tableaux, deux petites toiles symboliques au fond desquelles se cachaient l'idée de la misère et de la richesse. Sur la première était peint un porte-cigarre des Indes, de la poche duquel sortaient de purs havanes dorés. Le second sujet représentait une pipe culottée, courte, égueulée par l'usage, et à côté une vieille vessie noircie dans la poche du fumeur. Ces tableaux produisirent une certaine rumeur dans le monde élégant; mais quand l'amateur en arrive à de telles *compositions* et qu'il expose rue Notre-Dame-de-Lorette, il se dit artiste et rêve d'entrer dans la société des aquafortistes.

Il est bon d'en revenir à l'amateur, qui a une légère teinte de marchand. Il a beaucoup acheté, il veut revendre. Tous les moyens lui sont bons et, sans le savoir, il est quasi parent du *truqueur* (un mot qui a donné naissance à un chapitre suivant). Une orange gâtée gâte les autres. Certains collectionneurs, pour avoir trop fréquenté les marchands, prennent de leurs vices.

¹ Voir le dernier numéro.

Un amateur avait confié à un marchand quelques armes curieuses dont il voulait se défaire. Passant un matin devant la boutique, le collectionneur avise un étranger qui maniait un poignard et une poire à poudre, faisant partie des objets *à laver*. L'étranger était indécis, et le marchand semblait mettre quelque mollesse dans la vente de ces curiosités sur lesquelles il n'avait qu'une certaine remise. Le collectionneur, pour pousser à la vente, entra brusquement dans la boutique et cherche à « faire l'article. »

— Combien ce te poire à poudre? dit-il.

Le marchand semblait hésiter à répondre. L'amateur répète la question.

— Cent francs, monsieur.

— Ah vraiment! dit le collectionneur qui montrait par là qu'il ne trouvait pas l'objet trop cher.

Et il continue :

— Pardieu, si je ne me trompe, elle est gravée aux armes des Médicis... c'est un fort beau travail!

L'étranger restait froid.

Le marchand faisait des signes au collectionneur qui, sans s'en inquiéter :

— Et ce poignard florentin, il est joli... vous l'avez depuis peu?

Le marchand continuait ses signes, et l'amateur continuait :

— Votre poignard n'est pas cher.... si j'étais en fonds!...

Cependant le collectionneur s'étonnait de ne pas *allumer* la passion dans le cœur de son adversaire, qui salue et sort froidement sans jeter un regard sur les objets qu'il maniait tout-à-l'heure avec complaisance.

— Ah! monsieur, dit le marchand au collectionneur vous avez empêché la vente de vos objets...

— Moi?

— Cet étranger allait les prendre, lorsque, vous voyant devant la montre, je lui ai dit que la poire à poudre et le poignard vous appartenaient!

D'autres collectionneurs sont attelois sur leurs vieux jours d'un léger vice sur lequel il faut glisser prudemment. Tout leur avoir passant en acquisitions, et toute leur imagination étant portée vers la curiosité, le collectionneur se souvient à peine qu'il existe des femmes, ou, s'il s'en souvient, il est trop tard. Aussi chaque cabinet a-t-il une porte cachée, une armoire protégée par des rideaux verts qui mènent à une sorte de musée secret. Les petits-maîtres du dix-huitième siècle, les peintres de gouaches et de dessus de tabatières en font les frais Là seulement, dans ce réduit, le collectionneur pense à ses vingt ans; de pâles frissons parcourent son corps, et il pense au mot aimer comme le petit Auvergnat couché près du soupirail des cuisines du Palais-Royal pense à manger.

L'amour qui se sent oublié se venge ainsi du collectionneur qui a dépensé tant de belles années de sa vie à entasser mille inutilités; mais ces collections tendant à disparaître, elles sentent le Directoire et ne répondent plus aux instincts modernes. La preuve en est dans ce fameux musée secret du marquis d'A..., qui resta près de dix ans sans trouver d'acquéreur. Amas d'objets qui laissaient plus de tristesse que de sensualité. On se sent presque honteux à regarder une telle collection!

Cette dépravation des sens chez certains amateurs n'échappe pas à leurs femmes, d'où la révolte des femmes contre toute antiquaille.

Les siècles précédents n'eussent pas accolé le nom de Baucis à celui de son époux, si Philémon avait eu la passion des vases étrusques; cependant je dois signaler, à titre d'exception, deux époux respectables qui vivent en bonne intelligence, malgré l'importante collection recueillie par le mari. Sur des meubles curieux du cabinet de M. L... C..., j'ai lu cette rare et touchante inscription : *Donné par ma femme.*

CHAMPFLEURY.

FIN DE L'AMATEUR.

L'ALLER ET LE RETOUR D'UN EXPOSANT

ACTUALITÉ

PREMIER TABLEAU. — L'ALLER

Dugousset, artiste peintre, appartenant — et il s'en vante — à l'école de Delacroix, dont il a — et il le dit, — perfectionné la couleur, envoie à l'Exposition sa grande toile du *Massacre des Janissaires.*

La grande toile a été descendue, avec des précautions infinies, du cinquième étage qu'habite son auteur. On a même, vu la dimension, été obligé de faire passer ce chef-d'œuvre par la fenêtre, — d'où il est résulté, dans la rue, un rassemblement d'une vingtaine d'imbéciles.

Dugousset, fier de ce premier succès et rayonnant d'espoir, préside en personne à l'installation du *Massacre des Janissaires* sur une petite charrette à bras, louée pour cette solennité.

— Prenez garde!... Encore une fois, commissionnaire, prenez garde!... C'est tout mon avenir que vous allez traîner à la force du poignet... et vous lui imprimez des secousses qui menacent de le fendre par la moitié...

Là... tout doucement... En tournant la peinture du côté du public... Je ne suis pas fâché de moissonner, chemin faisant, les palmes que me jettera l'admiration des passants... Cela commence même déjà!...

Avec quels yeux tout mon quartier me contemple!.. Dame! ils ont raison, ces braves gens. On n'a pas tous les jours le bonheur de regarder un grand homme... car pourquoi me le cacherais-je? J'en suis sûr, et bientôt la France entière proclamera cette vérité, qui ne luit encore que pour un petit nombre d'élus...

Oui, commissionnaire, nous partons... Avec précaution surtout!... Je vous suis, afin de surveiller moi-même l'ordre et la marche de la cérémonie.

(La charrette, cédant à la traction de l'homme à veste de velours, exécute sa mouvement en avant.)

Mon Dieu! pas si fort! Vous voulez donc qu'un irréparable malheur mette l'art en deuil... Aïe! quel cahot!... C'est la faute du pavé... Ah! le gouvernement a eu une inspiration merveilleuse lorsqu'il a importé chez nous le macadam... Il a dû, dans sa sollicitude, prévoir que ce système rendrait service aux artistes qui conduisent leurs œuvres à l'Exposition... Malheureusement, il n'a pas encore pu en mettre partout...

C'est égal! voilà de la couleur!... Mes *Janissaires* défient la concurrence du soleil, qui les illumine en plein visage... Et ces empâtements vigoureux!... Je parie qu'à certains endroits il y en a une épaisseur de cinquante millimètres. Il n'y a que cela pour traduire les grandes pensées; car il pense, mon *Massacre*, c'est de la philosophie synthétique...

Commissionnaire, de grâce, faites attention. Vous avez failli accrocher cette voiture. Elle est habitée par une femme charmante, cette voiture... Et distinguée! Elle a souri d'un air charmé en apercevant le profil de mon vieux Turc de gauche... Évidemment, c'est une femme du monde!

D'ailleurs, l'art véritable agit sur les organisations les plus primitives. J'ai déjà, depuis que nous sommes en marche, remarqué cinq ou six boutiquiers qui ont manifesté de la sympathie sur le passage de mes *Janissaires*... Celui là-bas encore! Ce n'est qu'un cordonnier en vieux, et cependant je lis sur son visage une satisfaction élogieuse. Il n'y a pas à nier de pareils faits. Ils attestent heureusement l'élévation du niveau des intelligences...

Commissionnaire... vous me ferez mourir!... Un peu plus, vous nous versiez mon *Massacre* sur le trottoir... Un morceau qui doit décider de ma vie entière.

Le jury, en effet, ne peut manquer de l'admettre avec enthousiasme... On a beaucoup dit de mal du jury, mais au fond ce sont les impuissants qui parlent ainsi! Les bonshommes de l'Institut ont du savoir et du goût, à défaut d'inspiration... Et puis, il y a de ces œuvres capitales qui s'imposent à tous...

Aux enfants eux-mêmes... Témoins ces gamins qui suivent notre charrette depuis un quart d'heure... Ils sont gentils au possible, ces petits-là... L'air éveillé, allègres, intelligents On ne voit ce type-là qu'à Paris.

Oh! commissionnaire... vous me percez le cœur toutes les cinq minutes. Les *Janissaires* ont reçu un choc... Enfin, il n'y a pas d'accident; tout est sauvé.

Une fois admis, mon tableau va tout seul : la foule l'adopte, première médaille... Décoré dans un an!...

Ce sont mes amis qui se réjouiront! Des cœurs d'or! de pur or! On n'en rencontre pas de semblables à tous les carrefours. Mes triomphes seront les leurs... Quelles fêtes! quelle vie!...

Commissionnaire, arrêtez... c'est ici... Là!... doucement... avec morbidesse! La *Janissaire* aime à être ménagé... Maintenant, je vous remercie...

Plaît-il? un pourboire!... Certainement! Et un bon! Cela portera bonheur à mon tableau!...

SECOND TABLEAU

LE RETOUR

Dugousset, artiste peintre, appartenant comme précédemment à l'école de Delacroix, rapporte de l'Exposition sa grande toile du *Massacre des Janissaires*, qui a été refusée avec une touchante unanimité par le jury d'examen.

Dugousset, morne, abattu, rageur, vient de faire placer le tableau immolé sur les modestes crochets d'un second commissionnaire. C'est bien assez pour la circonstance Dugousset suit le convoi.

— Encore une fois, commissionnaire, dépêchons-nous, je suis pressé! Vous marchez comme un colimaçon invalide...

Les passants ont déjà commencé à me lancer des regards de commisération. Ils ont compris ma défaite. Et je ne veux de la pitié de personne, entendez-vous, commissionnaire!

(Le crochet reprend sa marche avec lenteur.)

Plus vite donc! plus vite!... Vous tenez à prolonger mon supplice! Traversons... Heu!... quelle boue dans ces Champs-Élysées. S'il est possible d'avoir imaginé rien de plus ignoble que ce macadam! Le gouvernement est vraiment impardonnable d'avoir importé en France cette purée anglaise... On voit bien qu'il ne pense pas aux pauvres gens qui ne peuvent aller qu'à pied!...

Bon! voilà maintenant que la pluie commence. Le ciel lui-même conspire contre moi! Mes *Janissaires* vont être trempés jusqu'à la corde. Mes empâtements vont se délayer comme un fromage fouetté!... Travaillez donc dans le romantique pour être ainsi payé de vos peines!... Ayez donc des idées pour que l'averse en fasse un coulis!

Commissionnaire, vous ne marchez pas... Et vous vous jetez par-dessus le marché dans tous les fiacres... Gare!... ce coupé a failli nous écraser, car il nous a éclaboussés, faute de pire.

Il y avait une femme dans ce coupé. Une femme du demi monde, toilette criarde, vulgarité insolente! Elle a l'air de grimacer en nous toisant. Ces courtisanes sont d'une insolence!... Je ne comprends pas qu'on ne les expulse pas du territoire français! C'est un scandale!

Et ces boutiquiers altiers qui ont l'air de m'insulter avec leurs ricanements ironiques... celui-ci surtout... un bonnetier sans éducation et sans goût... Il est heureux d'humilier un représentant de l'art que l'ignorance a méconnu. Ils sont incurables, ces gens-là!... Plus on va, plus le crétinisme règne et se propage... O Philistins!

Commissionnaire, vous me torturez... Allongez le pas, morbleu! Nous serons encore demain dans la rue. Vous tenez, à ce qu'il paraît, à me rendre la risée de tout Paris!... Peut-être parce qu'une demi-douzaine d'invalides artistiques, constitués en jury, m'ont injurié par leur inepte refus. Les vandales! leur impuissance est jalouse de tout ce qui s'élève. J'aurais dû m'y attendre... Ils mourront dans l'impénitence finale!

Jusqu'aux enfants qui se mêlent de me gouailler. Sont-ils assez affreux, ces mauvais drôles qui m'escortent en manière d'assaut. Oh! les gamins de Paris, race méchante, abâtardie, répugnante!... Je les hais, ces petits bandits!

Refusé!... à l'unanimité!... Pas d'appel possible!... Adieu tout espoir! tout avenir! La gloire n'est que pour les poncifs, les routiniers. Ceux-là s'enrichissent à peindre des infamies, et moi...

Ce sont mes amis qui vont se réjouir! Les amis!... tous des envieux. Ils seront plus heureux de mon échec que si un succès leur était échu... Je n'en reverrai aucun. Je veux devenir misanthrope, mauvais, défiant, impitoyable!...

Arrêtez, commissionnaire... Dieu merci, nous sommes arrivés... Montez-moi cela lestement!... Pauvres *Janissaires!* vous voici revenus à l'atelier misérable qui vous donna le jour. Nous sommes des proscrits! Résignons-nous...

Les abords de Saïgon, vus de la rivière.

Nouvelle habitation du commandant en chef, à Saïgon.

Hein? que voulez-vous, commissionnaire?... Je vous ai payé la course. Comment? vous osez me demander un pourboire? Faites-moi le plaisir de descendre, ou je vous jette du haut en bas des escaliers!...

CONCLUSION

Tous les refusés se ressemblent!

PIERRE VÉRON.

EXPÉDITION DE COCHINCHINE.

Nous recommandons spécialement à nos lecteurs la lettre qui suit : Elle devait, ainsi que les dessins qui l'accompagnent, paraître avant le croquis de la prise de Go-den, et elle n'admet pas certaines éventualités qui ont eu lieu, mais nous n'avons pas cru devoir passer sous silence l'intéressante communication de M. Roussin, secrétaire de l'amiral Jaurès, outre son intérêt pittoresque, elle présente un intérêt d'économie qui le rendra utile aux diplomates et à ceux qui se préoccupent de la colonisation; c'est plus que l'explication d'un dessin, c'est une excellente étude à la portée des gens du monde.

Rivière de Saïgon. — Les amiraux Bonnard et Jaurès se rendant de Saïgon à Bien-Hoa sur une canonnière à vapeur.

Shang-Haï, le 6 janvier 1863.

« Monsieur le Directeur,

J'ai profité d'une courte relâche en Cochinchine pour y prendre quelques croquis de notre point d'occupation à Saïgon, que vous trouverez ci-joint.

» Les loisirs de la paix récemment conclue avec les Annamites permettent désormais de se consacrer à l'organisation de la future colonie, qui prend chaque jour un nouvel aspect. Aussi ai-je cru vous intéresser en joignant aux dessins le petit aperçu descriptif qui suit :

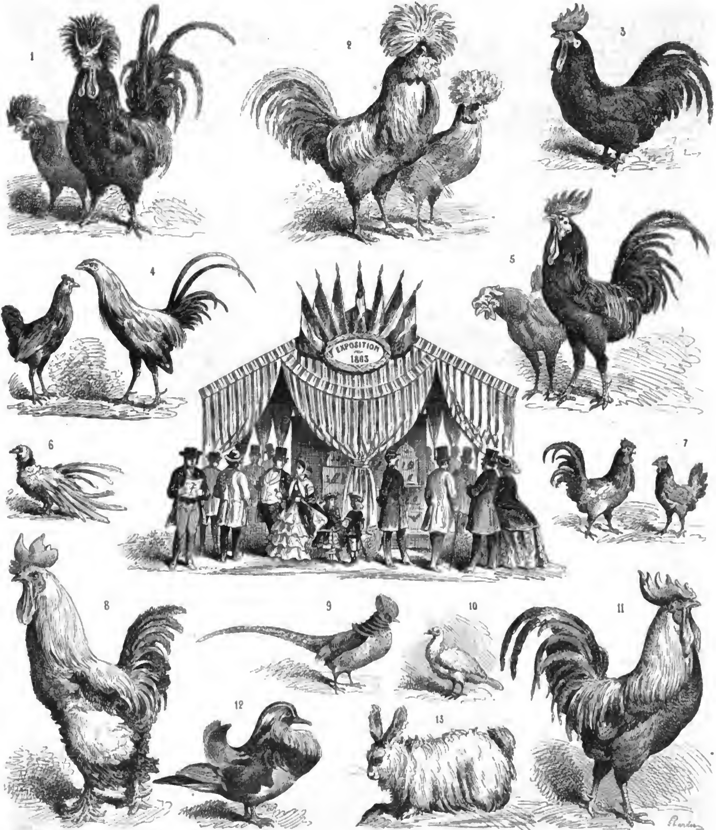
» A l'extrémité sud de la Cochinchine, au point où vient se jeter à la mer l'immense fleuve du Cambodje, s'étend un large pays d'alluvion analogue au Delta du Nil, et, comme ce dernier, à peine élevé au-dessus du niveau de la mer et sillonné par les nombreuses embouchures du fleuve. A quelques lieues dans le nord et dans l'est, apparaissent seulement les premiers mamelons du pays montagneux qui forme la Cochinchine orientale et qui

Occupation des établissements de Cochinchine. — Vue générale de Saïgon. (D'après les croquis de M. Roussin, officier de marine.)

EXPOSITION DE VOLATILES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

AU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION DU BOIS DE BOULOGNE

DESSIN DE RANDON.



1. Race de Crevecœur. — M. Simier, médaille d'or.
2. Race de Padoue chamois. — M. Félix Durand, médaille d'or et rappel de médaille d'or, pour l'ensemble de son exposition.
3. Race à courtes pattes. — M. Simier, médaille d'argent.
4. Race de combat. — Mme Fergusson-Blair, médaille d'or.
5. Race espagnole noire. — M. Pitter, médaille d'argent.
6. Pigeon chinois, né à Pékin. — M. Viéjo.
7. Coq et poules, race naine. — Mme Schenk, médaille de bronze.
8. Race de Brahma inverse. — M. Baker, médaille d'or.
9. Faisan doré. — M. Aristide Gindre.
10. Pigeon de soie. — M. Journiac, mention honorable.
11. Coq Dorking. — Mme Fergusson-Blair, médaille d'or.
12. Canard mandarin. — M. Becquet.
13. Lapin cachemire chamois. — M. Félix Durand.

mènent, par Tourane et Hué, au golfe de Tonkin.

« C'est dans cette contrée qu'un récent traité vient de nous accorder les trois points d'occupation principaux : Saigon, situé à mi-distance des côtes et du pays montagneux; Bien-Hoa, dans ce dernier pays et dans le sud, entre la mer et la Cambodje, la province de Mytho.

« Le premier décembre dernier, *la Sémiramis*, arrivant de Singapore, reconnaissait le cap Saint-Jacques, où s'élève depuis le premier août le premier phare qui ait jamais éclairé les côtes de la Cochinchine. Le soir nous jetions l'ancre à l'abri de ce promontoire. A l'ouest s'étendait à perte de vue le pays d'alluvion formant à l'horizon une bande étroite de verdure, et, devant nous, débouchait la rivière du Donaï, qui mène à Saigon et à Bien-Hoa.

« Le lendemain matin, la marée aidant, nous entrions à toute vapeur dans la rivière.

« C'est un fort cours d'eau, tantôt à peine large comme la longueur de la frégate, tantôt prenant, à un brusque détour de sa marche capricieuse, de bien plus larges proportions.

« Les eaux jaunes de la rivière courent entre deux bordures de palétuviers formant, avec le palmier nain et quelques arbustes, une muraille uniforme de verdure. On ne voit rien au-delà; et celui qui chercherait à prendre pied sur cette rive invisible ne trouverait, au-dessous de cette végétation arborescente, qu'un marais impraticable.

« De temps en temps une barque d'indigènes, glissant silencieusement dans le feuillage, dérivait le long de la rive ou débouchait d'un bras latéral.

« Ces barques ou *sampangs* annamites sont creusées dans un seul tronc d'arbre, elles flottent presque au ras de l'eau et portent au milieu une petite cahute recouverte en nattes; les deux extrémités sont seules relevées, et là se placent, assis ou debout, les deux pagayeurs.

« Nos sujets cochinchinois sont des gens fort laids, ils ont la peau bronzée, les traits de la race malaise, et ils mâchent continuellement le *bétel*; les hommes sont vêtus d'une sorte de large casaque et d'un pantalon flottant; les femmes, à peu près de même; tous ont les cheveux relevés et noués derrière en chignon. Les hommes ont pour coiffure un chapeau pointu en paille à larges bords.

« A 12 milles environ, on quitte le Donaï pour prendre le bras latéral qui mène, au bout d'une lieue, à Saigon. Dès ce moment le pays change un peu d'aspect. A travers quelques éclaircies de la muraille de palétuviers, apparaissent de vastes prairies sauvages; les arbres commencent à se montrer au-dessus du fourré.

« A un détour de la rivière la ville apparaît brusquement, déjà signalée à l'avance par les hautes mâtures des vaisseaux.

« Elle est tout entière sur la rive droite, protégée par une redoute carrée qui porte le nom de « Fort du Sud. » Cette redoute en signale l'entrée. Aussitôt après se développe un quartier populeux, une ville chinoise de cinq à six mille âmes, où chaque maison est une échoppe; un marché se tient sur la berge. Une rivière latérale à l'Arroyau débouche sur ce point.

« Plus haut s'échelonnent les gros bâtiments de guerre, au milieu desquels le vaisseau à deux batteries, *le Duperré*, porte le pavillon du vice-amiral Bonnard, commandant en chef le corps d'occupation. C'est à cette hauteur que commencent les établissements européens.

« La ville chinoise existait avant la guerre. Autour d'elle, la population annamite était dispersée en plus petit nombre sur un grand espace; elle a abandonné, lors de l'attaque, un grand nombre de cases, dont les matériaux ont servi à nos premiers campements; maintenant, les indigènes rassurés reviennent occuper leurs terres, qu'ils ont été laissés libres de reprendre. Le reste est adjugé au plus offrant, et déjà des capitaux européens viennent jeter, sous l'abri de notre drapeau, les fondements d'importantes entreprises.

Les Espagnols, qui ont combattu avec nous, ont encore à Saigon des troupes et quelques établissements; mais ils ont renoncé, dans le traité commun, à toute cession de territoire; ils toucheront une part de l'indemnité exigée du roi de Hué, et dont les premières échéances sont déjà perçues.

« Une belle route de six kilomètres conduit de Saigon à une ville chinoise fort populeuse, de 20 à 30,000 âmes. J'ai été la visiter; ce qu'elle a de plus curieux est une pagode chinoise très-richement ornementée; ce qui frappe le plus dans ses rues et le long de l'Arroyau qui la traverse, c'est ce fourmillement d'êtres humains qui caractérise toute ville fondée par cette race éminemment envahissante.

« La route qui y conduit permet de jeter un coup d'œil sur le pays : dans ces régions fécondées par un soleil équatorial, la végétation se développe avec une puissance admirable.

« Il suffit à l'homme de savoir la diriger; et les Annamites, apprenant des Européens à tirer parti du sol, y feront venir une foule de productions utiles : le riz, l'indigo, les bois, sont les premières richesses du pays.

« La contrée baignée par le Cambodje fournit de riz une partie de la Malaisie et de la Chine méridionale. Si nos possessions venaient à s'étendre jusqu'aux rives de ce fleuve, et si, par un moyen quelconque, nous faisions passer ce grand courant commercial par Saigon, l'importance de ce point croîtrait en conséquence.

« Quant à son importance militaire, elle est incontestable. De plus, cette ville à laquelle on ne peut arriver que par eau et par plusieurs lieues d'une étroite rivière, peut résister, avec une petite garnison et quelques batteries, à toutes les flottes du monde.

« En résumé, ce pays nouveau mérite d'être étudié sous divers points de vue, tous fort intéressants.

« Mais je dois m'arrêter, monsieur le directeur, pour laisser à de plus compétents le soin de traiter des questions aussi importantes.

« Recevez, monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

A. ROUSSIN,

Secrétaire du contre-amiral Jauréguiberry. »

Exposition de Volatiles au jardin zoologique d'acclimatation du Bois de Boulogne

La mode est décidément aux exhibitions d'animaux : à voir l'affluence qui se porte chaque année plus grande, plus empressée, aux concours de Poissy, aux courses, aux steeple-chases, on reconnaît que ce goût se généralise et deviendra bientôt chez nous, comme en Angleterre, une question d'intérêt public.

Le succès obtenu l'an dernier par l'exposition des volatiles au jardin zoologique d'acclimatation du Bois de Boulogne, devait naturellement encourager l'administration de cet établissement à la renouveler cette année, et l'empressement du public en même temps que l'accroissement du nombre des exposants est venu lui prouver qu'elle devait persévérer désormais dans cette heureuse initiative.

Plus nombreux qu'en 1862, les animaux exposés la semaine dernière ont été aussi plus remarquables encore sous le rapport de la pureté des types et de l'intelligence des croisements. Les décisions du jury ont été (chose assez rare pour la noter en passant) généralement accueillies par les exposants eux-mêmes, avec une déférence qu'elles ne rencontrent pas toujours.

Au premier rang, parmi nos races indigènes, brillait, nombreuse et magnifique par ses formes altières, sa crête héroïque et son noir plumage aux reflets métalliques, la forte race de Crevecœur, la plus exquise, la première assurément de toutes les races françaises ou étrangères. Les lots exposé par MM. Simier (médaille d'or), Félix Durand et Baker (médaille d'argent) excitaient l'admiration générale.

Venaient ensuite les Flécheis, autre race indigène qui ne le cède que de bien peu à la première pour la beauté des formes, l'éclat du plumage et la finesse de la chair. C'est avec cette race qu'on nous *fabrique* ces délicieuses poulardes, dites du Mans, si renommées dans les fastes de la gastronomie. Là encore MM. Simier (médaille d'or) et Félix Durand primaient par la supériorité de leurs produits.

Après la Crevecœur et la Flécheise, la race rustique de Houdan, dont le plumage papilloté et la physionomie originale qui rappelle une face humaine, font un type essentiellement différent des autres espèces, peut revendiquer la troisième place dans l'estime des gourmets. C'est encore à MM. Simier et Baker qu'ont été décernées les médailles d'argent pour les plus beaux produits de cette catégorie.

Eleveur aussi actif qu'intelligent, M. Baker, dont le nom revient sans cesse dans la nomenclature de distinction du jury, a exposé un magnifique lot de Brahma-Pootra qui lui a valu la médaille d'or. Cette volumineuse espèce de Brahma-Pootra, la plus grande de toutes, sinon la plus délicate, est une des plus recherchées aujourd'hui parmi les amateurs.

M[me] Fergusson-Blair, une concurrente qui vient de se révéler redoutable pour nos exposants français, a présenté entre autres d'admirables types de Dorkings et surtout un lot de race de combat, unique peut-être par son exquise pureté de formes et du plumage — un coq et deux poules de cette merveilleuse petite race ne valent pas moins, nous a-t-on dit, de 1500 francs ! Deux médailles d'or et six médailles d'argent attachées au cou des pensionnaires de M[me] Fergusson ne lui feront pas trop regretter les frais de leur voyage à Paris.

Introduite depuis quelques années seulement en France, la race espagnole, au port superbe, à la crête élevée, au plumage d'un noir à reflets verts, pourpres et veloutés, était représentée par de véritable Hidalgos emplumés. — Médaille d'argent à F. Pilter.

Passons maintenant aux races de luxe et arrêtons-nous un instant devant la nombreuse et brillante famille des Padoue ! Padoue hollandais noirs, bleus, herminés, dorés, argentés, blancs, chamois, et toutes les nuances de la palette — médaille d'or. Deux rappels de médaille d'or, deux médailles d'argent, médaille de bronze à M. Félix Durand, encore un exposant dont le nom revient souvent et dont le médailler doit s'augmenter d'autant.

Un charmant petit ménage de coqs et de poules microscopiques a valu à M. Schenek une médaille de bronze qui eût pu être d'argent sans charger la conscience des jurés.

Nous voudrions qu'une plus large place nous fût accordée ici pour cette revue, où nous ne pouvons qu'entrevoir et mentionner à la hâte les sujets qui défilent devant nous : Cochinchinois blancs, noirs, fauves, coucous, perdrix, papillotés, race féconde et admirable dont les honneurs nous sont faits par M[me] Fergusson, et MM. Bruzeau, Perret et Baker.

Quels magnifiques dindons nous présente aussi M[me] Fergusson ! quels vaillants coqs de Bruges à M. Félix Durand ! mais quels affreux rameurs M. Viejo nous a rapportés de Chine ! et combien nous préférons les ravissants pigeons romains noirs de M. Bruzeau, et les bleus de M. Royer !

Passez, oies de Toulouse, faisans dorés, argentés, faisans de l'Inde, canards mandarins, carolins, canards mignons, canards de Rouen, d'Aylesburg, du Labrador, de Barbarie, etc., défiler et faites place aux lapins.....

On ne s'attendait guère
Voir des lapins en cette affaire.

Lapins béliers gris, blancs, normands, lapins doubles smith, cachemires blancs, chamois, de Sibérie, argentés etc. ; c'est à dire permettez à M[me] Fergusson, à MM. Rocquet, F. Durand et Baker — précités (style de catalogue) de venir se partager les dernières médailles. Il y a des gens d'une indiscrétion !...

G. B.

CHRONIQUE MUSICALE

Concert populaire de musique classique.

A Paris, rien n'annonce le printemps comme la clôture des concerts, et aussi l'état de lassitude nerveuse où vous ont mis six mois de musique. Ce baromètre ne trompe pas; et d'ailleurs nous sommes bien obligé de nous en contenter puisque le lilas précurseur de mai est presque inconnu dans ce beau pays de moellons que nous habitons. Quand ces moellons commencent à perdre leurs affiches barriolées où il est question de pianistes, c'est signe de soleil ; le temps est au *beau fixe* comme dit M. Mathieu (de la Drôme) en ses jours d'indulgence.

Pour notre compte, nous avouons n'être pas fâché d'entendre sonner cette heure du repos.

Comme toutes las sensations vives, celles que donne la musique (la bonne surtout) ne sauraient se prolonger sans fatigue. Qu'on admire Beethoven et qu'on admire le soleil, c'est très-bien; mais on ne peut ni écouter l'un ni regarder l'autre trop longtemps.

Il faut pourtant convenir, à moins d'être le dernier des ingrats, que Beethoven, Weber, Mozart ont fait notre joie cet hiver. Évoqués par le bâton de mesure de M. Pasdeloup, ils sont venus tous les dimanches nous consoler des déboires subis dans les mille lieux où nous entraîne notre devoir de chroniqueur.

Les séances du Concert populaire ont été, en effet, suivies par nous et cinq mille autres amateurs forcenés de belle musique. Je ne parle pas de dix mille autres personnes qui ambitionnaient, mais en vain, le moindre tabouret dans un couloir du Cirque. Ce sont là de braves dilettantes qui prouvent, par leurs gémissements, que la gamme n'est pas si ignorée en France qu'on voudrait le faire croire.

Je ne compte pas non plus l'innombrable foule de musiciens passionnés qui embellissent les quatre-vingt-neuf départements et dont le rêve le plus caressé serait de participer à la fête hebdomadaire organisée par M. Pasdeloup. Mais c'est pour eux que j'écris aujourd'hui; j'essaierai de satisfaire un peu leur curiosité, — à moins cependant que je n'augmente leur regrets, — en faisant un inventaire succinct des programmes du Cirque.

Les neuf symphonies de Beethoven (y compris celle avec chœurs) ont été exécutées par l'orchestre de M. Pasdeloup. Elles ont alterné avec la *Symphonie en la mineur* de Mendelssohn, celle en *mi bémol* de Mozart, celle en *sol majeur* d'Haydn, et plusieurs autres du même maître (notamment les nos 42 et 51).

Les ouvertures de *Semiramis*, de *Zampa*, de *Guillaume Tell*, de *Struensée*, du *Jeune Henri*, de *la Muette*, d'*Euryanthe*, de *Freyschutz*, d'*Oberon*, de *Preciosa* et de *la Grotte de Fingal*... ont été exécutées.

Les mélodrames du *Songe d'une Nuit d'Été* de Mendelssohn et du *Comte d'Egmont* de Beethoven n'ont pas joui d'une moindre faveur.

Nous trouvons encore dans nos notes, prises scrupuleusement tous les dimanches, quantités de fragments de quintettes et de quatuors exécutés par tous les instruments à cordes; notamment l'*Hymne* d'Haydn qu'on ne manque jamais de faire bisser.

Puis encore la *Marche turque* de Beethoven, la *Marche turque* de Mozart, le *Concertstuck* de Weber, le *Ballet de Prométhée* de Beethoven, la *Gavote* de Bach, la *Sérénade* pour instruments à vent de Mozart... etc...

M. Vieuxtemps, M. Poëncet, M. Lancien et Mme Pleyel, Mme Viardot, Mme Nantier-Didiée se sont fait entendre au concert populaire.

Enfin, pour qu'il ne manquât rien au bonheur de M. Pasdeloup, une symphonie très-obscure du très-tudesque Schumann a été infiniment maltraitée par le public. Ce fait a son importance; il établit que les gens qui passent leur dimanche chez M. Pasdeloup sont réellement sensibles aux beautés de la musique et que la mode n'est pour rien dans les habitudes de dilettantes qu'ils ont prises.

Nous ne saurions finir sans noter que la salle du Cirque est un des rares lieux ayant pour but le plaisir, où le public soit entièrement respecté des employés secondaires. Là, point d'impôt sur les cannes, point de vente de programmes, point d'impolitesse de la part des ouvreuses et des placeurs, jamais de pugilat dans les couloirs, jamais de réclamations de quelque sorte qu'elle soit... Il faut que des ordres très-sévères aient été donnés.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

—

Dans l'un de ses derniers courriers, M. Albéric Second, successeur du grand Albéric premier, dont le règne se perd dans les nuits de la chronique, me fait l'honneur de me critiquer et de m'appeler *folâtre vicomtesse*.

Pourquoi folâtre?

Est-ce parce que je butine comme l'abeille toutes les fleurs de l'industrie?

Si c'est une métaphore, faisons au bienveillant chroniqueur une toute gracieuse révérence; mais si je suis folâtre, — comme l'enfant ou le papillon, — voilà qui est impertinent. Il y a des femmes, même des chroniqueuses, qui ne sont jamais folâtres.

Sur ce, rentrons dans mon domaine de chiffons.

Je ne puis pas dire que tout y est rose, vraiment non.

La mode est couleur souci. On y voit jaune.

Quelle confrérie de carmélites que toutes ces toilettes nouvelles.

Les reines de la mode s'habillent en Lavallière.

Si cela continue, je ferai comme Diogène, je prendrai ma lanterne et je chercherai le bon goût.

S'il fallait en croire le steeple chase des annonces industrielles, tout se donne pour rien, toiles et étoffes.

« Entrez, messieurs et mesdames, la vue n'en coûte rien. On vous remettra même de l'argent en sortant si vous n'êtes pas satisfaits. »

Quelle banque et quelle réclame!...

Ce n'est pas ainsi que le haut commerce procède.

La vraie nouveauté ne s'affiche pas à l'encan.

Elle attend le succès, ayant conscience de sa valeur artistique.

La *maison Gagelin* reste aujourd'hui une des seules faisant autorité d'élégance.

Tout en éditant la soierie extra-forte, fantaisiste et décorative, elle défie *toute concurrence*, parce que rien n'est plus cher que le bas prix, et qu'il faut toujours en revenir à ce vieux proverbe: « On en a pour son argent. »

Quelques soieries de *Gagelin* rappellent les splendides tissus de nos trisaïeules.

C'est un taffetas antique parsemé de libellules de toutes couleurs, aux ailes diaprées et chatoyantes, sur fond lilas des champs, ambre, cendre de rose, bleu impératrice, alezan, vert printemps.

Un taffetas miroitant des serpentines de couleur sur fond gris mousseline, alezan, Schangaï, terre d'Egypte et gris Suède.

Un pékin à rayures camaïeux, cannelés blancs, en lilas ombré de trois nuances.

Un taffetas illustré de fleurettes brochées sur fond pointillé noir, glacé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Une moire antique jaspée et colorée de rayures en toutes teintes.

Voilà pour les tissus.

Restent les robes, les confections et les cachemires.

Les confections sont uniques de coupe et de décor.

A chaque exposition de Paris et de Londres, elles ont été médaillées, ainsi que les robes de bal et les toilettes de ville.

Les confections à l'ordre de l'été se classifient en paletots et en camails.

Il y a le Sénéchal et le Boleru, comme pardessus demi-ajustés.

Puis, comme camails, le Brindisi, le Castillan, la Trebelli et le Navailles.

La passementerie continue à jouer un rôle important dans la mode.

Elle l'emporte sur les rubans, je ne dis pas sur les ruches découpées.

La Ville de Lyon, passementière de S. M. l'impératrice Eugénie, rue de la Chaussée-d'Antin, vient d'éditer les garnitures suivantes:

Des quilles frangées pour mettre au bas de chaque lé, avec jockey et parements assortis pour le corsage.

Une ceinture postillon, en point d'Espagne, retombant en trois pans derrière. Et des postillons de passementerie perlée ou unie, sans ceinture.

Des entredeux de médaillons ovales réunis par un volant de dentelle... en passementerie.

Une garniture de ruban tuyauté, avec aiguillette entre chaque tuyau.

Une garniture d'anneaux en point d'Espagne, enlacés à chaque lé, comme les anneaux enchantés de *Paul Chenu*.

J'en laisse des plus charmantes.

Mais le moyen de tout énumérer à la *Ville de Lyon*!

Chaque comptoir a trop d'importance industrielle.

Ici, c'est la ganterie, résumant le gant Joséphine, le gant Impératrice à crispins, pour monter à cheval.

Le gant de Suède brodé et le gant en vraie peau de Saxe pour la campagne.

Plus loin, les rubans composent de ravissantes pochettes, avec ceintures dites *Odessa*, style moyen-âge, et *Douklas*, de genre écossais.

Et la cravate Louis XIV, à pans frangés.

En suivant toujours la galerie, on arrive aux voilettes.

Les plus nouvelles sont brodées de cuir pour les chapeaux à la mode.

On abuse trop du cuir, ce me semble.

Ce qui était une originalité va devenir une banalité.

Des appliques de cuir peuvent-elles remplacer les fleurs et les plumes?

Certes non.

Les chapeaux de la maison *Herst, rue Drouot*, vont nous donner raison.

Les ravissants chapeaux, comme ils sont jeunes et seyants!

Ils ont pour eux la grâce et la fantaisie.

Voyez plutôt.

C'est un chapeau de jolie femme, forme Marie-Stuart, en paille de riz écrue, ayant des chaînons de paille soutenant une couronne de myosotis faisant pointe sur la passe, avec effilé d'herbes mortes.

Au milieu de la couronne, bouquet de roses à moitié écloses.

Une paille de riz, avec calotte de crêpe blanc, traversée par un ruban de taffetas blanc. Sur le dessus de la passe, branche d'Arum naturel attachée par un ruban en paille de riz.

Un chapeau de crêpe rose, ayant la passe reproduite avec de tout petits biais roses. Sur le côté tombe un saule de marabouts roses et de plumes.

Comme chapeaux de campagne, je vous présente le chapeau *Huguenot* et *l'Incroyable*.

Le Huguenot, en paille grise, feutre ou blanche, avec plumet ou cocarde de velours.

Et l'Incroyable, en paille belge ou en paille d'Italie, avec aigrette de folle avoine attachée par une cravate paille avec pans frangés. Sur le sommet de l'aigrette voltige une demoiselle vert émeraude, aux ailes de gaze.

Les toilettes de campagne et de voyage s'organisent.

Les *Magasins du Louvre* offrent des robes en toile d'Irlande, illustrées de passementerie et de soutaches tissées dans la toile, et des robes de piqué avec entre-deux et volants de guipure et de dentelle, reproduits par le métier.

Toutes ces copies de passementerie et de dentelle sont disposées soit en pente à chaque lé, soit en galerie au bas de la jupe.

Il y a encore des alpagas dans toutes les teintes les plus nouvelles. Et comme toilettes plus riches, de splendides taffetas, chinés, style Renaissance, ayant 70 centimètres de largeur.

Les confections éditées par *les Magasins du Louvre* ont un cachet de bon ton et de simplicité qui les rend accessibles à toutes les positions.

Cependant, comme modèle fantaisiste, il y a le *montagnard* en drap bleu Louise, orné de cuir pointillé d'acier, accompagné du petit sac-aumônière qui se met sur le côté, près de la poche.

Je cite encore le *lorrain*, en drap-cuir, orné de guipure.

Le *mousquetaire*, paletot cambré à la taille, illustré d'aiguillettes de passementerie, avec poches Louis XIV; et la *Gabrielle*, basquine ajustée, décorée d'anneaux ou passementerie.

Ce qui sera très-grande dame pour toilette de plage et de ville d'eaux, avec le chapeau incroyable, c'est une rotonde, une pointe ou un burnous en dentelle de laine blanche dite *yak*.

Les *Magasins du Louvre* tiennent directement cette éblouissante dentelle yak de la fabrique Fergusson aîné, si célèbre pour ses dentelles de Cambrai, qui imitent à s'y méprendre le Chantilly, et pour ses soyeuses dentelles de lama.

La dentelle yak se perfectionne chaque jour.

Elle arrivera pour cet hiver à produire des volants ayant le mat et la fleur de la guipure de Venise.

La toilette de voyage et le costume printanier pour excursions au Bois de Boulogne, exigent un ensemble harmonieux.

La maison *Pétris et Carpentier, boulevard des Capucines*, procède absolument comme dans les féeries.

Il ne s'agit que de désirer pour obtenir à la minute une toilette complète: robe, veste, paletot ou rotonde, tout s'entend à ravir.

Une belle étrangère qui descend au Grand Hôtel n'a qu'à faire signe: il lui arrive à profusion des confections ne ressemblant à aucune autre, et des toilettes ayant un décor imprévu, toujours simple et distingué.

Le pardessus Louis XIV, avec manches et poches de l'époque, a très-grand genre, ainsi que le pardessus Faublas.

Le paletot Incroyable... est incroyable de jeunesse et d'élégance. C'est un nouveau succès à enregistrer.

Jamais la mode n'a eu autant de mise en scène ni de toilettes différentes.

Toute belle dame qui va chaque jour au Bois est obligée d'improviser un nouveau costume. Avec le concours du foulard, elle peut varier et multiplier ses toilettes. Le foulard est à la fois très-économe et très-faiseur... d'embarras; tant pis s'il s'en fâche. En teinte unie, le foulard reproduit des toilettes aussi élégantes qu'en taffetas, avec cette différence que le foulard se repasse et se blanchit comme de la batiste.

Depuis que le coton est en hausse, le foulard l'a remplacé pour pantalons et pour chemises.

La *Malle des Indes* a fait fabriquer un tissu indien tout spécial, dit *poongees*, d'un blanc mat et nacré, ne subissant aucune altération par l'immersion de l'eau chaude.

Pour l'été, ce foulard *poongees* servira à reproduire de très-coquettes chemises russes, illustrées de broderie gansée ou de médaillons en cachemire de l'Inde.

Pour robes de chambre, il se fait aussi des foulards exclusifs, soit à rayures, à fleurettes ou à feuillages camaïeux.

La collection des foulards de la *Malle des Indes* est tellement multiple qu'il est impossible de les énumérer tous. Ils sont classés par nuances: les uns unis, les autres à dispositions, ceux-ci à grands branchages et à courants grisailles, ceux-là à petits dessins miniature.

Le foulard prend encore, bien mieux que le taffetas, toute espèce de coloris et de teintes. Il y a des séries de violet, de mauve, de gris, de bleu, de rose, de marron, de nankin, de nuance cuir et Havane et de teintes nouvelles.

Demandez-les au directeur de la *Malle des Indes, passage Verdeau*, près du faubourg Montmartre; il vous enverra des échantillons avec une promptitude toute gracieuse.

On revient aux jupes unies et flottantes: c'est une amélioration. Les manches rappellent celles des habits de cour sous Louis XIV et sous Louis XV.

La lingerie de la maison *Leborgne et Henneveu* s'y conforme. Plusieurs modèles sont charmants. Les gentilshommes du grand roi n'avaient pas d'autres manchettes.

Il y a aussi la manche Louis XIII, avec crevés de tulle et nœuds de ruban soutenant une luxueuse dentelle; et la manche douairière, reproduite simplement avec trois petits tuyautés de tulle rabattant sur la main, avec décor de petits velours noir.

Les nouvelles manches figurent dans les derniers trousseaux que la maison *Leborgne et Henneveu* vient de confectionner. Récapitulons les plus luxueux: ceux de MMlles Patapy, de Sainte-Aulaire, de la Place, Ret, d'Ingler, de Mein, Appleton, de Montreluy, d'Aldebert, et de Mlle de Belleyme, qui vient d'épouser M. Costat des Fontaines. Deux autres trousseaux s'achèvent: l'un pour le Midi de la France, l'autre pour la Guadeloupe (Morte-Eau).

Parmi tous ces magnifiques trousseaux, *la ceinture régente* figure comme objet d'art et de coquetterie. Toute aristocrati-

que fiancée en choisit pour le moins six, tant en moire qu'en satin.

Autrefois le corset était considéré comme une prison par toute l'Académie de médecine, qui le défendait expressément pour éviter les maladies de poitrine; mais la coquetterie l'emportait. On préférait souffrir et s'étioler comme une plante privée d'air et de soleil, pour être mince quand même.

Aujourd'hui la *ceinture régente* soutient le corps sans le comprimer; elle lui sert d'appui, et elle se contente d'esquisser les contours de la poitrine et des hanches.

Pour recevoir une *ceinture régente*, signée et brevetée, il faut s'adresser à *MMes de Vertus sœurs*, 31, *rue de la Chaussée-d'Antin*.

On m'a tant reproché de ne donner aucune adresse des maisons industrielles que le *Monde illustré* patronne que je tiens à réparer cette omission. Encore dernièrement, une aimable abonnée me disait qu'elle avait cherché la *Parfumerie du Monde élégant* dans les quatre coins de Paris :

— Que vous en coûtait-il de nous dire qu'il fallait aller 11, *rue d'Enghien?*

— Permettez, madame, le *Monde illustré* ne veut pas faire concurrence à la quatrième page des journaux quotidiens, c'est pourquoi il s'abstient autant que possible.

Avec le printemps revient le *Lait de cacao*, qui efface le hâle, et qui blanchit et satine la peau, en la préservant de toute rugosité et de toute tache de rousseur.

Chaque saison a pour ainsi dire une parfumerie privilégiée.

Ce qui fait encore merveille sur le visage, et qui lui donne ce velouté si vanté par les poëtes, c'est la *Crème au lis des vallées*.

Les teints délicats sauront apprécier aussi l'*Eau de violette*, — une rosée recueillie, au lever de l'aurore, dans le calice de la fleur même, — et le *Vinaigre de toilette* parfumé à la violette, imprégnant au tissu dermal une nouvelle vigueur.

Grâce aux talismans de *M. Delettrez*, une belle dame peut rester jeune et jolie. Elle n'a qu'à employer des produits extrafins et régénérateurs, tels que la *Pommade au bouquet des champs*, pour fortifier et épaissir la chevelure, et une précieuse poudre dentifrice; dite *Lactéine*, exempte de tout acide, pour blanchir et nacrer l'émail des dents.

Comme parfums à la mode, la fashion décrété l'*Ess-violette*, le *Bouquet du monde élégant* et *Eau de Cologne du grand-cordon*.

Les parfums nous font songer aux mouchoirs de *Chapron*, qui pourrait éditer un annuaire de noblesse, tant il enregistre d'écussons et d'armoiries.

A chaque saison, *Chapron* renouvelle son répertoire de mouchoirs.

Pour monter à cheval, c'est le mouchoir amazone, en batiste écrue, illustré de rayures de couleur tissées dans la batiste même.

Le mouchoir écru est également destiné aux toilettes de campagne; et comme mouchoirs de promenade, le mouchoir marquise, ayant un tablier de valenciennes tout fleuri de bouquets de roses à chaque coin du mouchoir; et le mouchoir papillon, illustré de papillons de broderie et de valenciennes, étalant leurs ailes diaphanes.

Chapron vient de faire trois beaux trousseaux, qui attestent une fois de plus de son goût fantaisiste : le trousseau de Mlle de Thérouane, celui de Mlle Bergès, et le trousseau de Mlle Gabrielle Ménard, qui épousa M. le comte de Grane.

Chaque mouchoir de mariage, somptueusement armorié, avait un bord de valenciennes posé à plat, sans coutures (garniture faite tout exprès).

Vite la clôture de ce Courrier, qui dépasse de beaucoup les limites qui lui sont accordées.

Quelques mots à propos de l'*Eau de la Floride*.

Un lecteur (du moins je le suppose) me demande s'il faut qu'il reste tout blanc, ou qu'il suive le traitement de l'*Eau de la Floride*. — On m'aime comme je suis, ajoute-t-il.

Quelle confidence!... Je donne des consultations de coquetterie et non de sentiment.

L'*Eau de la Floride* rajeunit, puisqu'elle rend à la peau sa nuance primitive. Quel qu'ait été le coloris, elle le raviva, et peu à peu la chevelure se teinte et reprend tout son éclat. Voilà le miracle opéré par l'*Eau de la Floride*. Comment la métamorphose s'opère-t-elle?... Ceci regarde de plus savants que moi; je dis les faits et ne les analyse pas.

L'*Eau de la Floride* se compose de plantes tropicales et de sels minéraux. Je sais que le *laurus* d'Amérique y entre en très-grande quantité, et que cette plante contient un suc miraculeux pour la coloration de la chevelure. Si mon lecteur veut en savoir davantage, qu'il aille à la source de l'*Eau de la Floride*, chez *M. Guislain*.

Mais puisque vous tenez à plaire, monsieur mon lecteur, et à paraître dans tous vos avantages, faites-vous habiller chez Séran et Compe.

Sans nul doute vous êtes un homme charmant, puisque vous prenez la peine de m'écrire et de m'adresser quelques compliments que je ne mérite pas; mais vous serez *homme du monde* dans toute l'acception du mot. Séran n'habille pas ses clients en *cocodès*, comme dit le *Sport*. L'habile artiste donne au contraire à ses vêtements ce cachet de bon goût, d'élégance et de distinction qui fait tout de suite reconnaître l'*homme comme il faut*.

Et vous pourrez dire avec raison :

La chroniqueuse du *Monde illustré* n'accorde ses louanges qu'à qui les mérite.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

AGRICULTURE. — Nouveau cribleur de M. Josse, cultivateur à Ormesson (Seine-et-Oise).

AGRICULTURE

NOUVEAU CRIBLEUR INVENTÉ PAR M. JOSSE, CULTIVATEUR A ORMESSON (SEINE-ET-OISE).

Personne n'ignore ce que c'est qu'un cribleur. Il y en a de différentes sortes, depuis ceux qui se manœuvrent à bras, jusqu'aux tarares mécaniques. Le cribleur de M. Josse n'a aucun rapport avec les appareils déjà connus. Il se compose d'un plateau triangulaire, en bois, garni de bords assez élevés pour retenir le grain qui sort de la trémie placé à la base du triangle. Des planchettes placées de champ circonscrivent au milieu de cette table un certain nombre de surfaces également triangulaires. Ces espaces forment une double ligne brisée dont les éléments sont respectivement parallèles aux côtés du triangle principal. Le plateau est légèrement incliné, et à son sommet se trouve une ouverture qui laisse échapper le grain sur un crible de tôle. Trois pieds en bois flexible supportent la partie mobile de l'appareil et permettent, avec très-peu de force, de lui imprimer un mouvement régulier d'oscillation.

Le grain à nettoyer remplissant la trémie s'écoule par une vanne dont une vis à poignée permet de régler à volonté l'ouverture. Une baguette de fer qui suit le mouvement du plateau auquel elle est fixée par un piton, égalise le débit du grain qui tombe dans un auget, et, de là, sur une première grille qui en enlève la poussière. Le grain glisse ensuite des deux côtés de la table triangulaire. Le mouvement oscillatoire produit alors le même effet que dans les cribles mûs à bras : le grain, entraîné par son poids, suit l'inclinaison du plateau, et descend vers le sommet du triangle. Les substances légères et les menues pailles remontent à la surface et gagnent au contraire la base, d'où elles tombent à terre par deux ouvertures pratiquées dans le fond du plateau. Les matières lourdes qui ont suivi le grain sont séparées de celui-ci par la seconde grille placée à l'extrémité inférieure de la table.

D'intéressantes expériences ont été faites à la halle au blé à Paris, devant un public composé en grande partie de meuniers et d'agriculteurs. Le nouvel instrument de M. Josse a été jugé l'œuvre d'un praticien expérimenté. Il remplacera avec avantage le tarare de grenier. Sa construction, on ne peut plus simple, sa détérioration impossible son excessif bon marché, la grande facilité avec laquelle il peut être manœuvré par un homme, une femme ou un enfant, suivant sa dimension, lui assurent un grand succès. Les cultivateurs qu'épouvantent toujours, quand il s'agit de nouveaux engins agricoles, les mécanismes compliqués et la grande difficulté des réparations, feront un accueil empressé à ce cribleur dans la composition duquel il n'entre aucun organe mécanique.

A l'exception de quelques observations, faites sur certains détails de peu d'importance, les éloges donnés à l'inventeur ont été unanimes de la part de l'assemblée compétente devant laquelle il a fait fonctionner son appareil. Ces légères modifications vont être faites immédiatement par le constructeur. Les prochains concours agricoles vaudront à n'en pas douter à M. Josse des récompenses bien méritées.

ÉMILE BOURDELIN.

Le 5 mai prochain, à l'hôtel Drouot, aura lieu une vente de Tableaux dans laquelle figurera une série de belles aquarelles de Grèce et d'Orient faites d'après nature par notre collaborateur M. SPOLL.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'exercice, après dîner, est fort salutaire et même nécessaire.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 316. — 2 Mai 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Marche sur Puebla. Le général Forey au bivouac de San Augoustino del Palmar. (D'après un croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : UN RETOUR MOTIVÉ SUR LE CHEF D'ORCHESTRE JULLIEN. — LES FAILLIS EN ANGLETERRE. — UNE ACQUISITION DE S. M. L'EMPEREUR. — LADY HARRIETTE WARR... ET MADEMOISELLE ÉDILE-RIQUER. — C'EST LA MODE D'ÊTRE GRASSE! — UN OIGNON DE 8,100 FRANCS. — UN HOMMAGE DE M. H. PLON A VINGT-CINQ CONVIVES. — VENTE D'UNE COLLECTION DE TIMBRES-POSTE. — LE RÉVOLUTIONNAIRE DANTON ROYALISTE. — M. JULES JANIN ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — UN MARIAGE RUSSO-BRÉSILIEN. — DE QUI ÉTAIT CETTE LETTRE SI EFFRAYANTE...

~~~ Peut-être vous souviendrez-vous de Jullien, un chef d'orchestre tapageur et excentrique, qui dut quitter, il y a une vingtaine d'années, la France, pour avoir combiné, avec des lettres plus ou moins visibles à distance, une affiche dont les mots restés les plus saillants étaient peu aimables pour l'autorité. Jullien, passé en Angleterre, avait conquis la faveur de nos voisins par toutes sortes d'extravagances qui leur allaient à l'âme. Il leur faisait entendre certains concerts dans lesquels il y avait de tout, — excepté de la musique, — symphonies véritablement charivariques de sa composition, où les instruments obligés étaient des enclumes, des chaises cassées, des cloches, le claquement des fouets, des coups de pistolet, des aboiements de chiens et des sifflements de merles ! La confusion de tout cela était déclarée harmonie par cet impertinent Jullien, et les Anglais ne le contredisaient nullement.

Un jour, une société de véritables artistes s'installa à Exeter-Hall pour exécuter *con amore* des symphonies de Beethoven. Jullien pensa que le meilleur moyen de ruiner cette concurrente société, c'était d'offrir aux Anglais quelque chose de plus excentrique. Il loua la rotonde du *Zoological garden*, et y exécuta des programmes de sa façon, où l'on n'entendait que des tambours et des fifres. Le chef d'orchestre était un tambour-major, haut de sept pieds (anglais), couvert d'oripeaux, de plumets, de couleurs folles, et brandissant, en guise de bâton de mesure, une canne énorme. Il avait trouvé ce géant dans les montagnes de la Suisse, et ce Suisse, fort comme un Turc, offrait galamment de boxer, le concert, ou plutôt le tapage fini. Mais nous n'avons pas à rappeler toutes les excentricités de ce virtuose camard, qui fut le premier à montrer aux dilettantes, d'autant plus ravis qu'ils étaient Anglais, ce que c'est qu'une musique excitante ou digestive, et un chef d'orchestre bien ganté couleur paille, avec des manchettes retroussées jusqu'aux coudes. Le passé de Jullien appartient aux incroyables annales des Barnums, ce nom dont l'audacieux charlatanisme a fait une sorte d'adjectif. Car on dit : un barnum ! — avoir son barnum !

Mais ce qui précède avait pour but de raconter une petite anecdote de mœurs insulaires qui nous revenait en mémoire en parcourant l'autre jour le nécrologue de l'année où figure ce pauvre et extravagant Jullien.

Il faut savoir que, parmi les nombreuses choses qu'il avait faites en Angleterre pour gagner de l'argent, il avait surtout fait faillite, et plus souvent même qu'il n'eût voulu. Chez nos voisins, ces sortes de choses s'arrangent le plus souvent à l'amiable, — non pas entre le débiteur et ses créanciers, mais entre le premier et certain magistrat qui a un nom spécial que j'ai oublié, faute de relations personnelles avec lui. Les jours où le magistrat donne séance, un huissier fait ranger les pauvres diables qui viennent implorer de lui le triste bénéfice qu'accorde une loi infiniment indulgente, dans une grande antichambre où il ne sent pas bon. Il demande à chacun, avec l'insouciance d'un homme blasé, devant ces faillis dont beaucoup sont des drôles qui font dans cette corvée leur meilleure spéculation, il demande à chacun, dis-je, son nom, son état, la somme due. Chacun défile : brocanteurs marchands de chiens, cordonniers éculés, tailleurs percés, brasseurs altérés et gentlemen déguenillés, pour passer ce vilain quart d'heure. Un musicien par-ci par-là ne dépare point la liste, et le magistrat n'y prend pas garde. Il expédie lestement tout ce monde :

— Combien devez-vous ?

— Tant !

— Qu'avez vous ?

— Rien !

— Vous jurez....

— Je jure !

— Voilà votre bill, tout le monde est payé, *good night!*

Car les sommes sont presque toujours minimes, et en rapport avec la profession, l'aspect de l'impétrant. Aussi la bande est-elle traitée avec dédain, et congédiée au plus vite. On passe et c'est fini. Un jour, arrive Jullien. Il croit devoir renoncer cette fois, à ses fameux gants paille, à ses belles breloques ; il n'est presque pas frisé. Rien d'ailleurs ne défrise comme le papier timbré, et Jullien en avait plein ses poches.

— Votre nom ? — demande insouciamment le juge.

— Jullien.

— Votre état ?

— Musicien, — répond notre homme à peine regardé.

— Combien devez-vous ?

— Vingt-cinq mille livres sterling...

A cette déclaration, le magistrat lève la tête.

— Vingt-cinq mille livres sterling, un musicien ? — s'écrie-t-il stupéfait. — Gentleman, prenez donc la peine de vous asseoir ! Couvrez-vous, monsieur ! — John, une chaise... c'est-à-dire un fauteuil à cette personne !... Quelle faillite respectable ! *Very respectable* !

Jullien, se voyant traité avec une considération proportionnée au chiffre de son désastre, regretta ses gants, ses breloques — et causa amicalement avec son juge. On parla opéra, ballet, Jenny Lind et Carlotta, tandis que le greffier rédigeait l'acte de libération sur la plus belle feuille de papier possible, et pendant qu'un tas de misérables petits faillis attendaient et éternuaient dans les vents coulis de la salle d'attente. Toutes les formalités gracieusement remplies, le magistrat offrit avec un geste arrondi, son bill au musicien, et il le reconduisit honorablement jusqu'à la porte, pour revenir traiter haut la main et avec le mépris voulu, ces faillis de rien du tout qui grouillaient au prétoire, et remplissaient l'atmosphère de la justice des inconvénients de leur méphitique présence.

Ajoutons à l'anecdote, au trait de mœurs, que plus tard Jullien, ayant inventé quelque énormité fructueuse, s'étant manifesté en quelque excentricité surprenante, mystificatrice et attractive, remboursa les vingt cinq mille livres dont certaine loi l'avait exonéré, et qu'il refit, et défit, depuis, trois ou quatre fois sa fortune. Cette fortune était à nouveau défaite, lorsqu'en 1860 le chef d'orchestre Jullien vint mourir à Paris, — laissant, dit-on, un manuscrit de *Mémoires* dont on n'entend point annoncer la publication, — ce qui est regrettable, car il y aurait vraisemblablement là bien des récits curieux et des révélations étranges sur certains détails des mœurs britanniques.

~~~ C'est S. M. l'Empereur qui a acheté, pour sa bibliothèque particulière, le précieux exemplaire des œuvres de Voltaire qui figurait, unique, dans la vente Double. Il était de l'imprimerie de la *Société littéraire typographique* créée par le père de *Figaro*, Caron de Beaumarchais. Le libraire Panckoucke possédait les manuscrits de Voltaire, qu'il avait achetés de Mme Denys, nièce du patriarche de Ferney ; Beaumarchais paya ces manuscrits 200,000 fr. à Panckoucke. Il alla lui même en Angleterre chercher les poinçons et les matrices des caractères de Baskerville, regardés avant ceux de Didot comme les plus beaux qui fussent en Europe. Il fit réparer dans les Vosges d'anciennes papeteries abandonnées, et y installa des ouvriers hollandais pour fabriquer le papier destiné à cette magnifique édition. Il établit une vaste imprimerie au fort de Kelh, alors abandonné, et s'installa lui-même au milieu de ses ouvriers pour surveiller cette édition, dont il voulait faire un monument à la philosophie...

Ses pièces furent imprimées là, et ce sont les éditions les plus recherchées. Nous citerons particulièrement *la Folle Journée* ou *le Mariage de Figaro*, datée de 1785, c'est-à-dire un an après l'apparition de l'ouvrage sur la scène.

Cette édition est ornée des dessins de Saint-Quentin gravés par Liénard, offrant pour chaque acte les costumes *de la création* et la mise en scène de l'endroit principal. Ces costumes sont en outre décrits à la suite de la préface, et ils sont bien différents de ceux que portent aujourd'hui MM. les comédiens ordinaires de Sa Majesté. Au fait, pourquoi ? — Revenons au *Voltaire* acheté par l'Empereur.

Cet exemplaire, qui porte la date de 1785-89, est en soixante-dix volumes grand in-octavo, reliés en maroquin rouge du Levant, doublés de tabis, chaque volume ayant son étui. Il avait été tiré sur papier spécial, et était destiné par Beaumarchais à l'impératrice Catherine de Russie. La révolution de 89 empêcha l'auteur du *Barbier de Séville* de faire son hommage à celle qui avait longtemps correspondu avec l'auteur de *Candide*, communion d'idées qui ne l'empêcha point de démembrer d'abord et d'anéantir ensuite cette Pologne, sur le trône de laquelle, trente ans auparavant, elle avait placé son favori Stanislas Poniatowsky.

Le *Voltaire* contient cent dix dessins originaux de Moreau le jeune, dont deux n'ont pas été gravés. Ces dessins sont d'une perfection inouie. L'exemplaire avait été payé une première fois 18,000 francs, ainsi que le porte une note placée en tête du premier volume. Sa Majesté ne l'a guère payé que la moitié de ce prix.

~~~ Lady Harriette War..., veuve de l'amiral fils du célèbre tory, est une des habituées les plus distinguées de la Comédie-Française. Elle s'y produit tout particulièrement les soirs où les excellents artistes jouent le vieux répertoire, et l'on se souvient sans doute de la petite brochure fort originale qu'elle publia il y a trois ans, (*Les comiques français jugés par une Anglaise*,) à propos des cinq ou six grands ouvrages qui sont la richesse, le capital inépuisable de la maison de Molière.

L'autre soir, comme il se produisait une nouvelle Célimène, lady War... était soigneusement à son poste, de même qu'elle l'avait occupé précédemment lors de l'apparition de la jolie Mme Lloyd, dans le chef-d'œuvre du répertoire. Cette fois, Célimène, c'était, non plus une débutante, mais une pensionnaire : Mlle Édile Riquer, une des beautés de la maison, — un premier rôle de comédie tout indiqué par l'heureuse réunion de divers dons naturels servant de base à ce que le travail fait acquérir. Mlle Édile Riquer, qui avait précédemment été fort goûtée dans le rôle à deux faces de Silvia du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, bien que souvent en proie à une émotion paralysante, joua avec beaucoup de distinction, d'élégance et de grande tenue ce rôle magistral, et l'effet de sa diction intelligemment étudiée, le bon usage des traditions et un charme personnel répandu sur le tout, produisirent sur le public attiré par la curiosité un très-heureux effet. S. Ex. M. le comte Walewski, dont l'autorité toute spéciale comme ministre d'État se double, en ces matières, d'un goût, d'une aptitude prouvés pour les jeux de la scène, occupait sa loge, et il a daigné plusieurs fois joindre ses applaudissements à ceux du public, très-encourageant pour les heureuses aspirations de Mlle Édile Riquer dans les rôles de grandes coquettes.

Lady War... n'a point applaudi ; elle a manifesté sa satisfaction à la brillante artiste d'une autre façon, une façon anglaise, excentrique et prodigue. Le billet suivant, écrit au crayon sur un feuillet arraché au carnet d'un visiteur, explique l'affaire :

« Mademoiselle, vous usez de l'éventail avec autant d'élégance et de grâce que vous parlez brillamment la langue du maître de votre théâtre. Voulez-vous me permettre de vous offrir celui que j'avais à la main en vous écoutant? Il est précisément de l'époque de Louis XIV, peint par Jacques Callot, et représente un divertissement à la cour de Versailles. Veuillez l'accepter en souvenir de votre aimable et élégante apparition dans cette Célimène où vous avez si bien réussi, lorsque vous ne pensiez que vous y essayer.

» Mille félicitations.

» HARRIETTE WARR. »

L'éventail est fort beau, et véritablement précieux. Mlle Édile Riquer, reçue le lendemain, rue de Lille, par lady War..., qu'elle désirait remercier, le conservera comme un épisode charmant qui met un ruban rose pour signet à cette date qui l'effrayait tant.

~~~ Savez-vous une chose assez comique ? La mode depuis un an, à Paris, est d'être... un peu grasse ! Quelle idée ! direz-vous. C'est celle du moment. Il y a vingt ans, c'était formellement la mode d'être maigre, poitrinaire, fragile, genre Elodie, Eloa, selon la littérature malingre du temps. Pour arriver à ce joli résultat, une foule de sottes buvaient du vinaigre et dé-

truisaient leur estomac. Précédemment une mode absurde régna : l'Empereur avait dit : « La meilleure Française est celle qui a le plus d'enfants. » Aussi s'arrangeait-on pour paraître *intéressante*, et cela durait quinze mois, deux ans, tant qu'on voulait! Cette inconvenance était, du reste, imitée des marquises et des présidentes du dernier siècle, à propos de la Guimard, danseuse médiocre et courtisane célèbre. La Guimard, entretenue dans un luxe insolent et à la fois par le prince de Soubise, le financier Laborde et un troisième complaisant donna une fête dans son hôtel de la rue de la Chaussée-d'Antin (nº 9), qu'acheta plus tard M. Perregaux, et où M. Jacques Laffitte commença sa fortune. La Guimard avait mis cette résidence fastueuse, nommée *le Temple de Terpsychore*, en loterie, et elle devait l'abandonner à Mme Dulau, qui n'avait pris qu'un seul billet de six louis. Elle réunissait la cour et la ville pour cette retraite, et apparut dans un costume mythologique et ravissant, où sa maigreur proverbiale se corrigeait d'un embonpoint momentané qui faisait rengorger les trois galants désignés, et sourire tout le monde. Mais elle parut si bien vêtue ainsi aux folles du temps, venues là avec un masque pour prétexte, et une fête licencieuse pour but, que chacune raffola de sa tournure, et qu'aussitôt on vit circuler dans les promenades des femmes ornées d'un appareil de carton qui nous semble aujourd'hui le comble de l'extravagance obscène. A quoi peut conduire la corruption des mœurs! Sous l'Empire, au moins, une sorte d'idée patriotique portait les femmes à feindre de fournir aux armées. Mais chercher à ressembler à une Guimard!

Donc, pour revenir, aujourd'hui la mode serait d'être un peu portée vers un attrayant embonpoint. Ce sont les trois ou quatre couturières en vogue qui ont décrété cela, et elles s'arrangent, ou plutôt elles arrangent les femmes pour qu'il en soit ainsi. On dit que c'est la présence cet hiver à Paris de deux étrangères assez bien nourries et fort admirées, qui a déterminé cela. Le pire de l'affaire est pour les maigres ; s'il est vrai que le dépit sèche, furieuses de ne pouvoir être à la mode, elles deviendront impalpables!

〰 Il faut signaler au passage ce petit fait, — véritablement incroyable, mais formel, — qui montre la... comment dire? la folie?... nous pourrions blesser un homme parfaitement sensé sur tout autre point; — la fureur?... mettons simplement la manie d'un amateur, qui vient de payer 8,100 francs, sans les frais, à l'Hôtel des commissaires-priseurs, une de ces grosses montres sphéroïdales appelées *oignons* de Nuremberg. Elle était datée de 1500 et portait le nom de Hële, qui passe pour l'inventeur des montres de poche. L'objet payé le prix du plus magnifique chronomètre que pût combiner Bréguet, comme cadeau d'un souverain à un amiral, était tout simplement en cuivre... mais sa date et le nom qu'il porte ont paru valoir les 8,100 francs, au prix desquels l'amateur inconnu a conquis l'*oignon* sur ceux qui le lui disputaient! C'est plus cher que le plus magnifique oignon de tulipe amsterdamois!

〰 Pour marquer la date de ce dîner « qui ne ressemblait pas précisément au banquet de Platon, mais qui réunissait certainement plus d'auteurs illustres qu'on n'en aurait trouvé à Athènes, en un jour donné, même au temps de Périclès, » en imprimant le poëme de M. Viennet, son éditeur, M. Henri Plon, veut tirer à part, sur grand papier, avec hommage imprimé et numéro d'ordre, — 25 exemplaires de cette œuvre nouvelle du spirituel et digne doyen de l'Académie. Ces 25 exemplaires seront affectés aux hôtes de M. le procureur-général impérial Dupin, le 21 février dernier; réunion toute littéraire à laquelle on avait ridiculement cherché à donner un caractère politique qu'elle ne pouvait pas avoir. En effet, ce n'était là, disait une lettre, « qu'une de ces réunions, trop rares aujourd'hui, qu'il serait digne des gouvernants de former quelquefois, d'hommes choisis par *leur mérite personnel indépendamment de leurs opinions*, dont personne n'a le droit de leur demander compte. » On sait que ce fut pendant ce dîner, destiné à rester célèbre, que le poëte et l'éditeur s'entendirent, par l'intermédiaire de leurs éminents voisins de table, pour la publication immédiate de l'œuvre. De là l'idée généreuse et galante de M. Henri Plon. Les vingt-cinq convives que notre article du 7 mars énumérait, attendent!

〰 On a plaisanté, dans les feuilletons (Nestor Roqueplan, le *Constitutionnel*) et dans les *revues* des Variétés et du Palais-Royal, les collectionneurs de timbres-poste. On a représenté des enfants jouant à la hausse et à la baisse sur la Grèce *offerte* et le Brésil *demandé*, l'Italie *dont deux sous* et la Pologne à terme.

Or, voici qui est plus sérieux. Le dernier catalogue de lettres autographes et documents historiques de M. Laverdet offre l'avis suivant, qui se termine par un chiffre qui n'est pas une plaisanterie :

BELLE ET NOMBREUSE

COLLECTION DE TIMBRES-POSTE

(ET ENVELOPPES)

Comprenant des timbres-poste de 95 États du globe,

CLASSÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DANS UN ALBUM IN-4.

Elle se compose de 858 timbres-postes, dont 348 seulement légèrement oblitérés, et de 96 enveloppes (dont une des deux de la Chine) ; en tout : 954 pièces. — Cette collection est importante par le bon état et la rareté d'un grand nombre de timbres et d'enveloppes.

Prix. . . . . . . 1,500 fr.

Dans l'état actuel des esprits, il n'est pas douteux que cette *occasion* sera rapidement saisie, — si elle ne l'est déjà!

Mais ce genre de collection est-il moins singulier que toutes les manies dont on trouve la piquante énumération au deuxième volume des *Causeries d'un Curieux* de M. Feuillet de Conches : collections de perruques, boutons, souliers, gants, cheveux, jarretières, empreintes de cachets, moulages de mains, cordes de pendus, etc., etc., etc.?

〰 Dans un manuscrit de Boissy d'Anglas, le publiciste, le conventionnel, le député de l'Ardèche, illustré par son héroïque fermeté dans les journées de prairial, manuscrit simplement intitulé : SOUVENIRS (48 pages in-8º), on lit l'anecdote extrêmement curieuse qui suit, sur la révolution :

« Il est très-vrai, que lorsque Danton fut arrêté, il avait le projet d'aller forcer le Temple, de prendre le fils de Louis XVI, de le proclamer roi, et de le porter par la ville! On aurait nommé un conseil de régence, dont Danton eût été le chef, et les principes d'humanité qui ont régné après le 9 thermidor auraient prévalu dès cette époque, c'est-à-dire quatre ou cinq mois plus tôt... Fabre d'Églantine, Hérault, Danton, Lacroix et Camille Desmoulins étaient les auteurs de ce projet. Danton devait présenter l'enfant au peuple... Il paraît que le comité de salut public en fut instruit, et Saint-Just en dit quelques mots dans son rapport, sans pourtant entrer dans beaucoup de détails. »

Ce manuscrit a été payé quarante-deux francs par un fureteur. Le fait qui précède à lui seul vaut davantage pour un historien.

〰 L'élection de M. de Carné l'emportant sur M. Littré, — mais surtout celle de M. Dufaure, avocat, l'emportant sur M. Jules Janin, est encore, depuis près de quinze jours, l'objet de bien des commentaires dans le monde des lettres et dans celui des lettrés. Il faudrait pouvoir pénétrer plus avant qu'il ne nous est donné de le faire dans le secret, non pas des dieux, mais bien des immortels, pour comprendre cette dernière préférence surtout. On peut n'être pas, ou n'être plus des amis personnels de M. Jules Janin, il est néanmoins impossible de ne pas rester parmi les appréciateurs de son esprit, de sa longue carrière si bien remplie, et d'avouer la conviction où l'on était que, le jour où il se déciderait à se présenter à l'Académie, son élection passerait, ainsi qu'on dit vulgairement, — comme une lettre à la poste! M. Jules Janin devra toutefois être fort consolé en voyant que la fraction qui lui a préféré M. Dufaure avait évidemment rompu avec l'idée d'une élection littéraire. Il eût pu être pénible pour M. Jules Janin d'échouer devant un confrère de la plume. On lui préfère un ancien ministre... La littérature resta donc étrangère à l'événement et à l'avènement de ce nouvel avocat dans l'illustre aréopage.

〰 Nous sommes en pleine lune rousse — et de miel — pour un grand nombre de jeunes conjoints. Avril et novembre sont les deux dates climatériques des mariages. Avril porte les fruits de l'hiver social, — novembre ceux de l'été touriste. Il n'y a que dans les classes tout à fait inférieures qu'on se marie pendant toute l'année, et qu'on voit tant de bans publiés entre gens habitant *même maison*...

L'autre fois, c'étaient Mlles de Castellane et de Lisbon qui changeaient de nom. Cette semaine, c'est l'exposition du magnifique trousseau et le mariage religieux de Mlle Véra Haritoff avec M. Luiz de Lima e Silva, gentilhomme de la maison de Sa Majesté l'Empereur du Brésil, et attaché à sa légation en France, qui a attiré toute une brillante société parisienne et étrangère. Mlle Véra Haritoff est la sœur cadette, et une jeune beauté comme elle, de Mme Léopold Magnan. M. de Lima est fils de M. le Commandeur J. de Lima e Silva, chambellan de l'Impératrice du Brésil. Ce sont deux grandes fortunes qui s'unissent, en même temps que deux personnalités très-sympathiques. Le mariage a eu lieu à Saint-Philippe du Roule, et à l'église grecque de la rue de la Croix.

〰 On nous a aussi écrit de plusieurs côtés pour nous prier de ne pas manquer de dire quelle était cette terrible lettre dont il était fait mention à la fin du dernier Courrier.

Nous avons, hier encore, subi à ce sujet deux télégrammes.

Il faut céder...

Eh bien donc, ainsi que nous l'avons avoué, nous reculions à ouvrir nous-même cette missive inquiétante, persuadé que si toute autre main que la nôtre en brisait l'enveloppe, nous esquivions ce qui nous en effrayait! Elle resta ainsi une partie du jour telle que, pile ou face, nous l'avions vue tomber, glissant des journaux apportés sur une table du *studio*.

Dans l'après-midi arrive Arsène Houssaye. On cause du Salon prêt à ouvrir, des élections académiques qui semblent dicter une page nouvelle à l'historien *du 41me fauteuil*... et des autres choses du jour.

— « A propos, — dis-je en affectant du calme, — connais-tu l'écriture de cette lettre... qui est là?

— « Où ça?

— « Là, contre le groupe... »

Arsène Houssaye prend négligemment la lettre, regarde et dit :

— « Non...

— « Eh bien! ouvre-la... tu vas voir!

— « Tiens! elle est encore cachetée? Est-ce une une surprise? M'attendais-tu?

— « J'attendais... enfin, ouvre! »

De la façon la plus indolente, la plus blonde du monde, l'ancien directeur de la Comédie-Française rompt le cachet... Je contemple le cœur battant et les yeux écarquillés. Lui, ne se doute, ne se défie de rien.

— « De qui... de qui est-elle? — dis-je d'une voix que l'émotion altère profondément. »

Il regarde la signature.

— « *Vicomtesse de Renneville*.... »

— « Quoi? — m'écriai-je en sautant hors du fauteuil comme ferait Crockett délivré de la patte de son grand diable de lion, si elle s'appuyait sur sa poitrine.

— « Eh bien!... oui... la vicomtesse.... »

J'abrége, car l'espace va manquer comme s'échappe tout le palpitant! Cette lettre, on ne saurait expliquer pourquoi si fantastiquement jugée et d'une présence si agaçante, elle était de notre aimable collaboratrice en fait de modes! Madame la vicomtesse de Renneville recommandait au rédacteur de son voisin, le *Courrier de Paris*, une très-jolie romance de M. G. Roberti, intitulée : *Mignon regrettant sa patrie*, et dont les paroles sont de cette plume de colibri qui se trempe dans l'encre rose et vous donne souvent, vers notre dernière page, des leçons d'élégance et de bon goût, mesdames!

— « Ah! çà, m'expliqueras-tu... — dit Arsène Houssaye.

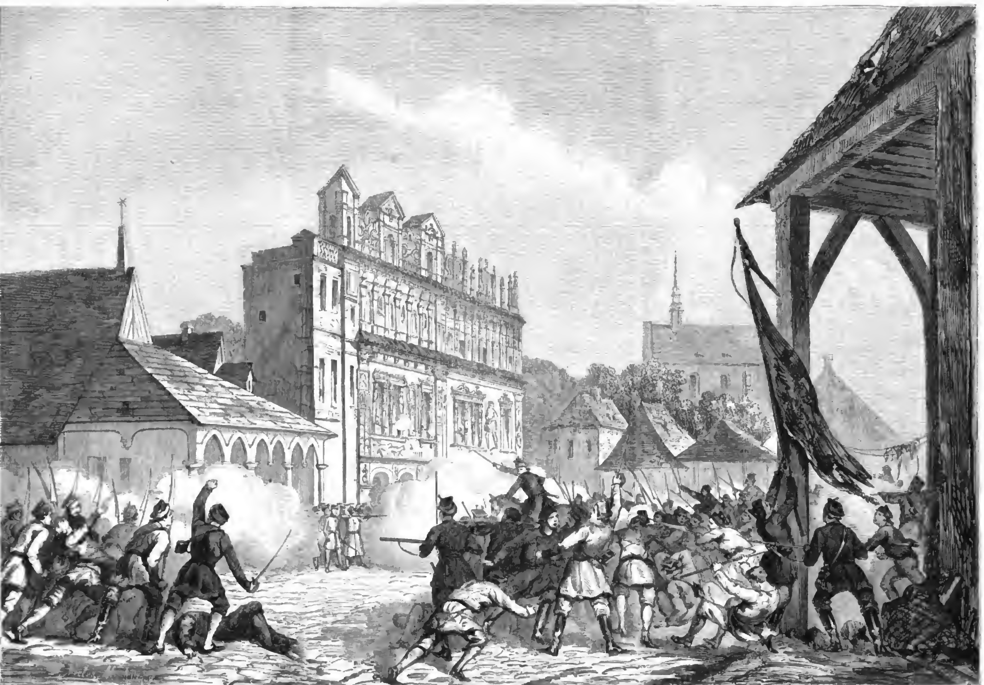
— « Rien... une plaisanterie! — répondis-je, fût réservant de trouver imprimé ici le mot de la scène qu'il était venu comiquement dénouer... »

Et tandis que l'historien du *Roi-Voltaire* en revenait à l'Académie et à Jules Janin, je me disais :

— « Si Mignon *regretta sa patrie*, moi, qui ne suis pas Mignon, je regrette bien plus encore mes absurdes émotions! »

JULES LECOMTE.

Les sources du Budget. (Dessin d'Edmond Morin.)



ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE. — Les insurgés du Palatinat de Kalisch s'emparent de la ville de Kazimierz. (Croquis de M. K ....)

Sept centième anniversaire de la consécration de Saint-Germain-des-Prés.

Le 21 avril, une solennité religieuse très-intéressante, fort rare à coup sûr, a eu lieu dans une des plus anciennes abbayes de France.

Il s'agissait de célébrer le sept-centième anniversaire de la consécration de l'église abbatiale de Saint-Germain-des-Prés.

Une messe solennelle y a été dite au milieu de toutes les pompes de l'Église.

Sa Sainteté Pie IX avait bien voulu, sur la demande du curé et pour donner plus d'éclat à cette fête, accorder une indulgence plénière à tous ceux qui assisteraient à cette cérémonie commémorative.

Aussi la foule des Fidèles encombrait-elle l'église.

L'histoire de Saint-Germain-des-Prés serait trop longue en ses détails, et notre cadre serait trop étroit pour que nous l'entreprenions ici.

Nous nous contenterons de dire que, bâtie par le roi Childebert en 558, suivant Mabillon, cette abbaye, d'abord sous l'invocation de saint Vincent, fut consacrée par saint Germain; qu'elle fut à différentes reprises saccagée par les Normands, à la fin du neuvième siècle, et rebâtie un siècle plus tard par un de ses abbés, nommé Morard. Enfin elle fut solennellement consacrée, le 21 avril 1163, par le pape Alexandre III, alors réfugié à la cour du roi Philippe Ier. Le pape Alexandre était assisté du premier et illustre restaurateur de Notre-Dame, l'évêque Maurice de Sully, et d'un grand nombre de princes de l'Église.

C'est le souvenir de cette consécration par un pape que l'on célébrait, il y a quelques jours, dans un des plus curieux monuments de Paris, restauré avec beaucoup de soin, et qui a renfermé les dépouilles mortelles de plusieurs rois et reines des Francs.

Le dessin que notre présent numéro offre au lecteur lui donnera une idée très-fidèle de la fête religieuse du 21 avril.

J. DE P.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

Marche du général Forey

Notre gravure représente une halte de l'armée française sur un plateau où elle prend son dernier moment de repos avant d'arriver à San-Augoustino del Palmar. C'est le général Forey en personne qui commande la colonne, et notre correspondant, qui a sa part de dangers et de fatigues dans cette expédition, a profité de ce moment d'arrêt pour prendre le croquis de l'intéressante gravure que nous offrons à nos lecteurs. Le site est des plus pittoresque, et pour la première fois, sans doute, le sol est foulé par une semblable réunion d'hommes.

Le général Forey a mis pied à terre, il a parcouru tous les détachements qui composent la colonne, et il profite de ce dernier moment de loisir pour conférer avec son chef d'état-major momentané, le lieutenant-colonel Manèk, ou avec M. de Galifet, officier d'ordonnance de Sa Majesté, qui est allé tout récemment rejoindre notre armée au Mexique. Les sentiers et la route sont bordés de plantes, telles que le cactus, l'aloès, le nopal, que nous ne connaissons en France qu'à l'état de fleurs, et qui sous ce climat généreux deviennent de véritables arbrisseaux. Sur la droite, on voit la colonne qui s'étend en serpentant jusqu'à l'horizon; dans le fond, des officiers sont rassemblés pour contempler le paysage et se communiquer leurs impressions. Par endroits, des tourbillons de poussière forment de véritables nuages; mais, comme le dit notre correspondant, si cette poussière fait bien dans un fond de tableau, elle est loin d'être agréable pour ceux qui la respirent.

A. HERMANT.

LE BUDGET

L'humoristique et spirituel crayon de notre collaborateur Morin offre aujourd'hui une page instructive à tous ceux qui ne sont pas versés dans l'économie politique. La discussion du budget par les chambres a fourni au dessinateur ce sujet de dessin. Le budget qui féconde le pays, répartit l'instruction, la lumière et, fourni par les citoyens, devient la source du bien-être de tous.

Le temps est tout à fait passé où les gouvernements payaient très-cher les philosophes hermétiques, dans l'espoir d'apprendre d'eux le secret de faire de l'or.

Faire de l'or! Mais quel alchimiste, sans en excepter Raymond Lulle, qui voulait changer les eaux des mers en or, pourvu que quelque bon génie voulût bien préalablement les transformer en mercure, quel alchimiste, disons-nous, dans ses rêves les plus délirants, a jamais vu des richesses comparables aux budgets des grands États de l'Europe? Quelle piètre chose qu'une centaine de millions à côté de ces milliards! Vraiment, c'est à vous dégoûter des richesses.

Pour arriver à ce colossal résultat, la formule est pourtant bien simple d'après le procédé budgétaire.

On prend d'abord un lièvre, comme pour faire un civet dans la *Cuisine bourgeoise*, on le met dans une vaste cornue, puis on y ajoute un chien, un cheval, une voiture, un paquet de cigares, des cartes à jouer, une barrique de vin, des timbres-poste, des portes, des fenêtres, du sucre, de l'alcool, du bétail, etc., etc. Quand la cornue sera pleine, le méphistophélès, qui doit opérer la transformation s'approchera du fourneau; si l'opération marche trop lentement, et si la distillation tarde à s'opérer, pour activer le feu, il ne manque jamais de combustible; il a à sa disposition des monceaux d'avertissements, si le besoin l'exige, un volumineux tarif de douanes comme combustible de réserve. L'ébullition commence, et bientôt, comme produits de cet étrange amas de choses disparates, nous voyons se condenser en pluie d'or, dans le coffre des finances, les impôts sur la chasse, les chiens, les chevaux, les voitures, etc. Les *directes* et les *indirectes* se disputent à qui rendra le plus et le plus vite. L'opération terminée, la France et l'Angleterre, ou tout autre grand État, voit ces deux milliards dans son trésor. Le pays, au profit duquel s'est opérée la transmutation, peut armer ses flottes, payer ses armées, construire des voies ferrées, développer l'instruction et le bien-être des masses, et, en rejetant cet or dans la circulation générale, donner une activité nouvelle aux contrées qui lui ont fourni les éléments nécessaires pour le créer.

A. HERMANT.

LES DEUX CROIX

(Suite.) 1

— Adieu, petite! se hâta-t-il de dire à Suzette.

— Comment, vous partez?

— Oui, je ne puis ainsi tout de suite... puis il faut que je prépare un petit discours.

— Oh! monsieur Martial, après ce que vous m'aviez promis...

— Je reviendrai, petite, je reviendrai.

Et, malgré les résistances de Suzette pour le retenir, le vieux soldat se dirigea vers la porte.

La mère Jacques s'avança.

— Martial, fit-elle, restez, mon ami.

Le vieillard s'arrêta.

— Eh quoi, Suzanne, vous me rappelez?

— Est-ce que de vieux amis, de vieux troupiers comme nous, peuvent s'en vouloir longtemps? Maréchal-des-logis chef..... touchez-là!..... répondit la mère Jacques en tendant la main à son vieux camarade.

— Merci, Suzanne, fit-il en la serrant affectueusement dans la sienne.

— A la bonne heure.

Pendant cette réconciliation, Pierre et Suzette échangèrent quelques mots.

— Eh bien? dit Pierre à voix basse.

— Je crois que tu ne t'es pas trompé, répondit Suzette.

1 Voir les numéros 314 et 315.

— Alors, laisse-moi faire.

La mère Jacques les rejoignit, et, s'adressant à sa nièce:

— Allons, petite, lui dit-elle, mettons le couvert.

— Vous allez dîner? demanda Martial en reprenant sa canne et son chapeau.

— C'est-à-dire nous allons dîner, répondit Jacqueline.

— Comment, nous? fit le vieux soldat étonné.

— Sans doute, continua la mère, Suzette, Pierre, vous et moi.

— Ce n'est point une plaisanterie, Suzanne?

— Du tout, est-ce que notre gamelle vous fait peur, par hasard?

— Non pas, s'écria le vieillard; et, tout bas, il ajouta du fond du cœur: Quelle joie!

Alors, après avoir ôté son feutre et remis sa canne dans un coin, tandis que la tante et la nièce dressaient le couvert, il s'approcha de Pierre et lui dit à voix basse:

— Garçon...

— Quoi, mon tuteur?

— Nous dînons ici.

— Ça m'en a tout l'air.

— Cours chez moi, en ce cas, et prends derrière les fagots deux des bouteilles de ce fameux vin que m'a donné le fils du colonel.

Sans répondre, Pierre sortit et reparut au bout d'un moment, tenant dans chaque main une bordelaise poudreuse.

— Voilà, mon tuteur.

— Comment, c'est déjà toi?

— Mademoiselle Suzanne m'a appris qu'elle vous donnait le couvert aujourd'hui, en me promettant de reconnaître ses torts envers vous. Sans attendre votre ordre, j'ai couru au logis et j'en ai rapporté ces deux demoiselles.

— Très-bien, mon garçon.

Lorsque la table fut dressée, Pierre mit les deux bouteilles sur la nappe blanche. La mère Jacques s'approcha de Martial, et, l'entraînant:

— Le maréchal-des-logis-chef veut-il passer l'inspection du couvert? lui dit-elle.

Le vieux soldat se prêta gaîment à cette fantaisie.

— Parfait! rien n'y manque, fit-il.

— A table alors! s'écria la mère.

— A table! firent Martial, Pierre et Suzette, en prenant place autour de la soupière, dont la vapeur brûlante exhalait un parfum des plus appétissants.

— Qu'est ceci? demanda Jacqueline, en montrant les deux bouteilles poudreuses.

— Suzanne, vous ne pouvez tout me refuser aujourd'hui; ce ne sont pas des fleurs, quoiqu'il ait un fameux bouquet, le gaillard... et d'ailleurs, c'est notre cadeau à Suzette.

— Vous nous gâtez, Martial.

— Allons donc! je n'en ferai jamais assez.

Pendant ce temps, Jacqueline avait servi ses invités et sa nièce. Martial avalait sa soupe brûlante sans sourciller, en vieux brave habitué au feu.

— Voilà un potage que nous eussions payé bien cher en Russie, dit-il après en avoir savouré la dernière cuillerée.

— Je le crois bien, s'écria Jacqueline, mon rhum était gelé, et il fallait le mordre pour l'avaler.

— Le fait est, dit Pierre à son tour, désireux de plaire à son tuteur et à la tante de Suzette, que vous avez dû en voir de toutes les couleurs pendant vos campagnes.

Martial se redressa.

— Si tu dis ça pour les drapeaux que nous avons pris, tu es dans le vrai, garçon, fit-il avec fierté.

— Bien répondu! s'écria Jacqueline. Ah! c'était le bon temps.

— L'heureux temps! ajouta le vieux soldat en s'animant. Votre verre, Suzanne?

— Volontiers, maréchal-des-logis-chef. Quel est ce vin?

— Oh! du fameux, du bon coin de 1805, année d'Austerlitz: un vin dont le raisin a mûri aux rayons du plus beau soleil de l'histoire.

— A sa santé alors! fit Jacqueline.

— A la santé du soleil? demanda Pierre.

— Au nôtre, à nous! Martial m'a compris.

— Je le crois bien, fit le vieux soldat: A l'Empereur!

— A l'Empereur! répéta tout le monde en trinquant.

— Aimait-il le 1er dragons! reprit l'ancienne vivandière.

— Dame, depuis Eylau, c'était justice, répliqua Martial; quel beau régiment!

— Le plus beau de tous, s'écria la mère Jacques. Toujours en avant, toujours le premier au feu, comme sur les cadres celui des plus braves et des plus beaux hommes. Le vrai, le seul régiment! Mille sabredaches!..... Qu'on ne me parle pas des pékins.

— Et en avant les couplets du 1er dragons! ajouta Martial en entonnant d'une voix chevrotante un vieux refrain de garnison, véritable panégyrique du régiment dont il avait fait partie.

La mère Jacques l'écoutait avec ravissement. Ses seize ans renaissaient de leurs cendres au rayonnement de ses plus chers souvenirs.

— Ah! s'écria-t-elle, ce chant de ma jeunesse m'a mis la joie au cœur pour toute une année. Embrasse-moi, mon vieil ami.

Martial tressaillit; le pauvre homme était si joyeux qu'il ne savait pas ce qu'il faisait.

— Qui, moi! balbutia-t-il.

— Mon pauvre tuteur! quelle émotion! se dit Pierre.

— Allons, fit Jacqueline en tendant la joue au vieux soldat.

— Dragon, en avant! murmura Martial; et, tremblant, ému, il embrassa Jacqueline.

C'était trop d'émotion pour le brave homme, il retomba sur sa chaise et tendit instinctivement son verre à Pierre.

— C'est ça, buvez mon tuteur.

— Verse, garçon.

— Toi, Suzanne, fit la mère Jacques, donne le dessert, et vive la gaîté! Ce n'est pas tous les jours ma fête. Vous, Pierre, débouchez la seconde bouteille.

— Voilà, mademoiselle Suzanne, dit le jeune homme en obéissant.

— Suzanne, oui, appelle-la ainsi, comme autrefois lorsqu'elle arriva au régiment. Ah! je vous vois encore Jacqueline.

— C'est que vous avez de bons yeux, maréchal-des-logis-chef.

— Oh! les yeux du cœur ne se perdent pas.

— Taisez-vous, Martial, laissez ça pour les jeunes.

— Oh! oui, fit Pierre, n'est-ce pas Suzette?

La jeune fille, enhardie par la bonne humeur de la mère Jacques, osa lui demander:

— Qu'en pensez-vous, ma tante?

— Pierre a peut-être raison, il ne faut pas attendre que les cheveux gris vous arrivent; alors il est trop tard, puis on regrette.

— Que dit-elle? se dit Martial. Ah! ajouta-t-il tout bas, je me sens aujourd'hui un courage que je n'ai jamais eu.

Pierre voulut profiter de la circonstance, il remplit de nouveau le verre du vieillard.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La fin au prochain numéro.)

LE NOUVEL OPÉRA

On se rappelle dans quelles circonstances le gouvernement confia l'exécution du nouvel Opéra à l'artiste qui en dirige aujourd'hui les travaux; on sait que, dans un sentiment de libéralisme qui fut apprécié à toute sa valeur, on décida qu'un concours serait ouvert et l'exécution confiée à l'auteur du projet couronné. Une commission, composée d'hommes compétents, choisit parmi les projets présentés ceux qui lui semblaient le mieux remplir les conditions du programme, en même temps qu'ils révélaient chez leurs auteurs des connaissances artistiques sérieuses et un goût élevé, et ce n'est qu'après un second concours entre ces lauréats que la commission couronna définitivement le projet de M. Charles Garnier.

Aujourd'hui ce projet, heureusement modifié par les conseils que donne infailliblement l'étude, par les lumières dont s'entoure l'architecte, les comparaisons qu'un récent voyage en Europe l'a mis à même de faire, est en pleine voie d'exécution; les murailles sortent de terre, les chantiers sont en pleine activité et le monument s'élève avec une lenteur relative qui nous semble de bon augure.

Un modèle en plâtre du projet de l'architecte, habilement, consciencieusement exécuté par M. Villeminot, va figurer à la prochaine exposition, avec le plan de l'édifice; la pensée de l'artiste ne sera donc plus un secret pour personne, et nous n'avons fait que précéder de quelques jours la publicité donnée à une œuvre, qui intéresse tout le monde à un haut degré. C'est, du reste, contre la volonté de M. Charles Garnier que le modèle figurera au salon de 1863; c'est pour ainsi dire assigner une borne à ses études, en définissant d'avance les formes et l'ornementation du monument. Le parti-pris, tout au plus, serait immuable, puisqu'il est lié intimement au plan de l'édifice. Enfin, est-il prudent de convier la foule à juger un monument d'après une réduction qui exclut toute ampleur, toute recherche et toute pureté de formes? C'est le suffrage universel appliqué à l'Art, et l'Art n'a que faire du suffrage de tous; la Muse au front cerclé d'or plane au-dessus des foules; depuis le siècle de Périclès et la Renaissance, elle est de l'avis des minorités.

LE PLAN

Les yeux du lecteur se porteront tout d'abord sur la façade du monument: nous voudrions pourtant qu'il s'arrêtât un instant avec nous sur ces deux plans du nouvel Opéra, l'un, indiquant la masse de l'édifice et ses abords avec les nouveaux percements et les alignements déjà exécutés, l'autre donnant les dispositions intérieures.

Plaçons-nous d'abord dans l'axe du monument faisant face au boulevard des Capucines et à la rue de la Paix, et remarquons l'indication d'une nouvelle voie de communication large et splendide partant du boulevard des Capucines pour aboutir à la façade du Théâtre-Français, en passant par la Butte des Moulins: percée indispensable à l'effet du monument et son complément nécessaire. A notre gauche, le prolongement de la rue Lafayette, à notre droite une voie nouvelle déjà indiquée par l'angle que forme le Grand Hôtel, allant aboutir à la gare du chemin de fer de l'Ouest et prenant le nom de rue de Rouen. Derrière nous la rue Neuve-des-Mathurins, qui doit devenir dans le nouveau projet entièrement parallèle au boulevard et qui serait redressée, à peu près à partir de la rue de Mogador.

Quant au plan de l'édifice, quoique les gens du monde ne sachent pas toujours lire un plan, il leur sera facile de se rendre compte des grandes divisions qu'il présente. L'arrivée, avec une grande salle des pas-perdus et des galeries latérales pour la foule qui attend l'ouverture des guichets; les escaliers, qui ont une importance relativement énorme: celui qui occupe le centre, escalier d'honneur réservé aux abonnés et aux premières loges; escaliers latéraux spacieux et commodes, réservés à ceux des spectateurs qui ont pris leurs places aux guichets. La salle, avec ses vomitoires, couloirs et ses communications. La scène, indiquée par l'intersection de la courbe de la salle, et l'administration, reconnaissable à ses services divisés qui indiquent la multiplicité des besoins et les exigences d'un personnel nombreux.

Si le lecteur le moins mathématicien m'accorde que la ligne perpendiculaire au boulevard qui partage exactement le monument est le grand axe et la ligne parallèle à la façade, qui passe par le centre de la salle est le petit axe, il remarquera à chacune des extrémités de ce dernier axe un parti-pris circulaire qui semble un service additionnel se reliant admirablement à l'ensemble du plan, mais n'étant, pour ainsi dire pas partie constitutive de l'œuvre; jetant alors les yeux sur la façade latérale, il verra que cette forme circulaire s'accuse en élévation par un pavillon d'une riche architecture, auquel on accède par une rampe assez douce pour permettre à des voitures attelées de la franchir.

Le pavillon de gauche (nous tournons le dos au boulevard) est réservé au service de l'Empereur, celui de droite est réservé aux abonnés.

Les voitures gravissent les rampes, s'arrêtent à couvert dans un vestibule qui donne accès à l'escalier qui conduit, d'une part au foyer particulier, aux cabinets de toilettes, aux salons des aides de camp, d'une autre part à la loge impériale.

Le service est compris de telle façon qu'étant reçue une dépêche importante pendant la représentation, l'Empereur pourrait réunir son conseil des ministres dans son foyer.

Quant aux abonnés, leur pavillon circulaire permet à plusieurs voitures d'entrer de front; elles déposent les spectateurs dans un vestibule correspondant exactement avec la grande salle de spectacle, et qui, avec plus de hauteur, rappelle le vestibule du Théâtre-Français; de là, chacun d'eux se rend dans l'escalier d'honneur.

L'ESCALIER D'HONNEUR

Le système de décoration de cet escalier se compose d'immenses arcades reposant sur des colonnes de marbre accouplées; les paliers et les corridors viennent couper la hauteur des colonnes par un plancher et un balcon; les abonnés de l'amphithéâtre entrent dans l'axe, ceux des loges gravissent les marches à droite et à gauche et se répandent dans les loges.

Cet escalier d'honneur, dont quelque jour nous donnerons une perspective, est la partie du projet qui nous semble la plus monumentale; les spectateurs des places inférieures, accoudés sur les balcons des divers paliers qui viennent couper la hauteur des colonnes, peuvent jouir de la vue de l'arrivée des élégantes qui gravissent lentement des marches larges et basses; les toilettes et les lumières complètent cet ensemble de marbres, de bronzes, de dorures, de sculptures: et les personnages, de part et d'autre, meublent et animent cette belle architecture qui fait penser à Véronèse.

Si, amoureux de la couleur locale, un spectateur voulait revêtir un pourpoint mi-parti jaune et violet, et jeter du haut de ces balcons un œillet ou une rose à quelque élégante, il aurait réalisé un épisode original des noces de Cana.

On me saura gré, je l'espère, d'essayer, moi aussi, de jeter des œillets dans mon aride description d'un monument qui n'existe pas encore.

LA SALLE.

Il est temps d'entrer dans la salle. Les vomitoires en sont spacieux et occupent, dans le projet, le double de la largeur des couloirs de l'Opéra actuel.

Le programme donné à l'architecte lui enjoignait de conserver la disposition et le parti-pris de la salle actuelle, et cette condition du programme est juste et raisonnable.

Après une étude comparative de presque tous les théâtres d'Europe, M. Garnier a constaté que la salle actuelle de l'Opéra est, de toutes, la plus noble et la plus splendide, et que les quelques défauts qui y existent, et qui sont dus à la rapidité de l'exécution, ne lui retirent rien de la beauté de sa conception ni de sa disposition admirable.

L'administration n'a pas cru qu'un nombre de places excédant deux mille lui fût nécessaire; la salle actuelle contient dix-neuf cents personnes, et ce nombre est en proportion avec les besoins de la population qui fréquente l'Opéra. Pourtant on pourrait porter à trois mille le nombre des places occupées, sans qu'il en résultât pour cela la moindre gêne pour le spectateur.

D'un rang de fauteuils d'orchestre à un autre, l'architecte a prévu un espace de 90 centimètres; au lieu d'une entrée dans le milieu, comme dans les salles italiennes (entrée qui enlève sur toute la profondeur autant de fois les trois meilleures places qu'il y a de rangées de fauteuils), l'architecte a disposé ses entrées à droite et à gauche de l'axe perpendiculaire, divisant ainsi l'ensemble des fauteuils en trois parties, et facilitant d'autant mieux la sortie des spectateurs.

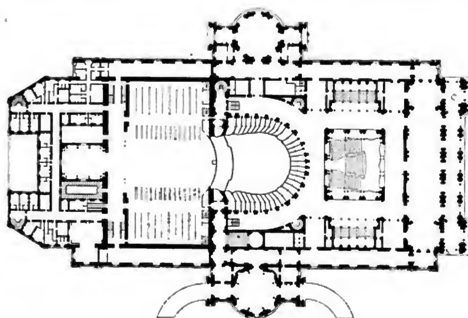
Toutes les loges, quelles qu'elles soient, sont pourvues de salons. Cette condition était indiquée dans le programme, et M. Garnier n'a pas voulu que ces annexes des loges fussent simplement des réduits plus petits que la loge elle-même, mal éclairés et mal aérés, mais une pièce élégante, confortable et de dimensions suffisantes.

La loge de l'Empereur occupe la gauche du spectateur, comme dans nos théâtres. On ne s'est pas arrêté à l'étude d'un motif principal dans le centre même des premières galeries; outre que la loge, occupant dans

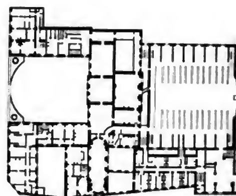
Le Grand-Hôtel. Rue de Rouen. Pavillon de l'Empereur.

VUE PERSPECTIVE DU NOUVEL OPÉRA EN CONSTRUCTION A PARIS

LE NOUVEL O



Plan de la salle de l'Opéra en construction.



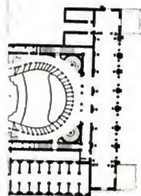
Plan de la salle de l'Opéra a

Ces plans sont tous à la même échelle de 0,0

(D'après le modèle en relief exécuté par M. VILLEMINOT.)

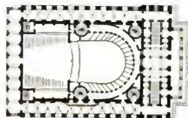
Rue Lafayette.

PÉRA.



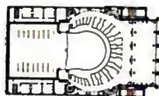
sol.

mill. par mètre).



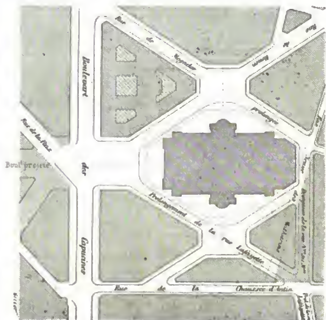
THÉATRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON

A PARIS.



THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

A PARIS.



Plan d'ensemble des abords du nouvel Opéra.

ce cas plusieurs étages, interrompt fatalement la circulation des couloirs, tous ceux qui connaissent les théâtres italiens et quelques théâtres de Russie et d'Espagne, ont pu constater que cette grande loge presque toujours vide, au centre, attriste le spectacle et refroidit l'élan des spectateurs, quand par ses proportions elle n'écrase pas les autres loges.

L'éclairage d'une salle est de la plus haute importance : c'est le point lumineux, attractif, le foyer rayonnant qui jette sur les draperies, les toilettes et l'ornementation ces mille paillettes, cette clarté qui est la vie des salles. M. Garnier, dans un rapport au ministre d'État, tout en rendant un hommage mérité au talent des architectes chargés de la construction des nouvelles salles, ne se rallie pas à leur innovation quant à la suppression du lustre.

Personnellement, il se sent mal à l'aise sous cet immense cercle de feu, « sorte de lentille grossissante qui vous menace et vous atteint de ses rayons. » La salle est claire, sans doute, mais c'est le faux jour d'un crépuscule, c'est la suppression d'un des plus charmants privilèges de l'éclairage artificiel, la vue des lumières elles-mêmes ; c'est l'impression d'un feu de poêle triste et monotone, dont on ressent pourtant la chaleur bienfaisante, sans que l'œil soit réjoui par cette flamme gaie et vivace d'un joyeux feu de cheminée.

Le lustre sera donc conservé ; et d'ailleurs, tous les inconvénients qu'on lui reproche, n'est-il pas facile de les éviter? Déjà, dans la restauration de l'ancienne salle, par l'addition de la couronne lumineuse au pourtour et l'exhaussement du foyer de lumière, n'a-t-on pas obvié aux inconvénients signalés?

Je n'ai rien à dire du parti pris de décoration de la salle, l'étude seule dira le dernier mot des efforts faits par l'architecte.

LES FOYERS. — LA LOGGIA.

Il était naturel d'entrer de suite dans la salle ; supposons la toile baissée et rendons-nous au foyer. J'ai dit que les couloirs étaient spacieux, la communication entre la salle le foyer sera donc facile, et la circulation autour de l'escalier monumental n'offrira-t-elle pas déjà un premier foyer?

Indépendamment de l'immense salon parallèle au boulevard qui s'accuse dans la façade, se terminant à chacune de ses extrémités par de petits salons, l'architecte a, pour ainsi dire, doublé son foyer d'une *loggia* ouverte qui offrira aux spectateurs, pendant la saison chaude de l'année, un lieu de promenade et un repos nécessaire après l'éblouissement de la salle. Cette loge, formée par un ordre monumental dont l'échelle est encore grandie par la juxta-position d'un petit ordre d'architecture élégant et fin qui fait valoir les belles proportions du premier, est, après le parti-pris de l'escalier, ce que les artistes et les hommes spéciaux admireront le plus dans le projet. Un emploi judicieux et raisonné des marbres de couleur viendra animer cette façade de la loge et la mouvementer. Le marbre est la vie d'un monument. Rome, Venise, Gênes, Pise, Naples et Florence, le Strada Balbi, le Grand Canal, tous ces quartiers merveilleux qui miroitent encore à nos yeux, malgré la brume de notre souvenir, nous révèlent les sources de cette admirable matière qui est le correctif nécessaire de notre ciel froid et de notre atmosphère voilée.

LA SCÈNE. — LES MACHINES.

La scène du nouvel Opéra est d'une profondeur ordinaire, d'environ trente mètres, longueur suffisante, puisque l'équation de la profondeur de toute scène est deux fois la largeur de son ouverture ; pourtant on peut facilement porter cette longueur à trente-six mètres ; et, enfin dans une circonstance exceptionnelle (supposons la première représentation de *l'Africaine*), au moyen de l'ouverture mobile du foyer de la danse, on pourrait atteindre jusqu'à une profondeur de près de cinquante mètres.

S'il est facile de remédier au peu de hauteur des cintres sans compromettre la solidité d'un édifice, il n'en est pas ainsi des dessous. M. Garnier ne s'est donc pas laissé arrêter par les difficultés qu'il a rencontrées au nouvel Opéra pour leur installation ; il a pris ses mesures pour qu'un décor puisse être descendu d'une seule pièce dans les dessous, sans qu'il soit besoin de le plier ni le briser.

Le système de machination mis en œuvre dans le projet est complétement nouveau : il consiste à suspendre par le haut tous les châssis de décoration, et à les faire rouler au moyen de galets sur des espèces de tringles ou coulisses tenant toute la largeur de la scène. Ces décors ainsi suspendus sont constamment en équilibre, et la moindre force suffit pour les mettre en mouvement et les amener à leur point de position. Une fois arrivés à ce point, ils peuvent librement tourner sur leur axe et prendre telle direction oblique qu'il convient de leur donner.

Ce système est complété surtout par la disposition, de chaque côté de la scène, de remises à décors, dans lesquelles les châssis sont placés et suspendus aux plans qu'ils doivent occuper et sont ainsi tout prêts à fonctionner. Il faut ajouter encore que, ces remises ayant une profondeur égale à la moitié de la largeur de la scène, les décors qui y sont renfermés peuvent avoir cette dimension, et, qu'à un instant donné la réunion des châssis de droite et de gauche complète la largeur des décorations de la scène.

La largeur totale de cette scène, y compris ces remises à décors qui contiendront toutes les toiles nécessaires pour le répertoire d'une saison, est de cinquante-six mètres ; une dizaine de pièces seront donc constamment montées et prêtes à être jouées.

ADMINISTRATION ET ACTEURS.

La partie administration s'étend derrière la scène et s'y relie de manière à ce que directeur, employés, chanteurs et danseurs, romperses, habilleuses, tailleurs et couturières, surveillants, gardiens et préposés aux pompes soient à portée de leur service. Dans la plupart des théâtres existants ces divers besoins n'ont trouvé leur satisfaction qu'à force d'appropriation ; l'avantage de l'étude spéciale sera de les grouper de manière à ce qu'ils soient tous réunis, sans se gêner mutuellement. L'administration de l'Opéra actuel, frappée des inconvénients que présentaient les bâtiments occupés aujourd'hui, avait d'ailleurs rédigé un programme très-détaillé, indiquant jusqu'aux dimensions à donner aux différents services et leur place exacte.

Nous n'avons rien dit encore de la bibliothèque contenant les partitions, du fumoir pour le public, (une innovation contre laquelle on s'est élevé), et bien d'autres détails tous intéressants ; mais nous craindrions de fatiguer le lecteur, nous avons hâte de terminer cet article déjà trop long, nous consacrerons le peu de lignes qui nous restent à des détails sur l'exécution des travaux et la composition de l'agence.

L'EXÉCUTION DES TRAVAUX. — L'AGENCE.

Les travaux sont exécutés d'après les plans qui émanent de l'architecte en chef, M. Charles Garnier.

M. Garnier a obtenu en 1848 le grand prix de Rome, et a passé cinq années en Italie, étudiant à ces sources fécondes de l'antiquité qui ont fait tes grands artistes et auxquelles, sans distinction d'idées et de tendances, classiques et romantiques doivent toujours leurs plus belles inspirations.

Il était architecte d'un des arrondissements de Paris quand il obtint le prix au concours de l'Opéra, et fut chargé d'exécuter son projet.

Le ministre d'État lui a adjoint comme inspecteur principal M. Louvet, lauréat de l'Académie française en 1850 ; comme premier inspecteur, M. Jourdain.

Les sous-inspecteurs sont MM. Guadet, Bénard, Pascal, Ledeschault et Baudry. Les trois premiers ont obtenu le deuxième grand prix de Rome et le prix départemental. Quelques auxiliaires complètent le personnel chargé de l'étude du projet et des dessins. La surveillance de l'exécution, qui relève directement de l'architecte en chef et de l'inspecteur principal, est confiée à un conducteur qui a fait ses preuves, M. Noël.

M. Taille est chargé du service des attachements.

La vérification est confiée à M. Rapin, M. Garnier, frère de l'architecte en chef, chargé du secrétariat.

On voit comment cette agence est composée ; elle est un sûr garant d'une étude consciencieuse et d'une bonne exécution.

LES TRAVAUX

L'exécution des travaux a été confiée, après adjudication, à M. Adolphe Violet, qui fut chargé, en 1842, de la construction de l'École normale ; en 1851, du Ministère des affaires étrangères et de la bibliothèque Sainte-Geneviève ; en 1858, de la caserne du Prince-Eugène ; en 1859, de la caserne Lobau, des immenses travaux du Palais de justice, de la Cour de cassation, de la Préfecture de police et de diverses grandes lignes de chemins de fer. Le passé répond de l'avenir.

Les travaux seront exécutés en quatre années. La somme dépensée s'élèvera à 20 millions, et nous pensons que le gouvernement devrait prolonger le temps de l'exécution, plutôt que sacrifier à une économie dont la génération qui nous suivra tiendra peu de compte.

Le nombre des ouvriers employés à Paris s'élève à 550, dont 300 sont occupés à tailler des pierres dans un chantier situé à la Cunette.

Ce chantier, dont la surface est de 40,000 mètres, a des grues à vapeur pour enlever la pierre des bateaux et la transporter.

Sur *le tas*, l'entrepreneur a mis en œuvre tout un système de chemins de fer avec plaques tournantes pour le montage des pierres sur les murs ; huit machines à vapeur de la force de vingt chevaux fonctionnent tous les jours. Une pierre de dix mille kilogr. est montée à dix-huit mètres de hauteur en six minutes, tandis que la force humaine exigerait cinquante minutes.

Les pierres employées sont de qualité supérieure, elles proviennent des carrières du département de l'Yonne, exploitées par M. Violet.

Le crédit voté pour cette année est de 2,500,000 fr., et, à la fin de la campagne, le monument s'élèvera *sur toute sa surface* à la moitié de la hauteur du rez-de-chaussée.

Nous aurions bien des choses à dire encore, mais d'autres actualités nous appellent. Nous sommes pleins de confiance dans le résultat des travaux et des études, et s'il nous était permis d'émettre notre opinion sur une telle question, nous dirions à S. Exc. le ministre d'État que les générations qui se succèdent ne savent jamais gré à celles qui les ont précédées des économies faites en matière d'art. Quant à l'architecte, il se souvient de la Grèce et de Rome, de l'immortelle Acropolis et de l'immuable Pœstum, et sait tout aussi bien que nous que

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

CHARLES YRIARTE.

COURRIER DU PALAIS

Le vent souffle, en ce moment, aux réformes pénales. Le Corps Législatif vient de consacrer toute une semaine à un travail de révision qui n'embrasse pas moins d'une trentaine d'articles de notre code criminel. J'aurais eu plaisir, je l'avoue, à vous donner ici un écho de ces discussions, à initier mes lecteurs aux grands problèmes qui ont été abordés et débattus dans ces mémorables séances. Mais ce sont là des sujets interdits à l'humble chroniqueur, et ne voulant pas même risquer une simple analyse qui pourrait n'être pas sans danger, je me borne à renvoyer mes lecteurs, soit au grave et impartial *Moniteur*, soit aux critiques spéciaux qui ont droit et compétence en ces sortes de matières.

A ce dernier titre se présente tout d'abord un jurisconsulte éminent, Me Bertin, le rédacteur en chef du *Droit*, la sentinelle avancée de toutes les grandes questions judiciaires, dont le nom était invoqué récemment comme une autorité par un des orateurs du Corps Législatif. Dans un écrit vigoureux et substantiel qu'il vient de publier sous ce titre : *Des réformes de l'instruction criminelle*, il a pris à tâche de répondre à ces philanthropes mal éclairés, à ces généreux utopistes qui accusent et condamnent, sans les comprendre, nos admirables codes, à ces jurisconsultes anglomanes qui, séduits par des formes judiciaires dont ils ont fait une étude superficielle, en demandent à grands cris l'importation en France, sans tenir compte des différences profondes de caractère, de mœurs, de constitution, de tempérament social et juridique qui existe entre les deux nations.

Jurisconsulte patriote et conservateur, Me Bertin

estime que nos institutions judiciaires valent celles de l'autre côté de la Manche, qu'elles ne leur cèdent ni en intelligence ni en libéralisme et qu'elles portent en elles les remèdes aux abus que l'on signale.

Tel est aussi l'avis d'un autre jurisconsulte avec lequel il faut également compter, toutes les fois qu'il s'agit des réformes criminelles; je veux parler de M. Desmaze.

Comme Me Bertin, M. Desmaze réagit énergiquement contre l'engouement qui s'est attaché, dans ces derniers temps, à la législation anglaise. « Soyons avec orgueil de notre pays, dit-il dans sa brochure sur les *Contraventions à Londres*, et tandis que les Anglais forcés par l'évidence, constatent l'imperfection de leurs lois, n'allons pas les exalter dans un aveugle comparaison. »

Après avoir passé par les Parquets, M. Desmaze a occupé un poste élevé au ministère de l'Intérieur. Il est aujourd'hui juge d'instruction au tribunal de la Seine. L'expérience qu'il a acquise dans ces triples fonctions lui a révélé dans notre législation et dans sa mise en pratique des lacunes à combler, des améliorations à réaliser. Ses idées, dont vous pourrez trouver l'exposé dans divers articles de la *Revue contemporaine*, ont déjà commencé à faire leur chemin. Des améliorations proposées par M. Desmaze, il en est qui ont pris place dans la nouvelle loi; d'autres qui se recommandent également par leur caractère pratique et le sentiment qui les inspire, aux méditations du pouvoir législatif, ne tarderont sans doute pas à obtenir le même bonheur.

M. Desmaze n'est pas seulement un jurisconsulte et un moraliste : c'est aussi un annaliste, un archéologue judiciaire. Il y a deux ans, il reconstruisait, d'après les sources originales, l'histoire du Parlement de Paris; hier il nous donnait, comme suite et comme complément, une histoire du Châtelet dont je vous parlerai quelque jour; et voici un nouvel opuscule que l'infatigable chercheur vient de publier à trois cent cinquante exemplaires seulement, sous ce titre : *Curiosités des Parlements de France d'après leurs registres.*

Ah! quelle bonne fortune c'eût été là, il y a quelque trente ans, pour les romanciers et les dramaturges! Comme tous les fripiers de la couleur locale y eussent trouvé de quoi habiller de neuf et à bon compte leurs personnages et leurs récits historiques! Que de détails curieux et inédits sur les armes, les costumes, les prisons, les subsistances, les spectacles, les mœurs civiles, administratives, religieuses du temps passé! — Voulez-vous savoir ce que coûtait un canon, dix ans après la bataille de Crécy, un grand canon à queue, par exemple? Trois écus. — Et une espingole? Un mouton. — Deux siècles plus tard, en 1586, pour une cuirasse à l'épreuve de la balle, casque, brassards, gantelets, M. Desmaze trouve une somme de cent cinq livres payées à un armurier. Si vous le désirez, il vous donnera, d'après l'amiral Bonnivet, la liste des effets qui composent l'équipement d'un homme d'armes. — Êtes-vous gastronome? Vous plait-il d'être renseigné sur la table de la comtesse d'Artois en 1288, de Madame de Savoie en 1335, de Jeanne d'Albret, de Henri III, de Henri de Navarre et de la reine Margot? Vous avez sur tous ces points des documents précis et pleins d'intérêt, non pas seulement d'un intérêt culinaire, mais d'un intérêt vraiment historique : — « *Août* 1571. Dépense d'ordinaire de Jeanne, reine de Navarre, Henri (IV) et Catherine, ses enfants. Cuisine de maigre : Tortue, grenouilles, moules, sardines, cancres » — Pourquoi cuisine de maigre? Excommuniée déjà depuis une dizaine d'années, Jeanne professait à cette époque la religion réformée. Il y a là un petit problème à éclaircir, sur lequel j'aurais voulu que M. Desmaze nous eût donné son avis. — « *Mars* 1575. Massepains portés par ordre du roi Henri III de Navarre (Henri IV) dans la chambre de Fosseuse, fille d'honneur de la reine Marguerite. » Ici, pas d'explication nécessaire. On aime à voir toutefois que le *vert-galant*, tout infidèle qu'il fût, n'en conservait pas moins pour sa femme les égards et les attentions d'un mari et d'un gentilhomme; je trouve en effet sous la date de l'année suivante, 1579 : — « Envoi de confitures à Marguerite, reine de Navarre. » Il est vrai qu'immédiatement après vient un « cadeau de deux boîtes de dragées fait par le roi de Navarre aux filles d'honneur de la reine. »

Cette même année, la roi tomba malade : les comptes cités par M. Desmaze mentionnent « une fourniture d'absinthe pour l'estomac du roi, et l'achat d'une finesse noire pour fournir du lait au roi. »

Pendant cinq ans, Henri et Marguerite séjournèrent en Gascogne, la plupart du temps à Nérac « où nostre cour, dit Marguerite dans ses mémoires, estoit si belle et si plaisante que nous n'envions pas celle de France. » Le duc d'Épernon y vint leur faire visite. — « Juillet 1584. Neige, héron, fromages de Milan, sangliers, pâtés de saumon, bêtes fauves amenées des Pyrénées, pour le festin donné au roi de Navarre au duc d'Épernon. »

Le luxe des Valois avait fait invasion dans la petite cour de Navarre : les archives des Basses-Pyrénées, enregistrent des sommes payées pour « hypocras, musc du levant, ambre gris, civette et eau d'ange »; rien que pour de la poudre de violette destinée à être mise dans les coffres, on compte à l'apothicaire 96 livres. Un panache de plumes d'oiseau de paradis est coté 300 livres; un coupon « de taffetas violet pour faire un parasol au roi, » 8 livres. Il y a aussi un article de dentelle pour chemises du roi. — Un parasol, des dentelles, des parfums pour le Béarnais! — Il y a encore les dépenses des écuries, des équipages de chasse, des oiseaux, faucons, corneilles, émérillons; celles des pages — y compris les verges pour les fouetter; — celles de Thomin, le fou du roi : sonnettes de Milan, bonnet à houppes, coutelas, chausses de couleur, jupe verte, jaune et rouge. — Après ces comptes, où respirent les habitudes frivoles, les mœurs légères et enjouées de Marguerite de Valois, il est curieux de jeter un coup d'œil rétrospectif sur ceux de Jeanne d'Albret : ici tout est grave, digne, sévère : — « A Lemore, ministre protestant, 9 livres pour deux bibles pour la reine Jeanne d'Albret et sa fille : acheté à Marin Villepoux, libraire à la Rochelle, les histoires de Froissard, de Pline, de Guichardin, d'Applen d'Alexandrie, pour 22 livres. » — Enfin cet article dont vous ne trouverez certainement pas le pareil sur les comptes de Marguerite, « Amende que s'inflige la reine quand elle oublie de prier Dieu : 100 livres. »

« Le hasard, dit M. du Rozoir, ayant conduit Henri IV, sur la fin de 1590, au château de Cœuvres, où résidaient Gabrielle et sa famille, il reçut de la jeune châtelaine un accueil si empressé, que le cœur d'ailleurs si inflammable du pauvre roi fut conquis sans retour... » Eh bien! M. du Rozoir est ici en avance de deux ans. Les amours d'Henri IV avec Gabrielle remontent à 1588. Nous en trouvons la preuve dans les comptes de la trésorerie du Béarn, où on lit, à la date du mois de septembre de cette année : « A Guibert, marchand de la Rochelle, un coffret pour Gabrielle d'Estrées, 27 livres. » Cinq ans plus tard, Gabrielle est devenue favorite en titre, et le roi lui donne pour son mariage 50,000 écus. — Nous voilà loin du petit coffret.

On se plaint aujourd'hui de l'ampleur des crinolines; nos pères ne se contentaient pas de se plaindre : il y a trois siècles — 17 janvier 1563 — que des déclarations royales limitaient à une aune et demie de tour la dimension des vertugadins. Le luxe féminin ne s'arrêtait ni devant la guerre ni devant la peste qui décimait alors le royaume. On se croyait quitte avec le ciel lorsqu'on avait fait dire des messes et brûlé des cierges : — « *Janvier* 1564 A Nevers, la peste ayant régné deux ans et demi, les habitants vouèrent à saint Sébastien une bougie longue comme la ville, c'est-à-dire de dix-sept cent vingt toises. »

Le chapitre des prisons n'est pas moins intéressant. Les statuts de la geôle du Châtelet nous apprennent qu'au quatorzième siècle, « un simple homme doit pour son geôlage d'entrée et d'issue 4 deniers; un chevalier, 5 sous; un chevalier banneret, 20 sous; un comte, 10 libres; un escuier, 12 deniers; un lombart, 12 deniers; un juif, 12 deniers. » Au dix-huitième siècle, ces droits rapportaient aux geôliers du Châtelet et du For-l'Évêque un revenu annuel de 15 à 20,000 livres. Les salaires du bourreau étaient réglementés avec le même soin. A Arras, il leur était alloué : « pour brûler, 90 livres; pour jet de cendres au vent, 6 livres; pour rompre, 60 livres; pour exposer sur la roue, 15 livres; pour pendre, 30 livres; pour appliquer ou présenter à la question, de chaque personne, 15 livres; pour faire baiser la potence, pour fouet et flétrissure de chaque personne, 22 livres 10 sous, etc... » (Règlement du Conseil provincial d'Artois du 28 juin 1757).

Maintenant, êtes-vous curieux de savoir comment, il n'y a pas encore un siècle, on s'y prenait pour racoler des héros? Lisez l'affiche, ou si vous aimez mieux, la réclame que voici :

« AVIS A LA BELLE JEUNESSE

« ARTILLERIE DE FRANCE

« Corps royal. — Régiment de La Fère. — Compagnie Richoufftz

» De par le Roy,

» Ceux qui voudront prendre parti dans le corps royal de l'artillerie, régiment de La Fère, compagnie de Richoufftz, sont avertis que ce régiment est celui des Picards. L'on y danse trois fois par semaine; on y joue aux battoirs deux fois, et le reste du temps est employé aux quilles, aux barres, à faire des armes. Les plaisirs y règnent; tous les soldats ont la haute-paye, bien récompensés des places de gardes d'artillerie, d'officiers de fortune, à soixante livres par mois d'appointements.

» Il faut s'adresser à M. de Richoufftz, en son château de Vauchelles, près de Noyon en Picardie. Il récompensera ceux qui lui adresseront de beaux hommes. »

D'honneur, c'est à faire venir l'eau à la bouche.

Ne vous semble-t-il pas que ces souvenirs du temps passé offrent plus d'intérêt que le récit des petits vols, voire des gros assassinats qui ont illustré la présente semaine?

PETIT-JEAN

Prise de Kazimierz par les insurgés du palatinat de Kalisch.

Les dernières nouvelles du siège de l'insurrection annoncent que le palatinat de Kalisch tout entier s'est soulevé; les insurgés se sont organisés et divisés en bandes armées, afin de disperser l'action des forces russes.

A la date du 15 avril, une lettre accompagnée de dessins nous annonçait la prise de Kazimierz, ville autrefois très-florissante, mais qui n'est plus remarquable aujourd'hui que par les ruines d'un vieux château, et par son commerce encore important de blé.

Kazimierz fut fondée par Casimir-le-Grand; le château en ruines était jadis château royal, et le bourg actuel était un des greniers les plus riches de la Pologne aux temps de sa splendeur.

On y voit encore une longue suite de magasins qui longent le cours du fleuve et que n'ont pu détruire complétement ni le temps ni les incendies, ni les horreurs de la guerre.

C'était à Kazimierz que les marchands de grain venant de l'étranger étaient forcés de s'approvisionner.

Ceci explique en partie la richesse de la ville de Casimir-le-Grand.

La prise de cette ville par les insurgés est importante, à cause de sa position sur le grand fleuve polonais; aussi l'affaire a-t-elle été chaude des deux côtés.

Le dessin qui accompagne ces quelques notes représente l'arrivée des bandes polonaises sur la place de l'Hôtel-de-Ville, joli monument où s'étaient retranchés les Russes, et d'où ils faisaient un feu meurtrier et bien nourri sur les assiégeants.

Malgré l'avantage de la position, les troupes russes ont dû se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde.

L'impartialité dans laquelle nous nous faisons un devoir de nous renfermer, ne nous permet pas de parler plus longuement d'un fait aussi important. C'est au lecteur à apprécier à son point de vue les résultats de la lutte qui se continue dans ce malheureux pays.

Au milieu de ces tribulations d'un peuple qui défend sa cause, parce qu'il la croit sainte, et de cette résistance de l'Empereur russe qui défend son pouvoir, parce qu'il le tient des générations qui l'ont précédé, nous devons rester impassibles et chercher froidement des sujets de beaux dessins.

Nous attendons des communications importantes du palatinat de Kalisch, nous nous assurons des relations dans les provinces insurgés, et, la semaine dernière, nous avons confié à M. K..., patriote polonais, qui résidait à Nice, la mission de nous servir de correspondant sur le lieu de l'insurrection.

I. DE PEREZ.

Types de l'armée belge.

La mode règne maintenant en souveraine jusque dans la caserne, et les uniformes varient de coupe et de couleurs tous les dix ou quinze ans.

La France est sans doute le pays où ces changements d'uniformes ont été, depuis vingt ans, le plus nombreux et le plus complets.

La Belgique ne pouvait faire autrement que de suivre l'exemple de sa voisine et amie.

La plupart des uniformes de l'armée belge avait en effet une tournure surannée, qu'on a raison de faire disparaître.

Les nouveaux uniformes de la cavalerie sont très-élégants, et comme on le verra sur notre dessin, se rapprochent beaucoup de ceux de la cavalerie française.

Les types que le lecteur a sous les yeux sont les suivants : lanciers, grande et petite tenue, officiers de lanciers, grande et petite tenue, officier de chasseurs et officier de gendarmerie à cheval.

La métamorphose sera complétée pour tout le reste de l'armée belge, et nous nous empresserons de tenir le lecteur au courant.

L'armée belge, d'une organisation relativement récente, et qui, Dieu merci, n'a pas eu depuis longtemps à donner des preuves de sa bravoure, n'en est pas moins une des armées les mieux disciplinées et les mieux organisées des petits États.

La propreté des Belges est proverbiale, et la belle tenue du soldat ne laisse rien à désirer. On voudrait peut-être, sous ces colbaks et ces schapskas, des figures plus martiales ; mais la nature a des droits imprescriptibles : le Belge, fils du Nord, est blond ; et d'ailleurs les moustaches ne font ni la force ni le courage.

On a beaucoup parlé contrefaçon à propos de la Belgique, qui était l'arène de la contrefaçon européenne, et peut-être pourrait-on accuser celui qui a dessiné ces costumes de s'être laissé trop dominer par le souvenir des uniformes français ; mais si la forme se rapproche de la nôtre, la couleur en diffère tellement que nous ne devons pas insister sur cette accusation.

De Belge à Français il n'y a qu'un pas, et Bruxelles est à la porte de Paris, les soldats des deux nations peuvent bien se ressembler un peu.

A. R.

LANCIERS — SIMPLE SOLDAT — GRANDE ET PETITE TENUE.

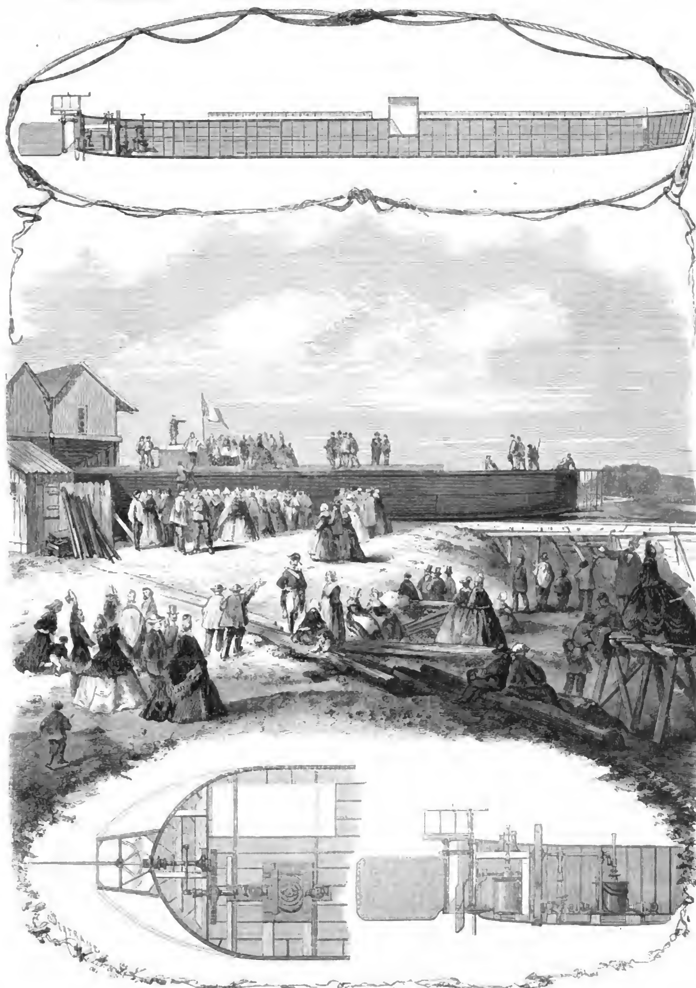
NOUVEAUX UNIFORMES DE L'ARMÉE BELGE

D'après les croquis de M. Labure, officier d'état-major.

LANCIERS — OFFICIERS — GRANDE ET PETITE TENUE.

CAVALERIE : GENDARME ET CHASSEUR.

Célébration du sept-centième anniversaire de la consécration de Saint-Germain-des-Prés (1163-1863).



Coupe du bateau à vapeur *le Pierre Joly*. Plan et élévation de la machine motrice.

Compagnie de navigation à vapeur sur les canaux. — Baptême et lancement du vapeur *le Pierre Joly* à Argenteuil (D'après une photographie de M. Thiboust.

Compagnie générale de navigation à vapeur sur les canaux, par l'hélice mobile

La mobilité de l'*hélice*, ou *propulseur* d'un bateau destiné à transporter des marchandises sur les canaux, semble de prime abord une invention d'intérêt secondaire, — un insignifiant perfectionnement de la navigation intérieure.

C'est pourtant une découverte essentiellement précieuse pour l'industrie et qui intéresse en outre tout le monde, en raison des bienfaits indiscutables de son application.

Les transports de marchandises sont une des grandes difficultés du commerce.

Certaines matières, le charbon par exemple, manquent de moyens de transport.

Les pierres, les pavés, dont Paris manque sans cesse, et que la Préfecture de la Seine demande même à l'étranger, ne sont transportées qu'avec une grande difficulté et à un taux qui en augmente sensiblement le prix.

La statistique prouve que Paris absorbe deux millions de tonnes de charbon.

Le chemin de fer du Nord, qui correspond avec les mines houillères, n'a pu transporter que 600,000 tonnes dans une année, des bassins producteurs à la capitale.

Pour transporter les 1,400,000 tonnes excédantes, il lui eût fallu établir 19 à 20 trains par jour, charger 140,000 vagons contenant dix tonnes chacun, embarrasser sa ligne et doubler son matériel.

Il restait la ressource de la navigation par les canaux.

Elle a longtemps été le dernier recours de l'expéditeur, recours extrême, car un bateau péniche partant de Mons ou de Charleroi, mettait plus de cinquante jours pour aller à Paris, et au moins quarante jours pour s'en retourner à vide.

M. Daubigny, ancien inspecteur de la navigation, frappé de ces inconvénients, travailla, conjointement avec M. Lacroix fils, ingénieur mécanicien de Rouen, à obtenir la mobilité de l'hélice qui lui permettait de substituer la vapeur au halage par chevaux.

Aujourd'hui que, grâce à sa mobilité, l'hélice, ou propulseur, est toujours mis en rapport avec le tirant d'eau des bateaux, lesdits bateaux peuvent transporter avec une bien plus grande rapidité des quantités infiniment plus considérables.

Avec les bateaux de la *Compagnie générale de Navigation sur les canaux*, d'une capacité de 225 tonnes au moins, munis de *l'hélice mobile système Lacroix*, on obtient la possibilité d'un chargement plus élevé et une vitesse moyenne de *quatre kilomètres à l'heure*, c'est-à-dire la vitesse des trains de marchandises sur les chemins de fer.

Ce système présente donc

Économie d'argent.

60 p. 100 d'économie sur les chemins de fer.
33 p. 100 d'économie sur le halage par chevaux.

Économie de temps.

Avec les chemins de fer, — vitesse égale ; avec les bateaux ordinaires, — vitesse quadruple.

La *Compagnie générale de Navigation sur les canaux* a émis, il y a quelques mois, par l'intermédiaire de la maison de banque Lauza Dautrevaux et Cᵉ, deux mille actions de 500 francs, formant le premier million de son capital.

Le judicieux emploi de ce premier fonds est exposé dans le compte-rendu de l'assemblée générale du 19 janvier dernier.

Voici, sur la fondation et l'avenir de la Société, ce que disent les censeurs :

« Nous nous sommes transportés à Argenteuil ; là, nous avons constaté la présence de deux bateaux à vapeur, l'un sur la Seine, ayant servi aux essais, et naviguant depuis trois ans avec un plein succès ; le second, presque complétement terminé, et devant être mis à l'eau dans un délai très-rapproché.

« Cet examen consciencieux nous a convaincus que nous n'avions que des éloges à donner aux fondateurs pour le dévouement et la loyauté dont ils ont fait preuve dans l'entreprise laborieuse à la fondation de laquelle vous avez bien voulu concourir.

« Ils ont fait preuve d'une grande intelligence en travaillant si activement à la réalisation d'une entreprise qui, par son caractère spécial, est appelée à devenir l'un des plus grands services publics de notre époque, et qui doit prendre rang à côté des exploitations les plus utiles et les plus fructueuses des compagnies de chemins de fer. »

Après la lecture de ce rapport, l'assemblée a voté la constitution définitive de la Société et l'émission d'un second million, destiné à continuer la construction des autres bateaux destinés à compléter ce service de transports.

Nous reproduisons aujourd'hui le *lancement* et la *cérémonie du baptême* de l'un des bateaux achevés, le *Pierre Joly*, qui porte le nom du constructeur, M. Joly, dont les immenses chantiers de construction, situés à Argenteuil, sont une des curiosités industrielles du département.

Nous y avons joint le modèle de l'hélice mobile, dont le présent résumé a pour but de faire ressortir les avantages économiques ;

De l'hélice mobile qui rendra facile et peu coûteux non-seulement le transport des houilles, pierres, métaux et autres marchandises embarrassantes par le transit ordinaire, mais aussi de tous les produits des pays nombreux que ces canaux relient entre eux ;

De l'hélice mobile, enfin, qui concourt à la réalisation des belles paroles prononcées par Sa Majesté l'Empereur :

Les canaux doivent fonctionner en même temps que les chemins de fer et concourir avec eux à la prospérité du pays.

L. L.

VAUDEVILLE : *Un Homme de rien*, comédie en quatre actes, par M. Aylic Langlé. — ODÉON : *Les Bourgeoises à la mode*. — OPÉRA : Représentation de retraite de M. Ferville. — SALLE BEETHOVEN : Séance littéraire, donnée par M. Ernest Gaullieur.

Je dois commencer par dire que je n'ai pas vu *Un Homme de rien* ; que la faute en retombe sur les trois têtes des directeurs du Vaudeville, qui traitent en ennemi le *Monde Illustré*, et l'écartent avec soin de leurs premières représentations ! Je n'épargnerai rien cependant pour voir la pièce de M. Aylic Langlé, et pour en parler samedi prochain. En attendant, je prie mes lecteurs de vouloir bien se contenter des renseignements que je dois à l'obligeance de quelques personnes *bien informées*.

MM. Louis Ulbach et Jules de Wailly nous avaient donné, cet hiver, un Jonathan Swift ; M. Aylic Langlé nous donne aujourd'hui un Richard Shéridan. Les Anglais sont à la mode. Celui que la comédie nouvelle met en jeu, est un aimable homme, dissipé, excentrique, insouciant, qui rencontre en son chemin un véritable amour. Comme Swift, son cœur est tiraillé par une grande dame et par une humble fille, par la duchesse de Cardowel et par miss Suzannah. C'est la pauvre fille qui l'emporte ; ce qui n'empêche pas Shéridan de devenir ministre. Ce tableau des mœurs anglaises a beaucoup réussi ; il est vif, il est spirituel, dit-on, ce qui ne nous étonne point. Mais n'engageons pas davantage notre impartialité, et renvoyons à notre prochaine chronique une analyse plus complète d'*Un Homme de rien*.

L'Odéon accorde régulièrement un jour par semaine à la représentation des pièces de l'ancien répertoire. Il a repris *les Bourgeoises à la mode*, une vieille comédie de Dancourt, à la date et aux ridicules de 1692. Cela ressemble assez à un conte de Boccace : on y voit deux maris, épris chacun de la femme de l'autre et s'évertuant en prodigalités. Araminthe et Angélique sont des types de tous les temps ; M. Emile Augier nous les a rendues sous le titre des *Lionnes pauvres*. Le valet et la soubrette sont des figures disparues, — heureusement ! Au fond, il n'y a rien de très-original dans les *Bourgeoises à la mode* ; on les regarde et on les écoute avec plus de curiosité que d'intérêt. Et puis on sent que la manière de jouer ces choses-là est perdue, bien perdue. Néanmoins, remercions l'Odéon de nous fournir des sujets d'étude et des termes de comparaison qui tournent à l'avantage de notre époque littéraire.

M. Ferville, dont la retraite était annoncée depuis quelque temps, a joué pour la dernière fois dans une représentation à son bénéfice, représentation à laquelle avaient voulu concourir les principaux artistes de tous les théâtres. La cour et la ville assistaient à cette fête attendrie, où de très-belles strophes de M. Théodore de Banville ont été lues par M. Bressant :

Je vois en même temps, sous l'éclair de ce lustre,
Tous ceux que l'art sacré conserve pour gardiens,
La foule enthousiaste et la mêlée illustre,
Paris, et près de moi ses grands comédiens.

Ces artistes élus, chers à la renommée,
Sur une scène amie accourus pour toi seul,
Viennent te saluer, ceux-ci, phalange aimée,
Comme un frère, — et ceux-là, frère, comme un aïeul

A la suite de ces strophes, il y a eu des bouquets, des couronnes, des accolades et même des larmes..... Heureuses gens que ces gens de théâtre !

La salle Beethoven, située au fond d'une des galeries du passage de l'Opéra, est un joli petit salon que des Allemands paradoxaux ont essayé dernièrement de faire prendre pour une salle de spectacle. On monte deux étages, et l'on trouve une douzaine de banquettes de velours rangées entre un buste de Mozart et un buste de Haydn. C'est là que, l'autre soir, un jeune homme, un inconnu, a exécuté un tour de force qui tient du prodige. M. Ernest Gaullieur (ainsi s'appelle ce téméraire) a récité des vers pendant trois heures. En ce temps-ci ! en 1863 ! Et il y avait du monde ! Qui voudra le croire ? M. Gaullieur, qui n'est point allé au Conservatoire, qui n'a reçu de leçons de personne, a pensé qu'il était dans les meilleures conditions du monde pour professer la déclamation. En effet, il dit bien, si bien qu'à sa place, au lieu d'enseigner mon talent aux autres, je m'en servirais pour moi-même, en abordant résolûment la scène ; je me considérerais comme mon premier élève, et je solliciterais personnellement un ordre de début pour l'Odéon ou pour ailleurs, là où l'on a besoin d'ardeur, d'esprit et de poésie. — Mon jeune professeur a fait beaucoup applaudir *les Pauvres* et *Aymerillot*, deux pièces admirables de M. Victor Hugo, et une idylle de lui, M. Ernest Gaullieur, pleine de charme et de grâce.

CHARLES MONSELET.

LA GRANDE MAISON.

L'année dernière, nous avons donné en gravure, dans le *Monde illustré*, un établissement qui, par son importance et sa vaste étendue, nous paraissait une des curiosités de la capitale : nous voulons parler de la *Grande maison*.

A cette époque, elle occupait comme aujourd'hui les numéros 5, 7 et 9 de la rue Croix-des-Petits-Champs. Il semblerait que ce magasin de vêtements jouissait d'une étendue respectable et que les propriétaires avaient suffisamment justifié l'enseigne de leur magasin ; assurément, trois maisons entières réunies en une seule pouvaient bien avoir le droit d'être appelées une grande maison, et de fait personne ne songea à lui contester ce titre. Mais voilà que cette grande maison n'était plus assez grande et ses chefs ont dû faire construire une nouvelle galerie ! Pourquoi ne pas prendre toute la rue tout de suite ? Et encore, la rue ne suffirait pas si tous les établissements de MM. Jacob Lévy et H. Simon étaient rassemblés les uns à côté des autres. Douze succursales dans les principales villes de France, deux autres à Valparaiso et à Saint-Yago et de nombreux comptoirs dans les plus importantes stations du Pacifique formeraient un alignement original.

Si l'expérience n'était pas là pour prouver que des établissements aussi colossaux prospèrent et qu'ils sont même obligés de s'agrandir encore, comme vient de le faire la *Grande maison*, pour ne pas se trouver dans la nécessité de restreindre le chiffre de leurs af-

faires, on se résoudrait difficilement à croire à leur succès, mais il n'est pas de meilleur argument que la réussite et l'incrédulité la plus robuste ne peut subsister en présence de la réalité palpable.

Pour les amateurs de beaux habits, les galeries de la grande maison qui sont ouvertes à tous les curieux offrent véritablement un curieux coup d'œil. Quand on les parcourt, une seule chose surprend autant que l'immense quantité de vêtements et d'étoffes qu'elles contiennent (car en fait aussi sur mesure), c'est le bon marché auquel sont cotés tous les articles dont l'excellente confection et l'élégance ne laissent rien à désirer; mais on se rappellera, comme nous l'avons dit autrefois, que dans la *Grande maison* on vend en détail au même prix qu'en gros.

Cette maison peut servir d'exemple au commerce loyal; quand on se contente d'un léger bénéfice et que la qualité et la façon sont réellement supérieures, les clients abondent et les marchands ne craignent pas les mécomptes.

M. V.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 75

COMPOSÉ PAR M. FEYERFEIL, DE VIENNE.

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 72.

1. C pr. P	1. R pr. P (A) (B)
2. C 5e D	2. R 7e R (1) (2)
3. D c. F	3. coup quelconque.
4. C 3e FD ou 4e FR, échec et mat, ou T pr. F, éch. et mat.	

(1)

	2. R 5e FD
3. D c. C	3. coup quelconque.
4. D 4e R ou 3e D, suivant le coup joué par les Noirs, éch. et mat.	

(2)

	2. F ou P 5e F
3. D 3e F, échec et mat le coup suivant.	

(A)

	1. FD pr. P
2. C 3e D	2. F 8e FR, échec.
3. R pr. F	3. R 6e D
4. D 3e F, mat.	

(B)

	1 FD 5e F
2. C 4e R	2. F pr. PT.
3. D pr. F, éch.	3. R pr. T ou P
4. D ou T pr. F, mat.	

Les autres variantes sont faciles.

Solutions justes : MM. Feisthamel; Delahaye; Mabille, au Hâvre; capitaine Didier, à Saint-Etienne; cercle de Villedieu-les-Poêles; L. de Croze, à Marseille; N. Mille, à Abbeville; café de la Concorde, à Besançon; café du Commerce, à Tours; H. Frau, à Lyon; Fraiche; Numa Lloubes et Granados, à Perpignan; capitaine Charousset; Visto; Ilénon; E. Frau; Boisset, à La Flèche; A. Colleumé, à Marseille; Ung, à Courbevoie; colonel Silvestre, commandant la place de Calais; capitaine A. Villate, à Chambéry; L. Voisin; M.-W.-C., à Cette; Docteur Bavel, à Saint-Omer; Grosdemange; C. Moreau; Lemaître, à Chartres; G. Menendez, à Gijon (Espagne); cercle de Sos; L. Bodier, à Dijon; café Paul, à Toulouse.

Solutions du Problème n° 73.

1. C 3e FD	1 P 7e FR (meilleur)
2. C 4e D	2. P 8e F fait D
3. T 2e R	3. Coup quelconque.
4. C ou F, mat.	

Solutions justes : MM. Feisthamel; Delahaye; capitaine Charousset; Mabille, au Hâvre; Ung, à Courbevoie; L. de Croze, à Marseille; Misselieux; E. et H. Frau, à Lyon; N. Mille, à Abbeville; Stienon de Meurs, à Eysingen; Fraiche; A. Colleumé, à Marseille; Lloubes et Granados; C. Moreau; le 94e de ligne, à Toul; A. de G., cercle Saint-Georges; cercle de Villedieu L. P.; café de la Concorde, à Besançon; cercle Raimbaud d'Orange; Ramorick, à Metz; Leagrand, sous-lieutenant; Visto; Boisset; café de la Marine, à Rochefort; cercle de Sos.

P. JOUBNOUD.

Production du coton dans nos colonies.

Sous le titre de : *Mémoire sur la production du coton dans nos colonies*, le capitaine Poulain, en chef du génie de Gorée (Sénégal), vient de démontrer la possibilité d'affranchir notre pays du monopole américain.

Cet officier a signalé le premier le coton de Sérères, par un rapport officiel, à la fin de la première expédition dans ce pays. Il y a observé sérieusement les caractères que présente le terrain sous le rapport climatérique et géologique, et, en rapprochant ses propres observations de celles des explorateurs célèbres, tels que Raffenel, Hecquart, Mollien, etc., qui ont aussi trouvé le coton dans plusieurs provinces, il en a conclu qu'il y avait en Sénégambie environ *neuf mille* lieues carrées de terres propres à la culture de ce végétal.

Cette région est en grande partie le résultat des conquêtes du colonel Faidherbe, et, en lisant le mémoire du capitaine Poulain, nous avons senti toute l'importance des expéditions de l'illustre gouverneur.

Mais le capitaine Poulain veut aussi que les postes de la division navale soient mis en culture, et que des essais soient tentés dans toutes nos colonies intertropicales.

Portant spécialement son attention sur la côte occidentale d'Afrique, c'est-à-dire sur le Sénégal, la Casamance et les dépendances du Gabon, où la culture du coton se ferait avec le plus grand succès, il constate néanmoins l'amélioration à faire dans l'espèce textile, et conseille le choix des graines, l'introduction de planteurs américains ruinés par la guerre, et la création d'inspecteurs d'agriculture.

« Comme le brin du coton est de médiocre longueur, il convient d'en améliorer l'espèce, et à cet effet, il faudrait avoir des graines de première qualité dont on ferait l'essai, et aussi des hommes capables de différents pays qui produisent le coton, afin de bien connaître toutes les pratiques de cette culture, et assez habiles pour diriger les populations dans les essais. Il y aurait en outre des inspecteurs d'agriculture pour noter les moyens employés, les essais tentés les résultats obtenus. »

L'exploitation de la Sénégambie découle directement de la constitution territoriale et économique de ce pays. Voici ce que dit à ce sujet le capitaine Poulain.

« En résumé, nous avons sur la côte occidentale d'Afrique, un grand nombre de comptoirs fortifiés, qui sont placés sur des cours d'eau navigables ou sur le littoral lui-même avec approche de moins d'un mille, dont nous pouvons faire autant de centres cotonniers. La pratique de la culture du coton, les graines et le matériel qu'elle exige, rayonneraient petit à petit dans les peuplades avoisinantes, à de grandes distances, et inversement convergeraient vers les centres où se feraient les transactions sous la surveillance des chefs de poste. On arriverait ainsi à exploiter avec profit le sol du Sénégal et à utiliser avec équité les indigènes, sur une échelle très-considérable; mais on devrait d'autant mieux assurer la culture du coton que l'on a *plus d'étendue de terrain et moins de distance de la métropole*, avantages simultanés dont l'effet doit être bien compris. »

Les idées solides et pratiques émises dans le mémoire du capitaine Poulain, et sur lesquelles nous ne pouvons que sommairement nous étendre, nous paraissent la vraie solution d'une grave question qui préoccupe le pays, et pour laquelle le gouvernement de l'Empereur a déjà manifesté toute sa sollicitude.

MAC VERNOLL.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le jour commence, prie Dieu. Le jour s'achève, rends grâce.

Parallèle des grandes salles de théâtre de l'Europe.

Nous complétons notre étude sur le nouvel Opéra par un parallèle entre la salle de ce monument et celles qui sont regardées comme les plus magnifiques de l'Europe; elles sont toutes dessinées à la même échelle, le lecteur pourra donc comparer les dispositions de San-Carlo, de la Scala de Milan, du grand théâtre de Bordeaux, du Théâtre-Royal-d'Oriente de Madrid, de l'Odéon, du château de Versailles, du Théâtre-Impérial de Saint-Pétersbourg, de l'Opéra-Comique de Paris, de Covent-Garden et de Charles-Félix de Gênes.

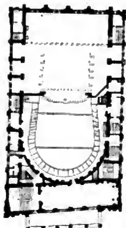
Il verra que la plupart de ces théâtres célèbres sont relativement peu importants en comparaison des nouvelles dispositions établies.

Dans quelques-uns de ces monuments, d'un plan admirable, les dégagements, la partie administrative, sont sacrifiés. A Carlo-Felice, par exemple, la salle des pas-perdus, les escaliers et la salle sont d'un plan bien assis et spacieux, la scène est ample et profonde, mais les chanteurs sont parqués dans des loges étroites, et les services annexés sont complètement nuls.

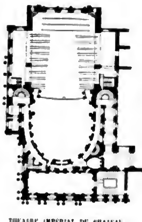
Le théâtre de Parme donne le même résultat; Covent-Garden n'a pas de circulations faciles, et sa façade est gauche; l'Opéra-Comique a des escaliers étroits et d'un difficile accès; le théâtre de Pétersbourg, où la scène est d'un beau développement, n'offre que peu de ressources aux spectateurs pendant les entr'actes.

On voit donc par ce parallèle que la France n'aura rien à envier aux beaux théâtres d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre.

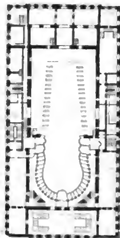
C. Y.



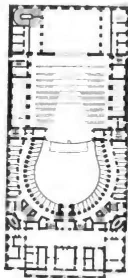
THÉATRE ROYAL DE COVENT GARDEN
A LONDRES.



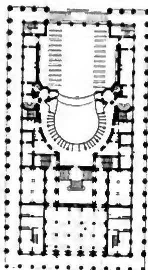
THÉATRE IMPÉRIAL DU CHATEAU
A VERSAILLES.



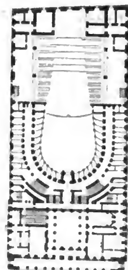
GRAND THÉATRE IMPÉRIAL
A SAINT-PÉTERSBOURG.



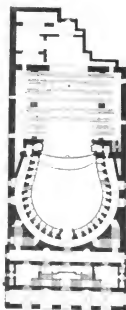
THÉATRE DE LA SCALA
A MILAN.



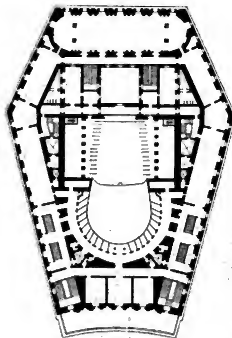
GRAND THÉATRE
A BORDEAUX.



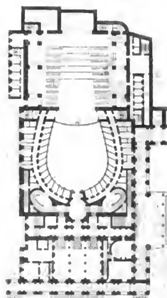
NOUVEAU THÉATRE
A PARME.



THÉATRE ROYAL DE SAINT-CHARLES
A NAPLES.



THEATRE ROYAL D'ORIENTE
A MADRID.



THÉATRE DE CHARLES-FELIX
A GÊNES.

PARALLÈLE ENTRE LES PRINCIPAUX THEATRES DE L'EUROPE ET LE NOUVEL OPÉRA.

(Tous ces plans et ceux de l'Opéra, pages 280 et 281, sont à la même échelle de 0,001 mill. par mètre.)

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 317. — 9 Mai 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 25, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en bon de poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

Ouverture de l'Exposition des beaux-arts. — Une rencontre de cardinaux sur le Monte-Pincio (Rome), tableau de M. Heilbuth. (D'après une photographie de M. Bingham.)

LA VUE DU NOUVEL OPÉRA

dessinée avec talent par M. Thorigny, et habilement interprétée par M. Maurand, que nous avons publiée dans notre dernier numéro, a obtenu un tel succès, que nous n'avons pu satisfaire à toutes les demandes de ce numéro qui nous ont été adressées. Nous avons fait un nouveau tirage; nous sommes donc en mesure d'envoyer ce numéro, moyennant 40 centimes en timbres-poste, à toute personne qui nous en fera la demande par lettre affranchie.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LA JOURNÉE DU DIMANCHE, 3 MAI. — UNE FOULE D'ATTRACTIONS. — EXPOSITION DES CHIENS. — UNE BROCHURE DE CIRCONSTANCE. — LA RÉCLAMATION D'UN ABONNÉ A PROPOS DU PÈRE LORIQUET. — UN MOT DE CE PÈRE. — AUTRE LETTRE D'UN AUTRE ABONNÉ SUR UN FAIT INCONNU DE LA VIE DE VOLTAIRE. — LA CRITIQUE DU NOUVEAU PROJET DE LOI SUR LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE. — UN SQUARE COUVERT. — ENCORE LADY HARRIETTE WARD ! — MADEMOISELLE DERIEUX. — CORRESPONDANCES PARISIENNE ET PROVINCIALE.

~~~ La journée du dimanche dernier était la plus comblée de plaisirs qu'ait encore offert ce printemps si délicieux à Paris, et qui y retient toute la société jusqu'à la fin de mai. Il y avait pour les foules cinq spectacles des plus variés et fort attractifs chacun dans son genre, et tous à la file les uns des autres : 1° l'Exposition des tableaux et des sculptures au Palais de l'Industrie ; — 2° l'Exposition des chiens au Jardin d'acclimatation ; — 3° le concert Musard au Pré-Catelan ; — 4° et enfin les dernières courses à l'hippodrome de Longchamps. Je connais une famille anglaise qui a voulu tout voir ! Partie à midi, dans une bonne calèche et l'estomac bien lesté, du boulevard des Capucines, elle est restée jusqu'à deux heures à l'Exposition, — jusqu'à trois au Pré-Catelan, — et aux courses de Longchamps jusqu'à la victoire de *Donjon* remportant le dernier prix, celui de Neuilly. Ces Anglais, qui avaient vu circuler ou se masser sous leurs yeux, dans un espace de six heures, plus de cinq cent mille individus de tout rang, sont rentrés si exténués, aveuglés et assourdis de lumière et de bruit, qu'ils ont dû s'enfermer et dormir une heure avant de trouver de l'appétit pour dîner. On nous assure que, vers neuf heures, solidement ravitaillés, *refaits*, ils ont voulu achever dignement leur soirée en allant au concert Besselièvre aux Champs-Élysées, où l'on exécutait la marche du *Tannhauser*, l'ouverture de la *Dame Blanche* et celle du *Pré-aux-Clercs*, avec Arban dans les soli. A onze heures, ils prenaient des glaces au *Café de la Paix*, et à minuit se livraient à Morphée, qui trouvait en ces insulaires des proies peu récalcitrantes. Voilà ce qui peut s'appeler une journée bien remplie de spectacles et d'impressions variées !

Nous avouons que nous n'avons point développé une ardeur pareille, et qu'avant d'aller nous renfermer dans la salle Herz, — où s'annonçait une orageuse séance pour notre Société des auteurs dramatiques ayant maille à partir avec son comité, — nous nous sommes bornés à aller, de bon matin, visiter l'exposition canine, au Jardin d'acclimatation.

Curieux spectacle ! J'y allais bien moins pourtant dans le but de voir la meute du duc de Beaufort *revenant bredouille* du Poitou, ou celle des comtes Duchâtel et d'Osmond; bien moins aussi pour admirer les colosses de Terre-Neuve et du Saint-Bernard, ou autres chiens *et* boule-dogues (style des affiches de police), que pour...

Que pour m'assurer s'il était vrai qu'à l'égal du mastodonte, de l'ichthyosaurus et du mégalosaure antédiluvien, le... carlin fût un animal de race disparue !

Le carlin, ainsi nommé du fameux arlequin *Carlino* Bertinazzi, dont le masque est tout semblable à celui de ce petit chien drôlet, en justaucorps nankin; le carlin, cette miniature du boule-dogue, qu'on a sans doute laissé périr à cause de son peu d'intelligence, de son étourderie ; le plus inutile des chiens, en un mot !...

Eh bien ! l'exposition en offre deux, d'un beau jaune à poil ras, avec la face arlequinée et les jambes flageolantes. Ils sont la propriété l'un d'un fruitier, l'autre d'un portier. Après examen attentif de ces deux animaux (les chiens, bien entendu !) nous restons consolés de la disparition du carlin. Cette bête a l'air trop bête pour qu'on ne réserve pas plutôt ses pleurs à la disparition de la race d'Agamemnon !

Ce qui est véritablement amusant à voir, c'est la collection de chiens dits d'appartement : king's-Charles levrettes, havanais et autres favoris. Les Anglais ont expédié là leurs *room's-dogs* les plus mignons. Il y en a un gros, ou plutôt petit comme un jouet de deux sous. On n'en demande que trois mille francs, le prix d'un éléphant apprivoisé pour les foires. Paris et nos douairières ont bien envoyé là quelques-uns des bichons les plus adorés rive gauche. Rien d'amusant comme de voir l'installation de la plupart d'entre eux dans leurs compartiments ! Chacun a son petit ménage. Comme leurs propriétaires, qui les envoient le matin, les font reprendre le soir, ils sont là comme ces enfants qu'on envoie à l'école, munis de leur petit panier. La plupart ont ainsi dans leur chambrette tout un petit bazar; en outre du panier à provisions, la couverture ouatée et piquée, l'édredon, le petit paletot, la niche tapissée de damas avec clous dorés, des biscuits au buffet, dans un bassin de l'eau, *water*... et autre chose qui commence aussi par *water*; bref, toutes les commodités de la vie. Et leur bonne, ou leur domestique (j'en ai remarqué trois en livrée), qui sont par là, veillant et surveillant le bichon chéri. C'est amusant ! — Les esprits sérieux vont aux meutes de chasse et aux chiens de berger, dont quelques-uns sont effrayants. Comment croire que ce molosse, ce colosse appartienne à la même espèce animale que le roquet aux trois mille francs demandés ?

~~~ A propos de chiens... voici quelque chose tout-à-fait de circonstance : *De la rage chez le chien, — et des mesures préservatrices*. C'est un vice-président de la *Société protectrice des animaux*, M. le docteur H. Blatin, qui a la franchise de convenir que le chien a des moments où il cesse absolument d'être cet ami de l'homme qu'on proclame ! Je conseille aux amis du chien de lire cette brochure qui leur donnera à réfléchir. Il paraît que la rage canine fait par an une centaine de victimes humaines... et quelles victimes ! Nous voudrions bien pouvoir transcrire ici les pages dans lesquelles le savant praticien énumère les symptômes indicateurs de la rage chez le chien, c'est-à-dire le moment où il est temps encore d'éloigner de soi le danger... Mais l'espace envahi nous force à renvoyer nos lecteurs à l'œuvre même, qui est d'ailleurs d'un intérêt soutenu et parfois attrayant. Les moyens curatifs suivent les moyens préservatifs, et l'anecdote, la particularité, le fait, avivent ces pages où la science est habilement parée, rendue attrayante, et qui sont, vu l'époque de l'année où nous entrons, tout-à-fait à l'ordre du jour. On y remarquera cette circonstance assez imprévue, à savoir : qu'une enquête officielle a démontré que l'impôt sur les chiens, qu'on espérait faire diminuer sensiblement le nombre des cas d'hydrophobie, comme frappant plus particulièrement d'extinction les chiens errants, n'a diminué ces terribles accidents que dans une proportion insignifiante. Une moyenne de trois ans, de 1853 à 1855, offrait soixante-dix-neuf cas de rage; — l'impôt appliqué, les trois années suivantes ont présenté cinquante cas. Mais il faut dire que si, au moment où l'impôt s'établit, le nombre des chiens se réduisit à 30,000 environ, trois ans après (1860) il était remonté de telle sorte que la diminution n'était plus aujourd'hui que de 2,500 pour toute la France.

~~~ Voici une lettre qu'il convient de prendre au sérieux, comme elle a été écrite. Elle nous donne sur les doigts, — qui ont tenu la plume pour tracer une ligne erronée à propos du père Loriquet ? Raison de plus pour lui faire franchement place. Elle porte d'ailleurs un enseignement, et un renseignement, qu'il plaît à notre éclectisme de mettre en lumière, en réduisant peut-être ainsi à néant une allégation que nous répétons tous les uns après les autres. Sans remonter à la vérification que cette lettre contient, traçons avant toute chose un mot de rappel sur le père Loriquet. Né en 1760, il avait été, dans sa jeunesse, protégé par le cardinal Fesch. Devenu supérieur de son ordre à Aix, puis de la célèbre maison de Saint-Acheul, près Amiens, il y réunit, sous la Restauration, près de mille élèves appartenant aux premières familles de France. 1830 ferma Saint-Acheul; Loriquet se réfugia en Suisse, où il continua à s'occuper d'éducation. Plus tard il revint en France, se fixa dans la maison des jésuites, rue des Postes, où il mourut en 1845, âgé de soixante-quinze ans.

« Le père Loriquet, — dit la *Nouvelle Biographie générale*, — avait imaginé d'*arranger la plupart* des livres employés dans l'enseignement. Il changeait les textes et refaisait l'histoire à l'usage de la jeunesse, « afin que « rien ne pût pervertir les jeunes esprits ; » les livres ainsi expurgés ou corrigés portaient les quatre lettres A. M. D. G. abréviation de la devise des jésuites : *Ad majorem Dei gloriam*. Parmi les accommodations du père Loriquet on cita surtout cette phrase, qui se trouvait, *à ce qu'on assure*, dans la première édition de son *Abrégé de l'Histoire de France* : « En 1809, M. le « marquis de Buonaparte, lieutenant-général des ar- « mées du roi, entra à Vienne en Autriche à la tête « d'une armée de quatre-vingt mille hommes. » Cette phrase disparut des éditions suivantes, et la *première est devenue introuvable*...

« Néanmoins, le 28 juillet 1852, M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'instruction publique, défendit l'emploi du livre intitulé : *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, dans les écoles publiques et libres, « considé- « rant que ce livre d'histoire contemporaine est mé- « chamment défiguré par l'esprit de parti, et que les « monuments les plus éclatants de notre gloire mili- « taire et de notre civilisation y sont exposés de ma- « nière à affaiblir le sentiment national dans le cœur « des enfants. »

Ceci exposé, comme la circonstance atténuante de la ligne qui va nous être reprochée, voici la lettre de notre correspondant bordelais, ex-élève du Père.

Bordeaux, le 28 avril 1863.

Monsieur,

Je suis votre abonné depuis le jour où le *Monde illustré* a publié son premier numéro. Chaque semaine je l'attends avec impatience, pour lire tout ce que ce journal sait rendre si intéressant à ses lecteurs, tout en respectant toutes les croyances, la religion, les mœurs, etc., etc.

Avant de vous soumettre l'observation qui fait le sujet de ma lettre, je crois devoir vous faire cependant ma profession de foi. Je suis un ancien élève de ces fameux jésuites, et je date d'avant 1830. Il ne faut pas croire malgré cela que mes camarades et moi nous soyons des gens arriérés, rétrogrades, que nous ne marchions pas avec la civilisation, le temps, etc. ! Mais que voulez-vous ? nous avons gardé quelques bons souvenirs de collége, quelques illusions de notre jeune temps, quelques livres, etc., etc.

Je viens de consacrer mes soirées d'hiver à lire l'ouvrage le plus intéressant de notre époque : l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, et j'avoue franchement qu'en présence des belles pages, des beaux enseignements que j'y ai trouvés, je ne l'ai pas abandonné pour lire les tristes productions d'une certaine littérature, telles que *les Misérables*, *Salammbô*, et autres élucubrations dont, du reste, vous avez fait justice.

Je m'étais promis, après avoir achevé le dernier volume de M. Thiers, de relire l'*Histoire de France* de l'abbé Loriquet, pour juger de son exactitude, lorsque je vois dans le numéro du *Monde illustré* 314, qui m'est arrivé hier, que vous annoncez que ce brave jésuite « a *supprimé tout le règne de Na-* « *poléon d'un* Abrégé, *qui l'était infiniment trop*, de l'His- « toire de France *conçu par lui à l'usage des séminaires*. » Je vous avoue que si j'avais pu vous croire, vous qui m'inspirez depuis si longtemps tant de confiance par la justesse de vos dires et de vos appréciations, j'aurais été bien désappointé ! Heureusement qu'un souvenir me restait : j'ai de suite recherché mon deuxième volume de l'*Histoire de France* du père Loriquet, imprimée à Lyon, chez Rusand, en 1825 ; je l'ai ouvert, et j'y ai trouvé :
~~~

L'histoire du gouvernement républicain,	de la page	213 à 303
— du Consulat,	—	303 à 308
— de l'Empire,	—	308 à 356
— des Cent-Jours,	page	364.

En les parcourant, je n'ai pas vraiment vu ce qu'il y a tant à récriminer. L'empereur est nommé Napoléon, et non le marquis de Buonaparte, comme l'ont dit quelques écrivains. Les faits y sont racontés tels que M. Thiers les rapporte : campagne d'Italie, d'Espagne, de Russie, etc. Les appréciations, les conséquences qu'on tire des faits sont différentes, il est facile de le concevoir en se reportant à la position des deux historiens. Le père Loriquet écrivait non pour les séminaires, mais pour les colléges dirigés par l'ordre des jésuites, dont il était membre. Il le faisait sans passion, sans calomnie, mais avec les idées et la manière de voir du monde parmi lequel il vivait...

Lisez ce livre, monsieur, lisez-le sans prévention, je le demande à votre impartialité, et lorsque vous l'aurez parcouru, vous regretterez la manière dont vous avez traité ce pauvre père Loriquet, *si connu et si légitimement bafoué*, comme vous dites. Peut-être même, si vous jugez convenable de faire mention de mes observations, vous devra-t-il un jour d'être réhabilité dans l'opinion des honnêtes gens.

En attendant le plaisir de lire vos prochains articles, veuillez agréer les vœux que je forme pour la continuation du succès si mérité du *Monde illustré*.

UN ABONNÉ BORDELAIS.

~~~~ Comme pendant et contre-poids à la glorification du père Loriquet, tentée par notre abonné bordelais, et insérée ici par un sentiment auquel nous espérons qu'il sera plutôt rendu que fait justice, voici un autre abonné, de Thiers en Puy-de-Dôme, qui nous adresse la lettre suivante, tout au profit de l'adversaire le plus acharné et le plus éloquent des loriquets : — M. de Voltaire... c'est toi qui l'as nommé, ami lecteur! Voici la lettre de l'obligeant abonné M. L..

« Vous livrez à la publicité, dans le dernier numéro du *Monde illustré*, un autographe et une bonne action d'un homme connu pour son honnêteté et sa bonté d'âme, Collin d'Harleville.

» Je me permets toutefois de revendiquer pour un autre l'honneur d'avoir donné l'exemple de la confraternité littéraire envisagée de la même sorte et dans le même esprit.

» Cet autre-là, monsieur, ce fut Voltaire.

» Je possède de l'auteur de *Mérope* un autographe dont je vous envoie une copie ; il est ainsi conçu :

« Monsieur le contrôleur général,

» S'il fallait, en France, pensionner tous les hommes de » talent, ce serait, je le sais, pour vos finances une plaie bien » honorable, mais bien désastreuse, et le trésor n'y pourrait » suffire : aussi, et quoique peu d'hommes puissent se ren- » contrer d'un aussi solide mérite que M. de La Harpe, ne » viens-je pas réclamer une pension pour ce mérite dans l'in- » digence ; je viens simplement, monsieur, empiéter sur vos » attributions, et contrôler le chiffre de deux livres (sans doute » deux mille livres) dont Sa Majesté a bien voulu me grati- » fier. Il me semble que M. de La Harpe n'ayant pas de pen- » sion, la mienne est trop forte de moitié, et qu'on doit la » partager entre lui et moi.

» Je vous aurai donc, monsieur, une dernière reconnais- » sance, si vous voulez bien sanctionner cet arrangement et » faire expédier à M. de La Harpe le brevet de la pension de » mille livres, sans lui faire savoir que je suis pour quelque » chose dans cet événement. Il sera aisément persuadé, ainsi » que tout le monde, que cette pension est une juste récom- » pense des services qu'il a rendus à la littérature.

» Daignez, monsieur le contrôleur général, accepter d'avance » mes remerciments, et croire au profond respect de votre » très-humble et très-obéissant serviteur,

» AROUET DE VOLTAIRE,

» gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. »

» Peut-être jugerez-vous, monsieur, que Voltaire a, aujourd'hui encore, assez de détracteurs pour qu'on ne doive rien cacher de ce qui peut contribuer à faire connaître son véritable caractère. J'ai cru qu'en rapprochant cette lettre de celle du bon Collin d'Harleville, en faveur de son ami Gaillard, l'honneur de ce dernier n'aurait rien à souffrir et que la mémoire de Voltaire pourrait y gagner.

» Vous pèserez et vous apprécierez.

» Agréez, etc. »

~~~~ Dans la *Gazette des Tribunaux* des 29 et 30 avril dernier, M. Ach. Gournot entreprend la critique du projet de loi de *propriété littéraire et artistique* élaboré par la commission nommée par l'Empereur, et composée des noms suivants : Barthe, Dupin aîné, Lebrun, Mérimée, Ingres, La Guéronnière, Schneider, Nogent-Saint-Laurens, Vernier, Vuillefroy, Suin, Duvergier, Herbet, Flourens, Nisard, de Sacy, Augier, Auber, Maury, Taylor, Th. Gautier, Doucet, Imhaus, Ed. Thierry, Firmin Didot, et des présidents de la commission des auteurs dramatiques (M. Aug. Maquet) et du comité de la Société des gens de lettres. Cette haute commission, dans laquelle apparaissaient tant de membres de l'Institut, du Conseil d'État, du Sénat, ou de la magistrature la plus élevée, avait pour vice-présidents MM. les ministre de Persigny et Rouland, sous la présidence de S. E. le comte Walewski, ministre d'État. — On devait donc s'attendre à un projet très-compétent, très généreusement et très-profondément étudié.

En effet, peu de jours après la publication de ce grand document au *Moniteur*, le *Journal des Débats* lui consacrait un article approbatif, et plusieurs autres journaux suivaient dans la même voie.

Mais aujourd'hui la commission rencontre un critique dans une importante feuille judiciaire... Le cas pourrait être grave ! Essayons de juger la principale objection que formule M. Ach. Gournot contre le travail que la commission a mis un an de soins, de sollicitude et de scrupules à élaborer.

Après avoir cherché à établir la contradiction que présente le fait d'une *propriété*, tout d'abord reconnue, — pour être cinquante ans plus tard *expropriée* moyennant redevance, — M. Gournot entre dans l'appréciation des difficultés qu'offre à ses yeux l'application du projet, au point de vue des contrefaçons, des imitations d'une idée mère, des similitudes, des dérivés, etc., etc. Puis, il en arrive à une objection de fait, et toute pratique. Il pense que cette *perpétuité de propriété* assurée à un producteur et représentée à tout jamais par une redevance de cinq pour cent sur le produit brut de la vente entre les mains des exploitants de tous les temps, ne sera que lettre morte et leurre véritable au point de vue du principe : — attendu que tout auteur sera contraint d'abandonner son droit éternel aux mains du premier acheteur qui lui fera de cet abandon une condition expresse de son traité. Le critique de la *Gazette des Tribunaux* pense que le bénéfice de cette propriété, d'abord absolue, puis cinquante ans après la mort du créateur de l'œuvre avantagée d'un droit fixe et perpétuel, viendrait ainsi échouer devant la rapacité des éditeurs, qui ne traiteront que moyennant cession absolue, totale et éternelle de tout droit ..

Si ce danger est à craindre pour les héritiers de l'auteur, — de celui qui a produit une œuvre d'art ou d'esprit, — au lieu de travailler trente ans dans un comptoir commercial pour acquérir un immeuble dont la transmission héréditaire est si bien protégée par les lois, — il semble que rien, au fait, n'est plus simple que de le conjurer ! Il n'y a, en effet, pour cela qu'à stipuler que l'auteur, le créateur d'une œuvre *n'a pas le droit de l'aliéner au profit d'un tiers spéculateur*, — de déclarer que toute vente de cet ordre sera nulle, et même punissable, comme le serait tout pacte sur une succession ordinaire, immobilière. Par ce moyen, et quelqu'envie qu'un vendeur imprudent ait d'aliéner à tout jamais la valeur de son œuvre, les cinq pour cent qu'elle doit — si elle vit ! — perpétuellement procurer à ses héritiers, il devra se conduire en bon père, et il ne lui sera permis de vendre que les produits contemporains de lui-même.

En résumé, et selon nous, M. Gournot, malgré les titres valables qu'on lui connait pour disserter sur pareille matière, poursuit son examen critique du projet de la commission d'une façon plus littéraire et pittoresque que vraiment concluante. La grande objection de l'*aliénation* de *la propriété perpétuelle* ainsi soulevée, et résolue par lui-même, — c'est-à-dire annulée sous la plume qui la soulevait, — le reste semble plus spéculatif ou spécieux que vraiment pratique, et son argumentation est plutôt de sentiment, c'est-à dire une sorte de platonisme dans la critique, qu'elle n'est effective et démonstrative. N'oublions pas d'ailleurs que le travail de la commission s'appelle *projet*... et que le Conseil d'État et le Corps législatif auront à étudier ce *qui est proposé*. C'est dire que la loi n'ira au Bulletin que rendue aussi pratique que sa délicate matière le comporte.

~~~~ Il parait qu'après la quatrième représentation d'un *Homme de rien*, de M. Aylic Langlé, la pièce en vogue au Vaudeville (Vaudeville et vogue... Enfin !) lady Harriette Warr... — cette *théâtromane* insulaire qui a fait don à Mlle Edile Riquier de l'éventail de Jacques Callot, dont nous avons récemment parlé, — aurait envoyé une personne de sa société complimenter Mlle Derieux sur la façon élégante, hautaine et passionnée dont elle joue le rôle de la *duchesse*, et l'aurait priée d'accepter son flacon. Sans doute, c'est un bijou charmant, et dont la garniture de turquoises et d'or ciselé vaut peut-être mille francs; le cadeau n'est donc pas vulgaire ! Mais ce qui doit être surtout remarqué en tout cela, c'est la bonne grâce mécénienne avec laquelle l'opulente étrangère, — qui puise ses principales distractions dans la fréquentation de nos théâtres, témoigne sa reconnaissance aux artistes qui l'ont charmée. Lady Harriette Warr..., dont nous avons indiqué les illustres parentés, est une femme d'une cinquantaine d'années, à l'air le plus aristocratique, et dont le grand coupé jaune est remarqué au Bois par la beauté de son attelage noir. Elle voyage la moitié de l'année avec un de ses neveux, membre du parlement, qui l'accompagne chaque soir dans nos théâtres.

~~~~ Nous lisons cette phrase, cette pensée dans une lettre *inédite* de Jean-Jacques Rousseau. Après avoir raconté à Malesherbes (11 novembre 1771) que, las d'écrire, il veut se consacrer tout entier à la botanique, qui est sa passion, il ajoute :

« Quand, après avoir offert à son pays le tribut de son zèle on le voit inutile, il est bien permis alors de vivre pour soi-même et de se contenter d'être heureux ! »

~~~~ On nous assure que la Ville songe sérieusement à donner à la population un square couvert, rendez-vous central et universel de la bonne société, et que la fameuse collection Courtois, qui va être mise en vente ce mois-ci, pourrait bien en offrir les éléments principaux. Il parait qu'un des projets municipaux serait de placer l'édifice de verre, dessiné dans le goût oriental, dans le jardin des Tuileries, c'est-à-dire dans le centre même de Paris. D'autres parlent d'un espace des Champs-Élysées, du côté de l'avenue Gabriel. Attendons.

~~~~ CORRESPONDANCE. — Merci affectueux à Niort.

— Avis à Velluire que le médecin en question serait bien inutile à une personne chi... ...que.

— Un abonné supplie l'édilité parisienne de ne pas oublier, dans les nouvelles dénominations des rues de Paris, notre Jeanne d'Arc. Recomman...

— Un autre abonné (dit-il !) réclame contre ... nom de *rue des Vosges*, donné récemment à tout un côté de l'ex-*rue du Pas de la mule*.

« Pourquoi, dit cet abonné possible, justement nous rappeler ce nom, contre lequel proteste spirituellement, du reste, la statue de Louis XIII, en lui tournant le dos ? Est-ce que ce bon vieux nom de *Pas de la mule* n'indiquait pas bien la physionomie de ce quartier homogène, où toutes les maisons sont historiques, et qui se croyait, par cela même, à l'abri des remaniements révolutionnaires ? Enfin, si le besoin d'une nouvelle appellation se faisait violemment sentir, ce qui est loin d'être prouvé, ne pouvait-on point trouver un nom plus en harmonie avec le caractère tout particulier de ce côté de Paris? Si cette petite observation ou protestation pouvait être présentée à l'attention de nos édiles, peut-être reviendraient-ils sur cette décision d'un éclectisme au moins criard. »

— Alla signora marchesa Amalia de R***, *Hôtel de la Paix* : Puisque vous désirez, je ne sais pourquoi, une réponse imprimée, la voici, madame : La nouvelle a été donnée pour la première fois, il y a une dizaine de jours, par la *Gazette des Étrangers*, que dirige M. Henri Legrand — et que rédige M. Henri de Pène. Notre aimable et spirituel confrère, qui vit dans le meilleur monde parisien et étranger, est toujours très-bien informé, et il use de ses informations avec beaucoup de tact et de délicatesse. Mais ceux qui ont reproduit la nouvelle l'ont fait repasser par leur plume, et elle s'y est embourbée ! Ceci vous explique tout. Au reste, si vous voulez avoir chaque matin un bon compte rendu de la veille et un utile programme de la journée, prenez cette *Gazette des Étrangers*, qui vous est dédiée, et les quelques semaines que vous passez à Paris auront leur guide excellent. Moi Parisien, dont le métier est pourtant de savoir ce qui se passe, je m'en sers quotidiennement, comme si j'arrivais de Pétersbourg, de Washington, de Madrid ou du Caire.

JULES LECOMTE.

M. LOUIS VEUILLOT.

La modération a son ivresse comme la passion, et je crois qu'il y a quelque mérite à juger les hommes les plus ardents et les plus passionnés avec un parti pris d'excessive retenue, et par ces temps de peinture violente, à faire de *douces* études sans se laisser étourdir par les clameurs des partis.

Un journal, autre que celui-ci, qui s'aviserait de mettre en regard du portrait de l'écrivain ultramontain celui de l'auteur du *Fils de Giboyer*, serait certainement accusé d'ironie : mais nous devons donner satisfaction à tous les instincts et poser des prémisses dont chacun de nos lecteurs, selon son tempérament, son éducation et ses principes, tirera lui-même les conclusions.

Si nous nous permettons d'émettre une opinion toute personnelle, c'est pour ne pas abdiquer un droit qui nous est acquis par notre initiation aux lettres contemporaines, et notre coopération (si restreinte qu'elle soit) au mouvement littéraire. D'ailleurs, on remarquera que loin d'attiser le feu et d'exciter les passions, nous avons attendu, pour satisfaire une impatience trop légitime, que le bruit qui s'est fait autour des deux écrivains se fut un peu apaisé.

Un jour, en 1838, M. Louis Veuillot écrivit dans ses *Pèlerinages de Suisse* : « Pour moi, ce que je regrette, je l'avoue franchement, c'est *qu'on n'ait pas brûlé Jean Hus plus tôt*, et *qu'on n'ait pas également brûlé Luther*; c'est qu'il ne se soit pas trouvé un prince assez *pieux* et assez politique *pour ouvrir une croisade contre les protestants...* »

M. Louis Veuillot. (D'après une photographie de ...

En 1851, on lui reprochait amèrement ce manque de tolérance, au nom des doctrines mêmes du christianisme, et M. Veuillot, relisant la phrase que nous avons citée, la main gauche sur ses *Pèlerinages*, et la main droite sur son cœur, répétait, à haute voix : « Littérairement, cette phrase pourrait être mieux tournée, je ne la renie point, et je ne suis pas insensible au plaisir de me retrouver fidèle à mes opinions. Ce que j'écrivais en 1838, *je le pense encore*. »

Il eût volontiers fait précéder cette phrase célèbre de la formule : « *En mon âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes*. »

Voilà donc ce que pense aujourd'hui ce chrétien ! Je n'ai pas besoin de dire que les auto-da-fé de M. Louis Veuillot ne sont pas mon fait, mais je ne suis pourtant pas insensible à cette persévérance dans une opinion, et j'oublie un instant la cause pour ne me souvenir que de l'ardeur et de la constance avec lesquelles il la défend. Un homme qui exprime des

Bénédiction de l'établissement consacré aux pupilles de la marine (Brest). — (D'après un croquis de M. Léonnec.)

opinions aussi *avancées* que celles citées plus haut, n'a qu'une porte de salut : la conviction. Cette conviction est-elle sincère ? On serait tenté de le croire en retrouvant M. Veuillot constamment sur la brèche, multipliant ses coups et ses attaques, déployant une valeur et une ardeur juvéniles.

Que son ennemi s'appelle M. de Sacy ou le comte d'Haussonville, Emile Augier, ou M. Proudhon, ses armes sont les mêmes ; il n'a ni la lance courtoise, ni la fine épée, ni le poignard de merci; il s'arme d'un bâton noueux qui, brandi par ses mains redoutables, prend des airs de massue et, avouons-le, ses ennemis restent souvent sur la place s'ils ne s'en vont meurtris et tirant de l'aile.

Un ami intime de M. Veuillot m'a souvent assuré que lorsqu'il lui échappait un blasphême involontaire en présence de l'écrivain catholique, les yeux de M. Veuillot se remplissaient de larmes, et qu'il tentait depuis longtemps sa conversion avec une conviction et une foi profondes.

A tout prendre, M. Veuillot n'est pas plus irrationnel que les fougueux montagnards, et ce redresseur de torts qui se porte le chevalier errant du respect de l'Eglise et de l'Autel, ce théocrate qui n'est même pas royaliste et qui retarde de six siècles au moins, a quelque grandeur.

Le style de M. Veuillot est aussi reconnaissable que celui de Mérimée (que l'auteur de *Colomba* me pardonne !) Sa phrase est ardente, elle rugit, elle éclate, elle tonne, et vous pensez bien que la forme, le contour et la ligne perdent quelque peu à ces violents soubresauts ; mais si le style de Veuillot n'a pas la sérénité des marbres, il a du moins la fougue et la passion, qui sont la vie, et en lisant un portrait écrit de sa main, une réponse ou une attaque, on se sent en face d'une personnalité littéraire en qui s'est incarnée la polémique.

Louis Veuillot est né à Boynes (Loiret), en 1813, et son père était ouvrier tonnelier; il ne reçut d'autre éducation que celle qu'on donne dans les écoles mutuelles.

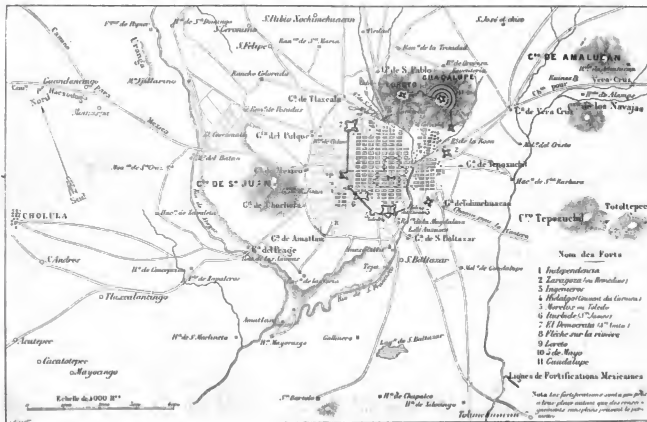
A treize ans, il entrait chez un avoué. Sentant l'insuffisance de ses études, il s'enfermait des journées entières dans les bibliothèques, lisant sans ordre ni discernement, refaisant complétement son éducation. A dix-neuf ans, il écrivit son premier article à l'*Esprit public*.

Critique ardent et passionné, il attaquait sans mesure tous ceux qui étaient justiciables de sa plume, et à vingt ans, eut son premier duel

M. Emile Augier, membre de l'Académie française. (D'après une photographie de Nadar.)

PLAN DE PUEBLA ET DE SES ENVIRONS

D'après la carte de l'état-major de l'armée mexicaine, pour servir à l'intelligence des opérations du corps expéditionnaire.



Plan général de Puebla et de ses environs.

avec un acteur qu'il avait ridiculisé; l'année suivante, il se battit aussi contre le rédacteur en chef du *Journal de Rouen*.

En 1834, il passe au *Mémorial de la Dordogne*, et, sommé de rétracter un mot plus que léger, soutient encore son opinion l'épée à la main. En 1837, il vient à Paris pour collaborer à *la Charte de 1830*, journal qui vécut ce que vivent les chartes, et Louis Veuillot fonda une feuille doctrinaire, intitulée : *la Paix*.

Jusqu'alors, il l'a bien souvent avoué depuis, Louis Veuillot n'avait aucune foi politique ni religieuse; ce n'est qu'en 1838, pendant un voyage qu'il fit à Rome, en compagnie de M. Olivier Fulgence, que fortement impressionné par les pompes des cérémonies pontificales, il sentit se développer en lui cette foi religieuse dont il s'est fait l'un des plus ardents défenseurs.

Il se fit présenter au pape et abjura son erreur aux pieds du Saint Père.

A son retour à Paris, il étonna chacun par son ascétisme et la pureté de ses pratiques religieuses; son livre : *les Pèlerinages de Suisse*, un code d'intolérance et de fanatisme, fit grand bruit et fut violemment attaqué. Il répondit à la critique par un autre livre religieux : *le Saint-Rosaire médité* (1840). *Rome et Lorette, Agnès de Laurens, ou Mémoires de la Sœur de Saint-Louis*, suivirent de près.

Quand le maréchal Bugeaud fut nommé gouverneur général de l'Algérie, il se souvint de Louis Veuillot, qu'il avait connu à Périgueux, et l'emmena comme secrétaire.

Mais la place du journaliste, qui luttait vainement contre ses instincts de polémiste, était à Paris; il y revint, et publia *les Français en Algérie*. C'est, je crois, vers cette époque que M. Veuillot donna au journal *le Correspondant* un roman, intitulé : *L'honnête Femme*, dont il rachèterait probablement assez cher les exemplaires errants. Que M. Veuillot se rassure, ils sont devenus introuvables!

Appelé à des fonctions ministérielles à l'intérieur, Veuillot donna sa démission après huit mois d'exercice et devint l'une des colonnes du journal *l'Univers*; il ne fut pas toujours cette *Turris eburnea* dont parle l'Écriture : Et je crois qu'en dehors des époques révolutionnaires, jamais journal n'enregistra d'aussi violentes polémiques; celle soutenue contre l'Université valut à Veuillot six mois de prison. Devenu rédacteur en chef de *l'Univers*, il marcha d'accord avec MM. de Falloux et de Montalembert jusqu'au dix décembre; il se sépara violemment d'eux à cette époque et publia successivement *les Libres-Penseurs*, — *l'Esclave Vindex*, — *le Lendemain de la Victoire*.

Un jour, à propos des classiques de la littérature, M. Veuillot, plus royaliste que le roi, voua les évêques à l'anathème et les traita un peu comme il avait traité Luther et Jean Hus. L'archevêque de Paris le censura; il en appela au Saint Père, plaida sa cause en cour de Rome et fut absous.

Une autre fois, M. Dupin, à propos de certains droits féodaux, avait flétri le moyen âge; M. Veuillot, qui regardait peut-être cela comme une personnalité, prit en main la défense de ces temps fortunés et écrivit un livre, intitulé : *le Droit du seigneur*.

Dans sa lutte avec Émile Augier, qui l'avait mis à la scène sous le nom de Déodat, M. Veuillot, peut-être un peu fatigué de tant de combats, ne riposta pas aussi violemment qu'on avait cru, j'allais dire qu'on avait *espéré* qu'il le ferait. Sa lettre, insérée au journal le *Figaro*, pour lequel cette réponse était une bonne fortune, fut trouvée pâle. On pouvait pourtant y lire la phrase suivante :

« Je ne me suis jamais proposé que le rôle de suisse qui fait taire les mauvais drôles et met les chiens à la porte, afin que le service divin ne soit pas troublé. J'ai fait mon devoir. »

Vous l'entendez, c'est le seul rôle qu'ambitionne M. Louis Veuillot; il lui suffit, et je trouve qu'il est modeste, il pourrait avoir moins d'humilité.

CHARLES YRIARTE.

M. EMILE AUGIER.

L'auteur du *Fils de Giboyer* n'a guère que quarante-deux ans, et il y a plus de cinq ans qu'il porte l'habit brodé de l'olivier de paix et s'assied sur le fauteuil de M. de Salvandy. Avec toutes les qualités nécessaires pour ne pas être académicien, M. Emile Augier a eu cette singulière bonne fortune d'être lauréat de l'Académie française, qui donna à sa *Gabrielle* un prix de vertu.

A partir de ce jour il était voué au fauteuil, et les audaces de l'*Aventurière*, les effronteries du *Mariage d'Olympe* et celles des *Lionnes pauvres*, ne pouvaient rien contre cet arrêt des immortels.

Qui se douterait qu'il y a sous cet Aristophane un poète à l'âme tendre qui a écrit *les Pariétaires*, un rêveur qui s'est promené jusqu'à trente ans sous les pâles églantiers, un amoureux de la forme qu'une fresque à demi effacée sur un mur de Pompéi plonge en d'indicibles contemplations.

Il y a loin de la *Ciguë* au *Fils de Giboyer*; plus loin encore du *Joueur de flûte* aux *Effrontés*, et, dans son œuvre complète, le jeune pasteur de *Sapho*, au rythme arcadien, au front couronné de cythise et de thym, côte à côte avec *Sergine* et *Giboyer*, doit rester insensible à leurs diatribes et à leurs articles de fond.

Nous regrettons le poëte sans méconnaître l'auteur dramatique; M. Emile Augier est, aujourd'hui, l'écrivain qui fait parler ses acteurs avec le plus d'autorité. Son langage est vibrant et son style est châtié; il a l'audace, il a le trait et le mot, et s'attaque hardiment aux vices et aux ridicules; il est moderne, il est précis, il est clair, il est concis, et suit le précepte d'Horace : *Festinat ad eventum.*

Ses deux dernières œuvres dramatiques ont soulevé des orages, il a été chez nous le restaurateur de la comédie aristophanesque, petite restauration, croyez-moi : l'Art ne vit pas de personnalités, et si la postérité choisit un jour dans l'œuvre de M. Emile Augier, il est probable que *la Ciguë* lui semblera plus une œuvre que *les Effrontés*.

M. Emile Augier a été un homme heureux, et il méritait de l'être, il a le respect de son œuvre et n'a pas sacrifié à la muse vénale; est-ce sa faute a lui, si le *Fils de Giboyer* tient si longtemps l'affiche? Soyez sûr que dans son esprit, cette œuvre et celle qui en forme la première partie, se rattachent à une idée littéraire, les lauriers de Beaumarchais l'empêchaient de dormir.

On a parlé à propos du *Fils de Giboyer*, de vainqueurs et de vaincus, mais je crois que M. Augier est homme, si demain les vainqueurs devenaient les vaincus, à combattre à l'avant-garde de cette armée en déroute.

Mais était-il bien nécessaire de combattre?

M. Emile Augier est né à Valence le 17 septembre 1820, on sait qu'il est le petit fils de Pigault-Lebrun, dont il a défendu la mémoire dans une lettre qui sert de préface à l'une de ses pièces.

A vingt-quatre ans, M. Augier présenta la *Ciguë* au Théâtre-Français, le comité rejeta son œuvre, qui fut portée à l'Odéon, où elle obtint grand succès; le comité qui reconnaît quelquefois ses fautes, admit deux ans après dans son répertoire, l'œuvre qu'il avait rejetée.

C'est pendant la révolution de 1848 que M. Augier donna l'*Aventurière*; en 1849 *Gabrielle* qui avait joui d'une immense vogue à la Comédie-Française, valut à son auteur le prix Monthyon.

En 1850, il donna le *Joueur de Flûte*, et dix années après on inaugurait la maison grecque du prince Napoléon, par la représentation de cette pièce, Emile Augier et Théophile Gauthier vêtus à l'antique, faisaient répéter dans l'impluvium, les rôles joués par les acteurs de la Comédie-Française.

Diane, l'Habit-Vert en collaboration avec Musset, et *Sapho*, opéra avec Gounod, parurent en 1851. En 1853 il revint à la Comédie Française, apportant une pièce en collaboration avec Jules Sandeau; la *Pierre de Touche*. La même année il donnait *Philibert* au Gymnase, et *le Mariage d'Olympe* au Vaudeville; cette dernière pièce dont le dénoûment terrible effrayait les âmes sensibles, n'eut pas tout d'abord le succès qu'elle a obtenu à la dernière reprise.

En 1854, M. Augier obtint un de ses plus brillants succès au Gymnase avec le *Gendre de M. Poirier*, en 1855 il donna en collaboration avec Edouard Foussier, *Ceinture dorée*, en 1857 à l'Odéon *la Jeunesse*, et récemment *les Effrontés* et le *Fils de Giboyer*.

M. Augier a remplacé M. de Salvandy à l'Institut en 1857.

C. Y.

Bénédiction de l'établissement des Pupilles de la marine, à Brest.

Le Gouvernement vient de créer, au port de Brest, sous le titre d'Établissement des Pupilles de la marine, un asile destiné aux orphelins des marins morts au service de l'état ou du commerce, ainsi qu'aux enfants des pêcheurs ayant succombé par suite d'un événement de mer.

La bénédiction en a eu lieu le 14 avril.

Mgr l'évêque de Quimper et de Léon, venu tout exprès à Brest pour cette solennité, a d'abord célébré la messe dans la chapelle Saint-Louis, affectée à l'établissement, puis s'est rendu, en procession, à la caserne des Pupilles, qu'il a bénite dans toutes ses parties.

Quatre-vingts mousses en armes, du vaisseau-école l'*Inflexible*, formaient la haie.

Les Pupilles, commandés par le lieutenant de vaisseau qui en est chargé, étaient placés dans l'église, à la suite du cortége, et attiraient les regards par leur bonne mine.

Leur uniforme se compose d'une grande et d'une petite tenue.

La grande tenue comprend :

Le berret de laine, bleu foncé (dit bonnet de travail), avec houppe bleu et rouge; la chemise de laine; le pantalon bleu de roi, et le manteau-talma de même couleur.

Par dessus le manteau s'étale le grand collet bleu à liseré blanc de la chemise.

La petite tenue consiste en un bonnet de travail, une vareuse et un pantalon de toile.

L'évêque est ensuite allé visiter l'asile Eugénie, tout spécialement consacré aux enfants des ouvriers de l'arsenal. Il y a été reçu, avec une grâce parfaite, par Mme la comtesse de Gueydon, présidente de l'œuvre, et par les dames patronesses.

PAUL LÉONNEC.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

Rencontre de cardinaux — Monte-Pincio (Rome)

TABLEAU DE M. FERDINAND HEILBUTH

Les études sur le Salon de cette année sont confiées à M. Théophile Gautier fils, qui est déjà une autorité en matière de critique artistique, et nous avons l'intention de reproduire quelques-unes des toiles qui ont frappé l'attention du public. Nous commencerons cette série par un tableau de genre qui attire la foule et jouit d'un succès mérité.

M. Ferdinand Heilbuth, qui expose cette année trois tableaux d'un égal mérite : *Promenade de séminaristes* (*Monte-Pincio*), un *Intérieur de carrosse de cardinal*, et *Rencontre de cardinaux* (*Monte-Pincio*), s'est fait connaître en France par une série de toiles qui lui ont valu dans nos expositions des récompenses successives, couronnées au dernier Salon par sa nomination au rang de chevalier de la Légion d'honneur.

La Leçon de danse, le Fils du Titien, la Mort de Lucas Signorelli, le Couronnement de Frédéric de Hûnten, l'Aveu, l'Auto-da-fé, le Mont-de-Piété (que nous avons reproduit au dernier Salon), et bien d'autres tableaux popularisés par la gravure et la photographie, assurent à ce jeune peintre un rang estimable parmi nos célébrités artistiques.

Après avoir vécu dans l'intimité des personnages de la renaissance italienne, s'être épris pendant longtemps des palais vénitiens, et avoir consacré sa palette à la reproduction du miroitement des étoffes, ne s'être complu qu'au milieu des concerts, des fêtes et d'un perpétuel décaméron, M. Heilbuth, qui rêve toujours à l'Italie, fit récemment un dixième voyage à Rome, et, vivant dans le monde réel, pensa que le public qu'il avait entraîné longtemps à sa suite, un jour à la cour de Ferrare, une autre fois chez le duc d'Este, à Venise, à Florence, à Sienne ou à Pise, le suivrait peut-être tout simplement sur le Monte-Pincio.

Deux cardinaux se rencontrent et se saluent : à dix pas derrière chacun d'eux se tiennent les serviteurs des monsignori. Dans le fond du tableau, Saint-Pierre découpe sur le ciel sa grave silhouette; le tableau est clair et plein de soleil. La tête du cardinal, grassement peinte, est d'une finesse exquise, la béatitude est peinte sur ce visage; le mouvement du cardinal, vu de dos,

est d'une grande justesse. Quant aux vieux serviteurs, avec leur livrée vert pomme, leur dos courbé par l'âge, leur physionomie bizarre, ils jouent un rôle important dans ce tableau, qui dénote un observateur en même temps qu'un peintre.

Le tableau dont nous donnons la reproduction est acheté par M. de Lavalette.

Nous laisserons à M. Théophile Gautier le soin de juger les autres œuvres de M. Heilbuth quand le moment en sera venu; nous avons voulu faire les honneurs du salon à un étranger qui a conquis une belle place parmi nos peintres.

C. V.

Plan de Puebla et de ses environs

Au moment où les troupes françaises s'avancent sur Puebla et où on s'attend à chaque instant à recevoir la nouvelle de la prise de cette ville, il nous a paru intéressant de donner à nos lecteurs un plan de la cité et de ses environs, communiqué par un ingénieur français résidant au Mexique.

Tout bien informés que nous sommes généralement, nous ne sommes pas dans le secret des opérations et nous ne savons quelles dispositions prendra le général Forey. Il y a dans ce plan tel ou tel *cerro*, telle ou telle hauteur dominant la ville qui, pourvu de pièces de montagne, devra coopérer à la prise; les lignes pleines et fortement teintées en noir indiquent la partie fortifiée.

On remarquera la régularité des percements des voies si générale dans tout le Mexique, et qui, dans une attaque de la ville, rendrait la résistance si difficile.

Si dans quelques jours les rapports officiels annoncent l'importante nouvelle de la prise de Puebla, nul doute qu'à l'aide de cette carte nos lecteurs ne suivent facilement les opérations.

H. V.

LES DEUX CROIX

(Suite.) 1

— Buvez, buvez donc, mon oncle.

— Tu as raison, garçon, répondit le vieux soldat en se versant plusieurs verres qu'il but coup sur coup.

Alors, tout ragaillardi par ces libations:

— Suzanne, dit-il, faites sortir ces enfants, j'ai à vous parler.

— Ah! brave monsieur Martial, pensa Suzette.

Toute surprise, Jacqueline regarda avec étonnement le vieux soldat.

— Ne pouvez-vous pas me parler devant eux? fit-elle en désignant les deux jeunes gens.

— Impossible, répondit Martial; il s'agit d'une chose grave, et les convenances s'y opposent.

Dans toute autre circonstance, la mère Jacques se fût sans doute opposée aux désirs du vieillard, mais ce jour-là elle se sentait si heureuse, que la pensée de le contrarier ne lui vint même pas à l'esprit.

— C'est différent, répondit-elle; et, quittant la table: Allons, mes agneaux, fit-elle à Pierre et à Suzette, décampez, mais ne vous éloignez pas.

— Bien, ma tante.

— Je vous devine; merci, mon tuteur, dit tout bas Pierre au vieillard.

Les jeunes gens gagnèrent le jardin, où ils se firent mutuellement part de leurs espérances.

Dès que la porte se fut fermée sur eux, Martial quitta sa place. Il se sentait rajeuni de vingt ans, et ses yeux animés enveloppèrent Jacqueline d'un regard bien ardent pour des yeux de septuagénaire.

— Nous voilà seuls Martial; parlez.

— Jacqueline! fit avec résolution le vieillard.

— Martial? répliqua la vieille du même ton.

— Je.. je...

Et la voix du vieux soldat s'arrêta.

— Mille cartouches! se dit-il, voilà que la vaette m'empoigne.

— Eh bien! fit la mère Jacques, cette chose grave... expliquez-vous, mon ami.

— M'y voilà, répondit Martial en faisant un violent effort sur lui-même; il s'agit du bonheur d'une personne pour qui, je le crois, vous avez un peu d'affection.

— Et c'est de moi qu'il dépend?

— De vous seule, vous allez en juger. Ah! Suzanne, vous le disiez bien tout à l'heure, il ne faut pas attendre... aussi est-ce pour cela que... Mais... parce qu'enfin... Ne vous fâchez pas.

— Quel barbotage! je n'y comprends pas un mot.

— Eh bien?

— Eh bien ..

— On m'a chargé, parce que...

Puis, s'oubliant, il s'écria en se frappant la poitrine:

— Oh! Suzanne, il y a longtemps que c'est là!

— Quoi? parlez donc!

— C'est que je crains...

— Si vous tremblez, prenez-moi pour une pièce de douze, et, dragon, en avant!

— Vous avez raison, car je ne puis mourir sans vous l'avoir dit.

— Ce dont on vous a chargé pour moi?

— Non, il ne s'agit plus de cela.

— De quoi s'agit-il donc alors?

— De.. Si je vous déplais, nous resterons amis.

— Oui! Au fait!

— Jurez-le.

— Foi de vivandière!

— Eh bien, je vous aime... Ne cassez rien.

— Allons donc, nigaud, voilà cinquante ans que j'attends ce mot-là.

Martial fut comme foudroyé par cet aveu inattendu; il resta pendant quelques instants les bras tendus, la bouche ouverte, ne pouvant ni se mouvoir ni parler. Enfin, reprenant son esprit, il s'écria:

— Que dis-tu?

C'était la première fois de sa vie qu'il osait tutoyer la mère Jacques.

— La vérité, répondit-elle.

— Mais alors, tu m'aimais donc aussi, Suzanne?

— A en perdre le boire et le manger.

— Et tu ne me l'as jamais dit?

— Maréchal des logis, pour qui me prenez-vous?

— C'est juste, mais il fallait me le faire comprendre.

— N'y ai-je point tâché par tous mes efforts?

— Tu refusais tout le monde.

— Parce que je vous attendais... sous l'orme, Martial.

— Et je n'ai pas compris, rien deviné. Imbécile! s'écria le vieillard en se frappant le front.

— Oh! oui! ne put s'empêcher de lui répondre la mère Jacques.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

— Aussi, pourquoi étiez-vous avec moi d'une brusquerie sans égale?

— Par crainte de vous faire des avances que ma dignité de vivandière de la grande armée n'admettait pas.

— Enfin, chaque fois que j'ai essayé de faire le galant... aujourd'hui encore, pour le bouquet ..

— Eh! certes, quand on aime pour le bon motif, dans le militaire, on va droit à sa belle, la main au schako, l'autre le long de la couture du pantalon, et on lui dit: — Vivandière, je vous aime; à quand la noce? Si elle vous agrée, elle répond: — Dans huit jours. Si, au contraire, elle ne veut pas de vous pour son brigadier à vie, elle rit et vous tourne le dos. Moi, Martial, je vous aurais répondu: — Le plus tôt possible, mon ami.

— Mais vous aviez en horreur le mariage.

— Parce que ne vous décidant pas, ne pouvant être à vous, je ne voulais être à personne.

— Savais-je que ce que j'avais pour vous était de l'amour? N'espérant jamais vous toucher, j'ai pu croire que c'était de l'amitié, et c'est aujourd'hui seulement...

— Eh bien! vous avez mis du temps à l'apprendre.

— Mais vous, Suzanne, quand cela vous a-t-il pris?

— Dès que je vous ai vu; sans cela, me serais-je trouvée juste là pour vous sauver la vie? Je vous suivais partout, même au feu.

— Bonne Suzanne!

— Et tenez, poursuivit la mère Jacques, je ne devrais pas vous l'avouer, car j'ai toujours regardé ça comme une faiblesse, mais cette croix d'or que vous m'aviez donnée, me décorant aussi comme l'avait fait l'empereur, pour me remercier de vous avoir sauvé...

— Cette croix?

— La voici, elle ne m'a jamais quittée, dit-elle en tirant le modeste bijou de son sein.

Les larmes vinrent aux yeux du vieux soldat.

— Comment, toujours fit-il.

— Toujours.

— Oh! Suzanne, laissez-moi l'embrasser à genoux!

— Volontiers, répondit la digne femme en détachant la croix de son cou.

Martial la prit avec onction et, la pressant sur ses lèvres, il s'écria:

— Chère Suzanne!

L'écho lui répondit:

— Chère Suzette!

Martial et la mère Jacques se retournèrent et virent Pierre aux genoux de Suzette, embrassant aussi la petite croix d'or qu'il lui avait donnée le matin.

Les jeunes gens avaient, par une croisée ouverte, assisté à la scène qui venait de se passer entre les deux vieux amants, et n'avaient eu garde de laisser échapper une aussi belle occasion de tout avouer à la mère Jacques.

— Hein! fit celle-ci fort étonnée, que veut dire ceci?

— Une chose bien simple, mademoiselle Suzanne, dit Pierre, c'est que nous n'avons pas fait comme vous: nous nous aimons et nous nous le sommes dit.

L'aveu de Martial avait à jamais désarmé Jacqueline.

— Vous avez bien fait, mes enfants! s'écria-t-elle.

Suzette l'embrassa; Pierre en fit autant.

— Mon tuteur, dit-il alors d'un ton railleur, je vous remercie d'avoir parlé pour moi.

— J'allais le faire, garçon, balbutia le vieux soldat tout honteux.

— Tu aimais donc Pierre?

— Oui, ma tante.

— Voyez-vous, la petite sainte nitouche qui ne m'en a rien dit!

— Je n'osais pas, ma tante.

— Je suis donc bien terrible? Je devrais, pour t'en punir, m'opposer à votre mariage.

— Oh! ma tante!

— Ne faites pas cela, Suzanne, qu'ils soient heureux aussi, nous ferons les deux noces le même jour, reprit Martial.

— Les deux noces?

— Sans doute, celle de Pierre et de Suzette et la nôtre.

— Mon pauvre ami, y pensez-vous?

— Si j'y pense, Suzanne? je le crois bien.

— Eh bien, vous avez tort, car notre mariage est impossible.

— Impossible! après un amour d'un demi-siècle?

— C'est bien pour cela: restons ce que nous étions, nous vivrons réunis. J'écrirai à mon frère et j'aurai son consentement pour Pierre. Ainsi, mon pauvre Martial, nous aurons l'amitié pour nous-mêmes, et l'amour en voyant le bonheur de ces enfants.

— Vous le voulez?

— Il le faut.

— Ah! c'est égal, Suzanne, c'est grand dommage.

— Allons, consolez-vous, mon pauvre Martial, ils sont trop verts. Vous serez le garçon d'honneur.

Un mois après, le village était en fête, le tambour battait, les coups de fusil, répercutés par les échos, résonnaient dans la plaine. On célébrait la noce de Pierre et de Suzette.

Au bal, la mère Jacques dansa et Martial aussi, puis la nuit tomba. Les époux furent reconduits à la ferme de Jacqueline. Martial regagna tristement son logis. Le cœur plein d'amertume, il ouvrit la fenêtre qui donnait sur la campagne. La nuit était superbe, la lune, pleine et brillante, argentait l'horizon et jetait ses rayons sur les maisons blanches du village, qu'elle inondait de ses lueurs atoniques.

— Oh! la belle nuit! s'écria le vieillard, et dire qu'elle aurait pu naître pour moi, il y a cinquante ans!...

LÉOPOLD STAPLEAUX.

FIN.

---

1 Voir les numéros 314, 315 et 316.

Vue de la ville d'Elché, l'une des résidences d'été de l'Andalousie.

Arrivée à Aranjuez de S. M. la reine d'Espagne. (D'après le croquis de notre correspondant, M. Baumann.)

Vue de la ville d'Elché (Andalousie)

ENVIRONS D'ALICANTE

Elché est une petite ville située dans l'une des campagnes les plus fertiles de l'Espagne.

Son climat est celui de l'Afrique. Elle est renommée par les bois de palmiers dattiers qui l'ombragent, et dont on trouve une plus grande quantité dans ce lieu que ne pourrait en offrir tout le reste de la Péninsule.

Les hivers y sont inconnus, l'aspect des campagnes est tout oriental; ses maisons rougeâtres et blanches, d'un style mauresque, avec leurs terrasses et leurs rares fenêtres, se mélangent harmonieusement avec les agaves, les cactus et les palmiers, dont les fruits mûrissent en novembre et sont exportés comme venant d'Algérie.

Les feuilles ou palmes de ces beaux arbres sont une grande ressource pour le commerce de cette ville : on en fait d'énormes envois non-seulement en Espagne, mais aussi en Italie, pour la fête du dimanche des Rameaux. En Espagne, elles sont suspendues aux balcons, pour porter bonheur à la maison et la préserver de la foudre.

Elché (l'ancienne Illici) compte encore dix-neuf mille habitants. Elle est traversée par une rivière qu'on passe en hiver sur un beau pont fort élevé, où l'eau coule à pleine arche.

En été, le lit de cette rivière a l'aspect d'une route creuse et sablonneuse parfaitement sèche, où croissent de gigantesques cactus.

L'église Santa-Maria est très-belle. De la plate-forme de sa tour, l'aspect des bois de palmiers qui entourent la ville est d'un effet ravissant; c'est un des sites les plus pittoresques de l'Espagne.

Le marquis de Molins, un des grands noms de l'Espagne nobiliaire, comme il est une des illustrations de de l'Espagne littéraire, possède à Elché une villa qui ressemble à un *bordj* africain. Un jour que nous étions venus à pied d'Alicante, les fermiers de l'auteur du *romancero* de la guerre d'Afrique nous apportèrent une corbeille de dattes fraîches et des *bucaros* remplies d'une eau parfumée, et nous fîmes des libations d'eau pure sous les palmiers en bénissant l'hospitalité andalouse. A notre départ, la Rébecca qui nous avait tendu l'alcarazas dansa et joua du pandéro, et nous lui fîmes son portrait; elle ne nous l'a jamais pardonné.

C. Y.

La reine Isabelle à Aranjuez.

Aranjuez, où S. M. Isabelle s'est rendue le 18 avril dernier, est situé sur la rive gauche du Tage, à environ dix ou onze lieues de Madrid. C'est une résidence délicieuse, où l'on comprend que la cour fasse chaque année un séjour prolongé; tout le pays à l'entour de Madrid étant dénudé d'arbres et paraissant fort triste, Aranjuez devient un oasis de verdure qui repose agréablement la vue.

Le grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, qui commença ce château vers 1387, n'était point mal inspiré; Charles-Quint, grand preneur de royaumes, le trouva à son goût et se l'appropria. Depuis lors, tous les rois l'agrandirent et le restaurèrent, et Philippe II y fit construire une chapelle fort belle, aujourd'hui publique.

C'est à Aranjuez que fut conclu le traité de 1772, entre la France et l'Espagne, contre l'Angleterre.

Le dessin que nous envoie notre correspondant particulier représente la reine et le roi se promenant dans le parc.

Le noble couple est accompagné de M. de Salamanca, du duc de Cesto, du marquis de Miraflores, président du Conseil des ministres, de M. Weisweiler, etc.

S. M. C. distribue, selon sa noble habitude, d'abondantes aumônes aux pauvres qui ne manquent pas d'accourir dès le premier jour de l'arrivée de la cour à la résidence de printemps.

L. DE P.

SALON DE 1863

(1er ARTICLE)

Une certaine émotion a précédé cette année l'ouverture de l'Exposition. On parlait de sévérités excessives de la part du jury; des noms aimés auraient été rayés du livret, ainsi que d'autres plus discutés, mais qui ont le privilége de passionner certaines écoles, ce qui, joint à la décision administrative réduisant à trois le nombre des œuvres que chaque artiste peut apporter, avait amené une véritable effervescence, dont chacun avait sa part, le jury tout comme la direction des beaux-arts. Dieu sait ce qu'il serait advenu de tout cela, si une intervention supérieure n'avait coupé court aux réclamations, de la façon la plus inattendue comme la plus intelligente. Tous les tableaux refusés seront, comme ceux reçus, exposés au palais des Champs-Élysées. Sans infirmer le jugement du jury, l'Empereur a voulu que tout le monde pût le contrôler et voir si, véritablement, il y a eu injustice, ou simplement sévérité autorisée par l'insuffisance de talent dans les œuvres exclues.

Ce sera là une occasion excellente de juger cette institution, si discutée, du jury, et nous espérons que les bons tableaux qui ont été refusés ne seront point retirés de cette seconde exposition et que leurs auteurs sauront sacrifier une question particulière d'amour-propre à la question d'intérêt général qui va être décidée. Les règlements suivant lesquels fonctionne aujourd'hui le jury ont assurément besoin d'être révisés, et puisque l'on a fait un appel à l'opinion publique, il faut espérer qu'on voudra l'écouter lorsqu'elle parlera. Quant à nous, nous nous ferons un devoir de rendre compte avec autant de soin d'une exposition que de l'autre.

Dans ce premier article, nous n'entrerons point encore dans le détail de l'exposition; les lecteurs du *Monde illustré* nous sauront plutôt gré de leur donner en un rapide aperçu l'ensemble et la disposition des tableaux, et de leur citer les noms principaux et les œuvres qui frappent au premier abord.

Quand on débouche dans le grand salon, où vous amène l'escalier du pavillon central, on a devant soi, sur la paroi opposée à l'entrée, trois grandes toiles; à gauche et à droite, les deux magistrales compositions de M. Puvis de Chavannes, représentant l'une le *Travail*, l'autre le *Repos*, — *Labor* et *Otium*, — qui complètent l'œuvre si remarquablement commencée, il y a deux ans, dans la *Paix* et la *Guerre*. Le *Magenta*, de M. Yvon, qui sépare ces deux toiles, peut être considéré comme une des meilleures batailles de l'auteur de *Solferino*.

Sur la paroi de gauche, en tournant le dos à l'entrée, nous citerons l'admirable *Portrait de l'Empereur*, par Flandrin; c'est assurément le premier portrait *vrai* que nous ayons vu de S. M., et nous le préférons peut-être au *Prince Napoléon* qui figurait au Salon de 1861. Un beau *Solferino* d'Armand Dumaresq, dont on n'a pas oublié les *Chasseurs à pied* de la dernière exposition, occupe la place centrale au-dessus de la toile de Flandrin. Des deux côtés de celle-ci, on remarque une double composition, le *Départ pour l'Attaque* et le *Retour*, par M. Protais.

La face de droite comporte un portrait de l'Impératrice, par M. Winterhalter, qui soutiendra difficilement le parallèle avec celui de l'Empereur par Flandrin. Un *Solferino*, d'Eugène Bellangé, qui avait donné en 1861 un *Magenta*, et une *Capture du chérif Mohamed-ben-Abdallah*, de M. Couverchel, tiennent de ce côté, avec un *Magenta* de Philippoteaux, les places principales, n'oublions pas deux importants tableaux de fleurs et de fruits d'un peintre belge, M. Robie.

Nous n'avons rien d'important à signaler sur la face où s'ouvrent les deux portes d'entrée.

L'ordre alphabétique a été maintenu cette année pour le rangement des tableaux; cette classification a des avantages pratiques qu'on ne peut nier, mais elle a le tort de mélanger les œuvres de telle façon que les toiles éclatantes se trouvant mêlées à celles plus médiocres, il en résulte une teinte généralement grise et uniforme; aussi l'impression est-elle incertaine et même peu satisfaisante. Ce n'est que lorsque l'œil a opéré une sorte de triage qu'on peut asseoir son opinion d'une façon certaine.

Pour prendre les lettres suivant leur ordre, il faut se transporter directement dans le grand salon situé à l'extrémité gauche du Palais vers le rond-point des Champs-Élysées. Après y avoir regardé, au milieu des grandes compositions historiques qui le remplissent, le *Cerf aux abois* de Balleroy, des *Chiens* de Stevens, un *Loup terrassant un Cerf* de Kuytenbrouwer, l'*Héliogabale* de Tabar, et inspecté le plan du nouvel Opéra, — dont nous n'avons pas à nous occuper après l'examen détaillé dont il a été l'objet ici même, — il faut redescendre, en suivant la galerie qui longe le jardin intérieur et en se dirigeant vers le centre.

On rencontre d'abord la *Vénus Anadyomène* d'Amaury-Duval, qui, avec la *Vague* de Paul Baudry et la *Naissance de Vénus* de Cabanel, placées quelques salles plus bas, forme un des plus beaux ornements du Salon de 1863; ces trois chefs-d'œuvre lui laisseront leur nom, et l'on dira en parlant de cette exposition: « L'année des trois Vénus. » Les envois de M. Bouguereau n'attestent pas d'un progrès bien sensible, ni d'une bien grande recherche d'invention; nous avons déjà vu sa *Sainte Famille*, sa *Bacchante* et son *Faune*. Le *Jésus marchant sur les eaux* révèle une face nouvelle du talent de M. Brion, qui s'était jusqu'à présent montré simplement aimable. Les *Fellahs puisant de l'eau dans le Nil*, de M. Bellel, sont d'un sentiment exquis. On avait fait grand bruit de M. Courbet et de son exposition; la pièce principale ayant été exclue pour des motifs étrangers à la peinture, il nous reste deux toiles devant lesquelles on se prend à regretter que la troisième n'ait pas été admise. Un tableau singulier, c'est la *Déroute des Kabyles*, par Gustave Boulanger; l'habileté de ce peintre et sa connaissance de l'Orient pouvaient seules oser et surmonter les difficultés de son sujet.

M. Daubigny a envoyé un *Matin* doux et vaporeux, et une *Vendange* chaude et bien automnale. Les tableaux de M. Comte, le peintre ordinaire d'Henri III, sont fort remarqués, quoiqu'il ait abandonné le roi qui a fait sa réputation pour Louis XI, devant lequel il fait combattre des rats et des terriers. Sa *Scène de Rabelais* est pleine de fins détails. M. Théodore Frère continue ses *Études orientales*. L'Afrique a fourni, comme toujours, à M. Fromentin, trois sujets qu'il a traités comme l'aurait fait Bonnington. L'*Orphée* de Français méritait le bien qu'on en a déjà dit; le peintre a mis dans cette toile une mélancolie mythologique d'une pureté extrême. Après le *Samson* du dernier Salon, M. Léon Glaize nous donne un *Esope chez Xanthus*, où il a su éviter, tout en restant exact, les exagérations néo-grecques. Chaque année, M. Gérôme diminue la dimension de ses toiles; mais que de science et d'esprit dans son *Prisonnier arnaute*, et dans son *Louis XIV et Molière!*

Le grand salon de gauche n'est que médiocrement éclatant; le nom principal qu'on y trouve est celui de Gustave Doré, qui a signé la *Scène du Déluge*, la *Françoise de Rimini*, conçue dans le même style que le *Dante* de 1861, et une *Danse de Gitanas*. Que de grâce pensive et passionnée dans la jeune fille au puits d'Hébert! M. Harpignies n'a trouvé grâce devant le jury que pour un fort beau paysage d'automne, moucheté de corbeaux. Parmi les nombreuses scènes alsaciennes qui figurent au Salon, il faut nommer le *Choral de Luther*, de M. Marchal, aussi doux que son *Cabaret* d'il y a deux ans était violent; c'est le même talent, mais dans une autre gamme. Les marmitons continuent à se faire peindre par M. Ribot, qui s'en acquitte avec l'habileté que l'on connaît. On a reproché à M. Tissot d'être entré dans la peau de Leys; nous croyons qu'il aura désormais de la peine à en sortir, si toutefois il en a envie, ce qui ne nous semble pas nécessaire. Son *Retour de l'Enfant prodigue* est une merveille dans le genre. Les flamants roses, bizarrement semés sur un sable jaune au bord d'une eau bleue, de M. de Tournemine, les *Femmes d'Assise* de M. Valério, des Verlat fins et élégants, une *Constantinople* de M. Ziem, qui commence à confiner au genre de Turner, nous ramènent, après bien des omissions, au point de départ de notre course rapide.

Avant de sortir, descendons un instant dans le jardin, où se trouve disséminée la sculpture; nous y noterons une *Martyre* de Gaston Guitton, un beau *Cavalier gaulois* de M. Frémiet, l'auteur du *Centaure*, qu'on se souvient avoir vu il y a deux ans; un *Vautour* perché sur une tête de sphynx, de M. Cain; un bas-relief représentant le *Meurtre d'Ibycus*; une *Hécube* et une *Parque* de Préault.

Telles sont, ou du moins telles nous ont semblé être les œuvres sur lesquelles s'est portée plus spécialement les premiers jours la faveur du public éclairé, le seul dont les opinions soient respectables et doivent guider la critique.

THÉOPHILE GAUTIER FILS.

COURRIER DU PALAIS

C'est un bien triste et bien douloureux procès que celui qui vient de se dérouler devant la Cour d'assises de Napoléon-Vendée.

Qu'une femme, mariée à un homme plus âgé qu'elle de dix-huit ans dont les justes sévérités l'ont réduite à une existence précaire et misérable, abandonnée des siens, privée d'une direction morale et fortifiante, songe à briser, fût-ce par un crime, ce joug de plomb qui pèse sur elle, peut-être à côté de l'horreur qu'inspire la coupable y aura-t-il encore place pour la pitié; mais que cette femme, bien née, descende à des relations dégradantes, qu'elle passe des bras de son mari dans ceux d'un domestique, qu'elle se fasse l'instrument et la complice de ses cupidités, qu'elle aille jusqu'à soudoyer des assassins et à débattre avec eux le prix du sang, il semble que toute pitié doive disparaître et que l'horreur même s'efface ici devant le dégoût et le mépris.

Et pourtant, à suivre pas à pas la vie de Mme Ollive, — c'est d'elle que je veux parler, — la conscience hésite à porter un jugement absolu : on finit par comprendre qu'elle n'est pas seule coupable, et que dans le crime qu'elle a commis, dans les circonstances qui l'y ont entraînée, d'autres ont aussi leur part de responsabilité.

Ce mariage si terriblement rompu, savez-vous comment il s'est fait?

Joséphine Peraudeau avait dix-sept ans à peine; orpheline de père, elle vivait avec sa mère, une brave dame, disait-on dans le pays, mais faible et inhabile à cette mission si délicate : la direction et la surveillance d'une jeune fille. A cette époque se présenta dans la maison le lieutenant Ollive, homme de trente-six ans, chauve, usé, vieux avant l'âge, sans fortune, sans avenir; il n'en eut pas moins la hardiesse de demander la main de la jeune — et riche — héritière. Repoussé par Mme Peraudeau, il ne songea plus qu'à rendre le mariage indispensable. Son expérience en ces sortes d'aventures ne le servit que trop bien. Séduite par lui, la jeune fille dut un jour avouer à sa mère l'état où elle se trouvait. Mme Peraudeau, cependant, résistait encore. Pour forcer sa volonté, le séducteur eut recours à un enlèvement. Le mariage eut lieu alors, mais, — fait unique peut-être dans la religieuse Vendée, — il ne fut célébré qu'à la mairie.

Voilà donc les nouveaux époux errant de garnison en garnison, vivant de cette vie mal réglée si dangereuse au mariage : le mari au café, la femme dans une chambre d'hôtel. — Que peut-il advenir d'une jeune femme déçue dans ses illusions, livrée sans guide, sans appui, aux mauvais conseils de l'ennui, aux incitations d'une imagination romanesque et d'un tempérament impérieux? On le comprend de reste. Une fille naquit, dont M. Ollive se crut fondé à répudier la paternité. Puis, fatigués, dégoûtés l'un de l'autre, les deux époux ne songèrent plus qu'à se séparer, et pendant que le mari, nommé capitaine de recrutement, s'en allait vivre à Poitiers, la femme revenait au pays qu'elle avait si déplorablement quitté.

Elle y demeura dix ans, à Napoléon-Vendée, aux Lucs, dans sa propriété de la Chasselandière, se laissant aller peu à peu sur la pente glissante de la vie facile et sans frein moral, dissipant son bien, celui de son mari et de ses enfants dans d'indignes amours. Son mari prit l'alarme; il revint en Vendée et songea à reprendre en main l'administration de la fortune commune. L'orage qui couvait depuis si longtemps ne tarda pas à éclater. Deux demandes en séparation de corps sont intentées successivement par Mme Ollive, mais elles sont repoussées par les magistrats.

A partir de ce moment, Mme Ollive est à la merci de son mari, et celui-ci use de son pouvoir avec la dernière rigueur. La voilà réduite, elle, la propriétaire de la Chasselandière, la femme que l'on citait autrefois pour son luxe et son élégance, à vivre d'une pension de trente francs par mois. — Trente francs par mois, c'est-à-dire la misère et la faim! Mais sa famille est riche, sa famille!... — Je me suis adressée aux miens, dit-elle, et ils n'ont pas eu honte de m'envoyer une pochée de blé pourri. — Un témoin a raconté qu'un jour qu'elle n'avait pas mangé, il lui a prêté par pitié une pièce de dix centimes pour acheter du pain.

Tout se tient dans la vie, et qui sait si ce degré de misère ne peut expliquer jusqu'à un certain point les relations ignobles où elle était descendue? Oui, de chute en chute, Mme Ollive en était venue à prendre pour amant son métayer Guillet, un de ces paysans cupides et grossiers, dont Balzac nous a laissé de si saisissantes physionomies. Dominée par cet homme, elle avait fait en sa faveur un testament où elle lui laissait toute la quotité disponible de sa fortune personnelle, cinquante mille francs environ. L'échéance était longue et Guillet avait hâte de jouir. Et puis, si Mme Ollive devenait veuve, un lien plus solide ne pourrait-il pas l'unir à lui? La pensée de l'assassinat ayant ainsi germé dans sa tête, il ne s'agissait plus que de la faire passer dans celle de Mme Ollive. Grâce à l'empire qu'il exerçait sur elle, à ses obsessions perfides et répétées, à la détresse et à l'abandon où était plongée cette malheureuse, il parvient à lui arracher la promesse de son concours.

Guillet, toutefois, était trop lâche pour agir lui-même. Il lui fallait un instrument. Il pensa le trouver dans un repris de justice nommé Guitteny. Il s'était bien adressé : Guitteny accepta d'abord; mais un petit héritage vint à lui échoir et il préféra rester à l'écart, sauf à faire payer plus tard son silence. Guillet alors se rabattit sur un de ses cousins nommé Gendreau, homme faible, besogneux, cupide, et dont les scrupules ne devaient pas tenir devant quelques billets de mille francs. Gendreau se fit marchander : on lui offrait huit mille francs, il en exigea quatorze et on finit par les lui promettre. Mme Ollive, — et c'est là le fait le plus odieux à sa charge, — assistait au marché, et, mêlée à ces misérables, entendait débattre devant elle le prix de l'assassinat.

Comme Guillet et comme Guitteny, Gendreau eût été bien aise de tirer à la fois du jeu sa tête et son argent. Il essaya de sous-traiter de l'*affaire* moyennant une remise; ayant échoué deux fois et craignant que le complot ne s'éventât, il se décida à faire lui-même la besogne.

Prévenu par Guillet, il alla, dans la soirée du 18 novembre, attendre sur la grand'route le capitaine Ollive, et, d'un coup de fusil tiré à bout portant, il l'étendit roide mort.

Tel est le crime qu'un narrateur habile pourrait aisément pousser au dramatique et au pittoresque, en l'encadrant dans les circonstances qui l'ont accompagné et qui lui donnent un singulier cachet de couleur locale. C'est au pied d'un calvaire, avec un feuillet du Nouveau Testament qui se trouvait depuis plusieurs jours dans sa poche, que Gendreau avait bourré son fusil. A ce moment même, son vieux père adressait à Dieu sa prière accoutumée du soir; à la même heure, Mme Ollive était en prière avec la famille Guillet; c'est enfin après s'être agenouillé et avoir fait le signe de la croix dans le cabinet du juge d'instruction, que Gendreau commença des aveux qui, ainsi qu'on l'a dit, semblaient ainsi s'élever à la hauteur d'un acte religieux.

Des trois complices, un seul, Mme Ollive, a joint ses aveux à ceux du meurtrier. Guillet et Guitteny ont nié effrontément toute participation à l'assassinat. Cette attitude qu'ils avaient prise dans l'instruction, ils l'ont conservée aux débats malgré les accusations écrasantes de Mme Ollive. Dans la lutte entre elle et Guillet a été véritablement le drame de l'audience; — ici, un œil faux, un masque impassible, une face de marbre, de lâches et monotones dénégations; là, la parole pressante, le geste passionné, le regard étincelant de mépris et d'indignation. — Oui cette femme criminelle, cette femme adultère, elle s'est relevée ce jour là par l'explosion de son repentir, et de ses remords, par l'expression déchirante de son désespoir, par la confession de sa honte offerte comme un holocauste. Devant cette expiation, devant ces souffrances, devant ce contraste de la femme criant son déshonneur, avec cet homme son complice, son instigateur au crime, qui la reniait sur le banc de l'infamie, les rôles ont changé, l'intérêt s'est déplacé, la pitié est allée à celle qui d'abord en paraissait le moins digne : il y a quelque chose de plus odieux et de plus révoltant encore que le crime, c'est la lâcheté et l'hypocrisie.

Dans une admirable plaidoirie, Me Lachaud s'est emparé de l'émotion produite par ces accents si vrais et si pénétrants; il a demandé grâce de l'échafaud pour cette femme repentante, pour ce fils qui serait, lui aussi, bien cruellement frappé, si au sang déjà versé autour de lui s'ajoutait encore celui de sa mère.

Cette défense couronnée d'un plein succès a profité à Gendreau et à Guillet : ils ont été, ainsi que Mme Ollive, condamnés aux travaux forcés à perpétuité; Guitteny, le moins coupable des trois n'a été condamné qu'à huit ans de la même peine.

A huitaine le récit de la révolution qui vient d'éclater dans le monde dramatique, et la grande bataille livrée entre les fédéraux, sous la conduite de MM. Laya et Emile Augier, et les confédérés commandés par MM. Guyot et Anicet-Bourgeois.

PETIT-JEAN.

Le Conservatoire des Arts-et-Métiers à Paris.

Le Conservatoire des Arts-et-Métiers est un établissement consacré à la propagation des inventions utiles et à l'enseignement des sciences appliquées aux arts industriels. Cet édifice s'élève presque à l'extrémité nord de la rue St-Martin, sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de St-Martin-des-Champs.

La fondation du monastère de Saint-Martin-des-Champs remonte au onzième siècle. L'église et surtout le réfectoire des moines, sont deux des plus anciens et des plus curieux monuments que les ravages du temps et les discordes civiles aient laissé subsister. Cette maison religieuse était succursale, ou plutôt comme on le disait autrefois, fille de l'abbaye de Cluny. Elle brilla longtemps d'un vif éclat, et au nombre des prélats célèbres qui en furent successivement les directeurs, on peut citer le cardinal-ministre Armand Duplessis-Richelieu.

Longtemps masqués par une enceinte d'habitations particulières, ces magnifiques débris d'une splendeur passée ont dû à ce modeste entourage d'échapper à une ruine complète. Pendant la révolution, les immenses bâtiments de Saint-Martin furent abandonnés; mais le 19 vendémiaire an 3 (10 octobre 1794), sur la proposition de l'abbé Grégoire au comité d'instruction publique, la Convention décréta la création d'un Conservatoire des Arts-et-Métiers, et quatre ans après le 17 floréal an 6 (6 mai 1798), le conseil des Cinq cents décida que les bâtiments de l'abbaye de St-Martin-des-Champs seraient consacrés à cet établissement.

Le Conservatoire fut formé du musée des machines donné à l'académie des sciences par Pajot d'Ozembray, des nombreux modèles légués par Vaucanson au gouvernement et enfin du musée des instruments situé alors rue de l'Université. Ce n'était pas assez d'avoir sauvé toutes ces victimes; il ne fallait pas les renfermer à tout jamais, mais bien les vulgariser pour l'instruction des classes laborieuses. Les machines bien qu'expliquées par des démonstrateurs ne constituant pas un enseignement suffisant, on créa, vers 1806, au Conservatoire une école pour les enfants de la classe ouvrière. On leur enseigna l'arithmétique, la géométrie, le système des nouveaux poids et mesures, le dessin de machines, d'architecture et d'ornement. Plus tard, en 1810, le ministre Chaptal créa une école de filature. Puis, vers la fin de l'Empire, au milieu des préoccupations et des embarras de toutes sortes qui précédèrent la Restauration, l'enseignement ayant faibli il fut question de déplacer le Conservatoire : le déplacer, c'était l'anéantir; Napoléon le sauva en décidant par un décret son installation définitive.

De 1814 à 1840, le Conservatoire végéta dans l'indifférence de l'administration. Vers cette époque, l'enseignement y prit un développement important. Dix cours de haut enseignement, ayant pour but l'application des sciences aux arts et à l'industrie, furent confiés à des savants de premier ordre, constitués en conseil de perfectionnement. On leur adjoignit une agence de comptabilité, un conservateur et un bibliothécaire.

C'est à Monsieur le général Morin, directeur actuel du Conservatoire, et à MM. les professeurs formant le conseil, qu'on doit de voir aujourd'hui toute apparence de désordre complètement disparue, dans ce vaste établissement qui s'est enrichi peu à peu d'objets acquis ou reçus en don, telles que les machines de la galerie du duc d'Orléans, les machines conservées à l'Institut, les cabinets de Charles et de l'abbé Nollet, enfin des épures de Vaucanson et de tous les dessins et planches relatifs aux arts industriels.

Qui ne se plairait à parcourir toutes les salles du Conservatoire, à admirer les unes après les autres, dans leur ordre logique et chronologique, toutes ces inventions diverses, tous ces instruments de physique dont en aucun pays on ne trouve une plus complète collection, le cabinet d'optique où les amusants effets constatés par la science reposent l'esprit en charmant les yeux, la galerie d'horlogerie si riche en modèles et que recommandent les noms à jamais illustres des Breguet, des Berthoud et des Leroy, la belle collection des poids et mesures, paisible conquête de la révolution de 1789, rendue plus intéressante encore par la comparaison des poids et mesures des autres peuples, puis enfin les galeries des machines, de la marine, des instruments agricoles, etc., etc.

Lors de l'installation du Conservatoire dans les bâtiments de l'ancien prieuré de Saint-Martin des Champs on s'était contenté de quelques travaux insignifiants d'appropriation; on avait, en démolissant les cellules des religieux, créé de longues galeries; on avait élevé des cloisons ou détruit des murs sans qu'une idée intelligente présidât à ces travaux. L'église était encombrée de machines de toutes sortes et l'ancien réfectoire n'avait aucune destination.

C'est en cet état que fut livré à M. Léon Vaudoyer, architecte, cet édifice qu'il s'agissait de transformer. De cette suite de bâtiments de toutes les époques et dont une partie tombait en ruine, il fallait faire un ensemble digne de sa destination.

L'entrée du monument fut placée en face du grand escalier, dont les moines avaient commencé la construction pour descendre à leur jardin, et qui, achevé en 1786 par Antoine, architecte de la Monnaie, est l'un des plus beaux de Paris. Cet escalier donne accès dans l'immense galerie des modèles. Dans l'axe et sur l'ali-

gnement de la rue Saint-Martin s'élève la porte d'entrée. Cette porte, d'un grand caractère monumental, a été conçue pour servir de frontispice à un établissement consacré à l'enseignement industriel. Elle donne accès dans une vaste cour bordée à gauche de constructions neuves, et à droite par l'ancien réfectoire, converti en bibliothèque. Un passage conduit à la cour de l'église et à l'ancien cloître, où sont placés les amphithéâtres des cours publics. D'habiles et savants professeurs sont chargés d'y enseigner la géométrie appliquée, la mécanique, la physique, la chimie, l'économie politique, la législation industrielle, l'agriculture, la céramique, etc. La foule qui se presse sur les gradins insuffisants des amphithéâtres écoute dans un religieux silence la voix du professeur, qui arrive claire et distincte à tous les points des vastes salles.

Lorsque le Conservatoire fut institué, il avait été dit en principe que les inventeurs qui manqueraient de moyens pour faire valoir d'utiles inventions pourraient, en ayant recours au conseil de perfectionnement, être mis en rapport avec des capitalistes qui leur viendraient en aide; cette sage prévoyance des législateurs est malheureusement encore à l'état d'intention.

Les bâtiments neufs contiennent les salles d'étude et la galerie des portefeuilles des brevets d'invention. Au rez-de-chaussée sont les salles destinées à l'enseignement du dessin industriel. Sous le vestibule qui conduit à ces galeries, on a sculpté des bas-reliefs consacrés aux arts, aux sciences, à l'agriculture et à l'industrie. Dans des médaillons sont inscrits des noms de savants et d'artistes, comme ceux de Léonard Limousin, Keller, Delambre, Méchain, Jacquart, Parmentier et Adam de Craponne.

Le réfectoire, charmante composition gothique attribuée à Pierre de Montereau, a été converti en bibliothèque. M. Léon Vaudoyer a eu là une belle occasion de faire preuve à la fois de goût et de science. Cette salle, remise dans son état primitif, est d'un aspect saisissant; on n'a pas oublié les décorations polychromes, les dorures, les vitraux, les boiseries sculptées, le carrelage varié, les tuiles de la couverture en mosaïque et la serrurerie historiée qui ramène à cette époque artistique tant honorée par les serruriers du moyen âge. M. Gérôme, peintre d'histoire, a complété par l'exécution de peintures murales représentant l'art, la science, la plastique, le coloris, la physique et la chimie, l'ensemble de cette merveilleuse galerie, qui ne contient pas moins de quinze mille volumes. Les corps de bibliothèque se développent à l'entour de la salle; les tables sont placées au milieu, entre les sveltes colonnettes qui supportent seules la retombée des voûtes.

L'église du prieuré, dans un déplorable état de délabrement, a été relevée et restaurée, et on a consolidé cette masse imposante en conservant intacte l'abside du onzième siècle, qui remonte à la fondation du monastère. Dans cette enceinte ont été installées les machines hydrauliques que l'on fait fonctionner suivant les besoins de la démonstration, au moyen de réservoirs d'eau établis à cet effet dans la tour de l'église.

Tout récemment, l'édilité parisienne a ouvert, de la rue Saint-Martin au boulevard de Sébastopol, un immense square qui, en assainissant un quartier populeux, est venu ouvrir ses gracieuses perspectives en face du Conservatoire et accompagner dignement cet édifice consacré par la France à ses gloires industrielles.

ÉMILE BOURDELIN.

GUERRE D'AMÉRIQUE. — Forts tournants reliés par des chaînes pour la défense des ports

Tours mobiles pour la défense des ports

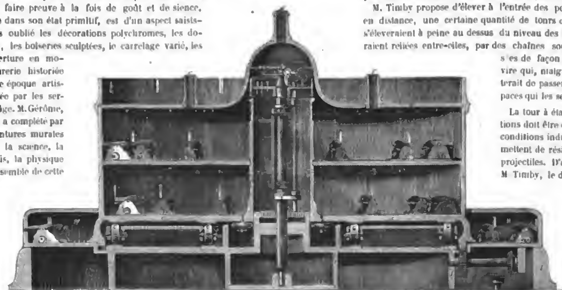
Le génie humain est inépuisable lorsqu'il s'agit de trouver de nouveaux engins de destruction; la guerre entre les Américains du nord, et ceux du sud, nous montre tous les jours à quoi il faut s'attendre, quand les hostilités se prolongent, et certes, il n'y aurait dans toutes ces nouvelles inventions rien de bien rassurant pour l'avenir, si on ne trouvait en même temps pour se défendre des moyens au moins égaux à ceux de l'attaque.

Le dernier bombardement de Charlestown nous a montré que les navires en fer, tels qu'ils existent du moins, ne sont pas aussi redoutables qu'on l'avait annoncé et qu'il est encore permis aux habitants des côtes de tenter quelque résistance contre les ennemis qui voudraient les molester plus que de raison.

L'échec de la flotte en fer a été occasionné par les moyens de défense qui existent depuis longtemps; qu'eût-il été si le port de Charlestown eût été défendu par une série d'ouvrages, comme propose aujourd'hui d'en établir à l'entrée des ports M. Timby ingénieur à New-York?

Nous prions nos lecteurs de se reporter aux deux gravures que nous publions, elles aideront à faire comprendre le système de M. Timby, et elles suppléeront à la brièveté forcée de notre explication.

M. Timby propose d'élever à l'entrée des ports, et de distance en distance, une certaine quantité de tours dont les fondations s'élèveraient à peine au dessus du niveau des flots. Ces tours seraient reliées entre-elles, par des chaînes sous-marines disposées de façon à arrêter tout navire qui, malgré leurs feux, tenterait de passer dans un des espaces qui les séparent.



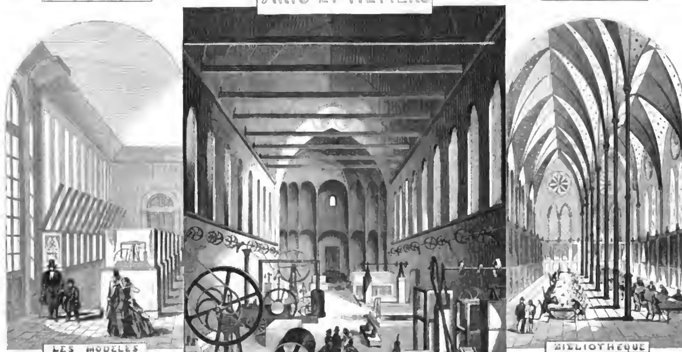
Section verticale des forts tournants.

La tour à établir sur ces fondations doit être en fer, et dans des conditions indiquées qui lui permettent de résister aux plus forts projectiles. D'après le projet de M. Timby, le diamètre de la tour est de cent pieds anglais, et d'une hauteur suffisante pour pouvoir contenir soixante canons disposés sur deux rangs, comme les batteries d'un vaisseau actuel. Cette tour opère une révolution complète sur elle-même, dans l'espace d'une minute, de façon à mettre successivement tous ses sabords en présence du point de tir.

Nous avons dit qu'elle est à l'épreuve de la bombe, et met parfaitement à l'abri tous les hommes qu'elle contient.

Passons à l'intérieur.

Sous la tour, et dans le massif des fondations, est ménagé une chambre contenant une machine à vapeur destinée à opérer le mouvement de rotation,



Le Conservatoire des Arts-et-Métiers avec ses nouvelles installations.

sur un système de rails assez semblables à celui de nos chemins de fer. Les canons sont placés sur deux rangs et suffisamment espacés pour permettre la manœuvre.

Dans le centre de la tour, sous le dôme façonné, et dont le sommet est disposé de façon à former la chambre du commandant, se trouve une autre petite tour, tout à fait indépendante de la principale, et qui se meut au moyen d'un mécanisme particulier, à portée de la main du commandant, et tout à fait indépendant du moteur à vapeur.

Le commandant placé durant l'action sur sa plate-forme, et aussi bien protégé que les canonniers, examine les mouvements de l'ennemi par une petite ouverture, au moyen d'une lorgnette, et communique ses ordres dans les batteries et à la machine, au moyen d'un système de porte-voix.

L'ingénieur Timby prétend au moyen de son système arrêter les plus puissantes flottes à l'entrée d'un port qui ne posséderait aucun autre moyen de défense.

V.

PORTE-SAINT-MARTIN : *Charles VII chez ses grands vassaux*. — VAUDEVILLE : *Un Homme de rien*.

En reprenant le drame en vers de M. Alexandre Dumas, *Charles VII chez ses grands vassaux*, la direction de la Porte-Saint-Martin a prudemment rayé de son affiche les mots « *en vers*. » Elle a craint que cette indication ne fût un épouvantail pour son public et ne lui fît rebrousser chemin. Peut-être a-t-elle espéré aussi que les rimes passeraient inaperçues. O couardise et hypocrisie! On veut bien jouer des pièces en vers, mais on ne veut pas l'avouer. On consent à donner des entr'actes littéraires au *Pied de Mouton* et aux *Pilules du Diable*, mais en s'excusant et en recourant à toutes sortes de stratagèmes.

Ce n'est pas que je tienne en très-haute estime *Charles VII chez ses grands vassaux*. M. Alexandre Dumas n'a jamais beaucoup compté comme poëte. Même l'invention lui fait défaut dans ce drame, tout de placage et de réminiscences. Yaqoub est issu de *Farruck le Maure*. Il y a de l'Hermione dans Bérengère. Le sire de Savoisy recommence, pour les allonger, les tirades de Victor Hugo. Cependant, malgré son infériorité, cette pièce a rang dans les fastes romantiques; on en a retenu des vers, que l'on répète en souriant :

Ah! ce fut un combat terrible, hasardeux,
Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux...
Mets ta bouche à ta plaie, archer, et bois ton sang...

La reprise de *Charles VII* est due à M. Beauvallet, sociétaire démissionnaire de la Comédie-Française, comme M. Ligier, comme M. Brindeau. J'ignore les motifs qui ont poussé M. Beauvallet à abandonner une scène qui est considérée comme la première, et à abdiquer un emploi où il était regardé comme le premier. Ce Coriolan tragique ne retrouvera jamais chez les Volsques de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin les honneurs auxquels l'avait accoutumé la Rome de la rue de Richelieu. Son jeu sobre, son énergie contenue n'ont qu'une demi-action sur les spectateurs du boulevard. Ajoutons que, l'âge et l'embonpoint aidant, le Yaqoub d'aujourd'hui qualifié de *jeune Arabe* dans le drame, ne réalise plus le type conçu par l'auteur. Bérengère est inexcusable de jeter les yeux sur ce mécréant pansu. Aussi, l'effet des scènes d'amour en a-t-il été très-affaibli l'autre soir; mais rien n'a égalé notre étonnement lorsque nous avons entendu Yaqoub philosopher en ces termes, — que nous avions oubliés :

Ma croyance! en ai-je une? et qui peut m'indiquer
A quel dieu je dois croire, afin de l'invoquer?
Tu m'as fait renoncer à celui de ma race,
Sans que dans mon esprit le tien ait pris sa place.
Qu'importe à ma raison Jésus ou Mahomet?
Nul ne tient le bonheur que chacun d'eux promet;
Et dans l'isolement ma jeunesse flétrie,
Grâce à toi, n'a pas plus de dieu que de patrie!

LE COMTE.

Esclave, et si tu meurs en de tels sentiments
Qu'espères-tu?

YAQOUB.

De rendre un corps aux éléments,
Masse commune, où l'homme en expirant rapporte
Tout ce qu'en le créant la nature en emporte.
Si la terre, si l'eau, si l'air et si le feu
Me formèrent aux mains du hasard ou de Dieu,
Le vent, en dispersant ma poussière en sa course,
Saura bien reporter chaque chose à sa source.

Voilà de quoi provoquer les applaudissements des libres penseurs! Pourtant, la salle est demeurée immobile et muette, — faute de comprendre peut-être. La communication ne s'est établie qu'aux deux derniers actes, grâce à quelques accents pathétiques trouvés par M^{lle} Périga sans efforts et sans hoquets.

On parle de *Clotilde*, de Frédéric Soulié, pour succéder à *Charles VII chez ses grands vassaux*. Je ne vois pas pourquoi la direction n'écrirait pas en grosses lettres sur l'affiche : drame *en prose*.

J'ai promis de revenir sur la comédie de M. Aylic Langlé, *Un Homme de rien*, dont le succès s'accroît au théâtre du Vaudeville. C'est une pièce anecdotique, une biographie découpée en quatre actes, comme on en faisait du temps de M. Ancelot, de Lafont et du *Chevalier de Saint-Georges*. Au premier acte, Richard Shéridan, jeune, pauvre, mal vêtu, sert de cible à un commodore misanthrope, qui lui casse une pipe entre les dents d'un coup de pistolet; il gagne ensuite un prix de courses pour ce même commodore, et il est félicité par le prince de Galles en personne. Au deuxième acte, Shéridan, devenu un journaliste, un auteur dramatique, se présente chez la duchesse de Cardwel qui a daigné jeter les yeux sur lui, et il lui dit *ex-abrupto* : « Madame la duchesse, voulez-vous m'épouser? » Sur sa réponse négative, il rompt avec elle d'une manière empressée, qui a son explication dans un autre amour; la duchesse le comprend aisément. Elle épie Shéridan et elle le surprend dans un tendre tête-à-tête avec une de ses demoiselles de compagnie, nommée Suzannah. On n'est pas duchesse d'Angleterre pour se voir sacrifiée à une fille d'antichambre. A la grande soirée de réception qui a lieu le soir même dans son salon, elle accable l'écrivain de ses sarcasmes les plus aigus; il la brave avec tout l'esprit qu'il peut réunir, et, terminant par un coup d'éclat, il prend lui-même Suzannah par la main et la présente au prince de Galles : « Ma fiancée, » dit-il. — Ce prince de Galles arrive tout juste à la fin de chaque acte pour sourire et approuver, à la façon du maire de Meaux.

Au troisième acte, Richard Shéridan s'offre aux élections de Stafford; il est célèbre, mais perdu de dettes. A son tour, la duchesse de Cardwel, qui n'a pu le chasser de son cœur, vient à lui et lui dit : « Monsieur Shéridan, voulez-vous m'épouser? » Sur sa réponse négative, elle jure de tout employer pour faire échouer son élection. Mais Richard a des amis; un d'entre eux imagine d'enfermer dans une serre son adversaire, lord Spencer (tout cela rime); ce moyen, qui n'est pas précisément nouveau, réussit pour la millième fois, et Shéridan entre à la Chambre des Communes. — Le quatrième acte n'est guère qu'une apothéose : l'auteur de l'*École du scandale* veut être ministre; il le sera, malgré la prison pour dettes, et malgré le ressentiment de lord Spencer, deux menaces et deux obstacles. Les dettes, un riche commerçant de la Cité en achète les titres pour les déchirer; lord Spencer, le commodore du premier acte, se charge de lui casser la tête comme à une simple pipe. Libre et heureux, Richard Shéridan va s'asseoir à côté de Fox, son émule et son ami.

Vous voyez que c'est de la petite histoire, comme on dit : c'est de la petite bière. Le véritable Shéridan ne pourrait pas plus tenir entier dans un drame que notre Mirabeau, par exemple. Mais oubliez pour un instant le grand politique; mettez à sa place le premier homme d'esprit venu, et vous trouverez à la comédie de M. Langlé infiniment d'attrait. Cet attrait s'augmente encore des circonstances : la réaction se fait contre les peintures de vices, et le souffle honnête qui traverse *Un Homme de rien* prolongera son succès plus que l'auteur ne l'a peut-être espéré. On objectera que la pièce est un peu primitive dans ses moyens, que rien ne relie un acte à l'autre, qu'on enjambe les mois et les années, qu'on n'y explique que ce qu'on veut expliquer. Comment le commodore se substitue-t-il à Shéridan dans le duel convenu avec lord Spencer? Vous êtes bien curieux. Mais une certaine vie est sous cette inexpérience et sous cette étourderie; le dialogue est facile; les mots n'ont rien de trop précieux. Il naît des concurrents à M. Victorien Sardou.

Un Homme de rien est agréablement joué par M. Frédéric Febvre, à qui un grain de suffisance ne messied pas dans le rôle de Shéridan. Qu'il ne craigne pas de se livrer davantage encore et de remplir la scène; son personnage tout en dehors, tout théâtral, comporte cet épanouissement; les Anglais de la fin du dix-huitième siècle s'étaient complétement façonnés sur les derniers courtisans de Versailles. — M. Nertann est presque irréprochable dans le rôle difficile de lord Spencer, qui côtoie à la fois le ridicule et l'odieux. M. Delannoy est amusant à son ordinaire sous les ailes de pigeon d'un émigré, qui se réjouit des victoires de la France républicaine; originale figure, la plus originale, sans contredit, de la pièce. — Les deux femmes, la duchesse de Cardwel et Suzannah, sont représentées par M^{lle} Derieux et M^{lle} Blanche Pierson, deux jolies personnes, de nuance différente, celle-ci blonde comme les blés, celle-là brune comme le manteau des nuits, l'Aldegonde et la Rodogune de la chanson. M^{lle} Derieux a été très-goûtée; elle a mis de la grâce et de la passion dans cette pauvre duchesse, que le publiciste anglais traite vraiment avec une sécheresse d'âme et une hauteur révoltantes.

En résumé, la comédie de M. Aylic Langlé inaugure favorablement la nouvelle direction du Vaudeville, car il y a une nouvelle direction, et, à la tête, un homme du meilleur monde, écrivain lui-même, M. de Beaufort.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *la Chanteuse voilée*, opéra-comique en un acte, de Scribe et de M. de Leuven, musique de M. Victor Massé. — THÉATRE-LYRIQUE : *Les Fiancés de Rosa*, opéra-comique en un acte, de M. Ad. Choler, musique de M^{me} Constance Valgrand (1^{er} mai); *le Jardinier et son Seigneur*, opéra-comique en un acte, de M. Théodore Barrière, musique de M. Léo Delibes (1^{er} mai). — Concerts.

M. Victor Massé a revu avec plaisir la réapparition de sa *Chanteuse voilée* à l'Opéra-Comique; je n'en sais rien, mais j'en suis sûr. Les premiers opéras sont comme les premières amours de la fameuse romance du fameux *Joconde* : on y revient toujours. Ce doit être, en effet, pour M. Massé un doux et ineffaçable souvenir que celui de ce premier succès; succès jugé de bon augure en 1850, et qui ouvrit à l'auteur des *Noces de Jeannette* une carrière parcourue depuis avec plus de bonnes que de mauvaises chances. D'ordinaire les grands prix de l'Institut ne rencontrent pas de ces sourires à leur retour de Rome. Les illusions qu'ils rapportent de la ville éternelle se changent bientôt en désenchantements; et pour ne parler que du plus amer, la malignité du sort veut qu'à peine signalés aux environs des théâtres lyriques, ils en voient les directeurs pâlir, puis se boucher les oreilles, et finalement mettre un verrou de plus à leur cabinet.

La Chanteuse voilée, créée par Bussine, Audran et M^{lle} Lefebvre, est interprétée aujourd'hui par Gourdin, Capoul et M^{lle} Marimon.

— Deux petits actes au Théâtre-Lyrique.

D'abord *les Fiancés de Rosa*.

Rosa est la fille d'un maître armurier qui a juré de se donner pour gendre celui de ses trois apprentis qui forgera la meilleure épée. On procède au concours; mais voilà que les trois lames sont également mauvaises, ce qui laisse le bonhomme très-perplexe. A quoi bon, d'ailleurs, un pareil examen? A-t-on tant besoin d'une poigne si dure pour faire un bon mari? et ne valait-il pas mieux tout bonnement consulter Rosa? Rosa n'aurait pas hésité; elle a fait son choix et très-judicieusement, car celui qu'elle aime n'est ni lord Halifax, déguisé en ouvrier armurier pour se donner la facilité de la séduire, ni la princesse amoureuse du lord, qui s'est aussi déguisée en ouvrier pour donner la chasse à son infidèle.

Je n'ai pas besoin de dire que cette aventure n'a rien d'historique, car on trouverait dans l'histoire plus de rois ayant épousé des bergères que de princesses armées d'un marteau et, par amour, se brûlant les doigts à un feu de forge. Il n'est pas permis d'aller plus loin, ni même aussi loin dans le genre romanesque.

La musique de M^{me} Valgrand se laisse entendre sans

effort; mais, à part un air de soprano d'un beau sentiment, la contexture en est assez molle et les idées mélodiques dessinées d'une main trop peu précise... Je m'arrête, car il me souvient qu'au foyer, en me heurtant aux amis de l'auteur, je suis demeuré d'accord que, pour une femme du monde, qui n'en fait point sa profession, il est encore joli de mettre debout une partition exécutable sur la scène de Weber et de Mozart. Maintenant nous n'essaierons pas avec les amateurs d'anagrammes de lever le masque pseudonymique sous lequel se cache le compositeur. Nous ne chercherons pas le mot de l'énigme parce que nous le savons, et nous ne le dirons pas parce que nous sommes discret.

Le Jardinier et son Seigneur est la mise en action d'une fable bien connue et qui, pour rappeler des souvenirs de collége, n'en est pas moins plaisante dans l'édition qu'en donne M. Barrière. Rien de vif, de mouvementé et de gai sans effort comme cette opérette, qui (croyons-nous) est le début lyrique de l'auteur des *Faux Bonshommes*. La Fontaine y est suivi pied à pied et décalqué avec une fidélité dont ses mânes ne seront point offensées. Le père Maclou (ainsi il s'appelle au Théâtre-Lyrique) est bien

Cet amateur de jardinage
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédant en certain village
Un jardin assez propre et le clos attenant.

Le seigneur du voisinage, que Maclou appelle pour détruire le lièvre qui dévore ses chères laitues, est bien aussi ce ravageur qui

Commande chez son hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille

Il est vrai qu'il chasse consciencieusement le lièvre et même que, d'un bon coup de fusil, il l'emène à la cuisine. Mais la chasse coûte cher, car

. . . . . Ses chiens et ses gens
Firent plus de dégâts en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Cette fable est très-adroitement mise en scène au Théâtre-Lyrique. Les comédiens ont été gais et le public aussi. La musique s'adapte, du reste, on ne peut mieux à la pièce, et M. Delibes a montré beaucoup de tact en se tenant rigoureusement au niveau du sujet qu'il avait à traiter. Il faut tenir compte à ce jeune et verveux compositeur de n'avoir point (comme c'est l'usage) outrepassé toute mesure, ni essayé de faire chanter un petit monde de peysans guillerets sur le ton emphatique des *Huguenots*. Les chansons qu'il leur prête sont, au contraire, pleines d'une simplicité et d'une franchise tout-à-fait rustiques. Je recommande aux amateurs un chœur de chasseurs dont la facture et la sonorité surtout, sont excellentes.

Revue des Concerts. — M. Borelli, maître de chapelle honoraire de S. M. le roi d'Italie, a fait entendre, de sa composition, une *Symphonie en sol mineur*, œuvre abondante en mélodies de bonne tournure. Quoiqu'Italien, M. Borelli est venu apprendre les secrets de son art au Conservatoire de Paris. — M. Billet, pianiste génevois, a interprété d'une manière très-distinguée plusieurs morceaux classiques, entr'autres le célèbre *Rondo* de Weber. — M. Lecieux (violoniste) a concouru avec talent à l'exécution d'un estimable trio de musique de chambre, composé par M. Th. Ymbert. — M. Dombrowski, pianiste et compositeur, a fait applaudir ses *Légendes orientales*, et sa *Polonaise*, sur des motifs nationaux. — Mme Oscar Comettant, cantatrice, a chanté avec beaucoup de charme la cavatine de *Sémiramis*. — M. Ghys, pianiste. — Mlle Hélène de Katow, violoncelliste. — Mme Jung, pianiste. — Mlle Julienne André, violoniste. — Mlle Murer, pianiste... etc.

La place nous manque pour parler avec détails du concert champêtre de M. de Besselièvre et de celui de M. Musard. Nous ne pouvons que constater que, depuis quinze jours, les fleurs et la musique poussent aux Champs-Élysées et au Pré-Catelan.

ALBERT DE LASALLE.

Plombs historiés trouvés dans la Seine.

Nous avons déjà parlé ici même, il y a deux ou trois ans, d'un petit ouvrage de M. Arthur Forgeais, antiquaire distingué, intitulé : *Notice sur les plombs historiés trouvés dans la Seine*, et le *Monde illustré* a reproduit par la gravure quelques-uns de ces curieux monuments d'une numismatique inconnue jusqu'à nous.

Depuis, l'auteur a publié, en un volume cette fois, contenant plus de cent gravures sur bois, la série des méreaux représentant les corporations des métiers et nous *pourtraitant au vif*, par conséquent, comme dit Montaigne, les diverses professions du moyen âge, en nous les montrant à la besogne avec leurs instruments caractéristiques, leurs attributs populaires, tous les objets, quelquefois idéalisés ou fantastiques, dont les entoure la légende.

Aujourd'hui le même archéologue nous offre un nouvel ouvrage relatif, celui-là, aux *Enseignes de pèlerinage*. — Qu'était-ce que ces *Enseignes*, mot bizarre au premier abord, mais d'autant plus vrai que nous le trouvons inscrit sur quelques-uns de ces fragiles monuments? — C'étaient des *insignes*, des *désignations* consacrées aux principales dévotions populaires. Les anciennes corporations des métiers, comme M. Forgeais l'a démontré dans son volume précédent, frappaient des *médailles* ou *méreaux*, sur lesquels elles mettaient l'image de leur patron, les emblèmes de leur profession. L'artisan en était fier, et le médaille qui les reproduisait était pour lui une sorte de blason. Eh bien! il en était de même de nos principaux lieux de pèlerinage. Le christianisme, qui consacrait tout au moyen âge, les consacrait aussi; de là les *insignes* (*insignia*). En général, ces petits monuments représentent le saint ou la sainte, quelquefois le lieu même du pèlerinage, entourés des particularités traditionnelles que lui donne la croyance populaire.

On peut en voir ici plusieurs, qui représentent Notre-Dame de Boulogne; ce sont des variétés du même type. Sur l'un, le vaisseau n'a ni mâts ni gréement; sur l'autre, au contraire, le bâtiment est mâté d'un seul mât, garni de haubans et d'une grande voile. Il a ses châteaux de poupe et de proue, et sous ce dernier est attachée une ancre. Vers le centre du vaisseau, on voit une échelle. Au milieu du bâtiment, et adossée à la voile, la Vierge, debout, couronnée et nimbée, tient l'Enfant Jésus sur son bras droit. Sur le château de poupe, un ange, debout aussi, sonne d'une trompette garnie d'un tablier chargé d'une croix. Ce monument, de la fin du quinzième siècle, a été trouvé sous le Pont-au-Change, en 1862. Le premier, qui est du quatorzième siècle, a été trouvé en 1855 au même endroit.

Les enseignes n'étaient pas toujours du même genre. Le n° 3 ci-joint, n'a que la forme d'un demi-navire. Sa poupe est recourbée en manière de dragon. La Vierge et l'Enfant Jésus se tiennent sur le pont de ce singulier vaisseau, dont le flanc est couvert d'écailles et qui est percé d'une porte. Cette porte elle-même n'est que l'embouchure d'un sifflet.

Ce sifflet, qui est du quatorzième siècle, et dont la belle collection de sifflets formée par l'un de nos plus spirituels *maestri* (l'auteur de *Fanchonnette*, M. Clapisson), n'a point d'analogue,— est du seizième siècle. Il a été trouvé au pont Notre-Dame en 1862. S'il était permis de conjecturer quelque chose à son égard, je dirais que les chefs d'équipage avaient sans doute adopté ce petit instrument de commandement dans l'intention de mettre leurs manœuvres de commandement et leurs ordres sous la protection de *l'Étoile des mers*.

Une autre enseigne, toujours de Notre-Dame de Boulogne (voir le n° 4 ci-contre), est faite en forme de sachet. Elle est creuse et se ferme en haut au moyen d'une pression, ce qui porte à penser que les pèlerins renfermaient dans ce petit sac un souvenir de leur pèlerinage, tel par exemple qu'un morceau d'étoffe ayant touché une image miraculeuse, un fragment d'os de bienheureux, ou tout autre objet de vénération et de culte. On portait ce sachet suspendu au col par les deux anses qui s'y remarquent. Sur la face du sachet, on voit la Sainte Vierge assise, couronnée et nimbée, qui porte sur son bras gauche l'enfant Jésus, et elle tient un lys de la main droite. Le revers des treillis est chargé de losanges, formés de lignes parallèles et remplis de hachures à angles droits. Ces interstices sont remplis d'une sorte de feuille de fougère et les deux côtés réunis présentent cette légende : *Nostre Dame de Boloigne seur mer*.

Ce sachet est du seizième siècle. Il a été trouvé en 1856 au Pont-au-Change.

Ceci nous amène à un point assez curieux de l'histoire du vieux Paris et même du Paris moderne, — au village de Boulogne près de la capitale, et au bois célèbre qui l'entoure. Nous y trouvons en effet l'origine et la cause de leur nom. Voici comment. La vénération des Parisiens envers Notre-Dame de Boulogne-sur-mer était tellement vive et profonde, que tous les ans un grand nombre d'entre eux faisaient le voyage de cette ville pour aller offrir leurs vœux à la sainte image; mais vu les accidents, la longueur de la route, le temps qu'elle demandait (on était loin alors de la vapeur et des chemins de fer), nos pères songèrent à établir sous la même invocation un lieu de pèlerinage qui fût plus à leur portée.

Ce projet fut longtemps sans avoir de suite; mais enfin Philippe-le-Long le réalisa en accordant, au mois de février 1319, aux habitants de Paris la permission de faire construire au village de Menuz-lès-Saint-Cloud (*in villâ de Menus prope Sanctum-Clodoaldum*) une église qui serait desservie par une confrérie formée entre eux, et qui remplacerait la chapelle de bois déjà existante en cet endroit, ainsi que le constatent les lettres d'amortissement de l'abbesse de Montmartre. Dans ces mêmes lettres, l'abbesse arrête que la paroisse s'appellera désormais *Boulogne-sur-Seine*. On y voyait encore, avant 93, un morceau de la vénérable image de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer. Cet objet d'adoration ne pouvait sortir de l'église de Boulogne-sur-Seine que par arrêt de la Chambre des comptes, et on le portait une fois par an, sous un dais, pieds nus, aux flambeaux, à Notre-Dame de Longchamp, située à assez peu de distance.

Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame de Tombelaine, Notre-Dame de Vauvert, Notre-Dame de Rocamadour, ont fourni également au savant collectionneur des richesses du lit de la Seine, des enseignes pleines de caractère.

Après la Vierge viennent les saints. Saint Michel, debout, revêtu d'une armure complète, est représenté foulant aux pieds un monstre fantastique, hideux, ayant une gueule immense plutôt qu'une bouche; c'est le démon. La lance du saint le cloue à terre. Ce plomb est du quatorzième siècle.

Saint Jean-Baptiste, saint Maur des Fossés, saint Faron de Meaux, saint Quentin, saint Léonard ont aussi leurs souvenirs dans le livre de M. Forgeais; mais deux des enseignes les plus intéressantes en ce genre sont certainement celle de saint Eloi (voir ci-contre), et celle de saint Thomas de Cantorbéry. La première nous représente le saint forgeant sur une enclume. Elle est du treizième siècle et provient du pont Saint-Michel, où elle a été trouvée en 1850. La seconde (voir ci-contre) est tout simplement un sachet; le revers seul figure ici. Il représente le meurtre de saint Thomas Becket, et les soldats armés qui vont assassiner le saint rappellent complétement, par leur nasal et leur cotte de mailles, les guerriers de Guillaume le Conquérant, tels qu'ils sont représentés, procédant à la conquête de l'Angleterre, dans la tapisserie de Bayeux. On peut s'en assurer aisément dans le publication que j'en ai faite. Ce sachet, trouvé dans la Seine au pont de la Tournelle, est évidemment du onzième ou au plus tard du douzième siècle. C'est le plus ancien, selon nous, de la collection.

Tel est, sommairement, le livre de M. Arthur Forgeais. On voit qu'il ne manque pas d'intérêt. Quant aux monuments qu'il décrit et représente, les originaux en sont au nombre de plus de trois mille, au musée de Cluny, où l'Empereur, à qui l'on en doit l'acquisition, les a généreusement fait placer.

ACHILLE JUBINAL,
député au Corps législatif.

Plombs historiés trouvés dans la Seine. — Collection de M. Forgeais.

Enseignes de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, forme de navire.

Enseigne de saint Thomas de Cantorbéry, forme de sachet.

Enseigne de saint Éloi, forme de plaque.

Enseigne de Notre-Dame de Boulogne, formant à la fois un demi-navire et un sifflet.

Enseigne de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, forme de navire.

Enseigne de Notre-Dame de Boulogne, sous forme de sachet.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 76.

COMPOSÉ PAR M. SCHULTZ.

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en cinq coups.

Solution du Problème n° 74.

Blancs.	Noirs.
1. T c. TR	1. P pr T, fait D (A)
2. D c. FD échec	2. D pr D
3. C pr. D	3. coup quelconque.
4. C 2e R ou 3e D, mat, ou C 6e CR éch. et mat.	

(A)

	1. F 4e FD ou tout autre c.
2. C prend P, échec.	2. P pr C.
3. T 4e T échec, et mat le coup suivant.	

Solutions justes : MM. Fraiche; capitaine Didier ; Rombeot ; cercle de Villedieu, L. P. ; Moreau, à Vincennes ; G. Ducrot ; Fabrice ; cercle de Sos ; Granedes et Lloubes, à Perpignan.

Les autres solutions adressées sont inexactes.

PAUL JOURNOUD.

L'album, *les Chefs-d'Œuvre de la gravure*, composé d'un choix de vingt-quatre magnifiques gravures, accompagnées d'un texte explicatif, est toujours à la disposition de nos abonnés moyennant 20 francs, relié et doré sur tranche, 15 francs broché. — Pour le recevoir *franco* et parfaitement emballé, ajouter 3 francspour le port.

Beaucoup de personnes hésitent à nous demander cet album, dans la crainte d'avoir un ouvrage qui ne leur plairai pas; nous offrons d'envoyercomme spécimen une de ces gravures prise au basard, moyennant le prix du port : 50 centimes.

Cet album a une valeur bien supérieure au prix que nous demandons à nos abonnés. Les primes que nous mettons à leur disposition ne sont jamais pour nous un objet de speculation, nous n'avons d'autre but que d'être agréable à nos lecteurs, en leur offrant, moyennant un prix très-réduit, des ouvrages, des gravures de prix... Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les prix que nous demandons aux prix du commerce.

Citons comme exemples : la collection complete des œuvres de Balzac, 45 volumes à 1 fr. 25 cent. l'un, que pendant six mois nous avons offert à 35 francs ; sur les 500 collections qui nous ont été demandées, plus de 400 nous ont été prises par les libraires, qui connaissaient bien le prix de cet ouvrage : nous avons renoncé à cette prime.

Les gravures :

Henri IV et ses enfants,
François Ier chez Léonard de Vinci,

que nous donnons à 5 francs, se sont toujours vendues 20 francs.

Jane Gray, — Lord Strafford,

que nous livrons à 7 francs, n'ont jamais été vendus à si bas prix.

Nous avons encore

Les enfants d'Édouard,
Les enfants de Louis XVI,

au prix de 8 francs.

Nous tenons toujours ces gravures, qui ont eu un très-grand succès, à la disposition de nos abonnés, aux prix que nous indiquons. Pour les recevoir *franco* et bien emballées, ajouter 2 francs pour le port.

Sous le titre de *Récits bretons*, la librairie Dentu vient de faire paraître un nouvel ouvrage de notre collaborateur M. d'Amezeuil, auteur des *Légendes bretonnes*.

RÉBUS.

notre

AVIS

Les bureaux de vente du MONDE ILLUSTRÉ sont transférés boulevard des Italiens N° 24 ainsi que ceux du GLOBE ILLUSTRÉ

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les gens de campagne n'ont point encore en Babinet autant de foi qu'en Mathieu Lænsberg.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 147 FRANCS

7e Année. N° 318. — 16 Mai 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE :

ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE. — Ambulances établies dans les dépendances du château de Wodka (Lithuanie).

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LA FIN DE LA SAISON MONDAINE. — LES VISITES DU MATIN. — LE SQUELETTE D'UNE SERRE AVENUE DE L'IMPÉRATRICE. — UNE MÉDAILLE D'OR DE 5,000 FR. PERDUE DANS UN SALON TRÈS-HONNÊTE. — DEVINEZ CE QUI ÉTAIT ARRIVÉ A CETTE JEUNE MISS! — M. DUBET ET Mlle RACHEL. — UNE LETTRE DE JOSEPH BONAPARTE. — UNE ANECDOTE A PROPOS DU MÉDECIN MALGRÉ LUI. — UN LION QUI VA SE PROMENER DANS LES RUES DE PARIS. — CORRESPONDANCE.

Voici les bals expirés, les soirées finies, les derniers dîners qui se donnent. Voilà la vie extérieure qui va succéder à la vie intérieure. Voilà le vert et le sec! Le salon, en ce moment, est un raout, un raout en plein air : l'enceinte privilégiée des courses. La vie sociale s'y concentre. C'est charmant! Vous parlez à vos amis, vous saluez ces dames, vous faites le tour des inconnues qui vous semblent belles; vous apprenez à mettre des noms sur des visages, vous présentez, vous êtes présenté, vous faites la large part au plaisir, vous trouvez aussi le moyen de faire un peu celle des affaires. Allant ainsi de groupe en groupe, assis, levé, arrêté, ambulant, vous vivez plus en une heure de la vie sociale qu'en trois mois de visites, et surtout de visites du matin! Oh! les visites du matin!

Quelle absurdité, quelle niaiserie, que les lundis, mardis, mercredis, etc., de mesdames telles ou telles! Elles ont décidé, d'accord avec une mode impertinente, qu'elles seraient chez elles et ne seraient chez elles que ce jour-là, et il faut absolument arriver à point! Donc, on annonce... et une foule de gens qui souvent ne se connaissent pas, ou qui souvent aussi se détestent, se plantent là, côte à côte, face à face; les femmes étalant des robes d'un développement exaspéré, les hommes tapotant leurs bottes du bout de leur canne. Vous savez quel soin mettent la plupart de ces dames dans la façon dont elles sont éclairées. L'amusant, c'est de les voir se disputer les bonnes places pour recevoir en plein, de profil, ou pas du tout, la lumière diurne qui est implacable, et ne fait pas grâce de six semaines aux beautés — et autres!

La maîtresse de la maison, qui ne devine pas toujours ces études secrètes à la Rembrandt, veut que madame puisse s'asseoir dans un bon fauteuil près du feu, tandis que cette dame s'obstine à préférer une petite chaise de bambou dans un renfoncement, où les rideaux lui interceptent les reflets qui iraient désagréablement jouer sur les méplats de son visage! Elle a étudié tout cela pendant des jours entiers, chez elle, avec toutes sortes de miroirs et de réflecteurs. J'ai vu, l'autre semaine, entrer ainsi les deux cousines, en visite du matin, courir comme des perdues pour conquérir la bonne place, se bousculer un peu, se lancer des regards haineux, et être devancées.... par une vieille femme qui n'y entendait pas malice. Elles s'assirent comme elles purent, ailleurs, loin du coin convoité, n'y restèrent que fort peu, comme sur deux grils, et s'enfuirent navrées d'une lumière fatale les prenant dans un trois-quarts perfide aux teints bruns, aux fronts plissés, aux yeux cernés. Jamais femmes n'eurent attitude plus gênée et langage plus sot. — Qu'ont-elles donc? — dit quelqu'un, — mal aux dents, ou des brodequins trop étroits? — La femme qui a le plus de visites du matin est celle qui, à l'aide de stores habilement disposés, sait recevoir son monde *à tâtons*. Mais on ne se décide à recevoir ainsi qu'à l'âge où l'on jouit soi-même de ces ténèbres salutaires dont on fait l'hospitalité aux autres.

Mais supposons ces dames installées et satisfaites de leur jour. Les voilà huit ou dix, plus un monsieur. Que dit-on qui vaille? qui oserait s'exprimer avec ce degré d'abandon qu'il faut pour avoir de l'esprit, devant des inconnus que le hasard introduit dans l'apparence d'intimité d'un petit cercle? C'est forcément la pluie et le beau temps qui font les frais d'une conversation sans cesse interrompue par les entrants et les sortants. — Allez-vous bientôt à la campagne? — Oui. — Non. — Comment va votre petite? — Le cerise ne va pas bien aux blondes. — J'ai besoin d'une femme de chambre, la mienne me vole mes gants. — Étiez-vous au mariage de Mlle X...? — Nos crinolines sont absurdes, mais c'est égal, continuons! — On ne peut plus traverser le boulevard sans risquer d'être écrasée! — Il est arrivé des ballots de bas de soie rouge chez tel marchand, la mode en vient! — On dit que Mme Y*** doit 50,000 francs à son bijoutier. — Il y avait beaucoup de monde au Bois — Qui est-ce qui vous a fait ce corsage? — Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Mme X***? — Je ne la vois qu'en soirée; elle reçoit le même vendredi que moi! — On porte les chapeaux trop hauts! — Avez-vous un bon cocher? Le nôtre se grise. — Les truffes ne valent plus rien. — Mon mari s'est mis à fumer la pipe au Cercle; quelle horreur! — Et patati et patata. — Voilà les choses palpitantes qu'on se dit durant ces fameuses réceptions; la nouvelle la plus importante ne dépasse guère la portée de celle qu'Agnès donne à Arnolphe dans l'*École des Femmes* : Le petit chat est mort! — Nous sommes tous mortels! reprend le chœur des visiteurs! Et cela se renouvelle sur plusieurs milliers de points à Paris, chaque jour, aux mêmes heures. Voilà à quoi passe son temps la plus belle société de la capitale du peuple le plus spirituel de l'univers... s'il faut l'en croire.

Règle générale, les visites du matin à jour fixe ne voient que des femmes. Les hommes fuient ces niais colloques, où tout est corvée pour ceux qui viennent comme pour celle qui reçoit. Un ouf! énorme s'échappe de la poitrine de la maîtresse de maison, la dernière visite partie, alors que, faisant l'inventaire de tout ce qui s'est dit, elle trouve qu'elle a appris — qu'il pleuvait, — ou que la Suisse est un pays de montagnes! On a croqué tous ses bonbons et bouleversé tous ses fauteuils. Pas un homme désiré, dont la trace reste, ne s'est aventuré entre tous ces jupons de crinoline; ceux qui sont venus sont des flâneurs, des oisifs, des élèves de M. de la Palisse, plus soucieux d'étaler la fraîcheur de leurs gants que de faire preuve d'esprit. Et si, par hasard, il s'en trouve un attiré par l'impossibilité de rencontrer la maîtresse du logis ailleurs, et avec qui on serait bien aise de causer intelligemment, comment faire, au milieu de toutes les niaiseries qu'on raconte? Abrégeons, et puisse la mode rayer de son code absurde les *visites du matin* que tout le monde exècre, et contre lesquelles nul n'ose bravement s'insurger.

Les promeneurs qui vont au Bois de Boulogne regardent en passant, à droite de l'avenue de l'Impératrice, une construction en arcs de fer teintés de minium, qui révèle une serre colossale, un jardin d'hiver.

L'édifice avait en effet été commandé à son passage à Paris par Saïd Pacha, le feu vice-roi d'Égypte, et on dit que son successeur a maintenu la commande. On l'a dressé là pour l'ajuster, et non pour l'y laisser. Tant pis!

Comme nous passions récemment par là avec un ancien consul en Égypte, il nous raconta que le même Saïd Pacha avait, il y a quelques années, tenté de dresser dans un de ses immenses jardins tout le contraire d'une serre... c'est-à-dire quelque chose qui n'a pas de nom précis, faute d'avoir été réalisé jusqu'à ce jour.

En effet, une serre a pour objet de conserver l'été, de renfermer la chaleur, dans un vaisseau, où les arbustes, les plantes peuvent braver les intempéries extérieures des saisons, ce qui permet de se procurer dans un climat rude, ou seulement tempéré, les jouissances végétales qu'offrent les climats torrides.

Ici au contraire, dans un pays brûlant, le vice-roi voulait jouir des plantes, des arbustes et jusque des arbres des climats tempérés ou froids...

Il tenait par-dessus tout à avoir des essences résineuses, dont l'effet est si étrange, si sévère, si opiniâtre. Il avait fait venir une cargaison d'Epicéas, de Lords-Weymouth, de pins d'Écosse, de Laricios, de Noirs d'Autriche, et quelques autres conifères plus précieux : les araucarias variés, l'excelsa surtout, qui est d'une précision pour ainsi dire artificielle, et le pinsapo, non moins admirable de régularité. A l'agréable, le Pacha avait voulu joindre l'utile, et son navire apporta des arbres fruitiers en quantité; ceux surtout qu'affectionne le nord de la France : le pommier dont le printemps fait un bouquet, et l'été un moisson. Il y avait aussi le marronnier rouge, ce roi des arbres!

Saïd avait fait élever dans une exposition choisie, non loin de la mer et face au Nord, de grands murs soutenus par de puissants contre-forts. Ces murs étaient destinés à abriter les arbres occidentaux des rayons du soleil méridional, des brises chaudes et sablonneuses, des réverbérations, plus perfides que la projection directe. On planta de longues allées de tous ces produits du Nord le long de ces abris énormes. Mais l'opération ne réussit que partiellement. Les pins ne purent reprendre, sans doute à cause du manque de racines suffisantes, et du pivot qu'ils ont presque tous, et dont il avait fallu les amputer pour les emporter avec le moins de terre possible. Quelques marronniers reprirent et presque tous les pommiers. Le résultat de tous ces efforts et de toutes ces dépenses, le voici. En échange des trois cent mille francs dépensés en murailles, en terrasses, et transports des végétaux, Saïd put estimer à tout près de quinze francs sa récolte de pommes, en 1861...

Le baron de V..., mort la semaine dernière, rue de Lille, avait été le héros, avait failli être la victime d'une histoire assez singulière, que nous raconta un de ses cousins, au retour de l'enterrement. Voici cette histoire.

C'était peu de jours après la clôture de notre dernière grande Exposition universelle de l'industrie. Un soir, se trouvaient une douzaine de personnes réunies chez Mme d'A***, autour d'une table de thé. La maîtresse de la maison, qui cherchait à occuper ses hôtes, apporte une des grandes médailles de l'Exposition et la fait passer de main en main. C'était pour beaucoup de personnes une curiosité que cette masse d'or représentant cinq mille francs. Le frère de la dame, un grand industriel, en était le titulaire, et la lui avait laissée pour quelques jours. Chacun examine la médaille, qui va de l'un à l'autre, curieusement contemplée et soupesée jusqu'au moment où ce sont les tasses de thé qui circulent. Comme on est en plein *five*, la maîtresse de la maison demande où est restée la médaille. On s'interroge, on cherche... on ne la retrouve pas. Étonnement d'abord, indignation ensuite! La dame avait chez elle deux ou trois personnes qu'elle ne connaissait guère, qui avaient reçu des rendez-vous de son frère pour lui être présentées, et que l'absence imprévue de celui-ci avait contraintes à se présenter elles-mêmes. Le mieux était de tourner la disparition de l'objet en plaisanterie, et d'arriver par une feinte à reconquérir la pépite d'or à l'effigie impériale.

« — Allons, — dit gaîment la dame, — la médaille sera glissée dans quelque poche... que chacun retourne la sienne... ma fille va commencer (une enfant de huit ans), et moi ensuite! Voyons, messieurs et mesdames, nous sommes tous de trop bonne compagnie pour ne pas avouer une distraction... pour en bien rire ensuite! »

Un monsieur s'avance et dit :

« — Pour ma part, je déclare que je ne retournerai pas ma poche et que je ne me laisse pas fouiller. »

Émoi général! Ce monsieur, à l'aspect grave, décoré, inconnu, était une des personnes introduites sous la responsabilité du frère absent...

Un ami de la maison s'approche de lui, l'attire dans une embrasure et l'interpelle. Bientôt une sorte d'altercation s'élève entre eux.

« — Non, monsieur! — disait l'étranger en s'échauffant beaucoup, — personne ne portera la main sur moi! »

Tout aussitôt les plus graves soupçons s'élèvent contre l'individu si empressé à protester contre la mesure générale plaisamment provoquée, et comme on croit remarquer qu'il s'approche insensiblement de la porte d'entrée, un groupe se forme pour lui barrer au besoin le passage. Le salon est dans une grande agitation; la maîtresse de la maison est au désespoir; plusieurs messieurs semblent décidés à faire un mauvais parti à l'inconnu. Les plus nerveux parlent d'envoyer chercher le commissaire de police du quartier. Au milieu de cette émotion générale, le susceptible ou le prudent personnage s'escrimait avec véhémence contre ceux qui, pour ne pas rompre les dernières vitres, essayaient de lui persuader que la mesure cessait d'être offensante, dès qu'elle était générale.

Tout à coup, la vieille belle-mère de la dame du lieu, qui était restée immobile depuis le commencement de la soirée, sur une chauffeuse placée dans l'angle du salon, s'écrie :

« — La médaille! la médaille! »

Tout le monde se retourne, regarde... C'était bien, en effet, l'objet précieux, que la petite fille de huit ans venait de recevoir de sa grand'mère, et qu'elle brandissait avec joie.

Or, il est bon de consigner que le monsieur si susceptible au sujet du droit de visite n'avait pas, de toute la soirée, approché la partie du salon où se retrouvait si inopinément l'objet disparu.

La médaille avait glissé des genoux de la vieille dame, sans qu'elle y songeât, au moment où l'enfant lui apportait des gâteaux, et, roulant sourdement sur le tapis, elle était allée se planter en profil dans l'angle où se trouvaient entassés les ustensiles du foyer. C'est en voulant arranger le feu que la vieille dame la découvrit plantée là.

Le trésor ainsi formellement retrouvé, l'inconnu s'avança au milieu du salon et prit la parole :

« — Mesdames, — dit-il, — je suis le baron V..., directeur des hauts fourneaux de ***. Je me trouve avoir dans ma poche une grande médaille pareille à celle-là, et qui a été décernée à l'industrie que je dirige... la voici! »

Et il sortit de sa poche une des sœurs jumelles de la médaille un moment disparue.

« — Vous comprenez maintenant quelle eût été ma position si je m'étais laissé fouiller... Je pensais bien qu'en pareille société l'objet perdu se retrouverait bientôt... Je voulais donc qu'on le cherchât de nouveau, plutôt que de procéder à une perquisition aussi compromettante. »

Là-dessus il salua et sortit, laissant tout le salon dans l'émotion et la confusion.

~~~ Une jeune miss, dont je tairai le nom, est depuis quelques jours l'objet d'une attention dont le motif est fort regrettable pour elle. En effet, il n'y a, dans son histoire, rien des poésies étranges qui enveloppent d'un irritant prestige l'attitude mondaine de la belle écossaise Erina Wal... dont je vous racontais, il y a peu, la furieuse maladie de sommeil. Celle-ci, que j'appellerai miss Sally, n'est pourtant pas moins jolie que la belle dormeuse, et elle est beaucoup plus riche qu'elle, sans compter que son frère aîné s'asseoira un jour à la Chambre des Lords. Et pourtant, la vie de cette pauvre et charmante jeune personne, ou disons plutôt de cette charmante personne (elle mûrit!) est fatalement empoisonnée, — c'est le mot!

En vain elle a fui l'Angleterre, et, en compagnie de sa mère respectable et de ses deux plus jeunes sœurs, elle a voyagé dans toutes les capitales du continent. Betty et Musidora se sont mariées... mais Sally est restée fille! C'est que partout où elle apparaît, une étrange et fatale histoire se murmure aux oreilles... et les prétendants s'éloignent. C'est en vain que ses vingt-huit ans ont fait toucher sa beauté à une maturité pleine d'éclat; c'est en vain qu'elle a les plus beaux cheveux bruns du monde, et les plus admirables dents des rêves; en vain que ses épaules semblent de celles d'où sont tombées des ailes; en vain qu'elle est aussi aimable que belle, qu'elle parle toutes les langues du continent, qu'elle est musicienne comme sainte Cécile, qu'elle dessine comme M^me de Mirbel; c'est en un mot vainement que, si son frère mourait, cette héritière ferait de son chef son mari lord... Nul, parmi les hommes de sa classe, n'est sensible à tant de dons, à tant d'avantages, et, chose qui vous paraîtra plus inexplicable encore, loin d'attirer, cette jeune personne repousse. Oui! j'ai vu, l'été dernier, à Bade, une société de jeunes Anglais très-distingués s'éloigner d'elle, les uns souriant, les autres tristement. Il ne lui restait que les femmes!

Un jour, on put la croire désensorcelée. C'était à Venise, où sa mère s'était installée avec elle et dix domestiques, hôtel Danieli, rive des Esclavons. Depuis un mois, le marquis M.., dont trois des ancêtres furent doges, et qui possède leurs trois palais contigus sur le grand canal, presque en face de la célèbre demeure du triste Foscari; depuis un mois, dis-je, ce brillant patricien vénète suivait la gondole de Sally, et l'admirait tant qu'il l'aima bientôt. Présenté un soir à ces dames dans une loge de la *Fenice*, il obtint d'aller rendre visite, et devint bien vite très-assidu. Un vieux commodore, ami de ces Anglaises, donna sur leur compte toutes sortes de brillantes informations de fortune et de condition. Venise se mit à parler mariage!...

— Enfin! — disait tout bas la pauvre mère.

Mais voilà qu'arrive de Milan je ne sais quel étourdi. Il demande les nouvelles; on lui parle de l'union probable. Le soir, à la Piazetta, il rencontre le marquis... Et le lendemain, le marquis, éperdument amoureux et profondément désolé, s'enfuyait à Florence, ne laissant d'autre trace de lui que deux P. P. C. à l'angle de deux cartes portées par son gondolier à la porte des Ariane britanniques!

Le surlendemain celles-ci partaient pour la Suisse. Elles s'y sont enfouies trois mois. Cet automne, elles erraient au Rhin. Où ont-elles passé l'hiver? on ne sait. Depuis un mois, Paris parle d'elles, et on annonce tout haut, après s'être parlé bas à l'oreille, qu'au mois prochain, miss Sally entrera dans un couvent : celui de Witeladies, de l'ordre de Cîteaux, un lieu qui a joué son rôle à l'époque de la fuite du jeune Charles I^er (Stuart), poursuivi par les agents de Cromwell, après la défaite de Worcester.

— « Ainsi, » — direz-vous, — vous n'entendez pas vous expliquer davantage sur le mystère apparent de cette existence, sur une énigme dont chacun, paraît-il, peut se dire le mot à l'oreille?

— « Hélas, madame, comment faire? Plus ce mot se dit tout bas, et plus il m'est impossible à écrire! Le faisant, je vous déplairais, j'en suis certain. Un malheur affreux, et plus qu'affreux, ridicule! s'attache à cette existence faite pour être si brillante, et à laquelle nul gentleman n'oserait s'associer, par crainte des quolibets. Miss Sally ne pourrait être épousée que l'épée à la main, par un homme prêt à punir les mauvais plaisants, et dans la classe où sont ses pairs, nul n'a osé s'allier à une aussi terrible et nauséabonde aventure. » — Disons toutefois que c'est dans une auberge, un abominable albergo italien, à Bologne, que cet accident où elle faillit être asphyxiée, lui arriva vers ses vingt ans. Mais j'en dirais trop si j'en disais davantage, et je ne dois pas me faire tire un flacon de sels à la main. Miss Sally est la victime d'abominables menuisiers italiens. Quelques coups de marteau et quelques clous l'eussent jadis sauvée à la société.

Elle vit avec les allures d'une jeune veuve, faisant mélancoliquement le stage de son veuvage du monde. Nous demanderons comment il se peut faire qu'il ne se trouve pas un homme d'autorité et de cœur assez courageux à tous les égards pour l'épouser, en l'empêchant d'aller achever dans un cloître, où nulle vocation ne l'appelle, une existence qui pourrait encore... se parfumer de bonheur!

~~~ M. Duret vient de terminer le modèle de la statue de M^lle Rachel, commandé par M. le ministre d'État pour le nouveau foyer de la Comédie-Française. Les praticiens attaquent déjà le marbre.

L'artiste a choisi le meilleur rôle de la tragédienne, celui de *Phèdre*, et le moment où, assise accablée, elle s'écrie :

« Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!
» Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
» A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux? »

Le mouvement saisi par le célèbre sculpteur est plein de vérité et de dignité. Ici on retrouvera Rachel, idéalisée sans doute, mais bien autrement fidèle que le bloc si lourd où M. Clésinger avait tenté de la rappeler, sous prétexte de personnifier la tragédie.

~~~ Voici le curieux extrait d'une lettre du frère aîné de Napoléon I^er, le roi Joseph de Naples et d'Espagne, mort en 1844. Cette lettre était adressée au général Belliard. Elle est datée de New-York, le 10 septembre 1830. Elle a été achetée 30 francs.

Il s'agit de la révolution de Juillet...

« Je désire, pour le bien de notre pays et pour la tranquillité de l'Europe, que Napoléon II soit appelé au trône; j'ai écrit à sa mère pour cela; je serais à Paris lorsque vous lirez cette lettre. Si le nom du duc d'Orléans ne se trouvait parmi ceux qui figurent dans les nominations nouvelles, tous les autres m'auraient donné pleine et entière confiance; j'attendrai donc un nouveau packet; j'ai lieu de penser que mon opinion est aussi celle des principales cours de l'Europe. Le duc d'Orléans ou la république ouvriront sans doute une nouvelle carrière de révolutions. Napoléon II, appelé déjà par le peuple, n'a besoin d'aucune élection nouvelle, qu'il obtiendrait d'ailleurs si le véritable souverain est consulté; son nom, une bonne constitution, j'ose dire mes conseils, auraient donné à la France la paix, la liberté, et à l'Europe pleine sécurité. »

La phrase qui suit est du même : lettre datée de Portici, 17 novembre 1806, adressée à Bernardin de Saint-Pierre :

« ... J'ai fait lire votre *Paul et Virginie* à quelques dames de ce pays que je vois habituellement; elles avouent que la langue du Tasse n'a rien produit de si doux... Je leur ai dit que le père de Paul était de mes amis, et qu'il serait possible qu'il fît un voyage dans le pays où Virgile et le Tasse ont pris les originaux des tableaux dont ils enchantent le monde depuis tant de siècles... »

~~~ La dernière représentation du *Médecin malgré lui* nous remet en mémoire une anecdote peu connue, et qui devrait être reprise par les nouveaux historiens du divin comique.

Vous savez les couplets de Sganarelle, assis à côté de son fagot sur l'herbe imaginaire de la scène :

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glouglous!

Or, une fois que le président Rose se trouvait à souper chez un seigneur de la cour, avec Molière, il accusa le poëte d'avoir pris cette chanson dans un vieil auteur latin, abusant ainsi de sa fameuse devise relative au bien trouvé. Molière, qui avait bien réellement composé la chanson, se défendit en conscience, et défia son contradicteur de citer l'auteur dont il s'agissait. Aussitôt le président Rose débita ce qui suit :

Quam dulces
Amphora amœna,
Quam dulces
Sunt tuæ voces!
Dum fundis merum in calices
. . . .

Bref, toute une épigramme empruntée elle-même, au dire du président, à l'Anthologie grecque. Molière, des plus surpris, semblait confondu et enrageait... lorsque Rose, après avoir bien joui de son embarras, de sa confusion, avoua le subterfuge : il venait d'improviser les vers latins pour embarrasser l'auteur du *Médecin malgré lui*.

~~~ On sait qu'à l'avénement du nouveau bey de Tunis, il y a quelques années, les prisons furent ouvertes à diverses victimes des rancunes du bey mort. Un prince, parent de la famille régnante, enfermé à l'âge de sept ans, vivait depuis trente-cinq ans avec deux négresses dans une sorte de forteresse, sans ouverture ailleurs que sur le ciel. Ce prince, qui se nommait Mohammed-Atarr, remis en possession de tous ses biens par la générosité du bey nouveau, s'était, pendant sa captivité, occupé d'apprivoiser un lionceau, devenu une bête formidable, et resté pourtant aussi privé qu'un chien. Ayant, pendant de longues années, reçu des témoignages de sympathie d'un résident anglais retourné dans sa patrie, Mohammed a résolu d'aller vivre auprès de cet ami, aux enfants duquel il veut léguer ce qu'il possède. On nous assure que le Tunisien, que son lion accompagne, passe quelques jours à Paris, à la fin du mois courant, avant de gagner le comté de Cornouailles. Par ces temps de Croket et autres Hermann il serait curieux et terrible de le voir se promener sur les boulevards accompagné de son lion à tous crins.

~~~ CORRESPONDANCE. — Faute d'avoir son adresse, nous sommes contraint de dire ici à M. H. D. de Saint-Aub..., que la lettre qu'il avait bien voulu nous donner comme un autographe de Racine, est une copie d'écriture toute moderne. Ce fait matériel nous laisse en défiance sur l'origine du contenu de l'épître, et en empêche l'insertion. Nous appelons l'attention du donataire sur ce fait, qui ne laisse de formel que son obligeance, dont nous restons reconnaissant.

— A M. E. R. La *glane* en question avait déjà été glanée. Merci.

— A M. Ed. F..., époux de M^me Math. D..., à Montpellier. Une réponse faite à sa curieuse lettre, — et que l'administration des postes a renvoyée, — laisse supposer que le nom ci-dessus est un pseudonyme, s'il n'est l'objet d'une plaisanterie assez peu goûtée.

— A M. X..., à Pau. Hélas! non, monsieur, et à mon grand regret de collectionneur, la *Revue* en question ne paraît plus.

~~~ On annonce un livre intitulé : *Un hiver à Paris*, que signerait une des lionnes étrangères du dernier hiver : M^me Renisky-Korsakoff. On dit que M. Théophile Gautier en revoit les épreuves. Pourquoi pas plutôt M^me la comtesse Dash?

— On annonce aussi des *Révélations sur ma vie surnaturelle*, par le fameux M. Home.

C'est sans doute une dernière mystification, à laquelle Robert-Houdin répondra.

JULES LECOMTE.
~~~

EXPÉDITION DE COCHINCHINE. — Attaque de Go-Cong. — Passage de la rivière du Tanien-Trung par les troupes franco-espagnoles. (N°5.)— (D'après le croquis de M. Roussin.)

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — Vue du *Mont-Sinaï*. (Tableau de M. Pasini, dessiné par l'artiste.)

Le village de Go-Cong. (N° 4.)

Aspect intérieur de la citadelle. (N° 3.)

La porte de la citadelle.

La batterie d'artillerie de marine (capitaine Marchel) pendant l'attaque. (N° 2.)

Types d'indigènes.

A. Rivière de Go-Cong. — B. Citadelle et village. — D. Camp français et espagnol. — E. L'aviso l'*Ondine*, amiral Bonnard. — G. Colonne de gauche (Espagnols et Français). — H. Batteries annamites, passage de Tanien-Tung. — J. Batteries d'obusiers (enseigne de vaisseau Rouchez). — K. Canonnière n° 18. — L. canonnière l'*Alarme*. — M. Canonnière n° 13. — N. Canonnière n° 19. O. Batterie d'artillerie de marine. — Q. Colonne du commandant Pietri. — R. Montagne du cap Saint-Jacques. — S. Montagne de Baria.

EXPÉDITION DE COCHINCHINE. — Vue panoramique de la plaine de Go-Cong montrant les opérations effectuées le 24 février 1863. — (D'après les croquis de M. Roussin.) (N° 1.)

ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE

Une Ambulance polonaise

Nos correspondances particulières de Pologne ne nous annoncent rien de bien saillant, ou, du moins, de bien intéressant pour les lecteurs, quoique les rencontres entre les partisans polonais et les Russes paraissent tout aussi fréquentes que par le passé ; mais nous n'avons pas lieu d'en parler, n'étant pas une revue d'opérations militaires.

Nous avons reçu seulement un dessin représentant une ambulance chez un seigneur de Wodka.

C'est dans les fabriques (aujourd'hui désertées par les ouvriers) qui avoisinent le château, que les maîtres du lieu ont installé avec soin tout ce qui peut être utile au pansement et au soulagement des blessés : outils de chirurgie, pharmacie complète, literie, linge et charpie abondante, que les blanches mains de la maîtresse du logis ont préparés avec un empressement tout patriotique.

En un mot, c'est une ambulance parfaitement organisée, où les pauvres mutilés du champ de bataille sont sûrs de rencontrer sympathie et soins de toute sorte, tout en y puisant pour l'avenir une nouvelle force morale et une nouvelle énergie physique.

I. DE P.

Exposition des Beaux-Arts.

LE MONT SINAÏ.

TABLEAU DE M. PASINI.

Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus désolé que ce vallon du mont Sinaï où M. Pasini fait défiler sa caravane. Un sol décharné, où la végétation n'a point de prise et qui semble un glacier de granit, sert de terrain au tableau. Un maigre ruisseau, auquel la fonte lente de quelque neige oubliée sur une cime fournit une mince alimentation, trace sur le roc une rainure à peine sensible. De la droite de la toile part une route qui, longeant une haute muraille de rochers bleus dont l'ombre la recouvre, va gagner obliquement une gorge percée dans le fond, à gauche, où la longue et tumultueuse caravane va s'engouffrer. Sans discerner ce chemin, on le devine tortueux, étroit, pénible ; le chameau au large pied aura besoin de tout son instinct pour ne point entraîner sa charge et son conducteur dans le bleu sombre des ravins. Un ciel lourd et semé de nuages moutonneux pèse sur la composition du poids d'un orage qui ne tardera pas à crever.

M. Pasini est, parmi les orientalistes de la peinture, un des plus justement estimés. Il manie comme personne les ombres bleues, les terrains d'or et les végétations rousses de la Syrie et de l'Égypte; il a su prendre dans ce ciel chéri des peintres un rayon de soleil et lui a fait une place sur sa palette. Nous aurons, du reste, à reparler des autres tableaux de M. Pasini dans notre compte rendu.

T. A. fils.

Correspondance de Cochinchine.

L'attention du pays tout entier a été vivement excitée par la prise de Go-Cong.

Cette prompte répression d'une tentative de résistance à l'exécution des traités conclus avec l'empereur d'Annam a éteint pour longtemps, il faut l'espérer, toute idée hostile chez les indigènes.

Nos braves soldats et nos alliés les Espagnols ont montré une fois de plus que malgré leur petit nombre on peut tout attendre de leur intrépidité et de leur valeur.

Nous publions aujourd'hui une série de dessins dont les croquis nous sont envoyés par M. Roussin, secrétaire du contre-amiral Jaurès, et qui offrent un grand intérêt. Nous complétons ici, par quelques explications indispensables, les renseignements que donnent les gravures, d'après les documents les plus récents.

L'un de ces dessins, n° 1 représente un panorama de la ville de Go-Cong. C'est une petite province comprise au sud de nos possessions entre le Cambodje et la rivière de Soirap, et bordée par la mer. La faiblesse numérique de notre garnison de Cochinchine n'ayant pas permis depuis un an d'occuper ce point, qui nous était concédé, un agitateur, nommé Quandine, en avait profité pour y établir le centre de la résistance qu'il organisait contre nous. Les Annamites sont d'excellents terrassiers, aussi en peu de temps s'éleva-t-il une quantité de forts qui présentaient de sérieux ouvrages de défense.

Le commandant de notre petite armée résolut d'écraser cette insurrection, et c'est du 23 au 25 février dernier que s'accomplit ce projet, par la prise de Go-Cong.

La défense de l'ennemi se composait de la citadelle construite devant la ville, à laquelle on arrive par l'arroyo de ce nom. Sur cet arroyo étaient disposées des estacades, et en outre, une plaine marécageuse qui longe le canal, s'étend devant la citadelle et était défendue par une série de forts. Une petite rivière, le Vanectrung qui coule aux pieds de ces forts, leur servait de fossés naturels.

Les opérations ont consisté à passer la rivière sur un autre point de manière à tourner la ligne des forts, pendant que des canonnières forçaient les estacades et dégageaient l'arroyo menant à la citadelle.

Le passage de cette rivière nécessita la construction d'un pont qui fut établi dans la nuit et dans la matinée du 24 février par les sapeurs du génie, sous la protection d'une colonne composée d'infanterie espagnole et de marins français, commandée par le colonel Palanca y Gutierrez, commandant en chef des forces espagnoles. Une batterie de six obusiers français répondait au feu de la place, qui nous a fait subir quelques pertes sensibles,

Le dessin n° 5 représente cette action. La colonne effectue le passage de la rivière. Les batteries ennemies tirent sur la tête de la colonne, mais les canonnières mouillées vis à vis font taire le feu. Les forts, tournés par leur droite, sont bientôt abandonnés par leurs défenseurs.

Pendant ce temps avait lieu le forcement des estacades par les canonnières 13 et 19.

La principale estacade, formée de pieux entrelacés était protégée par une batterie formidable placée à un coude à cent mètres en arrière. Mais à ce moment les lignes étaient tournées par derrière; après deux ou trois coups de canon les Annamites abandonnèrent le fort, et quand on arriva à l'estacade, on trouva les pièces abandonnées, les mèches encore allumées jetées à terre.

Le dessin n° 2 représente une batterie de six pièces dont le feu vif et bien dirigé a soutenu les attaques de l'ennemi après l'avoir empêché pendant près de deux mois d'augmenter ses moyens de défense.

Les autres dessins 3 et 4 représentent les ouvrages de la citadelle de Go-Cong. Après l'enlèvement des premières lignes, une panique s'empara des Annamites et leur fit subitement abandonner cette citadelle, qui cependant aurait pu tenir longtemps, grâce à l'accumulation des obstacles dont on peut se faire une idée d'après nos gravures. Cette citadelle est un grand carré flanqué de deux bastions et dont le parapet est hérissé de bambous pointus. Au delà d'un fossé profond se présente une nouvelle série de ces bambous disposés en chevaux de frise. Au milieu de la cour se groupent de nombreuses cases pleines d'armes et de munitions de toutes sortes. On peut juger par ces détails sommaires de l'importance de l'expédition qui vient d'avoir lieu et des moyens de défense que les rebelles avaient su amasser. Une fois de plus nos braves soldats ont montré que rien ne pouvait arrêter leur bravoure.

M. de Fontenay, lieutenant de vaisseau, nous communique en même temps un plan de Go-Cong à lui personnellement adressé par M. Réveillère commandant à Saïgon la canonnière 31.

Malgré tout l'intérêt qu'offre ce plan, nous ne le publions pas, parce qu'il ne ferait que répéter en partie les dessins que nous a envoyés M. Roussin. Nous extrayons seulement de la lettre qui accompagne l'envoi de M. Fontenay quelques détails que nous n'avons pas trouvés dans les correspondances publiées jusqu'à ce jour.

Le rac Gua-Cao dans lequel avait pénétré la canonnière 31 est tellement étroit et sinueux, que c'est à peine si une baleinière peut y naviguer à l'aise. Un détachement de nos troupes fut envoyé à la découverte dans cet arroyo et détruisit quelques ouvrages élevés par l'ennemi pour intercepter le passage. Cette expédition contribua puissamment au succès de l'attaque générale par la diversion qu'elle opéra et par le désordre qu'elle jeta dans les rangs des Annamites. Elle débarqua plusieurs fois des détachements qui allèrent brûler des ouvrages avancés, et qui répandirent la terreur dans l'âme des soldats de Quandine.

Enfin, de tous les récits qui nous parviennent, il ressort pour nous que, cette fois comme toujours, nos soldats et nos marins se sont montrés dignes de leur vieille réputation.

Pour extrait.

MAC-VERNOL.

LE TRAIN EXPRESS

PHOTOGRAPHIE

Le théâtre représente un de ces compartiments, ou plutôt une de ces boîtes dans lesquelles les chemins de fer empilent la matière voyageante et où, sous prétexte qu'on a payé une *première classe*, on ne peut ni tirer son mouchoir de sa poche, ni installer ses jambes, ni respirer. — A cela près, le plus joli lieu du monde.

Six personnages : — Un mari, en compagnie de sa femme. — Un homme de mauvais augure. — Un monsieur pressé. — Un Anglais. — Un employé, *à la cantonnade.*

Bruits de locomotive, sifflets, clapotements de roues et autres musiques de circonstance.

SCÈNE I.

Neuf heures du soir. — Le train express vient de quitter la gare.

Tous les personnages, pleins d'ardeur, se préparent héroïquement à faire face aux fatigues du voyage, et s'accommodent de façon à être le moins gênés qu'ils peuvent, quitte à gêner le plus possible les autres.

LE MARI, tirant de sa poche un journal. — Pardon, monsieur, vous permettez?... (Il se penche en avant pour absorber toute la lumière du fanal fumeux qui se trouve au plafond.)

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Volontiers, monsieur, seulement je crois devoir vous prévenir que rien n'est plus dangereux que ce que vous faites là. Un de mes amis a contracté ainsi une ophtalmie qui a bientôt dégénéré en cataracte. Finalement il en a perdu la vue.

LA DAME. — Oh!... c'est heureux qu'un étranger vous le dise. Si c'était moi, vous m'enverriez à tous les diables!

LE MARI. — Je n'enverrais rien du tout. . Laisse-moi jeter un coup d'œil... le temps de m'assurer que la Bourse...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Elle doit avoir baissé!

L'Anglais tire de sa poche un paquet de gâteaux et en commence l'attaque.

LE MARI. — Comment, baissé!...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Les affaires vont assez mal, Dieu merci! J'en sais quelque chose, moi qui suis dans le commerce!... Nous allons avoir la guerre, je ne vous dis que cela!

LA DAME. — C'est bien heureux qu'un étranger..... Quand je vous répétais que vous aviez tort de faire acheter des actions en ce moment .. Joli voyage où vous nous avez embarqués.. pour nous ruiner!

LE MARI. — Mais monsieur n'affirme rien. Tu exagères... La guerre avec qui, monsieur?

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Avec qui? je n'en sais rien, mais mes pressentiments ne me trompent jamais!

LE MARI, faisant des efforts surhumains pour arriver à lire son journal. — Je ne puis parvenir à lire cette dépêche!... Ces wagons sont si mal éclairés!. .

LE MONSIEUR PRESSÉ, se mêlant à la conversation. — Et marchent avec une lenteur!... N'est-ce pas scandaleux? .. Les pataches finiront par leur rendre des points!...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Ne vous plaignez pas! avec cette vitesse-là il arrive encore assez d'accidents. Un homme de lettres de mes amis a publié une brochure où il se livre sur la statistique des rencontres à des calculs épouvantables. . Bien que dans les trains-express...

LA DAME. — Là!... Je ne suis pas fâché qu'un autre que moi me donne raison... Je ne voulais pas prendre le train express, et vous avez absolument tenu...

L'Anglais se lève, prend son sac de nuit installé sur un treillage (au-dessus de sa tête et en tire deux oranges qu'il épluche.

LE MARI. — Si on avait toujours peur du danger, on ne ferait point un pas... car...

L'EMPLOYÉ. — Vos billets, s'il vous plaît?

Chaque voyageur fournit son petit carré de carton, que l'employé perfore à l'aide d'une pince et rend ensuite à ses propriétaires.

LE MARI. — Où en étais-je donc?... Ces gens-là arrivent toujours pour déranger les voyageurs...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — C'est un mal pour un bien, monsieur, sans cette surveillance... Voyez Jude !...

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Non! c'est inouï!... Nous n'avançons pas plus que des colimaçons... On ne se moque pas du monde ainsi...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE, se tournant et à mi-voix. — Quelque banqueroutier frauduleux, qui a peur que la gendarmerie...

L'Anglais, à qui ce discours s'adresse, avale, pour toute réponse, le contenu d'une petite bouteille qu'il porte en bandoulière.

LE MONSIEUR PRESSÉ, regardant sa montre. — Jamais nous n'arriverons... jamais!

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Le fait est qu'en chemin de fer on n'est jamais sûr d'arriver!

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Oh! monsieur... si vous saviez... Figurez-vous...

L'EMPLOYÉ, à la portière. — Vos billets, s'il vous plaît?

LE MARI. — Mais nous venons...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Donnez-le sans réflexion, ou vous vous rendrez passible d'une amende.

LA DAME. — Si c'était ainsi vous ne me croiriez pas. Je suis charmée qu'on vous donne cette leçon...

LE MARI. — Mais...

L'EMPLOYÉ. — Vos billets donc?...

L'Anglais profite de ce qu'on examine le sien pour croquer quelques bonbons.

SCÈNE II.

Onze heures du soir. — Une vague somnolence a commencé à s'emparer de l'assistance. Soudain, au milieu du silence, un cri a retenti; c'est le monsieur pressé qui, à bout de patience :

— Sapristi!... c'est trop fort!

LE MARI, bondissant. — Hein!... qu'est-ce qu'il y a?

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Ce doit être une rencontre.

LA DAME. — Quand je vous l'avais dit... avec un train-express!

L'Anglais, pour faire face au péril, se leste d'un demi-sac de pâtes pectorales.

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Il n'y a pas de rencontre, mais c'est exaspérant à la fin! Aller si doucement!...

LE MARI. — Comment! c'est pour cela que vous poussez des clameurs qui...

LA DAME. — Allez-vous vous commettre à présent?

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Daignez m'excuser, madame; mais si vous pouviez savoir..... Figurez-vous que je...

L'EMPLOYÉ. — Vos billets, s'il vous plaît?... (Il les contrôle de rechef.)

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Il lui arrivera malheur à cet homme, de se tenir ainsi sur un étroit marche-pied.

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Tant mieux, il paiera pour son administration. Quand je pense que je dois me marier demain matin... que ma fiancée... Il y a dix ans que nous nous aimons et que toujours des obstacles...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — A votre place, je ne me marierais pas. Je verrais dans ces retards un avertissement du ciel.

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Ne pas me marier! Mais, monsieur, c'est le bonheur de ma vie que je me ravirais... car le mariage c'est le bonheur de la vie!

LA DAME. — Je suis bien aise qu'un étranger vous le rappelle, monsieur ***. Profitez de cet exemple!

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Vous comprenez maintenant mes impatiences... chaque minute me paraît un vol que cette locomotive me fait... Je suis venu à Paris pour quelques formalités oubliées au sujet de mon acte de naissance.

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Prenez garde... La loi ne badine pas... La moindre irrégularité peut annuler un mariage...

LE MONSIEUR PRESSÉ. — J'ai tout arrangé et je reviens pour... Est-il possible, mais nous sommes arrêtés!... Il ne manquait plus que cela... Dieu! je briserais...

LE MARI. — Essayez de dormir... Cela fera passer le temps...

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Dormir!... quand!... Jamais, monsieur... Son souvenir est là...

LE MARI. — Du moins, n'empêchez pas les autres de...

LA DAME. — Quel matérialisme!... Je suis enchantée qu'un inconnu...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — D'autant plus que la privation de sommeil est la cause première de la fièvre typhoïde qui règne en ce moment.

Instant de silence. Tout le monde commence à sommeiller, excepté le monsieur pressé, lorsque l'employé réapparaissant, réveille en sursaut les dormeurs par son :

— Vos billets, s'il vous plaît?...

L'Anglais, rendu à son libre arbitre, mange une tablette de chocolat.

SCÈNE III

Vingt minutes d'arrêt. Une heure du matin. On est descendu au buffet.

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Vous ne mangez pas? vous avez tort. Vous vous rendrez malade.

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Impossible d'avaler. L'angoisse m'étrangle.

LE MARI. — Garçon, un jambon.

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Vous mangez trop? vous avez tort. Vous vous ferez mal.

LA DAME. — Je suis bien aise que les étrangers vous le disent, car moi...

L'ANGLAIS, au garçon de salle. — Qu'est-ce ceci?... Sandwich!... Donnez... Ceci... Bouillon?... Donnez... Ceci?... Galantine!... Donnez... Ceci... Donnez...

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Ils n'en finiront pas!... Ils n'en finiront pas!...

SCÈNE IV

Trois heures du matin.

Sommeil profond et complet. Tout le monde gît dans des poses uniformément disgracieuses.

L'EMPLOYÉ, qui n'a plus demandé les billets, apparaissant. — Valenciennes!... Valenciennes!...

LE MONSIEUR PRESSÉ, bondissant. — Comment, Valenciennes!... Mais c'est impossible... Je vais à Arras... On m'attend.

L'EMPLOYÉ. — Arras est passé depuis une heure...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE. — Je vous avais bien dit que vous finiriez par dormir.

LE MONSIEUR PRESSÉ. — Mais c'est abominable!... Que pensera-t-on de moi?... Toute la famille qui... Après dix ans d'attente... Je... Elle... (Il descend éperdu.)

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE... — Cela ne m'étonnerait pas si ce monsieur devenait fou un jour ou l'autre.

LE MARI, à part. — Pour être si pressé, on voit bien qu'il ne sait pas ce que...

LA DAME, qui a entendu. — Vous ne rougissez pas, monsieur... quand un étranger vous rappelle à vos devoirs par son dévouement?...

L'HOMME DE MAUVAIS AUGURE, à part. — Ceux-là ne tarderont pas à plaider en séparation. J'en réponds.

L'ANGLAIS, à l'employé qui referme la portière. — Pardon!... On ne mangeait donc rien à cette station?...

PIERRE VÉRON.

Moyens employés par les tricheurs pour tromper en jouant différents jeux de cartes.

Le livre de M. de Caston, *les Tricheurs*, est le véritable événement du jour. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant un extrait de cet ouvrage si curieux à tant de titres. Nous avons choisi, pour les publier, les pages où l'auteur traite d'un sujet qui intéresse presque tout le monde : les tricheries aux jeux de cartes. M. de Caston, nous n'avons pas besoin de le rappeler, est un des hommes les plus habiles dans le maniement des cartes, et toutes les finesses des grecs lui sont connues. Les personnes qui aiment à jouer et qui sont exposées à se trouver avec des inconnus, ne sauraient mieux faire que de lire ce livre qui, en dehors de l'intérêt qu'il inspire, dévoile toutes les manœuvres dont on peut devenir victime.

« Les Tricheurs avaient autrefois tout un arsenal de vieilles pièces, aujourd'hui usées, rouillées, et insuffisantes pour tromper un pensionnaire des quinze-vingt.

Nous ne citerons donc que pour mémoire la carte large qui, introduite dans un jeu, servait de point de repère. Les cartes biseautées, hors d'équerre, avec lesquelles les anciens Tricheurs rassemblaient les cartes dont ils avaient besoin.

Le pont : bombage de la partie supérieure du jeu, qui devait amener l'adversaire à couper les cartes de façon à aider le Tricheur.

Mais personne ne coupe plus dans le pont!

Et nous ne saurions trop recommander aux joueurs de ne jamais couper deux fois de la même façon.

Les cartes teintées, c'est-à-dire à reflets.

Les cartes adhérentes.

Les cartes pointées.

Les cartes bombées.

Et, en un mot, toutes les cartes marquées.

Mais les Tricheurs n'ont plus recours à ces vieux moyens, à ces ficelles usées.

Marquer les cartes! mais c'est laisser derrière son passage une trace accusatrice, une preuve de la tricherie, le premier soin d'un expert étant de regarder si les cartes qui lui sont présentées ont reçu une préparation quelconque.

Tous ces moyens sont donc à peu près abandonnés, et si, par hasard, quelque vieux Tricheur en fait encore usage, c'est dans les estaminets douteux, et chez les marchands de vin des quartiers populeux qu'il exerce ses talents, les jours de paie.

Nous comptons bien revenir sur cette classe de Tricheurs, qui est la plaie de nos faubourgs.

Les moyens dont les Tricheurs se servent le plus maintenant sont les portées.

Cette opération consiste à ajouter sur le jeu un certain paquet de cartes rangées dans un ordre *ad hoc*.

La portée demande aux Tricheurs moins d'adresse que d'aplomb et de présence d'esprit : bien saisir son temps, voilà toute l'affaire.

Une fois la portée faite, le Tricheur redevient le joueur le plus honnête du monde, il n'a plus qu'à attendre.

Faites bien attention, lecteur, que la portée se fait toujours au bénéfice d'un tiers. Exemple :

Deux Tricheurs associés jouent au lansquenet, ils sont autour d'une table, placés dans l'ordre suivant :

Le premier Tricheur, n° 1.

Le deuxième Tricheur, n° 4.

Ils sont donc séparés par deux personnes. Le premier Tricheur prend les cartes, joue 20 fr. et les perd : personne ne s'occupant plus de lui, il fait alors une portée ainsi conçue :

Sept.		Roi.
	Roi.	
Valet.		Quatre.
	Quatre.	
As.		As.
Huit.		Neuf.
	Huit.	
Dix.		Dame.
	Roi.	
	Dix.	
Sept.		Sept.
Six.		Valet.
	Neuf.	
	Six.	
Roi.		As.
	Roi.	
Dame.		Dame.

Ce qui fait une portée de vingt-six cartes, une passe de sept, et deux mauvais coups.

La personne qui est placée au n° 2 prend les cartes, joue 20 fr., retourne

Sept		Roi
	et Roi	

Il perd son enjeu, passe les cartes au n° 3, qui fait son jeu et retourne

Valet		Quatre
	Quatre	

Il perd donc aussi et passe les cartes au n° 4, qui est notre second Tricheur.

Celui-ci touche à peine les cartes, part de 50 fr., et empoche quelque chose comme six mille francs.

S'il est parti de deux mille francs, c'est différent; si tout le jeu a été tenu, il gagne la bagatelle de deux cent cinquante-six mille francs.

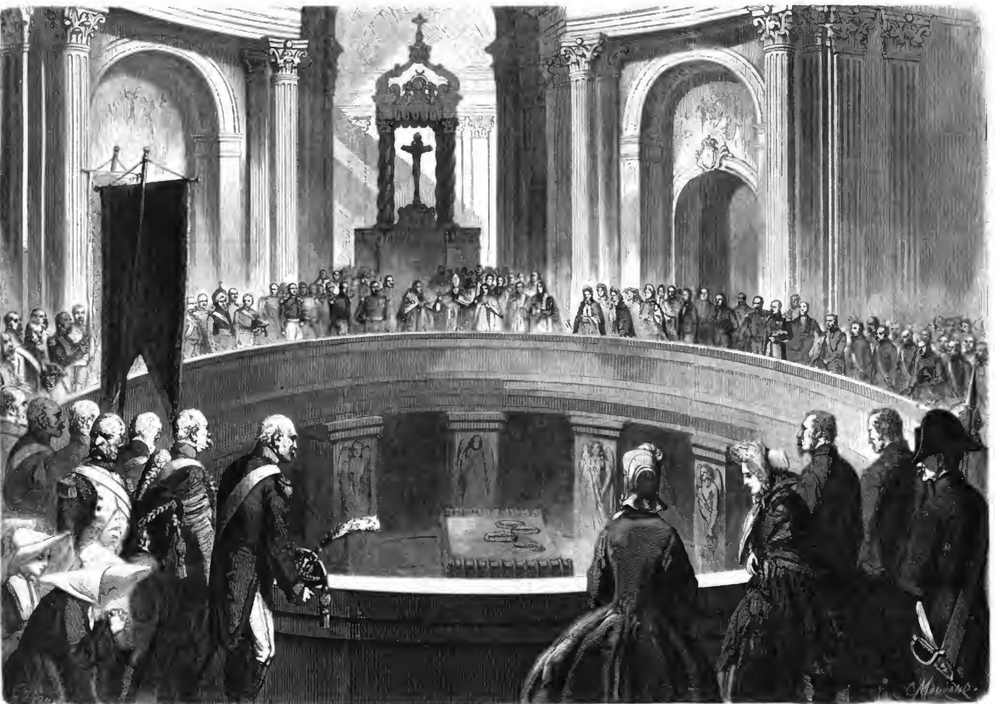
C'est gentil et simple d'exécution.

L'on parle de l'adresse des grecs à faire sauter la coupe, mais il n'y en a pas un sur cent qui sache et surtout qui ose la faire sauter. (Le saut de coupe est une action mécanique, exécutée avec les doigts, qui a pour résultat de replacer un jeu comme il était avant la coupe de l'adversaire.) Le saut de coupe ne sert guère que pour gagner aux jeux de commerce. Tels le piquet, l'écarté, les douze points, l'impériale.

Mais tous les sauts de coupe du monde ne donnent aucun avantage au baccarat, au lansquenet et au trente et quarante.

Peut-être le lecteur sera-t-il étonné de nous voir

Arrivée à Paris des détachements de spahis. (Passage sur la place de la Bastille.)



Messe commémorative célébrée aux Invalides le jour anniversaire de la mort de l'Empereur (5 mai 1863).

indiquer le trente et quarante parmi les jeux parisiens.

Nous affirmons qu'il ne se passe pas de semaine, en hiver, où le trente et quarante ne soit taillé dans une douzaine de maisons particulières, chez deux ou trois restaurateurs en vogue, et la roulette elle-même est installée aux quatre coins de la capitale.

Chacun chez soi a le droit de faire ce que bon lui semble, et, tant qu'il ne se produit pas de scandale, que personne ne porte plainte, la justice n'a rien à y voir.

Revenons aux cartes et aux petits moyens.

Après les sauts de coupe, nous mettons *les sauts de coupe, et non le saut de coupe, parce qu'il y en a plusieurs*, vient le filage des cartes.

Filer la carte, c'est changer la première carte qui est dessus le jeu, celle que l'on doit donner à son adversaire, contre la deuxième carte.

L'important pour le Tricheur est de ne pas donner la première carte, qui au baccarat est peut-être un huit ou un neuf, le roi à l'écarté, la carte gagnante au lansquenet.

Le filage de carte est une opération très-délicate et difficile à exécuter.

Nous avons pourtant vu un homme qui filait la huitième carte avec une telle dextérité qu'il nous a fallu le suivre des yeux deux ou trois fois pour être convaincu que la carte était filée.

La plus grande affaire des Tricheurs, c'est de bien connaître les faux mélanges et d'organiser une classification.

Le faux mélange est l'art de battre les cartes sans les déranger, ou plutôt en les arrangeant pour le coup que l'on veut faire.

SIMPLE EXEMPLE.

Deux joueurs font une partie d'écarté : un Tricheur et un joueur loyal ; ce dernier donne les cartes.

Il retourne le neuf de carreau.

Voici les deux jeux :

N° 1, le Tricheur. le roi de pique,
la dame de pique,
l'as de pique,
la dame de carreau,
le sept de carreau.
N° 2, l'adversaire, le valet de pique,
le dix de cœur,
le valet de carreau,
le roi de trèfle,
le huit de trèfle.

Le n° 1 joue dame de carreau, atout,
Le n° 2 donne le valet de carreau,
Le n° 1 joue le roi de pique,
Le n° 2 donne le valet de pique,
Le n° 1 abat dame de pique, as de pique ; atout du sept ;

En marquant la vole, il ramasse ensemble le roi, la dame, le valet et l'as de pique.

En mêlant, à l'aide du faux mélange, il laisse ces quatre cartes dessus ; puis, par le faux mélange classificateur, il recouvre ces quatre piques de sept cartes prises au hasard dans le milieu du jeu.

Quand l'adversaire a coupé, il fait sauter la coupe, ou tout simplement, si vous êtes distrait, remet le paquet n° 2 sur le paquet n° 1, donne les cartes dans l'ordre suivant :

Deux cartes au hasard à l'adversaire,
Id. id. pour lui,
Trois cartes id. pour l'adversaire.

Le roi, la dame, le valet de pique pour lui, il retourne l'as de pique... La farce est jouée.

Les faux mélanges, les sauts de coupe, les filages de cartes, sont des armes très-dangereuses dans les mains des Tricheurs.

Elles ne laissent pas de traces de leur passage. Le saut de coupe fait bien faire un léger mouvement, le filage imprime un faible tressaillement à la carte supérieure, et cependant, quel est *l'honnête homme*, même moralement convaincu, qui oserait, devant la justice, affirmer avoir vu un joueur exécuter un saut de coupe ou filer une carte ?

Pour nous, sans autres preuves, nous n'oserions accuser un adversaire ni devant un tribunal ni dans une réunion.

Il dépend des joueurs de supprimer le filage des cartes.

L'on a inventé des cartes à coins ronds et dorés. — Il est à peu près impossible de faire filer la carte avec ces jeux.

Nous ne saurions trop les recommander aux joueurs et à l'administration. »

LES SPAHIS

L'empereur ayant décidé que les troupes indigènes de l'Algérie seraient appelées comme les autres corps de l'armée à avoir des représentants dans la garnison de Paris, ce décret a reçu son exécution.

Pour la première fois, les Parisiens ont pu contempler en troupe ces soldats bronzés par le soleil, ces enfants de l'Algérie, qui nous ont rendu tant de services, dans la guerre et dans la paix, et qui, tout en devenant Français de cœur, ont conservé les mœurs et les usages du sol qui leur a donné la vie.

Le costume des spahis ne ressemble en rien à celui des autres corps de cavalerie.

Ils portent le haïk blanc, d'étoffe de Tunis légère et rayée, fixé au moyen d'une corde en poil de chameau, s'enroulant autour de leur tête, comme un turban. Ce haïk retombe d'abord sur chaque joue, comme une coiffure de femme, et est rejeté en arrière par dessus le manteau de drap garance. Par dessus le haïk est un burnous blanc à capuchon, et enfin par dessus le burnous, un large manteau rouge qui flotte sur la croupe du cheval.

Le pantalon, de couleur bleue, est large comme celui des zouaves, et descend dans des bottes en cuir rouge, qui sont elles-mêmes chaussées dans des babouches noires.

Les officiers indigènes sont équipés à peu près de la même manière que leurs soldats, seulement leur manteau est noir, au lieu d'être rouge, et les broderies de leur veste sont en or au lieu d'être en laine. Les officiers français ont un costume tout différent : ils ont un pantalon bleu et la tunique comme ceux de nos autres corps de cavalerie.

Les spahis sont armés d'un long fusil, d'un sabre et d'un pistolet d'arçon. La selle de leurs chevaux est la selle arabe, c'est-à-dire qu'elle s'élève par devant et par derrière, de manière à emboîter le corps du cavalier jusqu'à la ceinture et jusqu'au milieu du dos. Les étriers sont larges et longs, avec les extrémités recourbées vers la terre ; ils sont de plus attachés très-court et obligent à tenir les jambes dans une position préférée par les Arabes, mais très-gênante pour les Européens.

Le succès des spahis à Paris a été très-grand. Des groupes de curieux stationnent continuellement en face de leur caserne, et dans la journée, on rencontre dans toutes les grandes voies de circulation les enfants de l'Afrique empressés d'admirer les merveilles de notre capitale.

Il doit y avoir chaque année à Paris un détachement de chacun des escadrons des trois provinces, d'Oran, d'Alger et de Constantine ; de cette façon, en quelques années, ces corps entiers auront visité la France. Ils reporteront dans leurs tentes une idée exacte de la grandeur de notre pays, et nul doute que les récits qu'ils feront à leurs compatriotes n'influent grandement sur l'imagination de ces fils de la solitude.

M. V.

MESSE SOLENNELLE AUX INVALIDES

Anniversaire de la mort de Napoléon Ier

Lorsque l'héritier de la gloire et de la puissance de Charlemagne, le plus grand capitaine des temps modernes, apoléon Ier, mourut, exilé sur le plus triste et le plus sombre écueil de l'Océan, ses dernières paroles furent pour la France, qu'il avait voulu faire le centre et l'arbitre du monde entier.

« Je désire reposer sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé, » écrivit-il dans ce chef-d'œuvre de sentiment et de style qui fut son testament.

Après bien des années d'attente, ses cendres furent enfin ramenées en France et déposées aux Invalides, au milieu des débris mutilés des glorieuses phalanges qui, pendant quinze années, avaient partagé les succès et les revers de leur César aimé.

Depuis lors, chaque année, aux jours anniversaires de sa fête et de sa mort, de tous les points éloignés de la capitale et de la banlieue, le peuple parisien peut voir accourir, dans leurs costumes usés par la poudre des champs de bataille et la poussière du temps, les vieux soldats d'Austerlitz et de Wagram, d'Iéna et de Waterloo.

L'âge les courbe, mais pour ce jour solennel de la mort, ces débris savent retrouver leur verdeur de 1808 ou de 1815, et, fidèles aux mânes illustres comme ils avaient été dévoués à leur empereur, ils viennent, le front haut, assister à la messe d'usage que l'aumônier des Invalides dit chaque année pour le repos de l'âme du guerrier, et jeter sur son tombeau des couronnes d'immortelles.

Cet usage a sa grandeur, et, à mesure que le bataillon sacré va diminuant sous la faux du temps, il devient plus touchant encore.

Lorsque tous les compagnons du grand homme auront disparu, les fils et les neveux iront en pèlerinage s'agenouiller sous cette belle coupole qui recouvre tant de gloire, et dans des siècles, la légende enflammera les jeunes imaginations amantes des lauriers et des merveilles, comme de nos jours l'histoire des quinze premières années du siècle étonne et surprend notre esprit et notre raison.

I. DE P.

COURRIER DU PALAIS

Or, il faut que vous sachiez que les États-Unis dramatiques sont en pleine révolution. Le gouvernement — c'est-à-dire la commission — a vu se dresser devant lui le drapeau insurrectionnel, agité par un de ses agents, M. Guyot. C'est sur la question financière, — cet écueil des petites comme des grandes sociétés, — qu'est venue se briser l'Union, dont M. Scribe fut le Washington — et dont M. Laya sera peut-être le Lincoln.

Il me semble qu'on pourrait résumer en un mot l'origine du conflit qui vient de s'élever entre la commission et son agent. La commission ne voyait dans M. Guyot que le ministre des finances de la société. M. Guyot se considérait, lui, quelque chose comme un fermier-général : « Que je vous paie exactement vos droits, disait-il, vous n'avez rien de plus à me demander. » — Et il refusait fièrement d'ouvrir ses livres et de laisser vérifier sa caisse. Il est vrai que cette caisse était pleine de bienfaisance pour les auteurs plus riches d'avenir que de présent. Sur leurs droits plus ou moins hypothétiques, elle leur distribuait libéralement des avances — dont le chiffre actuel ne serait pas moindre de cent mille francs. C'est là justement ce que lui reprochait la commission. Elle formulait encore un autre grief : elle accusait M. Guyot d'avoir, sans en souffler mot ni aux intéressés, ni à la commission elle-même, perçu des droits d'auteur revenant aux héritiers de Pigault-Lebrun, de Picard, de Desforges et d'une dizaine d'autres. Ces sommes, qui s'élèvent à 29.000 francs ; pourquoi ne les avait-il pas remises aux ayants-droit ? Pourquoi dormaient-elles dans sa caisse, — si toutefois elles y dormaient ?

— Pourquoi ? répondait Guyot. Me prenez-vous pour un Bottin et suis-je obligé de perdre mon temps à courir après des gens que je ne connais pas ? Leur argent les attend, que ne viennent-ils le prendre ? Pour ce qui est des avances, je les ai faites sur mon argent à moi, sur mes fonds personnels, et si je repousse toute vérification à cet égard, c'est par des motifs de haute convenance.

Un bienfait *reproché* tint toujours lieu d'offense.

Et cette offense, moi vivant, elle ne sera pas faite à mes chers clients.

Eh bien ! ce philanthrope, ce petit manteau bleu du monde dramatique, croiriez-vous que la commission a eu le cœur de le traiter comme un agent malversateur et de demander son remplacement ?

Ainsi attaqué, M. Guyot s'est mis en état de défense ; il a battu énergiquement le rappel, et voici qu'au moment où la cause allait être jugée, accourait à la rescousse, au triple galop, un escadron de quatre-vingts auteurs, conduits par MM. Dennery et Anicet-Bour-

geois. Vain secours, démonstration inutile! Une fin de non-recevoir insurmontable leur était opposée, et un jugement était rendu qui, accueillant en principe l'action dirigée contre M. Guyot, reconnaissait ce dernier comme un simple mandataire, mais réservait la question de fait et confiait à un expert le soin d'éplucher sa gestion, de vérifier l'état de sa caisse et d'éclairer le tribunal sur la valeur des griefs articulés par la commission.

Ce n'était là que le commencement de la lutte : le surlendemain, elle recommençait plus ardente, plus acharnée, dans l'assemblée générale des auteurs tenue à la salle Herz. Je n'assistais pas à la bataille, mais l'écho en est venu jusqu'à moi. J'ai entendu gronder au loin les *Monitors* de la commission et les *Merrimacs* des insurgés, l'éloquence rayée de M. Maquet, les apostrophes fulminantes de M. Augier, le feu roulant de M. Mallefille, auxquels répliquaient les discours grégeois de M. Anicet Bourgeois, les fusées oratoires de M. Dennery, les bordées intermittentes de M. Ponroy. La nuit a mis fin au combat. La victoire est restée indécise; mais déjà la commission était blessée à mort. Écrasée par le nombre, elle devait finir par succomber.

En effet, le dimanche suivant, vaincue, mais fière encore, la commission quittait le champ de bataille, dont ses adversaires — les alliés de M. Guyot, — étaient restés les maîtres. A la suite de M. Léon Laya marchaient MM. Émile Augier, Michel Masson, François Bazin, Raymond Deslandes, Théodore Anne, Delacour, Sauvage, Ambroise Thomas, Ponsard, Octave Feuillet, Eugène Grangé, Charles Lafont et Aimé Maillart. Seul des anciens commissaires, M. Ferdinand Langlé manquait au cortége; il avait passé à l'ennemi! — Et pendant que les insurgés chantaient victoire et constituaient un nouveau gouvernement, la minorité, restée fidèle à la commission, escortait respectueusement ses chefs et murmurait avec eux le mot fatal de sécession!

Sécession! tel est aussi le mot qui servait d'étiquette au procès intenté par le pharmacien Jobert contre le docteur Mayer.

A coup sûr, c'est un joli état que celui de pharmacien; mais il ne suffisait pas, paraît-il, à l'ambition de MM. Jobert et Gaudens. Le sceptre de M. Gannal est resté vacant; hériter de sa popularité, de sa grande clientèle, de son nom immortel, quel beau rêve! Et travaillant nuit et jour sous l'empire de cette idée, nos deux pharmaciens ont fini par découvrir un liquide conservateur, auprès duquel ceux des autres embaumeurs ne sont que de l'eau claire. Le procédé trouvé, il s'agissait de l'appliquer; il s'agissait encore d'allécher la pratique, — naturellement récalcitrante en pareille matière, — de rédiger des prospectus, des annonces, des circulaires attrayantes. M. le docteur Mayer, à qui s'adressèrent les deux pharmaciens, se chargea de tout cela, moyennant un tiers des bénéfices, et tous trois se mirent à exploiter leur aimable industrie.

Avec quelle activité nos trois gaillards s'occupaient de chercher les sujets, de *lever* les embaumements, de vulgariser les bienfaits du liquide conservateur, vous pouvez en juger par le billet suivant, adressé par M. Jobert à son collaborateur et ami le docteur Mayer :

« Mon cher docteur,

» Je viens d'apprendre qu'un grand personnage (le prince Démidoff) est sur le point de mourir.

» Je pense qu'il serait bon de faire quelques démarches avant que la catastrophe n'arrive, afin de pouvoir s'assurer l'embaumement, vous de votre côté, et moi du mien. Il sera bon de connaître les noms de ses médecins, principalement le nom de son médecin particulier.

» *En attendant un bon résultat*, je vous serre cordialement la main. »

« Un bon résultat! » Comme il y va, M. Jobert!

M. Démidoff, qui ne tient pas à goûter de sitôt du liquide conservateur, s'est laissé protester à l'échéance, et heureusement pour lui, comme le disait spirituellement Me Cléry, il a été plus près de l'embaumement que de la tombe!

M. Gaudens n'a pas eu le même bonheur : le pauvre pharmacien devait être un des premiers à expérimenter sa propre invention. — J'aime à croire que ses collaborateurs ne lui auront pas ménagé le liquide.

La mort de M. Gaudens est devenue l'occasion d'un procès.

Ses héritiers réclamant des comptes, M. Jobert les a assignés, ainsi que le docteur Mayer, en nullité de société.

Le docteur a décliné la compétence commerciale. Que MM. Jobert et Gaudens, a-t-il dit, aient été associés, cela peut être, mais moi je n'ai fait que leur apporter mon concours scientifique, et le contrat qui en détermine l'étendue et le prix n'est qu'un contrat de louage, dont l'appréciation appartient à la juridiction civile. Cette thèse a triomphé, et voici M. Jobert, jusqu'à nouvel ordre, le collaborateur malgré lui du docteur Mayer.

Après le liquide conservateur, le liquide destructeur et corrosif.

C'est à Altkirch, au milieu des joies d'un bal paré et costumé, que celui-ci a fait sa terrible apparition.

Costumes brillants et pittoresques, musique entraînante, danses animées et « ornées d'arabesques, » rien ne manquait à la fête. Pierrots et pierrettes, marquis et marquises, débardeurs et débardeuses, tout cela sautait, se démenait, se trémoussait avec une conviction et une vigueur à ébranler le roc qui sert de piédestal à la ville d'Altkirch, lorsque...

Ici je tiens à ouvrir une parenthèse et à laisser à qui de droit, — c'est-à-dire au correspondant alsacien de *la Gazette des Tribunaux*, — la responsabilité du tableau qui précède. Que les dames d'Altkirch n'aient pas précisément la légèreté aérienne des willis et des walkyries, je le veux bien, mais que diable! ce ne sont pas des *demoiselles* de paveur!

Le bal était donc à son apogée, lorsque tout-à-coup des exclamations, des plaintes, des cris se font entendre : il pleut de l'eau forte dans les salons! il en pleut sur le satin des costumes, sur celui des bras et des épaules des danseuses. Chose étrange! les costumes aspergés sont justement ceux qui sortent des magasins du sieur Picard. Pas une tache, pas une souillure sur ceux de son concurrent, le sieur Marion. Cette remarque est un trait de lumière. Marion avait vu avec jalousie son confrère Picard arriver de Colmar avec un assortiment complet de costumes frais et élégants, s'installer à Altkirch, en vue de la fête annoncée, et lui couper ainsi, comme on dit, l'herbe sous le pied. L'aspersion d'eau forte n'était-elle pas, par hasard, l'expression de sa vengeance? On ne se trompait pas. Déjà les soupçons s'étaient portés sur trois dominos à l'allure suspecte. On les épia et on reconnut en eux les distributeurs du liquide corrosif. Or, les trois dominos n'étaient autres que Marion et deux de ses amis, les sieurs Bommer et Hautzer, deux enfants d'Altkirch, qui avaient épousé avec amour la haine de leur compatriote et prêté libéralement main et eau fortes à l'accomplissement de son projet.

Cette petite espièglerie leur a coûté : à Marion un mois, aux deux autres quinze jours de prison, et à tous les trois solidairement vingt-cinq francs d'amende et trois cents francs de dommages-intérêts.

Au moment où je termine cette chronique, j'apprends qu'une condamnation capitale vient de frapper Voyé, l'auteur du double assassinat commis, à Provins, sur M. et Mme de Fava. Un crime ignoble autant qu'atroce, inspiré par une basse cupidité, — voilà tout ce qui ressort des débats devant la Cour d'assises de Melun, débats dépourvus de tout intérêt et où la philosophie n'a rien à voir, si ce n'est une réponse nouvelle et énergique aux scrupules des âmes sensibles qui rêvent encore l'abolition de la peine de mort.

PETIT JEAN.

LE PALAIS D'ÉTÉ.

Il existe une certaine catégorie de gens dont l'existence est réglée sur le convenu. D'après ces hommes, Paris serait pendant tout l'hiver un lieu de délices et pendant tout l'été un véritable désert. Comme si Paris n'était pas à toute époque de l'année la ville par excellence, la grande capitale de la civilisation, des arts et des plaisirs!

Les bals d'hiver et les soirées ont disparu avec le mois d'avril; le mois de mai a amené l'ouverture des bals d'été, des concerts en plein air et de cette multitude d'établissements qui ne laissent pas chômer une seule minute les amateurs des distractions parisiennes.

Quant à moi, j'aime mieux les plaisirs de l'été que ceux de l'hiver. J'en demande pardon aux gens qui croient qu'on ne peut s'amuser que lorsque les rues sont remplies de boue, mais le soleil me réjouit et les calmes et fraîches soirées d'été me plaisent autrement que les sombres nuits d'hiver.

Les voyageurs nous racontent des merveilles des fêtes nocturnes de l'Inde et de la Chine; est-il un seul endroit dans leurs descriptions qui puisse rivaliser avec nos Champs-Élysées lorsqu'ils sont éclairés par les mille lumières de leurs cafés et de leurs concerts?

Chaque soir nos boulevards s'illuminent de la Madeleine à la Bastille; théâtres et casinos de tous genres sollicitent la population indigène et étrangère à venir prendre part aux plaisirs qu'ils nous offrent, et le passant n'est embarrassé que d'une seule chose : de choisir parmi ces innombrables établissements.

Nous avons aujourd'hui à parler d'une nouvelle entreprise qui se distingue au milieu de toutes les merveilles parisiennes.

Tout au haut du faubourg Montmartre, dans cette rue des Martyrs qui est comme la capitale de ce quartier excentrique dont tout Paris s'occupe, et qui dans l'universel bouleversement de tous les coins de la capitale a gardé intacte sa physionomie originale, il vient de surgir un établissement unique dans son genre; le *Palais d'Été*, c'est ainsi qu'il se nomme (et ajoutons que c'est un nom mérité), vient de nous faire connaître un genre de plaisir que nous ne soupçonnions pas encore.

Tous les cafés-concerts et les réunions chantantes d'été, sans excepter ceux des Champs-Élysées, ne nous ont laissé jusqu'à ce jour que deux alternatives : la première, de nous étouffer dans des endroits malsains et enfumés pour goûter les plaisirs de la musique; la seconde, de nous exposer à la fraîcheur des nuits pour pouvoir respirer à l'aise, et à payer pour entrer dans des enceintes où les voix les plus formidables arrivent à peine jusqu'à nos oreilles.

Le *Palais d'été* a résolu le problème et détruit ces deux derniers inconvénients.

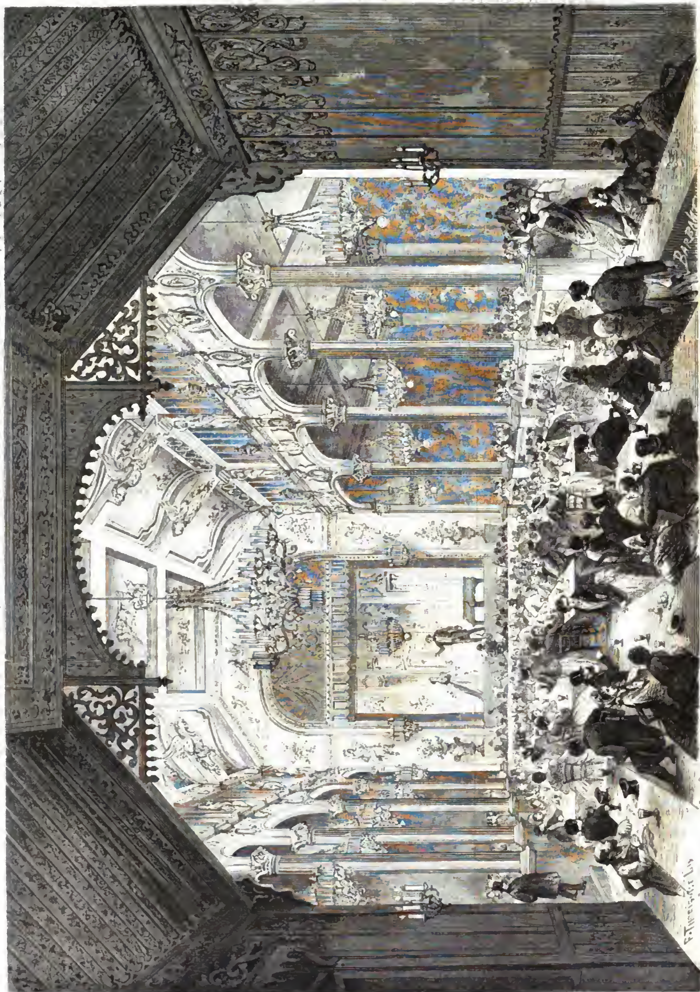
En moins de deux mois, les propriétaires de ce magnifique établissement ont fait élever la salle la plus belle et la plus vaste de Paris. En disant que cette salle a été décorée par M. Petit et que les sculptures sont de M. Roullière, nous nous épargnerons la peine d'avoir à en faire l'éloge. L'éclairage, de M. Vaudere, est certainement le plus beau et le mieux entendu que nous ayons vu encore.

Il n'entre guère dans nos habitudes de reproduire des entreprises particulières, mais en présence de l'amélioration qui résulte pour le public du nouveau mode d'installation du Palais d'été, nous nous sommes laissé séduire par la magnificence de cet établissement et les conditions d'hygiène qu'il présente. Notre gravure pourra rester comme un spécimen du goût de notre époque, et donnera aux personnes éloignées de Paris une idée exacte des progrès réalisés par nos architectes. Il nous reste à féliciter les propriétaires de leur heureuse initiative, et nous espérons que leur exemple sera imité, sinon dans la richesse et l'ornementation, ce qui ne serait pas à la portée de tout le monde, du moins dans l'heureuse entente des conditions d'agrément et de salubrité.

M. V.

Exposition générale de l'espèce canine au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne, du 3 au 10 mai 1863.

L'an dernier, à l'issue d'une exposition de volatiles, la première qu'offrit à ses visiteurs le Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne, nous félicitâmes le directeur de cet établissement, M. Rufz de Lavizon, du succès que venait d'obtenir cette initiative, et nous lui exprimâmes notre opinion qu'une exposition de chiens n'ayant jamais eu lieu en France, serait pour le public une nouveauté, une *attraction*, comme disent nos voisins, dont la réussite laisserait bien loin derrière elle toutes les solennités de ce genre.



Inauguration du Palais-d'Été de la rue des Martyrs.

1. *Major*, chien courant gascon, portrait offert par M. Jadin. — 2. *Charmante*, chienne de berger à long poil, prix d'honneur. — 3. *Pacha*, levrier Kurde, médaille d'or. — 4. *Rose*, Basset, médaille d'or. 5. Type de Bull-dog anglais, appartenant à M. Mac-Donald. — 6. Type de Griffon d'Amérique. — 7. *Royal*, Retriever (Epagneul d'eau), médaille d'or. — 8. Type de King-Charles, croisé. — 9. *Prince*, chien carlin, médaille d'argent. — 10. *Sultan*, chien des Alpes, médaille d'or. — 11. *Grâce*, chienne Blenheim, médaille d'argent. — 12. *Miss*, chienne nue chinoise, médaille d'argent. — 13. *Mouton*, caniche français, médaille d'or. — 14. *Dormeur*, chien de Terre-Neuve, médaille d'or. — 15. Type de chien Barbet français. — 16. Type de Dogue bordelais. — 17. Type de Bichon autrichien. — 18. *Lionne*, chienne de garde, grand danois, médaille d'or. — 19. *Napoléon*, King-Charles, médaille d'or.

EXPOSITION DE L'ESPÈCE CANINE AU JARDIN D'ACCLIMATATION. — Types de chiens ayant obtenus les médailles décernées par le jury.

Notre idée fut gracieusement accueillie, et nous fûmes autorisés à annoncer aux lecteurs du *Monde illustré* qu'une exhibition générale de l'espèce canine aurait lieu au Jardin d'acclimatation pendant le mois de septembre suivant.

Réflexion faite, on reconnut que cette époque, coïncidant avec l'ouverture de la chasse, avait été mal choisie, et l'exposition fut ajournée au premier dimanche de mai 1863.

En avril, une seconde exposition de volatiles, bien plus nombreuse et plus remarquable que la première, et dont nous avons rendu compte dans notre numéro du 25, venait à peine de finir, les lauréats emplumés de Crèvecœur et de Padoue, de Dorking et de Houdan, venaient à peine de quitter leurs cases treillagées, que Bichons et Loulous, Carlins et King-Charles, après un nettoyage préalable, s'installaient à leur place.

Ensuite, sous une interminable série de pavillons fermés par des rideaux flottants, et dont le développement embrassait à peu près les trois quarts du périmètre du jardin, s'élevait, sur deux faces, une estrade, une sorte de lit de camp où étaient enchaînés, à des intervalles mesurés, dans l'intérêt de leur mutuelle préservation, tous les spécimens, à peu d'exceptions près, des chiens de la création.

Avant d'être admis à l'honneur de figurer ainsi, les chiens avaient dû passer sous les yeux d'une commission qui leur avait fait subir un examen préalable. Onze cents sujets, environ, avaient été présentés; quarante à cinquante seulement s'étaient vus, à la grande mortification de leurs propriétaires, déclarés indignes, et, par conséquent, éliminés du concours.

Beaucoup encore, comme on le voit, restaient appelés, mais bien moindre, hélas! devait être le nombre des élus.

En raison même du nombre des sujets à examiner, le jury avait été divisé en quatre sous-commissions: la première avait à juger les chiens d'utilité; la seconde, les chiens de chasse à courre; la troisième, les chiens d'arrêt; la quatrième, les chiens de luxe.

Dans la page qui précède cet article, nous avons esquissé les types des chiens qui ont obtenu l'unanimité des suffrages. M. Brunfaut exposait trois magnifiques levriers kurdes, dont un surtout (n° 3) était admirable par sa taille, sa conformation et l'originalité de sa physionomie; nous lui eussions, et tout le monde avec nous, décerné le prix d'honneur; il n'a obtenu qu'un second prix. Nous reviendrons plus tard sur cette décision du jury, qui nous a semblé très-contestable.

Un prix d'honneur de 500 fr., donné par S. A. le prince impérial pour les chiens d'utilité, a été partagé *ex æquo*, entre M. Janet pour une chienne de berger à long poil (n° 2) nommée Charmante, et bien nommée, — et M. Coupeux, pour une formidable chienne de garde, grand-danois (n° 18); bien jugé!

Bien jugé aussi pour la meute splendide de chiens courants français, présentée par M. de Caragon-Latour, et encore bien jugé pour le chien-courant gascon (n° 1) appartenant à M. le baron de Rubbe; rien de plus majestueux, comme type, que ce brave *Major*, qui semblait, sur son estrade, occuper le trône de l'espèce canine!

Il nous faudrait, pour apprécier les autres catégories de chiens de chasse qui se présentaient nombreux et de mérites si divers, des connaissances cynégétiques que nous avouons humblement ne pas posséder. Nous mentionnons seulement, nous faisant en cela l'écho de nombreux connaisseurs, un lot d'une huitaine d'épagneuls d'eau (retrievers) n° 7, présentés par M. Ritey-d'Halifax. Cette race excellente, à ce qu'il paraît, est encore peu connue en France. — Avis aux amateurs.

Une médaille d'or de cent francs donnée par la ville de Paris au plus beau Bull-dog, a été emportée de haute lutte par *Skidan*, appartenant à M. Charles Petit.

O Bull! race trop longtemps méconnue et calomniée, te voilà donc enfin réhabilitée! la ville de Paris elle-même a voulu te rendre cette tardive justice.

Et vous, Bull terriers ou Terriers-bulls, reprenez aussi votre part dans l'estime publique à laquelle, par le fait seul de votre présence à ce concours, votre droit est virtuellement reconnu.

A *Rose*, chienne Bull-terrier, présentée par M. d'Onsembray, le premier prix de cette classe.

Mais l'espace va nous manquer: hâtons-nous de mentionner, en passant, les rarissimes carlins de M. Gilbert et de M. Tamberlick, les deux derniers, peut-être de cette race que l'on croyait éteinte depuis un demi-siècle.

A M. L. Saint-Hébert, le premier prix (médaille d'or de 200 fr.) pour son magnifique chien de montagne (n° 10) issu du célèbre *Bastan*, le plus beau type des *Pyrénées* que nous ayons jamais vu et qui est mort récemment au Jardin des plantes, où il n'est malheureusement pas encore remplacé.

Premier prix au charmant petit Epagneul de M. Guppy (n° 8.)

Deuxième prix à la joyeuse Bleinheim de M. Mac-Donald (n° 11).

A M. Dumas, un troisième prix pour sa chienne chinoise.

A M. Hubert, une médaille d'or de cent francs (premier prix) et un peigne d'honneur pour son *mouton* (n° 13); un caniche admirable de forme et d'expression, une toison idéale de frisure, de blancheur et de finesse.

Un chien de Terre-neuve, entièrement noir (n° 14) et de race pure, chose assez rare aujourd'hui, a remporté la médaille d'or offerte par la ville de Paris.

Les grands griffons (n° 15) étaient peu nombreux, mais en revanche ils offraient des types extrêmement remarquables. Cette race précieuse, excellente et bonne pour ainsi dire à tout usage, devrait bien être un peu plus propagée et surtout conservée pure par les véritables amateurs.

Dans la division des chiens de garde proprement dits, quatre molosses (n° 16), aboyants, furieux, ont eu un succès d'épouvante, même après les Terre-neuve qui, eux aussi, s'excitaient à l'envi et de toute la longueur de leur chaîne, contre les visiteurs mal avisé qui avaient l'air de vouloir les examiner de trop près.

Un couple de ravissants bichons autrichiens, exposé par M. A. Gindre, a échappé sans doute à la rapide inspection du jury, mais l'appréciation du public les a amplement dédommagés de cet oubli.

Somme toute, et sauf quelques menues questions de détail inévitables dans une entreprise de cette nature, où tout était à créer et qu'il a fallu improviser en quelques jours, tandis qu'un mois au moins eût été nécessaire, des miracles d'activité se sont accomplis sous la baguette magique du directeur, M. Rufz de Lavizon et de M. A. Geoffroy Saint-Hilaire, le fils de l'illustre savant.

Dire que pendant la semaine qu'a duré cette curieuse exhibition, une foule empressée et chaque jour plus compacte en envahissait les abords, c'est en constater le succès, succès qui a dépassé toutes les prévisions et qui a dû prouver aux directeurs du Jardin d'acclimatation combien ils avaient été heureusement inspirés, en prenant l'initiative d'une telle entreprise. L'exhibition de l'espèce canine de mai 1863 marquera comme un fait mémorable dans les fastes du sport, c'est un succès qui oblige. Le public aime évidemment ces sortes de fêtes, il en attend d'autres. C'est à messieurs les directeurs d'aviser.

G. RANDON.

LES LIVRES NOUVEAUX

Reprenons.

Voici un livre tout à fait de circonstance: LA GRÈCE EN 1863 (Dentu). Il paraît que le *philhellénisme* s'est singulièrement refroidi chez nous depuis l'aventureuse mort de lord Byron à Missolonghi! Le livre de M. About sur la *Grèce moderne* n'était point fait pour le raviver. C'était, avec tout l'esprit possible, — un pamphlet. M. A. Grenier, comme M. Ed. About ancien élève de l'école d'Athènes, et rédacteur très-apprécié du *Constitutionnel*, reprend la tâche dans un tout autre esprit que celui de son devancier, mais aussi avec beaucoup d'esprit. Moins pittoresque ou fantaisiste, plus pratique et plus actuel, le nouvel ouvrage sur la Grèce amusera presque autant que son devancier et instruira bien plus. Il est tout à fait de circonstance, au moment où le peuple grec ressemble si bien aux grenouilles chantées par Œsope dans cette même Athènes:

Athenæ cum florerent æquis legibus...

M. A. Grenier ne laisse rien en oubli dans le sujet qu'il traite avec une complète expérience locale: politique et finances, industrie et agriculture, religion et marine, il étudie tout, et le côté pittoresque, celui des mœurs, l'esprit d'observation s'ajoutant à l'étude pratique, recommandent ce livre comme une vive clarté portée sur la situation actuelle, avec une indication logique et pratique de son issue possible.

Après la Grèce, voici l'ALGÉRIE CONTEMPORAINE (Challamel aîné), ouvrage écrit après trois années de voyages et d'études consciencieuses, par M. Louis Vian. L'Algérie est plus que jamais à l'ordre du jour par ces temps de pétitions, de sénatus-consultes, de chemins de fer et de discussions sénatoriales. C'est donc plus que jamais, pour les esprits curieux ou les intérêts éveillés, le moment de puiser aux bonnes sources ce qui peut éclairer ces questions si controversées. L'ouvrage de M. Louis Vian aborde tout: agriculture, commerce, industrie, état militaire, marine, expositions, questions arabes et coloniales, émigration, viabilité, fêtes, littérature, etc. Ce livre emprunte quelque chose de facile et de familier à sa forme épistolaire. On le lira non-seulement avec utilité, mais aussi avec plaisir.

Voici les RÉCITS BRETONS (Dentu) de M. Ch. d'Amézeuil, pour faire suite aux *Légendes bretonnes* que nous avons précédemment recommandées. M. d'Amézeuil est un narrateur expert et spirituel; il sait graduer l'intérêt et faire éclater à propos le coup de théâtre. Il écrit une bonne langue et d'un ton convaincu, qui est une séduction de plus dans ce genre de littérature. Inventés ou recueillis, ces récits font honneur à l'écrivain, et on les lira avec un vif intérêt.

Les PORTRAITS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI (Didier et Comp^e) nous ont, au premier abord, fait croire à un volume rival et premier arrivé, à certaines ANECDOTES ET CURIOSITÉS SUR LES VIVANTS ET SUR LES MORTS, qu'imprime à cette heure M. Dentu, et qui ont pour auteur notre ami et voisin de colonnes M. Jules Lecomte. Mais à l'examen nous avons bien vite reconnu que l'ouvrage de M. Gustave Merlet est dans une tout autre voie, plus grave, plus didactique, — et conséquemment plus utile. *Les gens d'hier et d'aujourd'hui* qu'il étudie avec pénétration et un goût très-épuré, sont: d'abord celui que l'auteur proclame un *pur esprit*: M. Joubert, l'auteur un peu trop vanté, peut-être, des *Pensées*. Pur esprit... oui, c'est bien cela, sans vraie pratique des hommes et de la vie; la poursuite d'un idéal terrestre que l'humanité ne saurait donner, déchirée qu'elle est, et amoindrie par le grand et multiple duel des passions et des intérêts contradictoires. — Le *mélancolique ingénu*, c'est, dans ce livre sentimental, Maurice de Guérin; le *cœur fraternel*, c'est Eugénie, sa sœur, tous deux chantés par le dernier Entretien de M. de Lamartine; le *classique libéral*; c'est M. Gerusez, — et le type de *vérité dans l'art*, M. Mérimée. Trois *humoristes* enfin complètent ce fort volume: M^me Emile de Girardin, — M. Alphonse Karr, — et M. John Lemoinne. Œuvre de talent — et de conscience, ce qui est plus rare que le talent, — ces *Portraits* méritent une place à part dans les études analogues, dont les maîtres sont Sainte-Beuve, Cuvillier-Fleury et Pontmartin.

Nous restons dans la même gamme d'études pour les CHEFS D'ÉCOLE (Didier et Comp^e), ouvrage tout à fait de circonstance, par le nouveau critique d'art du *Constitutionnel*, M. Ernest Chesneau. Les chefs d'école étudiés par l'auteur sont: L. David, Gros, Géricault, Decamps, Ingres, H. Flandrin, E. Delacroix. C'est l'histoire de la peinture française au dix-neuvième siècle sous la forme vivement accentuée des monographies. Avec les peintres ci-dessus indiqués, le mouvement d'art est achevé, clos; — les autres ne sont que des imitateurs. Cette histoire par les maîtres de notre art national, enfin débarrassé de la contagion italienne, sera lue avec curiosité et fruit par ceux-là même qui sont familiers avec les choses d'art. Quant à ceux qui n'y font qu'aspirer, ce sera tout un enseignement, et on ne saurait donc trop le leur recommander. L'ouvrage, à son mérite de doctrines, à l'élévation de ses points de vue, offre en plus l'attrait d'une forme claire et vive, qui ne dédaigne point les agréables particularités avoisinant l'anecdote. Nous le recommandons sincèrement.

Un livre vraiment curieux c'est le nouvel ouvrage de M. Honoré Bonhomme, intitulé: MADAME DE MAINTENON ET SA FAMILLE, *lettres et documents inédits publiés sur les manuscrits autographes originaux*, avec une intro-

duction, des notes et une conclusion (Didier et Comp^e^). C'est une révélation de l'ordre intime, qui provient de la succession de l'ancienne abbesse de Sens, M^me^ Sophie de Villette, cousine de M^me^ de Maintenon. L'ensemble forme quarante et une lettres, véritable correspondance de famille entre la fameuse marquise qu'on a appelée *Madame Louis XIV* (on trouvera peut-être un jour la preuve authentique de ce mariage, — comme le nom du *Masque de fer*, dans quelque fouillis, de même qu'on a trouvé sur un bocal de cantharides le contrat de mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche!).

Nul ne s'occupera de ce siècle qui s'appela (lui-même) le grand siècle, depuis Tallemant des Réaux jusqu'au livre de famille de M. le duc de Noailles, sans connaître aussi ce volume, dont des notes judicieuses augmentent l'intérêt. M. H. Bonhomme, qui a obtenu crédit sur l'opinion par son précédent volume sur Piron, a parfaitement expliqué, commenté et mis en lumière les documents que lui procurait une bonne fortune d'historien. Son livre est un document à classer. Sa mise en œuvre ne démontre ni dénigrement systématique, ni fétichisme aveugle à l'endroit de la veuve Scarron, de celle que la rude princesse palatine qualifiait d'une façon par trop tudesque, et sur laquelle le malin auteur des *Causeries d'un curieux* ne nous a pas encore dit tout ce que ses trésors autographiques ont dû lui révéler, pour faire suite au billet de Ninon sur Villarceaux et la fameuse chambre jaune...

ANDRÉ.

Théâtre-Français. — Phèdre.

DÉBUTS DE M^lle^ AGAR.

La semaine a été rude pour les chroniqueurs; il leur a fallu passer de l'Opéra, où on a remonté, pour M^lle^ Mourawieff, *Giselle*, le joli ballet de Théophile Gautier et d'Adolphe Adam; aux Folies-Dramatiques, où débutaient M^lle^ Duverger et M. Laferrière dans *la Dame aux Camélias*; entendre *Obéron* qu'on reprenait au Théâtre-Lyrique; courir au Palais-Royal, où les conviaient MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, avec un vaudeville en un acte intitulé *le Brésilien*; puis c'était *Haydé* à l'Opéra-Comique; *Charles VII* à la Porte-St-Martin; *la Fille du Paysan*, à la Gaîté, et, pour se reposer de tant d'auditions diverses, il leur fallait encore se rendre au Théâtre-Français, où M^lle^ Agar débutait dans *Phèdre*.

On avait aussi parlé du début de M^lle^ Louise Deschamps à l'Odéon, dans le rôle d'Andromaque. Cette représentation a dû être remise.

Toutes ses notes prises, tous ses matériaux réunis, le chroniqueur ne savait auquel entendre, il fallait quintessencier tout cela et n'accorder que quelques lignes à chacune de ces œuvres qui demandent un peu plus qu'un compte-rendu sommaire.

M. Charles Monselet a demandé le temps de la réflexion, et comme je ne suis pas assez téméraire pour essayer de le remplacer, je me contenterai de parler des débuts de M^lle^ Agar, qui ont été signalés par un accident qui, nous l'espérons, ne privera pas longtemps la Comédie-Française du talent de cette artiste.

M^lle^ Agar est en ce moment, avec M^lle^ Karoly, une des dernières inspirées qui osent revêtir le peplum et aborder les augustes alexandrins de Corneille et de Racine; elle s'est vouée à la tragédie, malgré la froideur avec laquelle le public accueille les grandes œuvres; et quand, cédant à des nécessités de position, elle a dû aborder des scènes de second ordre, quel que soit le rôle qu'elle interprétait, on retrouvait en elle le geste, la voix, l'attitude et le drapé, tout cet ensemble de qualités qui font le style et prédestinent une artiste aux rôles épiques.

Le rôle de Phèdre est, avec celui de Camille, un de ceux qu'affectionnait le plus la grande Rachel; cette immense mélancolie, ces fureurs contenues l'inspiraient autant que les imprécations de Camille, et tous ceux qui aiment le théâtre de Racine se souviendront avec émotion du trouble et de l'égarement avec lesquels elle prononçait ces vers:

Oh! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

M^lle^ Agar, après de longues et sérieuses études, a voulu débuter par ce rôle écrasant, et elle a prouvé qu'elle en était digne; tout son premier acte a été admirablement dit, et, ce qui est une bonne fortune pour une artiste, le caractère de physionomie et la beauté sculpturale de M^lle^ Agar servent admirablement à rendre cette grande figure de Phèdre.

Au moment où M^lle^ Agar, quittant la scène après le premier acte, traversait les coulisses, une des suivantes mit le pied sur la longue robe dont elle était revêtue et Phèdre tomba la tête contre terre; le sang jaillit abondamment; l'entr'acte se prolongeait sans qu'on voulût arrêter la représentation, et quand la tragédienne reparut, le public ne se doutait nullement de l'accident survenu. Mais à l'émotion naturelle après un tel événement se joignait l'émotion du début; l'artiste, malgré quelques hésitations et un tremblement dans la voix qu'elle ne surmontait que difficilement, eut le courage de jouer quatre actes, et ce n'est qu'à la fin de ce dernier qu'elle s'affaissa subitement. M^lle^ Tordeus, qui jouait Œnone, l'entraîna dans la coulisse.

Le public était ému de cet événement, et voulait en savoir le résultat. M. Guichard, qui jouait Hippolyte, vint annoncer que M^lle^ Agar était complétement évanouie et ne pouvait continuer son rôle.

La nature même de cet accident nous fait présumer qu'il n'aura pas de suite, et M^lle^ Agar continuera bientôt ses débuts. Malgré les qualités qu'elle a déployées et son succès réel, on ne doit pas encore la juger aujourd'hui. Du reste, une bonne partie du public sait à quoi s'en tenir sur le talent de cette artiste, et tous ceux qui ont assisté aux représentations des *Étrangleurs de l'Inde* se souviendront du cachet qu'elle avait donné à son rôle.

Aujourd'hui, au Théâtre-Français, M^lle^ Agar est vraiment à sa place; elle nous rendra tous ces grands rôles du répertoire classique, *Phèdre, Camille, Hermione, Andromaque*, et peut-être ces débuts galvaniseront-ils ces chefs-d'œuvre qui sont immortels, et qui pourtant semblent menacés de mort, faute d'interprètes.

CHARLES YRIARTE

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA: Reprise de *Giselle*, ballet-pantomime en deux actes, de MM. de Saint-Georges, Théophile Gautier et Coralli, musique d'Adolphe Adam.

Les danseuses russes ne sont pas rares à Paris depuis quelques années, et nous sommes à la veille de dire: « l'école de Saint-Pétersbourg, » comme du temps de Noverre on disait: « l'école de Wurtemberg. » Il ne faut pas se plaindre de ces importations. La Russie, qui absorbe tout notre champagne, prétend reconnaître les douceurs que nous lui causons en échangeant ses ballerines les plus enivrantes contre notre vin le plus fringant. Le procédé est de bon goût.

Le dernier envoi a nom M^lle^ Mourawief. Tout Paris se demande à l'heure qu'il est quels sont les mérites de M^lle^ Mourawief; car il faut avoir assisté à la dernière reprise de *Giselle* pour se figurer combien la danse occupe un bon rang sur la liste des mille passions parisiennes. Une nouvelle danseuse à l'Opéra est une mire sur laquelle se braquent toutes les lorgnettes, avec les airs interrogatifs des lunettes de l'Observatoire les soirs de comète.

M^lle^ Mourawief est une jeune danseuse du genre qu'on pourrait appeler pétillant. Ses mouvements sont brefs, saccadés, nerveux; elle est correcte et par-dessus tout imbue du sentiment du rhythme; d'un coup de jarret elle remettrait en cadence un orchestre qui aurait perdu la mesure. Mais ce n'est point cette ampleur pleine d'élégance de la Ferraris, ni cette maëstria de la pauvre M^lle^ Livry, ni les élans dramatiques de la Rosati. M^lle^ Mourawief ne vise point à ces grands effets; elle se contente d'amuser par une foule de petits tours d'adresse qu'elle exécute d'ailleurs avec une précision rare. Il y a des moments où ses jambes se meuvent avec une telle vitesse que l'œil ne distingue plus qu'un brouillard; puis elle s'élance à droite, mais c'est pour retomber à gauche; puis encore elle fait mine de s'évanouir dans les bras de son danseur, mais c'est pour reprendre un nouvel élan et se livrer à quelque cabriole inattendue. On dirait d'un de ces merveilleux joujoux compliqués de tant de ressorts qu'ils ont l'air vivants.

Malgré tout, malgré son peu d'aptitude à la pantomime, M^lle^ Mourawief a obtenu un fort joli succès. Ce qui manque le plus à la frétillante ballerine est, comme je l'ai dit, l'accent dramatique. Les indifférents riront peut-être de trouver un mot si fort à propos d'entrechats; mais il ne faut pas perdre de vue que le ballet de *Giselle* est émaillé de deux morts subites. Or, mourir en dansant, ou mourir autrement, est toujours une grosse affaire.

Par exemple, il faut qu'on ait fait de singuliers progrès dans les dernières compositions chorégraphiques pour que *Giselle*, qui ne date que de vingt ans, ait paru démodée en certaines de ses parties. Le premier acte surtout a subi les injures du temps. Le goût a évidemment changé, et on ne s'intéresse plus à ces petits drames de famille ne comportant qu'un père courroucé, montrant le poing à sa fille parce qu'elle se permet des pirouettes avec un prince déguisé. Je sais bien qu'on m'objectera que ces scènes bourgeoises sont agrémentées par des épisodes d'un style plus relevé; je ne nie point la pompe déployée dans la chasse du grand-duc, je conviens que les vendangeurs se livrent dans leur kermesse à des joies très-suffisamment bruyantes. Mais l'Opéra nous a habitués à d'autres féeries.

Le second acte de *Giselle* a, par contre, des charmes irrésistibles; il se passe dans une forêt poétiquement impossible et au bord d'un lac dont les vapeurs enfantent des tourbillons de willis. La lune de toutes les ballades allemandes éclaire ce paysage aux teintes pâles, un des meilleurs morceaux de peinture décorative que nous connaissions. La glace qui simule le lac est d'un effet saisissant; ce n'est point une glace que reflétant trop crûment les objets environnants; on a eu soin de l'atténuer très-habilement par je ne sais quel moyen (de la gaze transparente peut-être), et ainsi on est arrivé jusqu'au vraisemblable.

Il faut tenir grand compte à M. Perrin de cette trouvaille.

Ces procédés de mise en scène aident singulièrement à l'imagination du spectateur. Quand l'œil est ainsi égaré, on est tout près de tomber dans une extase naïve et de croire qu'on est sous l'empire d'une vision. Pour un rien on affirmerait avoir poursuivi avec le prince amoureux l'âme fugitive de Giselle.

Une grande cause de séduction est encore la musique d'Adam. Cette musique nous semble un des modèles du genre; elle est tour à tour pleureuse et souriante et se plie à toutes les situations du petit drame qu'elle accompagne. Le rhythme — grave affaire dans le ballet — n'y fait jamais défaut. Et puis quelle abondance de mélodie! Il y en a de toutes les couleurs, et pourtant l'ensemble est très-fondu, très-unifié. Rien d'allègre comme la danse des vendangeurs au premier acte, rien de vaporeux et de fluide comme tout le second acte qui se passe au pays des willis. Parlerai-je de la célèbre valse de *Giselle* dont le motif a la forme d'une spirale? Elle a résisté à l'abus qu'on en a fait dans les vaudevilles et les couplets à calembours dont on l'a alourdie depuis vingt ans ne l'ont point déflorée. Il faut écouter encore le *pas de l'ombre* au second acte et (ceci pour les connaisseurs) les douze accords plaqués sur les douze coups de minuit sonnés par une cloche qui dans ce travail harmonique joue le rôle de pédale grave. On n'en finirait pas si on voulait dénombrer tous les petits airs sautillants et gracieux qui remplissent la partition. Les quadrilles des bals champêtres vont d'ailleurs se charger de ce commentaire.

J'ai parlé de M^lle^ Mourawief; mais je ne veux pas oublier M^lles^ Zina et Fonta, qui ont souffert à leur profit une très-honnête part de bravos. L'une a dansé avec une netteté surprenante; l'autre, moins précise dans ses mouvements, a tout le charme de la jeunesse insouciante.

Une question pour finir. Pourquoi tant de crinoline bouffante dans un lieu marécageux? Le costumier a commis un contre-sens, ou bien la blanchisseuse a voulu faire un tour de force.

ALBERT DE LASALLE.

P. S. — Dans notre prochain numéro, nous rendrons compte des reprises d'*Obéron* et d'*Haydé*, qui, avec celle de *Giselle*, nous ont fait une semaine très-laborieuse.

Les Bains d'Ems

Le mois de mai, en inaugurant le printemps d'une manière définitive, ferme irrévocablement la porte du dernier salon retardataire. Les vraies fleurs, les fleurs des champs et des jardins, viennent remplacer les fleurs factices des serres et des jardins d'hiver; le soleil resplendit, et sa chaleur vivifiante nous fait sentir que les frimas sont passés sans retour.

Le mois de mai ramène aussi la saison des eaux et de la villégiature; les malades et les touristes préparent déjà leurs malles de voyage, et dans quelques jours, tous ces infatigables danseurs qui ont couru de soirée en soirée, seront dispersés dans les coins de l'Europe qui leur offriront le plus de calme et les aspects les plus grandioses et les plus pittoresques.

Les eaux d'Ems, dans le grand duché de Nassau, ont chaque année le privilége d'attirer le plus grand nombre d'étrangers. Situées dans un des endroits les plus beaux de cette belle et poétique vallée du Rhin, elles n'ont point de rivales comme véritable agrément, pas plus qu'elles n'en ont comme efficacité médicale.

Les eaux d'Ems appartiennent à la classe des eaux alcalines chlorurées carboniques fortes; elles sont remarquables en ce qu'elles tiennent en dissolution l'élément alcalin qui affaiblit et l'élément chloruré qui reconstitue. L'abondance des gaz qu'elle contient en rend d'ailleurs la digestion très-facile.

L'excellente organisation de cet établissement thermal permet aux malades d'y recouvrer la santé en tout temps; mais il n'en est pas moins vrai que les conditions favorables de température aident beaucoup à l'efficacité des eaux.

Le *Kurhaus*, ses salles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, le pavillon d'inhalation, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques salons du Kurhaus, tout est réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs.

Nous ne doutons pas un instant que, cette année comme les précédentes, les eaux d'Ems ne soient en-

core les premières pour le nombre des visiteurs et l'élite des gens du monde qu'elles attireront. Pour notre compte, nous ne voyons aucun établissement qui puisse leur être comparé.

M. V.

TYPES RUSSES

Nous avons déjà publié quelques types russes particuliers à Saint-Pétersbourg, à Moscou et aux grands centres de l'immense empire des czars. Ceux que nous donnons aujourd'hui, pour être moins connus, n'en sont pas moins curieux; ils appartiennent à la grande Russie, et se trouvent principalement dans les districts de Kalouga, Kostroma, Koursk et Nijni-Novogorod.

C'est dans cette dernière ville, favorisée par sa position centrale sur le Volga, que se tient la célèbre foire dite de Nijni-Novogorod, et qu'on peut regarder comme la plus grande de l'Europe, puisque la valeur des marchandises qu'on y apporte dépasse en moyenne cent-quinze millions de francs.

Le principal commerce est celui des pelleteries. Ces contrées peu peuplées de la Russie abondent en animaux dont les fourrures sont recherchées, et dont les chasseurs qui les apportent sont tous des paysans, de contrées, de mœurs et de langues diverses. Il s'ensuit que, pour l'observateur, c'est un lieu d'étude unique en Russie.

Tous ces paysans ont conservé les types primitifs de leur race; ils sont encore vêtus comme il y a cinq cents ans; il semble que pour eux le temps n'a pas marché; ils passent sur la terre sans y laisser de traces, ils se conforment aux usages qu'ils trouvent établis et les transmettent à leurs enfants tels qu'ils les ont trouvés.

Quand on dit que la Russie est un pays de mystères, on ne se trompe pas tout-à-fait, car tous les jours elle se révèle sous des aspects nouveaux et inconnus, même à ses plus consciencieux explorateurs.

Un fait commun à tous les paysans de la Russie, et par lequel ils diffèrent de la plus grande partie des autres paysans d'Europe, c'est qu'ils portent la barbe longue. Un paysan croirait commettre une faute s'il passait le rasoir dans la toison que la nature lui a départie.

Types Russes. — Paysans bulgares.

Types Russes. — Paysans baskirs.

Voici d'abord le paysan hyvinez, chasseur et pêcheur intrépide. A son air grave et à sa coiffure on le prendrait pour un Persan ou pour un uléma. A côté de lui se trouve un Bukharien, qu'on prendrait volontiers pour un Ottoman, dont il se rapproche par le type, et à qui il ressemble encore davantage par le vaste turban dont il s'entoure la tête.

Le paysan Kirkize aime à se parer des dépouilles des animaux qu'il tue à la chasse; sa veste est velue, et son chapeau couvert d'une peau dont le poil tourné en dehors lui donne à lui-même la tournure d'un animal sauvage.

La jeune fille baskire s'enveloppe de longs vêtements, sa coiffure est ronde et la bordure en est presque complètement ornée de sequins.

Tout ce monde est grave et n'a rien de la fougue des paysans de nos contrées. La rigueur des longs mois d'hiver a déteint sur le caractère de ces populations et leur a donné un cachet indélébile qui se conserve toujours et dont rien ne peut effacer le stigmate.

A. HERMANT.

Dentu et la Librairie Centrale viennent de faire paraître un nouveau volume, d'une véritable originalité : le *Roman de la Femme à barbe*, par M. Pierre Véron, est une piquante odyssée à travers les mœurs du monde pittoresque des saltimbanques. La verve du dialogue, la gaîté des détails en font une lecture aussi attrayante qu'excentrique. En quelques jours la première édition va être épuisée.

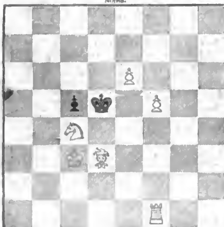
Sous le titre des *Ficelles de Paris*, M. Ch. Reboux a eu l'heureuse idée de mettre en anecdotes les mille et une petites roueries dont les nouveaux venus dans la grande ville sont ordinairement victimes. Utile, et piquant par la forme, ce livre obtient un succès mérité. Il ne se vend d'ailleurs que *un franc*, rue Lamartine, 19, chez Vanier.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 77.

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution de l'étude d'échecs posée dans le n° 314.

Blancs.	Noirs.
1. P pr. P échec	1. R 4° D (1)
2. P 4° FD échec	2. R 3° R (2)
3. T pr. C échec	3. D pr. T (meilleur)
4. P 5° D échec	4. R 3° D (meilleur)
5. R c. F	5. D 4° R pr. C (3)
6. C 7° FR échec	6. R 4° F
7. C pr. D	7. F pr. C
8. P 5° T	8. F joue (4)
9. R 2° R etc. gagnant facilement.	

(1)

Coup forcé pour éviter la perte de la D.

	Si 1. R pr. PD ou R 3° D
2. CR 5° F, échec	
	Si 1. R 5° CD
2. CD 6° F, échec	
	Si 1. R pr. PC
2. T pr. C, échec, etc. gagnant la D dans tous les cas.	

(2)

	2. R 5° R
3. T 4° F, échec	3. R pr. T
4. C 6° CR échec, etc.	

(3)

Dans cette position, curieuse à miracle, on voit facilement que les Noirs ne peuvent jouer le R, et que leur dame n'a à sa disposition que des cases noires, où elle est prise partout par l'échec double de l'un des Cav.; car si elle va à c. F ou à 5° F, il suit:

6. CR 7° FR, échec	6. R 4° FD ou 2° R
7. C 7° ou 3° D, échec, ou 6° CR, échec, etc.	

Reste à examiner ce qui résulte de la marche du F.

	5. F 2° F (A)
6. CR 7° F, échec	6. R 3° R
7. P pr. F	7. D 3° TD
8. P 6° D, échec, puis P 7° D, etc.	

(A)

	5. F 2° T
6. CR 7° F, échec	6. R 2° R
7. P 6° D, échec, puis P pr. F	

(4)

	8. F 6° FD
9. P 7° CD	9. F 4° R
10. R 2° R	10. R pr. P
11. P 6° T	11. F c. C
12. P 6° D etc.	

Solution juste. M. C. Moreau, à Vincennes.

Correspondance.

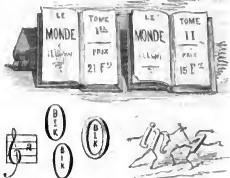
M. A. de G, cercle St-G. — J'ai en main votre solution du problème n° 72, et j'y cherche vainement la variante principale, celle qui contient le beau coup de la Dame à la case du F. C'est uniquement pour cette raison que votre nom n'a pas été mentionné. Donner une variante incidente n'est pas résoudre un problème.

M. X. L. — L'ouvrage en question paraîtra très-probablement dans le courant de juillet. Il sera annoncé.

M. L. B., café du Commerce, à Oran. — Solutions des problèmes n°s 72 et 73 parfaitement justes.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Nés pour la souffrance, notre début dans la vie est un cri perçant.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Oredo.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 319. — 23 Mai 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

BERTRAND — C. MAURAND

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Siége de Puebla. Dépôt provisoire du parc d'artillerie. Couvent d'Amalucan. (D'après le croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie de la garde.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LA *Franciade* DE M. VIENNET. — CE QUE M. J. JANIN DIT DU POÈTE. — CE QUE M. VIENNET DIT DE LUI-MÊME. — UN BON MOT DE DÉPUTÉ. — AURONS-NOUS DE LA GLACE CET ÉTÉ ? — VISITE AUX GLACIÈRES DU BOIS DE BOULOGNE. — UNE HISTOIRE DE CHIEN RACONTÉE PAR ARNAL. — UNE TRAGÉDIENNE BLONDE : Mlle DESCHAMPS. — LES FEMMES A LA MODE A CHANTILLY. — UNE ANECDOTE SOUS UN PARAPLUIE. — ELLE AIMAIT TROP LES FRAISES, C'EST CE QUI L'A MARIÉE ! — CORRESPONDANCE. — UN VOLUME OFFERT PAR M. DE SAINT-RÉMY A LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

~~~ L'exemplaire que nous avons sous les yeux est imprimé sur papier jonquille ! Il y en a vingt-cinq pareils. A cette heure MM. Guizot, Thiers, Dupin, Sainte-Beuve, Nisard, Legouvé, de Sacy, Flourens, Feuillet de Conches, Camille Doucet, et autres membres actuels ou futurs des diverses classes de l'Institut, en ont un semblable sous les yeux, — comme un jeton de présence du fameux dîner du 24 février 1863. En tête du volume, une introduction signée par M. Jules Janin explique, si l'on peut dire, M. Viennet, tel qu'il fut pendant toute sa vie militaire et politique, c'est-à-dire un ardent littérateur, ainsi qu'il l'est encore aujourd'hui en ses quatre-vingt-cinq ans sonnés. On y voit comment, cloué cet hiver dans son fauteuil par un rhumatisme articulaire, l'ancien pair de France, doyen actuel de l'Académie, se prit de belle passion pour un poëme épique commencé. . alors que commençait ce siècle, vingt fois interrompu par les événements de quatre règnes, et miraculeusement achevé en l'an de grâce, des *Misérables* et de *Salammbô* : 1863.

Alors M. Jules Janin explique ce que c'est que *la Franciade* de M. Viennet, origine de notre pays chantée plutôt qu'expliquée dans les lointains mythologiques. « Eh quoi ! — s'écrie le vaincu académique de M. l'avocat Dufaure, — une épopée en ce siècle de miracles nouveaux ! Le nuage à travers les airs, quand le *chemin de fer* franchit les distances (lisons locomotive !) plus rapide que les vents ! Le songe héroïque à l'heure où le chloroforme apaise et calme les douleurs des simples mortels, plus puissant que le *népenthès* ? »

Et ensuite c'est un coup d'œil sur cette vie d'écrivain dramatique, de satiriste, de fabuliste, toute remplie d'inspirations et d'aspirations. Mais son premier ouvrage, ce poëme, sauva la vie à son jeune auteur, et M. Jules Janin a oublié en notre faveur cette curieuse anecdote ! Le capitaine Viennet l'emportait avec lui, le portait sur lui pendant ses campagnes, et, pour être toujours prêt à y consigner l'inspiration, à y ajouter une page au bivouac, il tenait son manuscrit appliqué sur sa poitrine, sous l'uniforme agrafé. Un jour, — c'était à la bataille de Lutzen, — une balle encore très-drue arrive et frappe Viennet en pleine poitrine... je veux dire en pleine *Franciade !* Il en est quitte pour une contusion et quelques pages à recopier, celles qui commencent par ce vers :

« Cet espoir dans mon cœur trouva un accès facile. »

La *balle*, par bonheur, n'avait point été comme *cet espoir*... Le capitaine d'artillerie de marine se conduisit ce jour-là si vaillamment, que l'Empereur, le soir venu et la victoire avec lui, le décora de sa main, si avare de pareilles étoiles !

Après l'introduction de M. Jules Janin, c'est notre poëte lui-même qui parle en sa préface intime, familière, un morceau fort original. Il prévoit la surprise du public, à l'annonce d'un *poëme épique* en dix chants et trois cents pages, au moment où l'on représente cent fois *le Fils de Giboyer* sur la grande scène qui vit Talma jouer son *Clovis !*

— « Tu n'auras ni éditeur ni théâtre ! — lui dit une implacable voix.

— » Que m'importe ?

— » Tu ne seras ni acheté ni lu !

— » Que me fait cela ?

— » On se moquera de toi...

— » J'en ai vu bien d'autres !

— » Et, continue-t-il, la folle du logis n'était que plus impérieuse devant ces découragements, j'écrivis sous la dictée, comme si l'admiration publique attendait mes vers pour éclater ! »

Plus loin, il parle de la camaraderie : « Cette assurance littéraire est poussée aujourd'hui à sa dernière limite. J'ai déjà vu mourir une centaine d'Horaces ou de Pindares nés de la camaraderie. *La difficulté de rendre ce qu'on m'aurait prêté m'a toujours empêché de m'associer à ces sociétés de commerce.* Mais quand on a l'impertinence d'entreprendre une épopée, il est impossible d'échapper à une accusation de vanité. »

Ah ! combien M. Viennet se trompe s'il croit encore à la camaraderie littéraire ! Littéraire et camarade sont des mots qui ont scandaleusement fait divorce. Les écrivains sont précisément aujourd'hui les gens dont les écrivains impriment le plus de mal. Vous croyez qu'on prend la plume pour se louer mutuellement ? Profonde erreur ! Sans doute, il y a encore quelques complaisants, quelques optimistes, quelques éclectiques même.. Mais combien les envieux, les haineux, les furieux, les *démolisseurs*, comme on dit par une contre-partie très-nette à la feue-camaraderie, sont plus nombreux ! Passons sur ces tristesses, nous qui les avons souvent subies, sans les avoir jamais pratiquées !

Après avoir parlé du poëme épique en général, et des diverses *franciades* qui ont précédé la sienne, et de celle de Ronsard tout particulièrement, M. Viennet explique comment lui vint l'idée de la sienne, durant le premier Empire, sous l'excitation des haines qui divisaient les deux nations que rapproche et sépare la Manche. Quatre chants étaient composés lorsque croula l'Empire, et arriva la Restauration enlevant à l'Angleterre son surnom de perfide Albion. Sept siècles d'antagonisme eurent l'air de s'effacer sous ce qui allait s'intituler l'*entente cordiale*. De plus, avec l'anglomanie arriva le romantisme, et « on s'avisa — dit l'auteur, — que les dieux du paganisme avaient été renversés par le Dieu des chrétiens depuis la conversion de Constantin, dit le Grand, malgré ses assassinats de famille, et que les poëtes ne pouvaient, sous peine de ridicule, se servir de cette friperie homérique..... » Et plus loin :

« ... Mais voilà qu'à la fin de l'an de grâce 1861, pressé par mes 83 ans de mettre de l'ordre dans mon portefeuille, je prends un à un les nombreux monuments qu'il renferme, pour en corriger les imperfections, et les rendre moins indignes de la postérité, si, par aventure, il lui convenait de s'occuper de moi. Après avoir relu mes sept ou huit pièces jouées, mes sept tragédies inédites, mes trois comédies inconnues, mon *Histoire de la Papauté* et autres enfants d'une verve intarissable et incurable, j'arrive à cette épopée enfouie depuis plus de quarante ans dans mes cartons. Je lis les quatre chants que j'avais complétement oubliés, comme j'aurais lu les vers d'un inconnu, et je les trouve assez bons pour des vers de l'Empire ; car vous savez qu'ils sont tous condamnés en masse par les cent et quelques poëtes qui sont arrivés depuis, et dont un bon nombre est déjà sous terre. Cet *arrêt* de proscription avait été lancé par Charles Nodier, qui riait toujours de ses propres jugements et des poëtes qu'il vantait le plus. Mais Nodier était mort lui-même, ainsi que les Stendahl et les Latouche, zélés promoteurs de notre révolution littéraire. Je n'avais pas peur de leurs ombres. Le plaisir que me faisait la lecture de ma *Franciade* allait toujours croissant, et il monta bientôt jusqu'à l'enthousiasme. Je me disais bien que l'entente cordiale durait encore, mais elle était plus gouvernementale que populaire, et, d'ailleurs, j'avais donné un assez beau caractère à mon Albion pour que les descendants n'en pussent être offensés... Je me dis enfin que nos voisins se soucieraient fort peu de l'hostilité d'un poëte, et que la paix du monde ne serait pas troublée.

» Je repris donc ma plume de 1812, sans m'effrayer des six chants qui me restaient à faire, sans me demander si cette ardeur juvénile se soutiendrait jusqu'au dénouement. .

» ... Je me borne à dire que mon enthousiasme ne s'est pas refroidi une minute. Ces six chants ont coulé de source ; j'ai oublié mon âge, et le 3 février de cette année j'en ai écrit le dernier vers avec une joie d'enfant. Me voilà maintenant devant le public : qu'en dira-t-il ? que diront ses organes quotidiens, hebdomadaires ou mensuels ? C'est ce que le temps m'apprendra. Mais je parle du temps comme s'il y en avait long pour un homme qui est juste à moitié chemin de la neuvième dizaine ! C'est égal, je le rappelle à mes juges comme un motif d'indulgence et surtout comme une raison de se dépêcher. »

Ceci raconté, exposé, comme la partie anecdotique, la particularité piquante de l'affaire ; s'il lui convient, c'est une œuvre très-estimable, d'un intérêt aussi grand que la matière le comporte, et que le travail du presque nonagénaire académicien offre une souplesse, une facilité et souvent une éloquence qui témoignent d'une bien rare et bien persistante virilité d'esprit.

~~~ M. Viennet a dit des mots charmants. Timothée Trimm raconte que lors d'un duel qu'il eut avec un de ses collègues à la Chambre, les deux adversaires regardaient stoïquement mettre les balles de plomb dans les pistolets.

— « C'est la première fois, monsieur, — dit M. Viennet à son adversaire, — que nous nous servirons des mêmes boules ! »

~~~ L'été promet des feux ; l'hiver n'eut point de glace. On se demande quel prix on va payer le droit de boire frais en juillet et août. A ce propos, quelques lignes de statistique véritablement à l'ordre du jour.

Il y a peu d'années, la fourniture de la glace nécessaire à la consommation de Paris était monopolisée par deux propriétaires auxquels appartenaient les glacières de Saint-Ouen et de Gentilly, d'une part, et celles de Ville-Neuve-l'Étang d'autre part.

Mais depuis, la Ville a fait construire d'immenses dépôts entre les fortifications et le chemin de fer de Passy, non loin des lacs qui doivent les approvisionner, et qui, cet été, n'ont rien produit, par suite d'une température exceptionnelle. Quelques mots sur l'édifice et son installation

L'excavation du sol est de 32,500 mètres. Elle a été divisée en dix compartiments formant des cubes de 12 mètres de côté et contenant chacun 1 million de kilogr. de glace, soit 10 millions pour l'ensemble ; mais comme on admet un déchet de 50 0/0, on ne compte que sur 5 millions livrables.

Ces chambres, placées sur deux rangs, séparées entre elles et du roc qui les enveloppe par un double mur renfermant une couche d'air isolante, sont voûtées et recouvertes d'une couche de 1m50 de terre placée au-dessus du niveau du sol. De vastes hangars s'élevant au-dessus empêchent les pluies d'humecter le sol, et le soleil de l'échauffer.

Les voitures destinées au transport des glaces dans Paris sont amenées dans une chambre isolante réunissant les quatre couvertures de quatre glacières adjacentes, puis descendues au moyen d'un treuil dans la galerie elle-même.

Là ont été préparés d'avance des paniers contenant chacun 30 kilogr. de glace, afin de pouvoir en livrer 25, le déchet dans le transport étant évalué à un sixième.

Ces paniers sont disposés dans des voitures construites *ad hoc*, puis, au moment du départ, celles-ci sont extraites de la glacière et livrent au consommateur les paniers tout préparés, sans perte de temps et sans manipulation à l'air libre.

Cette quantité de 25 kilogr. au prix de 3 fr. étant encore trop considérable pour la consommation directe des habitants, on a fractionné les livraisons en paniers de 2 fr. et même de 1 fr., dans lesquels on met 20 et 10 kilogr. de glace.

La situation des glacières de Passy n'a pas eu seulement pour objet le voisinage du Bois de Boulogne ; elle a eu aussi en vue le cas possible — et aujourd'hui réalisé, — d'un hiver exceptionnel, contraignant l'administration à demander son approvisionnement aux contrées du Nord, et la proximité d'un chemin de fer pour faciliter les transports.

La consommation de glace à Paris est de 6 millions de kilogrammes par an, livrés au commerce aux prix de 9, 10 et 11 c. le kilog. En établissant elle-même des glacières, l'administration municipale a voulu empêcher le monopole d'augmenter le prix de la glace en gros et faire diminuer le prix de la glace en détail, en la vendant 12 c. le kilogr.

Chaque kilogramme de glace se paye 6 c. à l'octroi, de sorte que, si, en abaissant le prix de la glace détaillée, on en augmente la consommation, la Ville gagne 6 c. par chaque kilogramme qui entre en plus dans cette consommation, soit 60,000 fr. par chaque million de kilogrammes, soit 300,000 fr. pour les 5 millions de kilogrammes qu'elle s'est mise en mesure de pouvoir livrer.

Quelles vont être, cette année, les ressources du monopole sur ce point ? C'est ce que les cafés du boulevard doivent déjà savoir. Nous ne doutons pas que toutes les mesures n'aient été prises pour suppléer aux *fruits de l'hiver*, dont la récolte a tout à fait manqué dans notre latitude extrêmement tempérée.
~~~

A propos de l'exposition des chiens au Jardin d'acclimatation, nous voulions l'autre jour rapporter une anecdote que nous avait racontée, la veille même, le célèbre comédien Arnal, rencontré dans le train de Passy. La place a manqué. Aujourd'hui, voici l'affaire.

Arnal, en compagnie de quelques voyageurs amis, visitait l'hospice du mont Saint-Bernard, ce point des Alpes Pennines qui est le lieu habité le plus élevé qui soit en Europe. Les chiens du Saint-Bernard, chiens dont l'instinct et, comme on sait, la philanthropie, sont célèbres : on les médaillerait.

Parmi les voyageurs se trouvait un membre de l'Institut de France, revêtu d'une sorte de burnous brun à capuchon. En l'apercevant, un des plus gros chiens semble tout à coup animé d'une indomptable colère, s'élance sur le savant, l'attaque avec fureur et s'y acharne à ce point qu'on a toutes les peines du monde et malgré de grands coups de bâton, à lui faire lâcher prise. Arnal, tout ému et indigné, s'écrie, en s'adressant aux moines accourus au secours du membre de l'Institut :

« — Ah çà ! c'est donc comme cela que ces fameux chiens sauveteurs pratiquent l'hospitalité ?

» — Que voulez-vous, monsieur ? — répond un des pères, — ce voyageur a un caban qui ressemble à un froc, et le pauvre chien a cru voir en lui un religieux appartenant à quelque ordre italien. »

On voit toujours son imagination et son attente trompées lorsqu'il se présente, pour chanter le rôle de la *Juive* d'Halévy, une virtuose blonde, comme l'est par exemple Mlle Saxe. — De même une *Hermione*, une *Camille*, une *Phèdre* qui a les cheveux d'une amante de Faust, d'une langoureuse Allemande, vous déconcerte et vous déçoit.

Cette impression, nous la ressentîmes l'autre soir à l'Odéon, en voyant débuter dans le rôle d'*Andromaque* une véritable Marguerite, une marguerite des champs, si l'on peut dire, car elle se nomme précisément Mlle Deschamps. La débutante est une fort jolie personne, dont l'organe tendre et sympathique va bien aux lamentations de l'inconsolable veuve d'Hector. On disait autour de nous qu'elle apparaissait sur la scène pour la première fois, et nous songions alors à tout le courage que savent souvent trouver celles qui veulent être considérées comme de faibles femmes. Théophile Gautier disait de la débutante blonde et tragique : « Elle a des accents d'amour très-bien sentis, elle sait pleurer, elle jouera fort bien le drame. » C'est aussi l'avis de bien d'autres, et nous croyons comme eux que le théâtre compte une charmante, sinon une puissante actrice de plus. Qu'en pensera mon confrère Ch. Monselet, auquel il appartient de prononcer l'arrêt, lorsque nous ne formulons que l'espoir?

Irons-nous ? n'irons-nous pas ? telles étaient les questions que s'adressaient dimanche matin une foule de plus ou moins belles dames qui, les jours précédents, avaient arrangé dans leurs coteries une partie pour Chantilly. On sait qu'il s'agissait du prix du Jockey-Club, — un prix de plus de 50,000 francs, qui préoccupait à l'excès tout un monde spécial de sportsmen, de sportswomen, ou de gens qui font semblant de s'intéresser à ces plaisirs, à ces passions de la *haute-vie*, et qui, au fond, n'ont qu'une préoccupation : s'y voir être vus...

Enfin, la majorité s'est décidée, en voyant, vers midi, le temps au variable. Seulement, il est résulté de ces hésitations et des défiances que le ciel inspirait une émeute de toilettes la plus disparate et la plus amusante qu'on pût rêver ! C'est ainsi qu'on vit là, parmi les élégantes, les lionnes habituelles des *derby*, une sorte de mascarade d'ajustements, selon que celle-ci avait eu foi dans le soleil, ou que celle-ci avait redouté la pluie. A côté du brillant alpaga blanc avivé de couleurs riantes, apparaissait une robe grise et un chapeau puce ; — eu face d'une élégante toilette lilas toute historiée de guipures blanches, bien digne de cette fashionable pelouse de Chantilly, s'étalait tout un vêtement de flanelle rouge quadrillée, comme en pleine plage de Dieppe. Les burnous, les capuches, les manteaux et les parapluies... formaient des *en cas* qu'on ne pouvait considérer comme hors-d'œuvre. De sorte que du côté de l'élégance traditionnelle de ces fêtes printanières, il y a eu défaillance et déception.

Mais si la question toilette est la grande affaire de ces dames qui se parent pour se montrer les unes aux autres, la question des courses, prétexte pour elles, était fort indépendante de l'alpaga serin d'une sémillante princesse autrichienne, ou de la flanelle écrevisse d'une gracieuse beauté. Il s'agissait du grand jour des courses, du cinq prix — parmi lesquels celui du Jockey. Ce prix a été remporté par un cheval français, nommé *La Touques*, et appartenant à M. de Montgommery, lequel, avec les frais, a gagné dans cette journée — environ 500,000 francs ! Nous avons vu errant çà et là, et visiblement ému de son succès, ce vainqueur assailli de félicitations. Nous avons aussi vu l'Héraclite de cette journée, un gentilhomme qui perdait des sommes considérables, et qui le laissait trop voir...

Un moment vint où une averse creva. Bien des femmes s'étaient, aux premières gouttes, sauvées sous les pavillons. Mais un fort groupe resta bravement, en s'enveloppant de manteaux et mantilles, et en se couvrant de parasols et de parapluies. On les applaudit de leur crânerie, comme on avait applaudit cette pouliche de trois ans qui a, en quelques secondes, apporté 25,000 fr. de rentes à son heureux propriétaire.

Le chemin de fer du Nord a fait, pendant 7 à 8 heures, un service de l'activité la plus remarquable, par l'ordre et la précision. Il partait un convoi toutes les cinq minutes. C'était effrayant à penser que tout ce mouvement de machines brutales pour cette foule parfois indisciplinée ! Mais grâce à des mesures parfaitement prises, et à la surveillance la plus rigoureuse, tout s'est admirablement passé.

Cette crânerie de quelques élégantes du grand monde dédaignant un abri pour leurs toilettes contre l'averse printanière, nous rappelle que le mariage du comte de V... avec Mlle Alberte du M... se fit pour quelque chose de pareil.

On dînait à Ville-d'Avray, chez Mme la duchesse de Riario-Sforza. La table était mise sur une terrasse. Au dessert survint un nuage noir qui, au lieu de passer, s'arrête perfidement et crève. Tous les convives se sauvent dans les salons. Deux seules personnes s'obstinent à rester sous un parapluie demandé. C'étaient un homme de cinquante-cinq et une jeune personne de vingt. Le monsieur avait le premier dit :

— « Je reste ! »

Et la jeune personne avait répondu :

— « Et moi aussi ! »

Les uns rirent, les autres se moquèrent d'eux. L'averse était fort oblique ; la demoiselle eut toute mouillée sa robe de mousseline de l'Inde. Ce qu'ils se dirent ? je ne sais ; dans tous les cas, le comte crut qu'on était resté pour lui, et fut fort aimable. La demoiselle mangeait des fraises par contenance, tout en répondant suffisamment. L'orage passé, on revint ; on les complimenta de leur résolution. Le comte resta rêveur. Je vais au dénouement : — Un mois après, il épousait, sans dot, celle à laquelle il apportait 80,000 livres de rentes...

Or, le mariage eut plus tard quelques nuages pareils à celui qui l'avait si fortuitement amené. Plus d'un orage creva sur le ménage... et voyez la richesse de ces rimes, qui semblent forcément s'appeler les unes les autres : mariage, — nuage, — ménage, — orage !

Un jour que le comte se vit contraint de reconnaître que sa femme n'était pas précisément folle de lui, il s'écria :

— « Mais enfin, madame, je vous ai plu... (il aurait pu ajouter » un jour qu'il avait plu... » pardon !) vous me l'avez bien prouvé, en restant à table sous cette averse, parce que j'avais déclaré que je la bravais !

— » Comment, monsieur, si vous avez cru cela ?

— » Mais sans doute ! Et c'est parce que j'ai été touché, flatté de ce mouvement .. qui pouvait vous compromettre devant toute une société, que j'ai presqu'aussitôt demandé votre main. Car, enfin, pourquoi donc restiez-vous seule avec moi sous cette averse ?

— « Je restais... je restais pour manger le *reste* des fraises ! »

CORRESPONDANCE. Une actrice *anonyme* nous écrit pour nous demander s'il nous serait possible d'*envoyer* l'entendre dans un théâtre et un ouvrage qu'elle paraît se réserver de nous indiquer personnellement, la généreuse lady Harriett Warr.., distributrice d'éventails, flacons et autres objets de prix aux artistes qui l'émeuvent ou la charment dans ses assidues fréquentations de nos spectacles. L'anonyme en question désirerait, paraît-il, quelque don de la généreuse insulaire, pour faire suite à celui si gracieusement envoyé à Mlle A. Dérieux, la brillante et sympathique comédienne du Vaudeville. Nous trouvons la demande un peu libre et la prétention un peu forte. Lady Warr... se rend évidemment vers ce ou ceux qui l'attire et l'attirent, et n'est pas *envoyée*. Nous pourrions donc rappeler à l'anonyme envieuse des éventails et des flacons de mille francs, le mot de M. Dupin à un orateur qui se plaignait du bruit des conversations particulières qu'il priait le spirituel Président de faire cesser : « — Eh ! monsieur, c'est à vous de vous faire écouter ! » Nous dirons donc à l'actrice en question : « — Eh ! mademoiselle, c'est à vous d'attirer les spectateurs ! »

— Remerciments à M. Gust. V.. de son curieux envoi. Petit-Jean a son exemplaire et en est charmé.

— L'adresse du docteur H. Blatin, auteur de la brochure intitulée : *De la Rage chez les chiens?* Nous l'ignorons. Tout libraire de province fera venir l'ouvrage.

— A Mme Syd... Mont... Il faudrait plus de temps à perdre que nous n'en avons pour deviner ce qu'on a voulu dire dans ces trois pages aussi dépourvues de points et de virgules qu'un ancien livre juif, grec ou latin. Mme Mont... n'est pas de l'école des novatrices, et elle s'insurge ouvertement contre les grammairiens modernes, qui ont cru donner plus de clarté aux écrits par la ponctuation. Le peu que nous avons pu comprendre dans l'épître, c'est que Mme Mont... trouve qu'il y a trop de Vénus sortant de l'eau au Salon, et pas assez de peignoirs. Accordé.

— Salon encore. M. le comte Henri de Flault nous écrit de Toulouse, en se recommandant d'un de nos amis littéraires, pour nous prier de nous informer du prix d'un tableau franco-belge dont il a été très frappé à son rapide passage à Paris, tableau signé de M. Ch. Baugniet, dessinateur du roi Léopold, et intitulé : LA FILLE AINÉE (n° 94 du livret). Notre premier soin a été d'aller examiner le tableau en question, et nous avons trouvé une œuvre du plus charmant mérite, par le choix ingénieux du sujet, la pureté du dessin, l'harmonie et la finesse du coloris et le rendu tout flamand, quoique très-large, des accessoires. On nous a dit que cette *Fille aînée*, — ainsi surprise dans son luxe interlope par sa vieille mère indignée et sa jeune sœur affligée, arrivant toutes les deux du village, — n'appartient plus à l'auteur, mais bien à un opulent Mécène d'art, M. Parent, de la place Vendôme. Donc, trop tard, monsieur !

Sur le rayon des plus belles reliures, à la bibliothèque-archives du Théâtre-Français, il a été déposé récemment un volume in-12 recouvert en maroquin vert avec filets à froid et en or, sortant des mains les plus habiles. Ce volume charmant contient quatre pièces de théâtre intitulées :

Sur la Grand'Route;
Les Bons Conseils;
La Manie des Proverbes;
M. Choufleuri restera chez lui.

« — Très-bien ! — dira-t-on, — c'est un hommage de *M. de Saint-Rémy* à l'illustre théâtre que le protecteur dudit M. de Saint-Rémy, — un très-haut personnage, — a de tout temps, et surtout aux temps de crise qui suivirent 1848, très-sympathiquement et très-efficacement protégé.

» — M. de Saint-Rémy... c'est fort bien... mais... mais...

» — Mais quoi, voyons ? vous avez l'air tout embarrassé !

» — Embarrassé... c'est possible... car le théâtre, — complet pour le moment, — de M. de Saint-Rémy, porte sur son premier feuillet cette dédicace manuscrite :

Offert à la Comédie-Française
par l'auteur...

» — Eh bien, l'auteur a-t-il signé?

» — Parfaitement !

» — Saint Rémy, alors ?

» — Pas du tout !

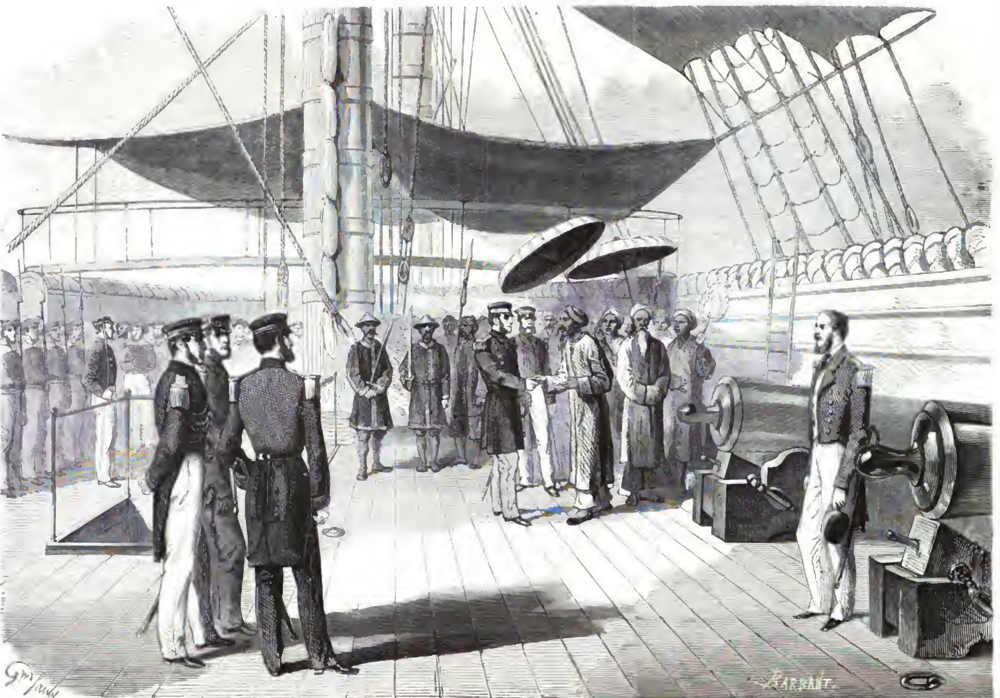
» — Comment, pas de Saint-Rémy ?

» — Pas le moindre, l'hommage est signé... »

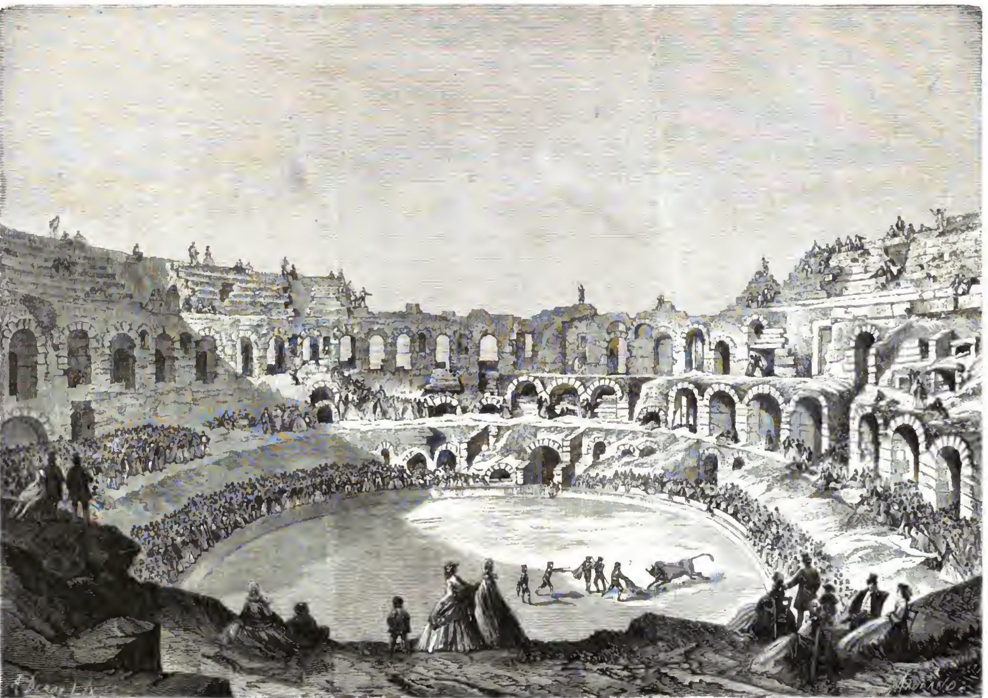
(*Interrompu faute d'espace.*)

Pour copie incomplète :

JULES LECOMTE.



EXPÉDITION DE COCHINCHINE. — Visite faite au contre-amiral Jaurès, à bord de *la Sémiramis*, par les ambassadeurs de la cour de Hué. (D'après un dessin de M. A. Roussin.)



Courses de taureaux dans les arènes de Nîmes par le quadrille d'*El Tato*, le 10 mai 1863. (D'après un croquis de M. Jouvin.)

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — SIÉGE DE PUEBLA.

Dépôt provisoire du parc d'artillerie dans le couvent d'Amalucan.

(*Correspondance particulière du* MONDE ILLUSTRÉ.)

Le *Moniteur* a publié le rapport du général Forey et le journal qu'il adresse à l'Empereur, dans lequel il enregistre les moindres mouvements ainsi que les moindres faits qui se produisent.

La dernière dépêche officielle est datée du Cerro de Juan, le 2 avril 1863. Elle rend compte de la prise du fort San-Xavier, et signale au ministre de la guerre les noms des officiers et des soldats qui ont bien mérité du pays par leur conduite. Une dépêche particulière annonce la mort du général d'artillerie de Laumières, qui, depuis le commencement de l'expédition, a souvent figuré dans les croquis envoyés par M. Brunet, lieutenant d'artillerie (désormais lieutenant d'artillerie de la garde, par décision du ministre de la guerre).

Les lettres de notre correspondant sont du 1er avril, par conséquent antérieures de deux jours aux dépêches du général Forey. Elles manifestaient un mieux sensible dans l'état du général, à en juger par les lignes suivantes :

« Notre général seul, M. de Laumières, a failli payer » de sa vie notre victoire d'aujourd'hui ; il doit à sa » bravoure habituelle d'avoir reçu une balle à la tête, » parce qu'il était monté pour mieux voir sur une émi- » nence dangereuse dont il avait lui-même interdit le » séjour à tout le monde. Ce brave général serait donc » encore sain et sauf s'il s'était moins exposé; mais, » Dieu soit loué, il est aujourd'hui hors de danger ; il » achèvera sa guérison à Mexico, qui ne résistera pas » après la prise de Puebla. »

Deux jours après, par un de ces revirements si fréquents dans l'état d'un blessé, le général expirait.

Notre correspondant nous a adressé trois dessins, que nous reproduisons tous à cause de leur importance. Le premier, celui qui figure en tête du journal, est une vue du dépôt provisoire du parc d'artillerie dans le couvent d'Amalucan. Ce couvent, l'un des nombreux établissements religieux de la province de Puebla, a été transformé en dépôt provisoire. On a pratiqué des brèches dans les murs, et les charriots et fourgons ne cessent de transporter des approvisionnements ; le matériel de siége est désormais dressé, mais on trouve au dépôt d'Amalucan les affûts, les mortiers de réserve, les bombes, les obus et boulets, et on a concentré là tout ce qu'on a trouvé dans les différents points dont on s'est emparé.

Le second dessin est de la plus grande importance; c'est un panorama de la plaine de Puebla. Grâce aux nombreuses légendes et aux détails dont il est accompagné, on se rendra compte de ce mouvement tournant, effectué par les généraux Douai et Bazaine, mouvement auquel on doit le succès enregistré par le *Moniteur*.

Le troisième dessin est pris dans la batterie de mortiers qui a ouvert le feu contre Puebla. Nous faisons suivre ces dessins de quelques explications qui les complètent, mais pour l'intelligence de la correspondance nous rapprocherons les articles des dessins qui leur sont relatifs.

C. Y.

Course de taureaux à Nîmes

Les courses de taureaux n'ont pas le privilége de passionner seulement les Espagnols. Dans plusieurs contrées du midi de la France elles sont en honneur ; celles de Bayonne sont renommées, et la ville de Nîmes, qui depuis quelques années a pris goût aux combats des torréadors, vient d'offrir aux amateurs une course complétement réglée sur les traditions et le cérémonial en vigueur dans le beau pays des Espagnes.

Le concours régional, inauguré depuis le 3 mai, avait contribué à attirer une foule immense dans la ville, et les vastes arènes romaines, jadis consacrées aux combats des gladiateurs et des bêtes féroces, se voyaient presque rendues à leur destination primitive après un entr'acte de treize cents ans.

Comme au temps des Romains, le cirque était trop étroit, malgré son étendue ; les têtes s'étageaient jusqu'aux combles ; pas un coin ou une saillie qui fût inoccupé.

Ce qui contribuait beaucoup cette année à donner un énorme intérêt aux courses, c'était la présence d'*El Tato*, la plus célèbre *spada* de l'Espagne. La cuadrilla était digne de son chef, et chacun se promettait de voir des merveilles.

Le premier jour, cependant, l'attente des Nîmois a été déçue. *El Tato* devait mettre à mort six taureaux de la Camargue, *piqués* au préalable, et *banderillérés* dans toutes les règles de la tauromachie ; mais il paraît que les taureaux de France ne sont pas belliqueux : ils cherchèrent honteusement à fuir la bataille, et *El Tato*, dont la verve était peu excitée sans doute par de pareils adversaires, ne tua qu'un taureau sur le coup. Les autres, blessés et les entrailles fumantes, allèrent mourir dans un coin sous le couteau du cachétero, en beuglant de la plus pitoyable façon, ayant l'air de reprocher leur mort aux assistants et semblant regretter la vie à une époque de l'année où les pâturages sont si gras et les herbages si abondants.

Ce peu de réussite du premier jour ne refroidit cependant pas l'ardeur des assistants, et, le lendemain, le cirque était encore plus plein, s'il est possible, que la veille.

Cette seconde journée fut très-brillante. Les taureaux étaient pleins d'ardeur et semblaient vouloir réhabiliter leur réputation, endommagée par la conduite des combattants de la veille. *El Tato* se sentit alors dans son élément. Ses ennemis étaient braves ; il se surpassa. Il ne s'y reprit pas à deux fois ce jour-là ; chaque bête tomba à la première estocade, et le cachétero n'eut qu'à se promener les mains dans les poches.

Le nom d'*El Tato* est l'un des plus connus à Madrid. *El Tato*, *Cucharès* et le *Salamanquino* sont les trois célébrités de la tauromachie contemporaine. Nous avons lu jadis, dans une brochure sur les courses de taureaux et intitulée *Dia de toros*, une aventure arrivée à *El Tato*, qui donnera une idée de la hardiesse du célèbre tauréador.

Un jour, après avoir supérieurement ménagé le taureau et fait des passes de *muleta* inimitables devant ses yeux, il porta un coup trop précipité. Le fer pénétra de quelques centimètres dans un endroit défavorable et rencontra l'os. L'animal porta à l'instant, dans l'aine de son adversaire, un si vigoureux coup de corne, qu'il le désarma par la violence du choc, sans pour cela le renverser par terre.

El Tato, à l'existence duquel tous les spectateurs semblaient suspendus, pâle, la sueur au front, et haletant, reprit bruyamment sa respiration, qui paraissait l'avoir abandonné pendant un moment ; et, ramassant à la hâte son épée, il la fit passer sous son pied pour en redresser la lame ; puis, portant au taureau un coup dans toutes les règles, il la plongea tout entière dans le corps de son ennemi, aux acclamations enthousiastes de la multitude, qui voulut le porter en triomphe.

Cette terrible secousse l'empêcha, pendant trois semaines, de prendre part aux courses qui suivirent ce mémorable combat.

A. HERMANT.

Nouvelles de Cochinchine

C'est encore à notre correspondant, M. Roussin, secrétaire du contre-amiral Jaurès, que nous devons le croquis de la gravure que nous offrons à nos lecteurs.

On se rappelle que les commandants des forces françaises et espagnoles, après avoir posé les bases d'un traité de paix avec le roi d'Annam, en avaient référé à la haute sanction de leurs souverains.

Ce traité, qui stipule une cession territoriale pour la France et une indemnité pécuniaire pour l'Espagne, a été ratifié par les deux pays. L'amiral Bonard, gouverneur de nos nouvelles possessions, et le colonel Palanca-y-Guttièrez, commandant en chef des forces espagnoles, après avoir reçu les ratifications de Leurs Majestés l'Empereur des Français et la Reine d'Espagne, firent prévenir les deux ambassadeurs annamites avec lesquels ils avaient traité qu'ils allaient se rendre à Hué, capitale d'Annam, pour remettre au Roi lui-même les minutes des conventions définitives.

Ces deux ambassadeurs, qui cumulent avec les fonctions de plénipotentiaires celles de gouverneurs de deux provinces limitrophes de celles qui nous sont concédées, sont immédiatement arrivés à Saigon pour régler les préliminaires et le cérémonial de l'entrevue.

Les deux ministres annamistes ont profité de leur séjour dans la capitale de nos possessions pour rendre visite à l'amiral Jaurès, qui, à bord de la *Sémiramis*, se tenait en rade pour prendre l'amiral Bonard et le colonel Palanca, et les conduire à Touraue, d'où ils doivent se rendre par terre jusqu'à Hué.

C'est le moment de l'arrivée à bord des deux ambassadeurs annamites que notre correspondant a choisi pour prendre son croquis. Ces deux ambassadeurs sont des vieillards à barbe blanche; ils occupent les plus hautes dignités auxquelles il soit possible d'arriver dans leur pays, et leur souverain a en eux la plus grande confiance. Ils sont doués d'une grande sagacité et n'ont jamais partagé les illusions de ceux de leurs compatriotes qui espéraient nous anéantir ; ils ont toujours conseillé la paix au roi de Hué. Aussi ce souverain n'a-t-il pas cru pouvoir choisir des hommes plus propres à traiter avec nos représentants. Leur physionomie et leur costume sont reproduits avec la plus grande fidélité, et les annotations placées par M. Roussin sous le croquis qu'il nous a envoyé permettront à nos lecteurs de se faire une idée exacte de la manière dont s'est passée leur entrevue avec l'amiral Jaurès.

M. V.

CHRONIQUE DES ILES DE LA MANCHE

JERSEY — GUERNESEY — AURIGNY

La France connaît peu les îles de la Manche, qui sont si belles, cependant, et nos voisines à quatre ou cinq lieues. Nous savons peut-être mieux à Paris ce que c'est que Madagascar et comment vivent les gens de la Terre de Feu. Ceux qui jadis lurent *la Henriade* se souviennent parfois d'un caverneux rocher appelé Jersey, où Voltaire, dans son fantastique voyage de Henri IV en Angleterre, fait relâcher le héros, afin que, selon l'habitude sacro-sorcière des poëmes épiques, un ermite tout blanc lui prédise la royauté. Granville et Saint Malo ont toutefois sur Jersey des données plus précises, et Cherbourg n'est pas sans quelque teinture de Guernesey ; mais ces malignes villes n'en disent rien à personne. Certains expliquent leur silence par une peur marquée de la comparaison.

Dans le fait, il y aurait risque, et grand risque. Il se pourrait encore qu'à Guernesey le voyageur venu de la côte se crût un instant parmi les siens, devant les masures éminemment françaises de la ville vieille. Tandis qu'à Jersey toute illusion de ce genre est impossible. La ville a l'âge du port, soixante et dix ans tout au plus. Elle a ses plaies et ses taches, comme tout ce que l'homme fonde et gouverne, des quartiers honteux et mauvais, où le malheur fait éclore le vice : mais elle les cache, selon la savante pudeur anglaise ; elle s'en défend de son mieux, elle les dissimule, les recule et les engloutit sous les splendeurs de sa décoration.

Aussi, pour le voyageur qui tente une excursion dans cette île si belle, encore tout affligé qu'il est des demeures agrestes, abruptes et mal portantes de la Bretagne, où la vie froide et sans aises ressemble trop à une mort lente, il y a certainement quelque chose de merveilleux à passer, en si peu d'heures, aux lignes nettes et droites, aux rues pleines d'air et de lumière, aux jardins éternels, aux maisons à mettre sous verre que Jersey souriante lui jette au nez, depuis ses quais jusqu'à ses limites extrêmes. Jersey, ainsi exposée tout de suite après nos frontières mal tenues, nous humilie d'abord et nous consterne. C'est entrer aux Tuileries en sortant d'un égout. Mais bientôt ce sentiment de passagère envie s'efface : on ne songe plus qu'à regarder avec enchantement; et peut-être même, — l'amour du chez soi a tant de ressources, — finit-on par se consoler de l'impression première en se disant cette chose docte,

que la nature a fait des beautés pour tous les séjours!

Quoi qu'elle inspire, au reste, une aisance si patente finit toujours par forcer qui la voit de rendre justice aux institutions mûres et solides, aux vieilles et jalouses libertés de ce pays. A Jersey, mieux que dans les autres îles de la Manche, l'homme qui travaille est honoré. L'être *inutile*, même le plus noble et le plus riche, resteau-dessous du travailleur dans l'opinion du peuple. C'est pourquoi le travail est constant et suffisant en ce lieu. Il sait y nourrir son monde, et permettre à chacun de faire instruire, d'élever et de parer ses enfants.

On n'y fut pas toujours heureux ainsi. Les abominables tyrannies au milieu desquelles finit le moyen âge ont laissé dans l'histoire insulaire des souvenirs lamentables et terribles; salutaires aussi, parce qu'ils font préférer le présent au passé. L'aventure que nous allons raconter est un de ces souvenirs, recueilli dans sa naïveté sauvage.

Sur les terres féodales de Saint-Ouen, appartenant aux Carteret, le plus grand nom normand de Jersey, vivait la famille Hennice. Une bonne famille de cinq personnes: le père, la mère, deux fils, beaux jeunes hommes, et une fille qui s'appelait Marguerite. Le père était un vieux marin, revenu après de longs voyages aux lieux chéris de sa naissance, et ses deux fils l'aidaient à labourer les champs de leur seigneur. Marguerite restait à la maison pour le ménage, et le soin de sa mère devenue infirme. Elle était bien jolie, la brune fille des beaux fiefs; elle avait seize ans et l'innocence des vierges, quand, au retour de la chasse, un gentilhomme passa. Déjà la maison du paysan était, comme à présent, ouverte à toute créature de Dieu. Le gentilhomme passait souvent et s'arrêtait, et Marguerite l'accueillait en sa politesse hospitalière. La mère n'entendait ni ne voyait; les hommes étaient aux champs tout le jour, la corvée ne voulant pas qu'un père pût garder l'honneur de sa maison. Le gentilhomme parla comme les fils du serpent parlent aux filles d'Ève; Marguerite crut ce qu'il disait et fut trompée: elle avait seize ans! Le gentilhomme ne revint plus.

Quelques mois s'écoulèrent. La mère sut un jour pourquoi sa fille pleurait, et elle en mourut. Le père et les deux frères étaient présents quand la sainte femme rendit le dernier soupir. Ils virent Marguerite désespérée se traîner à leurs genoux; ils l'entendirent s'accuser d'avoir tué sa mère. Il fallut bien tout savoir. Et le père qui avait perdu sa femme maudit sa fille; la mère ne pouvait plus demander pardon pour son sang!

Les frères étaient de vrais hommes; et, sans blâmer leur père, ils sortirent pour chercher le gentilhomme. C'était au château Montorgueil qu'il fallait aller, un grand rocher qui regarde la France, où se tenait le gouverneur Vaughan, ancien soldat de Henri VII, devenu favori de Henri VIII parce qu'il nageait et tirait de l'arquebuse mieux qu'aucun homme d'Angleterre. Ils trouvèrent de la peine et des querelles en chemin; les seigneurs se jalousaient et se haïssaient entre eux, et le laboureur sans fraternité servait en aveugle les passions du fief dont il était la chair toujours flagellée et saignante. Ils arrivèrent pourtant. Or, le gouverneur était bien haut à voir pour deux pauvres paysans. Mais ceux-ci avaient été marins avec leur père le capitaine, et ils se fussent tenus debout devant le roi. On voulut les chasser, ils résistèrent. On voulut les saisir, ils tombèrent agenouillés en poussant la tutélaire clameur de *Haro*. Enfin on leur dit que le gouverneur était à la chasse; ils allèrent, muets, se poser de chaque côté de la porte, immobiles et collés au mur comme des sentinelles de pierre.

Vaughan rentra vers le soir, et avec lui le gentilhomme, qui était son neveu. Les deux frères se détachèrent du mur et lui demandèrent justice. Vaughan rit beaucoup. — « Ah! beau neveu, fit-il, et que va dire ma nièce? » Le gentilhomme était marié, en effet, à la nièce du gouverneur. Il rougit et répondit à son oncle que les deux manants avaient menti. Là-dessus l'aîné des fils le frappa au visage.

De paysan à noble un tel affront était un crime. On ne se battait pas après cela, on était pendu. Les deux frères furent pris et enfermés. Le père attendait, cependant, inflexible et sombre, aux lieux en deuil où sa femme était morte, où pleurait et priait sa fille déshonorée. Le troisième jour, on vint lui dire que ses fils allaient mourir. C'étaient bien des malheurs pour une si vieille tête! Les gens de la campagne trouvaient quelquefois un appui, dans ces temps pleins d'abus: leur seigneur. Mais le seigneur de ceux-ci, Henri de Carteret, bailli de Jersey, était à Londres, réduit lui-même à défendre contre le gouverneur Vaughan sa personne et ses droits attaqués. Le vieillard songea et se résolut. Il s'habilla de son mieux, dans ses habits de capitaine de mer, et parlant à sa fille plus doucement qu'il n'avait fait jusque-là: — « Il se peut, lui dit-il, que je ne revienne pas. Gardez la maison et priez. »

Il avait connu le gouverneur autrefois, du temps qu'il était matelot. Vaughan, fils d'un tailleur, servait, pauvre et beau soldat, dans la suite du comte de Richmond, depuis Henri VII, mais alors réfugié en Bretagne avec le comte de Pembroke. Plus tard, le marin Hennice avait à grands risques passé Vaughan et les deux seigneurs, de Bretagne en Angleterre, à leur départ pour aller combattre le bossu Richard. Le père de Marguerite se fit reconnaître du soldat parvenu. Vieillard offensé dans sa fille, il dit que le neveu du gouverneur était un homme déloyal, et demanda à soutenir son dire les armes à la main.

Vaughan eut pitié. Cette grande et majestueuse douleur l'avait ému. En faisant appel à ses souvenirs d'un passé si humble, elle avait quasi réchauffé ses instincts plébéiens. La vérité est qu'il n'aimait point les gentilshommes de race, lui chevalier de fortune, anobli la veille, dont on disait que Henri VIII avait mis une garde à l'aiguille de son père pour lui en faire une épée. Ce que demandait Hennice était possible d'ailleurs. La profession d'homme de mer comptait déjà parmi les grandes en Angleterre; le capitaine d'un navire marchait presque l'égal de celui d'une compagnie. Pourtant le gouverneur offrit d'abord de l'argent au vieillard. Les moins méchants en proposent toujours en pareil cas. Réparation facile pour Vaughan: une ferme, quelque part, à piller ou une rançon à lever. Ce que lui répondit le matelot le fit rougir. Il céda. Un combat était le jugement de Dieu; mais dans ce plaid du sang, si l'un avait le droit pour lui, l'autre avait la force. Le combat fut accordé.

Et la force eut raison du droit. Dieu permit que le vieillard fût tué par le jeune homme. Quant aux fils, le vainqueur voulut bien ne les point faire pendre; mais ils restèrent en prison.

Marguerite apprit tout à la fois. Elle veillait, seule, abîmée dans sa douleur inhumaine. Un matin, les cris de vengeance de ses voisins l'arrachèrent à son attitude désolée. — « Aux poissons la débauchée! disaient-ils; à la mare la parricide! » Elle ne comprit pas tout de suite; elle ouvrit la porte, qu'ils allaient briser, et à la voir comme elle était, l'ange des premiers châtiments eût laissé tomber son glaive. Mais, ainsi qu'avait fait l'ange, ils la chassèrent du paradis de son enfance. Son regard eût perverti leurs filles et porté malheur à leurs blés.

La sœur du curé de Saint-Ouen la recueillit. Enfant, elle avait été tenue sur les fonts baptismaux de l'église des Carteret, ce fut au presbytère des Carteret qu'elle donna le jour à son enfant. Après cela ses pleurs se séchèrent; elle ne sut plus rien et fut heureuse: elle était devenue folle. Elle se souvenait seulement de la figure et du nom de son séducteur. Sa pensée fixe était de le voir, sans songer jamais à lui rien reprocher; Dieu a mis tant de bonté dans les femmes! Mais tous les jours, que le ciel fût d'azur ou de plomb, que la terre resplendît ou fût inondée, le gentilhomme trouvait sur son chemin cette jeune femme pâle, au deuil, un enfant dans les bras, qui la saluait en souriant et lui demandait à manger pour sa petite fille.

C'était là pour lui un remords accablant, une vengeance irritante et importune. Souvent il avait prié son oncle de faire enlever la folle de l'île, mais toujours Vaughan avait refusé; au fond il trouvait la punition juste. Pourtant une fois, comme il passait, la voyant assise au bord du chemin, il lui dit que si elle voulait s'en aller, on lui rendrait ses frères; mais elle ne savait plus qu'elle eût des frères. Enfin, par une journée grisâtre et pluvieuse, le gentilhomme aborda doucement la pauvre femme, et lui parlant comme on parle aux enfants, il lui dit de venir et qu'il lui donnerait de bonnes choses pour sa petite fille. Marguerite se leva toute joyeuse et le suivit; il l'eût ainsi menée au bout du monde. Ils allèrent par des chemins perdus jusqu'à une crique charmante qu'on appelle la Grève de Lecq. La mer était basse, et il y avait un canot là, dormant sur le sable. Le gentilhomme le mit à l'eau, s'y embarqua avec Marguerite et l'enfant, et se mit à ramer. Marguerite était bienheureuse de sa promenade; elle parlait du bon Dieu et de la bonne Vierge avec sa petite fille; elle lui disait d'aimer bien le beau seigneur qui était si bon pour elle ce jour-là. Le gentilhomme, taciturne et pâle, ramait toujours. Il doubla la terrible pointe de Plémont comme la mer montait déjà, et vint aborder au pied des *Caves*, grottes funèbres, ouvertures immenses creusées par les eaux dans les terres. Puis, débarquant, il conduisit la folle à l'entrée de la plus grande, et lui dit de s'asseoir là, tandis qu'il irait chercher à manger pour l'enfant; car c'était ce qu'elle lui demandait toujours, et ce qui le révoltait, l'infâme! Elle obéit et se mit à chanter doucement, tandis que le lâche gagnait les hauteurs par un sentier invisible qu'il avait découvert par hasard en chassant. La marée montait cependant, et son bruit se rapprochant sans cesse, finit par avertir la mère du danger que son enfant allait courir. La femme n'y eût pas songé! Elle se jeta hors de la grotte en criant; la solitude profonde et retentissante lui faisait peur. Elles sont effrayantes, ces grottes, où le brisement des vagues tonne comme une artillerie. L'eau n'était plus qu'à dix pas. La malheureuse appelait, courait: personne! Rien que des crêtes éternelles, droites et debout devant elle, comme les implacables murs de l'enfer, et derrière elle l'immense nappe de la mer, mugissant linceul qui venait pour l'engloutir. L'infortunée se souvint de tout alors; la raison le reprit avec la conscience du danger. Elle vit où elle était, et, se sentant perdue, elle embrassa sa petite fille, comme si ses maternelles entrailles avaient pu se rouvrir pour la reprendre, et son cœur plein de larmes se déchira en lamentations suprêmes, auxquelles les échos répondaient, terribles et lugubres comme la mort.

Pourtant le canot était là encore; le flot l'apportait aux rochers. Elle put y mettre son enfant et y monter avec lui; puis, saisissant les avirons, elle essaya de fuir. Une mère croit tout possible à son amour! Mais la marée ramenait toujours la barque et la heurtait contre les falaises; chaque heurt nouveau précipitait le trépas, et l'enfant, que ne tenaient plus les impuissantes mains de la pauvre femme, roulait gémissant, meurtri, parmi les pierres et l'eau, au fond du canot qui se fendait. Alors la mère, pour le relever, laissait aller les rames, et la barque retournait battre le rocher. C'était à faire pleurer les démons. Le gentilhomme voyait pourtant cela du haut de l'étroite rampe qu'il avait gravie. Il y eut un moment où l'horreur de son action le saisit si fort qu'il essaya de redescendre. Mais tout était fini: le bateau, poussé par le plein, avait une dernière fois frappé l'inflexible muraille, et s'y était brisé.

Le monstre revint en essuyant une larme, dit-on. Un petit garçon l'avait vu. Tout tremblant, caché dans un trou de là-haut, il avait assisté à cette scène épouvantable. Il raconta le crime à ses parents, et la rumeur s'en répandit. Mais quoi? Toutefois, lorsque le bailli, Henri de Carteret, fut enfin revenu d'Angleterre, les frères Hennice, qui étaient ses vassaux, sortirent de prison, et l'on fit un procès au gentilhomme. Roturier, il eût été pendu; noble, il eut à payer la mort d'une femme et d'un enfant du peuple. Ce n'était pas encore cher en ce temps-là.

AUGUSTE LUCHET.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — SIÉGE DE PUEBLA.

Vue panoramique de la plaine de Puebla. — Mouvement tournant des généraux Douai et de Bazaine.

Notre correspondant nous transporte sur une éminence d'où on découvre toute la plaine qui entoure Puebla. La ville occupe le centre du dessin, et les hautes tours de la cathédrale en indiquent le point important.

L'horizon est borné par cette éternelle montagne du Popocatepelt et celle un peu moins élevée connue sous le nom de Mont-Texthualk que les Mexicains appellent

la *Femme-Couchée*, nom bizarre qu'il doit à la silhouette que donne son profil.

Le général Forey est sur l'éminence qui forme le premier plan du dessin et observe les mouvements exécutés à notre droite par le général Douai, qui va occuper San-Juan, — à notre gauche par la division Bazaine. Les officiers de l'état-major général se tiennent à quelques pas en arrière. Nos lecteurs remarqueront à gauche du dessin, un officier supérieur caché sur une litière, et des Indiens au repos : c'est le colonel d'Auvergne, chef de l'état-major, qui s'est cassé la jambe à Orizaba et qui s'est fait porter jusqu'à Puebla ; il observe aussi le mouvement.

M. Brunel nous donne dans sa correspondance quelques détails qui l'intéressent personnellement, puis il signale, comme l'ont fait les dépêches officielles, la prise du pénitencier par les zouaves et la défection d'un certain nombre de canonniers mexicains, ce qui n'a pas arrêté la violence du feu, car les officiers de toute arme les ont remplacés au service des pièces.

Du reste, à chaque ligne de sa lettre, avec une impartialité qui l'honore, notre correspondant rend hommage à la valeur de l'ennemi, qui se défend valeureusement.

SIÉGE DE PUEBLA. — LA BATTERIE DE MORTIERS.

Ce dessin nous paraît, malgré l'importance de la vue panoramique, le plus important des trois; il montre bien à quelle distance nous sommes de la ville et comment sont établies les pièces de siége.

Voici du reste l'explication du croquis faite par l'officier d'artillerie qui veut bien nous tenir au courant des faits et gestes du corps expéditionnaire :

SIÉGE DE PUEBLA. — La batterie de Mort

Cime du cerro d'Amalucan. Mouvement tournant de la division Bazaine. Garita d'Amozoc sur la grande route de Mexico. Cathédrale de Puebla. Popocatepetl. Fo
Fort et couvent de Carmen. Fort de los Remedios. Emplacement du fort Morelos.
Emplacement du Pénitencier (point d'attaque

SIÉGE DE PUEBLA. — Panorama de la plaine de Puebla. — Les généraux Douai et Bazaine effectuent leur mouvem

ouvrant le feu contre le fort San-Xavier.

« L'épaulement presque naturel est surmonté d'une gabionnade; à ses pieds s'ouvre un *barranco* (lit de torrent). Vous voyez indiqué le tronc d'un arbre coupé, avec des branches nous nous sommes fait un gourbi pour nous garantir du soleil et nous abriter la nuit.

« Entre les mortiers de 33, il y a deux parabombes en gabions; ils sont utiles comme vous le voyez, car au moment où abrité moi-même derrière mon gourbi, je trace ce croquis rapide, une bombe vient éclater et nos canonniers se blottissent derrière les gabions. Du reste, une bombe éclatant dans la batterie, c'est un tableau à souhait pour le *Monde illustré*, et votre journal a du bonheur, car le tir des Mexicains n'est pas souvent aussi juste; ils tirent beaucoup trop haut et les fusées de leurs obus brûlent trop longtemps. C'est mon ancienne batterie qui a commencé le feu; deux jours après nous établissions dans les tranchées du génie notre batterie de huit pièces de siége rayées, toute l'artillerie d'ailleurs faisait ses batteries, et le 26, au matin, nous commençâmes à cribler de nos feux les ouvrages qui étaient à notre portée.

« Aujourd'hui le pénitencier n'est qu'une ruine; nous y sommes installés; le rôle de l'artillerie est fini et l'infanterie enlève successivement les barricades et les maisons de ville. Nous avons construit une troisième batterie de siége enfilant une immense rue de Puebla et qui a détruit les barricades. Nous avons donc, pour notre compte, construit trois batteries : celles n° 1, n° 3, n° 12. Pour moi, je me porte bien, je n'ai reçu ni balle, ni éclat d'obus. »

Pour extrait : CHARLES TRIASTE.

de Guadalupe. Mont Texthualct (dit de la femme couchée). Mouvement tournant de la division Douai. Environs d'Apparicion.
Pyramide de Cholula. Loreto, caché derrière Guadalupe. Village de San-Felipe.
Cerro de San-Juan.

...nt tournant et investissant la ville de Puebla. (D'après les croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie de la Garde.)

SALON DE 1863

(3e article)

LES BATAILLES

La peinture de bataille jouit du privilége d'intéresser invinciblement le public : la foule se renouvelle sans cesse devant ces grandes expositions où sont racontés pour l'œil les faits héroïques de nos armées, les beaux traits de nos généraux et de nos soldats. Ces événements, déjà familiers au spectateur par les récits qu'il en a lus, trouvent par conséquent un public initié. Si le drame est connu, les acteurs ne le sont pas moins : nous comptons parmi eux des frères, des fils, des amis, des parents. Et puis le spectacle de la force mise en action, surtout quand elle l'est pour une belle cause, saisit toujours les masses et l'on peut détourner à leur usage le mot du poëte latin :

Ferrum est quod amant.

Cela donne au spectateur, paisiblement posé sur son divan une certaine secousse : ses instincts belliqueux se réveillent sans danger à l'aspect de ces farouches mêlées, et s'associent généreusement à la lutte engagée sur la toile qui se déroule devant lui. Il dit avec orgueil : Nous avons pris cela, nous avons brûlé cela, nous avons tué tant d'hommes, nous avons enlevé tant de canons.

Quoique le succès soit facile à obtenir en fait de peinture militaire, on ne peut nier cependant que ce genre soit extrêmement difficile à manier, et les peintres qui parviennent à satisfaire aux lois imposées par l'art, aussi bien que celles non moins respectables de l'exactitude historique, méritent les plus grands éloges.

Parmi les tableaux de batailles, la grande toile de résistance est cette année, le *Magenta* de M. Yvon. Nous la décrirons avec le détail que mérite une œuvre de cette importance.

Ce fut vers cinq heures du soir, le 4 juin 1859, qu'une partie du corps du général Mac-Mahon arriva devant le village de Magenta, situé au delà du Tessin et qui fermait la route de Milan. C'était cette position qu'il s'agissait d'enlever.

Au moment choisi par le peintre, les troupes françaises ont escaladé et renversé les barrières du chemin de fer, on s'est déjà battu sur les rails, et les poteaux bariolés aux couleurs autrichiennes montrent leurs brisures encore fraîches. Au fond du tableau, à gauche, des zouaves escaladent un jardin formant terrasse et qu'occupent des Autrichiens : plus au centre s'ouvre une rue barrée par une ligne de combattants ennemis; en arrière de cette ligne et déjà enfoncé dans le crépuscule, on distingue un officier à cheval qui excite ses troupes : à droite, au second plan, le général Mac-Mahon, calme au milieu de ce carnage, donne des ordres à ses généraux tandis qu'à côté de lui des tirailleurs culbutent l'ennemi. La lutte s'acharne des deux côtés, le général Espinasse vient d'être blessé à mort en même temps que son officier d'ordonnance, du haut du campanile des tireurs, dirigent sur nos soldats un feu meurtrier. Mais des troupes fraîches arrivent enfin : un régiment de zouaves enjambe la voie du chemin de fer et vient décider du sort de la journée. Magenta nous appartiendra « et l'ennemi, en nous l'abandonnant, nous livre du même coup la clef de Milan et de toute la Lombardie. »

Comme toutes les œuvres de M. Yvon, celle-ci est disposée un peu théâtralement et suivant une ordonnance qui se reproduit avec une certaine régularité dans les tableaux de cet artiste. Au centre, un officier tenant un drapeau qu'il montre aux troupes, et derrière lui un flot d'hommes, la plupart coupés à mi-corps par le cadre et qui s'élancent en criant. Le village de Magenta, qui forme la toile de fond, en supprimant l'horizon, concentre toute l'attention du spectateur sur le combat ; il n'y a pas aussi loin qu'on pourrait le croire de cette toile aux compositions des maîtres du temps de l'école de David ; déshabillez tout ce monde, coiffez-le de casques à aigrettes, mettez-lui entre les mains des glaives et des boucliers, vous aurez des guerriers antiques au lieu de zouaves et de grenadiers. Malgré ses vastes dimensions, le tableau de M. Yvon n'offre qu'un épisode tandis que l'intérêt de la bataille moderne n'est pas dans le détail, mais bien dans les grandes évolutions, dans le mouvement des masses.

Quoi qu'il en soit, M. Yvon a traité avec sa supériorité habituelle le sujet qu'il a choisi : l'expression des têtes, la violence des gestes, la pâleur des morts et des mourants sont rendus avec une vérité saisissante : l'architecture du fond aux murs de briques est bien traitée et il y a une idée ingénieuse dans cette fresque badigeonnée à l'angle d'un mur et où la Vierge, avec l'enfant Jésus sur ses genoux, assiste à cette tempête humaine, où il pleut du sang et des balles qui éclaboussent et égratignent la sainte peinture.

La charge du général Desvaux à Solferino, par M. Armand Dumaresq, rentre davantage, selon nous, dans les conditions de la peinture moderne de batailles.

A la lisière d'un bois, qui forme au fond de la toile un rideau se dirigeant obliquement de gauche à droite, sont appuyés deux carrés autrichiens, au centre desquels on distingue l'état-major et le drapeau entouré de ses sous-officiers. C'est autour de ces deux carrés que tourbillonnent les chasseurs d'Afrique de la division Desvaux : un premier escadron se replie après avoir essuyé le feu de l'ennemi et entamé la muraille, tandis que la seconde ligne, restée en bon ordre, s'apprête à s'élancer pour un nouveau choc ; des tirailleurs autrichiens parsemés au-devant des carrés ont payé de leur vie leur résistance et jonchent le terrain, que piétinent avec de beaux mouvements les chevaux arabes des chasseurs, enivrés de bruit et de poudre : sur le premier plan à droite, au milieu d'un groupe d'officiers supérieurs, le général dirige l'attaque et assiste au succès de ses troupes.

Si l'on ne retrouve pas dans la *Charge de la division Desvaux* l'intérêt pour ainsi dire piquant qui fit le succès de l'*Embuscade de chasseurs à pied*, exposée l'année dernière par le même auteur, on y reconnaît les mêmes qualités de peinture, et une grande aisance à manier les masses d'hommes et de chevaux.

Dans le *Combat de Montebello*, M. Philippoteaux représente le général Forey gravissant à pied, à la tête de ses tirailleurs, les terrains accidentés, coupés de ravins et encombrés de hautes herbes, qui montent vers le village de Montebello occupé par les Autrichiens. A gauche des Autrichiens on distingue le mur du cimetière, qui vit plus de morts en un jour qu'il n'en avait peut-être reçu depuis cinquante ans, et plus loin encore Casteggio d'où viennent d'être refoulées les vedettes piémontaises, mais qui ne tardera pas à être repris. Au pied de l'éminence que couronne Montebello s'étend une vaste plaine à perte de vue, où fourmillent des corps de troupes en marche et que piquent de nuages blanchâtres les détonations de l'artillerie.

Le même peintre a exposé un *Combat de Dierntein*, qui reproduit un des beaux faits de la campagne de 1805.

M. Protais a obtenu cette année un des succès de l'exposition avec ses deux tableaux : *Avant l'attaque* et *Après le combat*. Quoique cette double composition, par la façon dont elle est traitée, rentre plutôt dans la peinture de genre que dans la peinture de bataille, nous la plaçons ici, car c'est un sujet militaire, et il nous tarde de parler de cette œuvre remarquable.

Le jour vient de se lever : un détachement de chasseurs à pied, posé sur une hauteur, s'apprête à partir pour le combat : un jeune lieutenant pâle et blond, les mains croisées sur son sabre, sonde d'un œil rêveur l'inconnu qui s'étend devant lui, encore noyé dans les vapeurs du matin : derrière lui ses hommes dans des attitudes graves se recueillent pour cette journée pleine d'un terrible imprévu : la plupart sont jeunes, et c'est peut-être la première fois qu'ils vont voir le feu et entendre siffler les balles : au milieu d'eux, le commandant, à cheval, prête l'oreille pour recueillir quelque bruit lointain qui lui indiquera la direction à suivre et d'un geste de sa main, il impose silence aux clairons qui n'attendent que son ordre pour sonner la fanfare *En avant !* Quelques chasseurs, plus aguerris, sans doute, prennent leurs précautions pour combattre plus à leur aise : l'un raffermit son sac, d'autres boutonnent leurs guêtres, serrent leurs jambières, hument dans leur gourde quelque cordial réconfortant. Cependant la nature, si fertile en contrastes, n'en continue pas moins son œuvre : les petites fleurs, au sommet de leurs tiges frêles, ouvrent leurs pétales aux premiers rayons du soleil : jusqu'à ce qu'un boulet vienne les briser, jusqu'à ce qu'un cadavre les écrase, ou qu'un pied de cheval les foule, elles ne s'arrêtant point de sentir bon, de détacher leurs fraîches couleurs sur le vert de la prairie.

La journée est finie : nous voici *après le combat*. L'affaire a été chaude ; au son des clairons qui rappellent, les mêmes hommes que nous avons vus ce matin se réunissent autour de leurs chefs ; c'est à peine si nous les reconnaissons, car leur physionomie n'est plus la même ; les terribles péripéties de la lutte les ont transformés. Tel qui le matin n'était encore qu'un petit paysan enrégimenté revient héros du champ de bataille. On se cherche, on se compte, on se retrouve ; mais plus d'un manque à l'appel, et combien de noms seront rayés du livre du bataillon pour être inscrits sur ceux des morts ?

Ce dernier tableau ne contient pas moins de charmants détails que le premier ; par exemple, le chasseur chevronné qui panse la blessure de son pied avec autant de calme qu'il rajustait son soulier ce matin ; les deux officiers qui s'embrassent au second plan ; dans le fond, parmi les soldats français, on distingue les casques blancs des prisonniers autrichiens, témoignages de la victoire.

Il est difficile de traduire avec plus de justesse l'âme du soldat, tout en se tenant en dehors des sentimentalités maladroites auxquelles aurait pu donner lieu un pareil sujet. M. Protais sait bien que, dans ces moments suprêmes où la vie est en jeu, on ne songe guères à l'effet, et que l'on se préoccupe peu de prendre des poses théâtrales et des figures tragiques ; que le plus brave a ses minutes de faiblesse et de défaillance, et qu'il n'en voudra pas au peintre de les avoir fidèlement rendues. Où serait donc le mérite de la bravoure si l'on n'avait pas conscience du danger ?

Le tableau de M. Eugène Bellangé nous ramène aux violences de la guerre. *Le Drapeau du 91e de ligne* a vu tomber autour de lui ses braves défenseurs. Une troupe de Hongrois s'avance pour s'en emparer, lorsqu'un sergent saisit le glorieux emblème ; il suspend à son bras, par la cravate tricolore, l'aigle détaché de la hampe par une balle et, grandiosement campé, défend seul son drapeau. Le groupe central formé par le sergent, sur les jambes duquel tombent, avec les mollesses de la mort, les deux corps du porte-drapeau et d'un autre officier, est d'un effet aussi vrai que dramatique.

Quoique le tableau de M. Schreyer : *le prince de Thurn et Taxis blessé à Temesvar*, ne figure pas dans le grand salon d'entrée, mais dans celui de droite, nous devons le ranger parmi les bons tableaux de batailles. Le jeune officier, en s'élançant à la tête de ses cavaliers pour enlever une batterie hongroise, vient d'être frappé d'un éclat de mitraille ; son corps se renverse, sa main droite tombe inerte, tandis que sa gauche se porte à son front et laisse aller les rênes du cheval qui se cabre ; un autre officier galoppe à son secours, tandis qu'à gauche une troupe de uhlans et de dragons est aux prises avec la cavalerie ennemie. Il y a beaucoup de sentiment dans cette figure jeune du prince, conservant au milieu des horreurs de la guerre les élégances du monde.

La peinture de M. Schreyer est solide et diffère entièrement des crudités de tons auxquelles sont voués la plupart des artistes allemands ; ses terrains sont bien foulés et on y voit la trace des sillons creusés par les boulets.

M. Janet-Lange a exposé une *Charge du 2e hussards, épisode de la bataille de Solferino* ; c'est une bonne mêlée, pleine d'élan et d'entrain, et semée de détails heureux, si ce mot peut s'appliquer à une bataille.

L'Empereur aux ambulances de Voghera, par M. Itigo, nous a semblé un peu terne. Sous une grange ouverte, les blessés sont entassés pêle-mêle, les uns sur la paille, d'autres, plus favorisés ou plus grièvement atteints, sur des matelas. A l'aspect de l'Empereur, qui se découvre en entrant, chacun se soulève et réunit ses forces défaillantes pour le saluer. Ce tableau, déjà sombre par lui-même, est rendu plus gris encore par un ciel orageux dont on aperçoit un morceau à travers le dédale des rues.

Voilà à peu près tout ce que la campagne d'Italie a fourni au Salon en fait d'œuvres dignes d'être notées. La guerre de Crimée a donné un regain peu considé-

rable, et pour ce qui est des autres expéditions, nous n'avons guère à citer qu'une toile de M. Beaucé : *le Débarquement des troupes françaises en Syrie.* Ce tableau est habilement composé et riche en figures intéressantes; mais nous attendions mieux de l'auteur de *la Bataille de Solferino* si remarquée en 1861.

M. Couverchel représente l'Algérie. Sa *Capture du chérif Mohammed-ben-Abdallah* rappelle dans beaucoup de points *la Prise de la Smalah* par Horace Vernet. Ce qui frappe surtout dans cette grande toile, plus large que haute, c'est l'absence de centre. Horace Vernet n'avait pas non plus mis de centre dans la *Smalah*; mais il avait eu soin de placer çà et là plusieurs points de vue auxquels venaient se relier les différents épisodes de son tableau. Dans l'œuvre de M. Couverchel, on retrouve le défaut de *la Smalah* sans en retrouver le correctif, et l'œil cherche en vain où il doit d'abord se poser. Ces réserves admises, nous devons reconnaître d'excellents détails dans l'exécution. La colline du fond, d'où descend une tribu à fond de train, le moutonnement des sables et les bleus des lointains sont rendus avec un vrai sentiment de l'Afrique.

Les deux tableaux de M. Carpentier : *l'Attaque de Solferino par le premier corps* et *la Prise de Bomarsund*, doivent être d'une grande exactitude; mais la préoccupation du détail nous semble nuire à l'effet d'ensemble. Cela donne à ces deux compositions quelque chose d'incohérent et de gêné.

Telles sont, sauf quelques omissions bien involontaires, les œuvres qui, dans ce genre, nous paraissent devoir attirer davantage l'attention et les sympathies du public.

THÉOPHILE GAUTIER FILS.

COURRIER DU PALAIS

— Quoi ! la photographie n'est pas un art ! Le barbouilleur du coin, dont les portraits font rêver aux images d'Epinal, sera un artiste, et moi, je serai un ouvrier ! Que dis-je? ces images enluminées constitueront une propriété inviolable, protégée par la loi, et mes chefs-d'œuvre photographiques, il sera libre à chacun de s'en emparer, de les reproduire, d'en tirer, sans que j'aie le droit de m'en plaindre, honneur et profit ! Et pourquoi donc? Est-ce que je ne suis pas aussi un créateur? Est-ce que, comme le peintre lui-même, je n'interprète pas mon modèle? Ce qu'il fait avec ses couleurs et ses pinceaux, est-ce que je ne le fais pas aussi avec mon objectif et ma chambre noire?

— Mais votre objectif et votre chambre noire, ce sont des moyens mécaniques : ils appartiennent à tout le monde. Celui qui tourne la manivelle d'un orgue de Barbarie serait donc un artiste, à votre compte ?

— Joli... et absurde !

— Absurde, en quoi?

— Ne voyez-vous pas que votre comparaison boite? Mettez l'orgue de Barbarie entre les mains de Rossini ou de Meyerbeer : sera-t-il plus harmonieux qu'aux mains du Savoyard ? L'appareil du photographe, au contraire, suivant qu'il sera manié par tel ou tel, vous rendra une platitude ou un chef-d'œuvre.

— Question de hasard.

— Question d'habileté, d'intelligence...

— D'habileté mécanique, d'intelligence manuelle, tout au plus.

— Tout au moins, vous voulez dire; car ce n'est là que le petit côté de la photographie. Où l'artiste se révèle, c'est dans la manière d'éclairer, de composer, d'idéaliser son modèle. Regardez ce monsieur qui passe: il est laid, il est commun, il est vulgaire. Puis-je le mettre, tel que vous le voyez, en face de mon objectif? Ce serait là besogne de manœuvre. Mon art consistera à le transfigurer, à faire parler ces yeux inertes, à évoquer la passion sur cette physionomie banale. — Oui, vraiment, la passion. Cet homme, quel qu'il soit, a une corde sensible ; c'est à moi de la faire vibrer, ne fût-ce qu'une seconde. Ce n'est pas tout : ce front bas, je le relèverai ; cette face large, je l'affacerai en la tournant de trois quarts; ces mains difformes, je les reculerai; à ce corps maladroit je donnerai une pose aisée, sans prétention, en rapport avec l'allure du personnage. — Et la mise que j'oubliais ! Ne croyez pas au moins que ce soit chose indifférente ; point de ces étoffes miroitantes, de ces vêtements qui agacent l'œil, qui accrochent et éparpillent la lumière, mais une toilette simple, composée de teintes calmes et neutres qui font valoir la tête au lieu de l'écraser ; enfin, sur mon dessin ainsi préparé je dirigerai le soleil ; je le forcerai à me donner ces effets de clair-obscur, ces ombres harmonieuses et transparentes que Rembrandt, Véronèse, Corrège trouvaient sur leur palette ; — et, comme ce dernier, j'aurai le droit de m'écrier à mon tour : « *Anch' io son pittore!* »

C'est beaucoup d'enthousiasme, mais en ce temps où le dernier cabotin de province s'intitule artiste au même titre que MM. Geffroy, Provost et Régnier, un peu d'amour-propre n'est-il pas permis à un photographe, alors que ce photographe s'appelle Nadar, Petit, Mayer, Pierson et Disdéri?

La voici donc revenue, comme vous voyez, cette question que je vous exposais ici même, il y a un an : la photographie est-elle un art? Le tribunal de la Seine et celui de Turin avaient dit : non. La Cour de Paris avait dit : oui. La Cour de cassation avait dit oui ou non, selon la valeur de l'œuvre qu'il s'agit d'apprécier. Le tribunal de la Seine, saisi de nouveau de la difficulté, a persisté dans sa première opinion, mais avec des ménagements et des euphémismes qui prouvent combien, à ses yeux mêmes, la question est délicate. Le jugement qu'il vient de rendre, où, sous une forme toute littéraire, se trouvent exprimées des considérations esthétiques de l'ordre le plus élevé, est très-remarquable : c'est pour le coup — une véritable œuvre d'art.

Vous rappelez-vous ce procès si dramatique, — dans le sens littéral du mot, — qui se découpait de lui-même en actes et en tableaux, tout comme une machine de M. Anicet ou de M. D'Ennery : cette femme d'un notaire de province, surprise dans une conversation trop intime avec un jeune homme, son cousin ; obligée de quitter la maison conjugale, d'aller à l'étranger cacher sa faute et le fruit de ses relations coupables ; poursuivie dans sa fuite par le mari outragé, jusque sur le navire qui devait l'emporter par delà les mers, elle et son complice ; celui-ci s'empoisonnant pour échapper au déshonneur ; puis, l'enfant grandissant sous un nom supposé, sans connaître le nom de sa mère, retrouvant au bout de vingt-trois ans, dans des circonstances inouïes, presque miraculeuses, au milieu des flots du Rhône, les preuves de sa filiation, et venant, ces preuves à la main, réclamer une place au foyer du mari de sa mère? A ce drame manquait le dénouement : il vient d'avoir lieu devant la première chambre du tribunal. La réclamation de l'enfant a été repoussée : le lien qui unit sa mère à l'homme qu'elle a outragé, a dit le tribunal, est un obstacle que la loi déclare infranchissable pour celui qui porte au front la tache originelle.

Oui, en dehors du mariage, la morale sociale interdit à l'époux les joies de la paternité. M. S... ne l'ignore pas; mais que lui importe? Il est marié, son union a été stérile, il a passé la soixantaine : qu'importe encore? il veut un enfant, et comme vouloir, c'est pouvoir, il ne doute pas que ce bonheur ne lui soit réservé, — grâce à la collaboration active de M^lle^ Simonnot.

A l'encontre de M. S..., M^lle^ Simonnot est célibataire; elle est jeune, jolie : l'antithèse est complète, comme vous voyez. Ses grâces piquantes ont eu bientôt raison du cœur du vieillard ; mais, la conquête faite, il fallait la consolider. M^lle^ Simonnot connaissait le faible de M. S..., et elle régla sa conduite en conséquence.

Un jour, avec un pudique embarras, elle apprit à M. S... qu'elle se trouvait dans une situation intéressante. Avec quel épanouissement M. S... reçut cette heureuse nouvelle ; avec quelle fierté il accueillit les félicitations ironiques des couturières, des revendeuses à la toilette, des filles sans profession, des Nérines et des Frosines de bas étage dont se composait la *smala* de M^lle^ Simonnot, je vous le donne à penser. Au bout de quelques mois, M^lle^ Simonnot devenait mère, et cela sans symptômes apparents et précurseurs, sans traces subséquentes et visibles, sans avoir même payé ce tribut de la douleur que le Seigneur imposa à la première femme. Un médecin homœopathe l'avait opérée — par la seule influence de quelques paroles, par une simple imposition des mains. — Et qu'on dise que l'homœopathie ne fait pas de miracles !

Jusqu'où peuvent aller la naïveté et la crédulité d'un vieillard amoureux ! Croiriez-vous que M. S... trouva la chose toute naturelle, et qu'il embrassa comme sien l'enfant que lui présenta M^lle^ Simonnot? Illusion fugitive, rêve éphémère, que l'intervention d'un troisième personnage allait mettre à néant !

Ce nouveau personnage est une pauvre servante ; elle s'appelle Elisabeth Mauclaire. Elle revendique comme le fruit de ses entrailles l'enfant présenté à M. S... ; elle raconte que, pressée par la misère, oubliant dans un moment d'égarement ce qu'elle devait à son enfant, ce qu'elle devait à elle-même, elle a accepté le marché que lui offrait M^lle^ Simonnot. Elle s'en repent aujourd'hui, et elle vient, à l'appui de sa revendication, solliciter une enquête.

M^lle^ Simonnot, de son côté maintient énergiquement sa maternité. Elle repousse comme une série de calomnies le récit qui précède, et provoque à son tour une enquête en sens contraire.

La double enquête a été ordonnée. Quant à M. S..., il se tient à l'écart, on le dit désabusé. Eh bien! je ne jurerais pas, moi, que ses vœux secrets ne soient pas encore pour M^lle^ Simonnot.

Curieuse coïncidence ! au moment même où se plaidait cette affaire devant le tribunal de la Seine, la cour d'assises de Rennes avait à juger un crime de supposition d'enfant.

Ici, rien de grotesque ni de révoltant dans les détails : il s'agit d'une femme qui, mariée à un honnête marin, a commencé par nourrir de bonne foi l'espérance d'une maternité. Longtemps dupe d'une illusion qui la rendait la risée du voisinage, elle n'eut pas le courage d'en supporter la perte. Pendant un voyage que fit son mari, elle vint présenter à l'officier de l'état-civil un enfant qu'elle disait né de ses œuvres. Cet enfant n'était pas le sien, c'était celui d'une fille mère qui, sans ressources pour le nourrir, se proposait de l'abandonner à l'assistance publique. La sage-femme chez qui elle était accouchée s'était dit qu'en le livrant à la femme du marin, elle faisait deux heureux, trois heureux même; car le marin, — affirmait sa femme, — avait consenti d'avance à la supercherie. Cette supercherie constituait un crime, qui a amené devant la cour d'assises la fausse mère et la sage-femme. Le jury s'est montré indulgent. Le chef de supposition d'enfant a été écarté. La sage-femme, qui n'avait pas déclaré à l'officier de l'état-civil l'enfant né à son domicile, a seulement été condamnée pour ce dernier délit à trois mois de prison.

Et maintenant, pour finir, trois petites questions de droit.

PREMIÈRE QUESTION. — Un vétérinaire est-il le subordonné d'un capitaine instructeur?

Ceci n'a l'air de rien et peut devenir pourtant une question de vie ou de mort.

Supposons, par exemple, que le vétérinaire se laisse aller à souffleter le capitaine. S'il a frappé son égal, ce sera un an de prison; s'il a frappé son supérieur, ce sera la peine de mort. — Vous saisissez la nuance?

Le conseil de guerre a opiné pour la première solution; le conseil de révision pour la seconde.

Espérons qu'un arrêt qui dépend d'une interprétation aussi délicate ne recevra pas son exécution.

DEUXIÈME QUESTION. — Un soldat sous les drapeaux est-il contraignable par corps pour dettes civiles et commerciales?

Le tribunal a décidé l'affirmative.

Mais, ne pourrait-il pas arriver alors qu'un soldat se fît coffrer avec préméditation, pour éviter le service militaire — et les désagréments éventuels qui y sont attachés?

Dans l'armée française, allons donc!

En temps de paix, c'est invraisemblable; en temps de guerre, c'est impossible!

Désormais, *héros* et *bonne paye* seront synonymes.

TROISIÈME QUESTION. — Les grenouilles sont-elles des poissons?

« *Grenouille*, dit l'Académie, petit animal quadrupède, du genre des reptiles batraciens, qui habite les marais. » Me fiant sur cette définition, je m'étais mis par un beau jour à pêcher dans le ruisseau voisin ; un garde-pêche m'a signifié procès-verbal et j'ai comparu en police correctionnelle, sur le banc des malfaiteurs, — pour avoir pêché, a dit éloquemment M. le procureur impérial, en temps prohibé. J'ai excipé tout doucement de mon dictionnaire : le tribunal m'a écouté avec faveur, — et m'a sanglé une jolie amende.

On dira ce qu'on voudra, mais je ne trouve pas qu'il y ait trop d'avocats à l'Académie, — au contraire !

PETIT-JEAN

Bénédiction de la nouvelle église de Saint-Cloud par Mgr l'Évêque de Versailles.

Saint-Cloud a un palais et de frais ombrages, des eaux jaillissantes et la lanterne de Démosthène, des villas et des dômes de verdure, un panorama immense et des perspectives à faire envie à la terrasse de Saint-Germain, des allées mystérieuses où Mirabeau le tribun a pressé la main de Marie-Antoinette, et tenté de sauver la monarchie. Et Saint-Cloud n'avait pas d'église.

Aujourd'hui, sur cette partie de la ville située à mi-côte, et qui, vue du haut du monument de Lysicrate, semble prête à glisser dans la Seine, s'élève la maison de Dieu, dont les tours, encore entourées de leurs échafaudages, ajouteront au pittoresque de ce groupe.

Le mardi 12 mai, malgré l'état relativement peu avancé de la construction, Mgr l'Évêque de Versailles bénissait la nouvelle église. Comme cette bénédiction est la centième que reproduit le *Monde illustré*, nous ne tentons pas de rapporter la cérémonie. Ce qui nous a frappé, c'est le concours de la population, le goût de l'architecte, le soin qui a présidé à l'ornementation du porche, et ce charme qui saisit toujours un artiste à la vue des fleurs, des uniformes, des banderolles, des robes blanches, des bannières et des pompes de l'Église, mêlées à ces vives couleurs, à ces clameurs et à cet éclat.

Bénédiction de la nouvelle église de Saint-Cloud par Mgr l'Évêque de Versailles, le 12 mai 1863.

Les travaux de construction de la nouvelle église ont été commencés dans le courant du mois de septembre 1861 ; elle a été élevée sur les plans fournis par M. Delarue, qui a surveillé l'exécution. L'église appartient à cette période du style roman où se faisait sentir l'influence byzantine, elle est *une*, et c'est pour nous son plus grand mérite.

Je crains que les habitants de Saint-Cloud n'apprécient pas à sa juste valeur l'œuvre de M. Delarue, que je tiens pour sérieuse et louable ; les détails sont bien

Vente aux enchères publiques de chiens ayant figuré à l'exposition du Jardin d'Acclimatation.

étudiés, les retombées de voûte, les chapiteaux, le porche, les moindres parties sont traitées avec soin, il faudra se garder de compromettre cet ensemble par l'adjonction toujours regrettable de boiseries ou de confessionnaux d'une époque non conforme à celle de l'église, les lampes, les autels additionnels, les bancs d'œuvre doivent faire corps avec le monument, et un lampadère, fut-il celui du temple de Salomon, produira l'effet d'une fausse note s'il n'est pas dans le caractère.

La maçonnerie de l'église a été exécutée par M. Bénézech, entrepreneur à Saint-Cloud, la hauteur du monument est de 22 mètres, la hauteur sous nef est de 17 mètres, le clocher aura 60 mètres de haut, la longueur intérieure de l'église a 45 mètres 90 centimètres, la largeur est de 19 mètres 18 centimètres.

Dantan aîné a contribué de son ciseau à l'ornementation, c'est dire qu'on n'a rien négligé pour donner à l'église une valeur artistique; M. Delafontaine, (encore un nom honorablement connu dans les arts) a sculpté sur les deux piliers du maître autel, du côté de la chapelle Saint-Louis, l'Empereur Napoléon III, tenant dans ses mains le modèle de l'église actuelle. Par une pieuse idée de reconnaissance, on a consacré la mémoire de la reine Marie-Antoinette qui avait construit l'ancienne église, en la représentant sur le deuxième pilier, tenant entre ses mains le modèle de l'ancienne église.

M. Victor Thiébault, avec un grand talent de suite, le genre de talent le plus indispensable dans un ensemble de travaux, a exécuté les autres sculptures.

Si les noms des artistes cités sont ceux des hommes qui ont contribué à doter Saint-Cloud de sa nouvelle église, nous ne devons pas oublier les administrateurs qui leur ont prêté le concours de leurs lumières.

M. Germain, le maire de la ville, dont la bonne administration est célèbre dans le département de Seine-et-Oise, et MM. Levolle et Edeline, adjoints, qui n'ont d'autre préoccupation que les améliorations à apporter à l'administration de la ville. Nous voudrions citer le conseil municipal tout entier, mais Saint-Cloud n'est qu'un point du monde, et le Mexique nous appelle.

Le dessin qui accompagne cette notice est pris au moment où l'évêque sort de l'église, suivi du clergé et précédé des jeunes filles tenant les bannières, les tapisseries de haute lisse fournies par le garde-meuble, qui décorent l'entrée, donnent à ce dessin un aspect original qui nous a paru préférable à l'éternelle bénédiction froide et peu pittoresque.

CHARLES YRIARTE

YUNCK DE BLANKENHEIM, ex-officier du 88e de ligne, mort colonel des bandes insurrectionnelles de Pologne.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. SÉE.

ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE

Junck de Blankenheim

Ceux qui suivent les péripéties de la lutte qui se continue en Pologne nous sauront gré de leur tracer en quelques lignes les détails de la mort glorieuse d'un jeune Français au combat d'Osowio.

Junck de Blankenheim était, il y a peu de temps encore, officier de l'armée française; sorti de l'école de Saint-Cyr, où il s'était fait connaître par les dons les plus heureux de l'intelligence, il avait dans le cœur le noble amour de la gloire, un caractère gai, entraînant, expansif, une faculté d'élocution remarquable, une imagination vive et brillante, et un fonds d'instruction et d'érudition peu communs chez un jeune homme de son âge. Il avait fait la campagne d'Italie et regrettait depuis cette époque de n'avoir pu faire partie d'un corps expéditionnaire. Lorsque l'insurrection polonaise éclata, il se trouvait à Bordeaux. Il pensa à se rendre, lui aussi, sur les bords de la Vistule, où il entrevoyait un théâtre digne de son activité.

Quelque pénible qu'il lui parût de quitter le glorieux drapeau français, ses camarades et ses amis, qui l'aimaient et l'estimaient, sa famille dont il était la seule consolation, il demanda un congé pour venir à Paris.

Quelques jours après, il donnait sa démission, faisait ses adieux et partait pour la Pologne.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — Un Ouragan, Paysage de M. Amédée Baudit, dessiné par l'artiste.)

Junck arriva à Posen, mais il y fut arrêté deux fois, et ne recouvra sa liberté qu'à force de sang-froid.

Les Polonais influents auxquels il s'était présenté, séduits par les qualités du jeune volontaire, lui conférent l'organisation et le commandement d'une bande qui devait agir dans le palatinat de Kalish.

Junck entra en Pologne le 24 avril; deux jours après, il avait près de mille hommes sous ses ordres, bien équipés et bien armés.

Il comprit de suite qu'il fallait profiter de la dispersion des troupes ennemies pour tomber sur les colonnes russes et se séparer ensuite en petits corps pour éviter des batailles générales : en un mot, la guerre de partisans.

Le 27 avril, Blankenheim apprit que les Russes de Konin, Kolo et Kazmiersz se concentraient pour l'attaquer ; aussitôt il combina ses mouvements avec d'autres chefs, de manière à attaquer la colonne ennemie de plusieurs côtés ; mais avec des troupes irrégulières il est rare que les combinaisons s'accomplissent, et il se trouva seul au rendez-vous.

Néanmoins, plein de confiance en ses soldats, il aborda résolument l'ennemi, le chassa de deux villages, l'accula à un lac, et, chargeant vaillamment à la tête de ses faucheurs, il précipita une partie des Russes dans l'eau et poursuivit le reste, qui n'échappa à un désastre complet qu'en se réfugiant sur le territoire prussien.

Le comité polonais, à la suite de cette affaire, qui justifiait la confiance qu'on avait en lui, le nomma colonel.

Ses troupes augmentèrent rapidement; mais fidèle à son système et éprouvant du reste de la difficulté à nourrir ses soldats, il les partagea en plusieurs corps et s'établit avec l'un d'eux, dans une bonne position, à Osowie, s'adossant à la frontière prussienne, et prêt à combattre.

Le 29, les Russes marchèrent en masse sur Osowio.

Suppléant à l'infériorité du nombre par la valeur des combinaisons, Junck contint d'abord les Russes, puis les repoussa vigoureusement ; la victoire semblait acquise aux Polonais, quand tout à coup ils furent attaqués sur les derrières.

Sans perdre courage, Blankenheim fit de promptes dispositions pour faire face à ce nouveau danger ; mais ses soldats combattaient depuis quatre heures; ils étaient harassés de fatigue et commencèrent à se débander; lui même, entouré de tous côtés, fut sommé de se rendre.

Pour toute réponse, l'héroïque jeune homme s'élança au milieu de la mêlée.

Après des prodiges de valeur, il tomba mourant.

Il avait reçu sept coups de feu, vingt coups de baïonnettes, et avait les mains hâchées par des coups de sabre.

Junck de Blankenheim avait vingt-six ans.

Un service funèbre a été célébré le 9 mai à l'église de Notre-Dame de Bordeaux ; une foule immense y assistait pour rendre hommage à la mémoire du noble jeune homme.

L. DE PEREZ.

Vente de Chiens au Jardin d'acclimatation

A la suite de l'exposition de chiens qui vient d'avoir lieu au Jardin d'acclimatation, et dont nous avons reproduit les sujets primés dans notre dernier numéro, une vente aux enchères publiques vient d'avoir lieu sur le théâtre même de l'exhibition.

Les acheteurs étaient aussi nombreux que l'avaient été les visiteurs, et nous pourrions citer tel roquet, qui a atteint le prix d'un animal utile.

Cette vente a eu lieu par le ministère d'un commissaire priseur, et c'était un assez curieux spectacle que de voir l'air effaré de ces animaux, qu'on élevait en l'air pour les montrer aux amateurs.

On ne dira pas que la race canine ne trouve pas de sympathie en France. Si le chien est l'ami de l'homme, on peut dire que les Parisiens se montrent en revanche les amis des chiens.

M. V.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

UN OURAGAN

TABLEAU DE M. BAUDIT

Un artiste, quel que soit son mérite ou son infériorité, a toujours dans sa carrière artistique une œuvre qui frappe davantage le public et qu'on cite volontiers lorsqu'on rappelle son œuvre et qu'on compte la série de ses efforts. L'œuvre de M. Amédée Baudit, qui jouit de ce privilége, figura, si je ne me trompe, au salon de 1859 et était intitulé : *le Viatique*. Nos lecteurs en ont gardé la mémoire, car nous reproduisîmes ce tableau, acheté pour la loterie organisée à cette époque; le sujet avait frappé la foule, comme l'exécution avait attiré l'attention des artistes, et les amateurs qui suivent avec intérêt les progrès de chacun de ceux qui se sont recommandés par leur talent n'ont pas manqué de rappeler le tableau que nous avons cité en voyant au salon actuel les deux toiles envoyées par M. Baudit.

L'Ouragan est à plusieurs titres supérieur au *Viatique*: la nature y est plus observée, l'œuvre est plus magistrale, le peintre est plus maître de son sujet.

La mise en scène est simple : une route détrempée par la pluie, des fondrières, des flaques d'eau, des terrains mouillés, des arbres tourmentés par l'orage et violemment contournés par les convulsions d'un vent terrible, un horizon prêt à s'éclaircir, et de grands nuages d'une fière tournure, chassés par la tourmente, un voyageur qui lutte contre l'orage et semble remonter le courant.

Le tableau est intitulé *l'Ouragan*, mais on sent que le soleil n'est pas loin, et quand le voyageur frappera à la porte de sa demeure, le beau temps aura lui.

M. Amédée Baudit est un *peintre*, et ce n'est pas là un éloge vulgaire ; ses terrains sont grassement peints, ses routes sont mouillées, l'eau ruisselle de toute part. Le ciel est, selon nous, la plus belle partie du tableau; les nuages sont d'une belle ligne, et l'impression générale est d'une justesse parfaite; on éprouve le besoin à la vue de son *Ouragan* de se rasséréner par celle de son second tableau : *Un Midi* ; ciel au beau fixe, un lac bleu et des terrains brûlants.

Nous laisserons à notre chroniqueur des beaux-arts le soin d'en parler ; nous nous bornerons à constater le succès du peintre, qui déjà a obtenu une troisième médaille et un rappel de médaille.

Malgré la grande quantité de bonnes toiles envoyées au Salon par les paysagistes, nous croyons que les efforts faits par M. Amédée Baudit seront encore récompensés cette année.

CHARLES YRIARTE.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *Louis XI*. — PALAIS-ROYAL : *Le Brésilien*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Henri Meilhac et Ludovic Halevy ; *l'Oiseau fait son nid*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Clairville et Lambert Thiboust. — Les reprises.

On prétend que Casimir Delavigne a travaillé pendant quatorze ans à son *Louis XI*. C'est beaucoup de temps pour une pièce après tout secondaire. Je n'ai pas grande confiance dans ces trop lentes élaborations. En général, toute œuvre d'art supérieure s'improvise, s'enlève. Voyez Shakspeare et Molière. Le poëte estimable du Hâvre-de-Grâce s'était mis à son drame comme un ciseleur à son coffret; de ses veilles laborieuses, de sa patience, il est résulté un ouvrage, sinon précieux, du moins recommandable. Vulgarisateur de troisième main, il s'aide de *la Mort de Louis XI* de Mercier, de *Quentin Durward* de Walter Scott, et de *Louis XI à Péronne* de M. Mély-Janin, — sans compter la chanson de Béranger sur le château de Plessis-lès-Tours. Son intrigue est nulle, il la remplace par des tableaux et du spectacle. Sa poésie est une poésie de conciliation, un style éclectique, cherchant à prendre au romantisme *ce qu'il a de bon*, mais gardant scrupuleusement le tour classique dans ses prétendues hardiesses. On sait que la plus grande partie du succès de *Louis XI* fut due à M. Ligier, qui s'était incarné très-habilement dans la figure royale, de telle sorte que ces deux souvenirs sont inséparables aujourd'hui dans l'histoire littéraire.

Ce ne peut être qu'un caprice d'acteur qui a inspiré à l'administration de la Comédie-Française la pensée de reprendre la pièce de M. Casimir Delavigne. Il est évident pour tout le monde que le répertoire moderne offre lieu à des exhumations plus intéressantes que celle-ci. Enfin, prenons ce qu'on nous donne. M. Geffroy, qui succède à M. Ligier, n'a pas sa trivialité originale; il *mélancolise* le rôle, comme il fait un peu de tous les rôles; mais les derniers actes sont joués par lui avec un très-haut sentiment dramatique. M. Delaunay est plus que chaleureux sous le pourpoint de Nemours : il est incandescent. On a fait de M. Regnier le médecin Coictier, et l'on a bien fait. En dauphin, M[lle] Marie Royer est charmante. — Casimir Delavigne, qui ne négligeait aucun moyen de réussite, affectionnait singulièrement les *travestis*. Comptez : le duc d'York et son frère, dans *les Enfants d'Edouard*; le petit Pablo, dans *Don Juan d'Autriche*, et le dauphin, dans *Louis XI*.

A travers la manie de reprises dont tous les théâtres sont possédés, il faut aller chercher les nouveautés au Palais-Royal. *Le Brésilien* et *l'Oiseau fait son nid* sont deux vaudevilles parfaitement innocents, mais dont on ne peut pas dire qu'ils ne doivent rien à personne. Voici le sujet du premier : Un directeur de spectacle, porteur du nom improbable de *Blanc-partout*, aime une jeune femme, M[lle] Rafaëla ou Rafaell. Son amour est payé de retour; il est trop heureux ; il aspire, comme le *Mari dans du coton*, après des émotions d'un ordre énergique ; l'amour est pour lui un plat qu'il voudrait relever de sauces à la poivrade, à la ravigotte et à la diable. M[lle] Rafaëla se charge de cet assaisonnement, avec le concours du cabotin Greluche, un pauvre diable que Blanc-partout a refusé d'engager dans sa troupe. Greluche se déguise en Brésilien : il se jaunit, il se hérisse, il roule les yeux, il grince des dents, il écume, il bondit. Pour le coup, Blanc-partout ne se sent pas de joie : obligé de trémir et de se cacher, il touche enfin à ce degré de sensations qu'il avait tant souhaité d'atteindre : son sang bat dans ses artères à les faire éclater. Vive le Brésilien!

Tout cela serait bien enfantin, si ce n'était joué avec la folie particulière aux excellents bouffons du Palais-Royal. Le rôle de cet homme jaune qui casse les potiches et disloque les chaises est loin d'être nouveau; c'est la spécialité de M. Christian aux Variétés. Il y avait un Brésilien dans *le Serment d'Horace*, d'Henri Murger. Il y en a un aussi, le premier et le plus terrible de tous, dans *la Cousine Bette*, de Balzac; c'est le Brésilien de M[me] Marneffe; on le voit à peine, mais on ne l'oublie plus.

L'Oiseau fait son nid rappelle une romance qui fut populaire comme pas une, et dont bien peu de gens aujourd'hui seraient en état de citer autre chose que le refrain. Tel est le sort de ces chansons qui remplissent toute la ville, et dont on est assourdi pendant des mois entiers; un beau jour, la chanson disparaît, et vous vous donnez une peine extrême, au bout de cinquante ans, pour la retrouver chez les marchands de musique. « *Petit à petit l'oiseau fait son nid* » fut composée en 1793, au bruit des charrettes roulant vers l'échafaud ; l'air en est d'une délicatesse et d'une grâce achevées ; tout Paris le fredonne, en l'accompagnant de la guitare. Il y a quatre couplets :

Comme les rayons du soleil
Pénètrent mollement la terre,
Comme un jour doux, à l'instant du réveil,
Refait à nos yeux la lumière;
Petit à petit,
C'est la bonne manière;
Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Opérez toujours lentement,
Vous qui redoutez les orages,
Consultez bien, choisissez le moment
Pour changer les lois, les usages.
Petit à petit,
C'est la règle du sage,
Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Les deux autres couplets empruntent un ton plus folâtre. Paroles et musique sont de Beffroy de Reigny, connu sous le nom du *Cousin Jacques*, un des auteurs les plus fameux de la Révolution, et l'un des plus profondément oubliés aujourd'hui. Sa pièce de *Nicodème dans la Lune* eut quatre cents représentations; vous voyez que notre époque n'a rien inventé, pas même les succès sans interruption. Beffroy de Reigny est aussi l'auteur de la gaie chansonnette : « *N'y a pas de mal à ça, Colinette!* » que Mlle Déjazet a remise dernièrement en lumière, en l'intercalant dans *les Prés-Saint-Gervais*.

L'Oiseau fait son nid du Palais-Royal n'est guère autre chose qu'une paraphrase de *la Corde sensible*, d'*une Allumette entre deux feux*, de *Risette*, et de tous les vaudevilles dont l'action se passe dans une mansarde habitée par deux ouvrières. La seule différence qu'il y ait dans le vaudeville nouveau, c'est que M. Berthelier, chargé de courtiser ces grisettes, croit nécessaire de se présenter tour-à-tour chez elles en Anglais et en revendeuse. Cela ne dépasse point les bornes d'une hilarité modérée et permise.

Du Palais-Royal nous retombons fatalement dans les reprises. Au moins, celle de *Paris qui dort*, aux Variétés, a-t-elle servi de rentrée à M. Charles Pérey, que l'on a toujours fort goûté à ce théâtre, et de début à Mlle Martine, une jolie personne, qui serait tout-à-fait bien si elle chantait mieux. M. Couder joue assez drôlement un garde national; mais il parle trop vite; quelque presse que soit un comédien de rentrer dans la vie privée, il n'en doit pas moins prononcer distinctement les paroles de son rôle.

Si je vous disais qu'on a repris *le Courrier de Lyon* à la Gaîté, vous hésiteriez à me croire, n'est-ce pas? Telle est pourtant la vérité. Chopart, dit l'*Aimable*, est éternel sous les traits de M. Paulin Ménier.

Et si j'ajoutais, enhardi par cet aveu, que *Rothomago* a reparu au Cirque? Pour le coup, vous crieriez à l'imposture. Hélas! Je ne dis que ce qui est.

« — Alors, s'écrieront quelques-uns de mes lecteurs, pourquoi pas *le Juif-Errant* tout de suite? » — Patience! cela viendra plus tôt que vous ne croyez. En attendant, l'Ambigu se contente modestement de la reprise de *la Poissarde*.

Dans ce défi jeté au public, c'est encore la Porte-Saint-Martin qui emporte la palme. Elle en est à son *quatrième relâche* pour les répétitions générales des.... *Pilules du Diable!*

Je m'attends à *Jocko* et aux *Petites Danaïdes*.

P. S. Le ciel soit loué! le Gymnase vient de donner une première représentation : *Nos Alliées*, comédie en trois actes, sur laquelle je me jetterai samedi prochain.

CHARLES MONSELET.

PRIMES.

En outre des gravures que le *Monde illustré* tient à la disposition de ses abonnés :

Henri IV et ses enfants,
François Ier chez Léonard de Vinci,
Jane Gray, — Lord Strafford,
Les enfants d'Édouard,
Les enfants de Louis XVI,

il leur offre au prix de **15** francs l'album broché, et **20** francs l'album relié.

Les Chefs-d'œuvre de la gravure,

contenant les reproductions gravées des maîtres les plus célèbres de toutes les écoles.

CHRONIQUE MUSICALE

Haydée a commencé à l'Opéra-Comique une série de partitions de demi-caractère, où le sévère s'est mêlé au plaisant dans une proportion assez notable pour fausser le genre d'un théâtre jadis voué au seul culte de la gaîté. Il y avait bien eu auparavant quelques tentatives d'une mixture analogue, et pour ne parler que de la plus considérable, *Zampa*, qui honore tant la musique française, affectait, à certaines pages, le style de l'opéra sérieux.

Le système dans lequel est conçu *Haydée* est certainement très-louable au point de vue de l'esthétique. Ce panorama de choses et de sentiments divers est d'un grand intérêt; l'attention se soutient plus facilement à se porter tour à tour sur des objets qui, rapprochés sans précaution, forment, par leurs dissemblances, les contrastes les plus piquants. La philosophie de tous les arts contient des préceptes qui autorisent ces rencontres, dont la nature, d'ailleurs, fournit les premiers modèles.

Mais à un point de vue plus terre à terre, c'est-à-dire quand il s'agit de la simple pratique, les opéras comico-dramatiques soulèvent des mondes de difficultés. Le même chanteur, obligé de passer brusquement d'un genre à l'autre, sera presque toujours condamné à périr dans l'un des deux. Roger a seul jusqu'ici échappé à cet écueil, parce que Roger était doué d'une rare flexibilité de talent, et qu'il s'entendait aussi bien à roucouler qu'à gronder; il parlait un madrigal, et la minute d'après lançait un anathème ou entonnait un chant de guerre avec une grande vaillance de poumons.

M. Achard, lui, n'a point cette double aptitude; aussi les côtés énergiques du caractère de Loredan lui échappent-ils complètement. Sauf la scène du sommeil, au finale du premier acte, toute la partie dramatique d'*Haydée* a manqué de relief. Encore M. Achard, dans cette page justement célèbre, s'est-il sauvé par des effets de comédie; il en a détaillé les moindres nuances avec un soin extrême; mais il a été plus habile que convaincu; il a intéressé, il n'a pas ému.

Dans les passages qui ne demandent que de la grâce et du bien joué, M. Achard est resté à la hauteur du succès qu'il a obtenu dans les cent dernières représentations de *la Dame Blanche*. Il faudrait que M. Achard, sur qui le public de la salle Favart compte beaucoup, prît un jour une bonne résolution et qu'il ne sortît plus du genre de l'opéra-comique pur. Sa nature de comédien et de chanteur ne lui permettent pas de pousser plus loin. Il eût été parfait dans *le Pré aux Clercs* ou dans *la Part du Diable*; il a mieux aimé être insuffisant dans *Haydée*.

Je ne m'appesantirai pas longtemps sur les camarades de M. Achard, qui apparemment pour lui donner plus beau jeu, sont restés au dessous du médiocre; cette tactique, en tant que c'en soit une, n'a rien qui nous touche.

— Encore une reprise! (Celle d'*Obéron*, dieu merci!) Les compositeurs vivants se plaignent beaucoup des honneurs que l'on rend aux morts; ce à quoi les directeurs répondent que, faute de bonne musique nouvelle, ils croient devoir recourir à l'ancienne. Cette querelle durera peut-être encore assez pour que nous remettions à plus tard l'entreprise de nous y mêler. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur une question si grave, à propos du livre récent de M. Maillot, — *La musique au théâtre*, livre consciencieux et abondant en documents pleins d'intérêts.

Mais revenons à *Obéron*; Mme Ugalde y fait des prodiges de bravoure. D'ailleurs comment s'attaquer à cette magnifique, mais souvent inchantable musique sans être muni de beaucoup de voix, ou de beaucoup d'audace? Ce n'est certes pas par la qualité de la voix que Mme Ugalde brille; mais qu'importe! Mme Ugalde n'en arrive pas moins à émouvoir; et tel est le but. Ce qu'elle ne fait pas avec le larynx, elle le fait par le geste, l'expression de la physionomie, l'attitude scénique. Et il résulte de tous ces moyens divers un ensemble qui constitue pour nous la grande artiste dans le sens passionné du mot. Que nous font alors les doléances de quelques abstracteurs de quintescences qui crient : ce trait a été manqué, ce passage n'est point conforme à la tradition, ce trille est incorrect. Nous avouons très-bien avoir toujours eu un faible pour cette voix mal réglée, suivant le Conservatoire, mais pleine de chaleur, d'énergie, de sensitivité et dont le beau désordre est encore un effet de l'art. Ce qui nous donne raison, c'est la manière dont Mme Ugalde a *enlevé* l'air si scabreux que Weber a placé au second acte d'*Obéron*.

Elle l'a rendu à sa façon, comme elle le sentait, c'est-à-dire avec une énergie extraordinaire. Cette interprétation n'est-elle pas la bonne, après tout? car serait-il décent que Rezzia s'amusât à filer des sons et à faire la cantatrice quand la tempête vient de la jeter sur un rocher, quand elle vient d'être séparée brusquement de son amant, qu'elle croit ne plus revoir jamais?

Mlle Girard s'accommode très-bien du rôle de Fatma; elle y a retrouvé ses anciens succès. Monjauze trop froid au commencement de la soirée a eu quelques bons moments au dernier acte.

Les chœurs du Théâtre-Lyrique sont excellents; cela est connu. Pourtant ils n'ont pas chanté avec une mesure irréprochable. Je crois qu'il en faut accuser ces demoiselles du corps de ballet, qui, plus attentives à lancer des œillades qu'à observer le rythme ont induit en erreur leurs camarades les choristes. Dans les chœurs dansés, ce n'est plus le bâton du chef d'orchestre qui marque les temps, ce sont les jarrets des danseuses.

Deux petites observations encore. Quelques coups de pinceau administrés avec art aux décors d'*Obéron* ne gâteraient rien. Il serait de bon goût encore de faire plusieurs corrections à la pièce, qui est maculée de calembredaines peu dignes de la majesté de Weber. Les auteurs se sont permis de plaisanter un peu fort les....! invalides qui gardent le harem de leur calife. Je sais que le public a la bonté d'en rire; mais il n'y a vraiment pas de quoi.

— La mort vient d'enlever presque subitement un artiste dont le caractère et le talent étaient également estimés. Emile Prudent a succombé la semaine dernière aux atteintes d'une angine couenneuse. Si nous sommes bien informés, Emile Prudent fut le premier pianiste décoré de la Légion-d'Honneur.

ALBERT DE LASALLE.

Le général Tardif de Moidrey

GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE KIANG-SOU

Le général Tardif de Moidrey, dont nous publions le portrait, était né en 1824, à Metz, et se destina dès l'enfance à l'arme de l'artillerie, dans laquelle avait servi son père. Elève de l'école polytechnique, de l'école de Metz, puis de celle de Saumur, il prit part à l'expédition de Crimée et y fut nommé capitaine d'abord, puis chevalier de la Légion d'honneur, pour sa brillante conduite à la bataille de Traktyr. Il faisait partie de l'armée d'occupation de Rome, quand il obtint de faire partie de l'expédition de Chine. Il assista à la bataille de Palikao et à la prise de Pékin. A la rentrée du corps expéditionnaire en France, il obtint de l'amiral Protet de rester à la disposition de la marine, afin de pouvoir continuer l'œuvre dans laquelle il a rencontré une mort glorieuse.

Quelque temps avant sa mort (28 janvier 1863), S. M. l'Empereur des Français lui avait accordé la décoration d'officier de la Légion d'honneur, à titre de « services exceptionnels en Chine. » — Les journaux ont récemment annoncé cette fin prématurée au moment où, champion d'une cause éminemment utile, le général Tardif défendait contre les entreprises des rebelles les concessions européennes et le gouvernement impérial chinois, notre allié.

Aussitôt après la prise de Pékin et la conclusion de la paix qui en fut la conséquence, M. le général de Montauban comprit de quelle importance il était pour notre influence d'obliger, par d'utiles services, ceux-là même à qui nous avions fait sentir la force de nos bras; il comprit aussi combien il était nécessaire de mettre le gouvernement impérial chinois, désormais notre ami, en mesure de résister utilement aux bordes de Taï-pings, qui menacent tout établissement sérieux dans ces contrées.

Il accorda aux autorités impériales des instructeurs français, destinés à jeter les fondements d'une armée chinoise organisée à l'européenne. Au capitaine Tardif de Moidrey échut dans cette œuvre l'un des rôles les plus importants. En effet, ses connaissances dans la langue chinoise lui firent confier l'organisation d'une école d'officiers indigènes ou mandarins militaires, qui devaient plus tard l'aider à créer un corps que de 400 hommes d'abord, il porta ensuite à 2,000, et qui devait former le noyau de son armée. Des troupes ainsi constituées étaient appelées à rendre de bien plus grands services qu'une légion étrangère composée presqu'entièrement d'Européens. Les Chinois, en effet, ont une opinion peut-être exagérée de leur degré de civilisation. Trop imparfaite sous bien des rapports, cette civilisation est trop avancée sur d'autres points pour qu'ils laissent volontiers établir chez eux des troupes étrangères. Une armée chinoise, commandée par des officiers indigènes, mais formée à la française, était donc appelée à rendre d'immenses services à notre influence en Chine.

Avec cette troupe, forte alors seulement de 400 hommes, le capitaine Tardif de Moidrey eut à défendre contre les rebelles, au mois d'août 1862, la ville de Yu-yao, dans le Tché-kiang. On n'a pas oublié comment il fut assez heureux pour dégager le commandant de Marolles, attaqué par près de 3,000 Cantonnais, et comment il eut ensuite à essuyer un retour offensif de ces derniers qui, battus par lui, s'étaient joints aux Taï-pings ; repoussés dans un combat de deux heures, où ils perdirent trois cents hommes des leurs, les rebelles allèrent attaquer la ville de Tsen-ki, située entre Yu-yao, où se fortifiait Tardif, et Nin-po; ils s'en emparèrent, et c'est en la leur reprenant avec une poignée d'Anglo-Chinois, que le général Ward trouva une mort glorieuse.

Des coups de main aussi vigoureux firent comprendre au gouvernement chinois quel parti il pouvait tirer de pareils hommes; aussi, au commencement de décembre 1862, M. Lebrethon, lieutenant de vaisseau, fut nommé général en chef ou Fou-tsian, dans la province du Tché-kiang; au capitaine Tardif de Moidrey échut, avec le même grade, la province du Kiang sou. C'étaient là d'immenses territoires de plus de 7,000 lieues carrées, occupés en partie par les rebelles qu'il en fallait déloger. Les deux nouveaux généraux étaient ainsi élevés au premier degré de la hiérarchie ; ils portaient le bouton rouge et prenaient rang après le vice-roi. Ni l'un ni l'autre, malheureusement, ne devait jouir longtemps de sa nouvelle position.

Ce n'était pas assez de repousser les entreprises des rebelles contre nos établissements; on résolut de les refouler dans l'intérieur des terres, et la prise de Shao-shing-fou fut résolue. Cette ville était la clef de la domination rebelle dans le Tché-kiang, et sa prise facilitait également celle de Hand-tchéou-fou, ville très-importante pour le commerce européen dans ce pays.

Le siége de cette ville fut commencé au mois de janvier dernier par le général Lebrethon ; mais, obligé par la pénurie de matériel à employer un de ces mauvais canons dont se servent les Chinois, celui-ci éclata et le tua sur le coup. L'armée démoralisée leva le siége et se replia en arrière. On dut alors faire venir en toute hâte de Shang-haï le général Tardif de Moidrey, commandant la province voisine. Hélas ! un nouveau malheur était proche. Comme les généreux ses amis, lui aussi devait trouver la mort en accomplissant son œuvre; la prise de Nin-po nous avait coûté le regrettable amiral Protet et M. De Kenny, lieutenant de vaisseau ; Ward avait péri en enlevant Tsen-ki; Lebrethon et Tardif devaient trouver la mort sous les murs de Shao-shing.

Le corps du général Tardif fut ramené à Ning-Po.

M. Tardif de Moidrey, capitaine d'artillerie, mort général en chef des armées impériales chinoises de Tché-Kiang.

« La perte de M. Tardif de Moidrey, dit le rapport officiel, est un grand malheur pour l'armée. C'était un vaillant officier, qui joignait à un caractère élevé les plus belles qualités qu'on peut désirer trouver dans un chef. »

MM. d'Aiguebelle et Bonnefoy commandent maintenant les deux provinces du Kiang-sou et de Tchi-kiang. Quelle énergie ne doivent point posséder des hommes qui, sans munitions, sans matériel, avec une poignée de soldats indigènes à peine armés, réussissent à protéger nos concessions contre la plus nombreuse et la plus puissante des insurrections, et qui trouvent successivement la mort dans une guerre où le sort des prisonniers de guerre serait encore le pire destin ! Ne sont-ils pas bien dignes de l'intérêt de la mère-patrie? Et pendant qu'ils versent à l'envi leur sang pour nous ouvrir ces riches contrées, ne devons-nous point estimer l'importance de leur œuvre à la grandeur des sacrifices qu'elle coûte ?

Nous avons tenu à honneur de payer notre dette à ces martyrs de la civilisation qui ont succombé dans l'extrême Orient, à un moment où les événements sont si pressés et si impérieux qu'on pouvait facilement oublier de leur rendre les derniers devoirs.

OLIVIER DE JALIN.

M. Louis Dépret vient de publier chez Dentu un volume que nous recommandons à nos lecteurs. Sous ce titre : *Windsor*, le nouveau travail de M. Dépret est consacré à l'histoire du célèbre château, à la description de la forêt, de Richmond et d'Hampton-Court. La dernière partie du volume : Récits et souvenirs, comprend des détails de mœurs pleins d'intérêt.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 76

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 75.

1. D 3e D	1. D pr. D (A) (B) (C)
2. C 4e R, éch à la déc.	2 R pr. F (1)
3. T pr. P, échec et mat.	
(1)	
	2. T pr. C
3. F 5e FR, mat	
(A)	
	1. R 3e D
2. C 4e R, double échec	2. R 3e R
3. F pr. F, mat	
(B)	
	1. R pr. F
2. T pr. P échec, puis D 3e F, mat.	
(C)	
	1. D pr. F
2. D pr. F échec, puis C 5e T, mat.	

Solutions justes : MM. Ung, à Courbevoie ; Fabrice ; A. Faisthamel ; E. et H. Fran, à Lyon ; N. Mille, à Abbeville ; capitaine Villate, à Chambéry ; capitaine Didier, à St-Etienne ; L. de Croze, à Marseille ; docteur Reval ; Misselieux ; Mobile, au Hâvre ; Delaplace ; Francastel ; café de l'Opéra, à Nancy ; café de la Concorde, à Besançon ; cercle de Villedieu, L. P. ; Charton ; le 94e de ligne, à Toul ; café de la marine, à Rochefort ; A. Bichon ; L. Godet ; G. Ducrot ; Visto ; Fraiche ; cercle des Echecs ; café du cours Fleury, à Dijon ; G. Latta, à Nantes.

Solutions du Problème n° 76.

1. C 3e R échec	1. T pr. C (meilleur) (A)
2. D 5e FD échec	2. C pr. D
3. C 3e FD échec	3. T pr C
4. T 4e D échec	4. R pr. T
5. T 6e D échec et mat.	
(A)	
	1. R 5e D
2. C 5e FR échec	2. R pr. P (1)
3. C. 5e FD. échec	3. C pr C
4. T 4e D mat.	
(1)	
	2. R 4e D
3. C 6e FR, échec et mat le coup suivant.	

Solutions justes : MM. N. Mille, à Abbeville ; H. et E. Fran, à Lyon ; café de la Concorde, à Besançon ; Fraiche ; cercle de Villedieu, L. P. ; L. de Croze, à Marseille ; colonel Silvestre ; Fabrice.

Correspondance.

Café de la Concorde, à Besançon. — La faculté de faire une ou plusieurs Dames n'est pas une convention récente, c'est une règle fondamentale qui existe depuis Philidor, et qui est acceptée partout. Un Pion arrivé à sa huitième case peut toujours être converti en n'importe quelle autre pièce, disparue ou non de l'échiquier. Le Congrès de Londres a voulu donner plus d'extension encore à cette liberté, en décrétant que le Pion pouvait rester pion, c'est-à-dire inerte. Cette innovation a paru inadmissible et a été rejetée.

Je vous répondrai bientôt au sujet des problèmes proposés. L'observation sur le numéro 75 est juste.

M. Ung, à Courbevoie. — L'auteur de l'étude d'échecs contenue dans le numéro 314 est M. Horwitz et non Harrwitz.

M. L. Bonnin, à Oran. — Un spécimen vous a été adressé.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le second homme du monde vaut moins que le premier ; si Adam désobéit, Caïn tua.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 50 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7ᵉ Année. N° 320. — 30 Mai 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE

Réception de Dames européennes dans le sérail du Caire par la Vice-Reine d'Égypte. (D'après un croquis de feue Mᵐᵉ de Montaut.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : BOUTADE D'UN DILETTANTE SUR LE SILENCE DE ROSSINI. — UN DAHLIA BLEU ATTENDU ET NON VENU. — LES AMAZONES DU BOIS DE BOULOGNE. — LE SECOND COUPLET D'UNE CHANSON INÉDITE DE BÉRANGER. — LA NOUVELLE DAME AUX CAMÉLIAS. — SA SUITE ! — LES FLATTERIES D'UN GRAMMAIRIEN. — M. SAINTE-BEUVE ET HORACE VERNET. — UN TRÉSOR CACHÉ AU PALAIS DE VERSAILLES — CORRESPONDANCE. — LES ÉPOUSEURS DE MISS SALLY. — LA DERNIÈRE SOUSCRIPTION LAMARTINE.

~~~ On nous raconte que Rossini, se plaignant de l'attitude prise à son égard par M. X***, se serait écrié :

— « Je n'y comprends rien, car je ne lui ai rien fait ! »

L'observation fut reportée à M. X***, qui répondit avec une chaleur pleine de la plus sincère indignation :

— « Rien fait ! Rossini ose dire qu'il ne m'a jamais rien fait ! Eh ! c'est précisément là qu'est mon grief, ma colère, ma fureur, mon implacable désir de vengeance ! Rien fait.. c'est facile à dire !

Le maëstro Gioachino Rossini, de Pesaro, s'est conduit envers moi comme, par malheur, envers bien d'autres, de la façon la plus coupable, la plus déplorable et la plus condamnable. Rien fait ? Mais c'est que précisément tout est là !

Comment ! un homme qui, après avoir composé une quarantaine d'opéras, dont plus de la moitié sont encore à tous les répertoires de l'Europe, avoir écrit *Guillaume Tell* en 1829, à l'âge de trente-sept ans, se sauve, se tait depuis, viendra me dire qu'il ne m'a rien fait ! Comment, depuis un tiers de siècle cet homme continue la grande mystification de sa coupable désertion de l'art, et il voudra que ceux qui l'ont le plus fanatiquement admiré ne soient pas furieux et indignés contre lui ? allons donc !

Rien fait ! Et c'est précisément parce qu'il n'a plus rien fait qu'on devrait punir cet homme d'avoir illégalement étouffé en lui un génie immense ! Est-ce qu'il avait ce droit ? Nullement. Son acte est un crime de lèse-civilisation. En effet, lorsque Dieu pose au front d'un homme l'étoile du génie, il lui dit : Va et éclaire !

Or, cet homme n'a pas le droit de tirer sur ce front illuminé un bonnet de nuit et de s'endormir dans sa paresse.

Car cet homme ne s'appartient pas : il appartient à son pays, à son époque, à la civilisation, à l'humanité.

En le douant, en le dotant ainsi, Dieu a voulu en faire un instrument de consolation et de joie pour le monde. — Va et chante ! a dit la Providence ! — console-les de leurs maux ! fais-leur oublier leurs chagrins ! Enflamme leurs imaginations, élargis leurs cœurs, prête-leur des accents dignes de moi, pour qu'ils m'adorent, car je suis le Beau ! je suis le Bien ! et en toi je divinise l'art, pour qu'il s'élève aux plus sublimes compréhensions de la nature !...

Mais Rossini a déchiré ce glorieux, ce saint mandat. Un beau soir, en sortant d'écouter l'œuvre d'un rival, il a mesquinement tourné le dos à sa mission. Sous prétexte que son dernier chef-d'œuvre était alors coupé par tranches pour entrer dans une affiche pleine de ballets, il s'est enfui, en faisant je ne sais quel jeu de mots dépité, quel pénible calembour, qui n'était qu'une mystification de plus. Et oser dire qu'on n'a rien fait aux gens !

Si encore on avait haché du *Guillaume Tell* pour servir de lever de rideau à *Robert-le-Diable*, on comprendrait l'indignation de Rossini à se voir ainsi immolé ! Mais c'était pour quelque platitude pleine de ronds de jambe et de flic-flacs ; en quoi cela pouvait-il l'atteindre ? La honte en était à ceux qui faisaient et souffraient cela. Et d'ailleurs, est-ce que l'Italie même n'avait pas plus outrageusement traité maints œuvre parmi ses plus belles ? Rossini oubliait il, en se fâchant si fort contre la France, qu'il en a, depuis, boudé tout le genre humain ? qu'à Rome son *Barbier de Séville* fut interrompu avec de telles huées et de si grandes colères, que lui, chef d'orchestre, n'osa pas, le second soir, se présenter au pupitre, de crainte d'être écrasé sous les œufs cuits et les pommes crues ?

Est-ce donc que Meyerbeer, ici, lui fit plus de peur que Paësiello là-bas ?

Non, les gens de goût, les admirateurs de Rossini ne lui pardonneront jamais de s'être enfui de Paris, d'avoir coupablement déserté l'art à l'âge de trente-sept ans, au moment où il éclatait dans *Guillaume Tell*, que précédaient immédiatement *Moïse*, *le Comte Ory*, *Othello*. Cet acte égoïste, mesquin, ingrat, — un suicide, — Rossini n'avait pas le droit de l'accomplir. Son génie était la propriété de tous ; en l'étouffant il nous a volés, je le dis net.

Or, les choses ainsi vues, et c'est le coté juste, il arrive forcément ceci : c'est que plus on admire Rossini pour ce qu'il a fait, et plus on lui en veut pour ce qu'il n'a pas fait. Et c'est précisément ce qu'en finissant par *Guillaume Tell*, il n'a plus fait, *qu'il nous a fait*, selon son mot... comprenez-vous ?

Aussi avons-nous trouvé très-lâche de lui élever une statue sous le péristyle de cet Opéra, et de donner son nom à la rue voisine. Depuis quand glorifie-t-on les déserteurs ?

Il en a bien ri, de votre statue et de votre rue ! Il affecte de ne passer ni devant l'une, ni devant l'autre. — Sculptez ! baptisez, mes braves gens — pensait-il, en sifflant l'air de la *Juive*, — vous n'aurez plus rien de moi !

Il est vrai que MM. Aguado et Rothschild, que la direction du Théâtre-Italien après 1830, lui avaient fait une grande fortune. Il pouvait manger son macaroni dans l'argenterie de l'ancien ambassadeur Mareschalchi, et se reposer sur des lauriers dont il prêtait les feuilles à ses jambons de Bologne.

La statue posée, M. Léon Pillet va le trouver pour parler d'un opéra ; Rossini lui coupe la parole en lui offrant des ravioli à la milanaise.

M. de Rothschild tente un grand effort ; il annonce le nom donné à la rue... Rossini promet d'envoyer quelque chose. On attend, on espère, on reçoit, on palpite... on ouvre le rouleau : c'est un saucisson, avec une note, pas même de musique ! mais bien sur la manière de le faire cuire !

M. Nestor Roqueplan fait expressément le voyage, armé d'une lettre royale.. Rossini promet quelques bribes et fait tripoter *Robert Bruce* par un organiste de son quartier. Mieux valait le saucisson !

Et Rossini demande ce qu'il nous a fait !

Il nous a dérobé des jouissances sans nombre ; il s'est égoïstement mis à bouder à l'époque où il devait combattre et vaincre ; il a étouffé un génie que Dieu lui avait donné pour la joie de tous, il a, en un mot, fait une sorte de faillite de ce génie à la civilisation à laquelle il se devait. .. car il s'est sauvé de l'art emportant avec lui des trésors — de mélodie — dont il devait compte à ses créanciers, qui sont les peuples.

Maintenant que la prescription semble acquise à quelques-uns, que l'affaire s'arrange, qu'on exonère cet illustre débiteur de ce qu'il eût dû payer depuis trente-cinq ans, soit !... mais ce n'est pas moi qui signerai au concordat.

Maintenant encore, qu'un vieillard italien du nom de Rossini habite chez nous, qu'il passe l'été à Passy dans une villa dont le conseil municipal lui a cédé le terrain à bas prix, pour l'honorer ; qu'il se promène en pantalon de nankin et armé d'un parapluie dans les allées de l'ancien Ranelagh... c'est très-bien, et nous saluons le vieillard. Quant à l'illustre Rossini que vous savez, il est déplorablement mort à trente-sept ans. C'était un divin génie ! Sa perte a été une calamité publique. Heureux ceux qui ont vécu de son temps ! »

~~~ On avait annoncé, promis, qu'à la prochaine exposition d'horticulture nous aurions enfin le fameux *dahlia bleu* qui est le rêve de tant d'amateurs et de spéculateurs ! L'avons-nous enfin ? Car, le dahlia bleu, c'est comme la rose bleue (ce *rose* qui doit être *bleu* !) le désespoir de l'horticulture moderne, qui a inventé tant de choses si belles, parmi lesquelles beaucoup d'absurdes,—comme, par exemple, le prunier qui, non content de produire la reine-claude et le hanneton, produit aussi des figues ; — et comme aussi ces plans d'éponges rouges intitulées fraises anglaises, et dont l'énorme pulpe ne contient pas l'arome d'une simple petite fraise des bois !

Mais le dahlia bleu, c'est le carbone à cristalliser ! Celui qui découvrira cette fleur philosophale sera plus grand dans l'hectare de l'exposition horticole que ne l'est dans le monde, et dans l'histoire, Christophe Colomb ! On donnera à cette fleur poursuivie de tant de rêves son nom envié, s'appelât-il Greluchard ou Coquardon ! Colomb ne fut pas si heureux : vint un intrigant qui se nommait Améric Vespuce, et la terre nouvelle ne l'eut point pour parrain. Que de Christophes arrosent, depuis dix ans, la terre au sein de laquelle doit s'opérer la mystérieuse alchimie végétale, avec leurs sueurs et de l'encre bleue ! Cette année encore, M. J..., un des plus exaspérés parmi les chercheurs horticoles, crut toucher cette Amérique d'azur qui vaudrait, dit-on, le ruban rouge. Il avait nourri le terreau d'un détritus de bluets, de sulfate de cuivre, d'indigo pulvérisé, de molybdène et de bismuth traités par les alcalis, et il n'y avait rien négligé non plus des influences extérieures. Ainsi, de ses yeux bleus il contemplait souvent le germe, et il le recouvrait le soir d'une cloche en verre azuré. De plus, ayant su que Mme Louise Collet passait l'été dans le voisinage avec sa cuisinière, il pria le *bas-bleu* de venir fouler la terre du dahlia, et le cordon-bleu dudit bas de cueillir par là son cerfeuil...

Enfin, un bouton se concrète .. Quelle anxiété, quelle ardeur à l'examiner ! Mais la plante est mal portante... tant d'ingrédients l'ont ravagée ! Si au moins elle était frappée de la maladie humaine qu'on nomme l'ictère bleu ! Le bouton grossit, ses pétales vont s'écarter. Grand Dieu ! est-ce une illusion... céleste ? Il croit voir... mais le voit il ?

C'est égal ! il l'écrit à tous ses confrères ; on accourt de tous côtés, le dahlia fleurit enfin, étiolé, malade, mais dahlia. Si encore ce mal, c'était le choléra, qui rend tout bleu ? Hélas ! l'effort est vain, la perfide fleur n'est qu'avortée — et non d'azur. A quoi sert donc de cultiver si ardemment le dahlia bleu, pour qu'il fleurisse jaune serin ?

~~~ « ... L'ordre est donné de seller un joli cheval dont la crinière est nouée tout le long de rubans ; dont la queue, ornée d'une rosette, flotte au vent qui la fouette. Et suivie par un seul palefrenier, la femme galope jusqu'au Bois de Boulogne dans une veste amazone de satin vert galonnée d'or, à la jupe rose soutachée de dentelles d'argent. C'est la grande distraction des élégantes quand l'hygiène est de bon ton. Le bois de Boulogne se remplit de cavalcades où les amazones se croisent avec les cavaliers. Le cheval donne à la femme mille coquetteries, une allure nouvelle, piquante, libre, le charme d'un demi travestissement, les provocations singulières de ce costume d'homme dans lequel Mme Dubarry a voulu être peinte, a voulu être gravée ; ainsi l'on se figurerait la Volupté essayant l'uniforme de Chérubin. Tailleurs et couturières s'empressent à renouveler la mode théâtrale du commencement du siècle ; ils s'appliquent à trouver l'habit le moins habillé qui soit en même temps le plus simple et le plus galant. Et les femmes à cheval que le bois voit passer dans ses allées de poussière portent la veste de pékin puce à trois collets, garnie sur le devant et aux ouvertures des poches de petits boutons d'ivoire ; la jupe pareille, bordée d'un ruban rose, cache et montre en allant et venant un soulier de peau rose à talon plat. Un petit gilet de pékin vert-pomme se croise et se rabat sur la poitrine, au-dessous d'une large cravate de gaze blanche qui fait au cou un gros nœud. Sur un chapeau de feutre de laine couleur *queue de serin*, la nuance en vogue, tremble, se balance et s'envole un bouquet de plumes blanches et vertes ; et les cheveux serrés en gros catogan, à la manière des hommes, parfois enfermés dans une coiffure au *flambeau d'amour*, battent au dos des amazones. »

Or, cette curieuse description de la centauresse date de 1786, selon les frères de Goncourt, en leur curieuse histoire de la femme au dix-huitième siècle, dont il sera très-prochainement parlé plus loin par notre sieur André. On voit que si le costume diffère de l'actuel, la mode et le Bois sont déjà là. Rien ne dit, du train dont certains *bons faiseurs* habillent ou plutôt costument ces dames, que d'ici à peu nous ne revoyions pas les choses telles que les prescrivait le *Cabinet des modes*, au temps où la littérature en était à La Calprenède et à Crébillon...

~~~ Il paraît qu'il ne faut pas douter de l'authenticité d'une chanson *inédite* de Béranger, récemment vendue (15 avril 1863) dans une vacation de l'expert Charavay. Dans son dernier Bulletin de l'*amateur*, un curieux recueil, on lit :

« ... Cette pièce incontestable est entièrement de l'écriture

de l'auteur, qui a signé *P.-J. de Béranger*. La présence de la particule *de* n'a rien qui doive surprendre, on la retrouve dans un grand nombre de lettres de Béranger. A ceux qui ne voudront pas croire, il ne nous reste qu'une chose à dire : Allez voir. Le possesseur de ce précieux autographe, que nous n'avions indiqué que par ses initiales, est M. *Fr. Garde*, ancien typographe, bibliophile et homme de goût. Il a réuni toutes les éditions illustrées de Béranger, et c'est pour mettre en tête d'un de ces volumes qu'il a acquis la chanson qui fait l'objet de cet article. Sur trois couplets, nous en avons donné un, le premier. M. Garde veut bien nous permettre de publier encore le suivant :

« La Nature nous régénère,
Elle abat nos vieux préjugés :
Par cette sage et tendre mère
Tous nos devoirs sont allégés.
Tout haut pourtant l'hymen murmure,
Et l'amour craint le coup mortel :
L'un est mal avec la nature,
Et l'autre n'est plus naturel. »

Nous avons publié le premier couplet de cette chanson dans notre Courrier du 11 avril dernier. Voilà le second. Qui de trois paye deux, reste un. Nous aurions peut-être le dernier couplet en disant un peu de mal des deux premiers... mais ces couplets ont pris ce soin eux-mêmes!

~~~ Il paraît qu'une des curiosités de Paris, en ce moment, c'est d'aller voir, plutôt qu'écouter, aux Folies-Dramatiques, Mlle Duverger jouant *la Dame aux Camélias* à côté de M. Laferrière. Le motif de cette curiosité n'est pas précisément la pièce, archi-connue, ni le talent de l'artiste. Voici ce qu'en dit (sous prétexte de *Dorante*) notre confrère Henri de Pène :

« On estime décidément à sept ou huit cent mille francs la toilette toute de dentelles et de diamants que porte Mlle Duverger, dans la *Dame aux Camélias*, à l'acte du bal. Un diamant qui brille dans le calice d'un camélia de sa coiffure vaut à lui seul plus de cent mille francs.

« Quelques détails sur Mlle Duverger, puisque c'est l'une des comédiennes de Paris sur lesquelles l'attention se porte en ce moment.

« Elle s'appelle Julie-Joséphine-Augusta Vaultrain de Saint-Urbain, et est née d'une famille de robe.

« Elle obtint ses premiers succès à Toulon. Plus tard, elle brilla à Marseille, d'où elle vint à Paris, et débuta au Palais-Royal dans *Fiorina* et *l'Oncle rival*.

« En 1845, elle assistait au fameux souper suivi du non moins fameux et si déplorable duel de Beauvallon et de Dujarrier. — Mlle Duverger était déjà une des reines de la mode.

« Elle partit pour Londres en 1848, mais revint deux ans après, et reparut au Gymnase.

« Pendant trois ans, on n'entendit plus parler d'elle. En 1854, elle rentra au Palais-Royal; ce fut alors qu'il lui prit l'heureuse idée de s'adonner au drame. Elle travailla, suivit les leçons de Boudeville, qui lui apprit à pleurer, et débuta avec un certain éclat à la Gaîté.

« On sait la suite. »

J'entends plus d'un lecteur s'écrier :

« — Mais non, on ne la sait pas ! »

La suite ? Lorsque Mlle Duverger se rend aux avant-scènes des théâtres, regardez qui la suit. Voilà la suite que notre malin confrère a laissée dans son écritoire.

~~~ Nous trouvons dans une lettre de l'abbé d'Olivet ce trait, qui marque jusqu'où peut aller la flatterie d'un courtisan :

« Personne, depuis la mort de l'abbé Régnier lui-même, n'a songé à dire *bisson* pour *buisson*, bien que Louis XIV ne prononçât jamais que le premier de ces mots pour le second, et *abre* pour *arbre*. C'est ainsi que les chasseurs, ou peut-être, disait l'abbé Régnier, les piqueurs lui avaient appris à dire dans sa minorité. Quelques courtisans, et particulièrement le cardinal d'Estrées, affectaient de parler comme le roi, — et ce fut par déférence pour Sa Majesté et pour le cardinal que l'abbé Régnier *eut la faiblesse de consacrer cette prononciation dans sa grammaire (!!!)* »

~~~ C'est pour la seconde fois seulement, croyons-nous, que M. Sainte-Beuve, sortant du cercle littéraire, de l'ordre politique, ou de la galerie des portraits féminins, aborde ouvertement la phalange des artistes. La première fois, ce fut à propos de l'intéressant travail de M. Feuillet de Conches sur *Léopold Robert*. Il publia dans le *Constitutionnel*, alors si brillamment dirigé par M. L. Véron, deux excellents articles, qu'on retrouve aujourd'hui dans le tome dixième de la nouvelle édition des *Causeries du Lundi*. Cette fois, l'illustre critique, tour à tour poëte et historien, qui est une des rares individualités militantes de l'Académie, prend, entreprend Horace Vernet. C'est un grand plaisir que de le suivre dans cet examen cette appréciation, ce portrait à la plume, qui a toutes les vigueurs du burin.

Après avoir, dans dix volumes, donné ou rendu la vie à mainte figure plus ou moins injustement effacée dans les ombres du temps, — après avoir remis sur le piédestal quelques centaines de noms littéraires... ou les en avoir fait descendre ; — après avoir placé sous leur jour le plus légitime bon nombre de philosophes et quelques politiques, — ou ayant enfin, tantôt vigoureusement dessiné au fusain, tantôt délicatement enluminé au pastel les femmes fortes, ou faibles... célèbres en tous cas, des deux derniers siècles, M. Sainte-Beuve se retourne aujourd'hui vers les ouvriers de l'outil d'art. Cette nouvelle voie où il entre va entraîner sur ses pas tous les lecteurs délicats, épris d'ingénieux points de vue, de révélations piquantes, d'anecdotes inédites, d'appréciations élevées, d'études enfin, grâce à Dieu, soustraites à cette banale technicité de métier qui fait le fond ordinaire de toutes les critiques d'art. M. Sainte-Beuve s'attachant, s'attaquant aux artistes, nous parlera de leurs idées, autant que de leurs œuvres matérielles; nous aurons l'exposé de l'influence de celles-ci sur celles-là, et la critique s'élèvera d'autant. Le travail sur Horace Vernet est fait pour mettre en goût les lecteurs d'élite. Ce n'est pas seulement le portrait de l'homme honorable et celui de l'artiste éminent que trace le biographe, c'est aussi la peinture du temps et l'exposé des idées de ce temps qu'étudie l'historien. On ne saurait mieux ouvrir la série (car nous espérons que c'en est une !) que par ce curieux et attachant travail.

~~~ Nous voudrions bien savoir ce qui est finalement advenu de la recherche du fameux trésor qu'on supposait caché dans les petits appartements de Versailles, et dont une lettre de M. B. S. Sage, chimiste et membre de l'Institut, lettre adressée au comte de Montalivet, le 15 décembre 1810, parlait de manière à éveiller, non pas la convoitise, faute de droits ! mais au moins la curiosité.

Dans cette lettre, M. Sage dit « qu'ayant appris que l'empereur faisait réparer Versailles, il croit bon de faire savoir au ministre qu'il tient de Dutet, homme de confiance de Louis XV et garçon de ses cabinets, qu'une somme de quatorze millions en or y était cachée. Il conseille de relever les parquets du cabinet et des petits appartements, ainsi que les boiseries et leurs fonds, pour opérer la recherche de ce trésor. Il donne ensuite de précieux détails sur la conduite de *Gamain* à l'égard de Louis XVI. »

M. de Montalivet transmit cette lettre au comte Daru, le 17 octobre suivant. Dès le lendemain, ce dernier faisait son rapport à l'empereur. Ce rapport, qu'on nous montre, conclut par une demande d'autorisation pour opérer quelques recherches. L'empereur écrivit en tête de la feuille :

« *Point de difficultés de faire des recherches secrètement. Fontainebleau, 24 octobre 1810.*

« N. »

Le curieux serait de savoir comment et sur quels points ont été dirigées ces recherches *secrètes*, — et si elles ont été poussées assez avant pour ne donner aucun espoir de trouver un jour ces *quatorze millions en or* !

~~~ CORRESPONDANCE. Reçu la lettre du marié aux 288 bouquets. Voilà qui est bien. On attend le voyage.

— Un officier de notre expédition du Mexique écrit à son frère, le soir du troisième jour de l'attaque de Puebla :

« ..... Nous pourrons, j'espère, imiter nos pères lorsqu'ils furent commandés par le général Bonaparte en Italie, et rapporter du Mexique quelques tableaux qu'aucun 1815 ne nous reprendra. J'ai vu hier, dans trois églises de Puebla, des Zurbaran... des Murillo...., et de ce dernier, surtout, une *Annonciation* qui est tout ce que je voudrais le plus adorablement emporter du Mexique... après la croix d'honneur ! »

— Nous avons reçu plusieurs lettres intéressantes, à propos de ce que nous avons rapporté du père Loriquet et de sa façon d'écrire, ou plutôt de supprimer l'histoire. Nous en parlerons prochainement.

— On nous écrit pour nous demander de qui nous pensons qu'on veut parler dans ce fragment copié *de la main* de Charles Nodier, qui semble emprunté à une lettre et destiné à l'impression, bien que rien de semblable n'ait jamais paru dans les œuvres de Nodier :

« ..... Les premiers envieux de ses succès furent les *bourgeois*, qui le trouvaient trop magnifique ; puis les gens en place, qui redoutaient son influence; les financiers lui trouvaient trop d'élévation dans le caractère et trop de génie ; les gens de lettres s'offensaient de son opulence, et les gens de cour, à qui il disait de grandes vérités dans la société et au théâtre, criaient à l'effronterie et à l'insolence contre ce bourgeois qui leur était préféré. Mme Goëzman tomba dans la misère et fut secourue par lui ; Darnaud-Baculard est sur le registre du passif pour 3,000 livres ; Dorat, Fabre-d'Églantine puisèrent dans sa bourse des fonds qui ne rentrèrent jamais... »

RÉPONSE. Il est évident, par la fin de l'extrait surtout, qu'il est question de *Beaumarchais*. La lettre dont Nodier avait copié ce fragment devait émaner de la femme du père de *Figaro*, et elle y faisait sans doute allusion aux calomnies dont Beaumarchais fut poursuivi vers la fin de sa carrière, car le ton est celui d'une réfutation. Peut-être cette lettre fut-elle écrite à l'époque où parut le honteux pamphlet : *Vie privée, politique et littéraire de Beaumarchais*.

Nous désirerions connaître le but de l'interrogation à laquelle nous pensons avoir répondu.

~~~ Il nous est venu onze lettres exprimant toutes le désir d'être mis en communication avec miss Sally, — la jeune Anglaise à laquelle il arriva en voyage de prendre par accident certain bain tout à fait insolite, et dont on trouvera le mot, si on n'a pas tout deviné, à la fin de la bataille de Waterloo dans les *Misérables*. Onze messieurs se déclarent disposés à braver tout ridicule, si ridicule il y a, et à faire cesser l'état d'isolement de cette pauvre paria. Nous transmettons scrupuleusement toutes les lettres à la personne, amie de la famille anglaise en question, de qui nous tenions ces détails, en refusant ici à trois des signataires de ces lettres une publicité nominale qu'ils mettent je ne sais quelle forfanterie à demander. Sur les onze, il s'en trouve trois qui, nous l'avouons, paraissent fort sérieux, et si un mariage se concluait par un choix entr'eux, nous serions bien aise d'être mis en situation d'en parler ici. Ce serait curieux !

~~~ Pourquoi les gens si ardents à se marier ne cèdent-ils pas à l'attrait qu'offre cette annonce, que nous trouvons hier dans ce qu'on appelle *les cinq grands journaux* :

MARIAGES : 300 FUTURES
à marier, dots de 10,000 fr. à 2 millions.

Nous supprimons, bien entendu, le nom du traitant.

~~~ Nous arrivons bien tard pour parler de la mort de Mme de Lamartine. Tout a été dit sur l'événement qui isole le grand poëte, aujourd'hui âgé de soixante-treize ans, et alité lui-même sous l'action de rhumatismes aigus. Les amis de l'auteur de *Jocelyn* avaient pensé que c'était plus que jamais le moment de tenter d'affranchir un vieillard terrassé des derniers embarras matériels qui attristent sa vie, et M. Émile de Girardin avait proposé dans la *Presse* qu'au nom de Mme de Lamartine la France acquittât les dettes du grand poëte. Déjà MM. Péreire avaient souscrit pour dix mille francs, M. G. Delahante offrait ses services, et, dès à présent, une somme de cinquante mille francs pour la liquidation des affaires du poëte. Mais M. de Lamartine a écrit à M. de Girardin pour refuser : « *Au nom du ciel et de notre bonne amitié, arrêtez-vous, n'en parlez plus !* » s'écrie-t-il. Respectons ce scrupule, tout en louant l'illustre publiciste de son initiative. Sans doute M. de Lamartine aura senti que l'instant même qu'on avait cru bien choisir le froissait par quelque côté secret. Ceux qui jugent avec l'expérience du monde, faute d'avoir leur cœur saisi dans ces désastres de la famille et de la fortune, peuvent croire que M. de Lamartine a regrettablement laissé échapper ici l'occasion d'en finir avec des embarras dont ses souscripteurs ont la fréquente confidence. L'illustre poëte en a jugé autrement. Encore une fois, respectons le scrupule, même lorsqu'il ne nous est pas donné de le comprendre !

JULES LECOMTE.

Tremblement de terre à l'île de Rhodes.

—

L'antique Ophus a — île des serpents — dont les Grecs ont changé le nom sinistre en celui de Rhodes — île des Roses — et dans laquelle ils avaient placé le théâtre des amours d'Aphrodite et d'Apollon, vient d'être victime d'une de ces convulsions volcaniques, fléau des beaux ciels de l'Orient.

Vue de Rhodes et de la tour Saint-Michel, renversée par un tremblement de terre le 22 avril 1863.

D'APRÈS UN CROQUIS DE M. SPOLL.

C'est le 22 avril, à 10 heures et demie du soir, que la première secousse se fit sentir, suivie bientôt d'autres plus violentes, qui occasionnèrent la destruction de deux mille maisons ou édifices et la mort de plus de trois cents personnes.

Cette nouvelle était parvenue à Smyrne par un steamer spécial expédié par le gouverneur de l'île, pour demander des tentes et du matériel de secours pour les malheureuses victimes échappées à cet épouvantable désastre.

Par un heureux hasard, aucun des résidents français n'a été atteint, bien que plusieurs se soient transportés immédiatement aux endroits qui ont le plus souffert pour y porter des secours.

Au nombre des monuments dont on a à déplorer la perte, il faut compter : la prison nouvellement construite, l'église catholique, la métropole grecque, la tour arabe — *arab-koulé* — et cette fameuse tour Saint-Michel, immortalisée par Marilhat, aux pieds de laquelle viennent se briser les courants de l'archipel. Elle s'est écroulée entièrement.

Lorsqu'on arrivait à Rhodes, c'était un des premiers édifices qu'on apercevait, dominant la mer de toute sa hauteur, avec ses quatre tourelles et ses trois écussons, portant encore le nom de son fondateur, Philibert Naillac. Il en est de même du minaret qui a remplacé au sommet de la ville l'ancienne flèche de Saint-Jean, et qu'on voyait de fort loin en mer. Seules les massives fortifications, qu'ébranlèrent avec tant de peine les canons de Soliman, ont résisté à cette effroyable commotion.

Dans l'intérieur de l'île, treize villages ont été détruits : Trianda, Bastida, Maritza, Damatria, Salakos, Dimitia, Lardos, Catavia, Laerma, Pilona, Lachania, Istridos, Monotilos, et Massari. — Ce dernier village n'a plus un mur debout, et sa population qui était de deux cents âmes est réduite à trente-cinq.

Tous les autres villages ont été plus ou moins éprouvés par cette convulsion

Exposition d'horticulture de la rue de la Chaussée-d'Antin.

terrestre dont le contre-coup s'est fait ressentir à Marmora. Une pluie torrentielle accompagnait ce désastre, et l'on manque encore de détails pour apprécier le tort qu'il a pu causer aux récoltes et au bétail de l'île.

E. A. SPOLL.

Mort du Président de la République du Pérou.

Le grand maréchal don Miguel San Roman, président de la République du Pérou, vient de mourir à Chevillos, petite ville située à trois lieues de Lima, dans la matinée du 3 avril dernier, laissant son pays plongé dans une profonde douleur. Il ne nous appartient pas d'apprécier sa politique ni son administration, mais nous pouvons déclarer en toute sûreté que jusqu'à ce jour, aucun président péruvien ne s'était acquis plus de sympathies.

Le général San Roman est né à Puno, le 17 mai 1802, de parents Indiens. Il était âgé de 12 ans, lorsque Miguel San Roman, son père, colonel au service de l'Espagne, prit parti pour l'insurrection des Indiens soulevés par le Cacique Pumacague. A la bataille de Sicuani, Pumacague et San Roman furent faits prisonniers; le Cacique fut perdu et le colonel fut fusillé un an après. Pendant tout le temps que dura la captivité du colonel San Roman, son jeune fils, Miguel, ne le quitta pas un seul instant, et lorsque vint le jour du supplice, il accompagna jusqu'à l'endroit fatal son père, qui lui fit jurer une haine éternelle aux Espagnols et promettre en même temps de venger sa mort.

Le grand maréchal Don Miguel San Roman, président de la République Péruvienne, MORT A LIMA, LE 3 AVRIL 1863.
D'après les photographies de MM. Maunoury et Courret (Lima).

Peu d'années après ce tragique événement, le jeune San Roman s'enrôle dans l'armée indépendante et se distingue dans toutes les affaires, soit comme soldat, soit comme officier, grade auquel il parvint au siége de Callao, en 1821.

Il prit part à tous les combats de la mémorable campagne qui s'ouvrit en 1832, et qui décida de l'indépendance américaine, et il fut fait capitaine à la bataille d'Ayacucho. Les rapports officiels le présentent comme un des héros de la journée.

Les convulsions politiques auxquelles fut livré le Pérou après son émancipation fournirent au jeune capitaine quantité d'occasions de déployer ses qualités. Il fut fait général à la bataille de Gangallo, en 1838, et devint le plus terrible adversaire du général bolivien Santa-Cruz, qu'il finit par chasser du Pérou. Nommé grand maréchal en 1833, il devint sénateur en 1835. Appelé plusieurs fois au ministère de la guerre, il fut en outre élu président de la convention nationale en 1855, et quelques années après, promu au grade de général en chef de l'armée du Sud.

C'est pendant qu'il exerçait ces fonctions qu'il fut appelé à la présidence de la République par 2,891 voix sur 3,391 votants. Il y avait à peine cinq mois

Funérailles du grand-maréchal San Roman, célébrées dans la cathédrale de Lima, le 6 avril 1863. (D'après les photographies de MM. Maunoury (Lima), communiquées par M. Nadar.)
ARRIVÉE DU CONVOI DEVANT LA CATHÉDRALE.

qu'il était à la tête du gouvernement de son pays lorsqu'une maladie cruelle est venue l'enlever à l'amour et à l'estime de ses concitoyens.

En l'absence du général don Juan Antonio Pezet, premier vice-président, c'est le second vice-président don Pédro Diez Cansico qui a pris les rênes de l'État.

Les funérailles de don Miguel San Roman ont été célébrées avec la plus grande pompe dans la cathédrale de Lima.

Toutes les troupes formaient la haie devant le portail à l'arrivée du corps et l'église était décorée d'emblèmes rappelant les mérites et la gloire du défunt. Tous les corps constitués de l'État accompagnaient le cercueil, le canon grondait par intervalle et la population entière s'était jointe au cortége pour rendre un dernier hommage à l'un des principaux auteurs de son indépendance.

Les dessins que nous publions, exécutés d'après des photographies authentiques qui nous sont adressées de Lima, représentent les parties les plus intéressantes de la cérémonie funèbre. C'est également à l'obligeance de nos correspondants que nous devons le portrait du maréchal don Miguel San Roman.

COURBET

Réception par l'Empereur des Français du président du Pérou

Le *Moniteur universel* annonce, dans sa partie officielle, que l'Empereur a reçu le 25 mai, au palais des Tuileries, en audience publique, S. Exc. M. le général Pezet, devenu président de droit de la république du Pérou, par suite de la mort du président San Roman.

S. Exc. M. le général Pezet était accompagné de M. le docteur Pedro Galvez, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république du Pérou.

Son Exc. le président a eu l'honneur d'être reçu par S. M. l'Impératrice.

M. le général Pezet a été conduit au palais des Tuileries dans une voiture de la cour, et reconduit à son hôtel avec le même cérémonial.

L'accueil distingué qui a été fait par Leurs Majestés impériales au général Pezet contribuera sans doute à fortifier les bonnes relations qui existent entre la France et le Pérou. L'entrevue amicale du 25 mai portera ses fruits : elle favorisera puissamment l'extension du commerce français et l'influence civilisatrice de la France, et elle offre au Pérou de nouvelles garanties de stabilité et de progrès.

Le président Pezet, un des personnages les plus remarquables de l'Amérique du Sud, est né à Lima, sous le gouvernement du vice-roi Abascal, quand les colonies américaines de l'Espagne révélaient leur ferme volonté de conquérir leur indépendance. Son père, qui était un des Péruviens les plus connus par son patriotisme et sa vaste érudition, lui inspira de bonne heure l'enthousiasme qui l'animait pour la cause de la liberté; c'est ainsi que le jeune Pezet quitta le collége pour s'enrôler dans l'armée libératrice du général San Martin; il eut la gloire de prendre part à toutes les campagnes, et le bonheur d'assister à la proclamation de l'indépendance et à son triomphe définitif dans les champs d'Ayacucho.

Il s'éleva, en suivant une filière rigoureuse, au plus haut rang de la hiérarchie militaire, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de général, qui lui fut conféré sur le champ de bataille.

Don Juan Antonio Pezet a rendu d'importants services à son pays dans les postes élevés qu'il a occupés successivement, comme préfet des principaux départements, ministre de la guerre, général en chef et vice-président de la république dans deux périodes constitutionnelles. Devenu président légal du Pérou, on peut affirmer que le général Pezet est non-seulement l'homme désigné par la Constitution pour régir les destinées de son pays, mais qu'il est encore désigné par le vœu populaire. Dans sa longue et brillante carrière publique, il s'est toujours montré plein de zèle pour le bien, ami du devoir, actif, conciliant, et d'une extrême douceur. Par ses principes et par son caractère il s'est signalé comme le représentant des idées de paix et d'ordre, qui sont les nécessités suprêmes du Pérou pour développer ses immenses ressources.

Le voyage que vient de faire en Europe le général Pezet, et les observations qu'il a recueillies durant son séjour en France, ne seront pas sans profit pour le Pérou. Le mécanisme de notre administration et le système de nos grandes compagnies financières et industrielles, qu'il a étudiées attentivement, serviront de modèles à d'utiles améliorations dont il ne manquera pas de doter sa patrie.

Comme homme privé, le général Pezet est un des types les plus distingués de l'Amérique espagnole.

MAX. VAUVERT.

Une réception de dames européennes au harem du vice-roi (Caire).

Nous avons demandé à notre correspondant du Caire de se procurer par tous les moyens possibles un croquis de la réception de S. A. la princesse Clotilde par la vice-reine d'Égypte, mais la loi musulmane est inflexible et les profanes masculins sont soigneusement écartés du sérail où l'on ne pénètre qu'en rêve. Nous avons voulu néanmoins donner à nos lecteurs une idée complète de la manière dont se passent ces réceptions assez rares, et c'est grâce à un croquis de feu madame de Montaut, reçue autrefois par la vice-reine, que nous pouvons satisfaire cette curiosité; — le récit pittoresque écrit par M. Montaut père accompagne le dessin de la voyageuse, que son propre fils a spirituellement interprété.

Au nombre des dames qui formaient ce qu'on appelle au Caire le cercle européen, se trouvait la fille d'un ancien consul qui nous offrit de nous faire obtenir une audience de la femme légitime du vice-roi; nous acceptâmes avec empressement et peu de jours après l'audience fut accordée.

Un nombreux personnel de gardes et de domestiques remplissait les abords du palais et après avoir traversé un premier corps de bâtiment consacré aux gens de service, une sorte de galerie nous conduisit à l'appartement des femmes, situé au milieu des jardins, et là nous franchîmes la première porte du *harem*.

Assis ou couchés sur les degrés de marbre, des esclaves noirs encombraient le seuil du palais. On souleva de lourdes portières et nous entrâmes dans une vaste pièce toute revêtue de marbre blanc; c'était le vestibule de la salle de réception : là erraient des femmes de toutes couleurs, aux costumes variés et dont aucun voile ne couvrait les traits. Enfin, une dernière porte s'ouvrit et un nous introduisit dans ce que j'appellerai la salle du trône. C'était une vaste appartement, très-haut d'étage et assez semblable, pour les proportions, aux grands salons d'apparat de nos châteaux de la couronne. Cette salle formait un carré long dont l'un des grands côtés était occupé par d'immenses portes vitrées donnant sur les jardins. Une sorte de trône était placé à l'extrémité.

L'ameublement se ressentait malheureusement de l'invasion que l'Occident tend à faire depuis quelque temps en Orient. Les meubles, les tentures, les draperies étaient en riches soieries venues en droite ligne non de Brousse ou de la Perse, mais des fabriques de Lyon. De magnifiques tapis d'Aubusson recouvraient le plancher; et au devant d'un divan qui régnait tout autour de la salle, des chaises et des fauteuils étaient disposés pour les visiteurs européens.

La vice-reine était entourée de femmes de pachas qui lui formaient une petite cour. Aucune de ces femmes n'était très-jeune mais elles étaient toutes ornées de cet embonpoint qui, aux yeux des Orientaux, constitue la parfaite beauté. Quelques-unes avaient dû être et même étaient encore fort belles, mais plutôt par la régularité des traits que par l'expression, qui était douce et insignifiante.

La femme du vice-roi est très-belle, mais d'une beauté qui consiste plutôt dans l'élégance que dans l'extrême régularité des traits. Sa bouche charmante est presque toujours animée par un sourire plein de bienveillance et de séduction. Ses sourcils bien fournis et réguliers étaient légèrement peints en noir. Elle portait avec aisance un magnifique costume, d'un goût parfait.

Ses pantalons étaient en superbe étoffe à larges raies de moire antique brodée d'or et de satin violet. Une tunique semblable ouverte sur le devant formait la queue par derrière, comme un manteau de cour. Par dessus, une sorte de casaque ouverte à manches longues et étroites, en velours jaune, bordée de fourrures, retombait au-dessus des genoux et était serrée à la taille par une ceinture de cachemire. Une chemise d'homme à col rabattu et une petite cravate de satin noir complétaient le costume. La coiffure était charmante : elle se composait d'une espèce de fichu de dentelles noire et or, dont une pointe, s'avançant sur le front à la naissance des cheveux, était fixée par une agrafe de diamant, tandis que les deux autres pointes se croisaient derrière la tête, retenues aussi par des bouquets de diamants.

Après les compliments d'usage, la princesse nous fit asseoir et alla se placer sur son trône, mais habitués à la pose nonchalante des divans, ses petits pieds, chaussés d'élégantes babouches, venaient comme malgré eux se poser sur son siége. Des esclaves apportèrent le café, sur un plateau recouvert d'un tapis de velours rouge brodé d'or et de perles fines. Le café était servi dans de petites tasses de porcelaine posées sur des supports de métal qu'on appelle *zarfs* et qui ont la forme de coquetiers.

Après le café la princesse nous fit la galanterie d'un concert. On nous servit d'abord de longues pipes dont on posait le fourneau dans de petits plateaux d'argent pour les isoler du tapis. Des esclaves nous en apportaient d'autres chaque fois que l'une d'elles s'éteignait. Les musiciennes entrèrent et le concert commença. L'orchestre féminin se composait d'instruments tout à fait primitifs : un tambour de basque, une longue flûte, un violon datant certainement de l'enfance de l'art et une sorte de luth ou mandoline comme on en voit dans les peintures du moyen âge. Bientôt les virtuoses entonnèrent une mélodie nationale sur un rythme un peu traînant mais qui ne manquait pas de caractère. Plusieurs des voix étaient fort belles, mais émises sans art ni sans nuance aucune. Quant à l'harmonie des instruments, on pense bien qu'elle était fort pauvre, et comme je ne comprenais pas le sens des paroles, ce concert plus curieux qu'agréable ne tarda pas à me paraître un peu monotone.

La princesse s'était bientôt lassée de poser sur son trône; elle allait d'un siége à l'autre, nous adressant la parole et lutinant les grosses femmes des pachas. Elle faisait cela avec une grâce enjouée mais toujours digne, et l'on subissait malgré soi le charme dont sa personne était entourée.

De temps en temps on apportait le café et l'on renouvelait les pipes, on nous servit bientôt une collation complète. Les musiciens, après un assez long entracte, reprirent leurs instruments ; mais cette fois, voix et orchestre ne servirent plus qu'd'accompagnement à un nouveau spectacle. Trois danseuses entrèrent dans la salle; l'une d'elles, la Taglioni du harem, portait à sa ceinture une énorme agrafe de diamants que le pacha lui avait donnée dans un moment d'enthousiasme et qui eût fait envie à une princesse d'Europe.

Nous avions beaucoup entendu parler de la danse des almées. Celle-ci, quoiqu'un peu plus décente, en était une sorte de diminutif et pouvait nous en donner une idée. Voluptueuse plutôt que légère, elle consistait surtout en des mouvements du corps qui, souple comme un serpent, se pliait en tous sens et se renversait en arrière, non parfois sans une certaine grâce.

Les danseuses s'accompagnaient avec des castagnettes. L'une d'elles était remarquablement jolie. Ce spectacle nous captiva d'abord assez vivement ; mais comme le concert il dura trop longtemps et manquait de variété. Ce spectacle m'avait jeté dans une vague rêverie : ces danses, cette musique, ces chants, les nombreuses esclaves répandues çà et là me transportaient dans le monde des Mille et une Nuits, et il me semblait parcourir réellement ce monde féerique où je n'avais jusqu'alors voyagé que par la pensée.

Mais le songe s'évanouit bientôt, brusquement dissipé par la réaction, qui nous apparut sous les traits d'une gouvernante anglaise conduisant le jeune fils du pacha. Une gouvernante anglaise en plein harem !... On ne pouvait imaginer de contraste plus bizarre que cette grande fille d'Albion emprisonnée dans ses raides ajustements et ces danseuses au teint animé, aux

tuniques flottantes et dans le dernier désordre d'une danse qui vient de finir.

Il y avait déjà plusieurs heures que nous étions dans le harem; et quoiqu'on nous eût prévenues qu'à la cour d'Egypte la politesse d'une visite se mesure à sa longueur, la nôtre cependant dut avoir un terme et nous primes congé de la princesse en lui faisant traduire toutes sortes de compliments dans le goût arabe.

Exposition d'horticulture

C'est le 9 du présent mois de mai qu'a été ouverte l'exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture, rue de la Chaussée-d'Antin.

Pendant les quelques jours qu'elle a duré, la foule s'est pressée dans ce petit oasis de verdure et de parfums, car la foule parisienne est très-friande d'expositions, de parterres et de fleurs.

Jamais, en aucun pays, ni à aucune époque, on ne s'est tant occupé des plantes et des fleurs qu'on le fait aujourd'hui en France.

L'exposition de la Chaussée-d'Antin est importante surtout en plantes d'introduction nouvelle et en orchidées, très-utiles à l'ornementation des parcs. Parmi les plantes exposées par MM. Thibaut et Keteleër, horticulteurs à Paris, nous citerons l'*Aucuba japonica bicolor*, le *Cleyera japonica variegata*, les *Abies microsperma* et *Alcoquiana du Japon*, le *Cupressus Lindleyana alba du Mexique*, et le *Cryptomeria species nova*. (Ces dernières sont des essences forestières d'un grand avenir en France.)

Nous citerons aussi un beau lot d'orchidées d'une grande variété. Il nous est impossible de faire un compte-rendu détaillé de toutes les merveilles horticoles que nous avons vues, mais nous constatons que les amateurs ont été satisfaits.

Enfin, n'oublions pas de dire que les gourmands s'extasiaient justement devant les asperges monstrueuses de M. Lhérault d'Argenteuil, les artichauts de M. Gaborit de Niort, les fraisiers d'un Anglais, M. Gloede des Sablons, et, pour terminer, devant les ananas, raisins, muscats d'Alexandrie, etc., de MM. Blaustier et Fontaine, de Paris.

Cette exposition, ouverte le 9, a fermé le 15. Elle a été réouverte le 20 jusqu'au 28 courant; c'est la continuation de la première. Elle contient les objets d'art et d'industrie, outils, etc., se rapportant à l'art des jardins et à l'ornementation des parcs.

Si les exposants méritent une mention honorable pour leurs produits, la commission mérite toutes louanges pour la manière intelligente avec laquelle elle a organisé cette *exhibition* dans un espace à-coup-sûr trop restreint.

I. DE P.

LES REFUSÉS

HISTOIRE EN CIRCONSTANCE

Avez-vous rendu visite au *Salon des Refusés*? Oui, n'est-ce pas?... Alors, je commence à croire que décidément ce pauvre Ducroquet...

— Qui donc, Ducroquet?...

— Vous l'allez savoir.

Je me promenais, moi aussi, il y a deux jours, dans ce *Salon des Refusés* qui défraye de gaieté les spleens de la capitale, quand soudain j'aperçus, campé devant une toile autour de laquelle grondait une sorte d'émeute de curiosité, le Ducroquet dont j'ai eu l'honneur de prononcer le nom.

L'ayant, — comme il arrive de certaines gens qu'on connaît sans les connaître, — entrevu à de longs intervalles dans la bagarre de la vie, j'avais appris superficiellement que Ducroquet était un de ces déclassés qui, après maintes tentatives, s'en vont un matin frapper à la porte de l'art, faute d'autre domicile social.

Interprétant donc logiquement sa présence en pareil lieu :

— Hé! bonjour, noble victime. Je devine le motif qui vous amène céans. Vous êtes un des martyrs du jury, un de ces refusés auxquels une décision imprévue a ouvert un lieu d'asile. Je gage même que ce tableau qui excite des transports d'ébahissement est de votre cru... Tout juste! Il est signé de votre nom! Ah! ah! mon gaillard!...

L'artiste m'avait écouté avec un froncement de sourcil, et prenant la parole d'un ton amer :

— Moi! refusé! Plût au ciel! Mais détrompez-vous. Ce tableau est de mon frère. Il a tous les bonheurs, lui!...

— Singulier bonheur que celui-là!

— Vous croyez?... Vous êtes comme tout le monde : ne regardant les choses qu'à la surface et n'approfondissant rien. Et moi je soutiens et suis prêt à vous démontrer que toutes les joies, toutes les prospérités appartiennent aux refusés d'ici-bas.

— J'avoue ne pas saisir parfaitement.

— Il faut alors que je vous raconte ma propre histoire. Quoique ce récit réveille en moi les plus pénibles souvenirs, je le ferai pour vous convaincre. Donnez-moi le bras et marchons un peu.

J'acquiesçai à cette proposition, et Ducroquet reprit aussitôt, en partant du pied gauche :

— Je vous ai dit que j'avais un frère, un frère dont vous venez de voir les produits... C'est extravagant, c'est monstrueux de peinture, et cela a été refusé avec une unanimité touchante.

Mais par son extravagance même, ce paysage phénomène attire à lui la foule. C'est à qui contrôlera les décisions du jury, à qui inventera une qualité à cette œuvre grotesque. Ceux-là mêmes qui rient tiennent à retenir l'intitulé du peintre qui les a tant réjouis.... Dans un mois, mon frère aura une célébrité à la Courbet! Dans un an, il passera grand homme aux yeux d'une coterie quelconque.

Moi, pendant ce temps là, j'ai exposé un tableau qui a été admis; un tableau honnête, consciencieux, travaillé. Je n'ai pas encore surpris un regard en flagrant délit de sympathie pour mon œuvre. Je me perds dans la foule, je suis convenable, banal et reçu!... C'en est fait de mon avenir...

Mais ne vous figurez pas que ma théorie repose tout entière sur ce seul exemple!... Nous avions dix-sept ans, nous sortions du collége, mon frère et moi; — car j'ai oublié de vous dire que nous étions jumeaux.

Nous nous présentons au baccalauréat. Je suis admis; il est refusé...

Pour me récompenser, on me colloque dans un abominable bureau de ministère, où je m'étiole, m'abrutis, me suicide lentement.

Lui, — en sa qualité de refusé, — ne pouvait prétendre à l'honneur de ramer sur les galères de l'administration.

— Ce pauvre garçon, comme soupirait notre mère, ce n'est pas sa faute!

Et tandis que je portais le bât, elle lui bourrait ses poches d'écus qu'il dépensait dans une oisiveté sardanapalesque.

Ce pauvre garçon!..

Ducroquet commençait, à mesure qu'il parlait, à s'échauffer davantage, et à passer du rose au rouge, du rouge au cramoisi. Rassemblant cependant son courage :

— Vingt ans se passent, reprit-il avec une rage concentrée, nous tirons à la conscription. Vu sa faiblesse de tempérament il est refusé, — et l'on me prend à sa place. Total, deux mille francs que je suis obligé de compter sur un petit héritage que j'avais fait. Deux mille francs pour me conserver aux papeprasses du gouvernement! C'en est trop!

Je jette la bureaucratie aux orties et je me fais homme de lettres. Mon frère, — par esprit d'imitation chronique, — embrasse immédiatement la même carrière.

Nous présentons chacun une pièce. On refuse la sienne, la mienne est acceptée.

— Diable! mais votre rôle, cette fois-là, me paraît avoir été préférable au sien!

— C'est une ironie, n'est-ce pas? Ne plaisantez pas je vous en prie, avec mes souffrances... Ma pièce reçue est sifflée outrageusement. Je suis aplati du premier coup.

Lui, au contraire, a tous les bénéfices de l'inconnu et du méconnu. C'est à qui le consolera de l'ineptie des directeurs. Un petit journal qui était alors en querelle avec le théâtre d'où il avait été éconduit proclame, en deux colonnes, que sa comédie était un chef-d'œuvre, que d'ailleurs il en était toujours ainsi, qu'on repoussait les génies et qu'on accueillait les idiots.

L'idiot c'était moi! le génie, c'était lui!... Lui! le refusé!

Indigné, j'abandonne les lettres ingrates. On lançait à ce moment là toutes sortes d'affaires industrielles.

Grâce à la protection d'un ami, j'apprends qu'on doit émettre au pair les actions d'une compagnie qui triplera son capital dans un an. J'intrigue, je supplie pour être des privilégiés.

Mon frère a vent de l'affaire, il intrigue de son côté, mais en vain. On lui refuse des actions, on m'en accorde cent.

— Eh bien!...

— Eh bien! huit jours après, elles perdaient trois cents francs pièce, et mon agent de change m'éreintait pendant que, souriant, lui échappait, grâce au refus, à une débâcle.

A ce passage, je ne pus réprimer un sourire.

— Vous riez! exclama Ducroquet exaspéré, vous riez!... Riez donc plus fort encore, car vous n'avez pas fini!

Toutes ces désillusions m'avaient brisé!

Il me fallait les joies de la famille! le calme du foyer! les compensations de la félicité intime!

Une jeune fille, belle comme les amours, m'apparut dans une soirée. Le lendemain, j'étais éperdument épris. Le surlendemain on m'annonçait que mon frère aspirait déjà à sa main depuis un mois.

C'en était trop!

Je me pique au jeu. Je mets en œuvre toutes mes éloquences, tous mes entraînements. On refuse mon frère et je deviens l'époux de la jeune fille, belle comme les amours.

— Cette fois au moins, vous conviendrez...

— Ma femme et moi, monsieur, interrompit Ducroquet d'une voix caverneuse, nous sommes séparés de corps et de biens depuis cinq ans, — et mon frère, le refusé, continue à savourer à sa barbe les douces indépendances de la vie de garçon!

Comprenez-vous maintenant? Croyez-vous maintenant? .. Concevez-vous que ce *Salon des Refusés*, dernière goutte d'amertume qui a fait déborder le vase, est pour moi... Non! je n'y veux pas rentrer!... Je me sauve pour échapper au spectacle du triomphe de mon frère .. LE REFUSÉ !!!

La foule, en effet, continuait à assaillir de regards avides la croûte de Ducroquet deux, pendant que l'œuvre de Ducroquet un languissait, en son coin, perdue dans l'océan des œuvres honorables, — mais admises.

Est-ce que Ducroquet un aurait raison? Est ce que le monde appartiendrait aux gens qui savent essuyer à propos tous les refus? ..

PIERRE VÉRON.

Le mois de Marie

Le soleil s'éteint derrière la colline; il n'est pas encore nuit cependant, mais les bruits cessent peu à peu, et un dais de brume voile déjà l'horizon.

Le clocher se profile sur le ciel pâli, et un dernier reflet doré illumine la croix latine qui le surmonte...

Tout à coup la cloche du soir s'ébranle, et le village, qui tout à l'heure paraissait endormi, se réveille à cet appel joyeux...

C'est le mois de Marie! Les fleurs de mai!

L'humble et le juste, la mère et l'enfant, le vieillard et la jeune fille se dirigent d'un pas pressé vers l'église...

Les portes en sont ouvertes. Dehors, tout est sombre; dedans, tout est mystère lumineux, tout est parfum aussi, tout est joie, et les chants des vierges accompagnent l'orgue modeste qui bourdonne gravement...

C'est le mois de Marie! Les fleurs de mai!

Tout au fond de la chapelle s'élève un autel qui disparaît sous les fleurs.

La blanche statue de la mère de Jésus se détache de ce parterre odorant entourée d'une auréole de lumières, son fils est dans ses bras; et l'enfant divin, et la Vierge miraculeuse sourient d'un sourire céleste.

Les fleurs de Mai. (Dessin d'E. Morin.)

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Attaque d'un convoi français par les guérillas mexicaines. (D'après les croquis de M. Brunel, lieutenant d'artillerie de la garde.)

C'est le mois de Marie! Les fleurs de mai!

Et la chrétienne assemblée chante et prie.

L'humilité, la chasteté sainte et la douleur rayonnent sur le front de Marie pleine de grâces.

L'enfant bégaye ce nom si doux à dire.

La vierge soupire ses louanges.

Et la mère lui demande de lui donner sa force aux jours de douleurs.

Tous espèrent en l'intercession puissante de la reine des anges.

C'est le mois de Marie! Les fleurs de mai!

. . . . La foule s'écoule lentement, recueillie. Au dehors, les cieux se sont remplis d'étincelles; le rossignol jette à la brise ses trilles sans fin; des acacias et des sureaux en fleurs, de la terre brune et du bois verdoyant, mille parfums s'exhalent en un immense soupir harmonieux.

Dans les espaces, tout est joie et promesse, encens et mélodie..

C'est le mois de Marie! Les fleurs de mai!

J. DE PEREZ.

Attaque d'un convoi par une bande de guérillas

Notre correspondant nous adresse un croquis représentant l'attaque d'un convoi par une bande de guérillas. Ces escarmouches, qui se renouvellent si fréquemment dans toutes les expéditions militaires, sont généralement sans importance au point de vue de la campagne.

On comprend que le parti qui apprend qu'un convoi, soit de vivres, soit d'argent, est en route pour ravitailler ses adversaires, fait tous ses efforts pour l'empêcher d'arriver à destination et pour en profiter lui-même.

C'est une escarmouche de ce genre que nous transmet M. Brunet, et la gravure que nous reproduisons aujourd'hui suffira pour donner à nos lecteurs un aperçu de toutes les affaires du même genre.

Pendant que les guérillas attaquent, et que l'escorte défend le convoi, les conducteurs de voitures pressent leurs bêtes de trait pour sortir au plus tôt de l'endroit défavorable où l'ennemi les a attendus pour attaquer.

Nos soldats, sans abandonner les chariots confiés à leur garde, font le coup de feu avec les guérillas, et de temps à autre croisent la bayonnette contre les agresseurs qui s'approchent de trop près. D'autres vont fouiller les fourrés qui bordent la route, et qui servent d'embuscade aux assaillants, et les délogent à coup de fusil, à la bayonnette ou avec le sabre.

Dans les affaires de ce genre, tout le monde combat et paye de sa personne, l'officier comme le simple soldat.

Nous n'avons pas besoin de dire que cette fois encore nos soldats ont conservé intact le convoi qui leur avait été confié, et que les guérillas n'ont retiré d'autre fruit de leur attaque que la perte d'un bon nombre de leurs hommes.

M. VAUVERT.

SALON DE 1863

(2e article)

LA PEINTURE D'HISTOIRE.

Sous la dénomination assez impropre de peinture d'histoire, on comprend tout ce qui se rapproche de l'étude pure et absolue de la figure humaine: étude grave et sévère où l'habileté a moins de part que dans aucun autre genre, et dont la voie, aride et pénible, à ses débuts, mais à mesure qu'on y avance, se parsemant de jouissances, mène aux chefs-d'œuvre et à la gloire incontestable.

La peinture d'histoire est remarquablement représentée au salon de 1863: l'espèce de concours qui s'est établi, par un hasard singulier, entre deux artistes renommés, a eu en outre cet excellent résultat d'intéresser le public, d'amener des parallèles, de susciter des discussions qui ne peuvent être que profitables à l'art.

On devine que nous voulons parler des deux tableaux de MM. Paul Baudry et Cabanel, où les deux peintres, inspirés par un même sujet, l'ont traité chacun à sa façon, et de telle manière qu'il serait difficile de décider lequel y a le mieux réussi. Comme nous ne voulons point chercher à imposer notre opinion, nous n'entreprendrons pas un examen comparé de ces deux œuvres; en agissant ainsi, on est toujours tenté de sacrifier l'exactitude à une opinion préconçue. Décrivons simplement, sans parti-pris ni préférence.

Dans la *Perle et la Vague* de M. Paul Baudry, la figure de la femme qui occupe toute la longueur du tableau est présentée de dos, couchée sur le flanc gauche. Sa jambe gauche, repliée sous la droite, fait saillir la hanche de ce côté; par un mouvement plein de coquetterie féminine, le haut du corps se cambre progressivement jusqu'à la tête, qui, continuant la spirale, se renverse tout à fait et regarde le spectateur, encadrée dans le triangle formé par les bras, et dont le gauche, dissimulé par les cheveux, forme la base, tandis que le droit dessine les deux autres côtés. On se représente ainsi quelle ligne heureuse et savante à la fois l'artiste a découpée sur le fond glauque de la mer; la cuisse droite, la hanche, le sein, le bras, chaque partie du corps ayant son mouvement propre et se reliant à la partie voisine pour former un ensemble d'une grâce et d'une élégance exquises. M. Baudry fait échouer sa *perle* sur un roc tapissé d'une mousse rare, d'où jaillissent quelques plantes marines au ton sombre et que parsèment quelques précieux coquillages. La vague qui apporte la belle enfant se creuse en forme de coquille; quelques bandes d'écume jetées çà et là en font ressortir la teinte d'émeraude. Voilà pour le dessin; mais c'est dans la couleur qu'il faut rechercher l'originalité du jeune maître et la valeur propre de son tableau. Les tons chauds et francs y abondent; les méplats sont indiqués, les fossettes creusées dans la toile par le pinceau comme le sculpteur les marquerait de son pouce dans la terre molle; il y a peut-être même, dans ce sens, exagération, et l'on se demande, en voyant les meurtrissures accusées par des tons fauves sur plusieurs parties du corps, si l'on ne serait pas en droit d'exiger une plus grande fraîcheur d'une femme qui vient de naître et qui touche pour la première fois la terre? Mais M. Baudry, en homme entendu, n'a probablement voulu faire qu'un beau corps de femme, et il y a réussi dans la plus complète acception du mot.

La Naissance de Vénus, par Cabanel, est conçue dans un esprit mythologique qui la distingue dès le premier abord du tableau que nous venons de décrire. Couchée mollement sur la crête d'une vague méditerranéenne, la déesse présente son beau corps de face; posée à l'inverse de *la Perle* de Baudry, elle en répète l'agencement général: la jambe droite, ramenée vers la cuisse, avance son genou et soulève la hanche opulente; le torse est presqu'à plat, sur un coussin de cheveux blonds, et la main droite retombant sur le haut de la tête, dont une partie est cachée par l'autre bras, ne laisse presque voir qu'un regard chargé de langueur. Au delà de ce sujet principal s'étend une mer d'un azur hellénique, bornée par une faible ligne de terre qu'accidente un promontoire noyé dans le bleu. Cinq Amours, dont les raccourcis rappellent les Vénitiens, voltigent au-dessus de la déesse, sonnant dans des conques des fanfares à sa gloire. La qualité de la peinture est parfaitement en harmonie avec le façon dont le tableau est composé: les chairs sont idéales et divines, et point pétries des matières grossières dont vit l'humanité. M. Cabanel n'a pas oublié que Vénus se nourrit de nectar et d'ambroisie, et qu'il ne pouvait trouver pour un pareil corps trop de tons nacrés et tendres, ni trop éviter les touches fouettées et martelées.

M. Amaury-Duval a choisi pour sa *Vénus anadyomène* la pose la plus simple en apparence et la plus difficile. Dans une figure debout et droite comme celle de sa *Vénus*, point d'artifices possibles, point de raccourcis qui donnent le change à l'œil. Nous retrouvons dans cette *Vénus* quelque chose de *la Source* d'Ingres; par exemple, une belle ligne qui, partant du coude gauche, descend avec des inflexions modérées jusqu'au talon, le poids du corps portant sur la hanche droite. L'autre ligne est plus accidentée; c'est aussi de ce côté que le peintre a placé les mains qui tordent la chevelure d'or, alourdie par l'eau. La mer, teintée de gris par les vapeurs du matin, envoie ses vagues courtes et couronnées d'écume baiser les pieds délicats de la déesse. On a reproché à cette figure sa sveltesse un peu trop moderne, qui s'éloigne bien de la majestueuse beauté de la Vénus de Milo. M. Amaury-Duval répondra sans doute, en citant les vers du poëte, qu'il a voulu représenter Vénus dans sa gracilité juvénile,

Secouant, vierge encor, les larmes de sa mère.

M. Meynier, lui aussi, a exposé une *Naissance de Vénus* où l'on trouve de bonnes qualités: sa déesse se tient debout, comme celle d'Amaury-Duval; ses pieds posent sur une coquille où l'écume des vagues vient se mêler aux chatoiements de la nacre et aux fraîcheurs de la peau.

On n'a pas oublié l'effet produit, au Salon dernier, par les deux grandes compositions de *la Paix* et *la Guerre*, où M. Puvis de Chavannes a révélé une puissante aptitude pour la peinture monumentale et décorative. Son exposition de cette année complète celle de 1862. *Le Travail* et *le Repos*, tels sont les sujets qu'il a traités.

Au centre du premier tableau, cinq hommes, dans des attitudes fortes et solides, sont occupés autour d'une enclume. Sur le premier plan, à gauche, des charpentiers équarissent des troncs d'arbre, tandis que dans le fond, du même côté, des travailleurs attisent le feu d'un four. Une jeune mère assistée d'une vieille femme, et allaitant son nouveau-né, occupe le premier plan à droite. Au-dessus d'elle on laboure, on sème, et plus loin encore s'étend la plaine liquide, qui ne tardera point à se voir domptée par l'intrépide travail.

Une sérénité puissante plane sur cette première composition: on ne saurait rendre avec plus de justesse le majesté de la force employée aux œuvres utiles, l'ardeur calme du travailleur, le mouvement de sève ascendante qui anime la nature naissante.

Dans la seconde toile, qui représente le *Repos*, l'artiste a placé comme motif principal un vieillard assis au pied d'un saule et racontant quelque histoire merveilleuse aux jeunes gens qui se tiennent debout devant lui. Tous ces personnages sont campés avec une aisance singulière et bien antique; nous citerons particulièrement une femme rousse qui pose le pied sur un tronc d'arbre et appuie son coude sur son genou, et les gestes du vieillard, qui rappellent ceux qu'on voit sur les vases peints. Au premier plan, une femme dont la draperie tombe pour laisser voir le dos, est assise sur l'herbe; un pêcheur emploie ses loisirs à réparer ses filets, au milieu d'enfants qui folâtrent. Toute cette scène se passe dans un vallon paisible, tout d'ombre et de fraîcheur, au bord d'une eau tranquille, que borne, sur l'autre rive, un rideau de collines boisées.

Ces deux compositions, qui se rapprochent sur certains points du thème si heureusement exécuté l'année dernière par le même auteur, sont traitées dans le même sentiment. On y retrouve la même grandeur, le même parti pris de s'en tenir aux tons mats et un peu pâles de la fresque, la même gamme de tons amortis, idéalisant les objets, et combinés de façon à sacrifier le détail à l'effet général. M. Puvis a bravement accompli une œuvre qu'on aurait pu supposer impossible par le temps de réalisme et de petits tableaux où nous vivons.

C'est un malheur pour M. Gustave Doré d'être un dessinateur aussi prodigieux que fécond: sa renommée s'est faite dans cette spécialité, les admirations se sont formulées dans ce sens, et il aura bien de la peine à persuader, non-seulement au public, mais encore à la critique, qu'il possède toutes les qualités nécessaires pour faire un peintre d'histoire.

Nous connaissons, pour l'avoir déjà vue à l'exposition du boulevard des Italiens, sa *Françoise de Rimini*; ce beau corps de femme, dans sa pâleur exsangue, s'enlevant sur un fond sombre et infernal, contient des *morceaux* d'une solidité louable.

Dans l'*Épisode du Déluge*, le peintre a groupé sur un rocher émergeant de l'immense inondation une femme nue, pressant contre son sein ses enfants qu'elle a réussi à sauver. A côté d'elle, une tigresse, tenant un de ses petits entre les dents, s'est réfugiée sur cette cime, que ne va pas tarder à envahir le flot toujours grossissant; la bête oublie sa férocité, la femme la terreur que devrait lui inspirer ce farouche voisinage; l'instinct de la conservation et celui de la maternité les a réunies; mais le fléau va bientôt les engloutir dans une mort commune.

Il y a de fort belles attitudes dans cette composition: ce mouvement félin de la tigresse est vrai, quoique

nous eussions mieux aimé le voir se présenter de face.

Nous aurons occasion de reparler de M. Gustave Doré à l'article consacré à la peinture de genre, car *une Danse de Gitanos* complète son exposition.

THÉOPHILE GAUTIER FILS.

COURRIER DU PALAIS

C'est une physionomie curieuse que celle du Palais au moment où j'écris. — Du Palais, je me trompe, du Forum, de l'Agora, devrais-je dire. — Vous savez? Pierre vient de poser sa candidature. — Avez-vous lu la circulaire de Jacques? — Savez-vous où est André? J'ai une affaire retenue avec lui à la première chambre. — Rassurez vous, il est parti avant-hier soir; il a vu ses électeurs dans la journée d'hier et il a dû prendre le train de nuit pour se trouver ce matin à l'audience. — Tiens! voilà Paul qui se déshabille. Bonjour, Paul. Comment n'êtes-vous pas dans votre département? — Ne m'en parlez pas; je suis tenu ici par la patte. — Et vous vous en allez? — Je cours au chemin de fer expédier mes bulletins, et je reviens; mon affaire n'est indiquée que pour deux heures; j'ai le temps.

Voilà ce que vous entendez dans la salle des pas-perdus, dans les couloirs, à la parlotte, à la porte des vestiaires. Où la fièvre électorale ne sévirait-elle pas si ce n'est parmi les avocats? Écoutez les: chacun d'eux n'a-t-il pas en lui l'étoffe d'un législateur? N'est-ce pas à ceux qui discutent les lois qu'il appartient de les faire et de les voter? Les deux orateurs du gouvernement auprès des assemblées législatives n'ont-ils pas aussi porté la robe? — Oui, mais leur talent, leur éloquence, leur entente des grandes affaires, leur expérience des hommes et des choses politiques, les avez-vous, ô candidats? — Question de détail: nommez-moi d'abord, vous verrez bien après!

Et ils vont de l'avant. Ceux qui ne sont pas candidats pelotent en attendant partie. Ils discutent les titres de leurs confrères; ils font de la propagande; ils s'agitent dans les comités électoraux. Justement, voici venir les vacances de la Pentecôte; la Pentecôte, c'est-à-dire la grande fête de la parole. Quelle chance pour les avocats! quelle occasion providentielle pour les apôtres-voyageurs du verbe politique!

En attendant, l'on continue à plaider; mais l'audience se ressent des préoccupations du dehors. Il semble qu'il y ait comme un armistice judiciaire. J'avais compté, pour alimenter cette chronique, sur un joli procès où l'un des premiers rôles appartient à une actrice bien connue; mais il m'a fait faux bond et il ne me reste à vous offrir qu'un menu assez maigre, composé de procillons de seconde catégorie.

Le premier qui se présente sous ma plume est une queue de la trop célèbre affaire Calzado.

Par suite de la démission forcée de M. Calzado, les engagements des artistes se sont trouvés résiliés. Il y en avait parmi eux qui n'étaient pas encore arrivés à leur terme; celui de Mme Penco était du nombre: il avait encore deux années à courir. Or, la direction nouvelle n'a pas jugé à propos de le confirmer; elle a remplacé Mme Penco par Mme Lagrange. A-t-elle eu raison? a-t-elle eu tort? Mon savant collaborateur, M. Albert de Lasalle, vous dira mieux que moi ce qu'il faut en penser. Toujours est-il que Mme Penco ne veut pas être renvoyée sans indemnité: elle s'était fiée sur ses deux années d'engagement, elle avait fait son lit en conséquence: il faut qu'on la paie. Et sur quoi? Sur le cautionnement de 60,000 francs déposé par M. Calzado. Mais déjà 53,000 francs sont absorbés par les appointements échus des artistes, y compris ceux de Mme Penco elle-même; les 7,000 francs restant, M. Mico, l'administrateur provisoire, demande à les appliquer aux fournisseurs et aux employés. Qu'importe à Mme Penco! elle prétend passer avant tout le monde: Et, dit-elle, si l'on ne me paie pas tout de suite, que la somme au moins soit mise en réserve jusqu'à ce que le chiffre de ma créance ait été fixé par un jugement du tribunal.

Qu'une actrice à son crépuscule, qu'une cantatrice dont la voix et les moyens sont à leur déclin tienne ce langage, je le concevrais; mais elle, la *prima donna* vaillante et applaudie de la saison dernière! Que bien plutôt ne dit-elle fièrement à M. Bagier: « Le Théâtre-Italien de Paris ne veut pas de moi; tant pis pour lui: il me refuse de misérables appointements de 30,000 francs; je ne serai pas embarrassée d'en gagner le double; je n'ai qu'un signe à faire pour voir accourir à mes pieds les directeurs et les *impresarii* de toutes les capitales musicales de l'Europe: Milan, Naples, Pétersbourg, Londres, Madrid; et s'il me prend fantaisie de me faire traiter en reine, eh bien! je passerai la mer: il ne manquera certes pas, dans la libre Amérique, d'honnêtes citoyens pour traîner ma voiture. »

Mais faire dire par son avocat que la saison des engagements pour l'hiver prochain est passée, que les cadres sont partout remplis, qu'il n'y a plus pour elle de place vacante, c'est vraiment par trop de modestie. — Si brillantes que soient les étoiles, il y a toujours place pour un soleil.

Que Mme Penco laisse donc en paix ce malheureux Calzado: déjà, assure son avocat, il a volontairement comblé de sa poche le déficit de 140,000 francs qu'ont laissé dans la caisse du théâtre les trois derniers mois de l'exploitation. Faudra-t-il encore qu'il en tire 60,000 francs pour payer pendant deux ans le silence de la grande cantatrice? Ne serait-ce pas un peu dur et pour lui — et pour le public?

Mais nous n'en sommes pas encore là: le tribunal n'a pas voulu trancher la question, même en principe, et en donnant acte à Mme Penco de ses réserves, il a ordonné la main-levée de son opposition sur le cautionnement, dont la somme restant libre sera distribuée aux fournisseurs et aux employés du théâtre.

Entre Mme Penco et la fille Giuliani quel contraste!

Là, les triomphes, la richesse, l'existence glorieuse et honorée; ici l'obscurité, la détresse, l'humiliation, la flétrissure. Elle aussi, la fille Giuliani, elle a eu ses rêves. A ses débuts fêtés et applaudis, elle a vu, n'en doutez pas, se dérouler devant elle la carrière brillante des Essler et des Taglioni; elle s'est dit que, dans son chausson de satin, elle emportait des couronnes, des diamants, des équipages, des palais à Venise et des villas au bord du lac de Côme....

Sa villa, aujourd'hui, elle s'appelle — Saint-Lazare. Comment en est-elle venue là?

Le 19 avril dernier, une de ses camarades, Mlle Bossi, danseuse à la Porte-Saint-Martin, réunissait pour le jour de sa fête des amis et des compatriotes. La fille Giuliani, alors engagée au Théâtre-Lyrique, était du nombre. La soirée fut des plus gaies. « Le champagne, dit un journal judiciaire qui paraît particulièrement renseigné, avait coulé à flots, et les joyeux propos circulaient à la ronde. » A deux heures du matin, on se sépara. Le lendemain, Mlle Bossi chercha ses diamants pour les emporter au théâtre. Ils avaient disparu. Quel était l'auteur du vol? Mlle Bossi se perdait en conjectures, lorsqu'elle apprit qu'une rivière de diamants venait d'être achetée par un bijoutier du passage Jouffroy, qui l'avait payée cinq mille francs. La sienne valait bien le double; mais les rivières volées ne se vendent pas à leur valeur. Mlle Bossi se rendit donc chez le bijoutier et, du premier coup, elle reconnut ses chers diamants. Le nom du vendeur, ou pour mieux dire, de la vendeuse, lui fut également révélé: c'était celui de son amie, de sa commensale, la fille Giuliani.

Interrogée par le commissaire de police, la fille Giuliani ne nia pas le fait; mais elle prétendit qu'elle avait trouvé la rivière dans la rue, à deux heures du matin, en sortant de chez Mlle Bossi.

Par malheur, il fut établi qu'elle connaissait parfaitement la parure de son amie. On se souvint encore qu'après le souper, elle avait, sous prétexte que son corset la gênait, demandé à passer un instant dans le cabinet de toilette qui communique avec la chambre où se trouvaient les diamants. Sa culpabilité n'a pas paru douteuse, et elle a été condamnée à dix-huit mois de prison.

Dix-huit mois de prison,—c'est-à-dire dix-huit mois de jeunesse et de beauté perdues, — et la fille Giuliani a déjà vingt-neuf ans!

Dix-huit mois de prison, c'est-à-dire dix-huit mois d'interdiction de travail, dix-huit mois de chaîne à ces pieds, à ces jambes qui ont besoin de s'exercer chaque jour, sous peine de perdre leur souplesse et leur légèreté.

Une danseuse en prison, ce n'est point une captive ordinaire, c'est un oiseau en cage. — Pitié pour la fille Giuliani!

M. Fisselin n'est ni un oiseau volage, ni surtout un oiseau voleur, ce qui ne l'a pas empêché d'être mis en cage.

C'est un brave et honnête chef d'orchestre, père de quatre enfants, réglé comme ses cahiers de musique, payant bien son terme, la perle des locataires en un mot, et, sans nul doute, il n'eût jamais eu maille à partir avec M. Ajuston, son propriétaire, s'il ne lui fût venu à l'idée de déménager.

Sa quittance payée, il se croyait parfaitement en règle; déjà ses meubles, déposés au bas de l'escalier, attendaient la voiture qui devait les emporter, lorsque apparut soudain M. Ajuston, flanqué d'un sergent de ville.

M. Ajuston prétendait que, parmi les meubles de M. Fisselin, il s'en trouvait qui étaient son gage comme appartenant à un autre locataire, et il lui intimait la défense de faire un pas de plus.

M. Fisselin a beau jurer qu'il n'a rien enlevé qui ne soit à lui: peine perdue,—et ce ne sont pas seulement ses meubles, c'est lui-même qu'on empêche de sortir. Un huissier qu'il a envoyé chercher essaye vainement de le délivrer, le pauvre locataire reste, comme un malfaiteur, consigné, séquestré dans sa maison, sous l'œil de quatre sergents de ville qui se relayent d'heure en heure auprès de sa personne. Enfin, au bout de quatre heures, il obtient qu'on le conduise chez le commissaire de police et il est enfin rendu à la liberté.

Cette petite débauche de propriétaire, déférée à la justice, a coûté à son auteur quinze jours de prison et deux cents francs de dommages-intérêts.

Au féroce propriétaire opposons bien vite le sensible créancier.

Sensible, M. Millot ne l'avait pas toujours été envers son débiteur Delecolle, il avait même poussé la rigueur jusqu'à le faire écrouer dans la maison de Clichy; mais quel ne fut pas son remords, quand il reçut un billet bordé de noir, où on lisait:

Monsieur,

Madame veuve Delecolle, sa fille et ses fils ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire dans la personne de M. Delecolle, marchand de charbon, leur époux et père, décédé, muni des sacrements de l'Église, rue de Lyon, n° 9, à Paris, dans sa cinquante et unième année.

Priez pour lui!!!

Cet infortuné Delecolle, lui qui paraissait si fort, si vivace! Qui sait si la prison n'avait pas abrégé ses jours? Cette pensée pesait comme un crime sur la conscience de M. Millot. Il n'y tint pas, il voulut savoir à quel point il était coupable, il prit des informations— et il apprit que son débiteur continuait à se porter comme l'Arc de triomphe.

Le malin Delecolle avait espéré que, grâce à ce stratagème, les aliments ne seraient plus renouvelés et les portes lui seraient ouvertes au bout du mois.

Il ne connaissait pas le cœur de son créancier; il ne se doutait pas de l'intérêt que lui portait M. Millot. Cet excellent M. Millot! ah! comme il s'est senti léger quand il a su que la nouvelle était fausse! Dans sa joie de voir son débiteur en bonne santé, il a voulu qu'il ne manquât de rien, et il s'est empressé de lui assurer des aliments pour une année.

Vous voyez que si le drame habite ordinairement le Palais, on a chance aussi d'y rencontrer le vaudeville.

PETIT-JEAN.

Réparation faite au bâtiment la Vera-Cruz en rade de Saint-Nazaire.

Le 7 de ce mois, le paquebot *Vera-Cruz*, de la compagnie transatlantique, chargé du service postal et désigné pour effectuer le départ du 16, de Saint-Nazaire à la Vera-Cruz, essayait sa machine comme cela se pratique toujours avant de prendre la mer, lorsque le capitaine remarqua dans le mouvement de l'hélice des chocs insolites dont il était indispensable de connaître la nature, pour y remédier si la chose était possible.

Le chef mécanicien, couvert du scaphandre, descendit sous l'eau et reconnut que l'hélice avait du jeu sur son arbre.

La compagnie demanda aussitôt au ministre de la marine l'autorisation de faire entrer d'urgence son navire dans un dock de l'État.

Réparations faites au vapeur *la Vera-Cruz*. (L'arrière est soulevé pour mettre l'hélice à découvert.)

Modifications apportées à la décoration du Rond-Point des Champs-Élysées.

S. Exc. le ministre de la marine, malgré tout son désir de venir en aide à cette compagnie naissante, en lui fournissant tous les moyens de remplir les devoirs que lui impose le cahier des charges, ne put satisfaire à cette demande, tous ses docks étant occupés.

Le paquebot *Vera-Cruz* se trouvait donc dans l'impossibilité d'entreprendre le voyage du 16. Pour parer à cet événement, la compagnie prit de suite toutes ses mesures afin d'armer immédiatement *la Floride* et de la mettre en état de suppléer immédiatement le bateau en avarie ; mais en même temps, et sur l'avis du capitaine du *Vera-Cruz*, elle décida qu'on tenterait sur place la réparation. Aussitôt le navire fut déjaugé de l'arrière de trois mètres, à l'aide de deux pontons sur lesquels d'énormes madriers venaient s'appuyer après avoir traversé la cage de l'hélice, dans laquelle ils avaient été solidement coincés. Un troisième ponton, suspendu après le beaupré, aidait le mouvement, et enfin des épontilles placées où cela avait été possible et jugé nécessaire, complétaient les préliminaires de l'opération.

Ce travail, jugé peut-être téméraire dans le principe, n'a pas duré moins de trois jours et trois nuits, pendant lesquels ceux qui le dirigeaient, et dont on ne saurait nommer un seul sans faire tort aux autres, le menèrent à bonne fin.

Le moyen de l'hélice, une fois mis à fleur d'eau, a permis de le déclaveter. Le chemin de fer a porté à Nantes le modèle en bois de trois nouvelles clavettes, qui arrivaient le lendemain matin et étaient mises en place aussitôt, par suite du travail préparatoire qui avait été fait sous l'eau, au moyen du scaphandre, dont s'étaient revêtus deux hommes qui, en moyenne, passèrent par jour de quatre à six heures dans l'eau.

Aujourd'hui, 15 au matin, ce gigantesque travail est terminé. Lest, charbon, chalands, tout va rentrer à sa place, et le navire, remis dans ses lignes d'eau, effectuera son voyage réglementaire.

En présence d'efforts si persévérants, on sent plus que jamais combien il est indispensable pour la compagnie d'avoir dans ses ports d'attache une forme de carénage et des ateliers de réparation munis d'un puissant outillage.

Mais cette preuve d'activité donne une idée de la bonne organisation de cette compagnie naissante et déjà en voie de prospérité.

A. SAINT-EDME.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — *La Bergère.* (Tableau de M. Antigna.)

LE ROND-POINT DES

Champs-Élysées

Les travaux entrepris pour l'assainissement et l'embellissement de Paris ne se ralentissent pas un seul instant. Dans tous les quartiers à la fois, les nouvelles constructions s'élèvent comme par enchantement ; la truelle du maçon n'attend pas que la pioche du démolisseur ait terminé son œuvre pour commencer à reconstruire, et nous avons pu voir souvent s'élever une partie de bâtiment avant que celui qu'il était destiné à remplacer ne fût complétement démoli.

Les Champs-Élysées ont été presque complétement transformés depuis dix ans. Des jardins anglais ont remplacé les gazons rabougris qui étouffaient sous les massifs d'arbres, d'élégantes fontaines sont venues apporter une salutaire fraîcheur sous ces quinconces autrefois obscurcis par une épaisse et perpétuelle poussière, et les arbres épuisés ont été remplacés par de jeunes et vigoureux sujets.

Le rond-point, construit dans la grande avenue et situé à égale distance de la grille du jardin des Tuileries et de l'Arc de triomphe, vient à son tour de subir d'importantes modifications.

Le bassin et la gerbe d'eau qui en obstruaient le centre, viennent de disparaître et de cesser d'apporter un perpétuel obstacle à une facile circulation. Les bâtiments sans cachet qui rendaient impossible toute espèce de régularité ont fait place à des constructions élégantes et uniformes; et lorsque le projet qui doit transformer cette partie des Champs-Élysées sera complétement exécuté, le point central de l'élégante promenade sera à la hauteur de ses extrémités et digne du reste de la capitale.

Notre gravure de ce jour représente l'état actuel du rond-point laissé libre, et les nouvelles constructions qui l'entourent. — Aux quatre points qui font parallèle à l'entrée et à la sortie du cercle, se trouvent quatre corbeilles de fleurs, arrosées par des petites gerbes qui rompent, de la manière la plus heureuse, la monotonie des lignes, et par suite de la disparition du bassin central, nul obstacle ne vient plus diminuer la majesté de l'imposante perspective qui a pour bornes l'arc de triomphe et le dôme du pavillon de l'Horloge.

M. V.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

LA BERGÈRE

TABLEAU DE G. ANTIGNA

M. Antigna a parcouru péniblement la carrière des récompenses. Il a obtenu en 1847 une médaille de troisième classe; en 1848, une médaille de deuxième classe; en 1851, le jury lui décerna celle de première classe, et en 1855, dans cette exposition universelle où les plus célèbres artistes étaient entrés en lice, il obtint encore une récompense, qui, bien qu'inférieure à celle décernée en 1851, avait plus de valeur en raison du talent des concurrents. Enfin, en 1861, M. Antigna fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Cet artiste s'est surtout signalé à l'attention du public par un tableau qu'il intitulait *l'Incendie* et qui fait aujourd'hui partie de la galerie du Luxembourg. Plus tard il donna *l'Inondation*, et le sujet était moins heureusement traité. Il a fait de grands efforts dont on doit lui tenir compte, et il a tenu vaillamment sa place dans nos expositions. Nous nous souvenons de sa *Ronde d'enfants*, et d'une charmante toile représentant une jeune fille couchée dans une étable. Il doit savoir qu'à part ses grandes compositions, cette fraîche petite toile est la plus lumineuse qu'il ait signée; elle était claire, elle était gaie, et ce n'est pas sans intention maligne que je la signale, car je me servirai d'elle pour reprocher aux toiles de cette année leur gamme terne et leur modelé boursoufflé.

Le Mendiant et *la Bergère* sont à coup sûr l'œuvre d'un homme de talent; mais les expositions se suivent et ne se ressemblent pas; voyez M. Signol. Il a bien fait *la Femme adultère*, cela ne l'a pas empêché de faire *la Vestale* de cette année.

Aujourd'hui que M. Antigna n'a plus ces préoccupations de succès qui, loin d'être une émulation pour les artistes, sont quelquefois pour eux un sujet de trouble, il doit se vouer à des sujets plus dignes de son pinceau.

On doit la vérité à un homme de la valeur de M. Antigna, il ne nous saura pas mauvais gré de lui exprimer notre opinion. Somme toute, si son œuvre d'aujourd'hui n'a pas le mérite de celles qui l'ont précédée, elle n'en est pas moins honorable à quelques égards, et c'est à ce titre que nous la reproduisons.

CHARLES YRIARTE.

THÉATRES

GYMNASE : *Nos Alliées*, comédie en trois actes, par M. Pol Moreau. — PORTE SAINT-MARTIN : Reprise des *Pilules du Diable*.

Le Gymnase retourne depuis quelque temps à la petite comédie innocente et souriante. Il a fait repeindre à neuf le salon de M. Scribe, — le pavillon de M. Mélesville, où l'on se cache pour écouter, — et la serre de M. Bayard, où l'on donne des rendez-vous. Il a fait plus encore : il a rappelé à lui la jeune veuve et le jeune colonel que l'on croyait définitivement partis. Le jeune colonel est revenu de Magenta, comme autrefois il revenait de Wagram; la jeune veuve a reparu dans tout son éclat et dans toute sa coquetterie. Au commencement de la pièce, ils se rencontrent à Trouville; et peu s'en faut qu'ils ne se mettent à chanter le couplet suivant sur l'air du *Piége* :

LE COLONEL

Quel hasard vous amène aux champs?
Est-ce l'amour de la verdure?

LA VEUVE

Loin de Paris, de temps en temps,
Je viens saluer la nature.

LE COLONEL

Vous avez raison, entre nous,
De rendre hommage à sa puissance;
Quand on lui doit autant que vous,
Il faut de la reconnaissance!

Le jeune colonel est l'ami d'enfance de la jeune veuve; en cette qualité, il lui demande des conseils pour un mariage auquel il aspire. Il aime Mlle Claire et il n'ose lui déclarer sa flamme; brave comme un lion en face de l'ennemi, il devient poltron comme un lièvre vis-à-vis d'une jolie femme. Ajoutons que Mlle Claire est circonvenue par un gandin aux manières les plus évaporées; il n'en faut pas davantage pour déconcerter absolument le pauvre colonel; heureusement, la jeune veuve consent à devenir son *alliée* et à l'aider de ses connaissances en stratégie matrimoniale. Le guerrier est ravi, il se croit déjà sûr du succès; et je ne sais quelle fausse honte l'empêche de chanter sur l'air de *l'Artiste* :

A la bonté fidèle
Un peu plus qu'aux amours,
Les femmes ont des ailes
Pour embellir nos jours.
Toujours sur le qui vive,
Mon cher, elles sont là
Quand le plaisir arrive,
Quand le bonheur s'en va!

Mais il s'abstient, en se souvenant à point qu'Alexandre Dumas fils le regarde. Il joua aux barres pendant deux actes, détruisant par sa maladresse et son inexpérience les combinaisons de la jeune veuve, comme Lélie détruit les combinaisons de Mascarille, dans *l'Étourdi*. Un chassé-croisé termine la pièce : le gandin abandonne ses prétentions sur Mlle Claire pour les tourner sur la jeune veuve, et c'est le colonel qu'il charge de lui demander sa main. Ce rôle imprévu éclaire tout-à-coup celui-ci sur ses véritables sentiments; c'est la jeune veuve, c'est son amie d'enfance, c'est son alliée enfin qu'il aime, qu'il a toujours aimée, — et qu'il épouse. A cette heure, j'ai cru entendre l'ombre de Paul réciter ce couplet final sur l'air de : *L'amour qu'Edmond a su me taire* :

Mesdames, de ce faible ouvrage
Ne jugez que le sentiment;
L'auteur, à son apprentissage,
Tremble de peur en ce moment!
Ah! c'est un terrible moment;
Par lui tendrement suppliées,
Faites, par un doux bruit flatteur,
Renaître l'espoir dans son cœur,
En devenant *ses alliées!* (*bis*)

La pièce de M. Pol Moreau, malgré ses personnages empruntés au répertoire du théâtre de Madame, n'en a pas moins l'accent et l'esprit modernes. Il y a quelques jolies scènes, surtout dans la première partie. *Nos Alliées* ont encore cela de particulier qu'elles sont jouées par une naine et un géant. La naine est Mlle Delaporte; naine s'entend ici à la façon d'Éliante : « *un abrégé des merveilles des cieux.* » Petite comme *la Marraine*, mais déjà comédienne de tact et de nuances, elle représente la jeune veuve avec infiniment d'attrait. Le géant est un débutant du nom de Dalbert, qui se souvient d'avoir vu jouer Lafontaine dans *le Fils de Famille* et Félix dans *la Joie de la Maison*.

Je renonce à rechercher les causes de la vogue sans fin des *Pilules du Diable*; je cesse même de m'en étonner et de m'en révolter; je m'avoue vaincu. Un certain désordre s'est d'ailleurs emparé, l'autre soir, de mon cerveau; je ne saurais dire au juste si c'est à la reprise des *Pilules du Diable* ou du *Pied de Mouton* que j'ai assisté. Ces bouquets qui s'envolent, ces portraits qui bâillent, ces chaises qui grandissent, ces tables qui s'enfoncent, ces bancs qui deviennent des nacelles, ces bouteilles d'où jaillissent des fusées, ces sorcières qui nasillent, ces Folies qui gambadent, ces hidalgos à la fraise et au toupet hyperboliques, tout ce monde qui court, qui s'essouffle, qui meurt, qui ressuscite, — est-ce la création de Martainville ou celle de Ferdinand Laloue? Je m'y perds, et je crois vraiment qu'on a fusionné les deux féeries. Cela m'est fort égal, au fond.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise du *Comte Ory*, opéra en deux actes de MM. Scribe et Delestre-Poirson, musique de Rossini. — THÉATRE-LYRIQUE : Début de M. Morini dans *Faust*.

Aujourd'hui, tant nous avons l'oubli facile, peu de personnes connaissent l'histoire du *Comte Ory*. On est loin de se douter que la si étincelante et si bien ciselée partition du maître a été en partie improvisée pour agrémenter un vaudeville de circonstance.

La circonstance était le sacre de Charles X, et le vaudeville s'appelait *Il Viaggio à Reims, ossia l'albergo del Giglio d'oro*. Nous déclarons bien qu'il n'y a pas un mot de notre composition dans ce titre, qui est positivement celui des affiches de 1825. Le librettiste Balocchi n'avait pas cru devoir abréger davantage, probablement sous le prétexte que tout devait être de grande mesure un jour de fête.

Mais, puisque nous voilà en train de fouiller l'histoire, il ne nous en coûtera guère plus de la détrousser tout à fait.

Trois ans se passent, et Rossini, reprenant les principaux morceaux du *Viaggio à Reims*, les complète par de la musique nouvelle, puis verse le tout comme une eau de Jouvence sur une ancienne pièce composée en 1816 par Scribe, d'après une vieille chanson. De là ce *Comte Ory* si plein de grâce et d'enjouement, que le caractère de jeunesse qui le distingue entre toutes les comédies lyriques présentes et passées ne s'est point effacé.

Notez que depuis quarante ans on n'a rien négligé cependant pour ternir cet incomparable bijou. Le *Comte Ory* a d'abord été traité très sans façon sous le rapport de la mise en scène; puis les chanteurs en ont généralement pris à leur aise avec un opéra que des directeurs, trop passionnés pour le ballet, faisaient jouer en lever de rideau à sept heures un quart, « suivant les besoins du service, » comme on met une rallonge ou deux rallonges à une table, suivant l'importance du dîner. Mais le chef-d'œuvre a tenu bon et n'a rien perdu de ses sourires, en dépit des décorateurs, des chanteurs et des directeurs.

A bien compter, la musique du *Voyage à Reims* entre à peu près pour une moitié dans le *Comte Ory*. Les morceaux dont Rossini augmenta cette seconde édition de son impromptu sont : le duo *Une dame de haut parage*.., entre le comte et Isolier, le quatuor sans accompagnement, le chœur des femmes au début du second acte, le chœur célèbre des buveurs et le trio final entre le comte, la comtesse et le page. Tout le reste de l'œuvre (sauf quelques retouches et quelques raccords indispensables) appartient au *Voyage à Reims*. On comprend que ce changement de destination a nécessité une dépense d'adresse extraordinaire. Pour ne citer qu'un exemple, je donne en mille à deviner à quel, dans son édition première, le fameux air des bouteilles était appliqué.... il servait au récit de la bataille du Trocadéro!

Voilà qu'aujourd'hui le nouveau directeur de l'Opéra entreprend de redonner quelque lustre au *Comte Ory*. L'intention est parfaite, mais l'effort n'est pas considérable. Le charme de cette reprise réside uniquement dans les débuts de Warot. Nous nous attendions à d'autres surprises (des décors et des costumes neufs, par exemple!)

Warot est ce qu'on appelle en province un ténor léger, et à Paris un ténor d'opéra comique. A ce titre, il était voué d'avance au *Comte Ory*, qui est ce que l'Opéra possède de plus léger et de plus comique dans son répertoire. — L'épreuve a été satisfaisante; Warot a chanté son premier air (*Que les destins prospères*...) avec un soin tout particulier, et il lui a donné sa véritable signification en faisant ressortir qu'à ce moment le comte déguisé en ermite doit affecter des manières patelines qui ne sont chez lui qu'hypocrisie pure. Le duo avec Isolier a été enlevé, ainsi que le finale du premier acte. Mais là où Warot a montré tout son art, c'est dans ce merveilleux trio du second acte, dont il a dit sa partie avec un sentiment juste de la situation et un style très-pur. Les passages vocalisés ont moins réussi au débutant, dont la voix n'a pas toute la flexibilité désirable; quand il a un trait rapide à faire, on n'entend guère que la première et la dernière note, les autres ne sortent pas d'une manière assez franche.

Obin joue le gouverneur, et le joue trop bien. Je veux dire qu'il s'applique trop à donner de la valeur aux moindres détails du rôle. Les temps que prend Obin au milieu de son grand air sont peut-être dans le caractère du personnage, lequel, à cause de son âge respectable, peut bien être un peu asthmatique; mais après tout, ce détail n'est point noté sur sa partition et l'effet musical n'en est pas très-heureux.

Mme Vandenheuvel faisait la comtesse et n'était point encore tout à fait remise de l'indisposition qui l'a tenue quelque temps éloignée de la scène. Mlle de Taisy était chargée du rôle d'Isolier, qu'elle rend avec suffisamment d'entrain.

— On ne reprochera pas à la direction du Théâtre-Lyrique de s'illusionner sur le mérite des ténors dont elle dispose. Dix fois depuis la dernière saison M. Carvalho a fait venir ce que la province prétendait posséder de plus rare dans le genre; dix fois la ténacité de M. Carvalho a été récompensée par des déceptions plus ou moins amères. Il a fallu aller jusqu'en Italie pour découvrir le précieux larynx « dont le besoin se faisait généralement sentir. » Pour le coup, la chasse a été bonne. M. Morini, surpris à Milan (je crois), et au moment où il s'y attendait le moins, a été capturé au moyen d'un engagement fort honorable, puis ramené à Paris, où on l'a fait débuter dans le *Faust* de M. Gounod.

Je dis ramené, parce que M. Morini a déjà chanté *Norma* et *Il Giuramento* à Ventadour. Une autre raison : M. Morini est plus Français qu'on ne le croirait au premier abord, et la preuve c'est qu'il est Alsacien. Peu importe d'ailleurs! car le jeune ténor a d'un chanteur italien ce qu'il en faut avoir : la voix franche, souple, et d'une émission facile dans les notes élevées surtout. Le nouveau pensionnaire de M. Carvalho manque un peu de ce qu'on appelle la force dramatique; il ne fera trembler personne, ni même les murs, par les cris sauvages qu'il est de mode de pousser dans tous les théâtres.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Paris se met en route. Bon voyage. Il était grandement temps. On a donné et on a joué la comédie jusqu'à la dernière heure. Mais voici que les bluets et les paquerettes émaillent les prairies et que les roses s'épanouissent.

Il faut partir.

Où aller?...

On commence par les excursions pittoresques, par les montagnes, par le bord de la mer, et on revient par Bade et par Ems.

Les Vosges entrent en lutte avec les Pyrénées et la Suisse. Mêmes cascades, mêmes glacières, mêmes lacs dormeurs et profonds, mêmes torrents, mêmes précipices, et, de plus, un magnifique établissement hydrothérapique à *Gerardmer*, dirigé par M. le docteur Saucerotte, avec le concours du docteur Lubanski, une célébrité médicale.

L'hydrothérapie est question de mode, de beauté et de santé.

C'est à réfléchir, d'autant mieux qu'il a été prouvé que Diane de Poitiers ne conserva aussi longtemps tous ses charmes que parce qu'elle prenait tous les matins un bain froid d'eau de pluie.

Le docteur Lubanski affirme qu'un mois à Gerardmer enlève dix années à une jolie femme.

Je suppose qu'il doit en être de même pour les vieux garçons.

Les costumes destinés à Gerardmer ne sont pas ceux qui vont à Dieppe et à Vichy.

Il faut s'habiller en vraie campagnarde, avec la jupe retroussée comme celle de Perrette, la jaquette de drap à demi ajustée, ou le par-dessus assorti à la jupe.

Une paire de bottes, le chapeau incroyable et le bâton ferré à la main.

C'est la nature qui se charge des frais de la mise en scène et des plaisirs.

Il faut grimper et respirer à pleins poumons les aromes balsamiques des sapinières.

Une toilette par trop décorée serait gênante et déplacée.

La *maison Pâris et Carpentier*, boulevard des Capucines, a des costumes intelligents pour les belles voyageuses qui recherchent la variété, le bon goût et l'élégance.

C'est vraiment bien charmant et bien commode.

On désire cinq ou six toilettes assorties. On arrive dans cette première maison de confections et de robes, et voici ce qu'on trouve :

Un costume composé d'une jupe en alpaga blanc, illustrée vers le bas d'agrafes de velours noir et de dentelle noire, tout-à-fait de style Louis XIV. La jaquette a de semblables agrafes, avec épaulettes et poches carrées en velours et dentelle noire.

Un costume en mohair gris acier, avec jupe bordée d'un très-large biais de taffetas bleu Mexico, se découpant vers le bas en créneaux. Entre chaque créneau, trois tuyautés d'étoffe. Paletot assorti.

Un costume en barége grenadine blanc opale, garni en galerie avec une série de petits tabliers napolitains, décorés de taffetas bleu turquoise et de petits volants tuyautés.

Un costume en taffetas rouge gris et blanc, avec une garniture aussi originale que distinguée, consistant en pavés de taffetas vert frangés, attachés avec des clous d'acier. Ce décor est d'une parfaite simplicité, tout en étant d'une fantaisie unique.

C'est ainsi que la maison Pâris et Carpentier entend la mode.

Elle vient d'expédier à Londres deux toilettes de bal. Deux nouvelles.

Pour Gerardmer, elle décrète le cachemire, la popeline, et même la flanelle anglaise à petits carreaux rouge et noir, comme la robe que la belle comtesse de Pourtalès portait aux courses de Chantilly.

Des costumes passons aux chapeaux typiques pour les eaux.

J'en ai pour le moins cinq à vous offrir.

Le chapeau Incroyable, le Coligny, le chapeau Mademoiselle, le Henri III, et le chapeau Florian.

Comment vous les décrire tous?

Chaque chapeau se met aux ordres des jolis yeux qu'il doit abriter.

L'Incroyable se garnit de plumes ou de fleurs. Cela dépend.

Il est très-grande dame en paille d'Italie, avec large ruban de soie végétale se nouant en cravate frangée derrière, et attachant sur le sommet une gerbe de paille vers laquelle voltige une demoiselle bleue aux ailes de gaze.

Le Coligny est en paille belge, avec bord retroussé encadré de velours ponceau et plumet d'autruche naturelle.

Le chapeau Mademoiselle en paille d'Italie, doublée de taffetas uni, avec plumes blanches et plumes noires.

Un Henri III, en paille belge, avec bord de velours ponceau dans l'intérieur, et ruban mais autour de la calotte.

Un chapeau Florian, en paille d'Italie, avec guirlande de fleurs, nouée avec un nœud houlette.

Vous êtes tentées, j'en suis sûre.

Plus d'une a déjà fait son choix.

Il est facile de le réaliser.

Demandez le chapeau qui vous plaît à Mme *Herst, rue Drouot.*

Ne quittons pas les coiffures.

La *Ville de Lyon*, passementière de l'Impératrice Eugénie, a un chapeau de voyage sans pareil, qui peut se mettre dans un sac de tapisserie ou de cuir de Russie.

Absolument comme un gibus.

Notez que ce chapeau est orné de dentelle et qu'il a la forme des chapeaux à la mode.

La *Ville de Lyon* a également édité d'autres coiffures pour le bord de la mer.

C'est une Marie-Louise en cachemire de toute nuance, faisant fichu sur le cou et Marie-Louise sur la coiffure, avec ruche en cachemire séparée au milieu par un petit velours noir.

Un cardinal en cachemire violet, faisant camail, avec capuchon rond, illustré de soutaches noires.

Une Algérienne en cachemire ponceau, garnie d'une double dentelle de laine noire séparée par un lacet.

Cette Algérienne décrit en même temps une écharpe et une coiffure orientales.

Tous ces différents modèles se répètent en guipure doublée de taffetas de couleur.

Un autre succès de la *Ville de Lyon* consiste dans l'émission de gants en peau d'Allemagne, autrement dits gants de Saxe. C'est un genre, une fureur.

Il faut absolument qu'une femme élégante ait des gants en peau de Saxe, sinon elle est jugée. Ainsi va la vogue.

C'est ainsi que Mlle Braconnier-Delaune a conquis la bienveillance de toutes les femmes du monde.

Quand elle a débuté dans l'art des travaux à l'aiguille, elle s'est placée sous le patronage de la Sainte-Enfance, *rue de Rivoli*, et elle a attendu la réussite, qui n'a pas tardé à venir, escortée des plus gracieuses sympathies.

Toutes les femmes de cœur honorent toujours le talent et le travail.

Mme la comtesse Waleswka s'est intéressée d'une manière toute spéciale à la jeune artiste, et un important travail lui a été confié pour l'inauguration du mois de Marie à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Mlle Braconnier-Delaune a exécuté pour la chapelle de la Vierge un splendide tapis, avec bord d'hermine, sur fond d'azur, enrichi des chiffres de Marie, dans une double couronne de fleurs naturelles pleinement épanouies.

Cette tapisserie d'hermine a valu un brevet à Mlle Braconnier-Delaune. Quelques maisons essayent de la reproduire, mais la copie n'est jamais l'œuvre du maître.

L'une des spécialités de la maison Braconnier-Delaune, et qui va l'obliger à s'installer d'une façon plus grandiose, ce sont les ornements d'église, et tous les ouvrages religieux en tapisserie.

Il est impossible de pousser plus loin le culte religieux de l'art byzantin.

La jeune coloriste s'inspire des anciens vitraux et de tous les souvenirs historiques qui rappellent l'ère des croisades. Elle a la foi.

Plusieurs étoles, constellées de pierreries, sont empruntées à Blanche de Castille.

A côté de ces ouvrages imposants, il y a ces mille et mille fantaisies qui transforment toutes les femmes adroites en fées.

Les élégantes ne veulent que des sacs de voyage en tapisserie. Elles ont raison.

Il faut bien s'affranchir de la banalité des sacs en cuir.

Un sac tout en hermine, avec armoiries, sent d'une lieue la vraie grande dame.

Que recherche-t-on dans la mode et dans l'industrie artistique? L'aristocratie.

Les *Magasins du Louvre* ne peuvent pas suffire aux burnous et aux rotondes en dentelle de yack blanche, qui partent aux bains de mer et dans les villes d'eaux.

Mais il y a dentelle de yack, comme il y a diamant et strass.

L'imitation s'est emparée de cette dentelle, fabriquée avec le tissu le plus pur et le plus nacré, du yack du Thibet. Et pour qu'on ne soit pas trompé par une apparence mensongère, la dentelle en yack est désormais signée de la marque de fabrique : *Ferguson aîné.*

Il en est de même pour tous les articles de dentelle de Cambrai, qui rivalisent avec le Chantilly, dont elles reproduisent les artistiques dessins et le relief fleuri.

Les *Magasins du Louvre* sont les seuls dépositaires de cette blanche dentelle yack, si recherchée par la mode actuelle.

Jamais campagne industrielle n'a été plus complète, ni si décisive que la saison printanière du *Louvre*.

La superbe galerie de confections, toute en glaces et en vastes armoires de chêne, a déployé une activité toute capricieuse et toute fantaisiste.

Il en a été du rayon de soieries et de lainages, absolument de même, et *le Louvre*, à peine remis du triomphe de ses robes en mousseline brodée, songe déjà à une autre opération non moins avantageuse.

Les Magasins ont le tact de toujours faire parler d'eux et d'attirer la foule.

C'est comme la *Malle des Indes, passage Verdeau.*

Hiver comme été, le foulard se met en avant.

Il y a un mois, c'était le foulard à fleurettes, à branchages et à dispositions mouchetées et perlées.

Le printemps débutait.

Aujourd'hui, le foulard est aux nuances unies pour costume de campagne.

Le foulard qui fait prime, s'appelle foulard *Schangaï.*

Il n'y en a pas pour tout le monde.

Et pourtant il vaut 8 *francs le mètre.*

Mais quel foulard!... C'est le taffetas antique du foulard. Il ne se chiffonne pas, et il se lave comme de la batiste.

On s'inscrit à la *Malle des Indes* pour avoir du Schangaï, absolument comme chez Rothschild pour obtenir de l'emprunt italien.

Il y a encore un foulard très-demandé.

Le foulard ponges, pour chemises russes, qui complète les costumes composés d'une seule jupe et d'un par-dessus.

La *Malle des Indes* a été honorée des faveurs de la reine de Prusse et de S. A. I. Mme la princesse Mathilde.

Elle les mérite à tous égards, car elle déploye une loyale intelligence et une vigoureuse exactitude.

Elle expédie une collection assortie de foulards nouveaux, comme échantillon, chaque fois qu'on lui en fait la demande.

Le foulard figure actuellement dans toutes les corbeilles de mariage.

Il est encore question de trousseaux, comme en plein carême.

La maison *Leborgne* et *Henneveu* ne sait à qui entendre.

D'un côté, trois trousseaux plus armoriés et plus luxueux l'un que l'autre.

Puis la lingerie de départ, les costumes de plage.

La lingerie de bains de mer.

Et le solde exceptionnel de toutes les marchandises qu'elle a en magasin et qu'elle veut renouveler au mois d'octobre pour l'inauguration de ses trois nouveaux salons de lingerie.

C'est à qui profitera de cette occasion sans pareille, car les chemises, les jupons et les taies d'oreiller, confectionnés d'avance, se donnent pour rien.

La toile et le madapolam sont cotés moins cher qu'avant la hausse.

Tout Paris accourt *rue du Bac.*

Messieurs mes lecteurs feront comme les belles dames. Il y a de la lingerie pour eux en chemises habillées, chemises de couleur, chemises de flanelle.

La plus galante moitié du genre humain n'est pas exclue de nos Courriers. Tant s'en faut.

La parfumerie du *Monde élégant* ne lui ouvre-t-elle pas ses portes?

Le lait de cacao éteint les feux du rasoir, en même temps qu'il efface les taches de rousseur.

M. Delettrez a dédié le lait de Cacao aux coquettes, mais il n'est pas défendu aux hommes de s'en servir.

Je leur recommande même plusieurs articles nouveaux complétant cette parfumerie aristocratique, qui a mis sur son blason la légende suivante : *Comme noblesse, titre oblige.*

C'est une lotion à la violette, très-tonique contre la chute des cheveux.

Une saponarine préparée pour la barbe.

Une brillantine pour lisser les cheveux et la barbe.

Une poudre de riz à la violette d'Orient.

Le savon au suc de mauve (parfum nouveau).

Le savon au lait de cacao, au suc de laitue et aux violettes d'Orient.

Le vinaigre et l'eau de toilette aux violettes d'Orient.

Quant à la parfumerie spéciale féminine, elle se compose d'une *Crème Duchesse*, pommade suave et onctueuse; d'un *Bouquet aux fleurs des champs*, de la *Crème de lis des vallées*, qui donne au teint une fraîcheur purpurine; du *Bouquet du Monde élégant* et de l'*Eau de Cologne du Grand-Cordon*, la maréchale de toutes les eaux de Cologne.

La beauté se cultive comme une fleur; à la plus habile de la faire valoir.

Lorsqu'une fleur est comprimée, elle s'étiole et elle dépérit. C'est ainsi que s'étiole la femme, quand elle a pour prison un corset.

Le corset est en pleine décadence, son règne est fini, la *ceinture Régente* le remplace.

Le mot *ceinture* étonne encore plus d'une femme charmante éloignée de Paris. Une ceinture peut-elle être un corset? C'est ce que le *Monde illustré* a voulu vous prouver en vous donnant le modèle de la *ceinture Régente* de *MMmes de Vertus sœurs*, rue de la Chaussée-d'Antin.

Voyez comme elle est mignonne. Elle cambre seulement la taille et elle sert d'appui à la poitrine, qui s'épanouit dans toute sa gracieuse floraison. Quelque petite qu'elle soit, elle est suffisante et parfaite. Une cuirasse rend la taille carrée et roide, tandis que la *ceinture Régente* a des courbes d'élégance étudiées d'après la statuaire antique. Toutes les ceintures de mariées sont en satin blanc bordées de cygne.

Parlons des mouchoirs de campagne.

Chapron en a édité deux : l'un en batiste écrue, dit *mouchoir amazone*; et l'autre, également en batiste écrue, avec vagues de couleur tissées dans la batiste, dit *mouchoir de chasse*. Comme on ne trouve ce mouchoir écru que rue de la Paix, *Chapron* est bien sûr que ni une femme élégante ni un homme du monde ne lui feront d'infidélité.

Le mouchoir Walewska et le mouchoir Metternich ont les honneurs de la mode. Le mouchoir Walewska est bordé d'une garniture mate marquée par un point à jour, illustrée d'une bordure de couleur terminée par une petite valenciennes; et le mouchoir Metternich est composé d'entre-deux de dentelle noire et d'entre-deux de dentelle blanche, avec volant de chantilly au bord.

— Quel long courrier, madame!...

— Je n'ai pas encore tout dit.

Plus d'un lecteur attend mes décrets concernant l'*Eau de la Floride*, pour se rajeunir et rendre à sa chevelure décolorée sa nuance primitive.

Si je n'accordais pas ma protection à l'*Eau de la Floride*, on douterait de son efficacité.

Je sais qu'elle a des détracteurs parmi les rétrogrades, qui veulent rester en arrière et qui nient le progrès en toutes choses. Mais plus d'un homme à succès pense tout autrement. Il ne doit jamais grisonner, s'il veut conserver son prestige d'homme aimable. C'est toujours à la chevelure qu'on demande l'âge; tant qu'on a les cheveux noirs ou blonds, on est en plein été et en pleines conquêtes.

Vicomtesse de Renneville.

L'éclipse de lune du 1er juin 1863

A l'occasion de l'éclipse totale de lune qui aura lieu dans la nuit du 1er au 2 juin de cette année, et qui sera visible pour toute l'Europe, nous avons cru utile d'offrir au lecteur quelques remarques sur les éclipses en général.

Les phénomènes célestes connus sous le nom d'éclipses appartiennent à la classe des phénomènes qui se produisent lorsqu'un corps céleste arrive, par suite de son mouvement, dans l'ombre qu'un autre corps, éclairé par le soleil, projette, ou lorsqu'un corps se trouve entre l'observateur terrestre et un autre corps plus éloigné, si bien qu'il dérobe ce dernier entièrement ou en partie à nos regards. Une éclipse de lune, par exemple, est due à ce que la lune, pendant son mouvement autour de la terre, entre dans l'ombre que celle ci laisse derrière elle.

La prédiction des éclipses de lune et de soleil a été toujours une des occupations principales des astronomes, et, dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, ces prédictions sont considérées comme une des tâches les plus difficiles de la science. Nous pensons, toutefois, pouvoir donner à nos lecteurs une idée générale des procédés qui conduisent à la solution de ce problème. Imaginons-nous un modèle mécanique dans lequel les corps du système planétaire sont représentés dans leur grandeur et leurs distances relatives. Supposons ces corps mis en mouvement à l'aide d'un mécanisme, de sorte que les véritables mouvements de l'univers soient exactement imités; supposons le corps qui représente le soleil comme corps brillant. Alors tous les phénomènes qui se produisent dans le système solaire doivent se produire en miniature dans notre modèle, et nous pourrions, par exemple, dans l'espace de quelques heures présenter au spectateur les éclipses de plusieurs années. Mais il n'y a pas d'artiste assez habile pour imiter le mécanisme compliqué des mouvements célestes. Ce que l'artiste le plus habile ne peut exécuter, les astronomes le produisent à l'aide d'un instrument puissant qui permet de vaincre les difficultés. Cet instrument s'appelle les mathématiques. A l'aide de cet appareil merveilleux, l'astronome sait indiquer pour chaque moment la position relative des corps célestes et les suivre dans leurs routes, tout à-fait comme s'il avait un modèle exact devant lui.

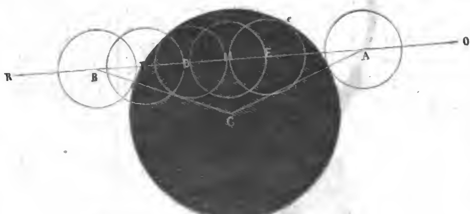
Nous essayerons encore d'entrer dans quelques détails qui feront connaître comment les astronomes de notre époque arrivent à prédire les éclipses. Bornons-nous aux éclipses de lune. Plaçons le soleil sous la forme d'un globe lumineux au milieu d'une grande table ronde, sur la circonférence de laquelle le globe terrestre accomplit dans l'intervalle de douze mois sa révolution autour du centre de notre système planétaire. Donnons à la terre une épaisseur 112 fois plus petite que celle du corps central. La lune, d'un diamètre encore quatre fois plus petit que celui de la terre, se meut à son tour autour de la terre dans une orbite qui n'est pas entièrement située dans le plan de la table et inclinant plutôt vers la table, ou, pour nous exprimer plus clairement, supposons l'orbite décrite par la lune représentée par un fil de métal, mis autour de la terre comme un anneau. Alors la moitié de cet anneau se trouve un peu au-dessus du plan de la table, l'autre moitié au-dessous d'elle, et ce n'est qu'en deux points diamétralement opposés qu'il a la même hauteur que la table au-dessus du sol. La lune, en accomplissant en vingt-sept jours et demi sa révolution entière autour de la terre, reste par conséquent quatorze jours au-dessus et quatorze jours au dessous du plan dans lequel se meut la terre. Elle prend pendant ce temps deux fois la place où l'anneau coupe la table. Remarquons encore que la distance de la lune à la terre est à peu près la 400me partie de la distance qui sépare la terre du soleil. Or, le globe terrestre projette évidemment derrière lui, dans chaque point de son orbite, une ombre que nous pouvons recevoir sur un écran installé derrière la terre. L'écran, étant appliqué dans une faible distance à la terre, va recevoir l'ombre sous la forme d'un cercle noir. La terre étant en mouvement, il faut que l'ombre, devant se trouver toujours dans le prolongement de la ligne qui joint la terre au soleil, change de place sur l'écran. La dimension de l'ombre enfin doit changer suivant l'endroit choisi pour l'installation de l'écran. Immédiatement derrière la terre, elle aura presque la grandeur de la terre même; en s'éloignant de cet endroit, elle ira toujours en diminuant. Il est évident que les astronomes savent calculer exactement la grandeur de l'ombre à un endroit quelconque, cette quantité ne dépendant que des dimensions du soleil et de celles de la terre, de la distance de ces deux corps et de l'endroit choisi pour l'écran. Si l'écran est d'une étendue suffisante dans tous les sens, on pourra toujours recevoir sur lui entièrement l'ombre de la terre. Nous pouvons nous figurer l'écran d'une étendue assez faible pour qu'il se trouve complétement hors de l'ombre, et, par conséquent, éclairé par la lumière du soleil, s'il est placé un peu trop haut ou trop bas, et aussi d'une étendue si petite, qu'il peut être entièrement enveloppé par l'ombre, ce qui le rendrait invisible.

Cet écran est dans la nature représenté par la lune, portée dans le courant d'un mois une fois à l'endroit où elle peut entrer dans l'ombre de la terre. Le disque lunaire est alors entièrement éclairé par le soleil et nous avons pleine lune. Le phénomène de l'éclipse dépend évidemment de la distance, au centre de l'ombre, à laquelle la lune passe au-dessus ou au-dessous du plan, qui est représenté par celui de notre table. Le diamètre de la lune n'est que le tiers de l'épaisseur de l'ombre à l'endroit où elle traverse celle-ci; il se peut donc que son disque entre complètement dans l'ombre. Nous avons alors une éclipse totale. Sa durée va, dans le cas le plus favorable, jusqu'à quatre heures et trente-huit minutes. Lorsque la lune passe dans une distance trop considérable au centre, ce n'est qu'une partie de son disque qui peut s'enfoncer dans l'ombre; dans ce cas on dit: c'est une éclipse partielle. Une distance encore plus grande enfin ne donne plus lieu à aucun phénomène extraordinaire, la lune passant tout-à-fait hors des limites de l'ombre et ne cessant donc pas d'être frappée par les rayons solaires. Or, les astronomes connaissent les moments des pleines lunes; ils savent calculer en outre, pour chaque moment, l'élévation de la lune au-dessus, ou son abaissement au-dessous du plan de notre table. Conséquemment, pour toutes les pleines lunes qui arrivent par exemple dans le courant d'une année, ils peuvent dire: « Cette pleine lune doit donner lieu à une éclipse totale, telle autre n'offrira le spectacle que d'une éclipse partielle, et pour les autres, elles passent à une distance à l'ombre trop grande pour qu'elles puissent être éclipsées. »

Pour mieux faire comprendre le procédé que nous avons exposé, nous représentons, à l'aide d'un dessin, les phases principales de l'éclipse du premier juin. Le grand disque noir, dont le centre est C, représente l'ombre de la terre à l'endroit où la lune la traverse; la ligne OR est la route parcourue par cet astre. Lorsque le centre de la lune occupe le point A, son bord touche la limite de l'ombre; l'éclipse commence, ce qui aura lieu, pour Paris, quatre minutes avant dix heures du soir.

A dix heures et demie, la partie éclipsée est à peu près la moitié du disque. A onze heures et trois minutes, la lune est en E, elle s'est entièrement enfoncée dans l'ombre, c'est le commencement de l'éclipse totale. Le point M correspond au moment où le centre de la lune a atteint la distance la plus courte au centre de l'ombre. C'est le maximum et en même temps le milieu de l'éclipse, à onze heures et trente-six minutes. A partir de ce moment, les mêmes phases se reproduisent dans l'ordre inverse. Neuf minutes après minuit, la lune est en D; son disque commence à quitter l'ombre. A une heure et un quart elle est en B, ou entièrement sortie de l'ombre. C'est la fin de l'éclipse.

W. OELTZEN.



Phases de l'éclipse de lune qui aura lieu le 1er juin, à dix heures du soir.

ÉCHECS

Solution du Problème n° 77.

1. F 4e R échec	1. R pr. F
2. P 7e R	2. R 4e D
3. P 8e R fait F	3. R 5e R
4. F 6e PD, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Grosdemange; Fabrice; Lanteine, à Guise; U. Bernard, à Nantes; A. Pelsthamel; café Moderal, Ch. Barya, E. et H. Frau, à Lyon; colonel Silvestre; N. Mille, à Abbeville; F. Dupin, à Montpellier; Pillière, à Chartres; café de l'Opéra, à Nancy; Dr Borrier; Ung, à Courbevoie; L. de Croze; cercle de Villedieu, L. P.; Plancha; café Astre, à Sigean; L. Ricardo; le 94e de ligne, à Toul; capitaine Didier; Misselieux; Granados, à Perpignan; Charton; café Paul, à Toulouse; Fraiche; cercle des échecs d'Angers; Lengrand, sous-lieutenant; Dr Revel, à Saint-Omer; café Louis XV, au Havre.

Les autres solutions adressées sont inexactes.

PAUL JOURNOUD.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Souvent les yeux trompent.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 321. — 6 Juin 1863

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 13, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 13, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 13, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

Vote pour les élections des députés au Corps législatif. — Vue prise dans l'un des bureaux de Paris.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LE CHIEN MOUSTACHE VICTIME DE L'EXPOSITION. — INSTRUIRE EN S'AMUSANT. — UN MONSIEUR DISPARU. — UN MYSTÈRE AU TOMBEAU DE L'EMPEREUR AUX INVALIDES. — COMMENT UNE CHARMANTE INCONNUE RENTRA EN GRACE AUPRÈS D'UNE IMPLACABLE BELLE-MÈRE. — A PROPOS DU BOURGUEMESTRE SIX DE REMBRANDT. — UNE ANECDOTE QUI N'EST PAS NOUVELLE, MAIS QUI EST NEUVE. — UNE FEMME PAYÉE 20 FRANCS. — CE QUE SIGNIFIE L'OBJET POSÉ AU FRONTON D'UNE MAISON NEUVE. — UNE RELIQUE RÉVOLUTIONNAIRE. — DEUX A PROPOS... A PROPOS DE L'ANNIVERSAIRE DE CORNEILLE.

∿∿∿ Nous trouvons dans l'*École normale* cette « *protestation d'une bête* » contre les prix distribués à la suite de l'exposition des chiens. On verra que le morceau est friand et truffé de citations tant latines que françaises. Nous conclurons par un mot sur ces citations, un mot que nous croyons utile au lecteur, — c'est pourquoi nous l'écrivons :

« ... *Renovare dolorem* ; oui, Moustache, il nous faut raviver cette plaie, rouvrir cette cruelle blessure. Tu viens de figurer à l'exposition du Jardin d'acclimatation, et tu n'as rien obtenu, pas même une médaille en chrysocale ! Moustache, tu es un fruit sec. Et pourtant, que d'espérances l'*École normale* avait mises sur ta tête ! Elle t'avait dit à ton départ : *Tu Marcellus eris !*... Quelle chute ! mon ami, quelle dégringolade !

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

» Si je t'interroge sur *ce four*, je connais à l'avance ta réponse : tu vas gémir sur l'injustice des hommes, et t'écrier, comme un autre Mirabeau, que la roche Tarpéienne est près du Capitole ; puis, abusant de l'érudition dont tu as été saturé pendant deux années de séjour dans les bureaux d'un journal, tu me citeras ce distique ultra-mélancolique :

Des hommes et des chiens la fortune se joue :
Aujourd'hui sur le trône, et demain dans la boue.

» Je crois même entendre gronder entre tes dents quelque chose qui ressemble au *sic vos non vobis* ; et le regard oblique que tu lances à *Simon*, ton heureux voisin, semble dire : *Tulit alter honores*... ; enfin,

Paroles et regards, tout proteste dans toi.

» Moustache, bien que la sagesse des nations t'accorde vingt-quatre heures pour maudire tes juges, permets à ton maître de te rappeler au respect dû à ce vieil adage : *Dura lex, sed lex*. Il règne dans tes aboiements une note d'aigreur qui ne convient nullement à ta douce nature. Résigne-toi, mon ami ; accepte l'ostracisme et sois l'Aristide de la race canine. Un grognement contre la chose jugée compromettrait à jamais cette renommée de placide résignation que tu dois au style à manchettes brodées du marquis de Tuffières. Certes, Moustache, tu as ouï depuis huit jours un concert de louanges qui résonnera longtemps dans les cavités profondes de ton amour-propre. Je vais encore te les rappeler.

» Puisse ce baume être pour ta *blessure* l'huile du bon Samaritain ! — « Quel beau chien ! — Sa robe rendrait jaloux un corbeau. — C'est le chien de berger pure race. — Il a le double ergot. — Voyez cet air intelligent ! — Taisez-vous donc ! il va parler. »

» Un berger, un vrai berger,

. . . . nez tortu, grosse lèvre,
Portant sayon de poil de chèvre,

s'est arrêté, frémissant, une heure devant toi. Ah ! Moustache, ce *vox populi* chatouillait agréablement tes cartilages auditifs, et faisait déjà entrevoir à tes amis le laurier qui devait ceindre ton front ; mais, *Dis aliter visum*, les *demi-dieux* en ont ordonné autrement. Donc, Moustache, résignons-nous, baissons l'oreille devant les décisions, toujours justes, de l'infaillible aréopage, et consolons-nous en disant avec le psalmiste : « *Pour le chien comme pour le peintre, le respect du jury est le commencement de la sagesse.* »

» PIERRE LAROUSSE,
» propriétaire de Moustache. »

Et nous ajouterons, directeur de l'*École normale*, journal de l'enseignement pratique en famille. Pour les citations, nous racontions un jour l'histoire d'un pauvre professeur sans élèves, qui avait composé un *Dictionnaire des idées*, et cherchait à le répandre en le glissant subrepticement dans l'étalage des bouquinistes du quai. Cette anecdote nous valut bien vingt lettres sympathiques au vieillard, et relatives à ce dictionnaire. La réponse à chacune était impossible. L'occasion se présente de dire à nos vingt correspondants (ils furent peut-être plus nombreux !) que la *Flore latine* et les *Fleurs historiques*, livres des femmes, des gens du monde, clef des allusions aux faits ou aux mots célèbres que l'on rencontre fréquemment dans la littérature courante, offrent deux livres qui sont la providence des ignorants ou des oublieux. Je veux vous en donner une preuve, mon jeune monsieur, ou ma belle dame qui me lisez. Avez-vous bien su, — ou n'avez-vous pas oublié ce que c'est que :

Le tison de Méléagre, — le chapeau de Fortunatus, — l'abbaye de Thélème, — le cor d'Astolphe, — les dés du juge de Rabelais, — la lance de Télèphe, — le manteau d'Antisthène, — les manchettes de Buffon, — l'antre de Trophonius, — la tunique du centaure, — le festin des Lapithes, — le cercle de Popilius, — les laitues de Dioclétien, — le grain de sable de Pascal, — les pavots de Tarquin, etc., etc. ?

Quel étrange musée ne ferait-on pas de tous ces objets, surtout si l'on pouvait y ajouter : des pierres d'achoppement, des planches de salut, le char de l'État, etc., etc. ?

Enfin, que savez-vous de bien positif, — continuerai-je (ménageons les susceptibles !) en m'adressant à la partie jeune ou futile des lecteurs, — à propos des locutions suivantes :

Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! — Avez-vous lu Baruch ? — Mon petit ruisseau de la rue du Bac. — Le grand Pan est mort. — Après vous, messieurs les Anglais ! — Il n'y a plus de Pyrénées. — Comment peut-on être Persan ? — Qu'on me ramène aux carrières ! — Visages pâles qui déplaisaient à César. — C'est plus qu'un crime, c'est une faute. — Connais-toi toi-même ! — Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! — J'avais pourtant quelque chose là ! — J'en appelle à Philippe à jeun. — Laissez passer la justice du roi ! — Mon siége est fait. — Malheureuse France, malheureux roi ! — Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, ça se fera, etc., etc., etc.

L'origine, l'explication, le commentaire de tout cela, et de mille autres locutions ou phrases qui reviennent sans cesse à la bouche ou sous les yeux, est-il utile ? n'est-il pas même agréable ? L'autre jour encore, une abonnée nous écrivait pour nous demander l'origine de la locution sur le *quart d'heure de Rabelais*. Nous répondrons en une même ligne à tous ces points d'interrogation : Cherchez dans les *Fleurs historiques* ou dans la *Flore latine* ! Et moi qui vous écris, je vous atteste que si mon devoir serait de beaucoup savoir, mon ignorance ou mon oubli sont de beaucoup chercher, et je ne vois pas pourquoi, M. Larousse aidant, vous n'apprendriez pas aussi bien que moi comment on peut suppléer parfois à ce qui échappe ! La petite symphonie qui sert de protestation au chien *Moustache* vous semble-t-elle pas avoir trop de latin à la clef ? Eh bien, ouvrez la *Flore latine*, et vous pourrez comprendre toute la portée du morceau. Par cette indication, je ne sais si je rends service à l'auteur de ces deux excellents livres, mais je suis certain d'être utile aux lecteurs, et aussi à moi-même, — car je me supprime ainsi le soin de faire de continuelles réponses à d'incessantes interrogations.

∿∿∿ Un homme connu, qu'il ne faut pas nommer encore, a disparu de sa famille, de ses relations, depuis huit jours. Il n'a rien dit, rien écrit. On le cherche activement, mais on commence à désespérer. Sa situation de fortune exclut toute idée d'un certain ordre... mais on croit que son vieux cœur s'était réchauffé dans une lutte impossible avec la jeunesse et la coquetterie, et qu'il souffrait beaucoup sans l'avouer. On a trouvé chez lui un monceau de papiers brûlés, et le cadre vide d'une image photographique. Hier, chez un artiste célèbre, on racontait qu'une somnambule consultée a déclaré qu'elle le voyait au fond de l'eau...(!) Les causes de cette disparition mystérieuse seront probablement connues quand paraîtront ces lignes.

Cette disparition rappelle celle qui eut lieu, il y a quelques années déjà, aux Invalides. L'habitude était de placer un des vieux vétérans du lieu, chaque soir, dans la crypte au fond de laquelle s'élève le tombeau en granit finlandais de l'Empereur. On lui laissait une chaise, on lui donnait sa capote... et le bonhomme ; puis la grille de fer qui garde les statues de bronze de Duret était fermée.

Un matin, on arrive pour relever l'invalide, et on ne le trouve pas ! On cherche, on cherche... personne ! Par où a-t-il pu disparaître ? La grille est intacte, et la profondeur de la crypte est d'au moins quinze pieds ! La matinée se passe à fouiller tous les recoins des caveaux, du portique souterrain, — rien !

On monte dans l'église, on regarde partout ; toujours pas d'Invalide ! Quelqu'un va plus loin, va plus haut, monte à la coupole, au dôme... et le bonhomme est trouvé blotti derrière les charpentes de la lanterne. On l'interroge... impossible d'en arracher un mot ! Son air hagard, son attitude crispée, tout dénote un trouble extrême ; on l'emporte à l'infirmerie, on le met au lit ; mais il ne parlera plus... Deux jours après il meurt sans s'être expliqué !

Par où était-il sorti ? En grimpant le long des cariatides de Pradier, évidemment ; car bien que ce soit là une gymnastique de gabier, de clown, de gamin de Paris, on ne saurait concevoir, si peu concevable que soit cette probabilité même, que le vieillard ait pu sortir d'une autre façon ! Mais, qui l'avait provoqué à un acte aussi insensé ? C'est ce que nul n'a pu, ne peut savoir. On suppose que le bonhomme aura subi quelque rêve, quelque hallucination... qu'il aura vu son grand Empereur sortir du sépulcre... qu'il en aura peut-être reçu quelque ordre fantastique ! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en est mort, et que pendant quelque temps, aucun invalide ne voulut rester seul à passer la nuit dans la crypte. Il n'y pas de bravoure physique qui tienne devant les impressions de l'ordre fantasmagorique et merveilleux ! — Pour ramener le calme dans ces vieux cerveaux impressionnables, on fut obligé de les laisser garder leur Empereur deux par deux. Aujourd'hui nous supposons que, comme dans le palais du sultan Amurat, tout est désormais rentré dans l'ordre accoutumé. Mais le mystère de la disparition de l'invalide subsiste toujours en son entier... il reste une tradition de l'hôtel, une légende.

∿∿∿ Une personne qui est un personnage à l'étranger, nous envoie le récit suivant, avec prière de l'insérer ici, nous assurant qu'il peut résulter de cette publication un grand bien pour un ménage désuni depuis un an... Nous cédons avec d'autant plus de plaisir que le récit est véritablement piquant.

« Le jour où la reine d'Angleterre visita l'Exposition de Londres, en 1851, un certain nombre de dames se trouvaient, par faveur expresse, placées sur les divans qui entourent la fontaine centrale de la grande nef. Les cavaliers avaient été bannis de ce point privilégié, de sorte qu'il avait fallu se résigner à laisser s'y asseoir seules, dans l'enceinte qu'allait traverser le cortége impérial et royal, les épouses, les sœurs, les mères, les tantes ou les simples amies, ou celles enfin qu'on aime souvent plus que tout cela réuni, ou isolé. C'est ainsi qu'une vieille dame anglaise, de l'aspect le plus noble et le plus distingué, se trouva côte à côte avec une jeune Française des plus jolies et des plus simples dans son élégance. On attendait l'arrivée des augustes visiteurs, mille observations frappaient l'esprit des deux voisines ; un incident fit naître entre elles une de ces conversations qui débutent par quelque banalité sur la chaleur ; et bientôt des banalités on passa à des sujets divers, dans lesquels les deux personnalités se firent jour de la façon la plus réciproquement sympathique. La vieille Anglaise apprit ainsi que la jeune Française était mariée, que son mari était par là dans la foule, qu'il l'avait forcée à accepter la place offerte par le vicomte de Rouville, directeur du Palais de l'Industrie, et la façon dont elle raconta ces choses avait extrêmement plu à l'étrangère, si bien que des banalités on en était arrivé aux observations, et de celles-ci presque aux confidences... Le cortége passe, un flot de plumes, de rubans, de dentelles, de fleurs, de soieries, forme comme le sillage des Majestés ; emportées par ce flot, et aussi un peu par la curiosité, par l'élan qui s'empare des femmes en ces choses d'apparat, voilà l'Anglaise et sa nouvelle amie qui se mêlent à la suite, et pour n'être pas séparées, elles se donnent le bras au milieu des femmes et des hauts fonctionnaires qui font escorte à la reine d'Angleterre et à son hôte impérial dans les galeries supérieures. Si bien que ces deux femmes, qui ne se connaissent ni de nom, ni de rang, passent deux heures ensemble, se protégeant mutuellement contre la foule, s'offrant les bonnes places, et causant déjà intimement de mille choses déterminées par la nature même de cette promenade un peu excentrique.

« — Quelle charmante jeune femme ! — se disait lady V***. — Certes, je ne me séparerai point d'elle sans lui demander qui elle est ! »

» Enfin la promenade est finie, la reine part, une foule énorme se presse à sa sortie.

» — Comment retrouver Édouard dans une pareille cohue! — dit la jeune femme.

» — Edward?... Votre mari se nomme Edward?...

» Et l'Anglaise pensa à son fils, qui porte aussi ce nom; son fils, qu'elle refuse de voir depuis un an qu'il a quitté l'Angleterre, où elle lui avait depuis longtemps préparé une grande alliance de famille, et qui s'est marié en France avec une jeune fille sans fortune, et dont elle s'est obstinément refusée à entendre parler...

» — Ah! le voilà! — s'écrie la jeune femme, arrivée au pied du grand escalier, — c'est un bien heureux hasard!

» — Comment, Pauline, toi avec ma mère! » — s'écrie le jeune lord...

» La vieille Anglaise poussa un cri de surprise, puis elle éprouva une sorte d'éblouissement, une émotion si vive qu'il fallut la faire asseoir à grand'peine au milieu de la foule encombrant la sortie.

» Revenue peu à peu à elle, elle s'écria :

» — Ainsi, Edward, cette jeune fille que vous avez épousée malgré ma défense, c'est...

» — Eh, oui, ma mère! Comment donc êtes-vous ensemble?

» — Partons! partons! — reprit-elle en voyant son cocher faire avancer l'équipage.

» — ..... Tous trois, ma mère? — dit Edward avec anxiété.

» — Ah! oui, tous trois!... Ma fille, — reprit-elle en tendant la main à Pauline. — Celui qui m'aurait prédit ce matin avec qui je visiterais l'Exposition et que j'emmènerais ensuite chez moi, m'eût plus étonnée que ne l'eût été l'Europe, il y a quarante ans, si quelqu'un avait osé annoncer, en descendant du *Bellérophon*, qu'un jour la reine d'Angleterre irait visiter un tombeau qui serait transporté de Sainte-Hélène au caveau des Invalides! »

Tel est le récit qui fait l'objet de la requête. Nous avouons ne pas trop comprendre son but, puisqu'il ne peut s'agir uniquement de collaborer à notre Courrier par une anecdote. Quoi qu'il en soit, l'affaire devra évidemment passer sous des yeux intéressés. « Un message dûment, » a-t-on dit? Il ne nous reste plus qu'à attendre si l'effet désiré, prévu sera réalisé.

~~~ M. D... est un modeste relieur de la rue du Bac. Un écrivain lui donne à chaque fin d'année à cartonner ses collections, et quelques volumes prélevés sur le produit annuel des élucubrations françaises. Il a, de plus, procuré à ce brave homme quelques pratiques, parmi lesquelles un libraire qui vend, au premier de l'an, des milliers de petits volumes de berquinades, reliés en papier gaufré avec beaucoup d'or sur les plats pour plaire aux enfants. Le relieur, reconnaissant envers l'écrivain, voulait le témoigner. Un jour que ce dernier attendait dans le petit laboratoire de l'ouvrier la recherche d'un volume égaré, il avait remarqué, pendu au mur et perdu dans un fouillis d'ustensiles accrochés, une gravure, grande comme les deux mains, représentant un homme en costume flamand du dix-septième siècle, le dos tourné et appuyé contre une fenêtre ouverte, et lisant un manuscrit. Toute la chambre était noire; la fenêtre lumineuse frappait une partie du corps, de la tête, du papier; c'était le *Bourgmestre Six* de Rembrandt, ou plutôt d'après Rembrandt (car comment croire à un original?), gravure célèbre, que la plupart de nos lecteurs se représentaient déjà dès le premier mot...

Le relieur se rappela plus tard que l'écrivain avait paru regarder avec un vif intérêt cette gravure, et un matin qu'il lui rapportait la collection des feuilletons de théâtre de 1862 et quelques volumes de suites, il lui dit :

— « Hier, M. B... m'a donné une nouvelle commande de trois mille volumes de cartonnages dorés pour le jour de l'an prochain. C'est à vous que je dois ce client très-productif. Vous ne voulez pas me laisser vous offrir les quelques reliures que je fais pour vous... Me permettrez-vous au moins de vous présenter cette petite gravure, que vous avez paru un jour examiner chez moi avec curiosité? »

L'écrivain vit au ton de l'ouvrier qu'il le désobligerait absolument en refusant, et il accepta franchement. Le petit cadre de chêne, garni d'un verre teinté de fumée et contenant le *Bourgmestre Six*, fut provisoirement posé sur un meuble. Le relieur parti, l'écrivain mit le cadre à part, se réservant de l'examiner à son aise à un moment de loisir.

Ce moment n'arriva que la semaine dernière, alors que l'écrivain réunissait quelques tableaux pour orner une chambre d'ami.

Il lava soigneusement le verre et put enfin juger la gravure qu'il estompait sous la crasse du temps. Sa surprise fut grande à voir la beauté de l'œuvre qu'il avait jusque-là supposée, avec toute vraisemblance, une des nombreuses copies que les élèves et les imitateurs de Rembrandt ont faites de ce morceau. Il ne douta presque plus qu'il n'eût là une épreuve originale, et de la plus grande valeur. Il prit son *Manuel de l'Amateur d'Estampes*, chercha dans quelques catalogues célèbres, et constata ainsi qu'il avait sous les yeux une superbe épreuve du deuxième état, avec le nom du maître « REMBRANDT F. 1647, » les chiffres 4 et 6 placés au rebours. Elle était sur papier du Japon, et conséquemment de la plus grande rareté. Recherches faites dans les catalogues, il fut reconnu qu'une pareille épreuve, mais sur papier blanc, avait été vendue 5,550 francs en 1859, à la vente de Férol!

Le relieur, interrogé dès le lendemain sur la provenance de cette gravure, raconta qu'elle lui avait été donnée en 1841 ou 42, par une vieille dame de la rue de Verneuil, morte depuis, et en payement de la reliure d'un livre de messe. La publication du fait de cette trouvaille suffit à faire comprendre que la gravure a été rendue à celui qui ignorait la valeur du don fait à son bienveillant client. Aussi, un de ces jours, le *Bourgmestre Six* original arrivera-t-il aux enchères, mêlé à quelque vente importante, au légitime profit de l'ouvrier.

~~~ Le chevalier Aude, ancien secrétaire de Buffon, auteur dramatique très-fécond, qui eut le genre de popularité dont jouit encore aujourd'hui M. Clairville, — Aude, disons-nous, dont il avait été question, il y a quelques années, de réimprimer le théâtre complet, était d'un caractère extrêmement original. Étant un jour au cabaret, où il allait souvent chercher ses inspirations, il fut témoin d'une discussion assez vive entre un mari et sa femme.

« — Maudit soit le jour, disait le premier, comme Sganarelle, où je m'avisai de dire oui; et que je voudrais bien trouver un homme qui me débarrassât de toi! »

La femme était jeune et gentille, et ses yeux semblaient demander un *acquéreur*. Aude avait le gousset garni ce jour-là.

« — Combien voulez-vous la vendre, votre femme? Je vous l'achète, si madame y consent.

» — Oh! bien volontiers, dirent ensemble la femme et le mari.

» — Donnez-m'en un louis, dit ce dernier.

» — Le voilà... »

Aude prit la femme sous le bras, l'emmena chez lui, et pendant quarante ans ils vécurent ensemble dans la meilleure intelligence, sans aucune *réclamation* de la part du mari vendeur.

« — Il faut convenir, disait un jour Aude en présence de sa compagne, que, pour une *femme de hasard*, la mienne est encore bien bonne! »

L'anecdote est assurément piquante, bien qu'elle ne date pas d'hier... mais nous la livrons surtout comme absolument *inédite*, — des papiers particuliers nous l'ayant fait connaître. C'est donc par l'inédit, sinon par la date, qu'elle est nouvelle.

~~~ Sur l'imposte de l'entrée principale d'une maison récemment construite, au boulevard Malesherbes, on voit un motif de sculpture assez singulier. Deux figures de femmes, drapées à l'antique, l'une jeune et l'autre vieille, soutiennent une sorte de cartouche d'un goût sévère et formant niche. A la partie inférieure de cette niche est sculpté un coussin — sur lequel est posée...

Voilà le curieux, l'inexplicable : sur lequel est posée — une grosse pierre brute, brunie, maculée par le temps...

Cette pierre est une relique : — un débris de la Bastille!

Lorsque, le 14 juillet 1789, les Parisiens, organisés en milice bourgeoise, attaquèrent la Bastille, — espèce de palais sous François Ier, et prison d'État à partir du règne de Louis XIII, — on y trouva, comme on le sait fort bien, sept prisonniers enfouis dans les cachots les plus profonds. Parmi ceux que la victoire populaire rendait à une lumière inespérée, se trouvait le comte de Wythe, accusé d'avoir fourni des notes à Lacoste de Mézières, pour son imprudent ouvrage intitulé : *Confessions générales de la comtesse du Barry*. Le comte de Wythe, d'abord enfermé à Vincennes, avait passé six ans dans les souterrains de la Bastille.

Lorsque l'entrepreneur Palloy, chargé des travaux de démolition, fut arrivé aux profondeurs, la comtesse de Wythe lui fit demander la pierre la plus voisine du point du cachot où se trouvait jadis tournée, sur sa couche grossière, la tête de son mari. Palloy, — qui devait plus tard faire exécuter quatre vingt-trois petites Bastilles en relief, dont il gratifia le chef-lieu de chaque département, — Palloy se rendit au pieux désir de la femme du prisonnier, et choisit lui-même la pierre à lui envoyer. Il la confia à un député de l'Yonne à la Convention, Jacques Boilleau, célèbre plus tard par sa motion contre Marat, et qui fut décapité en l'an II. Celui-ci la porta à la comtesse de Wythe, qui habitait une retraite dans les environs d'Avallon. Depuis cette époque, la sinistre pierre était restée dans la famille comme un objet d'attendrissement et de pitié.

Il y a quelques années, la campagne d'Avallon ayant été vendue, tout le mobilier fut apporté à Versailles par la fille de l'ancien prisonnier, et la fameuse pierre n'avait pas été oubliée. Le comte de R..., cédant à un pieux désir de sa femme, a fait placer cette relique au front de la porte d'entrée de la grande maison qu'il vient de faire construire au boulevard Malesherbes. Les deux figures, drapées à l'antique, qui soutiennent et semblent garder le cartouche servant de cadre au débris de la Bastille, offrent les traits de la comtesse de Wythe, celle qui demanda cette pierre à l'entrepreneur Palloy, — et ceux de sa fille, propriétaire actuelle de l'immeuble. Telle est l'explication de ce singulier ornement.

~~~ Voici un fragment de lettre de Pierre Corneille qu'il peut y avoir une sorte d'à-propos à publier aujourd'hui même, 6 juin, alors que la Comédie-Française célèbre, par *Rodogune* et *Corneille à la butte Saint-Roch*, le 257e anniversaire de la naissance de l'illustre tragique. La lettre, adressée à une personne qui nous reste inconnue, semble répondre à quelque épigramme par un portrait tout naïf de lui-même, vers et prose. Cela est curieux. Voici :

« En matière d'amour je suis fort inégal,
Je l'escris assez bien, et le fais assez mal.
J'ay la plume féconde et la bouche stérile,
Bon galand au théâtre, et fort mauvais en ville;
Et l'on peut rarement m'escouter sans ennuy,
Que quand je me produis par la bouche d'autruy.

» Quoi qu'il en soit, Mgr le P... a voulu avoir cette peinture que j'ai faite de moi-même il y a vingt ans, et je ne suis pas fasché de luy avoir fait voir que j'ay tousiours eu assez d'esprit pour cognoistre mes défauts, malgré l'amour-propre qui semble estre attaché à nostre mestier. »

Cet à-propos en appelle un autre.

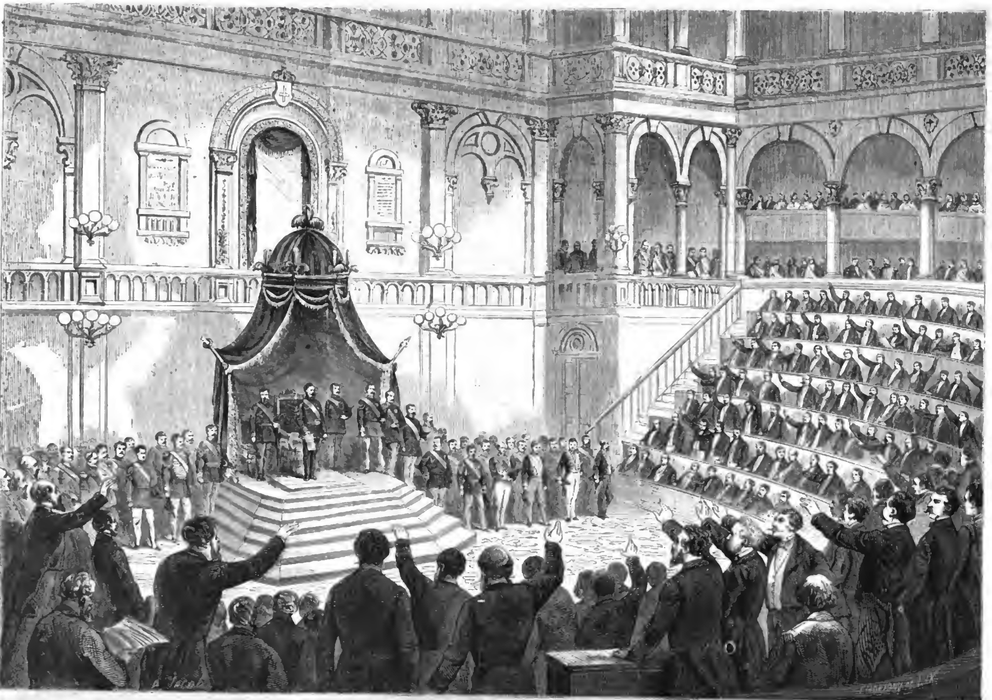
C'est une lettre, par laquelle la petite-fille du grand Corneille se plaignait à M. le comte de Pradel, ministre de la maison du roi, de son mauvais état de fortune. Elle est datée du 15 juillet 1818.

Elle lui fait connaître que la représentation du 6 juin, que le roi a accordée à son bénéfice au théâtre de l'Opéra, ne lui a rapporté, net pour elle, que quatre mille francs... Elle n'a pu, de cette misérable représentation, payer qu'une partie de ses dettes. Elle ne les a pourtant contractées que pour nourrir et élever les rejetons d'un homme dont la mémoire commande quelque intérêt... Elle n'a rien négligé pourtant pour réveiller l'attention royale... Cependant elle est toujours dans la détresse!... Elle prend soin d'un neveu de vingt ans, à qui elle fait faire son droit; elle en a un autre qu'il faudrait pouvoir mettre au collége.

« Et ce qui me déchire l'âme, c'est de voir que le sort de » mes pauvres nièces n'est pas encore assuré d'une manière » digne de notre aïeul. Cette idée m'anéantit!... Elles savent » pourtant qu'elles descendent du grand Corneille : cette » pensée, en élevant leur âme, ne rend leur sort que plus malheureux! »

Depuis, les choses ont changé : l'État et les corporations littéraires ont pris soin de la descendance de l'auteur de *Cinna* et de *Rodogune*. — Et l'un des enfants de la Seine-Inférieure qui porte le grand nom de Corneille, vient d'être élu député dans son département.

JULES LECOMTE.



Ouverture à Turin de la session des États italiens. — Le roi Victor Emmanuel prononçant le discours d'ouverture. (D'après un croquis de M. Ralph.)

Chef artificier Gueny. Capitaine de Miribel, chef des éclaireurs. Capitaine de Galliffet, officier d'ordonnance de l'Empereur.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Le 1er zouaves et le 1er bataillon de chasseurs à pied montant à l'assaut du Pénitencier. (D'après un dessin de M. Brunet, lieutenant d'artillerie de la garde.)

Les Élections à Paris

Il peut paraître difficile de ne point toucher à la question politique en abordant un sujet aussi délicat que celui des élections; mais il y a toujours, dans toutes les questions de cet ordre, un côté épisodique dont il est loisible de s'emparer, et c'est ce que nous faisons.

Loin de nous la pensée de formuler une opinion sur les candidats et sur les mérites de celui-ci ou de celui-là.

C'est un embarras que nous laissons volontiers à nos confrères des grands journaux, spécialement chargés de ce genre de travail.

Seulement notre devoir est de causer un peu de tout, et il est impossible que nous passions sous silence un fait dont tout le monde parle, dont tout le monde s'occupe, et qui, pendant deux jours, a bouleversé la physionomie habituelle de nos mœurs normales.

Les candidats, dans l'attente du résultat; les électeurs (c'est-à-dire tout le monde) se rendant aux mairies ou aux endroits affectés pour recevoir l'expression de leur opinion sous forme de bulletin; le dépôt de ce bulletin dans l'urne électorale; le local où la *scène* se passe; le bureau en présence duquel l'électeur vient exprimer, sans paroles inutiles, sa volonté peut-être décisive et souveraine, etc., voilà tout ce que nous avons à montrer au lecteur du *Monde illustré*, et tout ce que notre dessinateur a été chargé de *croquer* sur le vif, le jour même des élections.

Nous espérons qu'il a rempli cette mission à la satisfaction générale, et nous recommandons à nos abonnés le petit tableau de genre qu'accompagnent ces quelques lignes.

I. DE P.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

ASSAUT DU PÉNITENCIER

(*Correspondance particulière du* MONDE ILLUSTRÉ.)

Les dernières nouvelles que nous avons reçues de Puebla sont datées du 20 avril, et nous sont parvenues le samedi 30 mai.

Devant une actualité aussi saisissante, nous avons renvoyé quelques croquis, relativement moins importants, et nous sommes à même de donner aujourd'hui à nos lecteurs un dessin de *l'Assaut du Pénitencier*, que nous adresse notre correspondant ordinaire M. Brunet, lieutenant d'artillerie de la garde.

Le capitaine Raymond, du 62ᵉ de ligne, nous a adressé une série de croquis pittoresques sur les mœurs et les types mexicains; nous le remercions de son envoi qui sera utilisé, et qui, je le crois, aura du succès auprès de nos lecteurs.

M. Lartet, lieutenant au 95ᵉ de ligne, nous communique aussi une jolie vue de Puebla, prise derrière une gabionnade servant de poste avancé au 95ᵉ de ligne; cette vue viendra en son temps. Merci à notre nouveau correspondant et aux trois anonymes qui ont bien voulu aussi nous expédier quelques menus croquis complétant notre série de dessins sur l'expédition.

Revenons à l'assaut du Pénitencier; nous résumons nos différentes correspondances:

« Il a suffi d'un jour pour arriver au résultat que vous pouvez constater dans le dessin que je vous envoie. Le Pénitencier est criblé, il semble qu'il ait soutenu un long siége, tellement il est démantelé; le tir de notre artillerie est d'une justesse extrême, et, aujourd'hui même, après avoir tiré des bombes de 0,33 centimètres, dont on avait pu constater la portée, on nous a demandé de faire des propositions pour nos servants de pièce.

» La mitraille, les boulets et les balles nous ont étourdis de leur ronflement, mais sans nous atteindre; un seul boulet de 30 a fait un petit fossé entre nos deux mortiers.

» Les Mexicains, avec un nombre de feux bien supérieur au nôtre, passent à dix mètres au-dessus de nos têtes, mais ils se défendent en braves. La journée du Pénitencier est de celles qu'on n'oublie pas.

» Quand on a vu le moment propice, l'assaut a été décidé; le Pénitencier tirait toujours; les tirailleurs ennemis étaient répandus sur les crêtes des batteries et sur les terrasses des monuments. Les parapets qui s'élèvent tout autour du Pénitencier étaient tout couvert d'aloès et de cactus, et nos sapeurs auraient dû passer par là, mais on avait autre chose à faire que de s'occuper de ces détails. J'espère que le dessin s'expliquera de lui-même; il est d'une authenticité parfaite, et j'ai même tenté de donner quelques portraits aussi ressemblants que possible.

» M. de Galifet est au deuxième plan; il tient sa canne à la main, en guise de sabre, et montre le chemin à ceux qui le suivent: vous le reconnaîtrez à sa moustache et à ses aiguillettes d'officier d'ordonnance. (Vous savez par les nouvelles officielles qu'il est très-gravement blessé, et qu'il a reçu un éclat d'obus dans le ventre; il s'est conduit en brave.) Derrière lui vient le capitaine d'artillerie de Miribel, chef des éclaireurs; sa conduite lui a valu sa promotion au grade d'officier de la légion d'honneur; puis vient un de nos sous-officiers, Guény, sous-chef artificier, qui a fait des prodiges de valeur: il a été médaillé, puis nommé sous-lieutenant d'artillerie.

» L'assaut a été rude, mais nos soldats n'ont pas bronché un instant; le 1ᵉʳ zouaves et le 1ᵉʳ bataillon de chasseurs se sont comportés d'une manière au-dessus de tout éloge.

» Une fois entrés dans le Pénitencier que les ennemis étaient forcés d'abandonner, sous peine de rester prisonniers, on a retourné six pièces de canon contre eux, et ils se sont vus décimés par leurs propres boulets.

» Aujourd'hui, on a établi une ambulance dans le fort, et le général Douay y loge; il est chargé de la guerre de rues, et a obtenu aujourd'hui un beau succès; on a pris deux énormes pâtés de maisons et toute une batterie de grosses pièces de 24, que nos bombes avaient mise tout en désarroi. »

Nous publierons prochainement un second croquis représentant l'interrogatoire des déserteurs mexicains, par le général Forey. Malgré l'immense intérêt de cette question du Mexique, nous ne devons pas nous laisser entraîner, et ferons constamment des efforts pour être aussi variés que possible.

C. T.

Ouverture du parlement italien

C'est le 25 mai qu'a eu lieu l'ouverture du parlement italien pour la session de 1863.

Comme toujours, cette cérémonie de la vie sociale des peuples s'est faite solennellement, par le roi en personne, entouré de sa maison et des grands dignitaires du royaume.

Le discours prononcé par Victor-Emmanuel a été accueilli avec sympathie, parce qu'il correspondait à la véritable situation du pays, qui est aujourd'hui fort calme.

Notre rôle ici ne nous permet pas de nous étendre davantage sur l'esprit de ce discours royal, qui paraît être l'expression fidèle de l'opinion publique à Turin, ainsi que dans les autres parties de l'Italie.

Aucun incident particulier n'est venu changer la physionomie habituelle de ces sortes de fêtes politiques.

Notons seulement une innovation dans le cérémonial. Jusqu'à présent, la garde nationale seule faisait la haie sur le chemin que parcourt le roi pour se rendre au parlement; cette année, l'armée partageait avec la garde nationale l'honneur d'assister, l'arme au bras, au passage du souverain.

La foule n'a pas moins, comme précédemment, continué à se porter au devant de Sa Majesté italienne, dont la popularité est fort grande, comme chacun sait, dans la vieille capitale du Piémont.

Notre dessin achèvera de donner au lecteur la physionomie complète de cette solennité.

I. DE P.

LE LIEUTENANT

I

En 1800, vivait un bon curé, desservant l'église d'une commune de Gourdon, dans le département du Lot. Ce brave homme était l'exemple de toutes les vertus, et s'il avait une gouvernante jeune et accorte, on n'ignorait pas qu'il l'avait prise uniquement pour élever son neveu, orphelin de père et de mère. — J'ai choisi une jeune gouvernante, disait-il à des paroissiens intimes, parce qu'elle tournera à la gaieté le caractère de mon Paul (c'était le nom de son neveu); je n'ai pas voulu d'une vieille fille, parce qu'en général les vieilles filles ont l'humeur chagrine, et j'aurais eu à craindre qu'elle ne portât l'esprit de l'enfant à la mélancolie, ce qui aurait nui à sa santé et au développement de son intelligence.

Le bon curé avait raison: la jeune gouvernante égayait les heures de récréation de Paul, c'est-à-dire le temps où son oncle ne lui apprenait pas à lire, à écrire, à calculer, et les premiers éléments de la langue latine. Le curé était fort instruit, il prêchait admirablement, et sortait tout à fait de la sphère des curés ordinaires. Les habitants de la commune le regardaient comme un oracle, et se soumettaient d'autant mieux à ses enseignements qu'il les exprimait clairement et les rendait faciles à observer. Aussi, de mémoire d'homme, il ne s'était vu dans sa paroisse autant de filles sages et de femmes fidèles à leurs devoirs.

Sous un tel maître et avec une telle gouvernante, Paul Muret devint en peu d'années un garçon accompli. Grand, robuste et souple, il n'avait pas dans tout le bourg un camarade qui sautât mieux un fossé, qui gravît plus lestement au haut d'un arbre pour y chercher des nids, qui se jetât plus hardiment dans la rivière et la traversât en ligne plus droite. Peu de querelles s'élevaient au milieu de ses compagnons qu'il n'y mît le holà en prenant la défense du faible contre le fort. On appelait Paul Muret le beau brun, quoique ses traits ne fussent pas parfaitement réguliers; mais une bouche rosée et souriante, des yeux bien fendus et pleins de feu donnaient à sa physionomie un éclat qu'aimaient les jeunes filles, surtout lorsqu'il faisait le galant avec elles.

En regardant son neveu, le curé jouissait de son ouvrage; cependant il ne considérait pas l'œuvre comme terminée.

— Mon enfant, lui dit-il un jour, je t'ai donné de l'instruction, je t'ai appris aussi comment tu dois te conduire dans le monde, mais cela ne suffit pas. Mon pauvre frère ne t'a rien laissé, et ce que je possède est si peu de chose qu'après moi tu pourrais tomber dans le besoin si tu n'avais pas d'autres ressources. Je ne te propose pas d'entrer dans les ordres: Dieu, je le crois, ne t'appelle pas au saint ministère. Eh bien, mon intention est de t'apprendre un métier, un art qui m'a toujours procuré des distractions agréables dans mes instants de loisir; mon intention, dis-je, est de t'apprendre à tourner, à faire ces boîtes, ces colifichets, ces jolis riens que tu aimais tant...

— Et que j'aime encore, mon bon oncle, interrompit Paul.

— Eh bien! que penses-tu de mon idée? Crois-tu que le métier de tourneur, en certaines circonstances, puisse te devenir utile?

— Oui, mon oncle, oui; je suis prêt, commençons.

L'oncle profita des dispositions de son neveu, et, en moins de six mois, il en fit un tourneur aussi habile que lui; et comme il n'était pas étranger à l'art de la sculpture, il le mit en état d'ajouter cette ressource à la première.

On était alors en 1812. La France était en guerre avec plusieurs puissances de l'Europe; on n'y voyait que levées d'hommes, que régiments sillonnant les routes pour rejoindre les corps d'armée dont ils devaient faire partie.

Le premier bataillon du 75ᵉ de ligne était parti de Gourdon et avait fait son entrée dans le bourg du curé Muret, pour y séjourner jusqu'au surlendemain. Il avait en tête son colonel, monté sur un beau cheval blanc, et sa musique aux airs guerriers et bruyants. La vue du colonel avec ses épaulettes d'or et son brillant uniforme, le charme de la musique et la gaieté des soldats allant chercher l'ennemi électrisèrent Paul. Il avait

dix-sept ans : se rappelant que son père avait servi, le désir de servir aussi s'empara de lui.

Il interrogea plusieurs soldats sur la marche à suivre pour devenir leur compagnon d'armes.

— Adresse-toi au colonel, mon garçon, lui dit un caporal. Viens avec moi, je te présenterai; c'est un brave, celui-ci, et pas fier du tout.

Paul accepta. Le caporal l'introduisit auprès du colonel, auquel il fit connaître l'intention du jeune homme.

— Quel âge as-tu, mon ami? lui demanda le colonel.

— Dix-sept ans, répondit Paul.

— Tu parais fort, mais tu es bien jeune. As-tu des parents?

— Ils sont morts, et je dépends de mon oncle, curé de cet endroit.

— Eh bien! prie-le de venir me parler, et s'il consent, je t'engagerai.

Paul courut chez son oncle, l'informa de son projet et de sa visite au colonel. Le bon curé, cruellement affligé de l'intention de son neveu, fit de nombreuses objections pour le dissuader; mais Paul mit en avant des raisons tout aussi fortes, qu'il termina victorieusement par celle-ci :

— Voyez, mon oncle, dans deux ans je serai de la conscription; deux ans plus tôt ou deux ans plus tard, il faut toujours partir. D'ailleurs le cœur me dit que mon idée est bonne.

— Puisqu'il en est ainsi, mon enfant, je verrai le colonel. Cette idée t'a peut-être été suggérée par la Providence, et je me suis toujours soumis avec résignation à ses décrets.

Le curé vit le colonel et le supplia de protéger le jeune homme.

Paul fut donc engagé : dès le même jour, il endossa l'uniforme. Le bataillon se remettait en route le lendemain. Une grande partie de la nuit fut employée par la gouvernante à garnir le sac de son élève, et en prières par le curé et par Paul. Au point du jour, lorsqu'on battit la diane, il se jeta, en pleurant, dans les bras du curé, qui pleurait aussi, et embrassa la gouvernante, dont les joues fleuries étaient inondées de larmes; il se sépara de ces tendres protecteurs de son enfance, emportant avec lui une bourse assez ronde, à laquelle il ne semblait guères tenir, et la bénédiction de son oncle, à laquelle il tenait beaucoup.

II

Paul Muret fut bientôt dressé au maniement des armes. Dans ce temps, on exerçait le soldat à chaque étape, en courant. Le bataillon rejoignait à Agen ses deux autres bataillons, et de là, le régiment se dirigerait vers le Nord pour être réuni à l'armée de Russie.

Le zèle et l'intelligence du jeune soldat lui avaient promptement acquis la faveur de ses chefs, et on n'était pas encore parvenu jusqu'au Rhin, qu'on l'avait nommé caporal. Le quartier-maître voulut l'avoir dans ses bureaux, mais son lieutenant l'en détourna.

— N'y va pas, lui dit-il, tu te fermerais la porte à tout avancement, et chez toi, il y a de l'étoffe.

Paul refusa.

Dès qu'il eut passé le Rhin, le régiment se réunit à un autre pour former une brigade, et la brigade reçut l'ordre de se rendre à Mayence pour y recevoir des ordres ultérieurs; mais elle n'eut pas le temps d'arriver à cette destination. Les désastres de l'armée de Russie, la nouvelle que l'Empereur l'avait quittée afin de lever d'autres hommes et d'organiser une autre armée, firent penser au général de la brigade qu'il était sage de rétrograder vers le Rhin.

Les débris de l'armée de Russie ayant été réunis, on remplit les cadres avec des levées de conscrits, et, se trouvant à la tête d'une armée formidable, l'Empereur marcha sur Dresde et en fit le centre de ses opérations militaires; le régiment de Paul fut dirigé vers la Lusace.

Dans les marches et contre-marches, il y eut des engagements où Paul reçut son baptême de feu et se battit comme un vieux soldat. Après la première affaire, il reçut les galons de sergent, et quelques jours après, il fut nommé adjudant sous-officier.

L'avancement était rapide alors; il y avait tant d'existences tranchées par le fer ou le feu de l'ennemi que tous les jours les rangs s'éclaircissaient et que tous les jours il y avait des lacunes à remplir. Aussi, la veille de la bataille de Bautzen, Paul Muret était il promu au grade de lieutenant. Paul Muret ne s'épargnait pas, les positions les plus difficiles ne l'effrayaient point, et pourtant il n'avait encore reçu aucune blessure, ce qui faisait dire dans le régiment que le jeune lieutenant était le Benjamin de quelque fée Urgèle.

Mais ce bonheur ne devait pas durer longtemps. Placé aux avant-postes le jour de la bataille de Bautzen, sa compagnie, soutenue par un détachement de dragons, rencontrait un bataillon d'infanterie russe, appuyé par un escadron de cavalerie. Quoique la prudence commandât aux Français de se replier sur leur corps d'armée, ils poussèrent le cri de *en avant* et l'action s'engagea.

Étonnés par la vivacité de l'attaque, les Russes n'opposèrent d'abord qu'une faible résistance. Bientôt, malgré la supériorité de leur nombre, ils reculèrent en désordre, puis se débandèrent. Dans la poursuite faite à l'ennemi, Paul Muret aperçut le colonel de la cavalerie russe, renversé de cheval et sur le point de périr par le sabre de quatre ou cinq dragons; ils étaient furieux du refus qu'il leur avait fait de se rendre; il y courut aussitôt.

— Hal-e! leur cria-t-il; n'auriez-vous pas honte d'égorger un ennemi vaincu? Est-ce que jamais nous tuons un homme lorsqu'il est à terre? Nous ne sommes pas des sauvages!

Et, s'avançant vers le colonel, il l'aida à se relever et demanda courtoisement son épée.

— Merci, mon jeune officier, lui dit le colonel en lui remettant son épée, vous m'avez sauvé la vie; je me rappellerai votre générosité; je suis le comte Woronsoff.

Les Français se mettaient en marche pour se rallier à leur division, lorsqu'ils furent foudroyés par une batterie russe. Vainqueurs et prisonniers tombèrent sous le feu de la mitrailleuse; la grande bataille, la bataille de Bautzen commençait, car le canon grondait déjà du côté des Français.

Paul Muret reçut un coup au bras, et le comte Woronsoff tomba à côté de lui, grièvement blessé.

— Allons, colonel, dit Paul, je vais vous faire transporter à l'ambulance.

— Mais vous-même, jeune homme, vous êtes blessé.

— Moi! mon Dieu! ce n'est qu'une égratignure.

Et il soutenait le comte pour le placer sur un cheval dont le cavalier avait été tué.

Au même moment, la compagnie de Paul, réduite au tiers, et les quelques dragons restant du détachement sont enveloppés par une nuée de Cosaques. Le combat recommence, mais que pouvait une poignée d'hommes à pied contre plus de trois cents cavaliers?

Dans cette circonstance, le comte s'acquitta envers le lieutenant. Il le vit, avec deux nouvelles blessures, sur le point de succomber; il ordonna aux Cosaques de l'épargner. Non content de lui avoir sauvé la vie, il le fit transporter dans sa tente, et le même chirurgien pansa leurs blessures.

Ne pouvant pas prendre part à la bataille qui se donnait, le comte Woronsoff se retira sur les derrières de l'armée, emmenant avec lui le jeune lieutenant.

— A votre tour vous êtes mon prisonnier, lui dit-il. C'est à moi à prendre soin de vous, comme vous avez voulu prendre soin de moi.

Forcés de reculer après la bataille de Bautzen, les Prussiens et les Russes se portèrent sur différents points. La blessure du comte était profonde, et son état exigeant des soins assidus, son retour dans sa famille fut arrêté.

J. L. SÉRANO.

(*La suite au prochain numéro.*)

SALON DE 1863

(4e Article)

LA PEINTURE DE GENRE.

A chaque nouvelle exposition, la critique constate les progrès toujours croissants de la peinture de genre, et elle n'épargne pas à ce sujet ses lamentations. Quoique nous ne soyons pas éloigné de partager son avis, il nous semble qu'elle a tort de s'en prendre aux peintres de l'abandon où tombe rapidement la peinture d'histoire.

Le public, ayant aujourd'hui voix prépondérante dans les questions d'art, impose ses goûts et ses tendances avec une autorité doublement irrésistible, car elle fait à la fois et la réputation et la fortune de l'artiste qui a su répondre à son *desideratum*. Aussi, combien peu se sentent assez de courage, d'opiniâtreté pour se maintenir dans les régions supérieures de la grande peinture! Il est glorieux sans doute de se tenir sur les sommets, mais il y fait souvent froid, on y est seul et trop haut placé pour que la foule vous y vienne voir; on descend alors peu à peu pour se rapprocher du mouvement et des lieux plus fréquentés, tout en se promettant de retourner bientôt à ses austères solitudes. Malheureusement, on a goûté les douceurs du succès et de la société; les charmes d'une vie paisible et confortable vous font mépriser la rudesse de l'existence antérieure; on se trouve plus mollement assis sur l'herbe grasse et fraîche des vallées que sur les rocs nus de la montagne; et lorsqu'on veut remonter, l'agilité manque, l'air vif brûle les poumons, et, après quelques efforts inutiles, on reste dans la plaine. Nous-mêmes nous ne ferons pas autrement, et laissant de côté pour un instant la peinture d'histoire, à laquelle nous reviendrons plus tard, nous allons nous occuper de la peinture de genre.

Le Prisonnier de M. Gérôme contient autant d'esprit, de finesse, d'habileté, qu'on peut en mettre dans une toile de si petite dimension. Une barque, où rament deux nègres vigoureux, traverse le Nil; au fond du bateau, la tête appuyée à un bord et les pieds touchant l'autre, est étendu, solidement garrotté, un prisonnier turc. Accroupi à l'avant, un chef fume son tchibouk, tandis qu'à l'arrière un soldat gratte ironiquement une sorte de guitare et chante, en se baissant vers le captif, quelque chanson sur la douceur de la liberté, les joies de la maison ou l'ivresse de la victoire. A l'arrière-plan, quelques cangues découpent sur le ciel bleu leurs grandes vergues aux voiles repliées, et plus loin encore, sur la rive, quelques maigres palmiers poussent parmi les ruines.

Il y a un grand charme dans le *Boucher turc à Jérusalem* du même peintre. Ce jeune garçon maladif, appuyé contre un mur blanc auquel sont accrochés des quartiers de viande, et ces têtes de moutons semées à terre devant lui, sont traités d'une façon harmonieuse et délicate qui nous plaît singulièrement.

Nous avouons aimer moins le *Louis XIV et Molière*. On connaît l'épisode du grand roi partageant son *en cas* avec le poëte-comédien. La scène se passe dans la chambre à coucher du roi. A une petite table, placée au milieu du tableau, sont assis d'un côté Molière en noir, de l'autre le roi, magnifiquement vêtu et coiffé d'un volumineux chapeau à plumes bleues; sur les côtés se presse la foule curieuse des courtisans, fort choqués d'un pareil manque à l'étiquette, ainsi que l'expriment leurs figures ridiculement irritées.

Cette toile fourmille de détails, très-spirituels assurément, et admirablement rendus; mais elle est trop manifestement faite en vue de la gravure, et les charmes de la couleur ont dû être sacrifiés à la netteté des lignes. Les objets secondaires, par le soin avec lequel ils sont achevés, distraient l'œil au détriment des sujets principaux.

Le même sujet a été traité par M. Leman, auquel cette époque est familière. Sa toile, composée comme celle de M. Gérôme dans une gamme très-claire, supporte parfaitement la comparaison.

Tout le monde a remarqué une modification sensible dans le talent de M. Hébert. Cette mal'aria chaude et sombre qu'il avait prise dans *les Marais Pontins*, et donnée à ses femmes de Cervara, l'a quitté. Sa *Jeune Fille au puits* de cette année ne brûle plus de la même flamme intérieure; elle souffre encore, mais d'une maladie moins méridionale. La pâleur du jeune homme qui se penche vers elle, sa barbe molle, son regard atone rappellent un peu le portrait que Gœthe trace d'Hamlet, prince de Danemarck, dans *Wilhelm Meister*. Quoi qu'il en soit, et si le talent de M. Hébert se transforme dans son esprit, les qualités du peintre restent les mêmes, et c'est là le principal.

Pasqua Maria est une petite fille, telle que nous en voyons errer dans les rues de Paris à la suite de quel-

que vieux pifferare. Ce charmant type a séduit plus d'un peintre cette année, car il ne se trouve guère de salle à l'exposition où nous ne retrouvions son portrait. M. Hébert l'a représentée simplement assise, ses petites mains à demi fermées posées comme au hasard sur ses genoux, et la bouche à demi ouverte, et regardant le spectateur avec une ravissante stupidité enfantine.

M. Müller, qui excelle à rendre les scènes émouvantes des drames intimes, a exposé *une Messe sous la Terreur*, et un tableau d'assez grande dimension, intitulé *le Jeu*.

Dans une mansarde, sur une commode boiteuse, les fidèles ont établi l'autel. Un vieux prêtre, assisté d'un jeune apprenti, célèbre le saint sacrifice. Un ardent recueillement anime les figures des assistants ; qui sait si demain ils ne seront pas sacrifiés à leur croyance, car ils sont traqués, et un homme, l'oreille collée à la porte, guette l'approche des persécuteurs !

Le tableau intitulé *Le Jeu* est tout aussi saisissant. Un jeune homme assombri par la mauvaise chance, debout devant une table où sont étalés bourses, colliers précieux et poignards à manches chargés de pierreries, vient de jeter les dés qui vont lui faire perdre son dernier enjeu. Un homme gras et chauve, attablé devant des monceaux de pièces d'or, considère avec l'apparente indifférence des croupiers ce malheureux qui s'acharne après la fortune. Quelques filles circulent autour du tapis, s'éloignent peu à peu de celui qui perd pour aller caresser le gagnant. Des passions basses marquent d'une touche hideuse leurs faces, qui pourraient être belles. L'agencement des accessoires, les détails des étoffes, le choix des costumes sont très-heureux, et *le Jeu* rappelle les meilleures toiles de M. Müller.

La *Récréation de Louis XI*, par M. Comte, est bien près de la perfection dans le genre. Le vieux roi, décrépi, affaibli par la maladie, ne pouvant chasser, imagina, pour se divertir et voir couler un peu de sang, de faire combattre des rats et des chiens dressés à ce gibier. Une galerie en bois ferme l'enceinte réservée à la lutte. Le roi, assis dans un grand fauteuil élevé au niveau de la galerie, avance curieusement la tête. A côté de lui, appuyés sur la barrière, des courtisans de bas étage attendent le commencement de la bataille qui ne va pas tarder à s'engager, car des valets sont en train de vider une cage pleine de rats qui tombent pêle-mêle à terre, et d'autres domestiques maintiennent difficilement, dans un coin de la salle, les chiens, qui tirent à plein collier sur leurs laisses. Dans cette scène moitié risible, moitié lugubre, M. Comte a su mettre un sentiment de l'époque qui en apprend plus que bien des livres d'histoire.

Des sombres joyeusetés de Plessis-les-Tours M. Comte nous fait passer aux grâces italiennes de la cour de François Iᵉʳ. Rien de plus galant que son *Charles-Quint* offrant à la duchesse d'Étampes la bague qu'il laissa tomber devant elle à Fontainebleau en se levant les mains. Le mouvement de l'empereur est d'une élégance à la fois majestueuse et tendre ; celui de la duchesse respectueux et flatté.

Il y a des finesses d'exécution remarquables dans l'ornementation des murs, dans les costumes de satin et de velours, dans les attitudes des courtisans, quelque peu choqués de cette faveur marquée par l'empereur à la maîtresse du roi.

Nous regrettons fort que M. Jalbert n'ait pas donné à son *Christ marchant sur les eaux* une plus grande di-

Revue des Spahis et des Turcos, récemment arrivés à Paris, passée par S. M. l'

mension ; ce sujet méritait assurément cet honneur, et le peintre était aussi bien que personne en état de l'exécuter dans de vastes conditions. La nacelle qui porte les disciples traverse le tableau ; les vagues et le vent contrarient les rameurs penchés sur leurs avirons. Sur un ciel noir et orageux, une lueur singulière se détache : c'est le Christ, éclairé par son auréole, qui s'avance vers eux et vient affirmer par un miracle sa divine origine.

La terreur des disciples, qui, au dire de l'Évangile, crurent voir un fantôme, est exprimée d'une façon vraiment magistrale, et avec d'autant plus de science qu'ils sont vus de dos, la face tournée vers le Christ, et que par conséquent toute l'expression doit être dans le geste.

Une *Pasqua Maria*, debout, et qui profite du droit qu'elle a de ressembler à celle d'Hébert, un portrait en costume de Henri III, exécuté sans aucun doute d'après un programme imposé à l'artiste, complètent l'exposition de M. Jalabert.

M. Brion a exécuté en paysagiste ce que M. Jalabert a traité en peintre d'histoire. Dans le *Jésus et Pierre sur les eaux* de M. Brion, le lac joue le principal rôle ; ses grandes vagues épaisses ondulent sinistrement, heurtant le ciel lourd et sombre. Sur le premier plan, Jésus marche lentement sur les eaux et tend la main à Pierre, sous les pieds duquel l'eau commence à céder ; au fond, on aperçoit dans l'anfractuosité d'une vague la barque qui court à pleine voile. Cela est grave et solennel, et contient des qualités magistrales.

Le second tableau de M. Brion, les *Pèlerins de Sainte-Odile*, nous fournira l'occasion de parler de lui dans notre prochain article.

M. Heilbuth a rapporté de Rome trois tableaux également fins, relevés d'une imperceptible pointe ironique. *La Promenade de cardinaux sur le Monte-Pincio*, avec ses prélats révérencieux et ses domestiques surannés, a été décrite et reproduite dans un des précédents numéros du *Monde illustré*. Les *Séminaristes* qui défilent dans leurs soutanes violettes sur cette même terrasse ont bien la pâleur émaciée du clergé inférieur ; le prêtre qui les conduit sermonne le plus petit d'entre eux ; d'autres regardent par-dessus la balustrade, mais discrètement, et s'ils rient et s'ils jouent, c'est avec circonspection ; une statue de Jupiter, majestueusement posée sur un des acrotères qui interrompent la ligne des balustrades, assiste sans froncer le sourcil à ce défilé de ministres d'un culte qui l'a détrôné.

Nous aimons beaucoup aussi l'*Intérieur de carrosse*. Un vieux cardinal, somnolent dans un coin de la berline, écoute une explication qu'un jeune abbé s'efforce de rendre aussi claire que possible en s'aidant du geste pour faire pénétrer la chose dans l'esprit du vieillard ; vis-à-vis d'eux, un adolescent suit leurs discours dans une extase respectueuse. L'intérieur du carrosse est violet et n'est éclairé que par une lumière diffuse tamisée par l'étoffe rouge du store baissé.

TH. GAUTIER FILS.

…eur au bois de Boulogne, le jeudi 28 mai 1863. (Dessin de M. Gustave Janet.)

Revue des spahis et des turcos passée par l'Empereur.

BOIS DE BOULOGNE

La curiosité qu'avait excité l'arrivée des détachements des corps indigènes, l'attrait d'une *fantasia*, spectacle nouveau pour les Parisiens, expliquent suffisamment l'immense concours de population qui s'était rendu au Bois de Boulogne, le jeudi 28 mai. Ajoutez à cela le charme d'une journée délicieuse, une vague inquiétude qui portait la foule à la distraction et au dérangement, à la veille des élections : c'était plus

qu'il n'en fallait pour assurer un public immense à ces évolutions militaires.

Arrivé à quatre heures et demie au lieu dit *le Parc aux Biches*, près du château de la Muette, l'Empereur, entouré d'un brillant état-major, donna l'ordre de commencer le défilé. L'habile dessinateur auquel nous devons le brillant dessin de la revue, M. Gustave Janet, eut la bonne inspiration de choisir cette première partie de la revue pour sujet de croquis. Dix minutes après, au moment où on se préparait à commencer les évolutions, l'immense cercle formé par la foule se resserrait au point d'entourer l'Empereur et les troupes, sans qu'il fût possible de s'opposer à cet envahissement, qui s'était effectué au milieu des cris les plus sympathiques.

L'Empereur, qui avait paru craindre un instant que dans cette mêlée d'hommes et de chevaux on n'eût à déplorer quelques accidents, donna l'ordre de renoncer aux évolutions et à la fantasia, et cette revue se résuma donc à un simple défilé devant Leurs Majestés et à une manifestation sympathique.

La belle tenue des spahis et des turcos, ces élégants haïks, ces types caractérisés, les armes, le maniement des chevaux nous ont paru intéresser vivement la population parisienne.

Le sujet choisi par notre dessinateur forme tableau. L'Empereur et tout son état-major sont adossés à un bosquet d'arbres que domine à l'horizon la silhouette du mont Valérien; l'Impératrice, en tenue de ville, se tient debout auprès de Sa Majesté; les spahis défilent devant le groupe impérial en poussant ces cris gutturaux dont ils accompagnent toutes leurs manœuvres, ils brandissent leurs armes et exécutent pour ainsi dire une *fantasia*.

Au premier plan, les cent-gardes contrastent par la rigidité de la tenue avec les mouvements violents des spahis. N'oublions pas les turcos, ils ont eu leur part de succès; il eût été plus grand si la foule n'avait, par son impatience, précipité le dénoûment.

OLIVIER DE JALIN.

LES CHIFFONS DE PARIS

HUMBLE REQUÊTE A MM. LES DIRECTEURS DE LA COMPAGNIE FUTURE DE CE NOM

Messieurs,

Les journaux, — depuis une semaine ou deux, — ne retentissent que des bruits de la grande Compagnie par actions que vous fondez pour l'exploitation en commandite des chiffons de la grande capitale.

Ce bruit, messieurs, est arrivé jusqu'à moi, et m'a déterminé à prendre la plume pour vous soumettre une demande que j'ose regarder comme fort intéressante.

N'allez pas croire, mon Dieu! que j'aie l'intention de vous prier de m'inscrire au nombre de vos souscripteurs. Les gens de lettres, — hélas! — n'ont jamais eu avec les actions de cinq cents francs des relations intimes, et ils sont pour la plupart préservés du danger de mal placer leurs capitaux, par l'excellente raison qu'ils n'ont point de capitaux à placer.

Donc, messieurs, je regarde d'un œil stoïque tous les bâtiments chargés d'or qu'on lance annuellement sur l'océan de la spéculation, et j'ai, en pareil cas, le bon sens de ne me plaindre nullement de ma petitesse, qui m'attache au rivage.

Donc aussi, dans la requête que je prends la licence de vous adresser, il s'agit vraiment d'un intérêt bien autrement précieux que l'intérêt à cinq, voire même à six pour cent.

Vous allez en juger vous-mêmes.

L'idée d'embrigader les Diogènes parisiens et de les métamorphoser en fonctionnaires publics m'a, je ne vous le cacherai pas, surpris d'abord désagréablement.

Il me répugnait de voir soumis à la monotonie de l'uniforme ces haillons pittoresques, de voir passer sous les fourches caudines de la règle administrative ces indépendances nocturnes si pleines de fantaisie, de voir enfin, — pour me servir de l'expression naïve d'un de vos futurs subordonnés, — qu'on voulait changer nos bons vieux chiffonniers en *bureaucrates de la loque*.

Mais il faut bien prendre son parti de ce qu'on ne peut empêcher. La centralisation est à la mode. Centralisons les tas d'ordures, puisque la manie du jour le veut ainsi. Centralisons-les, puisque le salut des dividendes l'exige.

Toutefois, en accordant à la question matérielle de votre Compagnie tous les égards qu'elle mérite, — je suis prêt à le reconnaître, — il m'a paru convenable et philanthropique d'appeler votre attention sur une question morale, intimement liée à l'entreprise par vous méditée; question morale à laquelle, — qui sait? — personne peut-être n'a songé dans vos bureaux.

On l'a dit et redit, messieurs, tout en France finit par des chansons. A mon sens, il serait plus juste encore de dire: *Tout finit par des chiffons!* En réunissant donc dans vos mains l'administration de tous les chiffons de Paris, vous y réunirez du même coup le trousseau de toutes les clefs qui peuvent ouvrir une porte dérobée à la philosophie pour pénétrer dans l'intimité de la vie parisienne.

Les chiffons, — pour parler le langage du chiffre, — sont le total de toutes les additions d'ici-bas. Et vous savez, messieurs, l'importance énorme du total, — à condition, naturellement, que le total soit bien fait.

Pour cela, il me semblerait indispensable qu'à la multitude d'emplois nécessités par votre colossale affaire, vous adjoignissiez une petite place de statisticien-moraliste, spécialement affecté à l'étude de nos habitudes sociales dévoilées par l'étude du chiffon.

Quel vaste champ d'observations, messieurs! quelle mine inépuisable!

Notre... — Pardon! — Votre statisticien-moraliste serait là chaque jour, pour assister à la grande opération du triage, examinant, groupant, notant, et déduisant ensuite les conséquences de ses annotations.

Une fois par semaine il enverrait aux journaux, enchantés de publier cette copie gratuite et tenant de la place, un bilan sommaire, où se trouveraient consignées les remarques principales qu'il aurait été à même de faire, bilan qu'il accompagnerait de quelques réflexions courtes, mais bien senties et profondément humanitaires.

Il nous dirait, par exemple, en ses lumineux rapports, le nombre de vieux pots de rouge et de blanc ramassés à la borne par vos agents, et les jeunes gens inexpérimentés qui se laissent prendre aux séductions postiches des camélias flétris apprendraient ainsi à se mettre en défiance contre ces tentations suspectes.

Il nous dirait, — dans les temps de préoccupations politiques, — ce qu'il a été récolté de kilos de professions de foi, et devant cette profusion de protestations souvent douteuses, nous deviendrions moins faciles à l'engouement, en même temps que les rédacteurs de ces factums deviendraient moins prodigues d'une prose destinée si souvent à joncher le ruisseau de ses débris.

Par le statisticien-moraliste de la Compagnie des Chiffons, nous connaîtrions le nombre de bouteilles cassées ou de coquilles d'huîtres qui sont venues échouer au pied du bitume, et les gens qui font trop volontiers manger leur bien par les parasites, réfléchissant sur ce nombre-là, livreraient moins aisément leur bien à la voracité des faux amis et des pique-assiette.

Le statisticien-moraliste dresserait régulièrement l'inventaire des prospectus décevants tombés de la poche du passant crédule, et le chiffre monstrueux de ces réclames éhontées nous enseignerait à garantir notre santé contre les remèdes des charlatans, notre bourse contre les promesses des hâbleurs.

C'est encore par l'intermédiaire du statisticien-moraliste que nous serions tenus au courant des méfaits de madame l'Affiche, préconisant sans vergogne comme de *grands succès* les mélodrames écœurants, les vaudevilles sifflés, les livres honnis; et notre intelligence cesserait de subir la contagion de ces chefs-d'œuvre dont la hotte est le trop digne domicile.

Par lui, enfin, nos cœurs eux-mêmes seraient mis en garde contre les périlleux entraînements de ce sentiment dont notre époque n'offre plus guère que la parodie. Combien, grand Dieu! de ces lettres brûlantes, de ces billets doux incandescents qu'un jour a vus éclore et qu'un jour a vus se faner, s'en vont finir piteusement chez le chiffonnier!

Quand on les écrivit ou quand on les reçut, c'était pour la vie! Quand on les a retrouvés au fond d'un tiroir oublié, on ne s'est plus même souvenu de leur provenance et on les a jetés par la fenêtre, avec un tas de vieux papiers déchiquetés.

Mais le statisticien-moraliste est en bas pour les ramasser. Ça n'est pas perdu, perdu pour tout le monde, — et à son prochain bilan, il posera un de ces chiffres éloquents qui tombent comme une douche d'eau froide sur les exaltations mal placées.

Je m'arrête, messieurs.

Par ce rapide énoncé, vous avez pu, vous avez dû comprendre la pensée sincèrement pratique qui m'a donné la hardiesse de vous venir importuner.

Puisque vous prétendez élever le chiffon à la hauteur d'une institution, moralisez-le.

Avec les détritus sordides, on fait du beau papier blanc, c'est déjà beaucoup; mais ne serait-ce pas plus si, avec ces mêmes détritus, on arrivait à faire plus tard, bientôt, peut-être, des générations toutes blanches?

La chose est possible, est aisée. Dites: Que la lessive soit! et la lessive sera.

Alors, mais alors seulement, Paris, vous pardonnera, en échange des précieuses leçons que vous lui fournirez, de lui avoir ravi cet antique chiffonnier, bizarrement poétique, dont la lanterne libre et insoucieuse était le ver-luisant du macadam.

Agréez, messieurs, les salutations empressées de votre serviteur.

PIERRE VÉRON.

REVUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

LA SCIENCE, LA COULEUR ET LES ESSENCES DU CHARBON DE TERRE

La Science!... Ce mot prononcé dans un salon jette l'effroi et paralyse la joyeuse humeur de l'assemblée; il produit l'effet de cette affreuse Gorgone dont la vue pétrifia le malheureux Polydecte.

Il est vrai que la science ne se présente pas toujours sous des dehors aussi séduisants que ceux des charmantes divinités païennes connues sous le nom des trois Grâces, et que son langage n'a pas l'entraînement de la littérature romantique; mais ce n'est pas une raison pour la fuir et la dédaigner, en lui reprochant d'être dépourvue d'intérêt et de ne rien produire d'utile. La science n'est pas tout à-fait aussi stérile qu'on veut bien le dire; elle est au contraire, bel et bien, la base de l'édifice social, la source d'où découlent le commerce et l'industrie, qui font la richesse des nations civilisées. Sans elle, nous serions encore comme les Peaux-Rouges du centre de l'Amérique: nous n'aurions ni les chemins de fer qui nous font traverser la France en vingt-quatre heures, ni le télégraphe électrique, qui nous donne des nouvelles d'un ami résidant sur les bords de la Newa. Est-ce que nous posséderions les portraits, — souvent trop véridiques, hélas! — de nos amis et connaissances, si la physique et la chimie ne nous avaient pas enseigné le moyen de fixer l'image des corps reflétés sur une plaque métallique? Assurément non! Aucun art, aucune industrie, ne peut prendre d'extension sans le concours de la science théorique; c'est elle qui les entraîne dans ce mouvement perpétuel qu'on appelle l'progrès, en leur fournissant des éléments nouveaux qui aident au développement d'applications anciennes restées stationnaires, ou qui donnent lieu à des applications industrielles nouvelles, inattendues.

Toutes les découvertes scientifiques ne contiennent pas, il est vrai, des matériaux qui concourent directement au progrès de la civilisation, mais elles renferment toujours, néanmoins, un principe à l'état latent, qui, combiné plus tard à un autre, donnera naissance à un germe d'où sortira alors une application importante. Je n'en veux, comme preuve, que les résultats surprenants obtenus dans ces dernières

années de l'étude purement scientifique du charbon de terre.

Elle ne se perd pas dans la nuit des temps, l'époque de l'invention de l'éclairage au gaz. L'idée en est due à un ingénieur français nommé Lebon, qui, en 1786, inventa son thermo-lampe. Mais ce ne fut qu'en 1820, après plusieurs essais infructueux, que Pauwels finit par fixer l'éclairage au gaz à Paris, en éclairant d'abord sa maison, rue du faubourg Saint-Denis, puis ensuite le Palais et le quartier du Luxembourg.

Bien que toutes les matières organiques soumises à la distillation sèche donnent des gaz inflammables, on extrait de préférence du charbon de terre celui qui nous éclaire et qu'on nomme, dans le monde savant, *hydrogène carboné*; un kilogramme de houille fournit de 180 à 200 litres de gaz.

Jusqu'à l'époque où commence cet éclairage, le charbon de terre n'est utilisé que par le forgeron; à partir de ce moment, il nous chauffe et nous éclaire.

Mais en opérant la séparation du gaz de la matière solide, la science avait aperçu une foule de produits mélangés, que le chimiste isola successivement; et depuis longues années, l'industrie fait son profit *du goudron*, *de la créosote*, que connaissent avantageusement les personnes affligées du mal des dents; du *sulfure de carbone*, qui asphyxie très bien quiconque en respire trop; de la *naphtaline*, matière grasse qu'on mélange à la stéarine pour faire des bougies sans cire; et enfin, pour ne citer que les produits les plus utiles, *du coke*, dont l'emploi et l'usage sont connus dans les ménages.

Pendant que les industriels s'enrichissaient en suivant ses préceptes, le savant marchait, marchait toujours, comme le Juif-Errant, à la recherche de l'inconnu, et il n'avait pas toujours les cinq sous dans sa poche. Loin du fracas des fêtes, enfermé dans son laboratoire, au milieu de mille et une petites fioles contenant toute une armée de réactifs, il découvre encore dans la houille, — mais sans le vouloir, j'en conviens, — une foule de produits nouveaux. En 1823, Faradey faisait connaître un liquide des plus nauséabonds, qui fut déclaré aussitôt d'aucune utilité publique. Mais plus tard, ce même liquide ayant été rencontré dans le charbon de terre, et isolé en grande quantité, on voulut l'utiliser, malgré son odeur repoussante, et chacun connaît l'accueil que l'on a fait à la *Benzine-Collas*; car le liquide de Faradey n'était autre chose. Depuis, cette benzine infecte a été rectifiée, c'est-à-dire privée de sa mauvaise odeur; ce qui n'est garanti, — je dois dire toute la vérité, — par aucun gouvernement des puissances civilisées.

Eh bien! charmantes lectrices, dans ce liquide puant que vous avez repoussé à sa naissance avec une indignation justifiée, la science a retrouvé pourtant vos plus précieux parfums, et le chimiste a enseigné à l'industrie le moyen d'en extraire les essences de rose et de violette, et il se pourrait même très-bien que le contenu de votre flacon à odeur ne fût autre chose qu'un des produits de cette nauséabonde benzine qui entre aussi, m'a-t-on dit, dans de délicieuses pâtisseries au lieu et à la place des amandes amères. Étonnez-vous donc si vos essences n'exhalent plus un aussi suave parfum qu'autrefois, et si les tartes aux amandes amères d'aujourd'hui n'ont plus cette délicate saveur des tartes du temps jadis. Mais ainsi le veut le progrès.

Après les odeurs, vinrent les couleurs. Un chimiste du nom de Zinin obtint de la benzine, à l'aide de réactifs chimiques, une espèce d'ammoniaque qu'il nomma *aniline*, et qui eut le sort du liquide de Faradey. En 1856, Perkins voulant produire artificiellement de la quinine avec l'aniline, fit agir ses chromates et ses permanganates, et obtint ce qu'il ne cherchait pas; au lieu de quinine pour guérir la fièvre, il trouva dans son creuset de petits cristaux avec lesquels l'industrie teinturière est en train de faire fortune, en teignant ces brillantes étoffes à la mode, couleur mauve, que le commerce ne craint pas d'appeler *bleu Magenta*. C'est également en cherchant autre chose dans la benzine qu'Hoffmann a trouvé la *fuchsine*, qui est cette belle et éclatante couleur dite *rouge Solférino*. Le bleu vrai, le rose, le jaune foncé et le jaune serin, autres couleurs nouvelles à la mode du jour, sortent de cette fameuse benzine, et la science n'a pas dit son dernier mot. Déjà l'industrie fournit, par an, au commerce, pour plus de vingt-six millions de francs de ces matières tinctoriales extraites du charbon de terre!...

Qu'on dise donc maintenant que la science est un champ qui ne produit rien!

Quand hier, gentilles dames, vous passiez auprès de ces lourds tombereaux de houille que vous évitiez avec tant de soin pour ne pas souiller la ravissante robe bleu Magenta qui vous sied si bien, vous ne vous doutiez peut-être pas que ces noires voitures portaient les essences de roses, de violettes que vous respirez en ce moment, et cette belle couleur rouge qui donnera aux brides de votre prochain chapeau cet éclat resplendissant que vous aimez tant, quoique nuisant un peu à votre charmant teint! Mais ceci est votre affaire et non la mienne. Croyez-vous maintenant que le savant, auquel vous n'adressez parfois qu'un petit sourire sardonique, n'a pas sa raison d'être, et qu'il ne vous rend pas autant de services que le poëte, le romancier, le peintre et le statuaire, pour lesquels vous réservez vos plus gracieux encouragements? Car si ses œuvres n'ont pas toujours le mérite de charmer vos loisirs, elles ont au moins l'avantage de charmer vos yeux, en ajoutant quelquefois à l'éclat de votre rayonnante beauté.

F. HÉRING.

LES LIVRES NOUVEAUX

Nous serions en grand retard avec le dernier ouvrage de MM. Edmond et Jules de Goncourt : LA FEMME AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE (Firmin Didot), si ce livre n'avait eu un sort peut-être meilleur encore que celui de ses amis, les curieuses *Histoires de la société française pendant la Révolution* — et pendant *le Directoire*; ainsi que l'*Histoire de Marie-Antoinette*, — et les lettres et documents inédits des mêmes auteurs sur *les Maîtresses de Louis XV*. Les frères Goncourt sont aujourd'hui très-honorablement classés parmi les historiens les plus *trouveurs* du dernier siècle, et leurs travaux, objets des sympathies de la haute critique, souvent cités déjà (récemment encore et longuement par M. Sainte-Beuve), seront consultés avec fruit par les écrivains futurs qui, sans eux, risqueraient fort de perdre une foule de détails que nos laborieux et ingénieux annalistes ont recueillis avec beaucoup de tact et de bonheur.

La femme, c'est tout le dix-huitième siècle! S'il y eut une femme jusque dans la politique de Louis XIV vieilli, il y en eut vingt dans celles du Régent et de Louis XV; tout, pendant ce siècle, vient de la femme ou retourne à elle. Elle est le machiniste de ce grand théâtre du monde; elle tient les ficelles qui amènent les coups de théâtre; visible en scène ou cachée dans les coulisses, elle fait tous les dénoûments. Les conditions d'une telle force, si charmante et si terrible, si riante et si pernicieuse, devaient donc être dégagées de l'ensemble où son action se confond avec les effets et les causes, isolée et montrée avec tous ses ressorts : beautés physiques et laideurs morales, griffes et pattes de velours. Est-ce un paradoxe de dire que tel temps amène tel type — moral ou immoral selon les mœurs, ce qui est bien admis, — mais aussi tel type physique? Voyez tous les portraits du temps de la Régence et de Louis XV! Est-ce que ces femmes-là offrent la race actuelle? Faites pour être peintes au pastel, par les grands artistes galants de leur temps — et aussi par elles-mêmes, — faites pour se combiner en ornements de trumeaux et de dessus de portes, elles ont une fragilité, un raffiné, une mièvrerie, une finesse qui se perdirent avec la forte génération issue de la fin de leur siècle. Leur éducation fit leurs mœurs, comme leurs mœurs modifiait leur beauté. Aussi était-ce toute une curieuse et délicate étude que ces femmes-reines d'un siècle qui se perdait par elles. Il fallait à ces causes et à ces effets une histoire : elle est faite, et bien faite!

Nos deux auteurs, que l'affection, le dévouement, l'estime réciproque du talent et du caractère lient autant que les lois du sang, qui n'ayant qu'un cœur, ont deux esprits, — l'un plus tendre, l'autre plus sérieux, deux esprits qui se complètent, nos deux frères enfin, — les Siamois du succès, — ont très-logiquement combiné leur étude. Leur table vous le prouvera. C'est d'abord la *naissance*, « avec un coup-d'œil sur les conditions de la famille; puis le *couvent*, où la mère plaçait sa fille pour n'en être pas gênée; puis le *mariage*, arrangé à l'insu de la jeune fille. C'est ensuite son entrée dans le monde, la *société*, les *salons*. L'*amour* arrive, du dedans ou du dehors; puis c'est la *vie dans le mariage*. Ensuite l'étude passe à chaque classe sociale : la *femme bourgeoise*, la *femme du peuple*, la *fille galante*. C'est ensuite l'étude de la *beauté* et de la *mode*. Et nous élevons le point de vue par la *domination* et l'*intelligence de la femme*, — *l'âme de la femme*, — sa *vieillesse*, — la *philosophie* de la femme et la *mort*... »

Tel est le plan. Tout en marchant, il amène la foule des anecdotes, des traits, des saillies, des notes. Chaque femme célèbre du temps a sa mention, son portrait en buste ou en pied, officiel ou privé; on trouverait là dix romans et autant de comédies!

Il n'y a donc pas à recommander ce livre pour le servir ou pousser à la légitime renommée des jeunes et pourtant déjà mûrs historiens du dix-huitième siècle, MM. Edmond et Jules de Goncourt; — mais bien plutôt à renseigner le lecteur, à lui être utile et surtout agréable, en lui signalant, en lui rappelant un ouvrage de tout intérêt et de tout charme, — qui ne sera point lu par sa fille ou sa trop jeune femme, — mais qu'il y aurait infériorité d'intelligence mondaine à tout esprit formé et toute expérience acquise, de ne pas connaître!

Voici, pour rester dans les ouvrages d'une véritable portée, LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS, leur vie et leurs œuvres, une sorte d'histoire de la littérature française enfin, par M. P. Barrère (E. Ducrocq). L'auteur se trouvait professeur de français à l'Académie royale militaire de Woolwich, lorsqu'appelé à faire un cours de littérature française aux officiers et à leurs familles, il conçut cet ouvrage. Nous n'en avons encore que la première partie, qui comprend jusqu'à ce dix-huitième siècle dont MM. de Goncourt ont étudié les grâces et les forces cachées sous elles, un examen de la puissance virile des esprits. Un travail initiateur précède la phase littéraire étudiée : les origines de notre langue et de la langue romane, de celles d'oc et d'oïl, puis arrive l'énumération des anciens poëtes et les historiens, depuis Rutebœuf, Villehardouin et Joinville, jusqu'aux maîtres des siècles suivants : Villon, Commines, Calvin, Amyot, Rabelais, Montaigne, la Boétie, Marot, du Bellay, Ronsard, Math. Régnier, Malherbe, etc. Puis arrivent Corneille et son frère Thomas, et Balzac, et Voiture, et Descartes, et Pascal, et Mallebranche, et M^me de Sévigné, et enfin le grand Molière et ses contemporains Boileau, Lafontaine, Regnard, Bossuet, Fénelon, Massillon, Larochefoucauld, Labruyère, Lesage, etc., et Voltaire! Chacun de ces grands écrivains est profondément étudié, et son action sur les idées ou les mœurs de son temps est démontrée avec une clarté frappante. Ce fort bon livre est donc de ceux qu'il faut signaler et recommander à ceux qui, publiquement ou familièrement, s'occupent de l'éducation littéraire; — et il ne sera pas moins opportun de le rappeler à ceux qui ont besoin de se tenir en haleine d'érudition jeunes gens ou gens mûrs.

Passons à la fantaisie, par une nouvelle production de M. Erckmann-Chatrian, un écrivain en double, bien connu et apprécié des lecteurs du *Monde illustré*. Le volume s'appelle LES CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE (Hetzel). Nous serons bref, parce qu'il suffira à l'œuvre d'être indiquée. Les lecteurs avides et charmés des *Contes des bords du Rhin*, ou de ceux de la *Montagne*, du *Docteur Mathéus* ou du *Fou Yégof*, n'auront besoin que du nom du conteur pour aller bien vite au livre qui leur promet — et qui leur donnera — de nouvelles jouissances par la naïveté, l'originalité et la grâce piquante des récits.

ANDRÉ.

Courses au bois de Boulogne.

(GRAND PRIX DE PARIS)

Il n'entre pas dans notre cadre de nous occuper des courses. Les luttes hippiques qui passionnent si vivement une certaine partie de la population parisienne, ont leurs organes spéciaux, et nous avouons humblement ne pas posséder les connaissances indispensables à ceux qui veulent traiter les questions *de sport*.

Cependant, cette année, les courses pour le grand prix de Paris ont eu un tel retentissement, que nous n'avons pas cru devoir les passer sous silence. Elles on eu lieu dimanche dernier devant une oule considérable, qui attendait avec anxiété le résultat de la lutte internationale entre les champions du turf anglais et ceux du turf français.

The Ranger, appartenant à M. Savile, cheval gagnant le prix de 100,000 fr. (D'après une photographie de M. Delton, photographie équestre.)

Douze chevaux se sont présentés pour le grand prix; sur ce nombre, cinq arrivaient d'Angleterre, un d'Italie, les six autres étaient des poulains nés et élevés en France.

Parmi les chevaux français se trouvait la célèbre *la Toucques*, victorieuse dernièrement à Chantilly; parmi les anglais, *The Ranger*, à M. Savile. Tous les adversaires étaient sérieux, mais *the Ranger* est arrivé premier, battant *la Touques* d'une longueur, et donnant par sa victoire à son propriétaire le prix de cent mille francs, auquel venaient s'ajouter trente et un mille francs d'entrées, plus la coupe offerte par l'Empereur.

Nous reproduisons aujourd'hui le portrait du cheval vainqueur, d'après une photographie de M. Delton, l'habile photographe équestre de l'Avenue de l'Impératrice, aujourd'hui le favori des sportsmen, et nous signalons ce succès avec d'autant plus de plaisir, qu'il a donné lieu à une bonne action. En effet, on lisait mercredi dans le *Figaro-Programme* :

« M. Savile, propriétaire de *The Ranger*, qui a gagné le grand prix de Paris, a chargé les commissaires des courses de faire remettre au sénateur, préfet de la Seine, une somme de 10,000 fr. pour être répartie entre les bureaux de bienfaisance des vingt arrondissements de Paris. »

Nous n'abandonnerons pas un vaincu aussi glorieux que *la Toucques* et donnerons bientôt son portrait, qui nous a été demandé de tous côtés.

M. V.

TROUBLES DE L'HERZÉGOVINE ET DE LA BOSNIE. — Arrestation des fauteurs des attaques contre les chrétiens. (D'après le croquis de M. Barbier.)

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

M. PHILIPPE ROUSSEAU

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.

Comptez, s'il vous plait, le nombre des peintres de nature morte, et voyez combien peu sont célèbres; il semblerait que cette nature inerte, qui pose devant le peintre sans tergiversations, sans oubli, sans fatigue, dût être facile à interpréter, et constituât un genre inférieur donnant facilement une palme à celui qui se voue à sa reproduction. Rien n'est moins vrai, pourtant.

Dieu me garde de placer ce qu'on a longtemps appelé la science du *chaudron* au-dessus de la grande peinture, mais j'éprouve quelque satisfaction, ou plutôt quelque délassement, en face de ces peintures franches et vigoureuses de *Chardin*, qui est resté le maître du genre en France. Ajoutez à ce plaisir des yeux une admiration relative pour la science de l'arrangement qui, à un certain degré, dérive de la science de la composition.

Si M. Philippe Rousseau s'était borné à la reproduction pure et simple des objets qu'il faisait poser devant lui, nul doute qu'il n'occuperait pas le rang qu'il tient parmi les peintres; il a fait intervenir l'être animé, il a donné une âme à son œuvre, et les objets qu'il représente à nos yeux participent de cette vitalité.

Ses chiens, ses singes, ses lièvres, ses grenouilles, tout ce monde d'animaux savants qui peuple son œuvre, ajoutent à l'intérêt qu'il inspire, et il a écrit avec son pinceau un chapitre de l'*Esprit des Bêtes*, qui n'est ni le moins bien pensé, ni le moins bien rendu.

Comme j'essaie dans ces notes rapides, qui ne font que compléter le travail hebdomadaire de M. Théophile Gautier fils, de dire avec conviction le fond de ma pensée, je reprocherai à M. Philippe Rousseau de peindre ses animaux avec la même brosse dont il s'est servi pour peindre ses fourneaux et sa cornue. Je ne veux pas parler de l'*épiderme*, on a trop abusé de ce mot, mais qu'il se rappelle que la vie palpite sous cette peau de singe, le sang circule, la respiration soulève ces pectoraux, et la grande bouilloire de cuivre est inerte, même quand elle est chauffée à blanc.

Un singe, en l'absence du maître, probablement l'alchimiste que *M. Isabey* nous peignit autrefois avec tant de talent, s'est emparé des cornues; le fourneau est rouge, le singe en a activé la combustion en soufflant avec force, il travaille au grand œuvre, ni plus ni moins que Claës; la cornue se brise avec fracas, et le malheureux alchimiste va périr victime de son dévouement à la science.

Le gravure du tableau, dont M. E. Morin a bien rendu l'esprit, en dit plus que je n'en saurais dire. J'aime mieux rappeler les œuvres et les succès de M. Rousseau.

En 1845, il obtint une médaille de 3e classe; dix ans après, à la grande exposition, il obtint celle de 2e classe, celle de première, en 1848, et la croix de la Légion d'honneur en 1852. Depuis, il a donné successivement des tableaux qui, tous, prouvaient en faveur de son talent; il tenta, il y a quelques années, un effort louable en envoyant au Salon une grande toile intitulée, je crois, *le Déjeuner*. Une dizaine de mâtins, échappés du chenil, se ruaient sur une table somptueusement servie pour les maîtres du château; les venaisons, les chauds-froids, les pâtés, étaient mis au pillage; les domestiques survenant, ouvraient des yeux démesurés; c'était un rendez-vous de natures mortes, compliquées de belles et bonnes études de chiens, le tout formant un tableau de premier ordre.

Nous n'énumérerons pas ici toutes les toiles de M. Rousseau, mais occupe une des premières places dans le genre, qui compte aussi l'inimitable et désespérant Desgoffes, et Monginot, dont les quartiers de venaison, les pastèques, les oranges, les pâtés et les coupes remplies de vins ambrés ont mis souvent le public en appétit. Enfin Eugène Villain, qui est peut-être plus *peintre*, mais dont les forces se limitent dans des cadres étroits.

CHARLES YRIARTE.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — *La Recherche de l'Absolu.* (Tableau de M. Philippe Rousseau.)

Troubles de l'Herzégovine et de la Bosnie.

Ce n'est malheureusement pas la première fois que l'Herzégovine et la Bosnie sont le théâtre de violences commises sur les chrétiens par quelques fanatiques musulmans, et il est à craindre que l'irritation, toujours à l'état latent dans ce pays, ne se traduise plus d'une fois encore par des actes regrettables, car les chrétiens se trouvent en face d'une population ignorante et réfractaire à tout progrès.

Dernièrement, notre correspondant de Raguse nous faisait part d'une démonstration tentée contre les chrétiens, tenus en profond mépris par bon nombre des membres de l'aristocratie turbulente de ces deux provinces.

Mais cette fois, du moins, le gouvernement turc avait sévi contre les fauteurs de cette démonstration en les jetant en prison.

C'est l'arrestation de ces fanatiques qui est le sujet du dessin que nous offrons au lecteur dans ce présent numéro.

I. DE P.

VAUDEVILLE : Reprise de la *Chercheuse d'esprit*. — HIPPODROME : Le dompteur Hermann. — CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE : Le dompteur Crockett. — *L'Invincible Dompteur*, par M. Pierre Véron. — *Les Cent francs du Dompteur*, par M. Léopold Stapleaux.

La Chercheuse d'esprit est ce charmant opéra-comique qui est resté le modèle du genre, ce chef-d'œuvre de Favart, où l'on retrouve comme un écho de la pastorale de *Daphnis et Chloé*. On n'est pas ingénieux avec moins d'apprêt, on n'est pas naïf avec plus de grâce. Les noms seuls, allusifs et primitifs, ont le don de mettre en joie : c'est M. Subtil, tabellion, qui veut se marier avec Nicette, la fille à Mme Madré, riche fermière, qui veut épouser Alain, le *fieu* à M. Subtil. O le joli village que celui où se passent ces innocentes inventions ! comme les sentiers y sont fleuris, et comme l'herbette y est tendre ! Marot an *doux nenni* en a planté les rosiers, et la Fontaine des *Contes* en a dessiné toutes les charmilles. Il faut voir le minois étonné de Nicette, lorsque sa mère lui jette ces paroles à la tête : « Va chercher de l'esprit ! » De l'esprit? qu'est-ce que cela peut bien être, et qui est-ce qui vend de cette denrée-là au village ? — « As-tu de l'esprit, Alain? — Hélas ! non, Nicette ! » Les voilà fort embarrassés l'un et l'autre. Passent l'Éveillé et Finette, deux amoureux des environs, le prétendu et la prétendue, des égrillards qui en savent long. Nicette, aux écoutes, fait son profit de leur conversation alternée de baisers; revienne Alain maintenant, elle sait ce que c'est que l'esprit !

Cette bluette, qui a le charme des vieilles aqua-tintes, fait sourire et rêver. Il faut qu'elle ait un mérite supérieur à celui des bergeries de son temps, pour leur avoir survécu d'une façon complète. *Annette et Lubin*, *Aucassin et Nicolette* n'en sont que des reflets ou des imitations. *La Chercheuse d'esprit* a été souvent refaite, et toujours avec succès; Gardel l'a mise en ballet; les Variétés et le Vaudeville de la rue de Chartres l'ont adaptée à leur répertoire. Enfin, il y a quelques années, un homme d'esprit s'est vu prier d'émonder la pièce de Favart pour les débuts de Mlle Alice Théric. C'est cette version, discrètement traitée, qui a été reprise lundi. La nouvelle Nicette s'appelle Mlle Laurence; elle descend, dit-on, des Batignolles : elle est agréable et on l'a encouragée. La nature un peu délicate du talent de M. Saint Germain convient tout-à-fait au rôle d'Alain.

Plusieurs de mes lecteurs se sont étonnés du silence que j'ai gardé jusqu'à ce jour sur le spectacle actuellement le plus en vogue à Paris, c'est-à-dire sur les exercices des dompteurs d'animaux féroces. « Voilà le véritable drame! » m'ont écrit quelques-uns. « Voilà la véritable comédie! » m'ont écrit les autres. Croyez-vous, chers lecteurs ? Pour moi, je m'étonne que la loi Gramont ne protége pas mieux les tigres et les hyènes contre les attentats des hommes. Ces coups de cravache cinglés sur le flanc des panthères, ces museaux frappés à coups de viande saignante, cela me révolte sans m'intéresser. Le beau et noble triomphe que d'abêtir un lion ! Que trouve-t-on, d'ailleurs, de nouveau dans un pareil spectacle ? Qu'est-ce que M. Hermann, de l'Hippodrome, et Crockett, du Cirque de l'Impératrice, font de plus que Van Amburgh, Carter et Charles? Et, à leur tour, qu'est ce que ceux-ci faisaient de plus que les anciens? Les animaux n'ont jamais mieux demandé que de reconnaître et d'accepter la domination de l'homme. La plupart y mettent même de la bassesse. Les lions traînaient les chars des Césars, à Rome ; les éléphants, dont on a exagéré la dignité, jouent dans nos mélodrames, la serviette au cou, et sont sensibles aux applaudissements; les ours dansent la gavotte et font *le beau*; le peintre Jadin en a conduit un au bal de l'Opéra....

Les animaux ! mais ce sont nos très-humbles et très-obéissants serviteurs ; nous leur avons appris tout ce qui peut s'apprendre, depuis la musique jusqu'aux échecs, — et même à nous gagner des prix de cent mille francs ! Nous avons trouvé des charmeurs pour les serpents, et les serpents sont venus danser au bout d'un bâton ! Nous n'avons pas même hésité devant le grotesque : le lièvre était timide, nous lui avons fait battre du tambour ; les serins étaient poltrons, nous leur avons appris l'exercice à feu; le perroquet était farouche et méfiant, il chante aujourd'hui à tue-tête : *Quand je bois du vin clairet !*

Il n'y a pas d'animaux féroces, — ou, s'il y en a, il est aussi facile que naturel de les apprivoiser et de les faire rentrer dans *la bonne voie*. Je n'accorde pas plus de mérite à un dompteur qu'à un fouetteur de collége. Personnellement, il me plairait plus d'exercer une panthère à passer dans un cerceau, que d'apprendre le piano à une petite fille de quatre ans,— comme je l'ai vu faire à tant d'infortunés professeurs.

Dans un très-amusant volume, récemment paru, de M. Pierre Véron, *le Roman de la Femme à barbe*, je trouve un chapitre, plus philosophique qu'il n'en a l'air, et intitulé : *l'Invincible dompteur*. C'est un tableau divisé en deux compartiments : le premier nous montre le dompteur dans sa cage, avec ses bêtes fauves ; le second nous le fait voir dans son ménage, avec sa femme. — Écoutez-le, dans sa cage, entouré de ses *élèves* fier, intrépide, triomphant :

« — Allons, mes mignonnes, embrassez ce maître .. On aime toujours bien son pauvre papa?... Embrassons encore une fois... Un vrai velours, mesdames et messieurs! cela vous a une langue suave comme une râpe... Mais ceci n'est rien. Nous allons poursuivre par les superbes lionnes, rapportées d'Australie par le capitaine du *Jupiter*, vaisseau à quatre ponts de notre glorieuse marine de guerre. Attention ! les Guirlandes amoureuses ! (*Le dompteur fait sauter les lionnes par dessus les banderolles.*) La Polka des Grâces!... (*Il enlace une des lionnes par la taille et la contraint à faire un simulacre de danse.*) L'Oreiller de Vénus !... (*Il se couche sur une des lionnes.*) Mesdames et messieurs, nous allons entièrement continuer le cours de cette brillante représentation par la Boîte aux lettres du Diable !... (*Il ouvre brusquement la mâchoire d'un tigre. Sensation dans l'assistance.*) Attention ! le paquet est affranchi !... (*Il introduit sa tête dans le fond de la gueule.*)

Maintenant, voici la contre-partie. La foule s'est retirée, terrifiée, saisie d'admiration. L'*invincible dompteur* au front cerclé d'or, aux yeux pleins d'éclairs, rentre dans sa chambre où l'attend sa Palmyre, une petite femme, sèche et maigre. Mais alors tout son prestige disparaît, il frémit à la voix de cette femme, il tremble devant son regard, il rampe à ses pieds; elle lui dit de hacher de l'échalotte, et il en hache ; elle lui ordonne d'écumer le pot-au feu, et il l'écume. Elle va plus loin, elle lève sur lui la cravache, et le dompteur, éperdu d'effroi, se réfugie précipitamment dans la cage de son tigre. — « Faut-il qu'un homme soit lâche! » s'écrie la petite femme arrêtée sur le seuil.

Cela, *ce faut-il qu'un homme soit lâche !* faites-y bien attention, est un des quatre ou cinq grands mots qui aient été prononcés en dehors des *Saltimbanques*.

Ainsi, ce n'est pas principalement chez les animaux qu'il faut chercher la férocité. M. Pierre Véron, abdiquant pour cette fois toute galanterie, décerne la terrible palme au beau sexe. — Il est inutile de dire que si je partage l'opinion du spirituel humoriste, du moins je ne l'avoue pas. — Peste !

Tout est à la *dompteur* aujourd'hui ; couleurs, langage, littérature. *Les Cent francs du Dompteur* servent d'enseigne voyante et bruyante à un aimable livre de M. Léopold Stapleaux, composé de cinq ou six nouvelles, dont quelques-unes ont paru dans le *Monde illustré*. Et penser que si tous les gens qui ont vu ou qui iront voir Hermann et Crockett achetaient le livre de M. Stapleaux, sa fortune serait faite !

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

La Société académique de musique religieuse

On commence à s'apercevoir que les secrets de la belle musique religieuse sont à peu près perdus. Tous les dimanches, les échos des quarante mille églises de France sont livrés à une bande de hurleurs salariés dont les grosses notes affligent autant les âmes dévotes que les amis de l'art.

Cet état de délabrement étant devenu intolérable, surtout pour les membres du clergé, très-justement jaloux de la dignité du culte, plusieurs tentatives ont été faites dans le but d'y remédier. On a essayé de tout : le serpent, réservoir de dissonances, emblème de perfidie, a d'abord été supprimé. Il est vrai qu'il a été remplacé par son congénère l'ophicléide, un instrument aussi barbare encore, et dont les cris de damné ne semblent pas avoir un rapport très-direct avec les dogmes miséricordieux dont il doit chanter la splendeur. L'ophicléide, aux jours de grandes fêtes, se perd quelquefois dans le basson, dans le trombone, le cornet à pistons, le hautbois, la clarinette. On lui donne tout un orchestre pour cacher ses vilenies. Mais l'orchestre répond-il bien à la majesté d'un temple chrétien ? Pour nous qui avons quelque peu médité sur cette grave matière, l'orchestre est d'essence mondaine, donc bannissable de l'église. Les violons ont des sensualités, les violoncelles une passion, les trompettes une ardeur guerrière qui effarouchent le sentiment religieux. Ce sont des engins profanes de leur nature, outre qu'en rappelant les souvenirs de la veille, ils conduisent directement votre imagination à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique. Si la voix des cantatrices à la mode vient se mêler à eux, c'est cent fois pis encore.

N'est-il pas navrant aussi que MM. les organistes, qui devraient savoir leur Sébastien Bach sur le bout du doigt, ne se rappellent guère que des chansons d'Adolphe Adam ?

Toutes ces causes de décadence d'un art jadis magnifique ne sont que les effets d'une cause première, qui est la suppression des maîtrises pendant la Révolution. Les maîtrises étaient des sortes de conservatoires institués dans les cathédrales pour le maintien des bonnes traditions de la musique religieuse. On y enseignait le chant, l'orgue, l'harmonie, le contrepoint; et à cette éducation spéciale se joignaient encore des éléments de latin, d'histoire et de géographie.

Une fois ces institutions salutaires abolies, la musique sacrée tomba dans le plus grand désarroi. Chaque maître de chapelle (là où cette charge avait été conservée) se mit à avoir de l'ambition, à composer des fantaisies plus ou moins brillantes que, par un reste d'habitude, on appela encore *motets*. Puis, bientôt les chanteurs ne furent plus en état de débrouiller la moindre pièce écrite dans le style concertant; enfin, dernier terme de la décadence, sur les deux cent mille chantres chargés, à l'heure qu'il est, d'implorer ou de glorifier Dieu, vous n'en trouverez peut-être pas cinq cents capables de solfier. La plupart ont assez de routine pour déchiffrer le plain-chant, mais ils en méconnaissent singulièrement les beautés sévères et mêlent à ces mélopées d'un caractère si austère les cris les plus barbares qu'il soit possible à un gosier humain de pousser.

Et voilà comment s'est perdu jusqu'au souvenir du grand art des Palestrina, des Orlando de Lassus, des Marenzio, des Carissimi, des Emilio del Cavaliere, des Monteverde, des Stradella, des Scarlatti, des Marcello, des Jomelli et des Hændel, de tous ces beaux génies dont les inspirations sont si fortement empreintes de religiosité. Les compositions de Palestrina, et en général les œuvres sorties de l'école du seizième siècle, nous semblent tout particulièrement dignes de restauration. Elles procèdent très-visiblement du plain-chant dont elles ont la gravité, et le style fugué qui leur est propre les sauve du péché artistique de monotonie. Les accents en sont d'ailleurs pénétrants, pleins d'onction et presque de tendresse; l'idée d'un Dieu clément y domine. Tandis que, descendant l'échelle des temps, si nous passons l'époque où Monteverde découvre cette clef de voûte de la tonalité moderne qui a nom l'accord *de septième de dominante*, tout va se dramatiser dans la musique et le style d'église tendra incessamment à se rapprocher du style de théâtre pour enfin se confondre avec lui.

C'est un grand malheur assurément que tant de belles choses aient péri, mais c'est une consolation de penser qu'il est plus que question de les faire revivre. Une société vient en effet de se former qui, sous le nom de *Société académique de musique sacrée*, va travailler à remettre en lumière ce que les trois derniers siècles nous ont légué de plus parfait dans le genre religieux. Cette association, composée d'artistes, d'ecclésiastiques, d'hommes et de femmes du monde, compte déjà plus de deux cents membres qui prennent part à ses travaux comme solistes, choristes, instrumentistes ou administrateurs. Le président, direc-

teur de musique, est M. Vervoitte, maître de chapelle à Saint-Roch (artiste érudit, très au fait des vieux répertoires par la part qu'il a prise aux concerts du prince de la Moskowa); vice-présidents : MM. Ch. Poilet et Busserolles; directeurs de musique adjoints : MM. Schmith, maître de chapelle de Saint-Sulpice, et Thibaut, maître de chapelle de Saint-Thomas-d'Aquin.....

Tout dernièrement nous assistions à une séance publique donnée par la Société à la salle Herz, et nous n'hésitons pas à déclarer que le plaisir que nous y avons pris est un des plus vifs que nous ayons ressentis pendant cette dernière campagne musicale. Les chœurs surtout ont fait merveille; il n'est guère possible de souhaiter plus de justesse dans les intonations, plus de précision dans l'attaque, ni de finesse dans les moindres nuances... Mais nous sommes vraiment bon de nous en étonner! Avec un habile chef, avec des voix non salariées et qui ne chantent que pour la plus grande gloire de l'art, ce sont des résultats auxquels on atteint presqu'infailliblement.

Tout cela est fort bien. Il s'agit maintenant de faire du prosélytisme, de propager (je ne dis pas dans les campagnes, mais au moins dans toutes les villes de province) les bons sentiments qui animent la Société et les bonnes doctrines dont elle est imbue. Pour cela, trois conditions nous semblent indispensables et nous les donnons à méditer aux membres du comité.

1° Se mettre en communication constante avec les maîtres de chapelle et MM. les curés des principales paroisses de France; devenir en quelque sorte la maison-mère d'un ordre artistique institué pour guerroyer contre les infidèles à la mesure et au diapason.

2° Faire faire par des gens spéciaux un inventaire complet des richesses chorales que peuvent contenir les bibliothèques de Paris et même celles de l'étranger.

3° Imprimer le répertoire de la Société dans des conditions d'extrême bon marché et le tirer à un grand nombre d'exemplaires. (Le luxe typographique n'étant point de rigueur dans une édition qui doit devenir populaire, on pourrait employer la lithographie.)

Mais nous prêchons peut-être des convertis. Il est probable que M. Vervoitte aura songé à donner les meilleures chances de succès à la société qu'il dirige; aussi préférons-nous, au lieu de points d'interrogation, lui adresser ci-joint un très-laconique, mais très-sincère bouquet de points d'exclamation (!!!!....)

ALBERT DE LASALLE.

On nous écrit d'Ems :

« L'ouverture de la saison a été des plus remarquables. L'affluence des baigneurs n'a jamais été aussi considérable, et nous possédons en ce moment, à l'établissement thermal, tous les personnages marquants de l'aristocratie européenne.

Grâce à l'heureuse entente qui a présidé à l'organisation de cet établissement, sans contredit l'un des plus beaux de l'Europe, cette affluence de baigneurs ne nous occasionne aucun des inconvénients qui naissent trop souvent au sein des grandes agglomérations d'hommes. La liberté y est aussi complète qu'on peut le désirer, et le confortable et l'élégance dont on est entouré ne vous laissent jamais apercevoir que vous êtes dans un établissement public.

Sans sortir du *Kurhaus*, nous pouvons rendre nos visites à Paris, à Londres, à Vienne et à St-Pétersbourg, et je ne sais pas si en ce moment, sur aucun point du globe, il existe un autre endroit qui rassemble une pareille diversité de monde.

Il va sans dire que les femmes du meilleur monde ont accompagné à Ems leurs maris, et que les mères ont amené avec elles leurs grandes filles. Jamais aucun salon de Paris n'a offert une pareille réunion de jolies femmes et de femmes à la mode. Les soirées et les fêtes du Kurhaus sont magnifiques, et rien ailleurs ne peut vous en donner une idée.

Comme contraste, si vous voulez du calme et de la solitude, les plus délicieuses promenades vous entourent, encadrées dans le plus beau paysage qu'il soit possible de voir.

Enfin, que vous dirai-je? On trouve ici satisfaction à tous les goûts. Je me propose d'y passer la saison entière, et nul doute que dans le courant du mois de juin les retardataires n'arrivent en foule. »

A. V.

L'ÉQUATION DU BEAU

STATUAIRE

Il y a près d'un an, nous avons eu l'occasion de publier dans le *Monde illustré* une petite notice sur la sensation du Beau, révélée par un croquis de Michel-Ange. Quelques-uns des lecteurs de ce journal si répandu n'ont peut-être pas oublié ce croquis si plein d'enseignements, dont nous avions pris le fac-simile dans une des bibliothèques publiques de Bologne.

La première preuve de l'importance de ce dessin, sans doute mis au jour par le *Monde illustré*, c'est qu'il a été, depuis peu, photographié sur l'original et reproduit à une échelle un peu amoindrie, pour entrer dans les collections des hommes de goût, ou faire partie des modèles où les sculpteurs puisent leurs inspirations.

La seconde preuve ressortait des particularités significatives d'une ébauche rapide jetée sur le papier avec la fougue d'un génie tel que celui de Michel-Ange, où cependant la main marquait avec précision, avec fermeté, les divisions principales du corps humain. Et quelles étaient ces mystérieuses proportions caractérisant l'idéal de la beauté majestueuse et fière du héros dessiné par le grand maître? il les écrit lui-même en chiffres, après les avoir tracées en lignes subdivisées par des points à égales distances, comme le serait une échelle métrique subdivisée en décimètres et centimètres égaux. Il attribue, par exemple :

A la main :	nombre de divisions égales		3
A l'avant-bras	id.	id.	4
Au bras,	id.	id.	5
	Total		12

Ces nombres 3, 4, 5, sont les *rapports les plus simples* entre toutes les variétés que fournit la nature, c'est-à-dire que si vous soumettiez à la même analyse les mêmes éléments pris dans un sujet vulgaire, vous trouveriez des nombres tantôt supérieurs, tantôt inférieurs à 3, 4, 5, et qui néanmoins en seraient très-rapprochés, tels que :

Main :	nombre de divisions égales		3,07
Avant-bras	id.	id.	4,15
Bras	id.	id.	4,78
	Total		12,00

Par conséquent des rapports diffus comme ils pullulent dans la nature; de sorte que le tact exquis, la quintessence de goût sont susceptibles d'une double définition, qui est à elle seule toute *l'équation du beau* :

1° Amour des rapports simples;

2° Horreur des rapports compliqués.

Ainsi, la belle nature interprétée par Michel-Ange et tant d'autres grands maîtres, et en outre, les saines divisions que l'art sait employer à propos, obéissent ensemble à une formule esthétique. Soit intuition ou précepte, cela importe peu, toujours est-il que cette formule est en usage, à notre connaissance, dans des ateliers de peintres célèbres; nous avons établi ailleurs[1] qu'elle se lisait dans certains monuments qui se construisent sous nos yeux à Paris, et enfin nous arrivons à une récente application dans la statuaire, en choisissant une des œuvres les plus remarquées à l'exposition des Beaux-Arts, et inscrite au livret sous le nom de *Bianca-Capello de M. Marcello*.

L'équation du Beau, avant d'être accréditée comme un principe ferme dans l'atelier du sculpteur Marcello,

[1] *Équation du Beau*. Application à l'architecture nouvelle; 1re et 2me année. — Librairie Hachette, à Paris. — Statuaire nouvelle, chez Dentu, libraire.

s'était révélée par intuition dans le buste de Bianca-Capello à l'insu de l'artiste lui-même. Ce n'est pas l'effet d'une grande pratique, puisque l'artiste est jeune. Leibnitz explique ce phénomène d'intuition par une profonde pensée : *la musique est un travail secret d'arithmétique, où l'intelligence compte à son insu*, et Mme de Staël vint compléter le rapprochement que le lecteur a déjà fait dans sa pensée, lorsqu'elle arrivait d'Allemagne : Ce monument est *une vraie musique des yeux*.

Le buste dont nous donnons la gravure est tellement mis en évidence par la place d'honneur qu'il occupe à l'entrée même du grand salon de peinture, que les regards ne sauraient se soustraire à l'attention qu'impose cette œuvre capitale. Il ne nous appartient pas d'en parler au point de vue de l'inspiration, ni à celui de l'exécution; cela est, d'ailleurs, dans la compétence et dans les attributions de l'habile rédacteur qui s'est chargé de la peinture et de la sculpture du Salon, mais il nous sera permis de continuer à développer notre nouveau système d'examen des *proportions*, inauguré l'an dernier avec le croquis de Michel-Ange. C'est ainsi que nous avons été conduit naturellement à porter le scalpel et le compas sur un aussi beau visage que l'est celui de Bianca Capello, à cause de sa mise en évidence, et ensuite, il faut bien le dire, de sa notoriété.

Personne n'ignore, à Paris, que Sa Majesté l'Impératrice, à l'ouverture de l'Exposition des Beaux-Arts, a été la première à distinguer les œuvres de M. Marcello et à devancer par des félicitations adressées directement au jeune artiste une célébrité qui monte avec les flots de visiteurs du Salon.

La presse également s'en est occupée en soulevant le voile sous lequel paraissait se cacher l'auteur des bustes en question.

L'*Indépendance belge* et la *Presse* ont déjà révélé le véritable nom de l'auteur. Aujourd'hui, c'est un demi-secret, et demain *sans doute ce sera un retentissement*. Il paraît donc d'après ces journaux si bien informés, que M. Marcello ne serait autre qu'une princesse italienne, se nommant Mme la duchesse Colonna de Castiglione, et nous ajouterons même, pour mieux préciser, qu'il existe deux dames à Paris portant le même nom de Castiglione. L'artiste qui nous occupe appartient à la grande famille des Colonna de Rome, et elle est née comtesse d'Affry, en Suisse. Puisque nous voilà arrivé en pleine chronique, entrons dans les suppositions qui ont été faites pour justifier ce pseudonyme de Marcello. La *Presse* l'a attribué tout naturellement à un motif de prudence. « Dans le cas où l'on blâmerait, dit-elle, l'honneur est sauf; si le succès est éclatant, le public brûle de soulever le voile. » Eh bien! malgré la justesse du raisonnement ci-dessus, la vérité se trouve ailleurs; Mme la duchesse Colonna s'est forgé un talent avec un travail soutenu et une longue patience; elle a suivi avec beaucoup d'assiduité pendant plusieurs années les cours d'anatomie clastique de M. le docteur Auzoux, et, plus tard, elle n'a point reculé devant les études anatomiques pour étudier le jeu des muscles sur la nature même, dans nos amphithéâtres de dissection. Malgré son rang et ses relations, elle se rendait souvent au travail à l'heure où le monde élégant de Paris rentrait au logis après le bal.

En quoi consiste la composition mathématique du buste à analyser? Prenons, comme Léonard de Vinci, la hauteur du visage pour unité, en plaçant une pointe du compas en haut du front, à la ligne de séparation de la coiffure, et l'autre pointe au menton. Faites faire une demi-révolution au compas, la pointe tombera sur la seconde division du buste; au corsage, cette ligne est franchement accusée. — Une autre révolution du compas accuse une troisième division égale aux deux premières; c'est à la ceinture, précisément au-dessous de l'attache qui retient la tunique, et enfin de là à l'assiette du buste, une quatrième et dernière division égale aux trois autres. Le rhythme de cette mélodie plastique, qui rappelle l'antique, se réduit donc avec une majestueuse simplicité d'expression au même chiffre répété quatre fois :

1, 1, 1, 1.

La coiffure est précisément égale à la moitié de ces divisions. Tels sont les rapports exacts mesurés sur la photographie du buste vu de face. Il se peut que

la gravure ne les aient pas reproduits mathématiquement, ce n'est pas son affaire ; elle doit avant tout représenter l'expression, mais tenez pour certain que cette précision se retrouve dans l'original que nous avons sous les yeux. On peut faire à cela deux objections non fondées, et la première est celle-ci, que nous avons entendu quelquefois formuler.

Rien de mieux, dira-t-on, que de contribuer à l'éducation esthétique des masses, mais au moins faut-il être clair, précis, et dans une statue où les séparations ne sont pas fixément déterminées comme en géométrie, on finit par trouver tout ce que l'on veut. — Réponse : Faites l'expérience directe ; dessinez vous-même le buste de Bianca Capello de deux manières, l'une à l'œil par approximation, et l'autre par précision avec le compas, et demandez à des gens de goût le dessin qu'ils préfèrent, sans même distinguer à l'avance l'épreuve à l'unisson de l'épreuve discordante.

Autre objection : Ce rhythme 1, 1, 1, 1, qui est l'unisson optique, serait bien monotone en musique, et par contre ennuyeux; ce n'est pas de l'art. — Réponse: Si! c'est de *l'art qui sait effacer sa trace*, suivant l'expression de M. Victor Cousin ; car ces divisions égales se trouvent subdivisées et pour ainsi dire dissimulées, à tel point que le goût éprouve le sentiment de justesse que procure cette égalité, sans la numéroter.

Bien plus, le canon classique des belles proportions du corps humain, adopté par Vitruve, Léonard de Vinci et bien d'autres grands maîtres, attribue la perfection idéale à une division de l'homme en quatre parties égales ayant une hauteur double de la tête, savoir

Du sommet de la tête aux pectoraux, une division;

Des pectoraux à l'attache de la jambe, deux divisions.

De l'attache de la jambe à la plante des pieds, une division.

Et par conséquent voilà encore le même rhythme que celui du buste de Bianca Capello.

Grâce à cette règle, à ces proportions classiques, on peut préciser la hauteur exacte de la tête malgré la coiffure, qui laisserait, sans cela, le champ libre à l'interprétation. Cette hauteur est égale à la distance entre le dessous du menton et la ligne qui joint les pectoraux. Nous avons ensuite mesuré la plus grande largeur de la tête vue de face, et nous sommes arrivé en définitive au curieux rapprochement que voici, entre les dimensions du buste et les notes musicales de cordes vibrantes qui auraient des longueurs inversement proportionnées à ces dimensions.

	RAPPORTS linéaires.	RAPPORTS musicaux.
Largeur de la tête. .	1	*do*
Hauteur du visage . .	5/4	*mi*
Hauteur de la tête . .	5/3	*la*

Exposition des Beaux-Arts (sculpture).
BIANCA CAPELLO — BUSTE PAR MARCELLO.

C'est ici que doit s'arrêter notre analyse ; sans cela nous entrerions dans l'examen des caractères de la sculpture égyptienne, grecque ou romaine, qui se réduisent en dernier lieu à de nouveaux rapports, faciles à chiffrer, mais ne l'oublions pas, presque toujours des rapports en nombres entiers d'un seul chiffre que l'on déduirait de l'*équation du beau*.[1]

Nous aimerions à reprendre ce sujet, s'il n'a pas semblé trop aride à nos lecteurs. Nous avons voulu montrer dans cet article qu'une ardente vocation et un travail persévérant aboutissent, même prématurément, à forger un incontestable talent, et que le *beau*, dans la nature comme dans l'art, est un choix judicieux entre les infinies variétés du *vrai* ; — que ce choix se trouve caractérisé d'avance par les *rapports les plus simples* (toujours dans le *vrai*) ; — que ces rapports simples se rencontrent fortuitement et sans préméditation dans l'art consommé, dans l'art épuré par de longues et sérieuses études, d'où il suit qu'il y a lieu de construire un instrument qui affranchisse les jeunes artistes des interminables tâtonnements de leurs premiers débuts et abrége ainsi un trop long surnumérariat. Cet instrument c'est le compas fourni par l'*Equation du beau*.

Un aristarque (juge équitable et sévère) disait dernièrement : « Pour l'art qui aspire à monter, l'*Equation du Beau* n'a pas la prétention d'être le chemin frayé sur l'escarpement, mais c'est le *garde-fou*. »

ÉDOUARD LAGOUT,
ancien élève de l'École Polytechnique.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 79.

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER

Les Blancs font mat en quatre coups.

P. JOURNOUD.

ERRATUM. — Par suite d'une erreur typographique, dans notre dernier Courrier de la Mode, les deux petites gravures représentant les *ceintures régentes* de M^mes de Verta sœurs, ont été tournées en sens inverse. Nous les reproduirons, dans un prochain article de M^me de Renneville, dans leur situation normale.

PRIMES.

En outre des gravures que le *Monde illustré* tient à la disposition de ses abonnés :

Henri IV et ses enfants,
François I^er chez Léonard de Vinci,

Jane Gray, — Lord Strafford,

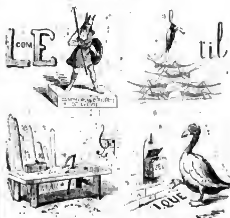
Les enfants d'Édouard,
Les enfants de Louis XVI,

Il leur offre au prix de **25** francs l'album broché, et **20** francs l'album relié.

Les Chefs-d'œuvre de la gravure,

contenant les reproductions gravées des maîtres les plus célèbres de toutes les écoles.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'approche de la lune rousse inspire souvent de grands soucis.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Bréda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 322. — 13 Juin 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE

ÉVÉNEMENTS DE POLOGNE. — Attaque d'un convoi par les insurgés à la station de Czyzowc. (D'après le croquis de M. K....)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : UNE LETTRE EN FAVEUR DES DOIGTS ROSES TACHÉS D'ENCRE. — LES FEMMES ARTISTES. — MADAME HENRIETTE BROWNE. — LA GRAVURE FÉMININE. — ARRIVÉE A PARIS D'UN MILLIONNAIRE MEXICAIN. — PLACERA-T-IL SON COEUR ? — UN MARIAGE QUI DICTE UNE COMÉDIE. — UNE HISTOIRE DE MOLLETS... DE COTON — MADEMOISELLE FIGEAC. — TRAHISON A L'ENDROIT DES CRITIQUES D'ART. — AVEZ-VOUS CONNU M. FRANÇOIS GUY ? — UN EMPRUNT AU *Figaro-Programme* A PROPOS D'UNE *Loge d'Opéra*.

~~~ Nous recevons d'une personne qui se qualifie « abonnée » une lettre dont la forme aigre-douce, et plutôt aigre, trahit un intérêt caché sous les reproches qu'on feint de ne nous adresser qu'au nom de convenances qu'on semble assez peu connaître,—car la première des convenances est de signer ce qu'on écrit. Mais il est vrai que s'il fallait signer certaines choses, on ne les écrirait pas.

Le reproche de la personne en question porte sur ce qu'on appelle notre dédain à l'endroit des *bas-bleus*. Un homme nous en féliciterait ! On récrimine... La personne en question ne porte donc point de barbe, mais plutôt une crinoline !

Venons au fait, et aussi sérieusement que possible. Rien ne serait en effet plus insensé que de repousser des lettres, ou de l'art, la main qui y apporterait une réelle aptitude, sous prétexte que cette main serait féminine ! Il est incontestable qu'il y a chez la femme des qualités toutes particulières de grâce, de délicatesse, de pénétration et de sentiment, qui donnent à ses conceptions un charme, une saveur presque toujours inaccessibles à l'homme, et que ces qualités répandues dans les œuvres de l'esprit et du goût, plume ou pinceau, sont si précieuses, que les rechercher est un plaisir, et les encourager un devoir.

Mais encore faut-il que la femme qui prend cette sérieuse initiative de sortir des limites où la société, les mœurs, les usages, les préjugés ont confiné son sexe avec une mission bien définie, ait pour excuse, ou pour droit insurrectionnel, une vocation qui frappe d'autres yeux que sa prétention personnelle!

A ce titre, on compte aujourd'hui dans les lettres deux ou trois femmes qu'il serait fort regrettable de n'avoir point vues s'y manifester. Il est bien acquis, par exemple, que, Mme George Sand en moins, la littérature de notre génération perdrait, non pas une de ses grâces, mais une de ses forces.

Dans l'art, disons-le, il y a moins à avouer. Aujourd'hui on n'y compte guère que Mlle Rosa Bonheur et Mme Henriette Browne, qu'il eût été réellement déplorable de ne pas voir obéir à leur évidente vocation. La même chose eût pu se dire de Mme de Mirbel, il y a trente ans. Ici l'aptitude est éclatante, et les œuvres produites par ces femmes d'élite sont de celles qui honorent un art, une époque, un pays.

Mais si des hauteurs où atteignirent les plumes des George Sand, des Delphine de Girardin, et où règnent les pinceaux des Rosa Bonheur et des Henriette Browne, nous descendons au-dessous de la *vocation* véritable et bien justifiée, c'est la *prétention* seule qui s'offre, et la prétention qui échoue n'est que l'*impuissance*. Pour les lettres particulièrement on tombe alors en plein *blue-stocking*, ou dans les Philaminte, les Armande et les Bélise. Où serait donc le mal qu'on fût privé de ces dames imprimées ? N'y aurait-il pas en quelques douzaines de maris plus heureux, et bon nombre d'enfants mieux élevés, si ces prétentieuses créatures n'avaient pas noirci d'encre des mains si bien faites pour les tendres soins de la famille?

Nous exceptons assurément de ce légitime ostracisme les femmes qui démontrent une aptitude réelle à composer des *livres d'éducation*, car nous regrettons souvent de voir des hommes se mêler de cette spécialité, qui relève à bon droit de la patience et de la délicatesse féminines. On en pourrait aussi dire autant des plumes légères qui s'attachent aux choses de vogue et de mode, lesquelles appartiennent si naturellement au sexe gracieux...

Quant aux rimeuses sans inspiration, aux romancières sans imagination, aux *authoress* sans style et parfois même sans orthographe, nous ne voyons pas en quoi nous serions si injuste et si cruel de les renvoyer aux soins de leurs petits, ou aux chiffons qui forment le charme principal de l'existence d'une forte partie de ce qu'on appelle, ou plutôt de ce qui s'appelle la plus belle moitié du genre humain.

~~~ Nous citons deux femmes, deux artistes qui ont pris rang d'hommes, — et l'on pourrait même dire d'hommes décorés, — dans la peinture actuelle. Notre attention est particulièrement portée, cette année, sur celle des deux,—une femme du grand monde par sa naissance et par son alliance,— que sa modestie plus encore que certaines convenances de position porte à se cacher à demi sous un pseudonyme : nous voulons parler de Mme Henriette Browne, un talent qui, d'abord très-apprécié des artistes rivaux, est, depuis l'exposition de 1859 particulièrement, arrivé à une flatteuse et réelle popularité. En 1857, fort jeune encore, non pas seulement pour une artiste de valeur, mais pour une femme, Mme Henriette Browne exposait quatre ou cinq tableaux charmants : *les Puritaines*, *la Grand'mère*, *la Leçon*, dont l'un, *le Catéchisme*, a aujourd'hui les honneurs assez peu accessibles de la galerie de M. le duc de Morny. Deux ans après, Mme Henriette Browne, au milieu de quatre œuvres qui étaient autant de progrès nouveaux sur des tableaux dont l'élection de la galerie Morny indique pourtant la valeur, exposait ces *Sœurs de Charité* qui firent tant de sensation, devant lesquelles s'amassa continuellement la foule, que la grande loterie de l'exposition s'empressa d'acheter à un très-haut prix, comme un de ses excitants les plus efficaces, et qu'aujourd'hui la gravure popularise aux regards émus, attendris.

En 1861 enfin, suivant toujours sa route ascensionnelle, ce même pinceau charmant, ingénieux et si virilement habile, exposait plusieurs toiles, toutes empreintes de lumière orientale et animées du plus vif intérêt d'observation. La vogue était désormais à ces œuvres, à ce nom ; les quatre toiles, parmi lesquelles *les Femmes d'Eleusis*, dont nous avons jadis parlé, furent enlevées, et si Mme Henriette Browne avait voulu faire autant de *métier* qu'elle sait faire d'art, cette année elle eût pu retrouver tout cet empressement des amateurs prodigues ; — mais elle ne leur ménageait, comme aux critiques, qu'une déception. Mme Henriette Browne n'a point exposé....

De peinture, s'entend ! Elle a momentanément déposé le pinceau pour le burin, ou plutôt pour la *pointe*, car il s'agit de gravure à l'eau-forte, le genre le plus difficile, mais aussi le plus méritant, le plus personnel qui soit, les procédés industriels lui étant tout à fait étrangers. Ne serait-il pas à propos, puisqu'il s'agit du travail d'une femme, de faire connaître ou de rappeler, en peu de mots, à nos lectrices, quels sont les procédés de cette *gravure à l'eau-forte*, à laquelle Mme Henriette Browne doit une nouvelle série de succès?

On prend une planche de cuivre, de celles qui servent pour la gravure en général, on la pose sur un feu doux, et on la recouvre d'une sorte de préparation appelée vernis mou, qu'on étend en couche mince et égale, à l'aide d'un tampon. Le vernis rendu égal, on le laisse refroidir, puis on suspend la planche renversée, en promenant sur ce vernis des bougies qui y étalent leur fumée que la chaleur incorpore. Le tout achevé, on a donc une planche recouverte d'une mince couche de vernis noir. Arrive désormais le travail d'art.

Il consiste à dessiner dans ce vernis, à l'aide d'une aiguille, d'une pointe emmanchée, l'œuvre qu'on a conçue,— et ici pas d'artifice possible ! C'est, à travers des difficultés d'exécution plus grandes, comme d'un crayon sur le papier : il faut payer *talent* comptant.

Le travail de la pointe terminé, et ce travail est d'une difficulté extrême, puisqu'il est impossible de se corriger, on passe de l'œuvre d'art à l'opération chimique. Il s'agit maintenant de *faire mordre* la planche. C'est en versant dessus de l'acide nitrique mélangé d'eau, préparation vulgairement dite eau-forte, qu'on obtient les creux destinés à recevoir le noir d'imprimerie. L'eau-forte mord et creuse les parties du cuivre que la pointe a mises à nu, tandis que le vernis protége le reste. L'opération se gradue et se renouvelle selon la profondeur des morsures qu'on veut obtenir. Le tout achevé, on enlève le vernis et l'on trouve une planche prête à être livrée à l'imprimeur.

C'est ce travail qui a tant fait pour la renommée des Alber Durer, des Aldegrave, des Berghem, des Paul Potter, des Rembrandt, des Carraches, des Guido-Reni, des Salvator Rosa, des Marc-Antoine, des Claude Lorrain, des Tiepolo, des Callot, etc., etc , auquel s'est voué l'auteur des *Sœurs de Charité*, et elle y a réussi au-delà de tout ce qu'il était possible d'attendre même de sa main délicate et habile. Deux spécimens de ce nouveau talent de Mme Browne figurent à l'exposition. L'artiste a eu la trop grande modestie d'exécuter, d'après M. Bida, des sujets qu'elle pouvait si bien graver d'après elle-même. Ces *eaux-fortes* ont pour titres: *la Confession* — et *la Robe de Joseph* (nos 2585 et 2586). Elles sont d'une légèreté et d'une sûreté de pointe qui surprend les vieux artistes. Le sentiment y est rendu comme par le pinceau auquel on doit *les Femmes d'Éleusis*, et l'effet y est obtenu par des procédés d'une habileté et d'une expérience bien imprévues de cette jeune main. Ces deux belles planches, tirées à très-petit nombre d'exemplaires, sont vivement recherchées par les amateurs. Elles seront rares avant peu, et plus tard introuvables.

Nous avions lieu d'insister sur ces travaux, sur ce talent d'une femme du grand monde, d'une femme qui pourrait, comme tant d'autres de sa classe, se borner à mener une existence brillante, et qui s'est intelligemment et plus noblement fait une vie d'études féconde en fruits charmants. Mme de J... de S... a créé une rapide célébrité à son pseudonyme d'*Henriette Browne*, — et ce nom sans prétention a pris une place estimable dans l'art de son pays. Nous n'entendons certes pas faire un reproche aux femmes mondaines, qui passent leur vie futile entre des flâneries chez les fournisseurs, le Bois, les courses et l'Opéra, de ne point chercher, dans la pratique de l'art, un plus digne emploi de quelques-unes des heures de leur existence très-affairée dans l'oisiveté, car ce serait précisément aller à l'encontre des prémices de cet article, qui étaient de conseiller aux femmes de ne céder, en fait d'art ou de littérature, qu'à une véritable vocation, et non pas à la prétention, en tant surtout que prétention rendue publique ! Mais nous avons cru juste d'apporter notre part d'examen sur les talents si distingués d'une femme du monde de *force d'artiste*, parce qu'il y avait là exception, chose profondément honorable et sympathique,— et que si les vocations sont rares au milieu du *bas-bleuisme* et du dilettantisme prétentieux, c'est une raison de plus, lorsque, par un heureux hasard, la critique les rencontre, de les signaler, et de leur rendre cette justice — qu'il faut à bon droit tourner en sévérité contre les aspirations prétentieuses et les faux talents qui arrachent trop de femmes aux légitimes occupations de leur sexe.

~~~ Il vient d'arriver à Paris un Mexicain qui raconte à tout le monde que, le 1er janvier 1862, il employait ses vingt derniers ducats à acheter un bracelet d'or pour en faire don à une dame de Guadalaxara dont il était amoureux ; qu'en entrant pour lui offrir son modeste cadeau, il avait trouvé plusieurs messieurs qui apportaient à la dame des bijoux si riches et si élégants, qu'il n'avait osé faire apparaître son petit bracelet, en échange duquel il avait espéré qu'on l'inviterait à dîner, vu qu'il n'avait plus où déployer la serviette ; — qu'humilié de la comparaison, il était sorti en désespéré, et était allé dans une maison où l'on jouait ; — qu'il avait jeté sur le tapis son bracelet contre les vingt ducats payés, et qu'une dame de pique l'avait fait gagner ; — que, reconnaissant envers cette dame de pique, il s'était voué à elle en la suppliant mentalement de refaire un peu sa chance, — et que celle-ci, attendrie, s'était mise comme une perdue à l'aider.

Si bien que, deux heures après, à l'aide de cette dame, à laquelle il se piquait de rester fidèle, il gagnait quarante mille pistoles ; que reprenant la partie, sous le même patronage, le lendemain il décupla sa somme, et que cinq jours après il avait quelque chose comme un demi-million de francs..., toujours à l'enseigne de la dame de pique ! Bref, qu'ayant continué tout l'hiver et tout le printemps avec quelques petits revers, comme entr'actes à ses gains, et çà et là diverses petites infidélités de sa dame (de pique), il se trouva le 1er juin à la tête de quatre millions écus, gagnés à quelques centaines d'individus des États et districts de Xalisco, Mechoacan et Zacatecas ; qu'il possédait en plus quatre troupeaux de bœufs dans le Yucatan, une fabrique de tabac à Vera-Cruz, une habitation superbe
~~~

à Monclova, deux mines de mercure et de sel gemme près Santiago, et une forêt d'arbres tinctoriaux et résineux sur le versant des montagnes Rocheuses : le tout également gagné à des gens qui auraient perdu jusqu'à leur chemise, contre la fameuse dame de pique, arrivant toujours à point pour le faire gagner, — en se retournant! Il avait ruiné quelques pères de famille, un gouverneur, trois fonctionnaires responsables, causé le suicide de deux habitants des districts, et été contraint de tuer lui-même, mais en duel, un forcené qui jouait, non pas cartes, mais couteau sur table. Ce monsieur raconte que ce n'a été que par des ruses et des efforts inouïs qu'il a réussi à s'embarquer à Vera-Cruz, et que gagner la France lui a été plus difficile encore que de gagner ses millions...

Il est donc arrivé, et je l'ai vu rouler hier aux Champs-Elysées dans un coupé à deux alezans, ayant pour écu sur le panneau du char, non un écu, mais... une carte à jouer : sa dame de pique!

Il cherche à placer son cœur, ce millionnaire bronzé ailleurs que sur les sentiments! On me dit que, n'allant pas précisément dans le monde, il loue chaque soir quatre loges dans quatre théâtres, et emploie les entr'actes à courir de l'une à l'autre. De sa fameuse dame de pique désormais inutile, et collée en effigie sous prétexte d'armoiries reconnaissantes, il aspire ardemment à se faire une dame de cœur!

Tout porte à croire que ses millions ne lui nuiront pas à se faire aimer pour lui-même.

~~~ Parmi les mariages dont on ne parle pas dans le monde, parce qu'ils sont vrais, il en est un dont je veux vous révéler les causes singulières. C'est un piquant sujet de comédie ; les choses se sont passées sous nos yeux.

Un de nos amis, qui a fait une belle fortune par son intelligence, a un frère joli garçon et dépensier. Joli garçon aux dépens des dames, il est dépensier aux dépens de son frère, et celui-ci désirait extrêmement le marier dans des conditions de fortune qui exonérassent sa bourse d'une charge mensuelle de mille francs et plus. Mais si une belle fille sans dot ne se place guère aisément, en ces temps de luxe inquiétant et d'avidité inquiète, un beau cavalier a-t-il plus de chance de se placer avantageusement? Oui, si la femme qui l'aime, et qu'il aime, est libre de ses volontés! C'était donc une veuve que N... cherchait pour son frère; une veuve jeune encore, passablement belle au moins, et riche absolument! Or, ce phénix, il l'a trouvé; c'est Mme Henriette de L..., veuve d'un magistrat du Midi. Elle est fort riche : c'est ce que notre homme exigeait. Elle est jeune et jolie, c'est ce qu'il n'espérait pas!

Il se fait présenter, et s'attache à se lier le plus rapidement possible avec elle, ce que facilitent les bals de l'hiver, où ils se rencontrent trois ou quatre fois par semaine.

— « Comtesse, vous connaissez mon frère Charles?

— » Je ne crois pas...

— » Si fait, vous le connaissez, et c'est même ce qui m'avait inspiré un si vif désir de vous rencontrer!

— » Comment cela?

— » C'est que depuis un an il est amoureux fou de vous!

— » C'est vous qui êtes fou!

— » Ajoutez amoureux aussi, si vous voulez.

— » Non, fou seulement. Je ne connais pas votre frère Charles!

— » Mais je vous dis que lui ne vous connaît que trop!

— » Trop?...

— » Sans doute, puisque vous ne le savez pas assez! Etc., etc. »

Le voilà donc qui raconte la flamme de son frère Charles à la jolie veuve, et ses soupirs, et ses découragements, et patati et patata!

Or, ce qu'il est temps de dire, c'est que le Charles était dans les filets d'une actrice maigre, qui coûtait gros à son frère. Il s'agissait de l'arracher de là, ce qui était difficile, car il est physiologiquement prouvé que les femmes maigres se cramponnent beaucoup à ce qu'elles ont. Mais N... était décidé à ce que tout cela finît. Il répéta sa tactique :

« — J'ai vu dans plusieurs bals une dame qui m'a beaucoup parlé de toi, etc., etc. » — Or, tandis que l'imagination de la veuve trottait d'un côté, celle du célibataire s'enflammait de l'autre, et Sa Maigreur Mlle X... était victime de toutes sortes d'infidélités mentales, en attendant les autres. Bref... car pourquoi tant prolonger ce récit, aux dépens d'autre chose? un mois s'écoule, et un dîner réunit ces deux êtres si impatients de se voir... de se reconnaître, et s'aiment déjà bien plus que N... lui-même ne l'espérait! La semaine dernière nous recevions une lettre de faire part annonçant leur mariage, et c'est fait à l'heure qu'il est. Je n'ajoute rien, car je crains d'en avoir déjà trop dit.

~~~ Il y a une histoire de... mollets qui a d'abord diverti, puis alarmé tout un groupe social du faubourg Saint-Honoré. Il s'agissait d'un costume prêté par un comédien à un homme du monde, pour jouer une pièce littéraire à la fin de l'hiver. L'artiste avait joint les *bas rembourrés* au reste du costume. En restituant ce costume, on avait oublié les fameux bas dans la chambre hospitalière où l'amateur s'était habillé. Trouvés le lendemain par un domestique, ils furent l'objet de plaisanteries qui prirent quelque gravité en passant par la bouche d'un officier. L'homme du monde se fâcha ; l'officier ne crut bon d'avouer la légèreté de ses plaisanteries qu'après en avoir accordé satisfaction. Des femmes se sont mêlées de l'affaire, qui a occupé huit jours une vingtaine de personnes désirant éviter un duel, ridicule par son objet. Enfin tout s'est arrangé, moyennant la promesse faite par l'officier de se costumer, l'hiver prochain, en se servant des bas dont l'*appendice* a failli mettre deux épées à la main.

Au théâtre on prend les choses moins au tragique que dans le monde, et les faux mollets y sont volontiers l'objet des plaisanteries de celui même qui les emploie, sans y mettre ni fausse honte ni amour-propre ; témoin ce billet que Perlet, du Gymnase, écrivait à.... nous ne savons qui, pour se plaindre de ce que la diligence lui avait apporté trop tard certain paquet...

« ... J'ai été obligé de jouer avec des mollets au naturel, et par la raison que toute vérité n'est pas bonne à dire, toute nature n'est pas bonne à montrer. D'ailleurs, la faute en est aux dieux et au conducteur de la diligence, qui n'aura pas remis ma lettre à temps. Du reste, grand succès, force claque, force bravos. Je joue demain *Tartuffe* et *le Dépit amoureux*. Vous jugez de l'effet que vont produire mes jambes. Si par hasard mes mollets donnaient dans l'œil à quelque belle!... »

~~~ On a eu raison de citer le fait, bon à offrir en exemple, de l'envoi fait par une jolie sociétaire du Théâtre-Français, Mlle Figeac, d'une somme de mille francs pour combler le déficit du concert véritablement *donné*... et non au *profit* de l'œuvre de *Notre-Dame des Arts*. Mais il faut ajouter que ce n'est point la première fois que la brillante artiste offre des preuves efficaces de son bon cœur, et la Comédie-Française le sait bien. Il y a quelques mois, par exemple, une souscription est ouverte au foyer en faveur de la pauvre veuve d'un souffleur, brave garçon enlevé tout jeune à l'estime de toute la maison de Molière. Mlle Figeac s'inscrit pour 500 francs sur la liste.

Nous savons bien que nous rendons un assez mauvais service à la généreuse artiste en donnant cette publicité à ses élans, car bien des intrigants vont la prendre pour point de mire de leurs manœuvres... Mais elle saura se défendre, et nous pardonner.

CORRESPONDANCE : Donc, les critiques d'art qui signent cette année :

Didier de Monchaux,
Un ecclésiastique,
Un bourgeois de Paris,
Sont MM :
Théodore Delmarre,
Francisque Sarcey,
Armand, comte de Pontmartin...

C'est très-bien! Puisse, Monsieur, votre indiscrétion ne contrarier personne!

— On nous prie de faire savoir dans les villes du Midi qu'il y aurait le plus vif intérêt, pour une famille estimable, à connaître le lieu et l'époque du décès de M. *François Guy, ancien contrôleur des tabacs en retraite*, mort depuis deux ou trois ans. Si ces lignes passent sous les yeux de quelqu'un en état de mettre sur la voie des renseignements demandés, il fera une bonne action de les transmettre au bureau du journal, 15, rue Breda, pour que l'information demandée soit envoyée aux personnes qu'elle intéresse très-vivement.

~~~ On lisait dans le *Figaro-Programme* d'avant-hier, sous la signature de M. Jules Prével :

« Le Théâtre-Français donne demain la première représentation d'une comédie nouvelle de l'auteur du *Luxe*, M. Jules Lecomte. Il ne s'agit plus pour cette fois de cinq actes dramatiques, mais bien d'un acte comique intitulé : *la Loge d'Opéra*, représenté par MM. Bressant, Coquelin, et Mmes Madeleine Brohan et Rosa Didier. L'histoire ou plutôt l'origine de cette petite comédie est assez singulière, et voici comment la racontait hier un des amis de M. Jules Lecomte :

» L'auteur de *la Charité à Paris*, qui venait de voir son œuvre couronnée par l'Académie française, travaillait depuis deux ans à une comédie destinée à faire suite au *Luxe*, et intitulée : *Une Famille parisienne*.

» Eclate le procès Mirès, auquel on accusa, évidemment fort à tort, *les Effrontés* de M. Emile Augier d'avoir fait allusion. La comédie nouvelle de M. Jules Lecomte offrait un personnage qui avait peut-être une sorte d'analogie toute fortuite avec une des figures d'un procès qu'on ne pouvait prévoir. Le précédent des *Effrontés* effraya l'écrivain qui allait produire *Une Famille parisienne*. Il craignit qu'on ne lui reprochât, comme on en avait injustement accusé M. Émile Augier, d'avoir voulu faire des allusions et de la personnalité dans une œuvre qui, à ses yeux, ne pouvait avoir pour circonstance atténuante le mérite littéraire des *Effrontés*. Inquiet, il réunit quelques amis des plus sérieux, leur lut sa pièce et leur demanda un rigide conseil. Il y eut partage d'impressions... M. Jules Lecomte se rangea courageusement, et non sans chagrin de tant de labeur peut-être perdu, du côté de ceux qui croyaient la comédie d'*Une Famille parisienne* pour le moment difficile à produire ; il la jeta dans un tiroir et en perdit la clef!

» Or, cet hiver, dans un dîner de quinzaine qui réunit des amis littéraires, et auquel assistaient cette fois-là MM. Nisard, Sainte-Beuve, Emile de Girardin, Albéric Second, Alexandre de Lavergne, Paul et Jules Lacroix, Paul Foucher, Léon Gozlan, Théophile Gautier, etc., la maîtresse de la maison parla d'une historiette racontée quelques jours auparavant dans le Courrier de Paris du *Monde illustré*, et dont elle croyait qu'on pourrait faire une assez piquante comédie.

» — Pour le théâtre du Palais-Royal, alors! — dit Arsène Houssaye.

» — ..... Qui sait? peut-être même pour l'autre bout du Palais-Royal! — murmura M. Jules Lecomte à son voisin M. de Sainte-Beuve.

» — Je vous en défierais bien! — exclama M. Paul Lacroix qui avait entendu.

» Et là-dessus chacun dit son mot. L'historiette est rapportée par la maîtresse de la maison à ceux de ses hôtes qui ne la connaissent pas, et l'avis général (moins celui de M. Emile de Girardin pourtant, car celui-là est un oseur!) est, que la donnée est impossible à mettre à la scène...

» — C'est mon avis! — dit le traducteur de *Macbeth*.

» — Eh bien, qu'en dit l'inventeur de l'histoire?

» — Je dis... je dis que j'essayerai peut-être de produire l'affaire, — dit M. Jules Lecomte.

» — Au théâtre du Palais-Royal?

» — Au Théâtre-Français... si le comité de lecture me le permet...

» — Ah! par exemple!

» Bref, il y eut défi, — acceptation, — et c'est ainsi que fut conçue *la Loge d'Opéra*. L'auteur du *Luxe* s'amusa sans doute à l'écrire pour se consoler de l'annulation entre ses mains réservées de la *Famille parisienne*. La comédie représentée, nous aimons à croire que l'auteur ne se repentira point, — quelqu'un qui a assisté hier à la répétition générale de *la Loge d'Opéra* nous assurant qu'elle est jouée d'une façon exquise par les brillants sujets de la Comédie-Française. »

Le fait ainsi rapporté par le *Figaro-Programme* est assez exact. On nous pardonnera de le lui emprunter, en raison de l'anecdote qui rattache si directement le *Monde illustré* à la petite comédie dont il s'agit.

JULES LECOMTE.

Dromadaires offerts au jardin zoologique de Marseille par S. Exc. le maréchal Pélissier

S. Exc. le maréchal Pélissier, gouverneur de l'Algérie, vient d'offrir en présent à la société d'acclimatation de Marseille deux dromadaires, mâle et femelle. Nous applaudirons toujours de tout notre cœur aux efforts tentés pour nous doter de nouveaux produits ou de nouvelles forces, mais les qualités et les aptitudes qui rendent les dromadaires si précieux dans les pays qu'ils habitent ne nous donnent qu'un médiocre espoir de les voir se naturaliser chez nous.

Dromadaires envoyés par le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, au jardin zoologique de Marseille.

(D'après le croquis de M. Crapelet.)

Le dromadaire appartient au genre des ruminants sans cornes; il est caractérisé par la lèvre supérieure fendue et le pied bifurqué, dont les deux doigts sont réunis par une semelle épaisse et flexible; il est surtout remarquable par l'énorme protubérance ou bosse qu'il porte sur le dos, et qui le différencie complètement du chameau, son congénère; celui-ci est gratifié de deux bosses. Le premier a, en outre, le museau moins renflé que ce dernier, le sommet de la tête moins élevé et le cou plus court. Le chameau habite le Thibet, la Tartarie et la Chine le dromadaire, l'Algérie, l'Égypte, la Nubie et une partie de l'Asie.

Le dromadaire est un véritable bienfait du ciel pour l'habitant du pays qu'on est convenu d'appeler le Désert. Il sert, à l'Arabe nomade, de bête de somme et de coursier. De son poil on fait des cordes et des étoffes; le lait de la femelle est une boisson réconfortante.

Il y a deux espèces de dromadaires : le dromadaire commun, ou bête de bât, qui porte jusqu'à six cents kilos en une seule charge, et le dromadaire coureur, ou *méhari*, qui fait un trajet de plus de deux cents kilomètres par jour, sans s'arrêter, sans boire ni manger, et cela pendant quatre et cinq jours consécutifs.

Fort Carmen. — Fort Sarragosa. Cathédrale. — Grand Redan. Quartier général français. Fort Loretto. Fort Guadalupe.

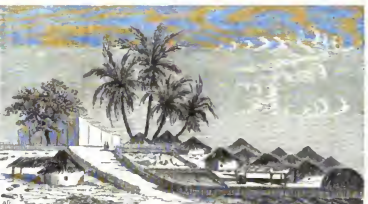
EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Vue générale de la ville de Puebla, prise d'une gabionnade servant de poste avancé occupé par une compagnie du 95e de ligne.

(CROQUIS DE M. LARTET, OFFICIER AU 95e)

Camp de Cialaya occupé par la colonne expéditionnaire française dans le Fouta sénégalais.

Vue de la mosquée. — Bâtiment fortifié et crénelé.

Plan du Tata. — Résidence fortifiée.



Village de Boumba.

EXPÉDITION DU FOUTA (Sénégal). — Vue de Saint-Louis du Sénégal. — Départ de la flottille expéditionnaire. (D'après les croquis de M. Sénart, lieutenant de ....)

Pendant l'expédition d'Égypte, Napoléon Ier voulut utiliser les qualités de cet animal, et il forma des escadrons de *dromadaires*. Nous ne nous étendrons pas davantage sur *le vaisseau du désert*, connu de presque tout le monde. Sa sobriété est proverbiale. Un détail seulement pour finir. — Dans la province de Constantine, les chevaux ne peuvent guère s'avancer que jusqu'à la première oasis, c'est-à-dire à Biskra. A partir de ce point, le dromadaire devient la monture usuelle; aussi les habitants de la région comprise entre Biskra et Tuggurt, dernière limite des possessions françaises, sont-ils grands éleveurs de *dromadaires-méharis*.

Pour préjuger des qualités futures du jeune méhari, les Arabes emploient un moyen aussi curieux que barbare : ils creusent un trou dans le sable, dans un endroit bien exposé au soleil; ils mettent dedans le jeune dromadaire âgé de neuf ou dix semaines, l'enfouissent jusqu'au cou, de manière à ce que la tête seule sorte de terre, et le laissent ainsi pendant deux, trois, quatre, six jours, jusqu'à ce que la pauvre bête soit sur le point de mourir d'inanition. Ils le retirent alors, et l'animal est réputé pouvoir courir sans s'arrêter, lorsqu'il sera adulte, pendant un temps égal à celui qu'il a passé dans son trou sans boire ni manger.

Nous ne garantissons pas la valeur de ce genre d'*essai*, mais nous garantissons en avoir vu faire plusieurs fois l'expérience.

A. H.

Événements de Pologne.

Les nouvelles du théâtre de l'insurrection en Pologne sont en général pleines d'obscurité. Les Russes, dans la plupart des combats qu'ils livrent aux bandes insurgées, s'attribuent la victoire, que revendiquent de leur côté les Polonais engagés dans ces mêmes combats.

Pour nous, qui suivons avec une entière impartialité, mais non avec indifférence, les événements qui surgissent dans ce malheureux pays, il nous faut trouver, dans les correspondances qu'on nous adresse des deux parts, des faits intéressants s'appuyant sur la vérité, et les traduire sans commentaires à nos nombreux lecteurs.

Le fait que nous allons rapporter aujourd'hui est resté, de l'aveu même des Russes, tout-à-fait à l'avantage des Polonais.

Le 12 mai, le point intermédiaire entre les stations de Malkinia et de Czyzewo, sur le chemin de fer de Varsovie à Pétersbourg, a été le théâtre d'un engagement très-chaud entre les troupes impériales et une bande d'insurgés.

Pluciaski, ancien chef de station sur la ligne de Varsovie, averti qu'un détachement de troupes russes voyageait par le chemin de fer, se rendit près de Malkinia, attaqua le convoi et défit les troupes impériales qui se défendirent vaillamment.

Le chef du détachement, surpris à l'improviste, envoya demander des renforts qui lui furent expédiés aussitôt de Varsovie.

De leur côté, les Polonais, pour empêcher ces nouvelles troupes de venir au secours des Russes, détruisirent une partie de la voie par laquelle le train devait passer, et se mirent en embuscade près de là.

A dix verstes environ de Czyzewo, le convoi arrivant à toute vapeur, un choc épouvantable se produisit; la locomotive et les premiers wagons furent renversés; alors les Polonais en embuscade s'avancèrent en faisant un feu bien nourri, qui empêcha d'abord les Russes d'organiser leur résistance, mais bientôt ceux-ci reprirent l'offensive.

Les insurgés, se voyant bien inférieurs en nombre, profitèrent de la nuit qui s'avançait et s'éloignèrent en bon ordre, non sans avoir perdu plusieurs des leurs, mais aussi faisant éprouver des pertes sérieuses aux Russes.

Le dessin qui représente cette scène nous ayant été envoyé par un témoin oculaire, nous avons l'assurance qu'il est d'une exactitude scrupuleuse.

I. DE P.

VUE DE PUEBLA

Toujours à l'affût des nouvelles et des faits qui peuvent intéresser, nous laissons une large place à nos correspondances du Mexique, persuadés que le sujet est du goût du public, et que le lecteur suit avec attention toutes les péripéties de cette lutte lointaine où, malgré des difficultés et des lenteurs inévitables, le drapeau national se montre aussi glorieux qu'en Italie et qu'en Crimée.

Un de nos correspondants, officier du corps expéditionnaire, nous envoie une vue générale de la ville de Puebla, théâtre actuel de la lutte.

Nous avons déjà partiellement fait connaître les lieux où le général Forey a successivement planté la glorieuse bannière de France ; aujourd'hui nous complétons ces détails par une vue de la ville qui, à l'heure où nous écrivons ces lignes, est peut-être au pouvoir de notre armée.

Puebla de los Angelos est une des plus belles villes de l'Amérique; elle est située sur le plateau d'Anahuac et entourée de montagnes dont quelques-unes comptent parmi les plus élevées du globe; distante de vingt-cinq lieues de Mexico, elle renferme une population de plus de 70,000 âmes. (Dans ce chiffre n'est pas comprise la garnison qui la défend.)

Fondée dans la première moitié du seizième siècle, Puebla possède un évêché et des églises remarquables, parmi lesquelles il faut citer Notre-Dame de Guadalupe, de nombreux colléges de Jésuites et de dominicains, et un vaste séminaire.

Tous ces monuments qui, en 1847, ont vu l'occupation des Américains du Nord, sont devenus aujourd'hui autant de forteresses formidables, car on peut dire que tout ce que l'art de la défense peut inventer a été mis en usage par les Mexicains, et que ce n'est plus un simple siége, mais vingt siéges partiels qu'il faut faire.

Dans notre vue de Puebla nous avons indiqué quelques points importants à connaître pour se faire une idée de la situation que l'armée française occupe et de ceux qu'elle a encore à conquérir.

I. DE P.

SENÉGAL

EXPÉDITION DANS LE FOUTA SÉNÉGALAIS

Le *Moniteur* enregistre cette semaine les récompenses accordées aux officiers et soldats qui ont pris part à l'expédition du *Fouta*. Nous sommes à même de donner à nos lecteurs un compte-rendu assez complet de cette expédition, qui ne doit pas passer inaperçue, malgré l'émotion produite en France par les grands événements qui sollicitent notre attention vers le Mexique.

Le 22 février dernier, Saint-Louis, le chef-lieu de nos établissements sur la côte occidentale d'Afrique, saluait de ses acclamations nos braves soldats et marins, qui débarquaient après avoir accompli, dans l'espace de quarante-cinq jours, une expédition difficile et glorieuse.

La petite colonne expéditionnaire, formée de huit cents hommes d'infanterie de marine, d'un escadron de spahis, de l'artillerie de marine, des tirailleurs sénégalais et des volontaires noirs des provinces annexées, formant en tout de quatorze à quinze cents hommes, a traversé en tout sens le Fouta, le pays le plus belliqueux, le plus peuplé et le plus fanatique du Sénégal.

La Fouta, pays essentiellement agricole et pasteur, comprend, le long du fleuve, des cultures immenses de mil, de coton, d'arachides, etc.; mais partout s'étendent des bois presque impénétrables : parfois un sable fin en nuages épais gêne la respiration; les nuits sont très-fraîches, et des chaleurs insupportables succèdent sans transition à la rosée du matin. Le Fouta était peu connu, à peine exploré, et l'ennemi, s'aidant de la connaissance du terrain, tendait à chaque pas des embûches et des surprises. Partout où il a attendu nos soldats, il a été victorieusement repoussé; mais les efforts que l'on a dû faire ont été rudes et continuels.

Débarquée à plus de soixante lieues de Saint-Louis, à Guédé, sur la rive gauche du fleuve, le 13 janvier, la colonne expéditionnaire, sous le commandement en chef du capitaine de vaisseau, gouverneur du Sénégal, Jauréguiberry, se mettait immédiatement en marche. On voulait gagner de vitesse un ennemi prompt à se dérober, le surprendre, lui enlever ses troupeaux et s'emparer de ses villages sans lui donner le temps de se reconnaître. Ce but a été admirablement atteint.

Le 4e régiment d'infanterie de marine était sous le commandement de M. le chef de bataillon de Baroles ; le 3e régiment et les tirailleurs sous le commandement de M. le lieutenant-colonel Faron.

Le 15 janvier, razzias considérables de bœufs et de moutons, exécutées par les volontaires, en vue de la colonne.

Le 16, affaire de N'dioum, dans l'île à Morfil. L'ennemi, embusqué dans le bois, est mis en pleine déroute. Nous avons de notre côté cinq hommes tués et dix-huit blessés.

Le 17, affaire de Diara. Les Toucouleurs sont repoussés avec des pertes considérables. Nous avons deux hommes tués et cinq blessés. On brûle les villages de N'dioum, Diara, Korkaguei, Edy, Toultégal, villages riches et très-peuplés, enlevés sans coup férir.

Le 19, les villages de Dialaga, Daldebé, Dodel, sont enlevés et livrés aux flammes.

Le 21 et le 22, pourparlers avec les chefs, marches très-fatigantes. On épargne le grand et beau village d'Aéré ; mais Kogoi, Bedé, les Doumga sont brûlés. Dans la nuit du 21 au 22, les grand'gardes sont attaquées sans succès.

Le 23, on brûle Oulou-Diaoubi, Goleré, Méri-Boumba.

Le 25, les Dionqui (nous ne nommons que les principaux villages), et on campe à Galaya.

Le 26, les Mbolo; le 27, les Dibba, les Agnam, agglomération puissante de plus de dix villages.

Le 28, on canonne l'ennemi, qui se tient à distance. Une reconnaissance militaire, faite dans la journée, rencontre un camp ennemi, qu'elle culbute et disperse.

Le 29, on atteint Ojégui et Kobilo, foyers de nos ennemis les plus acharnés, où ils se croyaient inattaquables. Les villages sont emportés et livrés aux flammes.

Le 31, on arrive à Matam, poste français sur le fleuve, à environ cent quatre-vingts lieues de son embouchure. Trois jours de repos sont accordés aux troupes.

Tels avaient été, en allant, les principaux incidents de la marche. La colonne comptait un assez grand nombre de malades et de blessés, et la fatigue de tous était grande, car nous ne pouvons décrire ici ces longues marches faites avant le jour ou sous un soleil brûlant.

Le retour ne devait pas être moins laborieux.

Le 7 février, au point du jour, les Toucouleurs, embusqués dans les bois en avant de Gaoul, à peu de distance du fleuve, attaquèrent résolûment l'arrière-garde, et le salut du convoi et du troupeau est dû en grande partie au courage des flanqueurs, composés de soldats d'infanterie de marine, qui se firent tuer bravement, et donnèrent ainsi à la colonne le temps de sortir du bois. A peine le convoi fut-il en sûreté que l'artillerie balaya le bosquet, tandis que l'infanterie s'y précipitait tête baissée, au milieu du feu le plus vif, et ramenait les corps, horriblement mutilés déjà, d'un jeune et brave officier, M. le sous-lieutenant d'infanterie de marine Masclary, et des braves soldats qui avaient succombé auprès de lui. L'ennemi fuyait dans toutes les directions, sous le feu des pelotons de tirailleurs et sabré par les spahis. Cette journée nous coûtait, tant parmi les troupes régulières que parmi les volontaires, quatorze hommes tués et vingt-deux blessés, nombre considérable, eu égard à l'effectif très-réduit de la colonne.

Le 8, l'ennemi est repoussé loin du camp, par des feux de bataillon et l'artillerie.

Le 11, on apprend que trois chalands remplis de malades, et expédiés par le fleuve à Podor, sont bloqués.

Une colonne de deux cents hommes, sous le commandement du colonel Faron, traverse le bras du Sénégal appelé marigot de Doué, s'élance dans l'île à

Morfil, fait une marche précipitée, dégage les chalands, campe au milieu des ennemis, lui brûle quatre villages, fait quatre-vingt-dix kilomètres en trente heures sous un soleil ardent, ramenant des malades et des bagages et ne laissant pas un homme en arrière.

Les trois chalands, avec une poignée d'hommes valides, atteignent enfin Podor. Le tiers des soldats est blessé, mais un ennemi plus de vingt fois supérieur en nombre n'a pu les arrêter.

La conduite et la direction des chalands, montés par une compagnie de débarquement de la frégate l'*Iphigénie*, jointe aux matelots de la marine sénégalaise, et chargés des vivres et de la plupart des bagages et de munitions, ainsi que du matériel, nécessitèrent la plus grande énergie et le plus grand dévouement. Aux efforts qu'il fallut faire pour les remorquer à force de bras, il faut joindre en outre les attaques imprévues et les passages difficiles du fleuve. Enfin, pas une nuit ne se passe sans que l'ennemi fit quelques tentative pour reprendre le troupeau captif.

Le 20 février, la colonne arrivait à Diaoura, un peu après Guédé; elle s'y embarquait; le 22, elle était à Saint-Louis.

Telle est en résumé cette expédition du Fouta, qui marquera dans les opérations militaires au Sénégal. Le Fouta est terrifié et se verra contraint d accepter les conditions qu'on voudra lui imposer. L'alliance de la France est pour les peuples du Sénégal une question de vie ou de mort, et, s'ils l'acceptent, leur demi-civilisation se changera en civilisation complète.

OLIVIER DE JALIN.

LE LIEUTENANT

(Suite.) 1

Le comte Woronsof était un boyard des plus distingués de la cour d'Alexandre, et cet empereur l'honorait d'une bienveillance toute particulière. Peu courtisan, il habitait la plus grande partie de l'année, soit Moscou, soit Toula, sur les bords du Don, où il avait des propriétés considérables; il avait fait un mariage d'inclination avec la fille d'un chef de tribu de la Circassie, et en avait eu un fils. Agé d'une quarantaine d'années, il avait une taille au-dessus de la moyenne, et un visage respirant la noblesse de ses sentiments. Elevé par un émigré français, il avait acquis la distinction et les manières d'un vrai gentilhomme.

— Lieutenant, dit-il à Paul la veille de son départ, j'ai une proposition à vous faire, et, je vous le dis d'avance, je serais bien aise si elle vous était agréable.

— Parlez, colonel, je suis votre prisonnier, et je n'ai ni le droit, ni le pouvoir de la rejeter.

— C'est de m'accompagner à Toula, où vous serez non mon prisonnier, mais mon hôte jusqu'au moment de la paix, où il vous sera permis de retourner sous vos drapeaux.

— Ma foi! colonel, entre vous et mon drapeau mon cœur balancerait peut-être si j'étais libre, car vous me parlez là d'une partie de plaisir; comme je suis prisonnier, je crois en âme et conscience qu'il ne peut rien m'arriver de plus heureux; j'accepte donc avec reconnaissance.

— Eh bien! mon brave jeune homme, nous partirons demain et ferons la route à petites journées, pour nous conformer à l'ordonnance du docteur.

III

Le lendemain, le colonel et le lieutenant se mirent en route dans une voiture commode, escortés par quatre domestiques. Le voyage fut long et les séjours furent nombreux, de telle façon qu'arrivés à Toula, les deux voyageurs se ressentaient à peine de leurs blessures.

La voiture traversa la ville, et à une demi-lieue de là elle s'arrêta devant une maison de fort belle apparence; les voyageurs furent reçus par la comtesse, accourue au bruit de l'arrivée de son mari. Après les premiers embrassements, le colonel prit Paul par la main et dit à sa femme :

— Ma bonne Marie, je te présente un brave officier de l'armée française; je t'ai assuré que tu le recevrais bien et le traiterais en ami.

— Monsieur le Français, dit alors la comtesse en souriant, soyez le bienvenu chez nous.

Le fils du comte, enfant d'une dizaine d'années, venu à la suite de sa mère, fit aussi, en français, son petit compliment à Paul.

Grâce à sa gaîté et à l'amabilité de son caractère, Paul fut bientôt considéré comme un membre de la famille, dont le nombre s'était augmenté pendant l'absence du colonel. La comtesse avait fait venir de la Circassie une orpheline, sa parente; c'était une jeune fille comptant à peine quatorze printemps, fille d'un *usdens* ou noble de ce pays; son père avait été tué dans un combat livré par le prince de sa tribu et chef d'une autre tribu; comme elle avait perdu sa mère, la comtesse l'avait prise chez elle, jusqu'à ce ce qu'elle fût en âge d'être mariée à un prince du Caucase qui avait fait connaître ses vues sur elle.

Cette jeune fille était belle, comme l'était la comtesse, comme le sont presque toutes les femmes de la Circassie.

Le jour de leur arrivée, Paul, en chevalier français, lui avait adressé un compliment des plus flatteurs, mais elle n'y avait point répondu.

— Monsieur l'officier, lui avait dit la comtesse en riant, la galanterie française ne peut trouver qu'un cœur de glace dans Athla; elle ne comprend ni votre langue, ni même le russe.

— Si je savais la sienne, madame, je vous proposerais de lui apprendre la mienne.

— Nous avons ici, monsieur l'officier, un professeur qui sait sa langue et a commencé à lui donner des leçons de langue russe : ce savant est mon fils; il lui apprendra également la française quand il la saura bien lui-même.

Le fils de la comtesse, comme nous l'avons dit, avait dix ans et d'excellentes dispositions. Paul causait souvent avec lui, et, de cette manière, il lui rendit plus facile l'étude de la langue. De son côté il apprenait à lire le russe dans des livres élémentaires qu'il choisissait dans la bibliothèque de la maison; constamment avec des Russes, il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour en savoir les règles et la prononciation; de cette façon, il put généraliser la langue française chez tous ceux qui approchaient le colonel et la comtesse.

M[lle] Athla elle-même, qui ne savait encore le russe que d'une manière imparfaite, se mit à comprendre le français à mesure qu'elle faisait des progrès dans la première langue. Aussi la vit-on rougir un jour, comme par enchantement, aux mots flatteurs de M. Paul, et lui répondre, sans se tromper le moins du monde, qu'elle le trouvait bien aimable.

Qu'on ne soit point surpris de cet aveu de M[lle] Athla : elle n'en comprenait peut-être pas toute la portée. Après cela, les filles du Caucase ne dissimulent jamais leur pensée : la coquetterie et la feinte leur sont inconnues. C'est la nature primitive.

Tout allait bien dans la maison du comte Woronsoff : on y était heureux et content. Pourtant, Paul quelquefois s'ennuyait un peu, il s'y fût ennuyé beaucoup, nous le croyons, s'il n'avait pas eu à tout instant sous les yeux les charmes de la belle Athla; en effet, toujours la promenade ou la chasse dans les vastes domaines, toujours la pêche dans les eaux transparentes du Don, cela ne suffisait pas à l'esprit actif et inquiet du lieutenant. Aussi, il y avait des heures où il ne se trouvait bien que là où il n'était pas. Il lui fallait, on doit le penser, une grande variété dans ses distractions, ou des émotions successives pour lui rendre plus supportable son éloignement de son oncle et de la patrie, pour lui rendre moins pénibles les revers de la France.

Le comte Woronsoff avait facilement deviné la position dans laquelle se trouvait l'esprit de Paul Muret : il chercha à l'en faire sortir en lui donnant une nouvelle occupation. — Parbleu! mon jeune ami, lui dit-il, voilà plus de six mois que vous faites ici le métier de professeur : je voudrais bien savoir si, à votre tour, vous ne seriez pas fâché que je devinasse le vôtre.

— Comment donc, monsieur le comte! mais, j'en serais enchanté : de quoi s'agit-il?

— Suivez-moi, et vous verrez.

Le comte le conduisit à une porte qu'il ne connaissait point : — Voici un sanctuaire, dit-il en l'ouvrant, où j'ai passé d'heureux moments, et dans lequel je ne suis pas entré depuis notre arrivée : ce qui vous prouve, mon cher Paul, que ma femme, mes enfants et vous avez tellement rempli mon temps que je n'ai pas eu une minute pour y penser. Entrez.

Paul entra, et jugez de sa surprise en apercevant un tour. Le comte le lui montre, et dit : Voici une machine dont un de vos compatriotes m'a appris à me servir pour faire une foule d'objets, et me distraire d'affaires sérieuses. Ce métier vous plairait-il? je serai votre maître : je suis très-patient; je m'empresse de vous le dire, pour ne point vous décourager.

— Merci, monsieur le comte, mille fois merci, fit Paul dont les yeux brillaient de plaisir. Mais, je le vois, je resterai professeur. Allons, allons, que M. Oscar arrive, et je lui apprendrai le métier de tourneur, même celui de sculpteur. — Comment, fit le comte, vous sauriez tourner et sculpter? — Oui, colonel : c'est encore un bienfait de mon oncle, et dans peu de jours, si vous le permettez, je vous donnerai des échantillons de mon savoir.

Le comte émerveillé laissa Paul possesseur du sanctuaire, et celui-ci se mit à la besogne. La quinzaine n'était pas écoulée, qu'il présenta au comte, à la comtesse et à M[lle] Athla des boîtes en ivoire d'un travail fini : Oscar, le fils du comte, eut aussi son cadeau et, en remerciant Paul, il le pria de l'initier dans cet art. Les ouvrages de Paul furent trouvés charmants par les dames, et le boyard le déclara son maître.

Paul Muret fabriqua plusieurs tours, dont un fut destiné à Oscar. Les leçons commencèrent; le comte y assistait pour se perfectionner. La comtesse et Athla faisaient de fréquentes visites aux artistes, et l'imagination du lieutenant ne dépassait plus le cercle dans lequel le comte semblait avoir voulu l'enfermer.

J. L. BÉRAUD.

(La suite au prochain numéro.)

EXPÉDITION DU MEXIQUE.

Le général Forey interrogeant les déserteurs mexicains.

Notre correspondant militaire nous envoie un croquis épisodique de la campagne que nous reproduisons en l'accompagnant des notes dont il le fait suivre.

Le nombre des déserteurs mexicains est assez nombreux, et nous avons trop de fois reconnu la valeur et le courage de l'ennemi pour attribuer ces désertions à des causes autres que les privations que doivent subir les soldats enfermés dans la place de Puebla.

C'est par bandes qu'on les voit se présenter à nos postes avancés, des postes entiers abandonnent la ville, les officiers en tête, et, d'après leur propre aveu, les fatigues sont trop grandes pour qu'ils puissent se contenter de la demi-ration à laquelle ils sont réduits.

Le général Forey, après avoir ordonné qu'on les dirigeât sur son quartier général du Cerro de San Juan, interroge les déserteurs; derrière lui se tiennent M. le comte Dubouchagé, capitaine de carabiniers; un officier de marine, M. Tournière, et un officier prussien, le major Stein.

Au deuxième plan, la musique du général donne une aubade; à gauche est sa maison, au milieu de laquelle se trouve, au rez-de-chaussée, une chapelle servant de bureau à l'état-major. C'est dans cette chambre qu'est entré un boulet de 24; c'était l'heure du déjeuner, et les officiers mangeaient dans une salle assez proche de celle-là.

Après avoir obtenu des déserteurs quelques explications importantes et des révélations qui permettent de prendre des mesures certaines, le général a fait distribuer des vivres à ces Mexicains, qui semblaient privés depuis longtemps de nourriture.

Notre correspondant ajoute que nous ne voyons ici que la cinquième partie des déserteurs, car une grande partie d'entre eux retournent dans leurs familles; ceux qui restent sont envoyés au général Marquez, qui les incorpore dans son petit corps d'armée.

MAX. VAUVERT.

1 Voir le dernier numéro.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Le général Forey, à son quartier général du Cerro de San-Juan, interrogeant les soldats mexicains déserteurs. (D'après les croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie de la garde.)

Vue générale de la nouvelle gare du Nord construite sur la place Roubaix (Paris).

La nouvelle gare du chemin de fer du Nord.

Les voies ferrées du nord de la France ont pris une telle extension, les services se sont tellement multipliés, que la compagnie s'est vu forcée d'acheter les immenses terrains avoisinant sa gare actuelle pour y élever un monument digne de l'importance de la voie.

Cette gare nouvelle devient une des plus importantes de Paris; son plan occupe une superficie de plus de 30,000 mètres, et le luxe architectural qu'on y a déployé en fait un monument exceptionnel. On peut juger du parti-pris par le dessin que nous donnons aujourd'hui. La sculpture a eu une large part dans le projet de l'architecte, M. Hittorf, auquel on doit déjà le Cirque des Champs-Élysées, celui de l'Impératrice, l'église Saint-Vincent de Paul, la décoration de la place de la Concorde et tous les monuments des Champs-Élysées, enfin (et qu'Ictinus la lui pardonne), la mairie du premier arrondissement. M. Hittorf a convié les plus grands sculpteurs, et Cavelier à leur tête, pour la décoration du monument qui lui était confié.

Les statues allégoriques représentent Londres, Vienne, Berlin, Cologne, Bruxelles, Saint-Pétersbourg, Amsterdam et Francfort.

Le monument est conçu dans le style grec (tel que le comprend M. Hittorf), et il a approprié à une invention qui est le signe caractéristique du dix-neuvième siècle les formes architectoniques de l'époque où régnaient Jupiter et Vénus Astarté. . . . .

La partie centrale est destinée à la grande halle d'où partent les voies et où elles aboutissent; à gauche sont les salles de départ et la salle des pas perdus; à droite, les salles d'arrivée et les remises couvertes. La grande halle a 70 mètres de largeur. Des colonnes en fonte, engagées dans un mur, et dont quelques-unes servent à la conduite des eaux, la subdivisent en une nef de 35 mètres et deux bas-côtés de 17 mètres 50.

Les voies sont au nombre de neuf et les quais au nombre de dix.

Les façades ne sont pas encore dégagées de leurs échafaudages et le monument n'est pas achevé, mais notre dessinateur s'est aidé du projet pour compléter ce qui manque à l'ensemble.

L'administration du chemin du Nord a poussé les travaux avec la plus grande activité et n'a rien négligé pour que la nouvelle gare fût digne de son importance et de son développement. Les bureaux, nouvellement installés à portée du monument dont nous donnons le dessin, nous paraissent constituer la plus belle installation de ce genre; nous ne connaissons rien en France ni en Angleterre qui donne mieux l'idée d'un grand service ni qui soit plus digne d'une grande administration.

OLIVIER DE JALIN.

SALON DE 1863

(4e Article)

LA PEINTURE DE GENRE (Suite).

L'examen de la peinture de genre commencé dans notre précédent article est loin d'être terminé; aussi le continuerons-nous sans nous arrêter aux bagatelles du préambule, et, au risque de ne faire qu'une nomenclature ornée, chercherons-nous à répartir entre le plus grand nombre possible de tableaux l'espace consacré à ce rendu-compte.

Les *Kbaï's* (lisez Kabyles) *en déroute* de M. Boulanger, quoique d'une teinte assez uniforme, sollicitent invinciblement l'œil, dès qu'on entre dans la salle où se trouve ce tableau. Trois gaillards presque nus, secs et musculeux, dégringolent, éperonnés par l'instinct de la conservation, une pente abrupte, encombrée de rochers de granit; lancés à toute vitesse, ils ne sont plus maîtres de leur course, et si un ravin subit vient à s'ouvrir devant eux, ils s'y engloutiront; ils touchent à peine le sol, et l'un d'eux est même représenté au moment où, exécutant une immense enjambée, il a quitté terre d'un pied avant que l'autre se soit posé. Quoiqu'il soit reconnu comme mauvais de reproduire en peinture des mouvements trop rapides et qui ne durent pas dans la réalité un temps moralement équivalent à celui que le spectateur peut mettre à considérer le tableau, M. Gustave Boulanger a su éviter l'écueil, et cette figure est rendue avec une rare bonheur. Nous en dirons autant du Kbaïl qui, frappé d'une balle dans le dos, se pelotonne et roule comme un lièvre blessé à mort. Au sommet du tableau, on voit poindre quelques zouaves, cause de la terreur des fuyards, et sur le peu de ciel qu'on aperçoit se découpent les crêtes neigeuses de l'Atlas.

Il y a aussi un grand effet dans le *Jules César marchant à la tête de la Xe légion (campagnes des Gaules)*, du même auteur. Une neige épaisse et uniforme couvre le sol légèrement accidenté; les soldats romains cheminent silencieusement, courbés sous les poids de leur équipement et enveloppés dans leurs manteaux; leurs longues files, parmi lesquelles on distingue les balistes, catapultes et autres engins de guerre, artillerie de l'époque, tracent des bandes noirâtres sur la blancheur de la neige. En avant de la troupe, et précédé de trois trompettes, César marche seul; rien ne garantit son crâne chauve et son léger manteau ne le préserve qu'imparfaitement de l'âpre bise; mais sa volonté l'habille et le réchauffe; il ne veut pas avoir froid, et son armée, encouragée par son exemple, bravera plus gaîment les rigueurs du climat.

La façon dont est composé le tableau de M. Ponguilly l'Haridon, intitulé : *les Bergers, conduits par l'étoile, se rendant à Bethléem*, nous paraît fort heureuse. Au fond d'une plaine que bornent des montagnes, roses dans la lumière et bleues dans l'ombre, se groupe le petit village de Bethléem; la cabane où vient de naître le Sauveur est bâtie un peu en avant; l'étoile arrêtée au-dessus de la crèche darde un large rayon d'argent sur la pauvre maison vers laquelle se dirige la troupe des bergers, accompagnés de leurs chiens; ils se hâtent, marchant d'une allure rapide et régulière. L'effet de cette ligne d'hommes et de bêtes traversant la plaine d'un pas allongé est parfaitement rendu.

Dans *la Leçon d'équitation*, un seigneur du temps de Louis XIII chevauche avec un jeune garçon sur une route coupée dans le flanc d'une colline; le père montre au fils la manière d'ajuster les rênes. Un grand levrier blanc se joue familièrement à travers les jambes des chevaux. Ce tableau, ainsi que celui intitulé : *l'Arrivée à l'Auberge*, témoigne d'une connaissance intime de cette charmante époque, si élégante et si cavalière.

Vis-à-vis des œuvres de M. Tissot, on se sent pris d'une certaine perplexité. En imitant un maître belge, qui lui-même s'inspire de plus en plus des vieux maîtres allemands, M. Tissot obéit-il à une vocation, à un instinct, ou bien n'est il pas plutôt poussé par une verve ironique et fine qui se plaît à exagérer les côtés singuliers du genre qu'il a adopté? Nous pencherions presque vers cette dernière supposition, car dans toutes les toiles de M. Tissot on remarque une pointe bouffonne et quasi-caricaturale. — Au milieu d'une cour, à peine vêtu de quelques haillons, est agenouillé humblement l'*enfant prodigue*; le père, vieux Juif d'Amsterdam, au caftan bordé de fourrures, descend le petit perron qui conduit de la maison à la cour et tend les bras au malheureux enfant; derrière lui, vers les degrés de l'escalier, se groupe la foule des parents et des serviteurs, auxquels le talent de M. Tissot a donné les attitudes et les costumes les plus ingénieusement variés; quelques curieux passent leurs têtes par l'entrebâillement de la porte qui donne sur la rue; d'autres apparaissent aux fenêtres des maisons voisines d'où le regard peut plonger dans la cour. Il y a dans ce tableau si singulier et si bizarre une science de reconstitution qui tient de l'intuition.

Les mêmes qualités se retrouvent dans les deux autres tableaux de M. Tissot. Le *Départ* nous transporte à Venise: Alfred de Musset a donné à Venise l'épithète de rouge, M. Tissot avec plus de vraisemblance la fait rose. Une gondole chargée de caisses et d'objets de toutes sortes attend à la porte d'eau d'un palais un jeune marchand qu'elle doit conduire jusqu'à un vaisseau dont on ne voit que le château d'arrière : les domestiques affairés vont et viennent sur le *traghetto*, tandis que le jeune homme reçoit les derniers saluts de sa famille et de ses amis.

La pose du reître habillé de rouge, serrant contre sa poitrine sa pudique fiancée, dans le *Départ du fiancé*, est pleine de charme : les vieux parents et les petits enfants qui font la conduite au soldat sont habillés avec ce soin et cette exactitude dont M. Tissot possède le secret : n'oublions pas de noter un paysage que le peintre a donné pour fond à ce tableau : il renferme de grandes qualités.

TH. GAUTIER FILS.

COURRIER DU PALAIS

Londres, Clapham, High-street. — A gauche, une maison dont les jalousies sont fermées. — Sir Williams Macdonald; le baron de Ville, le chapeau rabattu sur les yeux, le collet du paletot relevé.

SIR MACDONALD entre en fredonnant l'air du *Barbier de Séville*.

Tra la la la, la la la, la la...

LE BARON, à part.

Cet homme ne m'est pas inconnu.

SIR MACDONALD, à part.

J'ai vu ce paletot-là quelque part.

LE BARON, s'approchant.

Sir Macdonald!

SIR MACDONALD.

M. le baron de Ville!

LE BARON.

Appelez-moi Lindor; ne voyez-vous pas que je veux être inconnu?

SIR MACDONALD.

Et que faites-vous ici?

LE BARON.

Vous voyez cette maison... là, au numéro 22?

SIR MACDONALD.

Oui. Eh bien!..

LE BARON.

C'est ici que demeure... Mais voici la jalousie qui s'ouvre, sauvons-nous!

(Ils se cachent. — M. Patti et Mlle Patti paraissent à la fenêtre.)

Mlle PATTI.

Que le grand air fait plaisir à respirer! Cette jalousie s'ouvre si rarement...

M. STRAKOSCH.

Quel papier tenez-vous là?

Mlle PATTI.

C'est la cavatine du nouvel opéra que nous montons à Covent-Garden.

M. PATTI.

Quel opéra?

Mlle PATTI. (Le papier lui échappe et tombe dans la rue.)

Ah! ma musique! ma musique est tombée en vous écoutant! Courez, courez donc, monsieur; ma musique, elle sera perdue!

M. PATTI.

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient! (Il quitte le balcon.)

Mlle PATTI, appelant.

S't! s't! (Le baron paraît) Ramassez vite et sauvez-vous!

(Le baron ne fait qu'un saut, ramasse le papier et se sauve.)

M. PATTI sort de la maison et cherche.

Rien... Et moi qui ai la bonté de chercher... Salvatore, vous n'êtes qu'un sot, mon ami; ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue.

(Il rentre.)

Mlle PATTI, toujours au balcon.

Mon excuse est dans mon malheur. Seule, enfermée, en butte à la persécution, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage?

M. PATTI, reparaissant au balcon.

Rentrez, Adelina. C'est ma faute si vous avez perdu votre musique; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous le jure. (Il ferme la jalousie à clef.)

(Le baron et sir Macdonald rentrent avec précaution.)

LE BARON.

Maintenant qu'ils sont retirés, examinons ce papier, où un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet!

SIR MACDONALD.

La rusée!

LE BARON, lisant.

« Votre empressement excite ma curiosité; sitôt que mon père sera sorti, chantez indifféremment sur l'air connu de ces couplets quelque chose qui m'apprenne

enfin le nom, l'état et les intentions de celui qui paraît s'attacher si obstinément à l'infortunée Adelina. »

SIR MACDONALD, imitant la voix de Mlle Patti.

« Ah ! ma musique, ma musique est tombée. Courez, courez donc ! (Il sort.) » Ah ! ces femmes ! Voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue, enfermez-la.

LE BARON.

Chère Adeline !...

SIR MACDONALD.

La porte s'ouvre ; c'est notre homme ; éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

(Le baron et sir Macdonald se cachent.)

M. PATTI sort en parlant à la maison.

Je reviens à l'instant ; qu'on ne laisse entrer personne... Quelle sottise à moi d'être descendu !... Et Strakosch qui ne revient pas !... Allons voir ce qui peut l'arrêter.

(Le baron et sir Macdonald rentrent.)

LE BARON.

Quel est ce Strakosch ?

SIR MACDONALD.

Le beau-frère de la *diva*, son professeur de chant et son *impresario* particulier. C'est à lui que, moyennant une rente, le père Patti a affermé la voix et le talent d'Adelina ; c'est lui qui fait les engagements, qui rédige les réclames ; lui qui touche les appointements, et quels appointements ! Ceux de la dernière année ont dépassé six cent mille francs ! Et pendant que ses deux tuteurs arrondissent leur fortune à ses dépens, la *povera* surveillée, calfeutrée, maltraitée...

LE BARON.

Maltraitée, Macdonald !

SIR MACDONALD.

Réduite à la portion congrue, ayant à peine le nécessaire, le corps et le cœur captifs, s'étiole et languit comme un oiseau en cage.

LE BARON.

Je la délivrerai, Macdonald, je la délivrerai !

SIR MACDONALD.

La voilà, la voilà !

LE BARON.

Qui ?

SIR MACDONALD.

Elle, goddem ! derrière la jalousie... Ne regardez donc pas.

LE BARON.

Pourquoi ?

SIR MACDONALD.

Ne vous a-t-elle pas dit de chanter ?

LE BARON.

Moi, chanter devant la Patti !

SIR MACDONALD.

Eh ! qu'importe ! monsieur le baron, en amour le cœur n'est-il pas indulgent ?

LE BARON.

Mais je ne sais pas faire de vers, moi.

SIR MACDONALD.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose ? Tout ce qui vous viendra à l'esprit sera excellent.

LE BARON, chantant.

Je suis Lindor ; ma naissance est commune,
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier ;
Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant chevalier
A vous offrir le rang et la fortune !

SIR MACDONALD.

Bravo ! Courage ! monsieur le baron.

LE BARON.

Si jusqu'à moi vos yeux daignent descendre,
Qu'un nœud sacré nous unisse à jamais !
Qu'à votre amant, votre époux désormais,
Il donne au moins le droit de vous défendre !

SIR MACDONALD.

Comment donc ! mais c'est presque du Saint-Georges .. Écoutez, voici la réponse.

Mlle PATTI, chantant.

Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment.

(La croisée se referme avec bruit.)

SIR MACDONALD.

Vous l'avez entendue ; il ne tient plus qu'à vous de la conduire chez le forgeron.

LE BARON.

Mais comment la tirer des mains de ses geôliers ?

SIR MACDONALD.

Et la justice donc ?

LE BARON.

Je n'y pensais pas ; je cours chez le juge.

SIR MACDONALD.

Pas si vite !... Vous oubliez que vous êtes mineur et que vous ne pouvez agir en justice.

LE BARON, découragé.

Eh bien ! alors, que faire ?

SIR MACDONALD.

Si vous êtes mineur, moi je ne le suis pas, et je me charge de présenter à la Cour de la Chancellerie une bonne requête, bien grasse, bien dodue, bien truffée de déclarations et d'*affidavit*, où le martyre de la pauvre *diva* sera raconté de manière à faire dresser sous leurs perruques les cheveux de Leurs Seigneuries.

LE BARON, embrassant Macdonald.

Ah ! Macdonald, mon ami, vous serez mon ange mon libérateur, mon Dieu tutélaire !

SIR MACDONALD, à part.

Peste ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances... (Au baron.) Avez-vous de l'or ?

LE BARON.

Pour qui, de l'or ?

SIR MACDONALD, vivement.

De l'or, mon Dieu ! de l'or ! c'est le nerf des procès. Et maintenant, chacun à notre poste. Vous, lettres sur lettres à votre adorée ; que sa jeune tête n'ait pas le temps de se reconnaître. Moi, je cours chez les avocats et les solicitors ; je vais en un clin-d'œil armer les batteries, creuser les mines, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue et renverser tous les obstacles... Ah ! et votre adresse que j'oubliais ?

LE BARON.

4, Old Cambridge Terrace.

SIR MACDONALD.

Vous y aurez bientôt de mes nouvelles.

Qu'est ceci et quelle est cette mise en scène ? Quoi ! la Patti, la *diva divissima*, la coqueluche de Bruxelles, le caprice de Paris, l'idole de Londres, la Patti dont les Viennois dételaient hier les chevaux et qu'ils ont failli écraser sous leurs lourdes caresses, la Patti dont les *dilettante* moscovites mangeront demain les gants en beignets comme ils ont mangé les chaussons de la Taglioni, quoi ! la Patti jouant à la ville le rôle de Rosine pendant que son père et son beau-frère joueraient en partie double celui de Bartholo ! Où avez-vous pris cela ? — Tout bonnement dans la requête présentée par M. Macdonald au nom de M. Henry de Dassy, baron de Ville, riche gentilhomme belge, qui avait mis aux pieds mignons de la jeune et brillante cantatrice son cœur, son nom et sa grande fortune. Il se croyait payé de retour ; il se tenait pour bel et bien fiancé à sa Rosine ; n'avait-il pas vingt lettres de sa main qui le suppliaient de venir à son secours, de l'arracher à la tyrannie de MM. Patti et Strakosch ? Les trois premiers actes joués, il ne restait plus que l'acte du dénouement — vous savez — où Rosine tombe dans les bras d'Almaviva et l'épouse à la barbe de Bartholo...

— Eh bien !

Eh bien ! le dénouement a raté.

Cette protection des magistrats qui lui offrait Almaviva, Rosine l'a répudiée ; bien plus, elle a déclaré solennellement, en Cour de Chancellerie, que les plaintes qu'on lui avait prêtées contre ses deux tuteurs étaient imaginaires, imaginaires aussi la séquestration, les mauvais traitements, les cruautés dont on la disait victime. Alors, changement à vue. Almaviva s'est transformé en Edgardo ; Rosine n'a plus été à ses yeux que Lucia *l'ingrata* et il a lancé sur elle le fameux anathème du deuxième acte.

« Quels que soient, a-t-il écrit au *Daily-Telegraph*, les moyens mis en œuvre pour la déterminer à agir de cette manière, qu'elle ait cédé ou non à la pression de ses parents, ou qu'elle ait agi de son plein gré, je n'en suis pas moins résolu à bannir de mon souvenir une personne capable de rompre un engagement d'une manière aussi perfide. »

On ne dit pas qu'en lisant cette lettre Mlle Patti soit devenue folle.

Mais que MM. Strakosch et Patti y prennent garde ! Eux qui ont du répertoire, qu'ils méditent la *canzonetta* de Rigoletto :

La donna è mobile
Come piuma al vento !...

A bon entendeur salut !

PETIT-JEAN.

Les Pilleurs d'épaves. Côtes de Camaret.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les bâtiments que l'ouragan jetait sur les côtes désolées de l'extrême Bretagne, entre Crozon et la Baie-des-Trépassés, loin d'être secourus avec ce dévouement et cette humanité qui sont aujourd'hui l'honneur de notre civilisation, étaient assaillis et pillés sans pitié par les habitants des côtes. Privés d'un sol productif, ces pillards ne considéraient ces sinistres que comme une juste compensation à leur misère, et ne reculaient devant aucun acte barbare pour s'emparer de ce qu'ils appelaient, dans leur ignorance brutale, le *Bien de Dieu*. Le châtelain, dont la tour féodale dominait l'Océan, prélevait aussi son droit de *bris*. Malheur aux naufragés que la tempête poussait vers ces bords inhospitaliers.

Tel est le sujet traité par M. Grenet, dont le tableau est un peu sacrifié à cause de la mauvaise place qu'il occupe au salon.

Les peintres de marine s'en vont. — Gudin continue à peindre pour l'honneur du drapeau, et ses tableaux présentent l'aspect d'une plaque de zinc sur laquelle on a versé du vitriol, mais il a peint tant de fois nos luttes nationales, qu'on oublie son présent pour se souvenir de son passé qui fut brillant et plus qu'honorable.

Durand Brager, qui s'était un peu éloigné de nos expositions depuis qu'il peint pour les têtes couronnées, a envoyé cette année trois belles toiles dont notre collaborateur parlera quand viendra le tour des marines. Barry s'est voué à la reproduction des sites de l'isthme de Suez, et M. Isabey a un peu abandonné les côtes pour les intérieurs et les scènes. M. Barthélemy a envoyé *Un Soir d'orage en mer*.

M. Bline peint magistralement *une Plage en Bretagne*, mais c'est un paysagiste égaré dans les plaines humides ; M. de Crisenoy, un élève de Durand-Brager, a peint avec talent *la Corvette à vapeur* le Caméléon *escortant l'aviso* l'Économe.

M. Latapie a envoyé une toile satisfaisante intitulée *le Naufrage*.

J'ai à peu près cité tous ceux qui ont un nom en marine ; on voit par là que le genre se meurt, et pourtant il nous faudra toujours quelques artistes chargés de représenter les luttes navales. Quant à présent, les peintres de marine se jettent dans ce genre mixte auquel M. Grenet a emprunté ce sujet, qu'il a traité avec talent.

V.

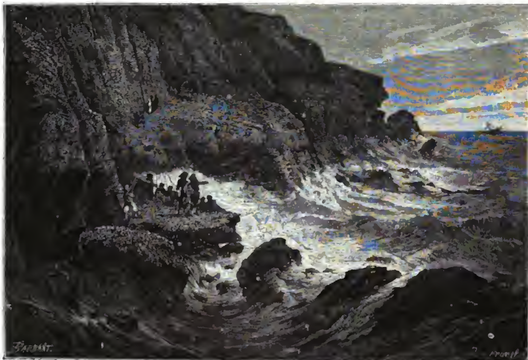
LES GRANDS PRIX DE ROME

MISE EN LOGE DES CONCURRENTS

On sait que le gouvernement français entretient à Rome une école des beaux-arts où il envoie les lauréats de l'Institut pour une période de cinq ans. La peinture, la sculpture, l'architecture et la musique sont représentées dans cette école de perfectionnement, où l'on n'est admis qu'après des épreuves difficiles et dont un seul candidat peut sortir vainqueur. Pendant ces cinq années de séjour à Rome, le lauréat reçoit une pension annuelle d'environ trois mille francs ; il a toute liberté dans la direction et le choix de ses études, il n'est astreint qu'à une seule obligation, celle d'envoyer chaque année une œuvre qui témoigne de ses travaux artistiques.

Sur cette terre sacrée où l'on retrouve à chaque pas les vestiges de la gloire et du génie, où les chefs-d'œuvres de l'antiquité sont encore debout à côté de ceux de la Renaissance, et où, par suite de circonstances uniques, le siècle d'Auguste ne paraît guère plus âgé que celui de Léon X, les hommes vraiment doués doivent trouver dans les laborieux loisirs qui leur sont faits l'occasion de donner une forme à leur idéal. Les vrais artistes s'y révèlent, et souvent même les médiocrités y trouvent assez d'inspiration pour donner des illusions à leurs juges.

Je suis loin de vouloir prétendre que tous nos artistes éminents soient des *retour de Rome* ; la statistique nous démontre au contraire que beaucoup des lauréats de l'Institut ne sont devenus que de très-médiocres personnages ; mais cette école n'eût-elle produit


Exposition des Beaux-Arts. — Les Pilleurs d'épaves de la côte de Camaret. (Tableau de M. Grenet.)

que les cinq ou six grands personnages dont elle s'honore, nous la trouverions encore digne d'être soutenue et encouragée, quoiqu'en disent certaines gens qui voudraient la supprimer, parce qu'il n'en sort pas chaque année un Titien, un Rossini ou un Michel-Ange.

Nous représentons aujourd'hui a vie *en loge* d'un concurrent au prix de Rome pour la section de musique.

Chaque année, lorsque les élèves du Conservatoire ont terminé leurs études, ils sont admis à concourir pour le grand prix musical. C'est à l'Institut de France qu'a lieu ce concours, et les élèves du Conservatoire n'ont pas seuls le droit de s'y présenter, comme on le croit vulgairement, mais tout artiste âgé de moins de trente et un ans est admis à subir les épreuves qui sont : 1° la composition d'une fugue vocale ; 2° celle d'un chœur.

Cette première épreuve a lieu dans une cellule isolée, et le candidat, privé de tout rapport extérieur, n'a à sa disposition que des plumes, de l'encre et du papier réglé. Il n'a pas même un piano pour exécuter ses inspirations et juger de l'effet de sa composition ; ce n'est que par l'imagination qu'il peut se représenter son œuvre.

Ceux qui ont réussi dans ces premiers essais sont reconnus dignes d'entrer en loge pour passer à l'examen définitif. La durée de ce second examen est de trois semaines à un mois, et les concurrents doivent, dans cet espace de temps, écrire la musique d'un sujet qui leur est fourni.

Les loges des musiciens sont situées sous les combles de l'Institut. A partir de sa *mise en loge*, le concurrent est sequestré du reste du monde pendant toute la durée du concours. On l'enferme dans une cellule dont les murs et les portes sont matelassés pour empêcher tout bruit extérieur de parvenir jusqu'à lui. Sa cellule a pour tout ameublement un lit, une table, une chaise et un piano. La porte de la cellule est fermée à clef extérieurement, et chaque individu ne sort que deux heures par jour, sous la surveillance d'un gardien, pour prendre quelqu'exercice dans les cours ; les repas se font en commun dans le réfectoire.

Intérieur d'une loge de musicien pendant le concours (Institut).

Le déjeûner.

La récréation.

LA VIE EN LOGE PENDANT LE CONCOURS DE MUSIQUE A L'INSTITUT.

INSTALLATION DES TURCOS (TIRAILLEURS ALGÉRIENS)

DANS LEUR CASERNE DE LA RUE DE LILLE.

Kabyle.

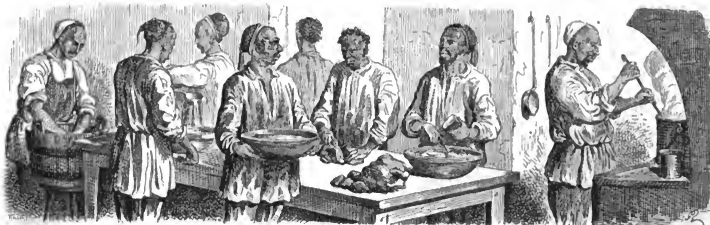
La djemah, salle de conférences religieuses.

Nègre du Soudan.

Arabe de la plaine.

Le café arabe.

Arabe métis.



La cuisine.

Après cette dernière épreuve, le compositeur qui est jugé le plus capable par un jury choisi parmi les membres de l'Institut obtient le grand prix de composition musicale, et est envoyé à l'école des Beaux-Arts.

Nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de trouver ici la liste de tous les prix de Rome, depuis la création, en 1803, et d'exposer en regard les productions de chacun d'eux. Nous empruntons ce document à un excellent ouvrage qui vient de paraître chez Amyot, et dû à la plume savante de M. A. L. Malliot : *La Musique au théâtre*.

On verra que, sur un total de *cinquante et un prix de Rome*, VINGT-SEPT ont été représentés sur le théâtre de l'Opéra-Comique ; VINGT-TROIS n'y ont jamais été représentés.

Sur ces *cinquante et un* prix de Rome, HUIT ont été représentés à l'Académie impériale de musique ; QUARANTE-DEUX n'y ont jamais été représentés.

1803. — Androl, mort pendant son séjour à Rome.
1804. — Pas de premier prix.
1805. — Dourlen, huit opéras-comiques.
1806. — Bouteiller, un opéra-comique ; devint employé dans les contributions indirectes.
1807. — Pas de premier prix.
1808. — Blondeau, rien de représenté.
1809. — *Daussoigne*, deux grands opéras, en 1820 et 1824.
1810. — Beaulieu, destinée inconnue.
1811. — Chélard, un grand opéra, un opéra-comique.
1812. — *Hérold*, divers ouvrages et deux chefs-d'œuvre.
1812. — Carot, rien de représenté.
1813. — Panseron, un opéra-comique.
1814. — Roll, rien de représenté. Il épousa la veuve de Ducray-Duminil et se retira à la campagne.
1815. — Benoît, un grand opéra, un opéra-comique.
1816. — Pas de premier prix.
1819. — *Halévy*, grand nombre d'ouvrages.
1820. — Leborne, divers opéras-comiques.
1821. — Rifault, divers opéras-comiques.
1822. — Lebourgeois, destinée inconnue.
1823. — Boilly, un opéra-comique.
1823. — Ermel, rien de représenté.
1824. — Barbereau, rien de représenté.
1825. — Guillon, a fait représenter un opéra à Venise.
1826. — Paris, un opéra comique.
1827. — Guiraud, destinée inconnue.
1828. — Ross-Despréaux, deux opéras-comiques.
1829. — Pas de premier prix.
1830. — *Berlioz*, un grand opéra.
1830. — Montfort, plusieurs opéras-comiques.
1831. — Prévost, plusieurs opéras-comiques.
1832. — *Thomas*, un grand nombre d'ouvrages.
1833. — Thys, plusieurs opéras-comiques.
1834. — Elwart, un opéra à Rouen.
1835. — Boulanger, plusieurs opéras-comiques.
1836. — Boisselot, un opéra-comique.
1837. — Bezorzi, destinée inconnue.
1838. — Bousquet, un opéra-comique.
1839. — *Gounod*, trois grands opéras.
1840. — Bazin, plusieurs opéras-comiques.
1841. — Maillart, plusieurs opéras-comiques.
1842. — Roger, destinée inconnue.
1843. — Pas de premier prix.
1844. — Massé, plusieurs opéras comiques.
1845. — Pas de premier prix.
1846. — Gastinel, un opéra-comique.
1847. — Deffès, un opéra-comique.
1848. — Duprato, trois opéras-comiques.
1849. — Pas de premier prix.
1850. — Charlot.
1851. — Debenelle.
1852. — Cohen, un opéra-comique.
1853. — Galibert.
1854. — Barthe.
1855. — Conte.
1856. — Chéri.
1857. — Bizet.

Les autres prix de Rome, depuis 1857, ne sont pas encore revenus de l'école.

A. HERMANT.

Les Turcos à Paris

Depuis leur arrivée à Paris, les Turcos ont partagé avec les Spahis le privilége d'exciter vivement la curiosité publique. On les a examinés aux revues, en service ordinaire, en promenade, dans les rues ; aujourd'hui, nous offrons à nos lecteurs l'aspect de l'aménagement de leur caserne de la rue de Lille.

Pour ne point trop faire regretter la patrie absente à ces braves indigènes, on a eu l'attention de conformer le plus possible leur installation à leurs mœurs. Du reste, le Turco par lui-même possède un rare esprit d'assimilation ; il saisit à première vue le côté utile des choses, et il tire admirablement parti, pour sa commodité, des objets qui l'entourent. L'aspect intérieur de la cuisine de leur caserne rappelle, à s'y méprendre, toutes celles que nous avons vues en Algérie. Leurs ustensiles sont les mêmes, il va sans dire que leurs mets n'ont pas varié davantage. Le *couscous* traditionnel, avec la viande de mouton bouillie, fait le fond de leur nourriture ; le *barboucha* n'apparaît que les jours de réjouissance.

Leur café n'est ni plus pauvre ni plus luxueux que ceux établis sous la tente ; celui qui voit le café arabe de la rue de Lille, voit tous ceux de l'Algérie. Ici comme dans leur patrie, l'hospitalité est la principale vertu des Turcos, et c'est avec joie qu'ils fraternisent avec les soldats français de toutes armes.

Par une attention qu'ils ont vivement appréciée, les Turcos ont été gratifiés d'une salle d'enseignement religieux. Les *tholebs* et les *marabouts* qui les ont accompagnés leur prêchent tour à tour la doctrine et par leurs exhortations, les empêchent de céder trop facilement aux entraînements des séductions parisiennes.

Les Turcos font aujourd'hui leur service aussi bien que n'importe quelle troupe d'élite, et nègres du Soudan, Arabes de la plaine, Kabyles et métis, rivalisent de zèle et de bon vouloir.

B. H.

Seconde Exposition des Arts industriels au Palais de l'Industrie

La commission d'organisation des expositions de l'art industriel a décidé qu'une seconde exposition aurait lieu à Paris cette année, du 15 août prochain au 15 octobre.

De même qu'en 1861, et grâce à l'entremise puissante de M. le baron Taylor, son président d'honneur, la commission a obtenu que l'exposition se ferait au palais des Champs-Élysées, aussitôt après celle des Beaux-Arts ; ce qui semblerait, dans l'esprit du ministre que toutes ces choses regardent, mettre les deux manifestations sur le même pied.

Honneur égalitaire et suprême, dont l'industrie, nous l'espérons, saura se faire et rester digne. Justice rendue à la généreuse pensée de la commission, qui est, son règlement le dit : « d'entretenir en France le culte des arts et le sentiment du beau, et de solliciter dans ce sens l'émulation de tous les hommes d'imagination et de talent. »

L'exposition de 1863 comprendra donc *exclusivement* les œuvres d'art ayant rapport à la décoration intérieure et extérieure des habitations, et les œuvres d'industrie ayant un rapport direct avec l'art. La première avait eu des indulgences un peu trop larges. Celle-ci sera plus sévère, ayant conquis le droit de l'être.

Elle se composera de quatre sections : 1° Les dessins décoratifs et industriels, la peinture et la sculpture décoratives ; 2° les dessins scientifiques et mécaniques ; 3° les objets fabriqués et manufacturés ayant un rapport direct avec l'art ; 4° la reproduction photographique ou autre de ces objets.

Elle aura ainsi pour but et pour effet de montrer le point de perfection artistique auquel notre industrie est déjà parvenue, puis d'indiquer le point plus élevé qu'il lui est possible et que nous lui demandons d'atteindre.

Et quand nous disons le point plus élevé, nous disons aussi le point plus général. Il ne nous suffit pas aujourd'hui, en effet, que l'art industriel s'en tienne à la grande décoration : tapisseries de Beauvais et des Gobelins, vases de Sèvres, lustres et candélabres de Baccarat. Nous voulons qu'il souffle ailleurs que sur ces exceptions magnifiques qui sont les bronzes de Barbedienne, les cheminées de Marchand et de Fourdinois, les meubles souverains de Grohé, de Mazaroz, de Chaix, de Godin, l'orfèvrerie de Christofle, les faïences de Pinart, les étoffes à cent francs le mètre, les châles des Hébert et des Duché. Nous exigeons, y voyant un devoir et un droit de notre époque, qu'à l'exemple sacré des anciens, ceux qui le pratiquent le fassent descendre aux choses d'usage commun. On a ri quelque part du musée Campana, parce qu'il est venu nous montrer comment, chez les peuples historiques, étaient faits les poêlons et les marmites ; on a eu tort. La nature ne connaît point de fonctions basses ; pourquoi l'homme en connaîtrait-il ? Tout ce qui concourt au but de la nature nous apparaît conçu avec la même perfection, par une même raison, l'utilité, dans une même voie, l'harmonie, pour un même résultat, l'heureuse vie de tout ce qui existe. Le beau universel sort de ce grand ensemble. Pourquoi nous, faits à l'image de la mère sublime, négligerions-nous ce qui nourrit au profit de ce qui pare ? Pourquoi tant de laideurs dans la cuisine, et tant d'éclat dans la salle à manger ? L'outil qui sert à produire n'est pas inférieur à celui qui sert à consommer ; pourquoi le faire toujours disgracieux, incommode et bête ? La croyance chrétienne a l'inconvénient de nous porter trop à la perfection exclusive, au sacrifice du tout à quelque chose. Mais parce que le prêtre administre l'hostie divine dans des vases d'or, ce n'est pas une raison pour laisser immonde la boulangerie qui la fabrique. Le panthéisme des anciens mettait le beau partout, parce que partout il voyait des dieux. Que notre industrie devienne panthéiste ; qu'elle appelle l'art à la diviniser le plus possible. Le salut des âmes n'en souffrira pas.

Comme en 1861, des récompenses seront décernées aux dessins et objets que le jury en aura trouvé dignes. Les médailles qui doivent les représenter sont offertes par le ministre des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Le gouvernement n'entend pas autrement intervenir dans cette manifestation du travail national. Il donne la place et les prix. Le reste appartient à la commission. Et celle-ci veut bien qu'on s'en rapporte à elle. Les noms qui la composent en répondent. C'est M. Guichard, son président, peintre et architecte, le dessinateur qui a délivré Lyon de l'Angleterre, celui peut-être sachant le mieux aujourd'hui distribuer et meubler une habitation. M. Lerolle, fabricant de bronzes d'art, décoré à la suite de l'Exposition de Londres : la maison gréco-romaine des Champs-Élysées lui doit la plus éclatante part de ses splendeurs. M. Mourey, roi de la dorure sur métaux, qui a fait le zinc rival du bronze, et résolu le problème de la soudure de l'aluminium. M. Fragonard, chef des travaux de peinture à la manufacture de Sèvres. M. Lefébure, un nom qui veut dire les plus belles dentelles et les plus belles broderies du monde. M. Torquetil, fabricant de papiers peints, l'homme essentiel du beau et du bon pour tous. M. Chocqueel, manufacturier de tapis à Aubusson et à Tourcoing, le tout-puissant traducteur des ravissants tableaux de Gabé. Comme à M. Lerolle, l'Exposition de Londres lui a valu la croix d'honneur. M. Aimé Gros, frère des Davillier et des Odier dans la riche industrie cotonnière : mérite à la hauteur du nom et réciproquement, ce qui est chose rare. M. Hermann, le lapidaire titanique et magnifique, auteur d'une fontaine en granit comme les rois n'en savent et n'en peuvent pas tous mettre dans leurs palais. M. Lenfant, émule de M. Mourceau dans la production des étoffes à meubles : je ne sache pas de meilleur éloge. M. Mazaroz, l'artiste devenu ébéniste, pratiquant son art comme il l'aime, avec religion et respect : grand parmi les maîtres et parmi les ouvriers. M. Sajou, créateur de l'art industriel des salons, professeur aux doux préceptes, qui sait faire de toutes les femmes des peintres en laine et en soie. M. Schaeffer Erard, successeur digne et continuateur émérite de la gloire nationale qui fait l'illustre moitié de son nom. M. Veyrat enfin, l'un de nos orfèvres les plus habiles et les plus riches.

Cette commission d'hommes intelligents et forts a voulu plus faire que les autres ne font en pareil cas. Sans se borner à réunir et mettre en présence les producteurs connus, elle appelle aussi les producteurs qui

ne le sont pas. Pour ceux-ci l'attrait est autre. Les prix sont en argent. Une médaille peut suffire, en signe de gloire, au fabricant heureux, à l'artiste *répandu*; elle ne donne pas de pain au chercheur qui se nourrit de zèle. A forte peine fort salaire. C'est l'idée anglaise, et c'est la bonne. La commission a donc institué deux concours, avec prix de 500 francs et de 200 francs, pour les peintres et les sculpteurs industriels qui voudront bien lui envoyer leurs œuvres. Ces œuvres seront admises sans examen préalable. Le jury des récompenses en sera le seul juge. Est appelée à concourir pour la sculpture toute œuvre en cire, en terre ou en plâtre, appropriée à la décoration d'un vase, d'un meuble ou de tout autre objet industriel. Est appelée à concourir pour la peinture toute œuvre de peinture décorative faite en vue de la reproduction industrielle, comme tentures en étoffe en papier peint, tapis, tapisserie, etc. : cette reproduction pouvant avoir lieu par les procédés usuels du tissage ou de l'impression.

Restait un troisième concours, spécialement réservé aux dessinateurs pour étoffes d'habillement. La chambre syndicale des artistes industriels s'est chargée d'en faire les frais. Deux prix seront également décernés. Sont appelés à concourir les dessinateurs pour robes, châles, foulards et rubans. Pour ce concours comme pour les autres, les artistes qui voudront y prendre part devront tenir compte du genre et des difficultés de la fabrication, et, autant que possible, n'envoyer que des modèles possibles.

Ceci posé, nous croyons que voilà une affaire bien conçue au point de vue du développement et du perfectionnement de l'art industriel. Ces appels valeureux sont pleins de promesses sérieuses ! Il y a au bout un musée et une école : le modèle et l'enseignement. Pour composer l'un et fonder l'autre, que faut-il ? De la bonne volonté. Rien ne nous manque, si nous avons cela.

AUGUSTE LUCHET.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Anniversaire de la naissance de Corneille. — CIRQUE IMPÉRIAL : Représentations de M. Frédérick-Lemaître : *Don César de Bazan*.

La Comédie-Française a, selon sa louable habitude, fêté l'anniversaire de la naissance de Pierre Corneille. L'*Illusion* a fait les principaux frais de cette représentation; c'est une pièce qu'on ne joue pas assez souvent, une pièce qui déroute les règlements classiques, et qui a inspiré (honneur insigne!) les auteurs modernes des *Farces dramatiques*.

Une représentation dont l'attrait a généralement répondu à un désir de la génération nouvelle, vient d'avoir lieu au Théâtre du Cirque impérial. M. Frédérick-Lemaître, après l'échec des *Saltimbanques*, est revenu à son ancien et illustre répertoire ; il a joué ce *Don César de Bazan*, dont le type entrevu dans *Ruy Blas* l'avait si longtemps tourmenté. *Don César de Bazan* est la greffe la plus intelligente qu'on ait vu croître sur un chef-d'œuvre. On a même prétendu que M. Victor Hugo avait caressé le projet d'une pièce intitulée. *Une aventure de don César de Bazan*; le titre avait été livré aux journaux. MM. Dumanoir et D'Ennery, favorisés comme aucuns, ont obtenu la permission de développer le type du don César. A l'âge épanoui de M. Lemaître, ce rôle convenait on ne peut mieux ; c'était la raillerie épique, le débraillé romantique, le haillon, le rire, la solennité grotesque, le manteau qui traîne, le plumet qui flotte, l'épée inutile, la moustache en croc, le gentilhomme et la bohème.

M. Frédérick Lemaître a retrouvé l'autre jour ses meilleurs élans, ce qui a fait sa réputation, — le geste, le regard, l'intonation. — On pouvait se croire en 1833, en 1843 ; la verve, l'originalité, tout était au Cirque de la place du Châtelet, un nouveau théâtre anobli par un ressouvenir poétique !

Si M. Frédérick Lemaître veut se circonscrire dans les rôles semi-comiques, semi-dramatiques, il gardera toujours le premier rang auquel ses grands poëtes l'ont fait atteindre.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *Zampa*, opéra-comique en trois actes, de M. Mélesville, musique d'Hérold.

Les habitués de l'Opéra-Comique sont gens à mœurs paisibles, qui aiment à rire un peu et à pleurer point du tout. Les émotions trop fortes contractent douloureusement leurs figures, sur lesquelles les gentillesses de feu M. Scribe ont fixé un éternel sourire. Il faut, pour plaire à ces doux philosophes, que les héros du drame ne dépassent pas les limites de la simple galanterie, qu'ils ne semblent pas en proie aux passions sauvages, échevelées, qui sont d'un si bel effet dans le grand opéra; qu'ils ne se mêlent pas surtout d'évoquer des spectres verdâtres, comme il arrive au chevalier Bertram (demeurant rue Le Peletier, à une centaine d'enjambées de la salle Favart).

Il existe pourtant de toutes ces choses violentes dans cette miraculeuse partition de *Zampa*, l'œuvre la plus complète du plus grand compositeur français. De là, peut-être, cette froideur relative dont le public l'a toujours gratifiée. Notez que je ne dis pas, avec les faiseurs de paradoxes au tas, que *Zampa* fut d'abord très-malmené par le parterre. Il n'en est rien! Seulement les beautés de cette musique de génie n'ont encore été complétement saisies que par les connaisseurs. Certaines pages d'une trop haute portée sont restées obscures pour la foule, amoureuse des petits couplets égrillards relevés de musiquette sautillante. Je confesse, si l'on veut, que vers 1831 il s'est commis à l'encontre d'Hérold quelques feuilletons impertinents (dont une réédition serait aujourd'hui bien accueillie des personnes qui aiment à rire); mais les méfaits de la critique ne vont pas au delà.

Il eût été bien honteux, en effet, pour les oreilles françaises que toutes les parties de *Zampa* qui rentrent directement dans le genre de l'opéra-comique n'aient pas été du premier coup comprises, goûtées, acclamées. Quoi de plus sémillant, et à la fois de plus incisif, que ces airs de ballets d'une ciselure si achevée! Et ces barcarolles, et ces sérénades, et ces duos d'amour, et ce quatuor du premier acte !.. De telles merveilles ne se racontent pas si légèrement. Aussi, bien téméraire serions-nous d'entreprendre dans ces courtes lignes l'analyse d'une œuvre de cette taille. Quelque jour nous y reviendrons, pour contenter l'envie qui nous tient de dire toutes les douces émotions que nous cause depuis longtemps notre cher *Zampa*.

Mais, dès aujourd'hui, nous voulons inviter les jeunes compositeurs que le Conservatoire va lancer dans la circulation à méditer ce modèle. S'ils veulent notamment s'arrêter aux pages les plus vigoureuses, à l'orgie des forbans, à l'apparition du fantôme d'Alice, au duo du troisième acte, ils y puiseront des enseignements salutaires ; ils verront avec quelle simplicité de moyens le maître a procédé pour arriver au maximum de la force dramatique, et comment Hérold, sans tomber dans le fatras harmonique, a su trouver par la toute-puissance de la mélodie l'expression des situations les plus pathétiques.

Les artistes de l'Opéra-Comique ont fait de leur mieux pour donner de l'éclat à la reprise de *Zampa*; mais leur mieux n'a pas encore été suffisant.

Montaubry, qui joue Zampa, s'est mis en quatre pour rendre cette grande et terrible figure. Son zèle ne nous est point suspect; cependant il est resté au-dessous d'une tâche si périlleuse. Je ne chercherai point querelle à Montaubry parce que sa voix, moins barytonnante que celle de Chollet, pour qui le rôle a été écrit, l'a contraint de transposer d'une octave tous les traits qui le gênaient; mais pourquoi ces fioritures oiseuses, qui dénaturent le texte et allanguissent toutes les fins de phrases ? La *sicilienne* du second acte a été particulièrement compromise dans sa simplicité naïve par une licence de ce genre. A notre sens, Montaubry attaque aussi dans un mouvement trop précipité la fameuse chanson de : *La vague écumante*... Il n'a pas non plus donné toute sa valeur au grand duo du troisième acte, qui n'est point une scène de séduction, mais bien un véritable accès de fièvre amoureuse poussé jusqu'au *delirium tremens*, — le cas de l'article 331 du Code pénal, mis en musique avec une audace et une vérité d'expression effrayantes (1). — Montaubry a mieux saisi les côtés par lesquels le caractère de Zampa se rapproche de celui de Don Juan, en prenant pour type l'air : *Il faut céder à mes lois*... qui est la profession de foi d'un fat. Dans cette page difficile, où les épisodes de nuances tranchées se succèdent sans rompre l'unité de l'ensemble, Montaubry a donné des preuves d'un talent véritable ; il a souligné chaque détail sans dépasser la mesure du bon goût.

M^lle Cico n'a aucune idée du rôle de Camille ; elle n'a pas l'air de s'intéresser à tout ce qui lui arrive. C'est en vain qu'elle est obligée d'éconduire Alphonse, dont elle est la fiancée, pour épouser le corsaire Zampa, afin de racheter la vie de son père ; ces grands malheurs ne font point sortir M^lle Cico de sa somnolence, ne lui causent même pas un froncement de sourcil, et on dirait qu'elle ne songe qu'aux bons coussins sur lesquels elle se prélassait au premier acte de *Lalla-Rouck*.

Capoul est tout à fait en progrès ; il a compris et chanté à souhait le rôle d'Alphonse. C'est lui qui a été, sinon le plus brillant, du moins le plus complet interprète de *Zampa*. Les autres personnages sont représentés par Sainte-Foy (Dandolo), M^lle Belia (Rita), Potel (Daniel).

Voici la distribution de *Zampa* en 1831, date de la première représentation de ce chef-d'œuvre à l'Opéra-Comique (salle Ventadour) :

Zampa.	MM. Chollet.
Dandolo. . . .	Féréol.
Daniel.	Huet fils.
Alphonse. . . .	Moreau-Sainti.
Camille.	M^mes Casimir.
Rita	Boulanger.

En somme, la reprise de *Zampa* est un des actes les plus heureux de l'administration de M. de Leuven et une des plus intéressantes exhibitions de cette année, qu'on pourra appeler l'année aux reprises... Cependant, malgré les charmes de la musique d'Hérold, il n'en est pas moins temps de produire du nouveau, ne serait-ce que pour prouver qu'il existe encore en France quelques compositeurs que le chagrin n'a pas tués. Il est avéré aujourd'hui qu'on en pourrait compter jusqu'à cent de l'espèce la plus intéressante. On assure même que les mansardes de Paris en sont pleines.

ALBERT DE LASALLE.

Courses du Bois de Boulogne

Nous avons donné dans notre dernier numéro le portrait de *the Ranger*, l'heureux vainqueur du prix de cent mille francs ; nous donnons aujourd'hui celui de *la Tourques*, qui lui a si vigoureusement disputé le prix, et qui, moins d'un mois auparavant, avait remporté celui de Diane aux courses de Chantilly.

Vu notre incompétence dans la matière, comme nous l'avons déclaré dans notre dernier numéro, nos lecteurs nous permettront d'emprunter au journal *le Sport* quelques détails techniques :

« A l'examen, *la Tourques* présente à la fois de grands points de supériorité et de non moins grandes défectuosités. Sa taille est de 1^m,60, ses hanches sont longues et dans une bonne direction, mais un peu plates ; sa profondeur de poitrine, développée sans être remarquable ; l'attache du rein, molle et horizontale ; la tête, commune et sans aucune expression; l'encolure, comparativement légère ; une très-bonne qualité de membres et une excessive longueur de l'épaule à la hanche sont, suivant nous, les points les plus saillants de sa construction. Son action haute, lourde et disgracieuse dans un train modéré, prend à une allure plus vite une extension peu ordinaire, sans devenir ni plus légère ni plus élégante.

» *La Tourques* est par *the Baronet Topestry*, jument anglaise, importée en France par M. de Montgommery. Elle a été longtemps à vendre l'automne dernier, pour le prix de 3,000 fr., et ce n'est que faute d'avoir trouvé un acquéreur que son propriétaire s'est décidé à l'envoyer en Angleterre, où elle a été entraînée par Faubert. »

Le nom de *la Toucques*, que porte cette jument, est celui d'une rivière sur les bords de laquelle elle a été élevée.

Lors de la course pour le *grand prix de Paris*, remporté par *the Ranger*, *la Toucques* s'est aussi vaillamment comportée qu'à Chantilly. Si elle a été battue, c'est que son adversaire lui était supérieur; et à propos de cette défaite glorieuse, *le Sport* ajoute :

« Le mérite de *la Toucques* ne peut souffrir aucune atteinte de sa défaite, puisqu'au contraire elle se trouve aujourd'hui classée comme l'une des meilleures parmi les chevaux de premier ordre, et que, sauf un, elle s'est montrée supérieure à tous. Loin de décourager, nous pensons que ce résultat doit inspirer un légitime orgueil, car nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui croient que la France se trouvait cette année dans une position exceptionnellement bonne pour sortir victorieuse de sa première épreuve avec l'Angleterre. »

Le portrait de *la Toucques*, comme celui de *the Ranger*, a été dessiné d'après une photographie de M. Delton, l'habile *photographe hippique* de l'avenue de l'Impératrice.

La Toucques, appartenant à M. de Montgommery — vainqueur aux courses de Vincennes — arrivé second aux courses du Bois de Boulogne.

D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. DELTON, PHOTOGRAPHE ÉQUESTRE.

La photographie équestre offre des difficultés et exige des conditions très-difficiles à remplir. L'établissement de M. Delton satisfait à toutes les exigences d'une pareille entreprise.

A. H.

Depuis le mercredi 10 juin, le *Figaro* donne GRATUITEMENT en prime aux abonnés et aux acheteurs, une fois par semaine, dans un *magazine* tiré à part, *le Secret de Mademoiselle Aurore*, roman de miss M. E. Braddon, qui vient d'obtenir un éclatant succès en Angleterre, sous le titre d'*Aurora Floyd*, et qui a été traduit pour le *Figaro* par M. Bernard Derosne, en vertu de conventions passées avec miss Braddon.

Nous signalons à nos lecteurs un récit émouvant, un de ces romans qui excitent vivement l'attention publique et constituent un succès.

Les Mystères du Lapin blanc viennent de paraître, chez Ballay, éditeur, 9, rue Mazarine; 1 vol. in-4°, à deux colonnes, illustré. Prix : 2 fr. 50 c., en timbres-postes (envoi franco).

Un tour au salon. — Exposition des Beaux-Arts 1861, — album comique par *Baric*, vient de paraître chez Dentu (prix 1 fr.). Ces compositions rappellent par leur côté saillant et épigrammatique les meilleurs tableaux du Salon. Cet album a toute la verve de l'album des *Misérables* qui a attiré l'attention sur le nom de l'habile dessinateur dont la plume qui écrit les légendes vaut le crayon qui dessine ces charges humouristiques.

Edmond Roche, mort à trente-quatre ans, après une vie de douleurs et de luttes, avait laissé plusieurs œuvres inédites, que ses amis viennent de publier chez Michel Lévy : — *Légendes et Poëmes*. MM. Corot, de Bar-Herst, Michelin et Grenand ont enrichi ce volume de belles eaux-fortes; M. Victorien Sardou a écrit en tête du livre la biographie du jeune poëte. Ce bon livre donné au public est une bonne action.

ÉCHECS

—

PROBLÈME NUMÉRO 80

COMPOSÉ PAR M. JOHN BROWN

CONCOURS DE LONDRES

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 78.

1. C 2° CD	1. P pr C (A)
2. T 4° FD	2. P pr. T
3. P 3° FD	3. R 4° D
4. T 6° FR éch. à la déc. et mat.	

(A)

	1. R pr. P
2. C 3° D	2. R 5° R
3. T 8° R échec	3. R 5° D
4. T 4° FR, échec et mat	

Solutions justes : MM. Chapelle; Delaplace, à Brest; Fabrice; N. Mille, à Abbeville; café C. Maderni, à Lyon.

Autres solutions du Problème n° 77 : MM. Visto; Delaplace; cercle Raimbaud d'Orange; cercle de Sos.

Il est parfaitement exact, ainsi que plusieurs de nos correspondants en ont fait la remarque, que le Problème n° 75 contient une défectuosité. Si, sur le premier coup des Blancs D 3° D, les Noirs répondent P 4° FR, le mat n'est plus possible qu'au 4° coup. Cette défense que l'auteur a négligée vicie le problème.

PAUL JOURNOUD.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Comment le français et galant a-t-il établi la loi salique ?

RÉBUS.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 323. — 20 Juin 1863

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

Concours régional de Nevers, ouvert le 11 juin sur la place du Parc.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LES MAL INFORMÉS. — UNE PROMESSE QUI NE SERA PAS TENUE. — LA VÉRITÉ SUR LE *Sheridan* DU VAUDEVILLE. — TRAIT GÉNÉREUX D'UN OPULENT ÉTRANGER. — LA POLITIQUE AU CONCERT. — PRIÈRE AUX ABONNÉS CÉLIBATAIRES. — LE MOT D'UN AVARE. — HISTOIRE D'UNE COMTESSE RÉCALCITRANTE. — SE FAIRE ROTIR POUR PROUVER SON AMOUR! — POUR TANT D'AMOUR ELLE N'A PAS ÉTÉ INGRATE. — OU VOUS POURREZ LES VOIR CE SOIR.

~~~~ Lorsqu'on veut, dans le camp des *mal informés*, plaisanter les chroniques ou les chroniqueurs, on ne manque jamais de prétendre, sans y croire, que nous ne pourrions rien faire privés du nommé Sébastien Roch *Nicolas*, dit *Chamfort* pour plus d'euphonie. Sans doute, Chamfort a bien de l'esprit, et ses *caractères anecdotes* et *dialogues* sont des choses les plus vives et les plus malignes qu'ait produit le goût français dans le genre léger! Mais, sans compter que l'*adaptation* ne serait pas toujours opportune ou facile, attendu que Chamfort a lancé ses épigrammes et ses traits contre une société dont la nôtre diffère extrêmement, ajoutons que le recueil de l'ancien chroniqueur est bien mince... et qu'avec une douzaine d'articles de l'étendue de celui-ci, par exemple, on l'absorberait complétement.

Or, il faut durer..., et comment auraient fait ceux qui ont écrit des chroniques par centaines depuis douze ou quinze ans (et nous en connaissons), s'ils n'avaient pas su puiser en eux-mêmes, ou autour d'eux dans l'observation mondaine?

La marquise de Créquy, cette femme dont l'esprit et la situation se prêtaient fort bien aux *Souvenirs* que lui a attribués l'auteur de ce *Vol funeste* qu'on a appelé le *vol* funeste, parce qu'il démasqua jadis un plagiaire dans M. Cousen de Saint-Malo (le prétendu comte de Courchamps); la marquise de Créquy, disons-nous, remit, vers 1770, à Ginguené, l'auteur de l'*Histoire littéraire de l'Italie*, un gros paquet de lettres de Chamfort, en lui écrivant qu'elle renouvelait son abonnement à la *Décade philosophique* qui méritait des éloges.

« Mais elle est d'un prix effrayant, — disait-elle; — les Chouans et les emprunts forcés ôtent tout moyen de consolation. J'ai trouvé ces lettres de Chamfort et je vous les envoie; j'en avais, je crois, trois ou quatre cents; mais les visites répétées m'ont fait brûler même les choses inutiles, et la prison a tout déplacé, égaré, dérangé, etc. » Elle lui recommande, s'il fait usage des lettres, de ne pas imprimer ce qu'elle a barré, qui tient au respect pour les morts. « Pour mon nom, je défends qu'on l'imprime jamais; j'ai adopté la devise de ce pauvre Chamfort avec laquelle je cachète celle-ci, et j'avoue que l'obscurité m'a toujours paru avoir bien des avantages. »

Que sont devenues ces lettres, confiées à Ginguené par celle qui eut, pendant près de soixante ans, salon ouvert à Paris? Les *Fragments retrouvés et complètement inédits* qui forment une vingtaine de pages dans la petite et très-complète édition Stahl, n'offrent nulle trace de ces lettres. Si on allait les retrouver un jour!... quelle bonne fortune pour un chroniqueur... en supposant qu'il fût facile et vraisemblable d'attribuer aux vivants, aux personnages du nouvel Empire et aux personnes de la nouvelle société, les anecdotes et les traits de mœurs relatifs à MM. de Maurepas, de Saint-Florentin, de Lauzun, de Vergennes, de Tressan, de Soubise ou à Mmes de Nesles, de Boufflers, de Montmorin, de Tencin, de Chaulnes, Denis, et autres figures bien connues par leur côté moral ou immoral!

Quoi qu'il en soit, une bonne nouvelle pour les esprits aimables et curieux serait la découverte, la trouvaille de ces lettres, attestées par la marquise de Créquy.

~~~~ Au moment où Sheridan est en vogue au théâtre du Vaudeville sous le titre d'un *Homme de rien*, il peut être à propos, pour compléter ou corriger son heureux biographe scénique, de produire ici une lettre de mistriss Cowley, célèbre authoress de la fin du dernier siècle, qui écrivit à la date du 5 avril 1778:

« Que le diable emporte la guerre! Il est étonnant que les rois de la terre ne puissent pas dîner tranquillement, sans briser continuellement les chaînes de l'amitié, et sans tirer l'oreiller de dessous les têtes des petites gens qui n'ont que faire des gloires et des soucis qui leur appartiennent à eux et à leurs couronnes! M. Quétant et Mme Cowley ne peuvent pas s'écrire sans que leurs rois y mettent d'obstacles. « Je n'aime pas cette correspondance, » dit Louis. « Ils ne s'écriront plus, » dit George. Et aussitôt on assemble des armées, des flottes, afin de briser la chaîne qui nous unissait à travers l'Océan...

« M. Sheridan, enivré de l'encens que lui prodigue la ville, ne veut d'autres ouvrages que les siens; quoique, selon les mauvaises langues, leur succès ne soit dû qu'à la circonstance qu'ils n'ont jamais été publiés. Ce qui est sûr, c'est que rien de ce qu'il écrit n'est original. Son habileté consiste à prendre de vieux personnages et de vieilles situations, et à les rajeunir. Tant qu'on ne découvrira pas ses plagiats, tout ira bien: mais les critiques commencent déjà à murmurer, et si sa pièce nouvelle ressemble à ses devancières, ils finiront par aboyer... »

Ce point de vue donne assez grandement raison aux critiques qui ont tenté de ramener le personnage dont M. Aylic Langlé a tiré un si habile et si heureux parti à sa véritable mesure historique et littéraire.

~~~~ On raconte dans les foyers un trait de magnificence d'un riche étranger envers un jeune sculpteur qui aurait, dit-on, fait un groupe de nymphes, dans le goût de Clodion, et qui, n'ayant pas les moyens de l'exécuter en marbre ou de le faire couler en bronze, s'apprêtait à donner à son plâtre une teinte menteuse. L'étranger s'est sur-le-champ entendu avec un fondeur qui s'est engagé, sous dédit, à livrer le groupe en beau bronze antique dans six semaines. Il paraît que ces trois figures, demi-nature et demi-vêtues, sont d'un délicieux agencement, et, qu'avant deux ans, on ne verra que cela réduit sur toutes les pendules. Pourvu que l'affreux zinc galvanisé, autre variété de la folie potichomanie, n'aille pas s'emparer du modèle, pour le fourrer, pour quinze francs, chez tous les portiers et dans tous les restaurants à 32 sous!

~~~~ La politique au concert! Le chef d'orchestre de M. de Besselièvre vient de composer une marche d'une belle ordonnance, à propos de la reddition de Puebla. Elle a été jouée dimanche dernier pour la première fois, et elle a été chaleureusement applaudie par un double élan de patriotisme et de dilettantisme...

Or, lundi, comme le morceau, tout naturellement appelé *Puebla*, était exécuté avec toute l'ardeur que pouvaient y mettre d'excellents exécutants — qui ne tiennent nullement pour Juarez, — un vigoureux coup de sifflet vint brusquement se joindre aux applaudissements formant *cauda* légitime à cette marche triomphale. Surprise et indignation générale!

— « C'est un Mexicain! c'est un Mexicain! » s'écriait-on de tous côtés.

On croyait peut-être plaisanter? On disait vrai! Le soir, vérification faite de la recette, la buraliste apporta à M. de Besselièvre une pièce de monnaie au poinçon de Guanaxuato... C'était bien un descendant des Astèques et de Montézuma, qui avait protesté contre nos cornets à piston! Beaucoup de personnes l'ont remarqué: brun de peau, noir de crinière, rouge de colère et farouche d'allures...

Eh bien! personne n'a songé à molester cet étranger qu'avait animé le plus légitime, s'il est parfois le plus imprudent, des sentiments: le sentiment national. En le voyant ainsi emporté par un élan patriotique, lui, isolé au milieu d'une foule d'inconnus, sinon d'ennemis, chacun pensa peut-être à ce qu'on éprouve d'amour accru pour son pays, lorsqu'on en est éloigné. « Il n'y a de patrie que pour l'exilé! » écrivions-nous quelque part. Ce pauvre Mexicain, qu'il partage ou non la passion mal inspirée de l'homme qui cause en ce moment le malheur et la défaite du Mexique, ce pauvre voyageur n'a pu entendre de sang-froid ces fanfares célébrant notre victoire sur ses compatriotes, peut-être sur ses concitoyens! Nos lampions de jeudi l'avaient sans doute déjà enflammé d'un patriotique dépit; l'orchestre des Champs-Élysées acheva de l'exaspérer; il ne put se sentir de sa personne au milieu des applaudissements, sans se laisser emporter à une protestation... folle, mais après tout respectable. Un témoin de cette scène significative nous dit qu'un coup de sifflet de plus... et le courageux siffleur allait être applaudi!

Chez nous, ces témérités plaisent, et si, par impossible, le Mexicain en question avait pu être insulté, nous sommes certain qu'il eût eu pour premiers défenseurs, — soit M. le colonel des turcos, qui se trouvait là, — soit quelqu'autre des officiers supérieurs français, qui sont les habitués de ces attractifs concerts... auxquels je ne reproche qu'une chose, au milieu de leur charme mélodieux, de leur atmosphère rafraîchissante et de leur succès de neuf à onze heures du soir:

Ce sont les réclames que leur directeur fait, — non pas à leur profit, ce qui est fort naturel, — mais *contre* les théâtres, qu'il cherche à peindre comme d'intolérables fournaises...

M. de Besselièvre peut pourtant être bien certain qu'il ne fait pas plus chaud aujourd'hui dans nos théâtres, qu'à l'époque où l'on y jouait ses vaudevilles.

~~~~ Nous supplions nos correspondants *en toutes lettres ou anonymes* de suspendre le flot de demandes en mariage sous lequel ils sont en train de nous submerger à propos de miss Sally, la jeune Anglaise à laquelle il arriva cet accident... que tous nos lecteurs ne semblent pas avoir bien compris, senti. Nous avons déjà répondu ici même que le mariage est décidé avec un de ses parents, enfin touché de la révoltante situation que des scrupules absurdes faisaient à cette intéressante insulaire. Toutes les lettres qui nous ont été envoyées pour être expédiées à la mère de miss Sally ont été brûlées. *Amen!*

~~~~ Voulez-vous un très-fort mot d'avare, prononcé récemment, et digne d'avoir été proféré du temps de Molière?

M. X*** voit sa sœur qui venait tout vulgairement d'acheter une boîte d'allumettes.

« — Combien ça coûte-t-il? — dit-il.

» — Vingt sous... il y en a pour trois mois!

» — On peut mourir dans six semaines... il suffisait donc d'en acheter une de dix sous! »

~~~~ Enfin il l'a épousée!

Je les ai rencontrés, avant hier soir, prenant le frais aux Champs-Élysées. Comme il semblait heureux! Quant à elle, il n'y avait par-là nulle femme en état de lui disputer la fameuse pomme... de discorde, que Paris, — la ville, et non pas le berger — décerne tous les ans à une nouvelle arrivée: une Russe, une Anglaise ou une Italienne.

Cette année, la pomme est restée à une Parisienne. C'est que Mme de M... a passé la fin de l'hiver à Rome et qu'elle ne nous est revenue qu'avec les hirondelles.

Voici l'histoire de cet heureux marié, qui fut si longtemps un soupirant désespéré.

Je l'avais connu dans un cercle; nous nous étions liés, malgré une inégalité d'humeur, une véritable excentricité d'allures qui témoignaient chez lui d'un cœur troublé. Un soir, tout Paris fut ému d'un terrible incendie qui dévorait les bâtiments de la Manutention, au quai de Billy. J'y étais allé avec la foule, pour contempler ce spectacle de *belles horreurs* dont parlait Mme de Staël. Comme j'arrivais place de la Concorde, je l'aperçois courant comme un fou dans la direction du Cours-la-Reine. Je lui barre le passage et lui dis:

— Où allez-vous donc si impétueusement?

Il s'arrête et me regarde comme l'eût fait un somnambule brusquement réveillé au milieu de ses frasques.

— Où je vais? moi?

— Oui, vous, par-là!

— Je vais... m'illustrer, ou me faire tuer!

A cette déclaration originale, je crus devoir prendre le bras de cet ami, pour modérer tant d'héroïsme, en attendant d'en pouvoir pénétrer les causes.

— Permettez que je m'associe à la première partie d'un aussi noble programme! — dis-je, — et tout en allant nous couvrir de gloire, racontez moi ce qui vous prend.

Nous traversâmes la place, nous primes le quai; il prit la parole aux immenses reflets de l'incendie qui montrait toutes choses comme à travers un verre rouge.

André *** était amoureux. Il était plus qu'amoureux, il était passionnément épris depuis un an d'une
~~~~

femme du meilleur monde, laquelle était à la fois une grande beauté, un charmant esprit et un cœur profond. Dans la prosaïque société où nous vivons, les grandes passions manquent de formules. On ne peut que parler, et vu les mœurs du temps, agir n'est praticable que dans certaines limites au delà desquelles on aurait l'air d'un fou. Aussi André ne savait-il que faire pour prouver à la femme respectueusement adorée combien il était prêt à tout, non pas seulement pour lui plaire, mais aussi pour la distraire, pour l'amuser, pour lui causer une simple émotion. Un jour on racontait devant eux, dans une loge d'Opéra, qu'à Inkermann, un officier anglais, échappé à une mêlée épouvantable, s'aperçut qu'il avait perdu un petit talisman indien que lui avait donné, à son départ, une belle dame, qui ne lui avait jamais donné que cela! Il retourna dans la mêlée furieuse, et retrouva miraculeusement le trésor... plus, en plein dans l'épaule, une balle dont l'amulette eut le tort de ne pas le préserver!

— La dame doit bien l'aimer, maintenant! — exclama la comtesse.

André entendit, et fut jaloux de cet Anglais, amoureux ailleurs, aimé ailleurs. Le lendemain il apprit que la comtesse regrettait extrêmement un bracelet de lapis et d'or qu'elle avait vu rue de la Paix, qu'elle avait négligé d'acheter sur-le-champ, et qu'un passant lui avait enlevé...

— Voyons! — se dit-il, — il est trop tard pour aller perdre quelque chose qui lui appartienne sur le champ de bataille d'Inkermann... Il lui faut ou plutôt il me faut ce bracelet!

Il court chez le bijoutier, s'informe, apprend que c'est un Anglais qui l'a acheté.

— Un Anglais! — s'écrie-t-il, — j'aime mieux un Anglais! ça me vengera de l'admiration qu'elle a éprouvée pour l'autre!

Il va chez l'Anglais, le prie de lui céder le bracelet, qu'il aperçoit sur la cheminée; l'Anglais refuse, André insiste, l'autre résiste; on discute, on dispute; provocation, acceptation, duel pour le lendemain matin, coup d'épée à l'insulaire... Le soir la comtesse avait le bracelet!

— Comment donc avez-vous fait? — demanda-t-elle.

— C'est bien simple... j'ai été prier le monsieur de me le céder... il...

— Ah! c'est très-aimable.

Et comme elle ne demanda rien de plus, après l'avoir interrompu, André, dans sa modestie, ne raconta pas son duel, ce qui était tout dans l'affaire.

Un soir, il lui dit:

— Comtesse, aimeriez-vous que quelqu'un se tuât pour vous?

— Quelle horreur! — s'écria-t-elle.

— On le saurait, on dirait que vous résistiez impitoyablement, et que dans mon désespoir, je...

— Comment, c'est vous qui êtes tellement fou?

— Oui, fou de vous! Voyons, est-ce que vous ne pensez pas que ce serait d'un bel effet européen, qu'on dise: M. André R***, une de nos célébrités, éperdûment amoureux de la brillante comtesse X***, et ne pouvant l'attendrir, s'est brûlé la cervelle un soir, sous les fenêtres d'un bal où elle venait d'entrer désespérément belle!... Vous seriez à jamais célèbre.

La comtesse le gronda fort; il lui échappa de dire qu'un homme qui veut se tuer devrait au moins s'arranger de façon à ce que sa mort fût utile, glorieuse autant qu'attendrissante...

— Eh bien! — me dit André, en regardant le ciel embrasé aux reflets de l'incendie, — ce soir, c'est le cas!

— Vous voulez aller vous faire rôtir?

— Rôtir, je n'y tiens pas, mais me distinguer, m'illustrer! Que ce soir, que demain elle le sache par les journaux, par nos amis! Ah! pourquoi n'a-t-elle pas....

— Laissé son mouchoir à la Manutention?

— C'est égal! — reprit-il, tout à sa passion, — je vais m'offrir, et s'il y a quelque poste périlleux qui fasse hésiter les pompiers, je le prends. Venez-vous toujours?

— Certainement.

En face des Invalides, l'incendie offrait un terrible et merveilleux spectacle. Sa réverbération éclairait la moitié de Paris. J'ai vu la mer et ses fureurs océaniques, j'ai vu ce que les flots courroucés font d'un pauvre navire, dans un naufrage! Mais ce que les flammes font d'un maison est bien plus poétiquement terrible. La mer est un fléau sournois, silencieux, qui rampe.... Le feu n'a pas ces hypocrisies; il éclate en se couronnant de flamme et de fumée, il montre audacieusement aux hommes leur ennemi. Tout Paris épouvanté, mais gratifié d'un magnifique spectacle, était là, par groupes, contemplant les flammes oranges se tordant par les airs en langues jaillissantes dont les incessantes formes ne se reproduisent jamais. La Seine ressemblait au Phlégéton. La foule craignait pour le Palais des Beaux-Arts, où étaient entassées des œuvres innombrables et d'une valeur telle, que nulle Compagnie n'avait voulu les assurer.

— On ne passe pas! — nous dit une sentinelle aux approches du pont d'Iéna.

— Comment faire? — exclama André avec un accent véritablement désespéré.

— Écoutez! — lui dis-je, — si l'incendie menace les tableaux, nous nous dévouons en collaboration. Se casser un bras ou une jambe pour sauver une statue précieuse, un beau portrait de femme... *le sien*, s'il est là, j'y suis prêt! mais se faire défoncer les côtes, ou brûler la figure, pour sauver de la farine, c'est bon pour ceux qui en font leur métier. Des dilettantes comme nous ont le droit de choisir, ayant celui de rester spectateurs!

Il ne m'écoutait guère, tout à son idée: faire une action d'éclat pour émouvoir, attendrir la belle et rebelle comtesse. Un homme aimé, heureux, aurait-il ce besoin, cet élan? Oui peut être. Je le demande à celles qui se savent aimées. Les soldats qui nous barraient le passage nous tournèrent un moment le dos pour mettre le holà un peu plus loin... André part comme une flèche; je le suis, moins pour aller m'immortaliser que pour l'empêcher de faire quelque sottise. Nous tombons dans la mêlée, dans le brouhaha des sauveteurs, des soldats, des pompiers, de la police; la chaleur était énorme, la confusion inextricable; on se trouvait littéralement entre deux ardents fléaux: cette flamme qui, dans ses convulsions, s'éloignait et se rapprochait tour à tour, et les larges aspersions que la Seine fournissait, et que les manches des pompes lançaient un peu dans la confusion du hasard. Nous nous trouvâmes portés par la cohue auprès de M. Achille Fould, qui s'était mis des lunettes bleues pour contempler impunément le danger de plus près, et de M. Piétri, préfet de police, très-animé à diriger ses nombreux agents. André aperçoit le colonel de la Condamine, commandant des sapeurs-pompiers:

— Commandant, — lui dit-il, avant que j'aie pu le retenir, — avez-vous besoin d'un homme résolu? Avez-vous un poste important, périlleux? Je vous demande instamment la préférence!

Voyant un joli monsieur qui *brûlait* de se distinguer, le colonel dit un mot à un sergent, en lui montrant le second bâtiment de la Manutention, que la flamme menaçait d'atteindre.

— Plus souvent, que je vais céder ça à un bourgeois! — murmure le sergent. — Ces messieurs veulent se distinguer? — s'écrie-t-il, — venez par là!

André s'élance éperdûment; je le suis avec plus de calme; le sergent nous fraye un difficile passage au milieu du pêle-mêle, moitié noyé, moitié rôti. Tout à coup il se retourne et nous dit:

— Ici, messieurs! voilà votre affaire! distinguez-vous! l'Europe le saura...

C'était la chaîne!

A cette vue je m'esquive, tandis que deux soldats incrustent André parmi eux, et lui font prendre les seaux pleins qu'il doit passer à son tour en barbotant dans l'eau.

Un quart d'heure après, j'étais en pleins Champs-Élysées, laissant l'amoureux s'illustrer pour attendrir l'impitoyable comtesse.

Mais sans doute elle ne trouva point son nom à l'ordre du jour du *Moniteur*, et l'incendie de la Manutention, qui coûta deux millions à l'État, n'avança point les affaires du pauvre André!

Désespéré, il partit pour un long voyage en Orient. Il alla visiter des localités asiatiques aux noms comiques, ou impossibles à mettre dans le courant du langage: Magnésie, l'Aldjezireh, l'Irak-Arabie, etc. Il ne revint qu'au bout de deux ans. La veuve s'était mariée avec un général qui s'était couvert de gloire et de rhumatismes en Crimée. Les rhumatismes lui commandaient une saison de Wiesbaden; ce fut là que, par un hasard non-prémédité, André revit Madame. Il l'aimait toujours, Magnésie ne l'avait point guéri.

— « J'avais bien deviné que vous êtes sensible à la gloire, — lui dit-il, un soir que le général dormait à une représentation wiesbadoise du *Tannhauser*. — Ce goût vous a fait épouser un guerrier; eh bien! je suis plus brave que lui!

— » Vous?

— » Moi! C'est la troisième fois que j'affronte le *Tannhauser*, et lui il s'y endort. Cet héroïsme ne vous touche-t-il pas?

— Je veux vous soumettre à une autre épreuve, plus rude encore...

— » Laquelle? Ah! parlez!

— » Et si vous en triomphez, nous verrons. Vous dites que vous m'aimez?

— » Dites que je vous adore!

— » Je préférerais être tout simplement aimée.

— » C'est que voilà trois ans que je brûle...

— » Oui, et vous aviez essayé de vous faire éteindre à la Manutention, j'ai tout su. Vous avez fait un des anneaux de la chaîne...

— » Pouvez-vous plaisanter? Vous parliez d'une épreuve!

— » Donc, vous m'adorez, c'est admis. Eh bien! quand on adore une femme, quel est le plus grand sacrifice, le plus vif trait d'héroïsme qu'on puisse faire pour lui prouver tant d'amour?

— » Exposer sa vie pour le plus futile de ses caprices?

— Non: partir... s'éloigner d'elle si elle vous en prie!

— » Ah! c'est trop!... c'est trop!

— » Alors, vous n'êtes pas héroïque!

— » Partir!... pour vous revoir où? quand?

— » A Paris, dans trois ans, le 1er janvier 1863, vous viendrez m'apporter un bouquet de lilas blanc. La musique finit, mon mari va se réveiller, adieu! »

Et comme le général, engourdi par l'épaisse dose d'opium musical, tardait à rouvrir les yeux, Mme de*** lui donna un coup d'éventail sur la main. Il revint aux choses d'ici-bas. André, qui connaissait le caractère absolu de la dame, s'éloigna d'elle, du théâtre, de Wiesbaden, du Rhin... vint à Paris faire ses paquets, et partit bientôt pour Rome et Naples, où il s'installa afin d'y passer le temps voulu.

A la fin de décembre dernier, il s'empressa de revenir à Paris pour offrir à la dame de ses incessantes pensées la branche de lilas blanc qu'elle attendait, ou plutôt qu'elle l'avait autorisé à lui offrir. Il visita toutes les serres des environs de Paris, et trouva un pied de lilas grand comme lui-même, touffu, tout en fleurs, un vrai bouquet. Le 1er janvier, à deux heures, le lilas et M. André sont annoncés. Mme de *** semblait les attendre...

Le voyageur est introduit dans le salon, au milieu duquel deux domestiques posent le lilas, que notre André avait fait transplanter dans un superbe cache-pot en faïence anglaise de Minton, couleur turquoise, avec des têtes de bélier aux anses, et une guirlande de fruits allant de l'un à l'autre sur la panse du vase. Le lilas blanc dégagea bientôt tout son fin parfum dans l'atmosphère tiède du salon. C'était charmant!

Mme de *** ne se fit pas attendre. Elle entra vêtue de noir...

— « C'est bien! — dit-elle, en lui tendant la main, — vous êtes exact...

— » Ce deuil...

— » J'ai perdu le pauvre général il y a un an... trouverai-je un troisième mari?

— » Eh quoi! le cherchez-vous? »

Tous deux émus, ils restèrent un moment silencieux. Mme de *** respira le lilas par contenance et sensualisme.

— « Vous ne m'avez pas tendu la main en entrant! — reprit-elle, — après trois ans!

— » C'est à moi de vous demander la vôtre...

— » Je vous la donne!

— » Et moi je vous prends au mot! »

Voilà comment, cette fois, ils se promenaient avant-hier aux Champs-Élysées, mordant en plein dans leur lune de miel!

JULES LECOMTE.

Les grottes des montagnes de marbre à Touranne

—

Depuis la conclusion de la paix avec les Annamites, nos officiers de l'armée de terre et de marine emploient les loisirs qui leur sont faits à visiter les curiosités de ce pays si peu connu jusqu'à ce jour, et qui, grâce à la bravoure de nos soldats, vient de nous ouvrir ses portes.

Un de nos correspondants, M. Charles Crepey, aspirant de marine, nous adresse les croquis des fameuses grottes de marbre qu'il a visitées, et il a obligeamment accompagné ses dessins de détails très-curieux, dont nous donnons un extrait à nos lecteurs.

Les grottes des montagnes de marbre de Touranne n'ont jamais été visitées que deux fois par des Européens : la première fois, en 1831, par l'état-major de la frégate *la Favorite* ; et cette visite causa la mort du trop obligeant mandarin qui conduisit les Français dans ces lieux sacrés, car Minh-Meng, qui régnait alors et qui ne voulait pas que les étrangers pussent rien voir dans l'intérieur de l'empire, le fit décapiter.

La seconde fois est celle dont nous donnons la relation.

Ces grottes sont immenses, deux surtout : l'une ayant la forme d'une grande salle, et l'autre celle d'un long boyau, ayant de petits réduits à droite et à gauche qui servent de cachettes, au dire des Annamites, aux trésors de plusieurs riches familles. On trouve de l'eau dans cette dernière grotte, et il faut des torches pour y voir, quand on s'avance à plus de vingt mètres de l'ouverture.

Pour arriver à la première grotte, il faut monter *cent quarante* marches de marbre de plusieurs couleurs et divisées en étages, où se trouvent des banquettes de repos. En haut de l'escalier se trouve un portique sous lequel on passe et qui porte cette inscription : *Félicité du ciel et de la terre.* On arrive alors à de grandes maisons construites sur un plateau, et habitées par les bonzes chargés de desservir les pagodes.

Le rocher sur lequel on se trouve est taillé à pic sur trois de ses côtés. Les blocs de marbre qui le revêtent sont placés par couches parallèles et inclinées à peu près de 40 degrés. A de certains endroits, d'énormes blocs sont suspendus au dessus de l'abîme, et dans chaque fissure les plantes grimpantes croissent en abondance.

L'escalier de marbre est large de trois mètres, et il est bordé d'une rampe élégante en maçonnerie, partout où il n'y a pas de parois de rocher.

Les pagodes sont de grandes maisons couvertes en tuiles, garnies de sculptures et surmontées par des idoles.

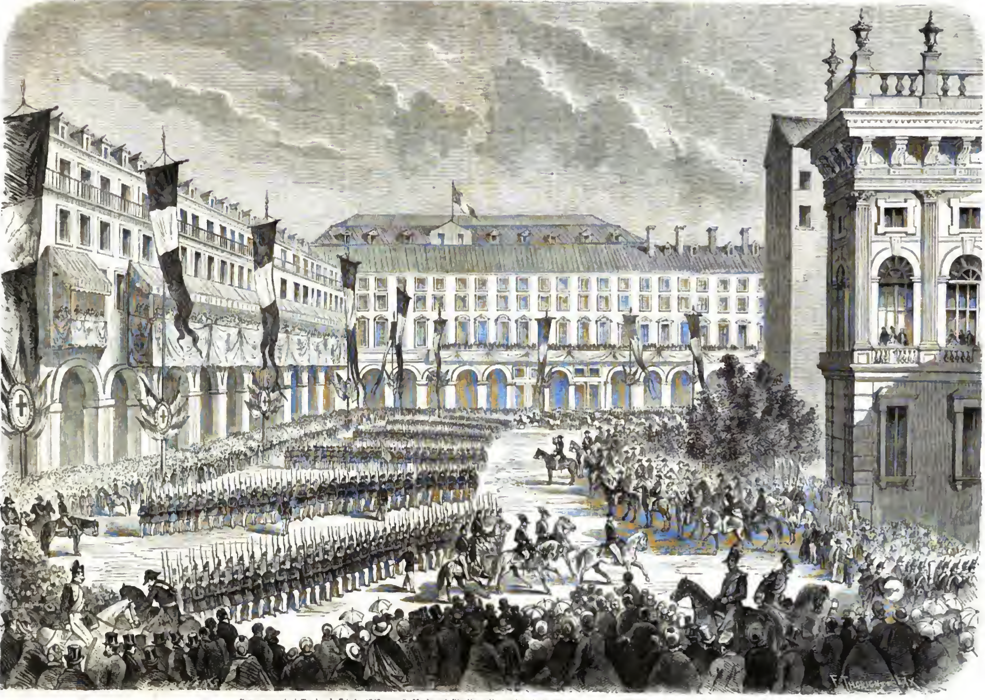
Quand on a dépassé la dernière pagode, on arrive devant une porte fermée par un énorme cadenas.

COCHINCHINE. — Porte d'entrée de la grotte des Pagodes de Quan-Am (n° 1).

Fond de la grotte de Quan-Am vu du haut de l'escalier (n° 3).

Grande Pagode et escalier de la grotte. (Vue prise de l'autel de la petite Pagode) (n° 2).

VISITE DES OFFICIERS FRANÇAIS DU *COSMAO* AUX MONTAGNES DE MARBRE. — (D'APRÈS LES CROQUIS DE M. CREPEY, ASPIRANT DE MARINE.)



Revue passée à Turin, le 7 juin 1863 par S. M. le roi d'Italie, à l'occasion de la fête du Statut. (D'après un croquis de M. Ralph.)

Avant cette porte sont deux piliers de maçonnerie supportant des animaux qui voudraient ressembler à des lions, et qui ont l'air de menacer ceux qui approchent. Un énorme dragon à gauche, sur le mur, paraît aussi chargé de la même mission.

Notre gravure n° 1 représente cette première étape. On voit de l'autre côté de la porte une partie sombre qui indique le commencement du couloir de la grotte. On suit ce couloir excessivement obscur, mais assez court et tournant; puis tout à coup on découvre un coup-d'œil fantastique, qui vous cause une de ces impressions qu'il est impossible de décrire. C'est le sujet de notre gravure n° 2.

Une grande ouverture dans le rocher laisse voir une salle immense où l'on arrive en descendant un escalier de marbre. Quatre statues de marbre, qui ont revêtu une teinte verdâtre, par suite de l'humidité, servent de gardes à cet escalier. Au fond et en face, dans une anfractuosité, s'élève un autel qui supporte la statue de Quan-Am. A droite et à gauche se trouvent des pagodes sculptées, ornées de belles peintures et contenant des statues précieuses. Des blocs de marbre pendent à la voûte, très-élevée, ainsi que des lianes ornées de feuillage. Au haut de la voûte, deux ouvertures laissent pénétrer l'air et la lumière; ces ouvertures sont naturelles.

Au fond de la salle (voir le dessin n° 3), en suivant le mur de droite et après la pagode, existe un réduit, où une jarre est placée sous une roche qui laisse suinter de l'eau goutte à goutte et à de longs intervalles; aussi cette jarre, qui peut contenir trente litres, met-elle plus d'un mois à se remplir. Cette eau est réservée pour l'empereur et pour les sacrifices.

Ces pagodes des grottes sont dédiées à Quan-Am; voici la tradition qui s'y rattache :

Quan-Yn, ou Quan-Am, était la fille de Diêu-Trang, gouverneur de la ville de Bông-Xûyen, et qui, après avoir commencé par être chef de brigands, finit par s'élever au trône. Quan-Am avait deux sœurs, et toutes trois menaient une vie très licencieuse. L'aînée des filles de Diêu-Trang fut enlevée; la seconde disparut, sans qu'on sût jamais ce qu'elle était devenue; et la troisième, qui nous occupe, étant un jour entrée au temple pour adorer le dieu *Phât*, les bonzes la trouvèrent si jolie qu'ils ne voulurent pas la laisser sortir.

Son père ayant appris cette nouvelle, massacra tous les bonzes et brûla le temple, quoique sa fille y fût renfermée. Quelque temps après, la malheureuse Quan-Am apparut en songe à son père, lui dit qu'au lieu de brûler dans les flammes elle avait été changée en déesse et demandait qu'on lui élevât un temple.

Il fut fait suivant sa volonté, on lui bâtit ces temples merveilleux, et elle est aujourd'hui une des déesses les plus révérées du pays de Touranne.

Pour extrait : A. H.

Concours régional de Nevers.

C'est dans la région où nous sommes aujourd'hui que se trouve une des plus belles races bovines de France, la race Charolaise; de formes parfaites, d'un engraissement facile et d'une grande force pour les travaux des champs, elle fait, avec raison, l'orgueil du Nivernais. Pourquoi faut-il que les éleveurs, afin de conquérir plus sûrement les récompenses qu'ils viennent briguer, mêlent le sang Durham à celui de ces animaux, et les présentent ensuite comme Charolais purs.

Ce qui précède sur les bêtes bovines peut s'appliquer également aux bêtes ovines. Les berrichons, présentés comme étant de race pure, sont produits par des croisements Dishley ou de la Charmoise. On conçoit quelle ampleur cette paternité apporte aux pauvres petits berrichons. Et ce n'est pas seulement dans la région de Nevers que ces faits se produisent, ils sont communs à tous les concours. Presque tous nos animaux ont maintenant du sang anglais dans les veines. Cela veut-il dire que nous soyons l'ennemi des croisements? non, sans doute; cela veut dire qu'il est regrettable d'inscrire au catalogue des croisements qualifiés de race pure, et de recevoir, à ce titre, des prix qui devraient être accordés à la catégorie des animaux croisés et annoncés comme tels par leurs propriétaires.

Aussi est-ce avec grand plaisir que nous citerons les noms de MM. Signoret et Houry; ils ont franchement avoué qu'il y avait du Durham dans leurs animaux : l'un a obtenu un premier prix, l'autre le second de cette catégorie.

L'exposition des animaux de pur sang anglais était fort belle. C'est M. de Béhague qui a remporté les deux premiers prix accordés aux taureaux Durhams. M. le comte de Bouillé a obtenu un succès analogue avec ses South-Down : premier prix des béliers, premier prix des brebis. Et c'est justice.

C'est encore M. de Bouillé qui a remporté la prime d'honneur. Cette prime est réservée à l'exploitation la mieux tenue de toute la région. Elle se compose d'une somme de 5,000 francs et d'une coupe en argent.

En somme, la ville de Nevers doit être fière de son exposition, 718 animaux, presque tous remarquables; 653 machines, et quelques beaux produits, voilà, nous le croyons du moins, de quoi satisfaire les plus difficiles. Dans sa prodigalité, Nevers a dépassé son programme.

L. ROUVAR.

Revue passée par le roi d'Italie à l'occasion de la fête du Statut

L'anniversaire de la fête du Statut a été célébré à Turin, le 7 juin, avec la solennité et l'enthousiasme qui l'accompagnent tous les ans.

La population de Turin, à en juger par l'empressement qu'elle met toujours à célébrer cet anniversaire important, paraît avoir une foi complète dans les institutions constitutionnelles proclamées, il y a déjà quinze ans, par cette charte.

Ce qui, dans ces fêtes, a été le plus remarquable, c'est sans contredit la grande revue des troupes de la garnison et de la garde nationale de la capitale et de ses environs.

Elle a eu lieu sur la place du Palais-Royal. Le roi, entouré d'un brillant état-major, était placé devant le balcon du château, où se tenait la cour.

Toutes les écoles militaires du Piémont y étaient représentées par la presque totalité de leurs élèves.

Citons l'*Académie*, qui a beaucoup de rapports avec notre Ecole polytechnique, avec cette différence que l'*Académie* est exclusivement militaire : presque tous les officiers qui se sont illustrés dans les récentes guerres de la Péninsule sortent de cette école; l'école d'Asti, l'école de Pignerols, et le bataillon des fils de militaires.

S. M. Victor-Emmanuel a paru très-satisfait de la magnifique tenue des troupes; et en effet, rien n'est plus irréprochable que la tournure de l'artillerie montée et des bataillons de bersaglieri qui ont défilé devant le roi; et s'il était permis de juger des soldats à leur mine, il serait exact de dire que l'armée italienne est aujourd'hui au rang des plus belles armées de l'Europe.

L. DE P.

UNE LOGE D'OPÉRA

En présence du succès obtenu cette semaine au Théâtre-Français par notre chroniqueur, nous avons voulu que tous les lecteurs habituels de M. Jules Lecomte, lecteurs de province et de l'étranger, eussent connaissance de sa nouvelle œuvre scénique, et nous avons prié l'auteur de la pièce applaudie de nous donner la primeur de la publication.

Nous insérons donc la pièce tout entière; on jugera si le brillant succès obtenu est mérité.

La Chronique du *Monde illustré* peut revendiquer une bonne part du succès de *la Loge d'Opéra*, car nos lecteurs se souviendront d'avoir lu dans une des causeries de M. Jules Lecomte la piquante anecdote sur laquelle il a brodé cette pièce charmante.

On verra que le chroniqueur a prêté tout son esprit à l'auteur dramatique.

C. Y.

UNE LOGE D'OPÉRA

COMÉDIE EN UN ACTE,

DE M. JULES LECOMTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,

à Paris, sur le Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires de l'Empereur,

le 12 juin 1863

PERSONNAGES :	ACTEURS :
Mme de Liria.	Mme Madeleine BROHAN.
Henri Darsay.	M. BRESSANT.
Anatole Duvivier.	M. COQUELIN.
Célestine, camériste.	Mlle Rosa DIDIER.
Un Domestique.	M. MASQUILLIER.

La scène est à Paris.

Nota. — Toutes les indications de droite et de gauche sont prises du spectateur.

Un élégant boudoir. Porte à droite et à gauche, dans l'angle. Au milieu, une cheminée avec du feu; une pendule, des vases et un pouf sont placés dessus, et un cordon de sonnette pend à la droite. Un grand fauteuil est posé à droite de la cheminée, et à gauche, lui faisant face, est une causeuse, un peu en avant de laquelle il y a un guéridon où se trouvent une lampe allumée, des volumes et des albums. — A droite, contre le mur, au premier plan, un piano avec une chaise devant. — A gauche, contre le mur, un canapé sur lequel est étalée une robe de soirée. En avant de ce canapé, une petite table surmontée d'un miroir et formant toilette. Au fond, à gauche, un petit meuble avec une boîte dessus.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme DE LIRIA, seule. — (Au lever du rideau, madame de Liria, en élégante robe de chambre, est au piano; elle termine le morceau qu'elle jouait par des accords tumultueux et une gamme furieuse, puis elle regarde l'heure à la pendule.) — Huit heures! La toile se lève en ce moment sur *le Comte Ory*!... La salle de l'Opéra se remplit peu à peu; dans une heure toute la société du vendredi sera là, pour assister au début de l'Olivetta, la belle danseuse espagnole dont on parle tant!... Et moi, je reste seule ici, ne sachant que faire de moi ni du temps... ce pauvre temps qu'on a bien de la peine à tuer... et qui prend si aisément sa revanche!... (Se levant.) Mais aussi, quelle idée avait ma tante, madame de Saint-Yves, en me persécutant depuis huit jours, pour m'obliger à faire ce soir un choix définitif dans la collection de mes soupirants? On ne pourrait donc pas rester veuve un peu; s'accorder un bon petit entr'acte entre un mari et l'autre?... Mais non! On a là une tante qui vous tracasse, qui vous persécute, qui protége celui-ci, repousse celui-là, décide selon son goût, sans consulter le vôtre, et répète du matin au soir qu'il faut en finir!... En finir avec quoi?... Avec une liberté dont on fait le meilleur usage? Désespérer une demi-douzaine d'attentifs, tous charmants... parce qu'ils espèrent!... Accepter, ce soir même, pour aller à l'Opéra, le bras de celui auquel je consentirais à donner ma main... cette petite main blanche, dans laquelle on sait qu'il y a soixante bonnes mille livres de rente? Eh bien! non, je me suis révoltée, insurgée; j'ai préféré renoncer à l'Opéra, à l'Olivetta... et déclarer à cette tante implacable que la manifestation demandée n'aurait pas lieu!... Et, afin de brûler mes vaisseaux, je lui ai fait enlever notre loge par une famille de provinciaux qu'elle a sur les bras. Comme cela, je perds une belle soirée, c'est vrai, mais au moins je reste veuve! (Elle regarde du côté du guéridon.) Et puis d'ailleurs, faire un choix c'est bientôt dit, mais cela ne va pas si vite! (Elle s'assied sur un pouf, à droite du guéridon, prend un album et l'ouvre.) Il y a là, dans cet album de portraits-cartes, au milieu de nos célébrités à un franc la pièce, quatre hommes et... un général qui ont des droits égaux sur mon cœur... c'est-à-dire, qui n'en ont pas plus l'un que l'autre! Si je battais ensemble toutes ces cartes, y trouverais-je ce qu'on appelle un atout? (Parcourant l'album.) Le comte de Hubert... Encore un sportsman!... Monsieur de Liria aussi était un sportsman!... Je l'ai pleuré... c'était mon devoir et son droit; mais je ne veux plus d'un mari qui court avec une casaque cerise, ou qui regarde courir avec un voile marron. — Anatole Duvivier... le plus acharné à ma poursuite... un petit ambitieux qui veut une femme riche... pour être riche, cela va sans dire... et puis pour arriver plus vite à une préfecture, au conseil d'Etat, que sais-je? Madame de Liria se transformant en madame Duvivier, même avec un grand V... comme il le proclame... ce n'est pas bien tentant! — Henri Darsay. (Émue.) Celui-là, il n'y a pas à y penser... malheureusement! — Ah! le baron de Brodenbach, général autrichien en disponibilité... qui se tient à ma disposition! le protégé tout particulier de ma tante. En fait de mariage, c'est peut-être effectivement le plus raisonnable que j'aie là sous la main : à la première guerre, on pourrait être feld-maréchale! Comme ma belle sœur Clarisse serait désespérée, le jour où elle me verrait feld-maréchale! Ah! si Brodenbach était moins laid! (regardant le portrait-carte.) Quel terrible homme de guerre! En Chine, on le mettrait au premier rang de la bataille... pour effrayer l'ennemi. (Elle remet l'album sur le guéridon, se lève et va sonner à la cheminée, puis redescend.) Et dire que bientôt je devrais partir pour l'Opéra... y arriver pendant le premier acte... faire un peu de bruit... scandaliser mes voisins... m'asseoir sous le feu croisé d'une douzaine de lorgnettes... c'est si amusant! (Elle regarde la robe étalée sur le canapé.) Cette robe qui me plaisait tant hier, quand je croyais aller voir débuter l'Olivetta, elle m'agace à présent! (Elle remonte à la cheminée et sonne de nouveau.)

SCÈNE II

CÉLESTINE, Mme DE LIRIA.

CÉLESTINE, entrant de la gauche. — Madame a sonné?

Mme DE LIRIA. — Et vous ne venez pas. Otez de là cette robe, que je me faisais une fête de mettre ce soir pour la première fois...

CÉLESTINE, à part, sans déranger la robe. — Et pour l'avant-dernière!

Mme DE LIRIA. — Ce velours cerise fait si bien sur ce blanc! J'aurais posé dans mes cheveux une guirlande... assez imprévue.

CÉLESTINE. — Cette invention de madame, qui ferait la fortune d'une maison de modes, et que sa belle sœur s'empressera de copier, comme elle a fait de la dernière, au dîner du général!

Mme DE LIRIA. — Oui, Clarisse se pique d'être ma rivale en toutes choses.

CÉLESTINE. — Même en veuvage!

Mme DE LIRIA. — Elle me vole mes toilettes, mes menus, mes fournisseurs, mes relations...

CÉLESTINE. — Ah! par exemple, si elle volait à madame monsieur Anatole Duvivier, je n'appellerais pas le commissaire.

Mme DE LIRIA. — Vous n'aimez pas monsieur Duvivier, il me semble?

CÉLESTINE. — Oh! non. Ils sont comme cela à Paris une collection de jolis petits messieurs qui fument sur le boulevard des cabanas... comme ils disent, des cassadorès à un franc la pièce, et qui font la charité avec un sou! M. Anatole n'est généreux qu'en fumée. Il avoue qu'il fumait déjà à quinze ans. On l'aura sevré avec un cigare!

Mme DE LIRIA. — Célestine!... Allons, emportez tout cela.

CÉLESTINE. — Est-ce que madame ne va pas s'habiller ici? il y fait plus chaud que dans le cabinet de toilette. J'avais tout préparé...

Mme DE LIRIA. — Vous n'avez donc pas compris que je ne sors pas ce soir, Célestine?

CÉLESTINE. — Comment! C'est pourtant aujourd'hui jour d'Opéra de madame?

Mme DE LIRIA. — Eh bien! je ne vais pas à l'Opéra. Ce matin j'ai écrit à ma tante qu'elle pouvait disposer de notre loge.

CÉLESTINE. — Et, ce soir, on dirait que madame en est fâchée!

Mme DE LIRIA, agacée. — Fâchée... non, car j'ai bien fait!... Et pourtant, maintenant que l'heure est venue...

CÉLESTINE. — Madame a des regrets! Mais pourquoi madame ne va-t-elle pas avec sa belle-sœur?

Mme DE LIRIA. — Clarisse? Oh! je suis bien sûre qu'elle est enchantée de ne pas me voir à la fête! Elle jouira en paix de ma guirlande... et de mes prétendants.

CÉLESTINE. — Mais madame aurait peut-être pu trouver une autre loge, en s'adressant à quelqu'un de ces messieurs?

Mme DE LIRIA. — Auquel?... Au général? Impossible! C'est précisément à cause de lui que je me suis décidée à rester chez moi. Il n'y avait guère que M. Duvivier...

CÉLESTINE. — Oh! celui-là, c'est un prêteur usuraire; il ne donne rien pour rien.

Mme DE LIRIA. — Eh! mais vous commencez à m'inquiéter! car, en apprenant que notre loge était la proie des provinciaux, il m'a promis de remuer ciel et terre...

CÉLESTINE. — Il suffirait de remuer quelques louis. (Elle remonte à la cheminée).

Mme DE LIRIA. — Un soir comme celui-ci! y pensez-vous? Et, d'ailleurs, les seules loges où je puisse me montrer ne se vendent guère. (Passant à gauche.) Décidément, je ne cours pas avec monsieur Duvivier le danger..... de la reconnaissance!

SCÈNE III

Mme DE LIRIA, CÉLESTINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, venant de la droite, à Célestine. — Gertrude?

CÉLESTINE, allant à lui, en regardant Mme de Liria. — Quoi?

LE DOMESTIQUE. — Une carte pour Madame!

CÉLESTINE. — Donnez. (Le domestique donne la carte et sort.)

SCÈNE IV

Mme DE LIRIA, CÉLESTINE.

Mme DE LIRIA. — Comment, *Célestine*, vous vous nommez *Gertrude*?

CÉLESTINE. — Je me nomme Gertrude pour les gens... et Célestine pour les maîtres!

Mme DE LIRIA. — Voyons cette carte. (Lisant avec émotion). « Henry Darsay! » — Comment, Darsay est de retour? Depuis quand? La carte n'est pas pliée.

CÉLESTINE. — C'est qu'il l'aura envoyée.

Mme DE LIRIA. — Ah! par exemple, s'il avait eu une bonne inspiration, il serait venu ce soir! — Mais c'est vendredi, il doit me croire à l'Opéra; et, comme il s'agit d'un ballet, il n'y va pas, lui, le pauvre aveugle! A moins que ma belle-sœur ne l'ait emmené avec elle, sous prétexte de *comte Ory!*

CÉLESTINE. — Oui!... et pour l'empêcher de venir chez madame. (Elle remonte à la cheminée et arrange le feu.)

Mme DE LIRIA, s'asseyant sur la causeuse. — Ce cher Darsay! Les bonnes soirées que nous avons passées ensemble, l'hiver dernier, pendant mon deuil... lui, assis là, au coin du feu, dans ce fauteuil... et moi, ici, étendue sur cette causeuse, bien à mon aise... en robe de chambre... car, un aveugle, c'est bien commode à recevoir!

CÉLESTINE. — Je crois bien! Il n'y faut pas de frais de toilette. Mais comment monsieur Darsay est-il devenu aveugle? Pour un peintre, c'est bien gênant! (Elle passe à gauche.) Était-ce un bon peintre, madame?

Mme DE LIRIA. — Un bon peintre? dites une célébrité, une véritable illustration! A la veille même d'être de l'Institut! lorsqu'il y a deux ans, le désir d'étudier une nature... plus naturelle que la forêt de Fontainebleau, le fit partir pour la haute Égypte. Là... je ne sais pas au juste comment cela est arrivé, car je n'ai jamais osé le lui demander... mais enfin il est revenu aveugle!

CÉLESTINE. — C'est bien triste!... Et, ne pouvant plus peindre, il s'est mis à aimer la musique?

Mme DE LIRIA. — Et ma tante, qui connaissait son goût, l'invitait quelquefois à venir dans notre loge. Il était là, écoutant derrière nous; causant dans les entr'actes, et me faisant peu à peu apprécier sa haute intelligence et la bonté de son cœur. Que de choses j'ai pu apprendre ainsi, durant nos entretiens, touchant le monde, les lettres, les arts! Comme il savait, sous une forme ingénieuse, variée, amusante même, m'apprendre ce que, dans mon tourbillon mondain, je n'avais jamais eu le loisir ou l'intelligence d'observer! (Soupirant.) Ah! Clarisse est bien heureuse!

CÉLESTINE. — Et monsieur Darsay n'a jamais vu madame? Ce qui s'appelle vu?

Mme DE LIRIA. — Non; je n'ai eu occasion de le connaître qu'après son malheureux voyage en Égypte.

CÉLESTINE. — Ah!

Mme DE LIRIA. — Je perds donc avec lui une partie de mes avantages; car, sans coquetterie, j'imagine qu'on a plus de plaisir à me voir qu'à m'entendre.

CÉLESTINE. — D'abord, madame est trop modeste pour son esprit; et puis, comme monsieur Darsay est peintre, il a dû se faire votre portrait dans son imagination.

Mme DE LIRIA. — La place est prise.

CÉLESTINE. — Alors, pourquoi votre belle-sœur ne l'épouse-t-elle pas? Un mari qui vous aime les yeux fermés, ça doit avoir parfois son agrément!

Mme DE LIRIA, montrant le portrait-carte. — M. Darsay a les yeux bien ouverts.

CÉLESTINE, regardant. — Oui... mais, s'il n'y voit pas, cela revient au même.

Mme DE LIRIA, se lève et va à la cheminée. — Qui dit, d'ailleurs, que Clarisse ne l'épousera pas? (Rêveuse.) Ce bon Darsay... comme il aime mon petit Albert!

CÉLESTINE. — Il y a bien là-dedans quelque chose pour la mère!

Mme DE LIRIA. — Vous vous trompez. (Se regardant dans la glace). Un mari qui ne pourrait me voir... autant être laide! (Elle prend un journal sur la cheminée et le parcourt, assise sur le grand fauteuil). « Armée du Potomac... les fédéraux et les » confédérés... » — « Il a été restitué au Trésor, par un ano- » nyme, une somme de trois francs soixante-huit centimes... » (Avec explosion.) — Eh bien! non... je ne resterai pas ici ce soir!... (Elle remet le journal sur la cheminée). Oh!... une inspiration! (Elle se lève). Célestine, allez me chercher une robe, un chapeau, un voile bien épais et mon manteau de velours noir.

CÉLESTINE. — Madame veut donc sortir?

Mme DE LIRIA. — Oui, je veux me distraire; vous m'accompagnerez; Jean nous suivra. Le jour, on n'ose jamais s'arrêter sur les boulevards... on est empesté par des flâneurs qui viennent vous regarder sous le nez, en vous lançant l'abominable fumée de leur cigare... Sans compter qu'une femme dans ma position ne peut pas se permettre d'aller à pied. Toujours l'équipage, toujours des valets... des espions! — Ah! les femmes riches sont bien malheureuses! — Mais bah! ce soir, je me déguise; je vais aller voir des dentelles et des bijoux rue de la Paix... Cela m'amusera! (On entend le timbre.)

CÉLESTINE. — On sonne!... Si c'était monsieur Henri Darsay?

Mme DE LIRIA. — Ah! il viendrait à propos!

SCÈNE V

Mme DE LIRIA, CÉLESTINE, LE DOMESTIQUE, puis M. ANATOLE DUVIVIER.

LE DOMESTIQUE, à la porte de droite. — Monsieur Anatole Duvivier demande si madame veut le recevoir?

Mme DE LIRIA. — Monsieur Duvivier!... Faites entrer. (Le domestique sort.) Il vient m'annoncer, un peu tard, qu'il n'a pu se procurer une loge. (A Anatole qui entre tout essoufflé.) Comment, c'est vous, à cette heure-ci? Je vous croyais à l'Opéra!

ANATOLE. — Ah! madame, pardonnez!... Ouf! je n'en puis plus... je suis sur les dents!

Mme DE LIRIA. — Qu'avez-vous donc? Une syncope? Voulez-vous un verre d'eau?

ANATOLE. — Moi? Par exemple!

Mme DE LIRIA. — Vous voilà hors d'haleine!

ANATOLE. — Ah! quand vous allez savoir...

Mme DE LIRIA. — Quoi donc?

ANATOLE, avec importance. — Depuis ce matin je me dis: Anatole Duvivier, mon bonhomme, il faut absolument que Mme de Liria soit ce soir à l'Opéra, au milieu de toutes les élégances de Paris; il faut qu'elle te le doive... et que tu sortes vainqueur d'un combat... dont Chimène est le prix!

Mme DE LIRIA, à part. — Comment, Chimène? Saurait-il?...

ANATOLE. — Oui, me dis-je, qu'elle soit l'étoile de cette fête brillante! Qu'elle règne dans cette salle, où les belles toilettes... les contrôleurs en cravate blanche... la cour et la ville... l'orchestre harmonieux, le lustre étincelant... le ministre dans sa loge... et le secrétaire général dans sa stalle!

Mme DE LIRIA. — Oh! cela doit être d'un effet superbe! Vous paraissez souvent préoccupé des bureaux, Monsieur Anatole?

ANATOLE. — Moi? pas du tout! L'espoir de vous plaire, voilà ce qui m'a donné un courage, une ardeur!... (Avec force.) Madame, vous voyez ici Jason, le capitaine Cook et sir John Franklin fusionnés et condensés en ma personne!

Mme DE LIRIA. — Tout cela! Vous allez me raconter l'histoire des naufrages? (Elle fait signe à Célestine, qui sort, et s'assied sur la causeuse, où elle se met à broder.) Reposez-vous donc!

ANATOLE, familièrement. — Tantôt, en vous quittant, la première chose que je fis, — et ce n'était pas maladroit, — fut d'aller à mon Cercle pour voir si, parmi les divers abonnés de l'Opéra, il ne s'en trouverait pas un qu'on pût subtilement dévaliser de sa loge. Il ne fallait pour cela qu'un peu du génie de Machiavel.

Mme DE LIRIA, riant. — C'est déjà quelque chose. (On entend le timbre.) Mais ouvrez une parenthèse, Monsieur Anatole, que je sache...

SCÈNE VI.

Mme DE LIRIA, ANATOLE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à la porte de droite. — Madame, c'est M. le comte de Rubert...

ANATOLE, à part, adossé à la cheminée. — Un de mes rivaux!

LE DOMESTIQUE. — Qui, ne voyant pas Madame à l'Opéra, vient demander lui-même si Madame se trouverait indisposée?

Mme DE LIRIA. — Remerciez M. de Rubert, et dites-lui que je suis restée chez moi... parce que... parce que j'ai la migraine. (Le domestique sort.)

ANATOLE, à part. — Le comte renvoyé, tandis que je suis ici... c'est charmant! (Haut.) Cette banale excuse, une migraine... que vous n'avez pas... je craignais que M. de Rubert ne fût plus en faveur. Serait-il distancé, le sportsman?

Mme DE LIRIA, tristement. — M. de Liria aussi était un sportsman.

ANATOLE, s'asseyant sur le grand fauteuil. — C'est vrai; vous l'avez perdu d'une façon... bien singulière?

Mme DE LIRIA. — Dites bien triste!

ANATOLE. — M. de Liria est mort... d'inanition?

Mme DE LIRIA. — Oui... il se laissait maigrir pour lutter de légèreté et de transparence avec le jokey Patrick, contre lequel il devait courir au printemps. — Quand, alarmée d'une pareille démence, je fis appeler les médecins... il était trop tard!

ANATOLE. — Oui, M. de Liria ne pesait plus que trente-sept kilos... (Un temps.) C'était peut-être encore trop pour courir... mais ce n'était plus assez pour vivre!

Mme DE LIRIA. — Ah! si les jeunes filles savaient combien elles sont heureuses, elles aspireraient moins vite à se marier!

ANATOLE. — C'est que le mariage... c'est le seul moyen connu pour devenir veuve!

Mme DE LIRIA. — En effet! — Mais cette loge?

ANATOLE, se levant. — Je cours donc à mon cercle, et le premier ami que j'y trouve, c'est le baron de Broc, titulaire annuel de la loge no 12. — Vous connaissez le no 12?

Mme DE LIRIA. — Je crois bien! à côté de l'Ambassadeur d'Espagne.

ANATOLE. — Précisément. — « A propos, mon cher, » lui dis-je d'un petit air détaché, » — vous savez, M. de Hervey, » notre premier secrétaire à Munich? Il vient passer un congé » de quinze jours à Paris? » — A ce nom de Hervey, le baron pâlit. — « Oui, repris-je, — toujours de mon petit air déta- » ché, — il sera même ce soir à l'Opéra... et tenez, préci- » ment à côté de vous! » — La nouvelle secoue fortement mon de Broc!...

Mme DE LIRIA. — Pourquoi?

ANATOLE. — Ah! c'est que vous ne savez pas?... Il y a trois ans, c'était une rivalité, une compétition, une sorte de steeple-chase entre Hervey et de Broc, au sujet de la belle Laura d'Aubner; et, dans cette course, mon ami de Broc ne l'a emporté, — pardonnez-moi l'expression, chère madame, — ne l'a emporté que d'une longueur de tête.

Mme DE LIRIA. — Et cette tête?...

ANATOLE. — Eh bien! cette tête... le baron tient naturellement à la défendre contre celui qui est arrivé second sur la piste du mariage! Vous comprenez donc, chère madame, que, fort effrayé du voisinage en question, de Broc a, sur-le-champ, renoncé à l'Opéra...

Mme DE LIRIA. — Ah! je vois...

ANATOLE. — Et que le motif, — pour sa femme, — c'a été un dîner improvisé sous je ne sais quel prétexte... un pari perdu... du gibier reçu... enfin, n'importe! Bref, il a invité Brodenbach... le vieux Brodenbach qui se trouvait là!

Mme DE LIRIA. — M. Duvivier... le général n'a que cinquante-cinq ans!

ANATOLE. — Cinquante-cinq?... c'est possible! (A part, en descendant à droite.) Les années de campagne comptent double!

Mme DE LIRIA. — Finissez-en! — Cette loge?

ANATOLE. — Eh bien! cette loge... le baron m'a dit... (avec emphase.) m'a dit de l'offrir, — de ma part, — à madame de Liria.

Mme DE LIRIA, quittant sa broderie et se levant. — Comment, vous l'avez? — Montrez donc! (Elle va à lui.)

ANATOLE, posant le coupon sur le fond de son chapeau et le présentant comme sur un plateau. — Voilà!... Six places, chère madame: trois pour vos volants... une pour vous-même... Les deux autres pour mon chapeau et pour moi... si vous voulez bien nous y souffrir.

Mme DE LIRIA. — Cher Monsieur Anatole... mais vous êtes charmant, tout à fait charmant!

ANATOLE, enchanté. — Merci! — (A part.) De là on est tout à fait en vue du chef du personnel...

Mme DE LIRIA. — Mais que dira M. de Hervey, qui s'attend à trouver Mme de Broc dans cette loge?

ANATOLE, avec importance. — Heu!... vous n'aviez pas deviné... Machiavel!... (Haut.) M. de Hervey n'a pas quitté Munich.

Mme DE LIRIA. — Comment!... Mais c'est plus que du Machiavel, cela... c'est du Robert Houdin!

ANATOLE, avec fatuité. — Robert Houdin... c'est bien possible... Ah! jusqu'où ne m'élèverais-je pas, madame, si j'étais aidé, encouragé! *Quo non ascendam!* comme disait un philosophe antique... ou moderne... on n'a jamais su au juste!

Mme DE LIRIA, à part, en allant à gauche, tandis que Duvivier rajuste ses manchettes à droite, d'un air conquérant. — Mais que pensera ma tante? Supposera-t-elle que, revenant sur mon refus d'hier, j'ai fait un choix, et que ce choix s'est porté sur?... Oh! non, c'est impossible!... Ne songeons plus qu'à m'amuser ce soir et à faire enrager Clarisse... Il est grand temps que je me décide à m'habiller. (Haut.) Mon cher monsieur, je vous suis bien reconnaissante...

ANATOLE. — Oh! il n'y a pas de quoi, madame, car l'honneur de vous accompagner est une récompense... une faveur bien précieuse... surtout en ce moment... où l'attention du gouvernement est fixée sur moi!

Mme DE LIRIA. — Comment cela?

ANATOLE. — Oh! je peux bien vous le dire à présent... Je vais être nommé sous-préfet... pour commencer!

Mme DE LIRIA, étonnée. — Sous-préfet? ... Ah! j'en suis charmée... c'est-à-dire désolée... puisque nous vous perdrons!

ANATOLE, avec intention. — Si vous me perdez, c'est que vous le voudrez bien; car il vous serait très-facile...

Mme DE LIRIA. — Je vous devine!... Quitter Paris pour Barcelonnette... Marvejols, ou Sisteron?

ANATOLE. — Barcelonnette?... Ah! mis en lumière par le charme et l'éclat d'une femme comme vous, je n'y resterais pas longtemps dans ce Marvejols! J'arriverais à tout pour vous plaire!... Parlez, que voudriez-vous être?

Mme DE LIRIA. — Je voudrais être... habillée pour aller à l'Opéra.

ANATOLE. — Oui... mais ensuite?

Mme DE LIRIA. — Eh bien! mais maréchale de France!

ANATOLE. — Oh! pour cela, je l'avoue, je n'y pourrais rien. J'ai tiré à la conscription en 1853; j'ai eu un mauvais numéro; on m'a acheté un homme; il a été blessé à Solferino... Voilà tous mes états de service!

Mme DE LIRIA. — Et vous n'êtes pas décoré?

ANATOLE. — Mon Dieu! non... Mais si vous vouliez être préfète, comptez sur moi! Une préfecture, c'est une vice-royauté!

Mme DE LIRIA. — J'aimerais assez, je l'avoue, à ne pas m'éloigner du Bois de Boulogne et de l'Opéra.

ANATOLE. — Alors, j'entre au palais du quai d'Orsay, je conseille... nous conseillons l'État; car vous serez de moitié dans tout ce que je serai... Préférez-vous?...

Mme DE LIRIA. — M'habiller... oui! (Elle remonte un peu.)

ANATOLE, l'arrêtant. — Voyons, parlons sérieusement. Une femme comme vous doit faire son mari tout ce qu'elle veut: receveur général, député, ambassadeur...

Mme DE LIRIA. — Eh! eh! l'ambassadrice Duvivier!

ANATOLE. — Avec un grand V... ce serait superbe! Cela vaut bien le titre de maréchal, surtout en Autriche!

Mme DE LIRIA, avançant et le forçant à reculer vers la porte. — Monsieur Anatole, vous m'avez apporté une loge, c'est pour que j'en profite, j'imagine?... Eh bien! alors, permettez-moi donc... Et si je puis vous être utile en échange de l'agrément que vous me procurez, croyez que...

ANATOLE, avec élan. — Vous acceptez ma main?

Mme DE LIRIA. — J'accepte votre bras.

ANATOLE. — C'est déjà un commencement; car enfin, vous donnez carrière aux suppositions...

Mme DE LIRIA. — Du ministre et du secrétaire-général? Eh bien! oui, et si cette petite comédie muette peut servir votre ambition, je n'y aurai pas de regret; mais ne perdez pas un instant pour enlever votre nomination, car je ne me prête à l'illusion que pour ce soir.

ANATOLE. — Ce soir!... Ah! c'est bien court!... Moi qui vous aime sans calcul... car, si je calculais, si je ne songeais qu'à la fortune, je pourrais ailleurs...

Mme DE LIRIA. — Aurais-je une rivale? Seriez-vous aimé, monsieur Anatole?

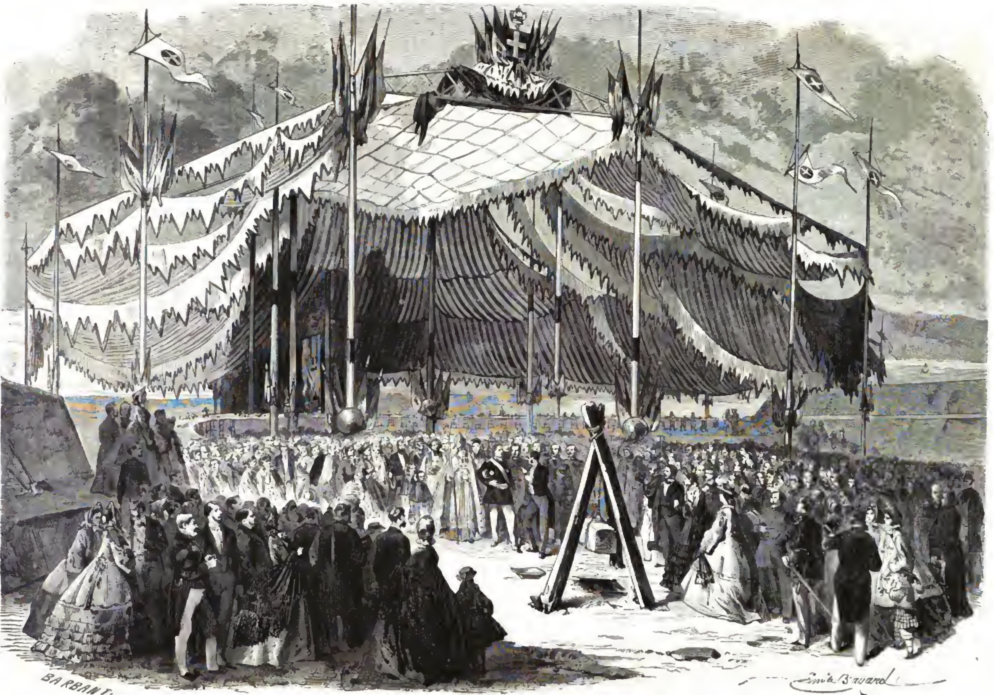
ANATOLE. — Heu!... heu!... on en parle!

Mme DE LIRIA. — Attendez donc!... Il me semble, en effet, avoir entendu dire... mais, oui, la veuve d'un fabricant...

ANATOLE. — Un chimiste, madame!

Mme DE LIRIA. — Non, ce n'est pas cela qu'on m'a dit.

ANATOLE. — Un chimiste de premier ordre... qui a su re-



Inauguration, à Chiavano, du canal Cavour, par S. A. R. le prince Humbert, le 1er juin 1863

Cérémonie d'acceptation de la couronne de Grèce par le prince Guillaume de Danemark (à Copenhague, salle d'été des appartements.) — D'après les croquis de M. Arnaud.

vir à la nature un de ses secrets, en combinant l'acide carbonique avec... avec l'hydrochlorate de soude et le... le carbonate de magnésie!

Mme DE LIRIA. — Eh bien! oui, un fabricant d'eau de Seltz!

ANATOLE. — Si vous y tenez!... Eh bien! cette veuve scientifique, je vous la sacrifie avec son million.

Mme DE LIRIA. — Et ses quarante cinq ans!

ANATOLE, avec sentiment. — Je vous en sacrifierais bien davantage!

Mme DE LIRIA. — Je vous crois!

ANATOLE. — Ne vous ai-je pas déjà sacrifié...

Mme DE LIRIA. — Une passion profonde... oui... votre cigare!..

ANATOLE, avec éclat. — N'en riez pas!... Le cigare, madame, savez-vous bien ce que c'est?

Mme DE LIRIA. — On est bien forcé de le savoir aujourd'hui!

ANATOLE. — C'est l'opium oriental transformé à l'usage de l'Occident; c'est la grossière ivresse du vin idéalisée pour l'homme élégant... Un cigare... un bon!... c'est un ami toujours prêt, le phœnix des amis... qui renaît toujours de ses cendres...

Mme DE LIRIA. — Eh! mais, monsieur Anatole, vous en parlez comme un poëte... le poëte de la régie!

ANATOLE. — C'est qu'il faut bien vous faire juger la valeur de mon holocauste! On est là, enfermé dans sa chambre solitaire, renversé dans un bon fauteuil... le silence au dehors, presque l'ombre au-dedans, un cigare onctueux entre les lèvres! Indolent, contemplatif, on voit se dérouler et prendre corps, dans les spirales de la vapeur bleue, tous les rêves, toutes les aspirations dont l'âme est secrètement remplie: c'est la femme adorée... c'est la place désirée! On possède l'une et l'autre... on est aimé... marié... sous-préfet!... Et ce n'est que, le cigare consumé, qu'on retombe dans la vie réelle, pour reconnaître que de tant d'illusions et de charmants mirages, il ne reste... qu'un peu de cendres...

Mme DE LIRIA. — Et de mauvaise odeur!

ANATOLE. — Je ne dis pas non.

Mme DE LIRIA. — Mais, trêve de plaisanteries! Décidément vous allez me laisser à ma toilette. (Appelant). Célestine! (A Anatole.) Je ne vous demande qu'une toute petite heure...

ANATOLE. — D'une heure et demie! Je connais les femmes. Mais n'importe! Je vais rester par là, dans votre salon, avec mes douces impressions, l'espérance... et le journal du soir!

Mme DE LIRIA. — Pas du tout; vous êtes libre! Il suffit que vous soyez ici à dix heures.

ANATOLE. — Mais cependant...

Mme DE LIRIA, à Célestine qui entre. — Célestine, mettez monsieur Anatole à la porte.

CÉLESTINE. — Oui, madame.

ANATOLE. — Flatteuse familiarité!.. C'est charmant!.. Eh bien, madame, je pars comme une fusée; mais je reviens comme un éclair! (Il sort vivement par la droite.)

SCÈNE VII

CÉLESTINE, Mme DE LIRIA

Mme DE LIRIA. — Allons, Célestine, vite à ma toilette! — Mettez le verrou. (Célestine met le verrou à la porte de droite, puis descend à gauche et avance la toilette.) Drôle de petit bonhomme! Avec quel aplomb il a escamoté cette loge! Seulement le tour de main qu'il voudrait me faire prendre pour de l'amour, n'était évidemment qu'une spéculation sur ma personne... Un calcul d'ambition et de fortune! Cette loge, enfin, masquait tout simplement une embuscade. Fi! l'horreur!... Allons, allons, à dater de demain... (Elle s'assied devant la toilette.) Après tout, il réussira peut-être, ce petit rusé; et la devise de Fouquet peut lui convenir. Avec un pareil caractère, on ne s'élève pas bien haut, sans doute; mais on grimpe... et cet Anatole me semble un écureuil. L'important est de ne pas lui servir d'échelon. — Mais ce n'est pas une raison pour que je renonce à sa loge. (On entend le timbre.) Encore! — Célestine, allez vite dire à l'antichambre que je n'y suis pour personne!.. Pour personne, entendez-vous?

CÉLESTINE, allant à la porte à droite. — Oui, madame. (Le domestique frappe.) Qu'est-ce encore?

LE DOMESTIQUE, en dehors de la porte. — Monsieur Henri Darsay demande si madame peut le recevoir.

CÉLESTINE. — Monsieur Darsay, madame!

Mme DE LIRIA, très-émue. — Henri?... Ah! mon Dieu! Mais je vais m'habiller... je suis désolée... Impossible de le laisser entrer!

CÉLESTINE. — Un aveugle... Madame le disait tout-à-l'heure: c'est bien commode à recevoir!

Mme DE LIRIA, après une hésitation. — Au fait, c'est vrai!... Oui, il peut entrer.

CÉLESTINE. — Je vous l'amène. (Elle sort).

Mme DE LIRIA. — Ce bon Henri!... Je me sens toute émue à l'idée de le revoir! (Elle se regarde et accommode ses cheveux avec le miroir à main... puis s'arrête.) Tiens!... un aveugle... je n'y pensais plus... ce que c'est que l'habitude!

SCÈNE VIII

Mme DE LIRIA, HENRI DARSAY, CÉLESTINE

CÉLESTINE, conduisant Henri par la main. — Prenez garde, monsieur... allez doucement!

HENRI, lui échappant. — Merci! Je puis parfaitement tout seul...

CÉLESTINE. — Non pas! vous allez vous heurter.

Mme DE LIRIA, allant à lui. — Darsay, mon ami, que je suis heureuse de votre retour!

HENRI. — Et moi, que dirai-je donc! si vous saviez...

CÉLESTINE, à part. — Ces aveugles ont un amour-propre!

Mme DE LIRIA. — Je venais de défendre ma porte à tout le monde; mais pour vous, c'est différent, pauvre ami! Vous ne pouvez me gêner... malheureusement! Et, tout en causant avec vous, je pourrai m'occuper de ma toilette. (Elle remonte à la cheminée, Célestine aussi.)

HENRI, sur le devant, à gauche. — Sa toilette?.. Diable! C'est un cas de conscience! Si c'est comme aveugle qu'on me reçoit...

Mme DE LIRIA, à Célestine, en arrangeant le fauteuil. — Mettons-le ici, dans son petit coin habituel.

HENRI, à part. — Je ne peux pourtant pas la quitter si vite, pour la première fois que j'ai le bonheur de la voir! D'ailleurs, jusqu'ici du moins, ce n'est que piquant... et, si le danger arrive, je me sauverai — bravement.

Mme DE LIRIA, revenant à Henri. — Maintenant, donnez-moi votre main... (Leurs regards se rencontrent, elle pousse un cri). Ah!

HENRI. — Qu'avez-vous donc?

Mme DE LIRIA. — C'est singulier! Il me semble que vous n'êtes plus le même!

HENRI. — Comment... vous croyez?

Mme DE LIRIA. — Et si je ne savais pas que vos yeux ouverts sont sans regard...

HENRI. — Eh bien?

Mme DE LIRIA. — Je croirais que vous me voyez!

HENRI. — Vraiment, vous croiriez cela?

Mme DE LIRIA, lui prenant la main gauche et le conduisant à la cheminée. — Mais venez..

HENRI, à part. — Laissons-nous faire!

Mme DE LIRIA, l'arrêtant au fauteuil. — Mettez-vous là!

HENRI, feignant d'être aveugle. — Est-ce ici? Puis-je m'asseoir?

Mme DE LIRIA. — Oui, très-bien! (Elle s'appuie à la cheminée et le regarde.) Ah! çà, mon ami, d'où arrivez-vous donc... depuis un siècle qu'on ne vous a vu?

HENRI. — Je viens des bords du Rhin... un beau pays!

Mme DE LIRIA. — Oui, un beau pays... (à part, en allant à la toilette.) pour ceux qui peuvent l'admirer... pauvre garçon! — Allons, Célestine apportez la lampe... Ai-je tout ce qu'il me faut. (Célestine prend la lampe sur le guéridon et la met sur la toilette.)

HENRI, à part. — Qu'elle est belle! Ah! plus belle encore que mon cœur ne l'avait rêvée!

Mme DE LIRIA, à Henri. — Et qu'alliez-vous donc faire au Rhin? Boire du Johannisberg? Entendre la musique badoise? Tenter les jeux de hasard? Un duel d'aveugles entre la fortune et vous?

HENRI. — Précisément!

Mme DE LIRIA. — Ah!... et vous avez perdu?

HENRI. — Au contraire... j'ai gagné.

Mme DE LIRIA. — Bah!

HENRI. — Oui.. j'ai gagné... la partie que j'allais jouer.

Mme DE LIRIA. — Avec quel air vous me dites cela! — Au fait, j'y pense, Clarisse faisait à peu près le même voyage... vous l'aurez probablement rencontrée?

HENRI. — Clarisse?

Mme DE LIRIA. — N'est-ce pas le souvenir de cette rencontre... ou le bonheur de la retrouver à Paris qui vous rend si radieux! — Vous ne répondez pas?

HENRI. — Si fait... tout à l'heure, je parlerai; car je venais précisément pour cela. Mais maintenant je suis moins pressé; je me trouve si bien ici!... Je ne suis pas fâché de faire languir un peu la situation!

Mme DE LIRIA, occupée de sa coiffure. — Comme vous voudrez! Le principal, pour moi, c'est de vous voir heureux.

HENRI, la regardant avec bonheur. — Je le suis!... après avoir bien souffert cependant! Mais je puis aujourd'hui faire comme le voyageur qui, après avoir miraculeusement franchi un précipice, se retourne, regarde le péril et remercie Dieu de l'avoir sauvé!

Mme DE LIRIA. — Pauvre ami! que de fois je vous ai plaint, allez! Ne plus voir ce qu'on aimait!

HENRI. — Ne pas voir ce qu'on aime!

Mme DE LIRIA. — Mais on se le représente toujours, n'est-ce pas? Clarisse a dû souvent vous le demander? Les traits de la femme aimée ne peuvent plus s'effacer de la mémoire. Elle parle... on les retrouve en soi. Et savez-vous que c'est un grand avantage pour elle? songez donc qu'elle n'a plus rien à craindre du temps. Son image restera toujours jeune et belle! C'est comme une boucle de cheveux tendrement donnée dans la jeunesse: la tête qui l'a portée pourra vieillir... les cheveux ne blanchiront pas!

HENRI. — Oui, la vue a sa mémoire... plus fidèle parfois que le cœur...

Mme DE LIRIA. — Comment?

HENRI, debout, adossé à la cheminée. — Ne vous l'ai-je pas dit? Le plus grand chagrin de mon désastre fut surtout de ne plus revoir cette nature que j'essayais de reproduire sur mes toiles; ces grands spectacles, qui ne venaient de m'apparaître plus étranges et plus rayonnants que pour s'effacer brusquement dans ma nuit!

Mme DE LIRIA, mettant ses bijoux. — Oui, le Nil... ses villages arabes... son delta... Damiette et les vieux remparts de saint Louis.

HENRI. — Avoir entrevu tout cela... être au moment de le saisir, de le fixer... et tout perdre! (Descendant peu à peu en scène, tout en parlant, tandis que Mme de Liria se retourne pour écouter.) Un soir que notre Cange remontait le cours du fleuve, je m'étais couché plein de joie et tout enivré de soleil. La veille, mon regard avide avait contemplé les horizons immenses, les caprices d'une végétation inconnue, les gigantesques monuments que n'ont pu submerger les flots de sable où s'engloutit l'armée de Cambyse, et qui ont enseveli Cléopâtre! Tout ému de ces admirations, tout joyeux des sujets nouveaux offerts à ma palette, je m'endors, j'en rêve!... Le lendemain, j'ouvre les yeux... Que se passe-t-il donc?... Quelque chose que je ne puis comprendre, et qui m'effraye! Pourtant la chaleur du jour m'enveloppe... elle brûle mon front... Le jour éclate pour les autres, je n'en puis douter... et pour moi c'est la nuit! Je pousse un cri... on accourt... on me parle... j'étends les bras... je sens... je touche... je ne vois pas ceux que j'entends!

Mme DE LIRIA, prête à aller à lui. — Henri!

HENRI. — Vous comprenez mon désespoir!... Moi, qui appliquais passionnément ma vie à saisir les images des saisons fugitives, les caprices du ciel, les combats de la clarté et de l'ombre; moi, qui m'enivrais d'espace, comme l'aigle, et qui m'agenouillais, comme le lion, devant les admirables splendeurs d'un soleil couchant... j'étais violemment arraché des contemplateurs du monde!

Mme DE LIRIA, accourant à lui, et prenant sa main. — Et pas une main amie pour serrer la vôtre!

HENRI. — Non... j'étais seul! et je ne pus puiser qu'en moi-même le courage et la résignation... Eh bien! celui qui vous accable, vous relève! J'avais perdu la réalité? l'imagination vint à mon secours... La veille, j'étais peintre avec mes couleurs? je le devins avec mes souvenirs... Ah! les éclatants tableaux que je colorai ainsi dans ma nuit! Les merveilleux points de vue qui vinrent alors se fixer dans la chambre noire de mes paupières baissées!... Et ainsi résigné, ou plutôt soutenu par un secret espoir, je me disais que si mes yeux se rouvraient à la lumière, si ma main pouvait jamais ressaisir ses pinceaux, cette longue méditation de l'ombre n'aurait peut-être pas nui à ma carrière... à mon talent.

Mme DE LIRIA. — Dites à votre génie, mon ami!

HENRI. — Mais quelle folie que ces rêves d'artiste ambitieux! Autrefois, j'avais pu croire que le bonheur était dans un rayon de gloire!... Aveugle, et devenu plus sage, je sentis que le bonheur pour moi n'était plus... que dans un rayon de soleil!

Mme DE LIRIA, avec insinuation. — Un rayon de soleil... et rien de plus?

HENRI. — Vous avez raison, il y avait aussi l'amour; car si l'amour est aveugle, l'aveugle... peut bien être amoureux!

Mme DE LIRIA. — Voyez-vous que j'avais deviné, en vous voyant l'air si joyeux!

HENRI. — J'ai donc l'air joyeux? Vous me trouvez différent de ce que j'étais avant... avant mon voyage?

Mme DE LIRIA. — Certainement. Lorsque vous êtes entré tout à l'heure, j'en ai été frappée. Il y avait sur vos traits un sourire, une sorte de rayonnement... qu'on n'était pas habitué d'y voir.

HENRI, riant. — Ah! tant mieux! Mais revenons maintenant au but de ma visite. J'ai déjà vu votre tante; je sais que vous n'allez pas à l'Opéra...

Mme DE LIRIA, se levant. — Mais, au contraire. J'y vais; et je suis en retard. (Le reconduisant à son fauteuil.) Remettez-vous là.

HENRI, assis. — Vous y allez... seule?

Mme DE LIRIA. — Non... pas seule.

HENRI, animé. — Avec qui donc?

Mme DE LIRIA, revenant à la toilette. — Vous vous moquerez peut-être de moi, car je vois que ma tante vous a tout dit. J'y vais... avec M. Anatole Duvivier.

HENRI, éclatant. — Duvivier?... Mais le choix d'un pareil cavalier n'a, je l'espère, aucun rapport...

Mme DE LIRIA. — Pas le moindre rapport, soyez-en sûr! Mais le moment de la révolte passé, j'ai regretté l'Opéra, le ballet, le début de cette célébrité espagnole, et...

HENRI. — Et la faible femme a reparu?

Mme DE LIRIA. — Alors, M. Anatole Duvivier, devant qui je n'avais pas dissimulé mon regret, s'est mis en quatre, afin de me trouver une autre loge.

HENRI. — Et, pour courtage de sa négociation, il a obtenu la faveur de vous accompagner. La prime est belle!

Mme DE LIRIA. — Bah? j'y gagne plus que lui.

HENRI. — Vous y gagnez d'abord la conversation de M. Anatole, qui doublera certainement pour vous le plaisir du ballet!

Mme DE LIRIA. — Je vous trouve sévère touchant son ramage. Ce petit bonhomme ne s'escrime pas trop mal! Mais les hommes ne sont pas bons juges de l'esprit de leurs pareils... pas plus que les femmes n'apprécient à son véritable point de vue la beauté d'une autre femme...

HENRI. — Pourtant, vous avouez?..

Mme DE LIRIA. — Ai-je eu tort d'accepter la loge et le bras de monsieur Duvivier?

HENRI. — La loge.. passe!.. mais le bras...

Mme DE LIRIA. — L'un apportant l'autre!... Et puis, que voulez-vous mon ami? on cède, souvent en sachant qu'on fait mal... et c'est même là ce qui distingue les êtres raisonnables des fous, et les gens d'esprit des sots. Ainsi, moi, par exemple, je fais raisonnablement toutes sortes de folies, — de folies avouables, bien entendu, — et je serais même disposée à en faire une.. par devant notaire, ce qui est plus grave!

HENRI, avec émotion. — Vous êtes disposée à vous remarier?

Mme DE LIRIA. — Oui... Est-ce que vous me désapprouvez?

HENRI. — Non pas! Tout dépend du choix que vous pourriez faire.

Mme DE LIRIA. — Ce choix est fait... bien que je ne le proclame pas encore en plein Opéra.

HENRI. — Ah!... Et... peut-on savoir?...

Mme DE LIRIA. — Il s'agit d'un homme sérieux... qui me donnera dans le monde l'appui dont j'ai besoin!

HENRI. — Et.. quel est donc cet homme... sérieux?

Mme DE LIRIA. — Le général baron de Brodenbach.

HENRI, se levant vivement et faisant quelques pas. — Le général?

Mme DE LIRIA. — Prenez garde, où allez-vous donc?

HENRI, avec explosion. — Le général!... mais il serait votre père!

Mme DE LIRIA. — Il ne trouve pas cela!

HENRI, avec colère. — Un étranger!... Ah! décidément les femmes se servent de leur esprit bien plus au profit de leur folie que de leur raison!

Mme DE LIRIA, étonnée et à part. — Qu'est-ce qui lui prend donc?

HENRI. — Brodenbach!.. Madame Louise de Liria, transformée en baronne de Brodenbach.. Cela n'a pas le sens commun!

Mme DE LIRIA. — M. Darsay!

HENRI. — Pardon!... mais j'ai entendu dire qu'il était fort laid, ce guerrier?

Mme DE LIRIA. — Mais pas tant! D'ailleurs, à force de regarder la laideur, on finit par y trouver un attrait. Le général a de belles moustaches.

HENRI. — Vous avez le cœur de plaisanter!

Mme DE LIRIA. — Et puis il est fort riche... c'est un genre de beauté.

HENRI. — Que vous importe? N'avez-vous pas une fortune suffisante?

Mme DE LIRIA, riant. — Ce qu'on appelle une fortune suffisante, c'est toujours un plus que ce qu'on a.

HENRI. — Vous calculez? Je ne vous reconnais plus!.... Ce Brodenbach!...

Mme DE LIRIA. — Qu'avez-vous donc à vous monter ainsi contre le général? Est-ce qu'avant de m'offrir ses hommages, il s'est dételé du char de Clarisse? Vous en parlez comme un jaloux!...

HENRI, très-ému. — Moi! jaloux?... (Il s'arrête. — Un silence.)

Mme DE LIRIA. — Eh bien!... vous ne dites plus rien?

HENRI. — C'est que... je voudrais dire quelque chose qui valût mieux que mon silence.

Mme DE LIRIA. — Ah! çà, mon ami, que se passe-t-il donc en vous? Tout à l'heure vous arriviez avec toute l'expansion du bonheur; et maintenant vous voilà tour à tour emporté et mystérieux! Parlez, car si vous êtes le Sphinx, je vous déclare que je n'ai rien de commun avec Œdipe... je ne sais rien deviner.

HENRI. — Il y a pourtant une chose que la femme devine toujours...

Mme DE LIRIA. — Laquelle?

HENRI. — L'amour qu'on ressent pour elle.

Mme DE LIRIA. — Je n'ai jamais été mise à l'épreuve.

HENRI. — Regardez bien autour de vous...

Mme DE LIRIA. — En croyant deviner cela, je craindrais d'être présomptueuse...

HENRI. — Et en ne le devinant pas, vous êtes peut-être ingrate.

Mme DE LIRIA, avec élan. — Henri! (Un silence. — Célestine rentre. — Gêne et contrariété des deux côtés.)

HENRI. — Quand épousez-vous Brodenbach?

Mme DE LIRIA. — Le jour où vous épouserez Clarisse!

HENRI, riant. — Eh bien! mettons qu'ils se marieront le même jour... (A part.) ensemble! (Il marche vivement vers le guéridon.)

Mme DE LIRIA. — Prenez donc garde, imprudent! vous allez vous heurter!

HENRI, a part. — Diable! j'oublie toujours mon rôle. (Il s'assied sur le pouff, près du guéridon. — Haut.) Ah! çà, mais est-ce que les fameuses moustaches du général ne vont pas se hérisser, lorsqu'il verra tout à l'heure le jeune Duvivier en faction auprès de vous dans cette loge?

Mme DE LIRIA, rêveuse. — Ce n'est pas là ce qui m'occupe.

HENRI. — Alors à quoi pensez-vous?

Mme DE LIRIA. — Je pense... je pense... (dissimulant) à ma belle-sœur. J'espère que, lorsque vous serez mariés, vous lui direz de ne plus rien me prendre?

HENRI. — Comment! je croyais qu'au contraire...

Mme DE LIRIA. — Il s'agit cette fois d'une guirlande. (Henri sourit.) Les hommes rient de ces choses-là; ils ont tort. Heureusement que je vais la désespérer tout à l'heure, en arrivant avec ma nouvelle invention sur la tête!

HENRI. — Votre belle sœur?... vous avez l'une pour l'autre une tendresse... armée. Vous vous adorez dans l'intimité; vous vous détestez dans le monde. Le matin, patte de velours... le soir, la griffe!

Mme DE LIRIA. — Mon Dieu! j'aime Clarisse du matin au soir, je vous assure; seulement... je crois qu'elle est jalouse de moi.

HENRI. — Elle a ses motifs.

Mme DE LIRIA, vivement. — Pourquoi? parce que j'ai deux ans de moins qu'elle?

HENRI. — Surtout parce que vous avez plus d'esprit.

Mme DE LIRIA. — Bah!... l'esprit!... Vous disiez tout à l'heure que le mien sert plus à ma folie qu'à ma raison.

HENRI. — Eh bien, alors elle est jalouse... parce que vous êtes plus jolie qu'elle!

Mme DE LIRIA. — Qu'en savez-vous?

HENRI. — On le dit.

Mme DE LIRIA, charmée. — Ah! on dit cela? Clarisse a pourtant beaucoup de succès dans le monde.

HENRI. — Heu! Des succès de toilette... car c'est une beauté sans expression. Le nez parfois un peu rouge... à table!

Mme DE LIRIA, contente. — Oh! vilain! Il me semble que vous en parlez bien légèrement, au point où vous en êtes!

HENRI. — C'est précisément à cause de ce point-là.

Mme DE LIRIA. — Mais de moi, qu'est-ce qu'on vous a dit?

HENRI. — Oh! vous... on n'avait rien à m'apprendre. Je vous connais... comme si je vous avais vue toute ma vie.

Mme DE LIRIA. — Ah! bah! Contez-moi donc ça!

HENRI, la regardant surpris préparer son blanc, a part. — Ah! çà!... qu'est-ce qu'elle va donc faire? Comment! elle aussi, belle comme elle est!

Mme DE LIRIA. — Vous êtes peintre, et vous vous serez imaginé un idéal impossible: la Fornarina... la Joconde... la Violante... toutes les belles créations des pinceaux amoureux!

HENRI. — Oh! non! Il n'y aurait là aucun idéal à se créer. (A part. Amusons-nous un peu!) D'abord, la Violante, cette fille de Palma le Vieux, a le teint bistré d'une Vénitienne, tandis que vous, au contraire...

Mme DE LIRIA, se retournant, la houppe de poudre de riz à la main. — Et moi?...

HENRI. — Vous êtes blanche!... un duvet de cygne.

Mme DE LIRIA, un pompon de rouge à la main. — Ah! Donc, pas de nez rouge?

HENRI, riant. — Dame! si vous le vouliez bien! (Pendant que Mme de Liria prend un pinceau et s'arrange les sourcils.) Quant à la Joconde, ce chef-d'œuvre de Léonard, elle vous ressemble moins encore... car elle n'a pas de sourcils... (Mme de Liria s'arrête, le pinceau en l'air) tandis que les vôtres ont l'air d'être dessinés par le délicat pinceau d'un Chinois!

Mme DE LIRIA, déposant le pinceau. — Vraiment? C'est drôle!

HENRI. — Et pour ce qui est de la Fornarina, je ne sais si Raphaël lui trouva les admirables cheveux qui tombent, dit-on, en masses invraisemblables sur vos épaules...

Mme DE LIRIA. — Invraisemblables!

HENRI. — Mais on ajoute que si Diane avait eu vos cheveux, elle eût pu s'en faire un manteau aux regards indiscrets du chasseur Actéon!

Mme DE LIRIA, mettant tous les ustensiles dans un coffret. — Ah! mon pauvre Henri, comme on a abusé de votre bonne foi!... Si Clarisse vous entendait...

HENRI, sérieux. — Ah! ne me parlez donc pas de Clarisse!

Mme DE LIRIA. — Comment! me suis-je trompée?... Cette grande joie du retour, ce n'est donc pas elle qui la fait naître?

HENRI, vivement. — Croyez-vous donc que Clarisse... qu'une femme pût continuer de m'aimer?

Mme DE LIRIA, tournée vers Henri. — Ah! que dites-vous? Quel rôle plus noble et plus doux à la fois que celui que lui offrait votre malheur! Devenir votre regard... la compagne de votre intelligence!... Comme vous l'eussiez adorée!... Comme on l'eût admirée de son sacrifice!... Que dis-je?... un sacrifice!... C'eût été le bonheur!

HENRI, transporté. — Comment! mon infortune ne vous eût pas arrêtée?

Mme DE LIRIA. — Arrêtée?... Dites qu'elle m'eût attirée!

HENRI, éclatant. — Oh! alors...

SCÈNE IX

CÉLESTINE, Mme DE LIRIA, HENRI, ANATOLE.

ANATOLE, en dehors de la porte à droite. — Madame!... c'est moi, chère madame!

Mme DE LIRIA. — Dix heures déjà? C'est juste! Il vient me chercher.

HENRI, passant à gauche. — Que le diable l'emporte!

ANATOLE, cognant à la porte. — Chère madame, êtes-vous prête?

Mme DE LIRIA. — Un moment! (A part.) Qu'il arrive mal à propos! Ma robe, Célestine?

CÉLESTINE. — Dans la chambre de madame.

ANATOLE, cognant encore. — Madame!

Mme DE LIRIA. — Tout à l'heure! (A Henri.) Mon ami, recevez M. Duvivier; ne le maltraitez pas trop... je lui dois ma loge!

HENRI. — Si vous voulez, je vais la lui payer...

Mme DE LIRIA. — Là, vous commencez déjà! (A Célestine.) Faites-le entrer, et venez tout de suite. (Elle sort par la gauche.)

HENRI, a part, en s'adossant à la cheminée. — Cette émotion!... Oh! je n'en doute pas, elle m'a compris! (Célestine ouvre à Anatole et passe dans la chambre de gauche.)

SCÈNE X

ANATOLE, HENRI

ANATOLE. — Me voilà, chère madame! (cherchant, en descendant à gauche) prêt à jouir du bonheur... de l'honneur... Eh bien! où donc est-elle passée? — Cette toilette en désordre... je croyais... (Étonné de ne pas voir Mme de Liria, il cherche avec son lorgnon, et aperçoit Henri, adossé à la cheminée.) Comment! un homme ici? Ah! le coiffeur, sans doute!

HENRI, dignement. — Monsieur Henri Darsay, monsieur!

ANATOLE. — Monsieur Darsay!... a part, dans cette chambre... témoin de ces apprêts?... Ah! j'oubliais qu'il n'y voit pas! (Haut.) Vous êtes donc de retour à Paris?

HENRI. — Apparemment. Est-ce que cela vous contrarie?

ANATOLE. — Moi? pas du tout!... mais la surprise... Pardon, monsieur... est-ce que madame de Liria?...

HENRI. — En vous entendant arriver, elle est passée dans cette chambre.

ANATOLE, surpris. — Ah!... je comprends... je lui ai fait peur. (Allant à la porte de droite et criant.) Chère madame... le *comte Ory*...

Mme DE LIRIA, du dehors. — Eh bien! est-ce que vous me l'amenez?

ANATOLE. — Nullement!... La toile est tombée dessus... C'est fait de lui! — Êtes-vous prête?

Mme DE LIRIA. — Un moment! Dites à monsieur Darsay de causer avec vous.

ANATOLE. — Ah! que je dise à monsieur Darsay.... (Il passe à droite, en examinant, avec son lorgnon Henri, toujours debout et impassible contre la cheminée.) Madame de Liria me prie... de vous prier de... causer avec moi.

HENRI. — Ah! Madame de Liria vous prie... de... Eh bien! commencez, monsieur!

ANATOLE, embarrassé. — Que je commence?... (A part.) Il faudrait un sujet... (haut) Tout porte à croire que nous aurons un hiver très doux, monsieur... très-doux!

HENRI, avec hauteur. — Tant mieux, monsieur!

ANATOLE. — C'est-à-dire tant pis! car un peu de froid ne nuit pas aux biens de la terre!

HENRI. — Eh bien! tant pis pour les biens de la terre!

ANATOLE, a part. — Diable! ça n'a pas l'air de mordre! Il faudrait trouver quelque chose de plus... personnel. Ah! j'ai mon affaire! (Haut.) En entrant, et en vous voyant ici, monsieur, je vous enviais; mais, à la réflexion, je vous plains, car madame de Liria est si belle!...

HENRI. — Je sais là-dessus à quoi m'en tenir, monsieur.

ANATOLE, a part. — Comment, il sait?... (Haut.) Ah! oui, sans doute, on vous aura dit... je comprends! C'est égal, assister à la toilette des dames, c'est un doux privilége... que je voudrais bien avoir, quoique j'y voie clair!

HENRI. — Oui, c'est souvent un privilége de ne pas voir les gens... mais, monsieur, ne reste-t-on pas exposé à les entendre?

ANATOLE. — C'est vrai, monsieur, l'observation me frappe... c'est-à-dire, permettez... si je la comprends, elle devient obscure!

SCÈNE XI et dernière.

CÉLESTINE, Mme DE LIRIA, HENRI, ANATOLE

Mme DE LIRIA, en grande toilette. — Me voilà sous les armes! (Elle se gante.) Re-bonsoir!

ANATOLE. — Grand Dieu, chère madame, que vous êtes belle! Je suis fier de vous offrir mon bras! Je viens de donner un coup d'œil à la salle de l'Opéra... c'est admirable!

Mme DE LIRIA. — Avez-vous vu ma belle-sœur?

ANATOLE. — Certainement, en grande tenue, et couronnée d'une guirlande... qui a fait sensation. Sa loge est au complet... comme l'omnibus quand il pleut!

HENRI. — Eh! eh! de l'esprit, monsieur Anatole?

ANATOLE. — On fait ce qu'on peut, monsieur.

HENRI. — C'est bien ainsi que je l'entends.

Mme DE LIRIA. — Alors, la salle est magnifique?

ANATOLE. — Magnifique! Le secrétaire-général venait d'arriver, je l'ai salué.

Mme DE LIRIA. — Ah! ah! très-bien!

ANATOLE. — Tout l'état-major opulent de Paris, toutes les élégantes que je connais!

Mme DE LIRIA. — Nous allons stupéfier ma belle-sœur. (A Célestine.) Célestine, dites qu'on fasse avancer la voiture. (Bas à Darsay.) Henri, il me semble que vous pourriez bien venir avec nous... Nous avons à parler de... l'affaire Brodenbach.

HENRI. — J'aimerais mieux vous dire ce que je suis allé faire en Allemagne...

Mme DE LIRIA. — Au fait, dites-le tout de suite!

HENRI. — J'arrive de Heidelberg.

Mme DE LIRIA. — Ah!

ANATOLE. — Heidelberg!... un superbe château, bâti par... détruit par... enfin n'importe! Je l'ai vu, moi!

HENRI. — Moi aussi.

ANATOLE. — Vous?

HENRI. — Certainement.

ANATOLE. — Dans votre imagination alors?... comme un château... en Espagne!

Mme DE LIRIA, inquiète. — Et pourquoi ce voyage à Heibelberg?

HENRI. — Pour y trouver le docteur Chélius.

Mme DE LIRIA. — Le fameux oculiste, professeur à l'Université?

ANATOLE. — Une consultation?

HENRI. — Une opération.

Mme DE LIRIA, toute joyeuse. — Vous vouliez vous faire opérer?

ANATOLE. — De quoi?

HENRI, s'avançant franchement vers elle, et lui prenant la main qu'il embrasse. — Vous ne comprenez pas?

Mme DE LIRIA, effrayée. — Comment?

CÉLESTINE. — Comment?

ANATOLE, plus fort. — Comment?

HENRI, la regardant fixement et tendrement. — Mais oui!

CÉLESTINE. — Ah! par exemple!

(Henri se retourne vers Anatole, et le regarde fixement avec son lorgnon.)

ANATOLE. — Un faux Bélisaire!

Mme DE LIRIA, tout interdite. — Vous avez vu?...

HENRI. — J'ai vu... le château!

Mme DE LIRIA, tombant sur le pouff. — Ah! mon Dieu!... Célestine?

CÉLESTINE. — Madame?

Mme DE LIRIA, bas à Célestine. — Le duvet de cygne... le pinceau chinois... il a tout vu!

CÉLESTINE, avec un geste désespéré. — Mon Dieu! oui, madame!

ANATOLE. — C'est très-piquant... oui, très-piquant!... Mais il est plus de dix heures, et...

Mme DE LIRIA, à Henri. — Comment, vous y voyez!

HENRI. — J'accourais avec joie pour vous le dire... pour vous voir enfin! Mais dès le premier pas... dès le premier mot... on m'a arrêté...

ANATOLE, offrant le bras. — Chère madame, l'heure presse... L'Olivetta...

Mme DE LIRIA, résolûment. — Je ne vais plus à l'Opéra!

ANATOLE. — Hein?

Mme DE LIRIA. — Non, je reste!

ANATOLE, piqué. — Mais, madame, vous m'aviez promis... j'ai annoncé à tous les bureaux que j'aurais l'honneur...

Mme DE LIRIA, avec gêne. — Vous ne pouvez, monsieur Duvivier, comprendre tout ce que la position a de délicat...

ANATOLE, nerveusement. — Permettez!... Qu'est-ce qu'il y a de délicat là-dedans? M. Darsay n'y voyait plus... il y revoit... j'en suis charmé pour lui... quoique ça lui enlève les priviléges dont nous parlions tout à l'heure... Mais, j'y pense (boutonnant son habit, et s'avançant vers Darsay), puisqu'il voyait clair... il n'avait pas le droit d'assister... de voir les apprêts...

HENRI, avec dignité. — Monsieur!... j'étais maître de m'arrêter devant une indélicatesse.

ANATOLE. — Ah! s'il en est ainsi... (déboutonnant son habit) très-bien! très-bien! (A Mme de Liria.) Cela ne change donc rien à nos projets.

Mme DE LIRIA. — Nos projets, monsieur!... c'est beaucoup dire!

ANATOLE. — Et d'ailleurs, M. Darsay n'y voit peut-être pas complétement?

HENRI. — Pardonnez-moi, monsieur!

ANATOLE. — Oui... mais pas de bien loin?

HENRI. — Même à vingt-cinq pas!

ANATOLE. — Vraiment? Si loin que ça? (A Mme de Liria, en allant à elle.) Mais il est plus que temps, chère madame; et si vous voulez causer une agréable surprise à votre tante...

Mme DE LIRIA, à elle-même. — Ma tante? C'est une idée!... Elle voulait, ce soir même, connaître mon choix... le sort en a décidé... et mon cœur aussi. (Haut.) Mon burnous, Célestine!

ANATOLE, avançant vivement le bras. — Madame!...

Mme DE LIRIA. — Pardon, monsieur!... Mais le seul cavalier que je puisse accepter maintenant, c'est...

ANATOLE. — C'est?...

Mme DE LIRIA. — Mon mari.

ANATOLE. — Précisément... me voilà!

Mme DE LIRIA, allant à Henri. — Monsieur Darsay... votre bras?

HENRI, avec élan. — Ah! chère Louise!

ANATOLE. — Hein?... Comment? que dites-vous?... c'est un autre?... c'est lui qui?... Après tant de sacrifices de ma part!...

Mme DE LIRIA. — Des sacrifices?... Ah! c'est juste! Je vous dois un dédommagement... Célestine, voyez parmi les lots destinés à la loterie de charité un étui anglais...

(Célestine prend un étui dans le petit meuble, au fond à gauche et l'apporte à Mme de Liria.)

ANATOLE. — Comment? un étui!

Mme DE LIRIA. — Permettez-moi de vous l'offrir!... Il vous relève de vos vœux.

ANATOLE, qui a pris l'étui. — Un porte-cigares!

Mme DE LIRIA. — Bien rempli!... C'est le symbole de votre liberté.

ANATOLE. — Ainsi, madame, cette sous-préfec... je veux dire, cette loge, conquise avec tant de peine!... (Il prend un cigare qu'il flaire.) Ils ont l'air excellent!

HENRI. — Mais que va dire votre tante? Elle qui rêvait pour vous le maréchalat!

Mme DE LIRIA. — Elle se consolera. (Fièrement.) Ne serez-vous pas de l'Institut? (Se tournant vers Anatole.) M. Duvivier accepte-t-il une place dans sa loge?

ANATOLE. — Mille grâces, madame! J'irai tenter de faire renaître mes illusions détruites, mes rêves envolés... — Je vais fumer sur le boulevard!

JULES LECOMTE

FIN

FILIPPO DE COLLOREDO

LIEUTENANT DE MAGISTÈRE DE L'ORDRE DE MALTE

M. le comte de Montagnac vient d'écrire une histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, depuis chevaliers de Rhodes, et aujourd'hui chevaliers de Malte, qui est destinée à jeter quelque lumière sur l'ordre dont l'auteur est chevalier.

Il a voulu savoir les destinées historiques de cette dignité qui eut tant de lustre autrefois, et qui, on doit le dire sans rabaisser le mérite des chevaliers de l'ordre, a beaucoup perdu de son prestige.

Les chevaliers furent une puissance ; lisez Vertot, et vous verrez à chaque page qu'ils traitaient d'égal à égal avec les potentats. Aujourd'hui il est peu de personnes en France qui sachent que l'ordre de Malte existe encore et qu'il a à sa tête un chef nommé par ses plus hauts dignitaires.

L'ordre de Malte fait partie des ordres conférés par trois nations : l'Espagne, l'Italie et l'Autriche.

Après la mort de Jean de Thommasi, dernier grand-maître de l'ordre de Malte, arrivée en 1805, le Pape, ne voulant pas continuer à nommer les grands-maîtres et trouvant d'ailleurs le nombre des chevaliers insuffisant pour justifier ce titre de grand-maître, investit le conseil de l'ordre du droit d'élire un lieutenant du magistère, dont le choix serait approuvé par le Saint-Siége. Il y eut successivement depuis cette époque : Guerara Suardo, en 1805 ; Giovanni Centelli, 1814 ; Antoine Busca, 1821 ; Charles Candida, 1834 ; et enfin, Filippo de Colloredo, en 1845.

Filippo de Colloredo, grand-maître de l'ordre de Malte, aujourd'hui désigné sous le nom de lieutenant de magistère de l'ordre.

Nous donnons aujourd'hui le portrait de ce dernier *lieutenant du magistère*, et nous empruntons les détails que nous offrons à nos lecteurs à « l'Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, depuis chevaliers de Rhodes, et aujourd'hui chevaliers de Malte, par *Elysée de Montagnac, chevalier dudit ordre et de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand* (1).

Ce livre, qui ne s'adresse pas à la foule, n'en est pas moins curieux à plusieurs titres. C'est d'abord une étude consciencieuse sur cet *ordre de Malte*, qui a joué un si grand rôle, et ensuite c'est l'accomplissement de la clause littéraire du testament de l'abbé de Vertot, qui a légué à quelqu'inconnu le soin de continuer un jour l'histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Imprimé avec un grand luxe typographique, il n'a été tiré qu'à trois cents exemplaires.

M. de Montagnac a fait un livre utile à ceux qui se livrent aux sérieuses études de l'histoire ; c'est à ce titre que nous en parlons ici. Il est curieux de voir un ordre aussi élevé perdre chaque jour de son importance. M. de Montagnac a voulu lutter contre ce courant, nous devons encourager cet effort.

CHARLES VALANTE.

La gondole de l'Impératrice

De toutes les résidences impériales, Fontainebleau est la plus belle et la plus agréable ; c'est celle aussi que semble préférer Sa Majesté l'Impératrice.

(1) A Paris, chez Aubry, 1863.

La gondole de Sa Majesté l'Impératrice sur l'étang de Fontainebleau. (D'après le croquis de M. Mouttin.)

Le château est vraiment digne d'un souverain; les ombrages sont frais, et le parc possède des eaux calmes et limpides, où glissent les *yoles* de la Seine à côté des *wherries* de la Tamise. Sur la grande pièce d'eau se balance même un vrai navire de première classe, un modèle exact, un joujou charmant. Ce n'était point assez pourtant.

Sa Majesté l'Impératrice a désiré posséder une gondole vénitienne, avec un gondolier chantant les vers du Tasse ou du Dante.

Désir de souveraine est vite réalisé : la gondole mouille aujourd'hui son corsage élégant dans le grand bassin du parc.

Cette embarcation, qui, à Venise, nous a toujours fait l'effet d'un cercueil glissant sans bruit sur les lagunes, a un cachet d'originalité qu'on ne peut lui refuser.

Celle dont nous donnons ici le *portrait* mesure cinq mètres de longueur et n'est point pontée; elle se recourbe gracieusement à l'avant et à l'arrière en forme de bec.

Une chambre recouverte d'étoffe noire, supportée par d'élégants cerceaux, occupe le milieu de la nacelle : c'est la chambre réservée à l'Impératrice. Il y a place pour trois ou quatre personnes. Des ouvertures ménagées sur les deux côtés et à l'arrière forment des espèces de fenêtres, par lesquelles on aspire l'air et l'on aperçoit le paysage.

L'intérieur de cette chambre est décoré richement, et garni d'une façon très-confortable. Une lanterne de cristal est placée au-dessus de la porte d'entrée, en dehors, et sert à éclairer la marche lorsque la promenade a lieu la nuit.

La gondole est faite de bois noirci, imitant l'ébène, et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la porte d'entrée sur l'avant de la chambre et les étoffes qui la recouvrent sont noires.

Le gondolier, ainsi que la gondole, est italien; il conduit debout, avec un long aviron placé sur le côté gauche. Son chant parfois lent, parfois rapide, accompagne le rhythme cadencé de son aviron.

Le soir, au milieu du calme de la nature, c'est d'un effet charmant.

On comprend que les Vénitiens, ces Orientaux de l'Europe, aient inventé cet adorable moyen de transport.

Il est à regretter que le gondolier vénitien qui conduit Sa Majesté l'Impératrice ne porte pas le costume traditionnel de son pays et de son métier, la couleur locale y eût gagné.

L'ensemble eût été plus complet ainsi qu'avec un gondolier vêtu en canotier d'Asnières.

Sa Majesté l'Impératrice aura prochainement à sa disposition une petite embarcation turque, que nous ferons connaître à nos lecteurs.

J. DE PEREZ.

Exposition des Beaux-Arts. — Le Rocher de Samois

PAYSAGE.

M. Riou, un de nos collaborateurs, a exposé sous le numéro 1600 un paysage qu'il intitule : *Le Rocher de Samois, forêt de Fontainebleau.*

L'artiste s'est consciencieusement assis sur les bruyères, et il a copié, et non pas interprété, ce qu'il avait devant les yeux. Afin de satisfaire à la loi qui veut qu'un tableau se complète par l'adjonction d'un sujet animé, il a placé deux figures sur le premier plan : un garde-chasse surprenant une jeune fille ramassant du bois mort. Le tableau est d'un ton solide et d'une belle facture; les chênes sont puissants, les roches moussues sont vraies, et les anfractuosités de terrain aussi bien rendues que possible.

Nous regrettons que la toile soit poussée au noir. Ce défaut, moins sensible aujourd'hui, le deviendra davantage d'année en année; puis nous aurions voulu des *gris* dans les contours, afin de noyer les silhouettes.

M. Riou, qui peint moins souvent qu'il ne le voudrait, je pense, s'est fait remarquer par ses dessins sur bois; il a illustré avec talent le remarquable ouvrage de M. Louis Figuier : *La Terre avant le déluge*. La ville du Havre a fait une heureuse acquisition : *le Rocher de Samois* se tiendra à côté des bonnes choses modernes qui existent au musée de la ville.

C. Y.

Exposition des Beaux-Arts. — Le Rocher de Samois. — Tableau de M. Riou, appartenant à la ville du Hâvre.

Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur et cher directeur,

« Dans le *Monde illustré* de samedi dernier, j'ai dit, par erreur, que M. Fragonard, l'un des commissaires organisateurs de la prochaine exposition des arts industriels, était *chef des travaux de peinture* à la manufacture de Sèvres.

M. Fragonard n'a point cette position administrative, il est simplement l'un des peintres de la manufacture; ce qui n'ôte rien, je pense, au rang que lui donnent son caractère, son talent et son nom.

Je vous demanderai place aussi pour un autre erratum à propos du même article, car il est malheureusement impossible aujourd'hui de louer les gens dont on parle, sans tirer droit au cœur de ceux dont on ne parle pas. Au lieu de lire : M. Guichard... *le dessinateur qui a délivré* Lyon de l'Angleterre; il faut lire : *l'un des dessinateurs qui ont délivré*, etc.

Ainsi, Monsieur et cher directeur, se trouveront éteintes, je l'espère, les colères que des renseignements mal transmis m'avaient fait très-innocemment allumer.

Veuillez agréer mes remercîments et mes salutations.

AUGUSTE LUCHET.

Paris, 17 juin 1863.

LE CANAL CAVOUR

INAUGURATION PAR S. A. R. LE PRINCE HUMBERT.

Le 1er juin 1863, un convoi spécial, contenant mille invités appartenant à l'élite de la société italienne, et dans lequel prenaient place le prince Humbert, les ministres et la marquis de Cavour, président du conseil d'administration, accompagné des principaux administrateurs anglais, quittait Turin à neuf heures et arrivait à Chivano à neuf heures et demie. Là, le convoi laissait les rails du chemin de Victor-Emmanuel et entrait sur la voie spéciale de la compagnie, construite en quatorze jours par les habiles et actifs entrepreneurs MM. Scanzi, Bernasconi, etc. Une tente immense, ornée avec un goût exquis et dressée dans les tranchées du canal, laissait voir les préparatifs destinés à cette fête populaire (représentée par notre gravure).

Nous assistons si souvent aux fêtes de l'industrie, que nous éprouvons un véritable plaisir à nous asseoir une fois à un banquet dressé uniquement en l'honneur de la production alimentaire.

Le canal Cavour, dont les eaux sont *exclusivement* destinées à l'agriculture, roulera 6,600 mètres cubes d'eau par minute, soit, par jour, près de *cent millions d'hectolitres* d'eau, aussi fertilisante que celle du Nil. C'est l'œuvre la plus colossale qui ait jamais été entreprise dans ce genre. Le volume d'eau que cette vaste artère est destinée à répandre sur des terres incalculablement riches et aujourd'hui brûlées, une année sur trois, par le soleil, en fait une œuvre éminemment fécondante, populaire et bénie entre toutes.

Le gouvernement italien a voulu que ce grand travail portât aux générations futures, avec un nouvel et encore plus impérissable éclat, le nom bien-aimé de son plus grand homme d'Etat, et le parlement s'est associé à cet hommage avec un noble empressement.

Le grand canal s'arrête aujourd'hui sur la rive droite du Tessin, aux confins de l'ancien Piémont ; à cet endroit, son niveau d'eau domine tous les clochers des plaines de la Lombardie. Plus tard, il s'étendra, soit par lui-même, soit par la prodigieuse impulsion qu'il vient de créer, sur toutes les parties du royaume ; il portera partout l'abondance et le bien-être, et ramènera à l'agriculture les bras et les esprits trop enclins de nos jours à se tourner vers les chances de l'industrie.

Il ne nous appartient pas de nous étendre dans ce journal sur le côté financier de cette grande affaire. Nous laisserons donc la parole à M. le sénateur comte Oldofredi, dont le nom restera attaché d'une manière ineffaçable à l'essor de cette entreprise, et nous lui emprunterons, pour terminer, la fin de son rapport à l'assemblée générale des actionnaires qui vient d'avoir lieu à Turin. Nous ne pouvions finir ces quelques lignes par des paroles plus nobles et plus éloquentes :

« Messieurs,

« Cette œuvre gigantesque, il faut l'avouer à la
» gloire du commandeur Noé, n'a pas d'égale dans
» l'univers, tant pour sa portée que par la qualité de
ses travaux d'art. Elle est appelée à développer au
» plus haut degré la richesse publique, la fortune pri-
» vée et le bien-être national. Enfin, elle nous fournit
» une nouvelle preuve de ce que savent enfanter le
» génie et l'énergie de peuples rappelés à la vie par le
» souffle de la liberté et par le sentiment d'une gran-
» deur commune. »

M. VAUVERT.

Cérémonie de l'acceptation de la couronne de Grèce par le prince Guillaume (Copenhague)

Nous empruntons au *Moniteur* la description de la cérémonie d'acceptation qui accompagnera en l'expliquant le croquis envoyé de Copenhague par notre correspondant.

Dès onze heures, les personnes appelées à y assister étaient réunies dans la salle dite des *appartements* au château de Christiansborg, où, sous un dais de velours cramoisi, s'élevait le trône, entouré des trois lions en argent de la maison royale, qui ne quittent le trésor que dans les grandes solennités de la monarchie.

A midi, le roi, tenant par la main le prince Guillaume, a fait son entrée, précédé des hauts dignitaires de la cour et suivi des princes du sang, et a pris place sur son trône.

Leurs Altesses Royales se sont rangées sur les marches du trône, le prince Ferdinand et le prince Frédéric à la droite, le prince Chrétien et le prince Guillaume à la gauche de Sa Majesté.

Le roi portait l'uniforme de colonel des hussards de la garde et le grand cordon de l'Éléphant. Le prince Guillaume, nommé récemment capitaine de vaisseau, portait l'uniforme de son grade.

A droite de Sa Majesté, sur les bas-côtés, se trouvaient les membres du cabinet, le président du conseil en tête, et à la gauche les grands dignitaires du palais.

En face du trône étaient les représentants des cours protectrices, les ministres de France, d'Angleterre et de Russie.

Après avoir pris les ordres du roi, le maréchal de la cour est allé chercher la députation que les voitures royales avaient amenée au château, et qui partout, sur son passage, a reçu les honneurs militaires.

L'amiral Canaris, accompagné de M. Zaïmis, portant sur un coussin de soie bleue et blanche le décret d'élection, et du général Grivas, s'est placé en face du trône, un peu en avant des représentants des trois puissances.

Après avoir adressé une allocution à Sa Majesté, l'amiral Canaris a donné lecture du décret par lequel l'assemblée nationale a élu roi de Grèce, sous le nom de Georges Ier, le prince Guillaume de Danemark. Puis il s'est avancé aux pieds du trône et a remis à M. Hall le décret de l'assemblée, que le roi, après l'avoir reçu des mains de son ministre des affaires étrangères, a déposé sur un guéridon d'argent.

Le roi a répondu au discours du chef de la députation.

Sa Majesté s'est levée, et, après lui avoir adressé quelques mots où les conseils se mêlaient aux témoignages d'affection : « Portons, a-t-il ajouté, suivant la vieille coutume de Danemark, deux hourras à notre jeune frère le roi de Grèce ! » Le roi Georges a remercié le roi de ses bontés, l'a assuré de son éternelle reconnaissance et a porté en terminant un toast au roi de Danemark.

Ainsi s'est terminée, au milieu de la satisfaction générale, une journée qui laissera de longs souvenirs à tous ceux qui en ont été les témoins.

SALON DE 1863

6e article

LA PEINTURE DE GENRE (suite).

M. Léon Glaize, avec son Esope chez Xanthus, tient ce que promettait sa dernière exposition. Xanthus ayant annoncé chez lui qu'il avait acheté un esclave jeune et le plus beau du monde, on pense quel fut le désappointement des filles qui servaient sa femme, lorsque le maître leur présenta Esope, être difforme, trapu, bancal et bossu : en voyant apparaître ce grotesque personnage, les filles, qui travaillent dans une salle donnant sur l'atrium, manifestent leur dépit contre Esope et contre leur facétieux maître par des gestes d'horreur et d'effroi : elles se détournent, s'enfuient, se cachent la tête, tandis que Xanthus reste ironiquement immobile sur le seuil, tenant par la main sa belle acquisition. M. Léon Glaize a su se garder des afféteries des pseudo-pompéiens et son tableau y a gagné.

Nous espérions que le remaniement qu'on vient d'opérer dans le rangement des tableaux nous aurait permis de parler en connaissance de cause de la *Danse de Bohémiens*, de Gustave Doré : mais cette toile pour avoir été déplacée n'en est pas moins restée dans un jour déplorable et pour la voir convenablement éclairée on est forcé de se mettre à une telle distance que tous les détails disparaissent. Il nous a bien semblé voir une jeune gitana, affublée de haillons pittoresques, danser son enivrante bacchanale en battant son tambour de basque, au son de la guitare que gratte avec fureur un drôle bistré accroupi sur l'angle d'un mur en ruine ; — mais nous n'en jurerions pas.

M. Hillemacher nous fait assister à cette fameuse conversation qu'eut *Napoléon Ier à Weimar avec Gœthe* et qui laissa une impression ineffaçable dans l'esprit de l'auteur de Werther. L'empereur cause familièrement avec Gœthe et Wieland debout devant lui, tandis que dans le fond on voit tourbillonner dans le bal des officiers français dansant avec mesdames les conseillères intimes.

Nous renvoyons au passage de Plutarque inséré dans le livret et qui explique suffisamment l'épisode d'Antoine rapporté mourant à Cléopâtre. Le vaincu de Philippes étendu sur une sorte de lit est hissé par les femmes de Cléopâtre jusqu'à la fenêtre du tombeau où la reine s'est enfermée. Nous ne chicanerons pas M. Hillemacher sur la figure qu'il a donnée à Cléopâtre ; il lui eût sans doute été facile de consulter les collections des médailles de la Bibliothèque impériale : mais on ne peut songer à tout.

Revêtir de satin des grâces tendres et mélancoliques, tel est le procédé auquel M. Willems doit sa juste réputation. Sa jeune *Veuve* est assise tristement devant un portrait d'homme vu en perspective et dont elle a levé les rideaux de damas jaune qui le recouvrent habituellement. Elle a laissé tomber sur ses genoux la dernière lettre du défunt ; à ses pieds s'étend un grand lévrier, le museau sur ses pattes : l'épée suspendue à côté du cadre, les pièces de l'armure disposées symétriquement sur un bahut, tous les détails des tapisseries, des étoffes, des meubles sont traités avec une science que l'on n'a plus besoin de louer.

La *Présentation du futur* est moins triste que le tableau précédent. Cependant est-ce par froideur ou par émotion que la jeune fille reçoit avec si peu d'empressement le seigneur que lui présente son père ? Elle appuie son coude sur une table couverte d'un drap rouge : un tapis également rouge couvre le carreau de la salle.

M. Alfred Stevens se complait dans les scènes d'intérieur moderne, parmi les jeunes mères et les petits enfants. Ses personnages, pris dans la vie de chaque jour, séduisent par je ne sais quel mélange de grâce amoureuse et de douce vertu. Il répète peut-être avec trop peu de variété les mêmes types de femmes, les mêmes ameublements, les mêmes poses ; mais on ne peut nier qu'il ne sache y imprimer un charme attendrissant : *Prête à sortir*, *une Mère*, *Dévotion*, en sont la preuve.

Entre M. Willems et M. Alfred Stevens, M. de Jonghe s'est fait une place honorable, et mérite sa part du succès obtenu par cette subdivision de l'école belge. Parmi ses tableaux d'intérieur, nous citerons surtout celui intitulé les *Orphelins*, où l'on trouve des parties peintes avec une grande perfection, par exemple, le velours vert du fauteuil où est assise la femme, l'or du cadre, la tapisserie du fond.

Le tableau de M. Van Hove, *les Orphelins allant à l'église* (*Dordrecht*), gagnerait sans doute à être réduit à des proportions moindres. Cependant nous l'acceptons volontiers tel qu'il est. Une barque, traversant une rivière calme qui coule entre des rives plates, transporte deux jeunes filles vêtues de noir et la tête couverte de coiffes blanches, dissimulant les cheveux ; une femme plus âgée, placée à l'avant rame de deux gros avirons ; un panier, un chien debout, les pattes appuyées contre le bord, complètent la composition, qui tire tout son effet de sa simplicité.

Un succès d'attendrissement a accueilli *les Complices de John Brown*, par M. Eugène Guillon. Stevens, l'un des complices, est assis devant une table où est resté intact un frugal déjeûner ; sa sœur et sa fiancée éplorées, placées l'une à sa droite l'autre à sa gauche, se suspendent à son col : vis-à-vis de lui, Haylett et son frère, affaissés sur leurs chaises, brisés par l'émotion, jettent un regard morne et désolé sur cette scène navrante. La couleur du tableau est assortie à la tristesse du sujet. Le cachet sombre, les étoffes ternes, les accessoires grisâtres ne distraient ni l'œil ni l'esprit, qui reportent forcément leur attention sur la scène principale.

TH. GAUTIER FILS.

LE LIEUTENANT

(Suite.) [1]

Sur ces entrefaites, le comte reçut une mission du czar pour le gouvernement du Caucase : il demanda à Paul s'il voulait l'accompagner et Paul accepta avec joie. — Nous ferons une visite, dit le colonel, à quelques parents de la Circassie, et vous verrez ensuite si nos montagnes aux neiges éternelles le cèdent aux Pyrénées ou aux Alpes.

On fit aussitôt les préparatifs du voyage, dont l'annonce avait fortement attristé les dames. La comtesse pleurait en secret, car elle adorait son époux, et les yeux d'Athla se mouillaient de larmes lorsqu'elle regardait Paul. Le lieutenant n'était point insensible à cette marque d'affection de la jeune fille; il éprouvait pour elle un sentiment qu'il n'avait point songé à s'expliquer : il le comprit au moment du départ.

Le gouvernement du Caucase est le plus méridional des possessions de la Russie en Europe. Son climat rappela un peu à Paul la température du Quercy, son pays natal. Cependant il attendait avec impatience la fin de la mission du comte, pour faire en Circassie le voyage projeté, et, de là, pousser jusqu'aux montagnes du Caucase. Il n'attendit pas longtemps : la mission du colonel avait eu pour objet le changement du gouverneur, tombé en disgrâce, et de pareilles missions ne sont jamais longues à remplir; la volonté d'un souverain absolu s'exécute dès qu'elle a été exprimée.

Les voyageurs allèrent en Circassie. Le moment était mal choisi : toutes les tribus peuplant cette contrée se faisaient la guerre et rendaient les chemins périlleux. Néanmoins ils purent pénétrer dans le pays des Ossètes, qui avaient pris les armes contre les Souanes; mais quand ils arrivèrent au camp de leur chef, on procédait à ses funérailles. Ce chef était le prince Oudim, auquel la main d'Athla avait été promise.

— Ma fille Athla, fit le comte, a perdu son prétendant.

— Voilà une douleur pour elle, dit Paul.

— Elle ne sera pas bien poignante, ajouta le colonel, elle ne l'a jamais vu; il n'avait fait encore la cour qu'au père de la jeune fille.

Paul ne put retenir un mouvement de joie; le comte le remarqua et sut l'interpréter.

Après les funérailles du prince des Ossètes, les voyageurs se dirigèrent vers la chaîne des montagnes les plus hautes du Caucase. Ils ne tentèrent pas de s'élever jusqu'à leurs cimes toujours couvertes de glaces, mais ils montèrent assez haut pour être exposés aux attaques des loups ou des ours. Cependant, comme ils étaient bien armés, comme les domestiques du comte et les guides l'étaient également, ils croyaient n'avoir rien à redouter; mais, dans ce même moment, le boyard courut un grand danger. Il tournait un rocher pour éviter un ravin creusé par les eaux, lorsque tout à coup un ours se dressa devant lui, agitant ses pattes pour l'y enserrer. Le péril était si pressant, l'animal si près de lui qu'il n'avait même pas le temps de préparer une arme; il fallait lutter corps à corps avec ce terrible ennemi et la partie n'était pas égale.

L'ours touchait déjà le comte, son souffle se confondait avec le sien, quand un coup de pistolet lui fit pousser un affreux rugissement. Il se précipita sur le comte, que la violence du choc renversa au bord du ravin; mais un second coup de pistolet et la lame à deux tranchants d'un couteau de chasse firent rouler l'ours dans le fond du ravin; il ne se releva pas. L'action avait été si prompte que les gens et les guides, accourus au premier coup de feu, en virent à peine la fin.

— Mon jeune ami, dit le boyard, que Paul avait aidé à se relever, une seconde fois vous m'avez sauvé la vie.

— Laissez donc, colonel, ça n'en vaut pas la peine; j'ai rempli un simple devoir, je ne saurai jamais m'acquitter de toutes vos bontés. D'ailleurs, ne fallait-il pas punir ce butor de ses familiarités?

Le comte lui serra la main, et tout fut dit.

Le comte voulait continuer l'ascension, mais Paul le pria d'y renoncer :

— Je vous l'avoue, monsieur le comte, lui dit-il, j'aime mieux la plaine que ces montagnes. Déjà nous avons ici près de vingt degrés de froid et je suis tout grelottant; si nous allons plus haut, avant un quart d'heure je serai à l'état de glace, de manière que vous serez forcé de me faire porter à bras et de me soumettre au feu des beaux yeux d'une Géorgienne de cet endroit, pour rétablir chez moi la circulation du sang.

— Je vous comprends, mon bon ami, fit le colonel : vous tremblez pour moi et pour ma famille; qu'il soit donc fait comme vous avez dit.

Alors on descendit dans la plaine, on congédia les guides, et les voyageurs se remirent en route pour gagner Astrakan, sur le Volga; le comte avait des intérêts à y traiter. Ils séjournèrent peu de temps dans cette ville; le colonel était pressé de revoir sa famille, et le lieutenant la belle Athla. Leur retour fut salué par des cris de joie. Les transports de la comtesse, à la vue de son mari, témoignèrent que son amour n'avait point vieilli, et les paroles expressives de la jeune Circassienne à Paul prouvèrent qu'elle avait fait des progrès dans la langue russe. Au bout d'une heure, Paul savait qu'elle n'en avait pas moins fait dans la langue française.

Quand le calme fut rétabli, la comtesse remit des dépêches à son mari et une lettre au lieutenant. Les dépêches apprenaient au comte l'abdication de Napoléon et l'avènement de Louis XVIII au trône de France. La lettre pour Paul était de son oncle et l'instruisait des mêmes événements. Le bon curé priait son neveu de revenir au pays : « Je me fais vieux, lui écrivait-il, et je remercierais la Providence, si elle me donnait la satisfaction de t'embrasser avant d'aller rejoindre mon pauvre frère. »

Paul n'avait jamais cessé de penser à son oncle ni de l'aimer, aussi résolut-il aussitôt de prendre congé de la famille Woronsoff et de partir pour la France. Il n'était plus prisonnier, il pouvait voyager librement. Il communiqua au colonel et à la comtesse la lettre de son oncle, et son intention de s'y conformer.

Le comte affectionnait Paul comme s'il eût été son fils, et il voyait son départ avec un vif regret. La comtesse et son fils en étaient désolés. Quant à Athla, cette séparation la mettait au désespoir. Le colonel fixa à quinze jours le départ de Paul, et Paul se soumit avec d'autant plus de résignation à cette décision, qu'en interrogeant son cœur il avait reconnu qu'Athla y régnait en souveraine, et qu'en quittant Toula il y laisserait sa liberté.

Paul était triste, et dans sa tristesse il errait presque tout le jour dans les champs et les bois; il en était venu à ce point de compter les jours précédant celui de son départ, comme le condamné compte ceux qui précèdent le jour de son supplice. Il ne souffrait pas seul; la douleur d'Athla était peut-être plus vive que la sienne; comme lui, elle s'égarait souvent dans la campagne.

Un soir, ils se rencontrèrent, ils se parlèrent, ils pleurèrent, ils se jurèrent un amour éternel. Paul avait dix-neuf ans, Athla en avait seize. La campagne était solitaire, et à cet âge, lorsque le ciel est beau, lorsque les arbres sont couverts de feuilles, lorsque tout parle le langage de la nature, les sentiments sont plus tendres, l'amour est plus passionné...

Les deux amants s'étaient donné des gages; Paul promit de revenir, Athla jura qu'elle n'aurait jamais d'autre époux. Ils se consolèrent mutuellement; ils convinrent de se retrouver tous les soirs pour renouveler leur serment.

Le jour de la séparation arriva; au moment du départ, la comtesse, après avoir fait promettre à Paul de revenir, lui mit dans la main un portefeuille qu'elle le pria d'accepter.

J. L. BÉRAUD.

(La suite au prochain numéro.)

[1] Voir les numéros [illegible] et [illegible]

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Une Loge d'Opéra*, comédie en un acte, par M. Jules Lecomte. — VARIÉTÉS : *Les Médecins*, pièce en cinq actes, par MM. Brisebarre et Nus.

La publication d'*Une Loge d'Opéra* dans le numéro d'aujourd'hui nous dispense d'une analyse. Il ne nous reste, bistourien épanoui, qu'à constater un succès bien mérité. La pièce de M. Jules Lecomte a le ton du monde; l'idée en est piquante, l'esprit en est aisé. Elle est jouée, dans un joli boudoir couleur vert d'eau, par des comédiens qui personnifient l'élégance et le talent. Ne nous parlez plus de Mlle Contat, lorsque nous avons Mme Madeleine Brohan, cette beauté souveraine, cette lumière et cette grâce. Molé et Fleury pouvaient-ils posséder plus de distinction et de mesure que M. Bressant? Pour l'aplomb, pour la diction mordante, M. Coquelin est le digne élève de Régnier. *Une Loge d'Opéra* va s'ajouter à ce répertoire délicat, qui se compose du *Caprice*, de *la Fin du Roman*, d'*Une Porte ouverte ou fermée*, du *Feu au Couvent*, du *Village*, — ravissants petits actes ciselés comme des flacons précieux, et qui contiennent l'esprit français à l'état d'essence.

Il faut reconnaître qu'entre sa revue habituelle et sa féerie accoutumée, M. Hippolyte Cogniard, le directeur des Variétés, se montre assez hospitalier aux tentatives de comédie. On n'a point oublié *les Compagnons de la Truelle*, *l'École des Arthur*, *les Portiers*, *les Domestiques*, *les Poseurs*, et d'autres ébauches plus ou moins réussies, qui font excuser les ronds de jambe de fin d'année et les trucs de la canicule. *Les Médecins* appartiennent à cette série honorable; il y a des choses fort amusantes dans cette pochade en cinq actes, et des traits d'observation qui, pour être vulgaires, n'en sont pas moins du domaine comique. C'est une pièce à portraits, où l'action tient peu de place; — mais, si mince que soit cette action, elle a une dose suffisante d'originalité et elle se développe sans effort.

M. Dutaffetas (un bon nom, qui rappelle les procédés naïfs des vieux auteurs) est un propriétaire égoïste et obtus; il ne croit pas à la médecine, et il a juré qu'aucun médecin ne mettrait le pied chez lui. Un jour, se trouvant en visite de quittance chez un de ses locataires, il débouche indiscrètement une petite fiole qu'il aperçoit sur la cheminée, et lui trouvant une odeur agréable, il répand quelques gouttes du contenu sur son mouchoir, — assez maladroitement pour s'en mouiller lui-même. Le lendemain, il se réveille avec une large tache noire sur la main. Aussitôt, notre incrédule se pend à toutes les sonnettes et convoque tous les médecins de Paris. Le premier qui arrive est un médecin de théâtre, pimpant, fredonnant, qui traite toutes les affections sur les airs de la *Clef du Caveau*. Le second est un médecin à vertiges, qui a besoin lui-même d'eau de fleur d'oranger, et qui se croit atteint de toutes les maladies de ses malades. Le troisième est un chirurgien, toujours prêt à inciser, à trancher, à amputer. Le quatrième est un *bon jeune médecin*, honnête et sérieux. A eux quatre, ils se forment en consultation pour ordonner à leur client un cataplasme.

M. Dutaffetas ne se tient pas pour satisfait, d'autant plus que la tache augmente et se fonce de quart d'heure en quart d'heure. Après avoir essayé des médecins autorisés, il se décide à aller trouver un empirique, le docteur Musculus, venu des confins de la Tartarie. Mais le docteur Musculus a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de la tache de M. Dutaffetas; sa femme, à lui, sa propre femme, souffre d'un mal inconnu, et le docteur tartare s'empresse d'envoyer quérir — un médecin parisien. Ce sont toutes ces physionomies vivement tracées, gaîment groupées, qui constituent l'esquisse de MM. Édouard Brisebarre et Nus. Les angoisses de Dutaffetas ne viennent qu'en second ordre. Il y a pourtant un moment fort plaisant : c'est celui où il soupçonne le poil de sa casquette d'avoir appartenu à un animal enragé. Toutes ces folies ont leur dénoûment prévu : le bobo disparaît comme il est venu; Dutaffetas avait répandu sur sa main une eau destinée à teindre la chevelure; il donne sa fille en mariage à l'inventeur de cette teinture, après que celui-ci l'a débarrassé de sa tache.

Les Médecins ont fait beaucoup rire. Ce n'est pas de la satire, c'est de la parodie. Rien de blessant. Sous le masque de la farce on a deviné la vérité, voilà tout. L'honneur de la Faculté est sauf.

La troupe des Variétés rivalise de zèle et de verve dans l'exécution des *Médecins*. M. Ambroise, en charlatan oriental, est habillé à ravir : barbe en pointe, cheveux flottants, le pantalon dans les bottes, les doigts chargés de bagues; c'est le Mangin de la médecine; vous l'avez vu, — vous avez cru en lui, peut-être. Cette étrange figure, très-intelligemment comprise par M. Ambroise, et qui rompt la monotonie des habits noirs de la pièce, a beaucoup contribué à décider le succès de la première soirée. Après lui, je me souviens de M. Blondelet, le médecin de bonne humeur. L'acteur chargé du personnage de Dutaffetas est un nouveau pensionnaire; il s'appelle Couder et rappelle Sainville par certains effets de débit; sa physionomie manque d'animation, mais il a du naturel et sait lancer le mot. MM. Charles Potier, Guyon et Grenier complètent un ensemble bien près d'être excellent.

Les femmes se contentent d'être jolies : c'est leur devoir.

CHARLES MONSELET.

LE YA-MA-MAI (VER A SOIE DU JAPON).

La maladie qui sévit depuis quelques années sur le ver à soie du mûrier a eu pour résultat d'attirer l'attention des savants et des expérimentateurs sur d'autres chenilles, dont la soie, plus ou moins fine, pourrait, au besoin, remplacer celle de la chenille du mûrier, dans le cas où celle-ci viendrait, par malheur, à nous manquer tout-à-fait.

La direction du jardin d'Acclimatation s'occupe en ce moment, avec un succès magnifique, de l'éducation d'une nouvelle chenille qui nous est arrivée du Japon et qui, dans le pays, est connue sous le nom de *ya-ma-mai*, littéralement : *ver des montagnes*.

Un premier envol d'œufs du ya-ma-maï, fait en 1861 par M. Duchesne de Bellecourt, et transmis à la société d'acclimatation par M. Flury-Hérard, avait donné lieu à une éducation peu satisfaisante, mais déjà assez avancée pour faire naître le plus vif désir de posséder ce précieux insecte.

Le *Ya-ma-mai*, ver à soie du Japon, élevé au jardin d'Acclimatation. (Grandeur naturelle.)

Un second envol, fait cette année par M. Pompe van Meer der Woort, paraît devoir donner de plus heureux résultats. Quelques graines, confiées à la magnanerie expérimentale du jardin d'Acclimatation, ont produit, par les soins et sous la direction de M. Jules Pinçon, ancien magnanier, agent comptable de cet établissement, de beaux vers, parvenus à un degré de développement très-remarquable, et qui sont dans les meilleures conditions de santé.

Les éclosions ont commencé le 8 avril, et se sont prolongées jusqu'au 30. — Depuis, l'éducation a marché très-régulièrement, et, aujourd'hui, parvenus à leur maturité, ces vers mesurent environ dix centimètres de longueur.

Ils sont d'un beau vert clair; une ligne longitudinale s'étend de chaque côté de leur corps et présente, sur les premiers anneaux, un ou plusieurs points d'un brillant métallique qui simule l'or et la nacre. Les pattes, fortes et larges, sont plus foncées que le reste du corps.

L'ensemble de l'animal paraît indiquer une rusticité remarquable; il a un appétit vorace, indice d'une santé robuste.

Ces vers ont été nourris avec la feuille de chêne blanc, prise dans le jardin d'Acclimatation; quelques-uns ont déjà fait leur cocon, et le plus grand nombre est prêt à filer.

Les cocons, d'un jaune verdâtre, de la forme de ceux des vers du mûrier, mais beaucoup plus gros, sont susceptibles d'être dévidés en belle soie grège. Cette soie sert à la fabrication des plus beaux crêpes du Japon.

Nul doute que ces vers, dont l'éducation promet d'être très-facile, ne deviennent une acquisition précieuse, et propre à nous indemniser de la perte des vers du mûrier, si ce malheur avait jamais lieu.

L. DE LUCY.
Dessinateur et photographe du jardin d'Acclimatation.

Nous avons été des premiers à signaler l'heureuse invention de M. Delsarte dans l'accord des pianos. Son *Guide-Accord* a obtenu tout le succès qu'il mérite, et il n'est aujourd'hui aucun professeur qui n'en recommande l'emploi à ses élèves. L'oreille est susceptible de se tromper; le *Guide-Accord* est infaillible. Nous nous proposons de revenir bientôt sur cette utile innovation, destinée à rendre les plus grands services, surtout aux personnes éloignées des villes, et aujourd'hui que nous avons été plus à même de l'apprécier, nous en développerons mieux les avantages.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 81

COMPOSÉ PAR MM. ELSON ET WARNER, DE PHILADELPHIE

CONCOURS DE LONDRES

NOIRS

BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solutions du Problème n° 79.

1. P pr. P	1. R pr. C (A)
2. T c. TD	2. R 5° F
3. T 4° T, échec	3. R 4° D
4° F 7° C échec et mat.	

(A)

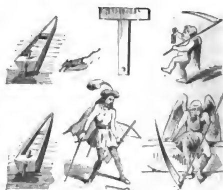
	1. P 4° D
2. P 6° FR	2. R pr. C
3. T c. TD	3. R. 5° F
4. T 4° T, mat.	

Solutions justes : MM. Fabrice; Ung à Cou berole; Lantoine, à Guise; Planche; le 94° de ligne, à Toul; Francastel; capitaine Villate, à Chambéry; E. et H. Fran, à Lyon; Fraiche; rosdemange; Demouchy, à Marseille; Charton; Granadoe, à Perpignan; café du Commerce, à Tours; A. Fel-hamel; colonel Silvestre, à Calais; J. Maderni, à Lyon; Delaplace; Boisset, à La Flèche; N. Mille, à Abbeville; L. de Croze, à Marseille; cercle de Sos; A. Collomé, à Marseille; café Paul, à Toulouse; A. Knoch, à Vesoul; G. Ducrot; café de l'Opéra, à Nancy; docteur Ravel, à St-Omer; café de Rouen, à Dieppe; E. Prévot; Misselbens; Frussy et Boza; Lapostolert; L. Cadolini, à Besançon; L. Jacob.

Autres solutions justes du Problème n° 78 : MM. Lantoine, à Guise; Marot, sous-lieutenant, à Sidi-Bel-Abbès; Fraiche; Lapostolert, sous-lieutenant; Boisset.

PAUL JOURNOUD.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Grande est la mortalité parmi les immortels, dans ces derniers temps.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les départements.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 324. — 27 Juin 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Gourbi des officiers de la batterie d'artillerie de la garde au camp sous Puebla, au bord de l'Atoyac.
(D'après un croquis de M. Brunet, lieutenant d'artillerie de la garde.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LENTEMENT AMASSÉ RAPIDEMENT DISSIPÉ. — HISTOIRE D'UN HÉRITIER. — AMANDA! — UN DUEL DE M. DE LAMARTINE. — UNE FABRIQUE DE CANARDS. — D'OÙ VIENNENT TANT D'ATTAQUES CONTRE LES ÉCRIVAINS. — CE QUI EST ARRIVÉ A UN SCULPTEUR POLI. — LETTRE DATÉE D'UN PETIT RESTAURANT. — UN OFFICIER PLUS AMOUREUX DU MEXIQUE QUE D'UNE BELLE ET RICHE HÉRITIÈRE. — UN AVIS INÉDIT DE LAMENNAIS. — GAVARNI EXPROPRIÉ!

~~~ C'était bien la peine !

Un vieux gentilhomme du Morvan a passé les trente-cinq dernières années de sa vie renfermé dans une terre du versant occidental de la Côte-d'Or, pour y faire des économies sur le revenu de son capital, dont il poursuivait l'accroissement par d'infatigables travaux de propriétaire vigneron.

A l'âge de 45 ans, il eût bien voulu se remarier avec une aimable veuve de Château-Chinon, qui lui plaisait de tout point... Mais il a craint de donner des co-héritiers à son fils Henri, et la vertu du père a ainsi doublé l'héritage de l'unique enfant.

Celui-ci se maria de bonne heure avec une Parisienne, dans la famille de laquelle il était admis à l'époque où il faisait à Paris ses études médicales. Époux et docteur, il revient s'établir au pays... ce dont la jeune femme fut assez peu charmée !

Un fils leur naît, — et presqu'en même temps meurt le bonhomme, le gentilhomme vigneron. Le souffle qui s'éteint en haut de l'âge, renaît en bas !

Le médecin se prend pour cet enfant de la même passion dont il a jadis lui-même été l'objet. Son père lui a laissé une vingtaine de mille livres de rentes? Il faut que son fils Albert en ait un jour quarante ! Nul travail, nulle privation ne lui coûteront pour réaliser ce rêve. Il a conservé du cher Paris de sa jeunesse, de sa vie d'étudiant, les souvenirs les plus attractifs... Il ne retournera jamais à Paris, dans la crainte de trouver ensuite sa bourgade trop triste ! Il résistera même sur ce point aux désirs bien naturels de sa jeune femme — et la pauvre Parisienne de la rue de Choiseul restera enterrée pendant toute sa vie sur cette petite chaîne de montagnes qui sépare le bassin de la Seine de celui de la Loire. Elle ne peut fouler son adoré boulevard que trois fois en vingt ans, — et à des dates funèbres pour la famille...

Un précepteur fait l'éducation d'Albert. Pendant qu'il apprend le latin et devine Paris, le père s'épuise en fatigues de vigneron montagnard et de médecin de campagne. Il passe tous ses jours et parfois un peu de ses nuits à courir les chemins sur un bidet. La pauvre mère vieillit et ne se console pas de sa vie manquée d'épouse. Ce n'est qu'à quarante ans presque, que, l'habitude domptant sa première nature, elle tombe dans l'hébétement de la résignation. Albert a vingt ans.

Qu'en fera-t-on?

Le gentilhomme, qui voit son fils au microscope, s'imagine que cet aigle peut escalader toutes les hauteurs sociales. La mère, dès qu'il a été en âge de comprendre, ne lui a parlé que de Paris : Paris sa jeunesse, Paris son regret, son impuissance, ce Paris loin duquel elle a langui depuis son mariage ! Est-ce de cette nostalgie que la pauvre femme meurt à quarante-trois ans?

Albert pleure sa mère sans l'avoir bien comprise, car la malheureuse s'était peu à peu refermée sur elle-même, — renfermée en elle-même, — comme ces fleurs dont le cœur craint le froid, et qui, le soir venu, ferment leur corolle. Restait le médecin-vigneron, tout accablé de son double métier, et ne s'y épargnant pas. Il devrait s'accorder une petite voiture pour faire ses visites chez les campagnards malades ; il s'en refuse le secours et va à la pluie, au vent, au soleil sur son bidet, tandis qu'Albert rêve à tout ce que révèle de parisien le journal complaisamment prêté par un voisin abonné.

Albert est intelligent, son imagination saute déjà par-dessus les murs, et lui montre l'horizon vers lequel sa pauvre mère a tourné son dernier regard. Le père ne sait encore à quel métier, à quel art confier ce garçon de vingt-deux ans, qui a dépassé tout ce que le pays a pu lui fournir de maîtres. Celui-ci ne comprend point l'avarice de son père... Goriot, et se demande à quoi sert l'argent que les tenanciers du vigneron apportent deux fois par an...

Quant au père, ce qu'il rêve, c'est de voir le jeune baron son fils épouser la fille pauvre du marquis d'E..., qui demeure en Nivernais, et à l'aide des sept à huit cent mille francs qu'il lui laissera un jour, relever l'antique château d'E... et reprendre la vie aristocratique, brisée en 1789 dans cette grande famille bourguignonne. Une fois lancé dans cette voie, on ne sait pas où il pourra s'arrêter! Les rudes privations que son vieux père s'est imposées pour lui léguer le bien qu'il a trouvé, il les a à son tour imposées à son amour paternel ; il a emprisonné sa femme dans un bourg, il s'est couché tard et levé tôt pour poursuivre cet œuvre d'abnégation, d'immolation, de privations, — afin qu'Albert pût reprendre le titre de la famille dans une fortune accrue, et épouser une descendante du maréchal de B..., l'un des vainqueurs des Flandres au temps des Espagnols. Travailler soixante ans, comme l'avait fait son père, pour avoir, — ne fût-ce qu'un quart d'heure, au lit de mort, — la joie de penser que ce grand but est atteint... tel fut le ressort, le mobile, le nerf de toute cette vie! . . . .

Dix ans se passent. . . . .

C'était au dernier bal de l'Opéra. Un homme d'une trentaine d'années, l'air très-ému, cherchait un de ses amis de loge en loge, aux secondes. Il avait été insulté par un individu donnant le bras à un domino rose. Ce domino était une créature qui avait croqué (ou plutôt habilement happé, amassé et soigneusement mis à part) une somme énorme : plus de cinq cent mille francs, à un jeune homme, venu en plein Paris à l'âge des plus dangereuses folies, c'est-à-dire après une éducation de province, de campagne, qui l'avait laissé fort tard, trop tard, neuf à toutes les impressions.

Ce jeune homme. . . . .

C'était Albert! Son père, le médecin-vigneron, était mort par suite d'un refroidissement contracté à trotter sur son bidet, pour épargner la dépense d'une petite voiture et d'un valet pour en prendre soin. Albert orphelin à vingt-sept ans, Albert auquel le marquis d'E... avait refusé sa fille pour la donner au général de R..., Albert avait été retenu en Morvan par son père, qui, tristement déçu dans ses espérances matrimoniales, avait rêvé la députation dans le pays pour son fils. Il essayait de fonder sa considération locale comme propriétaire vinicole, en l'associant à ses travaux, et lui tenait serrés les cordons de la bourse pour multiplier l'épargne et ses produits, jusqu'au jour du triomphe. Mais le pauvre gentilhomme était brusquement mort, — comme son père même, — avant d'avoir atteint son but!

Sitôt qu'il se vit libre, Albert accourut dans ce prestigieux Paris dont l'avait tant entretenu sa pauvre mère l'exilée. Là, maître de sa fortune, inexpérimenté, ardent, insoucieux, Albert était tombé dans tous les pièges qu'on connaît, ou qu'on devine...

Et c'était la nommée Rosalba, ou autre chose en a, qui, depuis trois ans, happait toute cette fortune laborieusement, péniblement amassée, augmentée par le père et par l'aïeul !

Albert, à force de leçons puisées dans cette vie nouvelle, commençait enfin à ouvrir les yeux, — et s'était pris de querelle avec l'individu qui, d'aventure, accompagnait la donzelle. Il devait se battre le lendemain lundi...

Heureusement que des gens honorables et raisonnables intervinrent et qu'il fut facile de contraindre le cavalier passager du domino rose à s'excuser de certains mots sentant trop l'absinthe et la pipe...

Après une explication avec la dame de ses largesses, Albert a compris un peu tard que l'expérience qu'il avait enfin acquise... ne valait pas ce qu'elle lui avait coûté!

Il est reparti pour le Morvan, cultiver les vignes par hasard sauvées du naufrage du reste de sa fortune.

Hier, j'ai aperçu Amanda au Bois. Elle conduisait deux poneys attelés à un joli *panier à salade*. Elle a acheté cet équipage... du prix même épargné par le père d'Albert pour le cabriolet si utile au médecin de campagne, et dont l'acquisition l'eût sauvé du mal dont il est mort !

~~~ Voici, croyons-nous, une page curieuse :

« J'étais secrétaire d'ambassade à Naples. Je quittai Naples et Rome en 1822. Je vins passer un long congé à Paris. J'y fis paraître la *Mort de Socrate*, les *Secondes Méditations*. J'y composai, après la mort de lord Byron, le cinquième chant du poëme du *Child Harold*.

Dans ce dernier poëme, je supposais que le poëte anglais, en partant pour aller combattre et mourir en Grèce, adressait une invective terrible à l'Italie pour lui reprocher sa mollesse, son sommeil, sa voluptueuse servitude. Cette apostrophe finissait par ces deux vers :

> Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
> Des hommes, et non pas de la poussière humaine!..

Les poëtes italiens eux-mêmes, *Dante Alfieri*, avaient dit des choses aussi dures à leur patrie. Ces reproches, d'ailleurs, n'étaient pas dans ma bouche, mais dans la bouche de lord Byron : ils n'égalaient pas l'âpreté de ses interpellations à l'Italie. Ce poëme fit grand bruit : ce bruit alla jusqu'à Florence. J'y arrivai deux mois après, en qualité de premier secrétaire de légation.

A peine y fus-je arrivé, qu'une vive émotion patriotique s'éleva contre moi. On traduisit mes vers séparés du cadre, on les fit répandre à profusion dans les salons, au théâtre, dans le peuple ; on s'indigna dans des articles de journaux et dans des brochures, de l'insolence du gouvernement français, qui envoyait, pour représenter la France dans le centre de l'Italie littéraire et libérale, un homme dont les vers étaient un outrage à l'Italie. La rumeur fut grande, et je fus quelque temps proscrit par toutes les opinions. Il y avait alors à Florence des exilés de Rome, de Turin, de Naples, réfugiés sur le sol toscan, à la suite des trois révolutions qui venaient de s'allumer et de s'éteindre dans leur patrie. Au nombre de ces proscrits se trouvait le colonel Pepe. Le colonel Pepe était un des officiers les plus distingués de l'armée ; il avait suivi Napoléon en Russie ; il était, de plus, écrivain de talent. Il prit en main la cause de sa patrie ; il fit imprimer contre moi une brochure dont l'honneur de mon pays et l'honneur de mon poste ne me permettaient pas d'accepter les termes. J'en demandai satisfaction. Nous nous battîmes dans une prairie au bord de l'Arno, à une demi-lieue de Florence. Nous étions tous les deux de première force en escrime. Le colonel avait plus de fougue, moi plus de sang-froid. Le combat dura dix minutes. J'eus cinq ou six fois la poitrine découverte du colonel sous la pointe de mon épée : j'évitai de l'atteindre. J'étais résolu de me laisser tuer, plutôt que d'ôter la vie à un brave soldat criblé de blessures, pour une cause qui n'était point personnelle, et qui, au fond, honorait son patriotisme. Je sentais aussi que si j'avais le malheur de le tuer, je serais forcé de quitter l'Italie à jamais. Après deux reprises, le colonel me perça le bras droit d'un coup d'épée. On me rapporta à Florence. Ma blessure fut guérie en un mois. »

Les duels sont punis de mort en Toscane. Le nôtre avait eu trop d'éclat pour que le gouvernement pût feindre de l'ignorer. Ma qualité de représentant d'une puissance étrangère me couvrait ; la qualité de réfugié politique aggravait la situation du colonel Pepe. On le recherchait. J'écrivis au grand-duc, prince d'une âme grande et noble, qui m'honorait de son amitié, pour obtenir de lui que le colonel Pepe ne fut ni proscrit de ses États, ni inquiété pour un fait dont j'avais été deux fois le provocateur. Le grand-duc ferma les yeux. Le public, touché de mon procédé et attendri par ma blessure, m'applaudit la première fois que je reparus au théâtre. Tout fut effacé par un peu de sang entre l'Italie et moi. Je restai l'ami de mon adversaire, qui rentra plus tard dans sa patrie, et devint général. »

Ce colonel Pepe (Gabriel) était l'un des trois frères Pepe, officiers aux carrières orageuses, qui servirent dans l'armée franco-napolitaine — et dans le carbonarisme. Le plus célèbre fut Guillaume, mort à Turin en 1855, et debout aujourd'hui par la statue que cette ville a récemment élevée à ce héros de deux révolutions. — Gabriel, l'adversaire de M. de Lamartine, servit dans l'armée du roi Joseph d'Espagne, puis dans celle de Murat, fut membre du parlement napolitain en 1820, et bientôt persécuté après la restauration autrichienne, il se retira à Florence, y renonçant à la politique pour s'occuper de science. C'est alors qu'eut lieu le duel ci-dessus raconté.

~~~ Il y a à Paris une officine où de pauvres bohèmes sans ouvrage, presque sans pain, et tout à fait sans bottes, fabriquent au plus bas prix les plus stupides canards. L'ancien entrepreneur d'une impuissante feuille judiciaire, vieillard pitoyable, aux abois pour cent sous, reçoit ces billevesées, ces inventions
~~~

saugrenues, et s'efforce de les faire avaler, insérer pour quelques centimes la ligne, dans les journaux parfois sans défiance et souvent sans nouvelles. Tant que ces inventions niaises n'entament que les asphyxiés par amour, les noyades par trahison et les assassinats par jalousie, il n'y a pas d'autre mal que de familiariser le peuple avec des excès que lui prêcheot de dangereux exemples. Mais lorsque les petits malheureux qui inventent ces turpitudes veulent se lancer dans le pittoresque, ils choisissent de préférence, pour en faire les héros impossibles de leurs contes absurdes, une classe d'hommes à la haine desquels les poussent plus particulièrement leur impuissance et leur envie : les écrivains.

Hier encore, c'était l'histoire d'un M. Charles L...., *homme de lettres* « sans argent, ce qui pour un écrivain n'est pas chose extrêmement rare » dit très-finement l'auteur du canard. Ce M. L... (cherchez!) rencontre un chien crotté et l'invite à le suivre; voyez le joli récit! Un passant perd son porte-monnaie, le chien le trouve, etc., etc. Bref, une histoire stupide.

Pourquoi donc les inventeurs limitent-ils aussi obstinément le choix de leurs personnages dans la classe des hommes dont ils voudraient bien avoir le talent, l'influence, la réputation, l'aisance? Pourquoi ne pas aussi bien attribuer ces sottes aventures, tantôt à des apothicaires, tantôt à des gendarmes en retraite, tantôt à des capitaines au cabotage? pourquoi affubler toujours des rôles les plus équivoques les mêmes membres d'une classe laborieuse, qui conquiert péniblement son indépendance à la sueur de sa plume?

C'est que ces fabricants de canards n'envient rien aux bonnetiers, aux fabricants de chocolat et de chaussures à vis, tandis qu'au contraire toute valeur littéraire les exaspère dans leur venimeuse obscurité. Mais ce qui est plus surprenant encore que cela n'est triste, c'est de voir des journalistes accrédités, des hommes qui préparent tous les matins une partie de la pâture intellectuelle du pays, lancer avec irréflexion dans la publicité ces histoires bêtes, ou bien, les recevant dans la pénurie de faits authentiques, n'avoir pas l'idée d'en effacer ce qu'elles offrent d'offensant pour leur corporation même!

Et on se plaindra ensuite que tel marchand de bois en retraite refuse de donner sa fille en mariage à tel ou tel rédacteur d'un journal influent! (le fait est d'hier). Notre profession d'écrivain, qui doit être une des plus nobles, comme elle est des plus prestigieuses, risque souvent ainsi d'être diminuée par cette fatale et inepte propension à tirer sur nos propres troupes.

— « Que faites-vous? — demandait un jour un ministre du dernier règne à un journaliste qui avait plus de talent et d'obligeance que de fortune.

— « Ce que je fais? Je fais... les autres! » — répondit l'écrivain.

Telle est cette profession! Elle distribue la gloire, la popularité, la fortune à une foule de gens, et elle le fait avec un désintéressement si grand, qu'elle reste assez humble pour qu'on puisse vraisemblablement l'affubler de toutes sortes d'absurdes historiettes. Et notez encore ceci : c'est que lorsqu'un journaliste, un homme de lettres, devenait ministre, comme le furent MM. Thiers, Guizot, Rémusat, Salvandy, Cousin, Lamartine, Villemain, etc., ou est nommé sénateur comme l'ont été Mérimée, Laguéronnière, etc., personne n'est plus particulièrement attaqué... et par qui? par ses confrères de la veille! La jolie profession, n'est-ce pas? Sans compter mille autres perfidies, cent autres lâchetés, la vomique des êtres malfaisants qui vous entourent dans l'ombre, les insultes des fous, les dénigrements des paresseux jaloux de votre heureux labeur, les immondes attaques des couards, les lettres anonymes... Passons!

~~~ On nous écrit :

« Monsieur,

» Il y a aux numéros impairs de la rue de l'Est un petit restaurant de peu d'apparence, mais où j'aime à aller prendre mes repas quand je me trouve seul à Paris, parce qu'il est le rendez-vous des artistes, assez nombreux dans le quartier. La conversation s'y établit d'une table à l'autre entre les habitués; elle est toujours vive, souvent intéressante, et aux discussions d'art et d'esthétique viennent souvent se mêler de piquantes anecdotes. En voici une que j'y ai entendu dernièrement raconter.

» Deux statuaires, M. A... et M. B..., demeurent dans la même maison. Une dame d'un extérieur modeste demande au concierge M. A... Sur l'indication qui lui est donnée, elle va frapper à la porte de l'atelier. Le farouche sculpteur était chez lui; mais jugeant la visiteuse sur l'apparence et la prenant pour une de ces quémandeuses qui courent les ateliers, il se tint coi et n'ouvrit pas.

» La visiteuse revient à la loge :

» — M. A... n'y est pas. Est-ce qu'il n'y a pas d'autres sculpteurs dans la maison?

» — Certainement, madame. Voyez d'ici M. B..., qui fait charger une de ses statues sur ce chariot.

» La dame consulte une liste qu'elle avait à la main, et, probablement satisfaite du renseignement, se dirige vers M. B..., qui la prie d'attendre qu'il ait achevé son chargement, puis l'introduit dans son atelier et lui demande ce qu'elle désire.

» — Monsieur, je voudrais faire placer deux statues en marbre dans une chapelle, en Espagne, et je viens vous demander de les exécuter.

» — Vous savez, madame, que les statues en marbre sont d'un certain prix, surtout si vous les voulez de grandeur naturelle?

» — Je le sais, monsieur; aussi ai-je l'intention d'y consacrer dix mille francs.

» — C'est déjà une somme; mais je crois qu'il faudrait ajouter un tiers en plus.

» — Eh bien, monsieur, faites vos calculs et venez me rendre réponse demain, rue..., n°... Vous demanderez M^{me} de Monréal.

» L'artiste reconduit poliment la dame et se croise dans la cour avec A..., qui disait à la portière : — Vous voyez cette dame? si elle revenait par hasard, dites que je n'y suis pas!

» Mais en apprenant ce qui venait de se passer, M. A... plaisanta son confrère sur la superbe commande qui lui avait été faite par la pauvre dame, qui, sans doute, *avait une araignée dans le plafond*. M. B... voulut *en avoir le cœur net*. Il se rendit à l'adresse indiquée, où il trouva une superbe demeure, un non moins superbe suisse, qui, au nom de la dame mystérieuse et à la description qui lui en fut faite, ne dédaigna pas de s'écrier :

» — Ah! c'est bien madame! Vous pouvez avoir confiance, monsieur; la princesse de Monréal a des millions de fortune, et ce qu'elle vous a commandé elle le payera largement!

» La dame inconnue était une émule de ce fameux sultan des *Mille et une Nuits*, qui, pour surprendre ses gens, parcourait sa capitale sous les plus humbles déguisements.

» Le soir, au petit restaurant, A... ne riait plus. Il a donné à sa concierge l'ordre de recevoir tout le monde. La princesse inconnue reviendra-t-elle?

. . . .

» J'hésite à signer; mais vous ne me trahirez pas, je l'espère, car, on me traiterait en espion dans le petit restaurant, et on ne dirait plus rien devant moi. Donc je signe... »

~~~ Il n'y a que Paris pour certaines aventures! Une soirée dansante avait lieu, il y a deux mois, au second étage d'une confortable maison de la rue Louis-le-Grand. La maîtresse du logis, mariée depuis peu, possède un frère à l'École polytechnique, un joli garçon, un excellent sujet. Une vieille amie de la famille avait, quelques jours avant le bal, écrit à celle qui le donnait :

« Ma chère enfant, le sous-préfet de *** m'a recommandé M^{lle} H... et son jeune frère. L'une a vingt ans, l'autre en a quinze. Le frère sert de cavalier à la sœur, car ils sont orphelins. Je facilite autant que je peux, du fond de mon fauteuil, leur entrée dans le monde. Ayez la bonté de les inviter à votre soirée, vous nous ferez à tous grand plaisir. Votre vieille amie. »

Le frère et la sœur furent invités. La jeune personne était charmante, avec une singularité : des yeux positivement verts. Mais cela n'allait nullement mal à son teint fort blanc, sous ses cheveux noirs. L'élève de l'École polytechnique la trouva délicieuse ainsi, et la fit considérablement danser. Cela ne déplut pas à la belle aux yeux d'émeraude, et pour le souper, auquel ne furent retenues que des personnes privilégiées, elle mangea beaucoup et but un peu, comme une vraie femme qui ne se donne aucun air de sylphide. L'École polytechnique avait mis bas les armes à la troisième valse; au pâté de foie gras elle capitulait sans conditions. Le vainqueur fut généreux : c'est lui qui, vers quatre heures du matin, battit en retraite.

Quelques jours se passent. Les yeux verts durent se baisser dans une visite, on peut dire de digestion, que M^{lle} H... fit à la sœur du Polytechnicien. Le gaillard était là, et fit énormément l'aimable. Le soir, rentré à son École, il se replongea tellement dans les mathématiques, que le *cosinus de la latitude* lui fit oublier les beaux yeux couleur de la mer, et le *sinus de la déclinaison* les autres charmes de la demoiselle. Deux jours après, il voyait bien encore un peu le doux visage de la jeune fille; mais huit jours plus tard il ne restait plus dans l'esprit du galant que des figures... de géométrie.

Nouvelle lettre de la vieille amie à la sœur de celui-ci :

« Ma chère enfant, je suis vieille et n'ai pas le temps de faire de la diplomatie. Votre frère tient-il beaucoup à son avenir militaire ou savant? Renoncerait-il à l'algèbre pour une jeune fille? Elle a les plus beaux yeux du monde; mais sa cassette les a encore plus beaux. Sans en avoir l'air, M^{lle} H... possède cinq millions, car elle n'est rien moins que la fille du grand manufacturier X*** qui fut député sous le dernier règne. Venez me voir, si vous pensez qu'il y ait lieu. — Votre affectionnée. »

Vous voyez d'ici, n'est-ce pas, le jeune homme quittant brusquement toutes les trigonométries du monde, et accourant aux pieds de l'orpheline? Sachez pourtant la vérité : l'élève a... refusé! La campagne du Mexique lui a tourné la tête : il ne rêve que siéges, stratégie, opérations militaires. Une infante, eût-elle les yeux en émeraudes véritables et les lèvres en corail authentique, ne pourrait, millions compris, le faire renoncer à l'avenir, aux boulets qu'il rêve. Il refuse net cette adorable jeune fille et ses millions!

Hier, on montrait une lettre qui annonçait que, furieuse, déçue, humiliée, et d'autant plus tout cela qu'elle est éprise, M^{lle} H... part pour Lorient. Il est évident qu'il s'agit de l'Orient. Avis aux touristes.

Ne voilà-t-il pas une histoire bien imprévue? Je vous certifie pourtant qu'elle est aussi authentique qu'invraisemblable.

~~~ Le docteur Pierquin posait, en 1821, la question suivante à l'abbé de Lamennais :

« Un médecin, appelé auprès d'un malade, reconnait que ce malade a été empoisonné. Est-il dans l'obligation morale de déclarer son opinion, très-bien fondée, à l'autorité compétente? »

Lamennais répondit par une lettre que nous avons sous les yeux :

« ... Indubitablement. Un simple particulier ne serait pas tenu à cette déclaration, pas plus que le prêtre, qui doit garder le secret de la confession ... Mais le médecin est un homme public, il a envers la société des devoirs particuliers qui résultent de ses fonctions mêmes. Il doit parler! »

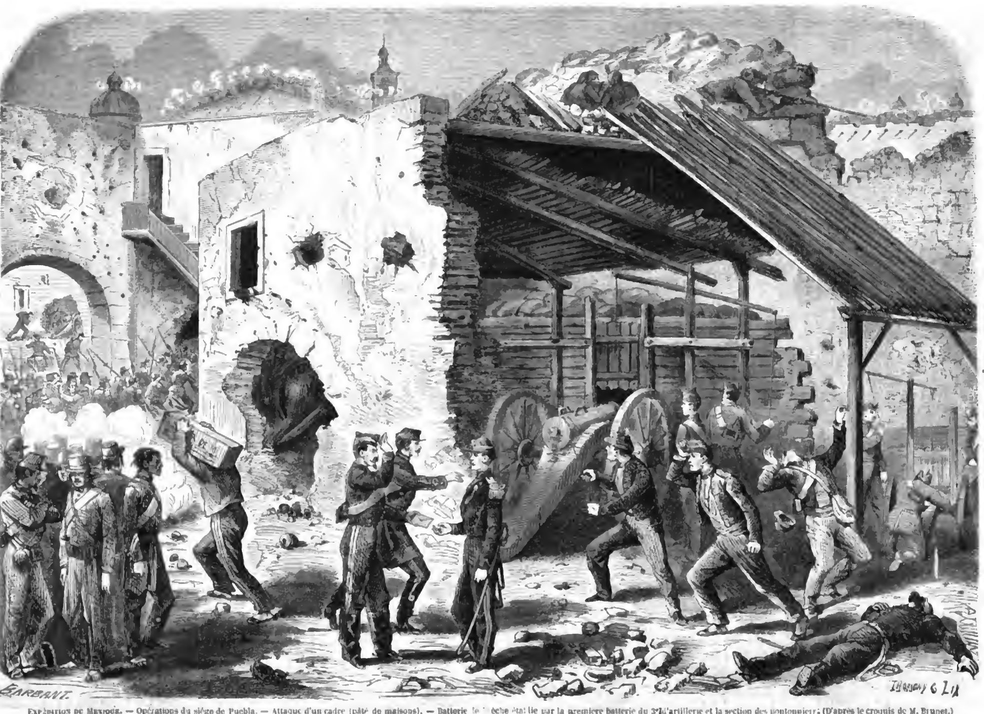
~~~ Le prolongement du chemin de fer d'Auteuil va amener la disparition d'une propriété devenue presque historique par le nom du célèbre artiste qui l'habite : Gavarni.

C'est l'ancienne maison de campagne du brodeur des manteaux impériaux de Napoléon I^{er}, au n° 49 de la route de Versailles, au lieu dit *le Point du Jour*. Gavarni avait complétement renouvelé le jardin de cette habitation avec de fortes dépenses et le haut goût d'un horticulteur et arboriculteur. Car, Gavarni n'est pas seulement le grand dessinateur si apprécié que l'Europe intelligente connaît; c'est aussi, chose imprévue, un habile ingénieur de jardins! Mouvements de terrain, bassins, rocailles, escaliers, la pierre mêlée à la verdure, il n'avait rien épargné sur le choix et dans la dépense. C'est là qu'il fallait aller pour voir une curieuse collection de ces arbres, dits *arbres verts*, conifères au feuillage persistant, pour lesquels l'hiver n'existe pas, et qui sont si fort à la mode aujourd'hui. Sa collection rivalisait presque avec celle du petit Trianon; c'était une création chérie du grand artiste, dont rien ne restera! Les rails passeront sur l'emplacement de l'atelier même..., là où les pierres lithographiques des *Masques et Visages*, et de tant de séries populaires s'étaient successivement empilées...

Gavarni va donc émigrer avec son habile crayon et sa plume non moins célèbre que ce crayon. Où ira-t-il où ses nombreux amis auront-ils à le chercher? L'expropriation lui est si pénible, qu'il n'a pas encore eu le courage de s'en enquérir lui-même!

JULES LECOMTE.

Illumination à la résidence impériale de Fontainebleau, en l'honneur de la prise de Puebla, le 11 juin 1863. (D'après le croquis de M. Moullin.)



Expédition du Mexique. — Opérations du siége de Puebla. — Attaque d'un cadre (pâté de maisons). — Batterie de brèche établie par la première batterie du 3e d'artillerie et la section des pontonniers. (D'après le croquis de M. Brunet.)

EXPÉDITION DU MEXIQUE

Gourbi des officiers de la batterie d'artillerie de la garde

Quoique la prise de Puebla soit un fait connu depuis un certain temps et que tous les rapports officiels aient déjà été publiés, c'est seulement aujourd'hui que nous pouvons donner les dessins les plus récemment arrivés.

Notre correspondant, M. Brunet, ne peut nous envoyer ses croquis par le télégraphe, et force est pour lui comme pour nous d'user des seuls moyens de transport possibles, les bateaux à vapeur. Nous donnons aujourd'hui l'intérieur d'un gourbi élevé par les officiers de la batterie d'artillerie de la garde, sous Puebla, au bord de l'Atoyac, et dans lequel ils ont établi leur mess.

Le gourbi est appuyé contre une charmante petite grotte, d'où s'échappent mille filets d'eau ; nos officiers ont fait construire un bassin en gazon qui reçoit l'eau du rocher, et un escalier taillé dans le roc leur permet de se rendre avec la plus grande facilité de leurs tentes dans ce charmant réduit. De l'intérieur du gourbi, on aperçoit la Barranca et le cours de l'Atoyac par une fenêtre et deux portes, dont l'une est bâtie avec la tige de la fleur d'aloès.

Ce nouveau genre de construction a obtenu le plus grand succès, et tous les officiers sont venus visiter cet abri pittoresque.

Le général Neigre aussi a voulu voir le fameux gourbi, et il en a été tellement satisfait, qu'il s'est invité à déjeûner avec les officiers qui en font leur salle à manger.

Notre correspondant a choisi, pour prendre son croquis, le moment où le capitaine-commandant cause avec le capitaine en second, M. Clairin. Derrière se trouve M. de Thury, en tenue d'intérieur, et M. Gartner, lieutenant en premier de la batterie, réfléchit, la tête appuyée sur le coude; enfin, à gauche, notre correspondant lui-même se représente accroupi et lutinant sa petite chienne *Puebla*.

L'intérieur du gourbi, avec sa fontaine, ses tables et ses chaises, offre vraiment l'aspect le plus pittoresque ; joignez à cela la richesse de verdure et de végétation des arbres et des plantes qui abritent ce léger édifice, après en avoir fourni les matériaux, et il sera facile de comprendre que sous ce climat de feu cet abri offre réellement un aspect enchanteur.

A. H.

Fête donnée à Fontainebleau à l'occasion de la prise de Puebla.

La nouvelle de la chute de Puebla, qui a rempli de joie tous les cœurs vraiment français, est arrivée au palais de Fontainebleau au moment où Leurs Majestés venaient de se mettre à table.

Il serait oiseux de dire l'effet que la nouvelle de cette importante victoire a produit sur les hôtes réunis dans la grande salle à manger du château. Nous dirons seulement qu'aussitôt que S. M. l'Impératrice eut terminé la lecture de la dépêche télégraphique, S. A. le prince impérial s'en empara, se mit à la copier à plusieurs exemplaires et la jeta aux musiciens de la garde qui jouaient dans la cour, associant ainsi, par une heureuse inspiration, l'armée à la joie que Leurs Majestés venaient d'éprouver.

Le bruit de la nouvelle et de cet incident charmant se répandit vite dans toute la ville, et, en moins d'une demi-heure, toutes les fenêtres étaient illuminées et pavoisées aux couleurs nationales.

S. M. l'Impératrice, pour répondre à cette manifestation touchante, ordonna, pour le dimanche 14, l'organisation d'une fête pour célébrer le succès de nos armes au Mexique.

En effet, ledit jour, à sept heures du soir, un grand dîner réunissait au château les notabilités de la ville.

Une illumination originale avait également été organisée dans les jardins ouverts au public, et au milieu de l'étang se dressait un échafaudage orné de verres de couleur, représentant un arc de triomphe, où les noms de Puebla, Forey, Bazaine et Douay se détachaient en lettres de feu.

Comme il n'est point de bonne fête sans feu d'artifice, lorsque la nuit arriva, le parc se remplit tout à coup de bruit et de lumière ; les fusées sifflèrent, les bombes éclatèrent, et les feux de Bengale resplendirent sur les bords du grand bassin, tandis que des musiques militaires exécutaient leurs plus belles marches.

A onze heures, la foule s'éloignait pleine d'allégresse et d'enthousiasme, et tout rentrait dans le calme ordinaire.

C'est là certainement une des fêtes les mieux réussies qu'il nous ait été donné de voir, car tout semblait concourir à la rendre belle : le temps était doux, le ciel étoilé, le vent s'était apaisé, et tous les cœurs battaient à l'unisson.

J. DE PEREZ.

Attaque d'un Cadre.

La gravure que nous donnons ici est un des épisodes du siége de Puébla.

Nos lecteurs savent que pour prendre cette ville il n'a pas suffi de franchir les défenses et de pénétrer dans l'intérieur des fortifications. Les Mexicains se sont retirés dans les maisons, où ils se sont défendus avec la plus grande bravoure, et il a fallu les en déloger quartier par quartier. Cette bataille des rues a fait éclater dans tout son jour l'héroïsme de nos soldats qui, sous une grêle de balles et en face d'ennemis pleins de courage, ont dû s'emparer de cette ville une rue après l'autre.

Les villes du Mexique sont bâties d'une façon qui facilite singulièrement la guerre des rues. Toutes les voies de communication partent d'un point central, se développent en lignes droites, et sont coupées à angles droits par les rues transversales. Les pâtés de maisons compris dans la section de quatre rues forment ce qu'on appelle un *cadre*, et chacun de ces pâtés de maisons a nécessité un siége particulier.

Nos soldats, après s'être emparés d'un cadre, en sortent pour en attaquer un autre.

A gauche, on voit les soldats mexicains faits prisonniers dans les précédentes rencontres ; les maisons sont étançonnées à cause de l'ébranlement produit par les grosses pièces, et pour empêcher les bâtiments de tomber sur nos braves soldats. Les Mexicains sont en face, séparés de nos troupes seulement par la largeur de la rue. Ils ont couvert les maisons qui les abritent de sacs de terre, derrière lesquels ils se postent pour nous envoyer leur fusillade. Du haut du quartier qui nous appartient, les zouaves leur répondent. Les embrasures des pièces sont établies dans une haute cloison ; à chaque coup, une trappe en guillotine se lève pour laisser passer le boulet, et se rabaisse aussitôt pour arrêter les balles ennemies.

Un planton apporte un ordre au capitaine Philibert qui, placé derrière une pièce, examine l'effet du coup.

Au deuxième plan, on lance une colonne d'assaut sur le cadre ennemi par une brèche faite dans le nôtre. Tout au fond est une seconde cour où nous avons encore des pièces; les murs sont criblés de boulets et de balles. A droite, dans le lointain, on voit les deux tours de la cathédrale, à gauche, le dôme de San-Augustino.

Cet épisode peut donner une idée des difficultés qu'a offertes le siége de Puébla qui, avant d'être prise, a nécessité plus de vingt affaires du même genre.

Pour extrait : A. H.

LE LIEUTENANT

(*Suite.*) 1

— C'est le cadeau d'une mère, dit-elle, c'est un souvenir qui vous rappellera votre promesse.

— Allons, allons, dit le comte qui ne voulait point prolonger cette scène attendrissante, allons, Paul, en route !

1 Voir les numéros 321, 322, 323.

Il embrassa la comtesse et Oscar ; il embrassa Athla dont la pâleur était extrême. Devant la porte, il vit deux chevaux. Derrière la selle de l'un d'eux était attaché un riche porte-manteau.

— Mon ami, lui dit le comte en lui désignant le dernier, voici votre cheval ; il est bon coureur, et avec lui vous franchirez vite la distance qui vous sépare de votre patrie...

— Et avec lui, monsieur le comte, répartit Paul, je franchirai plus vite celle qui sépare mon pays de Toula.

— Je l'espère, mon ami ; après votre oncle, vous n'aurez plus de famille en France, et ici vous en avez une qui vous aime. Allons, Paul, allons, je vais vous faire un pas de conduite.

A deux werstes de là, le comte s'arrêta.

— Mon bon ami, mon fils, je vous quitte ici ; vous allez voyager seul et librement. Dans chaque capitale de gouvernement qu'il faut traverser, vous présenterez cette pièce au gouverneur, et partout vous aurez aide et protection. Si votre cheval est trop fatigué, on vous en donnera un autre ; on fera pour vous ce qu'on ferait pour le fils du comte Woronsoff. Au surplus, mon brave enfant, pour que vous n'entamiez le portefeuille qu'arrivé dans votre pays, la comtesse m'a remis pour vous cette bourse ; elle veut que vous fassiez votre route en gentilhomme russe. Prenez-la ; c'est un travail d'Athla. Quand elle sera vide, ajouta-t-il en souriant, vous la placerez sur votre cœur pour la lui montrer à votre retour.

Paul avait le cœur gros de larmes et ne pouvait s'exprimer ; sans lui donner le temps de prendre la parole, le comte l'embrassa, tourna bride et s'éloigna au galop.

IV

Paul ne bougea de place qu'après avoir perdu le comte de vue. Les premiers jours furent sombres pour lui ; les jours suivants, il fut distrait par les changements de lieux et d'aspects. Dans tous les gouvernements russes, dans toutes les villes soumises au czar où il s'arrêta, il vit, par l'accueil que lui firent les gouverneurs et les commandants, combien était grand le crédit du comte Woronsoff.

Au bout de quatre mois, Paul arriva chez son oncle.

La joie du bon curé et celle de Claudine Renaud, la bonne gouvernante, les fêtes que lui faisaient ses anciens camarades de la commune, lui rendirent quelque temps son ancienne gaîté ; mais bientôt les souvenirs de Toula le firent retomber dans sa tristesse.

Sur ces entrefaites, l'oncle fut appelé à la cure de la cathédrale de Cahors, et Paul dut changer de résidence. Cahors ne lui offrit guères plus d'agréments que le bourg qu'il venait de quitter ; il n'y trouva, pour se distraire, que des promenades poudreuses, et les bords du Lot, qui n'est qu'un ruisseau auprès du Don et du Volga dont il avait admiré l'immensité.

Une distraction d'un autre genre ne tarda pas à lui être offerte.

Le curé Muret était ami de l'évêque, son ancien condisciple, et l'évêque était lié avec le commandant de la division. Le curé recommanda son neveu au prélat, et le prélat en parla au général. Le premier aide de camp du général venait de passer chef d'escadron dans un régiment de lanciers ; c'était une place vacante. On demanda à Paul ses états de service ; il les produisit. Ils n'étaient pas en grand nombre, mais ils étaient beaux. On compta ses actions d'éclat, ses blessures, sa captivité, et on trouva juste de lui accorder de l'avancement et la croix de la Légion d'honneur ; il fut promu au grade de capitaine, et remplaça le premier aide de camp du général. Les bienfaits qu'il avait reçus de la famille Woronsoff le mirent en état de s'équiper comme un officier de riche maison.

Paul était rentré depuis peu de mois au service, lorsque le bruit du débarquement de Napoléon à Cannes retentit dans toute la France. Le général de Paul se retira à Gand avec les Bourbons, et Paul resta à son poste.

Dans ce moment-là, beaucoup d'officiers supérieurs quittèrent leurs régiments, et il y eut des lacunes ; on voulait des officiers dévoués : le capitaine Paul fut rangé dans cette catégorie, et on l'envoya comme chef d'escadron au 2me chasseurs à cheval. C'est avec ce nouveau grade qu'il parut à la bataille de Waterloo.

Plus d'un ennemi tomba sous son sabre, mais à son tour il reçut plusieurs blessures. Voyant son régiment à moitié détruit et entouré par la cavalerie de Blücher, il se sauva en faisant une trouée et parvint à gagner la France.

Les Bourbons revinrent, et Paul fut mis à la demi-solde; le curé et l'évêque sollicitèrent pour lui : la demi-solde fut maintenue jusqu'à nouvel ordre; il reçut avec une parfaite indifférence le refus du ministre de la guerre. Ses désirs, ses pensées, étaient tournés du côté de Toula. Il avait écrit plusieurs fois au comte Woronsoff, et celui-ci lui avait exactement répondu; ses lettres se terminaient par ces constantes et bienveillantes paroles : « Votre famille de Russie aura toujours les bras ouverts pour vous. »

Paul avait enfin parlé à son oncle de son amour pour Athla et de son espoir de l'obtenir pour épouse, et le curé avait compati aux tourments que lui faisait éprouver son éloignement de l'objet aimé.

— Va, lui dit-il un jour, pars, épouse-la, mais reviens avec elle, que je vous bénisse tous les deux.

Paul promit et, au comble de la joie, il fit ses préparatifs de départ. Mais l'avant-veille du jour où il devait se mettre en route, l'oncle tomba dans une paralysie presque complète. Le curé fut entouré de soins par son neveu et sa gouvernante : le jour, la nuit, il voyait l'un ou l'autre au chevet de son lit. Cet état dura huit mois, au bout desquels le curé expira dans les bras de son neveu, en appelant sur lui les bénédictions du ciel.

Paul donna un mois à la douleur; ensuite il régla les affaires de la succession de son oncle et en laissa la jouissance à la gouvernante sa vie durant. A tout événement, se dit-il, ma demi-solde me suffira.

V

— Allons, Coco, ma bonne bête, dit Paul en montant à cheval, tu vas revoir ton pays après avoir fait campagne contre tes compatriotes; allons, en route!

Coco était le cheval sortant des écuries du comte Woronsoff; le noble animal n'avait rien perdu de son ardeur ni de sa force.

Paul n'avait plus de famille en France, il allait en rejoindre une autre en Russie. Cette fois, les étapes de Coco étaient presque doublées, et son feu ne baissait point; aussi mit-il quinze jours de moins pour franchir la distance.

Cinq cents pas avant la demeure du comte, Coco se mit à hennir et prit le galop; il s'arrêta de lui-même devant la grille de la cour d'honneur. Le comte avait calculé les étapes que pouvait faire le cheval, et il attendait Paul huit jours plus tard. Oscar fut le premier qui aperçut Paul et courut l'embrasser en lui criant :

— Sois le bien revenu, frère!

Le colonel et la comtesse arrivèrent et le serrèrent dans leurs bras. Paul ne pouvait point parler : ses yeux seuls exprimaient sa joie et sa reconnaissance. Woronsoff fit signe à la comtesse et à Oscar de se retirer.

— Mon enfant, lui dit-il, nous vous laissons un instant pour vous remettre.

Au bout d'une heure, Oscar vint chercher Paul; il avait recouvré la parole, et il s'en servit pour lui témoigner toute son affection. Paul l'avait laissé enfant, et durant son absence l'enfant s'était presque fait homme lui-même, et quoiqu'il n'eût encore atteint que sa vingt-deuxième année, avait pris les proportions d'un homme de trente ans. Sa taille était développée et renforcée; ses campagnes, ses grades, l'habitude du commandement, lui avaient donné un air plus mâle et plus posé, sans lui faire rien perdre de son heureux caractère.

En entrant dans le salon, après avoir salué le comte et la comtesse, ses regards cherchèrent avec inquiétude une autre personne.

— Ne cherchez pas et soyez sans inquiétude, mon cher Paul, dit la comtesse; Athla sera ici dans quelque temps.

En ce moment, Oscar qui était sorti, rentra tenant par la main un enfant dont la chevelure brune faisait ressortir un teint rose et blanc : il n'avait pas plus de trois ans. Il l'amena devant Paul qui l'attira vers lui et le plaça sur ses genoux.

— Sois le bienvenu ici, monsieur le Français, lui dit-il.

— Ah! madame, s'écria Paul en le serrant dans ses bras, le joli enfant! Veux-tu que je t'embrasse et veux-tu m'embrasser, mon petit ami?

J. L. BÉRAUD.

(La suite au prochain numéro.)

LES FAYENCES DE NEVERS

Le beau concours régional de Nevers, déjà raconté ici par la plume et par le crayon, n'avait pas à montrer au public rien que des bœufs, des moutons et des machines aratoires. Cela peut suffire aux Anglais, en cas analogue; *gens de viande*, comme nous les en raillons assez étourdiment, et comme ils s'en vantent très-justement, sachant qu'un homme nourri en vaut deux. Leurs concours agricoles à eux ne sont point des fêtes, ce sont des affaires. Ils s'y rendent sérieusement et s'en acquittent ainsi que d'une fonction. Ils laissent volontiers au logis la femme et les demoiselles. Ils commencent et finissent ces cérémonies par des expériences plantureuses de leur signification, n'ayant, dirait-on, amené et couronné les victimes que pour gourmandement les immoler! A la bonne heure, et voilà de la boucherie pratique. C'est voir dans les choses nettement et crûment ce qu'il y a.

Nous n'en sommes point encore à ce point parfait d'utilité simple. Selon notre éducation inachevée, le moral et l'animal font deux. Nous ne méprisons, certes, ni le beurre ni la laine, ni l'aloyau ni le gigot; nous admirons que nos maîtres,— car les Anglais le sont,— aient pu nous enseigner le bœuf sans cornes et presque sans os. Mais comme nous parons de linge et de fleurs l'autel domestique où cette chair devient la nôtre, de même il nous plaît, hypocrites et gens d'esprit que nous sommes, d'étouffer quelquefois ses mugissements sous nos chants et nos fanfares, d'apaiser de temps en temps, par les jouissances pures de l'art et de l'amour, l'appétit sanguinaire et culinaire qu'elle allume. Garnir la matière d'un peu de poésie, cela fait-il le chyle moins blanc?

Voilà pourquoi, sans doute, à ce concours régional de Nevers, la ville s'est trouvée manquer de pain, un soir, plutôt que de musique. Pas de lit beaucoup, mais de la danse. Nulle part et jamais nous ne vîmes l'hôtelier plus superbe, au lieu qu'on nomme *la Nièvre*, entre autres. Il ne se retournait même pas! Colin hospitalier du Soleil d'Or, qui, au refus de ces ventrus incléments, nous offris tes draps pauvres et ton souper modeste, sois béni! Ce n'était partout que croix d'honneur et belles dames, il fallait bien souffrir un peu. Humbles rideaux du Soleil d'Or, si, sous vos plis à carreaux rouges, la première nuit me fut si à plaindre, ce n'est point vous que j'en accuse. La poudre insecticide ne vous avait pas visités. Ce que je blâme, c'est M. et Mme Meillet, c'est M. Morère, c'est Mlle de Taisy, c'est M. Belval; ce sont M. et Mme Accursi, M. Triebert et le cher Batiste du Conservatoire, et le divin orchestre du Théâtre italien, et la maîtrise de Saint-Eustache, pour avoir, par l'attrait de leurs beaux renoms si doux, fait pour nous le cœur et l'accueil si durs aux grands aubergistes. Voyez donc! Au théâtre, *le Trouvère* et *les Huguenots*; au palais ducal, deux immenses concerts; à la cathédrale, la messe de Mme de Maistre et une messe de Weber : toutes les splendeurs profanes et toutes les grandeurs sacrées! Comment voulez-vous que devant ces choses il reste un matelas et de l'humanité dans une ville!

De plus, une exposition industrielle, qui dure encore, et donne tout ce qui peut être donné dans un cadre restreint. Bonne pensée partout et bon travail; l'art entrant dans l'industrie de plus en plus : ce qui est si admirable, quand le contraire est si funeste. La province excitée par nous et s'affranchissant de nous : chose louable et juste, tant que l'élève ne renie pas le maître, ce qui serait mortel. Une exposition des beaux-arts à l'hôtel de ville : cinq cents tableaux, deux cents sculptures et gravures, tous ou presque tous de noms jeunes et vaillants : les vieux ne voyagent plus guères; les vieux sont aux Champs Elysées, avec les morts.

Signalons, parmi ces jeunes œuvres, de très-bonnes eaux-fortes, pleines de couleur et de lumière, par une aimable Nivernaise, Mlle Mathieu, nièce de notre poëte Gustave. Une noble famille, où l'art circule et se transmet avec le sang.

Mais tout ceci n'eût pas encore suffi peut-être à conduire et retenir en cette ville l'affluence que je dis, et qui demeurera historique. La Société nivernaise des Sciences et des Arts avait, longtemps à l'avance, préparé autour du fait principal un appât véritablement national et irrésistible. Nevers a sa célébrité entre toutes les villes de France : ancienne, grande, universelle; c'est sa fayence. Et nous écrivons à dessein fayence avec un *y*, parce que pour nous le baptême de notre vaisselle est français, ne venant point de Faënza, une ville d'Italie, mais de *Fayence*, en toutes lettres, commune de vieille poterie, dans le département du Var. Vers la fin du seizième siècle, comme les Gonzague étaient ducs de Nevers et avaient déjà carrelé le sol de leur palais en *faïences* italiennes, un de leurs gentilshommes, sachant voir et se promenant avec des velléités géologiques, reconnut à côté de la ville des terres comme il en avait vu employer par les fayenciers de sa patrie. Sur quoi le duc-gouverneur, curieux de se faire aimer d'un beau pays pour de belles choses, appela d'Italie des ouvriers savants, tels qu'en faisaient et fournissaient Faënza, Savone, Albissola, Lodi, Urbino, Montelupo, Castelli, etc. En ce temps, il était du fayencier comme du verrier : dans les deux états le gentilhomme gardait sa noblesse et ne dérogeait pas; on tournait et l'on soufflait habillé de dentelles et l'épée au côté. Trois nobles seigneurs du pays de Gênes fondèrent ainsi la poterie de Nevers : c'étaient trois frères de la famille Corradi, dont nous avons fait Corrade et Conrade; Dominique, Baptiste et Augustin. Ils gardèrent leur secret toute leur vie; on ne le connut qu'après eux. Parmi ceux qui en avaient hérité, quelques mécontents l'emportèrent jusqu'à Rouen un jour. La fameuse fayence rouennaise en naquit. Tout sert au bien commun, même les actions mauvaises.

La fayence de Nevers s'est maintenue belle pendant deux cents ans malgré la porcelaine de Chine, les terres de Saxe, d'Angleterre, et tout ce qui s'en suit. On lui connaît quatre époques, qui sont quatre histoires de l'art. On en possède trois genres précieux et inimités : le polychrome, le camaïeu, la sculpture émaillée. Quoi d'amusant et de charmant comme les fantaisies polychromes à quatre couleurs, le trait brun, les chairs jaunes, les animaux et les arbres bleus, le ciel vert : avec une audace et un style dont rien n'approche? Les camaïeux, à caprices bleus sur fond blanc, sont des ravissements d'amoureuse douceur; la couleur y carresse la pâte; le dessin parle, et chante tous les poëmes de la jeunesse. Comme il n'était guères machinal ni mécanique, le travail de ce temps-là! Comme l'ouvrier s'y mettait bien tout entier dans son œuvre! La sculpture émaillée surpasse encore les deux autres genres : c'est comme une grande voix de l'art et de l'esprit contemporains. Lumineuse presque et chaude autant que l'Italie; pure et statuaire comme les immortalités de Lucca del Robia. Les trois genres peints sur émail mou, et cuits au grand feu de four, ce qui les rend indestructibles.

A part les pièces que le musée céramique possède, les restes de cette industrie magnifique sont dispersés dans toutes les mains riches et curieuses. La Société nivernaise, si bien dirigée dans l'espèce par M. du Broc de Segange, son vice-président, est parvenue pour une fois à les emprunter et à les réunir. Autour de cette résurrection, qui a dû ouvrir trop de tombeaux intimes pour que jamais l'on songe à la renouveler, la Société, au nom de la ville, avait convié les modernes céramistes français. C'était comme un congrès de merveilleux vivants au studieuse adoration de ces morts, leurs maîtres pour l'éternité. Entrevue unique, au souvenir impérissable; comparution bienfaisante du passé devant le présent, dont encore les Anglais nous donnèrent l'idée dernière au musée de Kensington; et qu'il faudra reproduire dans toutes les branches de notre art industriel, si nous tenons vraiment à le régénérer.

AUGUSTE LUCHET.

EXPOSITION D

VUE DU GRAND SALON CARRÉ. —

Exposition des Beaux-Arts

LE GRAND SALON CARRÉ (PALAIS DE L'INDUSTRIE).

Tout Parisien un peu fervent arrive facilement à se persuader que tout ce qui n'habite pas les bords de la Seine languit et conserve au cœur une éternelle tristesse. Nous croyons bien vite à la nostalgie du boulevard des Italiens, et nous déplorons avec une parfaite sincérité le malheur des gens qui vivent au bord du lac de Côme à Belgirate, ou au lac Majeur à Arona; nous nous apitoyons en pensant que la perspective Newski est sillonnée d'élégants drowski, et que ces infortunés boyards qui s'y promènent ne jouissent pas de l'ineffable bonheur d'applaudir l'Arnal du jour ou la Brohan de la veille, d'admirer le *Fromentin* ou le *Cabanel* nouvellement éclos.

Nous allons plus loin : Parisiens que nous sommes, nous circonscrivons la vie entre la Madeleine et le boulevard Poissonnière. Nous croyons qu'une brochure fraîchement éclose, partie de chez le *Barbin* du jour, va remuer le monde, et que les débuts d'une Dorine échappée de la Tour d'Auvergne doit passionner les Hellènes. Nous parlons d'*Athalie Manoy* et des *Troyens* aux hidalgos et aux Moldaves comme si le *Figaro* était le *Moniteur universel*, et cela porte atteinte à notre amour-propre que les étrangers ne se tiennent pas au courant de nos chroniques et de nos coulisses. Nous citons le dernier mot d'*Augustine*, et nous étonnons qu'on ne nous donne pas la réplique quand nous fredonnons le dernier refrain que soupire Montaubry.

Alors, comme au fond l'homme est plus conséquent qu'il n'en a l'air, et que pour être journaliste on n'en est pas moins homme, on arrive, après tant de commisération, à vouloir apporter un soulagement à tous ces maux, et donner au moins à ce pauvre étranger, à ce triste exilé, une faible idée de toutes ces splendeurs.

Notre exposition des beaux-arts, avec laquelle (je l'espère pour eux du moins) tous les Parisiens sont aujourd'hui familiers, a été depuis deux mois l'événement sérieux ; on s'est passionné pour telle ou telle toile ; il y a eu les *cabanelistes* et les *baudrystes*, et c'est un grand honneur qu'on a fait à ces deux artistes que de se diviser en partis en leur honneur. Nous essayons, chaque semaine, de donner aux absents une idée de l'ensemble de cette exposition, soit avec les comptes-rendus, soit à l'aide des gravures que nous publions. Aujourd'hui, nous avons fait dessiner le grand Salon carré, et on jugera des dispositions prises par l'administration pour satisfaire tout le monde.

La lumière est aussi bien répartie que possible ; on

:S BEAUX-ARTS

TABLEAUX OFFICIELS ET BATAILLES.

n'a pas éteint un tableau discret par l'éclat trop voisin d'un sujet pétulant, ou, si cela se produit, c'est accidentel, et malgré les trois mille récriminations que nous avons entendues, nous persistons à croire qu'il y a de la part de la direction des musées un parti pris de bienveillance et d'intérêt général.

Ce Salon carré, qui existe de fondation, avait autrefois une signification qu'il a perdue depuis. Le jury, ou plutôt l'administration s'érigeant en jury, mais non pas en jury sans appel, faisait un choix des toiles qui lui paraissaient devoir mériter les suffrages, et, les exposant dans ce salon d'honneur, en faisait pour ainsi dire une *tribune*, où elle rassemblait les meilleures choses de l'exposition.

Il arrivait bien que le public ou les artistes allaient chercher au fond d'une salle quelconque une œuvre ignorée et la plaçaient par leur suffrage parmi les meilleures choses ; mais en principe, toute toile figurant au Salon carré avait une valeur.

Désormais cette méthode a été abandonnée et le Salon carré a été réservé aux sujets officiels. C'est là que sont exposées les *batailles*, ces terribles batailles qui, d'année en année, deviennent plus nombreuses. Les portraits officiels, ceux des rois et princes régnants, y règnent aussi, et si M. Puvis de Chavannes, avec ses deux magnifiques toiles, *le Travail* et *le Repos*, y figure cette année, c'est parce que les dimensions de ce gigantesque travail s'équilibraient bien avec la dimension du *Magenta* de M. Yvon.

Le portrait de l'Empereur, par M. Flandrin, désormais placé dans le vestibule d'entrée, fait pendant à celui de S. M. l'Impératrice, par Winterhalter.

Les tableaux de M. Protais, *Avant* et *Après le combat;* le portrait du roi des Belges, de M. de Winc; celui du roi Victor-Emmanuel; les grands portraits officiels destinés à l'archevêché; le *Combat en Kabylie*, de M. Couverchel; le tableau militaire, de M. Hersent; ceux de MM. Sorieul, Beaucé, Bellangé fils, Arnaud-Dumaresq, etc., etc., sont là aux places d'honneur.

MM. Lix et Thorigny, qui ont collaboré à ce dessin, ont autant que possible donné à chaque tableau son caractère, et ceux qui ont pu visiter l'exposition reconnaîtront les œuvres exposées dans ce Salon carré. Quant à ces infortunés dont nous parlons tout à l'heure, infortunés qui ont, par ces chaleurs tropicales, l'ineffable bonheur d'aspirer les brises qui rident la surface des lacs et font s'agiter avec un doux bruissement le feuillage des jardins Borromées, ils auront, à défaut de l'exposition elle-même, une gravure exacte du Salon carré.

CH. YRIARTE

COURRIER DU PALAIS

L'Allemagne compte parmi ses héros Gœtz à la main de fer; la France compte parmi les siens Loustaunau à la main d'argent.

Mais voyez la destinée! Gœtz est illustre; il a été chanté par un grand poëte. Loustaunau serait encore inconnu à l'heure qu'il est, si un procès posthume ne fût venu nous révéler son existence.

Et quelle existence pourtant! Romanesque, agitée, toute remplie de péripéties fantastiques et émouvantes, de fortunes brillantes et de revers imprévus, auprès de laquelle celle des Bonneval, des Allard, des Orélie et des autres aventuriers célèbres ne vous semblera que platitude et banalité. — La vie est un combat, a-t-on dit. Cette pensée résume toute la carrière de Loustaunau, et je voudrais la voir inscrite sur le marbre de sa tombe, — si tant est qu'il reste encore une tombe, un coin de terre distinct et séparé, à cet homme qui fut adoré comme un dieu, à ce nabab qui posséda des millions, à ce guerrier qui conduisit des armées à la victoire.

Il était né à Tarbes, au pied des Pyrénées. En 1777, à la veille des hostilités qui allaient éclater entre la France et l'Angleterre, il s'embarquait, comme matelot, sur un navire qui faisait voile pour les Indes orientales. Le prestige des armes françaises régnait encore dans ces pays lointains. Les revers de Lally n'y avaient pas effacé les souvenirs glorieux laissés par les Dupleix et les Labourdonnais. Dans le vaste empire des Mahrattes, qui s'étend d'une mer à l'autre, le drapeau de la France se trouvait en face de celui de l'Angleterre, soutenant contre cette puissance l'un des deux concurrents qui se disputaient le trône. Loustaunau prit part à cette lutte. C'était son coup d'essai, ce fut un coup de maître. Dans un combat où les Anglais, cernés de toutes parts, allaient échapper aux Mahrattes, mal conduits par leur général, il eut une de ces inspirations qui révèlent le grand capitaine : répondant du succès sur sa tête, il obtint qu'on lui confiât une poignée de cavaliers et quelques canons; — il avait découvert une position qui dominait l'ennemi, et du haut de laquelle il l'écrasa complétement.

Un cheval tout harnaché, un sabre précieux et une bourse de cinq mille roupies furent la récompense de ce triomphe. Mis à la tête d'un corps de deux mille hommes, il accomplit des prodiges. Une blessure qu'il reçut vint, par une circonstance bizarre, mettre le sceau à sa fortune et la porter à son apogée.

Une volée de mitraille lui avait emporté la main gauche. Il se fit mettre une main d'argent. La première fois, raconte Mᵉ Varin, qu'il parut avec cette main à la tête de ses troupes, un prêtre indien, sorte de devin, se jeta à genoux à la tête de son cheval, s'écriant que les destins étaient accomplis, qu'il était écrit que l'empire des Mahrattes arriverait à son plus haut degré de puissance lorsque ses armées seraient commandées par un homme venu de l'Occident qui porterait une main d'argent, et qui serait invincible.

Dès lors Loustaunau fut considéré comme un homme extraordinaire. Le prince régent lui donna un palais devant lequel s'élevaient deux immenses mains d'argent. Des diamants, des pierreries, de riches offrandes étaient adressées de toutes parts à l'envoyé d'en haut, au héros suscité par Vishnou pour purger le sol indien des barbares qui le souillaient.

Pendant dix-huit ans il commanda, comme généralissime, des armées qui ne comptaient pas moins de cinquante, soixante et quatre-vingt mille hommes; pendant dix-huit ans il fit échec à la puissance anglaise et, plus heureux que Tippo-Saëb, il sut maintenir intacts les vastes territoires dont la défense lui était confiée.

Si Loustaunau fût resté dans l'Inde, qui sait si aujourd'hui l'Inde ne serait pas à nous!

Mais, malgré l'éclat qui environnait sa vie, le souvenir de la patrie absente ne cessait d'assiéger son cœur; il avait épousé une Française, la fille d'un officier qui était venu, comme lui, chercher fortune dans ces guerres lointaines : elle aussi, elle surtout, désirait revoir le sol natal; il céda à ses instances, et, quoi qu'on fît pour le retenir, il se décida à partir.

De ce moment la fortune l'abandonne. Le navire qui le porte est battu par la tempête, et il n'échappe au naufrage que pour assister à la perte de ses trésors.

Il avait envoyé en France, par l'intermédiaire d'un négociant de Chandernagor, une somme de huit millions de francs; à son arrivée, ces huit millions, convertis en assignats, ne valaient plus que 220,000 francs. N'importe! Loustaunau est courageux; il achète des forges dans les Pyrénées et se met au travail. Ses efforts prospéraient déjà, lorsque vint à éclater la guerre de l'indépendance. La fonderie est incendiée par un parti de guérillas, et voilà le malheureux Loustaunau réduit à se défaire de quelques pierreries, derniers débris de ses anciennes richesses.

Dans ce but, il se rend à Paris, et il remet à M. Lépine, bijoutier de l'Empereur, avec charge de le vendre, un rubis gros comme une noisette, présent d'adieu du prince régent des Mahrattes.

Le pauvre homme n'était pas encore au bout de ses infortunes.

A peine de retour à ses forges, il est fait prisonnier par des partisans espagnols. Jeté en prison dans une petite île de la Méditerranée, il s'échappe, gagne un vaisseau à la nage, arrive en Égypte, puis en Syrie. Mais tant de malheurs, d'agitations, de coups imprévus avaient dérangé son cerveau... Le malheureux devient fou.

Attendez : son roman n'est pas encore fini.

Sur une des croupes les plus escarpées du Liban, dans une espèce de labyrinthe environné de précipices, vivait alors une femme étrange, cette lady Esther Stanhope, cette nièce de Pitt, que les désenchantements, les désillusions, la fierté blessée, la haine des trahisons, des bassesses et des ingratitudes sociales avaient jetée dans cette sauvage solitude. — Prométhée féminin, a dit M. Philarète Chasles, qui, enchaîné sur son roc, se laissait dévorer par le vautour de son orgueil. Au milieu de ces populations diverses des Turcs, des Arabes, des Druses et des Maronites qui tremblaient devant elle et lui baisaient les pieds, elle régnait par la puissance de la volonté, par la terreur du bourreau, par son renom de pythonisse et de sorcière, par la croyance qu'elle avait su inspirer de sa communion avec les esprits invisibles et de son pouvoir sur les forces surnaturelles. Dans cette comédie du mysticisme, qu'elle jouait presque de bonne foi, et qui agissait si vivement sur les imaginations orientales, se groupaient autour d'elle des sous-prophètes, des comparses chargés de donner la réplique à la grande sibylle asiatique. Un rôle pareil convenait merveilleusement à un de ces pauvres fous touchés par la main de Dieu comme l'était Loustaunau. — Ici je laisse parler l'auteur de la biographie de lady Esther Stanhope :

« ... Il errait en Syrie, de village en village, recevant l'aumône, la Bible à la main et prophétisant l'avenir, lorsque la reine de Tadmor entendit parler de lui. Elle recueillit le pauvre homme et l'entretint de ses deniers avec une délicatesse infinie, sans le rapprocher d'elle, il est vrai; elle redoutait la mauvaise impression produite par les humeurs, les caprices et les folies du vieillard. Logé dans le couvent de Mar-Elias, il répétait partout, et avec de grandes citations de la Bible, que la reine de l'Orient était venue, que l'étoile était au zénith et que le Messie allait reparaître. Souvent le vieillard, une grande Bible sur les genoux, ses longs cheveux blancs flottant sur ses épaules, se montrait assis sur le balcon de l'édifice massif et carré fondé par les Grecs schismatiques. Un jour, presque tout le couvent fut renversé par un tremblement de terre, à l'exception du balcon et de la chaise occupée par le prophète, qui vit une muraille se pencher lentement vers lui comme si elle lui eût fait la révérence, et crouler... »

S'il faut en croire Mᵉ Varin, Loustaunau ne fut pas le seul de sa famille à éprouver la bienfaisante hospitalité de lady Stanhope. Un de ses fils, capitaine adjudant-major dans la garde impériale, blessé à Waterloo, se trouvait à Tarbes, consigné et en demi-exil. Aussitôt qu'il sut ce qu'était devenu son père, il partit pour aller le rejoindre. Ses traits produisirent une profonde impression sur la reine de Tadmor; ils lui rappelèrent un officier anglais qu'elle avait aimé autrefois; elle crut reconnaître que l'existence du jeune capitaine et la sienne étaient liées par une attache surnaturelle, et elle en acquit la conviction en inspectant au ciel les étoiles qui présidaient à leurs mutuelles destinées.

Ce dernier épisode sent bien le roman et si mes lecteurs veulent m'en croire, ils ne l'accepteront que sous bénéfice d'inventaire. Les biographes de lady Esther Stanhope ne mentionnent en effet, parmi ses hôtes que Loustaunau le père. — Quant à ce dernier, l'époque de sa mort reste encore un problème. Suivant Mᵉ Varin, il aurait survécu à son fils et à lady Stanhope. Abandonné encore une fois, en proie à la plus affreuse misère, il aurait été enfin recueilli dans un hospice français, où il aurait terminé, deux ans après, son étrange et fantastique existence. L'écrivain que j'ai déjà cité produit une version contraire : il affirme « qu'on déposa le cadavre de la reine de Tadmor dans le couvent de Mar-Elias, près de l'endroit même où elle avait fait déposer les restes de son prophète, le Français Loustaunau. »

La fortune implacable semble avoir poursuivi Loustaunau jusque dans la personne de ses descendants. Réduits à la dernière misère, ils avaient fondé tout leur espoir sur ce rubis remis autrefois en dépôt par leur auteur au bijoutier Lépine, et ils se sont adressés aux héritiers de ce dernier pour en réclamer la valeur estimative, qui, suivant eux, ne serait pas moindre de 600,000 francs. De ce chiffre, hélas! il faut retrancher deux zéros. Il est bien vrai que, présenté à l'Impératrice Joséphine, le rubis fut, par son ordre, estimé par le joaillier Nitot; mais l'évaluation n'a été que de 6,000 fr., et c'est à ce prix qu'il a été vendu. Encore ces 6,000 fr. ne sont-ils pas restés entre les mains de Lépine, qui en a payé une partie à Loustaunau lui-même, et le surplus aux créanciers de celui-ci. De pareilles déceptions ne sont pas rares, témoin le *Sacro catino*, ce fameux vase d'une seule émeraude, disait-on, présent de la reine de Saba à Salomon, sur lequel les juifs prêtèrent à la république de Gênes des sommes considérables, et qui a été reconnu n'être, en fin de compte, qu'un morceau de verre.

Les demandeurs ont donc succombé; mais le procès qu'ils ont fait n'aura pas été inutile, et j'aime à croire qu'à l'avenir les biographies contemporaines n'omettront plus le nom du général Pierre Loustaunau.

Écoutez cependant le sage Ulysse parlant par la bouche de Shakespeare :

« Les hommes sont ainsi faits qu'ils donnent plus de louanges à la poussière un peu dorée qu'à l'or peu couvert de poussière. L'œil présent admire l'objet présent... les choses en mouvement attirent bien plus la vue que ce qui ne remue pas... »

Il a raison, le vieux Will. Loustaunau est mort; qu'importent Loustaunau et sa gloire méconnue? L'affaire de M. Didier et de M. de Villemessant, à la bonne heure! Voilà l'événement du jour, la vraie nouvelle, celle qui défraie, à l'heure qu'il est, les salons, les foyers de théâtre, tous les centres de la causerie et de la chronique courante. Mais qu'apprendrai-je là-dessus à mes lecteurs qu'ils ne sachent déjà? Les motifs, les détails, le dénoûment du procès, ils les connaissent. Quant aux réflexions qu'il peut suggérer, aux enseignements divers qu'on peut en tirer, il sera temps d'y revenir quand se produira devant la Cour l'appel interjeté par M. Didier de la condamnation à deux mois de prison et à cinq cents francs d'amende qui lui a été infligée par le tribunal.

PETIT-JEAN.

SALON DE 1863

7ᵉ Article

LA PEINTURE DE GENRE (suite).

M. Lambron n'a rien exposé cette année, mais il n'y a pas à craindre que les traditions du genre singulier qu'il représente se perdent; en effet, voici M. Hanot, dont la *Noce en Bourgogne* rappelle, autant par l'esprit dans lequel elle est conçue, que par la composition et la couleur, le style de M. Lambron.

Le peintre ne s'est pas mis en grand frais d'imagination pour placer ses personnages, ni pour leur donner un fond convenable. Un gazon frais tondu auquel se superpose un ciel d'un gris argenté, voilà pour le paysage. Sur ce fond primitif se découpe une file de personnages ridicules, en habits de gala. Un ménétrier râclant une marche sur son violon enrubané marche

en avant; derrière lui vient le jeune couple, déployant des grâces de bourgeoisie rurale; puis, à la suite, défilent des spécimens des différents âges de la vie, des époux assortis en ridicule ou en vieillesse. Il y a dans toutes ces têtes un sentiment ironique et caricatural qui prouve un certain talent physiognomonique.

M. Ribot continue à travailler dans cette gamme sombre et grise, relevée d'oppositions violentes de blanc, d'où il sait tirer de remarquables effets. Dans ses marmitons plumant de la volaille, on trouve des vérités d'attitude et de gestes pris sur la nature. Les fillettes en robe grise, agenouillées au pied d'un petit autel pauvrement garni, dans une chapelle humide, ont sur les joues des touches de santé fort réjouissantes.

La Fontaine en cuivre, intérieur de cuisine, ne peut être que de M. Bonvin; il a eu l'abnégation de se consacrer à fixer sur des chaudrons de cuivre les jeux de la lumière, et il est arrivé à des résultats dignes de Chardin. Nous aimons moins ses *Religieuses revenant des offices*; quoique nous ne soyons pas de ceux qui n'admettent point la diversité d'aptitudes chez un même individu, il nous semble que le talent de M. Bonvin s'est trop spécialisé pour que les excursions en dehors de son genre lui réussissent.

Nos lecteurs ne nous en voudront sans doute pas de rompre l'inévitable monotonie à laquelle aboutit l'examen prolongé d'un certain ordre de tableaux de genre, et, traversant la Méditerranée, d'aller prendre un peu le soleil, — comme disent pittoresquement les Espagnols, — en compagnie de nos peintres orientalistes.

Nous nommerons d'abord M. Fromentin: celui-là est un amoureux de la chaude et lumineuse Afrique; non content de la peindre, il l'a décrite, trouvant que ce n'était pas assez d'une forme de l'art pour rendre sa pensée.

Parmi ses trois tableaux, on remarque surtout la *Curée de la chasse au faucon en Algérie.* La scène se passe dans un pays montagneux, où les rochers disputent la place à un gazon brûlé; plusieurs cavaliers sont arrêtés: l'un tient élevé son poing ganté, sur lequel est perché un faucon aveuglé par son capuchon; l'autre, encastré dans une selle d'un vert émeraude, maintient difficilement son cheval blanc et rose; un vieux scheik, grave et immobile, également à cheval, considère avec eux le spectacle que leur donnent deux hommes agenouillés qui vont jeter à deux faucons un cadavre de lièvre, tout saignant des entailles dont les ont déchirés les chasseurs ailés. — Dans la toile intitulée: *Fauconnier arabe,* un cavalier en veste rouge chamarrée d'or est lancé à toute vitesse; à l'extrémité de son bras il tient le faucon qu'il va lâcher sur la proie au moment opportun; derrière lui on voit galopper le reste de la chasse.

Nous revenons à des scènes plus calmes dans *le Bivouac arabe au lever du jour.* L'aube commence à peine à poindre, au-devant des tentes, des Arabes accroupis ou couchés sommeillent encore; les moutons se réveillent lentement, les uns après les autres; les chevaux, plus matineux, sont déjà debout, et une femme, vêtue d'une longue étoffe bleue, chemise et robe tout à la fois, s'occupe à les panser; les vapeurs du matin mouillent le sol, tapissé d'une mousse grasse, et dressent leur voile au-devant de l'horizon. Cela est calme, silencieux et suave.

M. Belly a obtenu un succès unanime, grâce à ses *Femmes fellahs au bord du Nil.* Sur une grève plate qui s'étend en avant d'un village dont on aperçoit au loin les huttes misérables logées parmi les ruines, quatre femmes viennent puiser de l'eau; l'une, vue de dos, remonte sur le bord en traînant son vase plein; l'autre, relevant par un mouvement charmant sa chemise de grosse toile bleue, s'avance dans le fleuve pour remplir son urne de terre rouge; plus loin, une autre femme charge le fardeau sur la tête de sa compagne qui se baisse. Ces deux fellahs forment un groupe d'une noblesse antique; leurs formes sont pures, et leurs simples costumes les complètent sans en dissimuler les lignes.

Les *Sackiées en Egypte,* placées dans un paysage dont la fraîcheur semble paradoxale, quoiqu'elle soit exacte, et une *Rue du Caire,* le soir, complètent brillamment cette exposition.

L'école des orientalistes s'est accrue cette année d'un nouveau membre, dont elle ne tardera pas à être fière. *La Prière du soir dans le Sahara,* par M. Guillaumet, est d'un très-grand effet.

Une ligne droite horizontale coupe le tableau en deux. En bas, c'est le sol jaune sur lequel s'aplatissent quelques tentes basses et larges; les Arabes, prosternés, écoutent, la face dans le sable, la prière que récite un vieillard agenouillé et levant les bras; en haut, c'est le ciel pâlissant, sur lequel se détachent quelques découpures d'un bleu foncé, aux contours nets, figurant des montagnes lointaines. Des fumées, des feux destinés à préserver le gourbi des attaques nocturnes, montent droits et lents, sans qu'aucun souffle de vent vienne les faire dévier. Ce tableau donne l'impression de quelque chose de solennel et d'accablant.

Les mêmes qualités se retrouvent dans une toile de plus petite dimension représentant un petit village perdu dans une vallée de granit et de sable, aux *Environs de Biskra.*

TH. GAUTIER FILS.

LES LIVRES NOUVEAUX

Nous serons dans le domaine de la fantaisie légère en citant au passage CE QUE L'ON DIT PENDANT UNE CONTREDANSE, selon M. Charles Narrey, et chez M. Dentu. Beaucoup de fine observation et d'esprit enjoué signalent ce livre, dont le texte fuirait sous la plume d'un annaliste. L'auteur d'œuvres plus intenses a voulu cette fois divertir, faire rire; il y a pleinement réussi, et le crayon de son dessinateur s'est mis à l'unisson par les divertissantes vignettes qu'il a répandues dans le texte.

M. Henry de Kock nous donne la VELLÉITÉ D'AMOUR (Achille Faure). Le fils est quelque peu de l'école du père... qui a tant amusé la génération vieillie! C'est dire que ce livre a ses lecteurs indiqués — qui ne sont pas ceux de M^mes Cottin, ou Campan. Le roman est spirituel et amusant, et les traits de mœurs bien saisis ont tout l'entrain du genre fondé en famille. Emporté pour aller de Paris à la frontière, il fera oublier les stations, et si on l'oublie lui-même dans le wagon, il ne faudra point faire jouer le télégraphe!

Dans IDA, M. Pierre de Ferlat (Dentu) a plus de sentiment et de dépression. Son livre est dédié « aux âmes tendres qui ont aimé et souffert. » L'auteur a tenté de peindre « les erreurs d'un cœur blasé qui doit sa régénération à l'amour. » Le tout est par lettres. Il y a des qualités d'analyse et de sensibilité dans ce livre, d'une allure un peu démodée. L'auteur n'est assurément point pourtant un esprit, ni un cœur vulgaires. Il y a des qualités d'écrivain, et *Ida* devait être signalée.

Le GANDIN! Le *Gandin et ses ancêtres,* par M. Th. de Vieillechèze (Dentu... *for ever!*) Nous sommes de nouveau dans la fantaisie, la monographie plaisante d'une race se perpétuant sous des variétés d'espèces et d'appellations. Ce petit volume est amusant; il décrit bien un type impérissable dans ses métempsycoses. Il se rattache à la chaîne des *physiologies* qui fut tant à la mode il y a quinze ans, — à l'époque des *manuels.* On *physiologisait* tous les types, comme on *manuelisait* tous les métiers.

Voici enfin les CHANTS DU FOYER (Didier et C^e), par M^me Auguste Penquet. M. de Lamartine a recommandé ces vers en permettant l'impression de la lettre où il dit à l'auteur:

« Vos beaux vers m'ont entraîné du premier au dernier par un charme que je ne me croyais plus permis de subir avec tant d'empire. Toute reconnaissance à part, cette poésie est une des plus belles pages que j'aie lues... »

Nous ne pouvons ni plus ni mieux faire que d'enregistrer un pareil jugement, qui est l'honneur d'un poëte. A peine croyons-nous pouvoir ajouter que l'examen des *Chants du Foyer* nous a démontré l'âme profonde et l'émotion vraie qui font cette inspiration, dans une forme trouvée sans effort. Vraiment, il est curieux de constater que, dans une ville de province, au bord de l'Océan, se trouve une femme, hier inconnue, qui pense d'une façon si élevée et qui sache le dire d'une façon si saillante!

Poëte encore! M. Alfred Fouroude, auteur de HOMO. — Ici la poésie ne va point butiner sur maint sujet divers; elle est au service d'une idée. Dans une courte préface, pensée de haut et franchement, bien que modestement exprimée, l'auteur avoue qu'il espère ajouter un type nouveau à la série des *Faust,* des *Manfred* et des *Conrad,* pensant que les héros de Goëthe, Byron et Mickiewicz n'ont pas épuisé le côté fatal de l'âme et de la destinée humaine. *Homo,* c'est l'être contemplatif d'abord, un chercheur, épris d'idéal, qui se voit brusquement ramené à la condition physique de son être, que le rêve, le bleu ne saurait repaître, au corps enfin qui a ses attractions auxquelles il faut céder. *Homo* retombe *homme.* Mais, ignorant des choses de ce monde, il tombe dans les séductions inconnues, laisse envoler son idée, gaspille sa jeunesse et énerve sa force. Du sublime il est tombé dans le réel, et le penseur n'est plus qu'un homme ordinaire. Un pareil livre ne s'analyse pas. M. Alfred Fouroude a adopté la forme dramatique comme dans le *Faust* de Goëthe, et ses personnages sont ceux qu'il fallait à cette lutte à la fois idéale et matérielle. Les petits jeunes gens qui additionnent des caisses d'indigo et balancent le *doit* et l'*avoir* des négociants hâvrais ont dû être bien stupéfaits de se voir un semblable concitoyen de la vingt-cinquième année! Il faut avoir la vocation solidement chevillée dans l'âme pour concevoir et écrire un poëme physiologique au milieu du brouhaha d'un port et dans le voisinage d'une chambre de commerce! M. Fouroude n'en a que plus de mérite à avoir exécuté son œuvre, et celle-ci n'en mérite que plus de sympathie.

ANDRÉ.

EQUATION DU BEAU

On lit dans le *Moniteur universel* du 17 juin 1863:

Sous le titre d'*Equation du Beau,* M. Edouard Lagout a présenté un mémoire à l'Académie des sciences, dont *le Moniteur* a fait un compte-rendu détaillé le 20 mai 1862. Ce travail partait de cet axiome que nous retrouvons dans le dictionnaire de l'Académie des beaux-arts, rédigé par une commission de l'Académie: *Ce n'est pas rabaisser l'art que de lui donner la science pour auxiliaire.*

La formule de l'auteur se déduisait d'une interprétation toute naturelle, d'un croquis de Michel-Ange et des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Maintenant c'est un compas mis à la portée de tout le monde, à l'aide duquel M. Lagout constate dans deux publications, la *Statuaire nouvelle,* chez Dentu, et l'*Architecture nouvelle,* à la librairie Hachette, que les œuvres de création récente obéissent en tout ou en partie à l'Equation du Beau.

Le nouvel Opéra, les églises de Saint-Augustin, de la Trinité, offrent des particularités saillantes résultant de cette sorte de *clinique monumentale* à laquelle se livre l'auteur.

Le *Monde illustré* avait, il y a un an, dans son numéro du 7 juin 1862, la double bonne fortune de donner à ses lecteurs le croquis de Michel-Ange, dont l'original avait été découvert à Bologne par M. Lagout, qui en avait pris un fac-simile, et de lancer dans le monde des arts la formule de la *Sensation du Beau,* qui s'accrédite chaque jour dans un nouvel atelier. Hier c'était dans celui du sculpteur Marcello (pseudonyme de M^me la duchesse Colonne de Castiglione), puis dans celui d'un grand architecte de Paris, ou d'un jeune architecte qui vient de remporter le prix dans un concours public sur 63 concurrents. — Demain, cette loi ira refluer dans la pratique de l'art industriel, pour procurer aux produits ce « *bon goût, qui est le plus adroit de tous les commerces.* »

Les deux publications annoncées par le *Moniteur* se recommandent surtout par une simplicité familière unie à une précision qui en fait un enseignement de bon goût mis à la portée de tout le monde; c'est encore dans un but de vulgarisation que chaque publication se vend *un franc,* bien qu'elle s'appuie sur un certain nombre de gravures instructives.

Nous en rendrons compte dans nos prochains numéros.

E. V.

Courses de Fontainebleau.

Les courses de Fontainebleau ont été inaugurées l'année dernière seulement, et déjà elles ont conquis une grande vogue.

Ce fait n'a pas lieu de surprendre lorsqu'on réfléchit un peu. En effet, l'emplacement est admirablement choisi : la vallée de la Sole, située dans la partie la plus pittoresque, la plus accidentée de la forêt, n'est qu'à une faible distance de la ville, et, pour s'y rendre, on n'a qu'à faire une promenade sous bois et en pleines bruyères. La piste est étendue, le terrain excellent aux pieds des chevaux, et les tribunes confortables, commodes et si habilement construites que de toutes les places on voit tout le champ de courses, et que, par conséquent, on peut suivre toutes les péripéties de la lutte hippique. Enfin, Fontainebleau étant résidence impériale, la cour et tout ce qui de près ou de loin y tient quelque peu, s'y rend avec empressement.

Courses de Fontainebleau. — Enceinte du pesage.

Les deux dernières réunions ont eu lieu le vendredi 12 et le dimanche 14 juin. L'affluence de curieux et d'amateurs de chevaux était grande, surtout le dimanche, le temps s'étant mis en frais de coquetterie, et le soleil ayant daigné souhaiter la bienvenue aux altesses, à la *nobility* et à la *gentry* accourues au rendez-vous.

Nous ne donnerons pas ici le programme des prix disputés, ni la liste des gagnants et des distancés; ce sont des questions spéciales qui demandent à être traitées spécialement, et franchement ce n'est point ici le lieu pour faire de la science, car, la manie aidant, cette distraction de haut goût est devenue une vraie science.

Disons seulement que les paris allaient grand train, même parmi les dames; que les toilettes les plus élégantes et les plus excentriques étaient portées par les plus beaux noms de France, et que Leurs Majestés ont honoré cette solennité de leur auguste présence.

Nous n'avons pas voulu nous borner à donner l'éternel champ de courses; à peu de choses près, il est le même partout; notre autre dessin représentant l'enceinte du pesage, offrira donc un véritable intérêt, car tout le monde n'y peut être admis; il est plus particulièrement réservé aux propriétaires d'écuries, aux jockeys, et aux membres de la société d'encouragement des courses.

I. DE P

Inauguration de l'hippodrome de la Vallée de la Sole, à Fontainebleau, en présence de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice.
(D'après les croquis de M. Moullin.)

REVUE COMIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE 1865

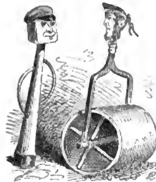
PAR G. RANDON.

AUX BALS DE L'OPÉRA

La morale est en progrès : Mlles Pomponette, Lèch frite et Mistenflûte consentent à rallonger leurs jupes.

LES DUELS LITTÉRAIRES

— En attendant que messieurs les journalistes nous cèdent le terrain, si nous nous amusions à écrire un petit roman?...



LE RETOUR DU PAVÉ

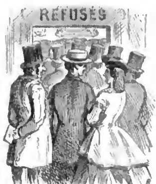
— Fâché de vous déranger, mon cher Mac-Adam, mais il paraît qu'on commence à revenir à ce pauvre vieux pavé dont on avait tant fait fi.

EXALTATION DU PIED QUI R'MUE

Tout le monde n'est pas tenu d'être Hugo ou Lamartine, la *Franciade* ou *Salammbô*, mais ignorer *le Pied qui r'mue* !!! d'où sortez-vous donc?

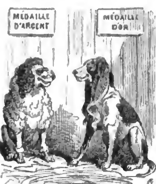
LES BILLETS DE CONCERTS

Ou l'art de détrousser son prochain en société sans se fâcher.



A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

A voir le succès qu'obtient la galerie des *refusés*, il est probable qu'à l'exposition prochaine ne sera pas refusé qui voudra.



A L'EXPOSITION DES CHIENS

— Au lieu d'une médaille au maître, j'estime qu'il serait plus convenable de donner un collier d'honneur au chien qui a mérité le prix.

LES TORÉADAS DE NIMES

Sauf les costumes et la musique, il n'y a pas besoin d'aller si loin pour se faire une idée de la chose.

COURSES DU BOIS DE BOULOGNE

On comment, quoi qu'on en dise, cent mille écus peuvent fort bien se trouver dans le pas d'un cheval.

LES TURCOS

Huit cents professeurs de langue *sabir* en disponibilité ! Que la bonne fortune pour ces petites dames qui commençaient à se dégoûter du *javanais* !

LES SPAHIS A PARIS

En leur qualité d'*Arabes*, ces messieurs font semblant de n'être étonnés de rien chez nous, mais n'en sont pas moins énormément *épatés*.

LA GUERRE D'AMÉRIQUE

Eh ! eh ! au train dont y vont les visages pâles, les peaux rouges pourraient bien finir par rentrer un beau jour en possession de leurs territoires.

LE CIRQUE ET L'HIPPODROME

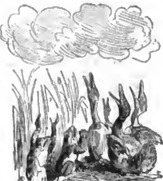
. . . . !
Pourvu qu'on ne nous prenne pas au mot !

EN COCHINCHINE

— Maintenant que nous voilà-z-amis, si ça ne te fait rien, j'aime mieux te dire adieu qu'au revoir.

A PUEBLA

— Voyons, petite méchante, ne boudez plus ; embrassons-nous et que ça finisse !



LA SAINT-MÉDARD

O grand saint, notre patron, pleuvez, pleuvez pour nous !

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Débuts de Mlle Agar et de M. Gibeau. — GYMNASE : *Le Train de minuit*, comédie en 2 actes, par MM. Ludovic Halévy et Henri Meilhac. — PALAIS-ROYAL : *Un Monsieur qui a perdu son mot*, vaudeville en 1 acte, par M. Jules Renard. — Nouvelles.

> Eh bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
> Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

Il faut pourtant se décider à en parler encore, de ces sifflements, de ces serpents, de ces filles d'enfer, ainsi que de ces infortunés tragédiens qui profitent de la saison brûlante pour remplir de leurs déclamations la maison portant le numéro 4 de la rue Richelieu. Tapage nocturne, mais solennel ! Vociférations protégées par la loi et encouragées par la tradition ! Bruits de casques et d'armures, avec la vue de Troie dans le fond de la scène ! A qui en veulent donc ces courageux jeunes gens et ces héroïques jeunes femmes, venus les uns et les autres de si loin et de *rivages* si opposés, celui-ci de l'Odéon, celle-là de la salle de la Tour-d'Auvergne ? Hélas ! tous n'ont qu'un but dans la tête, qu'un mot dans la bouche : l'héritage de Talma ! la succession de Rachel ! Je ne comprends pas qu'on n'en choisisse pas un et une, tout de suite, et qu'on ne les proclame pas hautement héritiers directs avec les noms et les titres de Talma II, de Rachel II. Les critiques ne demanderaient pas mieux que de se prêter à cette inoffensive illusion ; le public se laisserait faire, — et nous aurions la tranquillité pendant quelque temps.

Voilà, par exemple, Mlle Agar et M. Gibeau. Tous les deux sont jeunes, vaillants, intelligents ; tous les deux croient à la tragédie comme si elle était arrivée. La première s'imagine porter un vrai diadème à son front ; le second ferait un mauvais parti à celui qui douterait du sang royal qui coule dans ses veines. C'est très-beau, très-louable. Eh bien ! qui nous empêche de convenir que voilà désormais notre grand tragédien et notre grande tragédienne ? Quel inconvénient voit-on à cela ?

Puisque c'est une affaire arrangée, parlons d'autre chose, de la pièce du Gymnase, par exemple.

Je ne sais, mais sur ce titre du *Train de minuit*, j'avais rêvé quelque chose de plus nouveau, de plus fou que la pièce de MM. Ludovic Halévy et Henri Meilhac. Ce n'était pas la peine de recourir à l'invention des chemins de fer pour nous faire assister à la brouille et au raccommodement d'un jeune ménage. Le meilleur de la comédie se passe avant le lever du rideau : le comte de Valréas est fiancé à Mlle de Néris ; ne se trouvant pas assez mûr pour le mariage, il écrit à la mère de la jeune personne pour se dégager. Cette lettre est écrite en termes assez cavaliers pour donner du regret à notre gentilhomme, qui donnerait tout au monde pour la ravoir, et qui cherche un moyen honnête de s'en excuser. Mais personne n'a l'air de savoir ce qu'il veut dire : Mme de Néris, la mère, continue de l'appeler son gendre et son fils ; elle a hâte de voir le contrat signé ; Mlle de Néris baisse les yeux et n'en paraît que plus charmante. Le comte se ravise, et il épouse, — laissant au temps et au hasard le soin de lui apprendre ce que sa malencontreuse épître est devenue.

Ne l'avez-vous pas deviné ? cette lettre a été *effarouchée* par la jeune personne elle-même, qui, pour ne pas faire de peine à sa maman, n'a pas cru devoir lui en donner connaissance. Elle se laisse marier, la sournoise, en se promettant de se venger des impertinences de M. le comte. La pièce commence à ce moment-là. Ce point de départ rappelle, autant qu'un vaudeville peut rappeler une œuvre profondément philosophique et littéraire, les premiers chapitres du roman de M. de Custine : *Le Monde comme il est*. — Hors de ce rapprochement, sans doute très-involontaire, tout n'est que conventions et situations prévues dans la comédie de MM. Halévy et Meilhac. L'étude des variations de la lune rousse de M. le comte et Mme la comtesse de Valréas ne sort pas des routines astronomiques du Gymnase. On se boude au premier acte, on se réconcilie au second. Un train de chemin de fer, qu'on devait prendre à dix heures et qu'on ne prend qu'à minuit, est mêlé à tout cela, pour préparer l'attendrissement.

Je ne dis pas qu'il n'y ait quelque esprit là-dedans. Les acteurs sont bien de leur temps, et leurs mots ont leur marque de fabrique. Ils ont mieux réussi ailleurs ; voilà tout.

Un Monsieur qui a perdu son mot ! Au premier aspect ce titre semble énigmatique. Il est vite expliqué dès les premières scènes : le mot que ce monsieur a perdu est le mot qui lui sert à ouvrir sa caisse, un *sésame* de sept lettres, qu'il ne peut parvenir à se rappeler. Pour tous renseignements, il sait seulement que ce mot est injurieux et commence par un *c*. Il assemble sa bonne et son frotteur en concile poissard, et les invite à l'accabler d'invectives en *c* : « — LA BONNE : Canaille ! — LE FROTTEUR : Crétin ! — LA BONNE : Cocodès ! — LE FROTTEUR : Cuistre ! — LA BONNE : Coquecigrue ! — LE FROTTEUR : Crapaud ! » *Crapaud !* c'est cela, le mot est trouvé ! c'est *crapaud* qui ouvre la caisse. La scène est plaisante. Mais moi, j'aurais tout simplement consulté le dictionnaire.

Voilà la part des nouveautés ; celle des reprises est plus abondante. *La Famille de Moronval*, au théâtre du Boulevard du Temple, est un gros vilain mélodrame, plein de Pietro et de Giacomo, et où Mlle Victorine de Courtay se fait à peu près seule remarquer et applaudir. Qu'on nous ramène à *Léonard !*

Le Fils du Diable, à la Gaîté, a un regain de succès qui s'explique. C'est une œuvre de terreurs et de mystères, touchant à tous les luxes et à toutes les pauvretés, allant des burgs du Rhin aux échoppes de la rotonde du Temple, versant le poison, tirant l'épée, se masquant de noir au milieu des bals, et se drapant dans un large manteau écarlate. M. Paul Féval n'a jamais fait mieux — au théâtre.

Les scènes de genre, elles aussi, s'amusent aux reprises. Une charmante comédie, cédée par le Gymnase aux Variétés, c'est la *Rosalinde* de notre confrère M. Aurélien Scholl. Esprit acéré, fantaisie gracieuse, tristesse et raillerie, je trouve tout cela dans ce petit acte, qui mériterait d'être joué avec un sentiment plus poétique.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

BIBLIOGRAPHIE. *La Musique au théâtre*, un volume (1), par M. Malliot.

La question de la liberté des théâtres, comparée au régime des priviléges actuellement en vigueur, est une question qui passionne beaucoup d'excellents esprits. En attendant la solution que l'autorité supérieure peut seule donner, on ne saurait croire combien de plumes vaillantes se sont émoussées à guerroyer pour ou contre les deux systèmes en présence. Nous ne prétendons pas compter ici les bonnes raisons mêlées aux grotesques paradoxes qui sont nés de cette discussion, aujourd'hui plus ardente que jamais. Cependant, comment rester calme devant les pages pleines de conviction que vient d'écrire M. Malliot sur ces matières délicates ?... *La Musique au théâtre* est le plaidoyer le plus vif et le plus éloquent en faveur de la liberté des théâtres. M. Malliot voudrait, avec bien des millionnaires pris de la manie de se ruiner, que chacun eût le droit d'ouvrir une salle de spectacle comme on ouvre un café ou une boutique d'épicerie. De la concurrence naîtrait le progrès, et l'occasion de se produire ferait peut-être éclore le génie de quelqu'un des quatre cents compositeurs inconnus qui se morfondent à la porte de nos trois théâtres lyriques ; — les malheureux n'ont même pas, comme les peintres, leur « exposition des refusés. »

L'auteur de *la Musique au théâtre* a accumulé au profit de sa thèse une masse de documents qui sont du plus grand intérêt pour l'histoire de l'art. Il a notamment fouillé avec une patience de bénédictin les archives administratives des théâtres ; chacune des directions de nos scènes musicales est l'objet d'un inventaire minutieux, et de cet examen les chiffres ressortent implacables et souvent foudroyants.

Il n'a pas été difficile non plus à M. Malliot d'appuyer d'exemples concluents sa thèse en faveur de la liberté théâtrale ; ce régime tant souhaité par M. Malliot, la France en a joui de 1791 à 1807. A peine le décret de 1791 fut-il signé par Louis XVI, qu'une grande fièvre théâtrale s'empara de Paris ; on vit aussitôt s'élever des scènes de tout genre, parmi lesquelles les scènes musicales n'étaient pas les moins florissantes. Ces nouveaux « débouchés » furent un encouragement puissant donné aux compositeurs. « La musique au théâtre commença à se transformer. Chérubini, Kreutzer, Berton, Lesueur et d'autres (1) apportèrent des richesses inconnues d'harmonie et d'instrumentation qu'il leur était d'autant plus loisible d'essayer, d'employer, que la certitude de les produire les enhardissait, et qu'en outre la concurrence était là pour stimuler leur ambition artistique. »

Cet état de choses dura seize ans, pendant lesquels on peut dire que l'école française fut constituée définitivement.

On se tromperait cependant si on s'imaginait que cette période fut une période de liberté pleine et entière pour l'industrie théâtrale. Jamais la censure ne pesa plus lourdement sur les œuvres de l'esprit. Lisez plutôt ce décret émané du gouvernement de la Terreur :

« Le conseil général, considérant que depuis longtemps l'aristocratie s'est réfugiée chez les administrateurs de différents spectacles ;

» Considérant que ces *messieurs* corrompent l'esprit public par les pièces qu'ils y représentent ;

» Considérant qu'ils influent d'une manière funeste sur la révolution ;

» Arrête : Que *le Siége de Thionville*, pièce vraiment patriotique, sera représenté *gratis* et uniquement pour l'amusement des sans-culottes, qui jusqu'à ce moment ont été les vrais défenseurs de la liberté et les soutiens de la démocratie. »

Le répertoire *obligé* de l'Opéra s'augmenta bientôt de *l'Apothéose de Marat*, de *Toulon soumis*, de la *Rosière républicaine*, etc... Plus tard, le Directoire prit un arrêté, en date du 4 janvier 1796, qui imposait aux directeurs de théâtre l'obligation de « jouer chaque jour les airs chéris des républicains. »

Ces restrictions violentes apportées à la liberté théâtrale ne semblèrent, il est vrai, décourager personne, puisque pendant la période révolutionnaire Paris avait vu s'élever SOIXANTE-TROIS salles de spectacle. Quand fut promulgué le décret de 1807, qui rétablissait le régime des priviléges, trente-trois théâtres étaient encore debout... L'Empereur en supprima vingt-cinq d'un seul trait de plume.

Il ne nous est pas permis de discuter ici le pour et le contre de ces dispositions administratives ; nous ne pouvons que remercier M. Malliot d'avoir donné dans son livre une collection fort précieuse de documents relatifs à l'histoire musicale. Nous signalerons spécialement aux curieux les répertoires du Théâtre-Lyrique, du Théâtre de la Renaissance, ceux des opéras représentés au Gymnase, à l'Odéon, aux Nouveautés ; enfin, le tableau des pièces lyriques données en province comme tentatives de décentralisation. On y reconnaîtra une main consciencieuse conduite par un esprit très-sincèrement préoccupé des progrès de l'art.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Décidément la mode a des allures étranges.

Toutes les belles dames s'en vont de par le bois et la ville court vêtues et retroussées comme Perrette.

Les jolis petits pieds en trépignent d'aise et se mettent coquettement dans une paire de bottes lacées avec des glands à l'écuyère.

C'est à qui montrera les chaussures les plus fantaisistes et les plus élégantes.

Les vilains pieds vont protester et s'abstenir.

Toute belle dame qui laissera désormais traîner sa robe, fera comme le paon au profit de son plumage.

Cette mode retroussée, je ne dis pas écourtée, a son côté utile.

Les jupes ne font plus l'office des cantonniers publics.

C'est une amélioration.

L'ensemble des toilettes à l'ordre du jour mérite d'être analysé et critiqué s'il y a lieu de le faire.

Je ne suis pas de ces chroniqueuses qui crient *bravo* à toute

(1) Beaucoup d'autres !... Gossec, Jadin, Catel, Solié, Gaveaux, Devienne, Steibelt, Champein, Lemoyne, Dezaides, Grétry, Boïeldieu, Martini, Della Maria, Nicolo, Plantade, etc.

actualité et qui acceptent la première mode venue sans connaître son métier.

Ce qui me plaît, c'est l'harmonie dans l'unité.

Tous les costumes d'une même teinte ont une distinction parfaite et une fraîcheur exquise.

La maison *Pârie et Carpentier* a le monopole d'élégance de toutes ces fantaisistes toilettes assorties.

Quelle variété, quel goût et quel style !

Le décor n'est pas excentrique, et pourtant il fait genre et nouveauté.

Cherchez-le ailleurs. Vous ne le trouverez pas.

Après avoir tiré un éblouissant parti de la clouterie d'acier et des franges de chenille, voici le tour de l'écossais et de la frange Thibet.

Les ornements écossais sur le canevas grenadine, sur l'alpaga et le mohair reproduisent des toilettes très-simples et très-chaudes de coloris.

Les costumes de la maison Pârie et Carpentier se composent d'une jupe et d'un par-dessus Louis XIII ou Louis XIV, demi-ajusté.

Ces par-dessus sont ornés sur l'épaule de fontanges en ruban, ou d'épaulettes en dentelle et en flots de velours.

Le corsage est supprimé.

Quoi ! pas de corsage!

Il est remplacé par une chemise russe en foulard, par une chemisette rayée d'entre-deux de broderie et de valenciennes, ou par une chemise napolitaine en lame batiste, ayant une pièce en vieille guipure de Venise, fabriquée dans les Vosges, et dont le secret de travail féerique vient d'être retrouvé.

Avec six costumes différents, on peut hardiment partir pour Dieppe, pour Vichy, pour Gérard-Mer et pour Enghien.

Au moment de faire ses malles, on va *tout droit des Capucines*, et, séance tenante, on cueille les plus jolies fleurs de la nouveauté et du caprice.

Depuis qu'il n'y a plus de distance et que les Pyrénées ne sont plus aux confins du monde, Enghien devient de plus en plus à la mode.

On y retrouve Paris, son monde, ses bals, ses concerts, et, de plus, on y suit un traitement sérieux et profitable.

Si les coquettes savaient, Elles cherchent partout la fontaine de Jouvence, quand elles l'ont sous la main.

Mlle Mars dut sa jeunesse éternelle et la pureté mélodieuse de sa voix aux eaux d'Enghien.

Tous les ans elle venait s'y re, user un mois.

Puis elle reparaissait sur la scène et dans le monde plus brillante que jamais

On y attend Mme de Castiglione et quelques-unes des reines de beauté qui sont à Fontainebleau.

Notre prochain courrier sera probablement daté de cette oasis de fleurs et de verdure qui se mire dans son beau lac profond et rêveur.

La mode doit suivre la mode.

Les toilettes de Bade et d'Enghien sont à peu près les mêmes.

Quand le soleil glissera en rayons diamantés sur les flots de ce lac topaze, on verra se promener dans le jardin des Roses les coquets petits chapeaux que je vais vous décrire.

Un *Incroyable* en paille Havane doublé dans l'intérieur d'un plissé de taffetas, avec une cocarde de ruban retenant une plume d'autruche de même teinte, et petit voile long en dentelle.

Ou bien un autre *Incroyable* en paille de Chine, avec calotte très-haute, bordée de velours noir, ayant pour ornement une double fusée de ruban noir et de ruban vert attachant un pouff de plumes de paon, retombant en deux plumes fuyantes.

Ou bien encore le chapeau *Mademoiselle* et le chapeau *Florian*.

Le chapeau Mademoiselle, en paille d'Italie, doublé de taffetas noir et relevé de côté, avec cocarde de plumes noires et trois plumes de pintade, surmontées d'une aigrette de plumes de paon.

Le chapeau Florian, en paille d'Italie, ou en paille de riz écrue, doublée de la nuance qui sied, avec gerbe ou guirlande de fleurs.

Les pimpants chapeaux, n'est-ce pas ? Ils vous tentent.

La fée Beauté est leur marraine.

Ils rajeunissent au moins de dix ans.

Allez les essayer chez Mme *Herst, rue Drouot*.

Comme vêtement de plages maritimes et de villes d'eaux thermales, le spahis en dentelle de yak blanche et noire a beaucoup d'élégance.

Dans ma dernière causerie sur la mode, on m'a fait *écrire yak* comme s'il eût été question du *yacht* sur lequel voyage le prince Napoléon.

La dentelle yak est filée avec les soies de la plus belle chèvre du Thibet.

C'est donc une véritable dentelle et non pas une imitation.

Il faut, par conséquent, exiger la marque de fabrique de l'inventeur, qui est sa propriété exclusive.

Entre la dentelle de Lama et la dentelle de yak, il y a une différence de tissu et de fabrication.

Voici ce que disent les diverses étiquettes qui garantissent la vérité des dentelles qu'on achète :

Véritable dentelle de yak. — Brevetée. — Propriété de l'inventeur.

Véritable dentelle de Lama. — Propriété de l'inventeur.

Véritable dentelle de Cambrai. — Propriété de l'inventeur.

La marque de fabrique est plus ou moins grande, selon l'importance de la dentelle.

Cette dentelle de yak se trouve dans tous les grands magasins de Paris, et principalement au *Louvre*, qui a su en tirer un très-gracieux parti comme rotonde et comme burnous spahis.

Les rotondes sont bordées d'un volant, et les burnous spahis ont de très-beaux glands en soie Thibet.

Les *Magasins du Louvre* soldent en ce moment tous leurs tissus pour costumes de voyage et de bains de mer.

Ce qui fait le succès du *Louvre*, c'est que d'une saison à une autre, la nouveauté se transforme et se renouvelle. Aujourd'hui c'est la floraison de l'été. Demain viendra celle de l'automne.

Comme étoffes ayant la vogue, il y a le canevas de laine, remplaçant le barége. Et la gaze de Chambéry, à rayures et quadrillées en toute nuance.

Pour le bord de la mer, je signale deux nouvelles confections : *le Gondolier et le Caïdji*, copiées et imitées d'après la gondole vénitienne et le caïque musulman amarrés à Fontainebleau parmi la flottille de l'Impératrice.

La mode s'est ainsi préoccupée des costumes pour entrer dans la mer.

A Dieppe, il y a toujours une batterie de lorgnettes braquée sur la plage des baigneurs.

Il faut absolument paraître dans tous ses avantages, et, pour cela, prendre l'un des trois costumes suivants : Zouave, Grec ou Marinier, édités par la *Ville de Lyon, passementière de l'Impératrice Eugénie, rue de la Chaussée-d'Antin*

Le zouave a beaucoup de genre en rouge et blanc, — ou, en blanc et rouge. — Le grec, en noir, avec large grecque de couleur soutachée. — Et le marinier en gros bleu, avec ancres blanches.

Pour aller avec ces costumes, il y a un chapeau en guise de bonnet, le *chapeau Bonnard*.

Vous souvient-il de ce chapeau de voyage qui se plie en quatre et qui se met tout bonnement dans le sac de nuit?

Les costumes de bains de mer offrent un contraste visible avec les crinolines.

La belle dame du matin est loin de ressembler à la belle dame du soir.

A propos de crinoline, on cherche toujours le moyen d'améliorer l'envergure des jupons.

La *Ville de Lyon* a trouvé une garniture éolienne qui remplace les ressorts d'acier.

Ce n'est pas tout en fait d'actualité.

Il y a deux nouvelles franges : la frange Thibet, toute blanche, toute noire, ou mélangée blanc et noir.

Et la frange muletière, retombant en deux boules suspendues. Mais la grande fantaisie du jour, celle qui accapare la mode et l'élégance, c'est l'écossais.

Les ceintures écossaises ont jusqu'à 1 m. 20 cent. de largeur.

Pour la saison d'automne, la *Malle des Indes* a fait fabriquer des foulards écossais, afin de suivre la mode et la fantaisie.

D'où vient cet enthousiasme pour le foulard ?

De sa fraîcheur, de sa légèreté, et surtout de l'économie qu'il présente.

On a deux robes de foulard pour une robe de taffetas.

Le Schanghaï lui-même, qui coûte 8 *francs le mètre*, et qui est le taffetas antique du foulard, ne constitue pas une robe très chère, car il n'en faut que 9 *mètres* pour costume assorti : jupe et paletot.

Le Schanghaï a eu d'autant plus de succès, qu'il a manqué à la *Malle des Indes*.

On ne pouvait plus en avoir, et on s'inscrivait pour les premiers arrivages, absolument comme pour les actions faisant prime chez Rothschild et Péreire.

Actuellement, le Schanghaï abonde en teinte unie, et en rayures, et en quadrillé.

Pour le séjour de Fontainebleau, S. M. l'Impératrice a daigné faire choisir un costume en couleur Schanghaï, gris pervenche, un bleu unique, la couleur de ses yeux.

La reine de Prusse en a fait venir jusqu'à six robes, soit en Schanghaï et en foulard de l'Inde plus ordinaire.

C'est sur échantillons que cette commande royale a été faite.

Il suffit d'en demander à la *Malle des Indes, passage Verdeau*.

L'économie tente même la fortune.

C'est en calculant que les riches peuvent aider les pauvres.

Chacun et chacune ont donc intérêt à profiter du solde avantageux que la maison *Leborgne et Henneren, rue du Bac*, fait de toutes ses marchandises d'ici au mois d'octobre.

Quand on a conquis la réputation de première maison de lingerie élégante, il faut mettre ses magasins à la hauteur du succès.

Trois nouveaux salons vont être inaugurés pour la rentrée d'automne, et la pioche des maçons va saper et abattre. De là cette liquidation forcée par le triomphe.

Tout se passe à moitié prix : linge de table, de maison, linge confectionné, guipures, dentelles, calicot, toile et nansouk.

Les chemises d'hommes sont soldées dans les mêmes conditions.

Vous ai-je dit que certains beaux garçons allaient porter, pour la vie de château, des habits de foulard blanc, gris, maïs, mauve ou vert tendre?

C'est du Florian tout pur.

Les vanités masculines peuvent marcher de pair avec les nôtres.

Si plus d'une jolie femme ajoute à sa beauté, comme Mme de Liria, dans cette spirituelle comédie de M. Jules Lecomte, *Une Loge d'Opéra*, — en se peignant ses cils et ses sourcils, et en se mettant du blanc et du rouge, — nos don Juan du jour ont la théorie du gilet et de la cravate pour se faire valoir.

Chaque gilet a une signification importante.

Gilet tout blanc : visites officielles et sans conséquence.

Gilet blanc pailleté feu : étincelles de passion et bombes fulminantes.

Gilet lever d'aurore : le sentiment qui commence à naître.

Gilet mauve : rêverie, poésie, étoiles et clair de lune, la marguerite qu'on effeuille.

Gilet bleu : tendresse, sympathie ; deux cœurs qui commencent à se faire des confidences.

Gilet rose : des bouquets à Chloris, des églogues et des idylles.

Gilet maïs : l'expression de la mode, du gilet bien fait et du cœur qui cherche un idéal.

Gilet noir : les adieux, la fin du roman.

Et les cravates !

Ah ! Chérubin ! Chérubin ! que le ruban bleu de votre belle marraine était donc innocent auprès de la cravate expressive et frangée que les jeunes Cocodès enfilent dans une bague.

Les gilets sont pour les hommes élégants ce qu'est pour nous la *Ceinture régente de Mmes de Vertus, sœurs*.

Nous en changeons autant que de toilettes, et nous en avons de toutes les couleurs.

Vous savez maintenant que la *Ceinture régente* a remplacé le corset dans la toilette féminine. La femme, qu'on a comparée à la fleur, doit s'épanouir comme elle, radieuse et naturelle. La *Ceinture régente* se contente de cambrer la taille et de l'amincir sans emprisonner la poitrine.

C'est d'après Phidias, Praxitèle et Pradier que *MMlles de Vertus sœurs* ont trouvé cette coupe hardie, ingénieuse et modelée qui laisse à la femme toute sa beauté native.

Toute *Ceinture régente* est signée et brevetée, comme une œuvre de maître, du nom de *MMlles de Vertus sœurs, rue de la Chaussée-d'Antin*. Cette signature est indispensable pour éviter la contrefaçon.

Nous reproduisons aujourd'hui dans leur position normale, les ceintures de MMlles de Vertus, que dans notre dernier *Courrier de Modes* nous avions placées en sens inverse

Pour revenir aux hommes du monde, nous portons exactement comme eux les mêmes cravates et les mêmes mouchoirs de batiste à rayures de couleur tissées dans la batiste.

Les mouchoirs ont beaucoup de genres, pour la campagne, les bords de la mer et les excursions en forêt.

Comme il n'y a que chez *Chapron* qu'on les trouve, il faut aller les chercher, *rue de la Paix*.

Le mouchoir *sportman*, dédié à la fashion masculine, se transforme pour nous en mouchoir *amazone*.

Chaque toilette exige un mouchoir spécial. Les costumes à nœuds Watteau ont des mouchoirs brodés de nœuds contenant des nids d'oiseaux-mouches dans un fouillis de fleurs.

La fantaisie s'appelle *Chapron*, c'est tout dire.

Quand j'admire et que j'analyse le travail féerique de ces mouchoirs brodés à la loupe, je me demande pourquoi mon ami Alphonse Karr leur cherche querelle.

« Ils sont trop prosaïques! » s'écrie-t-il.

Ah ! cher jardinier, vous qui commandez aux fleurs et aux parfums, ne vous est-il pas facile de les poétiser? Tout est prosaïque ici-bas, vous êtes bien trop philosophe pour ne pas le savoir. Le parfum de la fleur, c'est le charme de la femme. Un mouchoir parfumé n'est plus qu'un objet de luxe et de coquetterie, avec lequel une femme joue comme avec un éventail. En y mettant la senteur qu'on aime, on ravive ses souvenirs, car les parfums ont cette mission divine de parler à nos sens et à notre cœur.

Le bouquet à la mode s'appelle *bouquet du Monde élégant*.

De quoi est-il composé?

D'un mélange de parfums.

M. Delettrez a l'intuition de la parfumerie extra-fine. Il n'est pas pour rien le parfumeur du monde élégant, et il a mis sur son blason la légende suivante :

Comme noblesse, titre oblige.

Il a donc édité successivement le *lait de cacao*, si précieux pour le visage; l'*Eau de Cologne du grand-cordon*, commandant à toutes les autres Eaux de Cologne; le *lait* et la *crème de lis des vallées*, pour conserver au teint sa fraîcheur et son éclat; l'*eau de toilette à la violette*, pour lotions rafraîchissantes; l'*essence de violettes*, pour le mouchoir ; le *savon des boudoirs*, à toutes les fleurs, et une nouvelle poudre dentifrice, dite *lactéine*, n'altérant en rien l'émail des dents.

Ce petit cours de parfumerie a son but d'utilité. Non-seulement nos lectrices y puisent de précieux renseignements, mais encore les lecteurs du *Monde illustré* me font l'honneur de me consulter.

Une lettre, datée d'*Auch*, me demande si l'*Eau de la Floride* n'est point nuisible, au point de vue de l'hygiène et de la santé. Non, sans doute; sans quoi elle ne serait pas autorisée.

Toute eau livrée à la consommation générale est préalablement déposée.

Je sais que l'*Eau de la Floride* a des inimitiés très-grandes, les autres eaux rivales, que la chimie s'en est beaucoup préoccupée, et qu'elle a cru nuire à son succès en déclarant qu'elle contenait de l'acétate de plomb et qu'elle n'était pas entièrement composée de plantes exotiques et bienfaisantes.

L'*impitoyable chimie*, comme me le dit mon lecteur, devrait se souvenir qu'en médecine on procède par les poisons répartis en petites doses.

L'*Eau de la Floride* a opéré des milliers de cures merveilleuses.

Elle a procédé aussi bien sur les têtes politiques, savantes, sérieuses, que sur les têtes vaniteuses et légères, qui veulent rester jeunes pour continuer le roman de la vie.

Quant à agir sur les sourcils et sur la barbe, l'*Eau de la Floride* vous dira elle-même jusqu'où elle étend son miracle de coloration.

Écrivez-lui directement.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Les soldats d'Afrique

Paris ne se lasse pas d'admirer les Spahis et les Turcos. Il faut dire que de leur côté ces estimables troupiers ne paraissent nullement embarrassés de ces hommages et qu'ils acceptent sans sourciller les compliments qui ménagent le moins leur modestie. Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ces enfants de l'Afrique ; nous y revenons aujourd'hui pour compléter nos précédents détails sur les troupes qui résident continuellement dans notre belle colonie et dire en passant deux mots des *Tringlos* et des *Zéphyrs*, qui, avec les Turcos et les Spahis, sont les plus originales figures de notre armée algérienne.

LE SPAHIS

Du haut de son cheval le Spahis ne voit que des listes à peine dignes d'un ...ut.

LES TURCOS

Les Turcos à l'instruction.

LES ZOUAVES

Comment un chat peut devenir lapin.

LES ZÉPHYRS

L'oncleur le décompte.

LE SOLDATS D'AFRIQUE. — Dessins de M. Louis Duveau, extraits de l'ouvrage *les Bohêmes du Drapeau*, par M. Antoine Camus.

Antoine Camus, un ancien sous-officier de l'armée, qui a vécu dans les camps à côté des corps qui nous occupent, a publié un livre curieux sur leurs mœurs et coutumes. Ce volume a fait son chemin sans bruit, et l'éditeur Brunet [1] vient d'en donner la seconde édition. C'est une peinture fidèle, suffisante pour donner une idée exacte, à ceux qui n'ont point vu l'Afrique, de la manière dont les soldats d'Afrique occupent leur temps loin de la patrie.

Le bataillon d'Afrique est à l'armée ce que le purgatoire est à la vie future : un lieu d'expiation où l'on châtie les fredaines et les défis jetés au règlement. Les *Zéphyrs*, qu'on nomme aussi *joyeux*, se recrutent dans tous les régiments, infanterie et cavalerie, et forment une petite légion fougueuse, hostile aux règlements et rebelle au devoir, qui approvisionne consciencieusement les prisons et les conseils de guerre.

[1] Brunet, éditeur, rue Bonaparte.

Le Zéphyr est viveur et prodigue ; il ne peut garder un centime en poche, et dès qu'il revient d'une expédition, on le voit errer çà et là, chez le Maure et chez le Juif, au café et au cabaret, jetant à tous les vents les deniers de ses *razzias*.

Quand tout est mangé, le Zéphyr, qui s'est bien vite habitué au bien-être, ne veut pas renoncer aux délices du café et de l'absinthe. Il chippe alors tout ce qu'il trouve, et après avoir été le bienfaiteur des cabarets par ses dépenses, il en devient le fléau par ses *carottes*.

Le *Tringlo* est le soldat du train des équipages militaires; il a pour principale mission de ravitailler les corps en expédition, et on le rencontre dans la plaine, chassant devant lui deux ou trois mulets chargés de vivres et d'objets de campement.

A son arrivée dans un camp, le Tringlo est entouré, pressé, fêté ; c'est une sorte de Messie, une gazette vivante, qui provoque les plus vives sympathies. Aux uns, il apporte des lettres ; aux autres, du tabac; à tous du pain.

Ni le froid, ni la pluie, ni la neige ne peuvent l'arrêter; il marche toujours intrépide, résigné, sans s'effrayer des dangers de la route ou des fatigues de ses pérégrinations. Il *tire la carotte* de manière à rendre le Zéphyr jaloux; mais à l'heure du danger, lorsque les balles sifflent et que les blessés gémissent sur les bords des ravins, le Tringlo apparaît grave, actif, intrépide et bravant tout pour secourir ses frères ; il écoute chaque appel, console le moribond, panse les plaies avec une bravoure et une sollicitude vraiment héroïques.

A. H.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 82

COMPOSÉ PAR M. NOVOTNY

2e PRIX DU CONCOURS DE LONDRES.

NOIRS.

BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du Problème n° 80

1. D 2e FD	1. FD n° FR (A) (B)
2. C 5e FD	2. F pr. C (1)
3. D 2e CD éch. et mat.	
(1)	
	2. Tout autre coup.
3. C 3e CD, mat.	
(A)	
	1. P 4e C ou P 4e F
2. C de 3e D à 5e R	2. Coup quelconque.
3. D ou C, mat.	
(B)	
	1. R 5e R
2. C 5e R éch. à la déc. et mat le coup suivant.	

Les autres variantes sont faciles.

Solutions justes : MM. Lantaine, à Guise; U. Bernard, à Nantes; Flasche; Lug. à Courbevoie; colonel Silvestre, capitaine Didier; Bousset, à la Flèche; Evrard; Fahrthomel; docteur L. Cadallet, à Besançon; Stiennon de Meurs, à Eysingen; Frascatel. Du Cygne; Mobile, au Havre; A. Colinmé; L. de Groze, à Marseille; H. et E. Frou, à Lyon; café Français, à Neufchâteau; café de l'Opéra, à St Etienne; Stanislas, à Epernay; Granados, à Perpignan; docteur Revel, à St-Omer; Enoch, à Vesoul. Duc-ot.

Les autres solutions adressées sont inexactes. Celles, en très-grand nombre, qui commencent par C 5e FD sont détruites par ce coup de défense : F 5e R, suivi de FR 7e D.

Correspondance.

M. de Lav... — Pas d'autre condition, monsieur, que d'envoyer la solution juste. Votre variante principale du problème n° 80 ne conduit pas au mat : au 2e coup, les Noirs jouent F 7e R.

M. J. Maderns, à Lyon. — Je me suis acquitté de votre commission, et les recherches ont été commencées devant moi. Elles n'ont pas eu, jusqu'à présent, de résultat; pourtant je ne désespère pas encore tout à fait. La solution adressée est détruite par le même coup de défense indiqué plus haut.

M. Stiennon de Meurs. — Mes remerciments les plus vifs pour cette très-gracieuse et très-aimable pensée.

M. Fonnin, à Oran. — La *Nouvelle Régence*, revue spéciale des Echecs, café de la Régence, rue St Honoré, 161. Abonnement, 20 fr. par an. Solutions des Problèmes 78 et 79 parfaitement justes.

PAUL JOURNOUD.

REBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Tout sourit étant jeune, tout est larmes étant vieux.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

(1er SEMESTRE 1863.)

TOME XII

(Du 1er Janvier au 30 Juin 1863.)

TEXTE

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

(1er SEMESTRE 1863.)

GRAVURES

FIN DES TABLES DU DOUZIÈME VOLUME.